



Bought with the income of the Scholfield Coquests.





Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa







er bik bik bik bik bik bik bik

#### SOMMAIRE

### NUMERO

Une réforme intéressante dans la musique, Em. Ergo.

A propos de critiques musicales.

Chronique de la semaine. Paris. BALTHAZAR CLAES.

Bruxelles. Theâtre royal de la Monnaie; Concert populaire, E. E.

Liége.

Angers.

Nantes.

Nouvelles diverses.

Ephémérides musicales.

SUPPLÉMENT MUSICAL: Chanson, poésie d'Alfred de Musset, musique de Xavier Carlier

# EDITION PETERS

Seul dépôt pour la Belgique

SCHOTT FRERES, ÉDITEURS, BRUXELLES

~82, Montagne de la Cour.

COLLECTION COMPLÈTE DES CLASSIQUES

Musique pour piano à deux et à quatre mains.

Musique pour instruments avec accompagnement de piano

DUOS, TRIOS, QUATUORS, ETC.

PARTITIONS D'ORCHESTRE. - ÉDITION DE LUXE

Envoi du catalogne gratis. - Envoi franco,

## NOEL - ETRENNES

chez SCHOTT FRÈRES, à BRUXELLES

Même maison, PARIS, 70, faubourg Saint-Honoré DOUZE MORCEAUX FACILES POUR PIANO

# Contes de Perrault

mar Félix DEENSCHOCK

Charmant album in-4°, illustré de nombreux dessins en couleur, d'une grande originalité

Prix: 5 francs

# ALBUM DE SALON

2 volumes, reliure toile anglaise, prix de chaque volume, 5 fr. Le meme, broché.

VIENT DE PARAITRE

chez SCHOTT Frères, à Bruxelles et P. SCHOTT, à Paris, 70, faubourg St-Honoré

# MILENKA

Ballet-Pantomime de- PAUL BERLIER

Musique de Jan BLOCKX

Prix net: 8 francs



PARIS

# FACTEURS DE PIANOS

22 et 24, rue Rochechouart

SUCCURSALE A PARIS

52, rue de la Chaussée d'Antin.

Représentant à Anvers, .1 Anvenns, 5, Longue rue d'Argile
Bruxelles, M. De Smet, 67, rue Royale
Melbourne, MM. J. R. Paling & Cie

Sydney, MM. W. H. Paling & Cie.

LONDRES

New Bondstreet, 170 W

CHANTIERS & USINE A VAPEUR

à St-Denis, 15, route de la Révolte

Pianos demontables (pour les pays d'accès difficile) formant tout emballes 4 colis de moins de 70 kilos chacun. - Une troisième pedale harmonique vient d'être inventée par la maisor. Elle s'applique à tous les pianos. Son emploi est des plus simples. - Adaptation à nos pianos des chevilles Alibert, assurant une graude fixité à l'accord et rendant les corrections possibles au moyend une clef de pendule.

FABRIQUE: 49, rue de la Procession. 49 (xve arrondissement)

# D. Burckhardt et Marqua

FACTEURS DE PIANOS

82. Boulevard St-Germain, 82 (en face le théâtre Cluny); Paris CI-DEVANT : 40, RUE DES ECOLES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES 1855 & 1867 MENTIONS HONORABLES MEDAILLE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE, PARIS 1878, PIANOS TRANSPOSITEURS

Vente et Location

# Papeterie Musicale

FONDRE EN 1795

H LARD SUPÉRIEURES CONSIDÉRABLE 25, Rue Feydence, 25

PARIS

Papiers de musique - Cartons pour la musique militaire - Accessoires se rattachant à l'écriture de la musique.

Gros et Détail

# Renseignements intimes

PARTICULIERS & COMMERCIAUX PARIS - PROVINCE - ETRANGER

# FELIX REDON

259,rue St-Honoré près la place Vendome, PARIS Recherches el missions de confinnée dans finiérat des familles. — Bouseignements confidentiels, en vue de manages, etc. — Reclierches de déclinents importants

pour separation de corps il divorce. Renseignements divers

au moyen de la surveillence quotidienne

### PARFUMERIE INDIENNE

MAISON BRUNET BB, rue Richelleu, BB, PARIS

# Au Mokaita

Hulle magique

Cette hulle est uns preparation de la maison (vicillo

Cette inglice set uns propagation de les masses (Achte recetto des Indes).
Cette hulle fait route donne leur couteur natureils, include, les régénére, leur donne leur couteur natureils, includes aucmn corps gras aux coffirms.
Prix du Fracou 2 France.

Mckatta pour la Face. Evite les buitous, les rougeurs, fait disparaire les taches de rouseur et les faces de la face de l

Kohi Indieu — Saul authentique fait d'après la recette unique des Indieus et Fercaurs.
Le Kohi est considée de man les pays evientaix comme la plus belle parure de la fomme, il allonge les ells agrandit les youx et prête an regard le velouté des Stillones.

Prix de la Bolte avec estampes 5,50 Fr. Bleu pour les Blondos, noir pour les Brunes.

Envoi gratis, - de la Notics Scientifique sur la

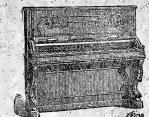
SPÉCIALITÉ DE ...

# DESSUS DE PIANO

Tentures, Meubles et Tapis d'Orient MARSON DECEMBALE

13. AVENUE DE L'OPÉRA, 13/ 42, BOULEVARD HAUSSMANN, 42 BORDEAUX, 9, rue Vital Carles, 9

14 bis Boulevard Poissonnière, à PARIS



Médailles d'Or aux grandes Expositions MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS du Ministère de l'Ins ruction publique pour les Écoles Pianos à cordes droites depuis 580 fr. Pianos à cordes obliques ... 850 fr. Grande spécialité de Pianos endre en fer et à cordes croinces, deputs 1,100 fr.

FABRICATION SPÉCIALE POUR LES COLONIES INSTITUT

Rue Royale, 7, Paris Académie internationale de musique

COURS ET LECONS . DE MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE DÉCLAMATION LYRIQUE ET MISE EN SCÈNE PAR M. RODIER

Beaux-Arts. - Peinture. - Sculpture. Langues vivantes. - Preparation à tous les examens. - 150 professeurs. Arts d'agrément, Danse, Escrime, etc.

La Maison CHANOT-CHARDON; luthier, fondée en 1821, anciennement Quai Malaquais, 1, a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'ellé à change de domicile et qu'elle est actuellement 22. Boulevard Poissonnière, 22 où elle s'occupera, comme par le passé, de la vente et reparation des viglons anciens et modernes.

MAISON ROBIN Huerne-Robin, SR

PABRIQUE SPÉCIALE

PAPIERS DE MUSIQUE

CAHIERS ET CARTONS pour Musique Militaire let Fanfares PIQURES ET BROCHURES 103, Faubourg Saint-Deni Commission

PARIS

Renseignements confi

FRANCE ETRANGER RECHERCHES dans l'intérêt des familles. Dissip teurs ou incapables: Interdictions judicinires, etc., etc. RECHERCHES do documents Specialux pour Const tations officieuses on Indicaires pour PROCES C VILS.SEPARATIONS DE CORPS, DIVOICE ENQUÉTES ET RECHEMECHES Intimée pour pro-jais de MARIAGE, INFORMATIONS, DIS-CHÉPTES sur actochenis, moralité, seufé et fortuns des families et des personnes sollicitées on mariage.

au moyen de SURVEILLANCES QUOTIDIENNES Do3 à 6 heures

91, nue de la Victoire (à l'entresol), Paris

ORGUES d'ALEX ANDER E Dère et fil

106, rue Richelieu, Paris ORGUES DE SALONS, ÉGLISES, ÉGOLES Orgues à Mains Doublées (Modèles nouveaux) Orgues depuis 100 fr

ANS DE CREDI jusqu'à 6.000 fr. ENVO FRANCO sur demande

DU CATELOGUE ILLUSTRE PIANOS, Vente et Location

(COUESNON GAUTROT & Cie, successeurs) RUE D'ANGOULEME, 90, PARIS

Hanufacture general

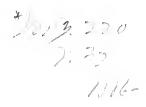
d'instruments de musique en cuivre et en boi

LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE Medailles à toutes les Expositi

# XXXII° ANNÉE

# LE

# GUIDE MUSICAL





Problem 1 #BRAGES STORES CONTRACTOR

BRUXELLES

SCHOTT FRÈRES, ÉDITEURS

76064

Selve ( June 19, 1912 4043.220 Cint. 811601

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

# dans le 32º volume du GUIDE MUSICAL, année 1886

- Nº1. La deuxième Symphonie de Borodine par X. Y. César Cui, par slawina. Variétés: Epphémérides. Nouvelles diverses. Bruxelles: Anvers, Gand, Liège, Ostende, Louvain. Etranger. Nécrologie. —pages 18.
- N° 2. L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amédée Boutarel. La semaine théâtrale et musicale: Concert de musique russe. La propriété artistique et littéraire. Variétés : Ephémérides musicales. Nouvelles diverses : Bruxelles, Gand, Verviers. Lettre de Paris, Nécrologie. pages 9-10.
- N° 3. L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amédéo Boutarel (Suite). – La semaine théatrale et musicale. Ethétre royal de la Monnaie, — Variféés: Ephémétides musicale. Litolfi fantôme. — Nouvelles diverses: Gand. – Lettres de Paris et de Rome.— Allemagne: Hambourg, le Capitaine sort. — Nécrologie. – pages 17-24.
- Nº 4. L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amédée Boutarel (Suite). La semaine théatrale et musicales: Les Templiers, par Lucien Solvay; le Prisonnier du Caucase, par J. Ghymers. Variétés: Ephémérides musicales. Nouvelles diverses: Anvers, Gand, Bruges, Tournay. Lettre de Paris. Petites nouvelles. Nécrologie, pages 25-22.
- N° 5. L'ouvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amédée Boutarel (Fin). — La semaine théâtrale et musicale: Mors et Vita de Charles Gounod, par M Kufferath, — Variétés: Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses: Bruxelles, Eugène Ysaye, Mª Van der Meere, la Première de Friadin; Anvers: Bianca Copello, Gand, Liège. — Lettre de Paris, — Petites nouvelles. — Nécrologie, — pages 33-d.
- Nº 6.—La musique au xvıır siècle, documents inédits, par P. Bergrans. Les musicions Bèlges en Italie, par E. V. V. Variétés: Berlice et la réclame, Ephémérides musicales. Nouvelles diverses: Bruxolles et province, Anvers, Gand, Verviers. Etranger: Paris, correspondances. L'incident Sauth-Sacas, nouvelles diverses. Nécrologic. pages 41-48.
- N°T. L'Enfance du Christ de Berlioz. Variétés: Ephémérides musicales, La semaine dramatique et musicale. Nouvelles diverses, Bruzellee et province, Anvers, Gand, Mons, Namur. Etratger: Paris, correspondances. Une première audition wagnérienne: la Wallagrie, Nouvellos diverses. pages 49-5.
- N° 8. La musique au xvm° siècle, decuments inédits, par Paul Bergmans. — Une voix russe sur la Belgique, César Cui, — Variétés : les frères Hillemacher, — Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses : Bruxelles et province: Gand, Liège, Coullet. — Etranger: lettre de Paris, Serment d'amour et Djemmah, A. Pougin. — Petites nouvelles. Bibliographie. – pages 55-66.
- N° 9. Semaine théatrale et musicale: Théatre royal de la Monnaie. Saint-Mégrin, des frères Hillemacher, par L. Solvay. Le Chaut de la Clocke, de Vincent d'Indy, par Balthazar Claes. Variétés: Ephémérides musicales. Nouvelles diverses: Eruselles et province: Anwers, Gand, Liège, Bruges. Etranger: lettre de Paris, Rubezahl, d'Hüe, Balthazar Claes, Petites nouvelles. Nécrologie. Pages 67-74.
- N° 10. La romance française, par Michel Brenet. Variétés: Ephémérides musicales, Nouvelles diverses: Bruxelles et province:
  Gand, Libge, Eruges, Audenarde, Tamise. Etranger; lettre de Paris,
  A. Pougin. Ant. Rubinstein en Russie. Pettes nouvelles. Bibliographie: Henri Waelput, par Paul Bergmans, Dictionnaire de la musique et des musiciens, de Grove. — Méthode de piano, de Dewulf. — Nécrologie. — pages 75-82.
- No 11. La romance française, par Michel Brenet (Suite). Variétés: Ephémérides musicalos. Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand, Mons, Saint-Micolas. Etranger: lettre de Paris, A. Pougin. Le voyage de M. Camille Saint-Saëns en Allemagne et la question de Lohengrin. Petites nouvelles. Bibliographie. Necrologie. pages 83-90.

- No 12 J.Brahms, (portrait)—Variétés : Légende scandinave,par V. de A. — Ephémérides musicales, — Nouvelles diverses; Eruxelles et province : Gand, Liège, festival Liszt, — Etranger: lettre de Paris, A. Pourin. — Petites nouvelles, — Nécrolegie, — pages 91-98,
- N° 13.— La Romance française, par Michel Brenet (Suite). Variótés: Liezt à Rome, par Ernest Reyer. — Ephémérides musicales. — La propriété litéraire et artistique en Belgique, — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liège, Leuvain. — Etrauger: lettre de Paris, A. Pougin, Bibliographie wagnétienne, par Balthazar Claes. — Petites nouvelles. — Nécrologie, — pages 99-106.
- N° 14. La Romance française, par Michel Brenet (Suito). Variétés; Le Songe d'une nuit d'été, par M. K. — Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses ; Bruxelles et province : Gand. — Biranger; lettres de Paris : A. Pougin, Plutus, opéra-comique de Lecceq. — Balthazar Clases : Liszt et Rubinstoin. — Petites nouvelles. — Bibliographie. — Nécrolorie, — pages 107-118.
- N° 15. La Romance française, par Michel Brenet (Suite). La semaine théâtrale et musicale : théâtre royal de la Monnaie: Genedidine, Lucien Solvay. — Nouvelles diverses; Bruxelles et province : Gando Mons, Tongres. — Etranger : lettre de Paris : A. Pougin, — Petites nouvelles. — Variétés ; unes préface de Gouned. — Ephémérides musicales. — Pages 117-124
- Nº 16. Antoine Rubinstein (portrati), La Romance française, par Michel Brenet (Fin). Nouvelles diverses: Futuelles et province: Anvers,Gand, Mons, Louvain, Etrangor: lettre de Paris: A. Pougin. Petites nouveles, Ephémérides musicales. Bibliographie, Nécrologie, pages 126-138.
- Nº 17. Le rire en musique, par Camille Bonots. La semaine théâtrale et musicale: théâtre royat de la Monnaie, L. S. Nouvelles diverses: Bruxelles el province: Liège Etranger: lettres de Paris; A. Pougin et Balthazar Claes. Petites nouvelles. Ephémérides musicales. Bibliographie. Nécrologie, pages 139-140.
- Nº 18-19. Moins de théâtres, plus de théâtre, par Gustave Lagye. La semaine théâtrale et musicale: clôture de la saison, par L. S. — Dernier concert populaire, — Les concerts Rubinstein. — Nouvelles diverses Bruxelles et province: Louvain, Liége, Verviers. — Etranger: France; lettre de M. A. Fougin. — Varietées: l'Araignée de Rubinstein; une anecdote sur Verdi, — Ephémerides musicales. — Bibliographie, — Nécrologie. — pages 14-1150.
- N. 20-21. Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel. Nouvellos diverses: Bruxellos et province: Anvers, Gand, Verviers, Huy. Etranger: lettres de Paris, A. Pougin, Maine Ambros de Widor; Balthazar Claes, la Sainte Elisabeth de Lisaz, Lettre de Bologne. Petites nouvelles, Ephémérides musicales. Bibliographie. Nécrologie, pages 151-158.
- N∞ 22-23. Les fêtes de Bayreuth. Charles-Mario von Weher, par Léo Quesnel. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Anvens, Gand, Hasselt, Gilly. — Bitanger: lettres de Paris: A. Pougin et Balthazar Claes, — Petites nouvelles. — Ephémérides musicaites, — Bibliographie. — Nécrologie. — pages 159-166.
- N. 24-25. Louis II, par Maurice Kufferath. Nouvelles diverses; Bruxelles et province. Etranger: lettres de Paris: A. Pougin; les projets de M. Lamoureux, par Balthazar Class. — Allemagne; 63 = Festival Rhénan; Association générale des musicions allemands. La "Misea Bolomnia, de Beethoven, à Bâle. — Petites nouvelles. — — Ephémérides musicales. — Nécrolegie. — pages 167-176.
- Nº 26.27. Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel (suite). Bruxelles et province. — Etranger: Paris, lettre de Balthazar Claes; le Grand Pardon de Lyon, par G. V. — Soudershausen: Réunion de l'Association générale des musiciens allemands, par E.de Harteg. —

- Petites nouvelles.—Variétés ; Ephémérides musicales.—Bibliographie. — Nécrologie. — pages 177-188.
- Nº 28-29. Les œuvres de Wagner en Belgiqne, par Paul Bergmans. Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel (fin). Bruxalles et province. Etranger: lettres de Paris "Å, Pougie et Balthazar Claes; lettre de La Haye. Petites nouvelles. —Variétés: Ephémérides musicales. Bibliographie. Nécrologie. pages 189-198.
- Nºa 30-31.—Bayreuth, par Maurice Kufferath. —Bruxelles et province. —Etranger: lettres de Paris: A. Pongin et Balthazar Claes. —Petites nouvelles. — Variétés: Meyerbeer à Spa; Ephémérides musicales. — Nécrologie. — pages 199-208.
- Nº 32-33. Franz Liszt, par Maurice Kufferath. lettro de Bayreuth, D'Aonst. Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liége, Verviers Petites nouvelles. Variétés: Une supercherie musicale; Ephémérides musicales. Bibliographie: Wagner Jahrbuch de J. Kurschner. Nécrologie. pages 309-230.
- N\*\* 34.35. Six lettres inédites, par Camille Benoît. lettres de Bayrouth. — Bruxelles et province: Anvers, Gand. — Etranger: lettre de Paris: A, Pougin. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémétides musicales. — Nécrologie. — pages 221-230.
- N° 36.— Six lettres inédites de Richard Wagner, II, par Camille Benoit.— Bruxelles et province: Théatre royal de la Monnaie, réouverture, Lucien Solvey; Gand, Ostende, Malines. — Etranger: lettres de Paris: A. Pougin. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales. — Nécrologie. – pages 231-240.
- N° 37. Six lottres inédites de Richard Wagner, III, par Camille Benoit.—Bruxelles et province: Théatre royal de la Monnaie, Lucien Solvay. Anvers : Gand, Ostende, Verviers. — Etranger : Isttre de Paris: A. Pougin. — Petites nouvelles. — Correspondance.— Variétés; Epidemérdes musicales.—Bibliographie.— «Névologie, pages 241:260.
- No 38. Six lottres inédites de Richard Wagner, IV, par Camille Benoit.— Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaie, bucien Solvay. Anvers, Gand, Llège. — Etranger: lottre de Paris: A. Pougin. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie: la Renue wagnérienne. — pages 251.258.
- No 39. Six lettres inédites de Richard Wagner, par Camillo Benoit.

   Bruxelles et province : Théaire royal de la Monasie, Luden Solvay.

  Anvers, Gand, Liége, Ostende, Tournai. Etranger : lettre de Paris;

  A. Pougin, Petites nouveiles. Variétés: Ephémérides musicales. —
  Bibliographie. Nécrolgele. pages 396-306.
- N° 40. Six lettres inédites de Richard Wagner, V, par Camille Benoît,
   L'orchestre caché de Wagner en 1629, par E. Vander Straeten. —
  Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaie, Lucien Solvay
  Anvers, Gand, Malines. Etranger: lettres de Paris: A. Pougin et
  Balthazar Claes. Petites nouvelles. Variétés: Ephémérides musicales. pages 207:274.
- N° 42. La musique au xvur suècle, documents inédits, par Paul Bergmans, —Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaie, Anvers, Gand, Liège, Malines, — Etranger: lettre de Paris: les *Deux Pigeons*, la statue de Berlioz, A. Pougin. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales, —Bibliographie,—Mècrologie,—pages 388-390.
- Nº 43. Richard Wagner, sa vie et ses œuvres, préface de l'ouvrage de M. Adolphe Jullien. — Bruxelles et province: Gand, Anvers. —

- Etranger: lettres de Paris, par A. Pougin et Balthazar Claes, Petites nouvelles, Variétés; la Nature et l'Art par Ch. Gounod, Sarecy emblé par Shakespear et par Caliban, Ephémérides, Bihliographie: L'iere de lecture musicale de M. A. Samuel; Solfège poétique et musical de Gustave Nadaud; Chants originaux de Troubadours de Bohme, par M. K. pages 291-302,
- No 44. La musique au xvnı siècle, documents inédits, par Paul Bergmans.—Bruxelles; reprise d'Hérôdiade, Province; Anvers,Gand. Etranger: lettres de Paris, par A. Pougne et Balthazar Clase. Variétés; Berlioz et la critique, par Adolphe Jullien. Ephémérides, Bibliographio: Les origines de l'Opéra français de MM. Nutiter ét Thoinan, par Edm. Vander Straeten.—Nécrologie.—pages 303-810.
- N° 45.— La musique au xvm· siècle, documents inédits, par Paul Bergmans.—Bruxolles: Théatre royal de la Monnaie, reprise des *Dragons* de Villars, Province: Anvers, Gand.— Etranger: Lettres de Paris, par A. Pougin et Balthazar Claes.— Variétés: Une aneedote sur Waguer.— Ephómérdes.— Nécrologie, pages 311.318
- No 46. Jacques de Saint-Luc, célibre l'uthisée athois, par Edm. Vander Strasten. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province, Théâtre royal de la Monnaie: le Pardon de Ploeymel; Anvers, Gand, Liègo. — Etranger: France: lettres de MM. A. Pougin et Balthazar Claes. — Petites nouvelles. — Variétés: Mozart en Belgique; Peter Benoît; Ephémérides. — Bibliographie: Richard Wegner, avis et ses œuvres, de M. Ad. Jullien, par M. K. — Nécrologie. — pages 319-38-38.
- Nº 47. LAKMÉ, par Louis Gallet. Jacques de Saint-Luc, par Edm. Vander Straete n.— Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liège. — Etranger: Autriche-Hongrie: lettre de Vienne: Merità de C. Goldmark. — France: lettres de Paris, par MM. Arthur Pougin et Balthazar Clase. — Petttes nouvelles. — Variétés ; Ephemérides.—Bl. bliographie. — Nécrologie. — LLusyrantoss: portrait de M. Léo Delibes; Lakmé (M<sup>EU</sup> Van Zandt, Gerald (M. Talazac).—pages 399-340.
- No 48. Jacques de Saint-Luc, par Edm. Vander Straeten. —Bruxelles of province: Théâtre royal de la Monnaie: Lalmé; le concert de M. Franz Servais; Anvers, Gand, Liège—Etranger: Paris, lettres de MM. Arthur Pougin et Balthazar Claes; Vienne, le Fou de la Cour. Nouvelles diverses. Variétés: Ephémorides musicales. Bibliographie. Nécrologie. pages 341-348.
- N° 49. Jacques de Saint-Luc, par Edm. Vander Stracten.—Nouvelles diverses. Belgique: Bruxelles, Gand, Liège, Namur, Scignies. Etranger, France: Epmont, drame lyrique de M. Salvayre, par A. Poughr; lettre de M. Balthazar Claes. Allemagne: 1e festivat Liszt à Berlin, Van Santer-Kolff. Petites nouvelles. Variétés: Ephémérides. Bibliographie. Nécrologie: Louis Jorez. pages 349-360.
- N°50. A nos lecteurs. Jacques de Saint-Luc, par Ed. Vander Straaten. — Nouvelles diverses. Belgique: Bruxelles, Gand, blöge. — Etranger. France: lettres de MM, Pougn et Balthazar Class. — Angleterre: lettre de Londres. — Tetites nouvelles. — Variétés: Ephémérides. — Nécrolegie. — pages 361-370.
- No 51. A nos lectours, Jacques de Saint-Luc, par Ed, Vander Stracten, Nouvelles diverses. Belgique: Bruxelles, Anvers, Gand Liège, Mons, Etranger, France: Parle, grand-opéra'de M. Pala' dilhe, par A. Pougin; lettre de Balthazar Claes. Allemagne: lettre de Berlin, le quatuor Jacahim, J. van Santen Koff, Angleterre lettre de Londres. —Petites nouvelles. Variétés: Ephémérides, Nécologic. pages 371.852.
- No 52.—Danses et chants africains, par J. Becker.—Nouvelles diverses: Bruxelles, reprise de la Juive, L. S.—Anvers, Gand, Liége.—Etranger, Paris: Lettre de M. A. Poogin; la Symphonie tépendaire de Godard et autres nouveautés, par Balthazar Claes.—Petites nouvelles.—Ephémérdes.—pages 383-390.



SOMMAIRE. — La deuxième Symphonie de Borodine par X· Y. — César Cui, par Slawina. — Variétés: Ephémérides. — Nouvelles diverses. — Bruxelles: Anvers, Gand, Liège, Ostende, Louvain. — Etranger. — Concerts annoncés. — Nécrologie.

#### LA DEUXIÈME SYMPHONIE DE BORODINE

🤋 our nosmusiciens et nos amateurs de musique, la deuxième symphonie de Borodine a une portée hien supérieure à celle de toute œuvre du même genre émanant d'un maître allemand ou français, celle-ci fût-elle même de valeur égale. L'œuvre qui nous occupe puise, en effet, son intérêt non pas dans le plus ou moins d'habileté de son auteur; au contraire, on y oublie absolument le travail du fort en thèmes, quoiqu'il s'y trouve aussi bien que dans d'autres œuvres d'apparence plus compliquée ; l'intérêt est dans la forme toute personnelle de chacun des éléments concourant à former l'ensemble de cette symphonie. Personnelle, la mélodie, car jusqu'ici les auteurs de symphonies avaient peu puisé dans les chants populaires; personnelle aussi la facture générale des morceaux; personnels, les développements tirés des sujets principaux et formant une trame unie et serrée, ne laissant aucune place au remplissage. Tout parle dans cette symphonie et d'une façon essentiellement personnelle.

M. Joseph Dupont fait œuvre d'artiste, une fois de plus, en choisissant une page aussi typique de la musique russe pour son premier concert populaire.

Cette symphonie n'a paru, jusqu'ici, qu'en réduction pour piano à quatre mains, chez Bessel et Cie, à Saint-Pétersbourg; ceux de nos lecteurs qui l'auront lue au piano seront charmés d'entendre de quelles richesses orchestrales le maître russe revêts ses mélodies inspirées.

Le caractère général de la symphonie, au point de vue du travail musical, est essentiellement chromatique. L'altération et l'appogiature dont Bach, parmi les anciens, Schumann, Brahms et Wagner, parmi les modernes, ont tiré un si grand parti, Borodine y recourt à tout instant, dans son travail harmonique. Les transitions, ainsi que les motifs typiques et les modulations empruntent presque tous leur caractère à la marche chromatique. Il en résulte une grande impression d'unité.

Pour ne pas embarrasser le lecteur dans tous les thèmes dérivés et accessoires basés sur le mouvement chromatique, nous nous bornerons à constater qu'en règle générale c'est ce genre de figures qui domine dans l'ouvrage, notamment dans les trois premières parties. Les oreilles, familiarisées avec la polyphonie, saisiront de prime abord toute l'importance de cette remarque primordiale.

Ajoutons que les mélodies de la symphonie tirent unegrande saveur des rythmes binaires et parfois de changements de mesure absolument irréguliers. Rarement la mélodie est coupée selon la forme consacrée; elle est si naturelle cependant qu'il semblerait impossible d'en modifier la forme neuve et séduisante.

Autre remarque générale: tous les motifs fondamentaux sont brefs, de manière à se plier au travail polyphonique qui ne permet pas le remplissage. Enfin ce qui caractérise encore mieux la manière du maître, c'est son étonnante faculté de moduler. Brièvement et avec un rare bonheur il gagne les tonalités les plus éloignées de la principale et revient à cette dernière avec une aisance admirable.

Ces points constatés, entrons dans l'examen de chacune des parties. Il ne peut être question ici d'une étude complète, nous vonlons simplement donner les motifs essentiels, ceux qui permettront à nos lecteurs de dégager les grandes lignes de la composition.

La 1<sup>st</sup> partie est un Allegro Moderato. Nous sommes en si mineur. Une exposition grandiose, pénétrant d'emblée dans le corps du sujet, nous initie aux motifs fondamentaux de la première partie. Chacun d'eux a un accent particulier, tantôt sauvage ou brillant, tantôt plein de douceur, mais tous ont une même origine, qui les classe dans une catégorie d'inventions mélodiques nouvelles et dégage résolument la personnalité du compositeur.

Dans cette large fresque, à peine des figures acces-

soires apparaissent. L'auteur veut laisser à chacun des motifs principaux toute sa portée. Seule une riche étoffe harmonique les drape, lorsque leur caractère mélodique exige la polyphonie.

Les trois premiers thèmes se présentent d'abord seuls, le premier souvent à l'unisson:



Le quatrième n'apparaît qu'après des modulations transitoires qui amènent la tonalité de  $r\acute{e}$  majeur :



Il est exposé dans un grand calme de l'orchestre; puis il passe par tous les instruments, en déterminant un crescendo qui amène la péroraison éclatante de l'exorde échafaudée sur les motifs premiers.

Puis tout s'éteint dans une longue tenne, et une courte transition traversée par une des transformations du motif initial nous amène par des degrés harmoniques de plus en plus tourmentés jusqu'à l'entrée de l'allégro proprement dit (en mi bémol). Le mouvement a peu changé, mais le rythme s'est accéléré,

Les motifs principaux et dérivés s'enchevêtrent:



ils grondent, sautillent, sifflent, éclatent tour à tour; la voix de l'orchestre s'élève de plus en plus forte; l'armature a été modifiée et l'on a retrouvé la tonalité originelle du morceau. Une pédale sur la dominante s'établit, pendant que l'idée mère abrégée, partant des registres les plus graves de l'orchestre, monte jusqu'aux régions les plus élevées. Le mouvement s'élargit, une conclusion est imminente... elle éclate : c'est la phrase grandiose du début, mais dans un mouvement deux fois plus lent; les notes soutenues en

points d'orgue à l'origine sont devenues des accords formidables apportant dans ce large tableau un grand effet d'imprévu. Mais le compositeur ne s'arrête pas à refaire en entier son exorde; le premier élan une fois passé, il emploie à peine quelques mesures à combiner les trois motifs fondamentaux, dans des raffinements harmoniques exquis; puis, sans s'attarder plus longtemps dans un sentiment qui ne serait pas dans le caractère général du morceau, il se rejette dans une progression finale, entremêlée de sifflements stridents, où tous les thèmes reparaissent avec un accent profondement dramatique, pour aboutir à une dernière pédale, tonique cette fois, striée de descentes chromatiques de plus en plus rapides, pendant que le gros de l'orchestre jette les dernières notes de la phrase fondamentale. Trois grands accords concluent en un majeur triomphant, et tous les instruments reprennent une dernière fois le premier motif à l'unisson, en laissant mourir la note finale.

Tel est à grands traits ce tableau symphonique, d'une forme libre en apparence, mais au fond très châtiée et très voulue, auquel une orchestration chaude et vibrante apporte un coloris d'une intensité soutenue. L'auditeur aura plaisir à analyser les ingénieuses combinaisons de timbres par lesquelles l'auteur relève et varie les idées musicales de cet allegro, déjà très belles par elles-mêmes. Borodine n'ent-il écrit que cette page-là, serait déjà un maître.

La seconde partie est un scherzo-prestissimo en fa majeur. La facture de ce morceau se rapproche sensiblement de celle adoptée dans la symphonie classique. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Il nous suffira d'appeler l'attention sur les finesses de cette page symphonique ravissante, où la forme chromatique amène à tout instant de chatoyantes harmonies d'une grâce suprême et d'un art raffiné.

Nous voici dans la  $3^\circ$  partie, un Andante en  $r\epsilon$  bémol : Page inspirée entre toutes. En lisant cet admirable morceau, le premier mouvement de celui qui a la moindre fibre musicale sera de se laisser, aller sans restriction, aux sensations profondes que procure un art aussi élevé. C'est peut-être les affaiblir que de les livrer à un travail analytique. On ne décompose pas l'idéal.

Il n'y a du reste rien de bien compliqué comme facture dans cette partie de la symphonie, un prélude de quatre ou cinq notes, puis un exposé successif de trois grands motifs mélodiques,





enchainés entr'eux par des modulations basées sur les motifs rythmiques suivants :



Après ces trois périodes, vient un intermède progressif sur le dérivé du principal motif rythmique :



Une courte modulation ramène les trois dessins mélodiques se confondant dans un large cantabile. Puis
pour terminer l'auteur, par un procédé analogue à
celui employé dans le premier allegro, fait chanter
une dernière fois l'une des mélodies sur une gamme
chromatique descendant dans les basses; enfin une
pédale tonique sert à ramener les quatre ou cinq notes
du prélude. Il y a là en somme une grande simplicité
de facture. L'auteur, sans détour, parle directement
à l'âme de ses auditeurs. Borodine a compris dans
toute sa profondeur ce que doit être un andante: une
page d'émotion et d'inspiration soutenue.

La mélodie qui avait été plutôt contenue dans les deux premières parties de l'œuvre, s'épanouit ici dans toute sa splendeur. A mesure que la Voix se déroule, l'Ame se dilate sous le souffle de l'inspiration, tandis que des harmonies mystérieuses L'enveloppent d'une douceur persuasive.Les modulations troublantes de la transition qui doit amener la seconde mélodie L'entourent d'un vague délicieux qui grandit encore à la faveur de la tonalité indécise et des légers frémissements au milieu desquels la Voix chante ce motif. Celle-ci devient plus pénétrante et plus expansive à mesure que le chant s'affirme. Elle élève l'Ame jusqu'au paroxysme de l'émotion et L'endort un moment dans un long silence plein de majesté. Mais tout revit bientôt, la mélodie reparaît avec un des élans inassouvis; la Voix monte; le trouble mystérieux est devenu une agitation maladive et pressante; Elle cherche à dévoiler le mystère qu'elle a réveillé; Elle aspire à pénétrer jusqu'à lui; Elle le possède enfin et dans une des plus hautes iuspirations qui soit jamais sortie de sa bouche, la Voix chante avec une passion débordante les tressaillements les plus intimes de l'Ame qui l'écoute.

A cette admirable page succède un allegro (en si majeur). Un accord étrange est sorti des derniers mur-

mures de l'orchestre; un rythme curieux grandit peu à peu, la symphonie s'anime, les trilles étincellent, des traits partent en petites fusées claires et pétillantes et soudain tout l'orchestre est entraîné dans un mouvement de danse à la fois gracieux et enfiévré. Nous voici sur la terre russe, et en pleine race slave. Quelle couleur! Au point de vue de la facture, ce morceau ne se rapproche pas plus de la symphonie des classiques, que le premier allegro. On y retrouve bien une strette finale après reprise des deux motifs principaux, mais à part ce cadre un peu vaste de l'ancien final rien ne subsiste. La modulation est libre et cette strette où se trouvent épuisés en quelques mesures tous les rythmes susceptibles d'entrer dans une mesure à trois temps, pleine d'enchaînements harmoniques à faire mourir d'effroi le cappellmeister le plus bronzé, détruit seule tout l'effet de la concession faite par le maître aux idées recues.

Les trois thèmes principaux et les nombreuses figures rythmiques caractérisant le final de la symphonie.

Ils n'ont besoin ni de commentaire ni d'analyse. Ils se comprennent du premier coup. Ce serait allonger sans profit pour le lecteur une étude déjà assez étendue. Au surplus, ce dernier morceau emportera tous les raisonnements dans sa verve et sa richesse d'orchestration.

X. Y.

# CÉSAR CUI

crivain et compositeur, esprit actif et remuant, on le regarde comme l'enfant terrible du monde musical russe. Sa plume fine et mordante lui a fait beaucoup d'ennemis Mais plus qu'aucun autre, il aura contribué à la création et à la diffusion de ce mouvement national qui est en train de renouveler complètement l'art musical en Russie et qui a déjà produit une remarquable quantité d'œuvres de relief puissant et de sédnisante originalité. César Antonovitch Cui a, sous ce rapport comme sous bien d'autres, plus d'un trait de commun avec Robert Schumann, qui, lui aussi, leva naguère l'étendard de la révolte musicale dans la classique Allemagne et devint le protagoniste de la grande école romantique.

Quoique César Cui soit l'homme le plus aimable et le plus doux de la terre, le rôle qu'il a assumé en a fait le point de mire de la malveillance.

Il a le tort impardonnable aux yeux de certaines gens non-seulement d'avoir une opinion personnelle mais de savoir la défendre énergiquement; et comme la Providence l'a doué de griffes acérées, de dents pointues et d'une plume très caustique, il a usé, et peut-être abusé quelquefois de ces dous pour asséner sur ses adversaires des coups dont ils ne pouvaient pas facilement se relever.

César Cui a un autre tort très grave, celui d'avoir toujours suivi un chemin indépendant, de n'avoir pas courbé l'échine sous le joug des puissants de la critique, qui semblent avoir entrepris la question musicale comme. une exploitation dont ils accaparent le monopole.

Tous ceux qui ne marchent pas à leur gre sont considérés par eux comme des adversaires. — César Cui se trouvant dans ce cas là, ils voudraient, ne pouvant le frapper à mort, l'écraser par leur silence.

Mais l'énumération de leurs griefs contre lui n'est pas épuisée, à beaucoup près.

Indépendamment de la témérité avec laquelle il a osé se mêler de composer des opéras (qui ont eu du succès). en se passant de la sanction des autorités musicales assermentées, conservatrices, infaillibles - le Schumann russe, horribile dictu est, si je ne me trompe, professeur de fortifications à l'académie militaire, et général major. -Et ce général, professeur de fortifications, compositeur d'opéras, s'avise encore pardessus le marché de faire de la critique musicale! Il fallait au moins qu'il trouvât bon tout ce que font les autres, et qu'il se soumit trèshumblement à la coterie dont les appréciations s'appuyent non sur le mérite réel, mais sur les sympathies et les antipathies individuelles; dont l'éloge et le blâme signifient non pas que ceci est bon et cela maurais, mais qu'ils ont des motifs personnels pour appeler ceci bon, et cela mauvais.

César Cui ayant soulevé la fureur de cet aréopage, ne se défendit pas de main morte, et distribua des coups de massue à tort et à travers, de telle sorte qu'on en vint à tramer contre lui un complot en règle. — Teut d'abord on avait eu recours au simple persifiage; on raillait l'officier d'artillerie massacrant le monde sous une mitraille de croches et de noires: on se moquait du professeur de fortifications écrivant des nocturnes; on établissait une incompatibilité entre la situation sociale de César Cui et ses capacités musicales, comme si l'uniforme militaire devait exclure le génie de la musique.

Cette cabale n'aboutissant pas, il fallut chercher autre chose; on s'ingénia à faire le vide autour de Cesar Cui. Pendant tout un temps son nom disparut comme par enchantement des colonnes des journaux russes. Il n'eût jamais existé, qu'on n'aurait pu l'ignorer plus complétement: Ostracisme injuste, auquel on soumettait un homme d'incontestable talent et de remarquables capacités. L'heure de la revanche a enfin sonné pour lui.

Ses œuvres commencent à se répandre au dehors, et il a lui-même tiré profit de la campagne qu'il a menée avec ardeur et habileté en faveur de ses amis et rivaux. Il y a quelques années il donnait à la Rerue et Guzette musicale de Paris une série d'articles sur la musique russe en général et la jeune école en particulier. Ces articles réunis depuis en volume ont attiré l'attention des musiciens et du public français. Depuis quelques années les noms de Borodine, Rimski-Korsakof, Tchaïkowski. Glasounof, Balakhirew, Naprawnik, César Cui ont fréquemment figuré sur les programmes des concerts symphoniques à Paris, à Londres, à Vienne, à Bruxelles. L'année dernière, Mme la comtesse de Mercy-Argenteau. qui s'est vouée avec l'ardeur d'une néophyte, avec l'enthousiasme que donne la foi artistique, à la propagation de l'œuvre nouvelle, avait organisé à Liège un concert exclusivement russe qui eut un succès retentissant. Dans quelques jours la Société d'Emulation renouvellera cette intéressante tentative. Mieux que cela: le théâtre

de Liège brigue l'honneur d'être la première scène française ayant joué un opéra russe.

Cet opéra est : le *Prisonnier du Caucase* de M. César Cui. SLAWINA.

### 

### VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 8 janvier 1816, à Paris, au Théâtre-Italien,  $M^{\rm He}$  Cinti, depuis  $M^{\rm me}$  Damoreau, fait son début sur la scène dans la  $Cosa\,rara\,$  de Martini, rôle de Lilla.

" La débutante, dit le *Journal de Paris* du 10 janvier 1816, est à peine âgée de quinze ans; sa voix est faible encore, mais juste. A son excellente méthode on voit qu'elle a profité des leçons qu'elle a reçues de M. Plantade.,

Fétis (Biogr. univ. des mus. T. II, p. 419) place par erreur en 1819 le début de M<sup>le</sup> Cinti et ne cite pas le nom de Plantade.

— Le 9 janvier 1874, à Stettin, der fliegende Holländer (Le Hollandais volant) de Richard Wagner. — L'œuvre requt le baptême au théâtre de Dresde le 2 janvier 1843. En dehors de l'Allemagne, où elle figure à tous les théâtres, elle a été représentée à Bologne (1877), à Bruxelles (1872), à Dublin (1877), à Londres (1870), à Philadelphie (1877), à New-York (1877), à Riga (1843), à Rotterdam (1870) et à Stockholm (1872).

— Le 10 janvier 1797, à Paris, Lisbeth, drame lyrique en 3 actes et en prose, musique de Grétry. — C'est un triste cadeau que l'auteur des paroles, Favières, avait fait à Grétry, car ce fut beaucoup moins la faute de la musique que celle de la pièce, si l'ouvrage ne réussit pas. La partition n'a pas été gravée. En tête de Lisbeth qu'il fit imprimer, Favières mit une petite préface en vers dans laquelle il se louait de tout le monde, du public qui était censé l'avoir applaudi, des acteurs et de son collaborateur, le musicien. Nécessairement celui ci est le nileux partagé:

Et toi Grétry dont l'art a paré mon ouvrage qui va prouver, hientèt, par cinquante succès Que l'envie avec toi doit perdre son procès, Et que le tallent n'a point d'âge, Je laisse à l'avenir le soin de te louer. Ta carrière n'est pas finle Pour ton poète encore daignes-tu m'avouer? Je veux faire un ouvrage; à ton mâle génie Je n'adresse pour le oréer.

Quand l'auteur dit que Grétry va bientôt prouver par cinquante succès (ou par un cinquantième succès) qu'il brave les atteintes de l'envie, il fait allusion, comme il l'explique lui-mème dans une note, à l'opéra d'Anacréon chez Polygrade qui devait être et fut, en effet, représenté quelques jours après (17 janvier). L'avance faite à Grétry, par Favières, dans les derniers vers, ne fut pas perdue. Bien qu'il n'eut pas trop à se louer de son collaborateur de Lisbeth, le célèbre compositeur accepta de lui et mit en musique le poème encore plus médiocre d'Elisca ou l'Amour maternel, repris plus tard sous le titre d'Elisca ou l'Habitante de Madagascar, et qui ne réussit pas.

— Le 11 janvier 1676, à St-Germain-on-Laye, devant la Cour, Atys, tragédie-lyrique en 5 actes, paroles de Quinault, musique de Lully. — Atys est le sixième ouvrage de Lully; on l'avait surnommé "Popéra du roi, "parce que Louis XIV l'estimait beaucoup et l'a fait très souvent représenter devant lui. A la reprise faite au même château de Saint-Germain-en-Laye, en 1682, les danses furent exécutées par les dames et les seigneurs de la cour mêlés aux acteurs de l'Académie royale de musique. Le dauphin, la princesse de Conty

et d'autres grands personnages, remplissaient des rôles dansants d'Egyptiens, d'Egyptiennes et de divinités des eaux.

Ce qui produisit le plus d'effet, aux premières représentations, ce fut la grande scène du premier acte entre Atys et Sangaride; aujourd'hui on y trouverait trop de récitatifs. Il y a d'ailleurs dans cet jouvrage bien des parties plus remarquables que cette scène. Louis XIV citait souvent, même à Mæ de Maintenon, l'air de Sangaride au premier acte: "Atys est trop heureux "Si simple que soit cet air, on conçoit que, chanté d'une certaine façon, il ait produit de l'effet en ce temps-la et pourrait même en produire aujourd'hui.

Devant le gros public, à Paris, en 1677, Atys ne réussit pas moins; mais à partir de la reprise, en 1709, sa vogue subit quelques fluctuations très instructives. En 1714, le Mercure de France disait : " Nons avons vu, à la honte de notre siècle, les dames sortir au cinquième acte d'Atys, comme on aurait pu faire au cinquième acte de Roland. " A quoi attribuer cette bizarrerie, si ce n'est au changement de goût, et à quoi attribuer ce changement de goût, si ce n'est à l'Italie? Lully connut que la musique n'ayant pas d'autre but que de chatouiller agréablement les oreilles, il ne fallait pas la charger de dissonances affectées, parce que la plupart de nos compositeurs modernes n'en font un fréquent usage que pour faire parade d'une grande science dans un art qui ne demande que du goût et du sentiment. C'est par ce manque de goût et de sentiment qu'ils font du récitatif si sauvage. Ils donnent beaucoup à l'harmonie, mais c'est toujours aux dépens de la

Saint-Évremond dit qu'Atys a paru fort beau; " mais c'est là qu'on a commencé à connaître l'ennui que donne un chant continué trop longtemps., A l'avant dernière reprise, en 1738, les premières représentations, d'après les frères Parfaict, firent craindre pour le succès; " mais enfin les beautés du poëme et surtout celles de la musique l'emportèrent sur les amateurs du nouveau goût,, Le " nouveau goût, " êtait celui de la musique de Rameau: Hippolyte et Aricie avait été donné en 1733, les Indés galantes en 1735 et Castor et Pollux en 1737.

Ainsi, en 1714, la musique de Campra était traitée de musique savante, pauvre de mélodie comme l'est aujourd'hui celle de Wagner. Ce n'était pas plus ridicule.

L'intelligent éditeur Michaëlis, à Paris, a compris dans sa belle collection la partition d'Atys, tragédie lyrique, en cinq actes et un prologue, paroles de Quinault, réduit pour piano et chant, par M. Th. de Lajarte, d'après les exemplaires et les manuscrits de la bibliothèque de l'Opéra.

— Le 12 janvier 1874, à Bruxelles, par la Société de musique, le Paradis et la Péri, cantate en 3 parties de Robert Schumann, pour chœurs mixtes, solis et orchestre. — Exécutants, sous la direction de M. Henry Warnots: M<sup>®e©</sup> Jeanne Devriès, Assmann, Croquet et Gaucet, MM. Reubsact et Henschel.

"L'exécution de le Paradis et la Péri, dit le Guide musical (numéro du 15 janvier), est et restera l'un des principaux événements musicaux de la saison, et pour l'importance que cet ouvrage a, au point de vue de l'art, et pour l'excellente interprétation que nous en a donnée la Société de musique.

", Le Paradis et la Pèri est le premier essai de Schumann dans le geure oratorio ou cantate. Mais quel essai! du premier coup un chef-d'œuvre! Le Paradis et la Pèri date de 1843. Il fut exécuté pour la première fois le 4 décembre de cette année au concert du Gewandhaus, sous la direction de Schumann lui même, et obtint un tel succès qu'il failut le réexécuter au concert suivant, le 11 du même mois. Ce fut M™ Frege, une brillante cantatrice de l'époque, qui créa le rôle (si l'on peut s'exprimer ainsi) de la Péri. Plus tard Jenny Lind s'en empara, et son admirable et poétique interprétation ne contribua pas peu à répandre l'œuvre du chef de l'écele remantique. Hambourg, Cologne, Dusseldorf, l'applaudirent successivement. En 1846, et dix ans après, en 1856, Sterndale Bennett la fit exécuter à Londres, où elle ne fut

pas reçue avec la faveur que l'on espérait, malgré la supériorité de la Jenny Lind, qui y chantait la Péri. Peu à peu cependant l'œuvre fut plus goûtée et aujourd'hui elle est généralement appréciée à sa juste valeur.

— Le 13 janvier 1803, à Paris, Ma Tante Aurore de Boieldieu.
— A la seconde représentation, le dernier acte (le 3°°) fut sacrifié, le parterre d'alors ayant trouvé d'un goût trop osé le travestissement du chanteur Martin en nourrice. Cependant, de ce malencontreux 3°° acte est restée une romance longtemps célèbre pour cette particularité que le musicien n'y avait employé que trois notes. J. J. Rousseau avait déjà essayé de résoudre le même problème dans un air de sa composition: Que le jour me dure; mais il ne menait son motif qu'à la 16°° mesure tandis que celui de Boieldieu en compte 36.

Ma Tante Aurore était un grand succès après celui que Boieldieu avait obtenu trois ans auparavant avec le Calife de Bagdad, double succès qui avait en germe tant d'autres productions charmantes du même maître.

La génération nouvelle n'a plus d'oreilles pour la musique de 1803, et elle s'accommoderait difficilement, croyons-nous, des "coquetteries " de Ma Tante Aurore. La dernière fois qu'ellese montra aux Parisiens (Théâtre Lyrique, octobre 1848) on la trouva bien surannée. A Bruxelles, où elle datait du 18 mars 1803, elle y reparut pour la dernière fois, le 4 juin 1838, (Voir Boieddieu, so vie. ses auvres, etc., par Arthur Pougin, Paris, Charpentier, 1879).

— Le 14 janvier 1817, à Paris, décès de Pierre-Alexandre Monsigny, à l'áge de 88 ans. Il était né à Fauquemberg, près des sint-Omer, le 17 octobre 1729, et il avait succédé à Grétry comme membre de l'Institut.

Contemporain de Duni, de Philidor et de Grétry, il partage avec eux la gloire d'avoir créé le genre de l'opéra-comique. Le Déserteur, Rose et Celas, Félix ou l'enfant trouvé, et la Belle Arsène, entre autres, sont les ouvrages que nos bons aïeux ont le plus goûté, au siècle dernier. De nos jours, on a vu reparaître, à Paris et à Bruxelles, le Déserteur, Félix, et Rose et Colas.

## Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE

M. Alphonse Mailly a donné le 27 décembre, au palais des Beaux-Arts, une audition d'œuvres et transcriptions inédites de sa composition. Cette séance, à laquelle des artistes distingués ont coopéré comme interprêtes avec le compositeur a obtenu un vif succès. Mme Cornélis Servais a chanté deux mélodies de M.Mailly, M.Jacobs, a joué avec lui une cantilène et une Evocation pour violoncelle et orgue, et M. Léon Van Cromphout a fait connaître plusieurs pièces pour le piano.L'auteur enfin a fait valoir sur l'orgue une série de transcriptions admirablement adaptées aux ressources multiples de cet instrument sans rival, et différents morceaux du maître des maîtres, J.-S. Bach. Les applaudissements de l'auditoire, très nombreux, ont également fêté le virtuose, ses interprêtes et le compositeur, dont les nouvelles œuvres sont également remarquables par la fraîcheur des idées, la science et l'élégance de la facture. La séance s'est terminée par un Hosannah de M. Michotte, pour chant, vieloncelle, piano et orgue, enlevé de verve par Mwe Cornelis Sorvais, M. Jacobs, l'auteur et M. Mailly.

L'impartialité nous a fait un devoir de ne pas parler du concert donné dernièrement à la Grande-Harmonie par M. Joseph Wieniawski en raison des œuvres qui figuraient à son programme. Voici l'article qu'un critique justement apprécié, M. Edm. Evenepoel, consacre à ce concert dans la Flandre libérale:

Le concert annuel de M. Joseph Wieniawski avait attiré à la Grande-Harmonie, les fidèles et nombreux admirateurs de l'artiste polonais. L'assistance a goûté comme elle le mérite une sonate pour piano et violencelle dont M. Wieniawski est l'auteur et qui prendra rang parmi les meilleures compositions modernes du genre. On y retrouve cette distinction des thèmes, cette belle conception de l'ensemble, et l'intéressante variété des développements qui caractérisent au plus haut degré le trio pour piano, violon et violencelle, dont j'ai annoncé dernièrement la publication par la maison Schott Frères de Bruxelles. Un jeune violoncelliste de talent, possédant un beau son, a secondé, non son autorité, M. Wieniawski, lequel a exécuté ensuite les Variations en ut mineur de Beethoven, l'Etude op. 70 de Moschelès, le merveilleux Prélude en si bémol mineur de J. S. Bach, une Gigue de Graun, compositeur saxon du 18º siècle, des pièces de Schumann, une Polonaise et la Tarentelle de Chopin. L'éminent artiste a fait entendre en outre deux charmantes mélodies de sa composition : " Si vous n'avez rien à me dire " et " Il m'aimaît tant ", chantées d'une voix peu assurée par M110 A Grégoir, qui s'est également risquée dans l'air suraigü de la Vision tiré de la Flüte enchantée. Une Fantaisie pour deux pianos, exécutée avec le concours de M110 Merck, remplaçant M. De Greef empêché, semble, à une première audition, conçue dans le but unique de permettre aux exécutants de rivaliser de virtuosité et de précision. Quoi qu'il en soit, le morceau fait honneur au savoir technique de M. Wieniawski qui possède d'ailleurs la faculté de traduire ses inspirations de la manière la plus gracieuse, en harmonies diaprées de couleurs fines et tendres, témoin sa deuxieme Valse de Concert (op. 30), qu'il exécute avec un charme parfait. Tout ce que la virtuosité alliée à un tempérament personnel et primesautier est à même de produire d'extraordinaire et de séduisant à la fois, M.Wieniawski l'a prodigué largement dans l'exécution de la Rapsodie hongroise nº 12, de Liszt, qui a terminé son concert.

M. Edouard Jacobs, le charmant et délicat violoncelliste qui depuis deux ans était professeur adjoint de la classe de violoncelle au Conservatoire royal, vient d'être nommé professeur titulaire de cette classe en remplacement du regretté Joseph Servais. Toutes nos félicitations à M. Jacobs.

#### ANVERS.

M¹º Mary Gemma qui obtint un accueil si favorable aux concerts populaires de Paris, vient de jouer à la Société royale d'Harmonie d'Anvers avec un succès remarquable.— Nous lisons dans un journal de cette ville: "M¹º Gemma a "charmé l'assistance par son merveilleux mécanisme autant "que par l'élégance et la puissance de son doigter, et le sentiment artistique dans son interprétation des œuvres de "Chopin et de Liszt. Du premier elle a exécuté le concerto "en mi mineur avec accompagnement d'orchestre et elle y "a fait preuve des belles qualités que nous venons de reconnaitre à cette jeune virtuose. "M¹º Gemma s'est fait enfendre ensuite dans lo nocturne Liebesträume et la Campanella de Franz Liszt, qu'elle a joué avec une assurance et une correction qui lui ont valu les approbations les plus chaleureuses du public.

Mue Wolff, du théâtre de la Monnaie, n'a pas été moins fêtée comme cantatrice et elle gardera bon souvenir de l'accueil que lui a fait le public de l'Harmonie. Ajoutons que l'orchestre de M. Lemaire s'est fort distingué dans cette soirée. Demain vendredi 8. M<sup>me</sup> Caron, de l'Opéra de Paris, donnera à Anvers une représentation de *Faust*.

Le théatre d'Anvers joue en ce moment avec grand succès Lacknic, le joli opéra comique de Léo Delibes. L'œuvre est bien donnée et chaque soir il y a des rappels et des bis nombreux.

#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 28 décembre, la Chanson de Fortunio et le Grand Mogol, mero edi 30, la Chanson de Fortunio et la Muette de Portici; vendredi 1<sup>er</sup> janvier, Rigoletto et le Grand Mogol; dimanche 3, le Châtet et l'Africaine.

M. Doria nous est revenu la semaine dernière bien changé as on avantage; s'il a conservé son accent assez déplaisant, la voix a beaucoup gagné; pourvu maintenant qu'il no se fatigue plus comme il l'a fait au commencement de l'année. Le ténor lèger, M. Bouit — dont le typographe a fait Borit dans ma dernière correspondance —perd, lui, de plus en plus. Or si on a accepté cet acteur, c'est uniquement pour sa jolie voix, car en fait de diction il avait encore beaucoup à apprendre. De sorbe que maintenant il commence à déplaire fortement; et il a dù s'en aprecevoir notamment dans Faust, la semaine passée. Aussi la direction s'occupe-t-elle de lni chercher un remplaçant; et c'est ainsi que dimanche, dans le Chélet, nous avons revu une ancienne connaissance, M.d'arc.

Parmi nos sociétés musicales gantoises, une des meilleures est, sans doute, le Cercle musical; ses concerts sont rares il est vrai, mais chaque fois c'est un fin régal de gourmet où l'on offre aux membres des artistes comme Dyna Beumer, Pablo de Sarasate, Jules de Swert, Heuschling, etc. A la soirée du 29 décembre dernier, c'étaient deux artistes de la Monnaie, Mue Thuringer et M. Boyer qu'on nous présentait, ainsi que le quatuor du Conservatoire. Le succès a été surtout pour M. Boyer dont la voix est pleine de souplesse et la diction fort distinguée ; je ne lui reprocherai que de choisir des morceaux démodés comme l'air du Bal masqué par exemple. M<sup>11e</sup> Thuringer a semblé plaire moins au public; sa voix n'est pas aussi cultivée et dans ses vocalises, l'on sent peut-être un peu trop l'effort et le travail. Quant au quatuor, il a été ce qu'il est d'habitude, si ce n'est qu'il avait légèrement négligé de s'accorder, - ce qui n'a pas fait trop de bien au quatuor de M. Lebrun qui se trouvait inscrit au programme. Si le concert, n'a pas paru tout à fait à la hauteur des précédents, il n'en a pas moins été fort agréable et fort applaudi.

#### P. B

#### LIĖGE.

Les essais heureux tentés à plusieurs reprises l'année dernière, par la Société d'Emulation, dans le but de faire connaître les œuvres des maîtres de la jeune école russe, se sont, comme on sait, renouvelés naguère avec plus d'éclat encore à Anvers, à l'Exposition universelle.

A cette occasion, la ville de Rubens, si éminemment artistique, n'a rien épargné pour révéler après Liège, aux dilettanti anversois, les beautés originales de cette école.

C'est ainsi que dans le concert russe dirigé par M. Huberti, musicien et compositeur distingué, le public a acclamé vivement, entre autres pages remarquables, la 2º Symphonie en si mineur de Borodine, œuvre superbe sous tous les rapports.

Il en a été de même quelques jours après dans le festival consacré exclusivement à la musique slave, conduit par M. Théodore Radoux, directeur de notre Conservatoire et dans lequel on a exécuté plusieurs morceaux de Rimsky-Korsakoff, ainsi que la 1° symphonie de Borodine qui, comme la 2°, a reçu un accueil des plus chaleureux.

Ce mouvement russe qui a pris naissance à Liège, est à la veille de gagner la capitale. Mais il ne se ralentit pas pour cela dans notre bonne ville.

Les affiches de notre Théâtre vous apprendront qu'au

point de vue dramatique aussi Liège va prendre une initiative qui sera féconde, il faut l'espérer. Dans peu de jours en annonce la première en français du *Prisomier du Caucase*, opéra de M. César Cui, l'un des compositeurs les plus en vue de l'école russe. M. César Cui assistera à l'exécution de son ouvrage.

Cette représentation sera précédée d'un concert uniquement composé de musique russe et qui aura lieu à la Société d'Emulation. A en juger par le pregramme, ette nouvelle séance promet d'être aussi intéressante que ses aînées. On y interprétera le premier acte d'Angelo, opéra de César Cui; l'enverture sur trois thèmes grees de Glazounoff; une Suite d'orchestre de Borodine et une Cavatine du même auteur, tirée de son opéra le Prince Igor, enfin le troisième tableau de l'opéra en quatre actes la Pskovitaine de Rimsky-Korsa-koff. D'après les dernières répétitions auxquelles nous avons assisté, tout nous fait présager que l'interprétation sera excellente. La Société d'Emulation a invité plusieurs de nos confrères des principaux journaux de Bruxelles et de Paris.

#### OSTENDE.

Le 26 décembre a eu lieu dans la Grande salle de l'Hôtel de ville la distribution des prix aux élèves de l'académie de musique de notre ville. La cérémonie a été suivie du concert traditionnel qui comprenant l'ouverture d'Egmont de Beethoven, le chœur de l'introduction de Romée et Juliette de Gounod le troisième concerte de piane de Moscheles, exécuté avec talent par Mile Alice Unruh, élève de M. Joseph Michel et diplôme de capacité de l'année); la sérénade du Roi la dit de Leo Delibes et les Bohémicus de Schumann, chantés par les chœurs de l'école, enfin un solo de violon de Léonard, joné par M. Polydore Van Glabbeske. Les autorités ont félicité ie directeur M. Joseph Michel, ainsi que le corps professoral de l'Académie de musique, en émettant levœu d'assister bientôt à une nouvelle audition musicale.

#### LOUVAIN.

L'Ecole de musique de Leuvain, sous la direction de M. Emille Mathieu, a donné son premier concert dimanche 27 décembre. Le programme portait l'ouverture de Léonore de Beethoven et la Nuit de Walpurgis de Mendelssohn, L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Emile Mathieu, sesont également distingués dans l'exécution de ces œuvres de grand style. Les solistes du concert étaient M. Ed. Jacobs, le violoncelliste bien connu, M<sup>10</sup> Flament, cantatrice, et le ténor Vau Leeuw. Tous trois ont été très applaudis par le public de Louvain.

MM. Van Leeuw, Debie, Goemans et M<sup>11</sup>° Flament ont également chanté les soli de la *Nuit de Walpurgis*. Bref, succès complet.

# TRANGER

A l'occasion du jour de l'an, le président de la République française a fait de nombreuses nominations d'officiers de l'Instruction publique et d'officiers d'Académie.

Citons d'abord parmi les officiers de l'Instruction publique notre correspondant à Paris, M. Arthur Peugin. Nul plus que lui n'avait droit à cette distinction.

Citons aussi  ${\tt MM}$ . Albert Cahen, compositeur de musique et Charles Ponchard, professeur au Conservatoire de Paris.

Plusieurs musiciens figurent parmi les officiers d'Académie, M. René-Jean Pottier, critique musical. M. J. B. Anthiome, professeur au Conservatoire de Versailles, M. P. A. Gresse professeur de piano, M. J. Hasselmans, chef-d'orchestre du Grand-théâtre de Marseille. M. Ernest Masson, le professeur dechant, M. Mas, de la Société des Côncerts du Conservatoire, enfin M. Guillaume Remy, l'éminent violoniste de la Société des Concerts du Châtelet.

do.

Nous avons annoncé les brillants succès remportés à Moscou et à Saint-Pétersbourg par notre compatriote, le violoniste Marsick. Nous lisons à ce sujet, dans la Gazette musicale, une revue nouvelle que vient de lancer l'éditeur Bessel, l'article que voiei sous la signature de M. César Cui.

- "Le soliste du concert était M.Marsick. Il jonait une "fantaisie tzigane » de Wormser, composition ayant trois parties. C'est une de ces productions musicales dont la virtuosité inconsistante se rachète, jusqu'à un certain point, par un intérêt harmonique et orchestral.
- n M. Marsick appartieut à ce nombre limité de vrais artistes qui allient à une grande virtuosité d'autres grandes qualités musicales. La technique de M. Marsick est très-variée. Le son de son instrument est rond, ample, plein de chaleur, la purcét d'intonation est remarquable et s'étend jusqu'aux sons harmoniques les plus élevés. La vélocité dans les traits est surprenante. Toutes les nuances lui sont accessibles depuis le sentiment le plus profond jusqu'a la joie la plus brillante, la plus folie. Mais ces contrastées sont ennoblis par un goût exquis et qui ne s'écarte pas des limites du vrai art.

"Le qualité principale de son talent consiste dans la compréhemsion de ce qu'il exécute. Cette qualité le détermine et le pousse à rendre, avant tout, auss fidèlement que possible, le contenu de l'œuvre qu'il interprête, sans se laisser distraire par les soucis minutieux des détails extérieurs, cette minutie qui donne souvent à l'exécution l'aspect d'une mosaique. Le conséquence de sa nature artistique, de ses lectures et de son éducation musicale universelle, c'est qu'il est également bon dans tous les genres. M. Marsick est un compesiteur de gout et de talent, bon pianiste, chanteur excellent et qui lit tout à première vue. Comme quartetiste — c'est un penseur sérieux et plein de noblesse; comme soliste un virtuose; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de feu et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de le et d'entrain; dans les choses importantes, il est plein de le cet artiste, qui se tient vraiment à la bauteur du temps, considère comme son devoir de guider le goût du public, et par la contraste avec la majorité des virtuoses et principalement avec les chanteurs. »

A ce bel éloge d'une autoritésicompétente ajoutons que M. Marsisk a joué 3 fois à 'Saint-Pétersbourg. 4 fois à Moscout, que son succès est allé croissant, et que les engagements qui le rappellent à Paris l'ont seuls obligé de quitter la Russie où le public charmé par son talent ne demandait qu'à le retenir plus longtemps.

On commente beaucoup à Buda-Posth la nouvelle de la demission du baron Podmaniczky qui cesse d'être intendant général des théâtres royaux hongrois. La commission budgétaire avait constaté que chaque représentation à l'Opéra hongrois coitatá au pays 4000 florius; et quelques membres de la commission avaient cru devoir accueillir cette communication par des remarques assez désobligeantes. C'est ce qui a déterminé le baron Podmaniczky à démissionner.

Ô

Le succès du Capitaine noir de notre compatriote Josef Mertens s'affirme en Allemagne. Nous apprenons que cet ouvrage va être repris cette semaine à l'Opéra de Hambourg où il a obtenu un si légitime succès l'année dernière.

0

Le Ménestrel avait annoncé que le traité que M. Plunkett, directour de l'Eden de Paris, a signé avec la Société des auteurs, lui donne même lo droit de jouer le grand opéra, si bon lui semble, et de s'entendre au besoin avec M. Lamoureux pour la représentation des œuvres de Wagner.

Musical.

M. Plunkett fait rectifier la nouvelle du *Ménestrel* et assure qu'il n'est nullement questien de représenter à l'Eden les œuvres de Wagner.

M. Maurice. Jokai, le poëte hongreis et l'auteur du *Baron tzigane*, écrit un nouveau livret pour Johann Strauss.

\$\(\sigma^{\sigma}\_{\sigma}\)\

#### CONCERTS ANNONCÉS

Dimanche 10 janvier, à 112 heure, au théâtre royal de la Mounaie, premier Cencert de la saison, avec le concours de M. Jeno Hubay, prefesseur au Censervatoire de Bruxelles.

Programme: Symphonie n° 2 en si mineur, de Boredine (inédile); Concerto pour violen et orchestre, de Jeno Hubay (première exécution); Suite-Miniature de César Cui (première exécution); Fantaisie Serbe, de Rimski-Korsakeff (première exécution)

Le grand cencert annuel de la Société de musique de Bruxelles est définitivement fixé au saunedi 30 janvier 1836, Ce concert, qui se donnera à 8 heures du soir, daus la grande salle du palais des Beaux-Arts, sera consacré à la première exécution, sur le continent, de la dernièro œuvre de Charles Gounod: Mors et Vita. Le célèbre maître viendra diriger luimème son oratorio.

Les solistes sent: le ténor M. LLeyd, de Londres, qui a chanté la partie a Birmingham et dans les autres grandes exécutions de Mors et Vita, qui ont eu lieu en Angleterre. Le baryton est M. Heuschling qui, il y a trois ans, a créé avec tant de distinction le personnage du Christ dans la Réctemption de Gounod. La partie de soprano est confiée au talent si connu et si apprécié de Mire Elly Warnots, enfin, Mre Schnitz-ler-Selb, d'Anvers, une musicienne amateur d'un vrai talent a, sur les instances du maître, obligeamment accepté la partie de contratto.

Les répétitions d'orchestre et du chœur ont été conduites par M. Henry Warnets avec le plus grand soin, et tout pré-

sage une exécution excellente.

Mardi 12 janvier, au Cercle artistique et littéraire, à 8 h. du soir, concert de MM. Camille Saint-saëns et Diaz Albertini. Programme: 1º Sonate pour piano et violon (Gabriel Fauré); 2º Caprico sur les airs de ballet d'Alcosté de Gluck (Carville Saint-Saëns); Rigaudon et les niais de Sologne (Rameau) pour piano; 2º Concerto de violon (Saint-Saëns), joné par M. Diaz-Albertini; 4º Sonate pour violon et piano (Camille Saint-Saëns); 5º Moreau de violon, par M. Diaz-Albertini; 6º Deux études pour piano (C. Saint-Saëns); 7º Danse macabre (Saint-Saëns), arrangée pour piano et violon.

#### NÉCROLOGIE

Sont décédés :

A Paris, le 27 décembre 1885, à l'âge de 25 ans, Théedore Stéphanne, ténor de l'Opéra-Comique, où il avait créé le rôle de De Thou dans le Cing-Mars de Gounod.

— A Stettin, le 20 décembre, Max Seifriz, né à Rottweil (Wurtemberg), le 9 octobre 1827, compositeur et chef d'erchestre à l'Opéra de la cour. (Notice, *Musik. Lexicon* de Schuberth, p. 433 et suppl. Pougin-Fétis, T. II, p. 569.

# CONCERT

DONNÉ PAR

## LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE MUSIQUE

dans la Grande Salle du Palais des Beanx-Arts

le samedi 30 janvier 1886

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

# Gounod, MORS ET VITA

pour Chœurs et Solis

Le prix des places est fixé comme suit:
Grande nef 10 francs.
Amphitheatre 5 —
Galeriae 3 —

Galèries 3 — On peut s'inscrire pour les places chez MM.Schott Frères, Montagne de la Cour, 82, et Rue Duquesnoy, 8. Nous offrons à nes abonnés au Guide Musical la Partition

#### DU CAPITAINE NOIR

Opéra de Jos. Mertens.

Au prix de 12 francs.

#### Mariage.

Un artiste musicien âgé de 38 ans, très belle pesition, désire faire la connaissance d'une demoiselle, benne musicienne et possédant quelque ferune. Adresse sous <sup>8</sup> Musique N° 100 <sub>g</sub> à l'Expédition du *Guide* 

MAISON SPÉCIALE POUR

# L'ABONNEMENT DE MUSIQUE

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS

SCHOTT Frères, éditeurs de musique, Bruxelles RUE DUQUESNOY, 3°, coin de la rue de la Madeloine.

#### Libretto.

Un compositeur distingué cherche un livret intéressant pour Opéra-Comique eu Opérette. Adresser les offres à l'Expédition du Guide Musical.

VIENT DE PARAITRE :

# TABLETTES DU MUSICIEN

pour 1886

QUATRIÈME ANNÉE.

Avec le portrait et la Biographie de

#### F. A. GEVAERT

Prix: 2 fr. 25.

Bruxelles, SCHOTT Frères, Montagne de la Cour, 82.

## Wiemt de paraître Richard WAGNER, La Valkyrie,

Version française par V. Wilder. - La partition 20 fr.

Jos. MERTENS, Le Capitaine noir,

la partition, texte allemand et français, 15 fr.

#### LE PIANO BLUETHNER

DE FEU LE

# professeur Jules ZAREMBSKI

Rue Duquesnoy, 3°, à Bruxelles.

## FRED. RUMMEL

4, MARCHE-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant **et** du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Lelpzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

#### RDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS D'ANNONCES: CONDITIONS G'ARONNEMENT: LE NUMÉRO 0 50 Brigioue, un an . 10 00 La petite ligne. . 25 1 00 12 00 La grande ligne France, un an . . CENTIMES , 10 00 On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, paran (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33

LONDRES: SCHOTT & C10, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amérée Boutarel. — La semaine théâtrale et musicale: Concert de musique russe. — La propriété artivique et littéraire. — Variétés: Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses: Eruxelles, Gand, Verviers. — Lettre de Paris.—Concerts annonées.—Nécrologie.

# L'ŒUVRE DE RICHARD WAGNER

ET LA

SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Ι

otre génération semble se désintéresser de plus en plus du véritable drame musical; et pourtant, jamais le besoin d'élever son esprit au contact de l'héroïsme no s'imposa davantage. A aucune époque il ne parut plus nécessaire de combattre, par l'irrésistible attrait des fictions scéniques, la sécheresse du cœur qui stérilise en nous l'élan spontané de l'âme vers le Beau.

Car, l'objet de l'art dramatique n'est pas seulement, comme le prétendent les professeurs de rhétorique, de nous faire éprouver un mélange de pitié, de surprise et d'horreur: il faut qu'en écoutant une œuvre théâtrale nous nous sentions entraînés dans le tourbillon d'une vie plus intense, que nous ressentions une sorte de vertige et que la réalité se voile momentanément à nos yeux. Il faut que la vue des actions héroïques dont nous devenons les témoins nous élève au niveau de ceux qui sont supposés les avoir accomplies et nous fasse participer de leur nature supérieure. Ainsi, dominés par une force invincible, nous sommes attirés vers une autre sphère par l'ascendant de la Beauté; tout ce qu'il y a en nous de meilleur reflue au dehors et nous oublions l'existence dans une extase indicible. Il n'v a pas de plus grande joie que celle-là.

Or, comment le dramaturge parviendra-t-il à produire une aussi profonde impression? Autrement dit, que doit être le drame pour ne pas manquer à sa mission et se maintenir au niveau des progrès philosophiques et du mouvement artistique de notre temps? Voilà le point que nous souhaiterions d'éclaireir.

A mesure que les institutions se perfectionnent, la place occupée dans l'Etat par certains personnages s'amoindrit au profit de la masse. A présent un peuple n'est plus annihilé devant son chef. L'omnipotence des monarques a pour contrepoids la justice. L'histoire ne tient plus tout entière dans le récit des exploits d'un guerrier ou dans la biographie de quelques citovens notables. Par suite, l'axe de la tragédie a été déplacé. Les événements contemporains n'ont plus assez de retentissement pour en fournir la trame et les hommes de notre siècle n'en sauraient devenir les héros. Voilà pourquoi nos littérateurs ont inventé le drame bourgeois. Belle découverte, vraiment. Quoi donc, sommes-nous tombés si bas! Aucun de nous n'aura-t-il assez de courage pour oser autre chose? Mais, si nous n'avons plus de héros, si nous n'avons plus à rapporter ni aventures merveilleuses ni traits de courage ayant quelque influence sur la destinée des royaumes, c'est que le plus grand progrès dont l'humanité fût susceptible vient de s'accomplir, c'est que l'homme a påli devant l'Idée.

Plus de héros, plus de rois, l'idée seule flamboie : le drame moderne aura pour base l'Idée.

Trop longtemps il a été tributaire des individus. L'heure est venue de lui rendre ses ailes: il faut dépersonnaliser le drame moderne. Ni le héros tragique, fût-il Agamemnon, Œdipe ou Britannicus, ni l'héroïne, se nommât-elle Hélène, Hécube ou Bérénice ne méritent de nous occuper s'ils ne sont l'incarnation d'une idée.

Peu nous importe l'intérêt égoïste de quelques personnages royaux ou bourgeois, quand les intrigues où ils se trouvent mêlés sont à ce point compliquées que nul concours de circonstances ne les pourrait produire dans la vie humaine. Celui qui délaisse ses travaux et modifie ses habitudes pour consacrer quelques heures à des fictions, veut, en se souvenaut des distractions de la veille, pouvoir se dire le lendemain: "J'ai vu se dérouler un épisode de la grande tragédie humaine, et j'ai senti les pulsations de mon cœur agiter la poitrine de ceux qui l'ont figurée devant moi. J'ai retrouvé au théâtre un aperçu symbolique de mes destinées, quelque chose de plus

élevé que les excentricités de la mode, et qui pourtant est actuel; je comprends maintenant, je devine quelle participation me revient dans cette divine comédie...

Ainsi nous apparaissent, avec une lucidité parfaite, les conditions imposées par la société contemporaine

au drame lyrique.

Au fronton de l'édifice rayonnera l'Idée. Elle aura pour s'exprimer trois organes: la poésie, la musique, la décoration ou figuration. Aucun d'eux ne saurait revendiquer la prééminence : selon les nuances de sentiment et les sensations qu'il s'agira de provoquer, ils domineront tour à tour, tantôt séparément, tantôt réunis. Tous les sujets ne s'adaptant pas à tous les genres, le choix du sujet acquiert une importance capitale.La mélodie est une langue épurée qui résiste aux alliances prosaïques, absolument comme l'alexandrin qu'on s'efforce quelquefois, bien inutilement, d'assouplir, de rapetisser afin qu'il se laisse emprisonner dans le cadre étroit de nos comédies de mœurs. Malgré les tentatives de ceux qui l'ont rompue jusqu'à lui imposer les délicatesses d'expression les plus insaisissables, la musique conserve un caractère d'indécision invincible : son charme réside surtout dans ces vagues enchantements qu'on ne peut définir, et qui caressent l'imagination comme un souffle embaumé chatouille les sens. Il en résulte que les sujets les mieux appropriés à ses movens seront ceux que fourniront l'histoire épique ou légendaire, les mythes nationaux et les vieux récits populaires.

(A continuer.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

### LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

ନୁ ପ୍ରତ୍ତି । ଏହି ଜନ୍ମ ପ୍ରତ୍ତି । ଏହି ପ୍ରତ୍ତି । ଏହି ପ୍ରତ୍ତି । ଏହି ପ୍ରତ୍ତି । ଏହି ଜନ୍ମ ବର୍ଷ କ୍ଷ୍ୟୁ କ୍ଷ୍ୟୁ କ୍ଷ୍ୟୁ କ

Sénat vient de terminer l'examen du projet de loi voté par la Chambre des représentants sur la propriété artistique et littéraire, après y avoir introduit de notables améliorations. Par suite de ces modifications le projet doit revenir devant la Chambre des représentants. Il est à souhaiter que celle-ci ratifie l'œuvre de la haute assemblée qui, dégagée des soucis électoraux et des intérêts de clocher, a effacé du projet certains amendements dictés par le plus étroit particularisme et voté d'autres amendements qui replacent le projet de loi sur le terrain du droit pur et des principes absolus.

Attendons-en la ratification de la sagesse des députés mieux inspirés.

L'incertitude qui règne à ce sujet provoque une vive émotion dans les cercles et associations artistiques ainsi qu'en témoignent deux pétitions qui viennent d'être adressées à la Chambre des représentants. Nous croyons devoir reproduire ces pétitions qui touchent, en ce qui concerne les exécutions musicales et dramatiques, au point le plus délicat du projet de loi:

I.

Bruxelles, le 9 janvier 1886.

'A Messieurs les Président et Membres de la Chambre des Représentants, Messieurs,

Nous venons, au nom de la "Société des Auteurs dramatiques, " renouveler le vœu que nous avons émis déjà lors du second vote de la loi sur le droit d'auteur.

Nous vous demandions, Messieurs, de proclamer le maintien pur et simple de la législation actuelle qui reconnaît le droit absolu de l'auteur d'un ouvrage dramatique sur son œuvre pour toute exécution publique, sans distinction, principe déjà établi notamment dans le Décret du Gouvernement Provisoire du 21 octobre 1830 (art. 4).

Le Sénat faisant droit à nos justes réclamations, vient de modifier la disposition de l'article 16 telle qu'elle était sortie des délibérations de la Chambre, et nous vous prions bien respectueusement, Messieurs, d'adopter le texte voté par

cette haute assemblée.

En le faisant, loin de consacrer des droits nouveaux au profit des auteurs dramatiques, vous resterez encore bien en deçà des droits qui leur ont été reconnus par les Décrets antérieurs. C'est ainsi notamment que vous leur enlevez certaines garanties, et notamment la pénalité établie par l'art. 428 du code pénal de 1810 portant amende et confiscation totale des recettes pour toute représentation non autorisée: ainsi, encore, vous supprimez le privilége établi par la loi du 19 juillet 1791, portant qu'une part de la recette correspondant au montant des droits d'auteur, est insaisissable pour les créanciers des directeurs de spectacles et appartient aux auteurs.

Quant aux appréhensions que l'idée de la reconnaissance pure et simple du droit de l'auteur d'un ouvrage dramatique sur son œuvre a suggérées à différents orateurs, elles sont absolument chimériques et ne se vérifieront pas plus dans l'avenir qu'elles ne se sont justifiées par le passé.

Agréez, Messieurs, l'assurance de notre parfaite considéra-

Le Secrétaire, L, de Coninck. Le Président, O. Stoumon.

II. Bruxelles, le 10 jauvier 1886. A Messieurs les Président et Membres

de la Chambre des Représentants.

Messieurs,

Nous avons l'honneur de renouveler auprès de la Chambre, nos démarches antérieures en vue d'obtenir,le plus tôt possible, le vote de la loi sur le droit d'auteur.

Le Sénat, après mur examen, a cru devoir amender le projet de la loi sur plusieurs points et notamment l'art. 16 dans le sens des réclamations que nous avions fait entendre devant la Chambre et que, pour ne pas retarder le vote de la loi, nous n'avions pas renouvelées devant le Sénat.

Nous pouvons donner l'assurance que les craintes qui avaient amené la présentation de l'amendement de MM. Wagner et consorts ne se réaliseront pas. La reconnaissance des droits des compositeurs n'est pas un principe nouveau puisque notre législation, sous les divers régimes, l'a consacré et confirmé. La même situation existe dans tous les grands pays de l'Europe et, jamais, dans aucun de ces pays, les appréhensions qui ont inspiré les auteurs de l'amendement à l'art. 16 ne se sont réalisées.

Naguère, nos libraires réimprimaient les œuvres françaises. Les journaux les publiaient en feuilletons et pendant de longues années aussi, tous les Théâtres de la Belgique mettaient en coupe réglée le répertoire des auteurs étrangers-

Cet état de choses a pris fin par les conventions internationales. Aujourd'hui, tous les droits sont respectés et des contrats garantissant les intérêts des écrivains et des auteurs ont été librement consentis.  $\Pi$  en sera de même des œuvres musicales se produisant au dehors de la scène.

Les droits d'auteur n'ont jamais été et ne seront dans l'avenir qu'une rétribution bien minime.

En traitant avec les syndicats des auteurs et compositeurs, par un abonnement ou un forfait, pour les exécutions publiques, les sociétés, loin d'êtres enrayées dans leur fonctionnement, se mettront à l'abri des exigences individuelles contre lesquelles on a voulu les défendre. Elles verront en même temps mettre à leur disposition, moyennant des conditions modérées, le répertoire immense composé des œuvres musicales des compositeurs de toutes les nationalités.

Quant aux petites sociétés de musique, elles u'ont pas été inquiétées dans le passé et elles ne le seront pas davantage dans l'avenir. D'ailleurs, les œuvres qu'elles exécutent sont, dans la plupart des cas, des compositions ou des arrangements dus aux chefs de musique de ces sociétés. Il ne pout en être autrement, par suite de la uécessité d'approprier les œuvres musicales à la qualité et au nombre des instruments.

Il n'y a pas plus de raison de prévoir que les auteurs seront assez déraisonnables pour empêcher les exécutions dans de semblables conditions qu'il n'y en a eu jusqu'ici à prévoir qu'ils interdiraient les "arrangements, a insi que la loi leur en donne le droit.

Nous supplions donc la Chambre de ne pas décréter par voie législative une restriction aux droits proclamés et appliqués depuis près d'un siècle, restriction qui deviendrait une source incessante de contestations et de difficultés.

Dans l'intérêt de la loi elle-même, autant que dans celui des artistes, nous sollicitons instamment le vote de la loi telle qu'elle est sortie des délibérations du Sénat.

Nous vous présentons, Messieurs, l'assurance de notre profond respect.

Le Comité exécutif :

Le Secrétaire
L. Cattreux.
Le Président,
L. Cattreux.
F. A. Gevaert.
Aug. Dupont, Peter Benoit, Th. Radoux, Fr. Riga et
Lucien Solvay, Membres.

## 

# La Semaine théâtrale et musicale

#### MUSIQUE RUSSE

Les Concerts populaires ont fait dimanche une brillante réouverture avec le concert russe dont tout le monde parlait depuis quelques jours. Cette séance de musique slave a obtenu un plein succès. Elle avait attire la foule au Théâtre de la Monnaie, et cette foule a eu un accueil chaleureux pour les œuvres russes que l'orchestre de M. Joseph Dupont lui a transmises. C'est une des qualités du public belge, d'être très accueillant et très curieux de tout ce qui lui vient de l'étranger. Cette curiosité lui a valu peut-être quelques mécomptes, mais ne l'a pas découragé, et il fait bien de rester ouvert aux manifestations artistiques du dehors. A s'isoler du mouvement général des esprits, on n'a rien à gagner; la détresse du théâtre lyrique en France qui, depuis Carmen, n'a pas produit une œuvre viable, en est la preuve.

Il faut savoir d'autant plus de gré à M. Joseph Dupont de continuer à nous initier de la sorte à tout ce qui se fait de grand et de beau en pays voisin ou éloigné, que parmi les compositeurs russes, exécutés au concert de dimanche, est un symphoniste de premier ordre, un maître dans toute l'acception du mot. Ce maître c'est Borodine: grandeur de conception, beauté de la forme, puissance de l'idée, sa deuxième Symphonie a tout ce qui fait les œuvres supérieures. L'article analytique que le Guide musical a consacré à cet ouvrage nous dispense d'en parler ici longuement. Tout ce que nous voulons constater c'est l'impression profonde que la première et la dernière partie de cette symphonie ont faite sur tous les musiciens, et l'effet de charme que l'adagio a exercé sur tous les auditeurs.

M. Borodine appartient, avec ses compatriotes et amis M. Cui et Rimski Korsakoff, à l'école des symphonistes et des compositeurs dramatiques qui réagissent en Russie contre les influences germaniques prédominantes à Saint-Pétersbourg. Rubinstein,par son éducation, est plutôt de l'école allemande; Tchafkowsky subit plutôt l'influence des écoles française et italienne. Borodine, Cui et Rimski-Korsakoff s'attachent à puiser uniquement aux sources nationales, à ce fonds inépuisable de mélodie et d'harmonie qu'on appelle la musique populaire. C'est à quoi leurs œuvres doivent en partie leur caractère et leur saveur.

En Borodine et Rimski Korsakoff se marque surtout l'originalité de cet art russe. La Fantaisie serbe, en sa forme rhapsodique, n'est peut-être pas suffisante pour apprécier entièrement son auteur si ce n'est au point de vue spécial de l'art d'orchestrer. Là, M. Rimski Korsakoff est un maitre d'une habileté consommée. Mais la rhapsodie est en elle-même un genre secondaire de la symphonie, ce que la nouvelle est au roman. Nouvelliste M. Rimski Korsakoff l'est certainement: romancier c'est encore une question.

Le public de Liège, à ce point de vue, a sur celui de Bruxelles un avantage; il a entendu de M. Rimski-Korsakoff une symphonie et des fragments d'opéras qui l'ont mis plus entièrement au fait de ce compositeur, et cela grace au concert donné par la Société l'Emulation sous le patronage de Mme la comtesse de Mercy-Argenteau. Il y avait à ce concert une symphonie de M. Rimski. symphonie à programme, Antar, d'après une légende orientale, et des fragments de la Pskovitaine, grand-opéra en 5 actes. En ces fragments d'opéra surtout se révèlent une grande richesse mélodique et une réelle puissance de conception. Il y a là un chœur célébrant l'entrée du Czar à Pskow qui est d'une couleur intense et d'un effet saisissant. L'orchestre a des châtoiements de fonds d'or sur lesquels la voix se détache en relief comme les figures hiératiques dans les images religieuses de l'église russe. La symphonie nous a paru, au point de vue de l'art proprement dit, moins intéressante. Elle a de belles parties et elle est orchestrée admirablement, avec une variété et une richesse remarquables. Seulement la forme rapsodique y domine. C'est une symphonie à mélodies populaires et à chants nationaux. Ceux-ci se succèdent, se répondent, se superposent, mais l'un à la suite de l'autre, an lieu de former la trame essentielle du développement symphonique. On se fatigue vite de ce genre de musique dont on a abusé du reste depuis les vibrantes et uniques rhapsodies hongroises de Liszt. Non pas que ce genre de musique soit blâmable en soi, mais il en va de la rhapsodie comme du sonnet, c'est une pièce où l'idée tient moins de place que la facture, et l'on se

lasse aisément des artifices du style et de la langue s'ils ne correspondent à un grand sentiment ou à une idée helle en soi.

C'est le mérite supérieur de M. Borodine de rester essentiellement symphonique toujours, même en ses morceaux de musique pittoresque — comme son joil tableau: Dans les Steppes, — ou dans ses pièces de musique dramatique comme la Cavatine du Prince Igar, que nous avons entendue à Liège. Cette page est tout à fait hors de pair. Ce n'est pas, sachez-le bien, une cavatine dans le style italien: c'est un large et beau chant, d'un sentiment profond de langoureuse extase, remarquablement soutenn et se développant tout d'une venue grâce à un accompagnement symphonique qui fait corps avec lui. Que toute l'œuvre soit à la bauteur de ce fragment et ce Prince Igar sera bien près d'être un chefd'œuvre.

Des trois maîtres russes. M. César Cui est celui dont la personnalité ou plutôt la nationalité est le moins accusée. Il est assurément curieux que ce soit lui précisément, qu'on regarde comme le chef du mouvement. Il est vrai qu'il a grandement contribué par de brillants écrits à gagner à la cause nationale des adeptes en Russie et à l'étranger. Comme compositeur, M. Cui paraît d'ailleurs être plus abondant que ses confrères. On a de lui des mélodies, des morceaux pour divers instruments, des pièces symphoniques et deux opéras, si ce n'est trois. Il rattrappe en étendue ce qui lui manque en profondeur. Mais il faut se garder de le juger sur la Suite-Miniature C'est fin, c'est délicat, un peu tendre, un peu rose, comme il convient à une miniature. M. Cui a une autre note en lui.Il n'est pas la cloche qui n'a qu'un son. A Liége nous avons entendu de lui des fragments d'Angelo, grand opéra en 5 actes (d'après l'Angelo de Victor Hugo), fragments qui dénotent une grande habileté de facture, une inspiration mélodique, abondante et facile, de l'éclat, du brillant, de la verve dans le faire et dans la pensée. Il y a moins de nerf, moins de couleur que dans la Pskovitaine de Rimski-Korsakoff; il a y plus d'élégance, de clarté et de naturel. Aussi M. Cui est-il certain d'avoir plus d'action sur le public.

Ces séances de musique russe, tant à Liége qu'à Bruxelles ont très vivement intéresséles musiciens; elles ne resteront vraisemblablement pas sans lendemain. On sera désormais curieux en Belgique des œuvres que doit produire encore l'école nationale russe. Il n'y aura dommage pour personne et profit pour tout le monde, public et artistes.

Pour en revenir au Concert populaire bruxellois, il nous reste à parler du Concerto de violon que M. Jenö Hubay y a fait entendre. M. Hubay est hongrois, c'est-à-dire qu'il est tout le contraire d'un slave. On a donc eu tort de ranger son concerto dans la musique slave. Il n'a rien de commun avec le slavisme. Elève de Vieuxtemps, M. Hubay a conservé pour son illustre maître une admiration très justifiée et bien légitime, mais qui a le tort de peser vaguement sur ses facultés de compositeur. Le concerto du jeune maître n'est ni tout à fait neuf, ni tout à fait vieux. La première partie en est assurément la mieux réussie; elle a de l'allure et développe avec aisance des phrases chantantes d'une belle venue. L'andante qui débute bien pèche malheureusement par l'uniformité de l'accompagnement orchestral. Il en résulte qu'il paraît long et ne se soutient pas. M. Hubay a le louable désir de ne pas laisser à l'orchestre le simple rôle d'un accompagnateur. Seulement il se laisse entraîner à le surcharger parfois inutilement. C'est notamment le cas de l'andante, que cet excès d'instrumentation alourdit sans nécessité. Le finale a de l'éclat et de la verve. Il sera tout à fait à sa place et paraitra brillant lorsque l'andante aura été alléré.

Inutile d'ajouter que M. Jeno Hubay a été très écouté. Il a le son qui charme et une manière caressante de phraser à laquelle le public ne résiste guère. Dans son concerto comme dans les petites pièces de virtuosité qu'il a jouées ensuite, il a été également applaudi.

M. K.

### VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 15 janvier 1877, à Bruxelles, Aïda de Verdi. — Cet opéra en 4 actes et 7 tableaux, mis en vers français par MM. Nuitter et Du Locle, est originaire du Caire où il fut représenté pour l'inauguration du théâtre de cette ville, le 14 décembre 1871. La partition tient une place à part dans le répertoire de Verdi; c'est là son œuvre d'art par excellence; le maître n'a jamais rien écrit de plus fort.

Bruxelles ent la primeur d'Atda, en langue française, car Paris ne la connut sous cette forme que le 22 mars 1890, à l'Académie royale de musique, Verdi en personne conduisant Porchestre.

Le succès fut très grand au théâtre de la Monnaie, pour la musique, la mise en scène et l'interprétation, Devoyod et Tournié, Mees Fursch-Madier et Bernardi en première ligne. L'avant-dernier numéro du Guide musical a dit dans quelles conditions vient de se faire la reprise d'Atda (23 décembre 1885).

— Le 16 janvier 1855, à Paris (Opéra-Comique), le Chien du jardinier, un acte d'Albert Grisar. — Dans une lettre adressée à son frère Félix, Grisar écrit ecei. "Je te répète encore que le Chien du jardinier a obtenu le succès le plus éclatant, et que c'est tapé dans le bon chique (sic). La presse est unanime et l'opinion aussi (Voir p. 161 de l'ouvrage d'Arthur Pougin sur Grisar).

Bruxelles aussi, à deux de ses théatres, Parc, 3 mars 1860 et théâtre royal, 9 janvier 1870, a fait bon accueil à l'œuvre de Grisar. La reprise, à la Monnaie, est du 27 novembre 1874.

— Le 17 janvier 1734, à Vergnies (Hainaut), naissance de François-Joseph Gossec, de son vrai nom Gossé, tel que cela résulte de l'acté de baptème qu'a reproduit M. Edouard Gregoir dans sa monographie du vieux maître (Mons, Dequesne-Masquillier, 1878). Fétis (Biogr. univ. des mus. T. IV, p. 61) se trompe en plaçant en 1733 la naissance de Gossec.

Gossec fut l'initiateur d'un genre de musique à peu près inconnu jusqu'à lui: la musique patrictique. A l'époque où la vie publique, la vie du forum, occupait une place importante, au temps de la Révolution française, Gossec fut chargé de composer la plupart des chants nationaux exécutés dans les cérémonies officielles. Tous les mémoires du temps rendent hommage aux prodigieux effets qu'il produisit. Voir à ce sujet dans la Nouvelle Revue, août 1884, l'étude de M. Julien Tiersot sur la Musique dans les fêtes de la Révolution.

Gossec est mort à Passy, le 16 février 1829, à l'âge de 96 ans, ce qui est un rare exemple de longévité. — Le 18 janvier 1827. à Bruxelles, Marie, d'Herold. — Cet opéra comique en 3 actes, fut chanté par Desessarts, Delos, Cassel, Perceval, Juillet, Mª Dorus, Lemesle, Constant Laglade et Daudel. — De tous ces artistes, Mª Dorus est la seule survivante aujourd'hui, et l'on saît le rang distingué qu'elle a occupé à l'Opéra de Paris, jusqu'à 1851, époque de sa retraite.

Une revue de Bruxelles, l'Aristarque des spectacles (numéro du 21 janvier), dit de la musique de Marie qu'elle "sentait l'école et offrait peu de morceaux saillants, qu'Herold, dans cette nouvelle composition comme'dans les précédentes, mettait la science à la place du génie, et le bruit à la place du chant.

Marie n'eut que six représentations dans le courant de 1827, puis elle reparut une fois ou deux les années suivantes, juaqu'au jour (6 juin 1832) où elle eut une brillante reprise avec Chollet et Mie Prévost; nous ignorons si la pièce, à partir de 1833, a eu un lendemain à Bruxelles. Chollet, pour qui cette musique fut écrite — il était, en 1826, ténor au théâtre de l'Opéra-Comique — avait un de ces organes excentiques qui peuvent faire dans le moment la fortune d'un ouvragemais qui trop souvent en rendent par la suite l'exécution impossible.

À Paris, au commencement de juillet 1865, une reprise de Marie eut un regain de succès avec Capoul, Charles Achard, Sainte Foy, M<sup>mes</sup> Baretti et Galli-Marié.

Ajoutous ici que le seul survivant des artistes qui eurent un rôle dans la pièce d'Herold, à son origine, est Jean-Baptiste-Marie Chollet, âgé aujourd'hui de 88 ans.

- Le 19 janvier 1833, aux Ternes, près de Paris, décès de Louis-Joseph-Ferdinand Herold, à l'âge de 42 ans. "On commence ordinairement la biographie d'un homme par ce mot plein d'espoir: il naquit; les premières lettres de celui-ci doivent être: il mourut; en effet Herold n'a pas vécu. Ce qui frappe d'àsbord, quand le nom d'Herold vient avec l'admiration sur les lèvres; c'est cette disparition foudroyante d'une organisation si riche... Herold a été précipité dans la tombe comme ces valsseaux chargés de trésors qui sombrent en pleine mer..., X. Aubryet (les Jugenents nouveaux, p. 138).
- Le 20 janvier 1883, à Hambourg, Aérodiade de Massenet, sous la direction du maître. L'adaptation allemande avait été confiée aux premiers artistes du théâtre, à ceux que Wagner avait choisis pour son Parsifat à Bayreuth. L'ouvrage avait déjà été joué à Prague, mais sans y avoir obtenu le même succès qu'à Hambourg.
- Lo 21 janvier 1833, à Paris, funérallles d'Herold. Le maître demeurait au n° 41 de la rue Demours aux Ternes, alors commune de Neuilly. Ses obsèques furent faites avec une grande pompe. Un immense cortège, composé d'amis et d'artistes distingués dans tous les genres, réunis aux musiciens de l'Opéra-Comique et du Grand-Opéra, le conduisit à l'église, où plusieurs morceaux furent exécutés sur les principaux motifs de ses ouvrages. La prière de Zampa y produisit un tel effet que l'attendrissement fut général.

De là, le nombreux cortège se dirigea par tous les boulevards vers le cimetière du Père-Lachaise, où sa place était marquée non loin de Méhul, son maître et son ami.

L'Academie, qui se disposait à recevoir Hérold dans son sein, s'y fit représenter par Berton, l'auteur de Montano, qui apporta la branche vertepour déposer sur sa tombe. Il devait aussi prononcer un hommage d'adieux; mais, son émotion fut telle qu'il ne put franchir le seuil du champ de repos, et ce fut l'éditeur Troupenas qui lut son discours. MM. Fétis, Planard et Saint-Georges prononcèrent aussi des paroles d'adieu, et portèrent sur le talent et les qualités personnelles du défunt un jugement des plus mérités.

Le soir même des funérailles, les artistes de l'Opéra-Comique, rangés sur la scène autour du buste du regretté maître, écoutèrent la lecture d'une pièce de vers de M. Léon Halévy:

Herold, prend ton essor vers une autre patrie! Tu trouveras là-haut, réunis par le sort, Cimarosa, Weber, ces enfants de génie, Comme toi morts au printemps de leur vie, Et comme toi triomphant de la mort!

# 

## Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE

Il y avait chambrée complète, mardi soir, au Cercle artistique et littéraire, à la séance de MM. Camille Saint-Saëns et Diaz-Albertini.

Est-il besoin de dire que le célèbre maître français a été choyé et chaleureusement applaudi par le public ? Il compte à Bruxelles autant d'admirateurs que d'amis et aucun d'eux n'avait voulu manquer à cette séance. D'ailleurs, c'est un plaisir toujours nouveau d'entendre toucher du piano de la sorte, avec cette élégance et cette impeccabilité de mécanisme et cette pureté absolue de style. M. Saint-Saëns a joué deux sonates pour piano et violon, l'une de sa composition, l'autre de M. Gabriel Fauré, un des artistes les plus sérieux dont s'honore la jeune école française. La Sonate de Fauré est une œuvre de haute visée dont le début est d'une inspiration un peu timide mais qui grandit et s'élève par degrés. La dernière partie surtout est d'un jet superbe et d'une facture pleine d'éclat. Quant à la sonate de M. Saint-Saëns, œuvre toute fraîche éclose, elle est d'allures plus modestes, mais d'une inspiration plus souriante. Elle a un finale délicieux où le violon brode de piquantes arabesques sur un thème qui semble emprunté à un vieil air de bignon. Ressouvenir d'Auvergne, probablement!

M. Diaz-Albertini, qui accompagne M. Saint-Saëns, est un violonisto cubain, élève de Sarasate. Il a fait une excellente impression sur le public. Une élégance rare, une justesse irréprochable, un archet extrêmement léger, le son petit mais joli, par dessus tout une délicatesse charmante et une grande distinction de style, voilà en quelques mots ses mérites.

On les a particulièrement goûtés dans le concerto de violon si fin et si élégant que Saint-Saèns a écrit pour Sarasate, dans les deux sonates, dans un nocturre de Chopin, etc. Nous ne nous arrêterons pas à tous les numéros du programme de cette soirée. Qu'il nous suffise de constater le vif succès artistique qu'elle a obtenue.

Le prochain concert populaire aura lieu à la fin de février seulement, mais il sera consacré tout entier à l'exécution de l'*Enfance du Christ* de Berlioz.

#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 4 janvier, Charles VI; mercredi 6, Aïda; vendredi 8, Faust; dimanche 10, les Amours de Cléopâtre et Aïda.

Les malheureux débuts de l'exploitation théâtrale semblaient avoir rendu impossible une bonne saison; les spectateurs les plus optimistes en avaient été découragés et ne s'attendaient plus même à avoir quelque chose de satisfaisant, quand ces dernières représentations sont venu accuser un mieux sensible. C'est ainsi qu'Arâa — avec

M. Doria au lieu de M. Eyraud dans le rôle de Radamès — a eu un fort beau succès mercredi et dimanche. M<sup>10</sup> Briard et M.M. Doria, Pélisson, Jourdan et Boyer y forment un tròs bel ensemble auquel le public a témoigné sa satisfaction par plusieurs rappels. Faust, où M. Jourdan remplaquit au pied levé M. Boyer indisposé, a aussi été fort applaudi. La salle a fait fête à M. Jourdan et lui a notamment bissé les couplets du Veau d'or. Nous constatons avec plaisir cette amélioration de la situation de notre théâtre, qui est due aux efforts multiples de la direction actuelle.

Le dimanche 3 janvier, le Théâtre Minard a donné la première d'une petite opérette flamande en un acte : Minnekozen, pareles de M. L. Deneef, musique de M. Arthur De Béozières. Comme je n'ai pas pu y assister, je me permets de reproduire ici l'appréciation qu'en a donnée la Flandre libérale : " La pièce n'est pas tout à fait neuvelle ; elle date, paraît-il, d'il y a trois ou quatre ans et les rôles en étaient destinés à M. Antheunis et à Mme Buderman. Pourquoi elle ne fut pas jouée, nous ne sommes pas parvenu à le savoir. Le livret est assez banal. La musique au contraire est fort jolie. A part quelques réminiscences, quelquefois inévitables chez les jeunes compositeurs, M. De Béozières a bien réussi. Nos félicitations à Mile Marguerite qui, quoique n'ayant pas une voix bien remarquable, a chanté avec correction les différents morceaux de la partition. Elle était très bien secondée par l'auteur du libretto. "

On annonce pour bientôt le second concert du Conservatoire; le programme en sera composé exclusivement d'œuvres d'Henri Waelput, le regretté compositeur flamand, mort l'an dernier, et qui a laissé des ouvrages d'une très haute valeur musicale, tant au point de vue de l'originalité des idées qu'à celui de la science de l'orientestration. P. B.

#### VERVIERS.

La Société d'Harmonie a inauguré l'année en conviant ses membres à un splendide concert donné avec le concours de M<sup>11e</sup> Dérivis, cantatrice, Van den Hende, violoncelliste, de la section chorale et de l'orchestre de la Société sous la direction de M. L. Kefer.

M<sup>116</sup> Dérivis, qui avait laissé parmi nous d'excellents souvenirs, a retrouvé tout son succès d'autrefois. La voix,brillante, pleine et sonore, est toujours conduite avec une perfection et cette souplesse admirable. La cantatrice a été acclamée après son air de *Philémon et Baucis* et bissée après deux charmantes piécettes de Godard et la ravissante Pastorale de Bizet qu'elle a dites avec un charme exquis et un fini merveilleux.

La violoncelliste, M<sup>n</sup>e Vau den Hende, est au début de sa carrière artistique. Elle possède des qualités sérienses que le travail développera et mettra en relief. L'auditoire a fait fort bon accueil à la jeune artiste.

L'orchestre nous donnait cette fois deux nouveautés: Une suite tirée des *Maîtres chanteurs* de Wagner et des airs de ballet pris dans les opéras de Grétry.

Sous la vaillante et énergique direction de M. Kefer, l'interprétation de ces deux morceaux a été étonnante, si l'on tient compte surtout que l'orchestre a dû faire ce travail en trois répétitions. Heureusement notre orchestre renferme des musiciens capables et des instrumentistes de tout premier mérite et de tels éléments, habilement conduits, penvent produire de grandes choses.

La section chorale, reconstituée par les soins de M. Kefer, a chanté, pour son premier début, la Marche des nobles du Tannheüser. L'effet a été très imposant et cette tentative assuro à la section une vitalité intense.

Le comité des Concerts populaires a décidé de continuer la série de ses concerts,malgré l'insuccès pécaniaire du premier. Le deuxième concert est fixé au 26 janvier. On y entendra l'orchestre, M<sup>me</sup> Zoé Hotermans-Tilkin, une pianiste d'un très grand talent et M<sup>tle</sup> H. Pirotte, une jeune cantatrice, lauréate du Conservatoire de Liége, dont on nous fait les plus beaux éloges. C.



#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, 12 janvier 1886.

Toujours et encore hien peu de nouvelles. Noël, le premier de l'an, les Rois, triple série de fêtes pendant lesquelles nos théâtres ne jugent pas utile de se dépenser plus que de raison et de faire des frais excessifs pour attirer un public qui doit venir quand même. Aussi dame Chronique est-elle réduite je ne dirai pas méme à peu de chose, mais véritablement à rien. La reprise de Zunppa et celle du Nouveau Seigneur de village, qui devaient avoir lieu la semaine dernière à l'Opéra-Comique, ont été remises à jeudi prochain, et je n'ai même pas la consolation de vous en pouvoir parler aujourd'hui; nos petits théâtres vivent sur leurs dernières nouveautés, et quant à l'Opéra, l'effort récent et d'ailleurs très méritant qu'il a fait avec le Cid ne saurait se renouveler à si courte échéance.

Pourtant une grosse nouvelle circule dans Paris depuis quelques jours, et met un certain nombre de têtes à l'envers : c'est celle des trois concerts que Mme Patti doit venir donner à l'Eden les 3, 6 et 9 février prochains. Vous verrez que la vaste et superbe salle de l'Eden sera trois fois comble pour ces trois soirées de great attraction malgré le prix invraisemblable des places, qui est fixé à quarante francs pour les fauteuils et à quatre cents francs pour les loges. On assure que déjà hier il y avait pour 45,000 francs de location, ce qui du reste ne représente que le montant des trois cachets accordés à la diva, qui percevra 15,000 francs par concert. Mais tout ira pour le mieux, j'en réponds bien : ce nom de Patti chez nous est magique et ferait des miracles. C'est égal; nous voici loin des mille francs par représentation que touchait il y a vingt ans Mile Adelina Patti au Théàtre-Italien, sous la direction de M. Bagier, qui faisaient tant crier les bons Parisiens! O progrès, voilà de tes coups!

Puisque je parle de concerts et de cantatrices, je ne saurais me dispenser d'enregistrer l'immense succès, le triomphe sans précédent obtenu dimanche par Mme Krauss au concert du Châtelet, où elle chantait une aria-di-camera de Hasse, page médiocre malgré l'orchestration dont l'a ornée M. Gounod, l'air superbe d'Alceste: Divinités du Styx, et le chef-d'œuvre de Schubert, le Roi des Aulnes, superbement orchestre par Berlioz. La grande artiste s'est retrouvée tout entière dans ces morceaux de genres divers, et je n'ai, pour ma part, qu'un mot pour exprimer mon sentiment à son sujet: Admirable! admirable! admirable! Et tous les auditeurs ont été de mon avis, car je vous assure que je n'ai jamais vu, chez nous, acceuil si enthousiaste et comparable à celui qu'on a fait à Mme Krauss. Elle a dû redire deux fois l'air d'Alceste et deux fois aussi le Roi des Aulnes, et c'est par des tonnerres d'applaudissements que le public la remerciait de la jouissance et de l'émotion qu'elle lui faisait éprouver En vérité c'était superbe, et vraiment émouvant.

Aussi M<sup>me</sup> Krauss chantera-t-elle de nouveau au Châtelet le dimanche 31 janvier. D'ici-là, c'està-dire dimanche prochain, nous aurons eu le fameux violoniste Joachim, que nous n'avons pas entendu, si j'ai bonne mémoire, depuis 1867, et qui donnera lui-même un concert le jeudi suivant. Voilà donc la saison des concerts qui commence sérieusement et brillamment. Puisset-elle continuer ainsi!

ARTHUR POUGIN.

La question de Lohengrin continue de faire noircir énormément de papier à Paris. " Quand on en aura noirci le double ou le triple, on n'aura pas avancé d'un pas, dit M. Adolphe Jullien dans son dernier feuilleton du Français: Lohengrin n'en sera pas moins un chef-d'œuvre et les amateurs français privés de l'entendre alors que dans tous les pays du monde on l'applaudit avec fureur, n'en seront pas moins les dindons de la farce. Et quelle farce! Une farce patriotique que jouent au détriment du public calme et impartial des gens assoiffés de réclame, affolés contre le génie, eux qui n'en ont pas pour un liard: poëtes sans talent, mais amplement vêtus; bas bleus sur le retour, compositeurs éconduits du théâtre et versés dans la gymnastique, etc. En un mot, ce n'est pas la ligue des patriotes, mais celle des envieux et des avortés, se recrutant parmi les innombrables individus pour lesquels c'est une satisfaction que de barrer la route au génie. Et beaucoup le font uniquement parce qu'ils savent ce que vaut l'œuvre et quel tort irréparable elle causerait à leurs propres productions: ceux-là sont de bons calculateurs, voilà tout. On parle beaucoup de patriotisme en cette affaire : les naïfs les moutons, ceux qu'on entraîne croient peut-être, les pauvres gens, et c'est là le véritable motif de la campagne entreprise contre Richard Wagner et son Lohengrin; mais ces innocents s'abusent étrangement et ceux qui mènent le mouvement savent fort bien qu'ils jouent de ce grand mot et que le patriotisme est pour eux comme un fonds de commerce! ils l'exploitent le plus avantagensement du monde et sans risques ni périls.,

A ce propos veut-on savoir dans combien de théâtres Lohengrin a été donné? Yolei la liste des villes qui l'ont applaudi: Altona, Anvers, Bade, Baredone, Barmen, Bâle, Berlin, Berne, Bologne, Boston, Brunswick, Breslau, Bruxelles, Budapest, Buenos-Ayres, Cassel, Cologne, Chemnitz, Crefeld, Danzig, Darmstadt, Dessau, Dortmund, Dresde, Dublin, Florence, Francfort, Génes, Gærlitz, Gotha, Gratz, Hambourg, Hannover, Insbruck, Karlsruhe, Kenigsberg, Kopenhague, La Haye, Leipzig, Lemberg, Liegnitz, Lisbonne, Liverpool, Londres, Lubec, Liège, Madrid, Magdebourg, Milan, Mayence, Mannheim, Melbourne (l) Moscou, Munich, Munster, Naples, Neustrelitz, New-York, Nice, Nuremberg, Parme, Prague, Riga, Rome, Rotterdam, Rouen, Salzbourg, San-Francisco, Schwerin, Sondershausen, Stettin, Stockholm, St Pétersbourg, Stralsund, Strasbourg, Stutlgart, Temesvar, Venise, Vienne, Weinnar, Wiesbade, Wurzbourg.

Comptons : cela fait 84 villes.

D'où il résulte: 1º que Paris, naguère tête et cœur du monde artistique, est aujourd'hui au 85me rang ;

2º Que le public parisien, réputé naguère le plus fin et le plus avancé du monde, est aujourd'hui en retard sur les Italiens, les Espagnols, les Danois, les Russes, les Hongrois, les Autrichiens, les Belges. les Hollandais, les Suédois, les Anglais, les Américains, voire les Australiens et les Californiens.

Soyez donc fier, après cela, d'être né aux alentours de la

tour de Saint-Jacques!

Angers Revue consacre un article chaleureux au dernier concert de l'Association artistique auquel César Thomson le grand violoniste belge, prêtait le concours de son remarquable talent. "L'interprétation du concerto de Beethoven, merveilleuse de la part du virtuose, a été excellente de la part de l'orchestre, dit-elle. Le triomphe de M. Thomson a été complet. L'enthousiasme n'a fait que grandir avec les autres morceaux du programme et après l'étonnante Fantaisie de Paganini où les difficultés les plus abracadabrantes sont accumulées à plaisir, le public était véritablement en délire. Le succès de M. Thomson a été plus grand encore, s'il est possible, que celui de l'année dernière. »

D'autre part, le *Patriote de l'Ouest* écrit ceci en parlant de M. Thomson

"I faut avoir vu un pareil triomphe pour se bien représenter l'impression produite par cet artiste extraordinaire. C'est trop peu dire. Il est offrayant. Je ne sais à quel violoniste je pourrais le comparer, et je puis dire que je n'ai jamais entendu interpréter le concerto de Beethoven pour violon avec une telle autorité. "

M. Thomson est en ce moment en Italie. Il vient de jouer à Turin dans un concert an théâtre Alfiéri et il a été l'objet d'un accueil non moins enthousiaste qu'à Angers.

Le Capitaine noir de Josef Mertens, qui a été repris samedi à l'Opéra de Hambourg, n'a pas obtenu moins de succès que dans sa nouveauté. Une dépèche nous apprend qu'après chaque acte les artistes ont été rappelés au milieu d'unanimes applaudissements.

On vient d'exécuter pour la première fois, à Hanovre, le célèbre oratorio de Berlicz, l'Enfance du Christ. L'effet, au dire de l'Allgemeine Zeitung, a été saisissant; soutenue par une interprétation des plus remarquables, l'œuvre du maître français a été accueillie par des acclamations sans fin.

La municipalité de Coblentz vient de décider la pose d'une plaque commémorative sur la maison où naquit, le 3 janvier 1806, la célèbre cantatrice Henriette Sontag. Ceci nous fixe sur une date que Fétis (*Biogr.univ.des mus.*, T.VIII, p. 63) a placée au 15 mai 1805.

Les journaux russes annoncent que Franz Liszt a 646 invité par la société musicale de Saint-Pétersbourg à diriger, au mois de mars prochain, deux concerts symphoniques composés exclusivement de ses œuvres. La réponse définitive du maître hongrois n'est pas encore arrivée et n'arrivera probablement pas, à en croire l'Allgemeine Deutsche Musikzeilung.

L'auteur de la Mascotte et du Grand-Mogol, M. Ed. Audran, vient de terminer une opérette sur un livret de M. Maurice Ordonneau. Titre : Serments d'Amour. C'est au théâtre des Nouveautés à Paris que l'œuvre nouvelle verra le jour. Les principaux rôles sont distribués à MM. Berthelier, Morlet, Albert Brasseur, M<sup>nes</sup> Marguerite Ugalde, Darcourt et Marie Lantelme.

Henri VIII, de Saint-Saëns, sera représenté pour la première fois en langue allemande, à Prague, à la fin de ce mois.

M<sup>mo</sup> Annette Essipoff, la célèbre pianiste, vient de remporter un grand succès à Varsovie, en exécutant, au deuxième de ses concerts, le concerto pour piano avec orchestre de Joseph Wieniawski.

De Varsovie,  $M^{mo}$  Essipoff se rend à Bucharest où elle a été invitée à se faire entendre plusieurs fois aux concerts du théâtre royal de l'Opéra.

La Scala de Milan a rouvert ses portes le samedi 26 décembre, lendemain de la Noël, avec *Carmen* de Georges Bizet. La représentation a été médiocre. La compagnie de cette année ne dépasse pas une honnête moyenne, à l'exception de la Ferni-Germana, la première Carmen d'Italie.

Les grands juges de la Scala ont fait du reste un accueil très réservé à un joyau musical qui n'a plus à faire ses preuves. On se demandes comment ils recevront les Pêcheurs de perles du-même maître annoncés pour cette saison.

Les autres nouveautés, annoncées sur le programme général du carnaval, sont Edméa de Catalani, Salammbo de Massa et un ballet, Amor, de Manzotti, l'auteur d'Excelsior.

L'Annuaire général de la Musique pour 1886 va paraître (Se année).

Tous les changements d'adresses, adjonctions ou modifications seront reçus gratuitement jusque fin janvier aux bureaux de l'Annuaire, 15 et 17, rue des Martyrs, à Paris.

#### 

#### CONCERTS ANNONCÉS

MM. Dumon, Guidé. Neumans. Merck. Poncelet et De Greef.

MM. Dumon, Guidé, Neumans, Merck, Poncelet et De Greef, donneront, au Conservatoire royal de musique, leur deuxième séance dimanche 17 de ce mois, à 2 houres de relevée, avec le concours de MM. Colyns, Hübey, Jacobs et Vanderheiden. Le programme se composera: 1º d'un Andante et Scherzo pour instruments à vent de P. Taffanel; 2º d'une Idylle pour clarinette, violoncelle et piano, d'Hartmann; 3º d'une mélodie pour hautbois, et 4º du Septuor de Beethoven — depuis fort longtemps les dilettanti n'ont plus eu "l'occasion d'entendre ce chef-d'œurre.

Mme la comtesse Wanda van der Meere donnera le 19 janvier, à la salie Marugg, un concert avec le concours de plusieurs artistes distingués.

Nous avons déjà eu occasion de signalor cette jeune et charmante cantatrice qui, formée à bonne école sous la di-rection de M<sup>es</sup> Pauline Viardot-Garcia et M. J.-B. Lamperti, a été pensionnaire de l'Opéra-Italien de Paris.

Cette soirée permettra au public de Bruxelles de se rendre compte de son talent. 5 CSEC 36 3 3

# NÉCROLOGIE

Sont décédés :

A Brème, A. Wohlbruck, critique musical et dramatique du Journal du Weser.

— A Pesth, à l'âge de 57 ans, Carl Huber, violoniste, com-

positeur et sein professeur au Conservatoire national. (Notice, Musik. Lexicon de Schuberth, p. 207).

— A Stettin, le 23 décembre, à l'âge de 75 ans, Henri Triest, compositeur contu par ses beaux lieder et écrivain sur la musique (Notice, Biogr. units. des mus. de Fétis, T, VIII. p. 257.)

# CONCERT

### LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE MUSIQUE dans la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts

le samedi 30 janvier 1886

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

pour Chœurs et Solis

Le prix des places est fixé comme suit: Grande nef 10 francs. Amphithéâtre Galeries 3

On peut s'inscrire pour les places chez MM.Schott Frères, Montagne de la Cour, 82, et Rue Duquesnoy, 3°.

Nous offrons à nos abonnés au Guide Musical la PARTIT

### DU CAPITAINE NOIR

Opéra de Jos. Mertens.

Au prix de 12 francs.

### Mariage.

Un artiste musicien âgé de 38 ans, très belle position, désire faire la connaissance d'une demoiselle, boune musicienne et possédant quelque fortune. Adresse sous " Musique N° 100 " à l'Expédition du *Guide* Musical.

MAISON SPÉCIALE POUR

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS

SCHOTT Frères, éditeurs de musique, Bruxelles RUE DUQUESNOY, 3º, coin de la rue de la Madeleine.

#### Libretto.

Un compositeur distingué cherche un livret intéressant pour Opéra-Comique ou Opérette.
Adresser les offres à l'Expédition du Guide Musical.

VIENT DE PARAITRE:

pour 1886

QUATRIÈME ANNÉE.

Avec le portrait et la Biographie de

# A. GEVAERT

Prix: 2 fr. 25.

Bruxelles, SCHOTT Frères, Montagne de la Cour, 82.

### Vient de paraître Richard WAGNER. La Valkyrie.

Version française par V. Wilder. - La partition 20 fr.

Jos. MERTENS, Le Capitaine noir,

la partition, texte allemand et français, 15 fr.

LE PIANO BLUETHNER DE FEU LE

## professeur Jules ZAREMBSKI EST A VENDRE

Rue Duquesnoy, 3°, à Bruxelles.

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS

Inventeur breveté du nonveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Lelpzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

#### MUSICALES DE LA Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 CONDITIONS D'ABONNEMENT: LE NUMÉRO 0.50 La petite ligne . Belgique, un an . . . . . . . . Fr. 10 00 25 1 00 12 00 La grande ligne France, un an . . . . . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. " 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 39 LONDRES: SCHOTT & C10, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Améide Boutarel (Suite). — La semaine théâtrale et musicale: Théâtre royal de la Monnaie. — Variétés: Ephemérides musicales. Litolif fantôme. — Nouvelles diverses: Gand. — Lettres de Paris et de Rome. — Allemagne: Hambourg, le Capitaine noir. — Concerts annoncés. — Nécrologie.

# L'ŒUVRE DE RICHARD WAGNER

SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Π

'il est vrai que les tendances de notre génération, par rapport à l'art dramatique, soient précisément telles que nous les avons précédemment définies, nul mieux que Wagner n'a su s'en rendre compte et réaliser notre idéal à tous. Aucun de ses poëmes ne repose sur une donnée frivole, pas même celui de Rienzi ou d'ailleurs le génie novateur du maître ne perce pas encore.

En revanche, à partir du Vaisseau-fantôme, la transformation s'annonce audacieusement; la voie est trouvée, il n'y a plus qu'à marcher en avant. Les personnes clairvoyantes ont dù entrevoir à la lecture de cette partition une partie des merveilles d'inspiration poétique et musicale que l'avenir nous réservait.

Le Vaisseau-fantôme, composé dans l'isolement et dans la solitude, offre un aperçu des souffrances de l'initiateur aux prises avec l'adversité. Prométhée enchaîné, Ahasyérus errant et le Hollandais parcourant les mers sur un navire aux voiles de pourpre, tous ces réprouvés sont frères. Ils ont connu le malheur, mais aussides heures d'ivresse que ne payerait pas une éternité de tourments. Prométhée, possesseur de l'étincelle divine, défiait les dieux; Ahasvérus, maudit des vivants et des morts, tressaillait d'allégresse en entendant ces mots: "Sois béni, Ahasvérus! Grâce pour lui, Seigneur, " ouvrez-lui votre ciel. Viens, viens, Ahasverus, les , étoiles du paradis se lèvent de l'autre côté du Rhin., Et le marin Daland, condamné à errer d'un pôle à l'autre jusqu'à ce qu'il ait rencontré la fiancée fidèle, quelles alternatives d'ivresse et de désespoir n'a-t-il pas ressenties. N'importe, il ne regrette rien, car Senta s'est immolée à son repos. Promise à un aimable et beau chasseur, elle a craint d'être parjure et s'est précipitée dans les flots. Aussitôt le vaisseau s'est abimé sur les récifs et le Hollandais délivré, tenant dans ses bras la jeune fille, est monté vers le ciel au milieu d'une fulgurante auréole.

Tannhæuser nous représente l'éternel combat de la volupté contre l'amour. Le tableau des séductions du Venusberg mis en parallèle avec les satisfactions paisibles d'un pieux pèleriuage; l'égoïsme sensuel de la Vénus paienne opposé au dévouement sublime d'Elisabeth, forment un contraste d'une haute moralité. Quand Tannhæuser fut joué à l'Opéra de l'aris, Wagner se refusa nettement à y introduire un ballet. Etait-ce entôtement ou parti pris? Non, car toute concession surce point eût été un contresens, la négation du but spiritualiste qu'il s'était proposé. Après les délirantes extases du Venusberg, après le prodigieux cantique d'amour adressé à la déesse impudique, rien ne devait plus détourner l'auditeur des pensées austères.

Le drame de Lohengrin cache sous l'apparente naïveté d'un apologue renouvelé de la pomme d'Eve ou de la boîte de Pandore, une signification symbolique. Si la fiancée de Lohengrin, devenue son épouse, était délaissée en expiation d'une simple désobéissance, la conduite de son époux révolterait notre loyauté. Une faute sans récidive doit être pardonnée, et une curiosité indiscrète n'autorise pas un si cruel abandon. Ce qui légitime le départ du chevalier, c'est le tempéramentombrageux d'Elsa, sa promptitude à se laisser abuser par de honteuses suggestions, ses désirs incessants qui se portent vers de nouveaux objets à mesure que la possession les apaise, et la mobilité de son caractère qui l'empêche de goûter un bonheur de longue durée sans le ternir par les chimères de son cerveau malade. Elsa n'aurait jamais été digne de partager la conche de son défenseur; leur séparation devient donc inévitable. Au surplus, ce gracieux conte řenferme, condensé sous une enveloppe d'élicate, tout ce qu'avait d'attrayant l'institution de la chevalerie, tout ce qu'il

y avait de poésie dans le ténébreux moyen âge. Tristan et Isolde.... Il n'existe pas au théâtre d'ouvrage dont l'impérieux ascendant domine davantage le spectateur. On l'écoute haletant, comme brisé sous une invincible étreinte. Dans les autres drames du Maître, l'amour intervient avec une louable discrétion; souvent même il s'efface devant des passions plus épiques. Ici, au contraire, il se prodigue, s'éternise, s'acharne pour ainsi dire. Quel motif a pu déterminer Wagner à s'éprendre d'une donnée aussi scabreuse? Ignore-t-il que notre siècle a défloré l'amour, l'a rapetissé, l'a compromis, l'a flétri sous toutes ses faces. Non, et c'est précisément pour cela qu'il a voulu opérer la rédemption de l'amour, lui rendre sa place en le dégageant de tout soupçon de galanterie ou d'érotisme. A tous les idolâtres de Cupidon, à ceux qui cultivent l'amour comme une distraction mondaine, Wagner semble dire: Vos amoureux d'opéra me font pitié avec leurs extases d'alcove, leurs caresses hébétées, leurs dithyrambes aux étoiles. A vous tous qui ne connaissez de l'amour que ses fadeurs énervantes, je dédie Tristan et Isolde. Mon drame vous apprendra combien le véritable amour diffère de vos intrigues microscopiques. Je n'ai recours pour vous subjuguer ni aux artifices d'une trame compliquée, ni aux splendeurs d'une décoration fantastique. Assez d'autres avant moi ont tissé avec effort les mailles d'un minuscule nœud gordien pour se procurer le facile plaisir de les dénouer à la fin. Cette puérile satisfaction ne me suffit pas. Les amants de Tristan et Isolde vous captiveront par le seul pouvoir de la vérité tragique; leur haine farouche qui s'ignore, leurs baisers furieux, leurs tumultueuses colères ébranleront toutes les fibres de votre être. Pendant trois heures je vous tiendrai sous le charme; vous ne vous arracherez pas aux secousses pénibles auxquelles je vous soumets, et, quand je vous rendrai votre liberté. vous aurez grandi d'une coudée, vous] aurez senti se dilater votre âmé au contact du beau et vous serez devenu meilleur, car le beau, c'est la puissance attractive du bien.

Les Maîtres Chanteurs ne renferment pas un épisode qui ne contribue, d'une façon plus ou moins directe, à mettre en évidence les vues particulières de l'auteur. Nous voyons clairement, après un rapide exposé, quel sera l'objectif vers lequel devront converger les diverses péripéties de l'action pour se résoudre, au dénouement, dans une sorte d'irradiation psychologique et musicale. Nulle part les prérogatives de l'intelligence n'ont été mieux défendues contre le pédantisme de l'école. La scène finale est une revendication magnifique. Le vrai poëte, celui dont les prescriptions d'une étroite théorie n'ont pas atrophié les divines facultés, refoule fièrement ses rivaux et son inspiration surexcitée par les applaudissements de la foule, s'élance vers le ciel dans un prodigieux chant d'amour.

L'aube pleurait ses perles dans les roses.
J'étais entré dans un jardin.
On s'éveillaient les fleurs écloses.
Au premier baiser du matin
Vollant sous l'or de ses chevoux
Son corps de lys, son sein de marbre
Je vis soudain devant mes youx
Et sous le toit mouvant d'un arbre
Dout elle me tendait les fruits,
O vision I l'Evo du paradis.

Et quelle est donc cette femme, cette fée douce et bienfaisante, cette Eve à laquelle est adressée l'ode amoureuse du jeune poëte? C'est la fiancée promise au vainqueur du tournoi pacifique, celle dont la beauté l'a ébloui assez pour le contraindre à épancher son cœur dans une improvisation sublime. Ainsi se révèle à nous la double maxime que l'auteur soumet à nos réflexions: l'homme de génie a besoin d'indépendance et d'amour; sa compagne doit être pour lui la confidente de ses désirs, de ses peines et de ses espérances, la muse confiante de son foyer.

(A continuer). Amédée Boutarel.

#### 

# La Semaine théâtrale et musicale

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

La Monnaie, ébranlée de ses derniers insuccès, est restée penaude pendant quelque temps. Elle n'a plus osé rien dire, ni rien faire, de peur de commettre de nouvelles sottises. Elle a agi sagement. Son recueillement lui a permis de se donner tout entière aux dernières répétitions des Templiers. On commençait déjà a croire que les Templiers ne verraient jamais le jour, tant ils se faisaient attendre. Mais enfin, les voilà qui réapparaissent. Cette fois c'est pour tout de bon.

Nous saurons, la semaine prochaine, à quoi nous en tenir sur le sort réservé à l'œuvre de M. Litolff. Faisons des vœux pour que la soirée de lundi soit un triomphe pour les auteurs.

En attendant, le seul événement de quelque importance qui ait marqué les derniers jours, ç'a été le concert-spectacle donné par M. Lassalle, de l'Opéra, accompagné de Mle Duvivier et de quelques chanteurs destinés à lui donner la réplique. Nous avons eu ainsi un acte d'Hamlet, un acte d'Henri VIII et une gerbe variée de petits morceaux. Il devait y avoir aussi une comédie ou deux, avec M. Dieudonné, qui fait partie de la troupe. Mais la Ville a défendu, selon l'usage, que l'on profanat notre "première scène lyrique, par autre chose que de la musique de M. Ambroise Thomas. Il n'y avait qu'à s'incliner devant cet ordre supérieur: c'est ce que l'on a fait.

Concert ou spectacle, peu importe; pour n'en point parler, il me suffirait de déclarer que c'était un concert et que cela regarde mon ami et collaborateur Maurice Kufferath. Mais celui-ci me renverrait à Hamlet et à Henri VIII, et n'en parlerait pas non plus, sous prétexte que c'était bien réellement un spectacle.

Il y a du reste peu de chose à en dire. M. Lassalle, c'est toujours M. Lassalle: belle voix, et sujet de pendule; faisant de beaux gestes et chantant faux. En somme, le premier baryton de l'époque. M<sup>11a</sup> Duvivier: toujours majestueusement jolie et chantant toujours à la bonne franquette, sans trop savoir quoi, avec une voix qui devient de plus en plus trompette. Mais la trompette se fèle. Le reste mérite un indulgent silence.

Il y avait peu de monde; chacun a applaudi pour ses dix francs; et l'ensemble de la représentation a été d'une noire mélancolie. Cette mélancolie ne s'est un peu dissipée qu'à l'exécution,par M.Lassalle et ses satellites, du quatrième acte d'Henri VIII. Ce n'est pas le moment de discuter les mérites de ce fragment de l'œuvre de M. Saint-Saëns, que l'on entendait par la première fois: il faudrait pouvoir l'apprécier comme partie d'un tout; séparé de ce qui le précède, ce fragment ne tient à rien, et n'a pas sa raison d'être et n'est pas à son plan. Tel qu'il a été présenté, il a fait cependant une profonde impression. Le fameux quatuor qui le termine est une page de grand effet et d'accent dramatique; ce n'est pas très-neuf comme concention et comme forme, mais c'est puissant.

L. S.

#### 

#### VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 22 janvier 1874, à Stockholm, Lohengrin de Richard Wagner. — Paris, qui se pique d'être la ville la plus hospitalière du monde, ferme ses théâtres à l'œuvre du maitre. On connaît la cause de cet ostracisme, M. Adolphe Jullien l'a fort bien expliquée dans le journal le \*Prançais\* (voir le dernier numéro du Guide). Mais l'on se demande quel tort peut faire à la gloire de Wagner la non-représentation ou la représentation tumultueuse de Lohengrin à l'Opéra-Comique?

Notre ami a raison de dire que la privation sera grande pour tant d'amateurs français qui savent déjà par œur ce chef-d'œuvre et qui l'applaudissent par fragments dans les concerts, sans pouvoir jamais l'entendre au théâtre, sans avoir le loisir ou l'argent nécessaire pour pousser jusqu'à Londres ou Bruxelles; tout le tort sera pour eux, non pour Richard Wagner.

— Le 23 janvier 1858, à Naples, décès de Luigi Lablaché, à l'àge de 64 ans. — Puissant chanteur dans la tragédie comme dans la comédie, acteur sans pareil dans les caractères les plus opposés, théoricien qui sait son art, l'explique, le définit, l'exalte et le fait aimer, tel fut Lablache. Son triomphe était dans l'opéra buffa. Jamais aucune basse-taille n'a rendu le dialogue parlé d'une façon plus maturelle, avec une verve plus divertissante et un esprit plus sémillant. Il n'y avait rien de plus amusant que de voir ce colosse rhodien trotiller, gambader sur la scène avec la légéreté d'une sylphide; on craignait à chaque instant de le voir succomher sous le poids de son corps, et au moment où on le croyait à terre, il s'envolait comme un papillon: Mi vedrai furfallone amoroso.

Deux des filles de Lablache, l'une épousa le pianiste Thalberg, l'autre le baron de Caters, d'Anvers; celle-ci, qui s'était adonnée au professorat, est morte à Londres le 25 iuin 1881.

 Le 24 janvier 1771, à Paris, l'Amitié à l'épreuve de Grétry.

Cet opéra, en deux actes, avait été joué d'abord à Fontainebleau, devant la Cour (13 novembre 1770). Malgré des beautés musicales de premier ordre, malgré les mérites d'une

intérprétation supérieure, confiée aux meilleurs acteurs, Caillot, Clairval, Mme Laruette, Mme Favart, l'Amitié à l'énreuve n'obtint à Paris que douze représentations. Pour la faire reparaître au théâtre, il fallut la remanier: en 1776, on la joua en un acte, sans obtenir plus de succès; en 1786, elle reparut en trois actes, avec l'adjonction d'un rôle comique et de nouveaux morceaux de musique. Cette dernière reprise obtint le plus heureux succès, et le public enchanté ayant appelé les auteurs, Grétry se présenta conduisant son collaborateur, le vieux Favart, à demi aveugle. La partition est une des plus soignées du maître. En la relisant après plus d'un siècle, on est charmé par ces thèmes à la fois simples et élégants, pleins de goût et de naturel, et dont l'allure ni le développement n'entravent jamais le mouvement de la pièce (Michel Brenet, Grétry, sa vie et ses œuvres, p. 68 et 195.)

— Le 25 janvier 1860, à Paris (Théâtre-Italien), 1er des trois concerts donnés par Richard Wagner, sous sa direction. Même programme pour les deux concerts suivants (1er et 8 février): Ouverture du Vaisseau fantôme: Marche avec chœurs, introduction du 3em etc, chant des pelerins et ouverture du Tunnhæuser; prélude de Tristan et Iseult; prélude, marche des fiançailles, fête nuptiale et épithalame de Lohenarin.

La sensation fut profonde, et malgré d'énergiques protestations, les trois concerts eurent un grand succès. Ernest Rever, Gasperini, Franck Marie, Léon Lerov, Roche, pour ne citer que ceux-là, se déclarèrent pour Wagner. Fétis, Azevedo. Chadeuil le traitèrent de sauvage et de fou. Chez Scudo. l'hostilité prit des proportions de la rage. Jouvin déclara que si Berlioz était le Robespierre de la musique, Wagner en était le Marat. Berlioz fit dans le Journal des Débats, un feuilleton fort embarrassé, qui lui attira une lettre très vive de Wagner, Rossini se déclara admirateur de Wagner et écrivit pour protester contre un mot ridicule qu'on attribuait au Cygne de Pesaro. Champfleury publia une biographie de Wagner qui fit grand bruit. Ces trois soirées, auxquelles tout Paris artiste assista, furent le premier signal du bruit que devaient faire en France la musique, le système et la personne du réformateur, bruit qui, grandissant toujours, devait, l'année suivante, à l'Opéra, se résoudre en une furieuse et honteuse tempête.

— Le 26 janvier 1769, à Liège, le Huron de Grétry. — C'est par cette pièce que Grétry commença en France, sa longue et brillante carrière, il voulut que ses compatriotes fussent les premiers à connaître son œuvre, après Paris qui l'avaitapplaudie quelques mois auparavant (20 août 1768). Voici en quels termes la Gazette de Liège du 29 janvier 1769, parla de cette représentation:

" Jeudi passé nos comédiens donnèrent une première représentation du Huron, dont la musique est du sieur Grétry de cette ville. Les talents de cet artiste avaient été honorés à Paris des plus grands applaudissements quand cet opéra fut représenté dix-sept fois consécutives. On attendait avec impatience de le voir au théâtre de Liège, La satisfaction qu'il a causée a surpassé l'attente même. La prévention nationale, la seule excusable peut-être, n'a point eu de part aux éloges qu'on a donnés à l'excellente musique de cette pièce : l'avis des plus grands connaisseurs est d'accord là-dessus avec le goût du public. La pièce fut redemandée avec transport, on la rendit hieravec les mêmes applaudissements et on la donne encore aujourd'hui. Les acteurs au reste, et surtout le sieur Fleury et la demoiselle son épouse, que l'on voit toujours avec plaisir, ont paru se surpasser en cette occasion dans les rôles du Huron et de Mile de St-Ives. "

 Le 27 janvier 1847, à Anvers, Faust, poëme musical en deux parties pour piano de Joseph Gregoir.
 Partition publiée par Schott frères à Bruxelles, 1877, in-4° de 67 pages avec un avant-propos. Au frontispice, un Méphistophèlès en couleur rouge. La première partie se compose de neuf morceaux, et la deuxième, d'onze.

Dans son beau livre: Goethe et la musique, M. Adolphe Jullien a passé en revue tous les Faust mis en musique par tant de compositeurs divers. Au nembre de ceux-ci, il cite le Faust de Joseph Gregoir et voici comment il en parle :

" A l'époque même où Berlioz écrivait les premières scènes de sa Damnation de Faust au milieu du bruit et de l'agitation de Paris, un jeune musicien belge polissait et repolissait une partition inspirée par le même sujet et qu'il voulait bientêt produire en public. Le 27 janvier 1847, Joseph Gregoir faisait exécuter son œuvre à Anvers dans un grand festival organisé par lui avec le concours de 200 chanteurs et instrumentistes. Le début du jeune compositeur fit grand bruit dans

son pays natal...

Le plan de " ce poëme musical " est à peu près celui que les collaborateurs de Gounod devaient suivre plus tard pour écrire leur libretto, car M. Gregoir a choisi tout simplement les scènes principales du premier Faust de Goethe, et il les a mises en musique. Chose singulière, il a compris son sujet à peu près de la façon que Gounod, et il l'a rendu dans la même gamme aimable et discrète, dans cette demi-teinte qui est comme le clair de lune du génie. Il s'est arrêté de préférence aux scènes sentimentales, touchantes et passionnées, qui se rencentrent dans le drame philosophique du poëte allemand ; il s'est même si hien cantonné dans cet agréable demaine, qu'il a écarté de son poëme le personnage du démon. Un Faust sans Méphisto, autant vaudrait un Faust sans Marguerite ou sans Faust.,

Jacques-Joseph Gregoir, né à Anvers le 19 janvier 1817, est mort à Ixelles, lez-Bruxelles, le 29 octobre 1876.

Le 28 janvier 1791, à Paris, naissance de Louis-Joseph-

Ferdinand Hereld. Il y a neuf ans, sur une proposition qui lui était soumise par M. Arthur Pougin, la Société des compositeurs de musique résolut de faire placer une plaque commémorative de la naissance d'Herold sur la maison où le maître avait vu le jour. Cette maison est celle qui porte aujourd'hui le nº 10 de la rue d'Argout, dans la section comprise entre les rues Pagevin et Coquillière. C'est sur la façade que la Société des compositeurs a fait placer, le 28 janvier 1879, jour anniversaire de la naissance d'Herold, une plaque de marbre neir portant, en lettres d'or, l'inscription suivante:

> Dans cette maison est né, le 28 janvier 1791, LOUIS-JOSEPH-FERDINAND HEROLD, auteur de Zampa et du Pré aux Clercs.

C'est le premier hommage de ce genre qui ait été rendu, dans la capitale de la France, à l'un de ceux qui sont et qui resterent la gloire la plus pure du pays.

#### LITOLFF FANTOME.

Pendant l'été de 1858 Jules Janin se trouvait à Spa au moment où Litelff y erganisait un grand festival qu'il dirigea ensuite, et dans lequel le virtuose compositeur exécuta ou fit entendre par l'orchestre plusieurs de ses compositions. Le fameux critique des Débats profita de l'occasion, non pas tant pour parler musique - il ne s'y connaissait guère - que pour esquisser un portrait fantaisiste de sa façon. Ceux qui ont pu approcher l'auteur des Templiers, et ils sont nombreux a Bruxelles, verront bien si le portrait est ressemblant. Nous le détachous de son cadre pour le présenter à nos lecteurs:

...On dirait un des illuminés de M. de Lamenuais, un disciple ébloui d'Edgar Quinet ou de Michelet... On le prendrait tantôt pour un poëte, tantôt pour un fou... Sa vie est une an-

goisse,un supplice,un charme aussi. Pas une passion qu'il n'ait épuisée, et pas une ivresse qu'il n'ait subie. Il est dans le ciel, il est dans l'enfer. Il rit, il chante, il pleure, il se lamente, il désespère, il est plein d'espoir. Il joue avec le suicide, avec la fortune, avec la renommée, avec la gloire, avec la misère, avec l'abandon, avec les tombeaux. Que de plaintes muettes, que de gémissements sans nom, que de visions douloureuses dans cette âme au désespoir! Tel il m'est apparu, pendant que l'orchestre nombreux racontait quelques-unes des misères de ce grand artiste, et que lui-même, assis au piano, il trouvait d'une main négligente, toutes sortes d'accords, à toutes sortes de douleurs. La plus extrêmo fantaisie, enfant des liqueurs fortes et des tabagies silencieuses, Hoffmann luimême aurait peine à composer un fantôme égal à celui-là...

" Il faudrait aveir quelque peu de génie et de la fatalité qui écraseront avant peu le malheureux et grand artiste, digne objet d'une prefende admiration, d'une sincère pitié, pour expliquer dignement la fatigue et l'inspiration, les misères et les grandeurs. l'ivresse et l'enthousiasme de ce fantôme appelé Henry Litelff. "

Les fantômes, paraît-il, ont la vie dure : Litolff presque septuagénaire a encore toutes les ardeurs de la jeunesse.

# Nouvelles Diverses



#### PROVINCE.

#### GAND.

GRAND-THÉATRE. - Lundi 11, le Trouvère et les Amours de Cléopátre; mercredi 13, la Favorite; vendredi 15, Aida; dimanche 17, le Châlet et Charles VI,

La neige, puis le dégel et la pluie, en un mot le mauvais temps, ont fait un reu déserter le théâtre cette semaine. D'ailleurs rien de fort marquant. Vendredi M<sup>ne</sup> Garelli prend le rôle d'Amnéris à Mue Sbolgi et s'y montre éblouissante de costumes; dimanche elle reprend aussi celui d'Odette que M<sup>11e</sup> Sbolgi lui avait enlevé passagèrement. Signalons encore la représentation de la Juive, donnée le jeudi 14 à bureaux fermés, pour les membres de la Société royale des chœurs; belle salle et grand succès surtout pour M. Waret.

Je profite du peu de nouvelles, pour veus signaler une omission dans le dernier numéro du Guide où l'on parlait des villes qui ont vu Lohengrin et où l'on a cublié de citer Gand. En effet l'œuvre de Wagner y a été représentée en allemand lors de la direction Henriette Marion et Karl Simons (26 septembre 1880-31 mars 1881). Voici du reste les pièces de Wagner que cette direction a montées, avec la date de la première et le nombre des représentations: Lohengrin (22 octobre 1880, 14 représentations plus une partielle); le Vaisseau Fantôme (20 décembre 1880, 5 représentations plus une partielle); Tannhäuser (20 janvier 1881, 7 représentations); Rienzi (16 mars 1881, 2 représentations). Le chiffre des représentations de Lohengrin est fort élevé pour notre scène où le grand maximum qu'atteignent les meilleurs ouvrages du répertoire courant, est 8 ou 9. Toute cette exploitation fut d'ailleurs excellente au point de vue musical: outre le Wagner, on y jouait et fort bien - les œuvres telles que Don Juan, le Mariage de Figaro, Fidelio, Freyschütz, Loreley, Jessonda de Spehrr, Hans Heiling de Marschner, Une nuit à Grenade de Kreutzer, Stradella de Flotow, l'Armurier, Czar et Charpentier et Ondine de Lortzing, les Joyeuses Commères de Windsor de Nicolaï, ainsi que les principaux grands-opéras, français et italieus; plus

comme ballets, Giselle d'Adam, Coppélia de Delibes, etc. Aussi c'est là une des années les plus brillantes de l'histoire du théâtre de Gand.

Mais depuis, quantum mutatus ab illo.

P. B.

aggregation and aggregation of a contraction of the contraction

#### FRANCE.

RANGER

(Correspondance particulière)

Paris, 19 janvier 1886. Toujours calme plat, inaction et monotonie désespérante. Nos théâtres traversent d'ailleurs une crise redoutable, que vous connaissez aussi bien à Bruxelles que nous la connaissons à Paris. La question est très complexe et tient à une foule de causes diverses, qu'il serait impossible d'analyser et de résumer en quelques lignes. Mais la cause générale, la cause déterminante est celle-ci, que le prix des places est trop élevé au théâtre pour ce qu'on y offre aux spectateurs. Il est certain que depuis vingt-cinq ans le niveau théatral ne s'est pas élevé; il aurait plutôt tendu à s'amoindrir, soit en ce qui touche la valeur des œuvres, soit en qui concerne les interprêtes; et cependant on exige du public une rétribution de trente, quarante, parfois cinquante pour cent plus forte qu'alors. Celui-ci a longtemps souffert sans rien dire, sans même se rendre compte de la situation; mais aujourd'hui, en présence de la crise économique qui pèse sur le monde entier, il commence à comprendre qu'on se moque de lui, qu'on ne lui en donne pas pour l'argent qu'on exige, et il proteste par son silence, c'est-à-dire par son absence, laissant les théâtres se morfondre dans l'isolement qu'après tout ils ont provoqué. Il en résulte que maintenant les réclames furibondes des journaux les mieux lancés restent impuissantes à amener la foule, et que les pièces même les mieux accueillies dès l'abord n'attirent pas les spectateurs, effravés par le tarif excessif auquel sont cotees jusqu'aux places les plus modestes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, voici la Béarnaise aux Bouffes : la presse a été unanime à constater la valeur de la musique, dont une partie au moins est tout à fait séduisante ; mais on a laissé entendre au public, qui d'ailleurs n'est pas si sot qu'on veut bien le croire et qui s'en est vite aperçu, que la pièce laissait à désirer et ne cessait de nous présenter ce qu'on voyait depuis quinze ans. Qu'en est-il advenu? qu'en ce moment, après vingt ou trente représentations, les recettes sont tombées à une recette de quinze cents francs, sinon plus bas encore. Pour lutter contre l'indifférence d'un public pourtant fou de théâtres comme le public parisien, il faut que nos théâtres prennent une nouvelle ligne de conduite, qu'ils étudient sagement la situation, et qu'ils se transforment du tout au tout. Malheureusement cette situation est difficile, la question, je le disais, est complexe, et ceux qui n'ent pas les reins très solides seront brisés avant d'avoir pu opérer cette transformation indispensable. Nous sommes appelés, certainement, à voir plus d'une catastrophe avant que l'équilibre général et une situation rationnelle aient pu se rétablir.

Que vous dirai-je d'autre part? Les nouvelles continuent d'être entièrement nulles. Cette fameuse reprise de Zampa, doublée de celle du Nouveau Seigneur du village, qui depuis quinze jours est sans cesse annoncée, doit enfin avoir lieu ce soir à l'Opéra-Comique, où, j'ignore pour quelles raisons, toutes les études des ouvrages nouveaux sont arrêtées, aussi bien celles de Plutus de M. Lecocq que celles du Maitre Ambros de M. Widor et de la pièce de M. Arthur Coquard. Singulier théâtre, où l'on ne sait jamais la veille ce que l'on fera le lendemain; De nos autres scènes, grandes ou petites, lyriques ou semi-lyriques, rien à vous apprendre, car elles ne font parler d'elles en aucune espèce de façon. Je vous signalerai seulement l'immense succès obtenu dimanche par Joachim, au concert du Châtelet; ç'a été un véritable triomphe, comparable à celui remporté par Mme Krauss, au concert précédent. Joachim donne demain mercredi, salle Erard, un concert dont j'aurai à vous rendre compte dans ma prochaine lettre. Je n'assistais pas d'ailleurs à la séance de dimanche et ne saurais vous en parler davantage, car j'étais au conservatoire attiré par l'exécution de l'Enfance du Christ, de Berlioz, qui a produit un effet merveilleux et qui a littéralement soulevé l'enthousiasme d'un auditoire si longtemps rebelle aux chefs-d'œuvre du maître. Je n'ai pas la prétention, comme de certains, d'avoir décourert Berlioz, mais je puis pourtant me flatter d'avoir devancé l'admiration de beaucoup d'autres, car il n'y a pas moins de vingt ans que j'ai commencé, pour ma part, à batailler en sa faveur. alors qu'il était singulièrement et aprement discuté, et que quelques-uns le considéraient encore comme une sorte de sauvage. Je ne tire pas de ce fait une gloire vraiment trop facile, mais j'ai le droit d'en tirer cette conclusion que je ne suis pas, en musique, le réactionnaire niais et farouche que d'aucuns voudraient faire croire. J'ai la prétention seulement d'avoir l'oreille et l'esprit ouverts à toutes les beautés, et je ne vois pas la nécessité de traîner dans la boue certains chefs-d'œuvre pour en exalter d'autres, qui n'ont pas besoin pour resplendir de ce dénigrement systématique et maladroit.

ARTHUR POUGIN.

On nous écrit de Paris:

La neuvième symphonie de Beethoven a eu dimanche.aux concerts Lamoureux, une fort belle exécution. On ne peut rêver plus bel ensemble qu'en cet orchestre, où toutes les sonorités sont admirablement fondues et qui obeit à son chef avec une précision absolument mathématique. C'est la qualité maîtresse de l'orchestre de M. Lamoureux et c'en est aussi le défaut : l'exécution, si l'on peut ainsi dire, est un peu trop métronomique. Elle manque d'élan et d'énergie. On y voudrait parfois moins de perfection et plus de feu. Ce qui n'empêche cette exécution d'avoir été tout à fait supérieure, et telle que je n'en ai pas entendue de meilleure en Allemagne et en Belgique. Le chœur de la dernière partie a été dit avec une franchise de rythme et une clarté tout à fait remarquable. Les chœurs du Conservatoire de Bruxelles, d'ailleurs composés d'éléments supérieurs et qui, plus nombreux, ne soupçonnent pas ce que l'accentuation rythmique, peut donner de couleur et de clarté même à un morceau fugué. Je ne vous dirai rien du quatuor, bien qu'il fût en quelque sorte belge. J'avoue ne pas avoir goûté du tout la façon dont il a été interprété, notamment par M¹¹º Warnots et M. Van Dyck, qui ont cherché chacun à tirer des effets d'une partie de chant qui est purement symphonique et qui demande à être dite avec la plus absolue simplicité, froidement et correctement.

Mº Warnots a d'ailleurs été très bien accueillie par le publie et elle a chanté avec esprit et grâce l'air du Rossignol de II Penserioso de Hendel, délicieusement accompagné sur la flûte par M. Bertram. Un jeune violoncelliste belge, étève de Joseph Servais, M. Liégeois, qui fait depuis peu partie de l'orchestre, s'est produit comme virtuose dans un andante assez monotone de Max Bruch. Il n'en a pas moins fait très bonne impression par la pureté de son jeu et le son charmant ou'il tire de sa basse.

Chez Colonne, succès artistique complet pour Joachim dans le concerto de Beethoven; il le joue comme personne, et même à a Paris, où on lui reprocherait volontiers quelque froideur, on rend hommage à la grandeur de son style. Il joue dimanche prochain, toujours chez Colonne, le concerto de Mendelssohn.

La question de Lohengrin donne toujours lieu à d'assez vives polémiques. Mªº Juliette Adam a éprouvé le besoin, elle aussi, de dire son opinion sur cette affaire. Elle a envoyé une lettre aux journaux pour reprocher à Wagner d'avoir frayé avec les républicains et de s'être fait ensuite jouer à l'Opéra, grâce aux influences de la Cour et au patrouage de la princesse de Metternich! Vous pensez bien qu'on ne peut jouer à l'Opéra-Comique, théâtre subventionné par le gouvernement de la République, un monsieur qui a froissé aussi profondément les opinions politiques de Juliette! Les lauriers de Déroulède l'empêchent, du reste, de dormir : elle entonne la faufare patrictique, ce qui a fourni à Rochefort l'occasion d'un bien spirituel article dans le Gil Blas. Pour calmer les nerfs de ces bons patriotes, il propose de supprimer du français tous les adverbes se terminant en alement: totalement, finalement, cette finale rappelant désagréablement le mot allemand.

Je dois dire du reste, qu'à un autre point de vue, le projet de M. Carvalho de jouer Lohengrin à l'Opéra-Comique me paraît très dangereux. Pour qui connaît le public de l'Opéra-Comique qui hier soir encore applaudissait à tout rompre des partitions aussi nulles que Lackmd, Chépafre et le Chevaller Jean, que voulez-vous que fasse Lohengrin! L'atmosphère même de l'Opéra-Comique s'oppose à l'exécution de Lohengrin et le plus sensé serait d'y renoncer.

#### ITALIE.

#### (Correspondance particulière).

Rome, le 10 janvier 1886.

Je vous ai promis quelques lignes, durant mon séjour à Rome. Je tiens parole.

De quoi vous parlerai-je, sinon de mes recherches favorites? Très partiellement, s'entend.

Cela pourrait s'appeler : les mutations onomustiques de nos maîtres musiciens  $aux \ XVI^{me}$  et  $XVII^{me}$  siècles. Les changements avaient lieu bien fréquemment aussi, quant à la position et au domicile.

Souvent chantre varie....

De là des peines innombrables pour arriver à quelques résultats biographiques certains et définitifs.

Quand, il y a douze ans, mes premières investigations musicographiques eurent lieu ici, un syndicat venait d'être constitué pour la fusion et le classement des bibliothèques et des archives ecclésiastiques que le gouvernement italien crut devoir s'adjuger.

Impossible de pénétrer au dépôt.

Et quand bien même la permission m'eût été accordée, comment eussé-je pu me retourner au milieu de milliers de manuscrits et d'imprimés entassés pêle-mêle?

Je me rejetai donc provisoirement sur les collections restées intactes, ou à peu près, celles des basiliques, par exemple, lesquelles furent conservées au pape. Autorisé tout dernièrement à yfaire les investigations spéciales, je pus entrevoir, dès les premiers dépouillements opérés, un horizon moins vacillant, moins nuageux, pour la régénération de nos annâles musicales. C'est à Rome, sans contredit, que nos premiers contrepointistes se révèlerent le plus brillamment, et c'est là qu'il yavait à puiser sur eux les informations précieuses et fondamentales.

Parviendrai-je à sortir complètement de l'imbroglio? La difficulté est énorme, je l'affirme, lorsqu'on a à suivre les capricieux va-et-vient des artistes, leurs continuels changements de position, et surtout les inextricables dénominations qu'on leur donne ou qu'ils s'octroyèrent à eux-mêmes.

Il ne saurait être question ici que des musiciens néerlandais d'un ordre supérieur. La plupart de ceux qui collaborèrent au célèbre recueil vénitien de Petrucci, j'entends le premier — appartiennent à la Chapelle Sixtine: Gaspard et Josquin Deprès en tête.

Ehl quoi! Gaspard établi à Rome, quand on le croyait ancré à la cour somptueuse des Sforce, où, en vérité, à une certaine période que j'ai fait connaître, il était entouré d'honneurs et de dignités! Il a pris ensuite retraite en Belgique, en se rangeant, comme un humble chantre, sous la direction du maître de la Chapelle royale. Peutêtre a-t-il accompagné Philippe le Beau en Espagne.

Il est donc acquis à l'histoire qu'il fit ses premières armes à la Sixtine, et qu'il y revint après une longue absence. Son nom de famille étant Van Weerbeke, jugez si on l'a arrangé de belle façon:

Verbeke, Vevbere, Voerbeche, Merbeh; j'en passe.....

Le grand Josquin Deprès y arrive sous une denomination qui pourrait bien être la veritable: Desprès, Despretz, Deprée.

Mais que penser d'un De Pratis, qui fait son entrée, peu avant, dans la même institution? Caprice de scribe, fantaisie d'auteur.

De Orto, connu seulement à titre de haut dignitaire, à la chapelle de l'Archiduc Philippe-le-Beau, qu'il suivit en Espagne, est affilié à la Sixtine, sous son même nom d'emprunt, dès 1484. S'il s'était simplement fait inscrire sous l'appellation de Van Hove!

Crispin de Stappen, qui ne semblait appartenir à personne, fait son apparition en 1493, à la même chapelle: précieux point de départ pour la biographie du maître.

Même remarque pour Jean Stockhem, dont j'avais vainement essayê'de déterminer le prénom et le domielle. Genesio Bulten, son collègne, peut-il être assimilé à l'énigmatique Bulkyn de l'Odhecaton vénitien?

Un Jacquet se révèle aussi. Lequel? Il en est trois devenus célèbres, un surtout.

J'ai fait connaître les circonstances romanesques d'un maître néerlandais, devenu chantre du pape, puis évincé de son poste pour hérésie... Il se nommait Petit, aliàs Coclico. Or, un Jean Cuquo, Cuco ou Cocu, devient chantre de la Sixtine, puis disparait tout-à-coup après une gestion de quatre ans à peine.

Je songeals déjà, étant donné que l'o équivaut à l'u, et que le préfixe et la terminaison du surnom sont identiques, à une assimilation complète du personnage. Le prénom d'Adrien vint détruire mon illusion.

Un Joani Nini, d'ailleurs, y fait une brusque diversion, et tend à le rapprocher de l'énigmatique Le Petit, dit  ${\it Nino},$  que M. De Burbure a mis en lumière dans une brochure savante.

Il y a encore Martin Hanart ou Hanard, à qui Tinctoris dédia l'une de ses plus admirables œuvres théoriques.

En sortant du cercle de l'*Odhecalon*, toute une série de maîtres néerlandais, attachés à la Sixtine, s'offrent aux investigations.

Citons simplement Jean Puyllois, dit Kieken; Jean de Monte, le professeur du célèbre Bartholomeo de Rami; Nicolas Fabri, alias De Smet; Jean Cordier; Tilman De Worst; Jean Raet, suivi bientôt après d'un Jean Corsilium; Jean Barbé, appelé aussi Barberij; Garnier; Gossé; Juvenis ou de Jonghe, Wulfaert, etc., tous artistes de sérieuse valeur, que l'on trouve installés ailleurs, à des dates diverses et auxquels on peut assigner, pour la première fois, une position véritable ou un nom réel.

J'omets intentionnellement les maîtres déjà acquis aux annales de la musique néerlandaise.

Voilà, en grande partie, pour le quinzième siècle. Si yous le voulez bien, le seizième suivra.

Les mystères abondent encore; toutefois, un grand pas a été fait. Ne disons plus que les "noms des anciens compositeurs sont, pour l'esprit, une torture ", sans essayer de couper le mal dans sa racine.

Agissons. La reconstitution de notre belle histoire musicale est à ce prix. E. V.

# ALLEMAGNE.

Nous lisens dans La Chronique :

"L'opéra de Joseph Mertens, le Capitaine noir, vient d'être repris au Stadt-Theater de Hambourg, eu il avait été représenté l'année deruière. Nous avons eu l'eccasion, cette année, d'entendre l'œuvre de notre compatriote, jonée sur une des grandes scènes de l'Allemagne, de constater son mérite et le succès qu'elle a obtenu devant le public hambourgeeis. M. Schott, l'éditeur de musique, assistait à cette reprise. M. Verdhurt, directeur de la Mennaie, devait y assister également. Il s'est treuvé empéché à la dernière heure par l'arrivée à Bruxelles de l'auteur du librette des Templiers M. Armand Sylvestre, qui venait surveiller les dernières répétitions de son ouvrage.

"L'opéra de Joseph Mertens, dramatique, mouvementé, vibrant et plein de souffle, est une de ces œuvres qui sent destinées, par le sujet comme par la facture, à la popularité, et il n'est pas étonnant que le public de Hambeurg lui alt fait un accueil chaleureux. L'héroïsme des gueux de mer, dont le récit fait encere vibrer non seulement les cœurs néerlandais, mais encere teus les cœurs épris de la liberté, y est présenté d'une façon saisissante. Une mélodie claire, appropriée aux situatiens, une phrase harmonique, intéressante et qui sonne bien, de la vie et de la couleur,—telles sont les qualités musicales de l'euvrage applaudi à Hambourg,— et qui pourrait bien l'être prochainement à Berlin, où il est question de le monter.

"Les qualités maîtresses sent la passien et l'énergie. L'œuvre en est déberdante. Aussi le public de Hambourg, qui affecte généralement une freideur de saumen fumé, at-til été impressionné, à la première représentation, jusque manifester sen entheusiasme par des bravos chaleureux. La reprise n'a pas été moins bien accueillie. Parmi les interprètes, M™e Sucher et le téner Krauss sont des artistes d'un mérite supérieur. L'erchestre, cenduit par Sucher, l'un des meilleurs chefs de l'Allemagne, mériterait encore les élegos que Berlicz décerna à son prédécesseur, lersque, en 1842—peu après le grand incendie—il fit exécuter au Stadt-Theater plusieurs de ses compositions.

" Cependant, il paraît que, cette année, dans ce centre

actif, intelligent et extrêmement pepuleux (une agglomératien qui compte aujeurd'hui six cent mille habitants), les entreprises dramatiques sent dans un marasme carabiné. Hambourg ne pessède guère, peur teute cette pepulatien, que trois théâtres : le théâtre de la ville, le Thalia et le théâtre d'Altena, réunis sous la directien Pellini et Maurice. M. Pollini, directeur entreprenant et habile, a toutes les peines du mende, par l'hiver qui ceurt, avec les eléments variés qu'il possède, à intéresser le public aux choses de la scène. (Et neus nous plaignons, avec notre deuzaine de salles de spectacles, pour une pepulatien meindre de près d'un tiers !) L'opéra de Mertens n'en a que plus de mérite de s'être fait recevoir et applaudir, dans des circonstances aussi ingrates.

On neus écrit de Strasbourg:

M. Edeuard l'otjes, le pianiste hellandais que le Paedagogium de musique s'est attaché comme professeur, a denné son premier concert samedi dernier, au feyer du théâtre, devant un auditoire de choix.

M. Potjes pessède sen clavier en pianiste rempu à teutes les difficultés du mécanisme, et, sans imprimer à son jeu un caractère bien personnel, le soliste sait intéresser l'auditoire aux différents genres de son réperteire. La sonate appassionata de Beetheven, dont il a surteut brillamment enlevé le finale, le necturne en ré bémol de Chepin, la grande pelonaise en la bémol du même et Faschingsschwaut n' 1 de Schumann, lui ent permis d'affirmer son titre de pianiste classique, Nachifalter os Strauss, transcrit par Tausig, Chasse-neige de Liszt et une ballade d'une facture originale, de sa prepre composition et qu'il a dédiée à S. M. le rei de Hellande, ont par un traduction toute de brio relevé les qualités de virtuo-sité de l'exécutant.

M<sup>10</sup> Silma Schoder, première chanteuse légère et M. Emile Hettstedt, baryton des théâtres de Strasbeurg, qui ont chanté plusieurs seles, ont récolté de chaleureux applaudissements peur le cencours qu'ils ent prêté à cette présentation efficielle d'un pianiste de talent qui est aussi un compositeur de mérite.

Mercredi prechain, Francis Planté donnera un concert dans la grande salle de l'Aubette. Il y aura foule à cette séance de piane. A. F.

M<sup>me</sup> Judic, en quittant San Francisco, a été l'objet d'une ovation enthousiaste de la part de la colonie française, ovation d'ailleurs originale et dent neus trouvens les détails dans le Courrier de San-Francisco.

Au milieu du deuxième acte du Grand Casimir, après le rondeau, un monsieur en habit noir a escaladá la scène, apportant à Mª Judic, au milieu d'une corbeille de fleurs, un collier de pierres californiennes, souvenir des Français du Pacifique. Ensuite, le monsieur en habit neir, qui est un artiste de San-Francisce du nom de Juignet, a lu, au milieu des applaudissements, un discours à Mª Judic, contenant les remerciements, les regrets et les adieux de la colonie.

Ou sait d'ailleurs que la tournée de la diva n'a pas été heureuse, M. Maurice Gran ayant renencé à poursuivre la campagne. M∞ Judic va denc rentrer sous peu en France. Elle rentrerait aux Variétés, seit dans la Grande Duchesse, seit dans Barbe-Bleue.

Le cemité de la statue de Berlioz a été convoqué, ces jours derniers, dans l'atelier de M. Alfred Lenoit, peur veir le medèle, aujeurd'hui achevé, de la statue qui doit être élevée dans le square Vintimille.

Cette œuvre, d'un grand caractère et d'une ressemblance saisissante, a preduit une vive impression; elle fait le plus grand henneur au jeune artiste à qui l'en deit déjà la belle statue funéraire de la duchesse d'Aumale.

On assure que la maisen où est né Richard Wagner à

Leipzig, vendue récemment, va être abattue par son nouveau propriétaire pour être reconstruite de fond en comble.

M. Edouard Lassen a repris ses fonctions de capellmeister à Weimar, après un congé de quatre mois. Complétement rétabli de la maladie qui l'avait tenu éloigné de son poste, il a dirigé le le janvier un grand concert à la cour et il a été comblé d'amabilités par le grand duc, raconte l'Indépendance. Le surlendemain il reparaissait au théâtre où tout le monde, orchestre, chanteurs et public, lui a prodigué de chaleureuses et cordiales ovations. Son pupitre de chef d'orchestre était convert de fleurs; une fanfare à laquelle toute la salle, debout, a répondu par des acclamations, a salué son entrée; et après le premier acte des Huguenots, il a été appelé sur la scène où il a reçu une véritable averse de bouquets. Le doyen des chanteurs lui a adressé une allocution en lui remettant une couronne. On juge de l'émotion du héros de cette fête. Il a réussi cependant à la dominer assez pour remercier le public et ses camarades avec une sincérité d'accent qui a de nouveau fait éclater les applaudissements.

L'Opéra impérial de Vienne donnera dans le courant du mois une série de représentations qui, sous la dénomination de Mozarl-Cyclus, comprendra les ouvrages suivants du maître allemand : l'Enlèvement au Sérail, la Flûte enchantée, Don Juan, les Noces de Figaro et Cosi fan tutte.

### BIBLIOGRAPHIE.

Il teatro illustrato (Milan, E. Sonzogno). - Sommaire de la livraison de janvier.

Illustrations avec texte: Carmen de Bizet, à la Scala de

Milan; le Cui de Massence, a l'Opéra de Dravis, la Scala de Milan; le Cui de Massence, a l'Opéra de Paris, les Jacobles, de Coppée, au théaire de l'Odéon de Faris.

\*\*Texte: Revue dramatique: Edwin Booth; correspondance de Génes, Naples, Paris, Vienne; l'Olympie de Spontini, à Rome; Alignon à Florence et à Padoue, Hamitet d'A. Thomas; concerts, nécrologie, concours, bulletin théatral de décembre, etc.

#### CONCERTS ANNONCÉS

Nous apprenons que MM. Joseph Wieniawski, Jenő Hubay et Edouard Jacobs donneront deux concerts (musique de chambre) les mardis 16 février et 2 mars, dans une des salles plus grandes du Palais des Beaux-Arts, qui n'a pas sanes pur grandes du Lanas des Beatx-Arts, du l'a pas encore été utilisée pour des auditions musicales. Cette saile sera certes dignement inaugurée par de tels artistes. Le programme de ces intéressantes soirées contiendra des œuvres de Beethoven, Mozart, Schumann, Bargiel, Wieniawski et Rubinstein.

M<sup>me</sup> Ida Cornélis-Servais, cantatrice, donnera un grand concert, le lundi 8 février 1886, à 8 heures du soir, en la saile de la Societé royade de la Grande-Harmonie, avec le concours de M<sup>me</sup> Sophie Cornélis, M<sup>me</sup> Flon-Botman, canta-trices; M. Alphones Mally, 1<sup>m</sup> organiste du Roi; MM. Edouard Jacobs, violoncelliste et Artuur De Greef, pianiste, profes-seurs au Conservatoire royad de Bruxelles et de la Société royale l'Orphéon, sous la direction de M. Edouard Bauwens. 

#### NÉCROLOGIE

Sont décédés : A Rochester, le 17 janvier, Joseph Maas, ténor anglais qui se fit entendre à l'un des concerts du Conservatoire de Bru-

xelles, il ya un an — A Rindberg, dans le Steier-Mark, le 9 janvier, Jacob-Eduard Schmölzer, ne à Graz, le 9 mars 1812, compositeur très fécond principalement en cheurs pour voix d'honmes. Il s'était fait comaître aussi comme virtuose sur la flûte. (Notice, Die Lyra de Vienne, 15 janvier). — A Peterstow, à l'âge de 81 ans, le révérend John Jebb, chanoine et recteur de la Cathidrade Smoonrage sur le service choral des égipses réunies de l'Angloterre et de l'Irlande est d'un grand intérét pour les musiciens. (Notice, Dictionary de Grove, T. II, p. 32).

BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique Montagne de la Cour 41, Bruxelles.

# EXTRAIT DES NOUVEAUTES

#### ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLE Livraison xiv. Haydn, 3 Sonates Elewyck, le Chev. X. van, Op. 47, Chanson d'une petite Fille. Gade, N. W., Op. 61. Holbergiana. Suite pour orch., partition fr. 18,15. Scharwenka, Phil., Op. 61, 3 Sonates miniatures pour piano, édition avec doigter N° 1, 3,45. N° 2, 3,75 N° 3, 4,70. Palestrina, Œuvres complètes, Vol.xxvn,

#### , 18 75

1 25

55

,, 25

#### EDITION POPULAIRE.

Nº 418 I/II. Beethoven, Sonates pour piano (Ed. Reinecke), 2 volumes à . . F. 5 65 Nº 557. Köhler, Études de virtuosité . 7 50

Nous offrons à nos abonnés au Guide Musical la partition

#### DU CAPITAINE NOIR

Opéra de Jos. Mertens.

Au prix de 12 francs.

MAISON SPÉCIALE POUR

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS

SCHOTT Frères, éditeurs de musique, Bruxelles RUE DUQUESNOY, 3ª, coin de la rue de la Madeleine.

#### Libretto.

Un compositeur distingué cherche un livret intéressant pour Opéra-Comique ou Opérette. Adresser les offres à l'Expédition du Guide Musical.

VIENT DE PARAITRE :

# TABLETTES DU MUSICIEN

QUATRIÈME ANNÉE.

Avec le portrait et la Biographie de

F. A. GEVAERT

Prix: 2 fr. 25.

Bruxelles, SCHOTT Frères, Montagne de la Cour, 82.

# RUMMEL

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4. ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harne.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.



. Fr. 10 00 Beloique, un an . . . . . 12 00 France, un an . 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). .

25 CENTIMES La petite ligne . . . . . .

1 00 La grande ligne On traite à forfait pour les grandes annonces.

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. - L'œuvre de Richard Wagner et la société contemporaine, par Amégée Boutarel (Suite). - La semaine théâtrale et musicale: Les Templiers, par Lucien Solvay; le Prisonnier du Caucase, par J. Ghymers. — Variétés : Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses : Anvers, Gand, Bruges, Tournay. - Lettre de Paris. - Petites nouvelles. - Concerts annoncés. - Nécrologie.

#### L'ŒUVRE RICHARD

SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE III

S'idée perce encore avec plus de netteté dans Bl' Anneau du Nibelung. Ici, nous voguons à pleines voiles au milieu d'un monde surhumain. Le Rheingold nous expose par quels honteux trafics les dieux ont obtenu la possession d'un palais magnifique: le Walhalla. Wotan, le Jupiter germanique, a livré aux géants la divinité de l'amour, la douce Fréïa. Avec elle sont parties la jeunesse et la beauté. Une tristesse mortelle a remplacé la joie. La vieillesse courbe déjà tous les fronts. Un enseignement profond se dégage ici, qui, du reste, est remis en lumière à la fin du Crépuscule des dieux, quand Brunehilde résume l'œuvre entière dans cet aphorisme touchant: Ni l'or, ni le faste, ni la puissance ne donnent le bonheur; l'amour seul atténue la souffrance, l'amour seul procure une félicité durable., C'est dans la Walkyrie que nous trouvons le délicieux tableau de la Frühlingsscène. Siegmund et Sieglinde, seuls, la nuit, dans l'habitation de Hunding, se racontent les aventures de leur enfance. Tout-à coup, une fenêtre s'ouvre livrant passage à un soufle embaumé : on aperçoit à la clarté de la lune un paysage de printemps, et Siegmund, tenant son amante enlacée, commence un chant d'amour.

> L'ombre fuit, les astres du ciel immense Constellent d'or son palais de saphir. Le doux avril vers nous s'avance Sur les ailes du zéphir. A notre flamme il allume sa flamme L'amour évoque le printemps.... Notre amour triomphaut lui donna confiance Vainqueur de l'ombre il triomphe à son tour Et désormais une étroite alliance Unit le printemps à l'amour.

On voit que Wagner a su enchâsser sur ce fond idyllique une image des plus gracieuses exprimée avec une simplicité charmante.

Dans Sieafried, le jeune héros dompte les fauves de la forêt comme l'Hercule-enfant de la mythologie grecque. Siegfried, c'est l'adolescent dans tout l'épanouissement de son être, ivre de mouvement, avide d'action, prompt à s'enflammer. Quoi de plus délicatement peint que le premier réveil de la passion dans son cœur, quand, fatigué de la lutte avec le dragon Fafner, il écoute, étendu au pied d'un arbre, le chant des oiseaux, songe à sa mère et sent un trouble secret envahir son ame. Alors il comprend, il devine, il sait ce qui lui manque. Plein d'un enthousiasme juvénile, il va, nouveau Prométhée, ravir aux dieux l'amour, c'està-dire Brunehilde, vers laquelle il parvient en traversant une muraille de flamme, et qu'il éveille par un baiser.

Quant à la synthèse philosophique du Crépuscule des dieux, elle se résume dans cette locution fameuse: Les dieux s'en vont. La dernière journée de la tétralogie est l'épopée de l'humanité, la glorification de notre race et la flétrissure des dieux corrompus.

Après avoir exposé dans le cycle des Nibelungen la série des événements qui ont amené la chute des dieux et l'effondrement grandiose du Walhalla scaudinave, Wagner, par une coïncidence curieuse, tend la main au christianisme. Il nous a rendu témoin de l'impuissauce du paganisme, il va maintenant s'éprendre d'une donnée toute mystique et grouper dans Parsifal un grand nombre de symboles empruntés aux religions anciennes et rajeunis par la nôtre.

Le mythe de la rédemption s'y dessine d'abord sous un aspect neuf et touchant. La faute d'Amfortas, effacée par les souffrances d'un héros prédestiné qui sait déjouer toutes les embûches, rappelle vaguement le Jésus de Renan, avec cette différence que celui-ci expose sa doctrine et se contente de souffrir, tandis que celui-là réduit ses ennemis par la force de son bras et devient pontife du Graal. Le château de Klinysor, peuplé de jeunes filles semblables à des fleurs, n'a-t-il pas son équivalent chez tous les peuples? Que la séductrice soit nommée Eve, ou bien Kundry, qu'elle habite le paradis ou un palais enchanté, la tradition subsiste dans son essence.

Ailleurs, la répugnance d'Amfortas à contempler face à face le saint tabernacle n'offre-t-elle pas une image réaliste du remords tel que l'entend le dogme catholique? Qui ne saisit de prime abord les allusions délicates que renferme la scène où Kundry, repentante comme Madeleine, essuie les pieds de Parsifal avec sa chevelure dénouée et les inonde de parfums, elle qui va bientôt obtenir la suprême délivrance, le pardon et la mort.

Quant aux agapes du 1<sup>ee</sup> acte, c'est la communion mystique telle que la pratiquaient les premiers chrétiens. Les chevaliers se passent les coupes et rompent le pain, puis, se levant solennellement, ils se tendent la main pendant que du haut de la coupole des voix d'enfants et de jeunes gens chantent quelques versets:

> Bienheureux dans l'amour Bonheur dans la foi!

(A continuer.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

# La Semaine théàtrale et musicale

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

### LES TEMPLIERS.

Je conseille fort aux jeunes compositeurs, impatients de se produire à la scène, de méditer l'exemple de M. Litolff. Voilà un musicien connu, célèbre, acclamé dans l'Europe entière, qui lutte pendant toute sa vie pour faire representer sur un théâtre français un opéra de lui, et qui ne peut y parvenir; et ce n'est qu'à la fin de sa carrière, lorsque, courbé par l'age, il va songer à la retraite, qu'un théâtre l'accueille enfin! Ivre de renommée, il s'est vu forcé entretemps, pour être joué, de livrer à l'opérette le meilleur de son talent. Pas de grand art! Dans les cartons, les œuvres sérieuses! Et il a attendu longtemps, longtemps..... Voilà l'histoire des Templiers, trimbalés de directeurs en directeurs pendant quinze ans, après d'autres œuvres sans doute, mortes et enterrées dans le silence des cabinets directoriaux, de ces Templiers que la Monnaie a représentés lundi avec un éclatant succès de public.

M. Litolff n'aura du moins pas perdu pour attendre.

Le libretto des Templiers est, au point de vue musical, excellent. Les auteurs se sont mis à trois, MM. Adenis, Bonnemère et Silvestre, pour le confectionner; c'est peut être à cela qu'on doit, non seulement de l'avoir si long, mais aussi de l'avoir si bourré de "situations ", Il y a de tout dans ce libretto, même des absurdités: mais s'il fallait condamner tous les libretti absurdes, il n'y en aurait plus. Ce qu'on aurait pu désirer, c'est que celui-ci fût écrit plus élégamment. Passe encore de renfermer des situations banales: il est difficile, surtout pour un opéra, d'en trouver de neuves; mais les banalités de style

sont moins excusables; et il est une chose que nous devons reconnaître, c'est que les auteurs n'en ont raté aucune.

Vous savez l'histoire que ce "poëme " raconte. Raynouard l'avait racontée déjà, en 1805, dans une tragédie qu'on ne lit plus. C'est l'histoire de la lutte entre Philippe le Bel, le roi faux-monnayeur, et l'ordre des Templiers: refus de ceux-ci de livrer au roi leurs trésors et condamnation des rebelles à la flamme du bucher. Sur ce fond assez sombre, se détachent les amours passionnées de la fille du roi et d'un jeune héros qui, naturellement, en arrive à partager le sort des victimes, et à mourir avec eux, par désespoir, sa passion ayant été trop vivement contrariée.

Quoique débutant, l'auteur de la partition des Templiers n'est plus tout à fait un homme jeune. C'est un jeune homme, si vous voulez, - et il le prouve; ce n'est plus un homme jeune; il n'y a pas de mal à cela. Il serait injuste par conséquent d'exiger que sa musique, écrite d'ailleurs depuis quelques années déjà, soit absolument conforme au système de l'art nouveau. On a peine à s'imaginer que M. Litolff ait passé jadis pour un farouche disciple de Wagner lorsqu'on entend cette partition des Templiers si peu révolutionnaire d'un bout à l'autre, si peu wagnérienne à coup sûr. Bien au contraire, je n'en connais pas qui fasse autant désirer d'entendre une œuvre de l'auteur des Nibelungen, comme antidote et réconfortant. De tous côtés, lundi soir, dans les coins, on surprenait des confidences de gens, connus pour n'aimer pas même les Maîtres Chanteurs, qui se demandaient avec anxiété si la Monnaie n'allait pas bientôt monter Tristan et Iseult. Ce qu'il y a eu, entre sept heures et minuit, de conversions au wagnérisme, c'est inouï. Les Templiers n'eussent-ils produit que ce résultat, il faudrait féliciter M. Verdhurt de les avoir joués: c'est

Je me hâte de le dire, la direction recueillera d'autres bénéfices encore de cette œuvre nouvelle.Non seulement. celle-ci est montée avec un luxe de décors et de costumes qui fera courir toute la Belgique au théâtre de la Monnaie: mais elle offre également assez d'attraits, par ses propres mérites, pour fixer l'attention et expliquer son triomphe. Elle a du mouvement, de la variété, de l'animation; elle a surtout l'éclat un peu clinquant des choses qui visent à l'effet. Beaucoup de bruit : de belles sonorités obtenues par une instrumentation riche et nourrie, soutenant, en les écrasant même quelquefois, des ensembles et des chœurs habilement écrits; une certaine adresse à mettre en œuvre les formules anciennes; et, avant tout, la fougue d'un brosseur de toiles decoratives, s'inquietant peu d'être original, connaissant son métier admirablement et satisfait de sa tâche quand l' " effet " cherché, non pour les délicats, mais pour la masse, est obtenu comme il le voulait: - qualites precieuses au theatre, parce qu'elles s'adressent à ceux qui font les succès, momentanés peut-être, mais productifs et retentissants.

Nous voudrions noter une à une les pages saillantes de cette œuvre touffue,dans laquelle, au dernier moment, on a pratiqué d'heureuses coupures. Mais l'intérêt artistique faisant généralement défaut le long de ces cinq actes, nous n'apprendrions pas grand chose à nos lecteurs qu'ils ne connussent déjà, Je l'ai dit, les pages de grand tralala ont tout emporté, à commencer par l'en-

semble final du premier acte, dont la phrase, très large d'ailleurs, chantée à l'unisson, a provoqué des transports légitimes d'enthousiasme et préparé la victoire décisive ; puis, le ballet du troisième acte, une page symphonique pleine de vie et de mouvement, la meilleure assurément de l'ouvrage, celle qui a obtenu, avec le finale susdit, le plus franc succès, et qui sera, pour les représentations suivantes, la véritable et grande attraction. Le premier tableau du quatrième acte, dans la salle du chapître des templiers, avec la scène religieuse de l'initiation du héros ne manque pas d'un certain caractère, non plus que le dernier acte, l'acte du bûcher, où flambent les victimes, tandis que sonne le glas funèbre et que retentissent dans l'ombre les prières des morts : deux effets qui n'ont encore une fois rien de bien neuf, ni comme invention ni comme expression, mais qui sont très adroitement présentés et développés.

On le voit - et nous pourrions multiplier les exemples les choses saillantes de la partition, ce sont toutes les choses d'ensemble, celles où l'auteur a pu dépenser la plus graude somme possible de moyens, celles où la situation lui a permis de frapper surtout fort. Les autres sont de beaucoup moins réussies. Même dans celles-là, dans le duo et le trio du premier acte, dans la scène d'amour du deuxième (René et Isabelle), dans les deux duos du troisième (le roi et Molay, le roi et Isabelle), et dans celui du quatrième (René et Isabelle), il a mis plus d'agitation que de passion, plus de violence que de puissance. C'est bruyant, toujours : ce n'est presque jamais émouvant ou impressionnant. On suit à la piste les réminiscences, on retrouve les formules connues, on cherche l'idée personnelle qui fuit sans cesse et se dérobe dans l'abus constant d'un système d'enharmonies dont paraît fort épris M. Litolff. En somme, beaucoup d'efforts mis en œuvre avec un talent supérieur et beaucoup de vide masqué très brillamment.

Les Templiers attireront la foule purce qu'ils ont les mérites éclatants qui la séduisent et que le metteur en scène, les décorateurs et les costumiers n'ont rien négligé pour les parer d'un luxe éblouissant et de bon goût. Il y avait quelque chose de touchant dans la spontanéité du public de la "première", à saluer l'œuvre et l'auteur, comme s'il eut voulu consoler en une fois ce dernier de tous ses déboires et le récompenser de tous ses travaux. Ce n'est pas seulement une œuvre, c'est une vie tout entière qu'on acclamait. A cet égard, le triomphe, qui s'est renouvelé presqu'après chaque tableau, a été bien mérité, et nous nous associons de tout cœur à la joie dont le maître, rajeuni et ragaillardi, aura senti à ce moment déborder son âme d'artiste.

Un mot, pour finir, de l'interprétation. Elle a été au dessus de ce qu'on en attendait; les rôles, très bien écrits au point de vue vocal, et à raison même de la continuelle recherche de l'effet dont s'est préoccupé le musicien, offraient pour les interprétes tous les avantages dont les chanteurs sont toujours si friands. MM. Dubulle, Bérardi et Renaud, avec leurs belles voix, ont fait merveille. M. Engel, particulièrement applaudi, a eu dans le rôle de René de Marigny du sentiment et de la force. Mª Montalba, seule, n'a pas été à la hauteur de sa tâche très rude, non comme talent ni comme expression, mais comme moyens; elle n'est pas mauvaise, elle est faible.

Quant à l'orchestre et aux chœurs, il me serait difficile

d'en dire autre chose que beaucoup de bien. C'est une nouvelle victoire pour M. Joseph Dupont, — une victoire dont, espérons-le, M. Verdhurt recueillera des fruits abondants.

LUCIEN SOLVAY.

### LE PRISONNIER DU CAUCASE.

Représenté pour la première fois au théâtre de Liége, le 13 janvier 1886.

Liége, le 20 janvier 1886.

L'initiation du public liégeois à un nombre important d'œuvres diverses appartenant principalement à la nouvelle école russe représentée par César Cui, Borodine, Rimsky-Korsakoff, Tchaîkowsky, Liadoff, etc., etc., a reçu un nouvean complément par l'audition, à notre théâtre royal, de l'opéra lyrique russe en 3 actes de M. Cui.

La représentation de cet ouvrage, annoncée et attendue depuis longtemps, qui a eu lieu mercredi 13 janvier a eu tout le caractère d'une solemité. Non sculement la fleur de nos dilettantes l'égeois, mais nombre de mélomanes venus des villes environnantes avaient retenu leurs places. De plus, on a fort remarqué la présence dans la salle, de plusieurs membres autorisés de la presse de la capitale et d'artistes distingués du pays.

Le sujet du Prisonnier du Caucase, emprunté à Pouchkine, a été traduit par Me la comtesse de Mercy et prosodié avec talent par un jeune banquier de notre ville, ancien rédacteur musical du Journal de Liège. Ce sujet religioso profane, loin de mettre l'esprit de l'auditeur à la torture est d'une compréhension très simple; il offre, néaumoins, au musicien plusieurs scènes et situations favorables à la musique. Fatima, (soprano) est la fille d'Ismail (basse chantanto), vieux combattant qui destine à celle-ci le jeune guerrier, le prince Aboubeker (baryton), chef de Tcherkesses. Celui-ci amène, au retour d'une battaille, un capiti qui n'est autre que le prisonnier du Caucase (tènor). Le sort réservé à ce jeune chrétien, jeté dans les fers, excite la pitié, puis l'amour de Fatima, qui n'hésite pas à visiter la prison de l'infortuné malgré le danger qu'elle court, et à soulager sa faim et ses souffrances.

La pitié engendre l'amour ; mais Fatima se résigne cependant d'après les conseils de Miriem (contralto), sa confidente et amie d'enfance, à prendre pour époux Aboubeker, afin de ne point braver la colère de son père et de sauver les jours menacés du prisonnier. Aussi Fatima, à la fête desfiançailles, s'efforce-t-elle de faire bon accueil aux riches présents offerts par Aboubeker, Bien que Miriem seule connût l'amour secret de Fatima, le Mollah Fékerdine ou grand prêtre (basse) découvre et dénonce ce forfait à Ismail. Fatima parvient à visiter le prisonnier et à briser les chaînes du captif. Et malgré l'amour que celui-ci sent naître, en ce moment de bonheur et d'ivresse indicibles, amour qu'il voudrait partager avec sa libératrice, celle-ci résiste aux vœux ardents de son amant anquel elle fait ses adieux supremes. Alors, les habitants de l'aoul ou village de Tcherkesse,informés de la liaison secrète de Fatima avec le prisonnier russe, s'assemblent pour punir le coupable, mais ils trouvent la prison vide et tournent leur colère contre Fatima qui cherche la mort dans le sui-

La musique écrite sur ce sujet par M. Cui, sans répondre entièrement aux principes d'esthétique de la musique de la nouvelle école russe, tient constamment l'attention de l'auditeur en éveil et renferme plusiours morceaux, non seulement intéressants au point de vue technique, mais offrant teus les caractères d'une incontestable beauté.

Ce n'est pas, comme on le pense bien, après une seule audition qu'il est possible d'analyser d'une façon détaillée

une partition aussi touffue. Nous nous bornerons pour cette fois, d'après les notes que nous avons prises, à une nomenclature rapide des morceaux qui ont produit le plus d'effet. Dans ce nombre, il faut mentionner l'ouverture, d'une grande discrétion de moyens, composée principalement des motifs piquants de la Chanson circassienne et du duo du 3º acte que l'auteur distribue tour à tour avec un goût exquis entre les divers organes de l'orchestre ; la prière qu'entonne le grandprêtre (Mollah) est d'une vraie couleur et d'une réelle originalité; la scène et chœur très caractéristique: gloire, ils ont fait un prisonnier; le quatuor entre Ismaïl, Fékerdine, un Teherkesse le prisonnier, parfaitement dialogué est fort bien approprié à la situation; le duo très joli en si mineur chanté par Fatima et le prisonnier : je viens secourir ta tendresse; enfin, lefinal chant de guerre, à l'allure sauvage et saisissante.

Le second acte qui est le plus inspiré de la partition s'ouvre par un morceau symphonique dont le tissu instrumental n'est pas sans charme; il est lié au chœur des Circassiennes dont la saveur et l'originalité sont relevées par une instrumentation très colorée. A remarquer, un 'air d'Aboubeker dont la coupe est franche et le style large.

Le sextuorqui forme la péroraison de l'acte est une page de grand effet, surtout lorsque le motif initial est repris avec l'adjonction de toutes les forces instrumentales. Après ce morceau bissé avec frénésie, l'auteur a été rappelé trois fois sur la scène et couvert d'une pluie de bouquets. Rarement nous avons assisté à une ovation aussi grandiose.

Au troisiòme acte, il y a à noter les danses circassionnes, ballets plein de distinction, d'une harmonie raffinée et délicieusement instrumentée, et une chanson circassienne: le fleuve noir roule sans bruit, qui a un accompagnement descriptif très pittoresque: le duo entre Aboubeker et Fatima: dismoi ce qui l'agite est conçu dans la pure forme française.

En résumé, la partition du Prisonnier du Caucase écrite il y a plus de vingt ans et représentée pour la première fois à Saint-Pétershourg, est l'œuvre d'un artiste supériour très versé dans la connaissance pratique de son art. Si la forme, n'est pas toujours originale, elle est toujours très soignée; l'harmonie qui accompagne la mélodie est généralement distinguée. L'orchestre est traité souvent de main de maître et cela sans effort apparent et sans exagération de sonorité.

On ne peut que louer M. Paul Verellen, l'infatigable et zélé directeur de notre théâtre royal, de nous avoir mis à même d'apprécier le talent dramatique d'un compositeur dont la réputation dans le monde musical est à juste titre considérable. L'interprétation, sous l'artistique impulsion de M. Cambon, a été très satisfaisante. Il faut placer en première ligne M== Verellen-Corva (Fatima), le haryton M. Clacys, le ténor Verhees qui ont été chaleureusement applaudis.

M. Falchieri lui aussi a droit à de grands éloges; il a donné au personnage d'Ismail l'allure farouche et sombre qu'il comporte. Enfin, l'orchestre et les chœurs complétaient un ensemble qui, nous le répétons, était aussi satisfaisant que possible.

Au surplus, les rappels et les applaudissements n'ont pas manqué à cette première représentation qui laissera un souyenir mémorable dans la cité de Grétry.

JULES GHYMERS.



### 

## VARIÉTÉS.

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES. '

Le 29 janvier 1782, à Caen, naissance de Daniel-François-Esprit Auher.

Rossini, qui faisait profession de priser assez peu la musique française, qui faisait cependant quelque cas de Boiëldieu, et disait complaisamment De Nicolo - il est vrai qu'il était Maltais - que c'était un homme de génie, Rossini à qui l'on demandait son opinion sur la musique d'Auber, répondit: " C'est de la petite musique faite par un grand musicien. "L'antithèse est moins juste qu'elle ne paraît l'être. Auber était un grand musicien, mais sa musique n'est point petite. Il aurait pu rechercher le grand style, les grands effets, les formes qui, sous l'apparence du grandiose, recouvrent quelquefois des idées communes ; il se contenta d'être un musicien savant sans vouloir le paraître, charmant et plein de goût, et dont les mélodies faciles, élégantes, distinguées, aimables en un mot - et qu'on a tant aimées - pussent être comprises par tout le monde. Il aurait pu être le second à l'Opéra,où il fut un jour le premier avec la Muelle de Portici; il préféra être le premier à l'Opéra-Comique, qu'il dota de chefs-d'œuvre.

- Le 30 janvier 1881, au château de Linterpoort sous Sempst, près Malines, décès de Jacques Nicolas Lemmens. organiste, compositeur, ancien professeur d'orgue au Conservatoire royal de Bruxelles, directeur-fondateur de l'Ecole de musique religieuse de Malines. — Les services que Lemmens a rendus à l'art et surtout à la musique religieuse ont été tels qu'ils ont amené une véritable révolution et ouvert de nouvelles voies que suivent actuellement ses brillants élèves, parmi lesquels, en Belgique, M. Alph. Mailly et, en France, MM. Guilmant et Wider, qui personnifient aujourd'hui ses traditions. Quand, en 1849, Lemmens remplaça Görschner au Conservatoire, il n'existait pas en Belgique d'organiste digne de ce nom. Le doigté de substitution, sans lequel le jen lié du clavier de l'orgue est impossible était ignoré de tous avant que ce nouveau professeur l'enseignât. Quant au clavier de pédale, on n'en avait pas les premières notions; ces claviers même étaient si défectueux qu'on n'y pouvait faire que des tenues, de sorte que les grandes et belles œuvres de Bach étaient inconnucs des organistes, ou du moins étaient laissées à l'écart parce que pas un n'osait en aborder les difficultés.

—Le 31 janvier 1881, à Madrid, premier concert d'A. Rubinstein. — Les Espagnols n'avaient jamais entendu le célèbre pianiste russe. Ils ont acclamé l'artiste; les dames lui ont jeté des bouquets de fleurs, et les hommes dos cigares, ce qui est considéré tra los montes comme un témoignage de l'admiration la plus grande.

--Le 1º février 1789, à Paris, naissance de Hippolyte-André-Jean-Baptiste Chelard. — Musicien de grand mérite qui n'a pas été apprécié en France et qui a passé les trente dernières années de sa vie au service du grand-duc de Weimar, en qualité de maître de chapelle. A sa mort (12 février 1861), Liszt fut appelé à ces mêmes fonctions. Un Macbeth, de Chelard-Joué à l'Opéra, le 29 juin 1827, n'y eut que cinq représentations. Le poème informe de Rouget de Lisle, l'auteur de la Marseillaise, unisit beaucoup au succès de la musique, d'une largo et belle facture, selon Fétis. Plus tard, la pièce a été montée sur les principales scènes de l'Allemagne. Philarète Chasles, (Mémoires, Paris, Charpentier, T. L. p. 249 esquisse ainsi le portrait de Chelard: "Musicien original mais grave. Le haut de la tête était mince et serré, les mâcheires celessales et carrées; sen menton formait une assise vaste et massive que faisait encere valoir la pyramide d'un petit toupet naturel, pointu et blanc. Des éclairs jaillissaient de ses petits yeux gris, et l'arcade sourcilière annonçait par sa saillie la vigueur d'une organisation musicale, à la fois étreite et puissante. En effet, dans sen Macbeth, et dans une eu deux messes, surteut dans un trie qu'il fit exécuter plus tard chez moi, se révéla un rare et singulier génie de combinaisons serrés, neuves, drues, qui rappellent de loin Bach ou Hændel. mais qui s'arrêtent trop ceurt. Il a été déceuragé par la seciété française qu'il ne flattait pas assez. Il avait mille fois plus de génie que ses contemporains, Halévy par exemple, mais point d'intrigue. "

- Le 2 février 1848, à Vienne, François Servais denne un second cencert à l'Association musicale et comme au premier il preveque l'admiration générale. " Personne, disait une feuille vienneise, ne peut, comme ce héres du vielencelle, captiver avec une force magique, le cœur et l'âme de ses auditeurs. On ne peut pas se lasser d'entendre ces netes enivrantes que sen archet seuple et agile tire de l'instrument, car, quand Servais a cessé de jeuer, chacun est encore tenté d'éceuter. Après aveir donné un treisième cencert à Vienne, avec le même succès, Servais commença une tournée en Hengrie par Presbourg, eù il se fit entendre le 6 février.

- Le 3 février 1809, à Hambeurg, naissance de Jakob-Ludwig-Félix Mendelssohn-Bartheldy. - De toutes les biegraphies publiées en ces derniers temps sur l'illustre maître, celle de sir Julien Grove est du plus haut intérêt, parce qu'elle s'appuie sur des faits neuveaux; elle eccupe cinquante-huit pages petit texte,à deux celennes du Dictionary of music. and musicians, T. II.

- Le 4 février 1877.à Bruxelles (théâtre de l'Alhambra). Urielle of de Duivels vrijagie, adaptation flamande des Amours du Diable. d'Albert Grisar. - C'est la seule traduction, à notre connaissance, qui ait été faite en Belgique des œuvres du maître anverseis.

## Nouvelles Diverses



# PROVINCE.

ANVERS

Mercredi dernier, le 20, a eu lieu, salle Rummel la secende séance de musique de chambre dennée par Mmº Falk-Mehlig MM. Jacobs et Jenő Hubay, lesquels ont exécuté avec leur virtuesité erdinaire le trio en mi bémol de Schubert et celui en ré majeur de Raff. Mme Falk s'est surtout fait applaudir dans la Senate appasionata de Beethoven qu'elle a jouée avec un talent hors ligne. Mme Mehlig jeuait un très beau piano (petit format) de Steinway.

Lundi 25 courant, M. De Greef a donné un piano récital dans la même salle. Le jeune virtuese a reçu du public l'accueil le plus flatteur.

Samedi prochain, nous aurens un grand cencert à l'Harmenie avec Mile Dyna Beumer, M. Jacebs vielencelliste et M. Westberg, un téner de Cologne.

Les répétitions de Mors et Vita, sent ponssées avec activité. L'exécution à Anvers est fixée au 10 février.

Vers la même épeque nous aurens au théâtre, la première de Bianca Capello, l'opéra d'Hector Salemen; les répétitions sent peussées activement.

#### GAND.

Grand-Théatre. - Lundi 18, l'Africaine; mercredi 20, Jérusalem; vendredi 22, la Muette de Portici; dimanche 24, les Amours de Cléopâtre et Mam'zelle Nitouche.

Le mieux continue. M. Waret s'est montré excellent dans l'Africaine, et y a été fort bien secondé par Mue Briard, ainsi que par MM. l'élisson et Jeurdan. Le bénéfice de ce dernier acteur a eu lieu mercredi, et le public n'a pas épargné ses applaudissements - ainsi que d'autres marques de sa sympathie - à ce très consciencieux artiste, le soul, pout être, qui n'ait pas encere eu de défaillances. Au moment eù la semaine s'annoncait si bien, la direction a cu le malheur de voir indisposés ses deux fert-téners, MM, Doria et Warot: aussi, après une médiocre représentation de la Muetle avec M. Warot enroué, s'est-elle décidée à effrir le dimanche une représentation composée du vaudeville de Marc Michel et Delaceur : les Amours de Cléopâtre, jouée tellement quellement par la troupe d'epérette d'ici, — et de la désopillante beuffennerie d'Hervé: Mam'zelle Nitouche; cette dernière a été lestement enlevée par Mile L. Wittmann, des Neuveautés de Paris, M. Ch. Lamy, des Bouffes-Parisiens, et la troupe des Galeries de Bruxelles Miles Didier, Mayer, MM. Deschamps, Vilane, Maubray.

Jeudi 21, M. Henri Heuschling a denné, dans la salle de la Société reyale des Chœurs, un vocal-récital qui a eu grand succès. L'éminent baryton y a accempli un véritable tour de force en remplissant à lui seul un programme de 18 numéres ; et, ce qui est plus fort encore, il a gracieusement chanté un 19º morceau à la fin du concert! La méledie convenant fort à cet élégant et fin diseur, il a cheisi de préférence des œuvres de ce genre, et notamment, un petit poëme de Gounod: Biondina, formé de 12 pensées musicales, parmi lesquelles il y en a de charmantes - Comme à l'aurore et l'Autre matin entre autres - mais qui manque cependant un peu de variété. Mentiennons également le succès obtenu par deux mélodies belges : Avec tes yeux, mignonne, de Lassen, et A toi, de Paul Lebrun, qui ont été très applaudies et dont la seconde a même été bissée. En somme, cette tentative originale, audacieuse, et partant fort hasardée, a réussi ici non moins que chez veus; mais aussi fallait-il un talent comme celui de M. Heuschling peur parvenir à écarter la monotenie d'une pareille soirée.

La monetonie n'est certes pas ce qu'auraient pu craindre ceux qui se sont rendus au concert de bienfaisance organisé par la Société des Ouvriers Réunis, le samedi suivant. Il v avait, en effet, comme selistes. Mmee Briard, Duchateau, Sbelgi et MM. Jourdan, Pélissen, artistes du Grand-Théâtre; de plus la section chorale de la société seus la direction de M. Richard Bogaert, et la musique de la 1re légien de la garde civique, seus la direction de M. Muldermans. Je me bornerai à vous signaler la réussite de cette œuvre de charité qui deit avoir rapporté une fort jolie semme aux pauvres et aux crèches de la ville, autant qu'on a pu en juger par le nembreux public qui se pressait dans le vaste hall du Casino.

Je voudrais veus dire quelques mots de l'intéressante cenférence que M. Henri Schoentjens, directeur de l'Ecole Industrielle, a faite le mardi 19, au Cercle Artistique et Littéraire, et dans laquelle il a traité du diapasen, de ses prepriétés et de son application à la mesure du temps. Mais je craindrais d'étendre encore ma cerrespendance, déjà fert lengue ainsi.

P. B.

### TOURNAI.

Mercredi soir, le sympathique directeur de notre Académie de musique, M. M. Leenders, a denné un concert qui a ebtenu le plus vif succès. M. Leenders s'était assuré le concours d'artistes de talent parmi lesquels il faut citer tout d'aberd Mie Hamaekers qui n'avait pas encere chanté devant le public tournaisien. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, qu'elle a charmé l'auditoire et qu'elle a été l'objet de chaleureuses ovations. Elle a chanté un air de Mignon et la Folie à Rome. A côté d'elle on a fait un accueil chaleureux à un chanteur doué d'une belle voix, M. Breton et au violoncelliste M. Páternoster, qui sort de l'école de Servais.

Quant à l'organisateur du concert, M. Leenders, il s'est surpassé dans le *Fromeerte* de violon de Léonard et la *Valse de concert* de 6 Bériot qu'il a joués avec une élégance d'archet et une pureté de son admirable. Le concert avait débuté par l'Otetto de Mendelssohn excellemment exécuté par les professeurs de l'Académie de musique.

### BRUGES,

Le théâtre de Bruges a donné cette semaine une opérette nouvelle du crû, le Docteur Vieuxdemps, de M. Nadaud, mis en musique par M. Jules Goetinck. Cette partition, fort bien exécutée, a été très favorablement accueillie par le public et elle a pleinement réussi. C'est une façon d'opéra-comique, plutôt qu'une opérette, et les quelques morceaux qui composent l'acte ont de l'élégance et de l'esprit. A citer la chanson du docteur d'une joile couleur archaïque; un quatuor dialogué très bien couple pour la scène ; enfin, toute la scène de la colère du docteur qui est plein de détails ingénieux et spirituels. En résumé, succès complet et, de tous points, bien mérité.

La seconde représentation du Docteur Vieuxtemps est annoncée pour le 28 janvier.

ETRANGER

# FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 25 janvier 1886.

Le dernier concert de la Société nationale mérite d'être cité comme un des plus intéressants de la saison. Une pianiste de première force, Mme Bordes-Pène, y apportait son concours; son nom n'est pas inconnu aux lecteurs du Guide, ils l'ont vu citer à propos des concerts d'Anvers, où elle a fait connaître Alexis de Castillon. La Belgique n'a pas su garder cette artiste d'un rare talent; il est probable que le succes qu'elle vient d'obtenir ici la décidera à s'y fixer. Mme Bordes-Pène nous a présenté une œuvre nouvelle et importante de l'auteur du Chant de la Cloche, M. Vincent d'Indy. Le Poème des montagnes n'est pas une simple suite de morceaux de piano reliés par un fil plus ou moins tenu. La fantaisie très particulière et assez vagabonde de l'auteur risquerait de l'entraîner trop loin et de donner à l'ensemble de l'œuvre un caractère trop rhapsodique, sans la presence du Leitmotiv de la bienaimée, dont l'image apparaît, de plus en plus précise, dans les diverses parties, comme dans la Symphonie fantastique de Berlioz, puis s'efface et disparaît dans la brume, après avoir maintenu l'unité poétique et musicale de l'œuvre. La différence avec la Symphonie fantastique, c'est que le Leitmotiv de M. d'Indy, conformément à l'idée poétique, grandit, se transforme, se développe, atteint un point culminant, pour s'atténuer et s'évanouir enfin.

Parmi les morceaux si variés, si captivants de rythme

et d'harmonie du Poème des montagnes, il faut citer Brouillard, (du Shelley et du Turner), la charmante sonorité de l'arrangement du Chant des Bruyères quand il paraît la deuxième fois, et surtout, dans la dernière partie, Plein air, les morceaux où le sentiment et la passion interviennent: A deux, Amour, Souvenir. - Une autre première audition intéressante était celle de Mélodies, sur des paroles d'Armand Silvestre, par M. Amédée Dutacq, dont il faut retenir le nom. O torture d'aimer! est tout simplement admirable comme expression incisive d'une émotion vraie; Oh! le beau rire et les doux yeux! respire un charme bien rare, une délicatesse de sentiment tout à fait exquise; J'ai bu l'haleine des fleurs a beaucoup de grace, une grace un peu étudiée; trois antres mélodies, La feuille, l'air, sur la Falaise, sont jolies, mais d'une veine moins émue, moins inspirée que les premières. En somme une révélation; espérons que M. A médée Dutacq donnera une suite aux œuvres que nous venons de citer. L'interprète, M. Bagès, a fait merveille dans les trois premières de ces Mélodies, grâce surtout à des qualités bien rares : une voix franche, naturelle, toute différente de cette voix artificielle de la plupart des chanteurs, inhabile à traduire, dans leurs nuances et leur vivacité, les émotions intimes; une prononciation d'une clarté, d'une accentuation parfaites; enfin, la vive intelligence du sentiment poétique à traduire. Avec cela, on va loin. - Enfin, une autre première audition qui ne le cédait nullement en intérêt aux deux premières a été celle de deux œuvres pour piano de M. Gabriel Fauré, Nocturne en la bémol, que je n'hésite pas à qualifier de chef d'œuvre, et Mazurka, une merveille de fantaisie personnelle. Mne Bordes-Pène. qui a interprété en parfaite musicienne ces deux œuvres ravissantes, nous a fait entendre aussi la Suite pour piano dans le style ancien, d'Alexis de Castillon; la souplesse de son talent convenait à merveille à ces pages tour à tour mouvementées et mélodieuses, où il faut tour à tour du brillant, du nerf et du charme, une jolie qualité de son. - La musique de chambre formait une bonne part du programme. Le Quatuor d'Alexis de Castillon renferme de telles beautés, que la mort prématurée de ce grand artiste ne sera jamais assez regrettée. Non que l'œuvre soit d'une absolue perfection de forme, mais il s'y rencontre des phrases d'une si émouvante expression, un scherzo d'une poésie si délicieusement pénétrante, un andante d'un si grand caractère, qu'on oublie les imperfections et l'inégalité de certaines parties. M. André Messager a joué l'importante, la difficile partie de piano, de facon à donner plus d'une fois l'impression qu'il était luimême l'auteur ; je ne crois pas qu'il y ait de plus grand compliment à lui faire. MM. Rémy, Trombetta et Loeb l'ont fort bien secondé. - Le Quintette pour piano et cordes de M. Colomer, qui ouvrait la séance, exécuté par l'auteur et les susdits virtuoses, est d'une bonne facture, d'un style excellent, et mérite beaucoup d'éloges.

Je tenais à donner quelques détails indispensables sur ce concert d'un si haut intérêt. Le mois prochain nous aurons l'audition du premier acte de la Walkyrie, en répétition chez M. Lamoureux.

BALTHAZAR CLAES.

0

Il n'est bruit depuis quelques jours dans la presse que de l'Imcident arrivé au dernier concert de la Société Philharmonique de Berlin. M. Camillo Saint-Saèns devait-y jouer et plusieurs de ses œuvres figuraient au programme. Au moment où M. Saint-Saèns parut sur l'estrade, il fut accueilli par un silence glacial. Mais lorsqu'il salua le public, plusieurs personnes ayant applaudi, tout le reste de la salle se mit à chûter.

Cette démonstration discourtoise est la conséquence de la polémique ouverte à Paris à propos de *Lohengrin*, polémique à laquelle M. Saint-Saëns a cru devoir prendre une part active.

Récemment, il avait publié dans la France, un article, où morigénant Angers-Revue de ce qu'elle mêne campagne en faveur de Lohengrin, il déclarait que "si l'Allemagne fait à quelques maîtres français l'aumône de quelques représentations, elle ne fait que payer une dette contractée depuis longtemps. "Rien, au demeurant, ne semblait dans cet article de nature à blesser la susceptibilité des Allemands; seulement, M. Saint-Saëns concluait en approuvant ceux qui ont placé la question de Lohengrin sur le terrain patriotique. C'est là ce qui a donné naissance à l'algarade dont nous parlons.

Les journaux allemands rapportent que l'empereur Guillaume se serait très énergiquement prononcé contre le fait
même de l'engagement de M. Saint-Saêns à la Société philharmonique après ce qu'il a écrit. Cette intervention du
souverain peut avoir de très regrettables conséquences,
car c'est en quelque sorte un ordre donné aux institutions
musicales qui avaient l'habitude d'engager des artistes
français et de jouer de la musique française. Il est à craindre
que ce ne soit l'ouverture de la guerre artistique entre les
deux pays. Déjà on assure que certains directeurs de théâtre
vont refuser systématiquement tout nouvel ouvrage arrivant de Paris. Les directeurs des scènes allemandes iraient
jusqu'à constituer une sorte de ligue. Ce serait là, assurément, une regrettable mesure, et qui porterait un grave
préjudice aux auteurs français.

Mais à qui la faute? Quelle nécessité de meller les questions de patriotisme et les querelles politiques à une question d'art où elles n'ont rien à voir! En portant la question sur ce terrain, on devait fatalement aboutir au déplorable résultat que nous voyons. Tant pis pour ceux qui en souffrent. Ils récoltent ce qu'ils ont semé.

٨

Notre compatriote Adolphe Fischer, vient de jouer avec un très vif succès au Gewandhaus à Leipzig, une Suite pour violoncelle de M. Widor. L'habile violoncelliste belge est ensuite parti pour Berlin, où il a joué à la Cour, à la prière de l'Impératrice, qui a en estime particulière le jeu de M. Fischer.

Sarasate vient également de passer par Berlin où il a été l'objet d'ovations enthousiastes.

0

Une note de l'administration du théâtre de la Scala de Milan publiée par les journaux de cette ville, dit que, à la suite d'une visite faite à M. Verdi, à Génes, par des délegués de l'administration, le maëstro a promis de donner à la Scala la primeur de son nouvel opéra, Othello. Il a déclaré que son œuvre n'est pas encore terminée et qu'il lui reste beaucoup à faire, de sorte que la Scala né pourra donner Othello que dans le courant de la saison 1886-1887.

O

Pollini, le directeur du théâtre de Hambourg, se propose de monter cet hiver un opéra: les Français à Nice, dont le poëme a pour auteur.... Richard Wagner. Cette œuvre littéraire date de la jeunesse de Wagner. Il l'écrivit probablement avant le Vaisseau fantôme et Rienzi, à l'époque où il était chef d'orchestre à Magdebourg et à Kœnigsberg. Mais elle ne fut publiée que beaucoup plus tard, en 1841, à Leipzig, pendant le premier séjour de Wagner à Paris. La brochure est sans date et sans nom d'auteur. Voici le titre exact et les personnages de la pièce:

BIANCA ET GIUSEPPE ou les Français à Nice, livret d'opéra.

### PERSONNAGES.

Le marquis Maloi. Bianca, sa fille. Le comte Rivoli, fiancé de Bianca. Giuseppe, frère de lait de Bianca, fils du garde

forestier du marquis. Vincenzo Sormano. Brigitte, fleuriste. Clara, jeune fille de Nice.

Le sujet de la pièce est tiré d'un roman : Die hohe Braut (la grande fiancée) de H. Jos. König (1833). Ce livret était primitivement destiné à Reissiger, maître de chapelle du roi de Saxe; mais il ne fut mis en musique que plus tard et par un autre compositeur, Jos. Kittl, directeur du Conservatoire de Prague, mort à Lissa (Pologne) en 1868, et joué sous le titre : les Français devant Nice, au théâtre de Prague, le 19 février 1848. Une reprise de cet ouvrage eut lieu en 1868 avec une nouvelle mise en scène, puis en 1870, au même théâtre. -M. Musiol cite aussi une exécution à Francfort, en 1853. M<sup>IIe</sup> Bernardini rapporte dans sa biographie de Wagner que celui-ci adressa l'esquisse de ce livret à Scribe en 1837 ou 1838, lui offrant, si le sujet lui plaisait, d'en faire en collaboration un ouvrage pour l'Opéra de Paris. Ce renseignement est erroné. Le livret que Richard Wagner offrit à Scribe est celui du Vaisseau fantôme dont on sait le sort ultérieur.

Trouvé dans les Signale, de Leipzig: "La célébrité est une mine d'or qu'il faut exploiter, disait dernièrement le célèbre compositeur E... è un ami qui lui demandait pourquoi îl ne faisait plus rien paraître; mes autographes se vendaut 12 fr. 30 c. la pièce, je me suis décidé à ne plus écrire que des lettres! n

0

L'érection du monument élevé à la mémoire de Weber, aura lieu à Eutin en 1836. Une grande fête musicale se prépare à cette occasion.

# CONCERTS ANNONCÉS

Samedi 30 janvier, à 8 h. du soir, dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts, 1<sup>re</sup> exécution à Bruxelles de *Mors et Vitu*, oratorio de Charles Gounod.sous la direction de l'auteur et avec le concours de M<sup>mes</sup> Elly Warnots et Schnitzler-Sellb, et de MM. Lloyd et Heuschling.

0

Le concert de M<sup>mo</sup> la comtesse Wandu-Van der Meere, annoncé d'abord pour le 19, aura lieu le 28 janvier, à 8 heures du soir, en la salle Marugg. Le violoncelliste François Bouserez, élève de Joseph Servais, et le pianiste Louis Van Dam, prêteront le concours de leur talent à la charmante cantatrice. Parmi les morceaux donts e compose son intéressant programme, nous en remarquens deux qui n'ont pas encore été chantés à Bruxelles: un air hongrois de Kovacs et l'air d'a l'Automate " des contes d'Hoffmann.

4

Vendredi 29 janvier 1886, à 8 heures et demie du soir, au Cercle artistique et littéraire, concert donué par MM. Eugène Ysaye, Gustave Kefer et M<sup>II</sup>e Céline Laurent.

Programme: 1. Deux sonates: Pastorale et Capriccio (Scarlatti-Tausig), M. Gustave Kefer. — 2. Fantasia appassionnata (H. Vieuxtemps), M. Eugène Ysaye. — 3. Air du 2º acte

d'Hamlet (Amb. Thomas), M<sup>110</sup> Céline Laurent. — 4, Wander-bilder (extraits): a. Gai voyageur; b. Le moulin; c. Fête au village; d. Repos de l'après-midi; e. Feux-Follets, (A. Jensen), M. Gustavo Kefer. — 5. a. Sarabande double et bourrée (J. S. Bach); b. Étude en ré mineur (Lauterbach), pour violon seul), M. Eugène Ysaye. — 6. a. Idylle (Haydn); b. Air de Suzanne (Paladilhe), M<sup>110</sup> Céline Laurent. — 7. a. Danse norwégienne, transcrite par G. Kefer; b. Rigodon (Ed. Grieg); c. Barcarolle en sol mineur (A. Rubinstein); d. Chevauchée des Walkyries (Wagner-Brassin), M. Gustave Kefer. — 8. a. Romance (Svendsen); b. Scherzo-Tarentelle (H. Wieniawski), M. Eugène Ysaye. — 9. Alleluía du Cid (Massenet), M<sup>110</sup> Céline Laurent. — 10. Rondo Capriccioso (Saint-Saéns) M. Eugène Ysaye.

# NÉCROLOGIE

Sont décédés:

Le 16 janvier à Milan, Amilear Ponchielli, célèbre compositeur italien, professeur au Conservatoire de Milan. Après la grande pléiade des compositeurs d'opéras, Ponchielli occupe une place des plus distinguées parmi les maîtres de la scène lyrique italienne. Il laisse une œuvre considérable, dont les Promessi Sposi (sujet délà traité par Potrella), les Lithuaniens, la Gioconda, le Fils prodique et Marion Delorne sont les opéras les plus importants. Il avait encore sur le chantier plusieurs partitions de longue baleine, notamment Olga, les Mores de Valence et Sœur Thérèse. On a aussi de lui quelques compositions dans le style léger et des chants religieux.

Il était né à Paderno Cremonese, le 31 août 1834. Il n'avait

donc pas encore 52 ans.

C'est en allant à la fin du mois dernier à Plaisance, où sa femme Teresa Brambilla, chantait sa *Gioconda*, qu'il a pris la pneumonie qui l'a si rapidement emporté.

- Le 16 janvier, à Londres, Joseph Maas, ténor célèbre, qui eut d'éclatants succès au théâtre et au concert en Angle-

terre.

Issu d'une famille d'origine néerlandaise, il était né à Dartford dans le comté de Kent, le 30 janvier 1847. Après avoir chanté dans les maîtrises comme enfant de chœur, il put, grace à des subsides, aller compléter son éducation de chanteur dans les écoles célèbres de Milan. A son retour, il débuta à Saint-James Hall dans les concerts de Leslie avec un très vif succès, qui lui valut peu après un engagement dans la Compagnie de Kellogg, qui allait parcourir l'Amérique. Aux Etats-Unis, il fut de même qu'à Londres, accueilli avec une faveur marquée. Aussi à son retour, fut il engagé dans la troupe célèbre de Carl Rosa, puis il parut à Her Majesty, où il chanta, en anglais ou en italien, Mignon, Faust (avec Mmo Nilsson), Rienzi, Lohengrin (avec Mmo Albani); sa dernière création fut celle du Desgrieux de la Manon de Massenet,à Drury Lane. C'était un chanteur d'incontestable talent : Sa voix avait un timbre charmant, la mezza voce était notamment d'une qualité rare. Dans l'oratorio, M. Maas était incomparable par la pureté de la diction et la distinction du style. Ses funérailles ont été célébrés le 20 janvier, à l'église Saint-Marc, au milieu d'un grand concours d'amis, d'admirateurs et de notabilités musicales de Londres.

 A Paris, Jules d'Aoust, musicien amateur, dont certaines compositions ne sont pas sans grâce.

— A Wiesbade, le 13 janvier, à l'âge de 69 ans, Heinrich Eberius, chanteur de l'Opéra du Grand-duc de Bade, en der-

nier lieu professeur de musique à Wiesbade.

— A Madrid, le 8 janvier, J. M. Zwelbenz, né à Pampelune,

le 27 décembre 1819, pianiste et organiste.

- A Dresde, le 18 janvier, Joseph Tichatchek, l'un des plus

célèbres chanteurs de l'Allemagne, le créateur de Rienzi et de Tannhœuser, ami intime de Richard Wagner, qui entretint avec lui une lonque correspondance. Il y a doux ans a peime, ses amis et admirateurs avaiétis selennellement célébré le 50<sup>me</sup> anniversaire de ses débuts au l'héâtre.

# CONCERT

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE MUSIQUE dans la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts

le samedi 30 janvier 1886

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

# GOUNOD, MÕRS ET VITA

pour Chœurs et Solis

Le prix des places est fixé comme suit: Grande nef 10 francs. Amphithéâtre 5 — Galeries 3 —

On peut s'inscrire pour les places chez MM, Schott Frères, Montagne de la Cour, 82, et Rue Duquesnoy, 3°.

Nous offrons à nos abonnés au Guide Musical la Partition

## DU CAPITAINE NOIR

Opéra de Jos. Mertens.

Au prix de 12 francs.

MAISON SPÉCIALE POUR

# L'ABONNEMENT DE MUSIQUE

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS SCHOTT Frères, éditeurs de musique, Bruxelles

## RUE DUQUESNOY, 3\*, coin de la rue de la Madeleine.

Libretto.
Un compositeur distingué cherche un livret intéressant pour Opéra-Comique ou Opératte.
Adresser les offres à l'Expédition du Guide Musical.

VIENT DE PARAITRE:

# TABLETTES DU MUSICIEN

pour 1886

QUATRIÈME ANNÉE.

Avec le portrait et la Biographie de

F. A. GEVAERT
Prix: 2 fr. 25.

Bruxelles, SCHOTT Frères, Montagne de la Cour, 82.

## FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédaller Indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

1 00

# Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 INSERTIONS O'ANNONCES: CONDITIONS B'ABONNEMENT : TE NITMEDA La petite ligne . . . . . . . . . . 0.50 Fr. 10 00

25

CENTIMES

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

12.00

La grande ligne

SOMMAIRE. - L'œuvre de Richard Wagner et la société contemperaine, par Américe Boutarel (Suite). — La semaine théâtrale et musicale: Mors et Vita de Charles Gounod, par M. Kufferath. - Variétés: Ephémérides musicales. - Nouvelles diverses : Bruxelles, Eugène Ysaye, Mme Van der Meere, la Première de Fridolin; Anvers: Bianca Capello, Gand, Liège. - Lettre de Paris. - Petites nouvelles. - Concerts annoncés. - Nécrologie.

LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . , 10 00

FRANCE, un an . .

SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE IV.

'œuvre tout entier de Wagner, soit qu'on l'envisage dans son ensemble, soit que l'on se borne à l'analyser par le détail, accuse chez son auteur, outre l'imagination du poëte et le tempérament du musicien, la vigueur intellectuelle du logicien et l'infatigable concentration du penseur.

Wagner n'a jamais considéré le théâtre comme une distraction, fut-elle de nature à trouver accès auprès des personnes d'un goût raffiné. Pour lui, c'est un rouage politique ayant à remplir une fonction dans la cité. " Quiconque conteste ou méconnaît l'importance capitale du théâtre, quant à l'influence de l'esprit artistique sur l'esprit moral d'une nation, prouve qu'il se trouve tout à fait en dehors de ce véritable commerce d'échange, et ne mérite d'être compté ni dans la littérature, ni dans l'art. " Voilà ce que nous lisons dans Art et Politique. Wagner se déclare nettement contre l'école superficielle, qui a pris pour devise ces mots: " l'art pour l'art. " Selon lui, l'artiste manque à sa mission, dès qu'il cesse de subordonner sa fantaisie aux lois sévères de la morale. S'il n'obéit qu'à son caprice, il s'égare fatalement.

Ce sont là les vrais principes, Faute de les avoir observés, nous avons perdu la notion du beau. Notre littérature est devenue un aliment de boudoir, nos peintres et nos sculpteurs se sont mis à la solde des courtisanes, nos musiciens ont remplacé l'expression par la coquetterie, le naturel par l'affectation. Actuel-·lement, la partie essentielle d'un opéra, c'est le ballet. L'éternel féminin nous a submergés.

Voilà pourquoi il faudrait essayer de toucher les âmes par la seule voix qui soit capable d'accomplir des miracles, celle du poëte, celle du dramaturge. Or, dans le domaine musical, le poëte, le dramaturge de la seconde moitié du xix° siècle, c'est Richard Wagner.

On traite à forfait pour les grandes annonces.

Au moment où commença pour lui la carrière militante, la tradition de Glück, modifiée par Spontini, était presque effacée. Rossini avait jeté à tous les échos de l'Italie ses éblouissantes cantilènes et l'Europe entière les avait adoptées. Bientôt Meyerbeer, empruntant à Rossini sa mélodie, peu propre à exciter de violentes passions, et à Spontini ses ensembles pompeux, réussit, grâce à la faveur qui accueillit ses productions, à réduire au silence ces deux rivaux. Wagner seul défendit la bonne cause. Témoin de la rétrogradation du drame lyrique, il eût l'ambition d'en enrayer le cours. Etait-ce intuition géniale? On n'en saurait douter, car son œuvre-type n'est pas sortie de son cerveau tout d'une pièce. Jusqu'à Tristan et Isolde, l'acheminement s'opère avec lenteur. Il n'y a pas d'hésitation, il ne se manifeste aucun mouvement de recul; seulement, le novateur ne sait pas encore iusqu'où il osera s'avancer. Ce n'est qu'après avoir franchi les étapes intermédiaires, qu'arrivé à l'Anneau du Nibeling, il éprouve le désir de justifier théoriquement ses ouvrages antérieurs, conçus d'instinct. Alors, il publie divers écrits et ce qui lui avait été révélé par la pratique de son art se réduit en corps de doctrine, se codifie en un mot.

Après cela, Wagner eut beau protester qu'il ne songeait pas à détruire les vieux clichés d'opéra, ses actes étaient le démenti de ses affirmations. Le monument qu'il avait élevé se dressait comme un trophée de révolution, menaçant les anciennes idoles qui pålissaient devant son éclatante splendeur. Wagner écartait toute concurrence. L'avènement de ses drames lyriques reléguait au second plan ceux qui, jusque là, n'avaient pu être amoindris par la comparaison. Chacun sentait que le règne de la cavatine allait bien-

Telle fut l'origine de la coalition anti-wagnérienne

que nous voyons se désagréger si misérablement. La mort a été pour Wagner le commencement de l'apothéose. Ses œuvres acclamées à chaque audition nouvelle gagnent de proche en proche. Hier, Bruxelles acclamait les Maîtres chanteurs; demain, Paris applaudira Lohengrin, en attendant Tristan et Isolde, l'Anneau du Nibelung et Parsifal.

La résistance n'a plus d'objet. Le courant nous entraîne. Bon gré, mal gré, nous le suivrons. Seuls, quelques journalistes trop compromis pour essayer de renier leur passé décochent encore de loin en loin contre le maître un trait émoussé d'avance :

Telum imbelle sine ictu.

AMÉDÉE BOUTAREL.

## 

# La Semaine théâtrale et musicale

## MORS ET VITA

Trilogie sacrée de Charles GOUNOD

Exécutée pour la première fois à Bruxelles, sous la direction de l'auteur, le 30 janvier 1836.

Birmingham a eu l'été dernier la primeur du nouvel oratorio de l'auteur de Faust; Bruxelles aura eu la première exécution authentique de l'œuvre, sous la conduite même de l'auteur. Et cela achève de nous mettre en lon rang parmi les villes du continent qui se piquent de choses artistiques et musicales. Toute production nouvelle d'un maître tel que Gonnod est nécessairement destinée à un retentissement énorme, et il y a une légitime satisfaction d'amour propre pour nos dilettantes d'avoir contribué dans une certaine mesure à ce retentissement. Au vaillant directeur de la Société de musique, à M. Henry Warnots, revient l'honneur d'avoir eu en cette affaire une intelligente initiative. Il nous avait donné, il y a deux ans, Rédemption. Il nous devait Mors et Vita.

Dans la pensée de l'auteur, les deux trilogies sont du reste la suite l'une de l'autre: M. Gounod le déclaré dans la préface de sa partition.

Peut-être n'était-il pas besoin de cette déclaration écrite pour reconnaître la proche parenté des deux euvres: elle saute aux yeux, les moins expérimentés même ne s'y seraient pas trompés.

Mais M. Gounod aime l'exègèse et le commentaire. Comme s'il craignait de ne pas être compris, il veut tout expliquen. Déjà, dans Rédemption, il nous avait initiés au mystère de son œuvre; il s'était étendu sur le caractère qu'il entendait attribuer à la mélodie typique du Rédempteur. Dans la préface de Mors et Vita, il signale également quatre formes musicales à la persistance desquelles il attache une grande importance. Le commentaire est ingénieux; nous y voyons que ces formes s'appliquent à l'angoisse du châtiment, aux tristesses, aux larmes, aux souffrances des damnés et à la félicité des bienheureux. Il y a la comme une concession aux préoccupations artistiques modernes, une demi conversion à la théorie

des motifs caractéristiques et l'aveu d'un besoin de renouvellement de l'esprit et de la forme, qu'il est extrêmement intéressant de constater. Après tout, ce trouble est tout à l'honneur du grand artiste qui le ressent, car il témoigne de la sensibilité de sa nature et de la justesse de son sentiment. Senlement, je crains bien qu'ici M. Gounod ne soit le jouet d'une illusion. Dans Mors et Vita, les formes essentielles signalées dans la préface n'entrent pas plus dans la trame musicale que la mélodie typique de Rédemption. Elles apparaissent simplement, sans modification qui augmente, restreigne ou nuance leur expression, comme des thèmes de rappel ramenés sans doute avec une grande habileté, mais n'ayant aucune part directe au développement intime de l'idée. Les développements sont là pour préparer le retour des mélodies et des harmonies typiques, alors que celles-ci devraient au contraire être la partie essentielle, constitu tive des développements. D'où il résulte qu'elles ne contribuent nullement à l'unité de l'œuvre. Elles seraient faites plutôt pour la détruire, si chez un artiste tel que Gounod, la puissance du sentiment ne suppléait à l'insuffisance de la forme dans la direction cherchée, et ne forçait, en dépit de toutes les combinaisons voulues, l'inspiration à suivre sa pente naturelle et à moduler suivant l'impulsion morale à laquelle elle obéit.

J'insiste sur ce point, car il est très important pour apprécier l'œuvre dernière d'un maître qui a exercé une si légitime et si durable influence sur l'art contemporain. Gardons-nous d'apporter en cette appréciation notre goût personnel et nos théories actuelles. A ce point de vue, on doit cette vérité à Gounod, que Mors et Vita n'est pas une révélation, ni une nouveauté introduisant dans l'art un élément jusqu'ici inaperçu. Il faut, au contraire, prendre la trilogie comme la conclusion de tout son œuvre antérieur. Et dans ces limites, il est certain que l'avenir assignera une place capitale à ce dernier né de la muse de l'illustre maître. Il n'est pas, en dépit de ses dimensions et de ses visées, ce que Gounod a écrit de plus grand. Une remarque singulière et qui m'est revenue de divers côtés, c'est qu'à la simple lecture au piano cette partition offre infiniment plus de variété et d'intérêt qu'à l'exécution intégrale avec chœurs et orchestre. Cela ne tient pas seulement à l'architecture générale, au plan d'ensemble de la composition, mais aussi à la facture et à la qualité de l'inspiration.

La force expressive des harmonies et des thèmes choisis pour caractériser les sentiments extrêmes de douleur ou de félicité, reste de beaucoup en deçà de ce que d'autres maîtres modernes nous ont donné dans ce sens. Quant à la facture, il y a un parti pris de ne se servir que des moyens les plus simples, qui doit fatalement engendrer la monotonie; les chœurs sont rarement écrits à plus de deux parties réelles; les ensembles de solistes, duos, quatuors, offrent, chose plus grave, des analogies de forme qui ont lieu de surprendre chez un maître tel que Gounod. Je citerai par exemple la faiblesse de facture du Quid sum miser. et de l'Ingemisco tanguam reus, où les quatre solistes reprennent à tour de rôle la phrase initiale du soprano, et d'une facon identique, sans que l'auteur songe à utiliser la réunion des quatre voix. Si c'est un parti pris, je cherche en vain à m'en expliquer le but, car ces deux morceaux qui se développent d'une façon absolument pareille, ne gagnent rien à n'être pas plus travaillés.

La même observation s'applique à d'autres morceaux, chœurs ou ensembles de solistes. Ajoutez à cela la prédominance des mouvements lents (car îl n'y a qu'un seul allegro de quelques mesures dans toute la première partie), la discrétion voulue de l'accompagnement orchestral où tous les dessins se perdent en une harmonie vague, en un murmure harmonieux mais sourd, d'où ne se détachent que quelques phrases de hautbois et le chant des violons, fidèles serviteurs des premières parties vocales, et vous comprendrez l'impression d'indéniable lassitude laissée au public par toute la première partie de la trilogie.

Dans la discrétion d'une exécution intime et fragmentée, des détails gracieux, des finesses charmantes d'harmonies, d'ingénieuses trouvailles d'expression se revelent. Je citerai ainsi la belle phrase des violons du Requiem dona eis, le double chœur dans le style liturgique. A custodia matutina, qui est d'un très beau caractère; le Quid sum miser qui exprime une sorte de confiance craintive d'un sentiment très fin ; le Felix culpâ qui, dans la même note, serait délicieux s'il ne rappelait je ne sais quelle inspiration de Haydn et ne renouvelait les impressions du morceau précédent; la jolie pastorale du ténor, Inter oves, un bijou qui est de la veine délicate de Mircille; enfin, la dernière partie de l'Agnus Dei et l'épilogue qui est l'entier développement du motif typique du Requiem. Voilà pour la première partie. Dans la seconde et la troisième, à côté de pages banales telles que la marche du Judex dont l'idée mélodique toutefois n'est pas sans noblesse, presque tous les morceaux seraient à mentionner : le Judicium electorum avec le charmant épisode du soprano solo (Beati qui lavant) repris ensuite par le chœur; le récitatif et le chœur des damnés (Judicium rejectaneorum), le prélude de la Vision de saint Jean ; la Jérusalem cœlestis ; le Sanctus où les violons ont un très ingénieux dessin en trilles, et où reparaît en majeur le motif du Requiem dona eis: le quatuor (Lacrymæ, dolor, mors) qui débute par une phrase exquise du soprano; enfin, l'Hosannah final dont le motif est banal. mais qui se développe avec aisance et éclat. Le seul reproche que l'on puisse faire à cet ensemble de pages captivantes et hors de pair de la trilogie, c'est de n'avoir pas un caractère religieux très prononcé et de couler d'une inspiration un peu uniforme. M. Gounod a une manière de phrases enveloppantes que l'on retrouve en toutes ses œuvres dramatiques, lyriques ou sacrées. Mais il est trop commode de le lui reprocher. Il est convenu que ces choses tendres et frôlantes, que ces caresses parfumées, que ces airs très doux et ces voluptueuses harmonies où se glissent de fâcheuses progressions, agacent nos nerfs et doivent nous paraître fades. N'oublions pas toutefois qu'elles sont la marque distinctive des œuvres de l'artiste et qu'elles constituent la note très personnelle de M. Gounod. Au sortir de l'exécution, mon très éminent et toujours spirituel confrère Gustave Frédérix émettait à ce propos une observation très juste, à savoir que "Gounod a contre lui non seulement sa propre personnalité, mais encore celle de tous les compositeurs qui s'en sont taillé une dans la sienne.

Le fait est que toute une génération de musiciens s'est approprié les procédés, les formules harmoniques et jusqu'aux idées du maître. Elle a inondé le monde de productions où l'on retrouve le Gounod de Faust, de Mireille et de Roméo et Juliette. Et comme on se lasse de tout, même des meilleures choses, on en veut aujourd'hui à Gounod, à l'original, de toutes les mauvaises copies qui courent le monde sous des noms d'emprunt. Gardonsnous de cette mauvaise humeur. C'est un privilège assez rare dans l'art que de faire souche d'une aussi abondante lignée. Il est le signe tout au moins d'une supériorité. Le moins que nous puissions faire, c'est de vouer une respectueuse admiration à ces maîtres. Ils existent après tout. Nos enervements et nos dédains, s'il le faut, gardons-les pour les imitateurs et les parasites.

L'exécution de Mors et Vita sous la direction de Gounod a été très remarquable. Il y a longtemps que la Société de musique ne nous avait donné un aussi bon ensemble de chœurs et de solistes. Je suis heureux de rendre cette fois hommage à la distinction de M<sup>11e</sup> Elly Warnots. Elle a chanté toute sa partie en musicienne accomplie et en cantatrice sachant dire, avec émotion et simplicité. Son mérite est d'autant plus grand que sa voix semble rebelle à l'expression des choses douces et caressantes. Mme Schnitzler-Selb d'Anvers, elle aussi, est une musicienne d'une rare intelligence, et sa voix de contre-alto a eu des notes d'une belle ampleur. M. Heuschling, l'excellent baryton, a un rôle effacé dans la première partie de la trilogie, et les récitatifs qu'il a dans la deuxième et la troisième n'ont pas un très grand caractère. Il y a mis toutefois son large style et sa belle diction. Parmi les quatre solistes, l'impression la plus vive a été laissée par M. Lloyd, le ténor anglais, qui avait crée cette partie à Birmingham. On a été ravi d'entendre cette jolie voix, dont la justesse absolue et l'égalité dans tous les registres sont également remarquables, et cette diction si simple et si distinguée, expressive sans exagération, correcte sans froideur. Cette réunion d'artistes formait, en somme, un excellent quatuor et tel que l'on n'en trouvera pas aisément un second.

MAURICE KUFFERATH.

### 

## VARIÉTÉS.

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 5 février 1779, à Bruxelles, naissance de François Van Campenhout. — Oe sera l'éternel remords de celui qui écrit ces lignes que d'avoir causé du chagrin à un vieil ami, en révélant au public cette date malencontreuse de 1779, qu'il tenaît cachée à tous les regards. Il avait soixante ans et il voulait n'en paraître avoir que quarante. Cela du moins nous aura valu de sa part une lettre des plus spirituelles, lettre que les journaux et les biographies ont fait assez connaître (voir Guide musical du 27 mai 1890), ce qui nous dispense, vu son étendue, de la reproduire ici. Chanteur, compositeur, auteur de la Brabançonne, notre tyrtée de 1830,grâce à cette dernière circonstance, est au rang de nos gloires nationales; on serait mal venu aujourd'hui à discuter la valeur de l'œuvre sacro-sainte qui a sauvé de l'oubil le nom de Campenhout.

— Le 6 février 1818, à Londres, naissance de Henri Litolff, d'un père français et d'une mère anglaise. — Depuis huit jours on ne parle que du grand artiste; ses Templiers l'ont. placé bien haut dans l'estime des Bruxellois et c'est le digne couronnement d'une carrière déjà brillamment fournie.

— Le 7 février 1844, à Leipzig, 1<sup>st</sup> concert des sœurs Milanollo.—Le monde entier a retenti de leurs succès et s'il fallait les compter ce serait par milliers. Teresa, l'année, aujourd'hui la femme d'un général français, no se fait plus entendre que dans des concerts de bienfaisance. Maria, la cadette, est morte en 1848.

— Le 8 février 1787, à Paris, le Comte d'Albert (en 2 actes) et la Suite du Comte d'Albert (en un acte) de Grétry. — L'une pièce était le complément de l'autre. Sedaine en avait écrit les paroles.

Avant d'être joué à la Comédie-Italienne, le double opéra : le Comte d'Albert et la Suite du Comte d'Albert, avait paru à Fontainebleau devant la Cour, le 13 novembre 1786.

 Le 9 février 1812, à Pesth, les Ruines d'Athènes de Beethoven. - Composition de circonstance illustrant une allégorie en un acte. Ecrite par Kotzebue pour l'inauguration du théâtre de Pesth. Le roi Etienne, encore du même genre, de Kotzebue et Beethoven, fut enfin exécuté pour la première fois à cette occasion. La partition des Ruines d'Athènes, écrites hâtivement (l'ouverture surtout porte des traces de cette précipitation), parce qu'elle devait être prête à jour fixe, ne comprenait d'abord ni le chœur des derviches, ni la marche solennelle d'entrée en mi bémol, ni la marche turque; ces morceaux qui donnent à l'œuvre presque toute sa valeur furent ajoutés par Beethoven lorsque les Ruines d'Athènes servirent une seconde fois (en 1822) à inaugurer un théâtre, celui de Josephstadt, à Vienne. Sur les trois, cependant, un au moins n'était pas nouveau : la Marche turque avait déjà été mise en variation par Beethoven dès 1810 (op. 76). D'après un catalogue manuscrit, cité par Thaver, ce thème alla turca ' serait un air populaire russe.Le fameux chœur des derviches: dont l'accompagnement s'écartant à peine de l'unisson est une de ces trouvailles d'une simplicité hardie que font seuls les esprits d'élite, et où le tournoiement est si ingénieusement indiqué, plutôt qu'imité, par les figures en triolets rapides les violons et altos. L'originalité de cette "turquerie " conventionnelle pourrait être poussée plus loin encore, si l'on tenait compte de l'annotation assez curieuse qui se trouvait; en tête de ce morceau, dans le manuscrit de Beethoven : N.B. Alle Mögliche hierbei lärmende Instrumente, wie Kastagnetten, Schellen, etc. d. g. (N. B. Employer ici tout ce qu'on pourra d'instruments bruyants, comme castagnettes,

Les Ruines d'Athènes n'ont plus été entendues au Conservatoire de Bruxelles, depuis son concert du 7 décembre 1879.

— Le 10 février 1839, à Paris, Joseph Blaes, professeur de clarinette au Conservatoire de Bruxelles se fait entendre pour la première fois à la Société des concerts du Conservatoire. "Son talent, dit Fétis (Biogr. univ. de mus. T. I, p. 430) y fit une vive impression et les journaux de musique, organes de l'opinion publique, exprimèrent en termes admiratifs sur l'effet qu'il avait produit. Quelques jours après, la Société des concerts lui en donne un nouveau témoignage en lui offrant une médaille d'honneur. "

Joseph Blaes, le 8 février 1846, tut encore appelé à l'honneur de se faire entendre à la Société des concerts du Conservatoire, cette fois avec sa femme, M<sup>me</sup> Blaes-Meerti.

Le, 11 février 1741, à Liège, naissance d'André-Ernest-Modeste Grétry.— Il est peu de musiciens sur lesquels on ait tant écrit depuis quelque temps, ce qui est le signe certain de la trace profonde que le grand Liégeois a laissée dans tous les esprits. Si nous avons l'opinion de certains critiques, nous avons aussi le jugement des hommes les plus compétents en musique, et pour n'en citer qu'un, prenons Rossini. "Vieillies I

et passées de model "s'écria-t-il un jour dans un cercle où il était question de l'auteur de Richard, vous parlez de Grétry sans le connaître. Les beautés de Grétry vivront toujours. C'est le compositeur le plus français que vous ayez, quoiqu'il fut Liégeois. Certes, il faut l'avouer, Grétry n'est pas complet: il est arrivé dans un temps où l'opéracomique n'était qu'un vaudeville avec des airs nouveaux. Il fut le premier à lui donner le style. Quel essor mélodique lui fit-il prendre! Quels ravissants développements dans la déduction des idées! Quelle adorable vérité dans l'expression, et quelle puissance dramatique! Grétry est insuffisant dans la partie harmonique, c'est vrai; mais il y a une observation à faire, c'est que du temps de Grétry on chantait sur la scène et que maintenant nous chantons dans l'orchestre. Enfin, pour dire toute ma pensée, avec un petit rien on peut compléter ce grand compositeur, auquel on n'a à reprocher que des fautes d'ortographe. ,

## 

## Nouvelles Diverses

# **B**ELGIQUE

### BRUXELLES ET PROVINCE.

Au Cercle artistique et littéraire, il y a eu, vendredi dernier, une extrêmement intéressante soirée musicale. Pour la première fois depuis ses débuts sérieux dans la carrière de virtuose, M. Eugène Ysaye se faisait entendre devant un public bruxellois. Disons tout de suite que le jeune et déjà célèbre virtuose, a fait une vive et profonde impression sur l'auditoire. C'est évidemment un artiste hors de pair et un violoniste de premier ordre, qui a une personnalité et une physionomie bien a lui, à côté des maîtres contemporains du violon, Joachim, Sarasate, Wilhelmj. Dernier élève de Vieuxtemps, il s'est débarrassé très heureusement, au cours de ses pérégrinations lointaines, de certains vices de l'école belge, tels par exemple que le vibrato sur chaque note et l'abus des coups d'archets très appuyés au talon, qui produisent notamment sur la 4º corde un son rauque et sauvage, rarement agréable. En revanche, M. Ysaye a conservé tout ce qui fait la supériorité de l'école de Vieuxtemps, la justesse du son, l'ampleur de la diction, la netteté du mécanisme et par dessus tout, la souplesse de l'archet. Je ne sais pas de violoniste ayant une pareille vigueur du bras droit. M. Ysaye attaque le son avec une franchise incomparable: il pousse de la pointe il tire du talon avec une verve sans égale, et je ne sache que Joachim et Wilhelmi qui aient un aussi grand son. Il est vraiment extraordinaire qu'un virtuose aussi surprenant soit pou rainsi direinconnu dans son propre pays. Depuis dix ans, M. Ysaye parcourt l'Europe en tous sens, recueillant partout d'énormes succès, et l'on n'a trouvé aucune occasion de le produire soit au Conservatoire, soit à l'Association des Artistes musiciens, soit aux Concerts populaires ! N'est-ce pas invraisemblable?

Heureusement pour M. Ysaye, il n'aura rien perdu à attendre. Le public du Cercle artistique lui a fait, vendredi, un chaleureux et bruvant accueil.

A côté de M. Ysaye, on a entendu à cette soirée du Cercle, une cantatrice qui promet beaucoup, M<sup>10</sup> Laurent dont la voix est d'un très beau timbre, éclatant et brillaut; et le pianiste Gustave Kofer dont le talent sérieux et réfléchi nous est particulièrement sympathique. M. Kefer a eu un très grand succès au Cercle artistique, dont le public ne passe pas pour être facile. M.Kefer a joué de petites pièces assez banales de Jensen, de très jolis morceaux de Grieg et la transcription de la *Chevauchée des Walkyries* de Brassin, qui lui a valu un double rappel. M.K.

0

Nous avons assisté jeudi à l'exécution d'une opérette en 1 acte, la Première de Fridolin, dont la musique est due à l'un des mieux doués de nos jeunes compositeurs belges, M. Emile Agniez. C'est une fort agréable partitionnette où nous avons particulièrement remarqué une valse très gracieuse, une très élégante sérénade et un trio fort bien construit. Le livret de cette piècette, où ne manquent ni l'esprit ni les drôleries, est de M. Courtier, dans les salons duquel l'œuvre a été exécutée par un ensemble d'amateurs qui n'auraient pas fait mauvaise figure sur une véritable scène : citons Mi<sup>10</sup> Brass, toute charmante en jeune première, M<sup>20</sup> Courtier, très piquante en soubrette, M. Courtier fils, en boudiné très réussi des pieds à la tête, M. Stappen en téner soupirant de figure et de voix agréable. Bref, succès d'auteurs et d'interprétation.

B

Le concert de M<sup>me</sup> la comtesse Vanda van der Meere, fixé d'abord au mardi 19, puis remis par suite de difficultés d'organisation, a eu lieu jeudi soir à la salle Marugg, en présence d'un auditoire très choisi.

Très émue à son apparition,  $\mathbf{M^{me}}$  Vanda van der Meere n'a pu donner qu'une idée incomplète de ses moyens dans la cavatine de Linda di Chamounix. Le contour musical aurait pu être mieux accusé et la vocalisation d'un rendu plus net et plus précis. Cependant le timbre de sa voix de soprano d'une nature toute particulière lui avait déjà valu des applaudissements. La mazurka, de Chopin, - arrangement de Mme Viardot- la romance des Roses, dont le programme n'a point fait connaître l'auteur, et la chanson hongroise de Kovacs ont mieux falt apprécier le côté expressif et l'originalité de son talent, mais l'air de l'automate des Contes d'Hoffmann semble écrit tout exprès pour la jeune cantatrice. A côté du registre ordinaire du soprano existe une voix de tête aux sonorités douces et argentines comme celles d'une clochette, permettant à la virtuose de gravir sans aucun effort les degrés les plus élevés d'une échelle qui monte jusqu'au mi hemol. On n'imagine pas une interprétation plus exacte de cette scène étrange et charmante de la poupée qui chante. Mª van der Meere a terminé la séance par le bolero, la véritable Manola de Bourgeois. où elle a de nouveau émerveillé ses auditeurs par des effets d'échos qui n'appartiennent qu'à elle et des tenues d'une longueur invraisemblable. Le public en a redemandé le second couplet et l'artiste dont la voix était aussi pure qu'au début de la soirée s'est gracieusement rendue à son désir.

Les morceaux de chant ont été séparés par MM. Bouserez, violoncelliste, et Van Dam, pianiste. On a applaudi le son vigoureux du premier et la süreté de mécanisme du second. M. Van Dam avait intelligemment choisi son répertoire et l'on a particulièrement goûté la danse de Grieg, l'un des auteurs favoris du moment.

A la fin de la soirée, la petite Lola van der Meere a chanté, d'une voix fraîche et pure, une jolie romance. P. Z.

Deux séances musicales ont eu lieu dimanche, 17 janvier, et ces deux séances étaient intéressantes.

A 10 1/2 h. du matin, M. Léon van Cromphout, le brillant élève de M. Mailly, a donné à la salle Pleyel, chez M. Desmet, rueRoyale,une audition où il a fait entendre divers morceaux qu'il a exécutés depuis au grand concert du Palais de l'Industrie, à Amsterdam.

Nous avons surtout admiré son interprétation du concerto en mi bémol de Beethoven, M. Van Cromphout a la simplicité et l'élévation de style qui convient aux compositions classiques, et, malgré sa correction parfaite, son jeu ne manque pas de rayonnement. Il a joué également avec une grande pureté deux compositions de M. Alphonse Mailly, la délicieuse Barcarolle et les Impressions d'avril où passe un souffle printanier, un fragment de Liszt et l'étude en ut de Rubinstein, l'une de celles qui réclament le plus de vigueur et d'agilité.

Les morceaux de piano ont été séparés par deux mélodies de M. Van Cromphout — Champs et les Étolies — d'un sentiment distingué que M<sup>10</sup> Dumonceau, accompagnée par l'auteur, a bien fait ressortir. La ligne vocale pourrait se dégager davantage, mais l'accompagnement est d'un travail exouis.

Pour le concerto de Beethoven, l'orchestre était remplacé par un second piano. M. Huybrechts qui tenait la partie a déployé les qualités d'un excellent musicien, figurant un orchestre discret qui soutient le virtuose sans jamais l'écraser.

A deux heures, les fidàles du Conservatoire se sont retrouvés à la deuxième séance pour instruments à vent, organisée par M. Dumon. Ce titre, à proprement parler, n'était pas justifié par le programme; les instruments à cordes y interve naient pour une bonne part, et c'est peut-être cette variété qui a fait le charme et la réussite de l'audition. L'andante et scherzo de Taffanel, malgré des mérites de facture,n'a obtenu qu'un succès d'estime, mais l'L'alple d'Hartmann a été un enchantement. L'introduction en est charmante et l'adagio avec son thème sympathique, phrasé à ravir par M. Edouard Jacobs, a captivé l'auditoire.

L'admirable septuor de Beethoven, admirablement rendu par un groupe d'artistes d'élite, a terminé cette belle et intéressante séance. M. Poncelet mérite d'être cité spécialement; il a trouvé moyen de se faire remarquer dans cet ensemble si parfait, chaque phrase de clarinette se détachant sur le tout, pure de sonorité et colorée des nuances les plus délicatés.

Un rappel chaleureux et unanime a forcé à reparaître à la fin du concert les vaillants interprètes de l'œuvre de Beethoven.

P. Z.

Nous venons de voir un très curieux et très ingénieux appareil dù à l'invention de M. Charles, le flütiste bien connu. Cet appareil est destiné à faciliter la copie de la musique. C'est l'application à l'écriture musicale des procédés autographiques nouveaux utilisés depuis quelques années pour le dessin.

Au moyen d'une encre spéciale et d'un papier autographique, d'une composition nouvelle et qui a sur l'aucien papier autographique l'avantage d'être absolument blanc et très satiné, tout musicien pourra lui-même écrire la copie destinée à la reproduction.

Autre nouveauté à signaler. M. Charles a fait exécuter un petit instrument qui remplace la plume à cinq bees, dont on se servait jusqu'ei pour ligner le papier autographique. Le procédé nouveau étant purement mécanique, il en résulte une grande économie de temps et une sûreté absolue, avantage énorme pour les ateliers de copie. La reproduction se fait comme par le passé sur la pierre lithógraphique à un nombre indéterminé d'exemplaires. Ajoutons que M. Mommen a construit pour M. Charles, une boite très coquette comprenant tous les instruments nécessaires. Les musiciens auront ainsi désormais leur bôte comme les peintres.

### ANVERS.

Lundi 1er février a eu lieu au théâtre royal la première représentation de *Bianca Capello*, grand opéra en 5 actes de M. Jules Barbier pour les paroles et Hector Saiomon pour la musique.

Le public anversois paraît avoir attaché un certain intérêt à cette première, car la salle du théâtre était pleine, ce qui est assez rare à Anvers.

Quant à l'œuvre nouvelle, il est assez difficile de se prononcer sur sa valeur. Est-ce nn succès? et restera-t-elle au répertoire? Je serais bien embarrassé de vous le dire. L'exéaution n'a pas été ce qu'elle aurait dû être sur une scène aussi importante que la nôtre, et m'est avis qu'on anraît pu sans inconvénient retarder de quelques jours la première pour permettre à l'orchestre de se perfectionner. Si l'œuvre n'a pas eu tout le succès que peut-être elle mérite, cela provient surtout des hésitations et des incertitudes de l'orchestre et des chœurs. Aussi me réservé-je de revenir plus tard sur l'opéra nouveau, quand l'exécution sera plus fondue. Pour le moment, je me bornerai à vous signaler la jolie romance du ténor (M.Cossira), ainsi que le trio final du premier acte, les couplets de la basse (M. Guillabert) au troisième acte, le duo entre M. Cossira et Mme Delprato (Bianca) au quatrième acte; enfin la grande scène d'empoisonnement au dernier acte où tous les artistes, surtout M.Seguin (François de Médicis) et Mmº Delprato se sont fort distingués.

Gounod est arrivé en notre ville; il vient surveiller les dernières répétitions de Mors et Vila qui sora exécuté le 10 février par les chœurs et l'orchestre de l'Association des Artistes musiciens. Gounod est, vous le savez, lo président d'honneur de cette association.

A la Société de musique, Peter Benoit prépare le Requiem de Berlioz qui sera exécuté à la fin de la saison.

#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 25 janvier, Galathée et le Grand Mogol; mercredi 27, Faust; vendredi 29, les Huguenots; dimanche 31, Galathée et Aïda.

La reprise de Galathée, pour le bénéfice de M<sup>11s</sup> Lucie Duchateau, première chanteuse légère, a été assez bonne et aurait été meilleure encore, si M. Bouit — qui a décidément pordu sa voix — n'était de nouveau venu faire des siennes. Malgré cela, la bénéficiaire s'est fait applaudir, et dimanche, grâce à M. Idrac remplaçant M. Bouit, le petit opéra-comique de Massé a fort bien marché. Le rôle de Mydas y servait de début à un nouveau trial, M. Lespinase, qui a semblé plaire

Vendredi et dimanche, représentations avec M. Warot, toujours excellent acteur, mais dont l'organe commence à laisser sentir la fatigue, malgré l'habileté consommée du chanteur. Néanmoins, succès pour ce favori du public ainsi que pour les antres interprètes des Huguenots et d'Aida.

C'est le 23 février qu'aura lieu le second concert du Conservatoire, il sera exclusivement consacré, comme je vous l'ai déjà annoncé, à l'exécution d'œuvres d'Henri Waelput; le programme porte la symphonie n° 3, des fragments du drame lyrique Stella, le premier allegro du concerto de flute, des lieder. etc.

Le 28, à la société royale des Mélomanes, la première d'un opéra-comique inédit en deux actes: *Les amours d'Arlequin* dusparaît-il, à la collaboration de trois disciples de Thémis. P. B.

### LIÈGE.

Le premier concert annuel du Conservatoire a eu lieu au théâtre royal samedi, la semaine dernière.

A côté du prélule et du finale du premier acte de Parsifal de Richard Wagner, une large part était réservée à la musique russe en la personne de MM. Borodine, César Cui et Moussorsgsky. Les solistes étaient M. Joseph Wieniawski et M<sup>m</sup>e Philippine Von Edelsberg.

L'élévation de style et la grandiose polyphonie de l'œuvre wagnérienne ont profondément impressionné le public l'égeois. L'orchestre et les chœurs (200 exécutants) sous la direction de M. Radoux l'ont mise, du reste, dans un jour éclataut. On a cntendu ensuite la 2° symphonie en se mineur de Borodine que vous venez d'entendre à Bruxelles, ce qui me dispense de vous en parler.

Son exécution a été fort soignée et elle avait du reste été minutieusement étudiée.

Les autres morceaux russes portés au programme étaient de moins large envergure. C'était la Suite-Miniature de César Cui dont la finesse orchestrale a été très remarquée, et une Danse persane, ceuvre posthume de Moussorgsky, où la couleur locale et la vérité dénotent un compositeur original, malheurcusement enlevé trop tôt à l'art musical russe. Quant aux solistes, ils ont été accuellis très chaleureusement. M'e Von Edelsberg a prouvé dans l'air de la Clémence de Titus de Mozart surtout, ensuite dans une Berceuse Vénitienne de Faccio et l'air de la coupe d'Herculanum de F, David, une cantatrice connaissant toutes les ressources du style et se servant avec habileté d'un voix de contralto qui a conservé des sons magnifiques dans le grave et des demi-teintes, agréables dans les garves et des demi-teintes, agréables dans les garves et des

M. Joseph Wieniawski, dont je n'ai pas à faire l'éloge, a joué en maitre son concerto en sol mineur. Cette œuvre se distingue par une facture habile, par des idées élégantes; le premier allegro et l'andante nous semblont les parties les mieux réussies. Indépendamment de son concerto, M. Wieniawski a joué les variations en fa mineur de Haydn, le Perpetuum mobile de Weber, la Valse Caprice en la de Schubert-Liszt et la Polonais en mi bémol de Chopin.

Le public ne lui a ménagé ni ses applaudissements ni ses rappels.

Le Cercle musical des Amateurs, présidé par M. Eug. Hutoy, vient de prendre l'initiative d'une œuvre qui sera accueillie avec la plus vive sympathie par le public liégeois.

Il s'agit d'organiser des séances musicales dont les recettes seraient affectées à l'érection des monuments funéraires en mémoire de Jacques Dupuis, Etienne Soubre et Léonard Terry.

Le Cercle musical des Amateurs voudrait perpétuer le souvenir de ces maitres liégeois, en faisant couler en bronze les médaillons et bustes, dont les modèles ont été mis gracieusement par les artistes à la disposition du Comité organisateur.

Celui-ci se compose de MM. Eugène Hutoy, président; Oscar Dossin, directeur; Alf. Faust, secrétaire-trésorier; Jos. Boussart, F. Bodson, R. Trapmann et Wilmotte, membres.

Ces messieurs comptent faire appel aux sociétés de musique de la ville et des environs, pour l'organisation de concerts au profit de l'œuvre, il ne paraît pas douteux que toutes auront à œur de contribuer à la réalisation de leur projet.

La première séance sera donnée par le *Cercle musical*, le mercredi 17 février, dans la salle de la Société libre d'Emulation.

Jules Ghymers.

# 

## FRANCE.

CRANGER

### (Correspondance particulière)

Paris, le 2 février 1886.

Je ne saurais vous parler de la fameuse représentation de gala donnée à l'Opéra le mardi 26 janvier, puisque, ce lendemain de la première des *Templiers*, j'étais encore à Bruxelles. Je ne saurais donc vous renseigner au sujet de la prétendue reconstitution de musique antique faite par un certain M. Charles de Sivry pour accompagner les fragments de l'Agamemnon d'Eschyle, traduits par M. Henri de Bornier et offerts au public par les artistes de la Comédie-Française. J'aurais été curieux, je l'avoue, de voir comment un musicien avait pu s'y prendre pour nous rendre ce qui n'existe plus, pour nous faire connaître ce dont il ne peut même se faire une idée, puisque la musique scénique des Grecs est pour nous chose aussi inconnue que celle qu'on peut faire dans Saturne ou dans la Grande-Ourse. Hélas! je n'ai pu, et ce sera le regret de

Mais je puis du moins vous dire quelques mots du nouveau et gentil petit ballet les Jumeaux de Bergame. qui faisait partie de ce grand spectacle de gala et dont l'Opéra a donné le lendemain la véritable première représentation. Vous n'êtes pas sans savoir que l'aimable chevalier Claris de Florian, le fabuliste des enfants, l'auteur de Galathée, d'Estelle et Némorin, de Gonzalve fut, dans les anuées qui précédèrent la Révolution, l'un des fournisseurs les plus recherchés du théâtre de la Comédie-Italienne, auquel il donna toute une série de gentilles arlequinades dont la valeur scénique était secondaire, mais qu'il savait entourer de cette grace mignonne et un peu efféminée à laquelle il dut surtout sa fortune. C'est le 13 août 1782 qu'il fit représenter celle intitulée les Deux Jumeaux de Bergame, dont la donnée première, bâtie sur la ressemblance de deux frères jumeaux, est comme une sorte de réduction de celle des Ménechmes, empruntée à Plaute par notre Regnard il y a quelque deux cents ans, Le 20 novembre 1868, M. Charles Lecocq, qui avait fait adapter en opéra-comique la petite comédie de Florian, donnait à l'Athénée ses Jumeaux de Bergame, mis en musique. Les voici qui nous reviennent aujourd'hui sous une troisième forme, celle du ballet. Florian ne croyait pas sans doute vivre si longtemps par un ouvrage aussi modeste.

Notez que ces nouveaux Jumeaux n'avaient nullement été faits pour l'Opéra. On eut l'idée, l'an dernier, pour l'inauguration du Casino de Paramé, près de Saint-Malo, d'improviser un petit ballet à quatre personnages, qui devait être exécuté par quatre danseuses de l'Opéra. MM. Nuitter et Mérante brochèrent un scénario dont ils empruntèrent le sujet à la bagatelle de Florian, M. de Lajarte improvisa une musique conçue dans les données anciennes du ballet, c'est-à-dire basée sur l'emploi de motifs connus et habilement mis en œuvre, et le tout fit la joie des baigneurs de la plage bretonne. Pour la représentation à l'Opéra, il fallut élargir le cadre, agrandir un peu l'action, entourer les quatre personnages principaux des masses nécessaires sur une si grande scène: cela fut fait en un tour de main, et c'est ainsi que les Jumeaux de Bergame nous sont apparus l'autre soir, gentils, mignons, sans prétention, et constituant un spectacle agréable à l'œil et sans deplaisir pour l'oreille. Tels qu'ils sont, je ne serais pas étonné qu'ils fournissent une carrière de quelque étendue.

Pendant ce temps, l'Opéra-Comique, qui doit enfin nous donner jeudi le Mari d'un jour, les trois actes nouveaux de M. Arthur Coquard, offrait en matinée, à son public du dimanche, la reprise du Nouveau Seigneur de village, de Boiëldieu. Les retards successifs apportés à cette reprise avaient fini par mettre Mme Molé-Truffier, qui est dans une "position intéressante, , dans l'impossibilité

de jouer l'innocente Babet. C'est Mile Chevalier, une artiste toute aimable et toujours prête à bien faire, qui a été appelée à la remplacer, tandis que M. Soulacroix jouait l'autre rôle important de l'ouvrage. Tous deux ont été fort bien accueillis, et cette réapparition du petit chefd'œuvre de Boiëldieu a été fort bien vue du public. Ce qui prouve une fois de plus que l'Opéra-Comique pourrait, à la condition de bien choisir, faire encore plus d'un heureux emprunt à son ancien répertoire, si riche à la fois et si varié.

Je finis sur un deuil. M. Gustave Chouquet, conservateur du Musée instrumental du Conservatoire, est mort, samedi dernier, des suites d'une attaque de paralysie dont il avait été atteint seulement quelques jours auparavant. Il était âgé de 65 ans. Il avait pris à cœur ses fonctions, qu'il remplissait avec le plus grand soin, sinon avec une compétence absolue. On lui doit une assez bonne Histoire de la musique dramatique en France, qui avait été couronnée par l'Académie des Beaux-Arts, et un intéressant catalogue du Musée, dont il avait la garde, catalogue dont une seconde édition illustrée avait paru l'an dernier. ARTHUR POUGIN.

L'incident de la Société philharmonique de Berlin continue d'alimenter la polémique des journaux. M. Camille Saint-Saëns a adressé à ce propos une lettre à l'Indépendance belge pour protester contre l'interprétation donnée par l'Allgemeine deutsche Musikzeitung de Berlin, à l'article qu'il a consacré dans La France à la question de Lohengrin.

Il déclare ne s'être jamais prononcé contre la représentation de Lohengrin à Paris.

Et il ajoute:

<sup>a</sup> La Revue d'Angers ayant eu l'inconvenance de m'inviter & "faire campagne " pour les représentations de Lohengria, j'ai du décliner cette invitation et déclarer que je me renfer-mais dans la neutralité. L'article de La France a été écrit dans ce but,et il a fallu la plus grande mauvaise foi du monde pour y voir autre chose ou pour confondre la neutralité avec l'hostilité.

" J'ignore quel intérêt l'Allgemeine Muzikzeitung peut avoir a me ranger malgré moi dans les ennemis de la musique allemande en général, dont j'ai toujours été au contraire un des plus grands amis. Il y a là quelque chose qui passe les bornes de ma faible raison que les lumières et les grâces du

Saint-Graal n'ont pas suffisamment fortifiée. "

L'affaire s'est depuis compliquée d'une façon éminemment regrettable.Ce que nous avions prévu est arrivé.L'Intendance générale des théâtres royaux de Berlin, qui a sous son administration les théâtres de Berlin, Cassel, Hanovre et Wiesbade, paraît disposée à prendre des mesures de représailles à l'égard des compositeurs français. C'est ainsi qu'elle a interdit le concert que M. Saint-Saëns se proposait de donner au théâtre de Cassel, et voici dans quels termes elle explique cette mesure, dans une lettre adressée à l'organisateur de la tournée allemande de M. Saint-Saëns :

"La position hostile à la musique et à l'art allemand, que M. Saint-Saëns a prise à Paris dans la question de Lohengrin, et l'antipathie qu'il a manifestée maintes fois dans ses écrits et ses paroles contre l'Allemagne, suffisent pour que les scènes allemandes n'ouvrent plus i bénévolement leurs portes à M. Saint-Saëns pour qu'il récolte des honneurs et de l'argent en Allemagne.

", Ceux qui agissent autrement manquent de sentiment national et de dignité. Le considère donc l'apparition de M. Saint-Saëns sur le

théatre royal comme inopportune.

" Du moment où M. Saint-Saëns manque de tact, je ne puis autoriser un programme sur lequel se trouve le nom de M. Saint-Saëns. "

Nous souhaitons ardemment que les choses n'aillent pas plus loin. L'incident de la Philharmonique et celui de Cassel sont un avertissement pour ceux qui, à Paris, peuvent réagir contre les bruyantes sottises des prétendus patriotes. A l'étranger, on ne juge pas la campagne du Lohengrin du même point de vue que sur les boulevards de Paris. On démèle parfaitement la question de protectionisme national, qui est au fond de toute cette campagne. Aussi ne faudraiti pas la pousser à fond. Les mesures de représailles surgiraient de toutes parts, même en Belgique, où une partie notable du public n'est déjà que trop disposée à se plaindre de la prépondérance de l'art français sur nos théâtres et dans nos s'alles de concerts. Que ceux qui en ont le pouvoir arrêtent donc les ineptes braillards qui, au nom du plus respectable des sentiments, le patriotisme, sont on train de rendre à l'art et aux artistes français le plus détestable service.

M. Georges Schneklud, second chef-d'orchestre au théâtre des Folies-Bergère de Paris, vient d'être nommé Officier d'Académie. Nos sincères compliments.

S'il faut en croire les journaux de Londres, Mee Jenny Lind-Goldschmidt, le rossignol suédois, comme on appelait jadis la grande cantatrice, aurait l'intention de reparaître dans les concerts. Mee Lind-Goldschmidt habite Londres depuis longtemps, et c'est à Londres qu'elle se ferait entendre. Elle a aujourd'hui 65 ans. C'est un peu tard peut-être pour faire une rentrée.

M<sup>me</sup> Materna, la célèbre tragédienne lyrique viennoise, vient de commencer une tournée de représentations en Allemagne. Elle se propose, nous assure-t-on, de visiter également la Belgique et la Hollande et de s'y faire entendre.

A l'Opéra de Dresde, il est question de monter la Gætterdammerung de Wagner. C'est la seule partie des Nibelungen qui n'ait pas encore été donnée sur la scène qui vit les débuts de Richard Wagner. Aussitôt que la Gætterdammerung aura passé, on se propose de donner l'ensemble de la Tétralogie.

L'Enfance du Christ, de Berlioz, vient d'obtenir un succès éclatant à Hanovre, où ce grand ouvrage a été donué sous la direction du maître de chapelle Ernest Frank.

Les Maitres chanteurs viennent de passer l'Océan. Le bel ouvrage de Richard Wagner a été accueilli avec enthousiasme par le public du Metropolitan Opera House de New-York. C'était la première fois qu'il était donné en Amérique.

Au quinzième concert de l'Association artistique d'Angers, Mille Henriette Schmidt, la gracieuse violoniste bruxelloise, a joué avec un véritable succès le d'econcerto de Vieuxlemps, la Valse-caprice de Wieniawski et une Canzonetta de M. Jules Bordier. Angers-Revue et le Patriote de l'Ouest consacrent d'élogieux articles à la jeune et charmante artiste.

Le 16° concert de l'Association artistique qui a eu lièu dimanche dernier (31 janvier) était eu grande partie consacré aux œuvres de M. Théodore Radoux. Nous voyons au programme son ouverture d'André Deria, plusieurs mélodies, le Laniento pour violon et violoncelle, la Marche Kabyle et la fugue pour orchestre.

# CONCERTS ANNONCÉS

Le concert que M<sup>mc</sup> Cornélis Servais donnera à 8 heures du soir, en la salle de la Société royale de la Grande Harmonie, avec le concours de M<sup>10</sup> Sophie Cornélis, M<sup>nc</sup> Flon-Bótmán, cantatrices; M. Alphonse Mailly, 1<sup>st</sup> organiste du Roi; MM. Edouard Jacobs, violoucelliste, et Arthur De Greef, pianiste, professeurs au Conservatoire royal de Bruxelles, et la Société royale l'*Orphéon*, sous la direction de M. Edouard Bauwens, est remis au jeudi 11 février.

Rappelons que vendredi, 5 février, à 8 heures du soir, a lieu le concert de charité au Palais des Beaux-Arts, avec le gracieux concours de Mae Lemmens-Sherrington, M<sup>nies</sup> Alphonsine Douilly et Evelyn Ponsonby; MM. Joseph Wieniawski et Jenő Hubay.

Nous offcons à nos abonnés au Guide Musical la Partition

### DU CAPITAINE NOIR

Opéra de Jos. Mertens. Au prix de 12 francs.

MAISON SPÉCIALE POUR

# L'ABONNEMENT DE MUSIQUE

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS SCHOTT Frères, éditeurs de musique, Bruxelles RUE DUQUESNOY, 3°, coin de la rue de la Madeleine.

#### Libretto.

Un compositeur distingué cherche un livret intéressant pour Opéra-Comique ou Opérette.
Adresser les offres à l'Expédition du Guide Musical.

VIENT DE PARAITRE :

# TABLETTES DU MUSICIEN

pour 1886

QUATRIÈME ANNÉE.

Avec le portrait et la Biographie de

F. A. GEVAERT

Prix: 2 fr. 25.

Bruxelles, SCHOTT Frères, Montagne de la Cour, 82.

VIENNE, BÆCKERSTRASSE, 12

# WIENER MUSIK ZEITUNG

(GAZETTE MUSICALE DE VIENNE)
DE KASTNER

paraissant tous les huit jours, 16 pages in 8°.

Prix du numéro: 25 centimes.

Abonnements pour un an: Allemagne,6 m. France, 8 fr., incl. frais de poste. — Pour six mois: la moitié. Directeur-propriétaire: Emerich Kastner.

# FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS
Inventeur breveté du nouveau pédaller iudépeudant et
du plano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

### RE DES NOUVELLES Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, CONDITIONS D'ABONNEMENT: INSERTIONS D'ANNONCES : LE NUMÉRO 0 50 Fr. 10 00 Belgique, un an . La petite ligne . 25 12 00 La grande ligne 1 00 France, un an . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port en sus). . n 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — La musique au xvmº siècle, documents inédits, par P. Bergmans. — Les musiciens Béges en Italie, par E. V. — Vanités: Berlize et la réclame, Ephemérides musicales. — Novuelles diverses: Bruxelles et province, Anvers, Gand, Verviers. — Etranger: Paris, correspondances. — L'incident Saint-Saëns, nouvelles diverses. — Concerts annonés. — Nécrologie.

# LA MUSIQUE AU XVIII° SIÈCLE (1) DOCUMENTS INÉDITS.

VI.

#### UNE ABBESSE MUSICIENNE.

e 11 septembre 1777, la "très vertueuse et très noble dame "Anne de Villers fut nommée abbesse de l'abbaye de Cortenbergh. A cette occasion on lui présenta entre autres, un petit poème : la Vertu couronnée, où l'on célébrait ses qualités, et notamment son amour pour la musique; voici les vers qui ont trait à ce dernier sujet:

Son zele pour le chaut surtout est admirable. Est-il rien de plus beau, rien de plus agréable. Est-il, dit-elle, un sort plus glorieux, plus doux Que celui de chanter notre céleste Epoux? De l'empire des airs les habitants volages Bénissent leur auteur par leurs charmants ramages. Qu'ils sont reconnaissants, que nous serions ingrats, Après tant de bienfaits, de ne le louer pas ! Rien ne la détournait de ce désir extrême De célébrer les dons du Bienfaiteur suprême, Lorsqu'une extinction de voix vint l'affliger, Mais son amour pour Dieu sut l'en dédommager. L'orgue lui fit trouver une sainte harmonie Propre à chanter de Dieu la puissance infinie, Et les tuyaux charmés d'obéir à ses doigts, Bénissoient le Très-haut au défaut sa voix.

### VII.

### ARRESTATION D'UN MUSICIEN.

Dans une lettre de T. Dotrenge, agent du Magistrat de Gand auprès du gouvernement à Bruxelles, lettre datée du 14 mars 1794, se trouve le paragraphe suivant: "…On a arrêlé ici avant-hier le musicien Fla-"mand accusé, à ce que l'on assure, d'avoir affiché un "placard séditieux aux portes de l'église de Sainte

(1) (Voir Guide musical, 1885, no 50, 51 et 53).

" Gudule. " Ce " Flamand " doit sans doute être identifié avec le chanteur " Flament " mentionné au n° V de ces documents.

#### VIII.

## UN CARILLON " ADAPTIF AUX PENDULES 2.

Un horloger de la ville de Huy, nommé Hubin, construisit en 1775, un carillon qu'on pouvait adapter aux pendules; il présenta cet ouvrage à l'Académie royale des sciences de Paris, et en reçut le témoignage suivant:

Nous avons examiné avec soin le carillon adaptif aux pendules présenté par le Sieur Hubin; nous avons été si satisfaits que nous nous croyons obligés de lui en rendre un témoignage qui réponde à t'idée que nous en avons conçue, d'autant que nous avons remarqué dans l'invention de l'auteur trois choses principales.

1º Une diminution d'ouvrage considérable pour piquer les airs au tambour, par des voyes qui nous ont paru simples et ingénieuses.

2º Une adresse singulière pour conserver la propagative dans une régularité constante par un volant horizontal.

3° Un arrangement des pièces du carillon qui marque beaucoup de sagacité chez l'inventeur.

Au reste, les attentions que l'auteur a eues pour construire ce carillon, annoncent un talent utile qui nous fait espérer de sa main des carillons plus achevés que ceux qu'on a vus jusqu'à prèsent.

Donné à l'Académie, le 10 août 1775. Le Roy, pensionnaire de l'Académie royale des Sciences.

Le même Hubin avait également construit une horloge d'une espèce nouvelle et d'une très grande simplicité.

#### IX

### LA POLICE DES THÉATRES A ROME EN 1776.

Voici ce que le *Journal historique et littéraire* de l'abbé de Feller rapporte du mois de mars 1776, dans les "Nouvelles politiques "venant de Rome et datées du 31 janvier:

"Les divertissements du carnaval vont commencer. Le cardinal Viviani, secrétaire d'Etat, vient de renouveler en conséquence, toutes les loix et tous les règlements destinés à prévenir les désordres qui ont quelquefois lieu lors de l'ouverture des théâtres. Il est expressément recommandé de porter respect aux troupes chargées de veiller au maintien du bon ordre. M' Cornaro, en qualité de gouverneur, a publié aussi une ordonnance de police relative aux théâtres où l'on veut faire régner la décence et le bon ordre; entr'autres choses, il est défendu de siffler, et même d'applaudir excessivement, de faire du bruit et de troubler le spectacle, à peine de trois tours d'estrapade qu'on fera subir sur le champ au délinquant.sans autre forme de procès. Personne n'est ordinairement exempt de ce châtiment, qui a lieu toutes les fois qu'il y a du trouble dans une assemblée publique. On saisit l'homme turbulent par derrière, on le couvre d'un manteau pour ne pas paroître le reconnoître, et on lui fait subir la punition.Les musiciens ont défense de ne pas répéter un air quelconque au delà de ce qu'exige la musique, sous des peines pécuniaires, et même corporelles, selon les cas; les femmes de mauvaise vie ne doivent point paraître au spectacle, sous peine du fouet, et de cinq ans de galère pour ceux qui les y conduiront. "

(A continuer).

PAUL BERGMANS

# 

## LES MUSICIENS BELGES EN ITALIE

(Correspondance particulière).

Rome, le 24 janvier 1886.

Corneille Heins est un des rares compositeurs néerlandais dont le nom n'ait point été tronqué ici. L'h initial est pourtant proscrit en italien. La Chapelle sixtine, dont j'ai dressé sur pièces un catalogue complet, possède de ce maître une œuvre des plus remarquables.

Soit dit en passant, c'est à un des recueils de cette bibliothèque précieuse que collabora Henri Isaac, musicien des plus éminents, qui eut, comme je l'établirai, des relations suries, à Florence, avec le fameux Machiavel.

Comment notre illustre organiste brugeois Houterman est-il enregistré dans les archives de la basilique de Saint-Pierre? Tout bonnement par son prénom, accolé au pays qui le vit naître: "Marco fiamengo. "Parfois aussi Marcho, et lui-même signe ainsi. Sans l'inscription de sa pierre tumulaire, jamais peut-être on n'eût su son nom de famille. Bien des renseignements m'ont été révélés sur cet artiste remarcable.

Je disais que trois Jachet se sont illustrés sur le sol italien. Il s'en offre un à la chapelle de Saint-Pierre, appelé Jiachetto Gallico. Cela me ramène à Jacques Archadelt, illustre compositeur de madrigaux, qui fut maître de chapelle de cette église, d'où il passa, en janvier 1529, à la Chapelle sixtine. J'ai pu déterminer exactement le départ de ce maître qui alla, on le sait, se mettre au service du cardinal de Lorraine.

Que devient, sous la plume du scribe officiel de la chapelle sixtine, le nom d'Archadelt? Archadelthet, Archadent.... n'insistons pas.

J'allais oublier, à propos de la basilique de Saint-Jean de

Latran, que Roland de Lassus y dirigea, en 1541, la phalange des chantres. Voilà une phase importante de la carrière de ce maître définitivement acquise à l'histoire.

Poursuivons nos singularités onomastiques.

Voici le savant théoricien Dankerts transformé en Dankeres, Donkardo, Don Carolo, Pankart, Dambert. Son nom de baptême Ghislain est remplacé par Guglielmo.

Vous croyez que voilà un comble? Erreur. Chrétien Ameyden, le dernier maitre néerlandais qui brilla à la chapelle pontificale, a vu son nom se métamorphoser en Amandile, Amandile, Amaode, Amidas, Amader, Anader. Tirez-vous de là

Le "Joannes Parvus " de la Chapelle sixtine, cache un Jean le Petit, qui, durant une période d'années assez considérable, fut attaché, comme calligraphe musical, à cette institution, et y laissa de vrais trésors de son art.

Que de curiosités de ce genre ailleurs à Rome, même dans des dépôts particuliers!

Le manuscrit de la bibliothèque du prince Chigi, une merveille d'enluminure, de calligraphie et de musique, décrit déjà en détail dans le sixième volume de la Musique aux Pays-Bas, est avidement convoité par l'un des barons de Rothschild qui en a offert, en vain, une somme considérable.

Ce précieux recueil que les musicographes de tous les pays viennent contempler avec admiration, est fait en Flandre et par des Flamands; partant, aucune singularité orthographique à remarquer à son sujet.

En voici encore deux: Nicolao et Michaele Fiamminghi deux maitres du chant, attachés à la chapelle de Saint-Pierre, et dont les noms de famille, très probablement, n'ont pu être débrouillés par le scribe. Comment restituer ces noms l C'est l'affaire du temps, ce grand redresseur des hommes et des choses

J'applique cette réflexion à un certain de Spiriet, qui n'est autre que l'illustre De Près, et à Di Ubrede, notre éminent mattre brugeois de Wrede. Ceci émane de Pitoni, auteur d'une compilation biographique fourmillant d'erreurs de tous genres.

Et voilà pour le seizième siècle.

Mon stock est-il épuisé? Loin de là; je crains seulement d'abuser de la patience du lecteur.

On peut dire, en thèse générale, que la principale institution musicale de Rome s'alimenta, à son origine, des artistes du nord de la France et du midi de la Belgique, enclavés dans le cercle des Pays-Bas anciens. Tournai et Cambrai ont été les principales pépinières de chantres, Tournai surtout, qui passe à bon droit pour être le berceau du contre-point.

Ailleurs, la dernière moisson faite à Rome! E. V.

### 

## VARIÉTÉS.

### BERLIOZ ET LA RECLAME.

Dans son dernier feuilleton du Français, M. Adolphe Jullien cite une lettre bien amusante qui montre combien Berlioz s'entendait à organiser la publicité autour de ses œuvres:

" Mon cher ami,

" Voilà trois réclames telles quelles. Je suis abruti par tous les préparatifs. Nous répétons aujourd'hui toute la journée. Je tàcherai pourtant d'aller vous voir vers les quatre heures. Tout à vous.

H. Berlioz.

"1° Les répétitions de la *Damnation de Faust* se poursuivent avec activité, et l'effet qu'elles produisent excite l'enthousiasme des exécutants. C'est toujours dimanche 29 no-

vembre, à une heure trois quarts, que ce nouvel ouvrage de M. Berlioz sera entendu sous la direction de l'auteur à l'Onéra-Comique.

"Roger chante, dit-on, d'une admirable manière le rôle de Faust.

" 2º C'est dimanche 29 novembre, à une heure trois quarts, qu'aura lieu au théatre de l'Opéra-Comique l'exécution du Faust de M. Berlioz. Cet opéra-légende, exécuté par Roger, Hermann-Léon, Henri, Mee Hortense Maillard, et deux cents musiciens dirigés par l'auteur, excite au plus haut point la curiosité du public musical.

"3° Le Faust de M. Berlioz met en mouvement tout notre monde musical... Les répétitions préliminaires de cegrand ouvrage, qui semble s'éloigner du style et du faire des précédentes compositions de M. Berlioz, ont déjà révélé des morceaux d'un effet extraordinaire, et pour lesquels les exteutants se passionnent d'une façon inaccoutumée. C'est toujours Roger, Hermann-Léon et M™e Hortense Maillard qui sont chargés des rôles principaux. L'exécution aura lieu à l'Opéra-Comique dimanche 29 novembre, à 1 h 34. Elle sera dirigée par l'auteur. ,

La lettre suivante, qui appartient à M. Adolphe Jullien, est plus curieuse encore, en raison de l'humour:

" Mon cher Heugel,

"Voici le programme avec une petite modification. Veuillez l'insérer dimanche avec quelques mots de mousse sur les MAGNIFICENCES de la salle, son éclat, la grandeur de l'exécution, etc.: un petit tremblement anodin....

"Mille remerciements pour vous et 999 pour Viel quand vous le verrez.

Tout à vous.

« H. Berlioz. »

# ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 13 février 1816, à Liège, naissance de Jean Léonard Terry. Sa mort est du 25 juillet 1882. — Professeur de chant au Conservatoire de Liègo, il a fait de bons élèves; compositeur il a écrit des chœurs, des cantates avec orchestre, trois opéras, des airs, des romances qui ne sont pas sans mérite, mais qui ne lui ont pas apporté la célébrité; érudit, il a disséminé un peu partout le fruit de patientes et longues recherches sur l'histoire de la musique dans le pays de Liège et sur les artistes liégeois. C'était un dictionnaire vivant et plus d'un de ses confrères de l'Académie royale de Belgique ont pul e consulter avec fruit. La bibliothèque qu'il avait formée et qu'il entretenait avec un soin jaloux a été acquise par la ville de Liège: c'est une des plus précieuses collections du pays.

- Le 14 février 1882, à Londres (théâtre de Sa Majesté), Tunnhœuser de Richard Wagner (Adaptation auglaise de J. P. Jackson). — C'était pour la première fois que l'œuvre était représentée en Angleterre. — Schott, rôle du Tannhœuser; Mer Valleria, rôle d'Elizabeth; Ludwig, rôle de Wolfram. L'orchestre, conduit par Randegger. La troupe italienne de Covent-Garden a été la première qui ait fait connaître en Angleterre Tannhœuser (6 mai 1876).
- Le 15 février 1862, à Paris (Salle Herz), Auguste Dupont se fait entendre pour la première fois dans la capitale de la France. La presse tout entière s'accorde pour constater le succès du pianiste-compositeur belge. "Rarement, il a été donné à un artiste, dit la Presse musicale, de fixer à ce point l'unanimité des suffrages, et c'est là pour M. Auguste Dupont un de ces succès qu'on ne peut comparer qu'à ceux de Liszt, des Vieuxtemps, des Rubinstein, p. "C'est un pianiste fou.

gueux, dit à son tour Berlioz, d'une incroyable énergie, d'une vigueur allant quelquefois jusqu'à la violence; mais sa fougue est réglée pourtant, et les incroyables difficultés qu'il exécute ne sont jamais vaincues par lui en sacrifiant le rythme dont la forme reste toujours parfaitement saissable par l'auditeur. Son jeu, dans certains cas, est d'une finesse exquise, et il dit les mélodies avec une grande et belle expression.

- "... Comme compositeur, M. Auguste Dupont a droit à l'estime la plus haute des connaisseurs. Son style est nerveux, la forme de ses morceaux est d'une ampleur magnifique, son harmonie claire et sonore, sa mélodie toujours distinguée. Il écrit l'orchestre magistralement...,
- Le 16 février 1770. à Padoue, décès de Giuseppe Tartini, à l'âge de 78 ans. Il y a dans la vie de ce grand violoniste plus d'un trait qui se rapporte si exactement à Paganini, qu'il semble qu'on ait confondu exprès les deux biographies et qu'on ait cherché à attribuer à l'un ce qui appartenait à l'autre. Tartini a formé un grand nombre d'élèves et laissé des œuvres admirables pour la force et l'élèvation des idées, la pureté, la richesse et la variété de l'harmonie. Quant à sa Sonate du Diable ou au Songe de Tartini, l'histoire qu'on raconte à ce propos est parfaitement semblable à ce qu'on a débité sur Les Sorcières de Paganini.
- Le 17 février 1820, à Verviers, naissance de Henri-François-Joseph Vieuxtemps, fils de Jean-François Vieuxtemps, tondeur, në à Izier (Luxembourg), et de Marie-Albertino-Josèphe Anselme, ménagère, née à Bonneville (Namur). Voir nos Ephémérides, 12 février 1855, et la monographie de Maurice Kufferath, publiée chez Rosez, en 1882.

Henri Vieuxtemps est mort à Mustapha supérieur (Alger), le 6 juin 1881.

– Le 18 février 1784, à Gênes, naissance de Nicolo Paganini, Il mourut à Nice, le 27 mai 1840.

Il est curieux d'entendre parler de cet artiste extraordinaire par quelqu'un qui s'y connaissait et qui lui-même est devenu un grand artiste. Henri Vieuxtemps, lors de son premier voyage à Londres, en juin 1834, ent le bonheur, comme il le dit, d'entendre Pagauini. Ses Mémoires inédits dont nous avons déjà donné des fragments, nous renseignent sur cet épisode des jeunes années de Vieuxtemps; le chapitre qui y a trait trouve naturellement sa place ici:

"Un matin, mon père entre tout effàre dans ma chambre, en s'écriant!" il est ici, nous allons l'entendre ce soir à son concert., Grand émôi dans ma jeune tête! Absence de faim et de soif, comme vous pensez, mais aussi il y avait de quoi!!!....

" Je m'en souviens, comme si cela datait d'hier ! Je le vois, je l'entends encore ! toujours !

" Son apparition théâtrale, fantastique, impressionnait profondément, on éprouvait comme une sorte de terreur superstitieuse à la vue de cet homme d'aspect méphistophélique jouant avec la puissance que l'on sait, les fameuses variations dites: "Les Sorcières, — le Streghe. "

" Quand il entrait en scène, les applaudissements qui l'accueillaient n'avaient pas de fin! Pour quelque temps, il avait
l'air de s'en amuser, de s'y complaire, puis tout-à-coup, quand
il en avait assez, d'un coup d'œil d'aigle diabolique, il regardait le public et lançait un trait, vraie fusée, partant de la
note la plus grave et atteignant la plus élevée du viòlon, et
cela avec une rapidité, une puissance de son si extraordinaire, si éblouissante, si vertigineuse que déjà on se sentait
fasciné, subjugué, électrisé l..... Les applaudissements frénétiques recommençaient, la scène se reproduisait deux, trois,
plusieurs fois jusqu'à ce qu'enfin le Maître, trouvant qu'il en
avait assez, daignât commencer.

" A l'époque où j'entendis Paganini, je n'avais que 14 ans, à peine, mais j'étais cependant déjà assez avancé dans l'art de jouer du violon, pour comprendre toute l'immensité de son talent: l'impression qu'il me fit fut foudroyante, et quoique ne pouvant me rendre un compte exact des moyens dont il se servait pour arriver aux effets rendus, mon étonnement n'en fut pas moins immense! Ce qui me plongeait dans l'admiration, c'étaient la justesse, la précision, l'égalité, de même que la beauté, l'intensité de la sonorité; son archet était fabuleux de prestesses, de vivacité; sa sirté stupéfiante; il abordait et surmontait les difficultés mécaniques les plus impossibles avec une habileté prodigieuse! Jamais une note n'était douteuse!

" Il était infaillible!

", Toutefois, pour être juste, je dois dire que le son n'était ni très volumineux, ni très plein, ce qui n'empêchait pas qu'il portait loin, très loin, jusque dans les moindres recoins de la salle.

"En somme, il est certainement ce que j'ai entendu de plus accompli, de plus merveilleux, de plus éblouissant dans ma vie ! Il m'a montré à cette époque l'instrument sous une toute nouvelle face; mais ce que je ne retrouvais pas chez Paganini, c'étaient la grande noblesse de style, la simplicité naïve, la correction de la phrase, l'élévation de la diction, qualités qui étaient si admirables dans mon Maître (de Bériot).

" Il chantait bien, il est vrai, mais d'une toute autre façon que de Bériot me l'avait enseigné? A force de faire du portamento, cela frisait souvent le miaulement, on aurait dit même

qu'il avait l'air de rechercher cet effet parfois.

" Il soulevait des tempêtes d'applandissements, des trépignements d'admiration, mais il ne vous plongeait pas dans l'extase, ne vous arrachaţi ni de douces, ni de poignantes larmes, ne vous prédisposait pas à la réverie, n'était pas enfin de la toute grande école classique simple, parfaitement correcte, très élevée !!!

"C'est bien hardi à moi,pygmée, de me prononcer ainsi !.... Mais j'ai de mon bord M™ Malibran, à laquelle j'ai entendu dire cent fois : "Bah i c'est un croque-notes, il ne sait pas chanter, "—C'est bien un peu excessif, mais j'avoue qu'il y avait cependant un peu de vrai dans ce jugement d'une jolie femme, d'une grande artiste et d'une âme éprise.

" En sommo, Paganini d'une part et de Bériot de l'autre, dans deux genres différents, diamétralement opposés, sont les violonistes les plus extraordinaires qu'il m'ait été donné d'entendre.

" Mon rève a été de les réunir dans leur manière d'exécution par la composition, l'art par l'art.

tion par la composition, l'art par l'art.
" Personne ne peut être comparé à ces deux hommes.

", Après le concert dans lequel Paganini fit entendre le concerto en si mineur dit de la Clochette, le Streghe, le Mouve-

ment perpétuel et les variations sur "il cuor non piu mi

sento ", j'eus le bonheur de faire sa connaissance.

" La présentation se fit dans la maison du docteur Bealing, alors médecin des artistes à Londres et chez lequel toutes les célébrités artistiques défilaient durant la saison. J'y jouais et Paganini ne put échapper à la corvée. — Lui, se produsit dans un Quattor pour alto solo d'un intérêt relatif. Quant à moi, j'aurais préféré un morceau de violon, mais il parait qu'il réservait exclusivement cet instrument pour ses apparitions devant le grand public.

" Il fut très bienveillant et très encourageant pour moi et m'invita tout particulièrement à m'asseoir à côté de lui pendant le souper qui fut servi à 4 heures du matin. Je tombais de sommeil; néanmoins, mon admiration me tenait éveillé, assez pour me rappeler les nombreuses rasades de

vin qu'il me versait de ses grandes mains. "



# 

## Nouvelles Diverses



### BRUXELLES ET PROVINCE.

Le Conservatoire a donné dimanche son troisième concert. Le programme était exclusivement symphonique: doux ouvertures de Wagner, l'ouverture de Faust et celle du Vaisseau fautôme, un air du ballet de Prométhée de Beethoven, un fragment de la symphonie inachevée de Schubert, enfin la symphonie en si bémol de Schumann.

Le public a fait à ce programme et à son interprétation un

très chaleureux accueil.

0

Le deuxième concert populaire est fixé au 21 février, à 11º2 heure, au théâtre royal de la Monnaie.M. Joseph Dupont y fera entendre l'admirable oratorio de Berlioz, l'Enfance du Christ, qui n'a plus été exécuté en Belgique depuis 1855, époque où Berlioz viul lui-même en diriger trois exécutions.

La distribution des rôles est remarquable. Les solistes sont: M<sup>mo</sup> Moriani (de C.....) dont le succès a été si vif l'an dernier dans une des soirées à la légation de France, MM. Engel,

Dubulle et Heuschling.

En raison de l'importance exceptionnelle du concert, M.Joseph Dupont a fait un arrangement avec M.Verdhurt : la répétition générale aura lieu le soir, au théâtre de la Monnaie.

La séance aura donc une solennité inaccoutumée, mais bien justifiée par l'attrait que devra exercer sur le public, une des œuvres les plus admirables de la musique sacrée.

Ø.

La direction du théâtre de la Monnaie se propose de reprendre *Lohengrin* à la fin de la saison avec M<sup>me</sup> Montalba, M<sup>ne</sup> Wolff, MM. Engel, Dubulle et Berardi.

Une modification aura lieu d'ici à quelques jours dans la distribution des rôles dans les Templiers.

Pour ne pas trop fatiguer  $M^{m_0}$  Montalba, le rôle d'Isabelle sera repris par  $M^{il_0}$  Thuringer.

Avant Lohengrin, la direction donnera Saint-Mégrin, des frères Hillemacher; les études de cet opèra sont poussées avec une très grande activité. La première représentation aura lieu probablement le 25 février.

**©** 

Antoine Rubinstein ainsi que nous l'avons annoncé, viendra donner trois Concerts à Bruxelles, au mois de mai prochain, dans la salle de la Grande Harmonie.

C'est la dernière tournée de Concerts du célèbre pianiste compositeur.

Commencée à Berlin, continuée à Vienne et à Saint-Pétersbourg, elle aura pour dernières étapes Paris, Bruxelles et Londres.

Nous avons dit l'éclatant succès de ces séances, où le maître passe en revue les chefs-d'œuvre anciens et modernes de la littérature du piano.

Rubinstein a tenu à se présenter une fois encore devant notre public d'artistes et d'amateurs, dont il n'a pas oublié l'accueil et dont les suffrages lui sont si précieux.

Ces séances seront une bonne fortune pour le tout-Brnxelles musical.

Les programmes détaillés en seront prochainement publiés,

et l'on pourra s'inscrire bientôt, soit pour une séance, soit' par abonnement, pour la série des concerts.

8

La colonie anglaise a donné vendredi, au Palais des Beaux-Arts, le concert de charité qu'elle organise annuellement au profit de ses pauvres et des pauvres de Bruxelles. Ce brillant concert avait fait salle comble. Il a eu lieu avec le concours des artistes les plus distingués: M<sup>1168</sup> Mary Lemmens. Sherrington, Douilly et Evelyn Ponsonby, MM. Joseph Wieniawski et Jenő Hubay.

MM. Joseph Wieniawski et Jenö Hubay ont enlevé brillamment la sonate en ut mineur (op. 30) de Beethoven.

M¹º Alphonsine Douilly a chanté avec beaucoup de style l'air célèbre de Jomelli, La Calandrina. L'artiste a montré des qualités fort distinguées et le beau timbre de sa voix a été apprécié dans les vocalises. M¹º Mary Lemmens, qui remplaçait M³º Lemmens-Sherrington, empêchée, a chanté avec M¹º Douilly, le célèbre duo de Rubinstein: le Voyageur dans la nuil.

On a entendu aussi plusieurs solis de M.M. Wieniawski et Hubay. Les deux morceaux les plus intéressants de cette partie du programme sont: une valse de concert de M. Wieniawski et une Czarda (n° 3), que M. Hubay a jouée avec autant de distinction que de caractère.

0

M. Victor Wilder a complètement terminé la version française de  $Tristan\ et\ Isolde$  qui paraîtra prochainement.

Notre éminent confrère travaille en ce moment à la version de Siegfried, la troisième partie de la tétralogie des Nibelungen. Le premier acte de Siegfried est entièrement terminé et les deux autres ne tarderont pas à l'être également.

Dans le monde musical, on attend avec intérêt l'achèvement de ce grand travail auquel M. Wilder consacre tout son temps et qui promet d'être une œuvre exceptionnellement réussie.

0

La Chambre des représentants vient de terminer le vote en seconde délibération du projet de loi relatif à la propriété artistique et littéraire qui intéresse à un si haut degré les artistes et en particulier les musiciens.

La Chambre a adopté les améliorations apportées par le Sénat au texte qu'elle avait voté en première délibération. Elle a notamment adopté l'amendement du Sénat relatif aux exécutions musicales dans les salles appartenant à des Sociétés particulières. Cet amendement est donc devenu définitif. La loi devra tontefois passer de nouveau devant le Sénat en raison du rejet d'un de ses amendements. Il se passera donc quelque temps encore avant qu'elle soit promulguée.

### ANVERS.

Il y a trois jours, Gounod a assisté à la représentation (reprise) de Romée et Juliette, donnée au bénéfice de notre première chanteuse légère M<sup>ne</sup> Mineur. Cette représentation avait attiréun nombreux public qui a fait à la béneficiaire un accueil des plus flatteurs.

M¹º Minœur n'a pas une voix extraordinaire, et il y aurait quelque exagération à qualifier de virtuosité son habileté de chanteuse. Mais elle est si intelligente, elle a si bien la conscience de ce qu'elle fait, elle sent si bien ce qu'elle dit, qu'on ne peut s'empécher de l'aimer. C'est d'ailleurs dans les rôles de sentiment qu'elle paraît le plus à son avantage, et à ce titre on conçoit qu'elle ait choisi Roméo et Juliette pour son bénéfice. Elle a parfaitement compris le personnage de Juliette, elle y a été gracieuse et touchante. Gounod a vivement félicité la jeune artiste et l'a vivement engagée à étudier le rôle de Marguerité.

Mineur s'était, du reste, distinguée déjà dans la repré-

sentation donnée par M<sup>me</sup> Krauss, qui a tenu à l'associer au triomphe que le public anversois lui a fait lors de son passage sur notre scène.

Cetto reprise de Roméo et Juliette a fait tort à Bianca Capello. L'œuvre de Gounod est évidemment d'une toute autre qualité que la partition de M. Hector Salomon. Le snocès de l'œuvre nouvelle se maintient d'ailleurs et l'exécution s'améliore.

Hier soir mercredi, a eu lieu l'exécution de Mors et Vita.

#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 1er février, les Braconniers; mercredi 3, Jérusalem; vendredi 5, M. Choufleury restera chez lui le... et Aïda; dimanche 7, Rigoletto et les Braconniers.

Le succès de la semaine a été pour les Braconniers d'Offenbach, joués pour la première fois lundi au bénéfice de M<sup>II</sup> Schaefer, seconde chanteuse légère et première chanteuso d'opérette. La charmante actrice a reçu force bouquets et corbeilles de fleurs, et les applaudissements ne lui ont point fait défaut non plus. Le public, mis en bonne humeur par la joyeuse farce de Chivot et Duru, a fait fête à la bénéficiaire, ainsi qu'à Mue Eva-Raphaël et à une jeune coryphée. Mne Leyns, qui y a fort gentiment joué un petit bout de rôle. Le reste de l'interprétation était très satisfaisant. Nous ne ponvons oublier de dire deux mots d'un ballet nouveau intercalé dans l'opérette et dont la musique est due à notre second chef d'orchestre, M. A. Raynaud; il se compose d'un ballet proprement dit El Zapateo et d'une parade militaire : les Gardes forestiers, qui dénotent chez l'auteur une jolie faculté mélodique et auxquels on a fait une ovation très

A côté de cela, il n'y a à signaler qu'Aida, qui obtient toujours grand succès et jouit d'une vogue que justifie d'ailleurs le soin avec lequel cet opéra est monté.

Samedi 6, le Cercle musical a donné son second concert; cette fois c'étaient Mme Franck-Duvernoy, de l'Opéra, Mme Cezano, pianiste, et M. X., un nouveau fort ténor, qui faisaient les frais du programme. Mwe Franck-Duvernoy possède un organe souple, discret, d'une douceur grave, très sympathique, qu'elle a fort bien su faire valoir et qui a été fort apprécié. Mª Cezano, une pianiste douée d'un mécanisme surprenant, a remporté aussi un vif succès. Mais la plus grande attraction du concert était, sans contredit, M. X, que certaines circonstances nous obligent à ne pas nommer, mais dont les récents débuts dans un des grands établissements lyriques de l'Europe, ont fait sensation. Qui disait donc qu'il n'y avait plus de ténors? En voici un, et un vrai, avec une voix de tête superbe, des sons d'une clarté et d'une fraîcheur merveilleuse. Inutile donc de dire les applaudissements chaleureux qu'on lui a prodigués. Nos plus sincères félicitations aux membres de la commission du cercle, qui ont organisé cette charmante soirée musicale.

### VERVIERS.

Deuxième concert populaire. — Le succès du deuxième concert populaire a été complet et nous avons rarement vu faire autant d'ovations à des artistes. Il est vrai qu'on n'a pas souvent l'occasion d'applaudir une pianiste aussi étonnante que M<sup>ne</sup> Hotermans, une cantatrice aussi charmapte que M<sup>ne</sup> Pirotte et un chanteur amateur doué d'un talent aussi complet que M. H. Schipperges.

M<sup>no</sup> Zoé Hotermans a émerveillé l'auditoire par la vigueur, la puissance de son jeu. Jamais nous n'avons vu la force unie à autant de délicatosse, de finesse dans le toucher. La Fantaisie hongroise de Liszt, les Variations de Hændel, la Mazurka de Godard ont été jouées avec une virtuosité merveilleuse et une justesse d'interprétation admirable.  $M^{\rm lb}$  Pirotte, quoique toute jeune, possède un riche organe, bien assoupli par l'étude. Les vocalises, les traits les plus difficiles, tout est fait avec sûreté. Non seulement  $M^{\rm lb}$  Pirotte sait chanter, mais elle donne de la couleur à son interprétation.

M. A. Schipperges a chanté, de sa grande voix et avec sa perfection habituello, l'air de la *Reine de Saba* et *Ninon*, une bluette, qui demande surtout à être dite.

L'orchestre a supérieurement enlevé une Suite des Mattres chanteurs, d'une difficulté d'exécution extraordinaire, le poétique entr'acte d'Hérodiade et l'ouverture de Gaillaume Tell. En résumé, soirée très réussie et des plus intéressantes.

C.

La Société royale de chant, à l'occasion de sen cinquantenaire, a offert samedi aux dilettanti verviétois une charmante représentation théâtrale. Le programme avait été fort intelligemment composé: Lalla Roukh, de Félicien David, jouée pour la première fois dans notre ville, et le finale du second acte d'Atda.

Quelle jolie chose que Lalla Roukh! Ce n'est pas une de ces œuvres grandioses, majestueuses qui vous empoignent, vous terrassent, mais c'est gracieux, c'est mignon au possible; du premier accord de l'ouverture jusqu'a la chute du rideau, vous restez sous le charme pénétrant de cette gracieuse musique! Le quatuor du premier acte, la sérénade du ténor: "Ma maîtresse a quitté sa tente ", l'air qu'il chante au second acte dans les coulisses, les couplets de la du gazon cont de vraies perles. Mise en scène superbe, d'autre part, sostumes splendides, décor nouveau, représentant un paysage criental, masse chorale imposante, empruntée aux éléments de la Société organisatrice, faisant brillamment sa partie dans l'ensemble : bref, aucun élément d'attraction ne manquait. Sans la Société de chant, sur une scène telle que la nôtre, nous n'aurions jamais de ces représentations théâtrales irréprochables qui font la joie des vrais amateurs,

Interprétation excellente du reste; nos artistes du théâtre, fort bien en voix, se sont acquittés de leurs rôles à la pleine satisfaction du public, qui en a souligné par d'enthousiastes acclamations les passages les plus en vue! Quant à M. H. Schipperges, le soliste bien connu de la Société de chant, c'est chose merveilleuse que la souplesse de son talent! Aucun rôle ne le trouve en défaut; il sait se mouler admirablement sur tous ses personnages. En scène, il est chez lui, et bien des artistes de profession envieraient l'aisance et le naturel avec lesquels il parle, se meut, gesticule. Le personnage de Baskir est de ceux qu'un homme du métier n'aborderait pas sans crainte: M. H. Schipperges s'en est admirablement tiré. Quant au chanteur, son éloge n'est plus à faire; le public a chaleureusement applaudi et bissé les couplets: "O funeste ambassade, » et c'était justice.
N'oublions pas MM. A. Revers et C. Maxhet,deux membres

N'oublions pas M. A. Revers et C. Moxhet,deux membres du Cercle organisateur, chargés de rôles secondaires, non plus que l'excellente interprétation des chœurs, auxqueis appartient, dans l'œuvre de David, une part prépondérante.

Après Lalla Roukh, le finale du second acte d'Aida, par 200 exécutants, avec les trompettes thébaines aux bruyantes sonorités, et, pour conduire le tout, chœurs et orchestres, M. Yoncken, le jeune et sympathique directeur de la Société. Brillante a été l'interprétation de ces pages grandioses.

Nous ne terminerons pas sans payer un juste tribut d'admiration à la commission de la Société de chant, toujours sur la brèche et ne reculant devant aucun effort pour initier le public verviétois aux œuvres des grands maitres, ainsi qu'à MM. Voncken et Fassin, dont le travail intelligent, consciencieux, permet la réalisation de ces merveilleuses soirées! La Societé de chant leur a publiquement témoigné sa reconnaissance: le public tout entier s'associe à cet hommage si justement mérité.

## 

#### FRANCE.

### (Correspondance particulière)

Paris, le 9 février 1886.

L'Opéra-Comique nous a donné, mercredi dernier, la première représentation du nouvel ouvrage en trois actes qu'il préparait depuis si longtemps, le Mari d'un jour, paroles de MM. Ad. d'Ennery et Armand Silvestre, musique de M. Arthur Coquard. La soirée n'a pas été heureuse, et je n'hésite pas à dire que M. d'Ennery a été souvent mieux inspiré, ne fût-ce que quand il a écrit son fameux drame des Deux Orphelines, l'un des meilleurs et des plus émouvants qu'on ait faits depuis longues années. Le point de départ de la pièce était pourtant original et pouvait donner lieu non seulement à un bon livret d'opéra-comique, mais même à une excellente comédie. Malheureusement, les auteurs n'ont pas su tirer parti de leur idée première, et, pis que cela, ils l'ont si mal construite, ils l'ont émaillée de telles naïvetés, d'incidents si burlesques, d'exclamations si étonnantes, que le public, un peu surpris, a fini par prendre la chose du bon côté et par se mettre à rire, mais d'un rire gouailleur et qui n'était certainement pas celui qu'on aurait désiré. La malechance voulait qu'il n'y eût guère de rattrapage du côté de la musique. Non que le compositeur fût sans talent; il s'en faut bien, car M. Arthur Coquard a donné déjà, à diverses reprises, des preuves d'une réelle valeur, et, entre autres, il a fait représenter à Angers, l'an dernier, un opéra-comique en deux actes, l'Epée du roi, que je n'ai pas été à même de voir, mais dont on m'a dit le plus grand bien. Seulement M. Coquard, qui est un tempérament sérieux, plutôt porté vers les grandes choses que vers le badinage, a tourné au drame une chose qui réclamait au contraire de la gaîté, de la légèreté et de la bonne humeur. Il en est résulté un contraste absolu, presque violent, entre l'œuvre des librettistes et celle du musicien. Bref, je le répète, la soirée n'a pas été heureuse, et le Mari d'un jour n'aura, on en peut être assuré, qu'une existence limitée, en dépit des quelques morceaux agréables que renferme la partition et parmi lesquels il faut citer au premier acte un joli chœur de matelots, au second un bon morceau d'ensemble, et au troisième une gavotte d'une très heureuse couleur et d'un bon sentiment mélodique. Les artistes ont fait en vain tout ce qu'il fallait pour défendre un ouvrage malvenu dans son ensemble comme dans ses détails. Il faut du moins leur en savoir gré, et mentionner surtout les efforts de MM. Fugère, Degenne et Isnardon, de Mlles Sinionnet, Degrandi et Pierron.

C'est ce soir même qu'a lieu, à l'Eden-Théatre, le troisième et dernier concert de Mac Adelina Patti. J'ai assisté au premier, et j'avoue que je trouve un peu risquée la plaisanterie qu'on a voulu faire au public parisien, lequel n'est pas devenu encore aussi sot qu'on voudrait peut-être le faire croire. Donner quinze mille francs à une cantatrice, si justement célèbre qu'elle soit, pour venir chanter trois morceaux, qui sont l'air de la Traviata, la cavatine de Linda di Chamounize etl'Ave Maria, de M. Gounod, et faire payer les places quarante francs pour assister à une solennité de ce genre, c'est, je crois, passer la permis-

sion. Mme Patti a toujours sa belle voix, d'accord; elle chante toujours fort bien, j'en conviens; mais, franchement, cinq mille francs par morceau pour de la musique de ce calibre-là, et je dirai pour quelque musique que ce soit, c'est un peu raide, et nous ne sommes pas devenus à ce point Americains. Aussi, si l'administration de l'Eden-Théâtre a fait une bonne affaire, ce que j'ignore, je vous garantis que les marchands de billets, qui avaient en grande partie loué la salle, n'en diront pas autant. Cenx-là peuvent se flatter, je le sais pertinemment, d'avoir bu un joli bouillon. Tout ceci n'attaque en rien le talent de Mme Patti, qui est toujours aussi sûr, aussi étonnant, aussi prodigieux, mais la facon absurde dont, cette fois ce talent nous a été présenté. On l'a bien vu par l'accueil que lui a fait le public, accueil très-sympathique assurément, mais relativement réservé, et qui ne ressemble en rien à celui qu'elle recevait naguère au Théâtre-Italien lorsqu'elle influait d'une façon si considérable sur les recettes de ce théâtre. Il est vrai qu'à cette époque, et pour jouer un opéra entier, elle ne touchait que mille pauvres francs.... Que les temps sont changés!

ARTHUR POUGIN.

## (Autre correspondance.)

Paris, le 8 février 1886.

Nous avons eu Joachim.l'éminent violoniste berlinois: il a recuici le plus bel accueil, soit au concert du Châtelet, soit à ses deux concerts particuliers de la salle Erard. M. Joachim a fait l'admiration du public et de ses confrères par l'ampleur et la noble simplicité de son style, par la beauté, la pureté du son, par la rare sûreté de tout sonjeu, par sa parfaite connaissance de la grande musique classique. Ces qualités ont surtout trouve à se révéler dans des œuvres de Sébastien Bach, particulièrement dans la fameuse Chaconne en ré mineur pour violon seul (arrangée avec accompagnement de piano par Schumann et Mendelssohn ; ce dernier a été le plus heureux dans sa tentative). Peu de virtuoses sont capables d'aborder cette œuvre d'une difficulté extraordinaire et d'une beauté. d'une variété d'inspiration plus extraordinaires encore : M. Joachim la joue avec une aisance et une perfection probablement uniques ; je trouve seulement qu'il prend le vigoureux, le majestueux début dans un mouvement un peu pressé, et qu'il n'anime pas certaines phrases expressives par un sentiment assez ému; je ne pense pas que l'éminent artiste soit de ceux qui regardent Bach comme un pur scolastique emperruqué, un classique dans le sens pédant et ennuyeux du mot, et qui croient la froideur et la monotonie de rigueur dans l'interprétation de ses œuvres. Les admirables formes soidisant savantes de la musique de Bach ne doivent pas empêcher de sentir la chaleur d'âme, la profondeur de sentiment, les trésors de virile tendresse et de puissante joie qu'elles expriment..... - M. Joachim a particulièrement charmé, je dirai même surpris son auditoire, par son execution des fameuses Danses hongroises de son grand ami Brahms (l'arrangement pour piano et violon est dû à leur collaboration). Là, le nerf, le brillant, la fantaisie, étaient de mise, et le virtuose n'en a nullement manqué, il s'est montré merveilleusement fidèle à sa patrie d'origine, ce Berlinois d'adoption, né au pays des czardas. Le voilà parti, laissant un beau et durable souvenir.

Aux deux derniers concerts Lamoureux, Mme Essipoff.

la pianiste russe, a fait entendre avec succès des œuvres de Chopin, de Liszt et de Schubert; je ne trouve pourtant pas qu'elle ait fait de grands progrès; elle a parfois du charme, de la grâce, mais peu d'ampleur, peu de netteté dans le style.

Au dernier concert (6 février) de la Société nationale. il faut citer parmi les morceaux de piano exécutés par Mme Roger-Miclos (qui sacrifie trop le charme à la vigueur), deux bien jolis Impromptus de M. Emile Bernard, qui ont à un haut degré la grâce raffinée, l'élégance fantasque du genre; ils demandent, pour être bien joués, un interprète qui ait avec beaucoup de doigts, du sentiment et de la distinction. A citer aussi trois Mélodies de M. Charles Bordes, où l'on remarque les défauts de la jeunesse, mais aussi ses plus captivantes qualités: M. Bordes sent vivement et poétiquement, et c'est surtout cela qui compte; il apprendra avec le temps à mieux préciser sa note personnelle. Enfin un Introit. pour messe de mariage (Deus Israël conjungat vos) pour solo et chœur, par M. Pierre de Bréville, a charmé par son caractère peu banal de tendresse contenue; il y a surtout dans le chœur qui termine une fraîcheur et une vérité de sentiment assez rares dans la musique religieuse actuelle; de plus, et c'est d'ailleurs un moindre mérite, M. Pierre de Bréville sait écrire.

Nous aurons à la fin de ce mois deux auditions de première importance; le 25, M. Lamoureux fera entendre le Chant de la Cloche, de M. Vincent d'Indy, œuvre couronnée au concours de la ville de Paris, et vers la même date, ou aura, au concert du Châtelet, le Rubezahl, de M. Georges Hue, qui a obtenu au même concours une mention honorable.

BALTHAZAR CLAES.

M™cCaron a succédé à l'Opéra de Paris à M™ Fidès Devriès, dans le rôle de Chimène du Cid. Son succès a été très grand. D'aucuns la mettent beaucoup au-dessus de la créatrice du rôle.

Nous avons reproduit la lettre adressée par M. Camille Saint-Saëns à l'Indépendance belge et dans laquelle il reprochait à Angers-Revue d'avoir eu l'inconvennce de l'inviter à faire campagne en faveur de Lohengrin. M. Louis de Romain, directeur de cette feuille artistique, repousse ce reproche. L'impartialité nous fait un devoir de reproduire la réponse qu'il publie dans Angers-Revue:

"Tout d'abord, je n'ai nullement invité particulièrement M. Saint-Saéns à faire campagne pour les représentations de Lohengrin, ce qui, d'ailleurs, elt été de ma part de la présomption peut-être, nullement de l'inconvenance. La phrase dont la susceptibilité de notre grand compositeur s'est émue, certainement outre mesure, avait un caractère général, et je la vois employée journellement dans les journaux en matière politique ou religieuse, saus qu'il soit j- mais venu à l'idée de personne de s'en formaliser. J'ai même vu des catholiques rigides appliquer cette formule au Souverain Pontifé. Il appartient à notre vénéré Léon XIII, disaint-lis, de remettre l'ordre dans les esprits troublès… etc.. Ils ne croyaient certes pas manquer de respect cau suc-esseur de saint l'etere.

"M. Saint-Saëns, quoique n'ayant, saus doute, aucune prétention à l'infaillibitide, se montre plus exigeant, et n'hésite pas à se servir d'un mot plus que sévère à l'adresse d'un journal qui, depuis cinq années, n'a cessé de le présenter à ses lecteurs, comme une des plus illustres gloires de notre beau pays. Il voudra bien me pardonner de ne pas m'en déclarer satisfait et comprendra qu'ici je n'accepte en aucune façon l'expression d' inconvenance, appliquée à un article qu'ine contenait rien, comme on peut le voir, que de fort convenable et d'absolument respectueux. "

M. Camille Saint-Saëns, qui est toujours en Allemagne, va

se rendre sous peu à Prague, où il surveillera les dernières répétitions et dirigera la première représentation de son epéra Henri VIII. M. Saint-Saëns a écrit à ce propos une lettre au directeur du théâtre de Prague, M. Angelo Neumann, qui est, on le sait, un des plus ardents partisans de Richard Wagner. Dans cette lettre, dont nous n'avons seus les yeux qu'une traduction allemande, M. Saint-Saëns proteste de son admiration peur le maître de Bayreuth. Il n'a jamais été, dit-il, adversaire de Lehengrin et il rappelle à M. Neumann le concours, tout à fait désintéressé, qu'il lui donna en 1881, lorsque M. Neumann se rendit à Paris, avec l'idée de menter Lohengrin au théâtre des Nations. Il répète que cette année, il n'a pas protesté contre les représentations de Lohengrin à l'Opéra-Comique; seulement, il a cru deveir observer la neutralité en raison des passions surexcitées à cette occasion. Je suis trop artiste, conclut M. Saint-Saëns, pour être l'ennemi d'aucune œuvre d'art quelle qu'elle soit.

Les jeurnaux allemands publient à la suite de cette lettre, une lettre de M. Angele Neumann, qui censtate que M. Saint-Saëns, parmi d'autres persennalités éminentes à Paris, fut l'un de ceux qui se donnèrent le plus de mal pour faire réussir les représentations de Lohengrin à Paris, en 1881.

0 M<sup>me</sup> Marie Jaëll vient de donner à Paris dans la salle Erard un concert qui lui a valu un double succès cemme pianiste et comme compositeur. Elle a fait entendre avec M. Delsart une sonate pour piano et violoncelle qui, très bien dite, a été très goûtée; l'œuvre renferme de réelles beautés. Il y a de l'eriginalité dans la ballade pour violon, interprétée avec chaleur par Mile Madeleine Godard, et des morceaux charmants dans la suite peur piano à quatre mains: Voix du printemps. Tout cela, nous écrit un de nos correspondants, est un peu inégal, caheté et tumultueux, mais lamain d'une artiste de race s'y atteste évidemment. Comme virtuose M<sup>me</sup> Jaëll a montré les plus grandes qualités de style et d'exécution dans deux études de Chopin, les scènes d'enfant de Schumann, une aimable fantaisie de M. Benjamin Godard: En valsant, et dans le Roi des Aulnes de Schubert, transcriptien de Liszt.

Le festival rhénan de cette année aura lieu à Colegne, du 13 au 15 juin, seus la direction du Capellmeister Wullner, directeur du Conservatoire de Celegne. Le programme porte la nouvelle symphenie de Brahms, Balthasar (eraterio) de Hændel, le finale du 1eracte de Parsifal et la neuvième symphonie de Beethoven.

Antoine Rubinstein vient de terminer, à Saint-Pétersbourg. la série de sept concerts de piano comprenant toute l'histoire de cet instrument. Son succès a été aussi considérable qu'à Berlin et à Vienne.

" Les récitals de M. Rubinstein, dit le Journal de Saint-Pétersbourg, ent imposé silence, pour des mois, à presque teus les autres concerts classiques. " C'est assez dire quelle impression profende ces séances ont faite dans la capitale de l'Empire russe.

## ୬୧୯୧୯ <del>(୭୭୮)</del>

### CONCERTS ANNONCÉS

Ce soir jeudi 11 février, concert denné par M<sup>me</sup> Ida Cornélis-Servais, avec le concours de M<sup>th</sup> Séphie Cornélis, M<sup>me</sup> Flen-Botman, cantatrices; M. Alph. Mailly, premier organiste du Roi; MM. Edeuard Jacobs, violencelliste, Arthur De Greef, Pianiste, professeurs au Conservatoire royal de Bruxelles, et la Seciété royale l'Orphéon, sous la direction de M. Edeuard Bauwens.

Programme: Première partie: 1. Trio V, op. 70 (Beethoven), MM. De Greef. Alex. Cornélis et Jacobs. — 2. Air de Proserpine (Pasiello), M<sup>20</sup> Cornélis-Servais. — 2. Variations en ré mineur (Mendelssohn), M. De Greef. — 4. Le Golfe de Baia due (Ed. Michotte), M<sup>20</sup> Cornélis-Servais et Flon-Botman. — 5.a. Cantilène (A. Mailly), b. Abendlied (Schumann), MM. Mailly et Lacobs. et Jacobs.

Deuxième partie: 1. a. Magnificat (Chiaramonte), b. le Nid (Camille De Vos), Société royale l'Orphéon. — 2. Duo du Capi-taine Henriot (F.-A. Gevaert), Mª Cornelis-Servais et M¹e S. Cornélis. — 3. a. Rienai (Liszt), b. Valse, op. 34, rede-mandée, (Moszkowski), M. De Greef. — 4. Clair de lune, trio (V. Wallace, paroles françaises inédites de L.de Casembroot), Mª Cornélis-Servais, S. Cornélis et Flon-Botman. — 5. Ave Maria (Ch. Gounod), Mª Cornélis-Servais et M. Jacobs.

Samedi, 3<sup>me</sup> concert de l'Association des artistes musiciens avec le conceurs de M<sup>ne</sup> Wolff et de M. Camille Gurickx. La 2<sup>e</sup> partie du concert sera dirigée par M. Litolff. M. Camille Gurickx fera entendre une esquisse symphonique pour piano et erchestre de sa composition et le 4º concerto de Litolff.

බ Mardi 16 février et mardi 2 mars, dans la salle du Palais des Beaux-Arts (8 heures du seir), deux concerts de musique de chambre dennés par MM. Joseph Wieniawski, Jeně Hu-bay et Edeuard Jacobs, avec le conceurs de MM. Abraham Eldering et Henri Darmaros.

Eldering et Henri Darmaros.
Veici les pregrammes de ces deux concerts: 1" concert
(Mardi 16 février): 1. Sonate pour piano et violen, op. 47
(dédiée à R. Kreutzer), Beetheven; 2. Trio pour piano, vielon
et violoncelle, op. 40 (en sol majeur) 1" exécution; Wieniawski; 3. Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle, op. 44 (en ml bemol majeur), Schumann.
2" concert (Mardi 2 mars): 1. Quatuer pour piano, violon,
alto et violoncelle, "1 (en sol mineur), Mozart; 2. Sonate
peur piano et vieloncelle, ep. 18 (en re majeur) Rubinstein;
8. Trio pour piano, violon et violoncelle, ep. 6 (en re majeur)

Trio pour piane, violon et violoncelle, op. 6 (en fa majeur), Bargiel.

Le 26 février, M. Camille Gurickx dennera en la salle de la Grande Harmonie, un *piano recital* dans lequel il jouera des œuvres de Bach, Scarlatti, Beetheven, Schumann, Weber, Chopin, Mendelssohn, Liszt et Dupont.

### NÉCROLOGIE

Sont décédés :

A Paris, le 30 janvier, Adolphe Gustave Chouquet, né au Havre, le 16 avril 1819, conservateur du Musée instrumental du Censervateire, auteur d'une Histoire de la musique dramatique en France, etc. (Notice, suppl. Pougin, à la Biogr. univ. des mus. de Fétis, T. I. p. 182).

— A Paris, le 21 janvier, le marquis Jules d'Aoust, né vers 1825, compositeur-amateur (Netice, ibid. p. 18).

— A Madrid, le 8 janvier, Jean-Maria Guelbenzu, né à Pampelune, le 27 décembre 1819, pianiste et organiste (Notice, Diccionario de B. Saldoni, T. III, p. 380).

A Paris, M<sup>II</sup> Léonie Tonel, pianiste, qui eut son temps de vogue et qui a compesé de charmantes bluettes.

— A Neumunster, le 20 janvier, à l'âge de 88 ans, Hans-Jurgen Bracker, le nestor des chefs d'orchestre du Schleswig-Holstein.

A Filottrano (Ancône), le 5 janvier, Giuseppe Menghetti, né à Fane, compositeur dramatique.

#### FRED. RUMME

4. MARCHE-AUX-ŒUFS. 4. ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions music 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,

Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, CONDITIONS D'ARONNEMENT Les autres pays, par an (port en sus). .

Belgique, un an .

FRANCE, un an

LE NUMÉRO 25 CENTIMES

10 00

12.00

. 10 00

INSERTIONS D'ANNONCES : La petite ligne...... La grande ligne . On traite à forfait pour les grandes annonces.

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 83 Londres: SCHOTT & C., 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. - L'Enfance du Christ de Berlioz. - Variétés: Ephémérides musicales. - La semaine dramatique et musicale. - Nouvelles diverses: Bruxelles et province, Anvers, Gand, Mons, Namur. Etranger: Paris, correspondances. Une première audition wagnérienne: la Walkyrie. - Nouvelles diverses,

## L'ENFANCE DU CHRIST

DE BERLIOZ.

e tous les grands ouvrages de Berlioz, l'Enfance du Christ est celui qui reçut, dans sa nouveauté, le plus bienveillant accueil. Ce fut même un succès, un succès retentissant et durable puisqu'il fallut trois exécutions successives pour satisfaire la curiosité et l'enthousiasme du public. La première eut lieu le 10 décembre 1854, à la salle Herz, avec un orchestre, des chœurs et des artistes stylés par lui : Jourdan, l'aimable et charmant ténor que Bruxelles n'a pas oublié, tenait le rôle du récitant; Depasio, celui d'Hérode, M. et M. Meillet, les rôles de Joseph et de Marie, Battaille et Noir, ceux du Père de famille et de Polydorus. La sensation produite fut telle qu'une seconde audition eut lieu quinze jours plus tard, la veille de la Noël, le 24 décembre 1854, et une troisième, le 28 janvier 1855, au bénéfice de la Société des amis de l'enfance, société dont faisaient partie les noms le plus en vue du noble faubourg. La même année, Berlioz faisait exécuter des fragments de son œuvre en Allemagne et trois exécutions successives avaient lieu à Bruxelles, par les soins de l'Association des artistes musiciens, en la salle du Cirque, aujourd'hui l'Alhambra, (1)

Ils sont nombreux parmi nous, les artistes qui se souviennent de ces trois concerts. Ce fut un événement qui laissa des traces. Toute la jeune génération d'alors fit cortège à Berlioz et lui manifesta la plus vive et la plus chaude admiration.

Elle retrouvera dimanche prochain aux Concerts populaires, l'œuvre aussi belle qu'il y a 31 ans ; car elle a toute la fraîcheur, toute la grâce naïve, toute la jeunesse et la force de sa nouveauté.

(1) La saile du cirque avait été transformée en salle d'opéra, à la suite de l'incendie du Théâtre de la Monnaie

" Les qualités dominantes de ma musique disait à ce propos Berlioz, sont l'expression passionnée, l'ardeur intérieure, l'entraînement rhythmique et l'imprévu. "Par expression passionnée, il entendait l'expression acharnée à reproduire le sens intime du sujet alors même que le sujet est le contraire de la passion et qu'il s'agit d'exprimer des sentiments doux, tendres,ou le caime le plus profond.Dans nulle autre partition, Berlioz n'a mieux réussi à trouver ce genre d'expression, et c'est par quoi l'Enfance du Christ reste à côté de la Damnation de Faust l'une des plus attachantes créations de son merveilleux génie. Au début, l'œuvre avait paru s'écarter de son style et de sa manière habituelle. Rien n'est moins fondé que cette opinion. Le sujet a amené naturellement une musique naïve et douce, et avec cette recherche constante de la sincérité et de la vérité qui fut en lui dès le premier jour, Berlioz eût écrit l'Enfance du Christ de la même façon en 1834 qu'en 1854.

Berlioz a divisé son œuvre en trois parties bien distinctes, ce qui justifie le sous titre de trilogie sacrée qu'il lui a donné. La première partie est intitulée le Songe d'Hérode; la seconde, la Fuite en Egypte; la troisième, l'*Arrivée à Saïs*. A la manière des passions de Bach et de ses prédécesseurs, Berlioz admet un Récitant pour la partie narrative et descriptive du poëme écrit par lui-même, et il emploie la forme dramatique, le dialogue et les airs pour les parties où il met en scène les personnages du drame sacré: Joseph, Marie, Hérode et les deux personnages accessoires du Père de famille et de Polydorus, soldat romain.

La première partie s'ouvre, sans aucun prélude, par un récit:

Dans la crèche, en ce temps, Jésus venait de naître, Mais nul prodige encor ne l'avait fait connaître; Et déjà les puissants tremblaient, Déjà les faibles espéraient, Tous attendaient...

Ce récit est d'un beau caractère, simple et large tout à la fois. Il rend admirablement le sens et la gradation des trois derniers vers. Après cette courte

exposition, les basses murmurent un rythme mystérieux; les sons voilés des sourdines annoncent une ronde de nuit: c'est une patrouille de soldats romains; on l'entend défiler d'un pas régulier sous les portiques et suivre les sombres détours des murs de Jérusalem. Elle approche peu à peu. Un centurion qui veille à la porte de son corps de garde l'arrête; et le dialogue suivant s'établit entre le centurion et Polydorus, chef de la patrouille:

Qui vient? — Rome! — Avancez! — Halte! — Polydorus! — Jote croyais déjà, soldat, aux bords du Tibre. — Par Bacchus! J'y serais en effot si Gallus, Notre Illustro préteur, m'eût enfin laissé libre.... — Que fait Hérode ? — Il réve, il tremblo; Il voit partout des traitres; il assemble Son conseil chaque jour... Il nous obsède enfin. — Ridicule tyran!... Mais, va, poursuis ta ronde.

Et la patrouille reprend sa marche, s'éloigne et se perd dans un pianissimo lointain. Le motif de cette marche, traitée en style fugué, est d'un tour gothique et original et donne lieu à de charmants détails mélodiques. L'instrumentation en est sobre, mais d'une rare justesse de coloris. Les gradations du piano au forte et du forte au piano indiquent les mouvements de la patrouille, soit qu'elle avance, soit qu'elle se retire.

La seconde scène nous met en présence d'Hérode; le caractère de la musique change. Un court récit, puis vient une phrase suppliante et douloureuse des violoncelles, obstinée et poignante, répétée à tour de rôle par les autres instruments; elle caractérise admirablement le sombre émoi du Roi de Judée. Il y a dans toute cette partie une agitation concentrée, une fureur dn dedans qui gronde et mugit accentuée par le rythme fatal du pizzicato qui vient peser sur chaque temps fort de la mesure. Remarquez aussi la formule mélodique du chant qui vient se poser d'abord sur le vers:

### O misère des rois !

Elle décide une tonalité étrange, en dehors de nos deux modes majeur et mineur. Le morceau est en sol mineur, puisque la tonique porte cet accord; mais, à partir de cette tonique, le premier degré ascendant est un demi-ton, la bémol; le second degré descendant est un ton fa bécarre; ainsi, point de note sensible, les relations des deux intervalles voisins de la tonique sont intervertis, et les lois de la cadence naturelle rompues. Berlioz emploie ici un des modes ecclésiastiques, le second authentique, celui que les anciens Grecs désignaient sous le nom de phrygien, et il en tire un parti extraordinaire (1).

Les devins, rassemblés par les ordres d'Hérode, paraissent devant lui. Hérode veut connaître l'explication d'un songe qui l'obsède chaque nuit; chaque nuit il entend une voix lui dire: Un enfant vient de naîtro Qui fora disparaître Ton trône et ton pouvoir.

Hérode, tyran jaloux et soupçonneux, veut savoir si le danger qui le menace peut être détourné.

Les esprits le sauront Et par nous consultés, bientôt ils répondront.

Cette scène étant une suite de la précédente, la mélodie confiée tout à l'heure aux violoncelles pour exprimer l'inquiétude d'Hérode, passe aux instruments à vent; mais elle procède maintenant par intervalles diminués et se déroule sous de larges accords des basses et des violoncelles divisés. Berlioz n'a pas eu besoin d'une préface pour expliquer l'emploi des formes essentielles au retour desquelles il attache une importance. Ces formes sont si expressives, comme chez Wagner, qu'elles s'expliquent d'elles-mêmes. Il savait, du reste, l'art de les introduiré dans la trame symphonique. Elles ne sont pas de simples mélodies plaquées sur le tissu de l'orchestre comme les phrases prétendûment typiques de Gounod dans Rédemption et dans Mors et Vita. C'est un point à mettre en relief et par où Berlioz est de l'école des grands symphonistes.

Les évolutions cabalistiques auxquelles les devins se livrent pour conjurer les esprits forment le sujet d'un morceau instrumental très curieux, en ce qu'il est écrit en grande partie dans la mesure à sept temps. On exécute cette mesure en marquant une première à 3 temps et une seconde à quatre. Du choc de ces deux mètres inégaux qui se reproduisent périodiquement, résulte une impression étrange; l'effet est bizarre, mais il n'en est que plus salsissant.

Les esprits ont prononcé. Il est bien vrai qu'Hérode sera détrôné par cet enfant qui vient de naître.

> Mais nul ne pent savoir Ni son nom ni sa race.

Que faire? "Eh bien par le fer qu'il périsse, n dit Hérode. Oui, qu'il périsse, répliquent les devins. Alors éclate un magnifique chœur en fa dièze mineur sur un mouvement terrible de l'orchestre qui vomit des accents de rage par la bouche des trombones. C'est le chœur du massacre des innocents.

Tout à coup, cette fureur symphonique s'arrête. Quel délicieux contraste l'Nous sommes dans l'étable de Bethléem. L'enfant Jésus joue au milieu des agneaux. Joseph et Marie veillent amoureusement sur lui. Des modulations caressantes, les notes syncopées des flûtes, des hauthois et des clarinettes rendent les douces palpitations du cœur maternel de la Vierge. La mélodie est fraîche, suave et d'une noblesse charmante en ses chastes contours. C'est un tableau d'une grâce et d'une naïveté parfaite qui donne l'impression d'une sainte Famille de Raphaël.

Mais des voix invisibles retentissent à l'horizon. C'est la voix des anges. "Partez! fuyez! disent-elles.  $_n$ 

<sup>(1)</sup> Voir l'article de d'Ortigue sur l'Enfance du Christ dans le Journal des Débats (Décembre 1855). Nous avons, en partie, reproduit ici cet article pour lequel Berlioz a, sans doute, fourni des indications à son suppléant. (N. de la R.)

Dès ce soir au désert vers l'Egypte il faut fuir!

Joseph et Marie invoquent le secours des esprits de lumière; ils promettent de sauver Jésus, et l'hosanna céleste se perd dans l'infini des cieux.

La fuite en Egypte forme le sujet de la deuxième partie du mystère. Dans tout l'œuvre de Berlioz, il n'y a rien qui se puisse comparer à ce parfait chef d'œuvre de charme et de grâce naïve. Le musicien y a mis en relief avec un bonheur extrême, le côté poétique, légendaire, populaire et riant du sujet. Tout autre que lui n'eut pas manqué d'introduire là des airs et des pastiches d'ancieus noëls.

Berlioz, lui, a fait œuvre de génie créateur.

Il s'est simplement inspiré du sentiment de ces chants populaires si gracieux. "La poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaicte selon l'art. " C'est Montaigne qui parle ainsi. Berlioz a su retrouver en son propre fonds cette poésie "purement naturelle, " ces "naïfvetés et grâces " des vienx airs. Dans la délicieuse ouverture qui représente les bergers se rendant de tous côtés à l'étable de Bethléem, dans les couplets en chœur et le ravissant récit qui suivent, le sentiment, l'expression, la couleur ont l'indéfinissable charme des choses entrevues dans le doux mystère des souvenirs lointains. Et ce que le poète Berlioz a senti avec cette ardeur passionnée dont il parle en ses Mémoires, le musicien l'a rendu avec le tact le plus subtil, avec l'habileté de l'ouvrier le plus fin et le plus délicat.

Longtemps avant de donner l'Enfance du Christ en entier, Berlioz avait détaché la Fuite en Egypte de l'ensemble de la partiton et l'avait fait entendre séparément dans des concerts. Il faut rappeler, à ce propos, l'histoire du Chœur des Bergers qu'il envoya un jour à Seghers, le remarquable et intelligent chef de la Société Sainte Cécile. Pour prouver combien étaient sottes les préventions du public contre lui, il donna ce morcean comme étant de Pierre Ducré, un maître imaginaire du xviir siècle. Seghers qui était probablement de moitié dans cette mystification, l'exécuta dans deux concerts différents avec un succès énorme. Combien de gens dirent alors: "Ce n'est pas Berlioz qui ferait une pareille chose! " Et c'était de lui!

Pour le début de l'Arrivée à Sais, la troisième partie de la trilogie, Berlioz reprend le thème de l'introduction de la seconde partie, qu'il-écrit cette fois à quatre temps dans le ton de sol dièze mineur; et sur ce sujet il développe un des plus beaux récits de la partition:

> Depuis trois jours malgre l'ardour du vent Ils cheminaient dans le sable mouvant. Le pauvre serviteur de la famille sainte, L'âne, dans le désort était déjà tombé.

Cela ne rappelle-t-il pas certains tours de Lafontaine. Que de grâce et de simplicité dans ce qui suit : Scule, sainte Marie

Marchait calme et sereine, et de son doux enfant, La blonde chevelure et la tête bénie Semblaient la ranimer, sur son cœur reposant. Mais hientôt ses pas chancelèrent.

Combien de fois les époux s'arrêtèrent! Enfin pourtant ils arrivèrent,

A Sais, haletants, Presque mourants.

C'était une cité des longtemps réunie A l'empire romain,

Pleine de gans cruels, au visage hautain.

Joseph et Marie implorent un asile.

Daus cette ville immense, Quelle rumenr! Joseph, j'ai peur! Je n'en puis plus, las! je suis morte, Allez frapper à cette porte.

La scène est des plus pathétiques. Chaque fois que la vierge prend la parole, les altos exhalent une plainte sous le tremolo serré des basses. Tout ce duo a une expression dramatique intense.

Ouvrez, ouvrez, secourez-nous!
 Laissez nous reposer chez-vous.

Des voix répondent de l'intérieur de la maison :

Arrière, vils Hébreux! Les gens de Rome n'ont que faire De vagabonds et delépreux.

La dureté de cette réponse contraste admirablement par son rythme saccadé avec la langueur que respirent les supplications des fugitifs.

Heureusement, un père de famille intervient, il offre l'hospitalité à Joseph et à Marie.

Entrez, pauvres Hebreux, La porte n'est jamais fermée Chez nous aux malheureux.

On ue saurait se faire une idée du poétique intérêt que Berlioz a jeté sur toute cette scène patriarcale. Il faut aviser tout de suite à procurer aux voyageurs exténués des rafraichissements, du repos,et faire préparer " une couchette " pour l'enfant. Chacun s'empresse: filles, fils et serviteurs entourent les étrangers. Ce chœur est charmant, et l'on y remarque une curieuse combinaison de la mesure à quatre temps avec un six quatre superposé. Puis quand toute la famille a bien dévisagé les voyageurs, vite une petite fugue instrumentale, alerte, vive, preste témoigne de l'empressement des hôtes à apporter qui des fruits, qui du vin, qui du lait, qui du baume pour panser les blessures du chemin.

Mais le père de famille veut savoir le nom, la patrie, la profession de ses hôtes.

Nous avons vu le jour au Liban, en Syrio.

— Comment vous nomme-t-on?

- Elle a pour nom Marie;

Je m'appelle Joseph, et nous nommons l'enfant Jésus. — Jésus ! quel nom charmant !

Dites, que faites-vous pour gagner votre vie?
 Moi je suis charpentier.

Eh hien, c'ost mon métier.

Vous êtes mon compère,

Ensemble nous travaillerons.

N'est il pas délicieux ce court dialogue. On le dirait emprunté à un vieux noël du xym ou du xym siècle. Mais la fête de famille ne serait pas complète si à la manière antique les accents de la flûte et de la harpe ne résonnaient dans la salle du festin.

Prenez vos instruments, mes enfants, toute pelne Cède à la flûte unie à la harpe thébaine.

Et là se place un trio pour deux flûtes et une harpe d'un adorable caractère, plein de calme, de sérénité et de douceur.

Ce trio nous mène au dernier récit :

Ce fut ainsi que par un infidèle Fut sauvé le Sauveur,

et au chœur final sans accompagnement, o mon âme, pour toi que reste-t-il à faire

Et sur ce chœur mystique, remarquable par l'élévation de la pensée et la largeur du style, se termine la trilogie, tout en pianissimo, comme une fumée d'encens qui se dissipe en montant vers l'azur.

Qu'à briser ton orgueil devant un tel mystère!

Telle est, en ses grandes lignes, le chef-d'œuvre que M. Joseph Dupont fera entendre dimanche prochain. Depuis 31 ans, il n'avait plus été exécuté en entier à Bruxelles. C'est dire qu'il aura tout l'attrait de la nouveauté pour toute la jeune génération. Comme celle-ci n'a pas les préventions de sa devancière contre le pauvre grand Berlioz, nous sommes certains que le succès répondra aux efforts du vaillant chef d'orchestre des Concerts populaires et de ses collaborateurs.

## 

### VARIÉTÉS.

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

– Le 19 février 1851, à Paris (Opéra-Comique), Bonsoir Monsieur Pantalon, un acte, d'Albert Grisar.

"Il ya du Grétry, et du meilleur. dans la plume qui a écrit cette parade carnavalesque. Pour la veine comique, le franc rire, le vrai bouffe en un mot, je défie qu'on me cite à cette heure un musicien en France capable d'en remontrer à Grisar. Quelle différence entre le mouvement naturel de ce style, sa rondeur de bon aloi, sa verte gaillardise et les miévrories prétentièuses du Catil A mon sens, Gilles ravisseur vant son pesant d'or. Sans doute l'orchestre porte çà et là de regrettables marques de négligence, et l'on aimerait un système d'accompagnement d'une simplicité moins primitive; mais, en revanche, comme la phrase est leste, facile, et d'un ton famillier! comme ce dialogae musical rappelle le bon temps!

"...Beaucoup de clarté, un dessin élégant et facile, de la distinction, de la netteté dans le débit, avec cela on se tire d'affaire, témoin le chef-d'œuvre du génie humain en pareil genre, le Mariage secret de Cimarosa., Blaze de Bury.

(Revue des Deux Mondes, 15 mars 1851. Voir an surplus

Albert Grisar, étude artistique par A. Pougin, p. 110.)

— Le 20 février 1802, à Louvain, naissance de Charles-Auguste de Bériot, - Sa mort, à Bruxelles, le 8 avril 1870.

Le mois de février a vu naître trois des plus grands violonistes des temps modernes: Paganini, de Bériot et Vieux (emps. Nous avons eu, quant au premier(voir nos Ephémérides dernières), les vives impressions de celui des trois, leur jeune émule ; nous allons, maintenant, tirer de la même source ce que peut contenir un cœur généreux peur un maître vénéré.

De Bériot avait entendu Vieuxtemps pour la première fois en Hollande; il s'éprit de cet enfant de sept ans, il consentit à lui donner des leçons. Ce n'est qu'à son retour à Bruxelles, à la fin de 1827, qu'ils se retrouvèrent l'un et l'autre presque voisins, De Bériot habitant la rue Fossé-aux-Loups et Vieuxtemps, la rue aux Choux. Les pages où, dans ses souvenirs personnels, Vieuxtemps décrit ses relations quotidiennes avec son maître, sont de nature à piquer la curiosité du lecteur; malheurousement l'espace ne nons permet que de donner celles-ci:

Les premières leçons que me donna De Bériot furent plutôt une révélation musicale qu'un enseignement matériel J'en savais du reste déjà assez pour saisir et comprendre au vol le sens et l'esprit de la moindre remarque, de la plus petite observation. Aussi quelle attention ne pretais je pas à tout ce qu'il me disait? Chaque geste, chaque mot se gravait dans ma mémoire, s'incrustait dans mon cœur, s'y imprimait comme évangile, car j'avais pour lui une admiration, une adoration, une vénération ingénue, instinctive, profonde! Mais aussi, comment ne pas ressentir de pareils sentiments, alors qu'il était pour moi d'une douceur, d'une bonté parfaite. Du reste, c'était le fond de son caractère, plein d'aménité et de bienveillance. Je ne lui ai jamais entendu proférer un mot plus haut que l'autre, ni manifester le moindre emportement, ni dans ses relations d'artiste, ni dans celles du mende, ni dans son intérieur.

" Il fut pour moi comme un père!

"L'intérieur de De Bériot était doux comme sa personne, et son caractère, d'une grande simplicité, mais aussi d'une parfaite elégance. Très instruit, d'une élocution facile et agréable, c'était un causeur charmant et séduisant. Doué d'une mémoire prodigieuse, son esprit était orné d'une quantité d'anecdotes de divers caractères, qu'il racontait avec une finesse et un charme irrésistible. Outre cela, il était très industrieux et adroit de ses mains; Il faisait ce qu'il voulait.

" Je me rappelle l'avoir aidé à tapisser un boudoir attenant à son salon de musique de la rue Fossé-aux-Loups, avec une étoffe en cotonnade rouge, ce qui, à cette époque, était le comble de l'élégance; nous grimpions aux échelles et de nos mains de violoniste nous clouions l'étoffe au nur.

" Il dessinait aussi et maniait surtout le crayon du caricaturiste avec humour. Une fois,il eût l'idée de faire un violon et il l'exécutt jusque dans ses moindres parties. Je ne sais plus combien de temps nous passames à scier du bois, à raboter, à râcler, à limer et à ajuster?

"L'appartement était devenu un atelier de lutherie. Le violon, quoique bon, n'a jamais été mis en couleur. Il était enduit d'une minoe couche de vernis blanc et sounait ma foi très bien. Il en a fait don au prince Nicolas Youssoupoff, qui le possède encore dans sa collection d'instruments à Saint-Pétersbourg. C'est une pièce unique.

" Une autre fois, il imagina d'ajouter une cinquième corde grave au violon, ce qui changea complètement la nature de la sonorité de l'instrument sans rier lui donner. Ce n'était plus un violon, ni un alto : c'était quelque chose de mixte, tenant des deux.

"Son chef-d'œuvre dans ce genre de tours de force, c'est d'avoir fait le buste de sa femme, Mere Molibran, par inspiretion, par intuttion, par amour, sans que jamais auparavant il cut pétri de la terre glaise, ni manié le ciscau du sculpteur! C'est vivant, c'est admirable, Ce buste a servi de modèle pour la figure de la statue qui orne le monumeut funeraire de la grande artiste, érigé dans le cimetière de Laeken.

"Il est aujourd'hui chez M. Charles de Bériot fils, pianiste à Pavis

" Toutes ces qualités d'homme de cœur, d'homme spirituel, de haute instruction, d'élégance et de charme, se retrouvaient amplement dans son jeu, dans sa manière de jouer et de traiter le violon. C'était d'une pureté, d'une justesse d'intonatien exquise, d'une correction de rythme irréprochable comme je n'en ai jamais entendu depuis! Pent-être lui a-t-il manqué de faire un peu plus de grande musique et moins de violon. C'eut été l'idéal. Il connaissait Viotti comme violon... peut-être Mozart comme compositeur d'un certain talent, mais il ne le cultivait pas et je doute fort qu'il ait connu Beethoven. Sa grande rectitude, sa prudence, sen idéal du parfait l'empêchaient d'aborder de front les difficultés dangereuses et de se livrer sans restrictions aux mouvements de son cœur, à la fougue de ses sentiments, à l'imprévu des inspirations spontanées, aux mouvements de l'âme ?....

" Du reste, là est l'éternelle question non résolue et qui ne le sera peut-ètre jamais. - Le plus grand artiste, ou, la plus haute expression de l'art, est-elle la cerrection la plus absolue, ou bien, l'abandon le plus entier à ce que nous appelons l'inspiration. Talma n'esait pas se prononcer là-dessus.

- Le 21 février 1856 ,à Florence, décès de Théodore Doehler à l'âge de 42 ans. Il était né à Naples, de parents allemands. le 20 avril 1814. – " Comme pianiste, dit Fétis (Biogr. univ. des mus. T. III, p.33), Doehler manquait de puissance, et quelquefois de cerrection; mais il y avait beaucoup de charme dans son jeu., Il est venu pour la première fois à Bruxelles en 1840, et le 18 avril, il s'y fit entendre dans un même concert avec Thalberg.

- Le 22 février 1810, à Paris, Cendrillon de Nicolo. - Bien inférieure à Joconde, à Jeannot et Cotin du même anteur. et alors qu'on la croyait disparue à toujours, la pièce a cependant eu une reprise à l'Opéra-Comique, le 23 janvier 1877.

Le 23 février 1836, à Paris, la Juive d'Halévy. Voir nos

Éphémérides, Guide mus., 6 janvier 1884.

 Le 24 février 1878, à Vienne (Opéra impérial), Die Maccabaer (les Maccabées) d'Ant. Rubinstein, le maître présent. -"Cet epéra, dit César Cui (la Musique en Russie, p. 116), est écrit avec plus de sein que le Démon; mais il lui est inférieur quant à la valeur des idées mélodiques, et il a en moins une bonne partie de l'intérêt dérivant de l'emploi du coloris oriental, bien plus intense dans le Démon que dans les Maccabées. "

- Le 25 février 1826, C. M. de Weber, accompagné de son ami Furstenau, fait son entrée à Paris, se rendant à Londres, où il allait surveiller les dernières études et diriger les premières représentations de son Obéron au théâtre de Covent-Garden. "Je suis arrivé intact, écrivait-il à sa femme, sauf une vitre brisée et un beuton de cnlotte décousu; celui-ci réclame instamment le secours de mon industrie. "Weber ne fit que traverser Paris, car il y resta à peine cinq jours, - du 25 février au 2 mars. (Voir Paris dilettante d'A. Jullien, p. 7 ainsi que nos éphémérides, Guide mus., 19 et 26 févr. 1885).

### 

## La Semaine théâtrale et musicale

### THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

La reprise de Faust, plus d'une fois promise et annoncée, a été dounée enfin. Ce retard était inexplicable. On ne s'explique pas, en effet, qu'une direction de la Monnaie soit parvenue à son cinquième mois d'exploitation sans qu'elle ait repris Faust. Il n'y a pas d'exemple de cela. Mais voici comblée cette lacune! La reprise est, à présent, un fait accompli ; et elle a eu l'importance d'un evenement. L'interprétation était pour ainsi dire entièrement nouvelle : Mile Mézeray dans le rôle de Marguerite, M. Furst dans celui de Faust, M. Devries en Méphistophélès, M. Renaud en Valentin, M<sup>Ile</sup> Comte en Siébel.

La représentation a eu des parties fortes et des

parties faibles. Connaissant les interprètes, avec leurs défauts et leurs qualités, il était facile de prévoir ce qu'ils seraient; et les prévisions se sont réalisées. Partout où il fallait de la grâce et de la légèreté, M<sup>11</sup>º Mézeray a été charmante; elle a donné à l'héroïne du drame une physionomie toute française, gentille, parfois piquante. L'air des bijoux n'a pourtant pas donné tout ce qu'on en attendait; elle a manqué d'éclat dans cette scène qui demande en somme plus que de la virtuosité. Par contre, en d'autres scènes, telles que dans la scène finale avec l'invocation suprême, elle a eu des élans inattendus. Dans la scène de l'église, M<sup>lle</sup> Mézeray n'a pu forcer sa nature et son tempérament. Il n'y a pas à lui reprocher de n'avoir pas été ce qu'elle n'aurait pu être; et contentonsnous de la louer d'avoir été ce qu'elle pouvait.

M. Furst a bien chanté le rôle de Faust; ce n'est pas un joli, joli séducteur; mais son ramage vaut mieux que son plumage, et on l'a applaudi pour l'expression juste et le sentiment qu'il a mis dans les pages passionnées de

Les autres n'ont pas été au dessus d'une honnête moyenne. M. Devries est un bien lourd et bien pâteux Méphistophélès, et M. Renaud, malgré sa belle voix, n'a pu faire oublier, dans "la mort de Valentin ", ses proches devanciers. M<sup>110</sup> Comte a chanté délicatement et faiblement les couplets de Siébel.

En somme, reprise importante, intéressante et inégale.

Les répétitions de Saint-Mégrin, l'opéra-comique de M. Hillemacher, touchent à leur fin ; celles de Pierrot macabre, le ballet de MM. Hannon et Lanciani avancent également: dans quelques jours nous saurons à quoi nous en tenir sur le mérite de cès deux ouvrages inédits dont on dit d'avance le plus grand bien.

### LES CONCERTS.

Qui donc a dit que l'art était dans le marasme? Jamais on n'a fait à Bruxelles autant de musique, jamais

on n'y a vu autant de concerts. Jugez-en. 1º Mardi, concert de M. Arthur Wilford, un pianiste de l'école belge,élève naguère de Dupont (Auguste), aujourd'hui établi à Dresde.Il a de l'acquit et de l'habileté, et son jeu n'est pas sans agrément et sans charme dans les petites choses. M. Wilford compose aussi, et il a fait entendre deux lieder de lui qui ont de l'eriginalité et de la grâce. C'est une cantatrice de Dusseldorf, Mile Selma Lenz, qui a dit ces deux lieder. Gentille petite voix, bonne méthode et diction juste, Mile Lenz s'est fait applaudir quoiqu'elle chantat en allemand. Enfin, un jeune violoniste de 14 ans, M. Willy Maes, a étonné le public de la salle Marugg, par l'extravagance de son jeu. Il n'y a de prodigieux dans son précoce talent que l'aplomb de ceux qui le produisent trop tôt.

2º Jeudi, au Cercle artistique, soirée chantante de M. et Mme Henschel, qui déjà l'année dernière s'y étaient fait vivement applaudir. M. Henschel n'est pas un inconnu parmi neus. Il a chanté autrefois assez fréquemment à Bruxelles aux grands concerts de l'ancienne Société de musique, et il a laissé le souvenir d'un artiste de grand talent dans l'oratorio. Depuis, il a voyagé en Amérique, où il a épousé une

cantatrice d'infiniment de talent.

D'aucuns prétendent que Mme Henschel rappelle la Patti jeune par la fraîcheur de sa voix et la facilité de sa vocalise. Je ne sais jusqu'où la comparaison est exacte, mais ce qui est bien certain, c'est le très grand succès obtenu au Cercle par la jeune et charmante cantatrice. Elle dit à ravir le lied allemand et les airs d'opéras ne l'effrayent pas. Dans les morceaux qu'elle a chantés seuls, comme dans les duos avec son mari – un accompagnateur modèle quand il ne chante pas elle a tout à fait charmé le public. Et cette soirée des époux Henschel restera parmi les plus agréables que nous ait données le Cercle cet hiver.

3º Le même soir à la Grande Harmonie, concert belge, toutà-fait belge, organisé par M<sup>mo</sup> Ida Cornélis Servais, avec le concours: 1º du trio Cornélis, Jacobs, Degreef; 2º du violoncelliste Jacobs accompagné de M. Alphonse Mailly; 3º du pianiste Degreef; 4º de Mmes Sophie Cornélis et Flon-Botman; 5º des chœurs de l'Orphéon sous la direction de M. Bauwens. Pour parler en détail de tout ce qui s'est chanté et joué en cette soirée il faudrait une colonne et cela ne vous intéresserait pas.lecteur. Il vous suffit de savoir que cette soirée a eu beaucoup de succès, et qu'on a fêté tout particulièrement l'organisatrice du concert, M<sup>me</sup> Ida Cornélis. La gracieuse cantatrice est arrivée au plein épanouissement de son talent. Sa voix a gagné énormément depuis deux ans, elle a beau timbre et elle a de la chaleur. La diction s'est assouplie et a plus d'accent qu'autrefois. Elle ne recherche pas la finesse, mais l'éclat et la vigueur, et elle y arrive. Mme Cornélis-Servais a ainsi de l'action sur le public, qui n'aime rien tant que les effets bien mis en relief, et qui le saisissent. Aussi peut-elle affronter hardiment, aujourd'hui, tous les genres, et elle réussira toujours par les habiletés de son chant et les qualités de sa voix. N'oublions pas de mentionner Mme Flon-Botman, l'excellent contralto que l'on regrette de ne pas entendre plus souvent, et M110 Sophie Cornélis la fille de l'éminent professeur de chant au Conservatoire, une petite voix de salon, mais très fine et très légère ; elles ont en leur part du succès de Mme Cornélis-Servais, dans les duos et trios chantants de cette soirée à programme varié.

Quand j'aurai ajouté que M. Degreef a très bien joué les variations en ré de Mendelssohn, avec un toucher qui rappelle de plus en plus celui de Brassin; que M. Mailly a accompagné comme un auge l'Abendlied de Schumann joué par M. Jacobs; qu'enfin l'Orphéon e chanté un hymne de Chiaromote et les Emigrants irlandais de Gevaert avec les effets extraordinaires de voix qui ont fait la réputation de cette phalauge chorale et de son chef M. Edouard Bauwens, vous aurez à peu près la physionomie de cette soirée.

4º Samedi,a eu lieu le troisième concert de l'Association des Artistes musiciens, en partie, sous la direction, j'allais dire avec le concours de Litolff. Le programme portait son ouverture fameuse de Robespierre, les airs de ballet des Templiers, le 4º Concerto de piano et le Chant des Belges. Litolff a dirigé tout cela avec une fermeté, une précision une verve bien surprenantes. On a cela va sans dire comblé d'applaudissements le vieux maître: M. Dumon l'a remercié au nom de l'Association des artistes musiciens ; bref, la soirée a été pour lui une ovation continue. Elle a été aussi un succès et un succès très marquant pour M. Camille Gurickx, qui s'était chargé de faire revivre le 4° concerto. De tout ce programme-Litolff c'est l'œuvre restée jeune et fraîche; le fiuale surtout, un scherzo alla Mendelssohn, plein de traits brillants pour le piano et de jolis effets à l'orchestre. M. Gurickx l'a exécuté sans une tache, avec une verve, une fermeté de rythme, et dans l'andante avec un sentiment poétique qui ont charmé l'auditoire.

Dans la première partie du concert, M. Gurickx s'est aussi produit comme compositeur, dans une sorte de fantaisie pour orchestre et piano qu'il intitule "esquisse symphonique. Le morceau est un peu grand pour le titre. Il a l'allure épique par moments: les thèmes ont une largour d'accent et l'orchestre un feelat qui no eadrent pas tout à fait avec l'idée qu'on se fait de l'esquisse. Resterait, il est vrai, à savoir ce que celle-ci représente d'alleurs. C'est là le défaut de cette composition qui est d'un artiste. L'idée n'en est pas exposée très clairement, le plan n'est pas suffisamment dessiné, du moins dans certains dévelopments dont la relation à l'ensemble s'explique difficilement à la simple audition. Mais, il y

a dans toute l'œuvre un souffle si généreux, un si bel entrain de jeunesse qu'on passe aisément là dessus. Les idées ne sout point banales, elles ont de l'étan et de la poésie; le mouvement lent du morceau est tout à fait charmant, bien écrit pour l'instrument solo et parfaitement combiné à l'orclestre, en général la partie symphonique est bien traitée et pour une ceuvre de début c'est une composition très remarquable et digne de tout intérêt. Le public y a fait un très sympathique accueil, mélant dans ses applaudissements le compositeur et le virtuose exécutant.

M¹e Wolff, du théâtre de la Monnaie, à qui était dévolue la partio vocale du concert, n'a pas été heurouse. Incommodée par la chalour et par la fumée partie d'un poèle voisin, elle a dû interrompre son premier air, l'air d'Hamlet, et c'est d'une voix chancelante qu'elle a dit ensuite une bluette de Lacome et une mélodie de Massenet. Le public lui a galanment tenu compte de ce malaise, qui a paralysé sa bonne volonté et ses movens.

L'ouverture de Fidelio, jouée un peu mollement et avec d'inconcevables nuances dans le solo de trompette, qui est une simple fanfare, un appel de clairon et non une phrase chantaute, complétait le programme de cette troisième soirée de l'Association, l'une des meilleures et des plus attrayantes de cette saison.

5° Enfin mardi, il y a deux jours, MM. Joseph Wieniawski, Jenö Hubay et Jacobs ont donné au Palais des Beaux-Arts, la première de leurs deux séances de musique de chambre. Chambrée complète et succès très vif, surtout pour la sonate de Kreutzer, jouée dans la perfection par MM. Hubay et Wieniawski. Le quintette de Schumann a été rendu avec beaucoup de brio et de verve. Mais l'intérêt de la soirée a été un nouveau trio de M. Wieniawski, une très belle composition qui a été chaleureusement applaudie. Il est difficile d'analyser une œuvre de cette envergure après une seule audition. Nous nous bornons a consigner ici une première impression. Des trois parties du trio, la première est celle qui nous a le moins frappé. Mais dans l'adagio, dès les premières mesures on rencontre un très beau et très large chant du violoncelle, que l'auteur développe ensuite d'une façon très ingénieuse. Le finale est plein de verve. C'est un allegro passionné d'une belle allure, un peu véhément, mais d'un effet brillant. L'œuvre, nous le répétons, a été très hien accueillie.

La prochaine séance de MM. Wieniawski, Jenő Hubay et Jacobs, aura lieu le 2 mars.

Et voilà le bilan de la semaine : cinq concerts ! Qui donc a dit que l'art était dans le marasme ? La musique peut-être ! mais les musiciens ?..... M. Th.

# Nouvelles Diverses



## BRUXELLES ET PROVINCE.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la répétition générale du deuxième Concert populaire — contrairement à l'habitude — aura lieu le soir, à huit heures, au Théâtre Royal de la Monnaie, le saunedi 20 fevrier.

Cette séance sera l'une des plus importantes de la saison musicale. On y exécutera, on le sait, l'Enfance du Christ, de Berlioz, avecle concours de MM. Engel, Dubulle et Heuschling et M<sup>no</sup> Moriani. Nous publions d'autre part une analyse de l'œuvre de Berlioz. Le programme est complété par la Symphonie de Borodine, redemandée après son grand succès du premier concert.

Pour les places à la répétition générale, s'adresser au Théâtre de la Monnaie; pour le Concert comme d'habitude chez MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

## 1 La Revue Wagnérienne publie la note suivante :

Le bruit courant que M. Schurmann, l'impresario connu, avait le projet de donner à Paris très prochainement des représentations wagnériennes, nous avons été voir M. Schurmann, qui nous a affirmé qu'il allait monter Lohengrin à l'Eden-Théâtre : chœurs et orchestre de Paris; interprètes autrichiens chantant en allemand, ou peut-ètre bien, interprètes français, chantant en français; douze représentations, du 15 mai au 15 juin ; en cas de succès, reprise en octobre de Lohengrin, avec le Vaisseau-Fantôme, les Maîtres chanteurs, la Valkyrie; mise en scène très soignée, prix des places de quarante à dix francs.

Les trois concerts Rubinstein, que nous avons annoncés, sont définitivement décidés, et les dates fixées comme suit :

Vendredi 30 avril, concert Beethoven

Mardi 2 mai, séance Schumann;

Jeudi 4 mai, séance Chopin.

Ces concerts d'Antoine Rubinstein auront lieu à la Grande-Harmonie.

### ANVERS.

L'exécution de Mors et Vita, par l'Association des artistes musiciens, a eu un brillant succès, si brillant même qu'une seconde audition de la trilogie de Gounod a eu lieu dimanche, devant une salle aussi comble que le soir de la première. L'exécution a été de tous points remarquable, et j'ai entendu dire par des personnes qui avaient assisté à l'exécution de Bruxelles, que les chœurs d'Anvers étaient infiniment supérieurs.Le quatuor des solistes a été aussi pour beaucoup dans le succès de l'œuvre. On a souvent admiré la souplesse de talent de Mm. Schnitzler-Selb, qui a chanté ici la partie de soprano, quelques jours après avoir fait la partie de contralto à Bruxelles. Cette dernière était confiée à Mile Flament dont la belle voix et la diction intéressante ont fait une impression considérable. Le ténor, c'était M. Warot, le baryton, M. Séguin, et c'est assez vous dire que ces parties ont été parfaitement

Au Théâtre royal nous avons eu deux très intéressantes soirées, une représentation de Faust, dirigée par l'auteur qui a été l'objet d'innombrables ovations fleuries. C'est Mue Mineur qui jouait le rôle de Marguerite et elle s'en est tirée tout à fait à son honneur et de manièr : à recevoir les plus vives félicitations du maître. La seconde soirée dont je voulais vous parler a été la reprise de Carmen, avec M<sup>11</sup> Deschamps que la direction de l'Opéra-Comique de Paris n'a pas jusqu'ici su mettre en valeur. L'éminente artiste a été longuement et chaleureusement applaudie. Cette représentation avait lieu au bénéfice de M. Adrien Barbe, notre ténor léger, qui fait un très agréable Don José.

Ce soir mercredi, reprise de la Juive, avec Warot dans le rôle d'Eléazar.

On annonce en outre pour vendredi, la 1<sup>re</sup> de la Reine de Saba et enfin., pour mardi prochain, une representation extraordinaire de Jérusulem, avec le concours de Warot et de Mile Briard.

Quant à Bianca Capello, cet ouvrage a cessé de vivre, après la troisième représentation. M. Gally a du même coup résilié M<sup>11</sup> Romi engagée spécialement pour créer le rôle principal. La semaine n'a pas été sans intérêt, vous le voyez.

Pour en revenir aux Concerts, nous avons eu lundi dernier, une séance de musique de chambre,donnée à la salle Rummel par MM. Hubay, Jacobs et M<sup>me</sup> Falk Mehlig. Le programme se composait du trio on si bémol de Rubinstein, de la 6° sonate de Boccherini pour violoncelle qui a valu à M. Jacobs un très vif succès, enfin le quatuor en sol mineur de Brahms, qui a été enlevé avec une virtuosité remarquable par Mae Falk Mehlig, MM. Hubay, Elderling et Jacobs. Gounod qui as-

sistait à la séance a vivement complimenté les exécutants et toute la soirée il a donné le signal des applaudissements.

Mentionnons encore la soirée donnée dans la même salle, par le pianiste Wilford, M"e Selma Lentz, cantatrice de Dusseldorf, et le jeune violoniste Maes.

#### GAND.

Grand-Théatre. - Lundi 8, le Barbier de Séville et M. Choufleury restera chez lui le ....; mercredi 10, le Prophète; vendredi 12, les Deux Timides et les Braconniers; dimanche Jérusalem et le Grand Mogol.

Il y avait foule lundi au théâtre pour entendre le Barbier de Séville avec M. Frédéric Boyer, le baryton de la Monnaie. L'on était venu en masse, espérant une bonne représentation : mais toutes les attentes ont été déçues et cela a été bien mauvais à part M Boyer, qui était cependant enroué. Néanmoins il a recueilli applaudissements et rappels, et il est à espérer qu'il se fera bientôt réentendre avec un meilleur entourage. La reprise du Prophèle a été meilleure, sans être très brillante, car Mae Sbolgi n'a certainement plus l'organe qu'il faut pour le rôle de Fidès, et si M. Dona était en voix. M. Pellisson était visiblement souffrant. De plus, l'orchestre y a été aussi exécrable que possible. M. Lavril qui fait de son mieux pour plaire au public, nous promet une représentation avec M. Duc, le fort-ténor de l'Opéra de Paris; on annonce aussi, comme étant à l'étude, un grand-opéra inédit dont l'auteur se cache sous une mystérieuse initiale : X.

Le mardi 9 février a eu lieu à la société royale des Chœurs un concert avec le concours de Miles Pauline De Devn, cantatrice, Gabrielle Accolay, pianiste, et de M. Edouard Jacobs, violoncelliste, et J. De Kemper, chanteur comique. Le nouveau professeur du conservatoire royal de Bruxelles y a remporté un vrai triomphe, et c'est au milieu des applaudissements de toute la salle que le président de la société, M. Lutens, lui a offert le titre de membre d'honneur, titre qu'ont reçu entre autres Gevaert, Peter Benoit, Miry parmi les nationaux, et parmi les étrangers, Ambroise Thomas, Gounod, Massenet — pour ne nommer que les plus célèbres. Citons, à côté de M. Jacobs, Miles Accolay et De Deyn qui ont été aussi très bien accueillies; Mile Accolay, notamment, a fait preuve d'un très joli mécanisme dans l'exécution de la fantaisie de Liszt sur le Faust de Gounod. Disons enfin, pour ne rien oublier, que M. De Kemper a obtenu son succès habituel dans ses chansonnettes comiques. P- B.

### MONS

La société des concerts et redoutes de notre ville a donné mercredi 3 février, sa première fête musicale avec le concours de M. Mailly, de Mwe Cornélis-Servais, de M. Edouard Jacobs et de M. Léon Van Cromphout, M. Mailly y a fait entendre une série de ses compositions pour harmonium : Valse mélancolique, Impressions d'avril, Aveux, Fête au village et Chasse, auxquelles il a ajouté une transcription de la Passacaglia de J.-S. Bach, et plusieurs autres transcriptions de maîtres anciens pour orgue Mustel. Mª Cornélis Servais a chanté deux jolies mélodies de M. Mailly et l'air de Proserpine de Païsiello. M. Van Cromphout, lui, a joué au piano plusieurs œuvres de son maître, M. Mailly, et il a fait apprécier hautement son jeu sobre, correct et nerveux. En somme, cetto fête a pleinement réussi.

### NAMUR.

Le 18 janvier, notre Académie a donné le premier de ses grands concerts annuels. Il a brillamment réussi à tous les points de vue.

L'orchestre, conduit avec beaucoup de science et d'autorité par M. Charles Hemble, directeur de l'académie, a joué d'une façon remarquable l'ouverture du Prophète. L'académie de musique de notre ville ne perd pas de vue la raison de son existence ni son but : faire l'éducation des élèves en les initiant à tons les genres de musique, et aussi faire entendre au public namurois les œuvres des grands maîtres.

M. Huet, du Conservatoire de Mons, a chanté l'air de la Reine d'un jour d'Adam, qui lui a valu un chalenreux rappel. M. Ciriadès, violonoelliste, professeur à l'Académie, a joué la Fantaisie caractéristique de Servais. Son mécanisme est d'nne grande correction, mais le sentiment semble faire un tantinet défaut et l'artisto manque parfois de nerf. M. Ciriadès n'en est pas moins un bon professeur, et le jeune artiste a bien du temps devant lui pour acquérir ce que nons voudrions lui voir. Il a, dans tous les cas, bien mérité le rannel

MM. Duhot, Abras et Stratmann, élèves du cours de chant que fait chez nous M. Bauwens, ont chanté le trio de *Quentin* Durward; ils out fait honneur à lenr professeur.

M. Barbier, également professeur à notre Académie, a produit une Société chorale qu'il dirige: la Lyrique d'Andenne, qui a chanté Avant l'assaut de Berleur; nous n'avons que des compliments à lui faire ainsi qu'à son jeune chef.

Mais le "clou, de la première partie de cet énorme concert, a été M. Alfred Vivien. L'excellent virtuose que Namur est heureux de posséder comme professeur de perfectionnement à son Académie, a joué une fantaisie de sa composition avec accompagnement d'orchestre. M. Vivien a été applandi avec enthousiasme; il a du reparaître deux fois. C'est un triomphe aussi complet que mérité, autant pour le compositeur que pour l'instrumentiste. Ajoutons que l'orchestre a joué d'une façon irréprochable sa partie d'accompagnement.

Lé Désert, ode-symphonie pour chœurs et orchestre de F. David, formait la secondo partie. Les solos, confiés à M. Huet, ont été bien interprétés. M. Ad. Honincks, un artiste-amateur, a dit les récits. Doué d'un organe très agréable, au timbre sonore et bien posé, possédant une diction irréprochable, M. Honinckx a produit un grand effet.

L'ensemble, symphonie et chœurs — œux-ci composés de la Société les Bardes de Nanur, de la Lyrique d'Andenne et des élèves des cours d'adultes de l'Académie — n'a rien laissé à désirer, et nous en adressons tous nos compliments à M. Hemble auquel le zèle, le dévouement, l'abnégation, l'énergie et le savoir ne manquent pas ; il a magistralement dirigé le concert.

En somme, et comme nous le disions en commençant, c'est un succès pour notre Académie de musique. Le second concert viendra certainement le confirmer. On y entendra le Stabat mater de Rossini.



### FRANCE.

(Correspondance parliculière)
Paris, le 16 février 1886.

Peu, peu, peu de nouvelles, et surtout de nouvelles intéressantes. A l'Opéra, prise de possession par M™ Caren du rôle de Chimène dans le Cid, laissé vacant par le départ de M™ Fidès-Devries, et voyage inutile en Italie de l'un des directeurs, M. Gailhard, allant demander à Verdi la primeur de son Otébo, qu'il n'a pu naturellement obtenir; la critique n'ayant été convoquée ni à l'une ni à l'autre de ces deux solennités, je ne puis vous en parler davantage et avec plus de détails. — A l'Opéra-Comique, où le Mari d'un jour n'a pu malheureusement dépasser sa troisième représentation, excellente, mais excellente reprise du Richard Cour-de-Lion de Grétry, avec MM. Talazac et Bouvet, aussi parfaits, aussi accomplis l'un que l'autre dans les deux rôles de Richard et de Blondel, que je ne me souviens guère d'avoir vu jouer et chanter avec une telle supériorité. — A l'Eden-Théâtre, où l'on devait nous donner hier, puis aujourd'hui, les premières représentations de deux ballets nouveaux, Djemmah et la Folie Parisieme, tous deux de M. Léonce Détroyat pour le scenario, et de M. Francis Thomé pour la musique, ce spectacle est remis à demain inercredi, "irrévocablement,, selon les termes de l'affiche. — Aux Nouveautés, la nouvelle opérette de M. Audran, dont je ne me rappelle plus le titre, qui devait passer aussi ces jours-ci, est remise de même, et probablement à la semaine prochaine.

Seuls, les Bouffes-Parisiens ont cette fois fait parler d'eux, et il n'y a pas lieu de leur en adresser de vifs compliments, car l'insanité qu'ils nous ont offerte samedi dernier aurait pu, sans inconvénient, rester indéfiniment dans les cartons de ses auteurs. Cela s'appelle les Noces improvisées, et cela a pour auteurs, MM. Armand Liorat et Emile Fonteny pour les pareles, et Francis Chassaigne pour la musique. Ces messieurs comptent parmi les fournisseurs habituels de cafés-concerts, et il est facile de s'en rendre compte. Comment des librettistes ont eu l'idée de prendre pour principal personnage d'une opérette prétendue bouffe une figure historique comme celle du grand patriote hongrois Rakoczy, comment ils ont cru faire preuve d'esprit en plaçant en face de ce heros une ganache stupide à laquelle ils ont donné le nom charmant de marquis de Bobinnrhumkorff, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer ; comment un musicien a pu écrire une partition en trois actes, dans laquelle on ne trouve pour ainsi dire pas un morceau d'ensemble, sans que des innombrables couplets, romances, chansons, rondeaux, dont cette partition est émaillée, il ne surgisse pas une page, pas une phrase digne de quelque attention et qui appelle le plus mince éloge, c'est ce que je ne saurais justifier davantage. Telle est pourtant l'exacte vérité. Poëme et musique, tout cela est aussi nul, aussi vide, aussi ridicule, aussi absolument ennuyeux qu'il soit possible de l'imaginer. Mais quand je pense qu'on trouve des directeurs pour recevoir de telles choses et des théatres pour les jouer, j'avoue que je suis confondu. Le public des Bouffes, pourtant si profondément indulgent de sa nature, était navré l'autre soir, et franchement il y avait de quoi. S'il n'y avait pas eu dans ces Noces improvisées la cocasserie étrange et vraiment amusante parfois de ce petit fautoche féminin qui s'appelle Mile Mili-Meyer, je suis bien convaincu que les trois quarts de la salle auraient déserté après le second acte. En tout cas, il est bien certain que ce joli chef-d'œuvre ne moisira pas sur l'affiche, et que les Bouffes vont être obligés, pour remédier à cet horrible fiasco, de monter dare dare quelque autre chose. Pourvu, du moins, que cet autre chose soit un peu meilleur. Ce qui me console, c'est que ce ne pourra pas être plus mauvais!

ARTHUR POUGIN.

Une première audition wagnérienne a Paris
(1° acte de Valkyrie au concort Lamoureux)

La tentative faite dimanche à l'Eden, par M. Lamoureux, et qui empruntait une certaine importance aux chconstances que nous traversons, a obtenu un éclatant succès, le plus franc et le plus mérité qui soit. Le public s'est laissé prendre par ce beau fragment d'épopée dramatique; privé de l'impression directe que donne la scène, il n'a pas résisté à la persuasion de la déclamation vigoureuse, des chaudes mélodies, à la magie de cet orchestre qui nous fait vivre de la vie intime des personnages, qui fait palpiter notre cœur de leurs propres palpitations; il a partagé les vicissitudes de ce Siegmund désarmé, mourant de soif, abandonné de tous, traqué comme une bête fauve, en butte aux élements eux-mêmes, et trouvant enfin, avec un abri, une amante dévouée jusqu'à la mort et une épée surnaturelle pour la défendre; il a passé, ce public, par toutes les gradations de cet amour qui naît de deux misères, qui, d'abord. n'est qu'une mutuelle et profonde commisération, une vive et mystérieuse sympathie, puis déborde enfin, dans ce dialogue d'adoration ardente, tout embaumé par le souffle du printemps propice aux aveux, et dans cette péroraison où l'épée Nothung (Détresse) jaillit éblouissante du fréne.où l'exaltation amoureuse et la joie héroïque s'unissent et se confondent en un sentiment de la plus intense allé-

On ne saurait trop louer M. Lamoureux de son initiative; de plus, il s'est proposé un idéal de perfection presque inaccessible dont il se rapproche, à chaque grande audition, d'une façon surprenante; la foule enthousiaste qui se pressait hier dimanche à l'Eden ne s'est pas fait faute de témoigner à M. Lamoureux le gré qu'elle lui sait de ses efforts: cette démonstration chaleureuse a dû lui être bien sensible et l'encourager, non seulement à persévérer dans cette voie, mais à tenter une entreprise plus complète. Le traducteur, M. Victor Wilder, mérite aussi les plus sincères compliments : une part importante lui revient dans ce succès; jamais les ressources multiples de son talent, jamais son intelligence de l'œuvre et de l'idée de Wagner ne se sont plus heureusement manifestées que dans l'ensemble de ces scènes; les mérites de sa traduction ressortiront mieux encore au théâtre, par exemple dans la scène, avec Hunding, le mari de Sieglinde, scène qui, je le regrette à tous égards, a été supprimée au concert. M. Wilder a le rare mérite de savoir mettre en pleine lumière le mot qui concentre l'intérêt dramatique et qui renferme l'accent poétique et psychologique .d'une phrase.

M. Van Dyck a trouvé dans Siegmund son meilleur rôle ; il y est tout à fait remarquable. Il comprend et sait faire comprendre; sa voix se nuance à propos, suivant les oppositions de son rôle; il est tour à tour abattu et exalté, tendre et énergique ; il fait sentir la scène. Allez l'entendre dire, quand Sieglinde, impuissante à cacher sa passion, laisse échapper un cri d'angoisse, et le presse de ne pas quitter son foyer: " Je reste! J'attendrai ton maître!, Cette audition classe M. Van Dyck dans un rang élevé parmi les chanteurs artistes: il est jenne,il a la flamme du cœur et de l'intelligence; je crois qu'on peut compter sur lui.

Il faut louer M<sup>me</sup> Brnnet-Lafleur pour sa bonne volonté évidente, pour les preuves d'intelligence qu'elle donne dans le rôle de Sieglinde; sa voix est parfois charmante dans les passages de tendresse, elle a des notes graves d'un joli timbre; mais ce n'est pas de cela seulement qu'il s'agit. Je sais bien que Mme Brunet-Lafleur a d'autant plus de mérite qu'elle n'est pas préparée à ce genre d'interprétation ; mais encore une fois, là n'est pas la question; on peut être chanteuse de goût et de talent dans d'autres œuvres, et rester insuffisante, comme voix et expression pathétique, dans un rôle tel que celui de Sieglinde, surtout dans la péroraison. D'ailleurs, pour être juste envers tout le monde, chef d'orchestre, exécutants et chanteurs, il faut tenir compte de la gêne inséparable d'une première audition importante et d'une nature aussi particulière que celle de dimanche dernier. Dimanche prochain, tout le monde sera plus dégagé de préoccupations; tous ces vaillants artistes, réchauffés par le beau succès d'hier, feront certainement merveille. J'attends, par exemple, plus d'apreté, plus de furia, un mouvement plus déchaîné dans le prélude orageux qui ouvre l'acte; à Bayreuth (sous le convercle), cela sonnait plus puissamment et plus étrangement. - Une mention pour finir à votre compatriote, le violoncelliste Liégeois, qui s'est fait remarquer par l'expression pénétrante de son jeu et son beau son, dans le solo de la première scène. B. C.

Un correspondant nous écrit de Paris:

Hier soir, à la salle Erard, a eu lieu un concert donné par une jeune pianiste de grand talent, Mile Mathilde Bardout, élève de son père, avec le concours de plusieurs artistes

La jeune artiste a exécuté, avec une maëstria remarquable, plusieurs morceaux de sa composition, parmi lesquels nous avons particulièrement admiré le Menuet Louis XVI et le Moulin de Brécourt, qui ont provoqué dans la salle de très vifs et très sincères applaudissements.

Son jeune frère, M. G. Bardout, que nous avons déjà eu l'occasion d'entendre aux concerts Lamoureux, a exécuté sur le violon plusieurs morceaux avec un grand succès.

Les répétitions en scène de Maître Ambros se poursuivent depuis quelques jours à l'Opéra comique de Paris.

L'ouvrage de M. Widor sera donne dans les derniers jours du mois de février.

Petites nouvelles de l'Opéra de Paris. Depuis que Mme Caron a pris le rôle de Chimène dans le Cid, M<sup>me</sup> Bosman a hérité du rôle de Brune hild dans Sigurd. Mme Bosman vient d'être réengagée à l'Opéra pour deux ans.

Au théâtre de Hambourg, on prépare la Nuit de Cléopâtre, de Victor Massé; la première représentation sera donnée au bénéfice de M<sup>me</sup> Rosa Sucher, qui interprètera le rôle de Cléopâtre.

A Reichenberg a eu lieu dernièrement la première représentation d'un opéra romantique, Andréas Hofer, poème et musique de M. Emile Kaiser. Très grand succès.

Un nouvel opéra du comte Wittgenstein, Antoine et Cléopâtre, est en répétition à l'Opéra de Darmstadt, et y sera représenté dans le courant du mois de mars.

M. Jules De Swert vient d'obtenir de grands succès à Londres.

0 A l'Opéra-Comique de Paris, M. Carvalho va mettre en répétition le Benvenuto Cellini de Berlioz.

Voici la distribution: Benvenuto Cellini, M. Talazac; Balducci, M. Fugère ; Fieramosca, M. Bouvet ; Le cardinal, M. Fournets; Teresa, Mile Merguillier; Ascanio, Mile Deschamps.

Le Fidelio de Beethoven a fait jeudi dernier sa première apparition sur la scène de l'Apollo à Rome. Mais la médiocrité de l'exécution fait prévoir qu'il ne tiendra pas l'affiche. L'orchestre, dont reprenait la direction, après une longue maladie, M. Mascheroni, auquel la sallo entière a fait une véritable ovation, a enlevé l'ouverture avec une maestria qui a soulevé de frénétiques applaudissements; mais les artistes du chant, à l'exception de la basse, M. Jorda, ont été de beaucoup au-dessous de leurs rôles.

Le comité des inscriptions parisiennes a décidé qu'une plaque commémorative serait placée sur la maison de la rue de Calais, où est mort Berlioz.

Le texte suivant sera gravé sur la plaque :

Dans cette maison est mort le 8 mars 1869 Hector Berlioz compositeur de musique né à la Côte-Saint-André le 11 décembre 1803

A quelques pas de sa demenre, sur la pelouse centrale du square Vintimille, Berlioz aura d'ici peu sa statue en bronze, dont l'exécution a été confiée à M. Alfred Lenoir.

Le Conseil municipal de Lyon vient de décider que le Théâtre des Célestins, l'une des plus belles et des plus vastes scènes de France, cesserait d'être un théâtre municipal. Il sera loué, au prix minimum de 40,000 francs, à un entrepreneur qui l'exploitera à ses risques et périls ; il lui est seulement imposé de donner trois cents représentations de vaudeville et de comédie. Les débuts sont supprimés. Avis aux amateurs!

## En Vente chez Félix MACKAR

Éditeur à Paris, — 22, passage des Pauoramas, 22 Propriété exclusive pour la France et la Belgique. LES ŒUVRES DU COMPOSITEUR RUSSE

# TSCHAIKOWSKY

Comprenant actuellement :

62 Morceaux originaux pour piano à deux mains.

30 Transcriptions et arrangements pour piano à deux mains.
2. Concertos et une fantaisie pour piano et orchestre.
3 Morceaux originaux pour violou et piano.

14 Transcriptions et arrangements pour violon et piano.

13 I flaisch floot se variance bout violin et planto.
1 Concerto et 2 morceaux pour violon et orchestre.
1 Morceaux pour violoncelle et orchestre.
1 Transcriptions et arrangements pour violoncelle et piano.
1 Trio pour piano, violon et violoncelle.
3 Quatuors a cordes.

Sérénade pour instruments à cordes. Arrangements

Symphonies.

Suites d'orchestre.

Ouvertures pour orchestre. Fantaisies et 3 morceaux pour orchestre.

Romances françaises. Romances allemandes.

Romances russes.

Duos allemands et russes.

Cantate russe.

Messes

Chœurs religieux russes.

Volumes sur des chœurs religieux russes.

Manuel d'harmonie en russo.

Opéras.

Ballet.

1 Drame lyrique. Photographie de l'auteur. Net: 2 francs.

Envoi franco du catalogue détaillé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

## LIBRAIRIE FISCHBACHER

RUE DE SEINE, 33, A PARIS.

Envoi franco dans tonte l'Union postale, sans angmentation de

## Vient de paraître L'ŒUVRE DRAMATIOUE

## LARD WAG par Albert SOUBIES et Charles MALHERBE

Rienzi. - Le Vaisseau-Fantôme. - Tannhæuser. Kienzi. — Le Vaisseau-Fantôme. — Tannhauser. — Lohengrin. — Tristan et Iseult. — Les Maîtres-chan-teurs de Nuremberg. — L'Anneau du Nibelung: *I. L'Or* du Rhin; II. La Walkiprie; III. Siegfried; IV. Le Crépus-cule des dieux. — Parsifal. — Le Système de Wagner: Le Musicien; le Poète dramatique; le Metteur en scène. — Conclusion.

Un volume in-16 de VIII-305 pages ..

# RICHARD WAGNER D'APRES LU

I. Développement de l'homme et de l'artiste par Georges NOUFFLARD Un volume in 12

Prix: fr. 3.50

## LE DRAME MUSICAL

I. La musique et la poésie dans leur développement historique. II. Richard Wagner, son œuvre et son idée.

par Edouard SCHURÉ 2 volumes in-12

Prix: fr. 7.00

# Exercices journaliers pour la voix

par M<sup>mo</sup> Amélie RUCQUOY-WEBER Professeur de chant au Conservatoire de musique de Strasbourg. In-4° . Prix: fr. 1.25

Vient de paraître

## ALBUMS SATTER

contenant 28 morceaux pour piano

Vol. I, II, III, à 4 francs.

SCHOTT Frères, A Bruxelles.

## RUMMEL

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4. ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DESMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,

### Montagne de la Cour, Se publie tous les Jeudis, INSERTIONS D'ANNONCES : CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO La petite ligne . . . . . . . Fr. 10 00 Belgique, un an . . . 25 La grande ligne · . . . 1 00 12 00 FRANCE, un an . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, paran (port en sus). . 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33

LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — La musique au xvim siècle, documents inédits, par Paul Bergmans. — Une voix russe sur la Belgique, Cesar Cui. — Variétés: les frères Hillemachet. — Ephéméride musicales. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand, Liège, Couillet. — Etranger: lettre de Paris, Serment d'amour et Djemmah, A. Pougin. — Petites -nouvelles. — Bibliotraphie.

# LA MUSIQUE AU XVIII° SIÈCLE (1)

### DOCUMENTS INÉDITS.

JEAN-NOËL HAMAL

oici de ce compositeur liégeoisune œuvre que je l'évil n'ai pas trouvée dans les ouvrages de Fétis Vanderstraeten, Gregoir, etc, ni dans l'opuscule que M. L. De Sagher a publié dans la collection Gilon sur les Musiciens liégeois. Je regrette de ne la connaître que par l'annonce suivante du Journal historique et littéraire de l'abbé de Feller (15 Août 1777, p. 570): "Recueil de Romances de divers auteurs nouvellement mises en musique avec accompagnement de Forté piano, à Paris aux adresses de musique 1777. Un volume de 27 pages.

"Ce recueil, dédié à Mad. la duchesse d'Arenberg, est composé d'un choix de vers fait dans les ouvrages de M'd'Ussieux, de M'Léonard et autres auteurs tendres et naîfs.La musique est de M'Hamal, directeur de musique de la cathédrale de L. On trouve ce petit ouvrage à Liége, chez Desoér; et à Bruxelles chez le Maire, et dans tous les bureaux despostes impériales. Prix: trois livres.,

Peu de temps après, le 26 novembre 1778, Jean-Noël Hamal mourut, et l'abbé lui consacra l'article nécrologique que l'on va lire, article d'autant plus curieux que le journaliste s'occupait rarement de l'art et en particulier de la musique belge.

"Il est mort en cette ville un homme distingué parmiles artistes de ce siècle, Jean-Noël Hamal, maître de musique de la cathédrale, après avoir étudié la musique en Italie, d'après les leçons et les modèles des plus grands maîtres, a déploié avec le plus grand succès ses talents naturels et acquis, l'espace de 40 ans. On a de lui un grand nombre de pièces excellentes, parfaitement assorties aux divins cantiques, dont il exprimoit avec toute l'énergie des sons harmonieux les touchantes et sublimes beautés. Dans un siècle où l'usage de presque tous les arts se tourne vers la frivolité ou le vice, l'homme de bien qui les dirige vers la religion et la vertu mérite une estime et une considération particulières. "

### XI

### L'OPÉRA CHAMPÊTRE.

Sous ce titre une revue périodique du xvint siècle publie en 1778 quelques vers curieux et qui ne manquent pas de piquant :

Qu'lls me sont doux ces champétres concerts Où rossignole, pinsons, merles, fauvettes. Sur leur théâtre entre de rameaux verds, Viennent, gratis, m'offir leurs chansonnettes. Quele opéras pourroient m'être plue chors? Ils n'est point là d'ennui scientifique, Gluck et Rameau n'ont point noté les airs, Nature seule en a fait la musique, Et Marmontel n'en a point fait los vere.

## XII

## F. KRAFFT.

Voici l'indication de quelques œuvres de ce compositeur restées inconnues jusqu'ici, je crois :

Une cantate pour soil et chœurs, sur des paroles latines, composée en l'honneur de N-J. Marras, le jour de son installation comme abbé de la célèbre abbaye de Grimberghe, près Bruxelles, le 30 août 1778. Le texte en est donné dans une petite brochnre parue chez F. T'Serstevens, à Bruxelles, s. d. (1778). A la fin : "Musicam composuit Dominus F. Krafft exempte Ecclesite Cathedratis S. Bavoni Gandavi Phonascus.,

Krafft composa encore pour la même cérémonie un Gratulorius Musarun Applausus de 3 strophes, aussi en l'honneur de Marras; et Eugène Godecharle écrivit la musique d'un chant latin de 6 strophes, en l'honneur de l'archevêque de Malines Jean-Henri qui avait rendu visite à l'abbaye et consacré le nouvel abbé. Les textes de ces deux dernières œuvres forment deux feuilles

volantes imprimées à Bruxelles chez J. Lemmens.

L'église S'Nicolas, à Gand, conserve de Krafft: 4 cantica in honorem S. Crucis; 2 voix, 2 violons et basse continue; 1778.

Pro meditatione prima: soprano solo, 2 violons et basse continue; 1778.

Pro meditatione 2<sup>ma</sup>; 2 voix, 2 violons et basse continue; 1778.

Les parties de chacum de ces trois ouvrages sont écrites de la main de l'auteur et signées: " Del Sig. F.; Krafft,"; elles portent au bas la mention suivante: " Dese Musique is alleenelyck toegeeijgent aen het Gulden van Gembloux. " Cette confrérie de Gembloux est excessivement ancienne et existe encore.

PAUL BERGMANS.

## UNE VOIX RUSSE SUR LA BELGIQUE.

<mark>ଐ</mark>୴ୖ୰୷ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗ୰ୗଡ଼ୗ୴ୖୄୗ୶ୗଡ଼ୗ୴୕ୗୣ୷ୠୗ୰ୗଡ଼ୗୠୗୠୗୠୗୠୗୠୗ୷ୗ୷ୗ୷ୗ୷ୗ୷ୗ୷ୄୄ୷

M. Cesar Cui vient d'adresser au journal la Semaine qui paraît à Saint-Pétersbourg, une lettre curieuse sur son récent séjour en Belgique. Nous croyons devoir en reproduire les principaux passages qui seront certainement lus avec intérêt :

La Belgique est une nation essentiellement musicale; l'art de la musique y est très populaire et cultivé sérieusement par la majorité des personnes appartenant aux classes éclairées. Dans ce petit pays, il y a plus de théâtres consacrés à l'Opéra, et plus de conservatoires de musique que dans notre immense patrie. Liège, particulièrement, compte parmi les plus grands centres musicaux belges : on y trouve un conservatoire réputé, surtout par ses classes de violou, un théâtre lyrique, portant le titre de théâtre royal, et un cercle choral formant une section d'une société littéraire et musicale dite : Société libre d'émulation.

C'est à proximité de cette ville qu'habite en son châtean, la comtesse Mercy-d'Argenteau, née princesse de Caraman Chimay, personnalité remarquable par son intelligence d'élite, ses rares talents, son cuite de l'art, son dévouement sans bornes et l'énergie qu'elle met à soutenir les causes auxquelles elle se dévoue. Dans le monde artistique notamment, elle jonit de longue date d'une position supérieure, et les plus grands compositeurs, tels que Liszt, Saint-Saéns, Rubinstein, etc., lui ont témoigné leur estime et leur considération par la dédicace de plusieurs de leurs compositions. La comtesse suit avec passion l'art contemporain. Elle a foi dans le progrès et le poursuit avec ardeur....

Afin de mettre notre musique vocale à la portée des interprètes et d'en faciliter l'intelligence au public occidental, elle se mit à apprendre le russe, sans professeur et avec la seule aide d'Ollendorf et de Reif, et reproduisit elle-méme en français les textes russes de la "Pskowitianka, et de la "Snie-gourotscka, opéras de Rymsky-Korsakoff, en y joignant ceux de mes trois opéras et quantité de mélodies.

An début, l'œuvre de progagande se poursuivit avec difficulté. Pendant la saison de 1883-84,ll înt impossible de réaliser quoique ce fint : beanconp d'amateurs se montrèrent hostiles, no daignant pas même faire connaissance avec notre musique; à peine fut-il possible de recruter quelques rares prosélytes. Mais lenr nombre s'accrut tellement que la saison suivante,la comtesse se vit en mesure d'organiser un concert exclusivement composé d'œuvres russes. M. Jadoul, bien qu'il ne fut point chef d'orchestre, consentit à diriger la première symphonie de Borodine, et la comtosse, elle-même excellente musicienne, exécuta quelques-uns de nos morceaux pour piano. Ge concert obtint un succès girotentissant, qu'il fallut en donner un autre, puis un troisième, et que l'on se décida pour la saison courante à monter au théâtre royal de Liège le Prisonnier du Caucase.

Monter cette œuvre n'était pas une mince affaire. La traduction de la comtesse rendant parfaitement le sens du texte russe et s'adaptant à merveille à la déclamation, était en prose. Or, les traductions lyriques françaises réclament impérieusement la rime. De plus, on jugeait fort anormal que le prisonnier même ne parût pas une seule fois sur la scène au cours du deuxième acte. Cette difficulté fut heureusement levée par un jeune banquier, M. Goethals, que je ne connaissais pas plus que la comtesse. Doué d'un talent littéraire sérieux, il mit en vers rimés, avec une adressa étonnante, tout le livret de mon opéra et introduisit dans le deuxième acte, une scène complémentaire pour motiver l'apparition du prisonnier. M. Bessel, dont l'initiatire dévouée est bien connue, s'était chargé de l'édition française de l'opéra.

Profitant de quelques jours de vacance, j'avais mis de mon côté la dernière main à la partition, et après mon dernier cours à l'Académie, je partis pour Liège avec M. A. Borodine.

Il était pour moi d'un haut intérêt de me rendre compte de l'impression produite par mon œuvre sur un public et sur des critiques sans prévention, dans une ville où je ne connaissais absolument pas une âme.

J'arrivai à Liège avec M. Borodine le 6 janvier 1886 (26 décembre 1885, V. S.) En l'honneur de notre arrivée, on avait préparé deux concerts de musique russe, l'un à Liège même, l'antre à Bruxelles. Celui de Liège eut lieu le 8 janvier, sons la direction de M. Hutoy.

L'exécution avait été confiée à l'orchestre du Théâtre royal de Liège et à la phalange d'amateurs dépendant de la Société d'Emulation. L'orchestre de l'Opéra liégeois est peu nombreux, mais excellent. Les cuivres surtout sont remarquables; ils ont une belle sonorité, de la force, de la rondeur et de l'égalité. Les instruments à cordes, également, sont excellents et rachetent, par l'ampleur du son, leur nombre restreint (5 pupitres seulement). Les bois, quoique convenables, laissent peut-être un peu à désirer. Cet orchestre est composé de musiciens émérites et consciencieux, lisant parfaitement à vue, et auxquels il suffit d'un petit nombre de répétitions pour arriver à une exécution. Les chœurs d'amateurs sont également excellents : les voix sont fraîches, elles chantent avec un ensemble et un entrain parfaits. De plus, les intonations sont irréprochables. Les chœurs de Pskowitianka et de l'Angelo, malgré leurs difficultés, ont été admirablement exécutés par les choristes amateurs, le chœur nocturne, surtout, qui présente des difficultés d'intonation assez scabrenses. Je puis dire que jamais, à Saint-Pétersbourg, je n'ai assisté à une exécution pareille.

Le 10 janvier a eu lieu le concert de Bruxelles (concerts populaires de musique classique) dans la salle du Théâtre royal de la Monnaie, avec un nombreux et superbe orchestre, sous la direction de M. Joseph Dupont, capellmeister du plus grand mérite. Le programme de ce concert était composé de la deuxième Symphonie de Borodine, de ma Suite miniature et de la Fantaisie serbe de Rymsky-Korsakoff. L'interprétation grandiose de la Symphonie de Borodine, l'exécution fine et ciselée de ma Suite miniature, que j'entendais pour la première fois à l'orchestre, et l'allure endiablée de la Fantaisie serbe produisirent un grand effet.

Enfin, le 13 février, jour de notre nouvelle année, a eu lien la première représentation du *Prisonnier du Caucase*.

De l'orchestre de Liège, je n'ai plus rien à dire, sinon que

l'opéra a pu passer avec deux répétitions d'orchestre seulement, non compris, cela va sans dire, les ensembles partiels. Le chef d'orchestre Cambon est une personnalité remarquable; excellent musicien, maître de ses hommes, connaissant les opéras qu'il monte, jusque dans leurs détails les plus infimes, il soutient les artistes chanteurs avec une adresse incroyable. Il n'y a point de souffleur à l'Opéra de Liège, M. Cambon lui-même en remplit l'office; à peine un artiste éprouve-t-il un moment d'hésitation, Cambon, qui possède une voix magnifique, lui envoie la note ou la phrase avec une telle habileté que l'artiste la saisit sans que le public s'apercoive ni du mal ni du remêde. C'est pourquoi tous les artistes l'adorent et, avec lui, se sentent parfaitement en confiance sur la scène, certains, par expérience, que Cambon est là pour leur tendre la perche en cas de mésaventure. Dans de semblables conditions, on comprend que le chef ne puisse indiquer les entrées à son orchestre; d'ailleurs, cela n'est point nécessaire à Liège, tellement les musiciens sont attentifs et consciencieux. J'ajouterai que, tout en respectant l'exactitude de l'interprétation, Cambon lui imprime une action personnelle, et il a le don d'électriser les exécutants comme les auditeurs.

Les solistes chanteurs étaient fort bons. Le baryton Claeys, qui tenait le rôle d'Abou-Becker, tout jeune encore, est déjà un artiste de premier ordre, plein de goût, d'élégance, possédant une voix exquise et une irréprochable technique.Le personnage du prisonnier était dévolu au ténor Verhees, doué également d'un organe frais et charmant, mais qui laisse un peu à désirer dans les mezza-voce, très importants dans son rôle. M. Falchieri, qui représentait Ismaïl, est un artiste d'un certain âge, à la voix défaillante parfois, mais qui rachète cet inconvénient par une déclamation expressive, pleine de caractère, et par une expérience consommée de la scène. Le rôle de Fekerdine revenait à M. Plain, une bonne basse. Fatima (Mme Verellen, qui a fait des prodiges d'énergie et de persévérance dans la création hâtive de son rôle) possède une bonne voix, égale et souple, jointe à de sérieuses connaissances scéniques. Miriem (Mme Passama) est une artiste douée d'un bel organe, mais manquant un peu d'expérience du théâtre.

Quant aux rôles secondaires ils ont été fort bien tenus. D'ailleurs, tous les artistes out montré au cours des études de l'Opéra, une bonne volonté inaltérable,ce qui fait que l'eusemble obtenu a été des plus satisfaisants.Or, on sait l'importance d'un bon ensemble dans l'exécution d'un ouvrage lyrique et combien il atténueles inévitables imperfections de détail.

En général donc, l'exécution de l'œuvre a eu lieu dans des conditions satisfaisantes. Nous serions fort heureux à Saint-Pétersbourg d'un pareil ensemble, d'une vitalité aussi chaude et d'une interprétation vocale et orchestrale aussi soignée.

Je ne cacherai point que le séjour, de si courte durée, que J'ai fait en Belgique, m'a 6t6 bien doux; j'ai pu en rapporter la conviction que notre musique s'y est solidement implantée et y a conquis l'intérêt et la sympathie générale, à commencer par M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles. J'ai été à même d'apprécier coument le public et la presse belges jugent l'art russe sans parti pris ni prévention. Et je suis revenu dans mon pays, plus indifférent que jamais aux attaques hargneuses de la meute édentée de nos invalides musicaux, qui nous traquent sans merci.

CÉSAR CUI.



#### 

#### VARIÉTÉS.

#### LES HILLEMACHER

Au moment ou le théâtre de la Monnaie s'apprête à nous faire connaître le Saint-Mégrin – l'œuvre des deux frères —les détails biographiques qui vont suivre, empruntés pour la plus grande partie au *Progrès artistique*, ont un intérêt d'à propos:

Paul-Joseph-Wilhelm Hillemacher, l'afné, est né à Paris le 25 novembre 1852. De bonne heure, il manifesta de grandes dispositions musicales. Il possédait — très jeune — un talent déjà remarquable sur le violon, quand il s'adonna tout entier à la composition, qui l'attirait puissamment. Il suivit au Conservatoire la classe de Bazin pour l'harmonie et la composition, et complèta son éducation musicale sous les excellents conseils de Samuel David. Il obtint en 1873 un prix de fugue, et, la même année, le deuxième grand prix de Rome.

Travailleur patient, passionné pour son art, il se voua exclusivement à l'étude savante, laborieuse, qui, au bont de trois années, devait le faire arriver — en 1876 — au premier grand prix de Rome.

Ce succès ne fit pas diminuer son amour pour l'étude, et Paul Hillemacher, parti pour Rome lors de l'obtention de son prix, y retourna en compagnie de son frère Lucien, devenu son collaborateur.

Lucien Joseph Edouard Hillemacher, plus jeune de huit années (il est né à Paris le 10 janvier 1860) avait été pendant sa première enfance le témoin des études de son frère, et avait senti germer en lui et se dévolopper d'une manière extraordinaire son goût pour la musique. Dès lors, il ne pensa plus qu'à satisfaire son ardent désir et voulut suivre la carrière de compositeur.

Son père rédoutait cette double vocation qui, en engageant les deux frères dans la même voie, semblait vouloir amener une concurrence également nuisible à ses deux enfants dans l'avenir. Lucien dut se rendre aux raisons éloquemment plaidées par l'auteur de ses jours, et, bion à contre-cœur, se ré, solut à entrer dans la marine. Ce métier aventureux ne pouvait que faire naître de nouvelles angoisses dans le cœur des siens, et ce n'est pas sans de grandes appréhensions que le père se sépara de son enfant à Brest, où il l'avait conduit pour le placer dans un collège préparatoire de la marine.

Mais cette vocation subite n'était qu'éphémère, et, quinze jours plus tard, le jeune Lucieu supplia tant que force fut de le ramener à Pans.

Une fois dans ce milieu attractif, la passion de la musique reprit tout son empire, et le jenne homme entra au Conservatoire pour suivre le cours d'harmonie de l'éminent professeur Em. Durand. Ses progrès furent brillants et rapides. En 1878, il obtenait un premier prix d'harmonie, et, entré dans la classe de composition de Jules Massenet, il obtenait, en 1879, le deuxième, et, on 1889, le promier grand prix de Rome, ayant à peine vingt ans.

C'est à la suite de ce grand événement que les deux frères ont décidé de travailler en collaboration afin d'écarter toute concurrence et de pouvoir utiliser leur talent d'un genre absolument différent. La grande affection et la profonde amitié qui les unissent ont rendu, et pour toujours, la chose praticable et féconde en résultats.

C'est de cette collaboration intelligente qu'a surgi la sym. phonie-légende *Lorelei*, à laquelle le jury décerna le grand prix de Paris, le 6 mai 1882, et qui fut exécutée au Châtelet, sous la direction de Lamoureux.

MM. Hillemacher appartiement à une famille d'artistes

Leur père est un peintre estimé et un de leurs oncles, graveur-Une fille de celui-ci a remporté le 1° prix de violon au Conservatoire. Feu Frédéric Faber, l'auteur de l'Histoire du théâtre français en Belgique, était le consin germain des deux jeunes compositeurs parisiens.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 26 février 1765, à Vienne (Autriche), naissance de Marie Wilhelmine de Rousselois, Son nom se trouve ainsi orthographié dans son acte de décès à l'état civil de Bruxelles. Elle mourut en cette ville le 8 novembre 1850. Elle était probablement la fille d'un certain Rousselois qui, en 1757, jouait la comédie à Vienne. Le mérite de cette chanteuse est resté dans le souvenir de la race à peu près éteinte de nos vieux amateurs de théâtre. Après avoir passé par l'Opéra et l'Opéra- $\textbf{Comique de Paris}, a près avoir couru la province, \textbf{M}^{me}. Rousselois$ termina sa carrière dramatique à Bruxelles, en 1838 ; elle y avait été amenée en 1800.On la vit pour la dernière fois dans les Voitures versées et le Gamin de Paris. Malgré ses 73 ans, elle s'acquitta encore parfaitement de ses rôles.

Mme Rousselois n'avait plus quitté la Belgique depuis 1815. Lors de la déroute de Waterloo, elle se signala par son humanité en soignant les blessés. Notre vieil ami Bourson a pu lire une lettre toute de gratitude qu'un jeune officier français adressa à la compatissante artiste qui l'avait recueilli et gardé chez elle jusqu'à complète guérison. Cette lettre rappelait, en outre, une scène d'alcôve qui s'était passée entre eux deux, mais elle est d'un réalisme tel qu'un soldat seul peut braver le qu'en dira-t-on.

M<sup>me</sup> Rousselois a été la souche de deux générations d'artistes que Bruxelles a connues: Mm. Fay et Lemesle, ses filles: Mmes Genot et Volnys (Léontine Fay), ses petites filles; Baron (Fay), son petit fils.

Mme Rousselois était d'un caractère très original. L'auteur d'une Histoire du théâtre de Rouen nous apprend qu'elle se fiait trop sur ses moyens, qu'elle se dispensait d'assister aux répétitions, qu'on se mettait souvent à sa recherche et qu'on la trouvait pêchant à la ligne ayant l'eau jusqu'à la mi-

- Le 27 février 1870, à Vienne (Opéra impérial), Die Meistersinger de Richard Wagner. — Tous les artistes (Beck, Campe, Pirk,  $M^{mes}$  Ehnn, Gindele) et le chef d'orchestre Herbeck, ont été rappelés à différentes reprises. Celui-ci, à la chute du rideau, a remercié le public au nom des artistes et du compositeur
- Le 28 février 1857, à Bruxelles (Cercle artistique), Louis Brassin se fait connaître chez nous en jouant des morceaux de Beethoven, Mendelssohn, Liszt et Chopin. "Il obtint, dit le Guide (nº du 5 mars), un de ces succès qui marquent dans le monde musical. Une nature aussi supérieure ne peut manquer de se créer une carrière brillante et glorieuse., Nos lecteurs saventsi cette prédiction s'est accomplie de tous points.
- Le 1<sup>er</sup> mars 1832, à Paris (Opéra-Comique), Le Mannequin de Bergame, opéra bouffe en un acte, imité des formes de la comédie italienne, et que Fétis a écrit dans un de ses jours assez rares de gaieté. Artistes : Fargueil, Juillet, Ernest, Mmes Prévost et Lemesle.

A Bruxelles, le Mannequin fut joné pour la première fois le 24 février 1833. Voir nos Ephémérides, Guide mus, 19 février

- Le 2 mars 1755, à Liège, naissance d'Antoine-Frédéi Gresnich, dit Gresnick. - Il est mort à Paris, le 16 octobre

Fétis (Biogr, univ.des mus., T. IV, p. 101) fait naître Gresnick en 1752, tandis que c'est le 2 mars 1755 que celui-ci vit le jour, à Liège, où il commença par être enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Lambert

M. Arthur Pougin, qui a rétabli les faits dans son Supplément-Fétis (T. I, p. 421), a publié un opuscule sur Gresnich (Paris, Chaix, 1862, in-8°). «Ce compositeur aimable, dit-il,méritait mieux que l'oubli dans lequel est tombé son nom. »

Une bonne notice est celle que l'on doit à M. le capitaine de Sagher et qui fait partie de la collection Gillon, le volume portant pour titre : les Musiciens liègeois, Grétry, Gresnick, Hamal.

Gresnich mit en musique un opéra-comique en un acte, le Rêve, qui a été le point de départ d'un jeune auteur, alors  $\hat{a}$ g $f{e}$ de vingt ans, et que la fortune a porté du théâtre à l'Académiefrançaise, puis à la Pairie, sous le règne de Louis-Philippe: nous voulons parler de Charles-Guillaume Etienne. Le Rêve représenté au théâtre Favart, le 25 janvier 1799, fut vivement applaudi et resta longtemps au répertoire. La pièce est imprimée dans les Œuvres de C.-G Etienne (Paris, Didot, 1846, in-8°, T. I). Une notice la précède, où pour tout éloge de Gresnich, il est dit qu'il était " un musicieu d'un mérite éprouvé, que le goût et l'élégance étaient le caractère de son talent, et qu'il mourut l'année même de ce succès. "

- Le 3 mars 1844, à Bruxelles, naissance de François-Marie Demol. - Il est mort le 3 novembre 1883, à Ostende, où il était directeur de l'École de musique ; il eut un succès au théâtre de la Monnaie à Bruxelles (31 mars 1881), avec un opéra-comique en un acte, le Chanteur de Médine.
- Le 4 mars 1754, à Liège, naissance de Dieudonné-Pascal Pieltain, un des meilleurs élèves de Jarnowich. Les journaux du temps ont signalé les grands succès de ce virtuose sur le violon, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, etc. De retour à Liège, il y est mort le 10 décembre 1833 (et non le 12 décembre, suivant Fétis).

#### 

# Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE.

L'Enfance du Christ avait attiré, dimanche, aux Concerts populaires une foule énorme. La salle de la Monnaie était absolument comble et déjà samedi la répétition générale avait eu lieu devant un public nombreux. Le nom de Berlioz semble avoir conservé tout son pouvoir d'attraction et sa magie. Mais le succès, pour avoir été très vif,a été plutôt un succès d'artistes qu'un succès de masse. On pouvait croire que le public, en ces dernières années, avait fait un progrès sensible. Pas du tout; il est toujours de trente ans en retard sur le siècle. Voyez le succès des Templiers! Meyerbeer persiste et Berlioz est encore un incompris... voire un inconnu. Un " amateur " à mes côtés, demandait à sa voisine de quelle nationalité était ce compositeur! Mieux que cela. J'ai eu la rare fortune de recueillir un carnet-programme où un abonné, et non des moins influents, du théâtre de la Monnaie, avait pendant le concert inscrit ses impressions comme un simple reporter. Le malheureux! Confondant Berlioz

et de Bériot, ses notes trahissent la constante préoccupation de retrouver dans l'orchestration des traits rappelant le "Roi du violon "! "C'est égal, me disait-il à la sortie, j'aime mieux son 3° concerto! C'est plus chantant. ...

"Feux et tonnrres! se seraeit écrié Berlioz!

Se peut-il qu'en l'an de grâce 1886, après cinquante années d'indépendance et de régime parlementaire (cliché 27), nous soyons encore au point où en étaient les "grands harmonistes " il y a quarante ans, lorsqu'ils abandonnèrent navrés un concert de Berlioz parce que Mmo Meillet empêchée n'avait pu y venir chanter une romance de Louisa Puget.

Berlioz étant pour ces gens-là le type du compositeur étrange et bruyant, de même que Wagner est pour Oscar Comettant un barbare inculte et sauvage, — ils ont été absolument dépaysés en entendant une œuvre si délicate et d'une si absolue sobriété de facture. Ils n'y ont simplement rien compris. Tant mieux, car cela prouve tout au moins qu'il n'y a ni une platitude ni une banalité dans l'œuvre. Ils l'auraient soulignée de leurs applaudissements.

L'exécution de l'Enfance du Christ a été très remarquable, surtout de la part de l'orchestre, qui a mis une délicatesse extrême dans l'interprétation et l'exécution de toute la partie symphonique. Parmi les solistes une mention particulièrement élogieuse est due à M. Dubulle qui a dit avec vigueur et dans un beau sentiment l'admirable scène du rêve d'Hérode. M. Engel n'a pas été moins heureux dans le rôle du Récitant qui lui a valu un très grand succès. Il a dit à ravir le récit du Repos de la sainte Famille. M. Heuschling nous a semblé un peu paralysé par le voisinage de Mme Moriani (de C.) dont la voix est tout à fait insuffisante dans le vaste vaisseau de la Monnaie. Il faut dire, du reste, que les deux rôles de Joseph et de Marie ont peu de relief. M. Seuille a dit convenablement le petit solo du Centurion. Mais le clou de l'exécution c'a été le joli trio pour harpe, flûte et clarinette, à la fin de la troisième partie, exécuté en toute perfection par Mile A. Regis, MM. Anthony et Fontaine. On a failli le bisser. Je ne sais quel froid, quelle hésitation singulière pesait ce jour là sur le public. Ce n'est qu'à la fin de l'œuvre qu'un vigoureux rappel a été fait à M. Du-

La deuxième partie du concert portait la belle symphonie en si mineur de Borodine que l'orchestre plus sûr de lui-même a enlevé avec plus d'ensemble et de verve encore qu'à la première audition.

L'andante et le finale ont cette fois porté tout à fait et ont été chaleureusement applaudis.

#### GAND.

GRAND-THÉATRE. — Lundi 15, le Prophète; mercredi 17, la Fille du Tambour-major; vendredi 19, Jérusalem; dimanche 21, les Deux Timides et le Prophète.

Rien de bien intéressant à signaler, si ce n'est les deux représentations de M. Warot, vendredi et dimanche. La reprise de la Fille du Tambour-major, au bénéfice de M. Lagarde, régisseur général, a été bien malheureuse : le spectacle a dù cesser au milieu du second acte, à cause d'une extinction de voix complète du bénéficiaire qui remplissait le rèle du tambourmajor.

Samedi soir, séance de musique de chambre par le quatuor du conservateire. Le programme se composait du septième quatnor de Beethoven, d'un gracieux memuet tiré du trentequatrième quatuor de Haydn, d'un charmant scherze de Mendelssohn, extrait de son quatrième quatuor, et du premier quatuor de Schumann. L'exécution a été excellente, comme l'on s'y attendait du reste; M'a Beyre et Rappé, deux artistes dent le talent est assez connu, sont bien secondés par M'a Rinskopf et Vermast, dont le premier, notamment, tient d'une façon remarquable la partie d'alto. Aussi cette selrée ouvret-telle brillamment la troisième année d'existence du quatuor du conservateire.

La Société royale des chœurs vient d'élire M. Paul Lebrun comme directeur en remplacement de M. Edouard De Vos, démissionnaire. M. Paul Lebrun est un jeune cempositeur de talent qui s'est fait connaître récemment par un quatuor couronné à l'Académie. P. B.

 $P.\,S.$  — Dans ma dernière correspondance lire Doria au lieu de Dona.

#### LIÈGE.

Le comité chargé de réunir les fonds pour élever un monument sur les tembes de Jacques Dupuis, d'Extenne Soubre et de Léenard Terry, vient de lancer une circulaire dont voici le texte:

- "Le cercle musical des amateurs vient de prendre l'initia-
- "tive d'un projet qui, nous osons l'espérer, sera favorable-
- " ment accueilli. Il s'agit d'élever sur les tombes de Jacques
- " Dupuis, d'Etienne Soubre et de Léonard Terr y un medeste " menument orné d'un buste ou médaillen en bronze, rappe-
- " menument orné d'un buste ou médaillen en bronze. rapp , lant les traits de ces éminents artistes, enfants de Liège.
- "La mémeire des services rendus à l'art musical par ces
- " maîtres liégeois n'est point perdue; aussi cemptons-nous
- " bien que les sociétés de musique de la ville et des environs
- "tiendront à honneur de prêter leur cenceurs à une œuvre destinée à en perpétuer le seuvenir.
- "C'est donc en pleine confiance que nous venons faire ap-
- " pel à tous les amis de l'art et que nous veus prions, M..., de " bien vouloir soit erganiser un concert au prefit de netre
- "œuvre, seit de patronner la liste de souscription que neus "avens l'henneur de vous adresser. Veuillez agréer, etc..

#### Le Comité:

- " Eug. Hutoy, président; Oscar Dossin, directeur; Alf. Faust, " secrétaire; Jos. Boussart, F. Bodson, R. Trappman, E.
- " Wathelet, et A. Wilmotte. "

· Le Cercle des amateurs annence pour jeudi prochain 25 février le premier des concerts qui seront dennés au profit de l'œuvre.

#### COUILLET.

Dimancho 14 février, l'harmonie de la Seciété de Couillet, sous la direction de M. L. Canivez, a donné, avec le concours de professeurs du Conservateire de Bruxelles, de Mme Hamaekers, forte chanteuse, de M. Préval, directeur de l'Eden-Théâtre de Charleroi, un concert de bienfaisance qui a recueilli tous les suffrages. Mme Hamaekers, dans Titunia de Mignon et dans la valse du Pardon de Ploermel, M. Guidé, dans la Pastorale hongroise pour hautbois, M. Dumen, dans deux morceaux pour flûte, MM. Guidé, Poncelet, Merck, Neumans, Degreef, dans les deux quintettes de Beethoven, ont été vivement applaudis.

L'excellente harmonie de Couillet, dirigée par M. Canivez, a servi d'introduction aux deux parties du concert, en exécutant des fragments du Sigurd, de Reyer, arrangés par son chef, et la Marche fundbre d'une Marionnelle de Geunod.





#### FRANCE.

#### (Correspondance particulière)

Paris, le 23 février 1886.

Serment d'amour, tel est le titre de la nouvelle pièce que les Nouveautés nous ont donnée vendredi dernier, avec plus de snecès, il fant le constater, que les Noces improvisées qui nous avaient été offertes peu de jours auparavant par les Bouffes-Parisiens. Ugalde contre Ugalde, le coup est déchirant; c'est-à-dire qu'au moment où la fille remportait au boulevard un vrai succès d'artiste, la mère n'éprouvait comme directrice, au passage Choiseul, qu'insuccès et déception. Le monde est ainsi fait, et ne présente que des contrastes.

Le librettiste de Serment d'amour est M. Maurice Ordonneau, le compositeur M. Edmond Audran. On nous avait annoncé par avance qu'il y avait là comme une sorte de réforme de l'opérette dont les grivoiseries et les excentricités seraient severement bannies, et un effort vers le genre du véritable opéra-comique. Il y avait du vrai dans cette assertion, au moins en ce qui concerne le poème, qui,en effet, présente une sorte de grâce et une certaine délicatesse que nos auteurs actuels semblent dédaigner un peu trop. Pour ce qui est de la musique, c'est toujours la même note familière à M. Audran, note aimable, souriante, ne manquant pas de finesse, mais toujours un peu menue, un peu petite, et se gardant des trop grandes envolées. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de Serment d'amour est satisfaisant, pièce et musique sont loin de manquer de qualités, et l'ouvrage a été accueilli par les spectateurs avec une visible sympathie. Il faut dire aussi que cela est fort bien joué par l'excellente troupe des Nouveautés, et chanté à souhait par les deux artistes spécialement responsables de la partie musicale. Ces deux artistes sont Mile Marguerite Ugalde, qui est vraiment charmante et qui a toujours l'oreille du public, et M. Morlet, un chanteur remarquable chez qui le comédien ne laisse rien à désirer. Berthelier, toujours désopilant, a sa bonne part aussi dans le succès, M. Albert Brasseur est amusant et d'un comique plein de fantaisie, et M<sup>Hes</sup> Juliette Darcourt et Lantelme sont la joie des yeux et la fatigue des lorgnettes. Bref, je croirais volontiers que les Nouveautés tiennent un vrai succès, si le public, devenu singulièrement difficile depuis quelque temps, ne semblait capable de défier tontes les prévisions.

A deux pas des Nouveautés, à l'Eden-Théatre, nous avons cu aussi un renouvellement de spectacle. Coup double cette fois, comme je vous l'annonçais, avec deux ballets nouveaux, la Fantaisie parisienne, une sorte de pantalonnade, et Djemmah, "ballet persan "aux allures dramatiques, dans lequel l'action scénique prend une certaine importance. MM. Détroyat et Pluque sont les anteurs du scénario de Djemmah, qui finit d'une façon tragique, par la mort de l'hereîne; celui de la musique est M. François Thomé, qui ne s'est pas encore produit au théatre et qui n'est connu que par un certain nombre de compositions pour le piano et de jolies mélodies vocales, mais qui semble doué d'un véritable tempéra-

ment scénique. Sa partition, écrite avec beaucoup de soin et un rare souci de la forme, est d'ailleurs remarquable en son genrè et révèle un artiste généreusement doué. C'est un fort heureux début pour ce musicien

L'interprète principale de *Djemmah*, M<sup>ne</sup> Cornalba, est elle aussi, une véritable artiste, dont la mimique est aussi intéressante que la danse proprement dite. Son succès a été très grand, et absolument mérité.

C'est jeudi prochain, c'est-à-dire après demain, que nous aurons, dans cette même salle de l'Eden-Théatre, l'audition officielle du Chant de la Cloche sous la direction de M. Charles Lamoureux. Le Chant de la Cloche, l'une des dernières œuvres couronnées au concours de la Ville de Paris, a pour auteur M. Vincent d'Indry, qui en a écrit tout à la fois les paroles et la musique. M. Lamoureux en donnera une seconde exécution, pour le grand public, à son concert du dimanche suivant.

Les concerts, hélas! font rage en ce moment, et l'on ne sait auquel entendre, tellement Paris en est accablé. Je veux cependant, en terminant, vous dire quelques mots des deux séances de piano qu'a données ces jours derniers M<sup>me</sup> Essipoff. Ces deux séances ont valu à la grande artiste un énorme succès, bien justifié par son talent merveilleux. Style impeccable, adorable sonorité, goût exquis, mécanisme irréprochable, telles sont les principales qualités de M<sup>me</sup> Essipoff, qualités qui cèdent encore le pas devant la couleur charmante de son jeu et la poésie qui s'en dégage. En vérité, M<sup>me</sup> Essipoff est une bien grande artiste, et je n'en connais guère, à l'heure présente, qui puisse lui être comparée et qui possède une telle personnalité. C'est une grande joie pour qui peut jouir d'un si beau talent et l'apprécier à sa juste valeur.

ARTHUR POUGIN.

ARTHURI

Jeudi a lieu à Paris, la première exécution du Chant de la cloche, légende dramatique en un prologue et sept tableaux, poème et musique de M. Vincent d'Indy, ouvrage couronné au concours musical de la ville de Paris (1885). C'est le premier grand ouvrage que donne ce jeune compositeur, sur lequel on fonde les plus grandes espérances. Notre collaborateur Balthazar Claes nous rendra compte et de l'exécution et de l'ouvrage. Annonçons seulement aujourd'hui la publication de cette œuvre intéressante. La partition gravée par C. G. Reder à Leipzig, a paru à Paris chez J. Hamelle; le poème séparé a été imprimé à l'imprimerie artistique Thivet-Rapide et Reverdot à Paris.

Les Tublettes du Musicien de 1886 contiennent une courte notice sur M.Vincent d'Indy.dont le nom est très connu parmi les musiciens et les artistes et sur lequel l'attention du grand public va seulement se porter.

M. Joseph Wieniawski vient de partir pour une tournée en Hollande. Il se fera entendre le 23 et le 26 à Amsterdam, et le 24 à La Haye.

Nous avons déjà parlé daus notre avant-dernier numéro de la séance consacrée par l'Association artistique d'Angers aux œuvres de M. Théodore Radoux, directeur du Couservatoire de Liège. Notre compatriote a été accueilli par le public angevin de la manière la plus sympathique.

Angers-reme rendant compte de ce concert s'exprime ainsi: "M. Radoux est un compositeur de premier ordre, et l'on peut se demander comment il se fait que ses œuvres ne scient pas plus connues en France. Les symphonistes de sa force sont rares, et l'éminent directeur du conservatoire de

Liège en venant confier à notre orchestre l'exécution de plusieurs compositions ignorées encore de nous, a fait un grand et réel honneur à l'Association d'Angers. "

Notre grand violoniste Thomson recueille dans le nord de l'Italie un succès sans précédent, tel que Sarasate lui-même n'en a pas connu. " On nous avait dit que c'était un miracle, écrit le journal Venezia; on avait dit qu'il n'y avait pas de mot pour exprimer la seusation que le violon de Thomson produit dans l'âme; on avait dit quantité de choses sur la magique puissance de son talent; eh bien, il n'y a pas l'ombre de réclame dans tout cela : la réalité dépasse tout ce que la rumeur avait fait de Thomson. La froide parole ue peut exprimer ni donner une idée lointaine et fugitive de l'impression qu'a produite César Thomson. C'est un prodige de mécanisme, un maître pour le sentiment, la sùreté personnifiée. Paganini nous est rendu! "Et dans un autre journal nous voyons le récit des ovations faites par le public du Liceo au violoniste belge. Les auditeurs, paraissaient des fous, le public trépignait, les bras en l'air, agitant les chapeaux. Jamais artiste n'a soulevé à Venise pareil enthousiasme. Aussi M. Thomson a-t-il dù donner à Venise un second concert. Même triomphe à Bologne et à Milan.

On nous écrit de Londres qu'il n'y a absolument rien de vrai dans la nouvelle donnée par les journaux allemands que me Jenny Lind-Goldschmidt se proposait de reparaître dans les concerts à Loudres.

M. Franz Rummel est en ce moment dans l'Amérique du Nord. Il vient de jouer à New-York avec un énorme succès à Steinway Hall. Il est engagé aux concerts populaires de Thomas et à la société Philharmonique, les deux premières sociétés musicales de la capitale des Etats-Unis. Il fera ensuite une touruée dans les Etats de l'Union.

Amor, le nouveau ballet de Manzotti n'a pas obtenu à Mina utant de succès que Sieba et Excelsior. On a trouvé le sujet long et ennuyeux, et la partition du maestro milanais ne parait pas avoir même le peu de valeur de sos précédentes œuvres. Bref, il est probable qu'Amor ne fera pas le tour du monde.

Dans une lettre que Liszt vient d'écrire à un de ses amis à Londres, il déclare qu'il ue jouera pas on public.

a Londres, il declare qu'il de jouera pas en public. Le maître explique ainsi qu'il suit les causes de cette détermination :

α Je veux, écrit-il, que l'on sache bien que je ne viens à Londres que comme simple visiteur. Mes doigts ont soixantequinze ans, et Bulow, Saint-Saëns, Rubinstein et Walter Bache jouent mieux que moi, vieillard, mes compositions, »

Les journaux de Paris annoncent que Frauz Liszt, qui doit se rendre en Angleterre au printemps prochain, s'arrètera à Paris et qu'il y assistera à une exécution de sa Messe de Gran, à l'église Saint-Eustache, sous la direction de M. Colonne. Cette solennité aura lieu au commencement de mars. Liszt, après son séjour en Angleterre, assistera à Saint-Pétersbourg à un concert de ses œuvres.

Un neveu de Max Bruch, M. Wilhelm Bruch, vient de terminer un opéra que le théâtre de Mayence se propose de donuer prochainement. Titre: Hirtanda. On dit beaucoup de bien de cette œuvre dont des fragments ont été exécutés avec succès dans différents concerts.

Pendant qu'à Vienne on se prépare à fêter solennellement la centième du *Baron Tsigaite* de Strauss, la nouvelle opérette du maestro viennois vient de passer avec éclat au Friedrich Wilhelmstadt theater à Berlin. Pendant que Rubinstein terminait à St-Pétersbourg la série de ses grands piano récitals, l'opéra de Munich montait son opéra Feramors qui a passé le 18 février avec un très grand succès.

Zurich devance Paris et Bruxelles. La Walkyrie de R. Wagner, vient d'y être donnée par la troupe du théâtre allemand

Eugène d'Albert est en ce moment à Berlin où il est très fêté comme pianiste et comme compositeur. Au dernier concert philharmonique, sa première symphonie, jouée pour la première fois à Leipzig, il y a quinze jours, a été très favorablement accueillie.

Une société dramatique de Berlin vient de tirer de l'oubli, une œuvre aucienne de Meudelssohu, l'opéra comique: Les Noces de Camacho. (Rien du ministre des finances d'Espagne!) Cette partitiou date de la première jeunesse de Mendelssohn. Il l'écrivit à 16 ans.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

OPERN HANDBUCH (Lexique lyrique), par Hugo Riemann, Leipzig, librairie Koch, livraisons 8, 9, 10 et 11.

Peu d'ouvrages de ce genre — biographie ou bibliographie, les deux mêlés — méritent autant l'attention des amateurs; rien, pour ainsi dire, n'y est à reprendre : on peut se fier à l'exactitude et à la sûreté des renseignements dounés par l'auteur. Nos compositeurs belges y ont naturellement leur l'auteur. Nos compositeurs belges y ont naturellement leur place, les principaux avec une notice plus ou moins détaillée; quant aux pièces citées nous avons noté, dans les quatre dernières livraisons, celles des auteurs suivants: Blockx, Joseph Borremans, Bovery, Conrardy, Denefve, Devolder, Fétis, Gevaert, Edouard Gregoir, Gresnich, Grétry, Hamal, Janssens, Lassen, Limnander, Mongal, Mertens, Miry, Ots, Pardon, Pauwels, Radoux, Samuel, Stéveniers, Vau Duyse, Vercken etc.

L'Opern Handbuch aura quatorze livraisous de 30 pages, à 2 colonnes chacune.

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milau, Sonzogno). — La livraison de février contient dans ses illustrations: un très beau portrait d'Amilcare Ponchielli avec une notice de Galli; les dessins de Georgette, comédie de Sardou, et de Sapho, comédie de Daudet; la vue du nouveau Burgtheater de Vienne. et un album de costumes germains de 1400 à 1450.

Texte: Georgette de Sardou et Sapho de Daudet; le nouveau Burgtheater de Vienne; Album de costumes germains; Folk-Lore; théâtres de Milau (Robert le Diable), de Gênes (Mignou), de Florence, de Naples, de Paris, de Vienne (Der trompeter von Sakkingen), de Trieste (Carmen), de Faenza (Mignou); revue dramatique; le théâtrechinois; concerts (Thompson à Milan); néerologie; bulletin théâtral de janvier, etc.

Musique : une barcarole de Gariboldi et un chant de Seppilli.

# concerts annoncés

Lundi 1ª mars 1886, à 81.2 heures du soir, en la salle de la société Royale de la Grande Harmonie, concert (piano-récital) de M. Camille Gurickx; programme: 1. a. Fantaisie et fugue d'orgue en sol mineur, (transcription d'A. Dupont), (Bach), b. Sonate, op. 57 (Beethoven). 2. a. Momento capriccioso (Weber), b. Mélodie, (Mendelssolm), c. Sonatine, (Scarlatti), d. Etude, e. Scherzo (Chopin). 3. XII études symphoniques (en forme de variations) (Schumann). 4. a. Bourrée, op. 45. b. Toccata, op. 36. (Dupont). c. La Promessa (des Soirées musicales de Rossini) d. Polonaise nº 2 (Liszt).

Rappelons que le mardi 2 mars 1886, à 8 heures du soir, a

lieu au Palais des Beaux-Arts le deuxième concert de musique de chambre donné par MM. Joseph Wieniawski, Jenö Hubay et Edouard Jacobs, avec le concours de MM. Abraham Eldering et Henry Darmaros. Voici le programme :

1. Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle, nº 1 (en sol mineur) (Mozart). 2. Sonate pour piano et violoncelle, op. 18 (en ré majeur) (Rubinstein). 3. Trio pour piano, violon et violoncelle, op. 6 (en fα majeur) (Bargiel).

LIQUIDATION PAR SUITE DE DEPART VENDREDI 5 MARS 1886, A 2 HEURES PRÉCISES

#### VENTE PUBLIQUE

DE LA COLLECTION

#### D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE ANCIENS

de A. JANSSENS, expert

EN LA SALLE STE-GUDULE, 9, RUE DU GENTILHOMME, BRUXELLES.

Exposition publique, jeudi 4 mars, de 10 à 5 heures, et le vendredi, de 9 h, à midi.

Le catalogue se distribue au susdit local.
Orgues, clavecins, épinettes, clavécorde, Glockenspiel,
épinette de sérénade, pianos époque Louis XV, couvercles
feints de clavecin, luth, luth-théorte, lyre, tambour, flûtes
et flûtes traversières en ivoire, flûte de Pan, hautbois de
chasse, trompette marine des Alpes, oe hérant, violons,
violon russe, violons d'amour, par-dessus de viole, basse de
viole, violoncelle, pochettes, archets, guitare, mandolnes,
mandores, tympanon, harpes sculptées, époque Louis XVI,
harpes ditales, harpes ecliennes, cornemuse, basson, timbales, chapeau chinois, vielle, cistres et cistre-théorbe, clarinette et clarinettes d'amour, citares, diaule. Le catalogue se distribue au susdit local.

#### En Vente chez Félix MACKAR

Éditeur à Parls, - 22, passage des Panoramas, 22

Propriété exclusive pour la France et la Belgique.

LES ŒUVRES DU COMPOSITEUR RUSSE

# ${ m TSCHAIKOWSKY}$

Comprenant actuellement:

62 Morceaux originaux pour piano à deux mains. 30 Transcriptions et arrangements pour piano à deux mains. 2 Concertos et une fantaisie pour piano et orchestre. 3 Morceaux originaux pour violon et piano.

3 Moreaux originaux pour violon et piano.
14 Transcriptions et arrangements pour violon et piano.
14 Transcriptions et arrangements pour violon et prino.
1 Moreaux pour violoncelle et orchestre.
1 Moreaux pour violoncelle et orchestre.
1 Transcriptions et arrangements pour violoncelle et piano.
1 Trio pour piano, violon et violoncelle.
3 Quatuors à cordes.
1 Sérénade pour instruments à cordes.

Arrangements

A Symphonies.
3 Suites d'orchestre.
2 Ouvertures pour orchestre.
2 Fantaisies et 3 morceaux pour orchestre.

19 Romances françaises. 31 Romances allemandes.

58 Romances russes.

6 Duos allemands et russes.

Cantate russe.

Messes

Chœurs religieux russes. Volumes sur des chœurs religieux russes. Manuel d'harmonie en russe.

Onéras. Ballet.

Drame lyrique.

Photographie de l'auteur. Net: 2 francs.

Envoi franco du catalogue détaillé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

#### LIBRAIRIE FISCHBACHER

Rue de Seine, 33, a Paris.

Envoi franco dans toute l'Union postale, sans augmentation de prix,

## Vient de paraître L'ŒUVRE DRAMATIOUE

#### RICHARD WAGNER par Albert SOUBLES et Charles MALHEBBE

Rienzi. — Le Vaisseau-Fantôme. — Tannhæuser. — Lohengrin. — Tristan et Iseult. — Les Maîtres-chan-Tours de Nuremberg. — L'Anneau du Nibelung: I. L'Or du Rhin; II. La Walkyrie; III. Siegfried; IV. Le Crépus-cule des dieux. — Parsifal. — Le Système de Wagner: Le Musicien; le Poète dramalique; le Metteur en scène. — Conclusion.

Un volume in-16 de VIII-305 pages . Prix: fr. 4.00

# RICHARD WAGNER D'APRÈS LUI-MÊME

I. Développement de l'homme et de l'artiste par Georges NOUFFLARD Un volume in 12

Prix: fr. 3.50

#### LE DRAME MUSICAL

I. La musique et la poésie dans leur développement historique. II. Richard Wagner, son œuvre et son idée. par Edouard SCHURÉ 2 volumes in-12 .

Prix: fr. 7.00

# Exercices journaliers pour la voix

par M<sup>me</sup> Amélie RUCQUOY-WEBER Professeur de chant au Conservatoire de musique de Strasbourg.

Prix: fr. 1.25

Vient de paraître ALBUMS SATTER

contenant 28 morceaux pour piano

Vol. I, II, III, à 4 francs. SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES.

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes maladies de poitrine Ces pasilles an tréparées par la fabrique de pasilles a Soden, ville de bains dans le Tannas, avec les sels des sources m's ét ils, sons le contrôle med deal. Ces sels, obtenus par l'évaporation des eaux des sources moitonnées, sont richement saturée d'addie carbonique, matière que ces tour sources roitents autres d'addie carbonique, matière que ces tour sources roitents autres d'addie carbonique, matière que ces tour sources possibles et le plus grand succès qu'elles sont employées dans les sources et, par conséquent aussi, leurs vrotus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elle sont employées dans les cas suivants: Catarrhes de poumons, catarrhes chroniques des intestins, autrout ai de telle sé factions sont accompensables intestins, autrout ai de telle sé factions sont accompensables intestins est, int à chaque boite. Se vendent dans toutes les pharmacies. — Dépôt gén. p' la Belgique : Delacas, Bruxelles. pour toutes maladies de poitrine

PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SME 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



SOMMAIRE. — Semaine théâtrale et musicale: Théâtra royal de la Monnale, Saint-Mégrin, des frères Hillemacher, par L. Solvay. — Le Chant de la Coches, d'Indy, par Bulthazar Claes. — Variétés: Ephéméridee musicales. — Nouvelles diverses: Evucelles et province: Anvers, Gand, Liège, Bruges. — Etranger: lettre de Paris, Rubezahl, d'Hue, Balthazar Claes. — Petites nouvelles. — Concerts annoncés. — Nécrologie.

#### La Semaine théâtrale et musicale

#### THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

#### SAINT-MÉGRIN

Exécuté pour la première fois à Bruxelles, le 2 mars 1996.

Il a fallu quelqu'audace à M. Verdhurt pour accepter de jouer à Bruxelles un opéra inédit de l'importance de Saint-Mégrin, refusé à Paris, et dont les auteurs, inconnus de notre public, u'avaient pour les recommander et pour les défendre aucun prestige et aucune renommée. On comprend qu'il ait monté les Templiers dont le nom seul de Litofff pouvait assurer le succès ; mais Saint-Mégrin, des frères Hillemacher, des débutants, alors que tant de solliciteurs attendent à la porte, vainement, que leur tour vienne!... C'était de la témérité, — d'aucuns disaient : de la folie.

Eh bien, nous aimons, nous, cette folie, et nous en félicitons vivement M. Verdhurt. Grace à lui, voici deux jeunes auteurs " lancés " définitivement, et, qui plus est, voici l'horizon dramatique, si sombre jusqu'à présent, éclairé d'une lueur nouvelle d'espérance. Deux " jeunes , s'emparent de la scène lyrique française, magistralement, et, quels que soient les défauts de leur début, ce début est, à bien peu de chose près, un coup de maître. Il vous débarrasse, sinon tout à fait, du moins assez complètement pour que le nettoyage puisse être considéré comme fait, des vieilles rengaines banales ; un souffle réel, une originalité d'accent et de couleur, une facture bien moderne, voilà ce que nous donne Saint-Mégrin, après les tâtonnements et les avortements de ces dernières années. L'œuvre, je le répète, est loin d'être parfaite; elle a les défaillances et les hésitations des œuvres de début; mais, pour une œuvre de début, elle tranche absolument sur tout ce que nous avons eu jusqu'à présent, et, moins habile assurément que les partitions des maîtres actuels de la scène française, Massenet et Delibes notamment, elle n'en est pas, comme on pouvait le craindre, le décalque affaibli: elle s'en différencie résolument, victorieu. sement. MM. Paul et Lucien Hillemacher prennent place, dès aujourd'hui, au premier rang.

Je ne discute pas l'impression du public; peu m'importe l'enthousiasme ou la froideur d'une salle de "première ", livrée à elle-même, en face d'une chose nouvelle, qui lui apporte des sensations inattendues. Je constate simplement le fait qui ressort de la valeur même de l'œuvre, entendue à la scène et étudiée dans la partition. La première de Carmen de Bizet, à Paris, fut un "four "; en revanche, la première de bien d'autres opéras — que je ne nommeral point — alla aux nues... Et ceux-ci, aujourd'hui, sont presqu'oubliés, et Carmen s'est relevée triomphante, — et vengée.

Du reste, ce n'est pas le cas de Saint-Mégrin. A Bruxelles, les débutants ont eu la chance d'avoir pour les juger un public éclairé, qui a su leur rendre justice, sans "emballement ", et leur succès n'est pas de ceux qui risquent d'être suivis de retours pénibles.

Les librettistes, MM. Adenis et Dubreuil, ont tiré leur poème du drame d'Alexandre Dumas, Henri III et sa cour, qui fut, le jour où il naquit, le signal de la révolution romantique. Ce drame a des situations dramatiques, qu'ils ont adroitement mises en relief, en suivant, point par point, scène par scène, leur modèle. A part quelques détails de langage et de mise en scène qui choquent dans un opéra parce qu'ils brisent les grandes lignes d'expression et de sentiment où il doit rester, ce livret est intéressant et émouvant. Ce n'est pas un livret d'opéra-comi. que, dans le sens exact et ancien du mot : non : il v a jongtemps que les pièces du répertoire de la salle Favart, loin de finir toutes par un mariage, admettent comme dénouement le fer, le poison, la maladie de langueur et autres fins tragiques. Le Saint-Mégrin de MM. Hillemacher est plus exactement un opéra lyrique, et le dialogue parlé y semble même assez mal à sa place. Le ton même de l'œuvre est moins celui d'un opéra de demicaractère que celui d'un véritable opéra, n'était que les auteurs ont été très sobres de grands morceaux d'ensemble et de chœurs, et que le drame, si sombre qu'il soit, reste, si je puis dire, presque toujours intime.

Au point de vue exclusivement musical, l'œuvre est

conçue dans une forme très moderne, malgré quelques concessions, par ci par là: le divertissement obligé et les " airs " écrits pour faire valoir les mérites de tel ou tel chanteur. Chacun des personnages principaux a sa phrase typique. L'orchestration est d'une recherche extrême de timbres, très travaillée, très expressive, pas un seul instant dénuée d'intérêt, et parfois même trop tourmentée et trop laborieuse. Les "grandes lignes "ne sont pas toujours très nettement accusées dans Saint-Mégrin; l'ensemble y perd parfois sa grandeur et son mouvement : défauts communs d'ailleurs à presque tous les débutants, qui veulent beaucoup prouver et se résignent difficilement à sacrifier le superflu. Et, dans cette recherche et ce labeur, l'effet, que de plus habiles se garderaient bien de laisser échapper, est souvent par cela même inutilement sacrifié. Mais nous nous hâtons d'ajouter que ces défauts comptent relativement pour peu dans la conception générale de l'œuvre, - œuvre jamais banale, toujours distinguée, ne manquant ni d'inspiration ni de variété, et attachante d'un bout à l'autre.

L'introduction est écrite tout entière sur les trois phrases typiques de Saint-Mégrin, du duc de Guise et de la duchesse. Au premier acte, la mélodie en si majeur de Saint-Mégrin, toute la scène qui précède le duo et le duo lui-même entre Saint-Mégrin et la duchesse, sont des pages exquises, d'un sentiment poétique et dramatique des plus remarquables. L'air du duc de Guise, qui termine l'acte, est d'un beau caractère. Puis, vient un entr'acte d'une couleur charmante; il ya là une phrase, la phrase d'entrée, en mi mineur, dont la pédale harmonique, autorisée d'ailleurs par les règles de l'art, est terriblement dure à l'oreille; mais ce n'est pas la seule chose "osée "sous ce rapport qui se trouve dans l'ouvrage.

Le chœur dansé, qui commence le second acte, est élégant, dans sa forme archaïque; la chanson du Lorrain-Larron, que chante Joyeuse (M. Boyer), a de l'allure et de l'entrain, rappelantun peu l'air de Quentin Duncard, non comme inspiration, mais comme caractère. Le chant de guerre qui suit n'est pas sans vulgarité, — c'est-la seule page de la partition qui mérite ce reproche;— la final a de la vigueur, de l'entrain et du mouvement.

L'entr'acte du troisième acte est absolument exquis; toute la première moitié de cet acte, tranchant sur la tonalité grave du reste, est pétillante d'esprit et de grâce: la ballade du page, les couplets et le terzetto des femmes, tout cela est ravissant. Vient ensuite le duo du duc de Guise et de la duchesse, très dramatique, très poignant, très bien conduit.

Le premier tableau du quatrième acte rapporte une note différente; c'est le divertissement, très joliment écrit dans le goût du temps, c'est le chœur, très réussi; Nuit riante, sur un mouvement en 3/4 et avec un accompagnement en staccato très entrainant, c'est l'air de Joyeuse, ajouté bien certainement pour M. Boyer,—qui le chante admirablement; c'est enfin la célebre Romanesca, très ingénieusement intercalée en cet endroit comme musique de scène : tout cela est plein de charme et de lumière.

La scène qui suit entre Saint-Mégrin et Buggieri est moins bien venue; l'air chanté par Saint-Mégrin: Cette étoile est la mienne, un peu tourmenté au point de vue harmonique, a beaucoup de tendresse. Audemiertableau, l'air du duc de Guise, d'une superbe allure, la scène de la duchesse, très impressionnante, et le grand duo final très dramatique, quolque un peu long,—terminent dignement cette œuvre remarquable, d'un intérêt constant et, en somme, tout-à-fait hors de pair.

Les auteurs ont eu la bonne fortune de trouver à la Monnaie des interprêtes tels que M. Boyer, dont le succès eut été plus grand encore qu'il n'a été si l'artiste ne s'était senti mal en voix, le soir de la première, et Mie Mézeray, qui chante à ravir les pages délicates de la partition; dans les choses où l'expression dramatique domine, elle faiblit cependant; mais elle est tout le temps distinguée et charmante, et c'est bien là le caractère du role.

M. Furst a mis de la passion dans le rôle de Saint-Mégrin; il y est bien, quoique toujours un peu pleurnichard. Melle Wolff, qui reprenait le rôle de Melle Lecomte presqu'au pied levé, s'est tirée d'affaire à souhait, et sa jolie voix n'a point nui dans le joli trio du troisième acte, à côté de Melle Bolle, qui faisait en cette occasion une nouvelle et timide apparition.

Un succès à signaler particulièrement, parce qu'il était un peu inattendu, c'est celui de M. Renaud, dont la tàche était rude et difficile entre toutes. Il a donné une physionomie très caractéristique au personnage du ducde Guise, et comme chanteur, il n'y a que des éloges à lui donner.

M. Devries, M. Nerval et Mme Barbot ont fait de leur mieux, très consciencieusement. Tout ce monde là était fort ému, mardi soir, mais aux représentations suivantes, le calme renaîtra et tout ira mieux encore, certainement, Lucien Solvay.

# LE CHANT DE LA CLOCHE

Légende dramatique en un prologue et sept tableaux Poème et musique de M. Vincent d'INDY Executé pour la première fois à Paris, le jeudi 25 février 1886

Il ne suffit pas de dire que le Chant de la Cloche est la partition la plus remarquable qui ait été révélée par le concours de la ville de Paris depuis son origine; il faut ajouter que c'est l'œuvre d'un artiste déjà mûr, indépendant de pensée, aux convictions bien arrêtées, et assez sûr de ses procédés pour les employer résolument à la glorification de son art (car l'idée mère de sa légende dramatique est, comme dans les Maire chanteurs de Wagner, le triomphe de l'artiste novateur, après les luttes et les déboires, ou mieux encore, le triomphe de l'œuyre survivant à l'artiste).

Le poème célèbre de Schiller, en effet, n'a fourni à M d'Indy que l'idée d'une succession de tableaux contrastés qui se déroulent en ce milieu moyen-âge, tout particulièrement cher à l'auteur, et choisi expressément par lui. Cela s'explique: quand on est, comme l'auteur du Chant de la Cloche, un puissant alchimiste, fécond en combinaisons instrumentales, un nécromant prestigieux, habile à évoquer images et figures par la magie des sons, quel monde plus suggestif, pour la fantaisie descriptive, que celui des moines en cagoule, escholiers mi-partis, corporations aux simarres bigarrées, aux armes parlantes, elfes et farfadets, profils de gargouilles, enchevê trements de toits aux pignons bizarres, etc. J'ai eu déjà l'occasion

de dire ici (à propos de son Camp de Wallenstein et de Saugefleurie, œuvres purement orchestrales) combien merveilleusement M. d'Indy excellait dans cette résurrection poétique et pittoresque du passé. Ce tempérament de peintre et de romantique a trouvé dans la musique cet elément qui la met au-dessus des arts plastiques au point de vue de l'impression directe de la vie: le mouvement. Donnez à M. d'Indy. des foules à faire grouiller et mugir comme nne mer déchaînée, des masses armées à deployer, à faire scintiller morions et pertuisanes, reluire corselets, ondoyer et palpiter pennons, oriflammes, vous verrez s'il s'y entend, et comme il s'en tire.

Aussi ces facultés si personnelles à M. d'Indy se donnent-elles libre carrière dans les parties de la Cloche où l'élément choral domine: la Fêle, l'Incendie, le Triomphe; ce sont là, certainement, les pages qui offrent la plus haute et la plus complète idée de la manière, du tempérament et des aptitudes dominantes de l'auteur.

Quelques mots pour présenter l'ensemble du sujet et le résumer à la fois.En un court Prologue, l'auteur imagine que le maître fondeur Wilhelm, la nuit même où doit s'achever son œuvre capitale, une cloche de proportions et de formes nouvelles, a le pressentiment de sa mort imminente, et voit, repassant devant son esprit, les scènes importantes de sa vie. De là cinq tableaux qui appartiennent au monde du rêve: Baptême, Amour, Fête, Vision, Incendie. Le sixième tableau la Mort, nous ramène à la situation du prologue, et nous fait assister aux derniers moments, aux dernières pensées de Wilhelm. Dans chacun de ces six tableaux, la cloche joue son rôle (Angelus, Tocsin, Glas, etc.), et diverses combinaisons imitatives de l'orchestre nous la représentent. C'est seulement à la fin du dernier et septième tableau, Triomphe, où le chef-d'œuvre de Wilhelm, après avoir été aprement discuté, est enfin reconnu admirable et proclamé tel que la sonorité réelle de la cloche retentit, puissante et pleine. N'est-ce pas là une conception ingénieuse, saisissante? On reconnaît là le chercheur qui est en M. d'Indy, et qui trouve.

Vous voyez maintenant la différence avec l'œuvre de Schiller, où la grande voix de l'airain, planant, impersonnelle et mystérieuse comme le Fatum antique, au dessus de toute vie humaine, parle seulement pour en marquer les circonstances solennelles, et donne à l'ensemble de la composition son caractère symbolique et surnaturel, sa beauté mystique et sublime.

J'ai cité plus haut les trois pages magistrales qui donnent le mieux l'idée du rare talent de l'auteur du Chant de la Cloche. Hier dimanche, au concert Lamoureux, elles ont été chaudement et longuement applaudies par le grand public, surtout l'Incendie, où la faculté de manier les masses, l'entente de la gradation symphonique, la vigueur de l'inspiration sont portées à leur comble.

Mais ces grandes scènes ne doivent pas faire oublier les parties d'un caractère poétique si séduisant, telles que le cheur des esprits dans la Vision, et l'Angelus à la fin du deuxième tableau, Amour; M. d'Indy montre là des qualités de charme tout à fait exquises.

M. Lamoureux, chargé de mettre sur pied cette œuvre complexe et ardue, a fait des prodiges, et ce serait trop peu dire que d'avancer qu'il s'en est tiré à son honneux. Les chœurs, que nous entendions à l'Eden pour la première fois, et qui jouent dans le Chant de la Clocke un rôle

prédominant, se sont vaillamment comportés et ont droit à une mention spéciale. M. Van Dyck a été tout à fait remarquable dans maître Wilhelm, et M<sup>me</sup> Brunet-Lafleur a montré de grandes qualités dans le rôle un peu effacé de la fiancée Lénore.

Voilà donc une œuvre virile, fortement méditée, comme on n'en avait pas entendu depuis bien longtemps, et qui fait le plus grand honneur à la jeune école française. Si l'on y remarque l'influence de la Domnation de Faust de Berlioz, des Maitres Chanteurs de Wagner, et aussi des Béatitudes de César Franck, il faut reconnaître, je pense, qu'il n'est pas donné au premier venu de suivre une telle tradition, et de se proposer de pareils modèles. M. d'Indy est un artiste de la grande race, et bon sang ne peut mentir.

Le public de jeudi dernier, jour de l'audition officielle, du Chant de la Cloche, public recruté par invitations, était déjà sorti de sa froideur habituelle. Hier dimanche, le public ordinaire des concerts Lamoureux a témoigné par ses applaudissements chaleureux et répétés quelle vive impression il recevait de cette œuvre. L'accueil a été tel, qu'il faut espèrer que nous aurons encore d'autres auditions. Il faut donc se réjouir de ce que l'œuvre où M. Vincent d'Indy, comme son héros Wilhelm, a fait ses preuves de maîtrise, ait été d'emblée estimée à sa valeur, et n'ait pas attendu aussi longtemps que celle du maître-fondeur la justice due à son grand et rare mérite.

#### VARIÉTÉS.

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 5 mars 1784, à Versailles, Théodore et Paulin, 3 actes de Grétry. — La pièce, qui avait "fort ennuyé la reine "n'eut qu'une seule representation à Paris (Comédie-Itallenne, 18 mars 1784), malgré le mérite de la musique, dont le public applaudit "les chants variés, tour à tour pleins de sensibilité, de grâce, de gaieté et toujours simples et faciles "Gounal de Paris, 19 mars). Réduite en deux actes, avec le titre nouveau de l'Epreuve villageoise, l'euvre de Grétry obtint cette fois un ploin succès (24 juin de la même année). Quoi-que plus que centenaire, elle trouve encore le moyen de plaire quand elle reparaît devant le public. Ainsi, à Bruxelles (3 avril 1879), l'Epreuve villageoise, jouée par M<sup>mes</sup> Warnots et Ismaël, MM. Soulacroix et Lefevre, a été revue avec un certain plaisir.

— Le 6 mars 1889, à Bruxelles, Otello ou le More de l'enise, grand opéra en 4 actes, traduit de l'Italien, par Jules Lecomte; d'après la musique de Rossini, arrangée par Charles Bosselet. Tel est l'intitulé du livret. — Les rôles furent ainsi distribués: Albert Dommange (Otello); Mie Jawureck (Desdémone); Renault (Odalbert); Soyer (Rodrigo); Baptiste (Yago); Mie Schnetz (Ermance).

La traduction n'eut que luit représentations et ne reparut plus. Une autre traduction, celle-ci d'Alph. Royer et G. Vaez, nous est venue de Paris (Grand-Opéra, 2 septembre 1844), et reçut bon accueil au théâtre de la Monnaie, le 23 décembre 1846.

Rossini a expliqué dans quelles circonstances il avait composé l'ouverture d'Otello. "Je l'ai composée, a-t-il dit, dans une petite chambre du palais Barbaja, où le plus féroce et le plus chauve des directeurs m'avait enfermé de force en compagnie d'un simple macaroni à l'eau et avec menace de ne m'en laisser sortir vivant qu'avec la dernière note de ladite ouverture. "

- Le 7 mars 1837, à Bruxelles, le Cheval de bronze d'Auber. - Musique charmante, remplie de gaîté, de coquetterie, de verve et d'entrain. Dans le Yang de la pièce, nous trouvons un Théodore, ainsi dénommé sur l'affiche, et qui n'était autre que Letellier, devenu après coup directeur du théâtre de la Monnaie; à côté de lui, dans le rôle de Tao-Jiu, une Mme Stoltz, encore vivante aujourd'hui, et qui a beaucoup fait parler d'elle quand elle trônait au Grand-Opéra de Paris. -Charles Bosselet, alors 2e chef-d'orchestre, à Bruxelles, avait écrit la musique toute chinoise d'un ballet qui, en 1858, avait été intercalé dans l'opéra d'Auber. Parmi ceux des principaux artistes qui ont successivement joué à Bruxelles, dans le Cheval de bronze, nous citerons encore Thénard, Monjauze, Jourdan, Rodier, Renault, Depoitier, Dauphin, Mengal, Guérin; M<sup>mes</sup> Casimir, la créatrice du rôle de Stella à l'Opéra-Comique de Paris, Bultel, Genot, De Aynssa, Daniele, Isaac, Warnots, Vaillant. — La dernière reprise à la Monnaie est du 8 février 1883.

— Le 8 mars 1869, à Paris, décès de Louis Hector Berlioz, à l'âge de 66 ans.

"Berlioz n'était pas seulement un grand compositeur, c'était un écrivain, et un écrivain plein d'esprit et d'humeur. C'est dans le Journal des Débats qu'il faut chercher les aperçus et les boutades de Berlioz. La recherche n'ost pas facile, car le maître ne s'astreignait pas à la périodicité. Il n'était pas un Lundiste comme Jules Janin et comme les autres. Il écrivait à son jour, à son heure, à sa fantaisie, mais il écrivait admirablement. On guettait son fouilleton, on voulait lire les appréciations de cette plune incisive, mordante, impitoyable, qui s'attaquait aux réputations les plus consacrées. Si Berlioz a été méconnu ou contesté, on peut dire aussi que, comme critique musical, il a singulièrement méconnu jes autres. Il n'avait guère que quatre dieux: Gluck, Spontini, Besthoven, Wober. Il y en avait bien un cinquième; celui-là c'était Berlioz lui-même.

"Berlioz, malgré son génie, était exclusif à l'excès, et s'il a eu à se plaindre de son époque, ses contemporains ont eu aussi à se plaindre de lui. Il frappait sur eux d'estoc et de taille. Il était impitoyable pour tous les compositeurs. Ses feuilletons sont des pamphlets. Il avait un esprit d'enter, c'est vrai, mais un esprit trop dédaigneux et trop vindicatif. Comme musicien, c'était un Titan capable d'escalader le Ciel; comme critique, c'était un tjaioux et un détracteur.

Louis Pagnerre. ,

— Le 9 mars 1871, à Anvers (théâtre royal), inauguration de la statue d'Albert Grisar, placée dans le grand vestibule. Le caractère de vérité et de simplicité de la statue frappe surtout ceux qui ont connu Albert Grisar, et qui le retrouvent tout entier dans l'œuvre de M. Jacques De Brackeleer. C'est l'homme avec sa distinction native, sans ancume affectation de pose ni d'expression. Cette conception du sujet est des plus heureuses et l'exécution a répondu à la pensée. La figure est bien traitée dans toutes ses lignes; le ciseau a châtié le marbre avec finesse et légéreté, et il en résulte une œuvre aussi vivante que bien prise dans ses masses et belle dans sa silhouette et son attitude.

A cette occasion, les artistes du théâtre ont donné trois œuvres du matre: Bonsoir, M. Pantalon; le Chien du Jardinier; Gilles ravisseur; et la Société Grétry a exécuté une cantate de M. Van den Eeden sur des paroles de M. Gustave Lagye.

— Le 10 mars 1818, à Londres, (King's theater).— Il Barbiere di Siviglia, de Rossini. — L'œuvre, représentée à Rome (théâtre Argentina, 5 février 1816), n'était pas encore connue

en dehors de l'Italie. On ne la joua à Paris que le 26 octobre 1819, aux Italiens. Garcie, dans le rôle d'Almaviva qu'il avait créé, paraissait pour la première fois à Londres.

— Le 11 mars 1791, à Londres (Hannover square rooms), ler concert public donné par Haydn. — Le maître y fit entendre sa symphonie en ré qui obtint un grand succès. Le D' Burney dit à ce sujet que Haydn, dirigeant lui-même au piano, avait produit un effet électrique sur les assistants, et que jamais, en Angleterre on u'avait accordé autant d'attention ni prodigué autant d'applaudissements à la musique instrumentale.

La date de ce concert (11 février 1791) nous la prenons dans l'excellent Dictionary of music and musicians (T.1. p. 709), par sir George Grove, toujours si bien renseigné, surtout en ce qui regarde l'Angleterre. Fétis. (Biogr. univ. des mus. T. IV, p. 259), en la plaçanta ut février, 1792, et Charles Ludwig (Joseph Haydn, ein Lebensbild), au 25 février 1791, se trompent. Voir au surplus les articles sur le premier voyage à Londres, Guidé musical, 4 et 3 jauvier 1872.

#### 

# Nouvelles Diverses

# **B**ELGIQUE

#### BRUXELLES ET PROVINCE.

La seconde séance de musique de chambre, donnée par . MM. Joseph Wieniawski, Jenö Hubay et Edouard Jacobs au palais des Beaux-Arts, n'avait pas attiré moins de monde que la première, bien qu'elle coıncidat avec la première de Saint-Mégrin au théatre de la Monnaie. Le point culminant de la soirée a été l'exécution de la belle sonate de Rubinstein pour piano et violoncelle que tant de fois nous avons entendue au Cercle artistique par Brassin et Joseph Servais. MM. Joseph Wieniawski et Jacobs n'ont pas fait oublier leurs devanciers, mais avec des qualités différentes ils ont donné de cette œuvre fougueuse et inspirée du maître russe une exécution parfaite, pleine de poésie et de lyrisme. Le succès des éminents artistes a été très vif. Le quatuor en sol mineur de Mozart a fourni à M. Jenő Hubay, l'occasion de faire valoir sa rare élégance de diction et le charme de son jeu. M. Wieniawski est connu depuis lougtemps comme un interprête hors ligne de Mozart. C'est dire que l'exécution de cet ouvrage classique a été de tout point excellente. Le trio de Bargiel pour piano, violon et violoncelle, qui terminait la soirée, a été très goûté. C'est, du reste, une œuvre très captivante, d'un très grand intérêt harmonique. C'est du Schumann atténué, mais charmant par la grâce de la fantaisie de

Il faut espérer que MM. Wieniawski, Hubay et Jacobs, maintenant qu'ils se sont trouvés, se retrouveront aussi l'année prochaine.

Le discours prononcé au Congrès musical d'Anvers (1885) par M. Edouard Grégoir sur l'enseignement de la musique dans les écoles primaires de Belgique, vient de paraître en brochure, chez Schott frères.

M. Auguste Bouillon, inspecteur de l'enseignement du chant dans les écoles primaires de la ville de Bruxelles, vient de donner sa démission. Plusieurs candidats sont sur les rangs pour sa succession, mais il paraît que la ville aurait l'intention de supprimer cet emploi. Il serait étrange que l'on supprimât l'inspection de chant dans les écoles, alors

que le conseil communal vient de créer une nouvelle place d'inspecteur du théâtre de la Monnaie. Si une inspection était utile, c'était bien celle-là. La surveillance des études du chant dans les écoles a,au contraire, une importance capitale au point de vue de l'unité de l'enseignement.

Il paraît qu'un procès s'engage entre M. Litolff et MM. Choudens père et fils, éditeurs, au sujet de la propriété de la partition de Benvenuto Cellini, de Berlioz, qu'il est question de reprendre à l'Opéra-Comique de Paris.

Cette partition avait été gravée d'abord et publiée par la maison Litolff; mais les planches en avaient été détruites et l'ouvrage etait épuisé, lorsque MM. Choudens achetèrent à Berlioz sa partition des Troyens, de la Prise de Troie, etc., qu'ils publièrent. Celle de Benoenudo fut comprise dans le marché, et une lettre de M. Litolff prouve qu'il avait laissé tomber en désuétude l'expoitation de cet ouvrage.

MM. Choudens se sont donc crus fondés en droit à prendre possession d'un ouvrage abandonné par un premier éditeur, et d'accord avec l'auteur. De là le procès.

A l'occasion de la représentation des Templiers et leur succès sur la scène de la Monnaie, le roi des Belges vient de nommer le compositeur Henry Litolif officier de l'ordre de Léopold.

#### ANVERS.

Semaine assez nulle. Nous avons eu au Théâtre la Reine de Saba, Carmen, les Huguenots, et une reprise de Jérusalem avec M. Warot, pour le bénéfice du directeur M. Gally.

On parle vaguement de la fermeture imminente du théâtre. Il y aurait un procès en l'air entre artistes d'une part, et directeur de l'autre.

Mercredi dernier, a eu lieu à l'Harmonie, un concert vocal et instrumental qui a lamentablement échoué. Artistes: le quatuor vocal des sœurs Tchampa, et la pianiste polonaise Flora Friedenthal de Varsovie. Mieux vaut n'en pas parler. Jamais en n'a tant ri à l'Harmonie. Il faut toutefois reconnaître les mérites de la pianiste qui a eu le malheur de se produire avec le quatuor Tchampa.

#### GAND.

GRAND-THÉATRE. — Lundi 22, Faust; mercredi 24, Faust; vendredi 25, M. Choufleury restera chez lui le... et Rigoletto; dimanche 28, Lucie de Lammermoor et les Braconniers. Le concert Waelpuit. — Les Amours d'Arlequin.

Il n'y a à noter cette semaine que le bénéfice de M<sup>elle</sup> Briard qui a eu lieu lundi devant une salle bondée d'admirateurs de notre sympathique forte-chanteuse. Quoique le choix de Fausi ait peut-être été assez étrange, on n'en a pas moins fait de très chaleureuses ovations à cette excellente artiste qui — il ne faut pas l'oublier — a sauvé la campagne théatrale si compromise à un certain moment. Avant de quitter le théâtre, disons que M. Van Hamme, ancien directeur du théâtre de la Haye, a été nommé directeur de notre scène pour 1886-1887.

Le second concert du Conservatoire, donné le samedi 27 février, était consacré exclusivement à Henri Waelput, le compositeur flamand enlevé récemment et dans toute la force de l'âge à l'Art belge. Le programme comprenait la symphonie n° 2, une sérénade et un Menuet, l'andante de la 4-8 symphonie, le premier allegro et l'andante du concerto de flûte, l'ouverture et le Rève de Stella, enfin trois lieder avec accompagnement de piano.

La symphonic quoique se composant des quatre parties de rigueur est cependant toute moderne de conception et de tonalité. L'allegro, qui l'ouvre par une magistrale exposition faite par les cuivres, est fort bien traité et montre le rare talent qu'avait Waelput pour les développements. L'andante, d'une mélodie ample et pénétrante, est empreint d'une touchante mélancolie et l'on y sent l'artiste pleurant noblement la perte d'un matire vénéré: Ch. L. Hanssens, à la mémoire duquel la symphonie est dédiée. Le menuet plait moins quoique se distinguant par un emploi intelligent du style fugué. Le finale enfin, qui a été fort bien exécuté, est d'une très grande puissance et achève de conquérir l'auditeur à cette œuvre remarquable.

La sérénade est un gracieux morceau de genre; après une courte et originale introduction où les instruments s'accordent et préludent. la flûte fait entendre du milieu de l'orchestre une mélodie charmante accompagnée en pizzicato et qui est reprise à la fin par le hautbois; M. Lebert a su donner une grâce toute particulière à cette reprise. Le Menuet n'est pas moins joli; c'est un délicieux pastiche xvnn' siècle, que l'on a bissé du reste. L'andante de la 4' symphonie semble avoir été moins apprésié; il est pourtant extrèmement chantant et d'une belle facture, mais il se détache mal de l'ouvrage don'tine l'été séparé.

Le concerto de flûte est une vraie symphonie, aussi l'auteur l'a-t-il appelé à juste titre concerto symphonique. Le premier allegro consiste dans le développement d'un motif exposé d'abord par le quatuor; et c'est merveille de voir avec quelle variété le compositeur a su travailler cette courte phrase qui passe à travers tout l'orchestre et revient toujours sans que jamais une même combinaison instrumentale se représente. Dans l'andante on remarque ce curieux phénomène d'un thème identique à l'un de ceux de d'utiliaume Tell. Ces quatre notes de cor si célèbres : la, sol, ré, sol, dont Rossim a su — par extraordinaire — tirer un si heureux parti, ces quatre notes sont reprises par Waelput ét il les met en œuvre d'une façon très curieuse. On a beaucoup discuté sur cette réminiscence voulue; pour ma part, je la considére comme une hardieses si originale que je ne puis la condamner.

Les deux fragments de Stella, le drame lyrique de Teirlinck-Styas représenté pour la première fois à Bruxelles en 1881, sont des productions qui ne le cèdent en rien aux précédentes. L'ouverture très bien travaillée est fort intéressante; elle est bien connue du reste, comme la scène du Rêve de Stella, cet admirable poème descriptif qui est un véritable chef-d'enuyre.

De tous ces ouvrages de Waelput, se dégage un accent viril et grandiose qui ne fait aucune concession aux goûts efféminés de l'époque contemporaine. C'est un tempérament sanguin et profondément flamand, qui a une saveur de terroir fortement prononcée et, comme tel, une véritable originalité.

L'exécntion des différents numéros du programme était soignée et attestait de consciencieuses études. M. Vlaming a fait preuve d'un bon mécanisme dans les deux fragments du concerto de flûte, et MM. Mestdagh et Van Poelvoorde ont interprété avec goût les trois lieder.

Ce concert, auquel assistaient entre autres Peter Benoit et Huberti, a fort bien réussi, et cette soirée de musique nationale est une heureuse innovation. En même temps, c'est une honne action que cet hommage rendu à la mémoire d'un talent contre lequel s'était formé une opposition envieuse qui avait voulu l'étouffer et le plonger dans l'obscurité. Aussi faut-il offrir à M. Samuel les félicitations les plus vives en même temps que les remerciments les plus sincères pour sa généreuse entreprise (1).

Dimanche 28, la Société royale des Mélomanes conviait ses membres à la première d'un opéra-comique inédit en deux actes: Les Amours d'Arlequin. Arlequin aime Colombine; mais, comme il est pauvre et saus naissance, l'oncle Cassandre ne veut pas lui donner sa nièce, dont il réserve la main a l'un des ses trois vieux mais riches voisins, les Pluchet. Naturellement, il se découvre à la fin qu'Arlequin est le fils d'un

riche personnage; dès lors, il n'y a plus d'obstacles à ce qu'il épouse Colombine, et Cassandre lui accorde son consentement. Ajoutez-y Pierrot, Lisette et le guet, et vous aurez la pièce pas bien neuve mais gentiment traitée dans laquelle un jeune compositeur a intercalé de fort jolis couplets: citons notamment au premier acte la chanson de Pierrot: "L'amour qui me tourne la tête, " le quatuor : " Confiance, Patience, " la sérénade comique en trio, qui a été bissée par un public riant aux larmes, et la chanson à boire de Pierrot; puis au second acte, le chœur dans la coulisse, l'entrée du notaire : " Bonjour, Monsieur le Notaire! " et l'air de Colombine: " Le joli mot de mariage. " La musique est légère et animée, et tient le milieu entre l'opérette et l'ancien opéra comique. Elle a été bien chantée du reste par des amateurs de talent dont plusieurs sont doués de très belles voix : mentionnons MM. Georges (Fierrot), Auguste (Arlequin), Henri (Léonidas), et Melles Irma Théry (Colombine) et Lucie Théry (Lisette). Ça été donc un fort beau succès pour les deux auteurs que nous aurions plaisir à nommer, n'était qu'ils ont manifesté la ferme intention de garder l'anonyme.

P. B.

#### LIÈGE.

 $La\ Légia$ , sous la direction de son vaillant chef et fondateur M. Théophile Vercken, a célébré la semaine dernière le  $145^{me}$  anniversaire de la naissance de Grétry.

Le programme avait été choisi parmi les ouvrages les plus populaires du maître liégeois, de manière à mettre en lumière la variété de son génie. L'orchestre a interprêté avec une grande finesse l'ouverture de Panurge (1785) et la Gique de l'Epreuve villageoise (1784). La partie vocale était plus richement fournie. On a entendu M. Davreux dans l'air d'Anacréon (1797); M110 Pirotte dans l'air de la Fauvette de l'opéra de Zémir et Azor (1771), et dans l'air de Blondel de Richard : M. Ramioul dans le grand air de Richard et celui de l'Epreuve villageoise; M. Nizet dans la romance de Zémir et Azor: Du moment qu'on aime; ensuite trois morceaux d'ensemble, le duo de la Fausse magie, qui sera éternellement un des modèles du genre bouffe, et qui a été chanté avec une verve étincelante de comique, par MM. Ramioul et Herenden; le duo de Richard, très bien dit par MM. Herenden et Nizet, enfin, le quatuor de Lucile (1769) chanté par Mue Pirotte, MM. Davreux, Herenden et Nizet. Ajoutez à cet intéressant programme deux chœurs: celui des Deux Avares (1780) et celui de Colinette à la Cour (1782), chantés par la Légia et le Cercle des Dames amateurs, de création récente. Cette fête a eu un très vif et très légitime succès, succès d'exécution et succès de programme.

Quelques jours après cette intéressante séance, nous avons eu à l'Emulation un concert organisé par le Cercle musical des amateurs, dirigé par M. Dossin. Le produit en était destiné aux monuments à élever à la mémoire de nos artistes et compositeurs liégeois, MM. Jacques Dupuis, Etienné Soubre et Léonard Terry. Rendre hommage à ceux qui se sont dévoués à la grande cause de l'art, c'est à la fois faire acte de justice et créer un stimulant puissant pour ceux qui se destinent à la même carrière et cherchent à s'y distinguer à leur tour. Le programme se composait d'œuvres de différents auteurs, mais eu égard à la nature de cette soirée, nous cussions préféré qu'il fût consacré uniquement à l'exécution d'œuvres importantes des trois artistes liégeois en cause.

De Jacques Dupuis, nous avons entendu par le jeune et très habile virtuose violoniste Debroux, la Tarentelle et l'Élégie, morceaux d'un caractère opposéqui ont pu donner une idée de la souplesse du talent du regretté violoniste dans les ouvrages gracieux. Étienne Soubre était représenté par deux mélodies: l'Adieu de la Finacée et la Séréaudé d'après Uhland, deux petites pièces d'un accent bien personnel et d'un sentiment très-fin. Elles ont été chantées avec un beau style par M'le Joachim qui avu son succès se renouveler avec plus d'éclat encore dans la mélancolie et surtout dans pauvre Thems, de Terry. Cette Mélodie fut interprétée pour la première fois à Liège, par le tenor Duprat dans un concert donné à l'Émulation le 18 mars 1845, par la Société Liègeoise fondée en 1842 et dirigée par M. de Mélotte de Moffaerts. C'est un morceau très dramatique, richement harmonisé. Cette œuvre de Terry a vivement impressioné le public.

En dehors de ces morveaux, la société chorale les disciples de Greiry, a exécuté sous la solide direction de M. Dolsemme, le Germinal, de François Riga, un beau cheur, bien équilibré, saisissant par le caractère expressif et la franchise des idées. Cette composition vibrante de verve et de passion a obtenu un succès énorme. Les chasseurs de Chamois, chœur de Hutoy, n'a pas produit une moins vive impression; les belles basses des disciples de Grétry s'y sont fort distinguées.

M. Debroux, violoniste, a produit beaucoup d'effet dans le concerto en ré mineur de Vieuxtemps qu'il a exécuté magistralement ainsi que la Danse Hongroise nº 5, de Brahms, qui a été bissée.

M.Dossin, le sympathique directeur du Cercle des Amateurs qui avait organisé ce concert, a reçu du public un accueil chaleureux lorsqu'il est venu conduire sa belle fantaisie pour orchestre sur les motifs de Lakmé (Delibes) et la symphonie en ré de Haydn.

Au prochain concert du Conservatoire, fixé au 20 mars, on entendra pour la première fois en Belgique la symphonie Scandinave (en ut mineur) de Frédérie H. Cowen, le compositeur anglais bien connu. M. Cowen viendra à Liège pour assister à l'exécution de son œuvre. Sébastien Bach figuerra au programme avec sa cantate Gotté's Zeils et Berlioz sera représenté par le 3º acte des Troyens. M. Radoux a engagé toute une compagnie d'artistes de talent pour s'acquitter des solis: Mªes de Saint-Moulin, Fick-Wéry, M³es Joachim, MM. Verhees, Davreux, Roussa et Remy.

Ce concert exceptionnellement intéressant sera complété par l'audition du violoncelliste très estimé en Allemagne, M. Schröeder, professeur au Conservatoire royal de Leipzig.

Pour le troisième concert, qui est déjà fixé au 10 avril, le programme porte deux actes de la *Valkyrie* de Wagner.

JULES GHYMERS.

#### BRUGES,

La quatrième et dernière séance de musique de chambre sous la direction de M.Jules Goetinck avait cette fois l'attrait d'une partie lyrique, élément de succès qui jusqu'ici avait fait défant.

Le concert s'est ouvert par une jolie Sonate de A. Vivaldi, pour violon et piano, facile à comprendre et qui ne manque ni d'inspiration ni d'esprit. Est vonu ensuite l'air de ténor du Don Juan de Mozart, chanté avec talent par M. Georges De Schryver.

Le jeune et excellent violoncelliste de M. De Post, a exécuté un Nocturne de Chopin; puis M. Kersschaever a joué la Fantaisie polonaise de Raff, pour piano.

M. Goetinck a charmé l'auditoire dans la Romance en fa,de

Enfin, M. Edouard Daveluy a, de sa belle et vibrante voix de baryton, mis en relief la mélodie si dramatique et si touchante à laquelle Beethoven a donné le nom d'Adelaide.

Ce beau et intéressant concert s'est terminé par le Quatuor pour cordes de G. Rauchenecker, dont l'andante a obtenu autant de succès qu'à la première audition.



#### 



#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 1ºr mars 1886.

Pendant que M. Lamoureux faisait entendre hier le Chant de la Cloche de M.Vincent d'Indy, œuvre couronnée au concours de la ville de Paris, M. Colonne dirigeait au Châtelet, à la même heure, le Rubezahl de M. Georges Hûe (paroles de MM. G. Cerfbeer et C. de l'Eglise), partition qui avait obtenu au même concours une mention honorable.

N'insistons pas sur le poème, d'une médiocrité regrettable comme fond et comme forme. Il s'agit de l'amour de Rubezahl, roi des Gnômes, nour la belle Hedwige, fille du roi de Bohème. Dans une première partie, Rubezahl nous apprend sa passion; puis nous assistons au retour de Rodolphe, le fiancé d'Hedwige, dont la cour de Bohême célèbre les exploits, et que le roi donne pour époux à sa fille, à la grande joie des deux amants. Dans la deuxième partie, l'heureux couple vient échanger des serments (il paraît que c'est l'usage) près d'un lac qui touche au domaine de Rubezahl; une Ondine bienveillante a beau promettre aux jeunes gens sa protection, Rodolphe s'en va tirer de l'arc et laisse seule sa fiancée, qui a la singulière idée d'entrer dans le lac. Le méchant roi des Gnômes n'attendait que ce moment; à la faveur de la tempête qu'il soulève, il entraîne Hedwige dans sa caverne. Quand Rodolphe vient chercher sa femme, il est trop tard, et Rubezahl a beau jeu pour le narguer. Mais comme vous le prévoyez, l'Ondine montre son pouvoir dans la troisième partie. A l'aide d'un glaive enchanté, Rodolphe force l'entrée de la caverne du roi des Gnômes et délivre Hedwige fort à propos, au moment où son ravisseur, voyant l'inutilité de ses déclarations passionnées, va abuser de ses avantages. Les deux amants étant enfin réunis, on célèbre leur ivresse et leur félicité éternelles.

M. Georges Hūe est un musicien distingué, qui a eu le prix de Rome, et qui ne s'est pas encore suffisamment dégagé de l'influence conservatorienne. Rubezeul, qui est beaucoup trop cantate comme poème, l'est aussi comme musique. Depuis l'audition des Pantins à l'Opéra-Comique, où M. Hüe avait fait preuve de talent, il s'est écoulé un certain temps pendant lequel l'auteur a du chercher sa voie. Son Rubezahl ne prouve pas qu'ill'ait définitivement trouvée, malgré les pages heureuses qu'on y remarque. Il y a encore de l'indécision dans son style. Il faut pourtant citer, comme se détachant en relief sur le fond général un peu gris, dans la première partic, la ballade chantée par Rodolphe, avec son rythme de chevauchée:

Quel est ce bruit, qui, pareil au tonnerre, Dans le lointain fait résonner la terre !...

dans la deuxième partie, l'invocation de Rodolphe au lac, et l'apparition de l'Ondine; dans la troisième partie, le monologue de Rubezahl " Amour, tu règnes sur le monde...

La partition de M. Hue a trouvé hier au Châtelet l'ac-

cueil le plus favorable. Elle a été bien interprétée en général M<sup>me</sup> Caroline Salla chantait Hedwige, Mlle Salambiani l'Ondine. Les hommes ont été remarquables, M. Auguez dans Rubezahl, et surtout M. Jourdain, un transfuge de Bruxelles, dans le fiancé Rodolphe, dont le rôle est d'ailleurs le plus intéressant et le mieux venu de la partition.

Nous avons annoncé l'arrivée prochaine de l'abbé Liszt à Paris et l'exécution de sa messe de Gran à l'église Saint-Eus-

C'est le 25 mai, jour de l'Annonciation, que cette solennité musicale aura lieu à Saint-Eustache, à 11 1/2 heures du matin, au profit de la Caisse des écoles.

Outre l'orchestre de M. Colonne, l'exécution aura lieu par les maîtrises de Saint-Eustache, de Saint-Sulpice, de Notre-Dame, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Lambert de-Vaugirard, ce qui représente un ensemble de cent cinquante enfants sans compter les chœurs des concerts du Châtelet.

Voilà un ensemble qui promet d'être imposant.

**3** 

A Crémone, Carmen de G. Bizet vient d'être donné avec succès. Le rôle de Carmen est tenu par la "Preziosi, dont le public de Bruxelles a gardé le meilleur souvenir.

M. Victorien Joncières vient de passer quelques jours à Nantes où l'on vient de donner le *Chevalier Jean* qui a été accueill avec beaucoup de succès. La *Reforme artistique* publie à cette occasion un numéro exceptionnel avec la biographie du compositeur.

La presse musicale se développe en France. Un nouveau journal vient de naître, la Réforme artistique. Titre hardi et plein de promesses, La Réforme artistique parait simultanément à Nantes, Angers, Rennes et Bordeaux avec édition spéciale pour chacune de ces villes. Souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère. Puisse t-il grandir et propérer.

Hérodiade va faire son apparition à Lisbonne. M. Massenet doit se rendre prochainement dans cette capitale pour assister aux répétitions. L'Académie royale des amateurs de musique organise en l'honneur de M. Massenet un concert dont le programme sera composé exclusivement d'extraits des œuvres de l'éminent compositeur.

Joseph Wieniawski vient de donner avec grand succes 3 concerts en Hollande: les 23 et 26 février à Amsterdam, dans la salle de l'Odéon, et le 24 février à La Haye, salle Diligentia. Les journaux hollandais parlent avec enthonsiasme de cet artiste et lui assignent parmi les pianistes, la place gloricuse de feu son frère Henri parmi les violonistes. Les programmes de ces trois concerts contenaient toute la pléiade des compositeurs illustres du piano, depuis Bach et Hændel jusqu'à Alkan et Moniusgko.

Comme compositeur, Wieniawski se produisit dans ses Six pièces romantiques, son Nocturne, sa 2<sup>me</sup> valse de Concert, sa Fantaisie intitulée: Sur l'Océan et sa grande Mazourka de concert, Au concert de La Haye, Mie Anna Grégoir fit entendre en outre d'un air de Mozart, 3 Mélodies de Wieniawski, et a recueilli à cette occasion les snffrages unanimes du nombreux auditoire qui remplissait la belle salle de "Diligentia."

Jules De Swert continue de remporter les plus brillants succès en Angleterre. A Londres, un grand nombre d'amateurs violoncellistes lui ont exprimé le vœu de réentendre son beau concert de violoncelle.

B

Sa Majesté la Reine d'Angleterre après avoir assisté vendredi dermier, à une audition spéciale de Mors et Vita, a adressé à M. Gounod une dépêche le félicitant et en disant que Sa Majesté était enchantée de l'audition de Mors et Vita, et considérait l'œuvre splendide.

Le Trompette de Saeckingen de Nessler n'a pas réussi en Hollande. Il a été donné à Rotterdam et à La Haye par la troupe d'opéra allemand. Il est tombé à plat.La même troupe a représenté le mois dernier un nouvel opéra néerlandais de Kaiserstochter, du compositeur de Haan. L'œuvre nouvelle n'a obtenu qu'un succès d'estime.

#### 

#### CONCERTS ANNONCÉS

Le concert de M. Camille Gurickx, qui devait avoir lieu hier soir a la Grande-Harmonie, est remis, par suite d'indis-position, à une date ultérieure Les billets resteront valables.

Le 3º concert de la saison au Conservatoire aura lieu le 14 mars. Il sera consacré tout entier à l'exécution intégrale de l'Alceste de Gluck. Ce sera une véritable résurrection artisti-que, à laquelle M<sup>me</sup> Montalba et M. Engel, qui chanteront les soli, auront leur part.

Le succès des compositeurs russes, MM. Borodine et Cui, aux concerts populaires, a détermine le quattor Hermann, Cœlho, Van Hamme et Jacobs à donner au palais des Beaux-Arts une séance de musique de chambre exclusivement composée d'œuvres russes.
Le pianiste A Depraef prature son concerne à contract de la concerne de la

Le pianiste A. Degreef prêtera son concours à cette séance dont nous annoncerons prochainement la date.

#### 

#### NÉCROLOGIE

Sont décédes:

A Hall, le 16 février, R. W. Hall, né en 1808, organiste et professeur de musique.

- A Kænigsberg, le 16 février, Louis Köhler, pianiste compositeur et critique d'art universellement connu pour ses excellentes éditions des classiques du piano et ne sour ages didactiques pour l'enseignement de cet instrument. Louis Köhler avait ouvert à Kenigsberg une école de musique qui a formé plus d'un artiste renommé. Le compositeur suédois Jensen était un de ses élèves. Louis Köhler s'est, également distingué dans la critique d'art; il a fourni aux journaux et aux recuells periodiques un grand nombre d'articles excel-lents sur l'histoire de la musique, l'esthétique, la pédagogie, Comme compositeur, il est toutefois resté au second plan. Trois opéras de lui furent donnés il y a quelque vingt ans sur diverses scènes allemandes; elles eurent du succès, mais ne purent se maintenir au répertoire. Il était né à Brunswick

A Berlin, le 16 février, Paul Sotiffert, ancien professeur au conservatoire Stern et chef d'une société de chant.

conservatoire Stern et ener une societe de eman.

—A Francfort-sur-Mein, le 17 févrie; Ed Elisaon, né à Frankenthal en 1811, et musicien de l'orchestre de la Ville.

—A Paris, en février, la basse Menu, qui chanta avec succès à l'Opéra de Paris.

M. Menu y fit quatre créations: Albin, de Polyeucte; Jacques
de Jeanne d'Arc; Indra, du Roi de Lahore; le l'ot, d'Aïda.

# L'Enseignement de la musique dans les Ecoles Primaires.

Discours prononcé au Congrès musical d'Anvers en 1885, par Edouard GREGOIR.

> Prix: 50 centimes. En vente chez SCHOTT frères.

#### CONCERTS - SOIRÉES - REPRÉSENTATIONS

Mme VANDA VAN DER MEERE (de l'opéra Italien de Paris, etc).

S'adresser : 13, rue Grétry, ou chez MM. SCHOTT, frères, Montagne de la Cour.

# En Vente chez Félix MACKAR

Éditeur à Paris, — 22, passage des Panoramas, 22 Propriété exclusive pour la France et la Belgique.

LES ŒUVRES DU COMPOSITEUR RUSSE

# TSCHAIKOWSKY

Comprenant actuellement :

Morceaux originaux pour piano à deux mains.
Transcriptions et arrangements pour piano à deux mails.
Concertos et une fantaisie pour piano et orchestre.
Morceaux originaux pour violon et piano.
Transcriptions et arrangements pour violon et piano.
Concerto et 2 morceaux pour violon et orchestre.
Morceaux pour violon et orchestre.
Transcriptions et arrangements pour violoncelle et piano.

Trio pour piano, violon et violoncelle, Quatuors à cordes. Sérénade pour instruments à cordes.

Arrangements Symphonies.

Suites d'orchestre.

2 Ouvertures pour orchestre. 2 Fantaisies et 3 morceaux pour orchestre. 19 Romances françaises.

Romances allemandes.

Romances russes.

Duos allemands et russes.

Cantate russe. Massas

Chœurs religieux russes.

Volumes sur des chœurs religieux russes.

Manuel d'harmonie en russo.

Opéras. Ballet.

1 Drame lyrique. Photographie de l'auteur. Net: 2 francs.

Envoi franco du catalogue détaillé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

#### Vient de paraître

# ALBUMS SATTER

contenant 28 morceaux pour piano

Vol. I, II, III, à 4 francs. SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES.

#### Pastilles minérales des EAUX DE SODEN

Pastilles minérales des EAUX DE SUDEN pour toutes malacdies de pointrine Capastilles sont préparées par la fabrique de pastilles & Soden, ville de bains dans le Taunus, avoc les sels des sources m° 3 et 18, sous le controle médienl. Ces sels, obtenus par l'évaporation des oaux des sources mentionnées, sont richement saturés d'acide carbonique, matière que ces deux sources renferment. Les pastilles contiennent les mèmes matières que les sources et, par conséquent aussi, leurs vretus curatives. C'est avoc le plus grand succès qu'olles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes de poumons, catarrhes chroniments des intestins, sartont si de telles affections sont accompagnées de catarrhes des poumons. Un prospectus contenant les explications est joint à chaque boite. Se vendent dans toutes les pharmacies. — Dépôt gén. p' la Belgique : Delacage, Bruxelles.

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. D. E. S. M. E. T. 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles.

#### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 CONDITIONS B'ABONNEMENT INSERTIONS D'ANNONCES : LE NUMÉRO Fr. 10 00 Beleique, un an . . . . . . . . 25 1 00 12 00 La grande ligne France, un an . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. 10.00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 83 LONDRES : SCHOTT & Cia. 159, Regent street: MAYENCE : les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. – La romance française, par Michel Brenet, — Variétés: Ephémérides musicales. – Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand, Liège, Bruges, Audenarde, Tamiso. – Etranger: lettre de Paris, A Pougin. – Ant. Rubinstein en Russio. – Potites nouvelles. – Bibliographie: Henrif Wasplut, par Paul Bergmans, Pictionnaire de la musique et des musiciers, de Grove. – Méthode de piano, de Dewolf. – Concerts annoncés. – Nicorologie.

#### LA ROMANCE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE.

out le monde connaît un joli tableau de genre de M. J. Worms, popularisé par la gravure et la photographie : dans un salon du Directoire, un chanteur en frac bleu, en culotte jaune, les cheveux relevés sur le front, les yeux perdus dans une rêverie sentimentale, une main sur le cœur, soupire une romance qu'une jeune femme accompagne des sons discrets d'une lyre renouvelée de l'antique. L'auditoire choisi qui l'entoure traduit par des applaudissements affectés le ravissement qu'il éprouve; à côté de cet enthousiasme figure le groupe inévitable d'invités qui chuchotent à voix plus ou moins haute sans se soucier d'écouter.

La petite scène composée par le peintre évoque devant nous tout un passé musical dont il nous est bien permis de sourire tout en nous y intéressant. Qui d'entre nous n'a feuilleté quelquefois, d'une main curieuse et discrète, les cahiers de musique légués par une aïeule ou un grand-père, et que les petits-fils ont souvent entassés dans les recoins poudreux d'un grenier de province? C'est là qu'on éveille l'écho des succès de la romance, et ces pages à demi effacées nous transportent comme en un rêve dans la vie musicale intime du temps passé. C'est comme une promenade dans un cimetière inconnu, où l'on salue en passant des noms qui n'éveillent dans notre mémoire aucun souvenir : ceux-là sont bien les morts de la musique; d'autres, au contraire, rayonnent encore dans de plus vastes cadres d'une gloire toujours vive.

Le règne de la romance fut long; arrivée peu à peu au sommet de sa vogue, elle n'en descendit non plus

que peu à peu, et le premier empire fut l'époque où elle brilla du plus vif éclat; non-seulement alors elle était à la mode, mais elle était seule à la mode; c'était un règne absolu, sans partage; écoutons un auteur du temps: "On ne récite plus de vers ni de stances dans " le monde; les couplets, les chansons, les vaudevilles "n'y sont plus connus; et s'il en paraît dans quelques "fêtes particulières, ce n'est plus que dans des diver-"tissements ou autres petites pièces de circonstance, " mais jamais isolément. Hors de là, les productions de " cette nature n'ont plus d'autre refuge que nos Alma-"nachs lyriques, où ils ne sont plus que lus; le bon "ton a exclu de la société tout ce qui dénote de la pré-, tention, et sans doute la simplicité de son genre, " autant que son charme, a concouru à conserver sa " vogue à la romance. "

Ces lignes sont empruntées à un petit écrit qui est à lui seul une des preuves les plus frappantes et les plus curieuses de cette vogue extraordinaire. N'est-il pas piquant de voir un général, un vétéran des guerres de la Révolution et de l'Empire, consacrer tout un livre à l'apologie de la romance ? C'est ce que fit le général baron Thiébault, dans sa brochure intitulée: Du chant et de la Romance, qui parut en 1813.

Fétis en parle avec bienveillance au tome VIII de la Biographie des musiciens: " Ce livre, dit-il, a de l'in-"terêt; on y trouve une histoire du genre des petites " pièces de chant appelées romances, et des renseigne-" ments qu'on chercherait vainement ailleurs sur quel-" ques poètes et musiciens qui ont cultivé ce genre " agréable. " Le célèbre critique avait mieux encore prouvé son estime pour ce petit ouvrage, lorsqu'il lui avait emprunté certains passages, en n'omettant que les guillemets, pour faire lui-même en 1829, dans le tome IV de sa Revue musicale, un historique de la romance. Par un juste retour des choses d'ici-bas, Delaire, un des collaborateurs de Fétis à cette revue, venant à faire en 1840 un travail analogue pour les séances de la Société libre des beaux-arts, oublia de nommer ses deux prédécesseurs: en quoi, du reste, il fut imité

par Scudo, quelque dix ans après (1). A défaut de plus grands mérites, nous espérons que le public voudra du moins reconnaître l'honnêteté que nous mettons à ne céler aucun de nos emprunts; et si nous essayons d'ajouter encore quelques variations sur ce thème connu, nous tenons à prouver que nous ne cherchons point à le faire passer pour neuf.

L'article de Fétis est court, et notre curiosité éveillée par cet accouplement peu commun du nom d'un général avec le titre d'un écrit sur la romance, nous fait désirer d'en savoir un peu plus sur les talents musicaux du baron Thiébault. Les documents ne manquent pas tout au moins sur sa carrière militaire; en 1846, au moment où se préparait un recueil des Bio-" graphies de l'Arc-de-Triomphe ", le général voulut rectifier et amplifier lui-même ce qu'on disait de sa laborieuse existence; atteint de la cruelle maladie de la cataracte, il dut confier cette tache à l'un de ses anciens aides-de-camp, et ce fut sous la signature du lieutenant-colonel Vallier que parurent les Matériaux pour la biographie du général Thiébault (2) Une liste de ses publications termine cette sorte de plaidover, mais il est particulièrement piquant d'y remarquer l'absence évidemment préméditée de toute mention de la brochure qui nous intéresse; pourtant, les écrits militaires du général ne figurent pas seuls sur ce catalogue assez long, où sont même énumérés des ouvrages inédits tels qu'un " roman de mœurs en cinq volumes, dont l'impression lui a vainement été demandée ", un Traité du tracé des Jardins, un ouvrage sur les femmes poètes, un autre sur le romantisme, et-voici qui nous touche de plus près - un Traité de contrepoint. Comment notre petite brochure est-elle seule écartée? La Biographie nouvelle des contemporains (dont un des principaux rédacteurs, de Jouy, était, le fait est à noter, le propre beau-frère du général Thiébault), semblait déjà, vingt ans auparavant, vouloir glisser sur le petit volume, qu'elle indiquait comme ayant été publié sous le voile de l'anonyme; en tous cas ce n'avait été que pour une partie seulement de l'édition. car notre exemplaire, comme beaucoup d'autres porte bel et bien en toutes lettres le nom de son auteur, et c'est ainsi que l'ouvrage fut annoncé, lors de son apparition, au Journal de la librairie (3) En avançant dans la vie, le général avait-il donc pris en dédain le livre que jadis il s'excusait déjà d'écrire (4), et le regardait-il comme un péché littéraire, qu'il valait mieux ne point rappeler ? Par une application différente du proverbe qui nous dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, en littérature un péché n'est

(1) DELAIRE. Histoire de la Romance; dans les Annales de la Société libre des beaux-arts, tome X, 1840-41. - Scodo, Esquisse d'une histoire de la

(2) Matériaux pour la biographie du général Thiebault; Paris, imp. de

romance; dans le tome I de Critique et littérature musicales.

jamais sûr d'être oublié. Et puis, pourquoi le brave général se serait-il caché d'avoir été un jour l'avocat et l'historien de la romance ? A coup sûr, si quelque amateur mérita de trouver dans la musique un repos et une jouissance, c'était bien ce dilettante en uniforme dont la carrière se déroule à travers toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, depuis les guerres de Belgique et de Hollande jusqu'à celles d'Espagne et de Portugal, en passant, bien entendu, par l'Italie et par Austerlitz; tantôt gouverneur de Fulda, ou bien de Salamanque, et de Hambourg, un peu plus tard, il trouvait encore des loisirs pour écouter chanter sa femme — la sœur de de Jouy — et pour écrire cette brochure qu'il lui dédiait galamment,(1) en attendant un hommage plus musical encore, celui de quelques cahiers de romances, dont il avait écrit les paroles et la musique, mais que cette fois il ne paraît pas avoir publiées sous son nom, si même il les publia.

D'ailleurs, ce goût musical prononcé chez un homme de guerre n'était pas une exception sous l'Empire, et pour en citer un autre exemple,il n'est pas besoin de chercher plus loin que l'un des aides-de-camp du général; sans doute, à un général dilettante il fallait un aide-de-camp mélomane, et Lemière de Corvey, qui l'accompagna dans presque toutes ses campagnes, conquit une place dans les biographies musicales en composant des opéras, des symphonies, des romances et bien d'autres choses, sans compter la Bataille d'Iéna, grande description musicale, qui ne pouvait manquer d'être fidèle, puisque l'auteur l'avait écrite d'après nature. Voilà qui nous explique les éloges tout particuliers qu'obtiennent les romances de Lemière dans le livre de Thiébault (2).

(A continuer).

MICHEL BRENET.

#### VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 12 mars 1822, à Milan (Scala), l'Esute di Granata de Meyerbeer. Les premiers rôles de cet opéra sérieux étaient confiés à Lablache, au ténor Winter, à M<sup>mes</sup> Pisaroni, Adelaïde Tosi, Caroliue Bassi. Les derniers succès du compositeur (Emma di Resburgo, et Margherita d'Angiù) avaient attiré sur lui l'attention, et l'envie commençait à s'éveiller; les jaloux voulaient faire tomber le nouvel opéra. En effet, le premier acte échoua et le second semblait devoir subir le même sort. lorsqu'un duo admirablement chanté par Lablache et la Pisaroni vint tout sauver et détermina un triomphe complet, qui ne fit que se confirmer aux représentations suivantes. A. Pougin, Notes biographiques sur Meyerbeer, Paris, Tresse. 1864, p. 23.

- Le 13 mars 1837, à Bruxelles (théâtre de la Monnaie), concert de Gusikow. - Sur un instrument formé de paille et de bois, cet artiste d'origine, russe, excita la plus vive admi-

(2) pp. 102 et 103.

Guiraudet et Jouaust, 1846 in 8°, 70 pages. La préface, signée du lieutenant-colonel Vallier (et non Verdier, commé le dit par erreur la Biographie Didot ), est datéo de Paris 1er mai 1846. (1) a A ma femme, qui, par le charme de sa voix, par son talent et sa (8) Année 1813, numéro 1951. " censibilité, a le plus contribué à me faire aimer la romance.,

<sup>(4)</sup> Préface, p. Viij.

ration en exécutant la Clochette de Paganini, un pot-pourri sur des motifs de Zampa, de Robert le Diable, de la Sommanbule, de Norma, des valses de Strauss, ainsi que des airs russes et polonais. "Un vrai phénomène, a dit de lui Mendelssohn, un gaillard qui se pose, en expression et en aglité, comme l'égal des plus grands virtuoses du mende, et qui, sur son instrument de paille et de bois, m'a fait plus de plasisir que bien des pianistes.

Michel-Joseph Gusikow, né à Sklow (Russie blanche), le 2 septembre 1806, est mort à Aix-la-Chapelle, le 21 octobre

1837.

- Le 14 mars 1881, à Bruxelles (théâtre National flamand), Stella, drame lyrique en 5 actes de Waelput. Le succès n'a pas été marchandé ni à l'auteur, qui dirigeait l'orchestre et qui en a reçu des ovations chalcureuses, ni aux interprètes qui ont chanté et joué de leur mieux. (Guide mus. 17 mars). Des fragments de Stella figuraient au programme du concert que le Conservatoire de Gand a donné en commémoration de Waelput, le 27 février dernier. Notre collaborateur, M. Paul Bergmans, en a rendu compte; il a en outre publié une bonne notice sur l'auteur de Stella. (En vente au bureau du Guide musical.)
- Le 15 mars 1842, à Paris, décès de Marie-Louis-Charles-Zénobie-Salvador Cherubini, à l'âge de 82 ans. - La vie de ce grand compositeur peut être offerte aux jeunes artistes comme un modèle sous presque tous les rapports. Les études de Cherubini furent longues et patientes, ses travaux nombreux, ses ennemis puissants. A l'inflexibilité de son caractère, à la ténacité de ses convictions, se joignait une dignité réelle qui les rendit toujours respectables, et qu'on ne trouve pas souvent, il faut malheureusement le reconnaître, chez les artistes même les plus éminents..... Rien de plus entier, de plus inaltérable que les convictions de Cherubini, en matière harmonique surtout, il n'admettait pas la possibilité d'une modification ou seulement d'une extension des règles établies. Il eut souvent, à ce sujet, des discussions très vives avec le savant professeur Reicha, avec Choron; et un jour qu'un théoricien systématique, moins connu que ces deux maîtres, et fort entier aussi dans l'étrange doctrine de théologie musicale dont il est à la fois le disciple et le fondateur s'obstinait à argumenter contre lui, Cherubini, bouillant de colère, ne pouvant parvenir à mettre à la porte son entêté disputeur, s'écria : " Sortez de chez moi! sortez, vous dis-je, où je me jette par la fenêtre! et l'on dira que c'est vous qui m'avez assassiné! " Hector Berlioz (Journal des Débats).

La famille de Cherubini a cédé les manuscrits de ses œuvres à la bibliothèque de Berlin, tout en se conservant le droit de publication pour les œuvres inédites. Parmi ces dernières il se trouve des œuvres religieuses des plus remarquables que Cherubini composail lorsqu'il était directeur de la musique, à la chapelle des Tuileries, sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X. Ces dernières œuvres religieuses, avec accompagnement d'orgue ou de piano, sont éditées anjourd'hui par Ricordi, le grand éditeur de Milan.

- Le 16 mars 1850, à Londres (Covent Garden), il Franco Actiero (le Franc Archer), traduction italieune du Freischutz, de Weber, avec des récitatifs de Osta. La première traduction anglaise a été faite pour l'English Opera-house, où elle fut jouée le 22 juin 1824, sous ce titre : Der Freischutz, or the seventh bullet, par Hawes qui y introduisit plusieurs nouvelles ballades. Le Freischutz, en langue allemande, est du 9 mai 1832, à King's theater.
- Le 17 mars 1799, à Bruxelles, Roméo et Juliette de Steibelt. — "Oct opéra fut un des plus beaux et des plus légitimes succès qu'il y ait eu à la scène française , dit Fédis (Biogr. univ. des mus., t. VIII, p. 120). "Il y a dans cette partition, dit Berlioz à son tour, du style, du sentiment, de l'invention, des nouveautés d'harmonie et d'instrumentation

même fort remarquables et qui durent paraître à cette époque de véritables hardiesses. " A Bruxelles au commencement d'avril 1805, une reprise

A Bruxelles, au commeucement d'avril 1805, une reprise de Roméo et Julieite eut lieu en l'honneur de Steibelt, présent à la représentation. Campenhout, dans le rôle de Roméo, où il fut merveilleux, reçut les compliments du compositeur.

— Le 18 mars 1803, à Bruxelles, Ma tante Aurore de Boistdieu. — Nous avons fait l'historique de la pièce dans nos Ephémérides du 1º janvier dernier. Une ancienne actrice dont nous avons souvent parlé, M° Rousselois, y trouvait un de ses meilleurs rôles; aussi, depuis sa retraite en 1838, Ma tante Aurore ne s'est plus relevée.

# Nouvelles Diverses

# BELGIQUE

#### BRUXELLES ET PROVINCE.

Le quatrième et dernier concert de l'Association des Artistes musiciens n'a pas offert tout l'intérêt du précédent, bien qu'il y eût foule pour entendre et applaudir M<sup>10</sup> Mézeray.

Et la charmante artiste a dil, en effet, avec la grace et la légèreté qui est tout son talent, quelques-unes de ces pièces à vocalises qui, aux environs de la Révolution de 48, faisaient l'étonnement et l'admiration des Grands Harmonistes. Ceux-ci n'ont pas changé et ils goûtent avec une sérénité toujours pareille les cascades du Domino noir et les déhanchements du Carnaval de Venise.

Dieu, que c'est bête cette musique!

Une jeune pianiste, M<sup>10</sup> Uhlmann, et un violoniste, M. Alfred Vivien, accompagnaient sur le programme M<sup>10</sup> Mézeray. M<sup>10</sup> Uhlmann est un premier prix un peu précoce de la classe de M. Auguste Dupont au Conservatoire de Bruxelles.

Cette mignonne virtuose du clavier est certainement douée; elle a du mécanisme, une netteté remarquable de rythme et une très grande sûreté. Mais à côté de cela, l'afféterie de son jeu dans les choses délicates et le poids énorme de sa main dans les passages de force sont des défauts au sujet desquels il ne faut pas lui laisser une minute d'illusion. Dans le meunerie, c'est un principe fondamental de tirer le plus de farine possible d'un même sac. Mais en musique, l'idéal pour une femme n'est pas de tirer du piano plus de son que n'en peut produire un homme. Vous êtes charmante, mademoiselle, soyez gracieuse. Qui diable vons a persuadée que votre avenir est de jouer les femmes colosses et les Herculel Vite, corrigez-moi cela. Et vous jouerez alors à ravir le spirituel et gracieux Concerto de Mendelssohn dont vous faites un morceau de technicité laborieuse.

M. Alfred Vivien a joué la première partie du Concerto en mi de Vieuxtemps et une fantaisie (valse-caprice?) de sa composition. On a applaudi l'habile violoniste qui dirige avec talent à Mons et à Namur les classes de violon.

L'orchestre a exécuté sous la direction de M. Johin, la belle et entraînante Fest-Owerture de Lassen et le prélude de Lohengrin où nous aurions aimé plus de délicatesse au début. Jes mances, mon cher Johin, soignez les nuances!

М-тн.

Une intéressante audition a eu lieu,lundi,choz M. Michotte, l'intelligent dilettante anprès de qui les artistes ne sont jamais en peine de trouver un appui. Il s'agissait d'un grand opéra inédit, en quatre actes et en huit tableaux, de M.Julien Simar, directeur de l'Académie de musique de Charleroi.

Il paraît que M. Simar avait tenté vainement de se faire onvrir les portes de la Monnaie, et qu'on lui avait même refusé là, de "lui prêter une oreille attentive: , — c'est alors qu'il eut l'idée de s'adresser à M. Michotte. Bien lui en a pris. Cette audition aura éclairé sans aucun doute M. Simar sur ses défauts et sur ses mérites, — sur ses défauts surtout, car on n'apprond jamais, en matière de théâtre, à les connaître que par l'expérience, c'est-à-dire à ses dépens.

Or, M. Simar anra vu que, s'il est habile à écrire un joli duo, un air agréable, et par ci par là un morceau bien venu, il manque absolument de ce qu'il faut à un compositeur dramatique pour se soutenir d'un bout à l'autre d'nn opéra en quatre actes et en huit tableaux. Toute la partie réellement scénique de sa partition est ratée; et, qui plus est, il n'y a dans ses idées et dans la façon de les mettre en œuvre aucune originalité. C'est banal eu diable; cela retarde de vingt ans. Et puis, que de vieilles connaissanes on a saluées au passage! Que de motifs devenus populaires! M. Simar en sait beaucoup; il a cru sans doute que cela ferait plaisir à ses auditeurs de les réentendre: il s'est trompé.

Si nous disons si franchement ce que nous croyons être la vérité, c'est que nous avons quelque confiance dans le talent, le courage et la persévérance de M. Simar et que ce serait lui rendre un mauvais service, à notre avis, de lui crier: bravol quand il faut lui crier; agre l

Sa tentative nous a montré qu'il n'est pas inhabile aux rudes besognes; elle nous donne l'espoir qu'elle portera ses fruits.

Et puis, M. Simar, quand il recommencera, choisira mieux son poète. Bone Deus! cù est-il donc aller chercher M. Hêtrebois? L. S.

Les concerts qu'Antoine Rubinstein viendra donner à Bruxelles sont définitivement arrêtés. L'illustre pianiste donnera trois piano-réctais dans la salle de la Grande Har, monie : vendredi 30 avril, à 8 heures, une soirée Beethoven dimanche 2 mai, à 2 heures, une matinée Schumann, et mardi 4 mai, à 8 heures, une soirée Chopin.

Les prix des places sont fixés comme suit : par séance : stalle (numérotée) 10 fr., galerie (non numérotée) 6 fr.

Pour les trois séances : stalle (numérotée) 25 fr., galerie (non numérotée) 15 fr.

Le prochain concert populaire promet d'être extrêmement intéressant. On y entendra pour la première fois à Bruxelles, la 3° symphonie de Brahms, le *Chant des Parques* du même maître, un fragment de l'*Apollonide*, l'opéra inédit de M. Franz Servais, le chœur d'*Esther*, de Léon Jehin, enfin la Fugue pour orchesire de M. Th. Radoux. Les compositeurs nationaux, on le voit, ne sont pas oublies.

Le troisième concert du Conservatoire est fixé au dimanche 14 mars, à 2 heures.

On y exécutera l'Alceste de Gluck, 'avec le concours de  $M^{me}$  Montalba (Alceste) et de MM. Engel (Admète) et Fontaine (le grand prètre).

Le concert se terminera par la Trompeten-Ouverture, de Mendelssohn.

⊕ GAND.

Grand Théatre. — Lundi 1er mars, Guillaume-Tell; mercredi 3, la Juive; vendredi 5, l'Africaine; dimanche 7, Les Braconniers.

M. Pélisson, notre baryton de grand-opéra, a eu un beau bénéfice lundi detrnier. C'est un artiste doué de sérieuses qualltés de chanteur et d'acteur, et qui a rendu de très grands services au théâtre; aussi le succès ne lui a-t-il point manqué. Un des attraits de la représentation était de voir le rôle de Melcthal tenu par un de nos compatriotes, M. Ernest Van Loo.ancien élève de notre Conservatoire, où il avait remporté en 1882 le diplôme de capacité et qui, depuis, avait voyagé en France. Il a un bon organe de ténor et articule bien, mais il doit veiller à ne pas forcer la voix, ce qui lui arrive quelquefois. Il a, du reste, été fort applaudi tant dans Guillaume-Tell que dans la Juive qu'il a jonée mercredi. L'Africaine et Les Braconniers complètent le bilan de cette semaine.

La seconde représentation des Amours d'Arlequin a eu lieu le mardi 2, et n'a pas eu moins de succès que la première. Je ne reviendrai pas sur la pièce dont j'ai parlé dans ma dernière correspondance, mais je ne peux manquer de féliciter la société des Mélomanes de son intelligente initiative et en même temps d'espérer qu'elle ne s'en tiendra pas la, puisque cet essai a si bien réussi.

P. B.

#### LIÈGE.

On prépare avec ardeur à la société d'Emulation, sous la direction de M. Eug. Hutoy, pour le mercredi 17 mars, un grand-concert qui sera entièrement composé d'œuvres de Franz Liszt et honoré de la présence de l'illustre maître. On entendra notamment pour la première fois à Liège, sa messe solennelle dit de Gran, son 2° concerto en la, et sa fantaisie hongroise exécutés par Mee Falck Mehlig, ainsi que plusienrs de ses mélodies chantées par Mie A. de Saint-Moulin.

Le cercle choral exécutera une mélodie de Schubert, orchestrée par Liszt, intitulée: Jéhovah, et l'orchestre complétera le programme par la 2<sup>e</sup> rapsodie hongroise.

Les solistes de la Messe sont Mee Fick Wéry, A. de Saint-Moulin, MM. Caillet et Davreux. Tous ceux qui ont assisté aux répétitions d'ensemble, commencées la semaine passée, en sont sortis enchantés. Tout fait présager que ce concert exceptionnel sera un vrai régal et une fête digne du célèbre maître, dont la dernière apparition dans notre ville remonte au mois de mars 1845.

Liszt est attendu à Liége le 15. Il descendra au château de M<sup>me</sup> la comtesse de Mercy-Argenteau. Jules Ghymers.

#### BRUGES,

Concert de bienfaisance organisé par les anciens élèves de l'Athenéc royal (3 mars).

Les quatorze morceaux du programme justifiaient amplement la dénomination de *Grand Concert* employée sur l'affiche.

Les habiles quartettistes du Cercle Beethoven, MM. Goetinck Claeys, Sabbe et De Post, ont exécutó, avec leur perfection ordinaire, deux quintettes de Schumann, dont la savante contexture a magistralement inauguré les deux parties du concert.

M. Goorges De Schryver, à la jolie voix si bien timbrée et si flexible, a détaillé avec autant de goût que d'expression la touchante ballade de Karel Mestdagh, De Blondekerel, dont la mélodie, relevée par un accompagnement d'orchestre très soigné, est d'un sentiment tout moderne; la cavatine bien connue de Cinq-Mars, de Gounod; les Stances avec accompagnement de violon et de violoncelle, de Flégier, et une charmante chanson de P. Lacome, Bonjour Suzon.

M=° Amélie Schoofs, 1° prix de piano du Conservatoire royal de Gand et l'une des meilleures élèves de M. Henderyckx, n'est point restée en dessous de sa jeune réputation. On a pu constater en elle une technique irréprochable, une grande justesse du doigté, dans le Concertstâck, de Ch. Weber; et l'on n'a pas moins apprécié sa correction dans les morceaux d'ensemble de Schumann, dans l'Étude n° 19, de Chopin, et la Valse de Benjamin Godard.

Grand a été aussi le succès de M. Edouard Daveluy, dont l'organe vibrant et souple, la façon dramatique de phraser et de chanter, la prononciation correcte et claire ont séduit l'auditoire dans divers morceaux de genresbien différents: l'Air de la coupe du Roi de Thulé, de Diaz; Verborgene Liefde, d'Antheunis; et les Enfants de Massenet.

M. Jules Goetinck, de son côté, s'est distingué successivement comme symphoniste, comme chef d'orchestre étcomme virtuose. Nous avons parlé des quintettes, où il a fâit sa partie; ajoutons qu'il a dirigé avec tonte l'intelligence désirable l'accompagnement de la ballade de Mestdagh et le Concertstûck de Weber. En tant que violoniste solo, il a montré toute l'étendne et la souplesse de sa virtuosité dans le 4<sup>me</sup> Grand Concerto de Léonard, le Nocturne de Chopin. arrangé par Sarasate, et le Souvenir d'Amérique, de Vienxtemps.

M<sup>elle</sup> Baudelet, forte chanteuse du Théâtre de Liège, a dit le grand air de *la Reine de Saba*, l'air de *Sapho* et le duo d'*Hamlet*, où elle avait pour partenaire M. Davelny.

#### AUDENARDE.

Notre Conservatoire a donné dimanche 21 février dernier, sa  $6^{me}$  audition des professeurs et élèves.

MM. les professeurs Van Bechem, Vandersyppen et Lebrun ont parfaitement interprèté l'adagio et les variations du trio en si bémol pour piano, violon et violoncelle de Beethoven

Le jeune Schinckel, agé de 14 ans, élève du cours de M. Julien Vandersyppen, a enlevé ensuite avec un brio remarquable une fantaisie pour le violon de H. Léonard. De l'avis de gens compétents, ce jeune homme est une vraie nature.

Nous avions entendu débuter, il y a deux ans, Mue Angèle andendaele, par une modeste sonatine de Mozart; au-jourd'hui, son exécution du Concerto VII du même mattre nous a permis de constater les progrès sérieux de cette élève qui sera prochainement adjointe à notre École en qualité de montrice de solfège et de plano.

Un bon point aux élèves violonistes Devacht et Vanschoorisse pour leur excellente tenue dans la Berceuse de Gound.

La section symphonique a parfaitement accompagné tous ces solistes; de jour en jour, elle devient plus forte, et dès à présent elle peut se passer de tout concours étranger pour les concerts ordinaires.

La section de chant d'ensemble se maintient à son niveau élevé : notre savant directeur, M. Ferdinand Vandenheuvel, en prend un soin tout particulier. Il nous a régalé de deux charmants chœurs de Mendelssohn : "Près de la Forèt, et " Dans la Forèt."

Bref, la fête musicale a eu beaucoup de succès et produira le meilleur résultat pour notre Conservatoire.

#### TAMISE.

Jeudi dernier a en lien à Tamise, un grand Concert de charité en la salle de l'Académie. Mile Irma Théry, la charmante cantatrice de Gand, MM. Arthur Wilford, pianiste, Louis Van Leeuw, ténor, et Al. Eldering, violoniste, prêtaient leur concours à cette œuvre de bienfaisance. Mile Théry a dit à ravir l'Air des Bijoux de Faust, l'air des Dragons de Villars, ainsi que le duo de Mireille qu'elle a chanté avec M. Van Leeuw, M. Arthur Wilford a reçu un accueil très flatteur à Tamise. Il a joué, entr'autres, le Scherzo en si bémol de Chopin, Canzonetta de Dupont, Spinnerlied de Wagner-Listz et plusieurs morceaux de sa composition qui ont été fort goutés. M. Van Leenw a une très jolie voix et il sait la faire valoir. Il a chanté avec style le grand air de la Juive la barcarolle de Lalla Roukh, et la ravissante ariette de la Bernoise de Mathien. Quant à M. Eldering, il a étonné son auditoire par son prodigieux mécanisme, la justesse et la beauté du son qu'il tire de son instrument. Il fait grand honneur à son savant professeur M. Jenö Hubay dont il a joué la fantaisie sur Carmen.

En somme succès sur toute la ligne.

N'oublions pas d'adresser toutes nos félicitations à M. John Wilford, l'organisatenr de cette charmantesoirée dont on gardera longtemps le souvenir à Tamise.

#### 



#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 9 mars 1886.

Absence complète de mouvement dans nos théâtres. Lundi 1er mars, l'Opéra a eu l'idée de célébrer le cinquantenaire des Huguenots, représentés pour la première fois le 29 février 1836. Cette année n'étant point bissextile, l'anniversaire n'avait qu'une précision relative. Au reste, la petite fête s'est bornée à une convocation de la critique, invitée à venir entendre le jeune ténor Duc qui, deux jours auparavant, avait pris possession du rôle de Raoul. Quelques qualités, M. Duc, a particulièrement une voix excellente et beaucoup de bonne volonté; mais malgré les ut dièze auxquels il donne la volée et que je ne goûte que médiocrement pour ma part, il a bien à faire encore pour devenir un véritable artiste. Du reste de l'interprétation, rien à dire qui soit très flatteur pour l'Opéra et son personnel actuel, et mieux vaut s'abstenir. - A l'Opéra-Comique, regain de succès pour les deux chefsd'œuvre de Mehul et de Grétry, Joseph et Richard Cœur-de-Lion, dans lesquels d'ailleurs, il faut le dire, Talazac se montre vraiment superbe; il est impossible d'entendre mieux chanter cette admirable musique. On répète simultanément. à ce théâtre, Maître Ambros de M. Widor et Plutus de M. Charles Lecocq, qui pourraient bien passer l'un et l'autre avant la fin du mois, car les ensembles à l'orchestre sont déjà avancés pour les deux ouvrages. - De nos théâtres d'opérette, point de nouvelles, sinon qu'aux Bouffes-Parisiens, où l'on est pris de court par le flagrant insuccès des Noces improvisées, on active flévreusement les travaux de la nouvelle pièce, Joséphine vendue par ses sœurs, dont les paroles sont dues à M. Paul Ferrier et la musique à M. Victor Roger, un jeune compositeur encore complètement ignoré, ancien élève de l'école de musique religieuse, aujourd'hui courriériste théâtral du journal la France.

J'ai assisté la semaine dernière à un concert singulièrement intéressant, celui de la Concordia, une société chorale d'amateurs dont la présidente est Mª Henriette Fuchs, une femme fort distinguée, passionnée pour l'art, auquel elle est toute dévouée, qui chante avec goût et qui, dans un style sobre et clair, émet de saines et bonnes idées sur l'art musical. Ce concert était exclusivement consacré à l'audition d'œuvres de compositeurs étrangers, et sur le programme brillaient les noms de Tschaikowsky, Antoine Rubinstein, César Cui, Zarzyscki, Franz Liszt, Vieuxtemps, Edouard Grieg, Mª Clara Schumann, Anton Dvorak, J. Brahms et Sarasate, interprétés par Mª H. Fuchs et J. Lalo, Marie Jaëll, M. Marsick et les chœurs. Toute la première partie de la séance a pro-

duit le plus grand effet et le plus vif plaisir. Je n'en dirai pas tout à fait autant de la seconde, uniquement composée d'une grande cantate de M. Frédéric-Henri Cowen, Sleeping Beauty (la Belle au bois dormant), exécutée pour la première fois l'an dernier au festival de Birmingham, pour lequel l'auteur l'avait expressément écrite. M. Cowen, qui dirigeait en personne l'exécution de son œuvre, est assurément un artiste de valeur, instruit et connaissant son metier de musicien. Sa cantate est bien écrite, mais terriblement longue, avec cela manquant d'inspiration et beaucoup de personnalité. Cela est terne, froid, monotone, et deux ou trois morceaux agréables ne suffisent pas à faire pardonner les développements d'une composition aussi peu substantielle. Venant en dernier, à la suite d'un programme très curieux, très riche et très varié, elle n'a produit sur le public qu'un effet purement négatif.

Je ne vous ai pas parlé encore d'un livre publié il y a quelques semaines, qui a pour auteur M. Albert Jacquot, et qui porte ce titre: Dictionnaire pratique et raisonné des instruments de musique anciens et modernes (Paris, Fischbacher, in-8°, avec figures). Ce n'est pas encore là le livre qu'on pourrait souhaiter sur un sujet si intéressant, il s'en faut de beaucoup. Cela est à la fois prolixe et incomplet, confus et sans originalité. On dirait que l'auteur a eu pour but, non de faire connaître avec exactituée et précision les instruments vraiment dignes de l'art qu'ils servent et représentent, mais surtout d'accumuler une foule de noms d'instruments plus ou moins barbares, sur lesquels d'ailleurs ses renseignements sont complètement insuffisants.

On se demande, de plus, ce que viennent faire, dans sa terminologie, les mots antiphonaire, bâton de mesure, beffroi, calibre, chiragymnaste, chorea, cinædus et tant d'autres qui n'ont avec le sujet aucun rapport direct ou indirect. C'est un livre à refaire.

ARTHUR POUGIN.

◈

Avant de partir pour l'Europe occidentale, Antoine Rubinstein a été à Saint-Pétersbourg l'objet de manifestations enthousiastes de la part de ses compatriotes. La Société russe de musique a organisé en son honneur une fête grandiose dont le clou a été un imposant cortège, comprenant les principaux personnages, 55 en tout, des opéras et des cantates du maître. Ces personnages en costume ont défilé au son de la marche de Feramors. Les douze groupes étaient composés des personnages de Feramors, des Enfants de la Steppe, du Démon, des Maccabées, du Marchand Kalaschnikov, de la Sulamite, des Brigands, du Perroquet, d'Agar, de Mignon et des Roussalki; le cortège était clos par le personnel de Néron, avec l'empereur-artiste porté sur son trône.

Quelques jours auparavant, une manifestation analogue avait eu lieu au Grand-théatre de Moscou où Rubinstein avait donné la semaine précédente une série de concerts. Là aussi, l'illustre maître a été l'objet d'ovations sans nombre.

Le programme artistique de la fête comprenait un fragmeut de son oratorio le Paradis perdu, une scêne de son opéra les Macchabées (scène de Judas), l'Adagio, de son quatuor en sol mineur, le poème symphonique Don Quichotte accompagné de tableaux vivanis, enfin deux fragments du Bal costumé, instrumenté par Rubinstein lui-même et donné par le corps de ballet du théâtre. Le dernier numéro du programme était formé par une splendide apothéose représentant les différents personnages des opéras de Rubinstein, groupés autour de ses initiales entrelacées dans les corde. d'une lyre de dimensions colossales. L'orchestre jouait la marche de *Néron*. A la fin de la représentation, le public à voulu saluer encore une fois le grand artiste, qui a dû paraîtré sur la scène, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Les peintres de Saint-Pétersbourg et de Moscou se sont associés à ces hommages en présentant à M. Rubinstein un album d'aquarelles et de dessins signés des premiers noms de l'école russe.

Rubinstein a quitté Saint-Pétersbourg, dimanche, pour se rendre à Leipzig, où son cycle de concerts historiques commence demain vendredi.

Pour donner une idée du succès extraordinaire qu'ont eté en Russie les recitals de l'illustre maître, voici d'après le *Jour*nal de St-Pétersbourg, les chiffres exacts des recettes des deux cycles à St-Pétersbourg et a Moscou.

Les sept concerts de St-Pétersbourg ont produit 51.174 r., eeux de Moscou ont produit 43,465 r., soit un total de 94,639 r., ee qui peut bien être envisagé comme étant sans exemple dans les annales des concerts. En déduisant, dans les deux villes, 14,176 r., de frais, il reste une recette nette de 80,463 r. Nous comprenous dans les frais les 1,200 r., qu'ont coûté à l'artiste les répétitions de ses recitals pour les élèves desConservatoires de St-Pétersbourg et de Moscou, et les salles de concert – chose à peine croyable – ayant dù être payées par lui, malgré le but philanthropique de l'entreprise!

M. Rubinstein a l'intention de prélever sur la recette de ses concerts une somme de 25,000 r., destinée à constituer le capital d'un concours international de piamistes et de compositeurs de musique instrumentale; les jeunes gens seuls de toute nationalité, âgés de vingt à vingt six ans, y seront admis. Tous les cinq ans, les intérêts de ce capital seront affectés à deux prix de cinq mille francs chacun à décerner au meilleur pianiste et compositeur, ou tous les deux à celui d'entre eux qui réunirait ces deux qualités. Il ponrra y avoir aussi des seconds prix, de deux mille francs, quand les premiers prix ne pourront pas être décernés. Le concours aura lieu à tour de rôle à St-Pétersbourg, à Berlin, à Vienne et à Paris, et le jury sera composé des sommités musicales de tous les pays ; le directeur du Conservatoire de St-Pétersbourg présidera invariablement le jury. La direction supérieure de la Société musicale russe aura la surveillance de la partie financière de l'entreprise. Le premier concours aura lieu à St-Pétersbourg au mois d'août 1890. Rubinstein ne prendra aucune part personnelle dans l'organisation et les travaux du concours.

٠.

M.Jules Bordier, président de l'Association artistique d'Angers, vient, à l'exemple de Gounod, de recomposer un prélude de Bach. Du septième petit prélude du maître saxon il a fait une Méditation en adjoignant à la composition originale une partie obligée de violon et un accompagnement d'orchestre. Cet arrangement, joué au 245<sup>ng</sup> concert de l'Association par notre compatriote Jehin-Prume, y a obtenu le plus vif succès.

La maison où est né Richard Wagner, à Leipzig, va disparatire. On avait espéré conserver ce vieux bâtiment et il s'était formé un comité d'admirateurs du maître qui, avec le concours de la municipalité, avait l'intention de racheter l'immeuble et de le restaurer. Mais les archiectes de la ville consultés, ayant émis un avis défavorable à la restauration qu'ils jugent inutile et impossible, ce projet pieux a dù être abandonné. Avant peu, cette vieille masure tombera donc sous la pioche des démolisseurs. Elle est située sur le Brûhl, la grande rue commerçante de Leipzig, au centre de la ville, Elle avait pour enseigne: Au Lion Bleu et Rouge, et portait le n° 88.

Une plaque commémorative avait été placée le 22 mai 1873, à l'occasion du 60<sup>mo</sup> anniversaire de naissance du maître. L'inscription gravée en lettres noires, avec initiales rouges et capitales dorées, est ainsi concue:

IN DIESEM HAUSE WARD GEBOREN

RICHARD WAGNER Am 22 mai 1813.

Traduction : Dans cette maison — est né — Richard Wagner — le 22 mai 1813.

Le théâtre Josephstadt, à Vienne, a donné la première représentation d'un opéra comique en quatre actes, le Bald des Mendiants, qui paraît avoir été bien accueilli du public. Les auteurs cont MM. Benjamin Schier pour les paroles et Paul Mestrozi pour la musique.

Ø

Il vient de se constituer, à Turin, une Société d'artistes d'orchestre qui se propose de donner, dans la salle du Théâtre Victor-Emmanuel, une série de concerts symphoniques sur le modèle de ceux organisés par le Comité des Concerts Populaires. L'orchestre, composé de cent exécutants, sera placé sous la direction du maestro Bolzoni.

0

Avant d'aller à Bayonne, la Patti a passé par Nice. Elle a chanté la *Travainta* et le *Bartier* au Théâtre municipal. Salle comble. On payait les loges 450 fr., et 100 francs une modeste stalle. Plus d'un auditeur est revenu désillusionné.

On s'est dit qu'une cantatrice, quel que soit son talent, n'a pas le droit de modifier à son gré le Barbier de Séville, que tout le monde sait par cœur, et l'on n'a pas été satisfait de la façon dont a été chanté le rôle de Rosine.

0

Henri Kowalski, le célèbre pianiste compositeur, parcourt en ce moment l'Australie. Le *Bulletin* de Sydney publie son portrait et lui consacre un pompeux article.

0

Nous apprenons que le sympathique compositeur-chef d'orchestre G. Michiels, vient d'être nommé Officier de l'ordre du Nicham.

0

L'opéra italien est mort à Her Majesty's théâtre, à Lon-

Après le premier acte de Faust, les musiciens de l'orchestre, qui n'avaient pas été payés, ont refusé le service. Après quarante minutes de pourparlers, la moitié d'entre eux ont consenti à jouer.

Au second acte, les machinistes ont également refusé de placer les décors.

Alors, le régisseur est venu proposer au public de remplacer la fin du spectacle par l'exécution de l'hymne national. Un tumulte indescriptible a accueilli cette proposition: on cassait les chaises et les fauteuils. La salle a été envahie par les choristes et les ballerines, qui ont sollicité la charité du public en disant qu'ils mouraient de faim et qui quêtaient dans les loges. Des sous jetés sur le théâtre ont été disputés par la populace qui se battait pour les ram asser.

Cette scène déplorable a duré plus de deux heures. Pas un policeman n'est intervenu et le directeur a disparu en empor-

tant la recette.

# BIBLIOGRAPHIE.

Henri Waelfut, notice biographique par Paul Bergmaus, Gand, E. Vanderhæghen, 1886, in-8° de 36 pages. Cette notice dont nous avons déjà annoncé la publication est des plus intéressantes et fort complète: elle est un hommage pieux rendu à la mémoire d'un musicien de talent dont le nom restera au premier rang dans la liste de nos compositeurs nationaux.

Le moment est venu où l'on rend à Waelput les honneurs qui lui sont dùs : l'homme a quitté ce monde, mais il nous reste, de l'artiste, des œuvres impérissables destinées à jeter un viféclat dans les annales de la musique flamande en notre siècle

M. P. Bergmans a dressé un tableau des œuvres de M. Waelput et l'on s'étonnera de la somme de travail qui a été réalisée dans ette vie si agitée et trop tôt interrompue. Nous y voyons figurer quatre cantates, trois œuvres dramatiques, une série de romances trop peu connues encore, des chœurs quatre symphonies, et une cinquième inachevée, des ouvertures de concert et une quantité d'autres compositions dont quelques.unes sont déjà devenues populaires.

Tous les admirateurs du talent de Waelput voudront posséder la notice biographique de M. P. Bergmans.

A Dictionary of music and musicians publié par Sir George Grove, Londres, Macmillan et C°.

Le vingt et unième fascicule de cet important ouvrage vient de paraître et va du mot verse au mot vatermusic, page 884 du quatrième volume. Parmi les notices biographiques on remarque celles de Met Viardot-Garcia, Vieux-temps, Vilbach, Villoteau, Viotti, Vittoria, Vivaldi, Vivier, l'abbé Vogler, Vuillaume, Wachtel, Waelrant, Richard Wagner, Wallace, Warnots et sa fille, Wasielewsky, etc.

Les principaux articles didactiques sont les suivants: violin, viol, viola, violone, violoneello (avec figures dans le texte), violin-playing, violoneello-playing, virginal, virginal music, vocal concerts, voices, volkslied, vatermusic, etc.

La dernière partie de la vaste et intéressante publication de sir George Grove aura un supplément consacré aux addenda et aux corrigenda.

L'article sur Richard Wagner a été traité par M. Edouard Danureuther qui a consulté avec soin les œuvres du maître ainsi que ses principales publications. M. Dannreuther a luimème traduit en anglais l'article de Wagner sur l'art de diriger l'orchestre et sa lettre à F. Villot, d'après le texte allemand. Naturellement, les détails intéressants de cet excellent travail lui ont été fournis par des amis qui ont connu le maître de près.

Mais qu'est-ce que the Water-Music, par lequel article se termine la dernière livraison du Dictionnaire Grove? c'est simplement une série de morceaux de musique instrumentale composés par Hændel. A son retour d'Italie, en 1710, Hændel fut présenté à l'Electeur de Hanovre, qui le nomma maître de chapelle de sa cour, avec l'autorisation de faire des voyages en Angleterre Hændel y alla en 1711; l'aunée suivante, il y retourna, sous la condition de revenir a Hanovre " daus un temps raisonnable ". C'était un peu vague, et Hændel en profita si bien qu'il était encore à Londres quand l'Electeur y arriva avec le titre royal de Georges I<sup>er</sup> (le 20 septembre 1714). Pour rentrer en grâce, Hændel écrivit, d'après le conseil de ses amis, une suite d'orchestre pour deux violons solos, grande flute, petite flute, deux hautbois, deux cors, deux trompettes, un basson et quatuor d'instruments à archet. Il en dirigea l'exécution, qui eu lieu le 22 août 1715; les musiciens se trouvaient dans un bateau qui suivait le bateau royal ramenant le souverain de Limehouse à Whitehall. Le roi en fut si ravi qu'il demanda le nom du compositeur, rendit non seulement à Hændel ses faveurs, mais lui accorda une pension de cinq mille francs, sans préjudice d'une pension de même valeur accordée précédemment par la reine Anne.

La "Musique sur l'eau " comprend vingt et un morceaux; arrangée pour le piano, elle fut longtemps une des œuvres avorites des amateurs anglais.

Cours de piano par Charles De Wulf (Schott frères, Bruxelles). - Cet ouvrage, adopté par les principaux conservatoires de Belgique et de l'étranger et approuvé par les professeurs les plus éminents de l'Europe, en est à sa troisième édition. A son apparition, en 1879, il ne comprenait qu'un seul volume; l'auteur a cru devoir le diviser en deux parties renfermant, dans un ordre méthodique, les oxercices qui résument tout le mécanisme du clavier. La deuxième partie contenant les exercices établis d'après un deigté uniferme. l'étude du trille, des oclaves et des accords, est conçue à un peint de vue entièrement neuveau; elle sera surteut favorable aux élèves qui désirent acquérir un talent sérieux et exécuter le répertoire des maîtres. De Wulf a censacré les dernières années de sa vie à l'édification de ce magnifique Cours de piano, qui est le fruit d'une longue expérience d'une pratique de chaque jour, dent l'artiste consciencieux a voulu faire profiter coux qui se livrent à l'enseignement ou à l'étude d'un art difficile et ingrat. Sa mert prématurée ne lui a pas permis de voir complètement terminée l'œuvre qui était toute sen ambitien. Mais il avait déjà reçu, en publiant la première édition, des témeiguages précieux de sympathie et d'encouragement. E. E.

# CONCERTS ANNONCES

Le Schiller-Verein, seciété allemande de bienfaisance, organise pour le 12 mars un grand coucert de bienfaisance au palais des Académies. En detors du Deutcher Maenverge sanguerein, dirigé avec le meilleur succès par M. F. Welcker, M. Ed. Jacobs, professour au Conservatoire de Bruxelles, M. Jokisch, violoniste, et un chanteur de Dusselderf ont promis leur généreux concours à cette œuvre de bienfaisance. Des cartes sont déposées au censulat de l'empire allemand, 44, boulevard de la Senne.

#### 

#### NÉCROLOGIE

Sent décédés:

A Paris, le 4 mars, à l'âge de 37 ans, Emille Pichoz, compositeur et directeur fondateur de la Société d'audition musicale et dramatique. Un de ses opéras, le Florentin, joué à Bruxelles, le 29 avril 1870, n'eut qu'une seule représentation au théâtre de la Monnaie, (Notice, Suppl. Pougin, à la Biogr. univ. des mus. de Fétis, t. II, p. 345.)

— A Paris, le 21 février, à l'âge de 3 ans, Eugène Delaporte qui fut en France le véritable et infatigable initiateur du mouvement empléprique l'ou reur d'irronne le 1000 ce de

— A Paris, le 2l levrier, à l'âge de 68 ans, Eugène Delaporte qui fut en France le véritable et infatigable initiateur du mouvement erphéenique; l'on peut dire que les 9,000 sociétés musicales qui couvrent la surface du pays lui doivent leur existence. Tout jeune, et simple organiste à Sens, il se dévous asna réserve à cette œuvre importante, parceurant la France à pied, secouant la torpeur des uns, excitant la bonne volonté des autres, faisant office de véritable apôtre, créant ou faisant créer des sociétés, organisant des concours, des festivals, des solennités de tout genre, ne se laissant rebuter par aucun obstacle, par aucune difficulté, teurnant les uns, surmontant les autres, et en venant toujours à ses flux. Son fameux voyage à Londres, et le festival qu'il y donna à la tête de 5,000 orphéonistes sont restés célèbres en Angleterre. Ce que Delaporte a remué d'îdées en matière orphéonique, d'îdées ingénieuses, pratiques, seuvent grandioses, est incal-culable. Il est mort obscurément, misérablement dans un hospice.

 A Stuttgart, le 28 février, à l'âge de 64 ans, Otto Scherzer, directeur de musique à l'Université. Il a composé des lieder.
 A Londres, le 6 février, Ricardo Linter, professeur de piano et auteur de petités pièces pour cet instrument.

## L'Enseignement de la musique dans les Écoles Primaires.

Discours pronencé au Congrès musical d'Anvers en 1885, par Edouard GREGOIR.

Prix: 50 centimes. En vente chez SCHOTT frères.

#### CONCERTS - SOIRÉES - REPRÉSENTATIONS

M<sup>mc</sup> VANDA VAN DER MEERE (de l'epéra Italien de Paris, etc).

S'adresser: 13, rue Grétry, ou chez MM. SCHOTT, frères, Mentagne de la Cour.

#### LE MAGASIN DE MUSIQUE DE

#### Is. TAUSSIF à PRAGUE (Behême)

OFFRE

Führer (Regens Chori à la cathédrale de Prague), op. 210, 3 Miserere pour le petit Carême, petits et faciles pour S. A. B., Violons et Orgue (Ténor et Corno ad lib.) Prix: 4,50 francs.

Catalogue des compositions de Rob. Führer gratis.

# BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique

Montagne de la Ceur, 41, Bruxelles.

# EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

FÉVRIER 1886. Chopin, Marche funèbre (de l'Œuvre 35),

arr. p<sup>r</sup> orch., nouv<sup>11e</sup> édition, Partition . Fr. 2 50 Parties. . " 5 00

#### ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. xm. Haydn, Sonates en la maj.; ré maj.; sol min. . . . . . Fr. 5 00 Livr.xxvi, cah. i, Dussek, Son.en ut maj. " 5 00

cah. II, — Son. en ut min.

Elewyck, (Chev. X. van), Op. 39, Ecce Panis,

Motet à 4 voix égales d'accomp. . . . , 100

4 50

#### ÉDITION POPULAIRE.

Rosenhain, J. Op. 74, Son. pr le piano .

#### Pastilles minérales des EAUX DE SODEN

pour toutes maladies de poitrine
Coden, ville de bains dans le Tanuns, avec les sels des
Soutes n'ête la sous contrôle médical. Ces sels, obtenus
nent saturés d'acide carbonique, maitre que ces deux sources raferment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les
sources et pastilles contiennent les mêmes matières que les
sources et pastilles contiennent les mêmes matières que les
sources et pastilles contiennent per mêmes matières que les

ment saturés d'acido carbonique, matière que ces deux sources renforment. Les pastilles contennent les mêmes matières que les
sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives.
C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les
cas suivants: Catarrhes des ponmons, canarrhes chroniques de la gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins surtont si de telles affections sont accompagnées de actus rite de a ponmons. Un prospection contenant
les explications applications de ponmons. Un prospection contenant
les explications applications de ponmons. En proche de la content de la con

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 25

CENTIMES

12 00

10 00

CONDITIONS D'ABONNEMENT Beloique, un an . . . . . . . . . . . . . . . . . Fr. 10 00 FRANCE, un an . Les autres pays, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

INSERTIONS O'ANNONCES: LE NUMÉRO Fr. 0 50 La petite ligne. 1 00 La grande ligne On traite à forfait pour les grandes annonces.

SOMMAIRE. - La romance française, par Michel Brenet (Suite). -Variétés: Ephémérides musicales.—Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand, Mons. Saint-Nicolas - Etranger : lettre de Paris, A. Pougin. - Le voyage de M. Camille, Saint-Saëns en Altemagne et la question de Lohengrin - Petites nouvelles. - Bibliographie. -Concerts annoncés. - Nécrologie.

# LA ROMANCE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE. (Suite. - Voir le dernier numéro)

Suvrons donc ce livre et, sans nous attarder davantage, commençons par lui emprunter la définition du genre auquel il est consacré: "La romance est un petit poème lyrique, renfermé en peu de couplets, presque exclusivement consacré à l'amour heureux ou malheureux, et destiné à rendre des impressions tendres ou mélancoliques, c'est-à-dire à émouvoir par un récit touchant ou par la peinture d'une affection douloureuse et sentimentale; quant à la musique, c'est le chant du sentiment, c'est-à-dire un chant naturel, simple, bien adapté au sens des paroles, à leur expression, et à la prosodie, dont la grâce fait le plus grand mérite, et qui, selon les paroles, doit avec plus ou moins de véhémence, être triste, délicat, naïf, tendre ou mélancolique (1). "

La romance n'était après tout qu'une modification de la chanson, et plusieurs des usages établis chez l'une s'étaient imposés chez l'autre; mais tandis que le mot de chanson éveille dans notre esprit l'idée d'une pièce vive, alerte, gaie, où la musique se fait petite pour accompagner sans le voiler l'esprit du poème, le mot de romance s'applique à quelque chose d'essentiellement sentimental quant au poème, et d'un peu plus recherché quant à la musique. Laissant de côté la partie poétique, nous n'avons à nous occuper que de la composition de ces petites pièces, examinant à la fois les principes donnéspar son apologiste et leur application dans les ouvrages des musiciens de cette

En ce temps, qui fut, nous l'avons déjà dit, le mo-

ment de son apogée, la romance, à l'instar des formes les plus élevées et les plus compliquées de l'art, avait tout un code de composition, des principes arrêtéset des règles minutieuses, dont les amateurs sévères se plaisaient à reconnaître l'emploi dans les morceaux qui leur étaient offerts. Aux yeux du général Thiébault, la simplicité était le premier mérite d'une bonne romance et devait présider à tous les détails de sa composition: le thème, de courtes dimensions, n'ayant que la longueur d'un couplet, de deux tout au plus si le musicien veut faire alterner les modes majeur et mineur, n'embrassait qu'une étendue vocale restreinte ; fidèle aux lois de la symétrie, il se divisait scrupuleusement en périodes de deux ou de quatre mesures, formant pour le morceau tout entier un total divisible par quatre; en outre, on exigeait une grande obéissance au texte et une soumission absolue au caractère des paroles; point de développements ambitieux, point de variantes, des modulations le moins possible ; un mouvement lent ou du moins très modéré, permettant au chanteur une prononciation nette, à l'auditeur une perception parfaite des paroles; enfin, pour éviter la lassitude, pas plus de trois ou quatre couplets:" une " romance ne doit pas laisser les moyens de calculer " sa durée; il faut qu'on désire l'entendre, pour l'en-" tendre avec plaisir, et qu'on regrette sa fin, pour qu'elle meure avec honneur. "

La romance du premier empire exigeait absolument un accompagnement instrumental; depuis longtemps, elle ne repoussait plus le secours d'une discrète harmonie. C'était un grand progrès depuis le moment où J-J. Rousseau, le grand ennemi de la polyphonie, tout en disant qu'une romance bien faite " attendrit jusqu'aux larmes, " ajoutait " C'est une expérience certai-" ne que tout accompagnement d'instrument affaiblit cette impression; il ne faut qu'une voix juste, nette, qui prononce bien, et qui chante simplement., Un demi-siècle plus tard, on reconnait, au contraire, " qu'un chant simple a besoin d'être préparé et soute-" nu par l'harmonie qui lui est propre,, et que l'accompagnement est utile pour rendre des effets et faire sen"tir des intentions ", que le chant seul ne peut exprimer. Ce n'était plus que dans quelques bourgades arriérées et chez des amateurs tels que ceux dont Picard nous a laissé l'amusant portrait dans sa comédie la Petite ville, que l'on s'obstinait à chanter sans le moindre instrument des romances déjà démodées. Le général Thiébault prononçait en quatre articles les lois de l'accompagnement, telles que les avait établies " un juste usage ":

"1° On ne fait plus de romances sans accompagnement de harpe, de lyre ou de piano.

" 2° Ces accompagnements, simples comme le chant, ne comportent guère d'agréments superflus.

"3° On fait toujours précéder le chant par une première ritournelle.

"4° Souvent on le fait suivre d'une seconde, dont le "hut est de ramener au chant ou de le terminer(1)."

"Mais il n'était pas plus permis de varier l'accompagnement que le chant lui-même dans les différents couplets, ou du moins l'auteur nous assure que cette licence "n'avait pas réussi aux compositeurs " qui l'avaient tentée.

Deux instruments, dont l'un est aujourd'hui tout à fait disparu, et l'autre abandonné aux chanteurs de bas étage, la lyre et la guitare, disputaient au piano et à la harpe l'honneur de soutenir le chant de la romance. Lorsqu'un morceau de ce genre obtenait ou promettait d'obtenir un certain succès, il était d'usage de le publier à la fois en deux éditions, " avec accompagnement de piano ou harpe ", et" avec accompagnement de lyre ou guitare ", de même que nous voyons aujourd'hui publier en deux tons les mélodies que l'on veut mettre à la portée de toutes les voix.

La lyre avait été ressuscitée vers la fin du XVIII° siècle, et le Directoire, dans son engouement pour le style pseudo-antique, l'avait adoptée avec empressement. D'abordon essaya de s'en tenir à la forme classique ; mais la lyre de Terpandre elle-même n'eût point suffi aux exigences les plus modestes de l'harmonie moderne, et l'on s'efforça bientôt de la " perfectionner. " En 1803, l'Athénée des arts décernait au citoyen Morlane, inventeur d'une " nouvelle lyre à sept cordes ", une médaille d'encouragement (2). On s'arrêta plutôt à la lyre-guitare, qui était pourvue d'un manche; destiuée aux salons, la lyre-guitare devint un instrument de luxe, souvent orné de fines peintures ou de sculptures dorées; peut-être bien est-ce à ces ornements que quelques échantillons précieux de lyre-guitare ont dû de survivre au temps de leur gloire; les musées de Paris et de Bruxelles en possèdent plusieurs, entre autres l'instrument de Fabry Garat, fabriqué par Pleyel en 1809 et décoré par Girodet. Il y eut encore la lyre à clavier, que son inventeur. Ledhuy, baptisa du nom de lyre organisée: la harpolyre, qui lui succéda, ne vécut pas davantage.

La guitare eut une plus longue existence, grâce à quelques virtuoses tels que Carulli, qui, sous l'Empire, en prit le sceptre sans conteste; auteur de quelques romances, il écrivit pour beaucoup d'autres des accompagnements ou des adaptations d'accompagnements. (A continuer.)

#### VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 19 mars 1859, à Paris (Théâtre lyrique), Faust de Gounod. - " Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve à l'œuvre capitale du musicien français,mais si plusieurs pages courent risque d'être plus tard moins estimées, ce sent, croyens-nous, celles qu'on admire davantage aujourd'hui. Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, le temps est proche où l'on exigera avant tout du compositenr une musique concerdant exactement avec les réalités de la vie, non de la nôtre, mais de celle de ses personnages. Tout ce qui n'est que convention disparaîtra. Et cela arrivera par la force même des choses, par les tentatives réitérées des musiciens dent on condamnera peut-être d'abord les hardiesses, ponr les admirer plus tard. Et, du reste, quel compositeur de génie n'a pas innové à son jour, à son heure? Est-ce Gluck? Est-ce Spontini? Est-ce Weber? Est-ce Rossini? Est-ce Wagner? M. Gounod, lui, a eu le tort de ne pas assez oser. Les demihardiesses ne réussissent guère, en musique non plus qu'ailleurs. S'attaquant à un sujet de cette grandeur, il ne devait reculer devant aucune audace, dît-elle faire crier le monde et la critique., (Ad. Jullien, Goethe et la musique.)

M. Oscar Comettant, qui ue manque pas de mémoire, a rappelé certaine anecdote relative au Faust de Gounod, et il a cu la cruanté de la conter. "Lorsqu'approchaient les dernières répétitions de l'ouvrage, dit-il, de sérieux embarras surgirent au théâtre dirigé alors par M. Carvalho, on critiqua et on voulut couper; et M. Carvalho n'était pas le moins empressé à conseiller de fortes suppressions à l'éminent auteur de Sapho. Or, savez-vous ce que voulait précisément écourter M. Carvalho, dans l'opéra de Gounod? L'acte des jardins, rien que cela, l'air de Faust, et le quatuor, et bien d'autres merveilles encore l, O infaillibilité des directeurs, impeccable săreté de jugement, indiscutable rectitude du sens critique!

— Le 20 mars 1865, à Brnxelles, la Statue d'Ernest Reyer. — Artistes: Wicart (Selim), Roudil (Anguad), Holtzem (Mouck), Brion d'Orgeval (Kaloum), Mª Moreau (Margyane). A la reprise dont l'éclat fut rehaussé de la présence du compositeur (12 novembre 1881), les rôles de la pièce furent tenus par Rodier, Dauphin, Jouanne, Chappuis et Mª Bosman.

— Le 21 mars 1841, à Paris (au Conservatoire), H. W. Ernst se fait entendre pour la première fois en exécutant un solo de violon de sa composition. — A ce concert se ratiache un épisede très curieux concernant cet artiste qui eut son heure de celébrité et que des amis maladroits mettalent à côté de Paganini et bien au dessus de Vienxtemps, Celui-ci va nous apprendre comment il fut vengé, en ce même jour où Ernst parut devant une assemblée d'élite. C'est dans ses Mémotres que nous puisons le récit qui va suivre.

« L'étonnant succès que j'avais obtenu au Conservatoire de Paris, le 10 janvier 1841, avec mon concerto en mi majeur empêchait Ernst de dormir. Ses partisaus en étaient tout déroutés et ils lui disaient sanscesse: « Tu ne peux pas rester

<sup>(1)</sup> P 53 et sniv.

<sup>(2)</sup> Magasin encyclopédique, 9° année, 1803,t. 1, p. 117.

- » sous ce coup-là, il te faut une revanche éclatante en jouant
- » à ton tour au Conservatoire. »
- » Ainsi dit, ainsi fait, et quinze jours plus tard il fut annoncé à la Société des concerts qu'Ernst s'y produirait avec un morceau de sa composition.
- » Grand émoi parmi les artistes, grande rumeur dans la salle à son apparition qui est saluée par une triple salve d'applaudissements.
- » Après le tutti, Ernst attaque son solo avec hardiesse,mais tellement faux que tout le monde, dans la salle, se regarde et se sent mal à l'aise. Il était déjà démonté, il ne put se remettre en selle, rata tous ses passages, si bien qu'après la cadence finale de son premier solo, quatre mesures du tutti se passent sans qu'une main songe seulement à remuer! Un froid glacial s'établit, on se mouche, on tousse, lorsqu'une bouche amie, mais maladroite, s'avise tout-à-coup de crier: bravo! donnant en quelque sorte le signal des applaudissements. Alors un haro formidable part des quatre coins de la salle, des chuts très prononcés se font entendre et imposent silence aux téméraires.
- » A partir de ce moment le désarroi devint général, et ce qui est pis, la gaîté se mit de la partie, Le pauvre artiste quitte l'estrade au milieu d'un murmure de désapprobation, dont j'étais foudroyé, car j'assistais à cette scène, et j'aurais voulu être à cent pieds sous terre, tant c'était navrant et pénible.
- » Cet homme, à son entrée, avait été non seulement applaudi avec chaleur, mais acclamé avec enthousiasme : Il se retirait maintenant hué, presque sifflé, suivi de fous rires, de moqueries écrasantes!!!
- » La partie était perdue, c'était un homme à la mer qui n'a jamais pu se relever et qui ne m'a jamais pardonné. »

Tous ceux qui ont pu avoir entendu Ernst dans les derniers temps de sa vie, n'ignorent pas que le talent de cet artiste, auquel Vieuxtemps, dans une autre partie de ses Souvenirs, rend hommage, avait énormément baissé, c'est ce qu'atteste Fétis (Biogr. univ. des mus, T. III, p. 154).

- Le 22 mars 1880, à Paris (Grand-Opéra), Aida de Verdi, Artistes: Sellier, Maurel, Boudouresque, Menn, M∞ Krauss, Bloch, Jenny Howe. — Verdi avait ajouté un divertissement au deuxième acte, et il dirigea en personne les premières représentations (Voir Guide mus., 14 janvier 1835, Ephém).
- Le 23 mars 1816, à Bruxelles, décès d'Ignace Vitzthumb, à l'âge de 96 ans. - Ná à Baden, près Vienne, le 10 juillet 1720, Vitzthumb, à sa neuvième année, vint en Belgique, et par la suite y acquit une situation prépondérante comme compositeur, chef d'orchestre et directeur du théâtre de Bruxelles. Son nom, il y a trente ans, semblait onblié ; Fétis (Biogr. univ. des mus. T. VIII, p. 484), l'insère sous la lettre W, et, dans les quelques lignes qu'il consacre à l'artiste, il lui donne une fausse date de naissance - 20 juillet 1723 pour 10 juillet 1720 -; un certain Popeliers, auteur d'un Précis de l'histoire des chambres de rhétorique et des sociétés dramatiques belges, ne l'appelle pas autrement que Fiston, traduction par trop libre du nom germanique Vitzthumb. C'est le Guide musical qui, le premier, a rétabli les faits en mettant chaque chose à sa place; les articles qu'il publia au sujet de la famille Vitzthumb et de la famille Mees, d'après des documents nouveaux (nºs des 11 et 18 octobre 1855), éveillèrent l'attention de biographes, et, par les recherches auxquelles quelques-uns d'entre eux se sont livrés, nous savons maintenant tout ce qui concerne la vie d'un artiste que son talen t autant que ses malheurs ont rendu intéressant.

Sonrees à consulter: Edmond Vander Straeten (Musique aux Pays-Bas, T. II, p. 229 à 239); (bharles Piot (Correspondance de Grétry avec Vitzthumb); Frédéric Faber (Histoire du théâtre français en Belgique); Louis Hymans (Bruxelles à travers les dges, T. II, p. 219 et suivantes). Les ouvrages

de MM. Vander Straeten et Hymans sont accompagnés du portrait de Vitzthumb.

— Le 24 mars 1808, à Paris, naissance de Marie-Félicité Garcia (M<sup>me</sup> Malibran devenue M<sup>me</sup> Charles-Auguste de Bériot).

Vieuxtemps, à l'époque où tous les matins, de la rue aux Choux à la rue Fossé-aux-Loups, il se rendait chez de Bériot pour y prendre sa leçon, vit de très près l'admirable cantatrice et il n'a pas manqué de rappeler dans ses Souvenirs l'impression qu'il en avait reçue. Laissons le parler:

- "La Malibran était une des personnalités les plus attrayantes du monde. Jeune, (à peine âgée de 21 ans alors), jolie, gracieuse au possible, bien que très décidée dans ses mouvements, instruite, remplie d'esprit, parlant le français, l'espagnol. l'italien, l'anglais en perfection, sans accent, spirituelle dans chacun de ces idiomes, possédant un talent de chanteuse de premier ordre, comme il n'en a plus existé, comme il n'en viendra plus, comme je n'en ai plus entendu depuis!
- » Elle était le génie du chant, de la musique, de la femme, de l'art, dans son expression la plus élevée, la plus générale, car elle était poète, dessinait à merveille, était grande tragédienne et chantait la petite romance de l'époque avec une désinvolture et une gaîté charmante, composait à ravir, était d'une gaîté folle et conservait toujours sa distinction, sa noblesse et sa bonté dans toutes les circonstances de la viel...
- "Avec ces qualités de cœur, d'esprit et d'instruction, il était compréhensible qu'on s'inquiétat peu ou point de M. le Maire et de son office? Avec cela qu'ils étaient beaux tous les deux, s'aimaiont, et que de leur rapprochement jaillissait des éclairs artistiques, comme il ne s'en était jamais produit, incomparables, auxquels chacun aspirait, que chacun enviait!.
- "J'ai assisté à leurs productions éclatantes, à ces éruptions vésuviennes du génie pendant la fin de 1829 et plus tard.
- "Oui, vraiment, cela a bien duré tout ce temps la que la diva a presqu'entièrement passé à Bruxelles, d'autant plus qu'elle éprouva vers cette époque certains malaises que je ne m'expliquais pas alors... mais qui n'avaient rien de bien dangereux... et que comportait la situation...
- $_{\rm p}$  La naissance de Charles de Bériot mit fin à ces indispositions.
- p Pendant que ces événements s'accomplissaient, je ne quittais pas l'intimité du jeune et célèbre ménage, resté toujours exemplaire, simple et dans la plus parfaite harmonie. Tous deux m'avaient pris en affection et me choyaient évalement.
- "Jo possède un portrait de mon maître, de cette époque (il avait, je crois 24 ou 25 ans) par Horace Vernet. —C'est une copie que Charles de Bériot fils, possesseur de l'original, m'a permis de laisser prendie, mais eille est si parfaitement réussie, qu'elle est presqu'aussi belle que le modèle. C'est ravissant, d'une grande hardiesse de pinceau et d'une grande véfité. Je le vois encore!
- "Il m'ost arrivé souvent de me présenter le matin pour prendre ma leçon, mais "Charles n'étant pas là, c'est moi , qui vais te faire travailler, "disait la sirône, et de me faire jouer mon concerto ou tont autre morceau qu'elle corrigeait, modifiait, me disant i "c'est bien mauvais ce que tu fais là, "fais donc ceci, fais donc cela, "et de sa voix grave, sérieuse, sonore, remuant l'âme, elle reprenait la phrase contestée, lui donnait un antre tour qu'il me failait saisir, imiter. C'est ainsi que j'ai entendu comme modèles des éclairs d'inspiration et de génie, uniques, à nul autre pareils. Je les regrette aujourd'hui que j'en apprécie tonte la valeur et qu'ils sont dans l'éternité. Mais ils sont restés en moi, m'émeuvent encore et me font tressaillir.
- "Elle travaillait elle-même beaucoup. Le plus souvent, le matin de 9 à 10 heures, avant le déjeuner toujours. — Elle chantait ses plus beaux airs, les transformait, cherchait à

les perfectionner, à les simplifier, à créer de nouveaux points d'orgue, de nouveaux effets, des oppositions inconnues, adoucissait sa voix, déjà si suave ou lui donnait un éclat saisissant à faire tressaillir l'âme et la nature entière....

" J'ai assisté vingt fois, cent fois, mille fois à ces manifestations intimes, quotidiennes, mais toujours géniales, inspirées, et ce sont là les plus beaux, les plus grands souvenirs de ma vie artistique. Ils sont restés des points de comparaison désastreux, mille fois désastreux, pour tous ceux qui y ont été mesurés.

"Je n'en excepte personne.

" Tous ceux que j'ai rencontrés et qui ont eu le bonheur de connaître la Malibran sont ou ont été de mon avis. "

— Le 25 mars 1784, à Mons, naissance de François Joseph Fétis. — Il y a deux ans, à pareille date, le Conservatoire de musique de Bruxelles a célèbré le centenaire de son premier directeur. On trouvera dans le Guide (numéro du 27 mars), le compte rendu détaillé de la solennité.



# Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE.

Le troisième concert du Conservatoire a eu pour programme les trois actes de l'Alceste de Gluck, avec Mme Montalba. M. Engel et M. Fontaine; en un mot, la partition intégrale, à part quelques conpures et quelques morceaux intervertis. Même Gluck est soumis à revision au Conservatoire. Cette audition a, du reste, eu un énorme succès. M. Gevaert connaît Gluck à fond et il en possède les traditions. Aussi l'exécution a-t-elle été de tous points remarquable, sous réserve de la partie vocale. Du temps de Glnck, les chanteurs ne chevrotaient pas; aussi a-t-il écrit des ensembles pour les solistes. Mais il est difficile de goûter anjourd'hui ces ensembles avec des exécutants dont aucun ne peut soutenir un son sans monter et descendre alternativement. Imaginez trois violonistes jouant ensemble en vibrant sur chaque note, voilà l'effet. Cela donne des sonorités inconsistantes qui offrent une certaine analogie avec un pâté de gelée qu'on agiterait sur un plat.



Les concerts qu'Antoine Rubinstein viendra donner à Bruxelles à la fin d'avril, mettent en émoi tout notre monde musical. On s'arrache les places, les souscriptions affluent.

Nous recevons à ce propos nne lettre d'un "groupe d'amateurs, qui nous adresse nne demande singulière. Le deuxième concert de Rubinstein est fixé au dimanche 2 mai à 2 heures. Or, à la même heure, a lieu "l'une des plus importantes réunions de courses de la saison au bois de la Cambre, », Nos amateurs voudraient qu'en raison de cette coïncidence, le deuxième piano récital de Rubinstein fût remis au dimanche soir ou au lumdi suivant.

Notre avis est qu'en pareil cas on n'hésite pas. On est un amateur sérieux, on lâche les courses et l'on va entendre Rubinstein; ou l'on préfère les courses, on place un des plaisirs les plus bêtes qui soient au dessus d'une fête de l'intelligence tout à fait exceptionnelle, et l'on se délivre ainsi gratuitement et sans frais un brevet au thentique d'imbécilité. Les amateurs qui s'adressent à nous sont trop éclairés,

nous en sommes convaincus, pour être de ces derniers. Ils n'iront pas aux courses, ils viendront à la séance de Rubinstein, si celui-ci ne remet pas son concert.

Après cela, il y a peut-être moyen de s'entendre et' de concilier des goûts si contraires: l'écurie et la musique. Que messieurs les grooms et les bookmakers commencent! Pourquoi la Société des Courses ne remettrait-elle pas sa potite fête hippique au soir.

Pour notre part, nous n'y verrions aucun inconvénient. Une course aux lanternes! C'est une nouveauté à tenter. Nos belles mondaines qui hésitent entre Rubinstein et Astrolabe y trouveraient leur compte.



Le concert du Deutscher Mænnergesangverein, au profit du Schillerverein, société allemande de bienfaisance, a eu lieu vendreid dans la grande salle du Palais des Lacdémies. L'assistance était très nombreuse. Le Mænnergesangverein a chanté avec beaucoup de succès sous la direction de M. Fritz Welker, des chœurs de Zoliner, de Dürrner, de Silcher et de Becker. M. Bernard Flintz, chanteur de Dusseldorf, qui s'était rendu à Bruxelles tout spécialement pour ce concert, a dit d'une belle voix de baryton, la célèbre ballade de Lœwe: Archibald Douglas et quelques lieder. M. Edouard Jacobs, professeur de violoncelle au Conservatoire, et M. Jokisch, violoniste, ont joué chacun quelques soi.



Nombreuse et élégante assistance, dimanche dernier, au Cercle d'escrime. Le haut dilettantisme bruxellois était invité à entendre M<sup>ma</sup> Vanda Van der Meere dont nous avons déjà signalé plus d'une fois le joli talent de cantatrice.

une as grane plus a une 1018 le jon talent de cantatree. Une voix pure, moelleuse et souple, d'un timbre charmant, une excellente méthode, beaucoup de distinction dans la manière de phraser: telles sont les principales qualités qui ont valu dimanche à M<sup>me</sup> Van der Meere de flatteurs applaudissements. Un vague petit accent étranger ne messied pas à son chant; au contraire, celui-ci en acquiert une saveur spéciale. La cantatrice obtient aussi de ravissants efféts de chant'à "bouche fermée ". Elle appuie sur la voyelle, enfle le son, puis laisse graduellement éteindre la note sans que celle-ci perde de sa justesse. Ce smorzando est une merveille.

On a particulièrement goûté la cavatine du Barbier, une mazurka de Chopin, arrangée pour chant et surtout un étrange et amusant air hongrois de Kovacs. Mais pourquoi chanter à côté de ces choses exquises et artistes des machines aussi rabâchées que la Véritable Manola!

MM. Hermann et Massagé ont recueilli leurs bravos habi-

Ajoutons que M. Saint-Saëns vient d'envoyer à M=\* Vanda Van der Meere son portrait avec une charmante dédicace, pour la féliciter et la remercier de l'interprétation qu'elle a donnée, à Verviers, au Déluge de ce compositeur.



M. Auguste Dupont vient de terminer un chœur à 4 voix d'hommes, Hymne à l'Amour, qu'il a dédié à la Légia. L'excellente société liégeoise vient de le mettre à l'étude.



On apprendra avec une vive satisfaction en Belgique que M. Warot, le célèbre ténor qui chante actuellement à Gand et à Anvers, vient d'être appelé par le Ministre de l'Instruction publique de France à succéder à M. Bonnehée à l'une des classes de chant au Conservatoire de Paris.



La Société royale de chant de Verviers, organisatrice du concours de chant d'ensemble, qui aura lieu en cette ville les 18 et 14 juin prochain, rappelle aux sociétés intéressées que le délai fatal d'inscription expire le 1<sup>ee</sup> avril.

#### GAND.

Grand Théatre. — Lundi 8 mars, les Huguenots; mercredi 10, les Deux Timides et les Braconniers; vendredi 12, Faust; dimanche 14, le Petit Faust.

Le représentation de Faust, à laquelle M. Cossira a prêté son concours et qui était donnée par la direction à M. Lagarde, régisseur général, pour compenser son bénéfice si tristement perdu il y a quinze jours, a été bonne; le sympathique ténor du théâtre d'Anvers, qui est engagé, paraît-il, à l'Opéra, a remporté un grand succès. Les Huguenots ont été bien joués également et la reprise du Petit Faust a été très satisfaisante. La direction comptait fermer le théâtre le lundi 15, à cause du déficit qui termine l'exploitation de cette année; mais grâce à un arrangement avec les artistes auxquels elle abandonne, à ce qu'on dit, le produit des bals du camaval, elle achèvera le mois, comme l'exige du reste le cahier des charces.

Le Cercle musical a donné son troisième et dernier concert de la saison, le jeudi 11 ; les solistes qu'il présentait à cette soirée étaient M'e Caroline Fierens, de la Monnaie, Mme Caussade, pianiste, et M. Edouard Jacobs, violoncelliste, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles. Mile Fierens a une belle voix, mais chevrote malheureusement par instants : de plus. l'articulation laisse à désirer. Mme Canssade a été plus goûtée du public, avec son jeu agréable qu'elle a fait surtout apprécier dans l'Impromptu-valse de Raff, la Fileuse de Litolff et la Sérénade de Moszkowski qu'elle a cependant joué trop lentement, à mon avis. M. Jacobs, lui, est le charmeur que l'on sait, au talent fin et délicat ; aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas manqué et a-t-il été fort fêté. Avant de terminer, n'oublions pas de mentionner un pianiste amateur M. A. S., qui s'est chargé de la tâche d'accompagnateur et qui s'en est très bien acquitté.

Une bourse de 1,200 francs, instituée par le gouvernement pour encourager l'étude du cbant au Conservatoire royal de Gand, sera conférée à la suite d'un concours auquel sont admissibles les Belges des deux sexes qui n'ont pas dépassé l'âge de 26 ans pour les hommes, et de 22 ans pour les femmes.

Le concours aura lieu le 3 avril 1886, à deux heures de relevée.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat du Conservatoire jusqu'au 28 mars.

#### MONS.

Le concert du Conservatoire de musique de Mons, dirigé par M. J. Vanden Eeden, est remis au 5 avril.

#### SAINT-NICOLAS.

#### UNE PREMIÈRE A SAINT-NICOLAS.

Nous venons d'avoir une première à sensation, celle d'un drame lyrique en 4 actes, intitulé *Philips de Schoone* (Philippe le Beau). Les auteurs pour les paroles, sont M. de Castro, pour la musique, M. G. Van Vlemmeren, directeur de notre école de musique. M. de Castro, dans son libretto, a su faire vibrer particulièrement la fibre patriotique.

Dès le début, les brillantes qualités du compositeur, M. Van Vlemmeren, se révèlent dans l'introduction et notamment dans le grand chœur des conspirateurs, d'une facture large et solennelle, et d'une savante crehestration; l'invocation du magicien Sabio, qui prédit la chute de la maison de Bourgogne, et le chœur des fillettes sont des morceaux pleins de caractère.

Le deuxième acte se passe à Bruges, le décorreprésente une foire; l'introduction pour orchestre et le chant des enfants repris en chœur par les voix d'hommes sont des pages vraiment originales comme conception et orchestration; citons encore dans cet acte l'air du ménestrel, d'une fraîche inspiration, et le duo entre Gwyde et Van Ghistelle.

Le troisième acte se passe dans une prison: Maximilien est fait prisonnier; se souvenant de son passé, il chante un air plein de sentiment, finement orchestré; puis vient un trio chanté par Gwyde, Maximilien et Van Ghistelle: c'est une des plus belles pages de l'œuvre; l'acte se termine par un hymne à la paix,traité en choral,accompagné par les cuivres.

Le quatrième acte se passe sur la grande place de Saint-Nicolas, telle qu'elle était en 1497; c'est à cetté époque que le fils de Maximilien, devenu comte de Flandre sous le nom de Philippe le Beau, fit son entrée dans notre ville; le jeune prince est sacré sur les marches de l'autel de l'église et jure de respecter les franchiess communales; le peuple qui remplit la place publique chante un chœur; lorsque ce chant est terminé, on entend dans l'église (dans les coulisses) un Te Deum à voix mixtes soutenu par l'orgue. A citer encore dans cet acte, une marche pour orchestre accompagnant le cortège princier sortant de l'église et le chœur final qui est d'une facture grandiose.

Cette partition est l'œuvre d'un musicien plein de force, orchestrant avec habileté et faisant valoir puissamment les ressources vocales. Le public a chaleureusement applaud les auteurs. Tous nos compliments aux membres de la société Vooruit qui ont exécuté ce mélodrame en véritables artistes.



# TRANGER

# FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 16 mars 1886.

Voici qu'on nous parle encore d'une résurrection possible de notre pauvre Théâtre-Lyrique, qui est décidément le théâtre fantôme, le théâtre mythe, le théâtre insaisissable! Ce serait cette fois, dit-on, M. Coulon, ancien directeur à Anvers, qui prendrait les rênes de l'entreprise. Hélas! dans les conditions où elle paraît se présenter, je n'ai pas grande confiance encore dans cette résurrection nouvelle d'un établissement pourtant si utile, si essentiel, si indispensable à l'avenir de l'art français et aux efforts de nos compositeurs. Quelquesuns assurent cependant que le conseil municipal de Paris serait assez disposé à renouveler l'expérience en faveur de M. Coulon et à lui accorder les 300,000 francs de subvention qui semblent, très naturellement, indispensables à celui-ci pour tenter l'aventure. J'ai, pour ma part, des raisons de croire que ces dispositions ne sont pas telles qu'on les montre et que les choses ne sont pas aussi avancées. Le conseil a été échaudé une fois, on peut être sûr qu'il prendra ses précautions avant de recommencer l'expérience, et, je le répète, la chose ne me paraît pas se présenter d'une façon si favorable qu'elle vienne aussi promptement à bout de toutes les résistances.

Pour moi, je l'avoue, la meilleure combinaison qui se pût imaginer en ce moment, pour la reconstitution du Théâtre-Lyrique, serait la transformation de l'Eden. On aurait là, dans le quartier le plus élégant et le plus aristocratique de Paris, une salle superbe, vaste, spacieuse, une scène qui se préterait à tous les besoins, à tous les développements possibles, et avec un directeur actif, intelligent, instruit surtout, il me semble qu'on pourrait obtenir d'excellents résultats. Mais je voudrais un théâtre libre, indépendant, sans attaches, sans subvention, par conséquent maître de ses mouvements et pouvant

faire ce qui lui plairait.

C'est dans ces conditions là seules, que je crois qu'un Théâtre-Lyrique peut réussir et peut non pas lutter avec l'Opéra et l'Opéra Comique, mais prospérer à côté d'eux. Une bonne troupe d'ensemble et bien dirigée, mais sans étoiles ruineuses, un excellent orchestre et un bon personnel choral, mais en nombre strictement suffisant, une discipline sévère, un travail incessant point de dépenses folles de mise en scène tout en faisant les choses avec goût et comme elles doivent être faites, voilà ce que je crois nécessaire. L'absence de subvention, et par conséquent de contrôle, laisserait le directeur absolument maître de sa situation et de ses mouvements, et ne lui imposerait ni obligations d'engagements inutiles et onéreux,ni réceptions forcées d'ouvrages qu'il ne lui conviendrait pas de monter. Et, par cette même absence de subvention, il resterait absolument libre du choix et de la composition de son répertoire, ce qui est le point essentiel. Jouant tous les genres qui lui plairaient, prenant son bien partout où il lui ferait plaisir, il pourrait, tout en ouvrant largement les portes de son théâtre aux jeunes compositeurs, ce qui est un point important, piquer la curiosité du public par des reprises d'ouvrages absolument inconnus.ou par des traductions d'œuvres étrangères que le spectateur français serait fort aise de connaître.

Rien ne l'empêcherait de reprendre, dans le répertoire de l'Opéra, quelques vieux chefs-d'œuvre tels qu'Alceste, Armide, Œdipe à Colone, Orphée, les Iphigénies; dans celui de l'Opéra-Comique, il aurait le choix entre le Cheval de bronze, la Ctochette, Zémire et Azor, Aline, le Petit Chaperon rouge, Montano et Stéphanie, les Deux Nuits, Joconde. l'Auberge de Bagnères, la Fête du vittage voisin, Ariodant, les Deux Journées, l'Epreuve villageoise et tant d'autres que je ne saurais citer. Enfin, dans le répertoire étranger que nous ne connaissons plus, il pourrait nous offrir, avec Lohengrin et le Vaisseau Fantôme, le Mifistofele de Boïto. la Gioconda de Ponchielli, le Néron de Rubinstein, le Ruy-Blas de Marchetti, la Vie pour le czar de Glinka, etc., qui auraient au moins l'attrait de la nouveauté et dont la valeur aujourd'hui incontestée assurerait le succès. Voilà le Théâtre-Lyrique tel que, pour ma part, je voudrais le voir renaître. Mais hélas! où est l'homme assez courageux, assez laborieux, assez intelligent, assez audacieux surtout pour tenter l'entreprise dans de telles conditions? Et pourtant, je crois que là, et là seulement, est le véritable succès.

ARTHUR POUGIN'

M. Camille Saint-Saëns public dans la France, un récit de son voyage en Allemagne dent les incidents sont connus: Ce récit ne nous apprend rien que nous n'ayons déjà dit, mais à la fin de sa lettre à la France, M. Saint-Saëns nous livre un détail nouveau et qui montre quelle est sa véritable position dans l'affaire de Lohengrin, cause première des incidents de Berlin.

" Si j'ai été attaqué violemment, dit-il, j'ai été vaillamment défendu, mème en Allemagne. Au nombre de mes défenseurs, on me permettra de citer mon chevaleresque ami Hans de Bülow, et le célèbre critique, M. Hanslick, à Vienne, où une caricature m'avait représenté en Satan chassé du paradis pendant que, du haut du ciel, sa demeure dernière, Richard Wagner, entouré des principaux personnages de ses drames, me criait : "Revanche pour Lohengrin, mon cher!,

" Il est temps que le public connaisse l'histoire de mes relations avec cet ouvrage célèbre. Il y a fort longtemps, quand l'éditeur l'Eakland acquit pour la France la propriété de Lohengrin, l'auteur m'avait chargé d'en surveiller la traduction. La traduction me fut soumise; elle avait de sérieuses qualités, mais je ne la trouvai pas assez finie; il y manquait la mise au point.

" J'étais jeune alors et sans autorité: mes observations furent bien accueillies, mais restèrent sans effet. Dernièrement, quand il fut sérieusement question de jouer Lohengrin à Paris, il me sembla que ma conscience artistique était engagée, et d'accord avec l'éditeur et le traducteur, je remanial moi-même la traduction en refusant de participer aux droits d'autour.

" Veilà de quei, du haut du ciel, sa demeure dernière, Richard Wagner a pris sa revanche. "

Il est fâcheux que M. Saint-Saëns n'ait pas parlé plus tôt; il est fâcheux surteut que dans sa lettre à la France, à propos d'Angers-Revue, il ait affecté une neutralité qui a pu donner le change sur ses véritables sentiments. Sans cette lettre, il eut été reçu à Berlin, comme à Stuttgart et à Vienne, avec une cordiale sympathie.

A propos de cette affaire, signalons la dernière livralson de la Revue wagnérienne. Cette livraison est consacrée tout entière à l'historique de l'incident de Lohengrin, et reproduit les principaux documents du litige. Elle nous apporte quelques renseignements inédits pleins de saveur sur les persennages qui ont joué on cherché à joué un rôle dans cette algarade hérof-burlesque.

Ainsi nous veyons que  $M^{\infty}$  Diliette Adam, qui a écrit la lettre virulente que l'on sait, a été autrefois la demoiselle de compagnie de la comtesse d'Agoult, dont l'ainée des filles après avoir épousé Hans de Bilow et s'être divorcée, est devenue la femme de Richard Wagner. O mystère des intrigues féminins! La Revue cite comme document une invitation lancée par  $M^{\infty}$  Diliette Lambert, à ses féanx et amis, les priant de l'assister de leurs conseils pour a empècher la réprésentation de Lohengrin.

Risum teneatis!!!

Le règne de la Patti touche à sa fin. La diva vient d'avoir à Valence sa journée de Waterloo. Elle a été siffée à outrance, soit qu'elle fit mal disposée et qu'elle eût été inférieure à elle-même, soit que le public se fût lassé des exigences pécuniaires de l'étoile et du sans gêne avec lequel elle traite les partitions qu'elle interprête. On racente aujourd'uni pour palier ce déplorable échec, que la diva ayant été invitée par le conseil municipal de Valence à souscrire à la caisse des hôpitaux de la ville, elle aurait refusé et aurait renvoyé le conseil municipal à son impresario.

Nous avons quelque peine à croire à cette histoire. On eut siffié la diva à son entrée en scène et non à la fin du 2ª acte de la Traviata. Quoiqu'il en soit, Mª Patti a été à ce point bouleversée de cet incident nouveau dans sa carrière, qu'elle a quitté le théâtre sans changer même de costume et n'a plus reparu de la soirée.

A Madrid, en revanche, la diva est en ce moment très fêtée.

Notre compatriote Jacques Bouhy, le baryton bien connu, vient d'être chargé par la municipalité de New-York d'organiser un Conservatoire métropolitain de musique, dans la capitale des Etats-Unis. M. Bouhy est arrivé à New-York, il y a quelques semaines, et il est activement à la tâche autourd'hui.

Originaire de Pepinster, dans l'arrondissement de Verviers,

et non de Verviers même - ainsi que le dit par erreur Gregoir dans ses Artistes musiciens belges - Jacques Bouhy fut d'abord enfant de chœur, puis maître des cérémonies l'église de Pepinster se donne le luxe d'un maître des céré-

monies! - dans l'église de son village.

Il s'était appliqué de lui-même pour ainsi dire à l'étude de la musique ; le curé de l'endroit, qui l'avait pris en affection et qui l'hébergeait au presbytère, lui confia - il était alors âgé d'environ quinze ans - les fonctions d'organiste, et favorisa son entrée au Conservatoire royal de musique de Liège. Là, il remporta le premier prix de chant, dans la classe de feu Léonard Terry, - professeur pour la mémoire duquel il a conservé un véritable culte. Peu de temps après, il obtenait le premier prix avec éclat au Conservatoire de Paris et il se décida à se vouer au théâtre. A l'Opéra-Comique, dont il fut un des sujets les plus distingués, comme après au Grand-Opéra où il remplaça Faure, il eut de grand succès.

Il s'est fait connaître pour la première fois comme compositeur, dans une composition religieuse: Bethleem, poésie d'Auguste Le Pas. Cette mélodie, pour n'avoir pas eu le retentissement des Rameaux, de Faure, est cependant d'une

noble facture.

Bouhy a plus ou moins définitivement quitté les émotions de la scène pour se consacrer à doter New-York d'une Académie de musique. L'Amérique, en choisissant notre compatriote pour cette mission, a fait un honneur à la Belgique.

M. Jules De Swert, le célèbre violencelliste belge, joue le 19 de ce mois au concert de la Société philharmonique de Berlin. C'est la première fois qu'un violoncelliste paraît sur le programme de cette célèbre société musicale, M. Jules De Swert fera entendre à ce concert son Deuxième concerto de violoncelle qu'il a composé tout récemment.

Au théâtre du Capitole de Toulouse on repète un opéra

d'un jeune compositeur, M. Mériel; titre: les Pâques de la

Un compositeur français, d'infiniment de talent et bien connu du public bruxellois, M.Charles Lefebvre, vient d'être l'objet d'un accueil très sympathique de la part du public berlinois. Le Gesangverein de Stern a exécuté lundi son drame sacré Judith, traduit en allemand par M. Hermann Wolf. Le public a chaleureusement applaudi l'œuvre du maître français. Le fait est intéressant à noter, car après l'incident Saint-Saëns il pouvait subsister des doutes sur l'accueil qui serait fait aux artistes français dans la capitale allemande.

La Deutschezeitung de Vienne parle avec les plus grands éloges de notre excellent baryton Blauwaert qui est en ce moment à Vienne où il a chanté dans plusieurs concerts. A la dernière soirée du Club wagnérien, il a chanté en français l'allocution finale de Hans Sachs des Maîtres chanteurs, plusieurs lieder flamands, la piquante sérénade de la Damnation de Faust et en allemand une grande scène, Aux bords du Rhin, de M. Adalbert de Goldschmidt. "M. Blauwaert, dit le critique de la Deutsche zeitung, possède une facilité d'émission, une verve et une fermeté de déclamation et de rythmique que la plupart de nos chanteurs ne soupçonnent même pas. C'est un artiste tout à fait remarquable dont les concerts à Vienne seront pour nos amateurs un régal de haut goût.,

Après le court séjour qu'il va faire à Liège, l'abbé Liszt se rendra en Angleterre pour y assister à l'exécution de plusieurs de ses œuvres. De là, il ira à Saint-Pétersbourg, où il doit arriver le 13 avril. La Société musicale se propose de donner en son honneur, le 19 et le 23 avril, deux fêtes, dont l'une sera consacrée à son oratorio: la Légende de Ste-Etisabeth. On ne désespère pas d'entendre Liszt jouer du piano en compagnie de Mme Sophie Menter, son élève, qui habite Saint-Pétersbourg.

M. Hans de Bülow, accompagné de sa femme, est de nouveau à Saint-Pétersbourg. Le premier concert symphonique de la 2º série qu'il doit diriger dans la capitale russe aura lieu samedi prochain.

Antoine Rubinstein vient de commencer son cycle de recitals historiques à Leipzig.

On écrit de Saint-Pétersbourg que Mue Van Zandt y est tombée gravement malade. Elle est toutefois hors de danger.

#### BIBLIOGRAPHIE.

Das Musikalische Urtheit und seine Ausbildung durch die Erziehung (le jugement musical et son développement par l'éducation), par W. Langhans. Berlin, Robert Oppenheim, 1886. - Réimpression d'une brochure antérieure du savant critique berlinois. M. Langhans y traite la grave et importante question de l'éducation simultanée des facultés intellectuelles, et il déplore, avec raison, l'abandon où est laissé l'enseignement musical, en Allemagne, dans les établissements de l'Etat, les gymnases, les athénées, les écoles pri maires. Plus d'une observation de l'auteur s'appliquerait à la situation dans notre pays et en France. Il déplore, avec raison, la prépondérance absorbante donnée aux sciences philologiques dans les écoles où l'on est censé faire les humanités. On v enseigne généralement les éléments du dessin : pourquoi n'y pas joindre la musique, tout au moins la théorie musicale. Notre état lui rappelle le mot frappant de Humboldt, à propos de certains professeurs d'université: " Je ne voudrais, disait-il, entrer en relations avec aucun d'eux. Sortez-les deleur science, ils s'enfoncent dans une nuit obscure, et sont de simples amusoi (1). "Combien d'amusoi, de gens abandonnés des muses, dans notre société moderne.

La brochure de M. Langhans traite donc un sujet d'actualité. Mais il est, hélas, superflu d'espèrer de l'inertie de nos gouvernants, une amélioration des lois qui régissent l'enseignement depuis un siècle.

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, E. Sonzogno). Livraison du mois de mars.

Illustrations avec texte: Fides Adler-Devries (portrait); l'Amour, poème chorégraphique, musique de Marenco; Un Purisien, comédie de Gondinet, au Théatre-Français à Paris; la représentation gala à l'Opéra de Paris; nouveau théâtre Santa Clara à Cuba.

Santa chara a cous.

Texte: Musique et musiciens à Naples par Guarini; Théâtre de Milan (Amour de Marenco, et Etimée de Catalani); de Florence (Carmen de Bizet); de Gênes (Mireille de Gounod); de Cremone, (Carmen); de Rome (Fidelio de Beethoven); de Venise (Leonora de Serponti); de Bruxelles (les Templeres de Litolff); de Liège (le Prisonnier du Caucase de Cui); de Paris, de Vienne, de Naples; du beau en musique par Hanslick; le premier opéra de Douizetti; bibliographie, nécrolecte et logie, etc.

Musique: un morceau de Mireille de Gounod.

#### CONCERTS ANNONCÉS

Ce soir jeudi 18 mars 1886, à 8 1/2 heures du soir, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, audition d'œuvres de M. Charles de Bériot, avec le concours de MM. Colyns, Van Styvoort, Agniez, Ed. Jacobs, Vanderhoyden et Dulem. Programme: 1. Quature en re mineur, op. 55, p. piauo, violen, alto et violoncelle. 2. Compositions pour piano solo, exécutées

<sup>(1)</sup> Amusoi, du grec amusos, a privatif musos, privé, abandonné des

par l'auteur. a. Ronde de mit, b. Rythme rompu, c. Troisième valse, d. Souvenir de la patrie (infelt); extrait de la symphonie *Fernand Cortes*, c. La toupie, f. La clarière, g. Etude caprice (demandée), 3. Septuor en 8 parties, op. 60 (inédit) pour piano, trompette obligée, quatuor à cordes et contrebasse

Ce soir jeudi 18 mars, à huit heures du soir, dans les salons de l'hôtel de Flandre, audition musicale donnée par M<sup>me</sup>Jeanne Jansen, avec le concours de M<sup>ne</sup> Célestine Laurent, cantatrice, et de MM. J. Dumon et E. Jacobs. professeurs au

Conservatoire.

Programme: 1. Trio pour piano, flûte et violoncelle (Weber), M<sup>me</sup> J. Jansen, M. J. Dumon et M. E. Jacobs; 2. a) Viens, chant et flûte (B. Godard), b) Idylle (Haydin, M<sup>me</sup> C. Laurent; 3. Polonaise en mi majeur (Chopin), M<sup>me</sup> J.Jansen; 4. Fantaisie pastorale hongroise (Doppler), M. J. Dumon; 5. a) Une pensée de mère (J. Jansen), b) Rève d'enfant (Schumann), c) Chanson napolitaine (Cassella), M. E. Jacobs; 6. a) Andante (Hummel), b) Règata Vénitiana (Listz), M<sup>me</sup> J. Jansen; 7. a) Rèverie (J. Jansen), b) Sicilienne (J. S. Bach), c) Bourrée (Handel), d) Menuet (Hendel), M<sup>me</sup> J. Jansen et M. J. Dumon; 8. a) Vieilte chanson (Bizet), b) Chanson d'avril (Gounod) M<sup>me</sup> C. Laurent; 9. Mouvement perpétuel (Weber), M<sup>me</sup> J. Jansen. Mme J. Jansen.

Dimanche 21 mars, à 2 heures, dans la salle de la Société royale de la Grande-Harmonie, grand concert, auquel pren-dront part les principaux artistes des théâtres bruxellois, organisé par les Associations des artistes dramatiques et des Marquivins. Flaces réservées: 5 francs, donnant droit à des many derinant races reservees; e trancs, donnant droit a trois billets de la tombola des artistes dramatiques. Stalles : 3 francs, donnant droit à deux billets de la tombola. Entrées générales: 2 francs, donnant droit à un billet de la tombola.

MM. Dumon, Guidé, Merck, Poncelet, Neumans et De Greef, professeurs au Conservatoire, donneront leur troisième séance le 21 mars prochain, à 2 heures de relevée, dans la grande salle des Concerts du Conservatoire.

On y exécutera un *Octett*, de Lachnen; un *Rondo*, de Beethoven; des pièces pour hauthois, de R. de Boisdeffre, et un Divertissement pour dix instruments à vent, de Mozart.

#### NÉCROLOGIE

Sont décédés ·

A Londres, le 12 mars, le prince de Chimay (Joseph-Philippe-François Riquet de Caraman), né le 20 aout 1808, ancien représentant, aucien ambassadeur, ancien gouverneur. Amaeur de musique, le violon était son instrument de prédilection et il en jouait fort bien; c'était du reste un talent dont tion et il en jouan fort nien; cetant du reste un tament comi il avait hérité de son père, un des fondateurs de notre an-cienne Ecole de musique, talent qui se retrouve chez son fils, M. le ministre actue des affaires étrangères en Belgique. La maison de Chimay, comme on sait, a été de tout temps un centre pour les artistes de renom, depuis Cherubini et Auber, jusqu'à Vieuxtemps, Servais, de Bériot, etc. etc.

Auber, jusqu'à Vieuxtemps, Servais, de Bériot, etc. etc.

— A Neuilly, Mile Henriette Dor, une danseuse de talent
dont les bruxellois ont gardé le souvenir. Après avoir dansé
à Lyon, à Bruxelles et à Londres, elle alla créer à Berlin et à
la Scala de Milan un grand ballet de Paul Taglioni. Elle debuta à l'Opéra, en 1867, dans la Muette de Pertici. Elle partit
ensuite pour la Russie où, pendant plusieurs années, elle
obtint les plus grands succès à Saint-Pétersbourg et à Moscou. En 1872, Honriette Dor fut forcée, à 28 ans, de quitter le
théâtre à cause d'une maladie de poiurine qui fit des dernières
années de sa vie un long martyre. années de sa vie un long martyre.

— A Cassel, le 2 mars, Edward Lindemann, né à Sayda, le 22 janvier 1821, première basse au théâtre de la Cour.

# L'Enseignement de la musique dans les Écoles primaires.

Discours prononcé au Congrès musical d'Anvers en 1885, par Edouard GREGOIR.

Prix: 50 centimes. En vente chez SCHOTT frères.

#### CONCERTS - SOIRÉES - REPRÉSENTATIONS

Mme VANDA VAN DER MEERE (de l'opéra Italien de Paris, etc).

S'adresser: 13, rue Grétry, ou chez MM. SCHOTT, frères, Montagne de la Cour.

LE MAGASIN DE MUSIQUE DE

#### Is. TAUSSIG à PRAGUE (Bohême)

OFFRE

Führer (Regens Chori à la cathédrale de Prague), op. 210, 3 Miserere pour le petit Carême, petits et faciles pour S. A. B., Violons ct Orgue (Ténor et Corno ad lib.) Prix: 4.50 francs.

Catalogue des compositions de Rob. Führer gratis.

#### BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique Montagne de la Cour. 41. Bruxelles.

EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

FÉVRIER 1886.

Chopin, Marche funèbre (de l'Œuvre 35), arr. pr orch., nonvite édition, Partition . Fr. 2 50 Parties. .

#### ÉCOLE DEPIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. xm. Haydn, Sonates en la maj.; ré maj.; sol min. . . Fr. 5 00 Livr.xxvii, cah. I, Dussek, Son. en ut maj. 5 00 5 00

cah. II, — Son. en ut min. Elewyck, (Chev. X. van), Op. 39, Ecce Panis, Motet à 4 voix égales d'accomp. . . 1 00 Rosenhain, J. Op. 74, Son. pr le piano .

#### ÉDITION POPULAIRE.

4 50

Nº 428. Liederkreis., 100 Lieder p' une voix basse avec Piano. . . .

6 25 Nº 556. Reinceke, C. Ouvertures pr Piano à 4 mains 11 25

Nº 554. Taubert, W. Œuvres pr Piano à 2 mains . . . . . . . . . . . . . . . 3 75

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN Pastilles minérales des EAUX DE SOUEN pour toutes malacdies de poitrine Ces pastilles sont préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tanus, avec les sels des sources m° 36t 18, sous controle médical. Ces sels, obtems par l'évaporation des eaux des sources mentionnées, sont richement saturés d'acide carbonique, matière que ces deux sources renferment. Les pastilles contempet les mêmes matières que les sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes des poumons, catarrhes chronitements des intestins, surtout si de telles affections sont accompagnées de catarrhes des poumons. Un prospectus contenant les explications est joint à chaque botte. Se vendent dans tontes les pharmacies. — Dépôt gén. p'la Belgique : Delacres, Bruxelles.

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS REHETHNER

Dépôt: L. D. E. S.M. E.T. 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,

0.50

1 00

# REVIE HERDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIOUE ET DE L'ÉTRANGER

LE NUMÉRO

23

CENTIMES

Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 Londres: SCHOTT & C.\*, 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— J. Brahms.—Variétés: Légende scandinave.par V. de A. — Ephémérides musicales. — Nouvelles diverses: Bruxélles et province: Gand, Liège, festival Liszt. — Etranger: lettre de Paris, A. Pougin.—Petites nouvelles. —Concerts annoncés.—Nécrologie.

ohannes Brahms est, incontestablement le premier compositeur de l'Allemagne contemporaiue. Continuateur de Schumann, il appartient comme celui-ci à l'école pessimiste. Ce n'est pas un joyeux. Volontairement ou non il est de l'école des esprits dédaigneux pour qui

l'art est non pas une exaltation de la vie en toutes ses exubérances, mais l'expression de la souffrance qui incessamment trouble l'humanité. C'est un sceptique, au sens élevé du mot. Il fait de l'art pour luimême, pour la satisfaction de ses goûts personnels et de quelques initiés qui le comprennent. Il méprise la foule et ses acclamations bruyantes. Son art, extrêmement raffiné, est tour à tour voluptueux et sévère, à la manière de Baudelaire et de Hölderlin. Ce n'est ni un sentimental, ni un mélancolique, il ne rêve pas. Il sent vivement, son inspiration est toujours vigourense, l'expression extrêmement serrée, S'il continue Schumann, c'est avec une intensité de nature qui le différencie foncièrement du doux rêveur

des Lieder et du Paradis et de la Péri. Brahms est résolument moderne, et il n'a plus d'attaches avec le romantisme; il est aussi loin de Mendelsohn et de Schumann que Baudelaire de Victor Hugo et de Mussel. Ce qui ne l'empéche pas de continuer la tradi-



Tomas DD ATIMO

tion des maîtres romantiques. C'est d'ailleurs à Schumann qu'il doit ses premiers succès. On connaît l'article enthousiaste que ce dernier lui consacra en 1853, après avoir entendu ses premières compositions. Brahms a néanmoins lutté avant d'acquérir la notoriété. Né en 1833, à Hambourg, fils d'un contrebassiste de l'opéra de cette ville, il a fait le dur apprentissage de la vie en écrivant, comme tant d'autres, des arrangements et des transcriptions pour des difleurs de sa ville natale. Planiste excellent, original, très personnel, nerveux et fort, il n'a jamais obtenu de grands succès de virtuose quoiqu'il ett à ses débuts tenté la carrière des concerts. Sa

réputation ne se dessine qu'à partir de 1863. Quittant l'Allemagne du Nord, il avait accepté à Vienne la place de directeur de la Singakademie, en remplacement de Stegmayer, qui venait de mourir. Cependant, il ne conserva pas longtemps cette position; il l'abandonna bientôt à Dessoff, qui s'est fait depuis un nom comme chef d'orchestre. De nombreux voyages avec Joachim et sa femme, avec Stekhausen, et Mmc Clara Schumann répandirent peu à peu ses œuvres, jusqu'à ce qu'enfin le Requiem allemand. joué sans succès en 1868. à Vienne, mais très bien accueilli dans l'Allemagne du Nord, après 1870, vî 1t le mettre tout à fait hors de pair.

Brahms s'est produit dans tous les genres, sauf au théâtre. Dans la musique de chambre, il est sans rival. Ses quatuors

pour instruments à corde; passent à juste titre pour des œuvres de tout premier ordre. Ses lieder à une ou à plusieurs voix contiennent des pièces dignes de Schumann Beaucoup de ses pièces pour le piano, ses deux concerts, ses danses hongroises sont populaires et célèbres. Pour l'orchestre, on a de lui des ouvertures, deux sérénades, sorte de suites pour petit orchestre, et quatre symphonies dont la dernière est encore inédite et a été jouée cet hiver avec un succès croissant dans toutes les grandes villes d'Allemagne, par l'orchestre de Hans de Bulow et par les orchestres de Leipzig, de Vienne, de Francfort. Le Requiem allemand, le Chant du Destin, le Chant des Parques, le Chant de Triomphe appartiennent au genre de la cantate.

Brahms vit aujourd'hui en nomade. Il est tantôt à Berlin, tantôt à Vienne ou à Francfort.

Il est dans la force de l'age et il est certain que l'on peut encore attendre de lui de grandes et belles œuvres.

#### 

# La Semaine théâtrale et musicate

#### THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

#### PIERROT MACACRE

Enfin, la Monnaie a donné une pièce inédite belge!.....
Belge, c'est beaucoup dire; l'auteur du scénario—il s'agit d'un ballet — est né dans nos "provinces, " mais le musicien est étranger. Il est vrai que ce musicien habite Bruxelles, et que cette circonstance le mettait, aux yeux de la direction et du public, à peu près dans les mêmes conditions d'infériorité que s'il avait été tout bêtement indigène, comme son collaborateur.

Quoiqu'il en soit, *Pierrot macabre* — c'est le nom du ballet de MM. Théodore Hannon et Lanciani — a été représenté, et, vous me croirez si vous voulez, il a obtenu un très vif succès.

Ce ballet devait être primitivement une pantomime, et il était destiné à la scène de l'Eden; on s'y serait donné les taloches et les coups de pied d'usage, au son d'une musiquette sans prétention, mais gaie. Puis, le projet fut modifié. La perspective d'être joués à la Monnaie changea les dispositions des auteurs; M. Hannon supprima ses taloches et ses coups de pied, et M. Lanciani pria la muse d'être de bonne compagnie. Je dois dire que le sacrifice fut moins dur pour M. Lanciani que pour M. Hannon, qui regretta fort de devoir donner de la tenue à ses héros.

Tel qu'il est resté, le sujet de Pierrot Macabre est fort joli. C'est une variation nouvelle sur le thème ancien des amours de Pierrot et de Colombine. Colombine est morte; on l'enterre; Pierrot se désole. Mais bientôt apparaît une fée tentatrice, Lætitia, qui lui offre des consolations si charmantes qu'il finit par céder... Pierrot infidèle l'O décadence des mœurs l'o qui était prévu arrive: Colombine, qui n'était qu'en léthargie, le surprend en flagrant délit. Dispute; bataille avec des polichinelles rivaux, mort de Pierrot, qui ressuscite à son tour... dans les bras de Colombine.

Sur ce livret ingénieux, M. Lanciani a écrit une partition gracieuse, piquante par moments et quelquefois expressive, surtout dans les premières scènes. On a remarqué plusieurs pages qui, sans avoir peut-être la couleur et la curiosité de détail qu'on aurait pu y mettre, ont de la verve et de l'esprit, avec çà et là quelques réminiscences. La Marche funèbre des Pierrettes, le pas des Araignées et celui des squelettes ont été particulièrement applandée

Par malheur, le maître de ballet, M. Hansen (j'oubliais de vous dire que l'affiche donne aussi M. Hansen comme auteur du livret) voulant probablement justifier sa part de collaboration, a cru bon d'insinuer, au beau milieu de cette histoire alerte, un énorme et lourd divertissement, tout ce qu'il y a de moins divertissant, et de forcer M. Lanciani d'écrire pour cela une musique... ad hoc. Il paraît que M. Saracco tenait absolument à paraître là-dedans, avec un costume de clown épouvantable à voir, et à esquisser des pirouettes choisies qu'il tenait en réserve depuis longtemps: les auteurs n'ont pas voulu refuser ce petit plaisir à M. Saracco, - et à M. Hansen, qui n'a pas douté, d'ailleurs, un seul instant de l'excellence de sa petite farce. Cette petite farce, le public l'a prise, en effet, assez bien; M. Saracco ayant eu la bonne fortune de se flanquer par terre, ç'a été pour lui un vrai triomphe.

C'est M. Hansen, déjà nommé, qui a joué le rôle de Pierrot, en remplacement de M. Paul Legrand, qui avait été engagé pour le créer. Il a mis beaucoup de gestes, beaucoup de grimaces, et le tout, avec quelque bonne volonté, a pu fort bien passer pour de l'expression. Et puis, M. Hansen nous a donné un Pierrot original et inattendu, un Pierrot avec des moustaches.

Quant à M<sup>me</sup> Rossi (Colombine), elle a été,comme d'habitude,étourdissante et délicieuse; elle danse comme un ange et elle est jolie comme deux. L. S.

# v a riétés

D'une des principales villes d'Italie, nous parvient la correspondance suivante:

Dans toutes nos premières villes, le violoniste helge M. César Thompson transporte, émeut, enchante le public : l'enthousiasme est général, et vraiment il y a de quoi. On ne parle que de son violon, on ne s'occupe que de lui. Et il passe froid,impassible,sans s'émouvoir,sans jamais sourire, comme un esprit d'un autre monde, d'un monde plus élevé,plus pur, plus beau, sans se soucier de nous, sans nous voir, je crois, sans s'apercevoir même de notre enthousiasme, ni de tout ce qui l'entoure. A moi du moins, il fait cet effet là: il me semble, quand il joue, qu'il doive voir et entendre quelque chose qu'il n'est pas donné aux autres de voir et d'entendre. Ah! comme j'aimerais savoir co qu'il pense, ce qu'il ressent, ce qui se passe dans son âme, pendant qu'il parle ce divin et harmonieux langage.

Sa Berceuse scandinave, une fine et délicate composition qu'il exécute, comme tout son immense répertoire, d'une façon admirable, m'a fait connaître une Légende scandinave, assez étrange pour mériter d'être rapportée, et dont le héros a une frappante ressemblance avec le grand artiste liégeois. C'est pour cela que je vous la transcris telle qu'elle m'a été contée.

Est-ce cette fantastique  $L\'{e}gende$  qui a inspiré à M. Thompson sa Berceuse, ou est-ce M. Thompson et son magique violon qui inspirerent la  $L\'{e}gende$ ...

Je ne sais. Demandez à M. Thompson lui-même. Quoi qu'il en soit. voici la *Légende* :

"Dans la nuit profonde du ciel bleu, sur la terre blanche de neige, une étoile d'or tomba en sillonnant l'éther d'une traînée lumineuse. Au même instaut, un enfaut parut sur la surface de la terre. D'où venait-il, et comment? Mystère l

Le génie de la Musique, passant près de lui, le vit, s'arrêta, le recueillit, et le berçant tendrement dans ses bras, lui chanta une douce chanson qui l'endormit souriant et heureux. La Musique, alors, l'embrassa au front, en murmurant: "Tu n'aimeras que moi!, et elle le déposa sur la terre. La neige instantanément se transforma en un berocau de candides perce-neige. Et l'enfant continua son paisible sommeil, bercé par la carressante cantilène de sa première amie.

Les années s'écoulèrent, l'enfant grandit, et devint jeune homme; mais rien au monde ne le faisait sourire, rien n'effaçait la tristesse de sa pâle figure, rien ne pouvait arracher son esprit à l'invisible vision, ni son âme au désir ineffable et poignant d'entendre encore le chant harmonieux qui l'avait assoupi la première nuit. Le monde extérieur n'existait pas pour lui, la joie ne lui souriait pas; l'amour même n'avait pu le séduire. Il vivait seul, taciturne, froid et tremblant, comme en son berceau.

Un jour, une blonde vierge qui se mourait d'amour pour lui,—indifférent à tout et glacé,— le fit appeler à son chevet, pour le voir une dernière fois et lui dire le dernier adi eu. Il vint, tristement ému; mais elle-mêmella belle amoureuse, ne put faire palpiter ce cœur endormi. "Je meurs pour toi, lui dit-elle, mais toi qui n'as pu m'aimer vivante, tu m'aimeras morte. Quand j'aurai expiré, coupe toi-même une de ces blondes tresses; avec elle tu foras un instrument dont le son te parlera au cœur et te rappellera mon éternel amour. Adieu! mon corps meurt, mais mon âme immortelle reste à toi pour taimer et te consoler toijours!, elle dit et expira.

Le jeune homme, blanc et glacé comme la pauvre morte, coupa pieusement les cheveux d'or et les adapta en guise de cordes à une espèce de violon fabriqué par lui-même.Lorsque la nuit arriva, les étoiles scintillèrent tremblantes sur le tombeau de la vierge, et tont à l'entour, le silence et la paix régnèrent; mais lui s'en vint au tombeau avec son nouvel instrument, et là, il commença de jouer. Alors, il s'opéra un prodige: - Le monde extérieur, le monde réel disparut des yeux et de l'esprit du jeune homme et un autre monde, tout resplendissant de céleste lumière, lui apparut. Une onde de divine harmonie se dégagea des cordes frémissantes sous ses doigts, un souffle d'enthousiasme, de bonheur, d'ivresse et d'amour envahit son âme. C'était bien là le chant qui l'avait bercé enfant dans l'extase du paradis! Le gazon encore frais sous lequel dormait le beau corps de sa jeune maîtresse, se couvrit de candides perce-neige, et la douce vision de sa première nuit lui apparut. C'était bien elle, la divine Musique, vivante, palpitante, belle comme une déesse, qui lui souriait amoureusement, et comme alors lui disait: Tu n'aimeras que moi! - Et c'étaient les mêmes traits et le même sourire de la vierge morte d'amour pour lui. Ainsi se confirmèrent ses prophétiques paroles; c'était une âme véritablement éprise qui lui parlait en ce magique instrument et lui répondait avec le même langage, - le langage des âmes et des anges.

Depuis cette nuit-là, le jeune musicien est heureux. Il vit et aime dans un monde plus élevé, plus pur, plus beau qu'aucune chose mortelle. Mais qui peut dire d'où il vient, dans quelles sphères il vit, où il ira. "V. de A.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 26 mars 1828, à Bruxelles (Waux-Hall), Henri Vieuxtemps paraît pour la première fois devant le public de cette ville avec ce programme que nous copions textuellement:

GRAND CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL donné par le jeune Henri Vieux Temps (sic), âgé de sept ans (il en avait huit).

Première partie.—1. Ouverture: 2. Air varié pour le violon, par Fontaine, exécuté par Henri Vieux Temps; 3. Air chanté par M...; 4. Fantaisie pour cor, par Gallay, exécutée par M. Bertrand, 1<sup>er</sup> cor solo du théâtre royal.

Deuxième partie. — 1. Quatuor pour quatre cors, exécuté par les élèves du Conservatoire; 2. Trio des Chevaliers de la fidilité pour piano, violon et violoncelle, par Lafont, exécuté par Henri Vieux Temps et les deux enfants de M. Batta, professeur de cette ville; 3. Air chanté par M...; 4. Souvenir du Simplon, airs suisses, variés pour le violon par Lafont, exécuté par le petit Vieux Temps.

Dans les Souvenirs du «petit Vieux Temps » nous trouvons ceci à propos de ce concert :

« A Bruxelles, je connus le père Batta et ses fils. L'ainé (Alexandre) avait douze ans et jouait du violoncelle; le second (Laurent) touchait le piano, et à nous trois, nous faisions furore avec un trio de Lafont, intitulé les Chevaliers de la fidélié; à nous trois, nous n'avions que 25 ans! (1). Cela devait être drôle. " (Voir surplus Henri Vieuxdemps, sa vie et son œuvre, par Maurice Kufferath, Bruxelles, Roze, p. 58.)

Le 27 mars 4854, à Sinay (Flandre orientale), naissance d'Edgard Tinel, directeur de l'Ecole de musique religieuse de Malines; il y remplaça Lemmens, mort en 1831. – Sa cantate de Klokke Roeland, qui lui valut, en 1877, le grand prix de composition, dit Prix de Rome, est considérée jusqu'ici comme sa meilleure production.

 $-\,$  Le 28 mars 1860, à Bruxelles (théâtre de la Monnaie),  $2^{mc}$  et dernier concert de Richard Wagner, sous la direction du maître ; le premier ayant eu lieu le samedi 24.

Le programme des deux concerts comprenait l'ouverture du Vaisseau-Fautôme (der Fliegeaute Hollowader); la Marcho des nobles, l'introduction du troisième acte, le chœur des pèlerins et l'ouverture de Tannhauser; l'introduction, la marche des fiançailles et la fête nupitale de Lohengrin.

Le Guide musical (numéro du 29 mars 1850) fut le premier dans la presse bruxelloise à exprimer son sentiment sur la musique de Wagner. Il disait: "Certains loustics parisiens avaient tendu un piège à la bonne foi du public belge en appliquant par dérision à la musique de Wagner la qualification de "musique de l'avenir.", Les myopes prement volontiers les presbytes pour des visionnaîres: le bon mot avait fait fortune dans la patrie du calembour. "Musique de l'avenir!", Cela répondait à tout, comme autrefois « tarte à la crôme! » Aujourd'hui, nous pouvons dire que la musique de l'avenir est de belle et bonne musique du présent; nous n'en roulons d'autre preuve que la rapidité électrique avec laquelle elle a été saisie au vol et comprise à première audition....

Richard Wagner vient de recevoir en Belgique ses lettres de grande naturalisation; les concerts donnés et, pour ainsi dire, improvisés sous sa direction, ont obtenu le succès lo plus éclatant. La salle de la Monnaio a été convertie momentanément en salle de concert; nous comptons bien que, rendue à sa destination, elle ne tardera pas a ser'ouvrir pour l'épanouissement du drame comme elle s'est prêtée à l'expansion de la musique de Tamhauser et de Lohengrin. »

<sup>(1)</sup> Le calcul n'était pas juste; Vieuxtemps, né en 1820, avait huit aus, Laurent Batta, né en 1817, en avait enze, et son frère Alexandre, né en 1816, en avait douze: Total 31 ans.

— Le 29 mars 1821, à Paris, le Maître de chapelle de Paër. — Cet opéra, en France, ne se joue plus qu'en province. A Bruxelles, depuis le 29 novembre 1821, il n'a guère quitté le répertoire du théâtre de la Monnaie, et, en octobre dernier, la belle voix du haryton Boyer a remis en grande faveur la partition du maëstro, à la double lyre italienne et française.

— Le 30 mars 1875, à Saint-Josse-ten-Noode, lez-Bruxelles, décès de M™ Pleyel, —née Marie-Félicité-Denise Moke.—Elle était née à Paris, le 4 septembre 1811.

Son beau talent avait conservé jusqu'à la fin toutes les grâces exquises de la femme en ravissant à la nature masculine le secret de sa force, de sa puissance, de sa profondeur d'expression. Elle avait joint, pour ainsi dire, la philosophie artistique à cette adorable poésie qu'elle possédait si blue.

La classe de piano que M<sup>me</sup> Pleyel avait dirigée au Conservatoire de Bruxelles, était arrivée promptement à un grand éclat et a produit de remarquables élèves. Elle y a été remplacée, par M. Augusto Dupont.

 Le 31 mars 1752, à Rohrau (Autriche), naissance de François-Joseph Haydn.
 Il est mort à Vienne, le 31 mai 1809.

Comme créateur du nouveau style de la symphonie et du quatuor, Haydn ouvrit des chemins nouveaux au développement de la musique instrumentale. La fécondité de son invention tient du prodige. On connaît de lui 118 symphonies, 88 quatuors, 24 tries, 19 opéras, 5 oratorios, 163 compositions pour le baryton (espèce de violoncelle), 24 concortos, 15 messes, 44 sonates pour le piano, des chansons, des canons, 385 accompagnements de mélodies écossaises, etc.

Le savant archiviste, C.F.Pohl, de Vienne, a publié, en ces dernières années (1875-1892), chez Breitkopf et Haertel, à Lelpzig, une monographie de Joseph Haydn, ouvrage remarquable qui doit avoir quatre volumes et dont les deux premiers ont seuls paru jusqu'ici.

— A Moscou, le 1° avril 1880, décès de Henri Wieniawski, ancien professeur au Conservatoire de Bruxelles. — Il était né à Lublin (Pologne), le 10 juillet 1835.

En parlant des violonistes contemporains, Vieuxtemps, dans ses Souvenirs, dit ceci de Wieniawski:

"Parmi les modernes, je le préfère mille fois, avec tous ses défauts, sou mauvais bras, sa manière de jouer vite, son manque de noblesse. Au moins, il rachète ses imperfections par d'immenses qualités, beaucoup de chaleur, de brillant, de l'éclat, de la hardiesse dans ce qu'il ose hasarder et ce qu'il réussit souvent. Il a del originalité, une manière à lui de saisir, de comprendre, de présenter les choses. C'est un vrai artiste enfie, un compositeur distingué..., »

.

Une piquante anecdote relative aux récents concerts de Hans de Bulow à Saint-Pétersbourg.

On répétait sous la direction de M. de Bulow un fragment de Glinka. Dans un trait de clarinette, Bulow crut remarquer une erreur, un fa naturel au lieu d'un fa dièze. Il pria en conséquence l'instrumentiste de rectifier, mais celui-ci répondit que la partition portait un fa naturel et que tonjonrs il avait joué fa naturel. Grande colère de Bulow qui r'entend pas qu'on lni appreune le contre-point. Echange de paroles aigres douces. Finalement de Bulow obtient le fa dièze désiré.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Les protessenrs du Conservatoire s'émurent de ce qu'un étranger osât relever des erreurs dans une partition de Glinka, le maitre russe par excellence, le grand compositeur national, le Beethoven de la Néva; tant et si bien que le récit de l'incident vint aux preilles du grand due Constantin.

Grand amateur et fin connaisseur en musique, le grand duc

Constantin est, on le sait, l'ordonnateur des fêtes musicales à Saint-Pétersbourg.

Il dépêche un courrier à M. de Bulow, avec l'ordre de respecter le texte de Glinka.

On juge du dépit de l'irascible et mordant chef d'orchestre, mais il n'y avait pas à barguigner, il fallait se soumettre.

M. de Bulow se soumit, mais en jurant de se venger.

En effet, le lendemain, an beau milieu du concert, au moment du fameux trait de clarimette, on vit M. de Bulow se tourner vers l'instrumentiste.

" Monsieur, dit-il, à haute voix, veuilloz jouer fa naturel... par ordre supérieur. "

#### &#\$**\$\$\$\$\$\$\$**

# Nouvelles Diverses

# **B**ELGIQUE

#### BRUXELLES ET PROVINCE.

Jeudi dernier, le Cercle artistique avait cédé sa jolie salle de concert à M. Charles De Bériot, le charmant pianiste que l'on sait M. De Bériot y a donné une audition de quelquesunes de ses œuvres, avec le concours d'excellents artistes qui n'ont rien épargne pour les faire valoir: MM. Colyns, Van Styvoort, Agniez, Ed. Jacob, Vanderheyden et Duhem.

Un quatuor pour piano et instruments à cordes a été justement apprécié comme une œuvre d'un style élevé, ingénieusement travaillée dans la manière de Brahms. On a surtout goûté l'adagio et le scherzo.

Un septuor inédit pour piano, trompette obligée, quatuor à cordes et contrebasse, a fait moins d'effet, non qu'il soit moins intéressant — la sérénade est originale et curieuse mais peut-être parce que l'anteur n'a pas écrit assez " en dehors " les parties concertantes.

M. Charles De Bériot s'est produit aussi comme soliste en exécutant avec la verve et le charme qu'on lui connaît d'élégants et brillants morceaux de salon.

Le quatuor Hermann-Coelho Van Hamme-Jacob a donné lundi (salle du Palais des Beaux-Arts) une très intéressante soirée de musique russe qui se composait de deux quatuors de Glazounow et de Borodine, de fragments d'une suite Concertante de M. César Cui, enfin de petites pièces de piano de M. Boris Scheel, un compositeur russe établi, on le sait, à Bruxelles. Cette audition a eu un très vif succès. Il y avait foule, car cet intéressant programme exocique devait piquer la curiosité de tous les artistes. Le quatuor de M. Borodine a été très goûté; c'est une œuvre poétique et sérieuse; mais on a surtout applaudi la charmante suite de M. Cui que MM. Herman et Degreef ont joné avec talent. On a fait aussi un excellent accueil aux pièces de piano de M. Boris Scheel qui a trouvé en M. Degreef un interprète de virtuosité transcendante et de charme séduisant.

Le succès de cette audition a été si vif qu'on en a demandé séance tenante une seconde audition.

Ø

Le même soir, Mie Jeanne Jansen donnait, dans les salons de l'hôtel de Flandre, la soirée qui avait d'abord été annoncée pour le jeudi précédent. L'excellente pianisté;a vivement intéressé son auditoire d'élite par le charme et la virtuosité de son ieu.

A côté d'elle on a applaudi la jolie voix de Mile Célestine

Laurent, qui a dit à ravir du Godard, du Bizet et du Gounod, quelques jolies pièces de violoncelle, chantées sur son instrument, par Edouard Jacobs, enfin M. Dumon, l'émiuent flûtiste qui s'est surpassé dans le trio pour piano, flûte et violoncelle de Weber, et dans une série de petites pièces de Bach, Hændel et de M<sup>me</sup> Jansen. Bref, charmante et très intéressante soirée.

⊗

En même temps que M<sup>me</sup> Vanda van der Meere se faisait entendre à la salle du Cercle d'escrime, M<sup>ne</sup> Marie Poirson donnait à la salle Pleyel—67, rue Royale—une intéressante matinée à laquelle assistait un auditoire très choisi.

Le programme comprenait de la musique belge, française, russe, suédoise et allemande, toute une collection de mélodies charmantes, un fragment d'opéra, le bel *Ave Maria* de Benoit.

Parmi les œuvres françaises, il faut citer spécialement les tromance et l'Abandonnée, L'Abandonnée, très bien dite par M<sup>10</sup> Poirson, a été redemandée, mais nos préférences restent pour la Vièille romance, dont la reutre est amende de la façon la plus heureuse et produit le plus charmant effet.

M<sup>11</sup>e Poirson a fait applaudir chacun des numéros de ce programme si varié; c'est dire suffisamment quelle est l'intelligence de la musicienne et la souplesse de son talent.

La cantatrice a été fort bien secondée par M<sup>ue</sup> Hoberechts, qui accompagne avec art ot discrétion. La virtuosité de cette dernière pianiste a été vivement appréciée dans la tarentelle de Moskowski.

Ø

On n'imagine pas l'empressement du public pour les concerts d'Antoine Rubinstein, à Bruxelles. Il y a des demandes de place venues de Groningue et de Lille, sans parler de celles de la province belge.

A ce propos, on nous demande de divers côtés où il faut s'adresser pour retenir des places.

Voici la réponse :

Jusqu'au 90 mars, on souscrit aux trois concerts en série ou isolés, chez M. Devleeschouwer, 95, rue des Deux-Eglises, à Bruxelles. Le 30 mars, la souscription sera terminée, et l'on pourra se procurer des places isolées chez le concierge de la Grande-Harmonie, où les concerts auront lieu.

ॐ

M. Rodolphe Hétrebois, l'auteur du poème de Conrad de Rapsbourg, mis en musique par M. Julien Simar, n'est pas content de l'appréciation du Guide sur son œuvre, et il nous écrit pour nous le dire.

M. Rodolphe Hétrebois est sans doute très jeune; il saurait sans cela qu'on n'écrit jamais de lettre sous le coup du dépit. M. Hôtrebois se fourvoie davantage en invoquant le droit de réponse pour nous demander l'insertion de sa lettre. In n'y a pas lieu. En convoquant la presse à l'audition de son euvre, il a provoqué lui-même les appréciations de la critique. Tant pis pour lui si celles-ci ne le satisfont pas. Mais il ne lui est pas permis de suspecter l'impartialité des juges auxquels il s'est adresse.

M. Hêtrebois nous annonce la publication prochaine de son poème. Nous l'attendons avec intérêt et curiosité.



#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 15, Ernani et le Petit Faust; mercredi 17, les Sonnettes et la Doctoresse; vendredi 19, Robert le Diable; dimanche 21, Ernani et les Braconniers.

La semaine a été marquée par une reprise d'Ernani, donnée lundi au bénéfice de notre fort ténor M. Doria.

La représentation a été assez terne, par suite de l'indisposition du baryton, M. Pélisson; mais dimanche, l'exécution a été meilleure, sans offrir cependantrien departiculièrement Intéressant. Signalons ici on passant une assez étrange modification du livret: au dénoûment bien connu du drame de Victor Hugo que le librettiste avait conservé à l'opéra, on en a substitué un autre qui doit plaire aux âmes sensibles: grâce à l'intervention de Charles-Quint, don Gomez se laisse fléchir et Ernani épouse Elvire, pour finir on reprendle chœur: Pardon pour tous, un dernier sacrifice. Ce changement, devons-nous ajouter, n'a pas été sans soulever de légitimes mécontentements parmi les abounés. Mentionnons encore une bonne représentation de comédie donnée mercredi par les acteurs du théâtre de Lille.

On anuonce pour bientôt la première représentation d'un grand-opéra inédit: la Reine des Fées; l'auteur en est un amateur qui s'est déjà fait connaître dans le monde musical sous le pseudonyme de Paul Dacosta.

P. B.

#### LIÈGE.

#### LE FESTIVAL LISZT.

La cité de Grétrya un beau chapitre de plus à ajouter à son histoire musicale: la manifestation offerte dans la salle de l'Emulation à l'illustre compositeur Franz Liszt,par le Cercle choral de cette société. Cette fête a parfaîtement réussi,

Le programme, cela va sans dire, était entièrement composé d'œuvres du maître. L'empressement avec lequel le public s'est rendu à cette fête, les ovations et les respectueuses manifestations dont les instrumentistes et le chœur ont comblé le génial artiste, ont prouvé que l'idée était heureuse. C'est à la messe dite de Gran et qui remplissait toute la première partie du concert, qu'est allé un des plus vifs succès de la soirée.

Cette messe, merveilleux poème qui traduit avec une conviction religieuse communicative et un enthousiasme irrésistible le texte du drame sacré, a produit une suite d'impressions pieuses, émouvantes et d'une profondeur indéfinissable.

Liszt, très satisfait de l'exécution de sa messe, a complimenté les solistes M<sup>mes</sup> Fick-Wéry et A. De Saint-Moulin, MM. Caillet et Davreux qui se sont acquittés de leur tâche de la manière la plus remarquable.

Les chœurs et l'orchestre, sous la direction de M. Hutoy, se sont distingués, indépendamment de la beauté des voix féminines, surtout par un bel ensemble.

Le public a accueilli l'œuvre et le compositeur avec de bruyantes acclamations qui se sont plus vivement accusées encore lorsqu'une députation de la commission administrative du Conservatoire, composée de M. le chevalier Gustave de Mélotte-de-Moffaerts, de M. Habets, ayant à leur tête M. Radoux, directeur, est venue lui remettre une couronne en feuilles d'or, entrelacées de rubans aux couleurs nationales belges et autrichiennes, surmontée des armes de la Hongrie. Cette manifestation a vivement ému Liszt. M. Radoux, directeur du Conservatoire, a prononcé à cette occasion une courte allocution.

« Cher et illustre Maitre, a-t-il dit, votre présence dans les murs de la cité de Grétry est à la fois un grand honneur pour la ville de Liège et un événement artistique considérable. Le Conservatoire royal de musique, représenté ici par son conseil d'administration et son directeur, a voulu joindre son hommage à ceux qui vous sont adressés, en vous offrant cette couronne. Acceptez-la, cher et illustre Maitre, comme un gage de notro profonde admiration. "

Inutile d'ajouter que ces paroles et les quelques mots de remerciement du héros de la fête ont de nouveau provoqué une explosion de bravos de toute la salle,

La seconde partie de la fête a révélé au public liégeois le beau talent de M<sup>ac</sup>Falck-Mehlig, pianiste dont la réputation vous est connue. Elle a ébloui le public par sa virtuosité. Elégance, netteté, fermeté, célérité du jeu, rien ne manque à l'artiste. Elle a joué deux compositions de son maître: le second concerto en la et la fantaisie hongroise. Le public a été émerveillé par co feu d'artifice musical et a fait à la sympathique artiste un énorme succès. Ce succès a été partagé par la cantatrice M<sup>10</sup> de Saint-Moulin, dans les lieder de Liszt: Ballade du roi de Thulé (Goethe), S'il est un charmant gazon (V. Hugo). La voix de contralto de cette intelligente artiste, d'une pureté et d'une justosse irréprochables, sa diction très fine, sa prononciation claire ont gagné la sympathie de tous les auditeurs.

Pour terminer les impressions multiples du concert Liszt qui avait attiré plusieurs notabilités étrangères, la commission des concerts de la société d'Emulation a eu l'heureuse idée d'offrir le lendemain dans les salons gothiques de l'hôtel Mohren,un banquet par souscription qui avait réuni les sommités de l'art et de la science.

A la table d'honneur, présidée par Liszt, se trouvaient à côté de M. Pety de Thozée, gouverneur de la province et de M. d'Andrimont bourgmestre, M<sup>me</sup> d'Andrimont, présidente d'honneur du cercle choral de l'Emulation; le président du comité musical, M. Habets; M. Hacken, membre du comité musical; le directeur du Conservatoire, M. Radoux; M<sup>mes</sup> de Saint-Moulin et Fick-Wéry; M<sup>me</sup> Falk-Mehlig, la renommée virtuose pianiste, M. Hutoy directeur des concerts de l'Emulation.

Au dessert, M. Habets a porté un toast très brillant et très heureux dans lequel l'orateur a condensé les rares qualités qui distinguentLiszt des autres musiciens et lui assurent une place d'honneur parmi les plus illustres représentants de l'art.

Ce toast a été très applaudi et le maître s'est levé pour y répondre.

Un second toast, en vers s'il vous plaît, a été porté au nom de la presse et des amis de l'art, par M. Edouard Van den Boorn, le critique d'art bien connu du journal la Meuse (1).

(1) C'est tout un poème, trop long pour que nous le roproduisions à cette place: Il a du reste paru dans la Mease du 20-21 mars. Nous n'on citerons que ces queiques strophes, curtemement réussies, oile poète après avoir chanté le virtuose, parle avec émotion de Lisat comme compositeur.

Tes ouvrages d'alors qui se pressent en foule Sont jetés tour à tour dans un tout nouveau moule. Tels sont tes concertos, dont le plan, la beauté Font luir avec éclat ta personnalité... Des chefs-d'œuvre d'autrui, faisant les paraphrases, De ton grand nom encor tu raffermis les bases. De ces arrangements, de ces transcriptions, Ta main magique aussi fit des créations ! Non content de ce lot, ton âme inassouvie Aborda le domaine appelé symphonie. Mais tu veux un programme et de riches sujets Qui pour ton art divin te semblent les mieux faits. Ta grande intelligence, à la vaste envergure, Avec les maîtres seuls des beaux vers se mesure. Tes poèmes sont pris aux chantres réputés. Et tes riches sujets à leur œuvre empruntés. En ces vers incomplets, nous ne pouvons redire Tous les noms éclatants des maîtres de la lyre. On voit au milieu d'eux Gothe et Victor Hugo Le divin Lamartine et l'immortel Tasso. Pour rendre leurs tableaux, traduire leur parole Ton génie avec eux dans l'espace s'envole. Et là, vos harpes d'or unissant leurs accents Répandent dans les airs leurs accords frémissants! . . . . . . . . Un jour, pour consacrer la grande basilique De Gran, on te demande une Messe en musique. Et bientôt un chef-d'œuvre, échappé de ta main, Concourut dignement à l'office divin. Ton génie y prouva qu'après Beethoven même Un Liszt éloquemment traita le même thème. Cette messe chantée à l'Emulation De son haut goût aussi forme la sanction.

Il y en a ainsi toute une colonne de la Meuse.

(N. de la R.)

A la fin du banquet, la société les disciples de Gretry, dirigée par M. Delsemme, est venue donner une sérénade dans laquelle on a entendu deux beaux chœurs: Germinal, de M. Riga, et les Chasseurs de chamois, de M. Hutoy, interprétés avec un ensemble remarquable et digne d'éloges. Liszt est sorti de la salle pour aller complimenter les chanteurs et féliciter le directeur et le président M. Keppenne. Liszt, pendant le cours du hanquet, a fait à plusieurs reprises le tour de la salle, disant un mot agréable ou spirituel tantôt à l'autre des commensaux.

Liszt, très enchanté de cette belle soirée, est retourné vers dix houres au château d'Argenteau.

Il est parti jeudi matin pour Anvers d'où il s'est rendu directement à Paris.

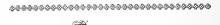
Samedi dernier, le Conservatoire a donné son deuxème concert annuel. Le programme se composait du troisième acte des Troyens de Berlioz, de la cantate d'église de Jean Sébastien Bach, Actus tragicus (Gottes zeit) et de la symptonie scandinue de Frédéric Cowen, compositeur anglais, enfin de divers morceaux de violoncelle joués par le jeune violoncelliste M. Schröeder, professeur au Conservatoire royal de Leipzig.

Il faudrait, pour analyser toutes les beautés que renferme l'œuvre de Berlioz et celle de Bach. citer un à un les morceaux qui les composent; nous devons nous contenter, afin de ne pas dépasser les limites qui nous sont imposées, de constater que les solistes, M=e Fick-Wéry, M¹ee de Saint-Moulin, Joachim, MM.Verhees, Davreux, Boussa, Delreye, ont chanté avec une rare perfection, et que l'orchestre et les chœurs, composés de 400 exécutants, sous la direction de M. Radoux, ont droit à tous les éloges.

La symphonie en ut mineur de Cowen, ainsi que les œurres précébentes, que l'on entendait pour la première fois à Liège, ont été très goûtées. La partition du jeune compositeur anglais est écrite avec une conscience, une conviction artistique peu commune. Le premier morceau rappelle, sans l'imiter, la manière de Mendelss ohn. L'andante ravissant, plein de poésie, est intéressant d'un bout à l'autre; bien que la phrase initiale soit tratiée en canon et très développée, as polyphonie, très nourrie, reste constamment claire. Le scherzo est, de l'avis unanime, la page maîtresse. C'est délicieux et plein de charme. Le finale, très caractéristique, sans être à la hauteur des autres parties de l'œuvre, débute par un thème d'une rare énergie et dont l'orchestration dénote la main d'un maître.

Une des grandes attractions de ce beau concert était M. Schröeder. Ce violoncelliste, qui a obtenu un succès complet, est un talent de premier ordre. Il joint à une surprenante virtuosité, un sentiment très délicat. On oublie, en l'entendant, qu'il accomplit des prodiges de mécanisme, tant on est sous le charme d'un jeu simple, d'une pureté de son sans égale. On l'a acclamé et rappelé à plusieurs reprises.

JULES GHYMERS.



RANGER

#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 23 mars 1886.

Un début presque inopiné a eu lieu hier à l'Opéra, celui du jeune ténor Muratet dans Franst. M. Muratet qui sort du Conservatoire, avait été engagé à l'Opéra-Comique, où il se rongeait un peu les poings, M. Carvalho ne lui faisant rien faire. Arrivé presque au terme de son engagement, il s'entendit avec la direction de l'Opéra, et il répétait depuis quelque temps à ce théâtre sans que personne n'en sût rien et s'en doutât à la salle Favart. C'est il y a une quinzaine de jours seulement qu'on apprit tout d'un coup la nouvelle de son prochain début dans Faust, et c'est hier qu'il s'est produit pour la première fois. Il serait difficile et peut-être injuste de le juger sur cette unique épreuve, tellement le jeune artiste était étranglé par la peur. Sa voix, que nous savions déjà d'un joil timbre et d'une heureuse couleur, est agréable et suave dans les notes élevées; mais le médium laisse à désirer comme puissance et comme solidité. Quant au comédien, il a chez lui beaucoup à faire jencore. Attendons-le à un nouvel essai.

La pièce que les Bouffes-Parisiens viennent de nous offrir sous ce titre original: Joséphine vendue par ses sœurs, n'est point une parodie, mais une contre-partie comique de la légende biblique de Joseph vendu par ses frères. Joséphine est la onzième des filles de la veuve Jacob, une vénérable portière de la rue du Château-d'Eau. Sa jolie voix l'a fait admettre au Conservatoire, et sa mère, qui rêve pour elle un avenir brillant, lui sacrifie toutes ses sœurs, qui la jalousent naturellement. Celles-ci veulent, sinon la perdre, du moins l'éloigner. Elles commencent par rendre leur mère furieuse, en lui apprenant qu'un camarade de classe de Joséphine, le jeune baryton Montosol, a su se faire aimer d'elle et voudrait l'épouser. Làdessus, colère de la veuve Jacob, qui a pour sa fille des ambitions invraisemblables, et dépit de celle-ci, qui, peu habituée aux brutalités dont sa mère l'accable tout-àcoup, accepte alors en secret, sur le conseil de ses sœurs, un engagement que lui offre pour le théâtre du Caire un vieux diplomate turc, Alfred Pharaon, qui retourne en Egypte et qui l'emmene avec lui.

Le second acte se passe en effet en Egypte, où Joséphine, quoique installée dans le sérail d'Alfred Pharaon, reste vertueuse et repousse toutes ses avances, attendant avec impatience le jour de son début, qui n'arrive jamais. Ce qui arrive, c'est la mère Jacob, qui, grâce aux économies de Montosol, a pu s'embarquer à Marseille avec ses onze filles restantes et venir à la recherche de la fugitive. En dépit des précautions d'Alfred Pharaon, la mère retrouve sa fille, et le vieil amoureux. ne pouvant autrement en venir à ses fins, demande à l'ex-portière la main de Joséphine. Celle-ci refuse, mais sa mère, dont l'ambition se trouve enfin satisfaite, la décide en lui apprenant le mariage de Montosol, ce qui la met hors d'elle et lui fait accepter par dépit celui qu'on lui offre. Mais voici venir à son tour Montosol, qui a appris l'infidélité de sa maîtresse et qui vient la lui reprocher. Rupture, explication, raccommodement, puis surprise des deux amants par Pharaon, qui veut faire jeter le baryton aux crocodiles, après l'avoir fait tout d'abord empaler, mais qui finit cependant par lui pardonner.

Le troisième acte nous ramène à Paris, où Alfred Pharaon, chassé et exilé par le khédive pour avoir trop négligé les affaires de l'Etat au profit de ses amours, est revenu avec Joséphine, avec la mère Jacob, avec ses onze belles-sœurs, avec Montosol, et enfin avec son fils Putiphar. Il va sans dire que tout s'arrange pour le mieux, et que Pharaon renonce à son projet de mariage pour laisser Montosol épouser Joséphine, tandis que son

fils Putiphar épouse lui-même la jeune Benjamine, la dernière et la plus futée des filles Jacob.

Cette pièce est alerte, vive, amusante et gaie, semée de quelques mots fins et spirituels, et exempte des grivoiseries et des plaisanteries déplacées, dont les cultivateurs du genre opérette ne sont pas assez sobres d'ordinaire. Je crois que son succès sera vif; mais il faut constater que la musique n'y contribuera guère, car elle est d'une faiblesse insigne et d'une nullité absolue; elle porte le nom de M. Victor Roger, un ancien élève de l'Ecole de musique religieuse, aujourd'hui courriériste théâtral au journal la France, qui ne semble pas destiné à un brillant avenir. Bien que son ancien maître, M. Raoul Pugno, un vrai musicien, l'ait aidé de son expérience, il n'a pu donner la vie à ce qui n'existait pas. Heureusement, le livret de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré peut se soutenir tout seul, et l'on doit ajouter qu'une interprétation excellente pourra puissamment aider au succès. Les artistes qui jouent dans Joséphine vendue par ses sœurs sont Mme Mace-Montrouge, Miles Jeanne Thibault et Mily-Meyer, MM. Maugé, Piccaluga et Lamy. Tous méritent ARTHUR POUGIN. de sincères éloges.

On nous écrit de Strasbourg:

Au dernier concert d'abonnement de l'Orchestre municipal, le succès a été pour le violoniste Léopold Auer, professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, qui a joué le concerto en la mineur de Goldmarck, l'adagio du 9° concerto pour violon, de Spohr, une tarentelle de sa propre composition, une danse hongroise, de Brahms, et la délicieuse berceuse de César Cui.

Le second soliste de ce concert, M. Haiser, est un jeune ténor américain, fixé à Francfort, où il étudie l'art du chant à l'école de Jules Stockhausen. M. Haiser a un organe prodigieusement étendu, qui a beaucoup d'analogie avec le timbre des solistes de la chapelle Sixtine de Rome. C'est ainsi qu'il a pu chanter sans difficulté l'air du Messie, de Handel: O du, die Wonne verkündest, qui est, comme on sait, écrit pour voix d'alto. L'audition de M. Haiser a été un sujet de curiosité, fort légitime du reste.

Liszt est arrivé samedi soir, à 7 heures à Paris, par l'express de Bruxelles. Il a été reçu à la gare du Nordpar une délégation de la société hongroise de secours mutuels, ayant à sa tôte M. Munkaczy, président, et M. Ujzab, vice-président, et par plusieurs artistes et amis personnels.

A la descente du train, M<sup>me</sup> Munkaczy a offert à l'illustre musicien un magnifique bouquet de roses.

Des "eljen "vigoureux ont retenti; le maître paraissait très ému.

Dans la salle d'attente,  $\operatorname{MM}$ . Colonne et Lamoureux lui ont adressé quelques paroles de bienvenue.

Il a donné le bras ensuite à Mee Viardot qui l'a conduit, entre deux haies de curieux et suivi de toute la colonie hongroise, jusqu'à la voiture de M. Munkaczy qui l'attendait. Liszt est descondu à l'hôtel de Calais, rue des Capucines.

Le maître, caché dans le fond d'une loge de face, assistait dimanche au concert Colonne, où l'on exécutait son poème symphonique, les Préludes.

Pendant l'entr'acte, le célèbre compositeur a été reconnu et salué par les applaudissements de toute la salle, debout, aux cris répétés de : "Sur la scène! sur la scène! »

M. Colonne s'est alors rendu dans sa loge et, quelques instants après, Liszt, très ému, apparaissait sur le théâtre, saluatt le public à trois reprises différentes, et regagnait sa place faisant la sourde oreille au cris de : "Au piano I, poussés par les assistants.

Une nouvelle ovation lui a été faite après l'exécution magistrale des *Préludes*. Nous avons dit que Liszt, après Paris et Londres. se ren-

drait à Saint-Pétersbourg.

Pas avant l'automne, dit l'*Indépendance*, car le grand-duc Constantin, qui l'avait invité, est en Crimée avec la cour.

Les directeurs de l'Opéra de Paris ont adressé samedi leurs cartes de visite dans un porte-cartes contenant 1,000 francs, à M=e Rose Caron, pour la remercier du dévouement qu'elle avait mis, la veille, à chanter les *Huguenots* sans répétitions.

M. F. Rummel est très fêté en Amérique, notamment à New-York, où il vient de donner à Steinway-Hall, plusieurs récitals, qui ont été très suivis. Le *Musical Courrier* publie à cette occasion le portrait et une biographie du jeune et brillant virtuose.

La · Société philharmonique de Vienne vient de faire entendre, à l'un de ses derniers concerts, la Damnation de Faust, de Berlioz, qui n'avait plus été donnée dans la capitale autrichienne depuis 1866. A cette époque, Berlioz, revenant de Russie, s'arrêta à Vienne et dirigea son œuvre, dont les répétitions avaient été préparées par Herbeck. Cette exécution fut pour Berlioz un véritable triomphe. On le couvrit de fleurs, on l'accabla d'ovations et de prévenances. Le souvenir de cet accueil enthousiaste fut la consolation de ses derniers jours. Trois ans après, il mourait à Paris. Cette fois la Dumnation n'a pas fait sur le public viennois autant d'impression qu'en 1866. Mais l'œuvre n'en a pas moins été vivement applaudie et très goûtée.

M. Nilsson vient de signer, par l'entremise de son impresario, M. Strakosch, un engagement en vertu duquel elle va faire une tournée d'adieux en Amérique. La célèbre cantatrice quittera l'Europe pour les Etats-Unis en septembre. Son engagement en Amérique part du 11 octobre.

Le Benvenuto Cellini de Berlioz a été joué à l'opéra de Carlsruhe le dimanche 21 mars.

Ignace Brull, l'auteur bien connu de l'opéra-comique la Croix d'or, vient de terminer un ballet qui a pour titre: Champagner Märchen (le conte du Champagne).

Une nonvelle académie de musique vient de s'ouvrir à Genève. Elle a pour directrice Mae Olga Cezano.

Le nouveau ballet de Manzotti, Amor, est acheté par les théâtres de l'Opéra de Vienne, l'Eden de Paris, le Victoria Theatre à Berlin, le Costanzi de Rome et le théâtre national de Prague

L'Oratorio Society de New-York vient de donner une exécution intégrale du Parsifal de Wagner sans décors ni mise en scène, en manière d'oratorio. Le Musical Courrier constate à regret que l'exécution, sous la direction de M. Dammrosch, n'a pas été à la hauteur de l'euvre et qu'elle a lai ssé beaucoup à désirer, bien que M<sup>ne</sup> Marianne Brandt chantât le rôle de Kundry. Le Parsifal de M. Auguste Kremer était, paraît-îl, aussi insuffisant que le Gurnemanz de M. Fischer, et l'orchestre manquait d'eusemble et de fini.

Johann Strauss partira ces jours-ci pour Saint-Pétersbourg, où il donnera sept concerts pour lesquels on lui alloue une somme fixe de 40,000 florins, soit 10,0000 francs. A part ses honoraires, Strauss sera défrayé de tout. Son voyage, son aipartement ot son entretien seront payés par l'impresario. Mais ce n'est pas fini. Mª Strauss et un ami intime, avec lequel le roi de la valse a l'habitude de faire tous les soirs sa partie de tarok, voyageront aussi au compte de l'impresario.

#### 

L'union des 'jeunes compositeurs belges donne sa deuxième séance, ce soir, jeudi, à 8 heures précises dans la salle de la Grande-Harmonie, avec le concours de Mite Maria Flament, cantatrice; M. Heuschling, baryton MM. Dumon, Guidé, Poncelet, Neumans, Morckx, professeurs au Conservatoire; M. Lerminiaux, violoniste; M. Jacob, violoncelliste; Mite Ossarion et Kavser, harpistes.

Concerts populaires. — Dimanche 28 mars, à 1 1/2 heure, au théatre de la Monnaie, troisième concert populaire, avec le concours de Mile F. Von Edelsberg et de M. Engel. Programme: 3° symphonie de Brahms. Air de la Clemenza di Tito de Mozart (Mile Von Edelsberg). — Introduction au 3° acté de l'Appollonide de Franz Servais. — Scène d'amour, d'après le poème de Baudelaire; le Jet d'eau de Franz Servais (Mile Von Edelsberg et M. Engel). — Adagio du 2° quintette de Mendelssohn (exécuté par tous les archets). — Fantaisie-Ouverture de J.Th. Radoux. — Air de Fidelio de Beethoven (Mile Von

Répétition générale, samedi 27 mars, à 2 heures et demie, dans la salle de la Société royale de la Grande-Harmonie.

Le concert de M. Camille Gurickx, qui a été remis par indisposition, aura lieu le vendredi 9 avril, à 8 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie. Les billets restent valables.

Mardi 6 avril 1886, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie, concert de M. Arthur Van Dooren, élève de Zarembski, pianiste, avec le concours de Mir Alphoniste Douilly, cantatrice et de M. Georges Müller, violoniste (élève de Joachim).

#### ~NÉCROLOGIE

' Sont décédés :

A La Haye, le 6 mars, à l'âge de 82 ans, S. W. Trip, amateur zélé de musique qui cultivait avec fruit le piano et l'orgue. (Notice *Art. mus. néerlandais.* d'E. Gregoir, p. 234).

— A Paris, le 17 mars, Louis Bordèse, né à Naples vers 1825, compositeur étonnamment prolifique, qui, à l'époque de la romance et du nocturne, avait obtenu d'énormes succès dansles salons pariséns. (Notice, Biogr. unit. des musiciens de l'étis, T. II. p. 27 et suppl. Pougin, T. I. p. 109).

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes maladies de poitrine

Gos pastilles sont préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tannus, avec les Sols des sources n° 3é et 18, sous controle médical. Ces séls, obtenus par l'évaporation des eaux des sources mentionnées, sont richment saturés d'acide carbonique, matière que ces deux sources referment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les sources et par conséquent aussi, leurs vertus curativés.

sources et par consequent aussi, leurs vertus curativos.

Cest avec le pius grand succès qu'ollos sont employées dans los
cas suivants: Catarrhes des poumons, catarrhes chroniques del a gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, surout si de telles affections sont accompagnées de cutarrhes des poumons. Se venéent dans toutas les
pharmactes. — Dépôt gén. p' la Bolgique : Delaces, Bruxelles.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,

## Se publie tous les Jeudis, Montagne de la INSERTIONS D'ANNONCES : LE NUMÉRO 0.50 La petite ligne . 10 00 . . . . . . . . . Beleique, un an . 1 00

25 12 00 La grande ligne FRANCE, un an . 27 CENTIMES

On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port eu sus). . 10.00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

OMMAIRE. — La Romance française, par Michel Brenet (Suite). — Variétés: Liszt à Rome, par Ernest Reyer. — Ephémérides musica-les. — La propriété littéraire et artistique en Belgique. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liège, Louvain. — Etranger: lettre de Paris, A. Pougin. Bibliographie wagnérienne, par Balthazar Claes. — Pétites nouvelles. — Concerts annoncés. — Nécrologie. SOMMAIRE.

#### LA ROMANCE FRANCAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE.

(Suite. - Voir le numéro 11),

Ninsi renfermée dans un cadre restreint et dans des usages étroits encore, la romance eût été condamnée à la plus invariable monotonie, si l'on n'avait laissé au talent du compositeur le soin d'en modifier les nuances selon le sujet du poème. C'est encore le baron Thiébault qui va nous dire combien de genres différents avaient su s'introduire dans ce moule si modeste :

Une romance guerrière ou héroïque, c'est-à-dire consacrée à un sentiment tendre et à un sentiment énergique, élevé ou véhément, doit être mâle et ferme, quoique gracieuse; une romance de chevalerie doit avoir, par son chant comme par ses paroles, le caractère du temps auquel elle est censée appartenir; une romance pastorale doit également être naïve de pensée, de style et de chant, et doit conserver la délicatesse qui est son premier charme, en évitant la fadeur qui est son écueil : une musette, qui demande à peine une pensée ou une image par couplet, doit avoir un chant court, simple, mélodieux, et soutenu par une basse qui, par la répétition continuelle de la note fondamentale, imite le bourdonnement de la musette même: les troubadours doivent avoir, quant à l'air et aux paroles, le ton expressif, 22 original et tendre de leurs fondateurs; et toutes les autres romances doivent être pures quant au chant, et naturelles quant au style. L'air d'une romancene sera donc bien fait que lorsque, sans secours étranger, il pourra faire juger du sujet, du sens et du temps des paroles; de même que les paroles seront toujours meilleures, à proportion qu'elles seront susceptibles d'un chant plus distingué et mieux caractérisé (1). "

A la manie gréco-romaine du Directoire s'était mêlée bientôt une prédilection singulière pour un moyen age plus ou moins authentique, et c'était cette mode nouvelle qui, s'étendant à toutes les formes de l'art. avait fait des troubadours des sujets de romances, d'opéras et de pendules; en fait de romances, il nous serait facile d'accumuler les citations: le Troubadour de Fabry Garat, le Troubadour de Blangini, le Troubadour captif de Pacini, le Troubadour suppliant de Melle Jadin, le gentil Troubadour de Mansui, le discret Trouba dour de Romagnesi, le voyage du Troubadour de Garaudé, le Rendez-vous du Troubadour de Lamparelli, étaient loin d'être seuls en leur genre. Pour plus d'exactitude historique, les poètes avaient inventé une sorte de parler nègre, qui passait pour ajouter à leurs couplets un grand attrait de couleur locale, et dont le procédé consistait surtout à supprimer les articles et les pronoms : en voici du reste un échantillon emprunté au sixième recueil de Domnich:

Faire voudrais, belle Marie, Comme faisaient beaux troubadours, Oni doucement coulaient la vie A célébrer tendres amouis. Dirais, pensant à mon amie, Dont les doux yeux causent tourments : Tourment d'amour charme la vie, Tourment d'amour plait aux amants

L'auteur des paroles a modestement gardé l'anonyme, de même que le poète d'Azélie, une autre romance de Domnich:

> Plus neverrai cette tendre Azélie. Plus n'entendrai son parler savoureux, Plus ne verrai sa bouche coralie, Mo rire, hélas! du ris tant amoureux.

Un recueil périodique de musique qui paraissait vers la fin de l'empire, s'appelait le Journal des Troubadours; un autre, qu'on publiait à Saint-Pétersbourg, était intitulé le Troubadour du Nord; un magasin de musique du boulevard des Italiens, où l'on vendait les romances nouvelles, avait pour enseigne: Aux Troubadours.

Si de la composition nous passons à l'exécution, nous ne trouvons pas chez le général Thiébault moins de renseignements intéressants." La manière de chanter

" les romances mérite, nous dit,-il, une grande atten-" tion ", car une interprétation insuffisante peut en annuler tout le charme: " Pour être bien chantée, la "romance demande non-seulement beaucoup de talent, " mais même le sacrifice apparent d'une grande partie de ce même talent. Vouloir briller en chantant une , romance est gâter sans profit la romance que l'on " chante (1)., Une voix pure, de la simplicité, du sentiment, de la grâce et du naturel, une déclamation parfaite, une habileté consommée dans la respiration, une justesse irréprochable dans l'attaque des notes, un respect absolu du texte et de la mesure, l'art de fondre les nuances, par dessus tout un goût exquis et assez de modestie pour ne pas chercher à se faire valoir hors de propos, enfin une tenue, une physionomie même, appropriées à ce que l'on chante, toutes ces qualités sont indispensables et ne constituent que " les règles les plus essentielles., On ne peut donc pas s'étonner, quand l'auteur nous apprend que la perfection est rare et que dans toute sa vie il n'a pas rencontré six personnes qu'il voulût citer comme dignes de servir de

Il y a même un chapitre sur " les personnes susceptibles d'entendre des romances et de les juger ". Chacun n'en est pas digne, et l'auteur avoue même " qu'il est difficile de réunir plusieurs personnes qui sachent " ou aiment les entendre ". Ces conclusions, bien faites pour être méditées par les maîtresses de maison quise piquent de donner des soirées musicales, s'appliquent aussi bien aujourd'hui aux chefs-d'œuvre de l'art moderne, qu'autrefois aux troubadours et aux pastorales. Autres temps, mêmes mœurs, et le groupe moqueur et babillard du tableau de M. J. Worms n'a fait que changer de costume depuis les beaux jours de la romance.

(A continuer.)

MICHEL BRENET.

## VARIÉTÉS.

#### LISZT A ROME

M. Ernest Reyer consacre à Franz Liszt une partie de son dernier feuilleton du Journal des Débats. Nous en extrayons le délicieux récit qu'on va lire d'une entrevue du maître hongrois avec l'auteur de Sigurd, alors jeune et sans grande notoriété:

" J'étais à Rome, et cela remonte assez loin, lorsque Liszt, à l'aide d'un changemont d'habit, se fit une personnalité nouvelle. Le grand virtuose se consacrait désormais à l'art religieux et devenait l'abbé Liszt. Une princesse étrangère, dont Berlioz a inscrit le nom à la première page de sa partition des Trogens et à laquelle j'avais eu l'honneur d'être présenté, me dit un jour : allez au Vatican et demandez Liszt, qui habite l'appartement de Monseigneur de Hohenlohe : il sera charmé de vous voir, et en le voyant vous serez peut-être surpris. J'allai au Vatican et ne fus pas surpris le moins du monde de voir Liszt en soutane. C'était le secret de Polichinelle, et depuis que j'étais à Rome, à l'ambassade comme à la villa Médicis, on ne parlait que de la conversion ou, pour mieux dire, de la prise d'habit de l'illustre pianiste. Liszt

fumait; il m'offrit un cigare et, tandis que je m'étendais dans un fauteuil, lui se promenait, envoyant des bouffées de tabac tantôt à la Sainte-Vierge, tantôt à Notre-Seigneur, dont les figures en terre cuite étaient placées aux deux angles opposés de l'appartement. Je me souviens même qu'ayant dit à Liszt: Ne craignez-vous pas que l'odeur du tabac n'incommode ces augustes personnages ? il sourit pieusement; et j'ajoutai; Au fait, c'est peut-être pour eux comme une variété d'encens. Nous causâmes longtemps, parlant beaucoup plus de Berlioz dont Liszt était l'ami que de Wagner, dont il n'était pas encore le disciple, ni le beaupère, à ce que je crois. (1) Et la conversation était des plus agréables avec cet aimable homme, qui disait les choses les plus intéressantes, et vous faisait croire que vous en disiez aussi, tant il semblait mettre d'intérêt à vous écouter. Au bout d'une heure, le troisième cigare étant éteint, il me demanda si je voulais bien l'accompagner. Son manteau d'abbé était sur une chaise, il le prit, le tourna et le retourna sans parvenir à distinguer l'envers de l'endroit : défaut d'habitude. Je lui dis qu'ayant servi la messe et fréquenté les sacristies dans mon enfance, comme enfant de chœur amateur, je parviendrais peut-être à placer convenablement le vêtement sur ses épaules. Le ciel m'inspira. Mais voyez quel scandale ç'eût été si le nouvel abbé se fût promené dans Rome avec un manteau mis à l'envers, comme le bon roi Dagobert mettait sa culotte.

" Tout en causant, j'avais dit à Liszt qu'à la fin de mon séjour à Rome je devais aller à Bade diriger un grand concert international, sur le programme duquel figureraient les maîtres les plus illustres de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Il vensa sans doute à la Hongrie, mais ne m'en souffla

mot. La question était réservée.

" Je partis pour Naples, Amalfi, Castellamare, et j'allai jusqu'à Pæstum, non pas pour y cueillir des roses : depuis longtemps, il n'y en a plus. La réverbération du soleil sur la poussière blanche de la route m'avait presque aveuglé et, à mon retour à Rome, je fus condamné, après avoir inutilement usé de plusieurs collyres, à passer huit jours dans une chambre obscure. Liszt venait me voir presque chaque jour; nous restions ensemble de longues heures et je lui savais un gré infini de ses visites. Le programme de mon concert international me préocupait ; je lui offris, sachant bien que j'allais au devant d'un désir qu'il n'osait m'exprimer, d'y faire figurer un de ses Préludes. (2) Ma proposition fut acceptée. Avant mon départ, et aussitôt qu'il me fut permis de sortir, nous nous rencontrâmes quelquefois à la villa Torlonia, chez le comte Henri d'Ideville, alors secrétaire de l'ambassade francaise, et c'est là, dans l'intimité, que je l'entendis jouer du piano pour la première fois. Ce n'était déjà plus, oserai-je l'avouer ? l'incomparable virtuose qui traînait à son char tant d'enthousiastes et tant de victimes. Il ne m'éblouit pas plus par la vélocité de son doigté qu'il ne me charma par la pureté de son style.

» Le concert de Bade, donné dovant un auditoire très cosmopolité et très nombreux, fut fort brillant. On y applaudit Liszt dans le redoutable voisinage de Wagner et de Berlioz. A quelque temps de là, le maître m'écrivit, ayant je ne sais quoi à me demander. Tout ce que je sais, c'est que les Préludes ayant été joués, il n'était pas le moins du monde question des Préludes et qu'il m'appelait dans sa lettre; " Mon cher Monsieur, "le lui répondis: " Monsieur l'abbé ", et là s'arrêtèrent nos relations. »

<sup>(1)</sup> M. Reyer se trompe. Liszt reçut les ordres mineurs au mois d'avril 1865 à Rome. Sa fille Costma citte encore, il est vraj, Maré de Bulow, mais longtomps avant cette épeque, en 1850, il avait dirigé à Weimar Lohengrin et écrit sa brochure bien connue sur Lohengrin et Tannhâtser parue en 1852.

<sup>(2)</sup> M. Ernest Reyer emploie ici une expressien impropre. Liszt n'a pas écrit plusieurs Prétudes, mais plusieurs poèmes symphoniques, dont l'un est intitulé les Prétudes d'après la méditation de Lamartine qui inspiré le musicien. (N. de la R.)

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 2 avril 1800, à Vienne, premier concert public donné par Beethoven.— Le programme porte :

Aujourd'hui, mercredi 2 avril 1800, M. Louis Van Beethoven aura l'honneur de donner au Théâtre Impérial et Royal et à son bénéfice une grande Académie de musique.Les morceaux exécutés seront les suivants:

1. Une grande symphonie du feu Kapellmeister Mozart; 2. Un air de la Création du Kapellmeister impérial Hayden (sic) chanté par M<sup>16</sup> Sala ; 3. Un grand concerto pour le piano-forte, composé et exécuté par M. Louis Van Beethoven; 4. Un septuor pour quatre instruments à cordes et trois instruments à vent, humblement dédié à S. M. l'impératrice, par M. Louis Van Beethoven, et exécuté par MM. Schuppanzich-Schreiber, Schindlecker, Baer, Nickel, Matauschek et Dietzel; 5. Un duo de la Création de Hayden (sic), chanté par M. et M<sup>16</sup> Sual; 6. Improvisation sur le piano-forte par M. Louis Van Beethoven; 7. Une nouvelle symphonie à grand orchestre, composée par M. Louis Van Beethoven.

Billets pour loges et places réservées, chez M. Van Beethoven, au Tiefen-Graben, n° 241, 3° étage, et au bureau du local du Théâtre.

Le prix des places est au tarif ordinaire. — Le concert commencera à 6 heures 2.

De ce concert on ne connaît qu'une courte appréciation de la Gazette générale de la Musique qui se publiait à Leipzig. L'on y dit que "le concerto renfermait de nombreuses beautés, que le septuor était écrit avec beaucoup de goût et de sentiment, que l'improvisation de Beethoven sur le piano était magistrale, et que dans la symphonie on avait remarqué beaucoup d'art, de nouveauté et une grande richesse d'idées. Seulement, de l'emploi trop fréquent des instruments à vent, il résultait que la symphonie était plutôt un morceau d'harmonie qu'une œuvre véritablement orchestrale. "

- Le 3 avril 1879, à Bruxelles, reprise de l'Épreuse villageoise de Grétry.— Succès très vif et très mérité, pour la musique et ses nouveaux interprètes: Soulacroix, Lefèvre, Mªe-Warnots et Ismaël. Comme toutes les œuvres fortes, quelles que soient leurs prétentions, l'Épreuve villageoise porte on soi de quoi défier les outrages du temps.
- Le 4 avril 1812, à Paris, Jean de Paris, de Boièldieu.—
  La dernière reprise au théâtre de l'Opéra-Comique (7 uovembre 1856) a été pour le début du baryton Stockhausen.— La partition parut quelque peu caduque, on y retrouva néanmoins la netteté, l'esprit et la grâce qui caractérisent la manière de Boièldieu. Ces dernières qualités. Richard Wagner les a reconnues dans un de ses écrits quand il dit: "l'aimable esprit chevaleresque de l'ancienne France semble avoir iuspiré à Boièldieu sa délicieuse musique de Jean de Paris, car la vivacité et la grâce naturelle de l'esprit français sont empreintes surtout daus le genre de l'opéra-comique. "
- M. Em Kastner, (Wiener Musikalisehe Zeitung, n° du 13 mars 1886) prend les paroles de Wagner pour épigraphe d'un article très intéressant qu'il consacre à Jean de Paris. Ajoutons que le théâtre impérial de Vieune, tout récemment, vient de remonter avec grand succès l'œuvre du musicien français.
- Le 5 avril 1784, à Brunswick, naissance de Louis Spohr.

   Il est mort à Cassel, le 27 octobre 1850, et dans cette ville, en 1883, il lui a été élevé une statue en bronze.—Accompagné de sa femme qui jouait de la harpe, il se fit entendre le 25 janvier 1890, à Bruxelles, où il n'était pas encore connu comme violoniste. Les deux artistes eurent grand succès au théâtre de la Monnaie.
- " Talent lourd, massif, opaque, " dit Vieuxtemps daus ses Souvenirs.

Quant au compositeur, on peut s'en rapporter à ce jugement exprimé par Richard Wagner: "Les œuvres de Spohr ont, sans contredit, un caractère éminemment national, car elles remuent souvent les cordes les plus sensibles de l'âme; mais elles manquent absolument de ce contraste d'une certaine galeté naive, si séduisant dans les œuvres de Weber, et sans lequel toute œuvre dramatique devient monotone et insignifiante. »

- Le 6 avril 1872, à Bruxelles, le Vaisseau funtôme (adaptation française du Fliegende Hollender) de Richard Wagner.

   Le théâtre de Dresde en eut la primeur, le 2 janvier 1843, il a donc fallu près de trente ans au Vaisseau funtôme, pour venir de Dresde à Bruxelles. Vraisemblablement, il lui en faudra autant pour aller de Bruxelles à Paris. On le voit, ce n'est pas sans raison qu'on a donné aux œuvres wagnériennes le surnom de musique de l'avenir...
- Le 7 avril 1819, à Bellaire (province de Liège), naissance de Hubert Léonard, virtuose sur le violon, ancien professeur au Conservatoire de Bruxelles, anjourd'hui facé à Paris où il se consacre exclusivement à l'enseignement. "Il a su communiquer à ses élèves sa belle et puissante sonorité, qualité qui distingue éminemment l'école des violonistes belges de toutes les autres, « (Férns, Biogr. auti. des muss. T. V. p. 275.)
- Le 8 avril 1871, à Bruxelles, décès de Charles-Louis Hanssens, presque ignoré de la majorité du public qui n'a vu en lui et pendant longtemps, que le vaillant chef d'orchestro du théâtre de la Monnaie. N'égligé et méconnu de son vivant, quoique apprécié à sa valeur par les compositeurs et les musicologues les plus distingués de l'Europe, Hanssens attend encore son livre etsa statue. (Gustave Lacye, Fédération art.)

L'année précédente (1870), à cette même date du 8 avril, le monde des arts avait perdu Charles Auguste de Bériot.

#### 

#### LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE EN BELGIQUE.

La loi proclamant le droit d'auteur a enfiu été promulguée. Désormais, la propriété des œuvres d'art, le droit de l'auteur sur le produit de sa pensée est reconnu et protégé par la loi à l'égal de la propriété industrielle et commerciale. Il a failu plus d'un demi siècle pour que ce droit, proclamé en principe dès 1830, devint un droit réel, efficacement défini et protégé. C'est à M. Beernaert, ministre des affaires étrangères, que l'on doit l'achèvement de cette loi, qui était attendue et désirée depuis si longtemps. Dès son arrivée au pouvoir, il y a deux ans, il avait aunoncé la ferme intention de donner satisfaction aux vœux des artistes et des écrivains. Il trouva le travail aux trois quarts fait, il est vrai, mais ilaura eu le métite rare chez un ministre de n'avoir pas fait une promesse vaine et de 's'ètre exécuté lovalement.

La loi a paru au Moniteur belge du 26 mars 1886. Nous ne pouvons reproduire iei toute la loi, mais nous en extrayons les articles généraux qui définissent le droit d'auteur et ceux qui en règlent l'exercice en ce qui concerne les œuvres musicales

Voici d'abord les dispositions générales de la loi.

Art. 1\*\*. L'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique a seul le droit de la reproduire ou d'en auteriser la reproduction, de quelque manière ot sous quelque forme que ce soit.

Art. 2. Ce droit se prolonge pendant cinquante ans après le décès de l'auteur, au prefit de ses héritiers ou ayants droit.

Art. 3. Le droit d'auteur est mobilier, cessible et transmissible, en tout ou en partie, conformément aux règles du Code civil.

Art. 4. Les propriétaires d'un ouvrage posthume jouissent du droit d'autour pendant cinquante ans à partir du jour où il est publié, représenté, exécuté ou exposé.

Art. 5. Lorsquo l'envre est le produit d'une collaboration, le droit d'auteur existe au profit de tous les ayants droit jusque cinquante ans après la mort du survivant des collaborateurs.

Art. 7. L'éditeur d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme est réputé,

à l'égard des tiers, en être l'auteur. Dès que celui-ci se fait connaître, il reprend l'exercice de sen droit.

Art. 8. Le cessionnaire du droit d'auteur, ou de l'objet qui matérialise une œuvre de littérature, de musique ou des arts de dessin, ne peut modifier l'œuvre, pour la vendre ou l'exploiter, ni exposer publiquement l'œuvre modifiée, sans le consentement de l'auteur eu de ses syants cause.

Art. 9. Sont toujours insaisissables les œuvres littéraires ou musicales, tant qu'elles sont inédites, et, du vivant de l'auteur, les autres œuvres d'art, tant qu'elles ne sont pas prêtes peur la vente ou la publication.

Voici les dispositions qui concernent spécialement les œuvres musicales:

Art. 16. Aucune œuvre musicale ne peut être publiquement exécutée ou représentée, en tout ou en partie, sans le consentement de l'auteur.

Art. 17. Le droit d'auteur sur les compositions musicales comprend le droit exclusif de faire des arrangements sur des motifs de l'œuvre originale.

Årt. 18. Lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui se composent de panoles ou de livrets et de musique, le compositour et l'auteur ne pourront traiter de leur œuvre avec un collaborateur nouveau. Néanmoins, ils auront le droit de l'exploiter iselément par des publications, des traductions ou des exécutions publiques.

Enfin, les articles suivants sont relatifs à la contrefaçon et à la répression de celle-ci:

Art. 22. Toute atteinte méchante ou frauduleuse portée au droit de l'auteur constitue le délit de contrefaçon.

Coux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins pour être vendus, ou introduisent sur le territeire belge dans un but commercial les objets contrefaits sont coupables du même délit.

Art. 23. Les délits prévus à l'article précédent seront punis d'une amende de 26 francs à 2,000 francs.

La confiscation des ouvrages ou ebjets contrefaits de même que celle des planches, moules ou matrices et autres ustensiles ayant directement servi à commettre ces délits, sera prononcée contre les condamnés.

Art. 24. En cas d'exécution ou de représentation faite en fraude des droits de l'auteur, les recettes pourrontêtre saisies par la pelico judiciaire comme objets provenant du délit, et seront allouées au réclamant, à valoir sur les réparations l'ui revenant, mais seulement en proportion de la part que son œuvre aura eue dans la représentation ou l'exécution

Art. 25. L'application méchante ou fraudulouse sur un objet d'art, un ouvrage de littérature ou de musique, du nom d'un autour, ou de tout signe distinctif adopté per lui pour désigner son œuvre, sera punie d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 100 france à 2,000 frances ou de l'une de cos peines seulement.

La confiscation des objets contrefaits sera prononcée dans tous les cas.

Ceux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins ou introduisent eur le territoire belge, pour être vendus, les objets désignés dans le paragraphe premier, seront punis des mêmes poines.

La loi détermine dans ses articles 29 à 37 les conditions dans lesquelles s'exerce l'action civile résultant du droit d'auteur.

Citons encore l'article 38 relatif aux droits des étrangers :

Les étrangers jouissent en Belgique des droits garantis par la présente loi sans que la durée de coux-ci puisse, en ce qui les concerne, excéder la durée fixée par la loi belge. Toutefois, "ils viennent à expirer plus tôt dans leur pays, ils cesseront au même moment en Belgique.

Cette loi abroge toutes les dispositions antérieures relatives au droit d'auteur. Toutefois, par mesure transitoire, il ne sera porté aucune atteinte aux contrats sur la matière, légalement formés sous l'empire des lois antérieures. Les auteurs ou leurs héritiers, dont les droits exclusifs résultant de ces lois ne seront pas épuisés au moment de la publication de la loi nouvelle, seront pour l'avenir régis par celle-ci. Mais s'ils ont cédé la totalité de leurs droits, ceux-ci resteront soumis aux lois en vigueur au moment de la cession.

Telle est cette œuvre législative trop longtemps attendue.

## <del>@@@@@@@@@@@@@@@@@</del>

#### Nouvelles Diverses



BRUXELLES ET PROVINCE.

La troisième matinée des concerts populaires nous a reportés un peu en arrière, aux débuts de cette institution. Absence de chœurs; morceaux de chant et fragments symphoniques, en un mot programme coupé et mêlé. La séance n'en a pas eu moins d'intérêt et elle a paru plaire beaucoup.

Disons tout d'abôrd qu'elle a été l'occasion d'un très grand succès pour Mile von Edelsberg que le théâtre de la Monnaie a eue jadis parmi ses plus vaillantes artistes. On n'a pas oublié, à Bruxelles, combien elle était remarquable dans le rôle d'Ortrude de Lohengrin. Les campagnes théâtrales qu'elle a faites depuis en Italie et en Espagne ont mûri son remarquable talent sans entamer sa volx qui est restée très belle. Dans les airs de la Clémence de Titus et de Fidelio, son grand style et sa diction dramatique ont éte très admirés et très justement applaudis.

Le public a fait un accueil plus sympathique et plus chaleureux encore aux deux œuvres de M. Franz Servais qui figuraient au programme:l'introduction du troisième acte de son opera l'Apollonide, qui est aujourd'hui termi-né, et une scène dialoguée pour deux voix et orchestre d'après le *Jet d'eau* de Baudelaire, chantée par M<sup>11</sup> von Edelsberg et M. Engel.Ces deux numéros surtout avaient piqué la curiosité. Depuis bien longtemps, on parle de l'*Apollonide* et on ne la voit pas paraître. L'introduction du troisième acte est un fragment trop peu important pour permettre un pronostic sur l'ouvrage entier; et le Jet d'eau est une composition antérieure à l'opéra de M. Servais et conçue dans un tout autre sentiment. On n'en a pas moins été très heureux de voir se révéler dans ces deux œuvres une nature d'élite. Habilement orchestrées, concues dans un sentiment très poétique, elles ont un cachet de distinction qui ajoute au charme qui s'en dégage. Ce n'est la musique ni de tout le monde ni de tous les jours. Aussi cette épreuve trop courte a-t-elle donné à tous le désir plus vif de connaître enfin cette partition del'Apollonideque tous ceux qui l'ont parcourue regardent comme une très remarquable composition.

La partie symphonique du concert se composait de la troisième symphonie de Brahms, dejà entendue il y a deux ans, et de l'Ouverture fantaisie de M. Th. Radoux, directeur du Conservatoire de Liège.

La Symphonie: Une œuvre de haute et sévère inspiration, admirablement écrite et instrumentée, mais sombre et d'une tristesse qui navre ;

L'ouverture funitaisié: Un morceau brillant et bruyant, qui commence par une sorte de marche pianissimo dans la coulisse, traitée comme le choral de Tannhauser, qui continue par un allegro dans le style de la Muette de Portici, pour finir par un fortissimo sur la marche du début.

On assure que dans certaine ville on joue cette ouverture avec une porte qui s'ouvre et se ferme alternativement pour obtenir de la fanfare dans la coulisse l'effet de crescende et de decrescende voult par l'auteur. Elle pourrait ainsi servir d'introduction à la scène du Grondeur:

Il faut qu'une porte soil ouverte ou fermée.

M. TH.

L'Union des jeunes compositeurs a donné, jeudi dernier, sa deuxième séance.

Il n'y avait, inscrite an programme, aucune œuvre importante; des morceaux détachés, simplement; mais ces morceaux, pour n'être pas longs, n'en étaient pas moins intéressants. Les œuvres importantes sont raros, et les moyens d'exécution coûtent cher. Tout doucement, nos maêstri en herbe se font connaître, et, en attendant de frapper de grands

coups, frappent des coups habiles.

On a entendu, jeudi, un peu de tout, — de la musique d'ensemble, du violon, du piano et du chant. L'Air de ballet et le Mennet, de M. Léon Dubois, qui ont commencé le concert, ne sont pas ce qu'il y a eu de melleur; c'est joil, bien travaillé, mais cela manque de caractère. On peut exiger mieux de M. Dubois, et il mérite qu'on soit sévère. La Barcarolle et la Tarentelle pour piano, de M. Van Cromphout, ont paru faibles aussi; la première est d'une fantaisie excessive, et avec cela, travaillée laborieusement; la seconde, très difficile, manque de rythme, et le rythme, dame! dans une tarentelle, cela semble assez indisponsable.

Il y a énormément de qualités de facture dans les lieder de M. Degreef, Adieu et Désespérance, très bien chantés par M. Heuschling; je dirai même qu'il y en a trop: une tempête dans un verre d'eau. Même observation pour les pièces pour violon de M. Lapon, pour la Valse, pour piano, de M. Agniez, et surtout pour le Quatuor de M. Paul Lebrun. Cela vise excessivement haut, mais hors de propos; on sent partout la préoccupation de faire grand, la nostalgie de grands orchestres dans de grands concerts. Meux voudrait plus de sincérité et de simplicité, et un accent mieux en rapport avec le sujet. C'est, du reste, le défaut général aux jeunes compositeurs, toujours plus soucieux de prouver beaucoup que de prouver bien. L'expérience aidant, cela se calme... Quelquefois même, cela se calme trop!

M. Flon est, sous ce rapport, déjà maître de lui; ses deux mélodies, Prière et Bonjour Suxon, sont charmantes, simplement. La Chanson pour piano, de M. Agniez, est également très bien; elle dit ce qu'elle veut dire. Quant aux lieder de M. Jan Blockx, nous les avons conservés pour la fin, — c'est-à-dire pour la bonne bouche. Ils sont absolument délicieux. C'est frais, naif, gracieux, avec, dans la Fileuse, une note de passion un peu forcée peut-être aussi, mais très touchante. Voilà enfin l'œuvre de "quelqu'un. "Mue Flament les a chantés avec beaucoup de sentiment. L. S.

0

La société royale des Artisans réunis a donné, le 22 mars dernier, son grand concert annuel.

Lagrande attraction de la soirée a été la première audition à Bruxelles, de "Germinal, « chœur à voix d'hommes de François Riga. Ce bel ouvrage, supérieurement coécuté par la vaillante phalange des Artisans, a eu ici le même grand succès qu'il avait obtenu antérieurement à Liège, à Bruges, à La Haye ainsi qu'au grand concours de la ville de Lyon.

M¹¹º Hiernaut prêtait son concours à ce concert ; elle a dit d'une façon charmante l'air des *Noces de Jeannette*, ainsi que celui de *Si j'étais roi*.

0

Notre aimable et sympathique confrère, Louis Cattreux, le représentant à Bruxelles de la Société générale des auteurs dramatiques français, qui a pris une part si brillante aux débats sur la question de la propriété artistique et littéraire dans la presse, dans les congrès et devant les tribunaux belges, vient de recevoir la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, à l'occasion de la promulgation de la nouvelle loi.

0

La Société royale de chant, organisatrice du concours de chant d'ensemble, qui aura lieu à Verviers les 13 et 14 juin prochain, informe les sociétés intéressées que le délai d'inscription est prolongé jusqu'au 10 avril inclus.

ઐ

A partir d'aujourd'hui on peut se procurer des places pour le concert Rubinstein, chez Schott frères, Montagne de la Cour

#### ANVERS.

Au théâtre royal, on annonce pour le commencement du mois prochain un concert donné par la compagnie de musiciens russes, sous la direction de M. Dimitri Slawiansky.

A l'Alhambra, une troupe d'opérette de Paris, sous la direction de Monte Lefebure, a commencé vendredi une série de représentations par Lik, l'amusante opérette-comédie d'Alfred Hennequin, Albert Millaud et Hervé. Le succès a été complet, grâce à l'excellente composition de la troupe; aussi la salle était-elle très bien garnie, ce qui n'arrive pas tous les jours à Anvers.

Comme la direction M<sup>∞</sup> Lefebure assure qu'elle donnera successivement Lili, la Femme à papa, la Cosaque, Niniche, M<sup>10</sup> Nitouche et la Vie parisienne, il y a tout lieu de croire que ce succès persistera.

Samedi soir, la société royale d'Harmonie donnait son troisième et dernier grand concert de la saison. Elle s'était assuré à cette occasion le concours de M'le Céclie Mézeray, de votre théâtre royal, et de M. Léopold Auer violoniste de l'empereur de Russie. Ce concert a, certes, été le plus beau de la saison.

Je ne vous parlerai pas de M<sup>III</sup> C. Mézeray, car son superbe talent doit vous être suffisamment connu; quant à M. Auer, c'est eertes un des violonistes les plus remarquables qui se scient produit, à Anvers. Il a supérieurement exécuté le 9<sup>me</sup> concerto, de Spohr, ainsi qu'une Berceuse de César Cui, et deux morceaux de sa composition, qui ont fait obtenir au compositiour autant de succès qu'à l'exécutant. L'orchestre, sous la direction de son vaillant chef M. Alph. Lemaire, s'est vraiment surpassé, aussi bien dans la 3<sup>me</sup> symphonie de Mendelssohn que dans les autres morceaux et accompagnements.

Ce soir, la Société de musique donne un concert où on oxécute des chœurs saus accompagnement de Mendelssohn et de Kauffmann, et deux octuors pour instruments en bois de Beethoven. Les études pour la Damnation de Faust, de Berlioz, commenceront lundi prochain

#### GAND.

Grand-Théatre. — Lundi 22, M. Choufleury restera chez lui le.... et les Huguenots; mercredi 24, la Reine de Chypre; joudi 25, le Voyage de M. Perrichon et Guillaume-Tell: vendredi 26, le Voyage de M. Ferrichon et Galuthée; dimanche 28, le Petit Faust et la Reine de Chypre.

M. Van Loo, notre concitoyen, a continué à avoir du succès dans les Huguenots et dans Guillaume-Tell; la première de ces représentations était donnée au bénéfice de M. Febvre, qui a toujours fort bien rempli ses rôles dans la comédie et l'opérette, et qu'on a beaucoup applaudi dans la petite pièce d'Offenbach, qui servait de lever de rideau. La reprise de la Reine de Chypre n'a pas été très remarquable : Mme Sholgi y a montré de grandes qualités; malheureusement, sa voix a subi « des ans l'irréparable outrage. » Mile Garelli, notre autre contralto, s'est montrée charmante sous le costume de Pygmalion, de Galathée, et je regrette sincèrement de ne pouvoir en dire autant de la manière dont elle a chanté le rôle. Dimanche, M. Doria a été l'objet d'ovations fort chaleureuses; le public des galeries lui a offert une immense couronne qu'on a fait descendre sur la scène au moyen d'une corde, selon un ancien usage.

Le mardi 28 a eu lieu, en la salle du Cercle catholique, un concert de charité, avec le concours de plusieurs amateurs et de l'orchestre de symphonie des concerts de Bruxelles(?), sous la direction de M. F. Sennewald. Ce concert a fort bien réussi, et l'on a fait grand succès à Me la baronne Cv.Z.v.N., ainsi qu'à M. E. S. et à un jeune enfant, M. L. de B. do W., qui a révélé de très heurouses dispositions musicales dans les différents morceaux de piano qu'il a joués, et notamment

dans le concerto en *mi* bémol de Field, avec accompagnement d'orchestre.

Le samedi 27, la Société royale des chœurs offrait à ses membres une fort agréable soirée, où elle leur faisait entendre des artistes de premier choix: Mª Cornélis-Servais, cantatrice, M. Renaud, de la Monnaie, MM. Cornélis et Degreef, professeurs au Conservatoire de Bruxelles. Avec de tels éléments le concert ne pouvait manquer d'être goûté, et le public a apprécié tour à tour l'organe souple et sympathique de Mª Cornélis-Servais, la voix forte et bien timbrée de M. Renaud, le jeu fin et discret de M. Degreef. Ce beau concert a été de beaucoup supérieur aux précédents, et il est à souhaiter qu'on en ait de temps en temps de semblables; en attendant, il faut féliciter la commission qu'i l'a organisé, d'avoir procuré cette agréable soirée aux sociétaires. P. R.

#### LOUVAIN.

Le Cercle choral, que préside et dirige M. Emile Mathieu, a donné dimanche 21 mars son dernier concert, dont le programme était particulièrement intéressant. Le Cercle choral, accompagné de l'orchestre, a notamment fait entendre la Fille du roi des Aulnes, de Niels Gade, partition charmante, pleine de fraicheur et de poésie, dont l'exécution a été excellente de la part des chœurs et de l'orchestre. Les solistes étaient M. Byrom, Mie Hamaekers et Me de Saint-Moulin.

Dans le rôle de sir Oluf, M. Byrom a trouvé l'occasion d'un nouveau succès, confirmé par un chaleureux rappel, après le Testament, de M<sup>me</sup> Vandenstaepele, et les Chercheurs de trésors, de M. Mathieu.

M<sup>ne</sup> de Saint-Moulin, tout en restant cantatrice de grand art, travaille à assouplir et à étendre sa voix, comme elle l'a prouvé dans le grand air de Fidès, du *Prophète*. Le chemin parcouru depuis la dernière apparition de cette artiste parmi nous est considérable, et le public l'a constaté en lui faisant fête.

M<sup>10</sup>e Hamaekers n'avait qu'une part très ingrate dans le Roi des Aulnes, mais elle a pris une revanche brillante avec l'air de Charles VI et les variations des Diamants de la Couronne, qu'elle a chantés avec une étonnante netteté.

Dans la seconde partie du concert, M. Tonnelier, le très distingué pianiste amateur, a joué le concerto en ré mineur, de Rubinstein, un Nocturne de Schumann, la Pièce en la, de Scarlatti, et la Campanella, de Paganini-Liszt, qui lui ont valu un éclatants succès.

On a applaudi ensuite M<sup>11</sup> Carry-Ness, une jeune violoniste, qui a mis toute son âme dans la Fantaisie Appasionista, de Vieuxtemps.

Le dernier numéro du programme n'a pas été le moins goûté. C'était la Marche et le chœur des pélerins du *Tann*hauser, qui reste pour nous une des meilleures pages du

L'orchestre et les chœurs — ces derniers surtout — ont bien marché, et nous avons remarqué que M. Mathieu en est arrivé à pouvoir abandonner les masses vocales à elles-mèmes, au lieu de devoir — comme il y a peu de temps encore— les tenir suspendues à son bâton directorial: les troupes s'agnerrissent.

#### LIÈGE.

Le troisième concert du Conservatoire qui devait avoir lieu le 10 avril est remis au 17. On y entendra entre autres œuvres importantes un *Te Deum* de M. Radoux et probablement le célèbre planiste Eugène d'Albort.

ઐ

Avant de quitter la Belgique, Liszt a adressé un souvenir précieux à M. Ed. Vanden Boorn et à notre ami et confrère Jules Ghymers, professeur au Conservatoire de Liège, critique musical de la Guzette de Liège et correspondant du Guide Musical. Ces souvenirs sont deux portraits grand format et très ressemblants du maître accompagnés d'une dédicace des plus flatteuses,



## ETRANGER

#### FRANCE.

#### (Correspondance particulière)

Paris, le 30 mars 1886.

Décidément, ce uom de Liszt est fatidique, et où qu'il se produise, il est certain d'accaparer à lui seul l'attention et la curiosité publiques. Voici plus de soixante ans que Franz Liszt, tout enfant, encore inconnu, mais dejà virtuose prodigieux, arrivait à Paris pour la première fois, et excitait, grace à son talent précoce et merveilleux, une sensation bruyante, dont les échos devaient se répercuter bientôt dans toutes les parties de l'univers artistique. Depuis lors, au milieu des émotions, des incidents, des orages d'une existence étrange et singulièrement romanesque, il a parcouru triomphalement et à diverses reprises l'Europe entière, de l'est à l'ouest, du midi au septentrion, se faisant applaudir et acclamer partout, visitant tour à tour la Belgique et la Hollande, la Pologne et la Russie, la Bohême et la Hongrie, l'Autriche et l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Suède et la Norwège, et l'Allemagne, et l'Angleterre, et la Suisse, et la Turquie, ne laissant pas inexploré un seul point de ce vieux monde, qui n'avait pour lui que sympathie, tendresse, enthousiasme et admiration. Aujourd'hui, après de longs séjours faits en France à diverses reprises, après plusieurs années passées loin de ce pays où il laissa de si brillants souvenirs, ily revient tout à coup, et voici que rien n'est oublié, que les anciennes admirations se réveillent, et qu'on fait au glorieux artiste un accueil royal, une de ces réceptions triomphales, qui comptent dans la vie d'un homme, qu'on lui rend un de ces hommages publics et bruyants qui sont réservés à bien peu d'individus, et qui précipitent jusqu'à la violence, sous le poids des émotions, les battements d'un cœur septuagénaire!

A son arrivée ici, il y a une quinzaine de jours, Liszt a reçu l'hospitalité chez son compatriote et ami, le grand peintre Munkaczy, qui tout aussitôt donnait en son honneur une petite tête intime. Je dis " intime, " et pourtant plus de cinq cents personnes s'étaient rendues à cette occasion chez le célèbre peintre hongrois, dans les salons duquel on s'étouffait littéralement. Deux jours après, c'est-à-dire l'autre dimanche, Liszt assistait au concert du Châtelet, dont le programme, dressé en son honneur, contenait trois œuvres de lui : les Préludes, Orphée, et la 2º Rapsodie hongroise. Le public l'ayant aperçu au fond d'une loge, se mit à l'acclamer et à l'applaudir avec furie, et l'obligea à descendre sur la scène, où il fut l'objet d'une ovation enthousiaste. Le jeudi suivant avait lieu, à l'église Saint-Eustache, au bénéfice de l'œuvre des écoles libres, une exécution solennelle de la messe de Gran. Il avait présidé lui-mêmeaux répétitions, et il assistait, cela va sans dire, à la cérémonie. La foule était immense, on se pressait outre mesure dans la vaste église, et la recette en faveur de l'œuvre s'est élevée à plus de 50,000 francs. Enfin, dimanche dernier, tandis qu'on répétait au Châtelet le programme du dimanche précédent, M. Lamoureux, qui avait terminé la série de ses concerts, donnait à l'Eden un concert supplémentaire, dans lequel notre excellent Planté, arrivé tout exprès de Vienne, jouait, avec un immense succès, le concerto en la majeur de l'illustre maître.

Planté m'a raconté lui-même dans quelles conditions il s'était trouvé à ce sujet. Il y a quelque temps, dès qu'il eut connaissance du prochain voyage de Liszt en France, il avait écrit ici pour demander si l'on n'avait point l'idée d'organiser quelque fête en son honneur, et,le cas échéant, pour se mettre à la disposition de qui de droit et réclamer sa part de l'hommage rendu au maître. On lui répondit qu'il n'était question de rien. Sur ces entrefaites, appelé à Vienne pour y jouer à un grand concert donné par M. le comte Foucher de Careil, ambassadeur de France, Planté, passant par Paris pour se rendre en Autriche, s'informa encore au sujet de Liszt, apprit qu'il n'était question de rien et partit sans préoccupation. Arrivé à Vienne, et le jour même du concert pour lequel il était appelé, il reçoit une dépêche de M. Lamoureux lui demandant s'il consent à jouer, le dimanche suivant, un concerto de Liszt dans un concert supplémentaire qu'il donne en l'honneur du maître. Planté répond aussitôt télégraphiquement qu'il prendra le lendemain, l'express-Orient de façon à être à Paris mercredi soir. Il arrive, en effet, au jour dit, porteur d'une immense couronne de fleurs que l'ambassadeur de France lui avait confiée pour la remettre à Liszt; il trouve à la gare M. Lamoureux, qui l'attendait pour prendre avec lui les premières dispositions; dès le lendemain, il répétait avec l'orchestre, et dimanche, Liszt présent au concert, il exécutait son concerto avec un immense succès. A peine avait-il fait entendre les dernières notes, que Liszt, montant en voiture, se rendait au Châtelet, où se renouvelait pour lui le petit triomphe de la semaine précédente.

Ce n'est pas tout. Demain mercredi, Liszt a promis d'assister à la séance du cours de musique d'ensemble que M. Pasdeloup a ouvert cet hiver dans la salle Pleyel, séance dans laquelle on entendra Mme de Serres (Monțigny-Rémaury) et M. Louis Diemer, et le soir un grand banquet lui est offert au cabaret du Lion d'Or, banquet auquel assisteront, avec M. le comte Hoyos, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, nos hautes sommités musicales et quelques gens de lettres: MM. Ambroise Thomas, Gounod, Rever, Léo Delibes, Saint-Saëns, Massenet, Widor, Ernest Guiraud, Theodore Dubois, Joncières, Planté, Ernest Legouvé, Édouard Gondinet, Auguste Vitu, etc. Je vous rendrai compte de cette petite fête, à laquelle j'aurai l'honneur d'assister. Enfin jeudi aura lieu, à Saint-Eustache, une seconde audition de la messe de Gran, à laquelle Liszt a promis de se rendre, et le lendemain seulement il quittera Paris, pour se diriger sur Londres, où il est attendu pour l'exécution de son oratorio de Sainte Élisabeth.

Il m'a semblé que ce petit récit des faits qui ont marqué le séjour de Liszt, à Paris, n'était pas sans quelque intérêt, et c'est pour cela que j'ai sacrifié tous les menus incidents de la semaine musicale pour vous le donner aussi détaillé que possible. Le reste trouvera sa place dans ma prochaine lettre. Arrhur Pouein.

#### (Autre correspondance).

Paris, le 25 mars 1886.

Je demande aujourd'hui au lecteur la permission de faire un peu de bibliographie wagnérienne. - Depuis la nouvelle année, nous avons eu la réédition, dans un format nouveau, plus maniable et chez un nouvel éditeur (Perrin, librairie académique), d'un livre en deux volumes. le Drame musical de M. Edouard Schuré, paru en 1875, chez Sandoz et Fischbacher. A cette époque, alors que la Tétı ..ogie allaitêtre représentée à Bayreuth, l'ouvrage était précieux pour beaucoup de Français ne sachant pas l'allemand; il est resté pendant longtemps chez nous l'unique source de renseignements sur les œuvres du maître. surtout sur celles de la dernière manière. Des deux volumes, c'est le deuxième qui est consacré à Wagner; la réédition a permis de l'enrichir, ou plutôt de le compléter par une étude sur Parsifal. Le premier volume est en quelque sorte une longue préface au second : il y est question du développement historique de la musique et de la poésie; dans la partie musicale, on ne peut s'empê cher de remarquer une grave omission, celle du nom et de l'influence de Jean Sébastien Bach. Du reste, M. Edouard Schuré, très familier avec la littérature germanique, auteur d'une remarquable Histoire du Lied, a pris surtout Wagner par le côté exclusivement littéraire, ce qui rend son étude incomplète, et fausse parfois son jugement, comme dans ses conclusions sur Parsifal, auquel il préfère Lohengrin. Mais on relira avec plaisir ses analyses colorées des drames wagnériens, dont celle sur les Maîtres Chanteurs parue séparément avant la guerre dans la Revue des Deux-Mondes, est restée le modèle. Il est fâcheux que des erreurs matérielles aient subsisté dans cette réédition, ou s'y soient glissées. Ainsi M. Lamoureux n'a jamais été directeur des concerts du Châtelet, comme il est dit au renvoi de la page 9 du premier volume; et dans le passage d'Iphigénie en Tauride de Gluck où Oreste, dit : " Le calme rentre dans mon cœur,,, il n'y a pas le moindre pizzicato d'altos, ainsi que le prétend le renvoi de la page 270 du même volume.

Sous ce titre : L'œuvre dramatique de Richard Wagner, MM. Albert Soubies et Charles Malherbe viennent de publier chez Fischbacher un intéressant travail de vulgarisation, d'un interêt pratique supérieur à celui de l'ouvrage de M. Schuré, au point de vue d'une propagande plus vaste et plus immédiate. Là, l'équilibre entre l'aualyse littéraire et l'analyse musicale est mieux ménage. Ce petit volume élégant, conçu dans un esprit qu'on peut si l'on veut qualifier de bourgeois, rendra peut-être d'autant plus de services qu'il s'est défendu de vouloir viser trop haut. Une courte anecdote, empruntée à la conclusion, montrera dans quelle pensée de sympathique admiration le livre est écrit. " Certain soir, quelques intimes de Verdi s'entretenaient devant lui des questions relatives à l'art, et chacun donnait volontiers son opinion sur les hommes et les choses, lorsque le nom de Wagner ayant été prononcé, on se tourna, comme pour l'interroger, du côté de Verdi. Celui-ci, par un scrupule qui l'honore, évite habituellement de se prononcer sur le compte de ses contemporains ; pris à partie cette fois : Celui-là est un homme, " fit-il simplement..... ,

Pour faire suite aux Souvenirs de Wagner, traduits par Camille Benoît, et publiésil y a un an et demi, un nouveau volume du même traducteur est en préparation chez Charpentier; le titre, Musiciens, Fvètes et Philosophes, montre dans quel sens ont été choisis et groupés les extraits, pour la plupart inédits, qui composent le volume en question, appelé sans doute à un succès au moins égal a celui du précédent, si l'on remarque l'intérêt croissant qui s'attache chez nous aux idées du grand réformateur.

Sous ce titre, la Question Wagner, un intéressant article, sigué Alfred Ernst, vient de paraître dans le dernier numéro de la Revue contemporaine. Dans une première partie, toute de discussion, l'auteur réfute point par point la fameuse lettre de Mme Adam, et il a d'autant plus de mérite à le faire qu'il est d'origine alsacienne, affilié à la Lique des patriotes, et ami particulier de M. Déroulède. Dans cette première partie, un trait piquant à relever en passant: "Le cas de Wagner est celui de Mozart, de Weber; or, Don Juan et le Freischutz ont leur place au répertoire de l'Opéra, théâtre subventionné... Il est vrai que ces deux chefs-d'œuvre y sont massacrés avec une si rare conscience, qu'une telle exécution peut passer à certains égards pour une vengeance nationale. " - Dans une deuxième partie plus positive, M. Ernst examine les rapports entre l'œuvre de Wagner et notre art national, et conclut en faveur de l'exécution des drames wagnériens en France. Tout l'article est à lire.

#### BALTHAZAR CLAES.

Les journaux américains sont pleins des succès remportés par notre compatriote Ovide Musin, qui vient de se faire entendre dans plusieurs des grandes villes du nonveau monde. L'excellent violoniste liégeois, ancien lauréat du Conservatoire de Liège, ne compte plus ses succès tant ils se répètent.

Voici, au surplus, comment le journal le Sun rend compte du concert que l'éminent virtuose a donné réçemment à New-York: "M.Musin a prouvé qu'il est également supéricur dans la musique classique et moderne. Le public a été clarmé de la puissance et de la fantaisie de son jeu. Il a joué en martre le concerto de Beethoven, celui de Mendelssohn et l'air de Beach transcrit par Wilhelmy sur la quatrième corde. L'aisance avec laquelle il surmonte les difficultés les plus incroyables a entrainé toute la salle. Celle-ci a couvert l'artiste de frénétiques bravos. "

Pendant qu'en France on se refuse toujours à jouer Lohengrin, cette œuvre de Wagner obtient le plus éclatant succès à Madrid, où elle a atteint le chiffre de 15 représentations. Le patriotisme des Espagnols, bien que surexcité par l'affaire des îles Carolines, ne les a pas empêchés d'écouter avec impartialité une œuvre d'art qui restera l'une dos plus belles conceptions du siècle.

On écrit de Bayreuth que pour les répétitions de *Tristan* et de *Parsifal*, il y aura cinquante-cinq répétitions partielles, sans compter les répétitions d'ensemble avec les artistes du chant. L'orchestre qui participera aux fêtes de cette année est dès à présent formé.

Antoine Rubinstein vient d'être nommé grand-maître de la musique de Russie.

Ce titre, créé ponr lui par le czar, lui donne rang de maréchal de la cour.

J. Verhulst, directeur de l'école de musique d'Amsterdam et des concerts de Felix Méritis et de Cæcilia, vient de célébrer son 70° anniversaire de naissance. Il a été à cette occasion l'objet de manifestations flatteuses des artistes musiciens néerlandais. La société Felix Méritis a donné en son honneur une grande fête musicale dont le programme portait plusieurs œuvres de l'estimé compositeur à qui les Pays-Bas sont redevables en grande partie de leur développement musical actuel.

J. Massenet vient de diriger à Lille la première représentation dans cette ville de son Hérodiade. L'œuvre a été très chaleureusement accueillie. On a beaucoup remarqué Mille Marthe Duvivier dans le rôle d'Hérodiade qu'elle abordait pour la première fois, après avoir créé à Bruxelles et chanté ailleurs avec succès le rôle de Salomé. Le rôle de Jean créé par Vergnet était tenu par M. Cossira, fort ténor du théâtre royal d'Anvers. Les chœurs avaient été renforcés. Bref, tout avait été réuni pour faire de cette première d'Hérodiade à Lille une solennité artistique sans précédent.

## 

#### CONCERTS ANNONCÉS

Le concert de M. Camille Gurickx, qui a été remis par indisposition, aura lieu le vendredi 9 avril, à 8 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie.

Les billets restent valables.

6

Mercredi 7 avril, à une heure et demie, audition de musique religieuse à l'église des Carmes, au profit d'une œuvre de charité. Les exécutants sont: Mª Max de Villers-Grandchamps, M<sup>les</sup> Wirix et Bovy, M. Alphonse Mailly et un chœur de cent dames amateurs sous la direction de M. François Riga. On entendra diverses œuvres de Bach, Cherubini, Schubert, Mendelssohn, Lachner et Riga.

#### 

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Paris, Léon-Jean Jacquart, né à Paris le 3 novembre 1826, violoncelliste, professenr au Conservatoire, (Notice, Biogr. univ. des mus. de Fétis, suppl. Pougin, T. II. p. 17.

- A Paris, Jean-Louis Lebel, né à Paris le 7 février 1813, ancien professeur de solfège au Conservatoire, ancien chef de chœurs à l'Opéra-Comique.
- A Aix-la-Chapelle, le 18 mars, Christian-Félix Ackens, compositeur de lieder, président de l'Association chorale du Rhin.
- A Berlin, le 12 mars, Théodore Richter, né en 1824, mnsicien de chambre à la chapelle royale depuis 1846.

#### Pastilles minérales des EAUX DE SODEN

pour toutes maladies de poitrine Cas pastilles son préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tannus, avec les sels des sources n° 3 et 18, sous contrôle médical. Ces sels, obtenus par l'évaporation des eaux des sources mentionnées, sont richement saturés d'acide carbonique, natière que ces deux sources renferment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les

forment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes des pommons, catarrhes chroniques de la gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, suriout si de telles affections sont accomments des intestins, suriout si de telles affections sont accomments des propriets de la source de la

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



0.50

# RE DES NOUVELLES MUSICA

Se publie tous les Jeudis, Montagne de la

CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO 10.00 BRIGIOUE, un an . 25 12 00 FRANCE, un an . CENTIMES 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). .

"rg 1 00 La grande ligne On traite a forfait pour les grandes annonces. BRUXELLES: SCHOTT frères, 83, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & C10, 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

La petite ligne .

INSERTIONS D'ANNONCES :

SOMMAIRE. - La Romance française, par Michel Brenet (Suite). -Variétés: Le songe d'une nuit d'éte, par M.K.-Ephémérides musicales. - Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand. - Etranger: lettres de Paris: A. Pougin, Plutus, opéra-comique de Lecocq. Balthazar Claes: Liszt et Rubinstein. - Petites nouvelles. - Bibliographie, -Concerts annoncés. - Nécrologie.

#### LA ROMANCE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE.

(Suite. - Voir le numéro 13).

Cour désigner par un terme spécial les adeptes du genre, le baron Thiébault hasardait, presque en s'en excusant, un néologisme que Fétis essaya d'employer à son tour; c'est le mot romancier, aujourd'hm réservé uniquement à la littérature ; en 1813, notre écrivain s'en servait à la fois pour désigner les deux auteurs dont la collaboration constituait la romance: les romanciers poètes et les romanciers musiciens.

Nous n'avons à nous occuper ici que de ces derniers, et nous les passerons très brièvement en revue, car, comme il arrive d'ordinaire, c'est la partie biographique omi est la mieux connue dans l'histoire de la romance, Pour procéder selon l'ordre chronologique, il nous faut tout d'abord rappeler le nom de Garat ; les premières années de l'Empire furent la date de ses derniers succès; plus que tout autre, il avait contribué à mettre en voque la romance; ses admirateurs ne savaient plus quels termes employer ponr donner une idée de la perfection qu'il déployait dans l'interprétation de ces petites pièces. Lui-même en composait, dont le mérite musical n'a rien d'exceptionnel, mais qu'il transfigurait par son exécution. Malgré cette perfection décourageante, il n'était point de si méchant amateur qui ne pensât l'imiter en répétant après lui ces pages légères. Plus de trente ans après, les romances de Garat étaient encore souvent chantées, et Miel appelait " un vrai soupir de troubadour " celle qui commence par ces paroles : " Je t'aime tant! "(1).

Garat ne chantait pas que sa musique; Boieldieu, Pradher, Carbonel eurent tour à tour l'honneur de l'accompagner au piano, et le plaisir plus vif de l'en-

tendre chanter leurs propres mélodies. Les romances de Boieldieu, composées pour la plupart dans sa jeunesse et avant ses succès de théâtre, furent en quelque sorte le premier fondement de sa réputation. Devenu célèbre, le maître ne se montra pas ingrat envers le genre auquel il avait dû les premières faveurs du public et ne dédaigna point d'y revenir quelquefois; l'un de ses recueils composés sous l'Empire, à l'époque de son séjour en Russie, fut dédié par lui " à monseigneur le duc de Vicence ", qui était alors ambassadeur de France auprès du tsar. La romance l'Abandon (" il est parti, mon âme se déchire "), date de 1811 ou du moins figure à cette date parmi les nouveautés annoncées par les Tablettes de Polymnie; le Journal de la librairie nons donne la date de 1812 pour six romances de Boieldieu publiées avec un accompagnement de lyre ou guitare, de Lemoine. (1)

Pradher, nous n'avons pas besoin de le dire, est demeuré infiniment moins célèbre que Boieldieu, quoiqu'il se soit montré beaucoup plus productif dans le domaine de la romance : ses recueils de ce genre sont au nombre de vingt-deux. Quant à Carbonel, il est encore un peu plus oublié aujourd'hui que Pradher; pourtant, il s'était acquis dans les premières années du siècle une estime toute particulière. Ecoutons plutôt ce qu'en dit Thiébault: "Carbonel, qu'un mérite si trans-" cendant caractérisa, s'est élevé (dans le Spectre de "Marguerite) au plus hant degré du genre de la ro-" mance ". Professeur de chant à Paris, il fut " directeur de la musique de "S. M. la reine Hortense ", à laquelle il dédia des romances françaises, offrant en même temps au prince Eugène des morceaux italiens sur des paroles de Métastase. Retiré après l'Empire dans une petite ville de province, il y passa les vingt ou trente dernières années de sa vieà composer pour sa propre distraction toutes sortes de curiosités musicales, telles qu'une romance sur deux notes, nne autre avec changement de clefs aux parties en renversant la feuille, des canons à lire dans tous les sens,

<sup>(1)</sup> MIEL, Notice sur Garat, dans les Annales de la société libre des beaux arts, t. X.

<sup>(1) &</sup>quot; Hélas! je voudrais être aimé. " - " Du rivage de Vaucluse. " " Compagne tant chérie., - "Tant doux plaisirs que j'ai perdus., - "Le sombre hiver va disparaitre.,-" Claire au tombeau de sa mère ".

douze basses pour un même chant ou douze chants pour une même basse, enfin tous ces jeux de notes qui sont à la musique à peu près ce que les charades et les acrostiches sont à la poésie (1).

La plus fameuse romance de Plantade fut "Te bien aimer, ô ma chère Zélie ". Publiée avant la Révolution, elle soutint la réputation de son auteur à travers les orages de la politique, et fut le point de départ de sa fortune. Fétis assure qu'on en vendit vingt mille exemplaires. Tout passe, surtout les romances. Du moins celle-ci fit choisir son auteur pour donner des leçons de musique dans la maison d'éducation de Mme Campan; parmi ses élèves se trouva Melle de Beauharnais; cela suffit pour expliquer comment, quinze ans plus tard, il devenait le maître de chapelle de la reine de Hollande; lors de la Restauration, qui adoptait, dit Scudo, " les généraux et les romances de l'empire ", il devint maître de musique de la chapelle de Louis XVIII. Plantade fut l'un des plus féconds producteurs de romances de son temps; ses contemporains, en vantant ses ouvrages, disaient qu'on les répéterait toujours avec plaisir: c'était, par excellence, une promesse imprudente.

Dalvimare, ou comme Jal écrit, d'Alvimare, fut le maître de harpe de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense; on le mettait au premier rang parmi les compositeurs de romances; c'est à lui qu'appartient ce gracieux morceau qui a le tort d'éveiller, par la similitude des paroles, la comparaison avec un chef d'œuvre plus parfait; nous voulons parler de la romance: "Mon cœur soupire dès l'aurore,, une des rares pièces de ce genre et de cette époque qu'une réimpression moderne ait sauvées d'un oubli total.

(A continuer.)

MICHEL BRENET.

## VARTÉTÉS

#### LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ,

Hier mercredi doit avoir eu lieu à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, la première représentation du Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, musique de Mendelssohn, adapté à la scène française par M. Paul Meurice.

C'est la première fois que ce chef-d'œuvre paraît sur une scène française, ce qui prouve une fois de plus que nulle part le théâtre n'est plus reutinier et plus arriéré qu'en France. Ces spectacles formés de musique et de poème paraissent une chose toute nouvelle à nos voisins. Inaugurés à l'Odéon avec l'Artlé-sienne de Racine, musique de Mendelssohn, et avec l'Artlé-sienne de Daudet, musique de Bizet, ils sont tout à fâit dans le goût actuel du public parisien. Autrefois, on n'en voulait pas entendre parler, et il n'y a pas encore bien longtemps l'insuccès de l'Artlésienne, à ses débutsau théâtre du Vaudeville, vint confirmer dans leur opinion les grands critiques dramatiques qui trouvaient ce spectacle contraire au goût français et incompatible avec les lois du théâtre.

Aujourd'hui, c'est à qui exaltera les mérites du genre. Les jeunes poètes ne dédaignent pas d'écrire spécialement des pièces en vue d'un accempagnement symphonique et vocal plus ou moins développé. L'Odéon donnait encore récemment le Conte d'Avril de M. Auguste Dorchain, avec musique de M. Widor. (1) La Théodora de Sardou est un essai dans le même sens, quoique très timide. Il paraît que M. Sardou ne s'arrêtera pas là; il a le projet d'écrire un grand drame dans lequel il fera une place plus large à la partie musicale.

Quoiqu'il en soit, la pièce mêlée de musique est la nou-

veauté du moment à Paris.

En Allemagne, en Angleterre et en Belgique, ce genre de spectacle est fort ancien.

Dès le siècle dernier, les drames de Shakespeare étaient accompagnés en Angleterre d'une partie musicale parfois très développée; plusieurs de ces partitions ont été gravées et elles sont connues des bibliophiles et des musicologues.

Le théâtre allemand possède lui aussi un grand nombre de pièces, tragédies ou drames populaires, où la musique symphonique jone un rôle considérable. Il existe des compositions plus ou moins importantes (ouvertures, entractes, musique de scène, chœurs populaires, airs notés et munis d'un accompagnement), pour la plupart des grands drames littéraires classiques. Les plus grands maîtres n'ont pas dédaigné de collaborer à ce genre de spectacle intermédiaire entre l'opéra et le drame parlé. C'est ainsi que Beethoven a écrit la musique pour l'Egmont de Gœthe et pour la tragédie de Coriolan, de Kollin ; Schumann peur le Faust de Goethe et pour le Manfred de Byron ; Mendelssohn pour l'Athalie de Racine et pour le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare; Richard Wagner pour le Roi Enzio de Raupach; Lindpainter pour le premier Faust de Gœthe; Edouard Lassen pour les deux parties de Faust et pour la tragédie des Nibelungen, de Hebbel. Nous nous bornons à citer au courant de la plume les partitions et les pièces les plus connues.

Le théâtre flamand bien qu'il soit de fondation toute récente a dans ce genre quelques tentatives remarquables et du plus haut intérêt. Il faut mentionner notamment les deux partitions importantes de Peter Benoît: Charlotte Corday (ouverture, entr'actes, airs, chœurs, etc.), pour le drame (5 actes) de Van der Ven, et Guillaume le Taciturne, pour le

drame (5 actes), d'Em. Van Goethem.

En France, ce genre qu'on désigne en Allemagne sous le nom de mélodrame (drame avec musique) n'existe pas, en tant qu'œuvre d'art, tout au moins, car on ne peut considérer comme telles les petites pièces de musique qui dans les drames populaires de la période romantique accompagnent l'entrée et la sortie de certains personnages, une scène mystérieuse, un incident qu'îl s'agissait de souligner; ce n'est guère qu'aujourd'hui qu'on semble enfin avoir compris le parti qu'on peut tirer de l'association de deux arts faits l'un pour l'autre, du poème parlé et de la musique.

Pour en revenir au Songe d'une nuit d'été, il y a plus d'un demi-siècle qu'il est au répertoire de toutes les grandes scènes de l'Allemagne avec la musique de Mendelssohn. Dans ses Etudes sur l'Allemagne au XIX\* siècle (2), Philarète Charles parle longuement et avec enthousiasme d'une représentation de cette merveilleuse féerie à laquelle il avait assisté à Berlin en 1860. Il ne réussit pas à communiquer son enthousiasme aux directeurs des théâtres de Paris, qui auraient pu monter le Songe tout aussi bien que Rhotomago, le Pied de Mouton ou le Roi Carotte. Un seul eut l'idée de cette tentature artistique; ce fut.... Jacques Offenbach! C'était à l'époque où il dirigeat le théâtre de la Gaité.

Mais le succès de la reprise d'*Orphée aux Enfers* l'empêcha d'abord de donner suite à son projet qui, finalement, ne fut jamais exécuté. On se rappelle en effet qu'Offenbach dut aban-

<sup>(1)</sup> Recueil de curiosités musicales par N. Carbonel ancien professeur, exdirecteur de la musique de S. M. la reine Hortense. Paris,impr. Chaix, 1854.

<sup>(1)</sup> Conte d'Avril, com. en 4 actes et 6 tableaux en vers, de M. Auguste Dorchain, musique de Ch. Widor, représenté au théâtre de l'Odéon en septembre 1885.

<sup>(2)</sup> Paris, Amyot, édit., 1861.

denner la direction de la Gaité plutôt qu'il n'aurait voulu après aveir perdu sa fortune dans cette exploitation malheureuse. Le Journal des Débats publie à ce prepes de curieux souvenirs. Il racente qu'Offenbach pour le peème du Songe d'une nuit d'été s'était adressé à M. Paul Meurice qui s'était déjá occupé de le traduire peur le théâtre en 1864. M. Marc Fournier, alors directeur de la Perte-Saint-Martin, voulut célébrer le centenaire de Shakespeare par une représentation extraordinaire. Il avait précisément à sa disposition l'acteur Rouvière qui avait joué avec un immence succès le rêle d'Hamlet dans le drame de MM. Alexandre Dumas et Meurice, créé au Théâtre-Historique en 1847 et que la Cemédie française doit reprendre prochainement, Marc Feurnier vonlut à cette occasion faire connaître au public français une face neuvelle du gémie de Shakespeare et il demanda à M. Meurice « d'arranger quelques scènes » du Songe d'une nuit d'été, cette cemédie brillante qui représente par excellence la fantaisie poétique et comique dans l'œuvre du grand dramaturge anglais. M. Meurice, pour satisfaire à cet étrange désir de Marc Fournier, choisit dans le Songe d'une nuit d'été les scènes les plus cemiques, celles qui se passent entre Bettom et sa troupe de cemédiens, Obéron, Titania et Puck, laissant de côté teute la partie des amours de Thésée et d'Hippelyte, de Démétrius et d'Hélène, de Lysandre et de Hermia!

Les répétitions étaient commencées et la représentation allait avoir lieu, lersqu'elle fut interdite par le geuvernement qui craignait qu'elle devint l'occasion d'une manifesta-

tion politique!

Sur la demande d'Offenbach, M. Paul Meurice avait complèté son adaptation en y introduisant tout entière la comédie de Shakespeare. Il refit sa pièce en entier en suivant fidèlement la pensée du poète, s'attachant à ne négliger aucune expression essentielle, mais supprimant tout ce qui pouvait paraître démodé dans le dialogue comique. Teut en remaniant dans, cet ordre d'idées le poème shakespearien, M. Meurice a pris hotamment le soin de transcrire toutes les soènes qui ont inspiré Mendelssohn. M. Colonne l'a aidé de ses bens conseils peur cette adaptation. Le poème de M. Meurice a été écrit en vers et en prose, conformément au texte de Shakespeare. Les génies et les fées s'expriment en vers, les autres personnagres mortels en prose.

Il sera curieux de veir l'accueil qui sera fait à cette tentative assurément artistique et qui fait honneur à M. Porel, le directeur actuel de l'Odéen, bien qu'il n'ait fait, en somme, que reprendre en seus ordre l'idée d'Offenbach.

M. K.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 9 avril 1861, à Bruxelles, le Siége de Calais, de Charles Hanssens. — Les rôles de cette "tragédie lyrique, " en 4 actes, étaient répartis comme suit: Edonard III, roi d'Angleterre (Carman); Godefroid d'Harceurt (Wicard); Eustache de Saint-Pierre (Depotiter); Aurèle (Aujae); Philippine de Hainaut (Mie Dupuy); Béatrix (Mie Vandenhaute).

" Musique dessinée très largement qui frappe plus qu'elle ne saisit, en un mot, de la musique savante comme l'habile maëstro en sait faire. (*Guide musical*, 11 avril.) "

 Le 10 avril 1832, à Bruxelles, Zampa, d'Herold. — Artistes: Derancourt (Zampa), Duchaument (Alphonse), Duchampy (Daniel), Annet (Dandele), M<sup>me</sup> Derancourt (Camille) M<sup>me</sup> Alexandre (Ritta).

L'exécution fut médiocre et Zampa n'eut d'aberd que trois représentations. Heureusement Chollet, qui reprit le rôle quelques mois après (26 juin), remit à flet la barque du fareuche cersaire, aux plus vifs applaudissements du " peuple brabançon. "

Malgré l'aurèole qui entoure sen nom, Berliez a bien des péchés à se faire pardenner, celui-ci par exemple: "Le librette de Zampa me déplait, parce qu'il rappelle celui de Don Juan. Autant le poème qui a inspiré Mozart est vrai, d'une allure rapide, élégante et noble, autant celui de M.Mélesville est faux, entaché de lieux communs et de vulgarisme... Eh bien l'a musique d'Herold n'a guère plus d'élévation dans la pensée, de vérité dans l'expression, ni de distinction dans la forme.

"... Le musicien s'est battu les flancs en maint endroit sans peuvoir s'élever au-dessus de son cellaborateur... Le style du musicien n'a pas de couleurs tranchées: i ln'est pas chaste cemme celui de Mébul, exubérant et brillant comme celui de Rossini, brusque, emporté et réveur comme celui de Weber. Le musique d'Herold rossemble fort à ces produits industriels confectionnés à Paris d'après des procédés inventés ailleurs et légèrement modifiés. C'est de la musique parisienne: veilà la raisen de sen succès auprès du public de l'Opéra-Comique... Quant à l'instrumentation, on n'en saurait rien dire, sion qu'elle est suffisante en général, mais qu'à la Coda les coups de grosse caisse sont tellement multipliés, rapides, furibonds, qu'on est tenté de rire ou de s'enfuir.

— Le 11 avril 1778, à Paris, naissance d'Alexandre-Jean Boucher, le Napoléon, l'Alexandre, le Beethoven des violons, toutes dénominations qu'ils'étatidonnées lui-même. Son masque napoléonien a long temps fait la meitié de sa réputation. Il faut lire les pages piquantes que Louis Spohr, dans son Autobiographie, a consacrées à Boucher. Le pertrait n'est guère flatté. Les deux artistes se rencontrèrent à Bruxelles, en janvier 1820, et, à quelques jours d'intervalles, ils donnèrent chacun leur concert, au théâtre de la Monnaie. Ils étaient l'un et l'autre secondés par leurs femmes; M<sup>me</sup> Beucher jouait de la harpet, tout comme M<sup>me</sup> Spohr. (Voir nos dernières Ephémérides.)

Alexandre Boucher est mert à Paris, le 26 décembre 1881. Il a parcouru les principales villes de l'Europe. Lors de ses premiers voyages en Belgique, en 1805, le public bruxellois eut l'occasion de l'entendre au théâtre dans trois soirées (25, 31 mai et 4 juin).

— Le 12 avril 1826, à Londres (Covent-Garden) Obéron, paroles anglaises de J. R. Planché, musique de C. M. von Weber. — Le célèbre maître dirigeait l'orchestre. — Artistes: Braham, Fawcett, Mess Paton, Vestris, Cawse, Goward, etc.

Le rôle principal (Huon) fut écrit peur le célèbre téner Braham, qui le chanta avec une verve extraerdinaire, ce qui n'empêcha pas l'œuvre neuvelle d'épreuver devant le public britannique un échec à peu près complet. Dieu sait ce qu'était alors l'éducation musicale des dilettantes d'Outre-Manche. L'auditeire resta froid, sérieux, merne, very grave. Et Obéron ne fit pas d'argent, et l'entrepreneur ne put couvrir ses frais; il avait obtenu la belle partition et fait une mauvaise affaire. Qui peut savoir ce qui se passa dans l'âme de l'artiste, sûr de la valeur de son œuvre?... « Afin de le ranimer par un succès, qu'ils croyaient facile de lui faire obtenir, ses amis lui persuaderent de donner un concert, pour lequel Weber composa une grande cantate intitulée le Triomphe de la Paix. Le concert eut lieu, la cantate fut exécutée devant une salle presque vide, et la recette n'égala pas les dépenses de la soirée. — H. Berlioz. »

Oberon, comme on le sait, fut le chant du cygne. Meins de deux mois après, Weber n'existait plus.

 Le 13 avril 1830, à Copenhague, naissance d'Edouard Lassen, compositeur, pianiste, directeur de la chapelle de la cour de Weimar, chef d'orchestre du théâtre grand-ducal.

Daneis d'origine, il fut amené fort jeune à Eruxelles par ses parents, qui obtinrent l'indigénat. C'est au Conservatoire de cette ville qu'il fit sen éducatien musicale, et il en sertit avec le prix de Rome, en 1851.

Il y a treis ans, Edouard Lassen a été l'objet, à Weimar,

des distinctions les plus flatteuses et des manifestations les plus cordiales, tant pour son talent que pour sa personne. (Voir Guide musical, 18 janvier 1883.)

— Le 14 avril 1879, à Bruxelles, la Damnation de Faust, de Berlioz, exécutée par la Société de musique sous la direction de M. Henri Warnots. — Solistes: M<sup>110</sup> Duvivier, MM.Lauwers et Mouillerat.

Trois ans auparavant, la Société de musique avait déjà fait entendre les deux premières parties de la Dannation. Mais cette exécution fragmentaire n'avait pas donné uno idée suffisante de l'œuvre de Berlioz; cette fois le succès a été aussi complet que mérité. Comment expliquer qu'un ouvrage où il y a de si grandioses beautés ait été si complètement méconnu à son apparition? Eternel problème!

#### 

#### Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE.

La saison des Concerts populaires se terminera par un coup d'éclat. Le quatrième concert sera consacré à Richard Wagner et voici quel en est le programme :

1º acte de Tristan et Iseuit en entier et sans aucune coupure; trio des filles du Rhin du Rheingold, fragment du Siegfried (scène de Voiseau de la forèit) et marche de la Walhalla (finale du Rheingold). Ce choix est excellent et promet à nos dilettantes un régal vraiment exceptionnel. Les études pour ce grand concert sont commencées et M. Joseph Dupont y donne tous ses soins. C'est dire qu'on peut s'attendre à une exécution parfaite. Les solistes de Tristan seront Mª Von Edelsberg, Mª Wolf, MM. Van Dyck et Blauwaert.

Qu'on se le dise!



La semaine dernière a appartenu tout entière au chœur russe de M.Slaviansky d'Agreneff, qui a donné trois concerts au théâtre de la Monnaie avec un succès croissant. Une quatrième audition eut fait salle comble assurément. Il n'est pas dit que nous ne l'aurons pas. On en parle en effet. Le chœur russe repassorait par Bruxelles après la tournée qu'il va faire en province avant d'aller à Paris.

Ce chœur russe est tout à fait remarquable par l'ensemble et la délicatesse de son exécution.

M. Slaviansky obtient de ses trente chanteurs, hommes, femmes et enfants, des pianos délicieux; et dans les morceaux d'un rythme piquant ou vif, une légèreté et une précision d'accentuation dont nos sociétés chorales n'ont pas le soupçon.

Les morceaux qu'ils font entendre sont, il est vrai, très simples de facture. Ce sont, soit des chœurs à quatre voix, soit des chansons à refrain dont le couplet est dit par le chef de la bande, M. Slaviansky. Rien ne rappelle dans ces chants populaires la complication laborieuse des morceaux préférés de nos sociétés chorales et dans lesquels brille une virtuosité qui remplace trop souvent le véritable sentiment musical. Nous voudrions voir nos plus célèbres sociétés aux prises avec ces simples mélodies; nous doutons qu'elles les disent avec autant de grâce, de charme et de délicatesse que les chanteurs russes.

Le public bruxellois a paru prendre un très vif intérêt à ces auditions. Leur programme ne comprenait que des mélodies populaires russes d'une saveur piquante et originale. Il y a là une petite valse dite avec grâce et une légèreté séduisantes par le chœur des femmes, et une chanson de matelots du Volga d'un charme poétique intense. Il existe plusieurs recneils de mélodies populaires russes où l'on trouvera quelques-uns des morceaux chantés par le chœur de M. Slaviansky d'Agreneff. Le plus complet de ces recueils est celui qu'a formé et publié M. Rimsky-Korsakof. Puisque l'attention se porte de plus en plus vers la musique russe, il y a là pour les amateurs de nouveautés une source abondante de jouissances artistiques délicates et originales.



Charmant concert, mardi, à la Grande-Harmonie, par M. Arthur Van Dooren, avec le concours de M<sup>16</sup> A. Douilly et de M. Georges Müller. M. Van Dooren est un des meilleurs élèves formés par feu Zarembski, et il y a en lui l'étoffe d'un virtuose. La main est légère et souple, le touché a du brillant et du nerf, et le mécanisme a beaucoup de sûreté. Il a joué avec gout et élégance la joile sonate de violon et piano de Grieg (violon M. Georges Müller), et il a montré des qualités de son et de mécanisme dans la *Légende de saint François*, de Liszt, et la Tarentelle de Moszkowski, mais dans le nocturne et la valse de Chopin nous aurions aimé plus de variété et de clarté dans la diction. On a vivement applaudi, à côté de lui, sa jeune sœur, M<sup>10</sup> Henriette Van Dooren, dans la belle fantaisie pour deux pianos de Joseph Wieniawski.

Le jeune violoniste de cette soirée, M. Georges Müller, est un élève de Joachim. L'archet est très beau et le son a du charme et de l'ampleur; mais le mécanisme manque encore de sûreté et parfois de justesse: M. Müller n'est pas mûr encore pour le public. Quant à Min-Douilly, si elle a roucoulé un peu laborieusement les roulades faciles de Semiramis, elle a dit non sans charme et d'une voix bien posée une jolie série de mélodies de M. Adolphe Wouters; les

63

LES ARGONAUTES. — Tel est le titre d'un grand poème lyrique, en quatre parties, paroles et musique de M<sup>se</sup> Augusta Holmès, qu'une réunion d'artistes amateurs a exécuté, mercredi soir, dans les salons du plus vaillant de nos dilettanti musicaux, et compositeur lui-même, — M. Michotte.

C'est dans ces salons que plus d'une œuvre nouvelle a été révolée, à Bruxelles, en ces dernières années. C'est de là qu'est parti, par exemple, le Méphistophélés de Botto, pour son grand voyage à travers les scènes françaises, qu'il n'avait pas encore explorées auparavant. Des chanteurs d'élite, des chœurs peu nombreux, mais bien disciplinés, sous la direction du maëstro M. Joseph Mertens, le tout conduit par M. Michotte en personne, se vouent, tous les ans, à cette tâche intelligente et féconde, aux applaudissements d'un public choisi, aussi séduit par l'accueil charmant qu'il reçoit des amplitryons que par l'intérêt de ces précieuses séances.

A côté des compositeurs actuellement en renom, il existe, en France, quelquos femmes d'un réel talent, qui ont signé des œuvres de mérite peu connues à l'étranger: Mª de Grandval, Mª Chaminade, Mª Holmès, d'autros encore. Les Argonautes de Mª Holmès sont une des meilleures productions de cette école féminine, très remarquable. Ce n'est pas une œuvre originale et neuve; mais c'est fortement travaillé; cela a du mouvement, de la verve et quelque chose de mâle qui n'est pas habituel aux dames, même à celles qui écrivent.

On a surtout applaudi, mercredi, la troisième partie, qui a des morceaux gracieux et colorés, faisant contraste avec la vigueur d'accent des deux premières et de la dernière.

Les soli étaient chantés par M<sup>me</sup> Corvaïa et M. de F..., un amateur de sérieux talent.

4

L'affiche du *Théâtre de la Monnaie* annonce *Gwendoline*, le nouvel opéra de M. Emmanuel Chabrier, pour samedi.

Gwendoline sera suivi de près par une reprise de Giralda, d'Adolphe Adam, et par une pièce belge, la Revanche de Sganarelle, musique de M. Léon Dubois, prix de Rome, libretto de M. Docquier.

Cet acté a été couronné il y a deux ans par le jury qu'avaient formé MM. Stoumon et Calabrési pour juger un concours ouvert uniquement entre les auteurs belges. Le prix en jeu était la mise de la pièce couronnée au répertoire de la Monnaie.

◈

L'Indépendance donne d'intéressantes indications sur les projets de M. Verdhurt pour la saison prochaine.

Une reprise de Sigurd inaugurera le mois de septembre, précédant une reprise du Prophite.

Puis viendra la série wagnérienne: Lohengrin et la Wal-

küre.
M. Verdhurt avait l'intention bien arrêtée de monter

M. Verdnurt avait l'intention bien arrêtée de monter Lohengrin dans la saison actuelle. Mais d'insurmontables difficultés matérielles s'y sont opposées.

La *Walküre* passera certainement avant la nouvelle année. Puis viendra *Gioconda* de Ponchielli.

Tels seront les plats de résistance du menu dressé par la direction. Le service sera complété par une œuvre inédite, montée à grand spectacle.

Mais le choix n'en est pas encore fait.

Quant au personnel du théâtre, voici les changements qui sont dès à présent décidés suivant l'Indépendance.

M<sup>me</sup> Montalba quitte la scène bruxelloise. M<sup>me</sup> Monnier également, M. Bérardi est rappelé à l'Opéra de Paris par M. Gaillard. M<sup>les</sup> Mézeray et Thuringer, MM. Boyer, Devries, Dubulle et Nerval sont réengagés. Le réengagement de M. Engel n'est pas encore définitivement conclu.

M<sup>elle</sup> Balensi, du théâtre des Arts de Rouen, et M. Labis, actuellement à l'Opéra de Marseille, viendront tenir, l'une l'emploi de contralto, l'autre les rôles de baryton.

Il ne manquera plus à la troupe nouvelle qu'une falcon et un fort ténor, deux oiseaux rares!

⊗

La Chambre des représentants vient d'être saisie du rapport de la section centrale sur le budget du ministère de l'agriculture qui comprend dans ses attributions les beauxarts. Il est longuement question, dans ce document, du Conservatoire de Bruxelles et de la façon dont il est administré. Diverses observations ont été formulées à ce propos: elles sont exposées dans le rapport de M. Beeckman.

La section centrale a posé d'abord une question relativement au nombre d'élèves qui fréquentent les cours de barpe et de déclamation flamande. Le gouvernement a répondu que le cours de harpe organisé en 1884 avait été suivi par 4 élèves; quant à la classe de déclamation flamande, elle n'a compté aucun élève depuis deux ans. Aussi la section centrale a-t-elle cru devoir formuler l'observation suivante:

" Sans vouloir désorganiser le cours de harpe, la section centrale ne lui trouve qu'une utilité douteuse et éloignée en présence du petit nombre d'élèves qui le fréquentent. Cette réfexion s'inspire, comme la plupart des observations du rapport, par les sentiments d'économie qui guident la section centrale.

En co qui concerns le cours de déclamation flamande, la section contrale est d'avis que si l'année 1886 donne le méme résultat négatif que les années 1883, 1884 et 1885, il y aurait lieu de supprimer le cours. "

Une question a aussi été posée relativement aux concerts du conservatoire. La section centrale a demandé à connaître le détail des recettes des concerts et le moyen pratique et régulier pour obtenir une loge ou une place aux concerts. Le gouvernement, sur le second point, répond que les demandes d'abonnements aux concerts sont reçues au Conservatoire. S'il y a des places disponibles, elles doivent être accordées immédiatement. Dans la négative, l'intéressé doit attendre son tour d'après la date d'inscription de la demande d'abonnement. Cette réponse n'a pas satisfait la section centrale, non plus que la copie des comptes, de gestion des concerts, qui a été communiquée au ministre par le directeur du Conservatoire. Voici les observations que la section centrale a formulées ce sujet :

" Il est incontestable que, dans l'opinion de la section centrale, il existe des abus; d'après la réponse du Gouvernement, il n'en existe pas et tout se passe régulièrement.

" L'abus, d'après la section centrale, se résume dans l'autorité occessive donnée au savant directour, musicologue éntient, qui, absorbé par les occupations artistiques, n'e peut-être pas, par là même, les qualités indispensables qui font le bon administrateur. Ainsi, on ce qui conocrae la distribution des places aux conocrts du Conservatoire, it est de not rièté qu'elle est faite par faveur et qu'il est pour ainsi dire impossible d'obtonir une loge ou un fauteuil sans avoir recours à l'intervention soit d'un professeur ou d'un membre de la commission.

n La section centrale est d'avis que cet abus doit cesser et qu'au moyen d'une publication officielle on informe le public quand et sous quelle forme les places peuvent étre obtenues. Il est temps que le favoritieme disparaises; chacun remarque que les meilleures places sont occupées par des privilégiés qui n'ont aucun droit pour obtenir octte faveur ou cette préférence.

La section centrale avait, en outre, exprimé le désir de voir augmenter le nombre des concerts. Le gouvernement ayant répondu que le directeur, suivant le règlement organique, avait seul à fixer le nombre et le programme des concerts, la section centrale estime "que le règlement donne au directeur un pouvoir trop discrétionnaire et que le gouvernement devrait avoir plus d'action sur lut.  $_{\scriptscriptstyle \rm II}$ 

En ce qui concerne enfin le produit des concerts, en d'autres termes le budget des recettes et dépenses, la section centrale constate qu'elle ne peut établir aucun contrôle par le tableau qui lui a été communiqué. « Ce tableau, dit-elle, contient des chiffres globaux et qui se résument par année par une encaisse qui varie de 20 à 61 francs: quant à des détails, il n'en est donné aucun et nous en faisons la remarque à l'honorable Ministre. »

Ce dernier trait est dûr, mais il ne serait pas généreux à nous d'insister sur ce sujet. Il nous sera seulement permis de constater que ceci confirme en partie, quoiqu'un peu tardivement, des critiques pour lesquelles on nous a accusés « d'hostilité systématique» et qui nous ont valu une très plaisante cabale d'employés du Conservatoire.

#### GAND

Grand-Théatre. — Lundi 29, Charles VI; mercredi 31, clôture de la saison théâtrale.

L'exemple de M. Van Loo a séduit un autre lauréat de notre Conservatoire, M. G. Vanden Bossche, baryton, qui lui aussi a voulu jouer sur notre scène. Mais il a eu le tort de prendre pour ses débuts un des rôles les plus difficiles du répertoire, celui de Charles VI; ce rôle exige de très grandes qualités d'acteur que M. Vanden Bossche ne semble pas posséder. Du reste, il était très ému et il n'y a pas moyen de le bien apprécier d'après cette seule audition. Le mercredi, pour les adieux de la troupe, une représentation composée du premier acte de Jérusalem, de la scène de la Folie de Lucie de Lammermoor, du troisième acte d'Aïda et du Pelit Fausl, le tout entremêlé d'intermèdes d'orchestre. C'est ainsi que s'est clôturée cette saison théâtrale si mouvementée, que les lecteurs du Guide ont pu suivre dans mes correspondances. Mal engagée par M. Larroche, elle n'a pu être rétablie par M. Lavril qui l'avait reprise. Espérons que M. Van Hamme, qui est nommé directeur pour l'année prochaine, aura meilleur

Le lundi 29, à la société royale des Mélomanes, la troisième représentation des *Amours d'Arlequin*. A ce propos voici pour les curieux, les noms des auteurs ; un journal de la ville les ayant publiés, je ne crois plus nécossaire de les cacher; ce sont: M. Dejaegher peur les pareles, et M. Léon Cornet pour la musique. P. B.

P. S. Dans ma dernière correspondance, uno ligno a été omise dans men compte rendu du concert de la société des chœurs; prière de lire "le jeu fin et discret de M. Cornelis ainsi que le talent brillant et plein de virtuosité de M. Degreef, " au lieu de "le jeu fin et discret de M. Degreef, "





#### FRANCE.

#### (Correspondance particulière)

Paris, le 6 avril 1886.

Il y a quelque chose comme deux mille trois cents ans, ou approchant, qu'un certain poète, nommé Aristophane, faisait jouer sur le théâtre d'Athènes, non sans succès, une certaine comédie intitulée Plutus. Des cinquante-quatre pièces qu'écrivit et fit représenter le poète susdit, onze seulement nous sont restées et sont connues des modernes, et parmi celles-là précisément Plutus. Et c'est fort heureux, car sans cela MM. Albert Miliaud et Gaston Jollivet, dont la renommée - soit dit sans les offenser - est moins grande que celle d'Aristophane, n'auraient pu avoir l'idée, il y a une dizaine d'années, de transformer son Plutus, en le déformant, de façon à le présenter aux modernes Athéniens sur la scène du Vaudeville; par suite, il leur eût été impossible de donner plus tard, à ce nouveau Phitus, la forme et les allures d'un opéra-comique, et enfin M. Charles Lecocq, n'étant pas chargé par ces Messieurs de mettre ce poème en musique, n'aurait peut-être pas fait encore le début fort agréable et fort distingué qu'il vient d'effectuer à la salle Favart, dont les portes cependant auraient dû lui être ouvertes depuis longtemps.

Il v a longtemps, en effet, que l'Opéra-Comique aurait dù offrir ses grandes entrées à M. Lecocq, et l'on pouvait être assuré d'avance que l'auteur de la Marjolaine et du Pelit-Duc ne ferait pas mauvaise figure sur cette scène illustrée par tant de grands artistes. Mais est-ce bien avec un livret comme celui de Plutus, accommodé à la française, qu'il fallait l'inviter à faire ses premières armes. Je n'en suis pas bien convaincu, car le sujet, je l'avoue, ne me semble que médiocrement musical. On assure que M. Carvalho, qui était précisément directeur du Vaudeville à l'époque où cet ouvrage y fit son apparition, en avait conservé un bon souvenir, et que c'est lui qui, depuis lors, avait eu le désir de le voir transformer en opéra-comique. La pièce alors avait deux actes; mais comme on est aujourd'hui possédé de la manie des grands ouvrages, on a jugé bon de mettre une rallonge à celui-ci et de lui ajouter une sorte de prologue qui permet d'inscrire sur l'affiche ces mots: " opéra-comique en trois actes. " De cette façon, les auteurs et le théâtre ne sont point déshonorés, comme ils l'eussent été sans doute en offrant au public un petit chef-d'œuvre dont les proportions n'eussent pas dépassé celles de Galatée, du Toreador ou de la Fille du régiment.

Vous n'attendez pas de moi que je vous raconte Phetus en tous ses détails, pour ce qui concerne le livret. C'est une besogne qui me semble parfaitement inutile, et dont je puis sans doute me dispenser. Je me bornerai à vous entretenir de la partition, et à constater tout d'abord le succès qu'elle a obtenu auprès des délicats. Ce succès était mérité, non-seulement parce que la musique de M. Leccoq est jolie, élégante et vive, non-seulement parce qu'elle est bien adaptée au sujet et aux paroles, mais encore parce qu'elle a une qualité bien rare, le style, qui lui donne la grâce et la distinction et la met en harmonie complète avec le milieu qu'elle est appelée à peindre.

J'ajouterai que M. Lecccq, qui possède d'ailleurs à un haut degré le sentiment de la mesure et de l'équilibre général des choses, ne s'est pas laissé emporter, comme on eût pu le craindre, par une ambition déplacée. Point de développements intempestifs, point d'abus de l'orchestre, point de prétentions fâcheuses en aueun sens; tout est correct, naturel, bien à sa place, et l'ensemble est du plus heureux effet. Ce qui manque le plus, peut être, c'est une personnalité vivace, bien en dehors, bien accentuée; mais telle qu'elle est, la partition de Plutus constitue une œuvre fort aimable, séduisante parfois, et bien dans le ton de l'opéra-comique. C'est beaucoup, et l'on ne saurait lui demander dayantage.

Nombre de morceaux sont charmants et ont produit une excellente impression. Je citerai particulièrement. au premier acte, le chœur d'introduction des moissonneurs et des vignerons, ainsi que le duo amoureux de Myrrha et de Xynthias; au second acte, les couplets très francs et très bien venus de Carion : Je pourrais trouver mieux, son duo comique avecPraxagora, unbon quatuor, bien construit, et le finale, dans lequel est encastrée une fort jolie chanson, dite encore par Carion : enfin, au troisième acte, il me faut signaler les excellents couplets bachiques de Plutus : A nous les vins, à nous les roses! dont la coupe et le style sont pleins de fermeté, l'air de Myrrha, dont le sentiment et le caractère mélodique sont délicieux, le trio entre Myrrha, Xynthias et Chremyle, un très bon morceau d'ensemble avec chœur, et le duo bouffe Carion et de Praxagora. En résumé, je le répète, la partition de Plutus est une œuvre non seulement estimable, mais fort aimable, qui classera M. Lecocq aux yeux du grand public, et qui, nous l'espérons, permettra au compositeur de donner, dans un avenir prochain, la mesure exacte et complète de sa valeur.

L'ouvrage, monté avec le soin habituel au théâtre Favart, est d'ailleurs joué et chanté à souhait. M. Fugère, dont le talent est si fin, si délicat, si distingué, est un Plutus parfait; M. Soulacroix est excellent, excellent, excellent sous tous les rapports dans le rôle de Carion, et M. Belhomme fort bien dans celui de Chremyle. Mile Patoret est une Myrrha tout à fait charmante, et le personnage burlesque de Praxagora est fort bien rendu par Mile Pierson. L'ensemble estbien complété par Mile Deschamps, MM. Mouliérat et Grivot.

Pour aujourd'hui, je ne puis que vous signaler l'immense succès obtenu, hier soir, à la salle Erard, par le premier concert de Rubinstein, et signaler la foule élégante qui avait avec empressement répondu à l'appel de l'admirable artiste. Ce concert, vous le savez, n'est qu'une sorte d'introduction à l'ensemble des sept séances

historiques données par ce maître du piano. Il comprenait des œuvres de William Bird, John Bull, François Couperin, Rameau, Dominique Scarlatti, J. S. Bach, Hændel, Ph. Emmanuel Bach, Haydn et Mozart. Rubinstein, cela va sans dire, a été applaudi, acclamé, rappelé par ses admirateurs, c'est-à-dire par la salle entière, et son triomphe a été complet. Je ne saurais vous en parler longuement, cette lettre étant déjà bien longue. Mais j'aurai tout loisir, la semaine prochaine, de vous rendre un compte détaillé de cette séance et des deux suivantes, dont l'une est entièrement consacrée à Beethoven (huit sonates), et l'autre à diverses œuvres de Schubert, Weber et Mendelssohn. Pendant un mois, Rubinstein va être le lion du jour à Paris.

ARTHUR POUGIN.

#### (Autre correspondance).

Paris, le 25 mars 1886.

Voilà Liszt parti, après s'être bienveillamment prêté à toutes les fantaisies de la curiosité et de la réclame parisiennes; au fond, si *l'homme célèbre* est satisfait de l'accueil reçu, le compositeur doit trouver qu'on l'a trop laissé à l'arrière-plan.

Dans l'empressement du public à son égard, il est entré plus de curiosité pour celui qui fut un prodigieux et romanesque virtuose, que d'intérêt pour l'initiateur, de qui resteront de nobles exemples, quelques pages éloquentes sur l'art et sa mission, un certain nombre de compositions brillantes, ingénieuses, poétiques. On n'a pas assez profité de l'occasion pour mettre en lumière ces exemples et citer ces pages; on eut pu mieux choisir et mieux exécuter ces compositions; en un mot, au point de vue artistique, les choses n'ont pas été telles qu'elles eussent dû être dans une capitale comme Paris. Tout s'est passé avec trop de hâte; l'élite musicale ne s'est pas assez concertée d'avance en prévision de l'événement, elle n'a pas assez devancé et éclairé la foule. En Belgique, par exemple, Liszt a toujours trouvé un terrain mieux préparé; ici, il faut le dire, malgré les tentatives de M. Camille Saint-Saëns depuis 1870, son œuvre musical est peu ou mal connu.

Ainsi, pour la Messe de Gran, certainement une des productions les plus remarquables de l'auteur, où l'inspiration se manifeste avec le plus d'évidence et qui marque dans l'histoire de la musique sacrée, il eut fallu de tout autres conditions pour que les lignes de ce vaste édifice sonore ne perdissent rien de leur netteté élégante ou majestueuse. Le vaisseau de Saint-Eustache est trop haut, trop spacieux, trop accidenté aussi; en dehors de l'orgue, des voix, ou des instruments seuls, ou des plus gros effets de masses, toute autre musique est réduite à un bourdonnement vague, informe; c'était le cas pour la messe de Liszt. Encore eût-on pu obvier en partie à cet inconvénient, en échafaudant, au-dessous du grand orgue une estrade adossée à la paroi intérieure de la façade, comme on prend la peine de le faire dans les cathédrales d'autres pays (comme on l'a fait l'été dernier à Bâle et à Zurich, par exemple, pour la Passion, de Bach). De la sorte, les groupes de voix et d'instruments s'échelonnent et ne se nuisent pas ; le son trouve dans la muraille voisine un point d'appui qui le renforce et lui permet de s'épandre avec plus de vigueur et de netteté; mais placer toute la masse de plain-pied au centre de la grande nef, c'est faire acte de barbarie artistique, c'est prouver une fois de plus combien sont grandes chez nous l'ignorance et la négligence des choses musicales. Grâce à la sainte routine, dans ce chaos confus de sons flottants, en dérive, dans ce naufrage où surnageait parfois quelque épave, cantilène de hautbois, appel de trompettes, ou solo de chant, ce qu'on appelle harmonie et rythme s'était évanoui, et ceux qui étaient venus pour entendre ont dù se contenter de voir. De plus, l'absence de voix de femmes a fait perdre à cette œuvre une partie de son caractère; enfin, il eut fallu doubler les cordes et renforcer quelques autres parties de l'orchestre. Pour avoir quelque idée de la Messe de Gran, il faudrait l'entendre à la Madeleine, par exemple, avec estrade adossée au-dessous du grand orgue, et un nombre suffisant d'exécutants bien stylés et bien préparés, et des voix de femmes.

On parle du retour de Liszt iei, après son voyage actuel à Londres, et de l'exécution de son oratorio Suinte Elisabeth, au Trocadèro. Voilà emcore un endroit bien choisi pour donner une œuvre où le détail barmonique et orchestral a tant d'importance: là, comme à Saint-Eustache, l'amplitude du vaisseau et la multiplication des échos donnent à l'ensemble de la sonorité quelque chose de lottant, d'indécis, d'insaisissable, extrémement fatigant; c'est la mort de la musique. Mieux vaudrait, pour la Sainte Elisabeth, l'Eden ou le Châtelet; mais on a le Trocadéro pour rien, et la musique coûte déjà si cher, qu'on finit par se rabattre sur cette salle détestable, expressément construite d'ailleurs en vue du concert.

Nouveau triomphe de M. Francis Planté à l'Eden, hier dimanche. Le concerto en mi mineur de Chopin convient tout particulièrement à la nature de ce talent élégant et nerveux; on pourrait en dire autant de celui de Mendelssohn en sol mineur. Mais c'est surtout dans les petits morceaux fantaisistes que le public a paru goûter le plus le brillant virtuoes; c'est là, en effet, qu'on peut le mieux juger de sa délicatesse de toucher, de son art de ménager le son, de sa grâce aristocratique. Je ne ferai de réserve que pour le finale de la Sonale appassionate de Beethoven: il y faudrait un autre style, surtout pour le fouloryout Presto qui le termine.

Antoine Rubinstein, arrıvé a Paris depuis quelques jours, assistait à ce concert; après l'exécution par M. Planté du petit morceau de lui qui figurait au programme, peu s'en est fallu que les nombreux assistants qui l'avaient reconnu ne lui fissent une ovation. Trois ovations de pianistes, Liszt. Planté et Rubinstein en buit jours, voilà un vrai brelan de rois, et M. Lamoureux est un beau joueur. Aussi l'Eden est-il bondé, et l'on y voit fleurir plus que jamais le gardenia et le lilas blanc. Il a fallu donner samedi matin, pour la première fois, une répétition publique. — Très belle exécution, pour la deuxième fois, du Tasso (Lamento e Trionfo) de Liszt, plus goûté que l'autre dimanche.

Je reviens à Rubinstein pour rappeler qu'il va recommencer ici, salle Erad, la série de concerts historiques dont Berlin a eu la primeur cet hiver. A ce propos, il faut signaler l'étude tout à fait remarquable et souvent piquante publiée en ce moment par le Ménestrel sur les programmes de ces concerts. Cette étude magistrale dénote un esprit vigoureux et indépendant, qui a du sujet une connaissance approfondie; elle est de M. César Cui, le compositeur et critique, compatriote de Rubinstein.

BALTHAZAR CLAES.

DALTHAZAK CLAR

Notre compatriote Emile Blauwaert obtient à Vienne un succès des plus éclatants. Le public et la critique lui ont fait un accueil des plus chaleureux, ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes que M. Hugo Wolff consacre à son concert du 26 mars dans la Deutsche Zeitung.

"Le caractère saillant du talent de Blauwaert, c'est la fidélité à rendre la pensée des maîtres, à s'approprier le style de chacune des œuvres qu'il interprète avec une vérité d'expression et une sobriété merveilleuses; il trouve aussi facilement Paccent disbolique de la Sérénade (Demnation de Faust de Berlioz), que le ton simple et naîf des mélodies populaires flamandes, et l'artavec lequei il a déclamé l'Allocution de Hans Sachs (fin du 3ºº acte des Maîtres chanteurs)

était aussi parfait que l'interprétation simple de l'air de Bach (défi de Phébus et de Pau). Blauwaert a dit les différents morceaux de son programme avec une correction, un accent rythmique et une expression vraiment admirables; la Sérénade de Méphistophélès, interprétée par lui, atteint une perfection dont un chanteur allemand peut difficilement se faire une idée; Hill, l'excellent Méphistophélès que nous connaissons, et qui s'est souvent fait applaudir dans la Dannation de Faust, ferait bien de demander à Blauwaert sa recette pour l'interprétation de la Sérénade. »

Des propositions ent, paraît-il, été faites à M. Blauwaert par la direction de l'Opéra impérial, mais l'excellent artiste est décidé à continuer sa carrière de chanteur de concerts. M. Blauwaert restera quelque temps encore à Vienne. Il y donnera le 17 un concert à son bénéfice.

a.

César Thompson, le grand violoniste helge, continue en triomphateur sa marche à travers l'Italie. A Rome, il a joué au Théâtre Constanziau dernier concert populaire et la Fan-fulla du 31 mars lui consacre un article enthousiaste: " J'ai compris hier soir, dit le critique de la Fanfulla, qu'il fallait une grande salle pour ce sublime artiste, qu'il fallait la vaste salle d'un théâtre tel que le Constanzi, pour lui permettre de déployer et de faire comprendre les qualités de son art : c'este eq ui est arrivé; et le public, ému de tant de beautés, entraîné par un talent si intense et si complet, a fait éclater son admiration par de véritables explosions d'enthousiasme.

L'Independente de Trieste écrit d'autre part ceci à propos du concert que M. Thompson a donné dans cette ville:

"Impossible de donner une idée des transports d'enthousiasme que l'Illustre artiste a provoqués. Le concert n'a été, du commencement à la fin, qu'une suite d'ovations continues..... Et quand l'écho de nos applaudissements résonnera en Belgique, patrie de César Thompson, ses compatrictes pourront dire fièrement que, si l'Italie a eu un Paganiui, la Belgique possède un Thompson. "

La reine Marguerite assistait au concert denné par M. Thompson à Rome et elle a souvent donné le signal des applaudissements. Le grand artiste est parti le 1<sup>er</sup> avril de Rome pour Naples, où de nouveaux triomphes l'attendent sans aucun doute.

0

Liszt est arrivé samedi soir à huit heures à Sydenham, chez M. Henry Littleton, où une brillante réunion l'attendait et lui a fait un accueil enthousiaste. Parmi les assistants se trouvaient le comte de Hatzfeldt, le comte et la comtesse de Byland, et la princesse Ghika.

Liszt a présidé dimanche à la répétition générale de son oratorio-légende Sainte Elisabeth à Saint Jame's Hall, L'exécution a cu lieu mardi en présence du prince et de la princesse de Galles et de la princesse d'Edimbourg.

Pendant la répétition de dimanche, Liszt pour répondre aux acclamations enthousiastes des exécutants, s'est complaisamment mis au piano et il a accompagné un chœur.

Il n'a pas paru toujours satisfait de l'interprétation de M™ Albani qui chantait Elisabeth. Au moment où la cantatrice chantait la grande scène de la 2™ partic, le maître l'a interrompue et lui a conseillé un peu plus d'energie. L'observation n'a pas paru plaire à l'artiste. Comme elle répliquait que la partition portait l'indication suivante : « avec beaucoup d'humilité, " le maître lui a répondu : « Oui, mais Elisabeth est terriblement humiliée. "

Une seconde audition de la Sainte-Elisabeth a du avoir lieu, mercredi sous la direction du docteur Wylde, qui, le premier, en 1870, fit connaître cet ouvrage en Angleterre. Vendredi, concert Liszt, erchestral et vocal, dirigé par M. Emile Bach, à Saint-Jame's Hall.

La reine Victoria a exprimé le désir de recevoir Liszt à Windsor.

0

Le jugement du cinquième concours Crescent vient d'étre rendu à Paris. Le livret offert aux concurrents était la Femme juge et partie, comédie de Montfleury, arrangée en opéra comique par M. Jules Adémis, l'un des auteurs du livret des Templiers. Dix-huit partitions avaient été envoyées à ce concours. Le jury a décerné le prix à M. Edmond Missa, ancien élève de l'école de Niedermeyer et du Conservatoire où il a passé dans la classe de Massenet.

- ⊗

Les concerts symphoniques organisés annuellement à Londres, par l'impresario Franke, auront lieu cette année, du 3 mai au 7 juin, à Saint-Jame's Hall, sous la direction de Hans Richter,le célèbre capellmeister viennois.Le programme de ces concerts comprend les œuvres suivantes qui seront données en 9 concerts :

Richard Wagner: 2° acte de Tristum et Iseult; 3° acte de Siegfried; ouverture et chœur final des Maîtres Chanteurs; marche funêtre de la Gotterdæmmerung; Ohovauchée des Waikyries; Idylle de Siegfried; ouverture du Tannhæuser; Brahme: symphonie » 4; Eugène d'Albert: 1° symphonie: Stauford: chœurs et musique de scène pour les Euménides d'Eschyle; Cherubini: ouverture d'Anacréen; Schumann, ouverture de Genoviève; Mendelssohn: Mer calme et heureuse traversée; Beriios; ouverture des Francs juges et fragments de Remée et Juliette; Liszt: Carnaval de Pesth; Mignon, Loreley, Les trois Bohémiens (lieder) et une rhapsodie; Boethoven: ouvertures d'Egmont et de Léonore (n° 3), 3°°, 5°°, 6°°, 7°° et 9°°, symphonies, et Missa solennis.

Les solistes qui chanteront dans les fragments de Wagner sont Min Teresa Malten de Dresde (Brunchilde et Issult) Min Helben Hieser du théâtre de Stuttgart (Brangaine); M. Gudehus de Dresde (Tristan et Siegfried); M. George Henschel (le roi Marke et Kurwenal). Le quaturer qui chantera dans la Missa solemis de Beethoven est ainsi composé: Miss Hamilu (sop.), Miss Lena Little (contralto), M. Urisch (ténor) et M. Fischer (basse). Les chœurs, sous la direction de M. Th. Frantzen, ont été complètement réorganisés.

4

On répète activement à Drury-Lane, à Londres, Fricoli, un nouvel opéra comique d'Herré. Interprètes: MM. Bantock, Pierpoint, Thorndike; M<sup>mes</sup> Ross Hersee, Marie Tempets, Kate Munroe et Soldene. Pour la première représentation, Hervé conduira l'orchestre.

O

La Khovoutchina est un opéra inachevé de feu Modeste Moussorgski, que M. Rimsky-Korsakoff s'est chargé de compléter et d'instrumenter. Une société d'amateurs, le Cercle choral et dramatique de Saint-Pétersbourg, en a donné dernièrement deux exécutions qui paraissent avoir eu du succès. Le sujet est emprunté aux luttes religieuses de la fin du xvir\* sicle; la musique est comme Boris Godonnou, le premier opéra de Moussorgski, conque tout à fait suivant les principes du drame musical moderne. La partition vient de paraître chez l'éditeur Bessel.

ø

Hans de Bulow est en ce moment à Saint-Pétersbourg et il y donne avec un succès énorme un cours public sur l'interprétation des œuvres de Jean Sébastien Bach et de Beethoven. Ce cours a ceci d'original et de particulièrement attrayant que le professeur explique le style des maîtres en jouant lui-même leurs œuvres et en les faisant jouer à tel

ou tel de ses auditeurs. A la première soirée de Bach, il a énormément joué, et l'on sait avec quelle perfection il interprète le maître d'Eisenach. Il a donné des spécimens de tous les genres de morceaux de clavicorde écrits par lui. Il a fait entendre le concerto italien, en trois parties, qui est comme un précurseur des sonates modernes, des fragments de différentes suites (une gavotte, deux sarabandes, un menuet, une gigue et un passe-pied), des préludes et des fugues. La seconde partie de la première séance Beethoven a été consacrée aussi à la production de quelques œuvres du grand maître: une série de variations, la première partie et le finale de la sonate en fa (op. 10), et toute la sonate en  $r\dot{e}$  (op. 28), appelée généralement pastorale, dénomination que M. de Bulow désapprouve, comme d'ailleurs toute dénomination qui n'a pas une signification générique (sonate, rondeau, nocturne, etc.).

La première partie de cette séance Beethoven a eu un caractère plus didactique. Il s'est trouvé une demoiselle aussi conrageuse qu'intelligente qui a consenti à jouer, afin de donner occasion au maître de faire ses observations. A la seconde séance, il s'en est présenté même trois. C'est la première partie de l'Appassionata qui, à la première séance Beethoven, a fait l'objet des commentaires du maître, qui y a déployé une verve et un entrain irrésistibles. M. de Bulow se sert du français. Fidèle à son principe de " commencer par le commencement, " il a été quelque peu contrarlé d'avoir à inaugurer ses cours par l'Appassionata. " Mais, s'est-il écrié, c'est à Rubinstein que Beethoven a dédié cette souate sans le savoir ; vous auriez mieux fait d'en jouer une qu'il eut pu vous dédier! " Mais personne dans l'auditoire n'était prêt à aborder une des premières sonates de Beethoven; aussi, après avoir interprêté lui-même les deux sonates susmentionnées, qui ne sont rien moins que faciles, M. de Bulow a fait observer à ses jeunes auditeurs que, de leur part, il n'y aurait pas eu " excès de modestie , à s'appliquer aussi à l'étude des premières compositions de Beethoven.

Aux 6° et 7° concerts de la Société musicalé russe, M. de Bulow a dirigé la symphonie en 4t majeur de Schubert, et celle en sol mineur de Rubinstein; il a, en outre, joué le concerto de piano en si bémol mineur de Tchaïkowsky.

0

A propos de la question de billets de faveur qui a récemment été agitée dans les chroniques d'un grand nombre de journaux parisiens, M. Sarcey raconte la plaisante anecdote que voici :

Le Quentin Durward, de Gevaert, n'avait pas marché du tout le premier soir. Le lendemain, la feuille de location présentait un aspect lamentable.

C'était Nestor Roqueplan qui dirigeait en ce temps l'Opéra-Jomique.

Il arrive au théâtre de fort méchante humeur.

- Il n'y aura personne ce soir ; nous aurens une salle ignoble; la pièce est flambée.
- Il y aurait un moyen, insinua Achille Denys, alors secrétaire du théâtre,
  - Lequel?
- Il faut fermer les bureaux ce soir. Il se présentera toujours bien un certain nombre de braves gens qui voudront voir l'opéra nouveau. On ne les recevra pas, et ils s'en iront partout dans Paris propager la nouvelle de la salle prise d'assaut à la seconde par la location.
- Cela va, dit Nestor Roqueplan. Toutes les insolences faites au public, à ce sale public qui refuse de venir, me conviennent absolument.

On distribua donc toutes les places à des amis, à des connaissances, et le soir, les imbéciles de la queue purent lire cette pancarte affichée en lettres énormes à l'extérieur :

Toute la salle étant louée d'avance, les bureaux n'ouvriront pas aujourd'hui.

Les amateurs désappointés s'en furent dire partout dans a ville:

 Vous savez! le Quentin Durward de Gevaert, il n'y a pas moyen d'avoir des places.

A la troisième représentation, il y avait quatre mille francs de location; on en fit à la quatrième plus de cinq mille, ce qui était le maximum en ce temps là.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Verdi, histoire anecdotique de sa vie et de ses œuvres par Arthur Pougin, Paris, Calman Lévy. L'auteur a notablement augmenté dans ce volume, à l'aide de documents nouveaux et inédits, le travail publié par lui il y a qualques années, dans le Ménestrel, travail que le public étranger avait suivi particulièrement avec un vif intérêt ; témoin les traductions qui en furent faites aussitôt de divers côtés, en Allemagne (dans la Neue Bertiner Musikzeitung), en Espagne (dans la Cronica de la Musica), en Angleterre et en Italie. La sympathie du public français ne saurait faire défaut à ce livre à la fois intéressant et curieux, que recommandent à son attention et le nom de son auteur et celui de l'artiste illustre qui en est l'objet. Ajoutons que le volume est orné d'un portrait de l'auteur d'Aïda et de la reproduction en fac simile de son acte de naissance, par lequel se trouve rectifiée et établie pour la première fois avec exactitude et précision la date de la naissance de Verdi.

# CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel: Concert Camille Gurickx, vendredi 9 avril, à 8 1/2 heures, dans la salle de la Grande Harmonie.

Le programme comprend des œuvres de Bach, Beethoven, Scarlatti, Weber, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Dumont et Liszt.

➾

La quatrième séance de musique de chambre, pour instruments à vent et piano, sera donnée dimanche prochain, 11 avril, à 2 heures de relevée, dans la grande salle du Conservatoire, par MM. Dumon, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et Degreef, avec le concours de M<sup>ise</sup> Régis, Césarion et Keyser, harpistes, et MM. Colyns, Agniez, Ed. Jacobs et Vanderheyden, professeurs au Conservatoire.

Cette séance offrira un attrait tout particulier; on y exécutera: le trio de Brahms, pour piano, violon et cor; des airs de abllet de Léon Dubois et le septuor (redemandé) de Beethoyen.

· .

On nous prie d'insérer l'avis suivant :

" L'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek organise un grand concert qui aura lieu le vendredi 16 avril courant, au Palais des académies, à 8 heures du soir.

"Le produit de cette fête est destiné à trois institutions charitables dignes de la plus vive sympathie: *la Crèche Hen*riette de Schaerbeek, la crèche-école gardienne de Saint-Josse-ten-Noode et l'euvre de l'hospitalité de nuit.

" Le programme promet une soirée des plus attrayantes. Les élèves des cours supérieurs de l'école feront ontendre, sous l'habile direction de M. Henry Warnots, les plus joils chœurs de leur répertoire. Le concert nous réserve une charmante surprise : l'interprétation d'une œuvre complètement inédite, d'un des plus célèbres compositeurs du siècle. Plusieurs artistes de grand mérite préteront leur concours à cette fête. On cite entr'autres M'e Elly Warnots, cantatrice, M. Ernest Van Dyck, ténor solo des concerts Lamoureux, de Paris.

« On peut se procurer des places numérotées, au prix de dix francs, en s'adressant au secrétaire de l'école de musique, rue des Plantes, 90, à Saint-Josse-ten-Noode.

L'œuvre inédite dont parle l'avis qu'on vient de lire n'est autre que Murto de M. Michotte.

#### 

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Nice, le 31 mars, Mme Marie Heilbron, vicomtesse de Lapanouse, née à Lyon, en 1847, de parents hollandais, élève du Conservatoire de Bruxelles (1862), puis de Duprez.

Nomade et voyageuse par dessus tout, cette artiste a appartenu à un grand nombre de théâtres (Opéra-Comique, Variétés, Théâtre-Italien, etc.), sans compter les longs séjours qu'elle fit à l'étranger, particulièrement à Bruxelles (1870 et 1878), à Londres, en Russie et en Amérique.

Après une apparition rapide et peu heureuse à l'Opéra, elle resta à l'Opéra-Comique, pour y faire deux créations importantes, Manon Lescaut et Une nuit de Cléopâtre.

Après son mariage avec le vicomte de Lapanouse, en 1881, Marie Heilbron avait renoncé au théâtre, mais la déconfiture financière de son mari l'y fit bientôt revenir.

-A Paris, le 6 avril, de la rupture d'un anévrisme, Théodore Ritter, pianiste et compositeur d'un remarquable talent.

Th. Ritter, de son vrai nom Bennet, était né, dans les environs de Paris, le 5 avril 1841. Il avait quarante-cinq ans, bien qu'il n'en parût tout au plus que trente. Ses premiers succès datent de sa plus tendre enfance.

Contrairement à une opinion assez universellement répandue, Ritter n'avait pas passé par le Conservatoire de Paris. Son unique professeur pour le piano et la composition fut Liszt. En compagnie de ce maître, il fit une tournée en An-

gleterre d'abord, en Allemagne ensuite. Très aimé du public parisien, il ne fut pas moins choyé à l'étranger pour son jeu clair, précis où la vigueur et le nerf s'alliaient à une élégance dépourvue de toute afféterie. Il laisse un grand nombre de compositions pour piano dont quelques-unes méritent de ne pas être tout à fait oubliées. Le theâtre le tenta aussi, mais il n'y fut pas heureux. C'est à peine si l'on se souvient d'une Marianne, représentée à l'Opéra-Comique, le 17 juin 1861, et quant à une Dea Risorta. qui fut donnée au théâtre Alfieri, de Florence, il ne nous en est rien parvenu. L'exécutant, chez lui, prima toujours le compositeur. Il fut le professeur de sa jeune sœur, Cécile Ritter, qu'il éleva avec une sollicitude tout artistique, et dont il fit la cantatrice qui devait, toute jeune encore, se révéler sous les traits de la touchante Virginie de Victor Massé.

A Vienne, le 23 mars, Max Wolf, né en Moravie, en 1840, compositeur d'opérettes. (Notice Biogr. univ. des Mus. de Fétis, suppl. Pougin, t. II, p. 677).

- A Rouen, le 11 mars, Camille Caron, né en cette ville le 10 mars 1825, compositeur et professeur. (Notice, ibid., t. I.

 A Gènes, le 30 mars, Giovanni Rossi, né à Borgo Sandonnino le 5 août 1828, compositeur, ancien chef d'orchestre au théâtre Carlo Felice et ancien directeur du Conservatoire de Parme. (Notice ibid., t. II, p. 444).

· A Milan, Angelo Panzini, né à Lodi, le 22 novembre 1820, compositeur, pianiste et professeur au Conservatoire. (Notice, ibid. t. II, p. 300).

 A Neustrelitz, le 20 mars, M™e Fréderike Goerner-Tomasini, chanteuse de la chapelle grand'ducale.

- A Vienne, le 21 mars, à l'âge de 56 ans, Mme Elise Markowska, pianiste.

MAISON SPÉCIALE POUR

## L'ABONNEMENT DE

CENT CINQUANTE MILLE (150,000) NUMÉROS

RUE DUQUESNOY, 3°, coin de la rue de la Madeleino.

BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique Montagne de la Cour, 41, Bruxelles,

EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

Bortolazzi, École de Mandoline (Syst.						
Violon) Nouv. Éd	Fr. 2 50					
Bruno, F., Op.38. Feuilles d'Album.5 Morc.						
p. P°	, 2 20					
Bibliothèque de la Jeunesse p. 2 P ** à 8 ms.						
Nº 5 Mozart, Menuet	, 2 00					
" 6 Schubert, Marche	" 1 25					
Scharwenka, X., Op. 3. Danses polonaises						
p. P° à 2 ms. 5 N° à	, 1 00					
Sulzer, J., 5 Nouvelles p. Po et Velle						
( <i>mi</i> maj.)	, 2 00					
Grétry, A. M., Œuvres compl. Livr. v.						
Les Méprises par Ressemblance	, 20 00					

#### EDITION POPULAIRE.

Nº 571 Bach, J. S., Cantate, ô Flamme		
éternelle. P° avec texte	22	2 00
560 Grenzebach, 36 Morceaux p. P°		
à 4 ms	22	7 50
561/62 Steibelt, Études p. P°. 2 vols. à	77	2 00

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN Pour toutes malachies de poitrine à Soden, ville de baiss dans la fabrique de pastilles at Soden, ville de baiss dans la fabrique de pastille de Soden, ville de baiss dans la fabrique de pastille de sous des la constant de la const pour toutes maladies de poitrine

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL EPHANOS BRUHIEFINER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



SOMMAIRE. — La Romance française, par Michel Brenet (Suite). —
La semaine théatrale et musicale: théatre royal de la Monnaie:
Guendoine, Lucien Solvay. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Gand, Mons, Tongros. — Etranger: lettre de Paris: A. Pougin,
— Pettes nouvelles. — Variétés: une préface de Gounod. — Ephémérides musicales. — Concerts annoncés.

#### LA ROMANCE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE.

(Suite. - Voir le numéro 14).

andis que disparaissaient les romances de son maître de chapelle, de son maître de chant, de son maître de harpe, la reine de Hollande assurait aux siennes propres, grâce à des circonstances tout-à-fait étrangères à leur mérite artistique, une sorte d'immortalité. " Que la reine eût plus ou moins profité des leçons qu'elle avait reçues, c'est un point sur lequel les historiens des divers partis ont trop de bonnes raisons pour ne pas s'entendre. Ce que l'on peut affirmer sans se compromettre, c'est que la princesse avait conservé le goût de la musique et qu'elle s'entourait volontiers d'artistes; elle les accueillait avec une bienveillance qui ne leur était pas toujours réservée anprès du chef de la dynastie impériale; quant aux frères de Napoléon, on ne compta jamais parmi eux de bien fins dilettantes, quoique le roi Louis eût essavé de prendre de Blangini quelques leçons de chant, et que le roi Jérôme se fût amusé à écrire pour le même musicien des textes de romances restés inédits. De tous les membres de la famille impériale, la reine de Hollande était le plus grand amateur de musique; comme beaucoup d'amateurs, hommes et femmes, de son temps et de tous les temps, elle trouva un grand plaisiràs'essayer dans la composition, et il y eut bien vite assez de musiciens pour l'aider et de courtisans pour l'écouter. La romance était la forme la plus facile à aborder : ce fut naturellement celle où la souveraine s'essaya. Reprenons encore une fois le livre du baron Thiébault : nous y trouverons à la dernière page, comme en guise de péroraison, une allusion très claire, quoique discrète, aux compositions de la

reine, qui ne circulaient en 1813 que sans nom d'auteur :

"Un plus grand succès était réservé à la romance » et elle le doit à la souveraine qui, après avoir ajouté » à son charme par celui de son chant, vient, par ses » compositions, d'en ennoblir le genre. Le respect nous » condamne au silence et sur son nom et sur ses œu-» vres ; mais ce que la postérité en pourra recueillir » sera placé au premier rang des compositions de cette » nature, par la réunion des qualités qui forment la » perfection. »

La postérité, qui ne juge pas toujours les choses et les hommes ainsi qu'ou le promet d'avance, se montre fort changeante à l'égard des romances de la reine Hortense, et ses appréciations suivirent de très près les vicissitudes de la politique; c'est ce qui les rend assez curieuses à relever. Le baron Thiébault écrivait en 1813 les lignes que nous venons de citer. Quinze ans plus tard, lorsque Fétis reprit dans sa Revue musicale l'histoire de la romance, il n'eut garde de rappeler sous la Restauration un nom devenu de si mauvais aloi. En 1840, la monarchie de Juillet réveillait volontiers les souvenirs du "grand empereur,, ; aussi, les romances de la reine Hortense ne paraissaient " pas dépourvues de charme "à Delaire. Encore douze ans, et les approches du second Empire vinrent leur donner tout-à-coup un regain d'intérêt, dont on perçoit nettement l'éclosion dans le travail de Scudo. Bientôt, la plus célèbre d'entre elles: " Partant pour la Syrie, " devint un chant officiel; tandis que les uns battaient des mains, d'autres faisaient circuler des récits piquants: on apprit enfin ce qui ne devait étonner personne, que la reine de Hollande, comme beaucoup de musiciens couronnés, avait eu plus d'un collaborateur musical dans la composition de ses romances. Carbonel publia une lettre où la reine lui assurait que personne u'avait su mieux que lui l'aider à les écrire (1). On attribua à Dalvimare le chant tout entier de " Partant pour la Syrie,; le fait fut démenti par Jal, qui se constitua le défenseur de l'authenticité des romances de la

<sup>(1)</sup> Carbonel. Recueil de curiosités musicales, déjà cuté.

reine Hortense et des discours de Napoléon III (I). La déposition la plus circonstanciée de ce petit procès fut celle du flûtiste Drouet, auquel semble décidément appartenir l'honneur d'avoir écrit sous la dictée de la reine les phrases musicales assez incohérentes dont, en habile secrétaire, il tira la fameuse mélodie. Ce qui nous gâte un peu le récit de Drouet, ce sont les épisodes tant soit peu romanesques qu'il y joint et qui ne sont pas exempts, à notre avis, d'un certain parfum de Gascogne (2).

Revenons aux " romanciers " de profession, et nommons d'abord Domnich, excellent corniste, dans l'œuvre duquel se distinguent deux jolies pièces: " Charmant ruisseau " et " Ces bois épais ont caché ma bergère. " Ses romances ont vécu moins longtemps que celles de Blangini, un chanteur italien venu en France un peu avant le Consulat, qui fut sous l'Empire un professeur à la mode, et qui, après avoir passé sa vie à chanter et à faire chanter sa musique, prit soin de nous laisser des mémoires pour en mieux attester les succès (3).

Ce livre, tout rempli des témoignages d'un naîf orgueil, débute par une pompeuse liste des nobles élèves de l'auteur. A l'en croire, sa romance: "Il est trop tard, rapporta vingt mille francs à l'éditeur et fut chantée jusqu'au fond de la Sibérie. Mais déjà avec lui la romance se modifiait et transgressait les lois établies, pour se rapprocher davantage du chant plus orné de l'Italie. Blangini fut un des premiers auteurs des nocturnes à deux voix qui devinrent à la mode sous la Restauration.

(A continuer.)

MICHEL BRENET.

#### 

## La Semaine théâtrale et musicate

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

#### GWENDOLINE

GRAND-OPÉRA EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX Paroles de M. Catulle Mennès; musique de M Emmanuel Chaprier

Pour avoir attendu longtemps, M. Chabrier n'a pas perdu grand'chose. Le succès que sa partition a remporté samedi est bien fait pour flatter un débutant et pour l'encourager: car M. Chabrier est, à péu de chose près, un débutant. Son opéra-comique, l'Etole, ne doit pas compter; il n'était vraiment connu jusqu'à présent que comme auteur d'Espana, une simple rapsodie symphonique. Son coup d'essai est presque un coup de maître, et il ne lui a manqué que d'être servi par un bon livret pour voir son œuvre prendre place au tout premier rang des œuvres théâtrales contemporaines.

Disons, tout d'abord, quelques mots du poème de M. Catulle Mendès, inspiré d'une légende danoise qu'Augustin Thierry a racontée dans ses récits.

La scène se passe vers le ve ou le vre siècle, sur les côtes de la Grande-Bretagne.

La pièce ne comporte que trois personnages: Harald, pirate danois; Armel, pêcheur saxon et sa fille Gwendoline. Harald est un écumeur de mer, un pirate qui ne descend à terre que pour mettre tout à sac et au pillage. Dans une de ses incursions, il tombe dans un paisible village saxon et demande au vieux pêcheur Armel de lui livrer tous les biens des habitants, sous menace de la destruction complète du village. Armel répond fièrement que les habitants préféreraient mourir sous leurs toits embrasés plutôt que de céder devant les menaces d'un bandit. Harald, furieux de cette résistance, lève sa hache sur la tête d'Armel, quand accourt Gwendoline, qui se jette devant son père. Harald s'émeut à cette apparition troublante ; la hache lui tombe des mains et, vaincu par le sourire reconnaissant de la jeune fille, il congédie ses hordes de pirates et s'incline, en signe de soumission, devant la jeune fille. Celle-ci ne reste pas indifférente à l'amour naissant du farouche bandit, et Harald, complètement dompté, demande à Armel de pouvoir emmener Gwendoline dans sa patrie. Armel, qui veut se venger du pirate, paraît souscrire au mariage de sa fille; mais il ordonne à Gwendoline de tuer Harald, le soir même, pendant le banquet nuptial.

Le second acte s'ouvre par la scène du mariage chez Armel; pirates danois et pécheurs saxons boivent aux époux, auxquels des présents sont offerts. Armel donne à sa fille le couteau qui doit tuer Harald, puis tous les invités se retirent. Restée soule avec son époux, Gwendoline lui fait l'aveu de son amour et lui conseille de partir à l'instant. Lui, qui ne rêve que le bonheur, remet le départ au lendemain, et, en écoutant sa voix vibrante et passionnée, Gwendoline oublie l'ordre terrible de son père et s'abandonne à son époux. Pendant la nuit nuptiale, les pécheurs, commandés par Armel, égorgent les pirates endormis. Attire par le bruit, Harald sort de chez lui. Armel crie à la trahison et tue son gendre, tandis que Gwendoline, épouvantée, se plonge dans le cœur le poignard qui devait servir à tuer son époux.

Il y avait, comme on voit, une situation réellement dramatique dans ce sujet: un père ordonnant à sa fille de tuer celui qu'elle aime, Cela devait donner lieu naturellement à une très belle scène. Or, le librettiste n'a pas paru s'en douter. Il a glissé là où il fallait appuyer. Tout l'intérêt de la pièce, cette lutte de deux sentiments, l'amour conjugal et l'amour de la patrie ou l'amour filial, disparaît absolument. Et l'on ne se trouve plus dès lors en présence que d'une pièce sans mouvement, très insignifiante et très naïve. La physionomie des héros, que le musicien a si intelligemment comprise et à qui il a donné le caractère rude et sauvage qu'il fallait, est bien puérilement précieuse dans les vers de M. Mendès. On voit, notamment, dans ces vers, le farouche Harald filer le parfait amour avec Gwendoline et flirter avec elle en s'amusant à cueillir de petites fleurs et à tourner au rouet, comme un page romantique ou un Hercule civilisé. On s'imagine difficilement un pirate de cette trempe s'arrêter à de pareilles bagatelles.

Le poème de Gwendoline n'a réellement que ceci pour

<sup>(1)</sup> JAL, Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, article Alvimare.
(2) Voyce dans la Chronique musicale, t. rv, du 1<sup>et</sup> juin 1874, l'article de M. A. Pougin, initialé: "Partant pour la Syrie, histoire d'un pseudo chant national n.

<sup>(3)</sup> Souvenirs de Blangini, publiés par de Villemarest; Paris, 1834, in 8°.

lui, c'est d'avoir offert au compositeur quelques "tableaux musicubles n, quelques grands ensembles et deux ou trois grands duos. Et M. Chabrier en a merveilleusement profité. Comme M. Reyer dans Signerd, et mieux que lui, il semble qu'il ait eu pour but constant de former une étroite union, un mélange harmonieux des qualités qui distinguent la musique française et de celles qui distinguent la musique allemande.

A la clarté mélodique de l'nne il a ajouté la science de l'autre, avec les procédés, l'instramentation, les principes d'art dramatique de l'école wagnérienne. Ce problème difficile, que M. Reyer avait réalisé en partie, M. Chabrier l'a résolu d'une façon pour ainsi dire complète, avec une volonté, une énergie et une ténacité remarquables.

Gwendoline, assurément, n'est pas une œuvre sans défaut. Elle en a de très gros. Elle pèche par une violence très souvent intempestive; elle est touffue à l'excès, avec une peur continuelle, dirait-on, d'être belle par la simplicité. L'orchestration étouffe presque continuellement la voix, supprimant ainsi l'expression dramatique, que Wagner n'a garde, lni, de jamais sacrifier. Mais ces péchés d'exubérance sont excusables ; et, du moins, s'il y a beauconp de bruit dans Gwendoline, c'est rarement " du bruit ponr rien. "L'orchestration est d'une vie, d'une plénitude et d'une couleur rares : quant aux idées, si elles ne sont, pas toujours très distinguées, elles ne sont pas dépourvues d'originalité. Gwendoline est une œnvre personnelle par sa fougue, par ses qualités et surtout - j'y reviens et j'insiste sur ce point - par le compromis qu'elle conclut victorieusement entre deux éléments divers et pourtant très conciliables, - compromis que d'autres avaient incomplètement cherché.

Parmi les pages à citer dans cette si intéressante partition, je note particulièrement l'introduction du premier acte — un morceau symphonique éblouissant — le chœnr d'entrée: L'aube nouvelle, la " scène des épées, , qui est superbe, et plusieurs parties du grand duo d'amour; — puis, au second acte, le prélude symphonique, l'épithalame et le grand duo d'amour, où îl y a tout plein d'élan, de passion et parfois de grandeur.

L'interprétation d'ensemble de Gwendoline a été très bonne, le soir de la "première ": les chœurs et l'orchestre ont marché admirablement. M. Bérardi a fait du rôie de Harald sa plus belle création : même ses défauts l'y servent, et il a la voix et l'expression qu'il faut. M. Engel n'a que peu de chose à chanter et il le chante bien. Pour ce qui est enfin de Mis Thuringer — car la pièce ne comporte que trois rôles — elle a fait preuve de bonne volonté; la voix est faible pour supporter, lo poids d'une si lourde tâche, et l'on ne saisit pas deux mots de ce qu'elle dit; mais elle a droit à quelque indulgence, étant donné que ce n'était pas son emploi et qu'elle a donné, en somme, plus qu'elle n'avait promis.

Rien à dire de la mise en scène, qui n'était pas nouvelle.

LUCIEN SOLVAY.



#### 

#### Nouvelles Diverses

## Belgique

#### BRUXELLES ET PROVINCE.

La grande nouvelle de la semaine est la déconfiture de la direction de la Monnaie. On savait que les affaires à ce théâtre n'étaient pas dans une situation brillante. Mais on ne se dontait pas que la ruine fit si proche.

Lundi, sans que rien ne fitprévoir le petit évènement qui a mis naturellement en émoi le monde des théâtres, — la faillite de M. Verdhurt a été déclarée. Notification en a été faite le jour même à M. Buls.

Le déficit est, dit-on, très considérable — on parle de plus de 180,000 francs — bien que la moyenne des recettes ait été supérieure à celle des années précédentes.

Les bailleurs de fonds ont refusé d'intervenir.

Les artistes se sont réunis pour assurer, d'accord avec le collège échevinal, l'exploitation du théâtre en société jusqu'à la fin de la saison, c'est-à-dire jusqu'au 3 mai. M. Lapissida a été nommé directeur intérimaire. Il est parti, mardi soir, pour Paris, d'où il espère ramener Mee Caron et M. Escalaïs.

La Nation publie, à ce sujet, les très justes réflexions que voici :

" Maintenant que la faillite du directeur de la Monnaie, M. Verdhurt, est prononcée, on recherche les causes qui l'ont amenée.

 $_n$  On est généralement d'accord pour l'attribuer, on grande partie, à l'augmentation de charges que la ville a imposées à la direction nouvelle. D'autres y ajoutent les fautes et le gaspillage du directeur.

" L'une et l'autre causes sont exactes.

"Mais il y aurait de la mauvaise foi à insister sur ces fautes et sur ces charges nouvelles, sans mettre en ligne de compte d'autres causes encore, non moins importantes.

"On ne doit pas oublier que peu de saisons théâtrales ont été frappées d'autant de malechance que celle-ci; les événements, la crise, mille autres faits ont assailli à la fois le théâtre,—et toutes les scènes bruxelloises en ont pâti également. Une des meilleures preuves, c'est que les bals de la Monnaie, toujours si productifs, ont subi, cette année, une diminution de recettes de près de moitié.

"Sans compter les difficultés que rencontrent toujours à leurs débuts, les directions nouvelles, — difficultés qui ont été, pour celle-ci, particulièrement nombreuses. On n'a pas oublié la défavour, dont on s'est plu, même d'avance, à accabler le successeur deMM. Stoumon et Calabrési, ot la fuite on masse provoquée parmi les anciens artistes de la troupe, par certain clan, dans un but peu avoué — et peu avouable — mais connu de tous. "

D'autre part, la *Chronique* dit ceci, à propos des charges nouvelles imposées à la direction et qui se montent à cinquante mille francs.

« Le subside de la ville n'est donc, en réalité, dit-elle, que de cinquante mille francs. Sous l'ancienne direction, il était de 115,000 francs, puis l'on a augmenté dans une grande proportion le taux des droits d'auteur, l'on a retiré les quinze mille francs supplémentaires, et la ville a imposé des augmentations d'appointements pour l'orchestre et des augmentations de personnel, tenant rigourousement la main à l'exécution de toutes les clauses du cahier des charges et

exigeant que tous les cadres fussent remplis au grand com-

» Nous ne blâmons certes pas la ville de s'être moutrée sévère, mais nous mettons cette sévérité, inaugurée en une année déplorable, en regard de la complaisance, nous dirons même de la faiblesse dont elle a fait preuve en tout temps.

» Nous rappellerons encore qu'à diverses reprises, sous l'ancienne direction, qui a été exceptionnellement prospère, la ville et le gouvernement sont intervenus pour une large part dans les dépenses extraordinaires du théâtre. »

C'est ainsi que la ville a donné cinquante mille francs pour monter Aïda et que le gouvernement a fait tous les frais des spectacles belges donnés dans la saison 1880-1881.

Nous ajouterons que M. Verdhurt, pour relever l'opéracomique, qui était tombé en grande défaveur, a du engager des artistes qu'il payait fort cher; cela a été un gros sacrifice, mais il y aurait injustice à ne pas lui en tenir compte et à oublier les bonnes soirées que ce sacrifice a procurées au public.

D'autre part, les embarras où l'ont mis la difficulté de compléter la troupe de grand opéra par un fort ténor ont été pour beaucoup également dans les pertes subies. Il y a en peut-être dans tout cela de la manvaise administration, des inconséquences et de la légèreté, mais il y a ou aussi de la malechance et un constant désir de bien faire, qui a entraîné M. Verdhurt à sa perte.

Il y avait foule vendredi soir an piano récital de M. Camille

Gurickx. Cette soirée a été un éclatant succès pour le jeune professeur du Conservatoire de Mons. Il a joué en maître accompli quelques-unes des plus puissantes compositions que renferme la littérature du piano ; la fantaisie et fugue d'orgue en sol de Bach (arrangée pour piano par Dupont), l'appassionata de Beethoven, les Etudes symphoniques de Schumann, Etude et scherzo de Chopin et la polonaise nº 2 de Liszt, indépendamment d'autres petites pièces de moindre envergure. La moitié de ce programme touffu eût suffi pour montrer l'étendue de ses connaissances et la hauteur de ses aspirations. M. Gurickx n'est pas un frivole et il a mieux que la virtuosité des doigts : il a la faculté du style. Il cherche au delà de l'exécution matérielle et il arrive à l'interprétation artistique: il joue avec fougue et avec verve, mais il réfléchit et il pense : si passionnée que soit son exécution, elle est toujours composée et voulue. C'est là une supériorité que M. Gurickx a sur bien de ses jeunes rivaux et qui le place tout au premier rang des virtuoses belges du piano. On peut trouver quelque rudesse à son toucher; son attaque du son est parfois brusque; mais l'artiste sait rencontrer aussi les nuances délicates et exprimer les choses douces sans cesser jamais d'être mâle et vigoureux. La soirée de M. Gurickx a fait une très vive impression; et chacun s'est plu à rendre hommage au mérite supérieur de cet excellent artiste arrivé aujourd'hui à la pleine maturité d'un talent qui a de hautes aspirations servies par de puissants movens.

M. Auguste Dupont (qui fut le maître de Gurickx) assistait à la soirée et il a en la part du succès de son élève.

Mercredi dernier a eu lieu, dans l'église des RR. PP. carmes, une très intéressante audition de musique religieuse. sous la direction de M. F. Riga.

Un chœur de cent dames amateurs a chanté différents ouvrages de Mendelssohn, de Lachner, deux œuvres fort remarquables de Riga (Memorare et Jesus doioris victima), ainsi que le 23me psaume de Schubert, - une des plus belles pages de ce maître.

Le chœur possède nombre de jolies et fraîches voix; les études - dirigées par M. Riga - avaient été faites avec soin; l'interprétation a été parfaite.

On a beaucoup remarqué les belles voix de Mmes de Villere

et Wirix, Mme de Villers, notamment, a fort bien dit l'Ave Maria de Cherubini. M. A. Mailly prêtait son précieux concours à ce concert. Il a magistralement interprêté un toccata de Bach, ainsi que des œuvres pour orgue, de Mendelssohn.

Nous espérons que cette audition sera bientôt suivie d'une autre. Il existe un grand nombre de chefs-d'œuvre de musique religieuse, qui sont presque inconnus à Bruxelles. M. Riga, qui dispose la d'un chœur excellent, ne pourrait-il pas nous les faire connaître davantage? Ce serait là une belle tâche à remplir pour un musicien de sa valeur.

La société de musique de chambre pour instruments à vent a donné dimanche sa quatrième et dernière séance de la saison dans la grande salle du Conservatoire. On v a beaucoup applaudi les airs de ballet de M. Léon Dubois, le prix de Rome du dernier concours musical, le trio de Brahms pour piano, cor et violon, et le septuor de Beethoven, joué à la perfection par MM. Colyns, Agniez, Merck, Poncelet, Neumans, Jacobs et Vanderheyden. Comme les années précédentes, ces belles séances de musique de chambre n'ont cessé d'intéresser vivement le public.

Le Journal de Bruxelles parle avec de justes éloges du poème Les Soirs, de Ad. Wouters, publié par la maison Schott, et chanté par Mile Douilly, au concert de M. Van Dooren, « Le Soir d'automne est distingué d'inspiration avec un accompagnement élégant et léger qui ne couvre pas la voix. C'est d'ailleurs un des mérites du compositeur de donner de l'intérêt à la partie de piano sans la rendre absorbante pour le chanteur. Le Soir d'hiver nous a plu surtout dans sa péroraison mélancolique, à laquelle le Soir de printemps, d'une allure plus vive, forme un heureux contraste. Enfin. le Soir d'été termine, dans une note tendre et rèveuse, cette intéressante production qui reste suffisamment mélodique et coulante, malgré sa forme souvent déclamée et la fréquence des modulations. »

M. Ernest Reyer, l'auteur de Sigurd, assistait, samedi, à la première représentation de Gwendoline de M. Chabrier, au théâtre de la Monnaie. Ce n'est pas seulement comme chroniqueur musical du Journal des Débats que M. Reyer! était venu entendre l'opéra nouveau; il a beaucoup de sympathie personnelle pour M. Chabrier, et fait grand état de son talent.

La reine, qui était à cette représentation de Gwendoline avant le commencement de l'ouverture, ayant aperçu M. Reyer dans la salle, l'a fait appeler dans sa loge. Elle a exprimé avec beaucoup de bonne grâce à l'auteur de Sigurd son regret de n'avoir pas entendu, cette année, cette belle cenvre à la Monnaie, et son désir que Sigurd reprenne, l'année prochaine, sa place au répertoire de l'opéra à Bruxelles.

Nous avons dit dans notre dernier numéro (concerts annoncés) que l'œuvre inédite annoncée au concert de charité organisé par l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode était Myrto, de M. Michotte. Nous avons été induit en erreur. Il s'agit simplement d'une œuvre inédite de Rossini, un morcean à 8 voix, que M. Michotte a dans ses papiers.

GAND.

Le quatuor du Conservatoire a donné sa deuxième séance de musique de chambre le samedi 10 avril; le programme était composé d'un quatuor en ré mineur de Mozart, de l'allegretto con variazione du 10º quatuor de Beethoven, et du quatuor nº 5 en sol major de Raff. Quoique les auditeurs ne fussent pas bien nombreux, les applaudissements n'ont pas manqué à MM. Beyer, Vermast, Rinskopf et Rappé, qui ont pris à charge de vulgariser à Gand la musique de chambre et qui s'acquittent fort consciencieusement de leur tâche.

Vendredi prochain, au troisième concert d'abonnement du

Conservatoire, le  $Songe\ d'une\ nuit\ d'été,\ de\ Mendelssohn,\ en$  entier, avec la marche funèbre burlesque. P. B.

#### MONS.

Le Conservatoire a donné le 5 mars, au théàtre, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden, son concert annuel.

La Symphonie nº II de Raffa été bien conduite et exécutée avec brio. Le Ruisseau, de Rheinberger, et les Nynphes des bois, de Léo Delibes, ont permis d'apprécier les progrès réalisés par les élèves du cours d'ensemble. Le second de ces chœurs a été pourvu d'un accompaguement d'orchestre par M<sup>n</sup>e Balthazar Florence, la jeune violomiste namuroise, qui s'est produite comme soliste dans le Concerto de Mendelssohn et dans une berceuse du ballet de son père, la Vision d'Harry. Elle a remporté dans l'une et dans l'autre de ces œuvres un succès si grand que, rappelée, elle a du ajouter au programme une des danses de Brahms, transcrites par Joachim.

M<sup>10</sup> Jordano, une cantatrice amateur, a chanté non sans talent, le Réve d'Elsa, l'air d'Armide et finalement le Coffret, paroles de Georges Rodenbach, musique de M. Vauden Eeden. M. Daille, lauréat du Conservatoire, a apporté à ce concert de choix l'appoint de sa belle voix.

#### TONGRES.

Dans une petite ville, exécuter dans un même coucert du Mozart, du Wagner, du Beethoven, du Schumann, du Reyor, etc. est chose rare qui mérite d'autant plus d'être mentionnée que l'exécution a été marquée au coin d'une grande honnéteté artistique. C'est ce qui a en lieu au local du Casino.

L'ouverture des Noces de Figaro, la marche turque des Ruines d'Athènes, les Bohèmiens de Schumann, des fragments de Lohengrin et de Sigurd ont reçu une interprétation qui fait honneur à l'orchestre, aux chœurs, aux solistes et à leur dévoué chef, M. Vander Heyden, directeur de l'école de musique.

Nous ne pouvons passer sous silence M. Mesen, violoniste amateur qui a fait preuve d'un talent réel, M. Zolet, doué d'un organe superbe, qui a très bien dit les "adieux de Lohengrin, "enfin et surtout M. Van Horen, qui nous a fait entendre le chant du Barde de Sigurd d'une façon très artistique.

On ne saurait trop encourager ces sortes d'exécutions, qui forment le goût des masses et leur donne petit à petit la compréhension d'œuvres fortes et grandes. On doit dire qu'à Tongres, on marche dans cette voie et nous sommes heureux de pouvoir le constater.





#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 12 avril 1886.

Le début du ténor Gayarre dans l'Africaine, qui s'est produit mercredi dernier, n'a pas eu tout l'éclat qu'on s'en était promis. On a pu craindre même un instant que le succès fût absolument négatif, et la première partie de la soiréen avait pas été avantageuse au célèbre chanteur espagnol; cela n'était pas pour étonner les auditeurs réfléchis qui avaient pu entendre M. Gayarre à feu notre théâtre-Italien et qui, tout en rendant justice à son incontestable talent, avaient remarqué, avec le caractère nasillard de sa voix, le sentiment ultra-italien de son

style, qui devait s'accommoder assez mal de la déclamation et de l'accentuation françaises. Toutefois, il faut le dire, si les premiers actes avaient été peu favorables au chanteur, celui-ci a pris sa revanche au quatrième, où il a déployé dans le grand air de Vasco, une rare ampleur d'accent, une grande énergie et une chaleur tellement communicative que le public, charmé, lui a redemandé tout d'une voix ce morceau écrasant: et M. Gavarre ne s'est pas fait prier, il a redit l'air d'un bout à l'autre, sans hésitation, sans fatigue, sans faiblesse, ce qui lui a valu une ovation retentissante et un véritable triomphe. Du reste de l'interprétation et des partenaires de M. Gayarre je n'ai rien à dire, sinon que M<sup>110</sup> Richard, dont la voix de contralto est si belle et si pure, s'est trouvée prise d'une singulière fantaisie en s'emparant du rôle de Sélika, qui ne peut que briser cet instrument superbe et dans lequel, d'ailleurs, elle s'est montrée médiocre sous tous les rap-

Le lendemain de cette représentation, nous avons eu. au Conservatoire, la séance annuelle d'audition des envois de Rome. Le programme conprenait deux œuvres relativement importantes, dues aux deux lauréats de 1882, où, par exception deux grands prix avaient été décernés: une suite d'orchestre de M. Gabriel Pierné, et Merlin " poème dramatique, de M. Georges Marty. La suite d'orchestre de M. Pierné, si elle ne brille pas par l'unité (elle comprend un Menuet, un Intermezzo, une Marche funèbre et une Tarentelle), révèle du moins un compositeur aimable, instruit, non dépourvu d'imagination et bien au courant des ressources de l'orchestre; les trois premiers morceaux sont surtout bien venus, et le menuet, écrit dans un style archaïque, est tout à fait charmant. Quant au Merlin enchanté de M. Marty, ce n'est point un Merlin enchanteur, comme je l'entendais dire autour de moi. Il est difficile, en vérité de trouver une œuvre plus incohérente, plus mal équilibrée, plus dénuée d'inspiration, plus fâcheuse en un mot dans toutes ses parties que cette cantate mal écrite, mal conçue et mal venue. Je ne sais vraiment pas où l'auteur avait la tête lorsqu'il a accouché de ce travail indigeste, où la nullité du fond ne le dispute qu'à la bizarrerie fâcheuse et voulue de la forme. L'auteur avait présenté cette étrange composition au dernier concours de la ville de Paris, où elle avait su réunir... deux voix en sa faveur. Ce qui m'étonne même. c'est qu'il se soit trouvé deux voix pour encourager une chose sembable. Notez, s'il vous plaît, que M. Marty n'est pas du tout le premier venu, et qu'il a non seulement du talent, mais, je crois aussi, du tempérament. C'est même pour cela que je me montre aussi justement sévère envers lui, et que je lui dis crûment la vérité, sans ambages et sans ménagement. C'est pour lui crier casse cou! pour lui montrer qu'il se dévoie et pour l'amener à faire sur lui-même un retour nécessaire. Le public du Conservatoire, si indulgent pourtant de sa nature, était réellement navré à l'audition de son œuvre, et il faut, dans son intérêt même, que le jeune artiste ait absolument conscience de l'effet obtenu par lui et du pas de clerc auquel il s'est livré.Cela lui servira de paratonnerre pou r l'avenir.

ARTHUR POUGIN,

Avant de quitter Leipzig, où il a donné ses piano récitals, comme à Berlin et à Saint-Pétersbourg, Rubinstein a été l'objet d'une manifestation de ses admirateurs. Les directions du Conservatoire, du théâtre et du Gewandhaus lui ont offert une plaque en argent, mentionnant les principales dates de sa carrière artistique.

Il s'est formé à Francfort une société pour l'érection d'un monument à la mémoire de Joachim Raff.

Avant de partir pour la Russie, Johann Strauss s'est arrêté quelques jours à Berlin où il a dirigé trois fois au théâtre de Friedrich-Wilhellmstadt sa dernière opérette, le Baron

Pauline Lucca, complètement remise de la maladie qui l'a empêchée de faire sa tournée en Russie, a donné le 1er avril un concert à Berlin. Elle n'y a chanté que des lieders et quelques airs d'opéras.

Grand succès au dernier concert de la Société Philharmonique de Berlin pour le célèbre violoncelliste Jules De Swert. Notre compatriote a fait entendre au public berlinois son concerto en ut auquel la presse fait le plus chaleureux accueil.

Une troupe française d'opéra, sous la direction de M. Caron, donne en ce moment des représentations au Victoria Theater de Berlin.

Les journaux polonais décrivent les triomphes remportés par Mme Marcella Sembrich à Varsovie, à Cracovie et à Léopol sa patrie, mais aussi les actes de libéralité qu'elle a prodigués à ses compatriotes. A Varsovie, elle a chanté le rôle de Lucia au profit de plusieurs institutions de bienfaisance. Elle a fourni les fonds nécessaires à l'éducation musicale d'une jeune fille douée d'une très belle voix. En ce moment, la diva polonaise se repose à Dresde, avant de commencer sa saison italienne à Berlin.

Tandis que l'Opéra germanique fait florès à New-York avec le répertoire de Wagner, la troupe italienne de M. Carillon a fait un fiasco complet. La faillite a été déclarée et les malheureux artistes ont été obligés d'attraire l'impresario en justice pour se faire payer.

L'orchestre de la société Philharmonique de Berlin vient d'adopter le diapason normal de 870 vibrations. A l'Opéra de Vienne.le nouveau diapason entrera en vigueur le dimanche de Pâques.

Les nouvelles de Mne Van Zandt sont toujours peu rassurantes: le voyage qu'on a dû lui proposer paraît l'avoir épuisée au point que son état actuel inspire les plus vives inquiétudes à son entourage.

On annonce le mariage de M<sup>me</sup> Anna Judic avec M. Albert Millaud.

#### VARIÉTÉS.

#### UNE PRÉFACE DE GOUNOD.

Gounod vient d'écrire la préface du IIe volume des Annales du Théâtre et de la Musique, de MM. Ed. Noël et Edm. Stoullig, qui vient de paraître chez Charpentier. Cette préface a pour titre " Considérations sur la musique contemporaine. " C'est un morceau curieux à lire en raison de la signature qu'il porte, mais qui ne renferme aucune vue intéressante ou nouvelle. L'auteur de Mors et Vita se plaint que les questions d'art s'envisagent un peu trop comme des questions d'affaires, aujourd'hui. Mais à qui la faute, si ce n'est aux compositeurs, qui ont fait des opéras et des mélodies à la douzaine et qui détiennent encore toutes les avenues des grands théâtres, d'où ils écartent systématiquement les jeunes? Quel qu'en soit l'origine, le mal n'en est pas moins réel, et M. Gounod n'est pas seul à l'avoir observé. Mais il est seul à y avoir trouvé un remède.

Ce remède, il l'expose dans sa préface :

Ce serait la création d'un établissement analogue à ceux qui permettent de recueillir, de conserver et d'offrir en permanence à l'éducation des artistes et à l'admiration du public les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Je veux parler d'un musée lyrique qui serait aux représentations théâtrales courantes ce que le musée du Louvre est aux expositions annuelles : une permanence à côté d'une succession périodique.

" La réalisation de ce projet aurait le double avantage de combler une lacune regrettable et de laisser ailleurs le champ exclusivement libre à tant de nouveautés aussi justement anxieuses que malheureusement privées des moyens de se produire.

"On y trouverait encore un autre avantage, qui me paraît considérable et que nulle autre combinaison peut-être ne saurait procurer, ce serait de pouvoir incessamment confronter et comparer les œuvres du présent et celles du passé, au point de vue de l'action qu'elles exercent tant sur le mouvement de l'art que sur celui de l'opinion publique. "

Ceci amène l'illustre auteur de Faust à parler de la dépravation du goût et de " l'intoxication de tendances spécieuses et malsaines. " Pour lui, il est clair que le gout de la génération présente dévie et s'abaisse. M. Gounod nous offre ainsi pour la centième fois le plaisant spectacle d'un auteur louant complaisamment l'intelligence du public tant que celui-ci admire ses œuvres, et gémissant sur la dépravation du goût aussitôt que l'attention du même public se détourne de lui.

Ayant parlé de nos aberrations d'à présent, M. Gounod devait nécessairement toucher aussi aux erreurs de l'avenir. Il y consacre une page piquante, en forme de catéchisme, pour faire pendant au Catéchisme du peuple du citoyen Defuisseaux. Cela pourrait s'intituler : Catéchisme du compositeur de l'avenir.

D. Qu'est-ce que l'art musical?

"R. C'est l'art de combiner les sons d'une manière pénible pour l'oreille et fatigante pour l'esprit.

"D. Pourquoi pénible pour l'oreille?

R. Parce que la musique, en caressant agréablement l'oreille, tend à développer la nature sensuelle au détriment de l'intellectuelle, et que la sainteté de l'art ne permet pas qu'il se fasse le complice d'une semblable corruption.

"D. Pourquoi ajoutez-vous " et fatigante pour l'esprit?" R. Parce que c'est le moyen de stimuler et de développer l'énergie intellectuelle et d'élever l'esprit jusqu'à cette transcendance qui est le sommet rationnel de l'art et qui est inaccessible à la masse du vulgaire.

"D. Les grands maîtres n'ont-ils pas été, jusqu'ici, d'un sentiment opposé?

"R. Cela tient à ce qu'ils étaient encore dans les ténèbres qui enveloppaient l'enfance de l'art; mais ces ténèbres commencent à se dissiper, grâce aux conquêtes de l'esthétique moderne, et nous faisons maintenant la musique comme Sganarelle faisait la médecine, "d'une méthode toute nouvelle.,

"D. Ainsi l'art serait une forme de la mortification?

"R. Précisément. "D. Pourquoi cela?

"R. Parce que le propre et le devoir de toute mission supéricure est de combattre le relâchement de la nature par l'exercice des vertus, et principalement de la patience dans

"D. Quelle est la condition essentielle du génie?

.R. L'absence d'idées.

"D. Qu'entendez-vous par là?

"R. J'entends par là que, le génie étant la faculté créatrice, son caractère distinctif doit être dans sa ressemblance avec le créateur qui a *tiré toutes choses du néant!...*",

Et ainsi de suite, car dans le domaine de l'absurde il n'y a pas de limite.

Après cela, M. Gounod a peut-être quelque raisou pour ne rien entendre à l'art de l'avenir. Il y a longtemps qu'il a cessé de tirer quelque chose du néant. Il n'en a même pas tiré Mors et Vita.

Un joli mot d'Ernest Reyer, à propos de la maladie qui sévit à notre époque et qui a frappé déjà tant de jeunes compositeurs : la maladie de la dissonance.

« Je leur couseille, dit-il, avant de se mettre au piano ou devant leur papier à musique, de prendre un verre d'eau de Grétry! »

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 15 avril 1833, a Bruxelles, Le Pré aux Clercs d'Herold. - Artistes : Mergy (Chollet) ; Comminges (Paul) ; Cantarelli (Juillet); Girot (Desessarts); Marguerite (Mmo Foignet); Isabelle (Mwe Prévost); Nicette (Mle Toméoni). - Mme Casimir, l'Isabelle de la création à Paris, reprit le rôle pour ses débuts à Bruxelles (21 mai 1837), et elle resta la pensionnaire du théâtre de la Monnaie jusqu'en 1840. A l'Opéra-Comique, où elle retourna, elle avait laisse un fâcheux souvenir : par son refus de paraître dans la seconde représentation du Pré aux Clers, elle causa ou tout au moins avanca la mort d'Herold. Au bout d'un certain nombre d'années, et après avoir mené grand train de vie, ayant chevaux, voitures, diamants, la brillante chanteuse d'autrefois se vit réduite à jouer les duègnes, puis, la bise venue, à demander à la charité publique un dernier asile. Mme Casimir, épouse ou veuve Campan, est aujourd'hui plus qu'octogénaire.

Le *Pré aux Clercs* a été repris à Bruxelles, à la fin de septembre 1885, avec Furst, Devries, Nerval, Renaud, M<sup>mes</sup> Mezeray, Wolf et Gaultier.

- Le 16 avril 1876, à Saint-Josse-ten-Noode, lez-Bruxelles, décès du baron Auguste-Philippe de Peellaert. Il était né à Bruges le 12 mars 1793. Outre des comédies, des drames, des romans, il a écrit la musique de plusieurs opéras, d'un Faust entr'autres, qui eut au théâtre de la Monnaie, un succès réel, étant fort bien chanté par Chollet et Mile Prévost (rôles de Faust et de Marguerite). Le baron de Peellaert, qui avait le grade de lieutenant colonel d'état-major au service belge, a consigné le récit de son existence très active dans l'ouvrage publié sous ce titre: Cinquante ans de souvenirs recueillis en 1898, Bruxelles, Decq, 1867, 2 vol. in-12.
- Le 17 avril 1797, à Hanzinne, province de Namur, naissance de Jean-Baptiste-Joseph Tolbecque, le chef-d'orchestre et le compositeur qui fiut le plus recherché à Paris pour la musique de danse. On peut dire qu'il a fait sauter et danser tout Paris. C'était le roi du quadrille, et quand Napoléon-Musard vint détrôner ce roi-là, il ne lui laissa pour fiche de consolation que son titre de chef d'orchestre des bals de la cour de Louis-Philippe. Dantan a sculpté la tête de Tolbecque en un manche de violon.

Les Tolbecque de la même souche, nés en Belgique ou en France, sont très nombreux, M. Clément Lyon s'est fait leur historien. (Voir ses Artistes du pays de Charleroi). Celui qui fait le sujet de nos Ephémérides est mort à Paris, le 23 octobre 1869.

— Le 18 avril 1805, à Anvers, concert de Steibelt. — Le pianiste compositeur venait de Bruxelles où il s'était produit, lui et sa musique, dans deux représentations au théâtre de la Monnaie. Il se fit précéder à Anvers de cette circulaire:

« Messieurs, les amateurs de musique m'ayant engagé à donner un concert vocal et instrumental à la Société de la Sodalité, il aura lieu jeudi 28 germinal an XIII (8 avril), j'y exécuterai plusieurs fragments de la musique d'un grand ballet de ma composition qu'ou vient de donner sur le théâtre du Roi à Londres; j'y jouerai plusieurs autres morceaux manuscrits de piano. — L'entrée est à 6 livres de France par personne. — On commencera à 6 heures et demie. Je suis avec respect. Stellell.

La  $Belle \ Laitière$ , tel est le titre du grandballet en question. La  $5^{ms}$  scòne, au dire du programme, devait « exprimer le calme de la nuit, le réveil de la nature, le concert harmonieux que forment les habitants de l'air, le lever du soleil, le mugissement des troupeaux, le chalumeau du berger, le chant du chasseur et le tout terminé par une espèce de bacchanale villageoise, »

Grand virtuose, compositeur fécond, ingénieux, riche d'inspiration et de verve, mais fongueux, inconstant, capricieux, plein de travers et de vices, que son talent seul faisait exouser, tel fut Steibelt. A Vienne, dans deux concerts, il eut l'audace de se messurer avec Beethoven, qui l'écrasa de son incomparable supériorité de virtuose. Son ouverture de Roméo et Juliette est restée au répertoire de nos concerts du Conservatoire, où elle reparait de loin en loin. (Voir nos Ephémérides du 11 mars dernier.)

— Le 19 avril 1841 à Londres, (Société philharmonique), concert de Henri Vieuxtemps. C'était son second voyage dans les îles Britamiques. — Son succès, dit le Morning Chronicle, a été un véritable triomphe; la presse anglaise a ratifié l'opinion généralement admise sur le continent que Vieuxtemps est le plus remarquable violoniste de l'époque. ,

M¹ª Meerti (Mªª Blaes), qui secondait Vieuxtemps dans ses concerts à Londres, n'a pas été oubliée dans les *Souvenirs* de l'illustre artiste. « "Elle m'a fait, écrit il un plaisir immense, elle chante avec une voix et une âme qui émeuvent. J'adore son talent. Comme personne, elle est charmante et d'un commerce des plus agréables. "

— Le 20 avril 1767, à Bruxelles, le Tonnelier, de Gossec. — Cette opérette en un acte, paroles et musique d'Audinot, fut d'abord représentée à la Comédie-Italienne de Paris, le 28 septembre 1761; elle y fut reprisé le 16 mars 1765, avec des changements par Quétant et Gossec. et c'est sous le pavillon de ces deux auteurs que le réjouissant Tonnelier a pu fournir une assez longue carrière au théâtre.

— Le 21 avril 1823, à Bruxelles (salle du Grand-Concert), concert de Bernard Romberg. — Le programme comportait quatre morceaux : un diverlimento et un air suédois pour le violoncelle, composés par Bernard Romberg, et exécutés par son fils Charles âgé d'onze ans; un concerto brillant et un capriccio sur des airs et danses polonais, pour le violoncelle composés et exécutés par Bernard Romberg.

Ce n'était pas la première fois que Romberg venait se faire entendre en Belgique, où il était déjà connu. Virtuose et compositeur, il fut un des plus grands violoncellistes de son temps. Ses concertos sont des modèles, d'un style noble et brillant tout à la fois. Les traditions de son école, dit Berlioz, subsistent encore au Conservatoire de Paris.

— Le 22 avril 1834, à Leipzig, 1° concert de Henri Vieux-temps. — Dans la Neue Zeitschrift fur Musik, Schumann consacra au jeune virtuose belge l'appréciation la plus flatteuse. " Son jeu, disait-il, brille et embaume comme une fleur. "Il l'appelle aussi "le plus génial des jeunes mattres, "dans un article où il compare entre eux Paganini, Ernst, Lipinski, de Bériot, Molique, David, Ole Bull et tous les grands virtuoses du violon qu'il avait successivement entendus. (Voir Heuri Vieuxtemps, par Maurice Kufferath, Bruxelles, Rozez, 1883, p. 43).

#### CONCERTS ANNONCÉS

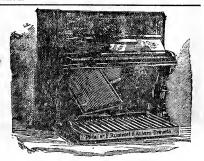
Une soirée musicale a lieu ce soir jeudi 15 avril, chez M. Léon Somzé, au profit d'une œuvre charitable. On y entendra M<sup>me</sup> Lemmens-Sherrington, MM. Heusehling, Hubay, Wie-niawski. Ce dernier jouera deux des dernières compositions de Zarembski et la marche funèbre de Chopin.

M. Joseph Wieniawski donnera le 17 avril, à la Société royale des Chœurs, à Gand, un concert avec le concours de M<sup>les</sup> Anna Gregori et Louisa Merck. Le programme porte des œuvres de Mozart, Beethoven, Scarlatti, Moscheles, Schuman, Schubert, Massé, Chopin, Liszt et Wieniawski.

M<sup>le</sup> Eugénie Dratz, pianiste, donnera un concert à la Grande Harmonie, le lundi, 19 avril, à 8 heures et demie, avec le concours de M<sup>le</sup> CLaurent et du quatuor Hermann, Coëlho Van Hamme et Jacob.

Les concerts Rubinstein, à la Grande Harmonie, restent fixés au vendredi 30 avril, à 8 heures ; dimanche 2 mai, à 2 heures et mardi 4 mai, à 8 heures.

La chapelle russe de M. Slaviansky d'Agreneff, qui a obte-nu un si grand succès au théâtre de la Monnaie, vient d'être engagée pour trois représentations à l'Eden-Théâtre: le chœui, russe se fera entendre ce soir joudi, vendredi et



4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et da piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETNER de Leinzig et STEINWAY et SONS de New-York.

Vient de paraître chez BRANDUS & Cie, à Paris LA PARTITION POUR PIANO ET CHANT DE

PLUmㅠ

opéra-comique en 3 actes

de Ch. LECOCO

Prix: 15 francs.

VIENT DE PARAITRE

chez ENOCH Frères & COSTALLAT, à Paris

OPÉRA EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX

de E. CHABRIER

Prix: 15 francs.

#### LE MAGASIN DE MUSIQUE DE Is. TAUSSIG à PRAGUE (Bohême) OFFRE

Führer (Regens Chori à la cathédrale de Prague), op. 210, 3 *Miserere* pour le petit Carême, petits et faciles pour S. A. B., Violons et Orgue (Ténor et Corno *ad lib.*) Prix: 4,50 francs.

Catalogue des compositions de Rob. Führer gratis.

BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

## EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

MARS 1886.			
Bortolazzi, École de Mandoline (Syst.			
Violon) Nouv. Éd.	Fr	. 2	50
Bruno, F., Op.38. Feuilles d'Album.5 Morc.			
p. P°	11	2	20
p. P°. Bibliothèque de la Jeunesse p. 2 P° à 8 ms.	"		
N° 5 Mozart, Menuet		2	00
" 6 Schubert, Marche	,,	1	25
Scharwenka, X., Op. 3. Danses polonaises	"		
p. P° à 2 ms. 5 N° à		1	00
Sulzer, J., 5 Nouvelles p. Po et Vello	"		
(mi maj.)	_	2	00
Grétry, A. M., Œuvres compl. Livr. v.	n	-	100
Les Méprises par Ressemblance	"	20	00

#### EDITION POPULATRE.

Ν°	571 Bach, J. S., Cantate, ô Flamme		
	éternelle. P° avec texte	22	2 00
	560 Grenzebach, 36 Morceaux p. P°		
	à 4 ms	22	7 50
	561/62 Steibelt, Etudes p. P. 2 vols. à		2 00

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes maladies de poitrine Cas pastilles ant préparées par la fabrique de pastilles à Sotte Ille de buine dans le Tranna, avec les sels des sources par 3 et 18, sous courrole médical. Ces sels, obtenus par l'évaporation des eaux des sources montionnées, sont richement saturés d'adied earbonique, matière que ces deux sources et par conséquent aussi, leurs verlus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes des poumons, catarrhes chroniques de la gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, surtout si de telles affections sont accompagnées de catarrhes des poumons. Un prospectus contenant les explications est joint à chaque boits. Se vendent dans toutes les pharmacies. — Dépôt gén. p'la Beigique : Delacars, Bruxelles. pour toutes maladies de poitrine

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

#### LOSSON

REPRÉSENTANT DE FABRIQUES

BRUXELLES, Rue Joseph Claes, 37, BRUXELLES

#### ENCRES D'IMPRESSION

NOIRES ET DE COULEURS

pour la typographie et la lithographie Vernis lithographiques - Bronze en poudres, toutes

nuances - Couleurs sèches et en pâte. PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82

LE NUMÉRO Fr. 10 00 Beloique, un an . 25 12.00 FRANCE, un an . CENTIMES Les autres pays, paran (port en sus). . " 10 00

La petite ligne 1 00 La grande ligne On traite à forfait pour les grandes annonces.

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. - Antoine Rubinstein (portrait). - La Romance française, par Michel Brenet (Fin). - Nouvelles diverses : Bruxelles et province: Anvers. Gand, Mons, Louvain. - Etranger : lettre de Paris : A. Pougin. - Petites nouvelles. - Ephémérides musicales. - Bibliographie. - Nécrologie.

On a dit de Rubinstein qu'il était le Michel-Ange du piano. Et en effet, si jamais pianiste a donné la sensation de

la passion dans le grandiose, c'est assurément l'illustre virtuose dont nous publions aujourd'hui le portrait. Imaginez la force unie à la grâce; la tendresse la plus exquise s'alliant à la fougue la plus passionnée; évoquez par la pensée les plus caressantes harmonies du quatuor succédant an flot impétueux de la masse orchestrale dans ses élans les plus foudroyants. voilà Rubinstein au piano.

Il vient de révolutionner l'Europe musicale avec ses concerts historiques où il a passé en revue. toute la littérature. du piano.

Mais ce n'est pas au piano seulement que Rubinstein est un des plus grands artistes du siècle. Il n'est pas de genre de composition dans lequel il n'ait affirmé de puissantes facultés créatrices. Il a

donné au théâtre: Dimitri Donskoï, les Chasseurs sibériens, la Vengeance, Tom le fou, les Enfants de la Bruyère, Lalla Roukh, Néron, les Maccabées, un ballet la Vigne, un opéra-

comique le Perroquet; dans le genre de l'oratorio, il faut citer le Paradis perdu et la Tour de Babel; ses symphonies parmi lesquelles l'Océan et la Symphonie dramatique sont au répertoire de tous les orchestres; un grand nombre d'œuvres de musique de chambre, morceaux pour piano, sonates, morceaux d'ensemble instrumental, trios, quatuors, des scènes pour une ou plusieurs voix, plusieurs recueils de romances.

Et cette prodigieuse quantité d'œuvres, dont quelques-unes sont de grande dimension, a été composée dans l'intervalle

d'innombrables tournées de concerts à travers l'Europe et l'Amérique.

Né le 30 novembre 1829, à Wechwotynetz, sur les confins de la Moldavie, Rubinstein recut sa première instruction musicale de sa mère et du pianiste Volloing. A 8 ans il se produisit dans les concerts. Il alla ensuite à Paris où il étudia pendant deux ans sons la direction de Liszt. Il commenca assez tard ses études dans la composition, à Berlin, avec Dehn, puis il se fixa à Vienne d'où il fut rappelé en Russie pour devenir le directeur de la société musicale russe et ensuite du Conservatoire impérial de Saint-Pétersbourg. Mais il donna bientôt sa démission de ce dernier poste pour pouvoir de nouveau voyager.

Récemment, il a recu le titre de Grand

ANTOINE RUBINSTEIN

Maître de la musique impériale qui lui donne le rang de Maréchai de la Cour.

#### LA ROMANCE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE.
(Suite et fin. - Voir le numéro 15).

Scudo a raconté l'histoire de la fameuse romance de son maître Choron, la Sentinelle, publiée vers 1809, qui devint en quelque sorte la "Marseillaise de l'Empire " et qui fut traduite dans toutes les langues; on ne nous dit pas si ses voyages la conduisirent aussi loin que le fameux "Il est trop tard ", de Blangini; toujours est-il qu'elle parut ne point lui céder pour le chiffre de la vente, car on en débita jusqu'à vingt mille exemplaires; chiffre vraiment fatidique et qui constituait sans doute pour une romance un succès dans toutes les règles, puisque, comme nous l'avons vu, "Il est trop tard " rapporta vingt mille francset que "Te bien aimer, ô ma chère Zélie ", de Plantade, se répandit dans le monde à vingt mille exemplaires.

Les romances de Lambert, un professeur de chant comme Carbonel, mais qui n'était pas directeur d'une musique royale, furent fort goûtées pendant quelques années; Porro, éditeur de musique et virtuose sur la guitare, écrivait les siennes avec accompagnement de son instrument favori ; Fabry Garat, le frère du célèbre chanteur, sans approcher de son talent, excitait cependant, dit-on, sa jalousie; Vacher, violoniste de l'Opéra, en était en 1812 à son trente-et-unième recueil de romances; puis venaient les étrangers, Razetti, Piantanida, Ferrari, Magnelli et le plus célèbre de tous, Romagnesi, qui débuta en 1807, mais ne parvint à la renommée qu'à l'époque de la Restauration. Il nous faudrait encore mentionner Gustave Dugazon, Garaudé Gatayes, les harpistes Naderman et Bochsa, les violonistes Guénin, Rode et Lafont, qui tous sacrifièrent sur l'autel de la romance. Ils s'y trouvaient du reste en fort bonne compagnie, avec Berton, Gaveaux, Paer, Champein, Jadin, Dourlen, Benincori, Spontini luimême, dont les noms apparaissent quelquefois, au milieu de la foule des inconnus et des anonymes, dans le long catalogue des romances publiées dans les derniers temps de l'Empire. Avons-nous lassé la patience du lecteur, ou nous permettra-t-il encore de citer madame Gail, ainsi qu'un jeune homme appelé à de plus hautes destinées, Auber, qui, comme Boieldieu, fit ses premiers pas dans la romance.

Tout ces noms réunis au nombre bien plus considérable de ceux que nous avons omis, représentent pour un espace de dix ou quinze ans une production énorme de romances. Non-seulement elles paraissaient en recueils de trois, de six, en morceaux séparés, mais encore elles alimentaient des publications qui leur étaient presque exclusivement consacrées, le "Journal des Troubadours, pour le chant, avec accompagnement de piano, harpe, lyre ou guitare », fondé en 1807, et dont les "rédacteurs », étaient Blangini, Pacini, Pantade, Lélu et d'autres ; le "Journal d'Euterpe », dont le premier numéro parut en janvier 1813; ou bien encore " le Souvenir des ménestrels, conte

" nant une collection deromances inédites, ou choisies " parmi celles qui ont paru en 1813. Le tout recueilli " et publié par un amateur ", c'est-à-dire par Charles Laffillé, éditeur de musique et compositeur de romances; des gravures dans le goût de l'époque ornaient ce recueil dont la publication se continua par volumes annuels de très petit format.

Déjà, en 1810, les Tablettes de Polymnie déploraient l'augmentation croissante du nombre des compositeurs médiocres: "Il y a vingt ans, on comptait à peine à "Paris huit à dix compositeurs, aujourd'hui, cinq à "six mille(?) individus s'imaginent qu'ils composent, C'était surtout à laromance que s'attaquait cette nuée dangereuse dont on put bientôt constater les ravages. En 1818, la production augmentait encore, mais le niveau s'abaissait dans la même proportion; Momigny le constatait avec amertume dans l' Encyclopédie méthodique: "Il n'est personne qui ne fasse des coupplets ou des airs de romances à Paris et même en province. Pour cela, il ne faut plus être ni poète ni musiciem... Il n'est pas besoin de dire que ce sont les

" moins habiles qui sont les plus fiers; c'est une chose " trop naturelle pour qu'on ne le devine pas. Mais il " est une observation générale à faire sur le hombre

" infini de romances qui voient chaque année le jour,
" c'est que la plupart ne sont que des redites, tant
" pour la musique que pour les paroles.

La romance mourut de l'abus qu'on en avait fait; mais de ses cendres naquit la mélodie moderne, qui a dépouillé jusqu'au nom de sa modeste aïeule. Certes, ce n'est pas nous qui nous plaindrons de cette transformation; mais notre sympathie pour les pages admirables ou charmantes dont est doté le répertoire actuel de la musique vocale de chambre ne doit pas nous rendre trop sévères pour la romance de nos pères. Elle a eu ses chefs-d'œuvre aussi, bien éloignés assurément des sommets de l'art et qui ne prétendaient pas les atteindre. Si les "troubadours ,, ont péri sous le poids du ridicule qui s'attache aux tentatives factices et aux enthousiasmes exagérés, en revanche les romances " de sentiment, charment encore quelquefois ceux qui veulent bien les chercher et les sortir de la poussière où elles se perdent.

MICHEL BRENET.

**©**\$@\$@\$@\$@\$\$\$\$\$\$

#### Nouvelles Diverses



BRUXELLES ET PROVINCE.

Les représentations de M. Caron et de M. Escalaïs au Théâtre de la Monnaie ont été triomphales pour les deux artistes. M. Caron, notamment a été fêtée comme jamais artiste ne l'a été à Bruxelles. Il faut dire, du reste, que la cantatrice et la comédienne sont également admirables.

Le Conservatoire a clos dimanche sa saison de concerts par une seconde audition de la cantate de Bach sur le choral de Luther: Eine feste Burg, exécutée par les mêmes interprètes qu'à la première audition. La seconde partie du concert comprenait la symphonie pastorale et l'ouverture d'Obéron. Le public a fait à M. Gevaert une chaleureuse ovation à la fin du concert.

Il y avait foule vendredi au palais des Beaux-Arts, pour le concert de charité donné par les écoles de musique de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, sous la direction de M. Henry Warnots. On a beaucoup admiré la justesse d'intonation et l'ensemble de ces chœurs d'enfants qui ont chanté à ravir un noël du xvire siècle et une chanson flamande du xvº (arrangés tous deux par M. Gevaert), plus une série de chœurs de Mendelssohn, Gounod, Schubert et Schumann, sans compter uno barcarolle inédite de Rossini, dont M. Michotte possède le manuscrit. Si elle n'était de Rossini, cette œuvre n'aurait certainement intéressé personne. On a entendu également un petit poème de M. Michotte, avec solis et chœurs, Myrto, paroles d'Armand Silvestre. Voilà pour la partie chorale de la soirée. Celle-ci comprenait en outre une série de morceaux de virtuosité vocale et instrumentale dans lesquels Mile Elly Warnots, le ténor Van Dyck et le violoniste Hubay ont lutté de talent et de virtuosité. Il faut citer parmi ces morceaux le Credo d'amour pour deux voix (Mile Warnots et M. Van Dyck) et l'Espana (transcrit pour la voix) de M. Emmanuel Chabrier, enlevé avec une verve brillante par la toute charmante Mile Warnots, M. Chabrier a accompagné au piano ses compositions, et le public a saisi cette occasion pour faire une petite ovation à l'auteur de

Le même soir, M. Gustave Kefer donnait au cercle de l'Essor sa quatrième et dernière séance de musique. Le programme, extrêmement intéressant, était tout entier consacré au compositeur norwégien Edward Grieg. M. Gustave Kefer, dont le talent sérieux est si justement apprécié des artistes, et MM. Wallner, le vicloniste Lerminiaux, et M. Sivery, un chanteur de talent, ent fort bien interprêté cette musique, d'un charme original, d'une couleur intense et singulière. Sonates, mélodies, « scène populaire », airs de danse, — autant de petites compositions exquises. Il y avait encere au programme des fragments composés pour le drame Peer Gynt, — exécutés à quatre mains par MM. Kefer et Wallner, — entre autres une marche funèbre (Mort d'Ase) d'un caractère remarquable.

Le concert Wagner que prépare M. Joseph Dupont n'aura pas lieu comme d'habitude le dimanche après-midi. Il sera donné le soir au théatre de la Monnaie, immédiatement après la clôture de la saison théâtrale, c'est-à-dire le 4 ou le 5 mai. Le programme comprend, on le sait, le 1º acte de Tristan, la scène des Filles du Rhin de la Götterdammerung, la scène de l'oiseau du Stegfried et le Siegfried Idyll.

La question du théâtre de la Monnaie a défrayé toute la semaine les conversations des cercles artistiques. Au Conseil communal de Bruxolles, on s'en est occupé lundi, et d'intéressantes résolutions ont été prises. M. l'échevin Demot a d'abord donné lecture du rapport du collège échevinal sur l'affaire.

Ce rapport résume ainsi les charges nouvelles que le contrat imposait à la direction Verdhurt.

 Orchestro
 fr. 17,160

 Frais divers (salaire du chauffeur, entretien des locaux, etc.)
 fr. 1,100

 Fr. 18,290
 fr. 1,200

Il constate que le cahier des charges a été appliqué avec une extrême modération.

Voici les réformes proposées par le collège pour la concession nouvelle :

Certaines loges dont il était interdit au directeur de disposer pourront être louées par lui.

Le directeur pourra exploiter lui-même le buffet.

La ville payera la contribution foncière du théâtre, qui est sa propriété; le directeur ne payera plus que sa patente et la contribution personnelle.

Contrairement à ce que le collège avait décidé de proposer d'abord, les charges résultant pour le directeur de l'entretien du matériel ne seront pas réduites, mais il sera accordé au concessionnaire d'autres avantages.

Le grand foyer pourra être affecté à d'autres usages que ceux désignés par le cahier des charges.

Le directeur ne sera forcé de rendre incombustibles que les décors nouveaux.

Pour les ouvrages nouveaux que le cahier des charges le force à monter chaque année, le concessionnaire ne devra pas n'employer que des costumes neufs et des décors nouveaux.

Le taux minimum des appointements des musiciens de l'orchestre, fixé par le cahier des charges, no sera pas maintenu. Le directeur pourra profiter de la libre concurrence et engager des artistes à plus bas prix, s'il en trouve.

Il en sera de même pour le personnel du corps de ballet. Une courte discussion s'est engagée sur ces propositions du collège. On a fait observer avec raison, qu'il était étrange de faire porter sur le traitement des musiciens et des ballerines, une diminution que l'on eût pu compenser par d'autres avantages. Il y a par exemple le chauffage et l'éclairage que la ville cût pu prendre à sa charge. Cette concession n'eût lésé aucun intérêt. Les propositions de revision du cahier des charges ont néanmoins été adoptées à l'unanimité. Le futur directeur de la Monnaie recevra donc en entrant en fonctions, un petit cadeau d'une trentaine de mille francs. C'est là un fait assurément singulier et qui constitue à l'égard de la direction qui vient d'échouer un véritable déni de justice. Nous ne voulons pas défendre M. Verdhurt, mais nous nous permettons de trouver simplement immoral ce qui vient de se passer. Le conseil communal en votant la revision du cahier des charges a reconnu qu'il avait fait une ânerie l'année dernière en aggravant les stipulations. Or, tout le monde a reconnu que l'une des causes de la faillite de M. Verdhurt a été l'augmentation des charges de la concession. Pourquoi M. Verdhurt seul doit-il pâtir de l'erreur de MM, les conseillers? Avec les 30,000 francs que l'on va généreusement octroyer à son successeur, M. Verdhurt se fut peut-être tiré d'affaire, on ne lui eût pas coupé tout crédit et il eut pu terminer honorablement sa saison, en déficit il est vrai, mais avec l'espoir de pouvoir se rattraper l'année prochaine. L'exécution sommaire et brutale du directeur malheureux n'est ni loyale ni juste.

Un détail à propos de cette séance du conseil communal : On a beaucoup remarqué l'absence de M. l'échevin André; l'honorable conseiller est, dit-on, très malade. M. André est l'auteur du malencontreux cahier des charges voté l'année dernière, et il a, par conséquent, une grosse part de responsabilité dans la triste fin de la direction Verdhurt. Il y a de quoi se trouver mal.

89

MM. Joseph Dupont et Lapissida, l'éminent chef d'orchestre et l'habile régisseur du théâtre de la Monnaie, se portent candidats pour la direction vacante.

Cette candidature sera acceptée par acclamation.

es

L'Echo Musical publie un rapport de M. Ch. Bosselet sur le Congrèsmusical d'Anvers, Ce rapport sera lu avec intérêt. Nous y voyons la mention d'un intéressant travail de M. Auguste Charles sur l'enseignement de la flûte qui devrait étre encouragé et amélioré au même titre que celui des instruments à cordes. M. Auguste Charles est l'auteur d'une méthode qui tient compte de tous les perfectionnements apportés à cet instrument par la facture moderne, ce que ne font pas les méthodes actuellement en usage.

Nous apprenons que M. Henri Heuschling, l'excellent baryton si souvent applaudi à Bruxelles, se décide à accepter des élèves. C'est une bonne fortune pour les aspirants-chanteurs et pour Jes artistes qui désirent se perfectionner dans l'art du chant.

#### ANVERS

Après un calme de plusieurs semaines, voici tout d'un coup une avalanche de concerts. D'abord, le concert au profit des pauvres du Kiel, organisé et dirigé par M. Edgard Tinel. Le distingué directeur de l'Ecole de musique religieuse de Malines s'y est fait vivement applaudir comme virtuose du piano. Des chœurs ont fait entendre des fragments du Requiem de Brahms et les Maner-lieder de Tinel.

Après cela, mercredi 14 courant, le concert annuel des Dames de la charité dont Mio C. T. avait,comme à l'ordinaire, pris l'initiative et qu'elle a dirigée elle-même, avez son talent bien connu. Mio Schnitzler-Selb prêtait le concours de sa belle voix à cette soirée et elle y a recueilli, selon son habitude, tous les suffrages. A côté d'elle, on a vivement applaudi M. Jacobs, le violoncelliste, et une pianiste de talent, Mio A. T. qu'on dit élève de Bulow.

Vendredi 16 courant, un brillant concert réunissait dans la salle de l'Harmonie, la colonie allemande au grand complet. Ce concert qui se donnait au profit des Allemands nécessiteux de notre ville, a été sans contredit, un des plus beaux de la saison. M<sup>mes</sup> Falk-Mehlig et Schnitzler-Selb, M<sup>He</sup> Flament et M. Jacobs prétaient leur généreux concours à cette fête. M<sup>mes</sup> Falk et Schnitzler ont joué dans la perfection les variations de M. Saint-Saëns sur un thème de Beethoven. M™° Falk a ensuite savamment interprété le prélude et fugue de Bach, et avec une admirable bravoure la 2º rhapsodie de Liszt. Mile Flament, dont la voix est tout simplement merveilleuse, a chanté un air de Samson, une Berceuse de Blockx, la délicate chanson de Mignon d'Huberti et un fort joli lied de Benoît. M. Jacobs a joué avec Mme Falk la grandiose sonate de Rubinstein et la brillante polonaise de Chopin, puis il a joué seul, avec le beau son qu'on lui connaît la Träumerei, de Schumann, et un Spinnerlied de Popper.

Grand succès pour les artistes et... pour la caisse des pauvres, car la salle était bondée.

La place me manque pour vous rendre compte en detail du concert de la *Société de symphonie*, dont l'orchestre est composé, comme vous le savez, d'amateurs. Pour n'être pas des musiciens de profession, ces artistes n'en ont pas moins très bien joué la cinquième symphonie de Beethoven, ce qui n'est pas peu dire. Comme soliste, M<sup>16</sup> Kathi Bettaque de Rotterdam.

M. Camille Gurickx est engagé pour le concert de l'Association des artistes musiciens d'Anvers, sous la direction de Peter Benoit, concert qui aura lieu le jeudi 29 avril, à la salle de l'Harmonie.

#### MONS.

A la suite du grand succès remporté à Bruxelles par M. Camille Gurickx, le bourgmestre de Mons a invité ce dernier à y donner le mêmepiano-recital. Cette audition a eu lieu lundi 19.

Tons les dilettanti de notre ville assistaient à ce concert qui a été un véritable triomphe pour l'infatigable artiste. Ce qui surprendle plus dans l'exécution d'un pareil programme, c'est l'étonnante facilité d'assimilation que possède M. Gu: rickx pour interprêter d'une manière irréprochable et en donnant à chacun son cachet d'orighnalité, tant d'auteurs de genres si différents: Bach, grand et austère; Liszt, fourgueux et emporté dans la "Polonaise, "doux et caressant dans la "Promessa. "Mais, où M. Gurickx s'est surpassé, c'est dans l'exécution des 12 études symphoniques de Schumann: il les possède dans les plus petits détails; les moindres pensées de l'auteur sont traduites avec un grand sentiment artistique et une correction remarquable. Vollà ce qui s'appelle interprêter une œuvre, et quelle œuvre!

Depuis quelque temps M. Gurickx semblait éviter de se produire en public. Il enseignait aux autres pour mieux comprendre lui-même et amassait ainsi par sa patience, son ardeur et son opinitatreté au travail, toute la science qu'il nous a révélée si grandement lundi.

Le public enthousiasmé a rappelé l'artiste après chaque partie.

#### GAND.

Le troisième concert d'abonnement du Conservatoire a eu lieu le vendredi, 16 avril, et a remporté un grand succès; le programme en était fort agréablement composéet l'exécution très bonne. Après l'ouverture de Léonore, de Beethoven, M. Gustave Hubert i a dirigé ful: même deux de ses œuvres, une scène de genre : Dans le jardin, et la Marche funèbre pour la mort de Guillaume d'Orange, remarquables toutes deux à des points de vue différents, mais toutes deux également originales et révelant un tempérament poétique plus porté vers les choses gracieuses que vers les grandes "machines, "C'est une excellente idée de M. Samuel, d'admettre ainsi les inusiciens nationaux à ses concerts; rien ne peut mieux stimuler nes jeunes compositeurs.

Le programme portait encore la charmante suite de Bizet: Jeux d'enfant, ravissamment orchestrée et digne à tous égards de l'auteur de Carmen. Mais le morceau de résistance de la soirée était le Songe d'une nuit d'été, de Mendelssohn. Les lecteurs du Guide musical connaissent assez le Songe, je pense, pour qu'il me soit inutile de parler longtemps de cette œuvre; il y règne d'un bont à l'autre une fraîcheur d'inspiration incomparable, et la forme elle-même est d'une limpidité extraordinaire. Le public émerveillé a fait fête à cette partition, qui a été du reste convenablement exécutée; la marche nuptiale, notamment, a été rendue avec beaucoup de brio et le scherzo aussi a été très nettement enlevé; la partie de flûte y était tenue par M Vlaming, élève de notre Conservatoire, que j'ai déjà eu l'occasion de vous signaler lors du concert Waelput et qui est doué de très sérieuses qualités; du reste, le fait de jouer le solo de flûte de ce scherze suffit à montrer que M.Vlaming n'est pas le premier flûtiste venu.

Les auditeurs n'ont pas manqué de marquer leur satisfaction de cet excellent concert, et il est plus que probable que nous en aurons un quatrième.

Le lendemain, samedi 17, M. Joseph Wieniawski donnait un concert en la salle de la Société royale des chœurs. Le succès n'a pas fait défaut au célèbre artiste polonais, dont le talent est bien connu. Outre la Sonata appassionata, de Beethoven (toujours) et divers morceaux de Mozart, Scarlatti, Moscheles et Liszt, M. Wieniawski a exécuté, avec M<sup>18</sup>Louisa Merck, sa Fantaisie pour deux pianos (op. 42), brillante composition qui donne aux pianistes l'occasion de déployer toute leur virtuosité. Je préfère cependant les trois mélodies de M. Wieniawski, que M<sup>18</sup>Anna Gregoir a chantées et dont la première: Si ovus n'avez rien à me dire, est charmante.

La chapelle russe de M. Slawianski d'Agroneff a passé ici le lundi 19 et a donné une matinée en la grande salle du Casino. D'une très grande habileté, ce chœur est surtout remarquable dans les pianos et les diminuendos; la fin de l'Ei auchiem est une merveille sous ce rapport. Les mélodies

sont en général fort originales; je citerai notamment: En descendant le Volga, Oh! pourquoi me marie-ton si tôt? et l'Obier et la montagne. La chapelle a été applaudie i ci comme ailleurs, et devant le succès qu'a eu cette matinée, M. Slawianski a donné une seconde audition le mardi au Grand-Théâtre

Je dois finir ma correspondance par nne nouvelle triste: la mort de M<sup>10</sup> Eva Raphaël, qui avait débuté à notre théâtre la saison dernière et qui avait fort gentiment chanté les rôles de chanteuse d'opérette; la pauvre artiste avait à peine dix-neuf ans!

#### LOUVAIN.

M. le chevalier Van Elewyck fera exécuter aujourd'hui en l'église collégiale de Saint-Pierre, à l'occasion du jeudi-saint, le *Miserere* de R. Führer et le *Nudus Eram* de Seyfried, deux compositeurs bohémiens dont ; les œuvres religieuses sont célèbres en Allemagne.

**\$\delta\del** 



#### FRANCE.

(Correspondance particulière)

Paris, le 20 avril 1886.

En dehors des concerts spirituels, la semaine sainte ne nous amène d'ordinaire aucun fait musical d'importance. Nos grands théâtres ferment pendant trois jours, et ce n'est pas au moment où va s'effectuer cette courte clôture qu'ils s'avisent de renouveler plus au moins leur affiche. L'Opéra-Comique a fait, cette fois, exception à la règle, et, par suite de retards indépendants de sa volonté, il nous a donné hier lundi la reprise du Songe d'une nuit d'été de M. Ambroise Thomas, reprise qui devait avoir lieu il y a huit jours et qu'on fut obligé de reculer à cause d'un deuil de M. Degenne, chargé du rôle de Latimer, où il fallut, au dernier moment, le remplacer par M. Mouliérat.

Cette reprise, qui a été très brillante, offrait un caractère nouveau par ce fait que le rôle de Shakespeare, écrit pour ténor et créé naguère par l'excellent Couderc, était confie cette fois au baryton de M. Maurel. Le compositeur dut naturellement apporter quelques changements à son œuvre pour cette adaptation, et il en profita pour ajouter à sa partition trois morceaux nouveaux: deux récits au premier acte, d'un style charmant et plein de poésie, et au troisième, un trio d'une allure pleine de franchise.

Le Songe d'une muit d'été date de trente-six ans, et nous sommes loin du temps où les trois personnages principaux,ceux de Shakespeare, de Falstaff et de la reine, étaient représentés par Couderc, par Battaille et par Mille Lefebvre, devenue aujourd'hui Mare Faure. Depuis lors, vers 1860, une reprise éclatante en avait été faite avec MM. Montaubry, Crosti, Mille Monrose dans ces trois rôles importants, qui sont maintenant tenus par M. Maurel, M. Taskin et Mille Isaac. L'œuvre a conservé toute son ampleur et toute sa valeur; le premier acte est toujours éclatant de mouvement, de verve et de gaité, et le second empreint d'une poésie pleine de grâce; le troisième a gagué en importance musicale par l'adjonction du nouveau trio. En somme, l'ensemble est excellent, et le succès d'hier a été très grand.

Il serait injuste de ne pas reporter une partie de ce succès sur l'interprétation actuelle, qui est vraiment re marquable à beaucoup d'égards. M. Maurel, qui avait une revanche à prendre de la façon très fâcheuse dont il s'était acquitté récemment du rôle de Zampa, il l'a prise, il faut le constater, aussi complète que possible. Que l'on considère en lui le comédien ou le chanteur, il s'est montre cette fois digne des plus sincères éloges, disant avec justesse et chaleur, chantant non seulement avec gout, mais avec style, et meritant de tout point les applaudissements chaleureux qui l'ont accueilli d'un bout à l'autre de l'ouvrage. J'en dirai autant de Mile Isaac, n'était une certaine froideur qui vient parfois porter préjudice à des qualités rares et à un talent d'une valeur exceptionnelle. Il faut lui rendre justice toutefois, en déclarant que Mile Isaac est vraiment une virtuose de premier rang, et qu'elle n'a pas faibli un instant sous le poids de ce rôle dans lequel sont accumulées comme à plaisir toutes les difficultés, jusqu'aux plus périlleuses et aux plus invraisemblables. Elle aussi a été applaudie à tout rompre, et il y avait plaisir à voir un succès si mérité. Quant à M. Taskin, qui n'a malheureusement la voix ni assez corsée ni tout à fait assez grave pour le rôle de Falstaff, il ne l'a pas moins chanté avec beaucoup de goût et joué en comédien tout à fait excellent. Le rôle de miss Olivia était tenu non sans talent, mais avec trop de mollesse, par M<sup>lle</sup> Castagnié, et celui de Latimer a été pris un peu trop au tragique par M. Mouliérat, qui a pourtant fort bien chanté la jolie romance du premier acte. En somme, je le répète, le succès général a été très grand, et voilà une bonne reprise de plus à l'actif de l'Opéra-Comique. On va maintenant s'occuper exclusivement des dernières études de Maître Ambros, le nouvel ouvrage de M. Widor, dont les trois principaux interprètes seront Mme Caroline Salla, MM. Bouvet et Lubert. Quelque diligence qu'on y mette pourtant, il ne paraît pas probable que celui-ci puisse passer avant la semaine qui suivra celle de Pâques. c'està-dire avant une bonne quinzaine. Ce sera la un début intéressant, car M. Widor, qui est un de nos jeunes les plus en vue, n'est encore connu à la scène que par son agréable ballet de la Korrigane, et un ballet n'est vraiment qu'à moitié du théâtre.

ARTHUR POUGIN.

0

Verdi a quitté Paris la semaine dernière. Le Gaulois donne à ce propos sur l'Ocello quelques renseignements, qu'un de ses rédacteurs a recueillis de la bouche de l'illustre maëstro. « Mon œuvre, lui a dit Verdi, est presque achevée. Le libretto en vers, de Boito, est de tout point parfait. Mon illustre ami a merveilleussement adapté le drame de Shakespeare.

» L'opéra commencera par la scène de la tempête, au moment où le Maure arrive à Chypre avec Desdemona. C'est Du Locle qui en fera la traduction pour la scène française; car je tiens à ce que ma nouvelle œuvre soit représentée d'abord à Milan.

» A l'encontre de mes autres opéras, j'ai écrit celui-ci d'après mes idées et selon l'inspiration, sans me soucier des artistes qui interpréteront les principaux rôles.

» Autre particularité: il n'y aura ni divertissement, ni ballet; cela aurait interrompu le mouvement du drame et j'y ai renoncé, rompant ainsi avec la tradition. L'orchestre et les chœurs jouent certainement un grand rôle; mais J'ai tenu à ce que le côté scheinque ait tout son développement.,

Demain, vendredi-saint, a lieu le 22° et dernier concert de l'orchestre Lamoureux à l'Eden Théâtre de Paris. Le programme est exclusivement consacré à Wagner et comprend les œuvres suivantes :

 Ouverture de Tannhæuser;
 Préludes du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> acte de Tristan et Yseult; 3. Prélude, danse des apprentis et marche des corporations des Maîtres chanteurs; 4. Ouverture pour Faust: 5. Prélude du 1er acte et enchantement du vendredisaint (1re audition) de Parsifal; 6. Prélude, 1re et 3e scènes du 1er acte et chevauchée de la Valkyrie; les rôles de Sieglinde et de Siegmond chantés par Mme Brunet-Lafleur et M. Van Dyck: 7. Les murmures de la forêt (1re audition) de Siegfried; 8. Marche funèbre du Crépuscule des dieux; 9. Introduction du 3º acte de Lohengrin.

On ne dit pas si M. Gounod assistera à ce concert. Ce serait pour lui une excellente occasion de se mortifier.

M. Lamoureux a donné dimanche, à l'hippodrome lillois, un magnifique festival. Son orchestre a été acclamé par la foule qui emplissait la salle. Les morceaux les plus applaudis ont été la Symphonie écossaise de Mendelssohn; l'ouverture d'Euryanthe de Weber; la Tarentelle de Lavainne; l'Allegretto scherzando de la 8º symphonie de Beethoven, et enfin la chevauchée des Walkyries de R. Wagner. M<sup>me</sup> Brunet-Lafleur a dit avec charme l'air d'Ariodant, la romance des Noces de Figaro, le Soir d'Ambroise Thomas et Vieille Chanson de Bizet.

Plusieurs journaux annoncent que Mme Caron chantera à Paris, au Trocadéro, l'Elisabeth de Franz Liszt, dont M. Vianesi prépare une exécution. Ce renseignement n'est pas exact. Il est vrai que M. Vianesi a engagé des pourpalers avec Mme Krauss d'abord, ensuite avec Mme Caron. Mais ni l'une ni l'autre n'ont accepté. M. Vianesi s'est rendu à Londres pour s'entendre avec Liszt au sujet de l'exécution de la Légende, et voici la distribution des rôles telle qu'elle a été arrêtée: Ludovic, M. Faure; un noble hongrois, M. Auguez; Hermann, M, Soum; Elisabeth, Mme M. Schroeder; Sophie, Mme Marie Masson; Ludwig, Mme Cremer.

Liszt assistera à la répétition générale de son oratorio et à son exécution. L'orgue sera tenu par M. Guilmant; l'harmonium, par M. Georges Lamothe.

Merlin l'enchanteur, tel est le titre d'une opérette en trois actes qui sera jouée l'hiver prochain aux Nouveautés de Paris, C'est M. André Messager qui a été chargé d'en écrire la musique. Le livret sera signé par MM. Camille de Roddaz et Maurice Lefèvre.

Le Chevalier Jean, de Victorien Joncières, vient d'être donné avec succès à l'opéra de Berlin. Une dépêche adressée à la Liberté porte que les artistes ont été rappelés après chaque acte; on a bissé le grand duo de la Confession, au troisième acte. Excellente interprétation d'ailleurs.

Marie-Madeleine, le charmant oratorio de J. Massenet, a été exécuté avec succès à New-York par la Lennox Hill vocal Society.

L'Association artistique d'Angers, a donné le jeudi le 1er avril, son douzième et dernier concert de la saison. Le théâtre de cette ville si artistique vient également de fermer ses portes, après une brillante saison. Tous les ouvrages montés cette année à Angers ont trouvé dans leurs interprètes des artistes de valeur, bien dignes de remplir les rôles qui leur étaient confiés. On a donné Manon, Charles VI, Aida, Faust, l'Etoile du Nord, etc., MM. Goffoël, Dechesne et Neveu, et Mmes Dorian, Vaillant-Couturier, Félicie Arnaud, Martinon, de Vita, Delaurens et Lelons sont partis en emportant avec eux

l'assurance de la plus vive admiration de la plupart du public.

A Nantes, la saison des concerts populaires vient également de se terminer d'une façon brillante.

On annonce la dissolution de la chapelle du duc de Saxe Meiningen. Depuis quelque temps déjà les relations entre l'orchestre et le prince laissaient beaucoup à désirer. La démission de Hans Bulow était un premier symtôme de la désagrégation future. Le capellmeister Rich. Strauss nommé après la démission de M. Bulow, a démissionné à son tour, et le duc a renoncé à son orchestre. Avant de se séparer, les musiciens ont tenu une sorte de conciliabule d'adieu sous la présidence de leur chef. Le jeune compositeur Richard Strauss,un artiste d'avenir,leur a recommandé de ne jamais oublier les services que leur a rendus M. Hans Bülow, et de propager ses exemples et ses traditions partout où les mènera leur destinée individuelle: Après quoi, prenant leurs instruments, les membres de l'orchestre ont joué pour eux, en comité secret le Nirvana de Bulow. C'est ain si que la chapelle est entrée dans le néant!

A la répétition générale du dernier concert symphonique de la Société musicale russe, à Saint-Pétersbourg, l'orchestre a été prévenu que le réengagement pour la saison prochaine de M. Hans de Bülow, en qualité de maître de chapelle de la Société, était un fait accompli. Cette nouvelle a été accueillie par de vifs applaudissements de la part des artistes de l'or-

On annouce que vu l'état déplorable du trésor royal, le roi de Bavière n'interviendra pas cette année dans les frais des représentations au théâtre de Bayreuth. L'orchestre devra être payé par l'entreprise. Les artistes du chant ont généreusement renoncé à leurs honoraires afin de ne pas augmenter

Le 29 mars, il y a eu juste un demi siècle qu'eut lieu la première et unique représentation du premier opéra de Richard Wagner, la Novice de Palerme. Wagner était alors capellmeister du théâtre de Magdebourg. Ce fut un échec que Wagner lui-même a raconté avec humour. (Voir les souvenirs de Wagner publiés par M. Camille Benoit).

La souscription en faveur du monument de Weber à Eutin (Prusse orientale) a produit jusqu'ici la somme de 11 mille 540 marks. Le monument doit coûter 20,000 marks. On est encore loin de compte, on le voit. Il est probable, dans ces conditions, que le projet de racheter la maison où Weber est né sera abandonné.

Le célèbre capellmeister Sucher qui, depuis long temps, dirigeait l'orchestre du théâtre de Hambourg, vient de résilier son engagement avec M. Pallini, de même que sa femme, Mme Sucher, l'une des plus remarquables cantatrices de la scène allemande. Mª Sucher est remplacée par Mile Klafsky, M. Sucher par le capellmeister Arthur Seidel, de Riga, frère du capellmeister Antoine Seidel qui dirigeait l'orchestre de la troupe d'Angelo Neumann.

Samedi, à Genève, première représentation d'une Nuit de Cléopâtre. Mwes Potel, Bernard, Reggiani et le ténor Delaquerrière étaient chargés des rôles de Cléopâtre, de Charmion et du pêcheur. Succès pour la partition, pour les artistes et pour le directeur, M. Bernard.

On nous écrit que le théâtre de la Scala de Milan vient de

représenter une Salammbô, du compositeur Massa, dont le livret a été tirée de l'œuvre de Flaubert.

La partition n'a obtenu qu'un médiocre succès, et malgré une exécution très honorable, il ne semble pas que cet opéra fournisse une bien longue carrière.

Notre compatriote, Mue Accolay, l'une des plus brillantes élèves d'Auguste Dupont, fait en ce moment une tournée artistique dans les Pyrénées. Elle a donné récemment à Pau, dans la salle de l'Hôtel Gassion, un concert dont le succès a été très grand. Les journaux de la localité ne tarissent pas d'éloges sur le talent de la jeune pianiste.

La charmante violoniste Teresina Tua vient de jouer avec un très grand succès à Amsterdam.

On annonce pour le 13 et le 14 juin un graud festival à Augsbourg. Programme de la première journée : la *Création* de Haydn; le second jour est consacré aux solistes et aux œnvres symphoniques.

La ville de Cracovie va bientôt posséder un théâtre polonais. Un généreux amateur d'art vient de faire don à la ville de la somme de 69,000 florins d'Autriche destinée à servir de première mise de fonds. Voilà un exemple qui devrait trouver des imitateurs.

# VARIÉTÉS.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.

Le 23 avril 1860, à Paris (Opéra-Comique), le Château Trompette, 3 actss, de Gevaert. — Artistes: Mocker, Sainte-Foy, Berthelier, Prilleux, Ponchard, Lemaire; M<sup>mex</sup> Cabel et Lemercier.

Berlioz détestait la cavatine, le duo, le crescendo; il détestait surtout l'opéra-comique. Voici sur quel ton il parla de Château Trompette. Ne voulant pas attaquer Gevaert, dont il connaissait le mérite, il s'en prenait au genre.

- « Cette partition, écrivait-il dans le Journal des Débats, a le malheur, comme tant d'autres œuvres du même genre d'être trop bien dans le style de l'opéra-comique, style si connu, tant de fois employé, et par suite si usé, que les opéras-comiques parisiens, écrits depuis quinze ans, se ressemblent presque tous et qu'on croit toujours entendre le même. Cette persistance dans l'emploi de la même forme mélodique, dans l'usage des mêmes modulations, des mêmes cadences finales, des mêmes rythmes, dans le retour à l'orchestre du même forte au même moment, du même trait pointillé sautillant au même endroit, dans l'absorption du même procédé d'instrumentation, est surtout remarquable dans les ouvertures. Et si l'on en prenait une au hasard dans le nombre immense des compositions instrumentales destinées à servir de préface à tant d'opéras petits et grands, et qu'on la fit entendre à un auditeur un peu habitué aux allures de la muse parisienne, en lui demandant quel est ce morceau, il ne pourrait guère répondre que cela : « - C'est l'ouverture de l'Opé-» ra Comique. » Il n'y en a qu'une en effet, comme il n'y a qu'une cavatine italienne, et je ne sais vraiment pas pourquoi les compositeurs se donnent maintenant la peine d'en écrire de nouvelles, puisqu'il est avéré, connu, prouvé, qu'on ne peut en ce genre rien faire de nouveau. »
- Le 24 avril 1848, à Bruxelles, décès de François Van Campenhout, l'auteur de la Brabançonne. La carrière du chanteur-compositeur, dont une inspiration heureuse a rendu le nom célèbre, a été fidèlement retracée par deux écrivains

belges, Charles Vandersypen, dans une monographie publiée chez Bruylant, et Louis Hymans, dans Bruxelles à travers les âges.

François Van Campenhout était né à Bruxelles, le 5 février 1779. (Voir Ephém. *Guide mus.* 4 février 1886.)

— Le 25 avril 1825, à Ixelles-les-Bruxelles, naissance du chevalier Xavier Van Elewyck.— C'est à ce très érudit musicologue, maître de chapelle de la collégiale de Saint-Pierre de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, que nous devons de mieux connaître et de pouvoir apprécier suivant leur mérite réel plusieurs de nos maîtres flamand.

M. le chevalier Van Elewyck a pour nos grands organistes du xvm² siècle une admiration raisonnée qu'il a puisée dans l'étude comparée des œuvres publiées ou manuscrites des maîtres célèbres de cette époque. Dans sa magnifique série des anciens Clavecinistes flamands (2 vol. in-4º, Bruxelles, Schott), il nous a donné de précieux spécimens du style original et varié de compositeurs jadis célèbres : Hector Fiocco, J. T. Bausteller, F. Krafft, N. Vanderborght, Staes, D. Raick, et en tête Mathias Vanden Gheyn, maître de grand savoir et dont les compositions ont gardé une valeur exceptionnelle.

— Le 26 avril 1835, à Paris. Chopin se fait entendre pour la première fois au Conservatoire en exécutant une polonaise de sa composition. — "Le compositeur réveur, l'élégiaque pianiste produisit à ce concert un effet délicieux. "(A. Elwart, Histoire de la Société des Concerts du Conservatoire, p. 172).

— Le 27 avril 1812, à Rentendorf (Mecklembourg), naissance de Frédéric Ferdinand-Adolphe, baron de Flotow.

Il est mort à Wiesbaden, le 24 janvier 1883. — La seule *Martha*, roucoulée par toutes les Patti du monde, a rendu populaire le nom du compositeur.

 Le 28 avril 1850, à Berlin (Opéra-Royal), Der Prophet, de Meyerboer (adaptation allemande). — Artistes: Tichatschek (Jean de Leyde), M™ Viardot (Fidès), M™ Koester (Bertha).

La 200<sup>me</sup> représentation du *Prophète*, à ce théâtre, eutlieu le 10 décembre 1884, avec Niemann, M<sup>me</sup> de Ghilany et M<sup>me</sup> Anna Sachse-Hofmeister dans les trois principaux rôles.

— Le 29 avril 1823, à Bruxelles (Théâtre-Royal), Lafont, qui s'initulait « 1° violon de S, M. le roi de France et précédemment de S. M. l'empereur de Russie, « oxécute un nouveau concerto de sa composition, des variations sur le thème favori d'Emma d'Auber, ses Souvenirs du Simplon, airs suisses, puis il chante deux de ses romances: Idole de ma vie et le Soupir.

Pendant son séjour à Paris, en 1821, Spohr eut occasion d'y entendre Lafont en même temps que ses émules Baillot, Kreutzer et Habeneck. L'artiste allemand s'y connaissait; c'est à Lafont qu'il donna la préférence. « La beauté du son, dit-il, dans son Autobiographie, la plus grande pureté, la puissance, la grâce, il combine tout cela dans son jeu. »

Charles-Philippe Lafont, né à Paris le 1e<sup>a</sup> décembre 1781, mort d'une chute de voiture, le 23 août 1839, pendant qu'il traversait les Pyrénées, est l'artiste qui a le plus visité la Belgique, à partir de 1800.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

M. Martin Lazare vient de publier plusieurs œuvres intéressantes pour le piano. Elles sont intitulés: Six études de genre, Marguerite au Rouet, Deuxième sicilienne, Introduction et Presto (étude de concert).

Les études de genre ont un caractère d'originalité qui les rend fort recommandables, et deux d'entr'elles surtout, « Le Papillon » d'un rythme élégant et léger et un Menuet gracieux, méritent une mention spéciale.

Dans « Marguerite au Rouet » la mélodie naïve qu'accompagne le ronflement monotone du rouet forme contraste avec la plainte de la pauvre délaissée. Ce contraste est d'un heureux effet.

La deuxième, sicilienne, est très originale ; elle a une allure vive et enjouée que l'exécution ne devrait cependant pas exagérer, pensons nous, afin de conserver à cette œuvre le caractère un peu indolent qui convient aux Siciliennes.

L'introduction et presto, dédiée à Planté, est une brillante étude de concert ; le presto est remarquable, mais il doit être enlevé avec brio ét exige une grande virtuosité.

En étudiant les compositions de M. Martin Lazare, on s'aperçoit bien vite qu'on à affaire à un musicien solide, doublé d'un pianiste de talent. Ses morceaux sont écrits avec cette aisance, au point de vue du mécanisme, que ne possèdent pas ceux qui ignorent le jeu du clavier ; c'est là un de leurs grands mérites.

L'impression de ces œuvres musicales, très soignée, fait grand honneur aux éditeurs: MM. Schott frères et Ad. Mahil-(Fédération artistique).

OPERN-HANDBUCH (Lexique lyrique), par Hugo Riemann, Leipzig, librairie Koch, livraisons 12 et 13. commençant à Una notte di terrore, opéra italien, et finissant à Por un In-gles, opérette espagnole.

Ceux des ouvrages belges analysés dans ces livraisons ont pour auteurs: Benoît, J. Berreman, Bovery, Conrardy, Flon, Gossec, Grétry, Grisar, Janssens, Mengel, Stoumon, Vaillant, Van Gheluwe, Vaucampt, Vercken, Vivier, Willame.

Les Annales du théâtre et de la musique, onzième année, 1885, par Noël et Stoullig, viennent de paraître à la librairie Charpentier.

Ce recueil, si précieux et si complet, véritable monument historique, est bien plus considérable qu'autrefois : le format en est doublé, comme le nombre de pages. On y trouve tout ce qui peut intéresser les curieux. Cet excellent travail facilitera la tâche des critiques de l'avenir.

Cette année, la préface des annales a été écrite par Gounod. Ce chapitre est un mélange de haute esthétique et de critique spirituelle. (Voir le dernier n° du *Guide.*)

#### 

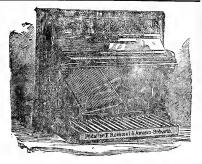
#### Nécrologie.

Sont décédés :

Sont decedes:

— A Gand, 15 avril, Mu° Eva Raphaël, de son vrai nom
Caroline-Eve Dumortier, née à Neuilly-sur-Seine, le 27 février 1867, chanteuse d'opérette au Grand-Théâtre de Gand en 1885-1886.

A Paris, Louis Lejeune, organiste.
 A Londre, le maestro Nicola Ferri, auteur de deux opéras italiens Rolla et il Lara.



4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS. 4. ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York. Vient de paraître chez BRANDUS & Cie, à Paris

LA PARTITION POUR PIANO ET CHANT DE

opéra-comique en 3 actes

de Ch. LECOCO

Prix: 15 francs.

VIENT DE PARAITRE

chez ENOCH Frères & COSTALLAT, à Paris

OPÉRA EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX

de E. CHABRIER

Prix: 15 francs.

LE MAGASIN DE MUSIQUE DE Is. TAUSSIG à PRAGUE (Bohême)

Führer (Regens Chori à la cathédrale de Prague), op. 210, 3 Miserere pour le petit Carême, petits et faciles pour S. A. B., Violone et Orgue (Ténor et Corno ad lib.)

Prix: 4,50 francs.

Catalogue des compositions de Rob. Führer gratis.

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes maladies de poitrine

pour toutes maladies de poitrine Cespasilles ant préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tannus, avec les sals des sources m'a set 1s, sons controle médicat. Ces sels, obtenus par l'évaporation des carz les sources mendemées, sont richement saturés d'adde carboiques, matière que es deux sources ment saturés d'adde carboiques, matière que ces deux sources renet saturés d'adde carboiques, leurs vertus curatives. C'est avec le plus grand ancès qu'elles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes des poumons, catarrhes chroniques de la gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, suront si de telles affections sont accompagnées des intestins, suront si de telles affections sont accompagnées des tintes des parties de la propie de la compagnée de la consenie de la partie de la part

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

## CLOSSON

REPRÉSENTANT DE FABRIQUES

BRUXELLES, Rue Joseph Claes, 37, BRUXELLES

## ENCRES DIMPRESSION

NOIRES ET DE COULEURS

pour la typographie et la lithographie

Vernis lithographiques — Bronze en poudres, toutes nuances - Couleurs sèches et en pâte.

PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,

#### BDOMADALRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA B Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 INSERTIONS D'ANNONCES : CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO Fr. 10 00 La petite ligne . 0 50 Belgioue, un an . . . . 25 1 00 FRANCE, un an . 12 00 La grande ligne CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32 LONDRES: SCHOTT & C., 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — Le rire en musique, par Camille Benoît. — La semaino théâtrale et musicale: théâtre royal de la Monnaie, L. S. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province: Liège. — Etranger: lettres de Paris: A. 'Pougin et Balthazar Claes. — Petites nouvelles. — Ephémérdes musicales. — Bibliographie. — Mécrologie.

### LE RIRE EN MUSIQUE

Rassurez-vous: ceci n'est point une conférence en règle, encore moins une monographic, d'ailleurs intéressante à faire. J'admets qu'on puisse traiter de choses plaisantes avec gravité; mais, pour l'instant, je n'ai d'autre souci que celui d'accompagner de quelques menues réflexions le compte rendu de deux divertissements musicaux récemment exécutés.

Cette saison de mi-carême a fait éclore une fantaisie instrumentale bien amusante et spirituelle ; auteur, M. Camille Saint-Saëns. Le Carnaval des animaux est une suite de quatorze petits morceaux imitatifs et humoristiques, où il y a plus d'ingéniosité, plus de talent inventif que dans beaucoup de longues œuvres à prétentions. Cette grande fantaisie zoologique (je copie le programme) donnée pour la première fois par M. Lemoine, à la société la Trompette. L'auteur et M. Diémer tenaient les pianos, et ils avaient le quatuor ordinaire de la Trompette: MM. Marsick, Rémy, Van Waffelghem et Delsart, complété par la contrebasse de M. Bailly; enfin, MM. Taffanel et Turban, pour la flûte et la clarinette : un joli bouquet de virtuoses comme on voit. J'allais oublier deux autres instruments des plus importants, le xylophone, déjà employé dans la Danse macabre, pour le cliquetis des squelettes dansants, et le typophone, composé de lames métalliques vibrantes, semblables à une série de diapasons, et qui possède à la fois la délicatesse cristalline de l'harmonica et la sonorité prolongée d'un jeu doux de l'harmonium.

Et maintenant, assistons au défilé de la ménagerie.

— Introduction et Marche royale du lion (style persan), couleur orientale, fière allure, nobles rugissements de la contrebasse (obtenus par le glissé du pouce sur la corde): Poules et coos, un caquetage

étourdissant, d'une drôlerie achevée; on a pouffé, on a bissé cet invraisemblable chromatique de bassecour, où nos savants critiques eussent découvert des comma, des lu et les plus infinitésimales fractions du ton; Hémiones, tortues, le thème le plus endiablé d'Offenbach dans un mouvement d'andante placido, avec des harmonies flegmatiquement compliquées d'organiste en délire, et des retards à n'en plus finir dans la cadence; Eléphant, tout simplement la valse des sylphes esquissée par la contrebasse, après une ébauche de menuet dans le grave; Kangourous, je renonce à donner l'idée de leurs bonds; il faut surtout voir le pianiste et ses effets de pattes supérieures; nous ne sommes plus rue de Grenelle, mais au Jardin des plantes, je dirai plus, en Australie; Aquarium, un bijou de fine et prestigieuse orchestration, où le typophone fait merveille, avec ses traits de dixièmes fluides et veloutés: Personnages à longues oreilles, tableau à rendre jaloux La Fontaine et M. de Buffon; le Coucou au fond des bois, développement de l'idée de Beethoven, effet mystérieux d'une voix intermittente et monotone dans le lointain, sur un fond vague et changeant d'harmonies rêveuses, dans un paysage réaliste et poétique à la fois; Volière, où la clarinette et la flûte ont des ailes, aimable babil où chacun rivalise de volubilité gracieuse; Pianistes (que Liszt, Planté et Rubinstein pardonnent!), là aussi, il est nécessaire de voir les exécutants s'escrimant, le nez sur la musique, aux gammes de tierces et d'octaves, et faisant assaut de vélocité digitale; Fossiles, le triomphe du xylophone, accompagnant avec les éclats d'une gaîté de croque-mort l'exhumation de thèmes légèrement moisis, tels que J'ai du bon tabac et Partant pour la Syrie, nasillé par la clarinette avec une conviction " aveugle "; Cygne, un solo sentimental du violoncelle; et final, où tout le peuple à poils et à plumes grouille à souhait.

C'est chose rare et difficile que le comique purement instrumental. On en trouve de piquants exemples dans Haydn, dont les plaisanteries et les innocentes malices ont été imitées, mais non égalées. C'est que ce genre ne demande pas seulement de l'habileté technique : il y faut le naturel et la verve, je ne sais quel génie particulier. Il est clair que l'auteur du Carnaval des animaux est doué de ce génie-là; l'exécution de sa fantaisie zoologique n'a été qu'un long bis et une longue fusée de rires.

Au même programme figurait une Pochade carnavalcsque (la parodie d'un opéra italien), sous ce titre: Gabriella di Vergy, par X\*\*\*, ancien organiste. C'est la charge, point méchante et tout à fait sans fiel, des librettistes, compositeurs et chanteurs de l'école italienne moderne. Le libretto surtout visé est celui de la Forza del Destino (musique de Verdi), où la donnée ultra-mélodramatique touche au comble du ridicule. Les procédés musicaux sont aussi l'objet des railleries de l'auteur : trémolos suivis de longue pauses, accompagnements en guitare, points d'orgues et cadences interminables, unissons, cabalettes, rosalies, etc., la collection est complète. Quant au texte, les philologues futurs pourront y retrouver dans toute sa pureté le fameux dialecte des Batignolles. Le tout est, comme on dit, très réussi, et M. Saint-Saëns a accompagné les interprètes de façon à ne pas laisser soupconner qu'il fut organiste autrefois.

Il n'y a donc pas seulement du Grandville en M. Saint-Saëns; c'est aussi un parodiste malicieux, un caricaturiste à la Daumier ou à la Monnier, un satirique musical. J'ignore si telle était l'intention de l'auteur; mais c'est un fait que cette satire si drôle des exagérations italiennes n'a pas seulement amusé, elle a opéré des conversions (ou perverti des jugements, comme on voudra) et dégoûté certaines gens de retourner entendre la Favorite ou Norma. Voilà, d'une plaisanterie musicale, un effet assez peu commun et qu'on n'aurait pas obtenu sans doute avec les plus belles dissertations et les meilleurs raisonnements. Je songe, en ce moment, aux éclats de rire du public bruxellois, il y a juste un an, à certains endroits des Maîtres chanteurs de Wagner, et je me nermets d'avancer qu'auprès de bien des gens, son personnage de Beckmesser a mieux plaidé la cause de l'art nouveau que tous ses écrits théoriques, soit dit sans renier ma conviction de traducteur.

CAMILLE BENOIT.

## La Semaine théâtrale et musicale

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE

La déconfiture de la direction Verdhurt n'a pas eu des conséquences bien fâcheuses pour les artistes en société. Elle leur a procuré, au contraire, une série de représentations qui ont du remplir quelque peu leur caisse commune. Pendant toute une semaine, la foule a assiégé le théâtre et l'on s'est disputé les places avec acharnement. Mes Caron et M. Escalaïs ont mis, à venir en aide à leurs.

camarades, un empressement et une générosité dont ces excellents artistes ont, du reste, été largement récompensés

Mm° Caron a remporté de véritables triomphes dans Faust et dans la Juive. On l'a retrouvée, non pas seulement telle qu'on l'avait connue l'an dernier, ici, à Bruxelles, avec sa voix sympathique, son style superbe, mais avec un talent assoupli, affiné, plus profond et plus ému, plus ferme et plus original. La grande artiste s'est décidément épanouie en elle complètement; elle a sa marque, son accent, sa couleur; elle n'est plus le reflet d'autres, se bornant à répéter des leçons apprises ou à suivre des traditions, respectueusement : elle met maintenant, dans les choses qu'elle interprète, sa personnalité; elle ose faire autrement et mieux; elle ne dédaigne pas de suivre sa propre inspiration et de faire des trouvailles, qui éclairent parfois l'œuvre d'une lumière imprévue.

Le succès de M<sup>me</sup> Caron dans Fuust et dans la Juive a été, inutile de l'ajouter, considérablement fleuri. Et l'accueil qu'elle a reçu lui donnera, espérons-le, l'envie de revenir, pour plus longtemps, sur cette scène où elle a fait ses premiers pas et qui en a gardé l'empreinte fidèle.

M. Escalais était inconnu à Bruxelles. Après une saison où tant de ténors ont défilé devant nous, déplorablement, la vue de ce vrai ténor a causé un ébahissement. Est-il possible ? Un ténor ayant une voix, cela existe donc ? Ce n'est donc pas un mythe ? On n'en revenait pas; on ne paraissait pas croire à la réalité de cette chose invraisemblable : un ténor! Aussi quels transports! Jamais on n'avait été à pareille fête. Et l'on a fête M. Escalaïs, comme vous pensez bien.

Ce n'est pas que M. Escalaïs soit le ténor de nos rêves, tant s'en faut. Il y aurait bien des choses à dire sur son style; on aurait beau jeu à lui reprocher tout ce qui lui manque en finesses, en coloris, en art de bien dire; et il est bien vite fatigué, et, fatigué, la justesse laisse bien souvent à désirer. Ce n'est pas tout de crier, il faut savoir chanter aussi quelquefois.

Mais la voix est si belle! Elle a tant d'éclat, tant de charme et tant de séduction! Et puis, songez donc, après M. De Villiers — et les autres!

Le succès de M. Escalaïs a donc été aussi considérable et presque aussi fleuri que celui de M²m² Caron. Et, à côté de ces deux triomphateurs, il est juste d'ajouter que de simples morteis de la troupe ordinaire ont trouvé, eux aussi, des occasions inespérées de gloire; je veux parler notamment de M. Engel, dans la Juive, qu'il a chantée d'une façon vraiment remarquable, entrès bon musicien, sinon d'une voix à faire envie à M. Escalaïs, et de M. Bérardi, qui, dans  $Guillaume\ Tell$ , a donné au héros une physionomie tout à fait en dehors — trop en dehors même.

Ainsi sera défunte, dans la lumière et les fleurs, la présente année théâtrale. La pauvre Gwendoline aura été un peu oubliée, hélas! et bien injustement, dans tout cela. Mais vous comprenez bien que les préoccupations d'art pur ne sont pas celles qui tourmentent principalement les artistes d'une troupe théâtrale. Souhaitons de la revoir l'an prochain, avec d'autres, dans une atmosphère plus calme et plus reposée.

L. S.



### 

### Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE

Mardi, à midi, expirait le délai fixé pour la remise des soumissions relatives à la direction du théâtre de la Monnaio. Aucune autre soumission que celles que nous avons indiquées n'est parvenue à l'hôtel de ville. Les trois candidats restent MM. Bernard, Alhaiza et Coulon. Le conseil communal fera son choix lundi, en comité secrot.

MM. Joseph Dupont et Lapissida, dont nous avons annoncé la candidature, n'ont pas fait de soumission proprement dite. Mais ils restent sur les rangs; ils se sont mis à la disposition de la ville pour le cas où les soumissions parvenues au collège ne paraîtraient pas offiri à celui-ci des garanties suffisantes. Tous nos voux sont pour la réussite de cette combinaison, qui placerait à la tête de notre première scène lyrique un artiste éminent et un administrateur rompu au métier. L'avènement d'une direction Dupont-Lapissida serait acclamé par le public.

a

Une représentation extraordinaire et à laquelle on peut prédire grand succès s'organise à la Monnaie pour le 4 mai prochain, à l'effet de célébrer le vingtième anniversaire de l'entrée à ce théâtre d'un de nos artistes lyriques les plus sympathiques et les plus méritants, M. Adolphe Chappuis. Mes Rose Caron et M. Gresse ont promis leur concours.

0

La semaine musicale sera extrêmement intéressante à Bruxelles. Vendredi 30 commencent, à la Grande-Harmonie, les piano-récitals d'Antoine Rubinstein, qui occupent tout le monde musical à ce point qu'il n'y a plus une place à avoir et que chaque jour des demandes arrivent encore d'Anvers, de Gand, de Liège, de Lille, de Holland e et même d'Allemagne.

Puis il y aura, samedi, la répétition générale et, lundi soir, l'exécution publique du 4° concert populaire, entièrement consacré à l'œuvre de Richard Wagner. Le premier acte en entier de Tristan, et d'importants fragments des Nibelungen en forment le programme.

Ajoutez à cela les dernières représentations de l'Opéra.

Voilà huit jours où les amateurs de musique n'auront pas le temps de s'ennuyer.

A propos de Rubinstein, M. Ernest Reyer lui consacre quelques lignes dans son dernier feuilleton des *Débats*.

"Tout Paris, dit-il, est allé l'entendre et je connais des gens qui sans avoir pour le piane une prédilection marquée, seront allés l'entendre sept fois. Chacun s'en revient émerveillé par la puissance de ce mécanisme, ébloui par les éclairs qui jaillissent de l'instrument, dominé, asservi, poétisé par cette vaste intelligence musicale. Eh bien! le secret de sa force et de son action sur le public à ce grand virtuese incomparable, c'est qu'il dédaigne toute virtuosité. Vous ne le verrez préoccupé ni de ses gestes, ni de ses attitudes, ni des évolutions de ses dix doigts; sa seule préoccupation, le seul effort de sa volonté et de son génie, c'est de reproduire fidèlement, lui qui est un maître, la pensée des maîtres qu'il interprète, c'est d'en pénétrer les intentions les plus cachées, c'est de s'incarner en eux-mêmes et de donner l'illusion que l'on entend tour à tour Chopin et Schuman, Schubert et Weber, Mendelssohn et Beethoven. Et quelle prodigieuse mémoire que la sienne! Toute la musique connue, je crois, est logée dans ce vaste cerveau. "

C'est court, mais complet.

Pour le 10 mai, l'Union des jeunes compositeurs, qui a déjà donné cet hiver deux très intéressants concerts, prépare une andition à orchestre d'œuvres de ses membres. C'est dans la salle de la Grande-Harmonie que ce dernier concert aura lieu et il sera comme une éclatante clôture de la saison musicale 1885-86. Outre la cantate Breydel et de Coninck, déjà annoncée, de M. Léon Dubois (soli, chœur et orchestre) le programme de cette soirée porte une Suite pour orchestre (airs de ballet) de M. Léon Jehin, une symphonie de M. Jan Blockx, un poème symphonique, Cantique des Cantiques pour soli, chœur et orchestre de M. Degreef, un Prélude et Andante de M. Agniez, enfin une partition complète de musique de scène, introduction et entr'actes pour le drame Patrie de Sardou. Voilà une tentative à encourager et qui piquera, certes, la curiosité de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la jeune école belge de musique.

8

Le corps professoral du Conservatoire royal de Bruxelles va faire prochainement une perte sensible, dit l'Art moderne. M. Jenô Hubay, l'éminent professeur de la classe de violon, est appelé aux fonctions de professeur de violon à l'Académie de musique de Pesth, où une position superbe est offerte au jeune mattre. On conservera toujours à Bruxelles le souvenir de l'artiste délicat qui a su, durant les quatre années qu'il a passées en Belgique, conquérir la sympathie de tous ceux qui l'ont connu.

### LIÈGE.

Beau choix de morceaux, exécution artistique, succès constant et chaleureux, tel est en peu de mots le bilan de la dernière séance de la Société des concerts du Conservatoire, qui avait attiré un public extrêmement nombreux dans la salle du théâtre royal.

La symphonie en ut de Beethoven, qui fut, comme on sait, le point de départ des créations orchestrales futures les plus andacieuses et les plus élevées du maitre, a d'abord reçu, sous la direction de M. Radoux, une exécution très soignée et très amplaudie.

M<sup>10</sup> Cécile Mézeray, la charmante diva du théâtre de la Monnaie, que Liège n'avait pas encore eu la benne fortune d'entendre, a interprété successivement l'air du Pré aux clercs, la romance de Chérubin, des Noces de Figaro, de Mozart, et l'air du Barbier. M<sup>10</sup> Mézeray, après plusieurs rappels consécutifs, a redit les deux derniers morceaux, acclamés de nouveau par des bravos sans fin.

Il fallait un nom comme celui de César Thompson, retour d'Italie, où il a été acclamé dans plus de soixante-quinze concerts, pour remuer de nouveau le public et élever son enthousiasme au diapason le plus élevé.

Le jeune et célèbre professeur à notre Conservatoire a montré, dans le concerte en ré de Beethoven, des qualités qui justifient sa haute renommée. Sa virtuosité impeccable semble avoir reculé les limites du possible, et la pureté de son style n'a d'égale que l'autorité de son jeu. On peut différer d'opinion sur quelques points quant à l'interprétation purement classique de l'œuvre du grand maître, en particulier de l'adagio, mais, d'autre part, un violoniste en possession d'un talent aussi extraordinaire ne peut abdiquer son individualité et descendre jusqu'à une exécution servilement traditionnelle. Et comme l'interprétation n'est pas chose absolue et diviso souvent les artistes les plus autorisés, on aime à voir Thompson imprimer à son exécution d'un maître

dont il a profondément senti la pensée le sceau de sa personnalité.

Aussi l'impression produite par son talent a-t-elle été vive, profonde, irrésistible. L'assemblée entière a éclaté en bravos, en acclamations prolongées, et rien n'a manqué au triomphe de l'artiste liégeois.

Une œuvre importante de M. Radoux, un Te Deum pour soli, chœurs et orchestre, figurait au programme. Le texte liturgique a été traité par l'auteur avec un sentiment très intense du style sacré.

Le compositeur a eu recours, à la fois, aux ressources musicales classiques et modernes, qu'il a su concilier sans porter atteinte à l'unité de l'ouvrage ni choquer les convenances chrétiennes.

La phrase par laquelle débute le *Te Deum*, riche et majestueuse, et largement développée, constitue une belle juspiration.

La méiodie du Sanctus, pleine d'émotion religieuse, chantée d'abord en solo par les sopranos et les altos, ensuite par le quattor et le chœur, plane sur le trémolo des violons avec sourdines dans la région élevée de leurs sons, auxquels les harpes mêlent les ondulations aériennes de leurs arpèges, et les clarinettes leurs dessins allégoriques sur les tenues voilées des instruments à vent. L'ensemble de ces combinaisons vocales et instrumentales a produit sur l'auditoire une profonde impression.

Le solo de basse du *Turex gloriæ*, très bieu interprété par M. Davreux, est mélodieux; la phrase a autant de suavité que d'ampleur.

Le verset Te ergo quæsumus, pour quatuor solo, est d'un caractère intime, douloureux et suppliant.

Après les chants pleins de douceur et d'onction, voici quelque chose de plus empoignant et qui appartient plus en propre au talent de M. Radoux. Le Satvum fac populum, le Et laudamus nomen tuum, où vient se mêler le choral Per singulos dies benedicimus te, sont sans contredit les pages capitales et les plus intéressantes de la partition.

Toutes les voix font entendre d'abord le motif; puis, pour exécuter un beau travail, de riches épisodes, des imitations savantes, elles se divisent, se groupent jusqu'à ce que, réunies dans une péroraison pompeuse, elles fassent entendre un motif nouveau sur les paroles Miserere nostri, motif enrichi, par degrés, de toutes les ressources de l'instrumentation, de tous les artifices de l'art d'écrire, et dont les dernières périodes, puissantes et très dramatiques, achèvent le Te Deum et couronnent dignement l'ouvrage.

L'œuvre et le compositeur ont été acclamés. L'exécution des chœurs, de l'orchestre (400 exécutants) et des solistes, M== Fick-Wery et Grégoire-América, MM. Verhees et J. Davreux, sous la direction de l'auteur, ne mérite que des élores

L'ouverture de Benvenuto Cellini, de Berliez, une page superbe, d'un brio, d'un coloris sans pareils, qui porte bien le cachet du maître, et les Danses villageoises pour orchestre, de Grétry, paysamerie restée jeune et fraiche, ont été exécutées avec une brillante et remarquable perfection.

Ces deux morceaux, que peu de gens connaissaient pour les avoir entendus à l'orchestre, complétaient la partie symphonique de cette magnifique soirée et ont été écoutés avec un vif intérêt et applaudis sincèrement. Jules GHYMERS.

Mue Léonie Bodson, notre compatriote pianiste distinguée, sortie récemment du Conservatoire de Liège, où elle a remportéles plus hautes distinctions dans la classe de M™ Gillard. Labeye, vient d'obtenir un beau succès à Aix-la-Chapelle. Elle a joué au Cercle Instrumental et le journal \*FEcho d'Aix-la-Chapelle lui consacre un article chaleureux.



#### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, 27 avril 1886,

La semaine sainte s'est traduite, musicalement, par ses concerts ordinaires, qui n'ont plus guère aujourd'hui de spirituel que le nom. C'est à peine si sur les programmes on voit paraître, pour la forme, un ou deux morceaux religieux. Au Cirque, où M. Pasdeloup officiait extraordinairement, c'était un Ave verum du pauvre Théodore Ritter; au Conservatoire, où la cerémonie se célébrait deux jours de suite, le vendredi et le samedi, c'était un Ave verum de Mozart et l'Inflammatus du Stabat de Rossini. Je suis allé vendredi au Cirque, où m'attiraient surtout des fragments de Noé, l'opéra posthume d'Halévy (un opéra! le vendredi saint!! proh pudor!), fragments d'un beau caractère et d'une déclamation solide, chantés à souhait par M. Faure et Mme Rose Caron. Un jeune pianiste, que je n'avais pas eu l'occasion d'entendre encore, M. Blumer, a obtenu un succès très vif et très mérité en jouant, avec beaucoup de feu et d'élan, la quinzième rapsodie hongroise de Liszt. Au Conservatoire, où je suis alle samedi, le grand succès a été d'abord pour la Symphonie héroïque, superbement dite par l'orchestre, puis, fulgurant, flamboyant, immense, pour Francis Planté, qui exécutait le concerto en sol de Mendelssohn, et qui en a dit surtout le final d'une façon incomparable. Avec la manie de comparaison qui court toujours le monde, on ne cesse en ce moment de mettre en regard l'un de l'autre le talent de Planté et celui de Rubinstein, comme si l'on pouvait comparer entre elles deux natures aussi profondement distinctes, sinon aussi dissemblables. Pour ma part, je n'aurai garde de me livrer à un exercice de ce genre; je préfère conserver intacte, pure, sans mélange, la jouissance que me procurent l'un et l'autre virtuoses, me bornant à déclarer que j'adore Planté et que j'admire Rubinstein. Tant pis pour ceux qui ne seront pas de mon avis : je ne cherche point à les convaincre et je n'v essaverai même pas.

Vous pensez bien que par le temps de jeune et de macération que nous venons de traverser, je n'ai à vous faire part d'aucune espèce de nouvelles théâtrales. Nos théâtres sont pieux; ils font religieusement relâche aux jours consacrés et laissent tout à son aise chômer dame chronique, sans s'inquiéter du tort qu'ils lui peuvent faire dans l'esprit de ses lecteurs ordinaires et extraordinaires.

Toutefois,une fâcheuse nouvelle est venue me surpren dre lundi soir : celle de la mort subite d'un de mes bons confèrers, d'un de mes plus vieux compagnons, et des plus distingués, sinon des plus en vue. Mon excellent camarade Albert de Lasalle, qui tenaît la plume de critique musical au Monde illustré depuis la fondation de ce journal, a été frappé dimanche,au Café La Roch efoucauld, où il avait l'habitude de passer ses soirées, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Relevé mourant, on n'a même pas eu le temps de le transporter à son domicice, 9, rue

Léonie, à peine distant de cinquante pas. Il était mort lorsque son corps y est arrivé. Albert de Lasalle était un galant homme et un homme d'honneur, un écrivain très fin et très instruit, d'un esprit paradoxal et charmant. En tant que critique, il était, par exemple, un peu trop arriéré; il jurait encore par la musique italienue, se signait en parlant de Berlioz et admettait à peine Gounod; c'est vous dire s'il se trouvait en retard sur le mouvement actuel. Il n'empêche qu'il avait un sentiment musical très lucide lorsqu'il était sur son terrain. Il n'a pas fait d'ailleurs que du journalisme, et il laisse un certain nombre d'ouvrages d'un caractère particulier, dans lesquels la fantaisie de la forme s'allie à la solidité du fond et qui ont le trop rare mérite d'être écrits dans une langue très châtiée et très pure. Je citerai, entre autres, les Treize Salles de l'Opéra, sorte d'histoire en raccourci de ce théâtre ; le Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour, fantaisie tout a fait charmante; l'Histoire des Bouffes parisiens, petit volume devenu fort rare; la Musique pendant le siège de Paris, écrit qui renferme des renseignements pleins d'intérêt. Albert de Lasalle a été frappé en pleine vigueur et dans toute la force de l'age : il avait à peine 52 ans. Je rends ici un hommage mérité à son honnêteté profonde, à son talent très personnel, à l'originalité de son esprit à la fois très français et très pa-ARTHUR POUGIN. risien.

### (Autre correspondance.)

Paris, le 23 avril 1886.

Depuis que M. Lamoureux donne ses concerts à l'Eden, je ne crois pas qu'il ait jamais joué devant un public aussi nombreux que celui d'hier soir, Vendredi-Saint. Même les jours de Liszt et de Planté, l'affluence n'était pas aussi grande, et jamais programme plus corsé n'a été plus « religieusement » écouté. Wagner, Wagner seul en faisait les frais. Devant un public nouveau, M. Lamoureux a crânement renouvelé son coup d'essai, disons son coup d'audace de l'an dernier, au Château-d'Eau; il en a été récompensé par un merveilleux succès. A vrai dire, le vaillant chef d'orchestre et son élite de musiciens se sont surpassés; il y a eu là des nuances idéales et des éclats triomphants comme on se contente d'en rêver. Dieu sait si j'ai dejà entendu, et dans les endroits les plus divers, les mêmes pages du maître! Eh bien! hier. il me semblait par instants que i'entendais pour la première fois le Prélude de Tristan, l'Ouverture de Tannhäuser, les fragments des Maîtres-Chanteurs, la Chevauchée. Il me semble difficile, disons impossible, d'aller plus loin dans l'intelligence d'un style et dans la perfection d'une interprétation. Dans le 1er acte de la Walkure, M. Van Dyck, comme toujours, s'est dépensé sans compter, et Mme Brunet-Lafleur a apporte à son rôle une chaleur, une sûreté, une vigueur qui m'ont bien agréablement surpris et ravi; elle a été vraiment fort belle. A ses grandes qualités de charme et de fine diction elle vient d'ajouter l'emportement passionné et l'ampleur tragique. Entre elle et le style wagnérien la glace me semble en train de se rompre. - A l'intérêt de l'élément vocal, qui ne figurait pas dans le concert correspondant de l'an dernier, se joignait celui de trois premières auditions, assaisonnement qui manquait aussi au menu du concert susdit. Le Prélude du 3º acte de Tristan, joué avec une beauté de nuances admirable, mais un peu trop lentement, il me semble, a produit un effet profondément poignant; il concluait après le solo de cor anglais (la mélodie du pâtre), qui a été exécuté avec une qualité de son superbe et des respirations parfois un peu trop apparentes; ce n'est pas commode, il faut le dire. Combien tout ce morceau perd sans la préparation dramatique et sans le commentaire de la scène! Encore n'y a-t-il là que de l'orchestre seul:mais dans l'arrangement de la scène dite "du Vendredi-Saint, "tirée du 3º acte de Parsifal, quel dommage que les voix manquent! Avec M.Van Dyck pour Parsifal et un baryton intelligent pour (furnemanz, quel effet n'aurait pas produit cette merveille d'émotion attendrie et de grace céleste!... L'arrangement pour orchestre seul de la scène du 2º acte de Siegfried, où la voix de l'oiseau révélateur domine les murmures de la forêt et les autres gazouillements, est parfait et se prête tout à fait au concert, à cause du caractère descriptif de cette page; l'orchestre de M. Lamoureux a été délicieux dans ce morceau, chef-d'œuvre de poésie réaliste, s'il est permis d'associer ces deux mots; très grand succès.

Deux incidents ont égayé le programme. Au milieu du concert, pour ramener dans la salle les auditeurs qui s'attardaient au foyer et prolongeaient l'entr'acte, M. Lamoureux a eu l'idée de faire jouer la Marche des fiancailles. placée à la fin du programme; étonnement, hâte des assistants. Une fois tout le monde casé, brusque arrêt de l'orchestre au milieu d'une mesure; nouvelle stunéfaction, puis rires de toute la salle, qui avait enfin compris le stratagème ingénieux du chef d'orchestre pour commencer la Walkure devant des gens recueillis. Autre idée ingénieuse : Après la Chevauchée, une grande majorité de gens voulut bisser; l'heure était avancée; quelques voix firent opposition pour ce motif, et pour celui aussi de la fatigue de l'orchestre; il y eut un petit chamaillage courtois et bénin. M. Lamoureux, pour éprouver son public, fit jouer encore cette commode Marche des fiançailles; c'était une façon habile et polie de donner congé aux gens fatigués. Vous croyez que beaucoup partirent après la Marche? Erreur : presque toute la salle resta pour entendre les Murmures de la forêt et la Marche funèbre de Siegfried, et pour acclamer l'intelligent chef d'orchestre.

Ainsi s'est terminée glorieusement cette première campagne de M. Lamoureux à l'Eden. Elle a été menée fort habilement, et M. Lamoureux en a retiré gloire et profit. S'il pouvait un jour, avec les éléments merveilleux dont il dispose, nous donner Wagner à la scène, il mettrait le sceau à sa grande et légitime réputation, et tout le monde, je crois, y trouverait son compte.

BALTHAZAR CLAES.

M. J. Massenet travaille, en ce moment, un opéra dont le sujet est tiré du Werther de Gœthe. C'est M. Paul Milliet, le librettiste d'Hérodiade, qui lui a fourni le poème de cet opéra sentimental et romantique.

Faure vient de donner, avec un succès bruyant, une série de représentations au grand théâtre de Marseille. Il a joué Faust, la Favorite, Hamlet et Don Juan. M. Boudouresque, de l'Opéra de Paris, a également donné quelques représentations de Robert et des Huguenots.

M. Alexandre Guilmant, le célèbre organisto, a inauguré,

mercredi dernier, sa neuvième année de grands concerts d'orgue au Trocadèro. Le programme était, comme toujours, de premier ordre. Guilmant a tenu l'auditoire sous le charme de son talent magistral et tout personnel en exécutant des chefs-d'œuvre classiques.

Au théâtre, à Lille, le succès d'*Hérodiade* et de *Carmen*, avec M<sup>11</sup> Marthe Duvivier, s'accentue. On y a également fêté M. Cossira et le jeune ténor Noté, deux transfuges du théâtre royal de Gand.

On vient de faire aussi une reprise de la *Colombe*, le délicieux petit opéra-comique de Gounod. M<sup>mes</sup> Duquesne et Weyns,MM. Vassort et Aristide ont fort bien tenu leurs rôles.

M. Alhaiza a résilié son contrat avec la ville et quitte la direction du théâtre. On se trouve donc à Lille en face de l'inconnu

La plupart des grandes villes ont déjà nommé leur directeur pour la prochaine campagne, et comme sœur Anne, Lille ne voit absolument rien venir. Il est vrai que les charges qui incombent au directeur sont de nature à faire réfléchir les plus entreprenants.

On vient d'exécuter, au Cercle philharmonique de Bordeaux, l'Hérode de MM. Georges Boyer et William Chaumet, le poème lyrique qui fut couronné au demier concours Rossini et exécuté, il y a quelques mois, au Conservatoire de Paris. Le succès a été considérable, autant pour le drame de M. Boyer que pour la partition remarquable de M. Chaumet.

La Société des compositeurs de musique de France vient de faire connaître les résultats des concours de composition ouverts par elle en 1885. Voici les décisions du jury :

1º Un allegro symphonique. Prix unique de 500 fr. Le jury décide qu'il n'y a pas lieu de décerner ni prix ni mention.

2º Une œuvre pour piano et orchestre. Prix unique de 500 fr. (fondation Pleyel-Wolff et Cie). Prix, M. Paul Lacombe, à Carcassonne.

Une mention honorable est accordée au manuscrit portant pour épigraphe: L'homme traîne sa vie et cherche un horizon.

3º Un gloria, chœur à 4 voix mixtes, avec soli et accompagnement d'orgue. Prix unique de 300 fr. Ce prix n'est pas décerné.

Un second prix, de la même valeur, est attribué ex æquo aux numéros 5 et 17, portant pour épigraphes: Pax in solitudine, et L. M. G.

Les auteurs de ces deux manuscrits sont invités à se faire connaître, au siège de la Société, à Paris, rue de la Chaussée d'Antin, 52 (maison Pleyel-Wolff et Cia).

Au théatre des Célestins, à Lyon, l'opérette continue de faire florès: Gillette de Narbonne, la Fille du Tambour-major, le Cœur et la Main, la Mascotte ont défrayé la saison.

Cela manque de nouveauté.

Nous avons parlé déjà du procès intenté par M. Moreau-Sainti pour les droits d'auteur des Templiers. M. Moreau-Sainti a eu gain de cause. Le tribunal civil de la Seine a décidé que cedernier devait toucher un tiers de la moitié des droits d'auteur, l'autre moitié revenant de droit à Litolff, auteur de la partition. C'est un jugement qui peut donner lieu à bien des convoitises et faire bien des collaborations!

L'Opéra de Berlin célébrera, le 5 décembre prochain, le centenaire de son ouverture. Il y aura, cela va de soi, de grandes fétes à cette occasion.

Hans de Bulow vient d'écrire à un critique musical bien connu à Berlin, M. Th. Krause, une longue lettre relative à l'incident Saint-Saëns. M. Krause ayant publié, dans la Deutsche Rundschau, un article où il condamne très énergiquement la manifestation hostile dont M. Saint-Saëns a été l'objet, M. de Bulow tient à lui déclarer qu'il adhère complètement à son verdict contre les "Athéniens de la Sprée ". " J'espère, ajoute-t-il que le traitement raisonné auquel vous avez soumis les premiers symptômes du baciltus chauvinisticus empêchera le développement de cette maladie de l'avenir. J'espère aussi que ce sera l'occasion, pour quelquesuns de mes très anciens et fidèles amis qui se sont laissé égarer, de revenir à cette belle devise du vieux maître Franz Liszt: Il n'y a dans l'art que deux partis: celui des gens qui ont appris et qui créent, celui des connaisseurs et des producteurs, et le parti des nibilistes, le parti des admirateurs de leur propre nullité, le parti des ignorants et des impotents. A quelle hauteur il faut placer Saint-Saëns parmi les princes qui dominent dans le premier de ces partis, demandez làdessus son avis à M. Johannes Brahms. Au surplus, on ne pourra nous accuser de manquer de patriotisme, car nous pouvons opposer au sans culottisme patriotique cette strophe de Lamartine :

Nations! Mot pompeux pour dire barbarie! L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas? La haine et l'envie ont seules une patrie, La fraternité n'en a pas,

Changez la fraternité en la bonne musique. " En terminant, M. de Bülow se félicité de l'entente " cordiale et cérébrale " qu'il constate entre lui et M. Krause au sujet de cette déplotable affaire.

Quelques artistes ont célébré le 2 avril dernier, le 40e anniversaire de naissance d'un cabaretier berlinois, M. Siechen, propriétaire d'une brasserie, où depuis vingt ans, se réunissent les amis du ténor Niemann. M. Siechen a reçu, à cette occasion, un album richement relié en maroquin renfermant les portraits de ses habitués, parmi lesquels figurent un grand nombre d'artistes, d'acteurs, de musiciens et de littérateurs connus. En tête est le portrait de Niemann, sous le costume de Tannhäuser. Il a écrit au bas de son portrait. cette piquante dédicace : " Que cette maison où je demeure (le plus souvent jusqu'à 4 heures du matin) soit bénie! (Signé): le vieil habitué du Venusberg. " Dans l'album se trouve un billet de Wagner, qui date de son séjour à Paris, II est ainsi conçu en français: "Envoyez-moi une autre futaille de bière, mais meilleure que la dernière fois. RICHARD WAGNER. ..

Tannhäuser est à Rome. Dimanche, le 18 avril, l'opéra naguère sifflé à Paris a fait son entrée triomphale sur la scène italienne. Le public de l'Apollo lui a fait un accueil chaleureux. C'est la première fois que le Tannhäuser est donné en italien. Il avait déjà été joué à Bologne, il y a trois ans, mais en allemand, par une troupe allemande. Ce n'est donc que d'aujourd'hni qu'on peut dire que cet ouvrage est accepté par le public italien.

Les principaux interprètes étaient le ténor Bertini (Tannhäuser, Mie Pierson (Elisabeth), le baryton Kaschmann (Wolfram), et la basse Jorda (Landgrave).

Le Trovatore parle avec enthousiasme du baryton Kaschmann, que le public a acclamé avec frénésie après son air du 4º acte, qu'il a fallu bisser. L'ouverture et le septuor ont également été redemandés. A la seconde représentation, le succès s'est encore accentué. Les journaux italiens font un grand éloge du maéstre Mascheroni, le chef d'orchestre de l'Appilo, qui avait déjà dirigé, cet hiver, le Fidelio de Beethoven

Après avoir passé deux ou trois jours à Milan à son retour de Paris, Verdi est parti pour Gênes, où il restera quelque temps encore avant de retourner à Sant'Agata, son séjour d'été. La distribution d'Otello à la Scala, où l'ouvrage, dit le Ménestrel, sera décidément représenté au mois de janvier prochain, est définitivement arrêtée ainsi qu'il suit : Otello, M. Tamagno; Iago, M. Victor Maurel; Desdemona, M™ Pantaleoni, qui, de Rome, reviendra créer ce rôle à Milan.

La traduction française sera faite par M. du Locle, à qui Verdi l'a expressement promise. On sait, du reste, que M. du Locle à déjà adapté Aida pour la scène française.

Brelan d'opéras nouveaux. Après la Salambo, qui a fait fiasco à Milan, on signale six ouvrages lyriques nouveaux en Italie: Un opéra de Malipiero, Alberigo da Romani, joué à Venise au théâtre Goldoni, avec succès, dit-on; la Bona Figliuola, opéra du maëstro Graffigna, qui passera le 1e' mai prochain au théâtre Filodrammatico, à Milan; nne opérette Signor Pacifico e tutti pazzi, jouée à Turin; un Jocelin, o la Caduta d'un angelo, du célèbre contrebassiste et chef d'orchestre Bottesini; enfin un Giovanni Huss, du maëstro Zanardini, dont la représentation est encore indécise.

⊗

La belle messe en fa mineur de Carl Krebs, de Dresde,a été exécutée, le jour de Pâques, à la Madeleine, par la maîtrise de cette église et l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de Gabriel Fauré, et a produit le plus grand effet.

La Société de musique de Copenhague a fété,le 5 mars dernier, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Cette société, dont Niels Gade, le célèbre compositeur danois, est le directeur, compte aujourd'hui environ 3,000 membres.

Il existe encore trois membres fondateurs de la société, entre antres M. Hartmann, âgé actuellement de 81 ans. A l'occasion de cet anniversaire, il a été nommé grand-croix de l'ordre du Dannebrog, et Niels Gade, commandeur de 1re classe du même ordre. Le secrétaire de la société, M. Delbanco, libraire, et les autres membres fondateurs encore en vie, le conseiller d'Etat Collin et le docteur Lorck, ont été également décorés par le roi. Cet anniversaire a été célébré par un concert auquel ont assisté le roi, la reine et toute la famille royale. Le vénérable président, M. Hartmann, avait, pour cette solennité, composé une œuvre toute pleine de fraîcheur et de jeunesse : Die Welt der Töne, pour soli, chœur et orchestre. Le programme se composait, en outre, de l'ouverture de Léonore, de Beethoven, et de la cantate les Croisés, de Niels Gade, Le public a fait aux deux compositeurs une ovation des plus chaleureuses.

# VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 30 avril 1763, Léopold Mozart organisa à Francfort-surle-Mein, avec ses deux enfants, un quatrième concert dont voici le très curieux programme :

"L'admiration générale qu'a excitée le talent prodigieux et sans exemple des deux enfants du maître de chapelle de Salzbourg, Léopold Mozart, a eu pour conséquence trois concerts au lieu d'un, comme cela avait été annoncé dans le principe. Oui, l'admiration générale, jointe au désir exprimé par plusieurs grands connaisseurs et amateurs d'entendre encore ces prodiges, sont les raisons pour lesquelles se donnera aujourd'hui, mardi 30 avril, à 6 heures, dans la salle Schaf, un quatrième mais tout dernier concert. La jeune fille, âgée de douze ans, et le jeune garçon, âgé de sept ans, joueront non seulement des concertos sur le clavecin ou piano (la fillette jouera les morceaux les plus difficiles des plus grands maîtres), mais le garçon exécutera aussi un concerto sur le violon ; il accompagnera au piano les symphonies et jouea e nosnite sur le clavecín, dont les touches seront

couvertes d'un drap, anssi bien que s'il voyait le clavecin; il nommera aussi toutes les notes et les accords qu'on fera entendre à distance, soit sur le clavecin, soit sur tout autre instrument, cloches, verres, pendules, etc.; enfin, il improvisera sur le clavecin et sur l'orgue, et aussi longtemps qu'on le voudra, dans les tons les plus difficiles qu'on pourra lui désigner, fournissant la preuve qu'il sait aussi jouer de l'orgue, dont le toucher est tont à fait différent de celui du clavecin.

" Le prix d'entrée sera d'un petit écu (3 francs). "

Heureux Francfortois! avoir eu la chance d'entendre le grand Mozart pour un petit écu, et aussi longtemps qu'ils l'ont voulu!

— Le 1ª mai 1786, à Vienne, le Nozze di Figaro, de Mozart.
— Après l'Enlèvement au Sérail, Mozart avait vainement cherché às e produire au théâtre de Vienne (une petite pièce de circonstance: le Directeur de spectacle, ne compte pas), jusqu'à ce que Da Ponte vint s'adresser à lui, après s'être brouillé avec Salieri; Mozart choisit hui-mème la pièce de Beaumarchais, en souvenir du succès du Barbier de Séville mis en musique par Paisiello. Da Ponte obtint l'autorisation de faire représenter l'ouvrage de Mozart, quoique l'empereur ent interdit la comédie de Beaumarchais, à cause des allusions politiques. Ces allusions, dans un opéra chanté en italien, n'avaient plus de raison d'être redoutées. Le Nozz di Figaro obtiment un immense succès, malgré les cabales suscitées contre Mozart par les compositeurs et les virtuoses italiens.

La version française des *Noces de Figaro* est celle, adoptée aujourd'hui, de Michel Carré et Jules Barbier. La dernière reprise au théâtre de la Monnaie est du 15 mars 1883.

— Le 2 mai 1829, à Londres (théâtre Drury)ane) Mazaniello, or the dumb girl of Portiei, traduction de la Muette de Portiei avec la musique d'Anber, music characteristic and beautiful, disont les Mémoires de Parke. — Braham (Masaniello), Th. Cooke (Alphones), Mile Betts (Elyire).

— Le 3 mai 1856, à Paris, décès d'Adolphe-Charles Adam, à l'àge de 53 ans. — C'est en ce moment, à Bruxelles, un des compositeurs français les plus joués ; le Chalet, Si j'étais roi, Giralda, la Poupée de Nuremberg, le Farfadet alternent constamment sur nos affiches de théâtre. Et cependant, cette musique dont nous nous accommodons si fort, quel cas en faisait le terrible Berlioz ? Il la passait sous la jambe. Un souffle de mépris, et c'était tout! Il est vrai qu'à son tour Adolphe Adam ne ménageait pas Berlioz. — « Quand J'entends de la musique de M. Berlioz, disait-il, il me semble que j'assiste à des expériences d'acoustique. Il souffle dans toute sorte d'instruments, non pour exprimer une idée, mais pour en éprouver la sonorité. »

— Le 4 mai 1852, à Paris, décès de Joseph-Henri-Pascal Taskin. — Ce pianiste, qui vit le jour à Versailles, le 24 août 1779, n'était pas, suivant Fétis (Biegr. univ. des mus., t. VIII, p. 189), le neveu mais bien le fils du très hable facteur de clavecins, né à Theux, province de Liège, le 27 juillet 1723, et mort à Paris, le 9 février 1795. Les dates de naissance et de décès des deux Taskin sont fautives dans Fétis.

Un descendant en ligne directe de cette famille originaire de Belgique est M. Alexandre-Emile Taskin, aujourd'hui basse chantante à l'Opéra-Comique. Il est né à Paris le 8 mars 1832.

— Le 5 mai 1833, à Paris (Conservatoire), François Prume se fait entendre pour la première fois en exécutant un solo de violon d'Habeneck. — Après avoir remporté de nombreux succès à l'étranger, il revint dans son pays pour occuper au Conservatoire de Liège la classe de violon. Il est mort dans cette ville le 14 juillet 1849, à l'âge de 33 ans. Son portrait dù au crayon de Baugniet et accompagné d'une notice, fait partie de la collection publiée par Deprins.

 Le 6 mai 1814, à Darmstadt, décès de l'abbé Georges-Joseph Vogler. - Il était né à Wurzbourg, le 15 juin 1749.

Deux de ses élèves, Weber et Meyerbeer, suffiraient à rendre son nom impérissable. Il vivait, pour ainsi dire, dans l'intimité du grand-duc Louis Ier de Hesse-Darmstadt, à la table duquel il avait son couvert mis chaque jour. Son extérieur était des plus bizarres. L'abbé Vogler était petit et d'une taille ramassée, avec des bras et des doigts d'une longueur démesurée, qui lui permettaient d'embrasser au piano jusqu'à près de deux octaves. Il portait habituellement un habit noir à larges basques, des culottes courtes en drap de soie, des bas rouges et des souliers avec boucles en or.

ERRATUM. — Une erreur typographique nous a fait imprimer le 25 avril 1825 pour la date de naissance du chevalier Van Elewyck. C'est le 24 avril qu'il faut lire. L'éminent musicologue ne nous en voudra pas de l'avoir rajeuni d'un jour.

### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

IL TEATRO ILLUSTRATO. (Milan, E. Sonzogno, livraison du mois d'avril.)

Illustrations avec texte: 3 scènes de : les Pêcheurs de perles, opéra de Bizet, représenté à la Scala de Milan; Martyre. drame de Dennery, à l'Ambigu-Comique de Paris; album de costumes slaves.

Texte: Musique et musiciens à Naples,par Gesarino (suite); théâtres de Milan, Naples, Gênes, Paris, Vienne, Florence; jugement de la presse milanaise sur les Pécheurs de perles, de Bizet; Saint-Mégrin, des frères Hillemacher (traduit du Guide musical); Du beau en musique, par Hanslick (suite); bibliographie et nécrologie; bulletin du mois de mars, etc.

### 

#### CONCERTS ANNONCÉS

Théâtre royal de la Monnaie.-Quatrième et dernier concert populaire, sous la direction de M. Joseph Dupont, lundi 3 mai 1886, à 8 heures du soir. Audition d'œuvres de Richard Wagner.

Programme. Première partie. 1. Premier acte de Tristan et Yseult, version française de M. Victor Wilder, (première exécution). Personnages: Yseult, Mme Philippine d'Edelsberg; Brangaine, Mme Flon-Botman; Tristan, M. Ernest Van Dyck; Kourwenal, M. Renaud; un matelot, M. Grandubert : matelots : chevaliers. - Deuxième partie. 2. Fragments de l'Anneau du Nibelung : a) Entrée des dieux dans le Walhalla du Rheingold (orchestre seul); b. Scène de la forêt de Siegfried: Siegfried, M. Van Dyck; l'Oiseau, Mue Wolff; c. Chant des filles du Rhin du Crépuscule des dieux : Woglinde, Mme Wolff; Flosshilde, M<sup>me</sup> Ph. d'Edelsberg; Welgunde, M<sup>me</sup> Flon-Bot-man; d. La chevauchée des Valkyries de la *Valkyrie* (orchestre seul). - Directeur du chant: M. Ph. Flon.

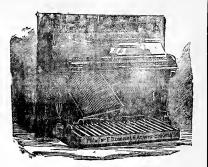
La répétition générale aura lieu le samedi 1º mai, à 2 1/2 heures précises, dans la salle de la Grande-Harmonie.

Salle de la Grande-Harmonie. - Vendredi 30 avril à 8 heures du soir; dimanche 2 mai à 2 heures de l'après-midi; et mardi 4 mai, à 8 heures du soir, concerts de M. Antoine Rubinstein.

### 

Nécrologie.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons, avec le plus vif regret, la mort de M. Gobbaerts, compositeur. Nous nous réservons de consacrer, dans notre prochain numéro. une notice biographique sur cet artiste éminent.



### RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du plano octave-harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes maladies de poitrine Ces pasilles son tréparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tannus, avec les sels des sources pe 3 et 15, sons controle médical. Ces sels, obtenus par l'évaporation des eaux des sources medicanées, sont richement sautrés d'acide carbonique, matière que ces deux sources rennet sautres d'acide carbonique, matière que ces deux sources renet les sources et, par conséquent ausei, leurs vortus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les cas suivants: Catarrhes des peumons, catarrhes chroniques de la gorge et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, sur out si de telles affections sont accommisses explications est joint à chaque boite. Se vendent dans toutes les pharmacies. — Dépôt gén. p' la Belgique : Delacre, Bruxelles. pour toutes maladies de poitrine

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

SMETDépôt: L. DE 67. RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### M. CLOSSON

REPRÉSENTANT DE FABRIQUES

BRUXELLES, Rue Joseph Claes, 37, BRUXELLES

### ENCRES D'IMPRESSION

NOIRES ET DE COULEURS

pour la typographie et la lithographie Vernis lithographiques - Bronze en poudres, toutes

nuances - Couleurs sèches et en pâte. PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales rue des Deux-Églises, Bruxelles.

### MIICIAATECEDEN ANBERGIOU Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO La petite ligne . Fr. 10 00 25 1 00 FRANCE, un an . 12 00La grande ligne . CENTIMES " 10 00 On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, paran (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 83

LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

AVIS. — Du 1" mai au 1" septembre, le Guide musical ne paraît que tous les quinze jours.

SOMMAIRE. — Moins de théâtres, plus de théâtre, par Gustave Lagye. — La semaine théâtrale et musicale : clôture de la saison, par L. S. — Demiler concert populaire. — Les concerts Rubinstein. — Nouvelles diverses : Bruxelles et province : Louvain, Liège, Verviers. — Etranger: France ; lettre de M. A. Pougin. — Variétés : l'Araignée de Rubinstein; une anecdote sur Verdi. — Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Concerts annonés. — Nécrologie.

### MOINS DE THÉATRES. PLUS DE THÉATRE

Depuis quelque temps, Bruxelles est doté d'une scène importante de plus, l'*Elyseum* de son nom primitif, le *Nouvel Eden*, comme l'avait tenu d'abord le public sur les fonts baptismaux, le *Théâtre de la Bourse*, ainsi qu'il s'appelle en dernier ressort.

Le besoin de cet établissement, favorisé de presque autant de titres qu'un hidalgo de la Vieille Castille, se faisait-il généralement sentir? Je n'hésite pas à me prononcer pour la négative.

Non pas que le *Théatre de la Bourse* ne constitue en réalité une fort belle scène, intelligemment aménagée, d'une décoration parfaite et pourvue d'attractions variées. La question n'est pas là. Elle se pose en ces termes:

"Bruxelles qui, proportionnellement à son importance et à sa population, possède plus de théâtres que Paris même, ce rendez-vous privilégié des oisifs des deux mondes, Bruxelles peut-il raisonnablement alimenter tant d'entreprises rivales? "

Les directeurs, réduits aux abois par suite de la crise, malheureusement passée depuis longtemps à l'état normal, pourraient répondre en connaissance de cause. Vainement ils se flattent de soutenir la concurrence au prix de ruineux sacrifices et d'efforts désespérés; le public, fatalement limité, — que dis-je? s'éclaircissant tous les jours, — ne peut leur rester fidèle. Tiraillé de vingt côtés à la fois, il est devenu nomade et se porte sculement où l'appellent la magnificence et l'originalité d'un spectacle nouveau,

annoncé à grand renfort de réclames, mais sur lequel il se blase presque aussitôtavec un alarmantensemble. Cet état de choses, au fond, n'a rien d'imprévu. Il résulte uniquement d'un désaccord complet entre l'offre et la demande. Approvisionnez surabondamment un marché public des denrées les plus exquises, vous ne ferez point monter pour cela indéfiniment le mouvement de la consommation. Comment se fait-il que ces notions élémentaires d'économie politique échappent aux plus habiles entrepreneurs de spectacles? Jamais l'insuccès des uns n'a découragé la présomption des autres. Si bien qu'ils en arrivent tous, fatalement, suivant l'énergique expression de Balzac, "à se manger comme des araignées dans un pot ".

Où sont les temps prospères où, sur la seule scène de la Monnaie, alternaient et fraternisaient les genres les plus opposés? Les pompes de l'opéra séria ne faisaient que prêter plus de charme aux grâces sentimentales et coquettes de l'opéra-comique. On venait y frissonner et s'attendrir, sans fausse honte, aux drames palpitants de la période romantique, s'intéresser aux développements et à l'intrigue de la comédie de mœurs, rire franchement aux imbroglios à couplets de feu le vaudeville, médiocrement remplacé, comme esprit, par l'opérette.

Dira-t-on que l'époque n'était point si riche que la nôtre en productions lyriques et littéraires? Jamais il n'eu fut, peut-être, de plus merveilleuse et de plus féconde. Les théâtres d'ordre de Paris, qui, grâce au public étranger, épuisent aujourd'hui par centaines de représentations consécutives le succès de leurs rares nouveautés, montaient en une seule saison trente ou quarante ouvrages, aussitôt repris sur toutes les scènes françaises de la province et de l'étranger. Certes, la mise en œuvre ne comportait point alors les somptuosités auxquelles on nous a malbeureusement habitués. Mais le luxe fou du théâtre moderne n'est-il pas en raison inverse de sa stérilité relative? Shakespeare donnait naïvement à ses monuments dramatiques le cadre modeste d'une

grange et, par la seule magie de son art, atteignait aux limites suprêmes de l'illusion. De nos jours, les plus féeriques décors sont regardés avec dédain et l'on exige pour le moindre cortège d'opéra un déploiement de richesses au prix desquelles on aurait monté deux chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. Croyez-vous que ce soit là un progrès? Un progrès de cuisine, tout au plus. Trop de sauce et pas assez de civet. Un théâtre qui a besoin de tant compter avec le décorateur, le machiniste et le costumier, se décerne à lui-même, au point de vue de l'art pur, un compromettant brevet d'impuissance.

Stérilité, impuissance? Est-ce qu'en employant ces termes d'une rigueur cassante, je ne calomnierais pas un peu le présent pour la plus grande gloire du passé?

Peut-être bien. Mais mon excuse est toute dans la pénurie de nos statistiques théâtrales. Huit ou dix pièces, au succès plus ou moins brillant ou contesté, voilà le bilan des directions parisiennes, et comme l'on sait, il n'y a que celles-là qui aient mission de défraver toutes les autres scènes françaises. D'ailleurs, elles seraient bien empêchées d'en monter davantage. Une œuvre qui ne dépasserait pas la centième, ne couvrant pas ses frais, il faut de toute nécessité la traîner jusque-là, ce qui à Paris est facile, étant donné le renouvellement quotidien de la population flottante. Il s'ensuit qu'une demi-douzaine de fournisseurs attitrés suffisent amplement aux besoins de la consommation. Les autres, les inconnus, les buveurs d'eau, sont impitoyablement écartés. Ce serait trop risquer que d'aventurer sur leurs productions non encore cotées les mises de fonds exigées par les dangereuses parties qu'engagent entre eux les directeurs réputés dans le mouvement. Qui nous dit que dans la masse ignorée des partitions et des manuscrits soumis à ces dédaigneux spéculateurs, il n'v a pas d'œuvres fortes et vivaces condamnées à ne jamais affronter ies feux de la rampe? Grâce à l'ancien système, leurs pièces montées à peu de frais les eussent peut-être classés d'emblée. Avec le système actuel, les plus rares talents n'arrivent qu'à force de protections et de courbettes, et le plus souvent quand a déjà sonné pour eux l'heure de la décadence.

En réalité, le nombre croissant de théâtres, loin d'offrir aux auteurs lyriques et dramatiques français contemporains une plus vaste carrière, n'a fait qu'entraver encore leurs efforts d'innovation et leurs ambitions légitimes. Chaque restaurateur théâtral parisien, — car ce nom leur convient à merveille, — exploitant sa spécialité et certain d'avoir toujours des tables d'étrangers pour le petit nombre de ragoûts pimentés fournis par ses Vatels ordinaires, se garderait de surcharger la carte de plats nécessitant de nouvelles mises en train. De leur côté, les scènes officielles chargées de diriger le goût du public se sont empressées de justifier l'obtention de leurs gras subsides

parune aristocratique rigueur. S'obstinant à éterniser un vieux fonds de répertoire usé en province depuis un quart de siècle, elles n'ont plus mis en lumière— et encore contraintes et forcées — que quelques rares ouvrages, pour la plupart déjà rancis dans les cartons. Pour ne parler que de la plus glorieuse, il est acquis qu'on va surtout au grand-opéra pour voir la salle et pour applaudir la virtuosité d'artistes fabuleusement surpayés. Dès lors, qu'importe qu'on y joue la Favorite, le Trouvère, la Juive ou Hamlet, Henri VIII ou Françoise de Rimini?

Il faut reconnaître que le théâtre de la Monnaie, rangé à juste titre parmi les plus sérieux et les plus hospitaliers de l'Europe artistique contemporaine, s'est, principalement sous l'impulsion de ses derniers administrateurs, soustrait, dans la mesure du possible, à la pression intolérante des scènes parisiennes. Non seulement, lorsque Massenet et Reyer désespéraient d'obtenir à l'Opéra un hypothétique tour de faveur pour leur œuvre de prédilection, ils ont monté avec un luxe princier Hérodiade et Sigurd, déclarés incompatibles avec les exigences de la scène française, mais le public bruxellois leur a dû d'applaudir Lohengrin, le Tannhæuser, le Vaisseau Fantôme et les Maîtres Chanteurs, Cette année, Gwendoline, les Templiers de Litolff et le Saint-Mégrin des frères Hillemacher ont fourni une carrière honorable. Malheureusement, la Monnaie n'est point placée dans les conditions de l'Opéra de Paris, et justement parce que ses charges sont écrasantes, elle ne lutte point à armes égales avec la concurrence effrénée dont je parlais au début de cet article.

En bannissant de ses planches, autrefois moins collet monté, l'opérette, comme sous-genre, ne pouvant entrer en parallèle avec l'opéra-bouffe, dont les maîtres s'appellent toujours Donizetti, Ambroise Thomas et Albert Grisar, elle a laissé le champ libre à des scènes secondaires qui, du reste, pouvaient parfaitement vivre de ses déchets. Mais le mal n'est point venu de là. Il résulte tout entier d'une nouvelle catégorie de théâtres qui, depuis quelques années, ont pris une extension alarmante pour l'avenir de l'art théâtral même.

Je veux parler des Folies-Bergères, un peu localisées partout, des Alhambras, des Eldorados, des Scalas et des Elyseums, qui n'en sont que les contrefaçons et dont les facilités fumigatoires, bachiques et autres ont enlevé aux théâtres sérieux une grande partie de leur ancien public. La vogue qui s'attache actuellement à ces établissements n'aura, je veux bien le croire, qu'un temps limité; mais si l'avenir ne leur appartient point, ils tiennent dans le présent une place trop encombrante pour n'en pas rechercher le pourquoi.

Ce pourquoi, le voici:

Ne trouvant plus dans les théâtres à hautes ten-

dances la pâture, sans cesse renouvelée, à laquelle s'alimentaient les intelligences des générations précèdentes, la jeunesse de notre temps, fort avancée et malheureusement sceptique à proportion, s'est dégoûtée des scènes rivées, comme à perpétuité, à une chaîne d'œuvres routinières, coulées dans un même moule et reproduites jusqu'à l'écœurement. Elle s'est regimbée contre ce gérontisme artistique qui, loin d'éveiller chez elle l'enthousiasme des grandes luttes du passé, l'endormait dans un ronronnement banal de lieux communs. Et alors, elle a cherché des émotions plus bas, en pleine matière.

La Rome des empereurs, qui ne se levait que sur la question du pain.mais que les jeux du Cirque faisaient taire, avait des plaisirs cruels. Il lui fallait du sang pour la passionner. Comme le sang humain ne se verse plus impunément, même pour amuser le public, - sinon en Espagne, sous la corne des taureaux, - il a fallu autre chose de nature à provoquer les sensations aiguës réclamées par nos chloroses. Toute une population étrange, autrefois circonscrite dans nos champs de foire, a aussitôt répondu à l'appel. Le drame s'est alors déroulé en pleine réalité. Dompteurs d'animaux féroces, exaltés par les acclamations d'un vrai public : trapézistes travaillant sans filet, à des hauteurs vertigineuses; acrobates se renvoyant des enfants élevés à la cravache ; dresseurs d'éléphants, de singes, de chiens, de loups, d'oies et de cochons savants ; jongleurs faisant tourbillonner autour de leurs crânes, où perle la sueur, des auréoles de poignards aignisés ; avaleurs de sabres et de baïonnettes, retombant épuisés dans la coulisse, à la suite de leurs exercices ; hommes-serpents, tousseteux et émaciés, voués fatalement à la rupture de quelque muscle vital, font assaut d'audacieuses et de terrifiantes prouesses.La témérité devient chose banale, l'impossible est traité de truc intelligent. Et cependant, ce monde déclassé, inconscient et fou apporte tous les soirs.comme enieu de ses bravades. son sang ou sa vie, ni plus ni moins que les belluaires de Néron et d'Héliogabale.

Comment lutter avec de pareilles attractions? La concurrence s'en charge, il est vrai. Elle tâche de découvrir et de stimuler de plus acharnés casse-cous, des acrobates plus enfants, — en France, il y a une loi restrictive, qui nous manque, — des monstruosités plus répulsives. Mais l'art dramatique et musical, qui devrait s'enrichir d'alluvions charriés par l'éternel flux des idées, n'a qu'un souci: renforcer ses digues, pour arrêter le mouvement des flots bouillonnants de la création intellectuelle.

La conclusion de ce qui précède est simple.

Le théatre, autrefois d'origine sacerdotale, s'est successivement modifié. Celui de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripiden'est point le théatre de Shakespeare, de Gæthe, de Schiller et de Victor Hugo. Mais un lien commun unit ces génies primesautiers. Ils s'adressent à toutes les classes de la société, et les passions dont ils étudient le développement sont familières à l'entière humanité. Si vous voulez que le théâtre soit ce qu'il devrait être en réalité, un miroir, une école, un enseignement, adressez-vous non seulement aux amateurs, aux dilletanti, mais à la masse intelligente. Tributaire et rivale de la poésie, la musique ne doit point se soustraire à ce mouvement noblement démocratique. Gluck, Beethoven, Weber, Meyerbeer et Wagner sont essentiellement éducateurs, car ils ne font pas que réveiller des sensations, ils éveillent des idées. Ouvrez toutes larges les portes aux jennes et aux vaillants, pendant que brille encore en eux la flamme sacrée qui pousse aux grandes entreprises.

Trop de théâtres et pas assez d'œuvres théâtrales. Au lieu de chercher midi à quatorze heures et de remplacer par la pompe du spectacle le vide de la conception, revenons-en plutôt à la simplicité d'autrefois. Mais que la scène vive, sans cesse passionnée par de nouvelles et fécondes compétitions. Respect aux morts, mais justice aux vivants.

Et alors seulement, l'art humain, civilisateur éternel, aura raison des passagères et malsaines séductions d'une curiosité désœuvrée. Gustave Lagye.

# La Semaine théâtrale et musicale

### THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Voilà close la saison théâtrale. Adieux paniers; vendanges... Hélas! les vendanges auront été maigres, cette année! Et cependant, malgré les désastres, peu de saisons théâtrales auront été aussi remplies, aussi intéressantes. Voici la liste des ouvrages qui ont été joués:

Les Templiers, 31 représentations; Roméo et Julielte, 16; le Barbier de Séville, 15; Si j'étais roi! le Pré aux Clercs et le Maître de Chapelle, 13: Coppelia, 12: les Huguenots, 12: le Farfadet 10; le Voyageen Chine, Ondine, Saint-Megrin, 9; Aïda, l'Africaine, Pierrot macabre et Bonsoir M. Puntalon, 8; le Châtet, 7; Faust, le Docteur Crispin, 6; la Favorite, la Traviata, Joconde et Haydee, 5; la Juive, la Fille du régiment, Lucie de Lammermoor, Maître Pathelin et Gwendoline, 4; Rigoletto, le Trouvère, 3; Guillaume Tell. Giralda, et un divertissement, 2; Fra Diavolo, 1; soit 266 representations d'ouvrages joués seuls ou en spectacles coupés. Elles comprennent 115 représentations de grand-opéra, 120 representations d'opéra-comique et 31 représentations de ballet. Il y a eu, en outre, le concert Lasalle, 3 concerts du chœur russe, l'exécution d'un acte de la Muette de Portici et 5 bals masqués.

Les adieux de la troupe d'opéra et de la troupe d'opéracomique ont été moins pathétiques, moins fleuris que les années précédentes. Il n'y avait plus de direction pour fournir les gerbes et dévaliser les parterres. Mais chacun, pourtant, a eu sa part de bravos et de bouquets, ceux qui nous restent comme ceux qui nous quittent. Puis, le lendemain de la clôture, la Monnaie a rouvert ses portes pour fêter M. Chappuis, le plus ancien, le plus modeste, le plus vaillant de ses pensionnaires, qui, depuis vingt ans, ne nous a pas quittés — et qui n'est pas près de nous quitter encore. — Cette représentation, enthousiaste et superbe, a été une vraie solennité, à laquelle, non seulement toute la troupe, mais aussi des anciens camarades,  $M^{mo}$  Caron et M. Gresse, ont tenu à prendre part.

Et maintenant, un avenir nouveau s'ouvre pour la Monnaie, placée dans des mains nouvelles, qui sont des mains amies: MM. Joseph Dupont et Lapissida ont été choisis décidément par l'administration communale pour succéder à M. Verdhurt. Leur compétence est connue: c'est le meilleur garant de succès, le plus ferme espoir qu'ils sauront mener à bien la tâche lourde et difficile dont ils se sont chargés. Tous nos vœux les accompagnent.

Ø

Dans son dernier feuilleton du Français, M. Adolphe Jullien s'occupe de la faillite du théâtre de la Monnaie, qui lui suggère de très intéressantes observations. Discutant la question du Théâtre-Lyrique, toujours agitée à Paris, M. Jullien déclare que le véritable Théâtre-Lyrique de Paris, c'est le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Et îl ajoute:

"Au temps de MM. Stoumon et Calabresi, c'était le Théâtre-Lyrique heureux, parce qu'ils savaient se conduire et ne frapper qu'un grand coup chaque annéeavec un ouvrage considérable : Sigurd, Hérodiade ou tes Maitres chanteurs. M. Verdhurt a voult faire plus : trois ouvrages on un soul hiver; et la débàcle a si rapidement marché qu'il est en faillite aujourd'hui.

"La véritable cause de cette débàcle, c'est qu'il avait adopté une ligne de conduite absolument différente de celle appropriée à une ville comme Bruxelles; c'est qu'au lieu de fonder ses chances de succès sur un répertoire solide, avec une partition nouvelle extrémement importante au milieu de la saison, il avait cru pouvoir réussir par la multiplicité des pièces inédites, l'une remplaçant l'autre au plus vite et le succès venant ou ne venant pas au gré du hasard; en un mot, c'est qu'il avait appliqué au théâtre de la Monnaie l'idée mère du Théâtre-Lyrique.

Et c'est ce qui l'a perdu, par la bonne raison qu'on ne trouve pas tous les ans des onvrages comme Sigurd, voire comme Hierodiade, et que cette série de partitions intéressantes, estimables, mais manquant de relief ou dont les anteurs ne s'imposent pas encore au public, laisse indifférente la grande masse des auditeurs. Les amateurs spéciaux, les journalistes, tous geus qui vont au spectacle sans bourse délier, peuvent suivre ces essais successif d'une creille bienveillante, et dans le nombre, assurément, tout n'état pas à dédaigner, Gwendoline en premier lieu; mais le gros public, celui qui fait la fortune ou la ruine des théâtres, demeure insensible à ces tentatives et ne se dérange que pour une œuvre très importante ou signée d'un auteur très en vue. C'est ce qui fait que le Théâtre-Lyrique à l'aris n'est possible qu'avec une subvention extrémement forte qui lui permette de traverser les mauvais jours, si longs soient-lls, jusqu'au moment fortuné où le hasard le favorisera d'un succes; c'est ce qui fait que, malgré tout subside, il a régulièrement fait faillite au bout d'un certain nombre d'années, même lorsqu'il avait eu des périodes très brillantes et très productives : de façon ou d'autre, il n'a jamais pu conjurer le sort fatal.

Si justes que soient ces réflexions en thèse générale, nous croyons que notre éminent confrère se trompe en attribuant une si grande part aux pièces nouvelles dans le désastre de la direction Verdhurt. Les Temptiers ont été une excellente affaire, et Gwendoline aurait été vraisemblablement un succès d'argent si elle n'était venue à la dernière heure. Le quatrième représentation de ce remarquable ouvrage a fait salle comble la semaine dernière et, selon toute apparence, ce succès se serait maintenu et accru si l'on ne s'était trouvé à la fin de la salson.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le déficit qui a fait sombrer M. Verdhurt date des mois de décembre et de janvier, c'est-à-dire qu'il est antérieur aux pièces nouvelles. Cellesci n'y sont donc pour rien. La vraie faute de la défunte direction, c'est d'avoir accumulé les nouveautés pendant les trois derniers mois de la saison théátrale. Le personnel, surmené, s'est trouvé très inférieur, dès lors, dans les pièces du répertoire courant, si bien que la salle restait vide les jours où l'on ne jouait pas les nouveautés.

Nous croyons avec M. Jullien qu'il serait dangereux de multiplier les tentatives nouvelles. Mais le public de Bruxelles, beaucoup plus dégagé de préjugés que le public de Paris et mieux préparé aussi, se désintéresserait vite d'un théâtre qui ne lui donnerait que le vieux répertoire, chanté par des artistes qui n'en ont plus la tradition et qui n'en rendent pas l'esprit. C'est ce que MM. Stoumon et Calabresi avaient compris et c'est ce qui explique la constante fortuno de leur exploitation. La nouvelle direction s'inspirera de leur exemple, nous en sommes convaincus, et tout en fondant ses chances de succès sur un répertoire solide, porté par une troupe jouant d'ensemble, continuera résolument à renouveler ce répertoire. Le théâtre ne vit que de changements.

### Nouvelles Diverses



### BRUXELLES ET PROVINCE

C'est devenu une tradition des concerts populaires de ter miner leur saison de concerts par une audition d'œuvres wagnériennes. La tradition paraît avoir du bon, puisque le public s'y complait et que ce grand nom de Wagner semble exercer sur les masses un attrait irrésistible. La salle de la Monnaie étatit lundi soir absolument comble.

Après l'éclatant triomphe du 1er acte de la Walkyrie, l'année dernière, et le non moins éclatant succès du 1er acte de Tristan et Yseult aux concerts Lamoureux à Paris, nous nous étions attendus, il faut l'avouer, à un accueil plus chaleureux fait à ce dernier ouvrage. Le succès, pourquoi ne pas le dire franchement, n'a pas été à la hauteur des sacrifices que s'était imposés M. Joseph Dupont. Ce n'est pas qu'aucune faute lui soit imputable. Jamais son bel orchestre n'a montré plus de feu, plus d'ensemble, plus de délicatesse et de nerf tour à tour dans le développement de cette admirable mélopée wagnérienne qui drape tous les personnages du drame musical comme d'une étoffe de soie et d'or aux larges plis. De la part des exécutants il y a eu toute la bonne volonté et le talent désirables. M. Van Dyck a droit tout d'abord à toutes nos félicitations. Il est en progrès et le voilà en passe de devenir un vrai chanteur de théâtre. Sa diction s'est singulièrement animée et assouplie, sans que sa voix ait rien perdu de sa noblesse et de son éclat. Dans tout l'acte de Tristan, comme dans la scène de Siegfried dans la forêt, il a eu de beaux et dramatiques accents, et il a dù s'apercevoir, au frémissement de l'auditoire, de l'impression profonde qu'il avait produite sur le public. A côté de lui, M<sup>110</sup> Philippine d'Edelsberg a chanté le rôle écrasant d'Yseult en artiste aguerrie et d'un talent sùr. Malheureusement, l'éminente cantatrice avait payé son tribut à la grippe, et ce n'est qu'au prix d'un effort dont le public aurait dù lui savoir plus de gré, qu'elle a pu soutenir jusqu'au bout sa difficile partie. Ajoutez à ce duo le joli mezzo de M<sup>me</sup> Flon-Botmann, dont la diction malheureusement a paru un peu molle; le baryton sonore et mordant de M. Renaud; enfin le charmant ténor de M. Gandubert (le matelot), avec de pareils éléments il semblait que le succès dut être foudroyant. Et, cependant, il n'est pas venu.

C'est en grande partie à la détestable acoustique de la salle de la Monnaie, quand l'orchestre est placé sur la scène, que nous attribuons ce résultat. Tout le finale de l'acte, qui est d'une intensité sonore si extraordinaire, n'a produit aucun effet. Si bien qu'il y a eu ce contraste bizarre du public de la répétition générale, d'ordinaire froid et guindé, éclatant en bravos enthousiastes et rappelant trois fois les artistes et le chef d'orchestre, et du public de l'exécution, d'ordinaire de beaucoup le plus chaud, se tenant sur la réserve et ne se livrant qu'avec une sorte de contrainte. Cette expérience aura eu au moins ceci de bon, qu'elle amènera une modification dans l'aménagement de l'orchestre pour les concerts de l'année prochaine. M. Joseph Dupont directeur de la Monnaie ne refusera certainement pas à M. Joseph Dupont chef d'orchestre des populaires, un plancher couvrant le tron béant de l'orchestre. Ce sera toujours cela de gagné.

La seconde partie du concert a infiniment plus porté. La belle et majestueuse marche des dieux du Rheingold, le délicieux épisode de Siegfried conversant avec l'Osieau de la forêt, chanté à ravir par M. Van Dyck et M<sup>ne</sup> Wolff, — un oiseau à rendre jaloux l'oiseau de Bayreuth, Lilli Lehmann; — le merveilleux trio des filles du Rhin de la Götterdâmmrung, chanté par M<sup>ne</sup> Wolff, M<sup>ne</sup> Flon et d'Edelsberg, enfin la terrible Chevauchée des Valkyries; ces pages qui sont comme les pierres précieuses de cet admirable joyau qui a nom l'Anneau du Nibelung ont soulevé d'unanimes applaudissements.

Constatons, en terminant, que pas un auditeur n'a bougé jusqu'à ce que la dernière note ne se fût éteinte, et que ce concert s'est terminé comme il avait commencé, par une véritable ovation à M. Dupont. On venait d'apprendre sa nomination à la direction du théâtre de la Monnaie.

Il aura passé, à Bruxelles, comme un météore lumineux et rayonnant, le grand et merveilleux artiste que toutes les capitales d'Europe viennent tour à tour d'applaudir dans un élan unanime d'admiration émue, et que nous n'aurons possédé, hélas! que trois jours. Elen ne peut donner une idée des transports d'enthousiasme qui ont éclaté à la fin de chacun des trois piano-récitals qu'ANTOINE EUBINSTEIN vient de donner à la Grande-Harmonie, rien, si ce n'est l'enthousiasme pareil qu'il a soulevé partout où il vient de passer. Et c'est un spectacle unique, en cotte décadence du siècle, que cette foule innombrable d'admirateurs, musiciens, amateurs, peintres, lettrés, nobles, bourgeois et vilains, princes de l'intelligence et princes du sang, acclamant cet artiste de génie et suivant, haletants, son char triomphal

Tel il nous est apparu pour la dernière fois, il y a cinq ou six aus, avec son incomparable maestria, avec l'inépuisable variété de sa virtuosité, avec la noblesse pleine de simplicité et de grandeur de son style, avec la passion débordante et la fougue de son jeu, tel nous l'avons revu, complété s'il se peut, et agrandi encore par l'assagissement de l'exécution et la mélancolie qu'apporte la fuite des jours. En ces trois journées, — Beethoven, Schumann, Chopin, — c'est tout un monde de

pensées, d'images, de sensations qui a passé devant nous, évoqués par la magie souveraine d'un grand poète.

Il faut se borner à noter l'impression générale de ces soirées uniques, dont le souvenir restera ineffaçable dans notre mémoire. Après Beethoven, dont la rèverie sereine et la mélancolie profonde n'ont jamais été exprimées avec plus de puissance et de noblesse (par exemple l'adagio des sonates 109 et 111), c'est le lyrisme enfiévré, la fantaisie tendre et passionnée tour à tour de Schumann qui ont le mieux inspiré le grand artiste. A Paris, l'impression paraît avoir été identique. On me permettra de citer, à ce propos, un court extrait d'un très intéressant article sur Rubinstein, que M. Léon Pillaut publie dans la Revue bleue. Il exprime si parfaitement ce que je voudrais dire, que je n'hésite pas à m'approprier le passage: "Les Etudes symphoniques, le

recueil intitulé la Kreisleriana, l'Oiseau prophète, ont donné des sensations tellement neuves et fortes, qu'on ne se rendait plus compte de ce que l'on entendait. Ce n'est plus le piano qui résonne, ce sont les sons touffus de l'orgue ; les crépitations d'accerd par poignées, les gammes filantes qui vont s'éteindre dans la gravité d'un pianissime, les courses folles qui se terminent dans un repos lointain; l'ubiquité des mains qui menent la pensée complexe sur le frent de l'échelle senore vous transportent dans un autre monde de sons que celui où vous conduit habituellement le piano. Ce n'est plus l'instrument qu'en entend, c'est l'idée musicale avec tout son éclat, ses désirs réalisés, ses nuances décuplées. " Il n'y a pas un mot à ajouter à ces lignes étincelantes. Avec Chopin, les impressions ont été moins profondes. L'exécution a dépassé en intérêt la musique elle-même. Le maniérisme de cette poésie aristocratique en arrête parfois l'élan. Mais quelle cambrure Rubinstein sait imprimer à la mélodie; quel accent dans le rythme des mazourkes et des polonaises; quel étincellement d'or et de pierreries il fait miroiter à nos yeux! Toutes ces pièces, que de trop fréquentes auditions ont vulgarisées et que tant de planistes ont féminisées, il les anime d'une vie surnaturelle qui en fait autant de tableaux d'une couleur intense et d'un charme pénétrant.

Profonde et ineffaçable a été l'impression laissée par ces trois séances.

8

Antoine Rubinstein assistait dimanche soir à la dernière représentation des Templiers. On a remarqué, en revanche, son absence au Concert populaire de lundi. Mais elle s'explique: Rubinstein est un auti-wagnérien très décidé. M. César Cui ne partage pas, parait-il, cotte antipathie pour le matre de Bayreuth. Nous l'avons aperçu dans la salle, paraissant écouter avec une grande attention tout le premier acte de Tristan.

0

Rappelons un joli mot de Rubinstein. Malgré la perfection et la sûreté de son mécanisme, tellement extraordinaire qu'il efface la notion du difficile et du facile, il lui arrivait autrefois assez fréquemment de faire des fausses notes dans l'emportement et la fouque de son jeu. Il disait à ce propos, en riant, à un confrère:

 $^{\rm o}$  On pourrait faire un concerto avec les notes que j'ai laissé tomber,  $^{\rm o}$ 

### LOUVAIN.

L'exécution du Missrere de Führer à la collégiale de Saint-Pierre, le jeudi saint, a fait une profonde impression. Octée composition est remarquable par la grandeur et l'élévation du style. Il faut savoir gré à M. le chevalier van Elewyck de nous l'avoir fait entendre. Le Nudus eram de Seyfried est d'un caractère un peu trop rossinien et nous a moins intéressé, malgré le talent que M. Théodore van Elewyck, fils de notre méritant maître de chapelle, a deployé dans l'interprétation de ce morceau.

### LIÈGE.

Notre théâtre royal nous a donné, mercredi 18 avril, la première audition de la Légende de l'Ondine, drame lyriquo du xx siècle, en 3 actes et 6 tableaux, poème de M. Charles Velmont et musique de M. Georges Rosenlecker, compositeur amateur français, élève de notre compatriote César Franck. Ce premier essai inédit, écrit sur un librotto qui n'offrait au musiclen ni situation-développée, ni caractères bien définis, et dont l'agencement laisse fort à désirer, a été accueilli, à part l'air du baryton au premier acte, avec une froideur et une indifférence unanimes. Tout a coulé bas dans un océan de bàillements.

Cependant, malgré ce jugement rendu par un juge contre les arrêts duquel il n'y a ni appel ni cassation : le public, nous sommes heureux de reconnaître que la musique de M. Rosenlecker est marquée au coin de l'étude et du savoir ; elle a un parfum de distinction, de bon goût, d'élégance, et ne manque pas de teintes vigoureusement touchées. Les cantilènes mélancoliques et vaporeuses s'y mêlent à des ensembles pleins d'énergie. Traitant un sujet fantastique, M. Rosenlecker a cherché les effets d'orchestre à la manière de Wagner - trêmolos ou trémoli suraigus des violons, soupirs de flûtes, accouplements ingénieux d'instruments. Avec un peu plus d'expérience dramatique, M. Rosenlecker aurait senti le besoin de jeter quelque variété dans la suite des merceaux qui se ressemblent plus ou moins d'inspiration et de caractère. Sa partition pèche surtout par la monotonie. Les personnages chantent à peu près de la même façon, et cependant nul rapport n'existe entre eux. En résumé, bien que M. Rosenlecker ait fait une œuvre honorable, il prouvera mieux, une autre fois, ce qu'il sait faire, et nous n'avons pas besoin de lui rappeler combien un bon poème est nécessaire à un compositeur : nul ne doit en être plus convaincu

L'exécution de l'orchestre, des chœurs, ainsi que des artistes, et tout particulièrement du brillant baryton M. Claeys, sous l'habile direction du chef d'orchestre M. Cambon, a été excellente.

Nous avons aussi des éloges à donner au sympathique directeur.M.Verelleu, pour le goût et le soin qu'il a consacrés à la mise en scène de la Légenté de l'Ondine, dont on a fort admiré, indépendamment des riches costumes, les décors superbes peints par M. Célos, surtout celui du deuxième tableau, qui représentait les bords d'un lac après minuit.

JULES GHYMERS.

#### VERVIERS.

Le 19 avril ont eu lieu, au théâtre de notre ville, le troisième concert populaire et la distribution des prix aux élèves de l'école de musique.

Cette double solennité avait attiré au théâtre un public extrêmement nombreux.

Appelés à tour de rôle, les lauréats ont reçu des échevins et des conseillers communaux la récompense de leur travail et de leur succès. Ces récompenses consistent en couronnes et en œuvres musicales. L'un des concurrents, M. J. Leclercq, a reçu, en outre, un beau violon, acheté au moyen de la souscription annuelle dont le comité des marchands de laine de notre ville a pris l'initiative et dont le produit a permis l'acquisition, non seulement de l'instrument offert à M. Leclercq, mais aussi de quelques instruments à vent en cuivre destinés à faciliter l'enseignement de cotte branche des études.

Le concert a commencé ensuite. Il s'est ouvert par un concerto de Bach. Excellemment exécuté par les professeurs, répétiteurs et élèves des cours d'instruments à cordes, cette page grandiose a produit une profonde impression et a été chaleureusement applaudie.

Un des autres succès de la soirée a été le trio de notre directeur M. Kefer, que nous avions eu le plaisir d'apprécier en petit comité et dont l'incontestable valeur nous a vivement francé.

La seconde partie de cette œuvre, un allégretto de charmante inspiration, a paru plaire le mieux au public. Le final, aux allures endiablées, aux développements brillants et nerveux, nous semble néanmoins la partie la mieux réussie de cet ouvrage remarquable.

Les interprètes du trio étaient : M. Duyzings, chargé du clavier ; MM. Voncken et Masseau.

M. Duyzings a fait applaudir ensuite son talent de pianiste en nous jouant deux morceaux de Liszt, la Prédication aux oiseaux et la Fantaisie sur les Patineurs du Prophète. L'orchestre a droit à toutes nos félicitations pour la porfection qu'il a déployée dans l'exécution des ravissants airs de ballet de Grétry.

Il nous reste à parler de la charmeuse qui s'appelle Dyna Beumer et qui malgré une indisposition réelle, avait bien voulu nous assurer sa coopération pour notre dernière séance.

Rappelée, bissée, converte de fleurs, la diva a eu un succès immense.



#### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, 3 mai 1886,

Ah! la semaine n'est pas riche. Elle est même diantrement pauvre! Elle ne nous a offert, pour toute nourriture musicale, qu'une mince opérette en trois actes représentée sous ce titre : Il était une fois.... au petit théâtre des Menus Plaisirs. Le livret inepte de cet ouvrage est l'œuvre d'un littérateur-amateur doué d'une assez belle fortune, dit-on, M. Dosé-Simiane, à qui l'on assure qu'il en a coûté gros pour se faire jouer, bien qu'un librettiste de profession, M. Adolphe Jaime, ait consenti à corriger son œuvre avant qu'elle fût présentée au public. Qu'estce que ca pouvait être avant corrections, bon Dieu du ciel? Jamais on ne vit pièce plus sotte et, en même temps, d'un fonds plus ignoblement graveleux. Des gendarmes eux-mêmes eussent réclamé un éventail à l'audition de cette chose malpropre. La musique, qui vaut assurément mieux que le poème (!!!), est le début au théâtre de M. O. de Lagoanère, chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin. Tout le talent de cette actrice charmante qui a nom Mile Desclauzas, et qui portait à elle presque seule tout le poids et toute la responsabilité de l'interprétation, n'a pu sauver du naufrage cette chose immonde sur laquelle le jugement de la critique est unanime. Si les Menus Plaisirs veulent revenir à l'opé rette, qu'ils ont cultivée dans un temps avec quelque succès, ils feront bien de choisir avec plus de discernement les livrets qu'ils auront à faire mettre en musique.

D'autre part, point de nouvelles, sinon de nouvelles en quelque sorte négatives. C'est ainsi qu'à l'Opéra on assure que les études de Patrie, l'ouvrage de M. Paladilhe, sont remises à plus tard, en raison de la reprise de Patrie à la Porte Saint-Martin et du succès qu'elle y obtient. C'est M. Sardou dramatiste faisant tort à M. Sardou librettiste, puisque ledit Sardou avait transformé son drame en opéra au profit de M. Paladilhe. Toujours est-il que la représentation de cet ouvrage à l'Opéra est remise, de ce fait, à l'année prochaine. Quant au ballet de M. André Messager, les Deux Pigeons, il ne paraît pas qu'on se presse beaucoup plus à son sujet. On avait dit que les études en étaient poursuivies activement, et il semblait que la fièvre eût atteint ces Deux Pigeons, qu'on aimait d'amour tendre et qu'on voulait se presser de présenter au public. Au dernier moment, on assure que les choses vont beaucoup plus piano et que l'on travaille tranquillement, paisiblement, doucettement, à la mise à la scène dudit ballet.Il y a gros à parier que nous ne le verrons guère avant les frimas et que c'est sous le manteau de neige de l'hiver que nous apparaîtront enfin les Deux Pigeons.

Il n'en est pas de même du Maître Ambros de M. Widor, dont s'achèvent à l'Opéra-Comique les dernières études et que M. Carvalho compte bien décidément donner cette semaine. A l'intérêt qu'offre le véritable début au théâtre d'un artiste tel que M. Widor, se joint en cette circonstance celui d'un autre début, celui de Mme Caroline Sala sur la scène de la salle Favart. On m'assure que l'aimable et belle artiste sera tout à fait remarquable dans l'ouvrage où elle se montrera ainsi pour la première fois,et il me revient que l'on compte sur un très grand succès. Pour ma part, j'en serais enchante, car M. Widor est de ceux qu'on estime et avec lesquels il faut compter.

ARTHUR POUGIN.

On écrit de Wiesbaden qu'au dernier concert du Verein für geistliche Musik, des fragments du Psaume 43, une œuvre nouvelle d'Edonard de Hartog, le compositeur néerlandais, ont été exécutés avec un grand succès. Les journaux allemands sont unanimes à proclamer le psaume de de Hartog comme étant un ouvrage de grande valeur et de grand avenir. Déjà à Anvers, au concert allemand de l'Association des artistes musiciens, l'été dernier, M. Ernest Van Dyck avait chanté un arioso de ce psaume.



Le prochain festival de l'Attgemeine Deutsche Musikverein aura lieu à Sondershausen, du 3 au 7 juin.

En dehors des œuvres de Liszt, dont on n'exécutera pas moins de sept compositions, l'oratorio "Jésus-Christ,, quatre poèmes symphoniques (Hamlet-Hunnenschlacht-Ideale et Berg Symphonie), la Danse des morts pour piano et orchestre et des Lieder), on y entendra des compositions de Wagner, Brahms, Tchaikowsky, Draeseke, Brückner, Damrosch, Nicodé, Urspruch, Zöllner, de Hartog, Schulz Beuthen et d'autres. En fait de solistes, Miles Marie Brandt, Breidenstein, Schärnack et MM. Scheidemantel, Dierich et Gemzburg comme chanteurs, puis les pianistes Eugène d'Albert, Siloti, Mme Rappoldi, Urspruch, les violonistes Halvi, Grünberg et le violoncelliste Grüchmactzer ont promis leur concours.

Du Ménestrel:

M11e Van Zandt, qui revenait sur Paris à toutes petites journées, a dù s'arrêter en route à Wiesbaden, toujours fort souffrante. A la suite de sa fièvre typhoïde, une sorte de paralysie passagère des deux jambes s'est déclarée. Le médecin russe qui lui avait donné ses soins à Saint-Pétersbourg n'a pas cru devoir quitter l'intéressante malade et l'a accompagnée pendant tout le voyage. Souhaitons de pouvoir bientôt donner de meilleures nouvelles de la petite Lackmé.

Malheureusement, l'état de santé général de la pauvre artisten'était rien moins que satisfaisant à la suite des regrettables incidents que l'on sait, et elle était mal préparée pour résister à l'assaut d'une fievre typhoïde des plus violentes.On compte sur la jeunesse de M¹¹e Van Zandt pour triompher du mal; mais la convalescence sera très longue, et il se passera bien du temps encore avant qu'on puisse applaudir de nouveau l'artiste sur la scène.

Statistique dramatique.

De 1866 à 1885 inclusivement, les scènes d'opéra de l'Italie ont vu naître 650 ouvrages lyriques comprenant tous les genres de l'opéra.

Ce qui donne une moyenne de 36 opéras par an!

### VARIÉTÉS

### L'ARAIGNÉE DE RUBINSTEIN.

C'était mardi, pendant la soirée Chopin.

La salle de la Grande-Harmonie était comble, archicomble, et, haletante, écoutait,

Rubinstein venait de commencer le poétique prélude en la, quand tout à coup sortant de dessons le plancher de l'estrade, une araignée énorme, aux longues pattes velues, le dos d'un gris sale, vint se promener autour du piaon. attirée là, sans doute, par la musique.

Grand émoi parmi les dames : ah! l'horrible bête ! Si elle allait venir sur elles!

Et tremblantes, avec de petites mines effarées, elles se reculaient, soulevant délicatement leurs jupes, afin de frapper plus surement le monstre s'il osait s'aventurer jusqu'à elles.

Cependant les nocturnes avaient succédé aux préludes, plus merveilleux les uns que les autres, et l'araignée, comme enfermée dans un cercle magique, tournait auteur du piano. Un moment, on la vit courir à longues enjambées. - les applaudissements sans doute avaient rompu le charme; - et droit elle se dirigea vers M. Gevaert, assis derrière Rubinstein.

Plongé dans sa rêverie M. Govaert n'avait pas vu le monstre. Une jeune fille, discrètement, l'avertit du danger en le tirant par le pan de l'habit. L'illustre directeur du Conservatoire vit la bête venir à lui... Ses traits trahirent une légère émotion.

Il avança le pied comme pour écraser l'insecte, puis comme s'il s'était souvenu que la musique doit adoucir les mœurs, il hésita... Pourquoi ce meurtre inutile? Et le rénovateur de l'art grec rentra son arme-je veux dire son pied -et comme pris de pitié, il sourit.

Alors se produisit un phénomène étrange . L'araignée, décontenancée, éperdue, comme affolée, courut deçi, de là sur l'estrade. La voilà sur le parquet. Elle se dirige - les araignées n'ont pas de respect - elle se dirige vers la princesse qui honorait le concert de sa présence. Un chambellan courageux, prêt à tous les sacrifices, s'élance pour la percer de son épée, quand tout à coup un trait brillant - pluie de perles argentées et d'étoiles d'or tombée du piano - arrache à toute la salle un frémissement de stupeur et d'admiration.

Ce fut pour l'araignée comme une révélation. Alerte, profitant de ce moment d'ivresse générale, elle enjamba de nouveau l'estrade. Sauvée, elle est sauvée : une fente s'offrait à

Elle s'v blottit.

Et là, dans l'ombre protectrice, cachée aux yeux de tous, guérie aussi, et à jamais, de sa vaine curiosité, elle demeura immobile jusqu'à la fin de la soirée, écoutant, ravie, extasiée, le concert merveilleux et émouvant de Rubinstein évoquant l'âme et la voix de Chopin.

Nous avons annoncé la publication de l'Histoire anecdotique de la vie et des œuvres de Verdi, par notre ami et collaborateur Arthur Pougin. Le livre est plein d'anecdotes intéressantes. Voici l'une des plus piquantes relative au tour d'Italie d'Aida.

C'était en mai 1873. L'opéra paraissait définitivement établi dans la faveur générale, quand Verdi reçut une lettre datée de Reggio et dont le signataire se plaignait d'avoir dépensé un total de trente-deux tires pour entendre deux fois Aïda sans v trouver aucun plaisir:

"C'est un opéra - concluait ce correspondant original -

dans lequel il n'y a absolument rien qui enthousiasme ou qui électrise, et, sans la pompe du spectacle, le public ne le supporterait pas jusqu'à la fin. Quand il aura fait salle comble deux ou trois fois, il sera relégué dans la poussière des archives. Yous pouvez maintenant, cher monsieur Verdi, vous figurer mon regret d'avoir dépensé en deux fois trente-deux lires; ajoutez-y cette circonstance aggravante que je dépends de ma famille et que cet argent trouble mon repos comme un spectre effroyable. Je m'adresse donc franchement à vous afin que vous m'envoyiez cette somme.

Conrrier par courrier, Verdi chargea son éditeur de satisfaire ce contempteur très ingénu ou très malin de la partition

d'Aïda.

"Pour sanver un fils de famille des spectres qui le poursuivent, je payerai volontiers la petite note qu'il me transmet... Il est bien entendu qu'il vous délivrera une petite contro-lettre dans laquelle il s'engagera à ne plus entendre mes nouveaux opéras, de manière à ne plus s'exposer aux menaces des spectres et à m'épargner de nouveaux frais de voyage...

L'editeur Ricordi croyait à une mystification, mais il ne tarda pas à se convaincre de la parfaite existence du correspondant mélomane ou mélophobe. La somme offerte par Verdi fut échangée contre un reçu, dont voici la clause pré-

ventive:

"Il est convenu qu'à l'avenir, je ne ferai plus de voyages pour entendre de nouveaux opéras du maître, à moins qu'il ne se charge entièrement des dépenses, quelle que puisse être mon opinion sur ses ouvrages. "

L'anecdote n'est-elle pas jolie ?...

#### 430

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 7 mai 1833, à Hambourg, naissance de Johannes Brahms. —Le Guide musical du 25 mars dernier a donné la biographie, avec portrait, de ce compositeur, en qui s'incarne le plus en Allemagne l'art beethovien.

-- Le 8 mai 1827, à Paris, M<sup>11</sup>° Marietta Garcia, qui doit illustrer bientôt le nom de Malibran, fait son premier début au Théâtre-Italien, dans Torvaldo e Dortiska, de Rossini.

Fétis (Biogr. univ. des Mus., t.V, p. 417), et Castil-Blaze (l'Opéra-Italien, p. 392) donnent des dates fautives quant à ce début.

- Le 9 mai 1807, à Paris, les Rendez-vous bourgeois, en un acte, paroles de F.-B. Hoffman, musique de Nicolo. Un avertissement placé en tête de la pièce (Œures de F. B. Hoffman; Paris, Lefebvre, 1829, t. II, p. 377) donne quelques détails curieux sur la gestation de cette joyense pochade, qui a encore le don de dérider le public d'aujour-d'hui. Pendant plusieurs représentations consécutives, des sifilets protestèrent contre le genre de l'ouvrage, au théâtre où trônaient Elleviou et Martin; enfin, le comique des situations, le naturel du dialogue et la gracieuse musique de Ni-colo tríomphèrent de tous les scrupules et procurèrent aux Rendez-vous bourgeois une vogue dont nous avons les derniers échos, à quatre-vingts ans de là.
- Le 10 mai 1760, à Lons-le-Saunier (Jura), naissance de Clande-Joseph Rouget de Lisle, l'auteur de la *Marseillaise*. Il est mort le 26 juin 1836, à Choisy-le-Roi, près Paris, où une statue lui a été élevée en juillet 1883.

Ce qui s'est passé dans l'antiquité ponr l'épopée nationale des Grecs, la vieille  $\mathit{Hiade}_s$  s'est reproduit, dans des circonstances absolument et curieusement identiques, pour le chant national français. Il y a en un Ronget de Lisle comme il y a en un Homère. Sans Homère, il n'y aurait jamais eu d' $\mathit{Hiade}_s$  ni sans Rouget de Lisle de  $\mathit{Marseillaise}_i$ ; voilà qui est positif.

Mais l'Iliade et la Marseillaise ont été l'une et l'autre, il faut bien le dire, tellement façonnées, retouchées et améliorées, qu'il serait parfaitement déraisonnable de les attribuer, sous leur forme définitive, la première au vieil aède aveugle, la seconde au jeune officier du génie, en garnison à Strasboure.

- Le 11 mai 1829, à Londres (Argill rooms), concert dans lequel Mie Sontag présente au public anglais sa jeune sœur Nina et chante avec elle un duo des Nozze di Figaro-Les deux sœurs étaient secondées par un jeune violoniste ne à Bruxelles, Joseph Artot, qui dans un concerto de Mayseder "déploya un superbe coup d'archet, en même temps qu'une grande puissance d'exécution ". Tels sont les propres termes employés par Parke dans sos Mémoires. Joseph Artot venaît de remporter les premiers prix au Conservatoire de Paris et il n'avait que quatorze ans. C'était son début en pays étranger, début qui fut suivi d'une série de triomphes, pendant une trop courte carrière, car le virtuose belge mourait en 1845, à l'âge de 30 ans.
- Le 12 mai 1794, à Berlin, Die Zauberflöte. " singspiel in 2 Aufzugen von Emanuel Schikaneder, Musik v m Kapellmeister Herrn Mozart, " ainsi détaillée sur l'affiche. Le 4 décembre 1866, la pièce comptait à ce mème théâtre 300 représentations. Le lieu d'origine était Vienne (30 septembre 1791).

— Le 13 mai 1879, à Munich (Opéra royal), Der König von Labore, traduction allemande de l'opéra de Massenet. — La critique allemande reprocha à la musique de manquer de personnalité et de force. Ce fut néanmoins un grand snocès.

- Le 14 mai (et non mars, d'après Rongé et Clément) 1772, à Paris (Comédie-Lultienne), l'Ami de la maison, de Grétry. "Le succès augmenta à chacune des premières représentations. On y remarque nombre de passages charmants, entre autres deux airs, l'un écrit pour soprano: Je suis de vous très mécontente; l'autre pour voix de basse: Rien ne platit tant aux yeux des belles. Grétry en a donné l'analyse avec un soin scrupnleux; il y compare la ponctuation musicale à celle de la poésie, qui doivent toujours coincider, sous peine de contre-sens. Le troisième acte renferme deux morceaux scéniques, un duo: Tout ce gu'îl vous plaira, et un duetto : Tai fait une grande folie, conçus d'après le procédé syllabique, dans lequel la musique prend les accents des naroles.
- "" C'est à propos de cette partition que Grétry décrit l'emploi propre à chacun des instruments de l'orchestre. Il fut probablement le premier, en France, qui rédigea didactiquement ce que les autres compositeurs avaient toujours fait d'instinct. "(Cretry, par J.-B. Rongé, p. 9.)
- Le 15 mai 1853, à Bordeaux, naissance de Jean-Alexandre Talazac, artiste lyrique de l'Opéra-Comique, à Paris.
- Le 16 mai 1876, à Paris (Opéra-Comique), Philémon et Baucis, de Gounod. — Cet opéra venait du Théâtre-Lyrique, où la première représentation avait eu lieu le 18 février 1860. Sept opéras au moins, sur le gracieux sujet de Philémon et Baucis ont précédé celui de Gounod: trois en Allemagne, trois en France et un en Italie. Bauci e Filemone, opéra italien de Gluck, parut à Parme en 1769. Les ouvrages allemands sont ceux de Stegmann, représenté à Hambourg vers 1783; d'Agthe, à Ballenstedt, vers 1791; et de Johannes Böhm, vers 1805. Les opéras français datent de plus loin. Le premier est de Malézieu pour les paroles, de Matho pour la musique, et fut chanté à Châtenay en 1703, par Mue des Enclos et le sieur Bastaron, artistes de la musique du roi, dans une fête en l'honneur de la duchesse du Maine. Le second formait un acte du grand Ballet de la Paix, paroles de Roy, musique de Rebel et Francœur. Il fut chanté à l'Opéra, le 29 mai 1738, par M<sup>110</sup> Pélissier (Baucis), Chassé (Jupiter), Jélyotte (Philémon) et Tribou (Mercure); il fut repris, en 1748, sur le théâtre particulier de Mme de Pompadour, et chanté par elle avec

le duc d'Ayen, le vicomte de Roban et le chevalier de Clermont. Le treisième opéra de ce nom est un ballet béroïque de Chabanon de Mangris, musique de Gessec, donné à l'Opéra le 26 septembre 1775, à la suite d'Alexis et Daphné, pastorale des mêmes auteurs : beureux début au théâtre du créateur de la symphonie en France. AD. JULLIES.

- Le 17 mai 1884, à Saint-Pétersbeurg, décès de Louis Brassin, à l'âge de 48 ans. Il était né à Aix-la-Chapelle, d'une famille originaire de Liége, du nom de Brassine, et avait quitté le Conservatoire de Bruxelles, où il tenait la classe de piano depuis 1899, peur aller, dix ans après, remplacer au Conservatoire de Saint-Pétersbeurg le célèbre professeur Zescheticky.
- Le 18 mai 1832, à Lendres (King's Theatre), par une troupe allemande, Fidelin, de Beethoven. L'opéra fut chanté en anglais par la Malibran, à Covent-Garden (12 juin 1835), et par une troupe italienne, à Her Majesty's, le 20 mai 1851. Balfe y avait ajouté des récitatifs de sa façon. O profanation!
- Le 19 mai 1837, à Bruxelles, le Postillon de Lonjumeau
   d'Adelphe Adam. Artistes: Thénard, Renaud, Juillet et M<sup>11</sup>º Bultel.

Cet ouvrage, un des plus populaires du maître, semble délaissé en France et en Belgique, car en l'y joue fort rarement. En Allemagne, au contraire, il jouit d'une vegue persistante; pas de ville qui ne l'ait à son répertoire de chaque semaine. Le fameux téner Wachtel, fils de cocher et qui avait été luimême cecher, trouva dans le rôle de Chapelou un succès des plus retentissants; il y maniait le fouet en homme du métier. Déjà, en 1868, on cemptait qu'il avait chanté plus de mille fois le Postillon de Lonjumeau. (Voir Adolphe Adam, par A. Pougin; Paris, Charpentier, 1877.)

— Le 20 mai 1798, à Paris, naissance de Jean-Baptiste-Marie Chollet. — Téner à l'Opéra-Comique de Paris, au théâtre de la Monnaie, de 1882 à 1834, ce vétéran du chant vir tetiré au milieu des siens, à Nemours, petite ville du département de Seine-et-Marne-Herold écrivit pour lui Marie et,plus tard, Zampa, où il a laissé des souvenirs ineffaçables. Chollet obtint aussi un grand succès dans la Fiancée et Fra Diavolo, d'Auber. Le Postillon de Lonjumeau, d'Adam, fut son triomphe. Au théâtre l'on dit jouer les « Chollet » cemme on dit jouer les "Martin, » les "Elleviou. »

### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Commentaire législatif de la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur, par Maurice Benoidt et Louis Descamps, avocats. Bruxelles, librairie Ramlot, 1886. - Voici un euvrage dont l'oppertunité n'a pas besoin d'être démontrée. La loi nouvelle votée par les Chambres belges réglemente une matière qui jusqu'alors ne l'avait pour ainsi dire pas été, et de nombreuses difficultés ne manquerent pas de surgir dès qu'il s'agira de l'appliquer. Comment les résoudre? Un commentaire législatif relatant et analysant les travaux préparatoires de la loi peut, mieux que teut autre, contribuer à en fournir la solutien. Cela est surteut vrai pour la matière qui nous eccupe. La multiplicité et l'impertance des questions débattues, et la manière dont elles ont été résolues, les indications, toujours si précieuses, que l'en retire du développement des idées des hommes qui ont contribué à la formation de la loi. la cennaissance des motifs qui ont fait adopter l'une eu l'autre de ces dispositions, rendent l'acquisition de cet ouvrage absolument indispensable à teus ceux qui ont à s'eccuper des droits d'auteur; les artistes, littérateurs, musiciens, ingénieurs, architectes, etc., y treuveront l'explication des dispositions qui consacrent et réglementent leur dreit; les magistrats, avecats, etc., y puiserent la cennaissance des principes d'après lesquels deivent être réselues les contestations qui résulteront de l'application de la lei. L'ordre et le soin que les auteurs ont apportés à leur ouvrage leur sont un sûr garant de son succès. Le Commentaire législatif de la loi sur le droit d'auteur forme un beau volume in-4° d'environ 450 pages.

### 

#### CONCERTS ANNONCÉS

Le jeudi 6 mai, à 8 heures du soir, aura lieu à la Grande-Harmonie, un concert donné avec le gracieux concours de M. Emmanuel Chabrier, l'auteur de Guendobine, Moss Méseray, Thuringer, Wolf, Lecomte, Mounier, Belle, Fierens; MM. Engel, Dubulle, Devries, Nerval, Renaud, Verin, du théâtre royal de la Monnaic, et M<sup>18</sup> Hersoni, cantatrice.

M. Chabrier fera entendre les œuvres suivantes de sa composition:

Danse villageeise, Sous bois, Scherzo-valse (extraits des pièces pittoresques), Habanera et Espana.

L'Union des jeunes compositeurs belges dennera son treisième grand cencert avec soli, chœurs et orchestre, le lundi 10 mai, à 8 heures du seir, en la salle de la Grande-Har-

Le programme, composé exclusivement d'œuvres inédites, comportera: Breydel et De Cominc's, poème lyrique, Léon Dubois; le Cantique des cantiques (2º partie), A. Degreef ; Suite de ballet, Léon Jehin; Symphonie (fragments), Jean Blockx; Tableau symphonique, d'après le drame Patrie, P. D. Flon; Prélude et andante, E. Agniez; Marche caractéristique, Léon Soubre.

M<sup>mes</sup> Cernélis-Servais, Flen, Botman, MM. Van Dyck et Renaud prêteront leur précieux cencours à cette soirée.

### 

#### Nécrologie.

Vendredi à 21/2 heures ont eu lieu, à Saint-Gilles, an milieu d'un grand concours d'artistes et d'amis, les funérailles de M. Louis Gobbaerts.

Jean-Louis Gobbaerts était né à Anvers en 1835, d'une famille qui compte plusieurs artistes. Doué de facultés musicales remarquables, le jeune Gobbaerts fut envoyé au Conservatoire de Bruxelles pour y étudier la composition sous Meynne, et le piano. Dès l'âge de 14 ans, il remportait un prix de composition dans un cenceurs ouvert par l'Académie de Louvain. Ce fut pour lui le début dans une carrière où il s'est distingué par une fécondité rare et des succès populaires presquesans précédeus.

Gobbaerts n'était nullement dénué d'aspirations élevées, et il laisse un quatuor qui n'est pas sans valeur; mais les dures nécessités de la vie l'entrainèrent dans le genre des compositions factles. Le nombre de petits morceaux qu'il a publiés sous son nem, sous le pseudonyme de Streabbog, qui en est l'anagramme, sous ceux de Ludovic et de Lévy, est invraisemblable Pièces à deux et à quatre mains, romances peur une ou deux voix, arrangements et fantaisies sur des metifs d'opéras célèbres et les airs populaires du monde entier, son œuvre cemprend au delà de 1,200 numéros, dent quelques uns eurent une vegue incroyable. Pour ne citer qu'un exemple: le Tranucay galop, composé à l'époque de l'introduction de ce nouveau mode de locomotion, se vendit à près de \$0,000 exemplaires, en Europe, en Amérique, et jusqu'en Océanie.

Gobbaerts avait un den particulier pour la simplification; les partitions les plus compliquées devenaient sous sa main d'une facilité surprenante. C'est ce qui lui a permis de rendre de véritables services dans le domaine de l'enseignement élementaire du piano. Il a publié, du reste, sous le nom de Ludevic, une Méthode pour les enfunts, qui n'est pas sans mérite. Il laisse aussi des chœurs et deux petites opérettes en l acte pour pensionnats. Il a souvent collaboré aux revues de fin d'années pour lesquelles il fournissait des arrangements et des couplets d'allure bon enfant.

Brave et hennête garçon, il n'a jamais fait de mal à per-

sonne et il n'aura laissé que des regrets à ceux qui l'ont

Un détail navrant. Souffrant depuis longtemps, il avait composé il y a deux ans une Marche funêbre, qu'il tenait dans ses cartons pour son propre enterrement (Voir sa notice dans supplément de la Biographie universelle, Fétis-Pougin et dans Gregoir, 2º vol. des Documents historiques et les Artistes musiciens believe aux xviii et xxx° siècles.

A Paris, le 24 avril, Albert de Lasalle, né au Mans, le 16 août 1833, critique et historien musical. (Notice, Biogr. univ. des mus., de Fétis., suppl. Pougin, t. II, p. 77.)

— A Nice, M<sup>ne</sup> Célina Lapommeraye, ancienne cantatrice à l'Opéra de Paris, et en dernier lieu, sous le pseudonyme de Rosa Bell, ayant chanté l'opérette dans plusieurs villes de province et de l'étranger.

— A Paris, J. Rambosson, né dans la Savoie en 1827, auteur d'un livre peu recommandable publié sous ce titre ambitieux: les Harmonies du son et l'Histoire des Instruments de musique, Paris, Didot, 1878, in-8° avec gravures.

— A Schaerbeek lez-Bruxelles, le 21 avril, M=\* Gustave Vandersmissen, qui, sous le nom d'Alice Renaud, avait débuté à l'Opera de Bruxelles (1875) et, de là, avait passé au théâtre de Gand. Devenne la femme d'un homme politique très en vue (avocat, membre de la Chambre des représentants, conseiller communal), elle a succombé aux suites du meurtre perpétré sur sa personne par son mari.

M<sup>me</sup> Vandersmissen, de ses vrais noms Rufine Renaud, était née à Alost, le 12 juillet 1855.

# Séances intimes de musique classique TRIO D'AMATEURS

Un violoncelliste ou bassoniste est demandé. Bon accueil sera fait à un novice qui promet. S'adresser par écrit au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, chez Schott.

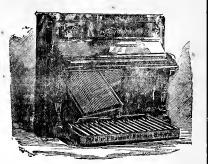
### BREITKOPF & HÄRTEL, Éditeurs de Musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

# EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

### ÉCOLE DE PIANO

EGGEE DE L'III.G	
DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELL	ES
Livr. XXII, Ciementi, 2 Sonates 5	00
Livr. xxxII, Cahier I, Field, 5 Nocturnes 5	00
	00
Erb, M. J. Tableaux et Légendes d'Alsace.	
	70
Förster, A. Op. 96. 8 morceaux de Piano pour	
la jeunesse	50
Op. 97. Pour la Jeunesse. 6 morc. fac. a	
4 mains 4	10
	00
Hofmann, H. Op. 78. Dans la Cour du Château.	
Suite pour orchestre. Partition	50
Parties 26	25
<ul> <li>Op. 79. Légende de la Forêt,8 morc. p<sup>r</sup></li> </ul>	
Piano à 4 mains. Cahier 1 4	70
Cahier II 5	35
Lemmens, J. N. Œuvres inédites. Tome III°,	
Messes et Motets	00
Nicodé, J. L. Op. 29. Tableaux du Midi.	
6 morceaux pour le Piano à 4 mains.	
Cahier 1, 3 75 — Cahier II, 3 45 — Cahier III, 4	10



### FERD. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN pour toutes malacides de poitrine Ces pastiles sont préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tannus, avec les sels des sources n° 3 et 18, sous coutrole médical. Ces sels, obtons par l'évaporation des eaux des sources mentionnées, sont richement saturés d'adde carbonique, matière que ces deux sources referment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les seurces et neu consément aussi, leurs vertus curatives references.

ferment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employees dans les C'est avec le plus grand succès qu'elles contentes des la les contentes des intestins, surtout si de telles affections sont accompagnées de catarrhes des poumons. Un prospectus contenut les explications est joint à chaque botte. Se vendent dans toutes les pharmacies. — Dopôt gèn. p'i la Belgique : DELACHE, Bruxelles.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. D. E. S. MET. 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### M. CLOSSON

REPRÉSENTANT DE FABRIQUES

BRUXELLES, Rue Joseph Claes, 37, BRUXELLES
ENCRES D'IMPRESSION

NOIRES ET DE COULEURS

pour la typographie et la lithographie Vernis lithographiques — Bronze en poudres, toutes

nuances — Couleurs sèches et en pâte.

PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles.



SOMMAIRE. — Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel. — Nouvelles diverses: Eruxelles et province: Anvers, Gand, Verviers, Huy. — Etranger: lettres de Paris: A. Pougin, Maître Ambres de Vilor; Balthazar Claes, la Sainte-Elisabeth de Liszt. Lettre de Bologne. — Petities nouvelles. — Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrolorie.

### CHARLES-MARIE VON WEBER

Sir Julius Benedict, qui est mort, il y a bientôt un an, a eu l'heureuse idée de rassembler ses souvenirs personnels sur le grand maître dont il recut les lecons (1). Nous avions déjà une vie très étendue de Carl Maria von Weber, écrite par son fils, le baron Max von Weber, qui jusqu'à l'époque de sa mort, en 1881, fut directeur général des chemins de fer de l'Empire allemand. Mais le monument élevé par la piété filiale ne pouvait avoir toute la valeur qu'a une biographie écrite par un ami du compositeur, par un compagnon de sa vie. Weber est mort de phtisie pulmonaire, à l'âge de trente-neuf aus; son fils n'avait guère alors que cinq ou six ans. Sir Julius, au contraire, était homme à cette époque et déjà, si nous ne nous trompons, chef d'orchestre à l'Opéra de Vienne. Il avait été le favori du maître, quelque chose comme son secrétaire et son écuyer. Il le connaissait donc mieux que personne, et plus que personne il avait qualité pour écrire sa vie. La tâche a été remplie avec une munitie tout anglaise - nous n'osons ajouter, en présence d'un travail si consciencieux, avec un peu de lourdeur allemande. Ce défaut est effacé par une qualité qu'on rencontre rarement sous la plume d'un grand musicien écrivant sur le compte d'un autre : le ton réservé, calme et modeste. Les exagérations de langage ont été tellement mises à la mode, qu'entendre parler de musique et de maîtres sans hyperboles. sans bruits de tempête, est devenu chose agréable.

.

Weber appartenait à une famille noble déchue. Le baron Franz Anton von Weber, son père, lieutenant au régiment des gardes de l'Électeur palatin, était le type du junker d'alors. Sans sou ni maille, sans conduite et sans tête, il avait mené dans l'oisiveté d'une cour allemande une vie de dissipation et de débauche jusqu'à la bataille de Rosbach. Blessé dans cette journée et " l'honneur satisfait ", il avait quitté le service militaire et était passé au service civil de l'Électeur de Cologne, en qualité de conseiller des finances; là, il avait négligé tous ses devoirs professionnels, n'aimant rien que la musique, ne s'occupant de rien que de spéculations financières personnelles extravagantes, quand il posait son violon. L'Électeur-évêque étant mort, il avait perdu sa place et, de chute en chute, de folies en folies, était devenu directeur d'une troupe de comédiens ambulants. Sa femme, une pauvre fille de qualité entichée de noblesse, en était morte de chagrin, et il s'était remarié presque aussitôt avec Geneviève von Brenner, qui fut la mère du compositeur.

Ces détails ont peu d'intérêt. Ils servent seulement à nous faire connaître sons quel astre Carl Maria vint au monde. Jamais il n'y en eut de moins propice: un père dépourvu de sagesse, de conduite, de bonté, qui avait rendu ses deux femmes malheureuses et avec qui l'on était sûr que la misère habiterait toujours au foyer domestique; une mère maltraitée, désolée, inquiète pour le pain du jour; voilà le couple d'où sortit, dans une triste journée de décembre, en l'année 1786, le pauvre enfant chétif, malade, boiteux, qui devait être le grand Weber.

Les circonstances de son éducation furent en rapport avec celles de sa naissance. On errait de ville en ville, de village en village; on prenait des maîtres, qu'on changeait le lendemain; on commençait des études qu'on abandonnait aussitôt. Vivant au milieu d'artistes et d'acteurs, les mauvais exemples ne manquaient pas au petit Carl. Toutefois, son instruction musicale fut assez soignée, car son père avait l'ambition commune, à cette époque, à tous les musiciens allemands, d'avoir un Mozart dans sa famille. L'extravagant Franz Anton, mû par ce désir, fit enfin

<sup>(1)</sup> Weber, by Sir Julius Benedict; Londres, Sampson Low and Co., 1881.

une chose sage: il conduisit son fils à Munich afin de lui donner Kalcher pour professeur. A onze ans, l'enfant commença à composer, et l'on a de lui une petite fugue qui porte dans son œuvre le n° 1, et en tête la date curieuse de 1798.

Il n'en est pas des arts comme des autres études: dans les premiers, la précocité est toujours le signe du talent. En 1804, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, Carl Maria conduisait un grand orchestre, celui du théâtre de Breslau. Voit-on d'ici le jeune homme imberbe dirigeant, le bâton à la main, des professeurs, des musiciens émérites, en cheveux gris? C'est, du reste, une remarque à faire : chez les hommes comme chez les femmes, à la ville comme à la cour, parmi les gens du monde comme parmi les artistes, la vie commençait, au siècle dernier, beaucoup plus tôt que de notre temps. Elle finissait plus vite aussi: outre que la longévité était, comme on sait, véritablement moins grande, l'âge mûr et la vieillesse couvraient de leur ombre les trois quarts de la carrière des humains. A seize ans, des jeunes femmes donnaient le ton à la société ou commençaient à régner à la cour. Sarah Jennings, duchesse de Marlborough, n'avait guère passé cet âge, qu'elle exerçait déjà une influence considérable sur les affaires de l'Europe. Le maréchal de Richelieu brillait dans les salons à quinze ans. Mais aussi Marie-Antoinette, à vingt-cinq ans, demandait à Mª Campan " s'il était temps de quitter les roses ", et soixante ans paraissaient, chez un homme, un âge très avancé. La grande précocité des artistes célèbres - précocité telle que, sans parler de l'enfantprodige, Mozart, le jeu de Mendelssohn à douze ans faisait les délices de Gœthe et Beethoven à quinze ans portait l'épée en qualité d'organiste de la cour, ne surprenait donc pas autant à cette époque qu'à la nôtre.Weber eut pourtant, paraît-il, des désagréments à souffrir, car, au bout d'une année ou deux, il donna sa démission de chef d'orchestre. Peu de temps après, nous le voyons secrétaire particulier du roi de Wurtemberg.

(A continuer.)

Léo Quesnel.

### 



### BRUXELLES ET PROVINCE

L'Union des jeunes compositeurs belges ne pourra pas se plaindre de l'indifférence du public à son égard. Il y avait foule au concert à orchestre que cette société a donné le 10 mai à la Grande-Harmonie, et les applaudissements n'ont manqué à aucune des œuvres portées au programme, bien qu'elles ne fussent pas toutes d'égale valeur. Mettons tout de suite hors de pair les airs de ballet de M. Léon Jehin, les fragments de la symphonie en ré de M. Jan Blockx et le Cantique des cantiques de M. Degreef. Dans ces trois compositions, il y a de l'inspiration et de la facture, L'œuvre de

M. Léon Jehin tout particulièrement a fait grand plaisir. Ces fragments de ballet ont été composés sur le livret du Poète et de l'Etoile, mis au concours, il y a deux ans, par la direction du théatre royal de la Monnaie. Seulement, M. Jehin n'ayant pu terminer sa partition à temps dut ainsi se retirer, laissant la place et le prix à M. Steveniers. La composition de M. Jehin se distingue par la clarté du plan et la sûreté de l'exécution. Il ne tâtonne pas et ne cherche pas midi à quatorze heures. Il sait bien ce qu'il veut dire et il le dit bien. Ses jeunes confrères lui reprochent volontiers de manquer d'originalité et de personnalité. Il se peut, mais tout au moins faut-il laisser à l'excellent second chef d'orchestre de la Monnaie une connaissance du métier, qui constitue un précieux avantage en sa faveur. Ses airs de ballet ont de l'élégance, de la vigueur et du brillant. Ces qualités ne sont pas du tout communes et je les préfère à la boursouflure qui se remarque en d'autres œuvres des jeunes compositeurs.

M. Jan Blockx n'est plus tout à fait un débutant et il a déjà à son actif plusieurs compositions qui ont rapidement conquis la faveur du public. Ses Scènes [Ramandes et quelques-uns de ses lieder sont restés dans le souvenir des artistes et des amateurs, comme de brillantes promesses. Je ne sais si les fragments de la symphonie en re marquent un progrès considérable sur les œuvres précédentes; mais ils ont les mêmes qualités : beaucoup de grâce, un charme réel et une grande habileté de facture. Son adagio est un joil et fin morceau. Dans le scherzo final (scène filamande) toutefois, le rythme de valse qui constitue le fond du morceau, ne me paraît pas heureusement trouvé. C'est élégant et gracieux, mais banal.

M. Degreef, quoique pianiste, s'entend très bien à manier l'orchestre; mais il le manie avec manière. Il y a peu de caractère dans les soils et les cincurs de sa scène biblique tirée du Cantique des cantiques; il n'y a dans la musique ni la grandeur du sentiment, ni l'élan de passion qui distinguent ce chant célèbre; M. Degreef y est un peu trop constamment caressant, à la manière de Massenet, auquel il emprunte d'ailleurs quelques-uns de ses procédés. N'empêche que cette composition n'est point banale et est conçue dans un sentiment distingué.

Ce n'est pas la distinction qui brille dans la cantate Brevdel et de Coninck de M. Léon Dubois. Je ne sais si cette œuvre est antérieure ou postérieure à la cantate qui a valu à M. Dubois le grand prix de Rome. Elle lui est en tout cas très inférieure, et par les idées et par la facture. C'est bruyant et violent, mal pondéré et mal composé. Il n'y a ni gradation ni variété, et les mêmes moyens servent, au début comme à la fin, à produire les mêmes effets. Ce n'est pas qu'on ne trouve, çà et là, un fragment bien venu; tel le solo de baryton, une petite marche qui paraît bien développée et un chœur bien écrit pour les voix ; mais tout cela est boursouflé, entassé en un pêle-mêle où il n'y a ni air ni lumière. La forme du chœur d'orphéon domine toute l'œuvre. Il est fâcheux que M. Dubois, qui est un moderniste très décidé, n'ait pas su éviter ce genre de littérature banale. hélas! trop en honneur en Belgique. En somme, c'est une revanche à prendre, car M. Dubois ne doit pas se dissimuler que les ovations dont il a été l'objet s'adressaient au prix de Rome plutôt qu'à l'œuvre qu'on venait d'entendre. L'impression générale, à cet égard, n'a pas été favorable.

Je voudrais complimenter M. Philippe Flon de son tableau symphonique d'après le drame de *Patrie*, mais il m'en voudrait, j'en suls sûr. Il est trop bon musicien pour se faire illusion sur la dernière partie de sa composition. Le *Dies ivæ* a déjà servi à quelques variations symphoniques ou brillantes ou vigoureuses. Celles que M. Flon a brodées sur ce thème usé,forcent,malgré lui,l'auditeur à faire des comparaisons qui ne sont malheureusement pas favorables an jeune composition es sont malheureusement pas favorables an jeune composition.

teur belge. Son œuvre débutait par un thème d'une certaine largeur et d'un caractère sombre bien approprié au sujet. La

fin est tapageuse.

Avec M. Soubre nous rentrons dans une gamme plus sobre. Sa Marche caractéristique (pourquoi caractéristique? et une marche encore) est une bonne composition, sagement pensée et sagement écrite. M. Agniez, en revanche, n'est pas sage du tout. C'est un fantaisiste à tous crins. De la fantaisis il en faut assurément, mais pas trop, et nous craignons bien que dans le prélude et andante. M. Agniez n'ait abusé de la permission.

Somme toute, il y a dans ces diverses tentatives de très réelles promesses et il suffit de se rappeler les concerts de feu l'Association des compositeurs pour mesurer tout le progrès accompli. L'Union des jeunes compositeurs est une aurore, un pou brumeuse encore. Mais c'est dans les brumes

dit-on, que commencent les plus beaux jours.

Rondôns hommage, en terminant, au talent de Mars Cornélis et Flon-Botman, à MM. E. Van Dyck et Maurice Renaud, ainsi qu'aux chœurs et à l'orchestre de l'Union des jeunes compositeurs. Pour un début, l'exécution a été excellente. L'Union des jeunes compositeurs a prouvé cette année sa vitalité. Il importe maintenant qu'elle persévère. Nous sommes convaincu que du travail de tous sortiront de bonnes choses.

400

La nomination de MM. Joseph Dupont et Lapissida à la direction du théâtre de la Monnaie n'a pas été moins bien accueillie à Paris qu'a Bruxelles, dans les cercles artistiques et musicaux. M. Adolphe Jullien consacre, dans le Français, les lignes suivantes à nos nouveaux directeurs:

" L'un est M. Joseph Dupont, l'excellent chef d'orchestre que nous envions à la Belgique, et l'autre, M. Lapissida, le régisseur général si habile en son art, si aimé des artistes, qui est venu monter Sigurd à Paris, après l'avoir monté à Bruxelles, et qui, tout dernièrement, après la déconfiture de M. Verdhurt, était choisi par les artistos pour diriger leur association. Avec ces deux directeurs, hommes du métier, très aimés à Bruxelles, très rompus aux choses du théâtre, excellents, l'un pour la partie musicale et l'autre pour la partie matérielle, le théâtre de la Monnaie est sur de retrouver la vogue avant qu'il soit longtemps.

Nous l'espérons bien et nous n'avons aucune inquiétude à cet égard.

0

MM. Joseph Dupont et Lapissida viennent de passer quelques jours à Paris et ils y ont conclu plusieurs engagements pour la saison théâtrale prochaine.

D'abord ils ont réengagé M. Emile Engel comme premier ténor d'opéra-comique et ténor de grand-opéra (traduction).

En outre ils ont engagé:

Pour l'emploi des Falcons,  $M^{1le}$  Felia Littevinne, une artiste russe, grande et belle personne, qui a chanté avec snccès  $H\acute{e}rodiade$ , à Genève ;

Comme première basse de grand-opéra, M. Bourgeois qui a été à Lyon et a Marseille.

Le baryton d'opéra-comique sera M. Giraud, souvent applandi dans les concerts de Paris, notamment comme interprète de Massenet; la basse, M. Isnardon, un des pensionnaires de M. Carvalho.

MM. Dupont et Lapissida se proposent de monter l'hiver prochain, la *Walkure*, traduction de M. Wilder, et peut-être la *Gioconda* de Ponchielli.

...

Grâce à la température exceptionnelle de ces derniers jours, les concerts de l'orchestre de la Monnaie au Waux-Hall du Parc, sont en ce moment dans toute leur vogue. Les programmes sont, on ne peut plus intéressants. MM. Léon Jehin et Hermann annoncent pour ce soir un concert extraordinaire. Dimanche et lundi il y aura également des concerts extraordinaires. L'orchestre prépare un concert Wagner, un concert russe, un concert consacré aux jeunes compositeurs belges, un concert Litolff et un concert donné avec le concours du jeune violoniste Rigo.

Extrait du dernier feuilleton d'Oscar Comettant, dans le Siècle.

Analysant le livre de MM. Malherbe et Soubies sur Wagner, il s'arrête un moment à l'analyse de la dernière scène du premier acte de la Walkyrie: Fleurisse le sang des Velsoungs Et il ajoute, nous citons textuellement:

"Ce frère s'exprime nettement. Il espère faire beaucoup d'enfants à sa sœur jumelle, après l'avoir enlevée et déshonoré le mari, dont il a reçu l'hospitalité.. Quel saligot, que maître Wagner! et combien, par le choix de semblables sujets, se révèle dans su fleur le cynisme de ce personnage de décadence musicale et sociale!.

décadence musicale et sociale! "
Que c'est bien dit! quelle noblesse et quelle urbanité dans l'expression! O fleurs de distinction… et de gâtisme!

#### ANVERS.

Avant de quitter Anvers, la petite Parcus avait organisé à son bénéfice une matinée, qui s'est donnée dimanche dernier, salle Rummel avec le hienveillant concours de plusieurs artistes, entre autres: Mis Stella Bolle et M. Pauwels. Mis Stella Bolle, qui a supérieurement chanté le grand air du Cata, un air des Saisons de Massé et la Vie d'une rose de Massenet, a une fort jolle voix, jointe à un sentiment musical très développé, et nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est dès à présent engagée pour la saison prochaine au théâtre de Liège comme première chanteuse d'opéra-comique. M. Pauwels a une belle voix de basse et a aussi très bien chanté le Vallon de Gouno de la romance de l'Etolle du Nord.

En somme, matinée charmante, qui malgré le mauvais temps, avait attiré beaucoup de monde, ce qui n'aura pas contrarié la petite bénéficiaire.

#### GAND.

La Société royale des chœurs a brillammment terminé sa saison d'hiver par un concert que M® Cornélis-Servais, MM. Bérardi, Cornélis, De Greef, Jacobs et Van Avermaete lui ont offert d'une manière toute spontanée et toute gracieuse, le jeudi 6 mai. Avec de tels artistes, le succès ne pouvait manquer d'être ce qu'il a été, vif et chaleureux. M. Bérardi, en particulier, que l'on n'avait pas encore entendu à Gand, a excité un grand enthousiasme. Du reste, les applaudissements et les rappels n'ont manqué à personne, et le public a fait une ovation générale a tous les artistes, à l'occasion de la Méditation sur Faust, pour chant, violon, violoncelle, piano et harmonium, qui terminait ce concert de tous points réussi.

De son côté, la Société royale des Mélomanes a donné la dernière de ses fêtes d'hiver, le dimanche 9 mai; le programme portait l'opéra-comique inédit de M. L. Cornet : les Amours d'Arlequin (4º roprésentation), et une petite comédie traduite du flamand de M. Van Goethem: le Berceau. La Société des Mélomanes a manifesté, cette année, une très grande activité; elle a offert à ses membres treize agréables soirées, pour la plupart dramatiques; quoiqu'on y jone surtout la comédie, on y a aussi donné quelques opérascomiques : le Chalet, Bonsoir Voisin, le 66, enfin les Amours d'Arlequin, plus deux concerts. En général, l'interprétation de tout cela a été fort satisfaisante et a accusé de notables progrès chez les acteurs-amateurs des Mélomanes; aussi les membres ont-ils été enchantés, et la société est-elle des P. B. plus prospères.

#### VERVIERS.

L'Œure des soirées populaires donnait dimanche la distribution des prix aux lauriets de son dernier concours de littérature. M.Renaud, de la Monnaie, et M. Voncken, professeur à notre école de musique, prétaient l'appui de leur beau talent à cette écrémonie.

Cétait la première fois que M. Renaud se produisait parmi nous; sa voix si richement timbrée, sa diction parfaite, son interprétation magistrale ont produit grande impression, et le succès de cet excellent artiste a été tel qu'il a du bisser chacun de ses morceaux.

On nous dit que la commission de la Société d'harmonie, en présence de l'enthonsiasme qu'a soulevé M. Renaud, vient de l'engager dès à présent pour son grand concert annuel de sentembre.

M. A. Voncken a joué avec sentiment et une poésie pénétrante la Fantaisie appasionata de Vieuxtemps et une fantaisie du mème maître sur le Faust de Gounod.

Le a public a fait le meilleur accueil au virtuose et l'a rappelé à diverses reprises. M. Voncken est en voie de se faire une réputation justement méritée.

Tout récemment il s'est produit au Cercle artistique d'Anvers et à Liége. Les journaux locaux rondent hommage au talent du jeune artiste en termes vraiment flatteurs, et nous espérons bien que M. Voncken aura l'occasion de se faire entendre dans les principales villes du pays: il le mérite à C.

#### HUY.

Le concert annuel de la Société d'amateurs de Huy, sous la présidence de M. Eugène Godin, a ou lieu le 6 mai, avec le concours de Maes Lecomte et Maes, MM. Boyer, Renaud Nerval et Chappuis, artistes du théâtre royal de la Monnaie.

L'Hymne du matin de Hanssens, qui servait d'ouverture au concert, a été rendu avec un ensemble et une perfection tout à fait remarquables.

Narcisse de Massenet a révélé chez nos chanteurs et chanteuses les mêmes qualités. L'œuvre du jeune maître français a été fort goûtée par l'auditoire. Une mention spéciale à M¹ª J..., chargée des récitatifs, ainsi qu'à M. Degée, ténor, qui a chanté le solo avec goût et d'une belle voix.

Près du fleuve étranger, de Gounod, clôturait la partie chorale de la soirée. Cette composition, tout à fait supérieure à notre avis, a été magistralement rendue sous l'habile direction de M. J. Duysburgh, l'infatigable directeur du chant qui a fait réaliser à nos chantours des progrès immenses.

La seconde partie se composait de deux opéras-comiques, le Farfadet d'Adam et le Maître de chapelle de Paër, ce dernier opéra-comique a valu à M Boyer un succès énorme, Mis-Lecomte, Maes, ainsi que MM. Renaud, Nerval et Chappuis ont eu leur part de succès.

N'onblions pas non plus les accompagnateurs, M<sup>mo</sup> Jorrissen et M. Kinet, qui se sont acquittés de leur tâche en articles



### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, le 18 mai 1886,

J'ai à vous parler aujourd'hui de Maître Ambros, l'ouvrage que M. Widor a tait représenter à l'Opéra-Comique et que le public a accueilli avec une visible sympathie. Cette sympathie s'adresse à un artiste qui, malgré son jeune àge, occupe une place considérable dans l'art français et a su se faire une situation qu'il n'est pas donné à tout le monde de conquérir. Musicien instruit, organiste de premier ordre, compositeur bien doué, à l'imagination vive et à la forme pleine de souplesse et d'élégance, M. Widor est un maître dans l'acception réelle du mot, un maître à qui le succès n'a jamais manqué. On l'attendait avec curiosité à son premier début au théâtre, et cette curiosité a été satisfaite. Le ballet de la Korrigane ne pouvait donner l'idée des aptitudes vraiment scéniques du compositeur, et c'est pourquoi l'apparition de Maître Ambros excitait d'avance, dans le public et parmi les artistes, un intérêt profond.

Malgré la qualification de "drame lyrique , qu'on a cru devoir lui donner, l'ouvrage est, en réalité, ce qu'on appelle un opera de genre, sans dialogue, de proportions modestes, et tel que M. Gounod en a écrit plusieurs. Du poème, je ne dirai pas grand'chose,car il m'a paru manquer parfois un peu d'intérêt et aussi de ces contrastes si utiles dans la musique dramatique et qui servent mieux le compositeur que des pensées délicates et des vers bien frappés. Le sujet traité par MM. François Coppée et Auguste Dorchain, et emprunté par eux à l'histoire de la Hollande, aurait pu, me semble t-il, être présente d'une façon plus heureuse, développé avec plus de grandeur Quoi qu'il en soit, il a inspiré à M. Widor une parti-tion fort intéressante, manquant un peu d'unité sans doute, encore inexpérimentée au point de vue des exigences scéniques, mais empreinte d'un heureux souffle, exhalant un grand charme et se faisant remarquer par un rare sentiment poétique. Je ne saurais entrer dans le détail de cette œuvre touffue, - peut-être même un peu trop touffue, — mais je constate qu'elle renferme des pages charmantes et qu'elle est digne de l'artiste fort distingué qui l'a signée. J'en veux pourtant signaler quel ques-uns au moins des morceaux les plus saillants, et parmi ceux-ci je mentionnerai surtout le beau chœur patriotique de l'introduction, un joli chant de marin dit par Nella, et un air tres expressif d'Ambros: Mes yeux se sont ouverts, au premier acte ; au second, l'ariette adorable de Nella : Jai deux amoureux, chantée à ravir par M<sup>me</sup> Salla et que le public lui a redemandée avec enthousiasme; puis encore une chanson de mousse, un bon chœur de partisans, et presque tout le dernier acte, qui est d'un excellent effet.

Par exemple, la musique de M. Widor, à qui l'on pourrait reprocher d'être un peu tourmentée, n'est pas d'une exécution facile! On s'en est aperçu à la faiblesse relative des chœurs et de l'orchestre, qui ont coutume de mieux faire à l'Opéra-Comique et qui ont laissé fort à désirer le soir de la première représentation. Heureusement, Mª-Salia et M. Bouvet étaient là, et l'un et l'autre se sont fait vivement et justement applaudir dans les deux rôles sympathiques de Nella ét d'Ambros. M. Lubert, lui aussi, a droit à des éloges dans celui d'Hendrick. En somme, M. Widor n'a pas lieu d'être mécontent du résultat qu'il a obtenu, bien au contraîre.

Nous avons eu ces jours derniers, au Trocadéro, une superbe exécution de l'oratorio de Liszt, la Légende de sainte Bisabeth. C'est là une œuvre mâle, puissante, dont quelques parties sont souverainement belles et dont l'ensemble produit une impression profonde. C'est bout ce que j'en puis dire, car de la juger sur une seule audition, je ne m'en sens pas capable. Les soli étaient chantés à souhait par MM. Faure et Auguez et par Mire Schreder, qui ont obtenu personnellement un vif succès, Quant à l'exécution générale, elle était dirigée par M. Vianesi, et il n'est que juste de dire qu'elle lui fait le plus grand honneur; car elle a été excellente, et Dieu sait si l'œuvre est hérissée de difficultés de toute sorte!

Quelques mots, en terminant, du concert donné récemment à la salle Pleyel par un de vos jeunes compatriotes, M. Van Cromphout, qui venait faire apprécier par le public parisien son double talent de compositeur et de virtuose. M. Van Cromphout n'aura pas à se répentir de sa hardiesse: il avait réuni à son concert un auditoire nombreux et élégant, qui n'a cessé de lui témoigner son plaisir par des applaudissements chaleureux — et j'ajoute

mérités. Comme pianiste, il a la grâce, la finesse, l'élégance, et il l'a prouvé en exécutant avec style diverses pièces de Schumann, de Mendelssohn, de Liszt et de Rubinstein. Comme compositeur, il a fait apprécier un heureux sentiment melodique uni à de remarquables qualités de facture. J'ai surtout remarque, pour ma part, une charmante mélodie, PEtolle, fort bien dite par M<sup>ile</sup> Marthe Ruelle, et une serie de valses caractéristiques du meilleur effet, finement exécutées par l'auteur et M<sup>Re</sup> Frida Eissler. Voilà un bon début.

ARTHUR POUGIN.

### (Autre correspondance.)

Paris, dimanche 9 mai 1886.

Je ne puis passer sous silence un événement musical tel que la première audition à Paris de l'oratorio de Liszt, Ste-Elisabeth. J'avoue que j'eusse préféré pourtant n'en pas parler. Récemment j'ai dit dans quelles conditions fàcheuses en avait donné à Saint-Eustache la Messe de Gran du même auteur. En annonçant ici, dans la même correspondance, qu'on avait l'intention d'exécuter la Ste-Elisabeth au Trocadéro, ce tombeau de la musique, j'ai saisi l'occasion de parler des salles de concert en général et de ce qui manque à la plupart des nôtres ici, au point de vue acoustique surtout; je me permets de renvoyer mon lecteur à cette récente digression. Pour faire à Paris quelque chose de propre en fait de musique orchestrale et chorale (j'entends de la grande et de la vraie), on est oblige de se rabattre sur telle ou telle salle de théâtre, et cela coûte; or, les raisons d'économie finissant teujours par l'emporter sur les raisons de dignité et d'honnêteté artistiques, on en arrive à ces exécutions qui sont des coups d'épée dans l'eau et, ce qu'il y a de plus comique, de l'argent bêtement jeté par la fenêtre; car, en fin de compte, à qui la chose profite-t-elle et que trouve-t-on au fond de la mise en mouvement de telles masses ? Pour le compositeur, une trahison, pour le public, une mystification purement et simplement. Le public, qui est indifférent et ne réfléchit pas beaucoup, ne démêle guère tout cela; mais il finit par se faire l'idée que cette grande et froide nécropole du Trocadéro est vouée aux œuvres qu'on n'entend qu'une fois, il a le vague instinct que ces auditions, dont on sort avec une torpeur et un malaise indefinissables, ne doivent pas avoir de lendemain. Dans la langue familière cela s'appelle un " enterrement de première classe. "Lisez dans le Figaro d'aujourd'hui l'article de M. Auguste Vita sur la Sainte-Elisabeth de Liszt, yous aurez là un document exact qui résume parfaitement (et à bon droit) les impressions d'une grosse partie du public.

Et pourtant la Messe de Gran et la Sainte-Elisabeth, non seulement occupent dans l'œuvre de Liszt une place importante, mais encore peuvent le mieux donner une juste idée de la nature et de la valeur de son talent comme compositeur; ce sont des partitions à beaucoup d'égards remarquables. Des pages comme le Credo dans la première, le Miracle des roses, la Mort et la Glorification d'Elisabeth dans la seconde, ne sont pas du premier venu, tant s'en faut, et doivent compter dans l'histoire musicale de

cette fin de siècle, je vous assure.

J'ai eu la bonne fortune, l'an dernier, de revoir la Sainte-Elisabeth dans la partition d'orchestre, chez M. Camille Saint-Saëns, qui voulut bien, avec le talent prodigieux qu'on lui connaît, la réduire au piano; je n'oublierai pas cette soirée en tête à tête et ce régal tout intime. L'eminent musicien revenait de Weimar, où l'on venait d'exécuter l'œuvre; il était l'interprète attitré, unique, de ces pages poétiques, ingénieuses, brillantes.

Aussi mes lecteurs voudront-ils bien comprendre le peu de goût que j'ai à m'étendre sur ce sujet dans les circonstances actuelles, excuser ma mauvaise humeur et attendre avec moi une occasion meilleure; au surplus, e pense que la sincérité est un devoir en pareil cas, et j'espère qu'on préfèrera la franchise apportée dans l'expression de mon jugement et de mon impression à la

banalité optimiste d'un compte rendu quelconque. Ce n'est pas la première fois que j'ai à me plaindre du Tro-cadéro. En 1878, pendaut l'Exposition, combien d'œuvres cadero. Ell 1870, pendato i Exposición, como a detrica a nerveuses et colorées n'y ai-je pas vues réduites à je ne sais quel état informe, mou, insipide, terne, gélati-neux, il n'ya pas d'autre mot! Plus tard, j'ai vu le monstre dévorer le Lucifer de votre compatriote Peter Benoit, un gros morceau pourtant, une œuvre qui, par sa structure simple, par l'ampleur de ses lignes chorales et orchestrales, et grâce à la belle adjonction de l'orgue dans la dernière partie, convenait davantage à une salle dont on ne corrigera jamais les échos multiples, à moins d'en réduire les dimensions.

Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme aussi maître des hommes et des choses que l'est Liszt en ce moment, c'est qu'un esprit si délicat, une si vive intelligence artistique ait consenti, en deux occasions si rapprochées. à des exécutions d'œuvres complexes comme les œuvres de prédilection dont nous avons parle, dans des conditions pareilles. Est-ce impuissance? Mais qui plus que Liszt dispose, à l'heure qu'il est, de tous les moyens possibles?... Est-ce indifférence?... Est-ce une forme de l'abnégation chez l'abbé? Mais alors l'abstention, l'attente, le silence remplissaient mieux le but...

MM. Faure et Auguez dans le landgrave Ludwig et le noble hongrois, Mmes Schreder et Masson dans Elisabeth et sa belle-mère Sophie, ont fait de leur mieux. Orchestre, chœurs et solistes étaient dirigés par M. A. Vianesi

BALTHAZAR CLAES.

On nous écrit de Bologne :

" Désermais notre ville possède, elle aussi, des concerts pepulaires. Les deux premiers ont eu lieu le 25 avril et le 2 mai, au théâtre Brunetti, sous la direction d'un jeune maître d'ici, pianiste et compositeur, M. Adolphe Crescentini. L'entreprise n'avait pas tout d'abord rencontré l'appui qu'elle méritait, et le jeune maëstre Crescentini a eu à lutter même avec les musiciens de son orchestre, qui ne paraissent pas avoir beaucoup de gout pour les répétitions. Grâce à son énergie, à son savoir, à son tact, il a fini cependant par triompher des difficultés qui enteuraient ses débuts. Voici les programmes de ces deux concerts, qui certainement intéresseront vos lecteurs : Premier concert (27 avril) : Huitième symphonie de Beethoven; Elegia funèbre de A. Busi: Danse des sylphes et Marche hongroise de la Damnation de Faust de Berlioz; Ouverture en ut mineur de Foroni; Dans la forêt de J. Raff; Ouverture de la Gazza ladra de Rossini.

Deuxième cencert (2 mai) : Ouverture d'Egmont de Beetheven; Marche funèbre pour Hamlet de Franco Faccio; Noveletta amorosa et Noveletta mesta de Selmi; a) Saluto al mare: b) Fata del Nord; Preludio et Festa delle Sirene de Zuelli; a) Dansa satanica, b) Minuetto per archi. de Telega : le Roi Manfred de Reinecke; Prélude du 3º acte de Lohengrin; Danse des sylphes de Berlioz (redemandée); Ouverture de la Forza del Destino de Verdi.

Comme vous voyez, M. Crescentini, tout en faisant une large part à la musique classique, ne néglige pas les jeunes compositeurs italiens. Et ses deux concerts ont eu le plus vif succès. On a redemandé la Danse des sylphes et bissé d'enthousiasme le prélude de Lohengrin. Très grand succès aussi pour l'Elegia funèbre de M. Busi, un des plus brillants prefesseurs du Lyceum de netre ville. M. Filippo Filippi, le critique de la Perseveranza, assistait au second concert et il a fait un grand éloge de l'orchestre et de son jeune chef. L'orchestre se compose de 120 exécutants, parmi lesquels plusieurs professeurs du Lyceum. Veus voyez qu'il y a là des éléments peu ordinaires de succès. Il est question de M. Crescentini peur la direction du Lyceum et du grand Théâtre communal, places vacantes depuis la fugue de M. Mancinelli. M. Crescentini vient en tout cas de donner des preuves incontestables d'un très réel et très grand A propos de la reprise de Henri VIII, à l'Opéra de Paris, les journaux racontent un incident qui s'est produit samedi dernier. Au dernier moment, M. Lassalle, qui interprète le rôle d'Henri VIII, créé par lui, a demandé des transpositions de tonalités dans certaines parties et notamment dans le quatuor du dernier acte. Prévenu du désir de l'éminent artiste, M. Saint-Saëns a écrit le billet suivant à l'un de ses amis :

"Lassalle m'a demandé de transposer le quatuor d'Henri VIII. J'ai refusé. Je pars pour Londres et ne sais ce qui va se passer. Mais si la transposition se fait, vous pouvez affirmer que c'est contre ma volonté. "

Il faut ajouter que M. Saint-Saëns avait consenti à la transposition demandée pour les représentations de M. Lassalle dans les villes où les orchestres n'ont pas le diapason normal de Paris. Il est évident qu'à Paris même il n'avait aucune raison de la maintenir, et il a eu raison d'exiger que le chanteur suivir le texte écrit.

M. Lassalle a eu le bon goût de s'incliner. Il n'a pas transposé, il a chanté en *mi* majeur le morceau qui est écrit en *mi* majeur.

M. Saint-Saëns est en ce moment à Londres, où il a dirigé mercredi l'exécution d'une neuvelle symphonie écirte tout exprès pour la *Philarmonie Society*, à l'*Albert Hall*.

Antoine Rubinstein a donné lundi son dernier concert à l'Eden-Théâtre de Paris, où il s'était rendu directement en venant d'Utrecht. La salle était littéralement comble. Les ovations se sont succédé teute la soirée. Rubinstein a interprété des œuvres de Rameau. de Hayn, de Haendel, de Beethoven, de Mezart, de Schuman, de Chopin, de Liszt et de luimème.

Après avoir achevé le Roi des aulnes de Schubert, la salle entières'est levée pour l'acclamer et a confondu dans la mème evation le vieux maître Liszt, qui du fond d'une loge applaudissait Rubinstein.

ussair Adoinstein. En partant de Bruxelles et avant de repasser par Paris, Rubinstein s'était rendu en Hollande, où un festival avait été organisé en son homeur à Utrecht. Il y a dirigé une exécution de son oratorio le Paradis perdu.

Le grand artiste est actuellement à Londres, où il doit donner ses concerts historiques de piano comme à Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne et Paris. Il a remis jusqu'en octobre son voyage à Prague, où il doit diriger la première de Feramors.

A Londres, le premier récital historique a eu lieu le 18 mai, à S'-James Hall.

Le directeur de l'Opéra-Comique, M. Carvalho, vient de recevoir un opéra-cemique en trois actes tiré, par MM. de Najac et Burani, d'une pièce d'Ancelot, dont M. Emanuel Chabrier, l'auteur de Gwendoline, a écrit la musique.

Titre : le Roi malgré lui.

Cet ouvrage sera la première neuveauté de la prochaine saison à l'Opéra-Comique.

0

M<sup>n.</sup> Cécile Mézerai rentrera, la saison prochaine, à l'Opéra-Comique de Paris; M. Carvalho vient de réengager son ancienne pensionnaire.

Liszt est parti pour Weimar, où il passera une partie de l'été.

On mande de Londres que le mariage de M<sup>me</sup> Adelina Patti et de M. Nicolini aura lieu non à Paris, mais au consulat de Franco à Londres. Le jour du mariage est définitivement fixé au 5 juin. 0

Voici la composition de la troupe d'opéra italien qui sous la direction de l'impresario Lago jouera pendant la season à Covent Garden: Mªe-Albani,Cepeda et Scalchi; MM. Gayarre, Run-Marini Frapelli MM. Maurel, Ughetti, Monti, Corsi, et Pandoifini; Mªe Duvivior; de l'Opéra de Paris; Mªe Calvé, soprano leggiera; Mªe-Judic Valda, Mªe Sabatoni, jeune Russe, mezzo soprano, et Mªe Donadio.

Il signor Lago a rompu les negociations avec M<sup>me</sup> Patti, qui demandait 500 liv. st. par représentation.

0

Johann Strauss, qui est, on le sait, à Saint-Pétersbourg, a été très fêté par le public du Théatre-Michel, où il a dirigé une représentation du Baron Tzigane.

La campagne de M. Strauss dans la capitale russe a réussi complètement.

Le maestro viennois est parti pour Mescou, où il dennera deux concerts.

@

Voici les dates exactes des représentations qui auront lieu sous le patronage de S. M. le roi de Bavière, au théâtre de fête de Bayreuth: Vendredi, 23 juillet, Parsifal; dimanche 25, Tristan et Isolde; lundi 26, Parsifal; jeudi 29, Tristan et Isolde; lundi 28, Parsifal; jeudi 29, Tristan et Isolde; vendredi 30, Parsifal; jeudi 5, Tristan et Isolde; vendredi 6, Parsifal; dimanche 8, Tristan et Isolde; lundi 9, Parsifal; jeudi 19, Tristan et Isolde; lundi 19, Parsifal; jeudi 15, Tristan et Isolde; vendredi 15, Tristan et Isolde; vendredi 15, Tristan et Isolde; vendredi 20, Parsifal, Les représentations commencent à 4 heures et finissent vers 10 heures. Le prix d'une place est de 20 marks (25 francs). Après chaque représentation, trains de nuit dans toutes les directions. Le comité reçoit les souscriptions à Bayreuth et se charge de procurer un logement aux souscripteurs.

Un chien mélomane!—On écrit de Valence au Ménestrel que, pendant tout le ceurs de la dernière saison d'opéra, un chien ami de la musique, arrivait chaque soir au théâtre dès le commencement du spectacle, s'asseyait gravement sur une banquette et écoutait siloncieusement la musique jusqu'à la dernière note.

En reproduisant cette nouvelle et pour prouver que M. de Crac n'est pas mort, un journal de Madrid affirme qu'un autre chien, plus fort que le premier, venaît chaque soir au théâtre, écoutait avec une grande attention si l'on jouait un opéra, mais détalait au plus vite lorsqu'on représentait un drame ou une comédie!

Ethnegraphie musicale.

Pour l'Anglais, la musique est une farce!

Pour le Français, un agrément!

Pour l'Allemand, un culte!

Pour l'Italien, une nécessité!

Une bien amusante anecdote sur Gounod racontée dans l'Echo de Paris, et qui si elle n'est point très authentiuqe, est au moins très vraisemblable, étant donné le caractère mystique bien connu du célèbre musicien.

Il y a quelques années, à l'issue d'une fête de charité au Trocadére, où l'on avait joué un morceau de Gounod,le Père Didon, qui se trouvait au nembre des spectateurs, voulut être présenté au maître et on le conduisit au foyer.

La étaient réunis les divers artistes qui avaient prêté leur concours à la représentation. Sitôt que Gounod aperqut le prêtre, il courut au-devant de lui, et inclinant as tête d'apôtre à la barbe de fleuve, il se mit à geneux en disant. "Bénissezmei,mon père, "Alors, le Père Didon, un peu géné de cet éclat, embrassant du regard Thérésa, les frères Lionnet, toutes les variétés de la gent cabotine, étonnés et vaincus, reprit doucement." Belevez vous, mon maître, jci, c'est à vous de bênir, p

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 21 mai 1829, à Paris (salle Favart, par une troupe allemande). Die Zauberflæte de Mozart. Traduite en français, la Flûte enchantée, sous le titre : les Mystères d'Isis, avait déjà été présentée au public parisien (Opéra, 20 août 1801), mais ce n'était que la misérable parodie de l'œuvre de Mozart, une espèce de pot-pourri composé d'autres morceaux du maître, même de fragments tirés des symphonies d'Haydn. Les Mystères d'Isis n'en eurent pas moins grand succès, car. de 1801 à 1827, l'Opéra les joua 134 fois.

Une nouvelle et fidèle traduction de MM. Nuitter et Beaumont, au Théâtre-Lyrique de Paris (23 février 1865), a définitivement rendu à la Flûte enchantée la véritable place qu'elle ne cessera d'occuper désermais dans le répertoir 9 français.

Pour la première fois (10 janvier 1880), le théâtre de la Monnaie de Bruxelles put enfin rendre hommage à Mozart dans une de ses plus belles inspirations: la Flûte enchantée y eut pour interprètes MM. Rodier, Soulacroix, Dauphin, Gresse, Mmes Devries-Dereims, Warnots, Rebel, Duvivier, Dechamps et Lonati.

 Le 22 mai 1813, à Leipzig, naissance de Wilhelm-Richard Wagner. Il est mort à Venise, le 13 février 1883.

Les livres publiés sur le maître, dans toutes les langues et

dans tous les styles, pour le combattre ou pour le glorifier, empliraient une bibliothèque; le catalogue seul de ces critiques, études, biographies, formerait un volume; tout a donc été dit sur ses défaites et ses victoires, et sur ce que l'on peut appeler son système musical. (Judith Gautier.)

Le 22 mai (1872) est aussi la date du jour où fut posée solennellement la première pierre du théâtre de Bayreuth.

La symphonie avec chœurs de Beethoven, dirigée par Wagner, fut le plus bel épisode des fêtes qui suivirent. Le public allemand s'y connaît et il fut enthousiasmé par cette execution inimitable.

- Le 23 mai 1837, à Lublin (Pologne), naissance de Joseph Wieniawski. - Il fut, des l'age de 7 ans, conduit à Paris, en même temps que son frère aîné Henri, le célèbre violoniste. Il avait 12 ans, quand, après avoir passé au Conservatoire, par les classes d'Alkan et de Marmontel, il obtint les premiers prix de solfège et de piano. En 1850, il remporta le 1er second prix d'harmonie dans la classe de Lecouppey. Il partit alors pour la Russie avec son frère, et tous deux, pendant plusieurs aimées, ils donnèrent des concerts en Pologne, en Allemagne, en Belgique et en Hollande. Les deux frères se séparèrent, allant chacun de son côté. Joseph, qui a longtemps habité Paris, est venu se fixer à Bruxelles, où, comme virtuose et professeur, il recueille les succès dus à son talent très distingué. "Il y a dans l'exécution de Joseph Wieniawski, dit l'Art moderne (numéro du 25 janvier 1885), une bravoure entraînante et superbe. C'est le pianiste héroïque de la race de Rubinstein et de Liszt, et non de celle des ciseleurs de gruppetti, des retoucheurs d'arpèges, des miniaturistes en staccati, des dévideurs de trilles sur des fuseaux d'iveire. "

Le 24 mai 1828, à Paris (Opéra-Comique), reprise de Guillaume Tetl, de Grétry. - D'abord jouée, le 19 avril 1791, cette pièce « révolutionnaire » suivant le mot même dont Grétry se sert dans ses Mémoires, pour qualifier sa musique, ne renferme pas deux scènes dignes de celui qui a écrit Zémire et Richard. (Voir Ad. Jullien, les Drames de Schiller et la musique.) Berton avait remanié la partition, renforcé l'instrumentation, élagué quelques morceaux qu'il remplaça par de plus remarquables, tirés des œuvres de Grétry. Le Guillaume Tell de Rossini ne vint que le 3 août 1829, c'est-à-dire quatorze mois après le Guiltaume Tell que le théatre de l'Opéra-Comique avait tiré de l'oubli, par pure fanfaronnade à l'adresse du maître italien.

 Le 25 mai 1829, à Londres (Société philharmonique), concert de Mendelssohn. - C'est pour la première feis que l'illustre maître paraissait devant le public anglais. Il exécuta son concerto en ut mineur. (Voir sir Greve, Dictionary of music and musicians, t. II, p. 263.)

- Le 26 mai 1767 (et non 1766, suivant Biogr. univ. des mus. de Féris, t. I, p. 24), à Liége, naissance de Martin-Joseph Andrien, dit la Neuville ou Adrien l'aîné. - Basse-taille à l'Opéra de Paris (de 1785 à 1804), puis chef de chant, finalement professeur de déclamation au Conservatoire. Ses deux filles, artistes du plus rare mérite, ont également occupé des classes de chant au Conservatoire ; l'une, Atala-Thérèse-Annette, devenue M<sup>me</sup> Wartel, morte en 1865; l'autre, Rosine-Charlotte, aujourd'hui veuve du célèbre chanteur-professeur Delsarte.

« Sans chanter mal, dit Beffroy de Reigny dans sou Diction-naire néologique, et sans avoir une voix désagréable, Adrien est effacé dans la carrière du chant par l'organe de Chéron, son rival dens le même emploi; mais il le laisse bien loin derrière lui pour une partie plus essentielle, le jeu, l'expression, la chaleur, le sentiment et la variété. C'est un acteur précieux qu'Adrien, et il joint au talent une tournure noble, une taille bien prise et des traits réguliers. « Il est mort à Paris, le 19 novembre 1822.

- Le 27 mai 1799, à Paris, naissance de Jacques-Fromenthal Halévy. Il est mort à Nice, le 17 mars 1862.

« L'Opéra, cette année, célébrea l'anniversaire de la nais-sance d'Halévy, par la 500° représentation de la Juive. » Entre le troisième acte et le quatrième aura lieu le cou-

ronnement du buste du celbre compositeur, avec tous les artistes groupés sur la scène. Pour cette fois, Duprez, le grand Duprez, reparaitra sur le théâtre et déclamera des strephes composées par M. Edouard Blau en l'honneur d'Halévy

" Certaines parties de ces strophes, adaptées à des frag-ments de la Reine de Chypre, de Guido et Ginevra et de Charles VI, sevont chantées par les chœurs et par tous les artistes de l'Académie nationale.

» Les artistes porteront les costumes des rôles modernes qu'ils ont créés, comme un témoignage d'admiration de la eune génération musicale au grand musicien qui a laissé tant de chefs-d'œuvre! » Un tel hommage est bien dû à la mémoire de Fromen-

thal Halévy, non seulement parce qu'il fut l'un des plus grands artistes du siècle et qu'il a laissé des ouvrages uniersellement admirés, mais pour une autre cause encore, La Juive tint glorieusement tête aux chefs d'œuvre italiens et allemands. (Monde artiste.)

Le 28 mai 1845, à Veszprin (Hongrie), naissance de Léopold Auer, professeur de violon au Censervatoire de Saint-Pétershourg et que l'on classe parmi les virtuoses de premier ordre.

 Le 29 mai 1843, à Paris, naissance d'Émile-Louis-Fortune Pessard, ancien prix de Rome, l'un des membres les plus actifs et les plus distingués de la jeune école de musique francaise.

- Le 30 mai 1829, à Londres. à son second concert, Mendelssohn exécute le Concertstück de Weber.

- Le 31 mai 1883, à Londres (Covent Garden), la Gioconda de Ponchielli. - Les journaux anglais et italiens sont remplis d'éloges peur l'œuvre neuvelle. Quant à ces derniers, il était à prévoir que leurs appréciations seraient enthousiastes, car la *Gioconda*, jouée pour la première fois à Milan en 1876, a obtenu un vif succès dans plusieurs villes de la

On s'accorde à reconnaître chez Ponchielli des idées heureuses, l'intelligence des effets dramatiques et cet art de grouper harmonieusement les voix qui est le propre des compositeurs italiens. L'instrumentation, sans jamais aller jusqu'au fracas, est plus travaillée et plus nourrie que dans les partitions de Bellini et de Donizetti.

Le 1° juin 1845, à Paris, naissance de Jean-Lucien-Adolphe Jullien. — C'est dans la presse un des critiques les plus autorises, tant par le goût, la science que par la súrete et la hardiesse de ses appréciations. Nous tenous à honneur de le compter au nombre de nos collaborateurs. Le Guide musical a eu l'occasion de rappeler tous les titres de M. Jullien dans

une hrochure qui a été tirée à part avec le portrait de l'auteur (Bruxelles, Schott frères, 1884; in-8° de 20 pages).

- Le 2 juin 1832, à Paris, décès de Manuel-del-Popolo-Vicente Garcia, à l'âge de 57 ans.

Comme chanteur. Garcia avait une verve intarissable, et sous ce rapport aucun ne l'a égalé. Au milieu des agitations de sa vie aventureuse, on comprend difficilement qu'il ait encore eu le temps d'écrire les quarante opéras, tous médiocres, qu'on connaît de lui.

Comme professeur de chant, il était à juste titre le plus renommé. Outre ses filles Marie (Mme Malibran) et Pauline (Mme Viardot) et son fils Manuel, aujourd'hui professeur de chant à Londres, il a eu au nombre de ses principaux élèves. Nourrit, Géraldy, Mmes Méric-Lalande et Rimbault.

- Le 3 juin 1875, à Bougival, près Paris, décès d'Alexandre-César-Léopold, dit Georges Bizet, à l'âge de 37 ans. - " Le pauvre Georges Bizet n'était encore qu'une réputation, mais il marchait à la tête des nouveaux venus, et la jeune école musicale française saluait en lui un maître. Il venait d'ailleurs de forcer l'attention publique avec Carmen. Il était fort aimé, aimé de tous ; il n'avait en lui ni fiel ni envie. Gros, solide, souriant, qui pouvait s'attendre à le voir disparaître? Un mal de gorge d'apparence bénigne, une indisposition qu'on croyait passagère, et tout se termine par la mort, au moment où la vie s'ouvrait si facile, si heureuse, entre un enfant et une femme adorés. " (Claretie.)

Sa Carmen, reprise au théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 avril 1876, avait été considérée comme morte au sol natal, mais l'œuvre avait poussé à l'étranger des rameaux vigoureux, qui ont fini par s'étendre jusqu'à nous, dit le

Ménestrel.

### 

### BIBLIOGRAPHIE.

Il theatre illustrato (Milan, A Sonzogno). - La livraison,de , mai contient :

Historation avec texte: la fille de Jephté, comédie jouée à Milan; Chamillac, comédie du Théâtre-Français; Gwendoline, opéra de Chabrier, joué à Bruxelles (traduction du Guide musical, compte rendu de L. Solvay); le Songe d'une nuit d'été, féerie représentée à l'Odéon de Faris; Album de costumes (les Italiens de 1300 à 1500).

Texte: Musique et musiciens à Naples par Guarino (suite): esthétique musicale; théâtres de Milan, Naples, Venise, Paris, Vienne; opéras nouveaux: Plutus, de Lecocq; Carmen, de Bizet; Mignon, de Thomas; les premières armes de Bizet; bibliographie musicale; concerts; nécrologie, bulletin du

mois d'avril.

Musique: Méditation pour piano d'Andreoli; Sur le soir, mélodie pour piano de Grondona.

### Nécrologie.

Sont décédés :

A Stuttgart, le 23 avril, Joseph Huber, né à Sigmaringen le 17 avril 1837, compositeur et violon à la chapelle de la cour. Notice, Conversations Lexicon der Tonkunst; Cologne, Tonger. T. II, p. 113.)

— A Vienne, le 13 avril, à l'âge de 69 ans, Carl Thern, chef d'orchestre au théâtre national de Pesth (1841-1853), composi-

tour professeur de piano au Conservatoire de la même ville pendant cinq ans, directeur de la société les Amis de la musique. Il était le père des deux virtuoses pianistes, Willi musique. Il était le perè des deux virtuoses planisées, wint et Louis Thern.

— A Berlin, le 30 avril, Hieronymus (Frédéric-Jérôme) Thrun, né à Elbing le 14 octobre 1811, ancien élève de Mendelssohn, professeur de chant et d'harmonie, chef d'orchestre et compositeur (des opéras, lieder, etc.), écrivain musical. (Notice, Biogr. univ. des mus. de Fétis, t. VIII, p. 262.)

### Séances intimes de musique classique TRIO D'AMATEURS

Un violoncelliste ou bassoniste est demandé. Bon accueil sera fait à un novice qui promet. S'adresser par écrit au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, chez Schott.

### BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de Musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles. DES NOUVEAU

### ÉCOLE DE PIANO THE CONCEDUATION DOWN TO DRIVETING

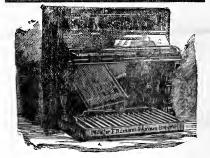
DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXE	LTES :
Livr. xxn, Clementi, 2 Sonates	5 00
Livr. xxxII, Cahier I, Field, 5 Nocturnes	5 00
<ul> <li>Cahier π, — Sonate en mi bém.</li> </ul>	
Erb, M. J. Tableaux et Légendes d'Alsace.	
5 morceaux de Piano	4 70
Förster, A. Op. 96. 8 morceaux de Piano pour	
la jeunesse	2 50
<ul> <li>Op. 97. Pour la Jeunesse. 6 morc. fac. à</li> </ul>	
4 mains	4 10
Gade, N. W. Les Croisés. Parton de Piano	5 00
Hofmann, H. Op. 78. Dans la Cour du Château.	
Suite pour orchestre, Partition	17 50

Parties . Op. 79. Légende de la Forêt,8 morc. p. Piano à 4 mains. Cahier 1 . . . . . . . . 4 70 Cahier II . 5 35 Lemmens, J. N. Œuvres inédites. Tome mª,

26 25

Messes et Motets. 15 00 Nicodė, J. L. Op. 29. Tableaux du Midi.

6 morceaux pour le Piano à 4 mains. Cahier I, 3 75 — Cahier II, 3 45 — Cahier III, 4 10



4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté da nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE 67. RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles.



SOMMAIRE. — Les fêtes de Bayreuth.— Charles-Marie von Weber, par Léo Qussnel. — Norvelles divenses: Eruxelles et province: Anvers, Gand, Hasselt, Gilly. — Etranger: lettres de Parie: A. Poughi et Balthazar Class. — Petites nouvelles. — Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Necrology

### LES FÊTES DE BAYREUTH

Le théâtre de Bayreuth rouvrira ses portes, on le sait, dans quelques semaines. Pendant un mois, du 23 juillet au 20 août, il y aura neuf représentations de Parsifal et huit représentations de Tristan et Yseult. Parsifal sera donné les 23, 26, 30 juillet, 2, 6, 9, 13, 16, 20 août; Tristan, les 25, 29 juillet, 1er, 5, 8, 12, 15, 19 août.

La direction musicale est confiée aux principaux chefs d'orchestre de l'Allemagne: Hans Richter, Hermann Levi, Félix Mottl et Anton Seidl.

Les principaux interprètes engagés jusqu'à ce jour sont: M<sup>mes</sup> F. Materna, Papier, Sucher et Malten; MM. Gudehus, Niemann, Vogl, Winkelmann, Betz, Fuchs, Plank, Reichmann, von Reichemberg, Scaria, Siehr et Wiegand. Les mêmes rôles seront tenus par plusieurs artistes, ce qui permettra d'établir des comparaisons entre les caractères différents de chaque interprétation. Les questions d'amour-propre et de rivalité sont donc écartées par les chanteurs d'élite, qui gratuitement, à ce qu'il paraît, rivaliseront de zèle et de talent en vue d'atteindre au but commun, la grandeur et le triomphe des œuvres de Richard Wagner.

Les décors de *Tristan et Yseult* seront exécutés par M. M. Brückner et les costumes par M. Flüggen.

Le comité belge de l'Association wagnérienne universelle vient d'adresser à ses membres une circulaire pour leur rappeler les conditions de la souscription et du voyage. Le prix d'entrée est de 20 marks (25 francs) par représentation; celui du parcours de Bruxelles à Bayreuth est, en 1° classe, de fr. 91.20; avec billet mixte de fr. 75.30, et en 2° classe de fr. 68.30 (train express). Le train le plus rapide et le plus direct part de Bruxelles à 5 h. 50 du soir, pour arriver

à Bayreuth le lendemain à 3 h. 35 du soir. Il faut prendre à Bruxelles un billet direct pour Mayence, qui est la première station allemande où l'on délivre des billets directs pour Bayreuth. Il existe, en outre, des billets circulaires qui permettent de visiter Nuremberg, Munich et quelques autres villes importantes du parcours.

Quant au séjour à Bayreuth, il y a, comme les années précédentes, un comité de logement, qui s'occupe de retenir des chambres pour les étrangers qui en font la demande. S'adresser à M. Ulrich, secrétaire du comité.

### CHARLES-MARIE VON WEBEI

(Suite. -- Voir le dernier numéro.)

Dans la vie de tous les grands musiciens allemands de ce temps, nons trouvons de ces migrations de cour en cour. Il n'vavait alors de position, de moyens d'existence qu'auprès des princes, et, comme la cour est un terrain instable et difficile, les pauvres artistes étaient souvent forcés de changer de résidence. Le roi Frédéric de Wurtemberg était capricieux, hautain, ami de la pompe, et, an milieu de l'Allemagne humiliée, s'amusait à jouer dans son palais le rôle d'un petit Louis XIV. Caractère nullement royal, il trouva moyen d'abreuver de chagrins et de mortifications son secrétaire. Les deux hommes se haïssaient comme se haïssent quelquefois maître et valet, chose qui dégrade et pervertit les caractères. Enfin, un jour, le roi fit arrêter le malheureux compositeur en plein théâtre, sous un prétexte frivole. Jeté en prison, il fut jugé par un prétendu tribunal présidé par le roi en personne, et banni. Ce bannissement fut une délivrance. Weber se réfugia à Mannheim et là se consacra tout entier à son art.

Comme le jeune maître était laborieux, économe, il eût gagné paisiblement le pain quotidien, n'eût été son malheureux père qu'il trainait partout à sa suite. Franz Anton commettait mille imprudences dont le pauvre garçon ne parvenait pas touiours à conjurer les effets. Toute la vie de Carl Weber s'est passée à payer des dettes dont il n'était pas l'auteur. Sa conduite à cet égard fut extrêmement honorable, et ce qui la rend plus touchante, c'est que jamais sa tendresse filiale n'en fut altérée. Quand, en 1812, ce père mourut en lui laissant des charges qui devaient absorber le fruit de son travail pendant des années encore, Carl écrivit ces mots sur le Journal de sa vie:

" Mon père est entré paisiblement dans l'éternel repos. Qu' Dieu lui donne dans le ciel la paix qu'il n'a pu avoir sur la terre! Il est cruel pour moi de penser que je n'ai pas pu parvenir à assurer son bonheur. Que Dieu le bénisse pour l'amour qu'il m'a porté et que je ne méritais point, ainsi que pour l'éducation qu'il m'a donnée. "

Weber continua d'errer de ville en ville, travaillant toujours, donnant des concerts, gagnant sa vie à la sueur de son front. Ses pérégrinations le conduisirent à Weimar. Dans "l'Athènes ,, de ce temps-là, dans la ville qui était à cette époque "l'œil "de l'Allemagne, il eût eu droit d'attendre une réception cordiale. Mais le Dieu qui y régnait n'était nullement exempt des faiblesses humaines. Protecteur enthousiaste du ieune Mendelssohn, ami de Zelter, qui, par jalousie de métier, était hostile à Weber, Gœthe se fit une politique de rabaisser le grand maître. L'idole de l'Allemagne avait l'âme égoïste des dieux de l'Olympe et leur cruauté dédaigneuse. Jamais il ne s'inquiéta du mal qu'il faisait aux autres; jamais il n'arrêta son char parce qu'un être humain allait être broyé sous la roue. Il était l'orgueil, la personnalité même. De là, en partie, le secret de sa force. On domine moins par ses qualités que par ses défauts, et de tous les défauts, celui qui les résume tous, l'égoïsme, est nécessairement le plus puissant. La grande-duchesse Marie-Pauline, sœur de l'empereur Alexandre, daigna, elle, accueillir Weber et donner une soirée en son honneur. Gœthe se montra à peine, se permit de parler à haute voix pendant que l'artiste se faisait entendre, et se préparait à sortir quand on le lui présenta. Quelques mots de politesse froide et banale furent tout ce que Weber en reçut. Cette mortification lui fut extrêmement sensible, parce que toute l'Allemagne - et Weber était bien Allemand - adorait son poète et croyait se personnifier en lui.

Au reste, il y a lieu de penser — à voir combien souvent Weber se plaint des mortifications qu'îl essuie — que son caractère était susceptible. Il n'avait ni l'orgueil du "grand Mogol "Beethoven, ni l'heureuse gaieté de Mendelssohn, ni la mélancolie de Schubert; c'était un gentilhomme allemand déclassé et, de plus, une organisation maladive. A une juste fierté, fondée sur sa vie pure plutôt que sur le faible avantage de sa naissance, se joignait une impressionnabilité d'artiste. Il souffrait donc profondément de choses qui eussent à peine effleuré l'épiderme d'un autre, et quand il fut nommé, en 1817, maître de chapelle du roi de Saxe, il ne fit, en changeant de cour, que changer de déplaisirs et d'humiliations. Cependant

il a conservé cette situation jurqu'à samort, avec des alternatives de faveur et de défaveur, de persécutions et de bontés, de la part du souverain et de ses courtisans.

Voilà pour les lignes extérieures, pour le cadre de la vie de Weber. Mais le cadre n'est guère plus important dans une destinée qu'il ne l'est dans un tableau. Ce qui fait cette destinée, c'est surtout notre caractère, et celui de Weber lui préparait mille douleurs. Poète, artiste, poitrinaire presque au sortir de l'enfance, il devait nécessairement trouver dans l'amour un tourmenteur et un tyran. Plusieurs passions se succédèrent dans sa vie, dont la dernière faillit le conduire à sa ruine. Elle avait pour objet une actrice mariée, une certaine Thérèse Brunetti, une de ces femmes perverses qui asservissent les hommes en les dégradant, et les torturent pour affermir leur empire. Pendant plusieurs années, Weber gémit dans ces liens indignes, et son journal est écrit avec des larmes. Enfin, " la femme qui est la chose la plus amère " fait place dans sa vie à " la femme qui est la chose la plus douce ... En 1817, âgé de trente et un ans, il épouse une jeune fille douée d'excellentes qualités, nommée Caroline Brandt, et dès cette époque il n'appartient plus qu'à son art et aux devoirs de la famille. Douce et dévouée, sa femme lui fait une vie d'intérieur pleine de charmes. Aussi lui écrit-il : " Si les vendanges de 1817 valent les mariages de cette année bénie, je boirai souvent un coup du bon vin qu'elles auront produit. "

(A continuer.)

Léo Quesnel.

### Nouvelles Diverses



BRUXELLES ET PROVINCE

MM. Joseph Dupont et Lapissida s'occupent activement de former leur troupe pour la saison théâtrale prochaine. Ils viennent de rengager M. Séguin, qui a créé avec tant de distinction le rôle de Hans Sachs des Maîtres Chanteurs, et qui fera un superbe Wotan. Ils ont également traité avec M<sup>11</sup>\* Angèle Legault, qui a déjà tenu l'emploi de dugazon au théâtre de la Monnaie et y a laissé un charmant souvenir. C'est une fine diseuse qui rendra de réels services dans l'opéra-comique. Divers journaux ont annoncé l'engagement de M<sup>16</sup> Wilhelm, qui a chanté récemment Curmen, à Strasbourg. On nous assure qu'il n'y a rien de vrai dans cette

MM. Dupont et Lapissida, prenant leur tâche très au sérieux, sont en ce moment à la recherche de l'oiseau rare, un tènor de grand opéra. Jusqu'ici ils n'ont pas réussi. Ils vont partir pour l'Italie, où ils espèrent être plus heureux qu'à Paris. Ce n'est pas que les ténors manquent dans cette capitale; mais ce sont généralement des jeunes gens, doués sans doute de belles voix, mais trop rapidement et tardivement formés, et qui, pour la plupart, sont de détestables

musiciens. Avec cela, des prétentions à déconcerter la meilleure volonté! Malheureusement, la saison est déjà avancée, la plupart des engagements sont faits. C'est ce qui rend la tâche de MM. Dupont et Lapissida extrêmement difficile.

⊗ .

Un mariage artistique à l'horizon.

M. Van Dyck, le charmant ténor, épouse  $M^{n_e}$  Augusta Servais, la fille du grand Servais et la sœur de Franz et de Joseph Servais.

 $\mathbf{M^{n_e}}$  Augusta Servais est elle-même excellente musicienne. Nos vœux et nos félicitations aux jeunes fiancés.

#### ANVERS

La Société de musique d'Anvers a clos samedi soir sa saison de concerts en donnant, dans la grande salle de l'Harmonie, une superbe exécution de la Damnation de Faust de Berlioz. M. P. Benoit dirigeait. Les chœurs ont chantéavec leur entrain et leur discipline accoutumés. Les solos étaient confiés à des interprètes di primo cartello: Me\* von Edelsberg, dont la voix et le talent ont fait merveille dans le rôle de Marguerite, notamment dans la chanson du roi de Thulé; M. Ernest Van Dyck, qui a dit en artiste la partie importante de Faust. M. Blauwaert, qui a la spécialité des Méphistos et des Spottgest, caractéries avec autorité le Méphistophélès de Berlioz. Brander, c'était M. Henry Fontaine. Quatre voix bien sonnantes. Cette soirée a été une brillante clôture pour la Société de musique d'Anvers.

#### GAND.

Voici la période des concerts finie; les diverses sociétés ont clos successivement leurs portes, et maintenant il règne un calme plat dans la musique à Gand. Le mois prochain auront lieu les concours du Conservatoire, qui paraît-il, seront assez intéressants. En attendant, je n'ai rien à vous signaler si ce n'est quo l'Association des artistes musiciens a recommencé depuis peu ses concerts populaires à la place d'Armes, le mercredi soir. Ces concerts, donnés par la section d'harmonie de la société, sousla direction de M. Arthur Vander Gracht, sont, comme l'année dernière, très suivis.

B. P.

#### HASSELT.

Rarement, croyons-nous, une ville de province a eu, en Belgique, un festival musical mieux réussi que celui qui a réuni le 30 mai dans la cour de l'Ecole normale de Hasselt plus de 3,000 auditeurs et un personnel de 500 exécutants, dames et messieurs, pris dans la baute société, la laquelle s'étaient joints une foule d'amateurs de province. L'organisateur de toute la féte était un officier, M.le capitaine Toussaint, du 13º régiment de ligne, compositeur amateur des plus distingués.

Le programme était composé tout entier des compositions de M. Toussaint. Le but de l'œuvreétait philanthropique : des secours à fournir aux hôpitaux de Hasselt. La recette doit avoir dépassé la somme de quatre mille francs.

M. Toussaint a fait ontendre des transcriptions pour harmonie et plusieurs fragments de ses opéras: Patrie, l'Horloger de la cour, une grande marche symphonique; enfin l'œuvre importante qu'il qualifie d'oratorio et qui a pour but de glorifier la rivière le Demer, laquelle coule dans la province du Limbourg.

Cette œuvre est intitulée Oratorio par le compositeur; mais, après avoir consciencieusement lu les deux parties de cette composition, nous devons à la vérité de déclarer qu'elle n'a rien de l'oratorio, rien du genre cantate.

C'est une série de mélodies d'un style très distingué et qui prouve que M. Toussaint aborde avec talent toutes les formes du grand chant d'ensemble et qu'il est doué d'une incontestable originalité dans ses créations.

Le nº 1 de la partition révèle une main de maître; nous pouvons dire que bien peu de morceaux de cette valeur figurent dans le répertoire des compositions nationales.

L'auteur a obtenu un très grand succès. Il a été couvert de lauriers et de bouquets, et les exécutants, autant que les auditeurs, ont été ravis.

Outre l'oratorio te Demer, on a entendu, de M. Toussaint, une ouverture pour le drame Patrie, un Cortège des Fakirs, l'air de l'opéra è Horloger de la cour, une marche jubilaire pour 1880, et une mélodie : Donnez l qui a été chantée à ravir par M. Marcotty, professeur de chant à Liége. M. Marcotty a un superbe baryton, aux notes vibrantes et sympathiques. Il a eu un très grand succès. Tous les morceaux de M. Toussaint ont été dirigé spar lui.

#### GILLY:

La Société royale des XXV (chœurs), sous la direction de M. J. Duysburg, organise une grande fête artistique à l'occasion du 25° anniversaire de sa fondation. La société exécutera la cantate Jacques Van Artevelde, de Gevaert.



### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, le ler juin 1886.

Nous avons eu à l'Opéra, ces jours passés, une petite cérémonie assez curieuse et assez intéressante à propos de la cinq centième représentation de la Juive. Cinq cents représentations, c'est un assez joil chiffre pour une grande œuvre musicale, et l'on conçoit que les directeurs de notre première scène lyrique aient tenu à houneur de célèbrer un tel fait avec quelque solennité. Ce fait était d'ailleurs d'autant plus intéressant pour l'art national que je crois bien qu'il était encore sans exemple, et qu'Halévy est le seul compositeur français dont un ouvrage ait paru cinq cents fois devant le public de l'Opéra.

Donc on avait, pour la circonstance, prié un de nos poètes spéciaux, M. Edouard Blau, d'écrire quelques strophes caractéristiques, on avait demaudé à notre cher et grand Duprez, le vieil athlète, de venir déclamer ces strophes, ce à quoi il avait consenti, malgré ses quatrevingt cinq ans, et enfin on avait chargé M. Jules Cohen, ancien élève du maître, d'arranger, sur divers motifs d'Halévy, une sorte de cantate qui était exécutée par tous les artistes réunis. Vous jugez si, dès son entrée, on a fait fête à Duprez, qui n'avait plus reparu à l'Opéra depuis plus de trente-cinq ans! Après quelques vers dits par M. Lassalle et qui le mettaient en jeu, Duprez a répondu par ceux-ci:

Oui, j'ai voulu venir, et vous no pouviez croire Que votre appel devait me trouver hésitant, Et qu'en ce jour qui va consacrer la victoire Ne reparaîtrait pas le plus vieux combattant.

Jounes gens! sur vos fronts c'est l'aube qui se lève; Un chemin radieux à vos pas est tracé L'avenir vous sourit, doré par votre réve !... Je ne suis pas jaloux, car, moi, j'ai le passé!

A ces mots, et au souvenir de ce glorieux passé (dont

bien peu pourtant avaient pu jouir!) la salle entière a éclaté en applaudissements, Duprez alors, saisissant une couronne pour la poser sur le buste d'Halévy, a continué:

> Gloire au génie, à toi! Le siècle dont nous sommes De tes rythmes sacrés demeure innssouvi: D'autres, d'autres encor passeront. Mais les hommes Ne desapprendront plus le grand nom d'Halévy!

En somme, l'hommage ainsi rendu à l'auteur de la Juive était intelligent, touchant et ingénieux. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'exécution même de l'œuvre était cette fois fort intéressante. M™ Rose Caron s'y est montrée véritablement fort remarquable, à la fois très noble et très pathétique, et à côté d'elle le joune ténor Duc a su se faire vivement et justement applaudir.

Deux jours après cette solennité, l'Opéra-Comique nous rendait Carmen, le chef-d'œuvre de Bizet, avec une nouvelle interprète. C'est M<sup>16</sup> Deschamps qui s'était, pour la première fois. chargée de personnifier l'héroine du jeune maître tant regretté. Malgré toute la sympathie que m'inspire le talent très réel de M<sup>16</sup> Deschamps, la vérité m'oblige à dire que cette épreuve ne lui a été qu'à demi favorable; le rôle de Carmen n'est évidemment pas dans les cordes de l'artiste, et je crois qu'elle fera mieux d'y renoncer. Le répertoire lui offrira facilement l'occasion d'une revanche éclatante, qu'elle est de taille à rendre aussi complète que possible.

Je ne vous dirai que quelques mots de l'exécution de l'oratorio de M. Gounod. Mors et Vita, qui a eu lieu l'autre samedi au Trocadéro, et qui a été renouvelée avant-hier dimanche. Vous avez à Bruxelles, connu l'œuvre avant nous.

Je me bornerai donc à signaler ce qui touche l'interprétation, qui avait eté confiée à Mme Krauss, à MM. Faure et Lloyd, et à Mme Conneau. Faure et Mme Krauss ont été vraiment superbes, et l'on ne peut que louer leur grand style, leur phrasé magistral, et, de la part de Mme Krauss, une émotion sincère et grandiose. Mme Conneau, très satisfaisante. Quant à M. Lloyd, j'avoue ne point partager l'admiration du public anglais pour ce ténor à la voix courte, san's chaleur et sans rayonnement. M. Lloyd ne manque assurément point de talent, et l'on sent en lui un artiste instruit; mais son instrument est vraiment bien insuffisant, et l'on aurait pu trouver ici, sans grand'peine, un chanteur qui lui eût été supérieur, ne fût-ce que M. Vergnet ou M. Van Dyck. C'est M. Gounod luimême qui, comme à Bruxelles, dirigeait l'exécution de Mors et Vita, dont le succès a été complet.

ARTHUR POUGIN.

10

### (Autre correspondance.)

Paris, 26 mai 1886.

J'ai à signaler quelques concerts parmi ceux qui ont marqué cette fin de saison. Dans le concert d'orchestre de la Société nationale il faut citer une œuvre nouvelle et charmante de César Franck, Variations symphoniques pour piano et orchestre: couleur poétique des thèmes, un peu scandinave parfois, à la Grieg; nouveauté, variété et brillant des formes pianistiques; fini et délicatesse de l'orchestration, tout cela fait un ensemble original et lair, d'un ton singulièrement jeune et vibrant. A citer

aussi la Rhapsodie bressane de M. Julien Tiersot, que je vous ai présenté déjà, à propos du prix Bordin, décerné à son travail sur les mélodies populaires; jolis thèmes, ingénieusement traités; excellent début. A mentionner encore, dans le même concert, l'Andante et Rondo pour violoncelle, joué par M. Fischer, de M. Emile Bernard.

Un des plus intéressants concerts de piano a été celui de M<sup>me</sup> Bordes-Pène: outre le Bach et le Chopin, les contemporains, chose rare, y figuraient en bon nombre; c'étaient MM. Lalo, Saint-Saëns, Fauré, Franck, d'Indy, Chabrier, E. Chausson. Le Quintette de Franck et le Poème des montagnes de Vincent d'Indy, œuvres dont je vous ai déjà parlé, étaient les pièces de résistance de cette partie du programme. Je tiens à citer M<sup>me</sup> Bordes-Pène, d'abord à cause de sa belle virtuosité et de son goût musical qui la porte vers les nouveautés de valeur, ensuite parce qu'elle tient un peu à la Belgique, où elle a joué déjà et où elle doit retourner bientôt.

Le livre nouveau de M. Catulle Mendès sur Wagner est fait d'articles parus dans des journaux et des revues. On les relira avec plaisir; le style composite et la manière insinuante de l'auteur ne sont pas sans agrément. Passons sur les Souvenirs personnels, un peu fantaisistes, et sur cette gasconnade médiocrement plaisante, l'Epitre au roi de Thuringe. La partie remarquable, qui a pour titre l'Œuvre, comprend une série d'analyses littéraires des drames musicaux.

Cette suite de panneaux décoratifs, réductions des grandes toiles du maître, est brossée d'une main experte et légère. De sa visite à cette galerie, l'amateur novice, pour peu qu'il soit intelligent, reviendra initié à l'idée maîtresse qui domine l'ensemble de l'œuvre, et à l'esprit poétique qui anime le plan général et même le détail de chaque composition.

On voit en ce moment, à l'Exposition de peinture, parmi les dessins et lithographies, une collection de sept compositions inspirées par Wagner à M. Fantin-Latour, le maître portraitiste que mon lecteur doit connaître. J'ai déjà dit ici qu'on avait de M. Fantin un grand nombre de lithographies sur des sujets empruntés à Wagner et à d'autres musiciens, Schumann, Brahms, Berlioz, entre autres; l'auteur a poussé sa prédilection pour certains sujets jusqu'à les traiter aussi à l'huile et au pastel; il a été jusqu'à réunir autour d'un piano, dans une grande toile magistrale, exposée l'an dernier, quelques musiciens et critiques amis de l'art wagnérien. L'ensemble des sept compositions dont j'ai parle plus haut est destiné à l'ouvrage d'un des personnages du tableau en question, M. Adolphe Jullien; en effet, le critique spirituel et indépendant du Français, l'écrivain érudit et alerte de tant de livres précieux pour l'histoire de la musique, prépare pour l'automne prochain un volume de l'intérêt le plus haut et le plus varié sur Wagner, sa vie et ses œuvres. (Librairie de l'art, Jules Rouam, éditeur.) L'illustration y tiendra une place prépondérante; ce sera pour les yeux une fête merveilleusement amusante et instructive. Il y aura là douze lithographies originales de Fantin-Latour, comprenant celles dont il a été question plus haut: Frontispice et Apothéose, encadrant dix compositions, une pour chaque œuvre, depuis le Vaisseau fantôme jusqu'à Parsifal. Il y aura, en outre, quatorze portraits de l'auteur à tout âge, quatre eaux-fortes et plus de cent gravures, scènes d'opéra, caricatures, scènes d'intérieur, vues de théâtres, pièces autographes, costumes d'acteurs. Vous voyez l'intéressante physionomie de ce monument élevé à la gloire du maître allemand. Balthazar Claes.

La section de musique de l'Institut de France a fait choix, la semaine dernière, de la cantate qui sera livrée aux concurrents pour le grand prix de composition musicale. C'est la Vision de Said, dont l'auteur est M. Adenis fils, l'un des auteurs du livret de Saint-Méprin, qui a remporté la palme, et la cantate a été aussitôt remise aux concurrents musiciens, lesquels sont entrés en lege samedi dernier.

M. Ernest Reyer, dans son feuilleton des Dêbals, cite à ce propes les titros de quelques-uns des poèmes envoyés. Il y en a de bien drôles. Ainsi, il y a Clochette et Bergère, nièce plus pastorale qu'hérolque, dit M. Reyer; les Cuirassiers de Reichshoffen, pièce plus hérolque que pastorale; Amour et Devoir, sujet qui pourrait être tiré de la Morade en action; Yamona, petit drame indou; trois Coriolan, trois Bethsabée et enfin la Joie des serpeuls, une joyeuse allégorie que le secret professionnel me prive du plaisir de vous raconter. Jen eublie une, et des meilleures: les Gaulois et leurs descendants, où Vercingétorix traite César de "général sans délicatesse », ce qui est bien humiliant peur César.

On voit que les poètes ne le cèdent pas aux musiciens et que les uns et les autres se complaisent dans des sentiers escarpés, au risque de s'y égarer.

Ø.

L'Intermédiaire des chercheurs (10 mai 1886) publie deux pièces inédites tirées des archives nationales, d'après lesquelles la Conventien nationale fait cadeau à Rouget de Lisle de deux violons peur avoir composé la Marseillaise.

0

Le drame en vers de M. Coppée, le Luthier de Crémone a inspiré un musicien allemand, qui en a tiré un opéra en un acte, que le théâtre de la cour de Schwerin vient de représenter avec succès.

₽

M. Victorien Joncières, qui n'est pas généralement très gracieux pour les œuvres dramatiques étrangères qui tentent de passer la frontière, n'aura pas à se plaindre de l'accueil que son dernier opéra reçoit sur les scènes allemandes. Le Chevaller Jean, après Cologne, Humbourg et Berlin, vient d'être requ au théâtre de Francfort.

<u>ي</u>

On a annoncé ces jours-ci que M. Gounod devait donner l'année prochaîne, à l'Opéra de Paris, un nouvel ouvrage dramatique dont le sujet est tiré de la légende d'Héloïse et Abélard.

Le renseignement est exact, paraît-il.

Le Figaro dit, à ce propos, qu'il s'agit d'un peème intitulé Maître Pierre, dont il avait été question il y a huit ans et qui, primitivement, avait été conçu sous la forme dramatique ordinaire. Mais Gouno da renoncé à le traîter sous cette forme. Le poème de Maître Pierre, agencé par M. Louis Gallet. ne représente plus, à proprement parler, un ouvrage dramatique; il n'en a plus du moins l'esprit de suite. C'est plutêt un cycle légendaire en quatre parties, reproduisant les principaux épisodes — mais non pas tous les accidents — de la vie très counne du celèbre docteur. Les tableaux se succèdent, le lieu de l'action se déplace, sans souci des transitions. Cela fournit une série de scènes commençant à la dispute célèbre de Guillaume de Champeaux et de maître Pierre Abélard et finissant à la mort d'Héloise.

Ces tableaux peuvent être facilement et grandiosement mis en scène; mais le désir du compositeur est que rien ne vienne dénaturer sa conception particulière. Maûtre Pierre ne sera donc ni un opéra ni un drame lyrique, mais une

Suite dramatique en quatre actes.

Il n'y a que quatre ou cinq rôles et d'importantes masses chorales. La composition est depuis lengtemps achevée. Les interprètes sont choisis, idéalement du moins, et il n'y a pas lieu de les nommer actuellement, car trois années peuvent medifier bien des éléments dans la cemposition de la troupe de l'Opéra.

Une grosse nouvelle arrive de Rome. Il paraît que le pape Léen XIII aurait décidé que dorénavant les chanteurs contratit de la chapelle Sixtine, lorsqu'ils cesseraient leur service par suite de maladie, ou de décès, ou d'âge avancé, ne seraient plus remplacés. Déjà l'emploi, à la Sixtine, de ces malheureux, qu'on pourrait appeler des invalides vivants, avait été aboil en 1797, et ils avaient été l'objet d'un article du traité de Tolentine, conclu entre le géneral Bonaparte et Pie VI; mais ensuite Pie VII les avait rétablis.Pour l'honneur de l'humanité, il faut espérer qu'il n'en sera plus jamais question désormais.

On assure que M. Mapleson revient de Chicago avec sa troupe pour ouvrir, le 19 juin, uue saison italienne à Londres. Il aurait le conceurs de M=e Adelina Patti, Minie Hauck, Alma Fohstrom, Lablache, MM. Masini, Lassalle, Giannini, Del Puente, Cherubini et Ravelli. Comme nouveautés, il donnorait Manon et la Nuit de Cléopátre, avec Minnie Hauck.

Une saison italienne? avec ce pregramme?

Aujourd'hui même, 3 juin, s'est ouverte, à Sondershauseu, la session annuelle de l'Association générale des musiciens allemands. Le programme de ce festival comprend six concerts. dont deux sont consacrés à la musique de chambre, un à l'exécution d'rouvres orchestrales. Parmi les œuvres d'orchestre on exécutera quatre peèmes symphoniques de Liszt: les Idéals, Hamlet, Sur la montagne, et la Bataille des Huns; enfin la danse macabre pour piano et orchestre, des lieder avec accompagnement d'orchestre. Ces œuvres forment le programme d'un seul concert consacré tout entier à Liszt.

Aux autres concerts symphoniques figurent une symphonie de Bruckner; des variations pour orchestre, de Nicodé; un concerte de violon, de Tchalkovsky; le second concerto de piano, de J. Brahms; une fantaisie du Printemps, de Bronsart; prélude et air de la Sulamite, de Damrosch; la Marche

impériale, de Wagner.

Les soirées de musique de chambre serent consacrées à l'audition des œuvres nouvelles suivantes: Quintette pour piano et archets, de Bruckner; quintette pour archets, de Bruckner; scherze pour violon, de Becker; pièces de piano, de Sgambati et Eugène d'Albert, jouées par ce dernier; ballade pour quatuor, par Rudhardt; quatuor, de Metzdorff; enfin des airs et des lieder, de Harteg, Hoffmann, Langhans, Sommer, Schulz-Beuthen.

L'orchestre est celui de la chapelle de Sondershausen; les chœurs sont œux du Cecilienverein et du Conservatoire, soit plus de 200 exécutants, sous la direction de M. Karl Schræder. Parmi les selistes, citons  $M^{\rm mee}$  Marianne Brandt, Marie Breidenstein,  $M^{\rm les}$  Scharnack, cantatrices; M. Eugène d'Albert et  $M^{\rm me}$  Kahrer-Rappoldi pianiste; les violoncellistes Grutzmacher et Julius Klengel, etc., etc.

Le Baron tziganne de Joh. Strauss, vient d'atteindre sa centième représentation au théâtre de Friedrich Wilhelmstadt, à Berlin.

Cologne a depuis peu des concerts populaires... d'été. C'est l'excellent orchestre du Gürzenich et du théâtre, sous la direction de Franz Wüllner, qui a organisé cos concerts. Ceux-ci seront au nombre de huit et auront lieu dans la salle du Gürzenich.

Le dimanche des rameaux, la Société du Gürzenich a donné une excellente exécution de la grande messe de Bach. 0

Le 27 mai dernier, le Conservatoire Raff, à Francfort, a célébré l'anniversaire de son fondateur, Joachim Raff, né en 1822.

Hans de Bulow, en sa qualité de président d'honneur de l'Institut, a prononcé à cette occasion l'éloge de Raff, qui fut un grand compositeur et un cœur généreux. Après quoi, il a annoncé à son auditoire que pour donner à la fête une consécration plus éclatante, le prince Alexandre-George de Hesse et la princesse Marie-Elisabeth de Meiningen allaient faire entendre la sonate op. 78, de Brahms, pour piano et violon.

Et comme il ne peut s'empêcher d'être homme d'esprit jusqu'au bout, M. de Bulow a terminé son petit boniment par ces mots: "L'interprétation de ces artistes princiers vous donnera une idée de la conviction et du sérieux qu'ils apportent à l'étude de l'art; cette conviction et ce sérieux sont d'antant plus remarquables qu'aujourd'hui, malbeureusement, la musique à la cour ne vaut guère mieux, en général, que la musique dans les cours."

On ne dit pas si l'exécution de la sonate de Brahms a justifié ce mot mordant du terrible pianiste.



Les journaux allemands et russes annoncent que la troupe du théâtre de Moscou se propose d'entreprendre, pendant le carême de l'année prochaine, une tournée artistique en Europe. Les artistes moscovites, sous la direction de leur chef d'orchestre, M. Altani, viendraient donner une série de représentations d'opéras russes à Vienne, Berlin, Hambourg, Paris et Londres. Le répertoire serait composé de la Vie pour le Tsar, de Glinka; de Rousslane et Ludmilla, du même; de la Judith, de Serow; du Démon, de Rubinstein et du Mazeppa, de Tchalkowsky.

Avis à nos directeurs de théâtre LLe peu que nous connaissons en Belgique de la musique russe a laissé trop bonne impression au public en général pour qu'il ne se montre pas très sympathique à celui d'entre eux qui inviterait la troupe russe à se faire entendre chez nous aussi.



Nouvelles de Londres :

Au dernier concert Richter, la symphonie n° 4 de Brahms, a eu sa première exécution en Angleterre. L'œuvre, admirablement rendue, a été chaleureusement accueillie.

Les piano récitals de Rubinstein font fureur. L'immense salle de St-James Hall est comble chaque soir et l'illustre virtuose recueille des ovations sans fin.

Le 25 a commencé la saison italienne de l'impresario Lago à Covent-Garden.

Le 31 mai, s'ouvre la saison anglaise de la troupe de Carl Rosa, à Drury Lane, avec les Noces de Figaro, de Mozar t. Le 8 juin aura lieu la première d'un opére pouveau de

Le 8 juin aura lieu la première d'un opéra nouveau de Mackenzie. Titre: Guillaume the Troubadour. Deux jours après, reprise de Nadeskda, de l'auteur d'Esmeralda, Goring Thomas, dont le succès a été en s'accentuant pendant la tournée que Carl Rosa vient de faire avec sa troupe en province.

La saison, on le voit, bat son plein.



Le théâtre Pagliano, à Florence, a dù fermer ses portes après quelques semaines seulement d'exploitation, à la fin du mois dernier. La Mirella, de Gounod, a été ainsi ajournée: Les Florentins auront vu du moins la Gioconda, de Ponchielli, la Norma, et.... le Val d'Andorre. Un nouvel impresario s'est présenté aussitôt la fermeture du théâtre pour entreprendre une stagione extraordinaire. Le 11 mai, la nouvelle troupe a débuté avec succès dans Rigoletto. La nouvelle direction veut donner ensuite les Huguenots et le Barbier.

### **Ţ**

### VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 4 juin 1804, à Bruxelles, décès de Jean-Englebert Pauwels, à l'âge de 36 ans. — Compositeur, violoniste, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie, il était, au temps où il vivait, un de nos artistes les plus remarquables. Son buste en marbre, dù au ciseau de Godecharle, fut couronné au théâtre de la Monnaie, le 22 juin 1804. (Voir Guide mus. du 16 juin 1881.)

On lit aussi sous un portrait gravé de Pauwels ces rimes peu riches, signées Fournier :

Il fut homme de bien, frère, ami vertueux : Apollon l'inspirant dans l'art de Polymnie, Des Grétry, des Mozzart (sic), il avait le génie, Des Rhode (sic) et des Viotti, les sons délicioux !

Deux erreurs à relever dans la *Biogr. univ. des mus.* de Fétis, t. VI, p. 469: Pauwels est né le 24 (et non le 26) novembre 1768, et son décès est du 4 (et non du 3) juin 1804.

Le 5 juin 1826, à Londres, décès de Carl-Maria von Weber. — Lorsque la mort de Weber se répandit, le lendemain au matin, ce fut un deuil général dans la ville de Londres. Les théâtres se fermèrent. Un comité, à la tôte duquel étaient Smart, Moschelès et Braham, se constitua pour la célébration des funérailles du grand mattre. Le corps devait être reçu dans la crypte de la chapelle de Moorfield. Le cortège, composé d'illustrations de tout genre, était semblable à celui des personnes de grande naissance et offrait l'aspect moyen âge des graudes cérémonies anglaises: des hérauts en deuil, des pages suivaient le char funêbre aux armes de la famille Weber, avec cette simple inscription: Resurgam. On exécuta le Requiem de Mozart, qui fut chanté par Lablache, miss Paton, miss Stephens et la fleur des artisées alors réunis à Londres.

C'est seulement à la fin de 1844 que les dépouilles de Weber furent rendues à l'Allemagne. Richard Wagner composa à cette occasion un chant funèbre qui fut exécuté lors de l'inhumation à Dresde. La statue de Weber, par le sculpteur Rietschel, a été inaugurée dans cette même ville, le 11 octobre 1860.

Le dernier numéro du *Guide musical* a commencé et il continue aujourd'hui une étude sur l'illustre maître par sir Julius Benedict.

— Le 6 juin 1807, à Hal, naissance de François-Adrien Servais. — Il est mort dans cette ville le 26 novembre 1866. Ses concitoyens lui ont élevé une statue, qui est l'œuvre de Godebski, le gendre du premier de nos violoncellistes.

Une brochure, sous ce titre: Biographie de F. Servais suivie de la relation de ses funérailles, a paru à Hal, chez Vanden Broeck-Desmeth; 1866. La notice a été empuntée à l'Annuaire dramatique de 1843, publié à Bruxelles.

La date du 6 juin est aussi marquée par la mort de Henri Vieuxtemps, en 1881, à Mustapha-Alger.

— Le 7 juin 1766, à Paris (Comédie italienne) les *Pécheurs*, un acte, de Gossec. — La barque mal équipée faillit sombrer le premier soir (23 avril), mais une savante manœuvre du musicien la remit bientôt à flot; elle a navigué dans les eaux de l'opéra-comique jusque vers 1890.

" M. Gossec, originaire d'Anvers, écrivait Grimm, est en France depuis dix à douze ans. C'est un jeune musicien qui ne manque pas de talent. Son petit opéra des *Pécheurs* est plein de variété et de jolies idées; il va être gravé. " Au dire de M. Clément (*Dictionnaire lyrique*), c'est le meilleur que le compositeur ait écrit, et ce qui le prouve, c'est le succès qu'il

obtint partout. La partie instrumentale révélait des formes

nouvelles, inconnues jusque-là en France, car on sait que Gossec fut un novateur en musique.

—Le 8 juin 1872, à Bruxelles, en l'église de N.-D. des Victoires au Sablon, le Conservatoire royal de musique, pour honorer la mémoire de son fondateur, fait exécuter la messe de Requiem composée par F.-J. Fétis. à l'occasion des funérailles de la première reine des Belges. — M. Gevaert dirigeait l'orchestre et les chœurs; M. Mailly tenait l'orgue.

" Cet hommage rendu au savant musicien qui a jeté un si vif éclat sur l'école belge est une manifestation digne de sa renommée, des services qu'il a rendus à l'art et à la science, et à l'établissement dont il fut le chef pendant plus de trente ans; digne aussi de ses disciples et de ses anciens collaborateurs qui out prouvé, en s'unissant pour la réaliser, que le souvenir du maître défunt est toujours vivant dans leur (nuterpendance). (Indépendance)

Cet anniversaire de 1872, et le centenaire de l'étis, en 1884, sont les seules manifestations qui aient été faites jusqu'ici en l'honneur de l'ancien directeur du Conservatoire. On oublie vite. Pourquoi ne pas imiter l'Allemague qui, tous les ans, fête la mémoire de ses grands musiciens.

— Le 9 juin 1824, à Londres (Almack's rooms), Rossimi donne un second concert, composé exclusivement de musique italienne. Comme à son premier concert (5 mai), le maestro, nouvellement débarqué en terre britannique, chante plusieurs de ses morceaux, soit solo, soit avec sa femme (la Colbran) et de Begnis — un Belge, de son vrai nom Begrez, qui s'était fait à Londres une très brillante situation. — Le billet d'entrée était de deux gruinées.

Au concert du 5 mai, un duo de Cimarosa, chanté par Rossini et Mª Catalani, eut un tel succès, que le public le fit répéter trois fois (Grove, Dictionary of musicians, t. III, p. 170.)

De son séjour de cinq mois en Angleterre, Rossini emporta une somme de 7,000 livres sterling, somme réellement minime si l'on prend pour terme de comparaison ce qu'englobent de nos jours les étoiles de première grandeur.

— Le 10 juin 1865, à Munich, *Tristan et Isolde*, de Richard Wagner. — Les deux rôles principaux étaient remplis par M. et M<sup>me</sup>s Schnorr de Karolsfeld, et l'on ne vit jamais, paraîtil, une telle identification des acteurs avec leurs personages: c'était à craindre, en certains endroits, de les voir succomber à leurs émotions presque surhumaines.

"Il n'y a que deux alternatives à l'audition de cette œuvre, à ce qu'avonent ceux mêmes qui l'ont entendne au théâtre : il faut la subir ou la repousser entièrement. Qu'elle vous saisisse au début, on la suivra jusqu'au bout; sinon elle restera lettre close. Et M. Schuré, se rappelant l'ineffable impression ressentie aux mémorables soirées de Munich, en 1865, est le premier à confesser que de telles représentations sont presque aussi rares que les œuvres de génie qui les provoquent. Elles ne sont possibles que par l'union de tous les exécutants en une seule pensée et par la puissance de l'enthousiasme. A quoi bon, objectent alors certains critiques, des œuvres qui reclament tant d'efforts et qui, d'ailleurs, sont comprises par si peu de g ens? A cela on peut répondre : Tout ce qui est grand est difficile et rare; ou mieux encore par ce mot de Berlioz : " Il serait vraiment déplorable que certaines œuvres fussent admirées par certaines gens. "

"Ces critiques là ne sont plus nombreux aujourd'hui; mais comme ils font tout pour justifier le mot si cruel de Berlioz! "ADOLPHE JULLIEN.

Le 11 juin 1775, à Paris, décès d'Egide-Romuald Duni, à l'àge de 66 ans. Il était né à Matera (Naples), le 9 février 1709.
 Il est, avec Philidor, Monsigny et Grétry, qui le suivirent bientôt et le surpassèrent, l'un des créateurs de genre de l'opéra-comique français proprement dit.

— Le 12 juin 1776, à Paris (Comédie italienne), les Mariages samnites, 3 actes, paroles de De Rozoi, musique de Grétry. — La pièce, qui d'abord ne fut pes trop bien accueille du public, subit des changements de la part des deux auteurs. Elle réussit davantage à Bruxolles (4 novembre 1776). Grétry eut à ce sujét une lougue correspondance avec Vitzthumb, le directeur du théâtre de la Monnaie Le Guide musical (novembre et décembre 1875) en a donné des extraits d'après une brochure de M. Piot.

Agé de 34 ans, Grétry était alors dans tout l'épanouissement de son talent. Depuis buit ans qu'il habitait Paris, il comptait presque autant de succès que d'euvrages: le Huron Lucile, le Tableau parlant, les Drux Avares, l'Amitié à l'Evenvee, Sylvain, Zémire et Azor, l'Ami de la maison, la Fausse magie, etc.

Marmontel, Sedaine, Favart, d'Hèle mis à part, Grétry a été mal servi par des fournisseurs de rencontre, tel De Rozoi, le royaliste qui, en 1792, périt sur l'échafaud révolutionnaire.

La préface du livret imprimé des Mariages samuites est la glorification de l'auteur de la musique, dont l'oreille aura été agréablement châtouillée en cette circonstance.

Grétry, comme on le sait, avait une grande dose d'amourpropre et il aimait à être loué. Ecoutez maintenant le pathos de messire Barnabé Farmain De Rozoi!

"Comment supposer que l'ouvrage même le plus faible pât n'avoir qu'une représentation, étant étayé de la musique de cet bomme céleste, qui n'a point dit, comme tant d'autres; Etonnons par une harmonie savante, mais qui a dit: "Ne "n'egligeons jamais le plus petit détail : en fait de sentiment "tout est précieux. Parlons à l'âme: soyons savants, mais

 $_n$  jamais au détriment de la sensibilité ; c'est le cœur qu'il faut étonner...  $_n$ 

<sup>a</sup> Volià ce que M. Grétry s'est promis à lui-même, et voilà ce qu'il a su tenir d'une manière si solenuelle. Artiste ingénieux et sublime, tu ignores, au moment où J'écris, quel tribut mon amitié te paye, plus encore que mon admiration? C'est en te voyant au sein de tes foyers, que l'on comprend sans peine comment ton âme créa ce quattor délicieux :

#### Où peut-on être mieux Qu'au sein de sa famille?

" Que la noble simplicité me pardonne d'oser te louer...Eh! quel sujet heureux traitera l'homme de lettres pour se dédommager des peines qu'il éprouve, si ce n'est l'éloge de ce qu'il aime? Et d'ailleurs, n'ai-je pas, en parlant de toi, trouvé le vrai moyen de n'avoir ni contradicteurs ni jaloux?

Le 13 juin 1810, à Bruxelles, Cendrülon, de Nicolo. — Le succès de Paris (22 février 1810) se répercuta en province et à l'étranger; le théâtre de la Mounaine ne fut pas le dernier à nous faire connaître le pimpant opéra-comique qui est une miniature animée du coute de Perrault (Voir Eph.: Guide mus. 18 février 1886.)

— Le 14 juin 1811, Berlin, à son tour, s'éprend de l'œuvre de Nicole et la présente au public allemand, sous le tirre de: Roeschen genamte Ascherling, traduction libre: Roeste appetée Cendrillon. — Aschenbroedel est le titre le plus généralement usité.

— Le 15 juin 1869, à Asnières près Paris, décès d'Albert Grisar, à l'âge de 61 ans. Il était né à Anvers, le 26 décembre 1808.

Sur la carrière artistique du compositeur anversois, il ne reste plus rien à dire après M. Arthur Pougin; mais ce que notre ami n'a pas dit ou n'a pas voulu dire dans la très intéressante étude qu'il a consacrée à Grisar (Paris, Hachette, 1870, 1 vol. in-12, avec portrait et autographe), c'est la fin lamentable de colui a qui le théâtre doit tant d'œuvres charmantes. Au lendemain de sa mort, on lisait dans le Figuro: "Grisar est mort misérable dans une petite chambre, ayant pour

tent meuble un lit, une table, une armoire et des chaises, une table de nuit sur laquelle, à côté de la bougie, était une pipe fumée par lui. Il succomba dans les bras d'un voisin qui venait s'informer s'il allait mieux que la veille; c'est à cette circonstance que Grisar dut de ne point mourir

Un auteur dramatique, Thomas Sauvage, qui a écrit trois pièces peur Grisar (l'Eau merveilleuse, Gilles ravisseur, les Porcherons), nous dit dans les souvenirs qu'il a laissés de son collaborateur:

Grisar, nerveux, impatient, ne supportait ni l'opposition ni la contradiction; la discussion l'agaçait. Cependant, il ne in a contraduccin; a usaksani agadar. Cependaria i no s'emportait pas; mais il désarcennait tout à coup son centra-dicteu par quelque réflexion saugrenue; par exemple, lui contestdez vous la nécessité de pousser jusqu'au tragique une scène d'amoureux." Cryoze-vous, vous disait-il, que d'a-ribadi soit fait cardinal? "Nous étéuz renversé comme par un coup de casse-tête.

Beaucoup ont taxé Grisar de folie. Non! il n'était pas fou, mais alourdi par los excès, affaissé sous le peids de cha-grins trop réels; il était surtout attristé par l'abandon où l'avait jeté son déclassement.

- Le 16 juin 1813, à Kiel, naissance d'Otto Jahn, auteur de la grande monographie de W. A. Mozart, 4 vol. in-8°. Leipsick, Breitkopf et Haertel, 1856 à 1859. — Savant philologue et archéologue à l'université de Bonn, Otto Jahn est mort à Goëttingue, le 9 septembre 1869.

 Le 17 juin 1818, à Paris, naissance de Charles-François Geuncd. — Ses veyages en Belgique : à Anvers, en 1879; à Bruxelles, en 1883, et le 30 janvier dernier (exécution de Mors e! Vita, sa dernière œuvre), ont été autant de triomphes pour l'illustre maître.

### BIBLIOGRAPHIE.

L'Odierna scuola si canto in Italia, par A. Guagni Benvenuti. Roma, tipographia Metastasio.

Dans un euvrago, presque une brochure, d'une soixantaine de pages, l'auteur expose d'une façon claire et intéressante l'état actuel de l'art du chant en Italie. Il paraît qu'au ayay des orangers, comme aux pays des brumes, les bons chanteurs se font rares. Rechercher les causes de cette décadence, seurs se font aires, nechablici rescauses de octo decadence, signaler les défauts les plus saillants de la jeune école et signaler les remòdes qui pourraient améliorer la situation, tel est but de M. Guagni. Certains points reparaissent nécessairement lorsqu'on clarici cette question : respiration, pose de la voix et vocalisation. L'auteur les traite ayec une pose usa volve e vocaisacion. L'auceur les traite avec une remarquable compétence, et parmi ses recommandations, nous rémarquois tout particulèrement celles relatives au classement des voix, règle fendamentale, dit-il, tet dont l'on-bil entraine la perte de bien des chanteurs auxquels un brillant avenir semblait réservé. Une autre observation pleine de justesse concerne les simples instrumentistes, qui premie de pactes à juger les questions de misique vocale et se cu ilent aptes à juger les questions de misique vocale et l'exagération dramatique, cause de ruine pour bien des organes, sur l'admission trop facile d'élèves médiocrement doués dans les classes du conservatoire et sur l'enseigne ment du solfège aux enfants; l'éminent professeur émet ses réflexions, dont l'exactitude nous semble évidente.

Ecrit en italien et pour l'Italie, ce petit ouvrage contient néanmoins une feule de considérations applicables à ce qui se passe chez nous et qui en rendent la lecture très attachânte et très instructive.

### 

Nécrologie.

Sont décèdés :

A Uccle-lez-Bruxelles, le 25 mai, Rodolphe Ebingre, né à Bruxelles, le 25 avril 1836, de parents français, ancien élève du Conservatoire, où il avait étudié l'harmonie dans la classe de Bosselet, ancien chef d'orchestre au théâtre Molière et auteur de diverses compositions peur piano qui ent obtenu,

auteur de diverses compositions peur piano qui ent orienu, dans nos salons, un succès de bon al Bride-Ney, née à Graz le 21 décembre 1326, artiste lyrique, à Vienne, puis au théâtre de la cour, à Dresde, eù son nom a brillé d'un vií éclat. Retirée de la céene, elle s'était livrée au professorat. (Notice, Convers. Lex. der Tonkunst, Cologne, Tonger, t. 1, p. 42.)

A Reval, le 1<sup>er</sup> mai, Henri Stichl, né à Lubeck, le 6 août 1829, organiste et compositeur. (Notice, *Ibid.* t. III, p. 238.)
 A Prague, à l'âge de 25 ans, M<sup>ile</sup> Bozena Vorlicek, violon-

celliste de talent.

 A Vérone, le 9 mai, M<sup>me</sup> Rosalie Gariboldi-Bassi, cantatrice dramatique, qui avait joui en sen temps d'une certaine renemmée.

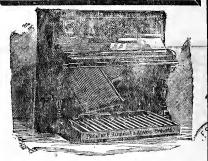
— A Londres, le 23 avril, Josiah Pittman, né le 3 septembre 1816, organiste, pianiste et ancien accompagnateur au théatro de S. M. Il donnait des conférences publiques sur la musique, et un livre dont il était l'auteur, le Peuple à l'église, fut très remarqué à l'épeque où il parut. (Notice, Dictionary of musicians, par Grove, t. II, p. 759.)

— A New-York, le 16 avril, à l'âge de 60 ans, Henry Tissington, originaire d'Angleterre, chef d'orchestre de l'*Union square theatre*.

- A Philadelphie, le 15 mai. à l'âge de 75 ans, Henry Beck, comiste des plus habiles. Il fut le premier aux États-Unis qui organisa et dirigea les bandes (orchestres) militaires, compesés en partie de huit de ses frères.

## Pastilles minérales des EAUX DE SODEN

Pastilles minérales des EAUX DE SOUEN pour toutes malacdies de poitrime Cas pastilles sont préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tanuns, avec les sois des sources m' 3 et 18, sous contrôle médical. Ces seis, obtenus par l'évaporation des eaux des sources mentionnées, sont richement saturés d'acide carbonique, matière que ces deux sources renferment. Les pastilles contiennent les mêmes matières que les sources et, par conséquent ausst, leurs vortus curatives. C'est avec le plus grand succès qu'elles sont employées dans les cas suivants : Catarrhes des poumous, catarrhes chroniques de la gorge et du dieux affections sort acconpagnées de entarrhes des pommous. Un prospectus contenant les explications est joint à chaque botte. Se vendent dans toutes les pharmacles. — Dépôt gén. p' le Belgique : Delacrez, Bruxelles.



### RUMMEL

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et do siano octave harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles.

#### DES NOUVELLES MUSICALES DE LA RELGIOUE Se publie tous les Jeudis, Montagne de la INSERTIONS O'ANNONCES : CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO 0 50 La petite ligne . Belgique, un an . . . . . . . . . Fr. 10 00 25 1 00 La grande ligne FRANCE, un au . 12.00 CENTIMES On traite a forfait pour les grandes annonces. 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32 LONDRES: SCHOTT & Co., 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — Louis II, par Maurice Kufferath. — Nouvelles diverses: Bruxelles et province. — Etranger: lettres de Paris: A Pougin; les projets de M. Lamouroux, par Balthazar Class. — Allemagno: 63 Festival Rhénan; Association géaérale des musiciens allemands. — La "Missa Solomnis", de Beethoven, à Bâle. — Pettes nouvelles. — Ebbémérides musicales. — Nécrologie.

### LOUIS $\Pi$

a mort navrante et tragique de Louis II de Bavière, qui dans un accès de folie s'est volontairement noyé dans le lac de Starnberg, ne saurait laisser indifférent le monde des arts.

On ne peut oublier ce que ce prince, qui ressemblait si peu aux autres, a fait pour l'art musical et en particulier pour Richard Wagner, dont il fut l'ami autant que le protecteur.

Descendant d'une famille souveraine qui de tout temps manifesta une noble prédilectiou pour les arts et les lettres, il fut toute sa vie bien plus un artiste qu'un monarque, et son nom, à ce titre, brillera dans l'histoire de ce siècle d'un éclat tout particulier. Sans lui nous n'aurions pas cette admirable épopée musicale qui sera la gloire du xix siècle, la Tétralogie des Nibelungen; sans lui Parsifal n'aurait pas vu le jour probablement, ni les Maîtres chanleurs, qui resteront les œuvres maîtresses de la scène allemande.

Avec le goût si sûr et le tact parfait qui la distingue, une partie de la presse musicale de France s'est amusée à rééditer, à propos de cet événement tragique, d'ineptes railleries et des facéties banales sur les relations du roi avec le musicien-poète, oubliant ainsi qu'elle reproche tous les jours à Wagner ses plaisanteries aristophanesques d'Une Capitulalion. Ce roi, qui meurt tué par la bétise lour de d'une société qui n'avait rien compris de ses hautes aspirations, est aussi respectable dans sa détresse mentale qu'une nation qui succombe par les fautes de ses gouvernants et la corruption de ses classes dirigeantes.

N'insistons pas.

C'est de 1864 que datent les relations—qui devaient

devenir toutes cordiales — entre Louis II et Richard Wagner.

Le roi venait de monter sur le trône, succédant à son père Maximilien I<sup>er</sup>. Son premier acte fut d'appeler à sa Cour le grand artiste persécuté qui, dans la préface de son poème des *Nibelungen*, publié en 1863, avait jeté un cri de détresse et se demandait avec angoisse s'il se trouverait jamais un prince allemand pour l'aider à réaliser sos gigantesques conceptions.

Louis II voulut être ce prince. Très épris de tout ce qui touchait à l'art, lettré délicat et érudit, esprit réveur et mélancolique, Louis II avait, à l'âge de seize tans, entendu Lohengrin, au Théâtre de la Cour, et cette ceuvre l'avait profondément remué. N'ignorant rien de ce qui se publiait à cette époque en Allemagne, il n'ignorait rien des vicissitudes qui avaient jusqu'alors bouleversé la carrière du grand musicien proscrit, cherchant à l'aventure, à travers l'Europe, de Londres à Saint-Pétersbourg en passant par Paris et par Vienne, le théâtre qui voulût jouer ses œuvres intégralement, telles qu'elles avaient été conçues et voulues.

Sans doute aussi avait-il lu les écrits de cet homme extraordinaire et ce grand poème épique et dramatique où revivaient, dans une apothéose magnifique, les plus pures traditions de la race germanique.

Il n'était pas proclamé roi depuis huit jours, qu'il envoyait un de ses chambellans à la recherche du poète-musicien.

La presse venait précisément de s'occuper beaucoup de Wagner, non pas du musicien, — celui-là ne l'intéressait guère, — mais de l'homme privé.Revenant de Saint-Pétersbourg, où il avait dirigé une série de concerts, Wagner était arrivé à Vienne avec un bénéfice d'environ 35,000 roubles, ce qui représentait alors un peu plus de cent mille francs. Naîf comme un enfant, absolument incapable de gérer sa fortune, de veiller même à ses plus élémentaires intérêts, il s'était imaginé que ces cent mille francs représentaient une somme enorme, et tout de suite il s'était lancé dans des dépenses inconsidérées. On se racontait les histoires les plus fantastiques à ce sujet. Un canapé, tout

tendu de soie richement brodée, avait été payé trois mille florins, plus de six mille francs. A la devanture d'un grand tapissier de Vienne on voyait exposées les tapisseries magnifiques que Wagner avait commandées pour sa villa en Suisse. On se doute de ce qui arriva. Les 35,000 roubles furent engloutis en quelques semaines, et Wagner dut fuir de Vienne pour

échapper à ses créanciers.

C'est à ce moment que l'envoyé du roi de Bavière vint le chercher. Il trouva Wagner à Stuttgart, réfugié chez son ami Eckert (1), brisé, anéanti de cette chute si rapide et si profonde. On peut imaginer quelles impressions l'agitèrent lorsque l'envoyé du jeune roi se présenta à lui. Eckert racontait qu'après l'entrevue Wagner, se précipitant dans la chambre, se jeta à son cou, les yeux pleins de larmes, en s'écriant: " Je croyais tout perdu, voici que tout est gagné. Toutes mes espérances sont dépassées. In met à ma disposition tous les moyens dont il dispose. "

IL, c'était le roi de Bavière.

Deux jours après, Wagner était à Munich. Le roi lui avait fait louer une maison; il lui assurait une pension annuelle de 1,200 florins. Peu après, il l'emmenait à ce château de Berg, près du lac de Starnberg, où vient de s'accomplir la tragédie que l'on sait.

C'est là que se formèrent entre le monarque et le musicien les liens d'une amitié que bien des nuages troublèrent par la suite, mais qui ne devait cesser qu'avec la mort. Ce fut un spectacle assurément unique que celui de ce prince, s'exilant volontairement de sa Cour, rompant toutes relations avec ses ministres, pour vivre en poète et en artiste avec un artiste qu'il traitait d'égal, qu'il considérait comme un autre roi. Louis II et Wagner, dans l'intimité, se tutoyaient.

Dans la pièce de vers, imprimée en tête de la partition de la *Walkyrie*, Wagner a exprimé les sentiments de profonde reconnaissance qu'il avait pour son royal ami. (2)

O Roi! noble protecteur de ma vie! O toi! suprême refuge d'une bonté inépuisable, Arrivé maintenant au but de ma vie, je lutte Pour trouver le mot digne de tes bienfaits.

Ce que tu fus pour moi, moi seul, je puis le mesurer En voyant ce que j'étais sans toi. Pas une étoile ne m'apparaissait qu'elle ne palit aussitôt. Les espérances suprémes, je les ai perdues une à une...

Et maintenant, je vais, fier et heureux, par de nouveaux sentiers Dans le royaume ensoleillé de ta Grace!

Par l'ordre du roi, cette même année, *Tristan et Isolde* fut mis à l'étude, et le 3 mars 1865, moins d'une année après l'arrivée de Louis II au trône, la première représentation avait lieu au théâtre de la Cour, devant un public enthousiaste.

On se rappelle le succès retentissant de cet ouvrage, interrompu peu après par la mort à jamais déplorable du ténor qui créa Tristan, l'inoubliable Schorr de Carolsfeld. Celui-ci disait un jour à Wagner: "Je vois bien, maintenant, ce qui te donne une confiance si absolue. Entre ce roi divin et toi, il est impossible que je ne devienne pas, moi aussi, quelque chose de magnifique (Etwas Herrliches). "

On pense bien que ces relations cordiales entre le souverain et le musicien, avaient fini par être mal vues de la Cour et par irriter le clan des musiciens de la Chapelle et de l'Académie, profondément hostiles à la musique nouvelle. A ces inimitiés sourdes vint bientôt se joindre le mécontentement des fonctionaires de la maison du roi, qui, depuis le règne de Louis I<sup>er</sup>, avaient accoutumé de s'attribuer les reliquats de la liste civile. Quand cette coterie de valets plus ou moins titrés entendit parler du projet d'un nouveau théâtre dont le plan d'après les idées de Wagner avait été dressé par l'architecte Semper (Semper qui fut lui aussi un artiste de génie), l'orage éclata.

Les ennemis de Wagner ne surent qu'inventer pour l'éloigner. On ameuta contre lui la bêtise bourgeoise. Tous les jours on lisait dans les journaux de petites notes aigre-douces: A quoi bon un nouveau théâtre? Munich n'avait-elle pas une scène magnifique, sur laquelle on avait joué avec succès Robert le Diable, le Trouvère, le Prophète et bien d'autres chefs-d'œuvre? Ce théâtre ne suffisait donc plus à M. Wagner? Ce n'était plus qu'une baraque bonne à démolir! Dépenser des millions pour élever une nouvelle salle où l'on n'entendrait que du Wagner! Quelle plaisanterie!

Et cela suffit pour exaspérer le patriotisme local du bon peuple de Munich.

On s'ingénia néanmoins à corser l'intrigue. Les deux partis qui se disputent la domination politique en Bavière se livraient, à ce moment, une lutte ardente. On imagina d'attribuer à l'influence de Wagner la tendance que manifestait le roi à favoriser plutôt le parti libéral-progressiste.

Tant et si bien que, lorsque le roi, en décembre 1865, revint à Munich, de son château de Hohenschwangau, les esprits étaient montés à ce point qu'on put craindre un instant des émeutes contre le roi et son favori

Devant ce déchaînement de haines stupides, Richard Wagner préféra partir et retourner en Suisse. Il fut convenu entre lui et le roi que, pour rétablir la tranquillité, son départ serait amoncé officiellement, mais sans que cet incident dût avoir aucune influence sur leurs relations. Il parut, en effet, une proclamation où le roi annonçait que pour "prouver que l'amour et la confiance de son peuple bien-aimé, il les plaçait au-dessus de tout ", le compositeur Richard Wagner avait été éloigné du pays.

Cette proclamation ne resta pas sans protestation. Les *Münchener Tageblätter* publièrent la pièce

<sup>(1)</sup> Le chef d'orchestre bien connu qui, après avoir dirigé l'Opéra de Stuttgart, fut ensuite appelé à l'Opéra de Berlin.

<sup>(2)</sup> La première édition contient seule cette pièce de vers, qui se trouve reproduite dans les Gesammelle Schriften. Wagner la fit disparaitre dans l'édition définituve de la Tétralogle, qui porte une dédicace générale à Louis II.

suivante aussitôt après le départ de Wagner. C'est un document curieux :

" En déclarant qu'il mettait au-dessus de tont l'amour et la confiance de son penple bien-aimé,le Roi vient d'ordonner l'éloignement du compositeur Richard Wagner.

"Ces mots nous prouvent clairement que l'on a fait accroire au Roi que la présence de Wagner avait contribué à l'émotion du peuple et avait dimmué son amour et sa confiance dans le souverain.

" Par ces allégations, le Roi a été grossièrement trompé

sur les véritables sentiments du peuple.

"La présence de Wagner n'a diminué en rien la confiaace et l'amour du pays pour son Roi et l'éloignement, de Wagner n'a pas plus amené la pacification des esprits qu'elle n'a satisfait les mécontents.

 $_{n}$  La personne de Wagner n'a aucun rapport avec les affaires du pays et les tendances du parti progressiste.  $_{n}$ 

On ne peut s'empêcher de sourire en relisant aujourd'hui les détails de cet incident tragi-comique, où l'intelligence souveraine d'un roi se trouva mise en échec par la bêtise jalouse et les calculs mesquins d'une aristocratie bourgeoise et intéressée.

Malgré cet incident, les relations entre Wagner et le roi restèrent franchement cordiales, et la preuve en est dans la vaste correspondance que les deux amis échangèrent pendant leur séparation. Peut-être publiera-t-on un jour cette correspondance. Mee Wagner conserve à Bayreuth les lettres de Louis II à son mari. On y trouverait difficilement trace d'un dissentiment sérieux. Du reste, chaque année, le roi se rendit incognito à Genève, à Zurich ou à Vevey pour y passer quelques jours avec Wagner

M.Catulle Mendès, dans sa Lettre au roi de Thuringe, pamphlet médiocrement spirituel, que l'auteur du Roi Vierge fit paraître dans le Gil Blas à propos de l'interdiction de son roman en Bavière, M. Catulle Mendès raconte un incident analogue à celui que nous venons de rapporter et qui se serait produit à propos de la première du Rheingold, à Munich, Wagner n'avait consenti qu'à regret à cette exécution d'un fragment de la Tétralogie, mais le roi avait tant insisté qu'il avait été impossible de refuser. Or, il arriva, suivant M. Catulle Mendès, qu'en l'absence de Wagner la chose fut déplorablement mal montée. Le Rheingold avait été transformé en une ferblanterie du plus mauvais goût. Le lumineux pont de l'arc-en-ciel par où les dieux montent dans le Walhalla était une planche de sapin sur laquelle on avait collé du papier tricolore. Mauvaise volonté des gens de théâtre et de l'intendance, évidemment. Quoi qu'il en soit, Wagner vint à Munich et refusa absolument de laisser jouer son œuvre dans de pareilles conditions. Hans Richter, qui avait dirigé les répétitions, donna sa démission la veille de l'exécution, et l'un des principaux chanteurs disparut une heure avant la représentation. Celle-ci ne put avoir lieu et le Rheingold fut renvoyé à l'année suivante.

M. Catulle Mendès, en racontant cette histoire, se met en scène. A l'en croire, c'est lui qui organisa la résistance, qui donna à Richter le conseil de quitter Munich après la répétition générale et qui fit disparaître le principal interprète le jour même de la représentation. C'est pour se venger de cette cabale, que Louis II, dix ans après, aurait interdit le Roi Vierge en Bayière.

La puérile vanité du boulevardier en quête de bruit et du romancier blessé dans ses intérêts, a entraîné M. Catulle Mendès à des exagérations qui doment à toute cette affaire un caractère de haute fantaisie.

Il dit, par exemple, que Wagner fut expulsé de Munich et il ajoute : " Ceci dérange un pen la légende du jeune roi mélomane, éperdu de son musicien! "

La première du *Rheingold* ayant eu lieu en septembre 1869, tout ceci aurait dû se passer en 1868. Or, voici ce que Wagner écrit à feu le professeur Nohl, à la date du 14 novembre 1868:

." Je snis en ce moment vis-à-vis du Roi dans une situation des plus difficiles, parce que je lui ai fâit connaître mon
inébranlable résolution de me tenir felogné de Munich pendant plusieurs années pour achever mes travaux commencés. Pour expliquer cette résolution, je n'ai pu invoquer
devant lui que mon état d'âme, car je sais bien que si je lui
avais aussi fait connaître pourquoi je suis mécontent de
l'état des choses artistiques à Munich et de l'esprit dans lequel on exécute mes projets, j'aurais été de nouveau entrainé
dans cet engrenage d'impossibilités et de compétitions avec
lesquelles, étant donnés nos caractères, on ne saurait aboutir
qu'à des dissentiments et peut-être à la perte de ce qui a
été si difficilement conquis. J'ai prié le Roi de m'accorder une
entrevne personnelle, et j'espère pouvoir bientôt lui parler
cordialement (im herzichem Tone) de vous et de vos projets.,

Dans une autre lettre au même, en date du 11 janvier 1869, il revient sur les mêmes sentiments. Il se plaint amèrement des hostilités contre lesquelles il a à lutter à Munich, mais nulle part on ne trouverait un mot trahissant la moindre irritation contre le royal ami.

Il n'ignorait pas et il dit nettement dans cette lettre qu'on faisait alors à Munich des efforts mouïs pour amener une rupture, mais ces efforts n'eurent aucun succès. On profita même de la publication, en seconde édition, de la célèbre brochure sur le Judaïsme dans la musique pour tenter de lui enlever la pension payée par le roi. Celui-ci refusa énersiquement.

Lorsqu'enfin, en septembre 1869, la première du Rheingold eut lieu effectivement dans les conditions (1) que rappelle M. Catulle Mendès, Wagner partit de Munich dans un état d'irritation qui se conçoit; mais il n'en conçut aucune inimitié contre le roi, parce qu'il se doutait bien que celui-ci devait ignorer toutes les intrigues et les petites cabales ourdies par son entourage contre le malheureux compositeur.

Quoi qu'il en soit, et en dépit du bruitrépandu alors que le roi et Wagner étaient brouillés, leurs relations restèrent aussi amicales que précédemment. Les événements politiques de 1870-71 amenèrent, cela va sans dire, un arrêt dans l'exécution de leurs projets communs. Mais, aussitôt après, ils les reprirent et

(1) En l'absence de M. de Bulow, qui se dit malade, et de Richter qui refusa de diriger, ce fut M. Wüllner qui entreprit de conduire cette première.

l'on sait la part personnelle que Louis II prit à l'érection du théâtre de Bayreuth, où la Rénovation théâtrale arriva à son apogée.

On se rappelle, du reste, la pieuse démarche du roi après la mort de Wagner. Seul, il se rendit à Bayrenth le lendemain des funérailles et vint déposer des fleurs sur la tombe de celui qu'il avait placé si haut dans son affection. Ce trait dit tout ce qu'il y avait d'élevé et de profondément délicat dans cette amitié qui, pendant près de vingt aus, unit le plus grand compositeur du siècle et le souverain qui eut pu empêcher l'unité allemande s'il l'avait voulu et s'il n'avait compris en homme supérieur, en philosophe et en penseur ses devoirs de roi.

Touchante et romanesque figure, d'autant plus séduisante que, sous l'apparence brillante d'une existence princière se cachèrent les tristesses d'un cœur épris de grandes choses, mais impuissant à réaliser son idéal au milieu des ennuis d'une charge offrant généralement plus de souci que d'agrément à ceux qui en sont revêtus.

Le nom de Louis II vivra inséparable de celui de Wagner.

MAURICE KUFFERATH.

### 

## Nouvelles Diverses

## BELGIQUE

### BRUXELLES ET PROVINCE

Engagé au théâtre de la Monnaie: Le ténor Sylva. L'oiseau rare tant cherché! Félicitations à MM. Dupont et Lapissida.

A propos de la nouvelle direction, les journaux de Paris ont beaucoup parlé, ette semaine, d'un dissentiment qui seserait élevé entre MM.Dupont et Lapissida et la Société des auteurs dramatiques, relativement aux droits à payer aux auteurs pour les œuvres faisant partie du réperfoire de la société.

Voici ce qui s'est passé à ce propos :

La commission avait fixé à 6 00, sur la recette brute, le droit des auteurs, assimilant le théâtre de la Monnaie aux théâtres français des départements.

M. Joseph Dupont ayant objecté que l'entreprise du théâtre de la Monnaie était particulièrement difficile; que la Belgique traversait une crise industrielle très préjudiciable aux théâtres, M. Camille Doucet, président de la société, fit observer à M. Dupont que les théâtres de province en France étaient tout aussi difficiles; qu'ils sont frappés du droit des pauvres, inconnu en Belgique; qu'ils reçoivent des subventions, très inférieures, pour la plupart, à celle qui est allouée au théâtre de la Monnaie; que, sans doute, cette scène a rendu des services à l'art français, mais qu'il ne serait pas juste de la favoriser exceptionnellement en lui donnant de trop grands avantages sur les exploitations théâtrales françaises. M. Doucet a cité notamment l'exemple du Grand-Théâtre de Lille, voisin du théâtre de la Monnaie, qui paye 6 0/0 de droits d'auteur et est frappé d'un droit des pauvres de 2 0/0 par l'assistance publique.

Les recettes du théâtre de la Monnaie sont supérieures à toutes celles des théâtres français de province.

M. Joseph Dupont a insisté pour une réduction. La commission, après l'avoir entendu, a de nouveau délibéré. Les droits d'auteurs ont été alors fixés par elle, au théâtre de la Monnaie, à 1/2 pour cent pour la première année, à 5 pour la seconde et 5 1/2 pour la troisième.

Mais MM. Dupont et Lapissida n'ont pas cru devoir signer le traité dans ces conditions.

Ø

M. Waechter, dans le louable but de défendre une combinaison dont il a fait partie, vient de publier une brochure qui tend à prouver que la Monnaie est indirigeable. Son raisonnement pèche par la base, et les événements ne tarderont pas à lui donner complètement tort.

0

On apprendra à Bruxelles avec une vive satisfaction la nouvelle de l'engagement de M<sup>ile</sup> Elly Warnots à l'Opéra-Comique de Paris.

On s'étonnait à bon droit que la charmante artiste qui a laissé de si excellents souvenirs de son passage à la Monnaie chez tous les dilettanti, ne trouvat pas de scène où put briller son talent de fine comédienne et de parfaite chanteuse.

Nul doute que M. Carvalho n'ait à se féliciter grandement de l'engagement qu'il vient de signer avec M<sup>11e</sup> Warnots.

130

Les concerts du Waux-Hall, grâce à l'excellente composition des programmes, attirent beaucoup de monde cette année. L'excellent orchestre de la Monnaie a donné dernièrement une audition d'œuvres de Wagner qui comprenait des fragments du Rheirapold, de la Getterdæmmerung et de la Walkyrie, notamment le finale de cet opéra: la Conjuration du feu. Dans ce morceau, l'excellent baryton Renaud s'est fait vivement applaudir.

D'autres soirées exceptionnelles seront organisées par MM. Léon Jehin et Hermann, si le ciel et la température veulent bien s'y prêter.



## TRANGER

## FRANCE (Correspondance particulière.)

Paris, le 15 juin 1886.

C'est le cas de répéter le fameux cri politice artistique des Italiens révolutionnaires de 1860 : Viva Verdi ! Il n'y en a plus, en ce moment, que pour le grand compositeur parmesan : quand on ne joue pas Rigoletto ou Afda à l'Opéra, on joue la Traviata à l'Opéra-Comique, et lorsqu'on ne joue pas la Traviata à l'Opéra-Comique, les amateurs peuvent aller entendre le Trouvère à l'Opéra-Populaire du Château-d'Eau. — Et viva Verdi !

Car M. Carvalho vient d'avoir la singulière idée de reprendre la Traviata à l'Opéra-Comique. Je dis "singulière ", non par dédain pour la Traviata, car, en dépit des défauts qu'on lui peut reprocher, je trouve que c'est là, au contraire, l'une des œuvres les plus pénétrantes, les plus touchantes et les plus véritablement passionnées du maître italien. Mais il m'ennuie un peu, je l'avoue, de voir le directeur du théâtre Favart continuer à dévoyer son théâtre comme il le fait, mettre tous ses efforts à lutter avec l'Opéra, et poursuivre, à l'Opéra-Comique

même, la mort du genre de l'opéra-comique. M. Carvalho semble ignorer (après tout, il l'ignore peut-être), que la musique française a une histoire et que l'Opéra-Comique possède un répertoire assez vaste, qui a fourni à l'art un certain nombre de chefs-d'œuvre. Or, il me semble que le public serait en droit de lui demander compte de ces chefs-d'œuvre, ou simplement des œuvres fort distinguées qu'il laisse tomber dédaigneusement dans l'oubli, au plus grand dommage de l'art français et de sa juste renommée. Je rougis un peu, je l'avoue, quand je songe à toutes ces merveilles qui restent inconnues de tous, par la négligence, ou l'inertie, ou l'ignorance, ou la mauvaise volonté du directeur d'un théâtre " national " gratifié d'une subvention de 300,000 francs pour le plus grand honneur de la musique française; et j'enrage quand je songe que ces merveilles s'appellent Lodoïska, les Deux Journées, Ariodant, Médée, Euphrosine, Montano et Stéphanie, Aline, Jeannot et Colin, Joconde, l'Epreuve villageoise, l'Amant jaloux, le Petit Chaperon rouge, la Clochette, Marie, le Cheval de bronze, Fiorella, la Fiancée, la Fée aux roses, les Mousquetaires de la reine, le Père Gaillard, le Roi d'Yvetot, les Porcherons, etc., etc. Et je cite au hasard, et il y en aurait dix fois autant à rappeler. et je me demande comment on laisse l'Opéra-Comique trahir ainsi ses devoirs, sa mission, sa raison d'être et tout ce qu'il doit à l'art, au public et à l'Etat qui le subventionne.

Mais j'ai tort sans doute, puisqu'il y a fort longtemps que cela dure, puisque personne n'y trouve à redire et qu'il n'y a pas de raison pour que cela cesse un jour ou l'autre. Aussi bien je n'ai, pour le moment, qu'à vous faire part du bon accueil que le public de la salle Favart a fait non seulement à la Traviata elle-même, mais à ses interprêtes, M<sup>me</sup> Caroline Salla, vraiment touchante et dramatique dans le rôle de Violetta, M. Talazac, un peu lourd, mais bien en voix dans celui d'Alfred, enfin M. Bouvet, très pathétique et très digne dans celui de Germond.

Quant au Trouvère du Château-d'Eau, théâtre où, comme d'habitude, on a entrepris une saison lyrique d'été, ç'a été une véritable surprise et un succès auquel personne ne s'attendait en ces parages perdus. Interprétation très intéressante de la part du ténor, M. Gallois, du soprano, M. Garden, très suffisante de la part du baryton, M. Chauvreau, faible seulement en ce qui concerne le contralto, qui pourtant s'est relevé a la seconde représentation; exécution d'ensemble très sortable en ce qui touche l'orchestre et les chœurs sous la direction d'un chef expérimenté, M. La Chaussée. Bref, on était venu un peu pour rire et pour blaguer, et il s'est trouvé qu'on a pris plaisir et qu'on a applaudi vivement et de bon cœur.

Je n'ai plus que le temps de vous annoncer sommairement une publication superbe, dont je me réserve de vous parler plus au long dans ma prochaine lettre, car elle en vaut la peine. La Voix et le Chant, traité pratique, par J. Faure, tels sont le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, suffisants l'un et l'autre à attirer l'attention. Pour aujourd'hui, je dois me contenter de cette mention, en insistant sur la splendeur de l'édition, qui est véritablement un modèle de bon goût et d'élégante simplicité. Je reviendrai à loisir, dans quinze jours, sur l'ouvrage luimême.

Arthur Poueix.

(Autre correspondance.)

LES PROJETS DE M. LAMOUREUX.

Paris, 14 juin 1886,

Quelques journaux d'ici ayant déjà ébruité la nouvelle des représentations wagnériennes que nous prépare M. Lamoureux pour la saison prochaine, je ne vois pas de raison de ne pas vous en dire, à mon tour, quelques mots.

M. Lamoureux, qui sait fort bien ce qu'il fait et ne procède qu'à coup sûr, montre un goût modéré pour la réclame prématurée; il sait garder ses projets pour lui jusqu'au moment voulu, et seulement quand les conditions matérielles de leur exécution l'obligent à les divulguer. Aussi n'y a-t-il pas très longtemps que les personnes qui l'approchent le plus sont au courant de la nouvelle en question. Mais les pourparlers avec le propriétaire de la salle de l'Eden-Théâtre, M. Plunkett, et la mise à la copie de la partition de Lohengrin ont fait entrer cette affaire dans une phase précise, où elle ne pouvait plus rester cachée.

Je ne suis nullement des confidents de M. Lamoureux qui, du reste, n'en a pas, même parmi ses plus anciens amis et ses collaborateurs attitrés; mais il était clair pour moi que la force des choses amènerait l'éminent chef d'orchestre à concevoir ce plan, à l'exécution duquel on peut être sûr qu'il apportera une intelligence clairvoyante, une rare conscience, une énergie résolue.

Personnellement, il me sera bien permis de me réjouir un peu si les vœux que j'ai souvent exprimés dans cette correspondance sont en train d'être exaucés, si la campagne que j'ai menée ici, depuis quelques années, en faveur des représentations wagnériennes est en passe d'aboutir à un résultat. Il ne faut pas se le dissimuler, et M. Lamoureux l'ignore moins que personne, on ne peut juger les œuvres dramatiques de Wagner qu'à la scène, et la plupart dans les conditions voulues, exigées par l'auteur (disons dans le maximum de ces conditions, car on peut réaliser partout les dispositions spéciales et indispensables du théâtre modèle de Bayreuth, les perfectionner même, j'en suis persuadé, mais on ne peut réaliser partout l'isolement provincial de ce théâtre, son éloignement de la frivolité et de l'agitation troublantes d'une grande ville, avec sa presse, son reportage, sa critique). Les auditions des concerts ne pouvaient donc donner des œuvres de Wagner qu'une idée fort approximative, fausse parfois, surtout s'adressant à des auditeurs prévenus dans le sens hostile ou peu au courant des choses; c'était un pis aller. Les adversaires loyaux de l'art wagnérien, aussi bien que ses amis, doivent donc faire bon accueil à une expérience qui pourra être décisive cette fois et qui permettra au public éclaire de porter un jugement fondé et définitif autant que possible. De plus, le théâtre où seront joués tout d'abord Lohengrin et, probablement, la Walkyrie, n'étant pas subventionné, plaintes, protestations, indignations et criailleries n'auront plus la moindre raison d'être.

Mais faire entendre dans les meilleures conditions de fidélité et de sérénité artistiques les œuvres de Wagner n'est évidemment pas le seul but que poursuit M. Lamoureux; je suis convaincu qu'au fond il réve la reconstitution du Théâtre-Lyrique; si, comme on l'espère, la transformation de l'Eden s'opère en mars 1887, il aura fallu dix-sept ans, malgré les progrès de la musique chez

nous, pour que cette tâche urgente s'acconplit par l'initiative privée. M. Lamoureux aime les tâches difficiles: il aurait pu, comme d'autres que je suis loin de blamer, exploiter des réputations acquises, tirer parti des gens à situations officielles, en un mot, récolter ce qui est semé et ce qui a mûri depuis longtemps par d'autres soins; mais il sait qu'il existe en France, en dehors des instituts et des conservatoires, une phalange de musiciens de tout âge et de tout talent qui demandent à se produire au grand jour, qui sont obligés d'aller chercher à l'étranger des exécutions que leur pays natal leur refuse, qui se sentent faits pour la musique dramatique et ue savent où débuter, qui se consument dans l'inaction et voient leur veine tarir. M. Lamoureux songe à eux, il les trouve intéressants, il se dit que l'avenir est là, sans doute; il laisse à d'autres le soin d'enfoncer les portes ouvertes du passé et du présent, il veut préparer cet avenir, il est prévoyant. Qui pourrait lui en faire un crime et ne pas trouver cette pensée vraiment patriotique? Ccci dit pour les gens qui veulent à toute force faire entrer dans l'affaire ce patriotisme qu'on profane en le mettant à toutes sauces. - Du reste, la question des exécutions wagnériennes et celle de la mise en lumière de la nouvelle génération musicale française se tiennent de près, elles sont même étroitement liées. M. Lamoureux sait aussi que l'influence de Wagner ne peut qu'être féconde sur les esprits ouverts, vigoureux et personnels; elle ne peut nuire qu'aux natures faibles, sans originalité vraie et sans discernement. Mettre Wagner sous le boisseau afin d'obtenir une pépinière de musiciens vraiment puissants, nouveaux et français, c'est comme si les Allemands éloignaient de leurs scènes nos meilleurs dramaturges pour avoir un théâtre nouveau, et interdisaient la lecture de Victor Hugo pour faire surgir les poètes qui leur manquent.

Un signe des temps: le 3 juin a eu lieu, dans la salle de la Société d'encouragement à l'agriculture, une audition de fragments de Parsifal et de la scène finale de la Gætterdæmmerung, chantés par des amateurs, accompagnés par un petit orchestre d'amateurs dirigé par un amateur; il y a eu là des choses excellentes, une Brunchilde superbe, un Parsifal très sûr, un Klingsor et un Amfortas pleins de fougue. Cette audition avait rassemblé un public mondain et artistique de près de trois cents personnes.

Avant de finir, je vous signale la publication d'un ouvrage nouveau, Georges Bizet et son œuvre, avec une lettre-préface de M. Ernest Guiraud, par Charles Pigot (Dentu). C'est le travail le plus complet qui ait paru jusqu'à présent sur le musicien trop tôt enlevé à la France et si justement regretté.

BALTHAZAR CLAES.

### ALLEMAGNE.

### 63° FESTIVAL RHÉNAN.

Cologne, le 15 juin 1886.

Première journée. — Symphonie n° IV en *mi* mineur, de J. Brahms. — Belsazar, oratorio en trois parties, peur solis, chœurs et orchestre, de Hændel.

—La vaste salle du Gürzenich a son aspect des grands jours. Au centre de l'estrade, l'orchestre, composé de 150 musiciens; à droite et à gauche, sur les gradins qui s'étagent, les chanteurs; tout en haut enfin, l'orgue. Ensemble,645 exécutants l Mais, hélas! il ya moins d'empressement que les années précédentes, de la part du public; en constate de terribles vides dans la salle. Est-ce encore la crise?

Mais voici Franz Wüllner au pupitre.

On commence par la symphonie n° 4 de Brahms. On ne pouvait inaugurer plus dignement la solennité. La nouvelle œuvre de Brahms est, à tous les points de vue, digne de ses devancières; comme elles aussi, c'est une éloquente réponse à ceux qui prétendent qu'il n'y a plus à chercher dans le champ exploré par les grands maîtres et que tout a été dit en matière de symphonie.

Le premier numéro (allegro non troppo), dent l'inspiration passionnée est soutenue par un travail orchestral merveil-leusement meuvementé; le troisième (altegro glocoso), cençu dans une nete vielente et primesautière, sont des morceaux auxquels il est impossible de trouver un pendant; c'est absolument neuf d'idées, de forme et de couleur. L'andante : une page magnifique, pleine de poésie et de grandeur. Quant au finale, d'une compréhensien plus difficile celui-là, il est traité en forme de chacenne; c'est, je crois, le premier morceau symphenique de ce genre qui ait été écrit. Je ne puis entrer dans plus de détails; quand J. Dupont, l'éminent directeur des cencerts populaires, fera entendre cette symphonie, ce sera le moment pour vous d'examiner l'œuvre de plus près. Je me borne à noter ici l'impression profende que m'a laissée cette première audition.

L'exécution a été telle qu'on penvait l'attendre d'un pareil orchestre conduit par un tel chef. En somme, grand succès pour l'œuvre et pour les exécutants.

Un mot seulement de l'oratorio de Hændel. L'œuvre renferme de belles pages, notamment quelques chœurs de grande allure,dent l'un a même obtenu les honneurs du bis. Mais, en somme, cela est bien leng, bien menotone et cela reste bien en dessous du Messie, d'Israël en Egypte, etc.

Les chœurs ont été superbes de précision, de justesse et d'accentuation. Quant aux solistes, ils se sont montrés à la hauteur de leur lourde tâche; il faut tirer de pair parmi eux M. Max Mikerey, du théâtre de Munich, un téner à la voix puissante et chaude et un chanteur accompli.

Deuxième journée. — Cantate de Bach (Eine Feste Burg). — Scène d'Orphée de Gluck. — Fragments du premier acte de Parsifat de R. Wagner. — Symphonie avec chœurs, de Beethoven.

L'événement de cette deuxième seirée, est-il besein de le dire ? a été l'exécution des fragments de Parsiful; nen que l'enthousiasme se soit manifesté d'une façon particulière. Mais vons ne pouvez vons imaginer ce qu'on a discuté, ce qu'on s'est pris à partie, avant et après, de wagnériens à antiwagnériens! On se serait cru aux premiers jours de Bavreuth!

Vos lecteurs connaissent l'œuvre peur l'avoir entendue aux concerts populaires; inutile denc d'insister. L'exécution, bien que soignée, ne m'a pas satisfait complètement.

La scène de Gluck, chantée par M<sup>me</sup> Papier, de l'Opéra de Vienne, n'a pas non plus réalisé ce qu'on était en droit d'attendre.

Mais, pour la cantate de Bach et la Neuvième, il faut leuer sans réserve aucune; l'exécutien est parmi les plus belles que j'aie eu l'occasion d'entendre. Le concert s'est terminé au milleu d'evations entheusiastes à l'adresse de Wüllner et de ses collaborateurs.

La troisième journée a été le complément traditionnel des deux précédentes. Outre la symphonie en mi bémol de Mozart, très finement exécutée, nous y avens entendu la scène de la Conjuration du feu de la Walkyrie, chantée par M. Staudigl, une benne basse du théâtre de Carlsruhe, une foule de Lieder et d'airs de cencert, le concerto de piane en mi bémol de Beothoven, joué par Eugène d'Albert; enfin, des fragments d'un Te Deum de Fr. Wüllner, composition intéressante qui a été fort bien accueillie.

En somme, ce festival n'a rien offert de particulièrement attrayant et ne nous a apporté aucune révélation. F.

#### ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MUSICIENS ALLEMANDS

Sondershausen, le 7 juin 1886.

Ce festival a duré quatre jours, du 3 au 6 juin, sous la direction du Hof Kappellmeister Carl Schröder. Abondance excessive de musique, comme l'année dernière; car nous avons écou: é quarante-trois ouvrages de quarante compositeurs différents. Ni les festivals annuels rhénaus, ni les autres ne nous offrent, à beaucoup près, pareille variété dans leurs programmes et un aussi grand nombre de compositions nouvelles. Malheureusement le choix des ouvrages qu'on exécute pendant ces quatre journées n'est pas toujours propre à faire adorer la musique à ceux qui la détesteraient.

D'un autre côté, en se rendant aux Tonkünstler-Versammlungen, on sait d'avance quelles sont les tendances de cettesociété et l'on est franchement prévenu que les compositeurs de la "nouvelle école allemande "y tiennent haut la corde. Félicitons-nous, cependant, et soyons reconnaissants à cette société de ce qu'elle fait pour les auteurs contemporains, car c'est bien la seule et unique société qui s'occupe avant tout des ieunes et des auteurs vivants.

Voulant rendre un nouvel hommage au vieux maître que Paris et Londres viennent d'acclamer à la veille de sa 76° année, l'Allgemeiner Dentsche Musikverein avait tenu à ce que le festival füt surtout un festival Liszt. Un oratorio (Christus), quatre poèmes symphoniques, sa Danse macabre, différents ouvrages pour piano et des Lieder de Liszt figuraient donc au programme.

Bien que souffrant d'une ophtalmie naissante et d'un commencement d'hydropisie, Lisat a tenn à assister non seulement à tous les concerts, du commencement à la fin, mais aussi à toutes les répétitions. Avec cette force de caractère qui n'appartient qu'à lui, avec cette incomparable vigueur qui le caractérise, il a vaincu la souffrance et a eu un mot aimable pour tous, une poignée de main pour ceux qu'il tenait à distinguer, toujours gracieux, souriant, spirituel et charmant, et continuant à s'enguirlander d'une pléiade de jolies femmes, auxquelles il ne cessait de distribuer les phrases les plus gracieuses.

Quel merveilleux pays que l'Allemagne sous le rapport musical! C'est une chose extraordinaire que dans une aussi petite ville que Sondershausen, comptant à peine 7,000 habitants, il y ait un orchestre pareil, un Kapellmeister de la valeur de Carl Schröder et des musiciens en nombre suffisant pour organiser un festival tel que celui-ci, dont le programme tout entier a été supérieurement exécuté. Je ne sache aucun autre pays où cela soit possible.

En fait de solistes, Sondershausen nous a offert les noms les plus célèbres de l'Allemagne; comme chanteurs: M<sup>10</sup> Marianne Brandt, la remarquable interprète des œuvres wagnériennes, Carl Hill, l'excellent baryton de Meiningen; comme instrumentistes: les pianistes d'Albert, Friedheim, Siloti, le violoniste Halir et le violoncelliste Julius Klengel.

Le premier concert (3 juin) était une matinée de musique de chambre domnée à l'Hôtel Minch. Il a commencé par un quatuor pour instruments à cordes de Metzdorf (compositeur résidant à Hanovre), joné par le quatuor de Sondershausen. MM. Grunberg, Bullerjahn, Martin et Bieler. Metzdorf est un nussicien d'un incontestable mérite, mais son quatuor est un ouvrage tourmenté, où la forme traditionnelle, dont on n'a pas le droit de se départir quand on écrit de la musique de chambre, fait absolument défaut. Le trio du Scherzo a une certaine originalité de rythme; il est houreusement trouvé.

Mais ce quatuor est une œuvre remarquable auprès de la ballade d'Adolphe Ruthard, de Genève, le nº 4 du programme, joué par le même quatuor. Cette ballade est d'un ennui désespérant d'un bout à l'autre. Je ne dirai pas grand'chose du nº 2 du programme et pour cause; les trois premiers Lieder sont du compositeur qui a l'honneur de signer cet article le 4º Lied est de Wüllner et ne m'a semblé ni meilleur, ni moins bien fait que des centaines de Lieder que nous connaissons. Mile Hedwig Sicca, une des meilleures élèves actuelles de Stockhausen à Francfort, a chanté ces quatre mélodies avec un sentiment exquis, et c'est à elle seule que nous devons le succès qu'elles ont obtenu. Je glisse sur les variations de Scharwenka, fort médiocrement jouées par Mile Jeppe, pianiste de Schwerin. J'aime mieux vous parler des deux Lieder du docteur Langhans, bien connu comme écrivain et critique musical. Fort bien chantés par M. Gunzburger, ces deux Lieder ont fait un plaisir extrème. Le second surtout, Harzreise (sur le poème de Gæthe), est fort intéressant. Le violoniste Struss, de Berlin, artiste très distingué, a joué, avec un adagio insignifiant de sa composition, un scherzo ravissant d'Albert Becker, de Berlin, un Perpetuum mobile à grandissime effet à signaler à tous les violonistes de talent. Comme 7º numéro du programme et pendant un orage épouvantable, hélas! MM. Rehberg, Struss et Klengel ont joué dans la perfection le trio en fa majeur de Bargiel, qui avec le concerto de Brahms, les variations de Nicodé et le quintette d'Urspruch, est ce que nous avons entendu de plus remarquable à ce festival. La matinée s'est terminée par cinq Lieder pour soprano, contralto, ténor et basse d'Henri Hofmann, fort bien chantés par Mmes Enter, Sicca, Miles Trantermann et Gunzbürger. C'est une composition d'une fraîcheur extrême, remplie de poésie, et elle a été très chaleureusement accueillie.

Le second concert a eu lieu le soir au théâtre et était entièrement consacré aux œuvres de Liszt. Nous v avons entendu quatre poèmes symphoniques: Idéale, Hamlet, Ce que l'on entend sur la montagne et Huhnerschlacht, quatre œuvres des plus remarquables, exécutées dans la perfection par cet admirable orchestre sous la direction magistrale de Schröder, qui a dirigé toute la partie orchestrale du festival sans partition. M. Siloti a transporté le public en jouant d'une façon superbe la Danse macabre (paraphrase sur le Dies ira, pour piano et orchestre, un ouvrage des plus intéressants; on l'a rappelé trois fois. Marianne Brandt a chanté avec un beau style et un grand art de diction et d'expression trois Lieder du maître de Weimar. C'est elle qui a eu avec Siloti et le pianiste Friedheim (dans une ballade et une rhapsodie), les honneurs de ce concert. Mile Breidenstein et M. Dierich se sont fait applaudir aussi en interprétant des mélodies de Liszt. Friedheim non content d'être un pianiste de premier ordre, a eu la témérité de vouloir se poser aussi comme chef d'orchestre, et ceci après M. Schröder. La tentative ne lui a guère réussi. Il avait trouvé le moyen, en outre, de déranger quatre esquisses hongroises de Liszt, en les orchestrant.

Je finis pour aujourd'hui en réservant les autres détails pour une prochaine lettre. EDOUARD DE HARTOG.

### SUISSE

### LA « MISSA SOLEMNIS » DE BEETHOVEN, A BALE.

Bàle, 26 mai 1886.

Nous avons eu ici, dimanche dernier, une vraiment belle exécution de la grande Messe en ré de Beethoven. Il faut dire que la même œuvre avait été donnée déjà en 1884 par notre excellent Gesangeerein; mais cette première audition était un essai, une répétition, si vous voulez, assez imparfaite, en somme une préparation à l'audition de cette année, qui, cette fois, n'a pas laissé grand'chose à désirer. Les clanteurs ent affaire là-dedans à un style vocal tendu et fatigant; les

parties se tiennent souvent dans les registres élevés ; il y faut des poumons d'abord, beaucoup d'élan et d'enthousiasme ensuite; il semble parfois que Beethoven ait écrit sa musique pour des bouches de titans et des âmes d'archanges. Nous retrouvons là ce rève d'une humanité affranchie et grandie qui hantait le maître en cette période dernière, et qui se manifeste si glorieusement dans la Neuvième symphonie. Cette intéressante parenté des deux œuvres éclate surtout dans l'Agnus Dei de la Messe. Je sais des gens qui trouvent aussi, dans certains passages, un rapport de musique et de sentiment avec quelques parties du Parsifal de Wagner. Rien d'étonnant à cela, Quoi qu'il en soit, l'accent dominant de cette œuvre à part, écrite sur un texte liturgique assez élastique et favorable aux grandes lignes, est un accent très humain, fier et tendre tour à tour, et s'élevant par instants à l'expression la plus dithyrambique de la joie.

Cette année donc, la difficulté vocale dont je parlais, la principale. a été vaillamment surmontée. Le quatuor des solistes, avec la solide basse de Stange, été excellent; c'était nécessaire, vu le rôle important que joue ce quatuor, et l'intérét original de son emploi alterné ou simultané avec le chœur. Notre intelligent et dévoué chef d'orchestre Volkland s'est dépensé avec l'ardeur qu'il apporte à toute belle et

difficile entreprise.

Je n'ai pas à vous décrire le cadre, vous le connaissez; c'est toujours le beau cloître dominant le Rhin, toujours glauque et superbe, et les mêmes silhouttes orientales des cignes. La cathédrale a eu sa façade réparée, mais à l'intérieur, c'est toujours la même estrade ornée de feuillages, s'étagcant, adossée à la paroi, au-dessous de la tribune du grand orgue. Cet ensemble est très favorable à la Stimmung (1) (comme disent les Allemands, nécessaire pour bien entrer dans l'intelligence de la composition.

Le Gesaugverein a déjà donné (il y a quatre ans) la Messe en si mineur de Jean Sebastien Bach, puis la Neuvième symphonie de Beethoven, l'an dernier la Passion selon caint Mathieu de Bach, la Fête d'Alexandre d'Hændel. Le succès qui a accueilli cette série d'exécntions nous permet de persévérer dans cette voie avec plus d'ardeur que jamais. Parmi les œuvres qui ont chance d'être données la prochaine fois, je peux citer l'Oratorio de Noêt de Bach et l'Israèl en Egypte de Hændel. L'année prochaine, si rien ne s'y oppose et si vos lecteurs veulent bien toujours s'y intéresser, je vous tiendrai au courant des faits et gestes du Gesangverein de Bâle...

### 

Nouvelles de Londres;

L'opéra en trois actes de Francis Hueffer pour les paroles et A.C. Mackenzie pour la musique, a obtenu un très vif succès le soir de la première, mardi dernier, à Drury-Lane. Le sujet est tiré de l'histoire provençale, et l'auteur de la musique y a habilement intercalé de vieux airs provençaux. M. Mackenzie est un compositeur de grand avenir. Une certaine inexpérience trahit sa jeunesse. C'est son premier ouvrage scénique. Il y a des longueurs, mais beaucoup de talent et une science musicale et orchestrale qui ne sont point à dédaigner, L'œuvre se maintiendra-t-elle au répertoire? C'est une autre affaire. En tout cas, c'est une tentative des plus intéressantes et l'honneur en revient tout particulièrement à l'impresario Carl Rosa, qui, après avoir le premier tenté en Angleterre le théâtre wagnérien, fait actuellement d'énergiques et louables efforts en faveur de la jeune école britanmque, dont les débuts commencent de la façon la plus bril-

A Covent Garden de vieux opéras avec des chanteurs nouveaux attirent médiocrement le public. Nous avons eu cette semaine trois débuts; celui de M<sup>10</sup> Teodorini, dans la Valentine des *Huguenots*; M<sup>10</sup> Scalchi, dans le rôle du page, et M<sup>10</sup> Valda, dans le page du *Ballo in màschera*. Bonne moyenne. Il n'y a que le ténor Gayarre qui ait fait une impression réelle et profonde.

Antoine Rubinstein vient de terminer ses piano recitals qui ont obtenu un succès sans précédent. Le Times, en journal pratique (business is business), fait le compte de ce que ses tournees en Europe ont rapporté à l'illustre pianiste-compositeur. Il ne les évalue pas à moins de 500,000 francs, gagnés en quatre mois environ. Sur 500,000 fr., Rubinstein a abandonné 200,000 fr. en libéralités aux artistes et en dons à des institutions musicales. Le génie chez lui s'allie à la noblesse du sentiment.

Les concerts de Richter, à S'-James Hall, attirent beaucoup de monde, surtout les séances consacrées à Wagner. Au dernier concert, Richter a fait exécuter le 2º acte de Tristan, avec partie du 3º acte de Siegfrieit (duo d'amour). Grand succès pour Mª® Matten (Iseult), pour le ténor Gudehus (Tristan) et pour le baryton Henschel (le roi Marke).

Dans les cercles mondains, le grand évenement de la semaine a été le mariage de M<sup>me</sup> Patti avec le ténor Nicolini

Le préjugé qui consiste à dénier toute disposition musicale aux Anglais commence à être battu fortement en brêche. En ces dernières années, l'école anglaise s'est manifestée sur le continent, non seulement par ses instrumentistes et ses chanteurs, qui ne le cèdent à cenx d'aucun pays, mais encore par ses compositeurs, qui commencent à faire leur trouée. L'année dernière, les théâtres allemands jouaient non saus succès la Esmeralda, de M. Goring Thomas. Voici que l'opérette britannique vient de prendre solidement pied à Berlin, grâce au Mikado ou une journée à Titipu, la légendaire opérette de Sullivan et Gilbert. (l'a été un très grand succès, et les journaux de musique lovent autant la pièce que la musique, en se félicitant d'entendre enfin une opérette sans valse. Est-ce que le genre viennois finirait par lasser même les Allemands?

Grand succès au théatre Carcano, à Milan, pour un opéracomique, Flora mirabilis, d'un compositeur d'origine hellénique, M. Samara. Serait-ce le signal du réveil de la musique greçque?

Quoi qu'il en soit, le grand succès que signalent les journaux de Milan nous paraît de mauvais aloi, car quelques jours avant la première de Flora mirabilis, la Mireille, de Gounod, faisait un fiasco. Ce qui ne prouve pas précisément en faveur du goût musical des habitués du Carcano.

De Ratisbonae, on signale le succès d'un opéra en 3 actes dont le titre est *Palestrina*. Le texte et la musique sont du compositeur M. E. Sachs. Le sujet est emprunté à l'histoire de la rivalité entre les écoles de Palestrina et de Goudimel.

On assure que Joachim est dès à présent engagé pour une tournée de concerts en France au mois de janvier de l'année prochaine. Le célèbre violoniste se ferait de nouveau entendre à Paris, aux concerts Colonne.

Les journaux de musique allemands assurent que Talazac, le ténor bien connu de l'Opéra-Comique de Paris, se propose de faire, la saison prochaine, une tournée en Allemagne. Il aurait des engagements pour les principales scènes germaniques.

Encore un théâtre détruit par le feu; il s'agit du théâtre de Bochum,qui est devenu,le 15 mai dernier,la proie des flammes. En moins d'une heure, tout le bâtiment, qui était de construction moderne, a été dévoré. Tout a été détruit.

<sup>(1)</sup> Disposition de l'âme à goûter une œuvre d'art; accord préalable... Le mot est difficile à traduire sans périphrases.

Le pianiste de Kontski, l'anteur du Réveil du lion. une des joyeusetés de la littérature du piano, vient de s'engager dans la composition dramatique.On a récemment exécuté de lui, à New-York, un opéra-comique intitulé : le Sultan de Zanzibar. Cela n'a pas réussi.

M<sup>me</sup> Rosa Papier n'ayant pu obtenir de l'intendance générale des théâtres de Vienne l'autorisation de prendre part aux représentations de Bayreuth, elle sera remplacée dans le rôle de Brangaine par M<sup>me</sup> Angelina Luger, du théâtre de Francfort.

MM. Raoul Pugno et Clément Lippacher ont été choisis, paraît-il, pour écrire la musique de Viviane, le ballet-féerie de M. Gondinet qui sera représenté, l'hiver prochain, à l'Eden-Théâtre.

On annonce de Bologne que c'est le pianiste-compositeur Martucci qui a recueilli la succession de M. Mancinelli comme directeur du Lycée musical de Bologne.

Où s'arrêteront les prétentions des chanteurs!

Il divo Masini, le ténor dont Paris n'a pas voulu, vient de signer un contrat pour les représentations extraordinaires qui auront lieu à Gênes, à l'occasion de l'inauguration du monument de Victor Emmanuel.

Le Trovatore nous apprend qu'il touchera 6,000 francs par soirée!

N'est-ce pas de la folie?

Il paraît que l'empereur d'Allemagne s'est rendu acquéreur. au prix de 25,000 francs, du manuscrit original de la Wacht am Rhein, qui était la propriété jusqu'à présent d'un garde forestier de Burgdorf.

## VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 18 juin 1821, à Berlin (Théâtre royal), der Freischütz de Carl Maria von Weber.

Le 18 juin 1815 et le 18 juin 1821, une double date mémorable dans l'histoire d'un peuple ; la victoire de Waterloo et la première représentation du Freischütz. Nous n'avons à parler ici que de l'œuvre de Weber. On sait le glorieux accueil que les Berlinois lui firent dès son apparition. L'art se spécialisait, il correspondait à une époque donnée, à un ensemble de passions vives ; il était plus national, en un mot, que chez la plupart des maîtres. Aussi, les Allemands, et surtout les Allemands qui appartenaient à la forte génération de 1813, furent-ils ravis. " Il est difficile, en cherchant dans l'ancienne et la nouvelle école, dit Berlioz, de trouver une partition aussi irréprochable de tout point que celle du Freischütz: aussi constamment intéressante d'un bout à l'autre ; dont la mélodie ait plus de fraîcheur dans les formes diverses qu'il lui plaît de revêtir; dont les rythmes soient plus saisissants, les inventions harmoniques plus nombreuses, plus saillantes, et l'emploi des masses de voix et d'instruments plus énergique sans efforts, plus suave sans afféterie.»

- Le 19 juin 1846, à Londres, concert d'adieu d'Ignace Moschelès. - Il aborda pour la première fois l'Angleterre en 1821, il y reparut les années suivantes. Ce fut en 1826 qu'il se fixa à Londres, où, pendant dix ans, il fut le professeur le plus recherché. En dirigeant les concerts de la Société philharmonique, il contribua pour une large part à naturaliser l'école allemande dans ce pays. Ce fut son disciple et ami Mendelssohn qui le décida à rentrer dans sa patrie et à prendre avec lui la direction du Conservatoire de Leipzig. Au nombre de ses élèves les plus brillants il faut citer Louis Brassin.

Ignace Moschelès, né à Prague le 30 mai 1794, est mort à Leipzig le 10 mars 1870. Il visita la Belgique, pour la première fois, en 1820, donna un concert à Bruxelles le 14 décembre de la même année et on l'y revit pendant l'été de 1858, assistant aux concerts du Conservatoire, et comme membre du jury, appelé à juger les classes de Mme Plevel et d'Auguste Dupont.

De Bruxelles, Moschelès se rendit à Huy, et là aussi il fit partie du jury d'un concours de chant ouvert par la Société d'Amateurs de cette ville. M. Adolphe Samuel, dans le Guide musical du 2 septembre 1858, rendit compte de la solennité, et, à propos d'une soirée chez M. Eugène Godin où Moschelès se fit entendre, l'enthousiasme ultra-lyrique de l'écrivain se traduisit par ces paroles: "O grands virtuoses modernes! grands faiseurs de petites choses, vrais Boscos de la musique! que vous nous inspirez de commisération en ce moment! L'illustre artiste nous révélait votre néant dans ce sublime langage dont le génie seul possède le secret, mais qu'il ne vous est point donné de comprendre, car vous avez fait fausse route et vous ne vous en doutez même pas. "

- Le 20 juin 1882, à Londres (Drury-Lane, par une troupe allemande) Tristan et Isolde de Richard Wagner. - L'excellent orchestre de Richter, uniquement composé de vrais artistes, et les chanteurs, tous musiciens de premier ordre, pieusement dévoués à Richard Wagner, constituérent un ensemble imposant. Ces chanteurs étaient : M<sup>mo</sup> Rosa Sucher (Iseult), Winkelmann (Tristan), Gura (Kurwenal), Krauss (le roi Marke), Mme Malten (Brangæne).

 Le 21 juin 1818, à Cobourg, naissance d'Ernest II, Auguste-Charles-Jean-Léopold-Alexandre-Edouard, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha. — Elève de Reissiger, il a composé quatre opéras qui ont été joués sur plusieurs scènes allemandes, deux ont été traduits, Casilda, pour le théâtre de la Monnaie à Bruxelles (14 avril 1852), et Sainte Claire, pour l'Opéra de Paris (27 septembre 1855).

L'influence du duc de Saxe-Cobourg, en ce temps-là, s'exerçait un peu partout; en Belgique par sa parenté avec le roi des Belges, son oncle; en France, par les bons rapports qui existaient alors avec l'Angleterre, la reine Victoria étant la belle-sœur de l'anteur de Sainte Claire. Aussi disait-on à Paris que la pièce avait été montée par ordre, que les chanteurs avaient chanté par ordre, que tout le monde officiel, sous l'œil de l'empereur, avait applaudi par ordre et que la presse avait loué par ordre.

Les circonstances n'étant plus aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1852 et 1855. Son Altesse cobourgienne ne livre plus une note de sa musique au public. Déjà, en Allemagne, un génie nouveau dispersaît devant lui toutes les Casilda. toutes les autres Santa-Chiara de même farine.

 Le 22 juin 1785, à Louvain, décès de Matthias Vander Gheyn, à l'âge de 64 ans. Il était né à Tirlemont, le 7 avril 1721. - M. le chevalier Xavier Van Elewyck, a publié sur cet artiste remarquable une notice ayant pour titre: Matthias Vanden Gheyn, le plus grand organiste et carillonneur belge du 18° siècle, et les célèbres fondeurs de cloches de ce nom depuis 1450 jusqu'à nos jours. Paris, Lethielieux, 1862, in-8°. Le même écrivain a publié un choix de compositions de ce maître: Matthias Vanden Gheyn, le plus grand grandiste belge du XVIIIº siècle, recueil de productions légères pour piano ou pour orgue, publié par Xavier Van Elewyck: Bruxelles, Schott, in 4°. Enfin, M. Van Elewyck a consacré à M. Vanden Gheyn tout le premier volume de sa belle Collection d'œuvres composées par d'anciens et de célèbres clavecinistes flamands; Bruxelles, Schott,in-fo; ce volume contient six suites de pièces de clavecin, op. 3, six Divetimenti pour le même instruggent, deux préludes pour orgue et deux préludes pour carillen. 7 : 1

M. Ant. Marmontel a place Matthias Vanden Gheyn dans son velume : Symphonistes et Virtuoses (Paris, Heugel, 1880, p. 106). Cette étude a été reproduite par le Guide musicat (1er et 8 avril 1880).

 Le 23 juin 1837, à Paris (Opéra-Comique), l'An Mil, un acte d'Albert Grisar. - Le poème inspira médiocrement le compositeur, et il en résulta peur lui et ses collaborateurs (Mélesville et Paul Foucher) un demi-échec (ART. Pougin, Albert Grisar, étude artistique ; Paris, Hachette, 1870, p. 46.)

- Le 24 juin 1836, à Aix-la Chapelle, naissance de Louis Brassin. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 17 mai 1884. -Peu d'artistes, à Bruxelles comme à Saint-Pétersbourg, ont laissé une trace aussi profonde de leur double talent de professeur et de virtuose. (Voir Eph. Guide mus., 7 mai 1886.)

- Le 25 juin 1846, à Leipzig (Gewandhaus), concert dirigé par Mendelssohn, en l'honneur de Spohr. - Le vieux maître était présent. On n'y exécuta que de sa musique: 1. Ouverture de Faust; 2. Un air de Jessonda; 3. Concerto de violon joué par Joachim, son élève, alors âgé de 15 ans; 4. Des airs avec des accompagnements pour clarinette; 5. Die Weihe der Tone. - Pour l'exécution de ces deux derniers merceaux, Mendelssohn passa le bâten de chef d'orchestre à Spohr.

 Le 26 juin 1836, à Choisy-le-Rei, décès de Claude-Joseph Rouget de Lisle, à l'âge de 76 ans. -- " Le père Rouget ", ainsi on l'appelait dans les derniers temps de sa vie. était un petit vieux, rangé, méticuleux, méthodique. Il avait un soin parfait de sa personne, prenait tous les jours son bain, changeait de chemise, se parfumait et se rasait. Chauve à l'excès. il pertait une perruque coupée ras. Toujours correct, en redingete boutennée. Sa seule distraction était d'aller faire une partie de tric-trac chez un général de ses amis.

Béranger avait pour lui une vive admiration, Un soir, il l'embrassa en lui disant : "Eh bien! mon cher Rouget, je l'ai entendue aujourd'hui, dans la rue, votre Marseillaise; c'est admirable! "Rouget haussait les épaules et s'écriait : "Bah! laissez-moi donc tranquille avec cette bêtise. J'ai fait ca

comme j'aurais fait autre chose. "

O poésie! Décidément les héros doivent mourir jeunes. Koerner, tué à la bataille de Leipzig, est parti à temps ; le bronze que l'on voit à Dresde est ressemblant; on ne peut se figurer Koerner en perruque, devenu conseiller de quelque chose dans une ville saxonne. Mais, à côté de la statue inaugurée à Choisy-le-Roi, en 1883, on voit le benhomme Rouget, un petit vieux bien propre, faisant sa partie de tric-trac chez un voisin. (Veir Ephém. Guide mus., 7 mai 1886).

- Le 27 juin 1778, à Paris (Comédie-Italienne), le Jugement de Midas, trois actes de Grétry. - Le mérite de la nouvelle partition, assurément l'une des plus originales de Grétry, fut contesté à la cour. La ville la reçut favorablement, ce qui

inspira à Voltaire le quatrain si connu:

La cour a dénigré tes chants, Dont Paris a dit des merveilles. Grétry, les oreilles des grands Sont souvent de grandes oreilles.

(Voir Gretry, par J.-B. Ronge, p. 10.)

- Le 28 juin 1845, à Bruxelles, décès de Charles-Auguste Lis. - Au temps de la romance sentimentale, Portrait charmant. Portrait de mon amie et Fleuve du Tage ont fait connaître le nom du compositeur-amateur dans nos salons à la mode, où la guitare régnait en seuveraine. C'est à peine si aujourd'hui il en reste le moindre souveuir.

Lis, un modeste employé du ministère des finances, avait

vu le jour à Bruxelles le 1er juillet 1784.

- Le 29 juin 1846, à Paris (Opéra-Comique), Zémire et Azor, de Grétry. - Reprise pour le premier début du ténor Jourdan, celui-là même qui a laissé de si bons souvenirs à Bruxelles. Adolphe Adam fut traité de " profanateur ", dans

plusieurs écrits, pour avoir remanié la partition. A la dernière reprise (15 septembre 1862), Grétry reconquit l'intégrité primitive de son œuvre, pure cette fois de tout alliage Warot, un autre de nos anciens ténors, v obtint grand succès

La date de naissance de Zémire et Azor est du 16 décembre 1771, un fort bel âge que cent et quinze ans!

Le 30 juin 1825, à Houdain (Pas-de-Calais), naissance de Florimond Ronger, dit Hervé. - Organiste, compositeur, acteur, chanteur, danseur, ce singulier artiste a abordé tous les genres et il a réussi à peu près dans tous, par l'excentrique originalité de son talent. Son succès le plus personnel et le plus retentissant a été l'Œil crevé, une insânité musicale, s'il

- Le 1er juillet 1859, à Halle (Saxe), inauguration de la statue élevée à Frédéric-Georges Hændel. - Le grand compositeur est représenté dans le costume du temps : habit à la française, culotte et bas de soie avec souliers à boucles. Sa tête puissante est ornée d'une vaste perruque à marteaux; la main gauche porte sur la hanche à la hauteur de la garde de l'épée; la droite repose sur un pupitre qui supporte la partition ouverte du Messie. - Sur une des faces du piédestal le nom de Handel; sur la face opposée, cette inscription en lettres d'or: Erigé par ses amis d'Allemagne et d'Angleterre.

#### Market and and the first of the Nécrologie.

Sont décédés:

A Paris, à l'âge de 47 ans, Jules-Emile Petit, basse chan-tante, successivement au Théâtre-Lyrique (1861), à Londres, à Bruxelles, puis, ayant quitté la scène, reprenant son premier état de sculpteur et donnant, en dernier lieu, des leçons de chant.

 A Novare, M<sup>me</sup> Carlotta Mongini-Stecchi, cantatrice italienne.

- A Marseille, Xavier Hus, maître de ballet, le descendant

d'une longue dynastie de danseurs célèbres. — A Paris, à l'âge de 28 ans, M<sup>lie</sup> Marie Beulanger, violo-niste de beaucoup de talent.

— A Paris, le 3 juin, à l'âge de 61 ans, Ernest David, musi-cographe, auteur, entre autres, de deux ouvrages sur J. S. Bach et G. F. Hændel. (Notice, suppl. Pougin-Fétis, t. I, p. 241.)

## MUSICIENS

EN L'ANNÉE 1886

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix: 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41, Montagne de la Cour BRUXELLES

4, MARCHE-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventenr breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René Devleeschouwer, organisateur d'auditions musicales 95, rue des Deux-Églises, Bruxelles,



SOMMAIRE. — Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel (suite). — Bruxelles et province. — Etranger: Paris, lettre de Balthazar Claes; le Grand Pardon de Livon, par G. V. — Sondorshausen: Réunion de PAssociation générale des musiciens allemands, par E. de Hartog. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrologie.

## CHARLES-MARIE VON WEBER

(Suite. - Voir les numéros 22 et 23.)

 $\Pi$ 

Le bon vin ne fut pas seulement pour Weber ce sentiment de paix qu'une union digne apporte; il lui dut la création du meilleur de ses ouvrages. C'est vers cette époque qu'il composa le Freischütz, bien que cet opéra célèbre n'ait été terminé qu'en 1820. Les premières années de son mariage marquèrent l'apogée de sa gloire et de sa fécondité. Sa bien-aimée Caroline était elle-même une excellente musicienne, une cantatrice distinguée. Comme Mme Schumann, elle inspirait, secondait son mari en exécutant devant lui ses compositions. C'est une grande bonne fortune pour un maître d'avoir si près de son cœur, si attentive à sa pensée, une interprète toujours à ses ordres. Lors même qu'elle ne jouait pas ses œuvres, c'était beaucoup d'être compris. Aussi Weber a-t-il dédié à sa femme le plus délicieux de ses ouvrages, cette Invitation à la valse, qui est restée si populaire. Après une maladie pendant laquelle M Weber l'avait tendrement soignée, il avait écrit l'Invitation dans un moment de bonheur et de reconnaissance. C'est également en 1820 qu'il donna la Fiancée du chasseur. Non seulement ses facultés créatrices, mais son talent d'executant eut alors comme une effervescence : son jeu devint merveilleux, et, dans ce temps de grands pianistes, il fut certainement un des trois on quatre plus grands.

M. Julius Benedict raconte à peu près ainsi la journée du 18 juin 1821, où le Freischütz devait être représenté pour la première fois sur le théatre de Berlin. La veille, Weber, en rentrant chez lui, avait trouvé sa femme en larmes: elle venait d'apprendre qu'une cabale avait été organisée par Spontini pour faire tomber la pièce. Les élèves consternés du maître l'entouraient. Calme et fort, celui-ci embrassa sa chère Lina et, s'asseyant au piano, se mit à composer avec autant de tranquillité que si sa fortune d'artiste et sa renommée n'eussent pas été intéressées dans la journée du lendemain. Cela dura plusieurs heures; jamais poème musical ne ravit à ce point des oreilles humaines. En voici les principales lignes, telles que Weber les expliqua lui-même à ses auditeurs:

"La dame est dans sa tour; ses regards sont perdus dans l'space. Son chevalier est dépuis de longues années en Terresainte: le reverrat-telle jamais? En vain elle prie, en vain elle pleure! Une vision terrible est devant ses yenx! Son chevalier git sur un champ de bataille; sa vie s'écoule avec son sang! Elle tombe inanimée. Quel est ce bruit qui la réveille? Ce tumulte? ce cliquetis d'armes? Ce sont les chevaliers croisés qui reviennent, c'est le maître de son œur qui entre! Elle tombe dans ses bras! Amour triomphe! Les acclamations du peuple et la nature entière s'associent à son bonheur! "

Voilà ce que Weber avait rêvé à son piano, et l'admirable concerto en lα mineur était créé!

Le soleil du 18 juin se leva. Depuis le Fidelio de Beethoven, l'Allemagne n'avait rien produit d'aussi grand que l'opéra du Freischütz. Weber, un court bâton à la main, indiquait par des nuances délicates les moindres intentions de l'ouvrage. L'orchestre de Berlin, parfaitement discipliné, lui obéissait comme un mécanisme. L'effet de contraste entre le calme de l'ouverture et le scenario fut merveilleux. Le feu de l'allegro, le charme de cette divine mélodie qu'on n'oublie plus quand on l'a une fois entendue, l'irrésistible crescendo de la fin, tout cela fut religieusement rendu par l'orchestre berlinois, au milieu d'une foule attentive. Toute l'aristocratie était là. Les croix de fer formaient une armée. On remarquait William Beer (le frère de Meyerbeer), Henri Heine, le jeune Félix Mendelssohn: un auditoire compétent; les étudiants étaient en nombre, ce qui voulait dire la jeune

Allemagne, l'Allemagne de l'avenir. " Je n'oublierai jamais, dit sir Julius Benedict, le silence ému dans lequel fut écoutée l'ouverture, ni la tempête d'applaudissements qui suivit. Le maître saluait, saluait, saluait sans fin; les acclamations ne finissaient pas. Il fallut recommencer, et, cette seconde fois, l'exécution, plus ferme, fut plus parfaite encore que la première.

A bien peu de temps de là, le pauvre Weber, assis devant sa table, écrivait son testament. Il se sentait malade, il avait de sa fin prématurée cette conscience intermittente et fugitive qu'ont ordinairement les poitrinaires. Dans ce document touchant par lequel il laissait à sa femme tout son faible pécule, il suppliait ses frères de n'exercer aucun recours contre elle dans le cas où la loi leur donnerait droit de le faire. Le succès inouï du Freischütz, qui fut en une année monté dans tous les grands théâtres de l'Allemagne, apporta au foyer du maître un peu d'aisance et de sécurité. Bientôt des offres lui arrivèrent d'Angleterre par l'intermédiaire de Kemble, pour aller surveiller lui-même, au théâtre de Covent-Garden, l'exécution de sa belle œuvre Obéron. Ce fut alors que Weber montra ce qu'il était, ce qu'il valait, sous le double rapport du cœur et du courage. Avant de répondre à Kemble, il fit appeler le docteur Hedenus, son médecin et son ami, et il lui expliqua sa situation: " J'ai fort peu d'argent, lui dit-il, à laisser à ma femme et à mes enfants (en effet, les dettes de son père avaient absorbé presque tous ses gains); une occasion m'est offerte d'en gagner davantage. Pensez-vous que je puisse supporter la fatigue d'un voyage en Angleterre? " Hedenus répondit avec franchise : " N'y songez pas; si vous cessez tout travail, si vous partez pour l'Italie et y passez un an dans un repos absolu, vous pouvez vivre cinq ou six ans encore; autrement... -En bien! autrement, quoi? dit Weber. - Autrement, c'est une affaire de quelques mois, de quelques semaines peut-être..., Weber répondit tranquillement: " Que la volonté de Dieu soit faite! Puisque je ne puis vivre au delà de quelques années, à quoi servirait à ma femme et à mes enfants que je traînasse une existence inutile? Essayons de gagner d'un coup, en allant en Angleterre, ce qui est nécessaire à leur assurer du pain! " La négociation fut suivie; au mois de novembre 1825, le maître était à Londres, entouré d'amis, mais mourant. Sa femme, récemment accouchée et mère d'un autre jeune enfant, n'avait pu l'accompagner. L'hiver est d'une tristesse lugubre sur les bords de la Tamise, et le pauvre Weber confiait à son Journal ses pénibles impressions :

" Quel temps! C'est à se tirer un coup de pistolet dans la tête! Un brouillard jaune, si épais, qu'il me faut allumer une bougie dans ma chambre en plein jour! Le soleil n'a pas de rayons, et son disque rouge fait l'effet d'une tache de sang dans une mer de boue.

L'hiver se passa d'une façon conforme à ses prévisions: beaucoup de succès, d'ovations, d'hospitalité;

un peu d'argent, et de grandes souffrances. Mais, au mois de mai, la maladie prit un caractère si alarmant que son médecin ordinaire réclama une consultation. Ce fut justement à ce moment, comme il arrive presque toujours, que l'espérance se ranima dans son cœur. La main bienfaisante de Dieu tira un voile sur ses yeux, et, le 2 juin, il écrivait à sa femme une lettre qui fut la dernière et dans laquelle il lui exprimait l'espoir de la revoir dans peu de jours. Sir Julius Benedict a pu, grâce à l'estime de M<sup>m\*</sup> Weber, lire cette lettre précieuse à laquelle la mort prête pour nous tant de mélancolie et obtenir l'autorisation de la publier.

" Quelle joie, ma chère femme, m'a donnée votre lettre du 22 mai! Vous étes tous en bonne santé! Pour moi, je suis malheureusement encore bien faible et bien souffrant. Mon Dieu, comme je voudrais être déjà parti pour l'Allemagne! Mon dernier concert n'a pas trop mal réussi: 100 liv. st. de bénéfice: c'est peu pour l'Angleterre; c'est beaucoup chez nons. Je voudrais bien que la journée de lundi fût passée! " (Ce lundi ne vint pas pour lui.) " On donnera le Freischütz, et je devrai y être. Dieu me prêtera la force s'il le faut! J'ai en ce moment un grand emplâtre sur la poitrine dont le but est de me délivrer de cette insupportable oppression. Vous n'êtes pas abandonnée, me dites-vous ; nos amis viennent vous voir. J'espère vous apporter de l'argent à mon retour et vous bien soigner, ma chère femme. Cette lettre ne demande pas de réponse : n'est-ce pas joli d'écrire une lettre qui sera la dernière et de pouvoir dire : Ne répondez pas ; je reviens? A revoir donc, à bientôt! Portez-vous bien, ma femme bien-aimée, vous et nos enfants! Je vous envoie mille tendres baisers. Conservez-moi votre amour et pensez toujours à celui qui vous a aimée pardessus toutes choses. CARL. ..

Le ton de cette lettre est tel qu'on se demande si Weber n'avait pas, en l'écrivant, la claire vision de sa fin prochaine. Mais non: les poitrinaires ont cette faculté singulière de voir la mort comme en rêve: ils la regardent et n'y croient pas! Mais ceux qui lisent de semblables paroles en sentent d'une façon poignante la double signification. La vie est un tableau déchirant pour qui la voit à travers la mort.

Le 4, — deux jours après, — M. Goschen (père de l'ancien ministre) vint le voir. Weber lui demanda ses commissions pour son père, qui résidait en Allemagne. C'était le soir. Plusieurs amis entouraient le pauvre malade, assis dans son fauteuil. L'un d'eux s'offrit à le veiller la nuit; il refusa, monta sa montre devant eux avec sa ponctualité ordinaire et leur dit — ce furent là ses dernières paroles : — " Mes amis, laissez-moi dormir. "

Le lendemain, de très bonne heure, un domestique de sir Georges Smart vint frapper à la porte du maître pour prendre de ses nouvelles. Pas de réponse! Effrayé, il appela d'autres personnes. On fut prévenir les amis de Weber. La porte fut enfoncée... On devine le reste!

(A continuer.)

Léo Quesnel.

## 

## Nouvelles Diverses

# BELGIQUE

### BRUXELLES ET PROVINCE

Voici les résultats des concours du Conservatoire :

TROMBONE. Professeur: M. Paque. — Pas de prix décerné. 1et accessit au seul concurrent: H. Hettembert.

CORNET A PISTONS. Professeur: M. Duhem. — Pas de 1er prix. 2e prix: M. Vilez, seul concurrent.

TROMPETTE. Professeur: M. Duhem. — Pas de premier prix. 2º prix avec distinction: M. Maton, concurrent unique.

Cor. Professeur: M. Merck. — Pas de prix pour le corps basse. M. Lemal obtient un le accessit. Pour le cor alto, 2º prix: M. Drouard; le accessit: MM. Mahy, Ruelle, Nuzet et Lelièvre.

Saxophone. Professeur: M. Beeckman. — 1er prix avec distinction: M. Mayeur; 1er prix; M. De Becker.

Basson. Professeur: M. Neumans. — 2° prix: MM. Leclercq et Dom; 1° accessit: M. Lenom.

HAUTBOIS. Professeur: M. Guidé. — 1er prix: M. Devaux; 1er accessit: M. Nahon.

CLARINETTE. Professeur: M. Poncelet. — 1er prix: MM. Roelandts et Deweerdt; 2e prix: MM. Van den Abeele, Morenier et Imbert; 1er accessit: MM. Robert, Van Elewyck et Sergysels.

FLUTE. Professeur: M. Dumon. — 1er prix: MM. Demont et

Sterckx; 1er accessit: M. Massay.

CONTREBASSE. Professeur: M. Vanderheyden. — 1er prix: M. Faelen; 2e prix: MM. Sury et Eeckhautte; 1er accessit: M. Jadot.

ALTO. Professeur: M. Firket. — 1er prix avec distinction: M. Haus; 1er prix: M. Adams; 2e prix: M. Hecq; 1er accessit: MM. Deraedt, Dehloe, Vandeputte et Van Huffel.

VIOLONCELLE. Professeur: M. Jacobs. — 1er prix: M. Lampens; 2e prix: MM. Schoofs et Sansoni; 1er accessit: M. Merck; 2e accessit: M. Rothenheisler.

ORGUE. Professeur: M. Mailly. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction: M. Vilain; 1<sup>er</sup> prix: M Marivoet; 2<sup>e</sup> prix: M<sup>11e</sup> Botte et M.Wotquenne; 1<sup>er</sup> accessit: M. Devaere.

a

Nous constatons avec plaisir le brillant résultat du concours de la classe de violoncelle de M. Ed. Jacobs. Cette épreuve a été très favorable à l'enseignement du jeune professeur, qui a recueilli le lourd héritage du tant regretté Joseph Servais.

M. Hermann, l'excellent violon solo de l'orchestre de la Monnaie, vient d'être nommé professeur de violon à l'Académie de musique de Malines,

GAND.

On commence à parler ici de la prochaine saison théâtrale. Le directeur est, comme je vous l'ai déjà annoncé, M. Van Hamme, qui a été à la tête de plus d'une scène importante; après avoir été régisseur au Théâtre-Italien, à Paris de 1876 à 1876, il a dirigé de 1879 à 1884, l'Opéra-Français de La Haye; de plus, il a monté Atda à l'Académie de musique de New-York et dirigé une tournée de M™ Albani en Amérique. C'est donc un homme d'expérience. La plupart des engagements sont déjà conclus, mais il est difficile de savoir quelque chose de précis à cet égard, la direction ne voulant; rien faire connaître avant de pouvoir présenter le tableau complet de

la troupe. Toutefois, je puis vous dire des maintenant que plusieurs artistes viennent du théâtre de Lyon, ainsi que le chef d'orchestre. P. B.

### LIÈGE.

M. Paul Verellen, directeur du Théâtre royal vient d'adresser au collège des bourgmestre et échevins, à l'effet d'obtenir un subside.

Cette requête n'a pas été favorablement accueillie par le conseil communal, mais l'administration ne méconnait pas les difficultés de l'exploitation et est disposée à faire quelque chose à l'effet de relever le théâtre. Le collège a mis à l'étude la question de savoir s'il n'y a pas lieu d'instituer un orchestre communal qui serait mis à la disposition du directeur du théâtre. Ce serait une manière de subside assurement intelligente en ce qu'elle assurerait à la ville de Liège un orchestre fortement constitué. En Allemagne il existe une iustitution analogue dans la plupart des grandes villes, et partout elle a donné d'excellents résultats.

La mort d'Isidore Ruth, le directeur du Pavillon de Flore, a causé d'unanimes regrets. C'était un impressario habile et un parfait honnête homme. Son théâtre, où l'on jouait l'opérette, avait acquis une vogue extraordinaire sous sa direction.

Son successeur sera probablement notre estimable confrère du Foyer, M. Achille Rodembourg, à moins que M. Verellen (on lui a prêté cette intention) ne venille acquérir le monopole des théâtres à Liège.

### VERVIERS.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, la Société royale de chant de notre ville organise, pour le 24 juillet prochain, un concours de chant d'ensemble, qui coïncidera avec les fêtes de la kermesse de Verviers et le festival d'harmonie et de fanfares organisé par la ville.

Des primes et des médailles pour une somme de 2,500 francs seront distribuées à l'occasion de ces fêtes.

### MALINES

Un grand concours international de chant d'ensemble aura lieu à Malines, le dimanche 3 octobre prochain. Ce concours est organisé par la Société chorale l'Aurore.

Toutes les sociétés de Belgique et de l'étranger sout conviées à y prendre part. Elles lutteront ensembles sans distinction de langues dans leurs catégories respectives. Les sociétés de Malines ne prendront point part au concours.

Le concours comporte: Pour la deuxième et troisième division : deux cheurs au choix. — Pour la première division et la division d'excellence: un cheur imposé et un cheur au choix. — Pour le concours de lecture à vue: solfèges inédits, en notation usuelle à deux voix, clef de sol et clef de fa pour la 3° division; à trois voix, deux clefs de sol et une clef de fa pour la deuxième division; à 4 voix, deux clefs de sol et deux c

### OSTENDE.

La saison musicale d'Ostende a été inaugurée il y a quinze jours par un concert donné sous la direction de M. J. Michel, directeur de l'Académie de musique, dans la grande salle des fêtes du Kursaal. Le programme portait: l'ouverture de la Flûte euchantée de Mozart, le chœur du 1<sup>er</sup> acte de: Troyens de Berlioz, une symphonie à 4 mains pour piano, exécutée par deux demoiselles, élèves de M. Michel; l'Ave Maria de Schubert, transcrit pour orchestre; le 6<sup>mo</sup> concerto pour violon de de Bériot, joué par M. Macken, professeur à l'Académie; méditation pour piano, violon et violoncelle, par J. Michel, et introduction et chœur de Guillaume Tell de Rossini.

Tous ces morceaux ont été fort bien exécutés et font grand honneur à l'habileté du chef et au talent du compositeur. M, J. Michel ne peut que se féliciter du succès obtenu.

### ROCHEFORT-

Le Club ardennais de Rochefort organise une grande féte artistique à laquelle toutes les sociétés du pays sont invitées. Il suffit d'écrire au secrétaire du Club pour avoir tous les renseignements. A cette occasion, il y aura une notable réduction du prix d'entrée dans les grottes (I franc, au lieu de 5 francs). Chaque société sera autorisée à jouer un morceau de son répertoire dans la salle du Sabbat. Une belle médaille sera remise à toute société participant à la fête. Les adhésions seront reques jusqu'au 1st juillet.

La fête aura lieu le 11 juillet.





### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, 26 juin 1886.

Samedi dernier, j'assistais à une soirée donnée en l'honneur du compositeur russe Tschaïkowsky, de passage ici. Si l'on n'avait fait que de la musique à cette réunion privée, qui rassemblait quelques dilettanti et musiciens français, M. et M<sup>we</sup> Lalo, M. Charles Lefévre, etc., peut-être n'aurais-je pas cru devoir vous en parler. Si j'en dis un mot, ce n'est pas parce que j'y ai entendu l'intéressant premier quatuor à cordes en ré majeur, du musicien russe, quatuor dont on a bissé le joli Andante et le Scherzo plein de feu!; ce n'est pas parce que MM. Marsick, Van Waefelghem, Brandoukoff et l'auteur y ont exécuté le quatuor avec piano de Gabriel Fauré, cette œuvre de premier ordre dont Tschaïkowsky a voulu réentendre le premier morceau; rien de tout cela ne m'aurait paru assez nouveau et d'un intérêt assez général pour vous en faire part, Mais on y a causé de la musique dramatique russe, et de la possibilité de représenter, à Paris, quelques opéras russes de valeur, déjà connus et goûtés à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Ce que Mª de Mercy-Argenteau a tenté en Belgique, où vous avez pu faire connaissance cette année avec les œuvres de César Cui (ce ne sont pas d'ailleurs les plus remarquables et les plus russes de l'auteur), pourquoi d'autres n'essayeraient-ils pas de le faire ici? C'est la l'intéressante nouvelle, la chose dont il est fort question. Le directeur et chef d'orchestre de l'Opéra de Moscou, M. Truffi, doit se trouver à Paris en ce moment ; il vient pour tronver une salle parmi celles qui sont maintenant fermées; la salle choisie, personnel, décors, accessoires, etc., arriveraient de la Russie; mais on formerait l'orchestre avec des artistes d'ici. Vous voyez que l'affaire est en voie d'une solution pratique. Quant aux œuvres, on n'a que l'embarras du choix. De Tschaïkowsky, Vakoulx le forgeron et la Fille de neige (Snegourotschka), sont sur le tapis; il est question anssi de la Roussálka (l'Ondine), de Dargomirsky. Espérons que les choses n'en resteront pas là et que j'anrai à vous en dire plus long ; je ne manquerai pas de vous tenir au courant de ce projet, bien digne d'intérêt.

C'est d'ailleurs chose remarquable que ce besoin de renouvellement qui se fait partout sentir, en ce moment, dans les sphères théâtrales. L'Opéra-Comique, par exemple, es transforme de plus en plus et tend à devenir tout doucement ce Tbéâtre-Lyrique appelé par tant de vœux et toujours irréalisable. Sans parler des tentatires édjà faites qui sortaient du cadre ordinaire, les projets fourmillent, les auteurs affluent. Les lectures se succèdent: les journaux ont parlé de celle de l'Egmont de Salvayre, destiné d'abord à l'Opéra; J'ai eu connaissance, ces jours-ci, de celle du Roi d'Ys, d'Edouard Lalo; M. Diémer, l'imperturbable et merveilleux pianiste, accompagnait; M. Carvalho aurait beaucoup goûté la musique, mais aurait fait quelque objection à un décor une vue de mer que l'exiguité de son théâtre ne lui permettrait pas de réaliser. Je saisis l'occasion d'annoncer aux amateurs d'orchestration raffinée que la Suite d'orchestre tirée de Namonna (le ballet en deux actes d'Edouard Lalo, représenté à l'Opéra) vient de paraitre chez l'éditeur Hamelle. Cette Suite a fait merveille aux concerts Lamoureux; elle comprend le Prélude, la Sérénade, un Thème varié, et son quatrième numéro se compose des Parades de foire et de la Fêle foraine. L'édition est soignée, élégante et agréable à l'œil.

Le ballet de M. André Messager, les Deux pigeons, est décidément à l'étude à l'Opéra On espère qu'il passera fin septembre ou octobre. Je crois au succès de cette musique élégante et piquante, fort joliment instrumentée.

Enregistrons pour mémoire la nouvelle que M. Pasdeloup reprendrait, l'hiver prochain, ses concerts populaires, toujours au Cirque d'hiver.

Un mot en passant, sur le concours de Rome. Je tiens de bonne source qu'il a été bien médiorre. Plusieurs membres du jury ont voté pour qu'au moins il n'y eût pas de premier prix. Contre cette opinion, des voix dites "autorisées " ont fait valoir la nécessité d'éviter " le mauvais effet ", d'encourager les élèves... et trois prix, un premier et deux seconds ont été donnés. Les gens qui ne sont pas dans le secret pourront penser, d'après cela, que le concours a été fort brillant, comme on dit.

### LYON:

LE GRAND PARDON DE LYON

(Correspondance particulière)

Lyon, le 27 juin 1886.

Je m'empresse de vous adresser quelques notes et impressions sur une fête religieuse qui vient d'avoir lieu à Lyon et qui a été l'occasion d'exécutions musicales fort intéressantes.

Il s'agissait de ce qu'on appelle le Grand Pardon de Lyon, fête qui se célèbre fort rarement et dont je n'ai pas à vous parler ici au point de vue religieux. Je me contenterai de vous dire en deux lignes que cette solennité a lieu lorsque la Fète-Dieu se trouve coïncider avec la fête de saint Jean-Baptiste, ce qui ne s'est encore présenté qu'une fois par siècle depuis l'institution de la Fête-Dieu, au xiv siècle. Ce Pardon a toujours attiré, dit l'histoire, une grande foule de pèlerins, et cette aunée encore, c'est par centaines de mille qu'on peut compter ceux qui sont entrés dans la métropole lyonnaise depuis mercredi dernier jusqu'aujourd'hui samedi.

La mattrise de Lyon est de tous points digne du titre de Prima sedes Galitarum attaché à l'archevêché. Elle est dirigée par MM. Trillat frères, l'un maître et l'autre organiste; elle leur fait certainement beaucoup d'honneur. La justesse, la précision, la correction parfaite, voilà ses principales qualtés; elle est peut-être un peu sobre de nuances expressives. Mais une sévérité un peu froide est dans les traditions musicales de l'église de Lyon, et, en somme, cela vaut cent fois mieux que l'exagération contraire, surtout quand elle s'applique aux niaiseries banales qu'on entend trop souvent dans nos églises françaises.

Une messe entière de Palestrina, des fragments considérables du Lauda Son, de Mondelssohn, des motets de Palestrina, Aracidelt, Hendel, Haydn, Mozart et Schubert, exécutés avec le plus pur style, tels sont les morceaux que la maîtrise a fait entendre. Mentionnons aussi les chants liturgiques populaires, tels que l'Adoremus in etternum ou le Pange Lingua, dont les strophes, répétées avec ensemble par les voix de deux ou trois mille hommes assistant aux offices, produisent toujours, sous les voûtes d'une cathédrale, des effets d'une puissance merveilleuse.

Mais le principal intérêt musical de ces fêtes s'est trouvé, sans contredit, dans la messe en plain-chant tirée du Graduel lyonnais de 1830 et exécuté d'après le système et sous la direction d'un moine bénédictin de Solesme, Dom Pothier, le célèbre réformateur ou plutôt révélateur du plain-chant en France; je ne crains pas de le qualifier ainsi, car il est certain qu'avant lui nous ne connaissions le chant religieux que par l'insipide bourdonnement des cathédrales ou les terribles mugissements des paroisses rurales, et il faut bien avouer que l'un n'était guère plus que les autres agréable à l'oreille.

Dom Pothier a vonlu réformer tout cela; il est remonté aux sources, a étudié à fond les anciens manuscrits et la notation neumatique, et aussi les traditions romaines, évidemment les plus sares, quand il s'agit de chant grégorien. Il a publié un livre (les Métodies grégoriennes) fort bien fait. mais aussi fort aride, peu accessible au commun des mortels et surchargé outre mesure, peut-être, des termes scientifiques du latin du moyen âge. Mais enfin, avec un peu d'attention et de patience, on arrive à en tirer la lumière, et, en somme, ses préceptes peuvent se résumer dans celui-ci : c'est qu'il faut exécuter le plain-chant avec l'intelligence des mots qu'il accompagne, la musique étant simplement destinée à accentuer l'expression des sentiments renfermés dans le texte. Vous voyez que son principe est celui de Wagner. J'arrive à l'application qu'il en a faite dans l'exécution de la vieille messe lyonnaise de saint Jean-Baptiste, et je dois dire que l'expérience a été concluante et le succès complet.

Tous les auditeurs ont été franchement émus en écoutant ces mélodies si simples, mais si pénétrantes, et rendues, par la manière de les chanter, autant et même plus expressives que les récitatifs ordinaires de nos opéras, tout en conservant le caractère calme qui convient à la musique religieuse. Ces mélodies sont tellement transfigurées que j'ai vu des prêtres assistant à la messe à côté de moi s'étonner et admirer naivement, comme choses toutes nouvelles et inconnues, un Kyrie ou un Sanctus qu'ils chantent tous les dimanches dans leur paroisse.

Et.de fait, cette messe de Saint-Jean-Baptiste est une œuvre admirable de simplicité et d'expression tendre. La vieille classification des tons en gravis, lætus, angelicus, etc., y devient une vérité. Chaque morceau y revêt son caractère particulier suivant le sens des mots, et la destination à être chantée par les artistes ou par le peuple, L'Introit, le Graduel. l'Atteluia sont très ornés de notes d'agrément; on voit qu'ils sont écrits pour les chantres habiles. Au contraire, la prose ou séquence et le Credo, dont les strophes sont répétées par le peuple, sont écrits entièrement en notes égales, sur une mélodie tout à fait facile à se graver dans la mémoire. Quant au Gioria in excelsis, à l'Agnus et à la Communion, on ne pent rien entendre de plus mystique et céleste, et je pense que tout wagnérien (j'en suis un) pourra avec plaisir écouter les chants de la métropole des Gaules, même après le chœur des enfants dans la coupole de Bayreuth.

Jusqu'à présent, j'avais toujours soupçonné que le plaincbant devait être plus intéressant qu'un vain peuple ne le pense; mais j'avoue qu'il a fallu Dom Pothier pour achever mon initiation, et j'appliquerai volontiers à ce savant moine les paroles de la messe de Saint-Jean, en les modifiant quelque peu: Tu, pater, propheta musice sacra, vocabris!

Ajoutons, en finissant, que Dom Pothier a été secondé aussi bien que possible par les choristes et leurs habilos directeurs, MM. Trillat. Mentionnons aussi la magistrale exécution, par l'organiste, de la Passacaille et autres œuvres de Bach. G. V

#### ALLEMAGNE.

ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MUSICIENS ALLEMANDS

Sondershausen, le 22 juin 1886.

C'est la Symphonie fantastique de Berlioz (Episodes de la vie d'un artiste) qui a eu les honneurs du 3° concert le 4 juin, au Grand-Théâtre, grâce à une exécution admirable. Je suis certain que de sa vie le maître français n'a été joué avec une pareille perfection.

Grand succès aussi pour M. Nicodé, compositeur d'un talent tout à fait exceptionnel, résidant à Dresde. Ses Variations symphoniques, orchestrées de main de maître et exécutées sous sa direction, ont été vivement applaudies.

Puis, ce troisième concert nous a révélé un tout jeune musième, Arthur Bird, Américain de naissance, auquel on peut prédire un bel avenir, à en juger par le petit ouvrage orchestral qu'on a entendu de lui et qui,bien que venant à la fin d'un concert de quatre beures, a littéralement transporté l'auditoire. C'est un petit tableau réaliste intitulé: "Une scène de carnaval ", un Manet musical, un petit bijou en son genre, plein d'esprit, d' "humour " et orchestré dans la perfection.

Je continue à ne pas comprendre les motifs de l'enthousiasme que certains partisans de la nouvelle école allemande professent pour Brückner, dont on a exécuté deux fragments de symphonie. Je préfère de beaucoup le Concerto pour violon de Tschaikowsky, magistralement joué par Halir, de Weimar; c'est une composition des plus originales, mais dont le finale sent un peu trop le Caucase. Mª Rappoldi, de Dresde, une pianiste di primo cartello, a joué un Concerto plus long qu'intéressant de Draeseke, l'heureux compositeur qui, depuis des années, figure annuellement sur les programmes de l'Association générale des artistes. Quant à la pauvre Mª Exter, de Munich, un contralto de grand talent, on lui a imposé des Lieder de Sachs et de Becker, d'une nuilité et d'un enuil désespérant.

Je glisse sur le reste du programme pour arriver au quatrième concert, le plus important de tous, où l'on a exécuté le superbe oratorio, le Christ, de Liszt. C'est une œuvre de grande valeur, contenant des pages de premier ordre et que je préfère sous plusieurs rapports à la Légende de Sainte-Elisabeth. Cet oratorio a été exécuté dans la grande église, avec un chœur de 240 personnes et avec le concours de M<sup>Hes</sup> Breidenstein (soprano), Schärnack (contralto), MM. Dierich (ténor), Gunzburg (basse) et de l'organiste König, sous la direction du Hofkapellmeister Schröder. Bien que l'exécution fût fort belle, je ne puis l'égaler à celle à laquelle j'eus la chance d'assister, il y a quelques années, à Leipzig, à l'église Saint-Thomas, sous la direction de l'éminent professeur Riedel. Quant à l'œuvre même, je l'ai réentendue pour la troisième fois avec le plus vif intérêt. Bien que déviant sous plusieurs rapports du style polyphonique, de la forme traditionnelle de l'oratorio et de la musique sacrée, le Christ est une conception monumentale, pleine d'onction et d'élévation religieuse et d'une grande originalité. La première partie dépeint la naissance, la seconde la vie, et la troisième, la passion et la résurrection du Christ. Une couleur mystique traverse tout l'ouvrage ; la foi, l'espérance, l'humilité, l'élévation et la jubilation y trouvent l'expression la plus vive. L'introduction, le Premier Stabat mater, le Pater noster, le Tu es Petrus, le Tristis, empreint d'une si profonde douleur, le Hosannah, sans oublier les intermèdes symphoniques, Pastorelle et Marche des trois rois, sont des inspirations poétiques et grandioses pour lesquelles je professe la plus profonde admiration.

Parmi les solistes j'aime surtout la belle voix de contralto de M<sup>ne</sup> Schárnack et sa manière de chanter. M<sup>ne</sup> Breidenstein, relevant de maladie, a été moins heurense. Mn. Diercih et Gunzburg se sont vaillamment comportés. L'orchestre était superbe; les cheurs, malheureusement, ont été beaucoup moins à la bauteur de leur tâche.

Le dernier jour du festival (dimanche 6 juin) se composait d'une matinée de musique de chambre, à l'hôtel Münch, et d'un concert, le soir, au théâtre. La matinée a commencé par un quintette d'Anton Urspruch, de Francfort, un musicien de grande valeur qui tient en portefeuille un grand-opéra : la Tempête, d'après Shakespeare. Ce quintette, calqué sur les anciens classiques, d'un travail polyphone des plus intéressants, d'une forme excellente, est incontestablement une œuvre de maître à laquelle on ne peut reprocher que trop de développement et une longueur excessive.

L'ouvrage a été supérieurement interprété par l'auteur et le quatuor de Weimar, composé de MM. Halir, Grützmacher, Freyberg et Hager. Un autre quintette pour instruments à cordes, de Brückner, qui ne dure pas moins d'une heure, joué par ce même quatuor et M. Nagel, a enthousiasmé davantage l'auditoire, c'est-à-dire la partie progressiste et radicale du public, qui forme la majorité des Tonkünstler-Versammlungen; mais pour ma part (et les confrères conservateurs partagent mon avis), malgré tout le mérite de l'œuvre, elle m'a fatigué sans m'émouvoir. Des dix Lieder qui figuraient sur ce programme, c'est d'abord un Lied de von Beliczay, de Pesth, le Tombeau, d'un caractère superbe et d'une couleur poétique, admirablement chanté et déclamé par M<sup>me</sup> Exter, qui m'a le plus vivement intéressé. Bien que ce Lied ait été suivi de deux autres de Wüllner et de Richard Wagner (Douleur), c'est certes à M. von Beliczay que revient la palme. Rien de plus monotone, de plus ennuyeux que les quatre Lieder de Praeger et de Fuchs; mais, par contre, quel succès, quel enthousiasme pour ceux de Hans Sommer, dont j'aime surtout le second, le Chalumeau, qui est une perle. Mais quand on a la bonne fortune, la chance inespérée d'être chanté par Carl Hill, un de nos plus grands chanteurs contemporains pour les Lieder et le style sacré, et d'être, en même temps, accompagné par d'Albert, un compositeur même médiocre est certain de se faire acclamer; aussi les trois Lieder de Hans Sommer, qui est le gendre de Carl Hill, et les trois morceaux caractéristiques d'Eugène d'Albert, joués dans la perfection par l'éminent pianiste, ont été les clous de cette longue matinée, qui a duré trois heures et demie.

Me voici arrivé au dernier concert, qui a commencé par un prologue et un air de la Sulamite, cantate biblique de M.Damrosch, de New-York, chanté par la célèbre Marianne Brandt. sous la direction de l'auteur. Le compositeur est un artiste de talent, s'inspirant un peu trop de Wagner; mais l'Arioso surtout, supérieurement chanté par M11º Brandt, est intéressant et orchestré avec beaucoup de couleur, M. Jules Klengel, un de nos meilleurs violoncellistes, a joué avec son immense talent un concerto d'un de ses élèves, M. Gutheil, un tout jeune homme de dix-huit ans à peine. Malgré tout le mérite et la bonne volonté de M<sup>ne</sup> Brandt, les Lieder de Constantin Schröder et de Valentin n'ont pu arriver à un succès ; j'en excepte le second de Valentin, qui n'est pas sans mérite. Une espèce de symphonie intitulée : Frühlings-Fantaisie, de von Bronsart, l'intendant du Théâtre royal de Hanovre, terminait la première partie. Cet ouvrage, qui ne dure pas moins de cinquante minutes, est fort bien écrit et instrumenté, mais peu original, et a plutôt fatigué qu'intéressé l'auditoire.

Bien que je n'en sois pas bien enthousiasmé non plus, je préfère cependant la composition de Schulz-Benthen, une esquisse pour orchestre d'après une scène de Faust, de Gœthe.

Mais le vrai, le légitime succès de ce dernier concert est allé aux trois derniers ouvrages du programme. On a eu l'impression d'un rayon de soleil perçant les nuages dans un pays brumeux, quand sont venus les trois Lieder de d'Albert, chantés par Carl Hill; un sourire de satisfaction rayonnait sur toutes les figures, et l'on a fait au compositeur autant qu'au chanteur une véritable ovation. Le public, applaudissant avec une furia tout italienne, a voulu entendre trois fois le second Lied, la Jeune Fille et le Papillon, une vraie

Quel artiste incomparable, quel musicien complet, quelle nature supérieure qu'Eugène d'Albert! Pianiste comme on en trouve neu, compositeur de beaucoup de talent et de grand avenir, d'Albert est si exceptionnellement doué, il est si véritablement artiste de la tête aux pieds, que, chose rare parmi les pianistes, il s'efface lui-même quand il interprète les maîtres classiques et modernes, ne se préoccupant que de rendre leurs œuvres telles qu'elles ont été pensées. Il a joué le second concerto en si bémol, de Brahms, avec une poésie. un style, une perfection au dessus de tout éloge.

La Kaisermarsch, do Richard Wagner, pour orchestre et chœurs, qui ne manque à aucun festival de l'Association générale des artistes, a clos dignement le festival de Sondershausen.

La prochaine Tonkünstler-Versammlung aura lieu l'année prochaine à Cologne, sous la direction de Wüllner. Y reverrons-nous Liszt, le grand maître? Je le désire de tout cœur. Mais je l'ai trouvé bien changé, et en prenant congé de lui, à Sondershausen, le voyant enseveli dans un fauteuil, les pieds et les jambes enveloppés dans une grande couverture de laine, il me dit: " Pardonnez-moi de ne pas me lever, on m'a mis les bottes pour le grand voyage. » J'en ai été vivement impressionné, et cette phrase me poursuit toujours.

EDOUARD DE HARTOG.

Erratum. — Une regrettable coquille s'est glissée dans la dernière lettre de notre éminent correspondant.On a imprimé derniere tettrede notre einhein correspondantona implinie Hühnerschlacht (bataille des poulets), au lieu de Humensch-lacht (bataille des Huns) qui est le titre exact de l'un des poèmes symphoniques de Liszt. Ce qui paraîtra piquant, c'est que la même coquille, se retrouve dans une petite note que le Ménestrel publie sur le festival de Sondershausen. N. de la R.

M. Adolphe Jullien donne à entendre, dans son dernier fenilleton du *Français*, que M. Verdi accordera à l'Opéra-Comique de Paris, et non à l'Opéra, le droit de représenter son Tago:

"Durant le court séjour que M. Verdi fit à Paris, il y a deux mois, il s'établit comme une lutte entre nos deux théâtres de mois, il s'établit comme une lutte entre nos deux theatres de musique, et sitôt que l'illustre voyageur annonçait devoir aller dans l'un, vite on s'efforçait de lui donner la meilleure idée de l'exécution courante; on battait le rappel des premiers sujets, on époussetait les décors, on seconait les costumes; bref, c'était un branie-bas général. Des deux côtés, les directeurs faisaient donner leur tête de troupe et si MM. Ritt et Gailhard, pour les trois rôles essentiels de l'ouvrage en litige, offraient Mss Rose Caron, MM. Lassalle et Duc ou Sellier, M. Carvalho présentait Mss Salla, MM. Talazac et Maurel : le chois était difficile entre les deux camps.

Il n'a pourtant pas paru tel à M. Verdi et depuis quelques jours il transpire qu'il a définitivement chois l'Opéra-Comique. Heureux M. Carvalho! voilà qui pourra le dédommager de n'avoir pas eu Lohengrin, au seul point de vue pécuniaire. Il est probable, en effet, qu'Otello, pour peu que M. Verdi consente à le venir drigre, comme il a déjà fait pour son Requierm et pour Alda, soulèvera une vive curiosité dans

son Requiem et pour Aïda, soulèvera une vive curiosité dans son Requiem et pour Auda, soulevera une vive curiosite dans le monde des amateurs de musique, et même parmi ceux, infiniment plus nombreux, qui n'y connaissent pas grand-chose. Et M Carvalho, l'habile entrepreneur, sat fort bien qu'il n'est rien de tel pour lancer un ouvrage que d'appeler le compositeur à le venir diriger pendant quelques soirées, si cet ouvrage arrive d'Italie et que l'auteur réponde au nom Verdi. Pour les musiciens français, cela ne produirait absolument rien, tant ce moyen de réclame est usé pour avoir trop servi. Mais quand il s'agit d'un compositeur étranger, il semble qu'il apporte avec lui un style, une façon de diriger particulière. Et c'est la vérité pour M. Verdi, qui conduit avec une solidité et une simplicité rares: à l'Opéra, les musiciens de l'orchestre, habitués à M. Altès, en furent émerveillés pour Aïda. »

Ce qui semble confirmer ces bruits, c'est que M. Carvalho vient de renouveler à la fois les engagements de M. Talazac et de M<sup>me</sup> Salla; c'est aussi qu'il parle de jouer, l'hiver prochain, le *Bal masqué*, avec les trois chanteurs désignés pour Otello.

Voici les résultats du concours pour le grand prix de composition musicale à Paris :

L'Académie des beaux-arts a décerné le premier grand prix à M. Augustin Savard, élève de M. Massenet; le deuxième grand prix à M. Kaiser, élève du même maître, et le deuxième second grand prix à M. Gedalge, élève de M. Guiraud.

Lundi dernier a eu lieu, dans la grande salle du Conservatoire de l'Association des artistes dramatiques, M. Halanzier présidait. Le rapport a été lu par M. Garraud, de la Comédie-Française. Le rapporteur a constaté que l'année n'avait pas été bonne. Néanmoins la situation de la Société reste prospère, puisqu'elle possède, à l'heure présente, 166,264 francs de rentes et qu'elle a pu liquider, cette année,33 pensions nouvelles, dont 30 de 500 fr., 2 de 400 et 1 de 300 francs. - Après la lecture du rapport, il a été procédé enfin aux élections des neuf membres du comité; MM. Halanzier, Coquelin, Maubant et Latouche étaient rééligibles. Ils ont été réélus, ainsi que MM. Melchissèdec, Laray, Péricaud, André Michel, Eugène Didier. Dans sa séance de mercredi, le comité a composé son bureau de la façon suivante: Président: M. Halanzier; Vice-Présidents: MM. Delaunav. Gabriel Marty, Eugène Ritt, Dumaine; Secrétaire-rapporteur : M. Eugène Garraud ; Secrétaires : MM. Gerpré, Saint-Germain, Pellerin, Morlet; Archiviste: M. Manuel.

On sait que M=e Rossini a légué une somme importante pour la création à Paris d'une maison de retraite destinée à recevoir des chanteurs français et italiens qui, infirmes ou malades, pourraient se trouver dans la gêne.

Un premier projet mis à l'étude n'ayant pu être réalisé, en raison de la dépense considérable que la construction projetée aurait occasionnée, on vient d'adopter définitivement un nouveau projet de construction dont la dépense totale s'élèvera à la somme de 576,132 francs.

L'administration de l'Assistance publique va être autorisée à faire commencer les travaux de la construction projetée.

Lundi, à l'Opéra-Comique de Paris, a eu lieu la lectura des deux actes du Sicilien, arrangé, d'après Molière, par M. Stop et mis en musique par M. Weckerlin. Les rôles en seront créés par MM. Feugère, Mouliérat, Thierry, M<sup>mes</sup> Molé-Truffier et Salambiani.

Après avoir mis à l'épreuve, pendant quatre mois environ, l'éclairage électrique de la salle, des foyers et du grand escalier, et s'être rendu compte du fonctionnement de cet éclairage, l'administration de l'Opéra de Paris a traité pour tout le bâtiment.

La nouvelle installation, qui a une importance double de celle déjà faite, portera le nombre des lampes à incandescence installées dans l'Opéra à 6,126, dont 5,018 de 10 bougies et 1,108 de 16 bougies. Ces lampes remplacent 7,570 becs de gaz.

Le Ménestrel assure qu'il est question de fonder à Angers un conservatoire, et qu'on songerait déjà à confier la direction de cet établissement à M. Gustave Lelong. M. Lelong est un violoniste fort distingué, ancien premier prux du Conservatoire de Paris, et fixé dépuis longtemps déjà à Angers, où il s'est fait la réputation d'un chef d'orchestre fort habile, non seulement au théâtre, mais aux brillants concerts populaires qui ont fait de cette ville, on peut le dire, le second centre musica lit de cette ville, on peut le dire, le second centre musica lit de cette ville, on peut le dire, le second centre musica lit de cette ville, on peut le dire, le Rouen vient d'avoir la primeur d'un oratorio de M. Charles Lenepven, l'anteur d'une *Velleda* qui fut jouée il y a deux ans à Londres, à Covent-Garden, avec quelque succès. Titre de Poratorio; *Jeanne d'Arc*.

Le poème de M. Paul Allard diffère énormément de tout ce qui a été fait sur le même sujet. La forme adoptée par l'auteur permettait d'arriver à une rare concision, et M. Allard a produit, en effet, un oratorio dramatique résumant en quelques pages l'épopée de la sainte héroine française. Première partie : la Lorraine, Jeanne écoutant ses Voix et obéissant à leur appel. Deuxième partie : Reims, le triomphe, le sacre. Jeanne dit au roi que sa mission est terminée et le supplie de la laisser retourner vers les forêts de la Lorraine. Charles VII refuse doucement, Jeanne cède. Troisième partie : Rouen, le bûcher, le martyre. Total, environ deux cents vers remarquables de forme, très élevés de pensée, parfaitement musicaux, qui synthétisent l'existence de la Pucelle prédestinée dont la France vraiment française conserve le radieux souvenir.

"On a écrit quatre ou cinq opéras sur Jeanne d'Arc, dit le Monde artiste; des drames aussi et des cantates; on a mis enfin l'histoire de la sainte fille un peu à toutes les sauces; mais de tout ce que nous connaissons rien ne nous paraît plus simplement vrai ni plus enthousiaste que le poème de M. Allard, à qui nous offrons de grand cœur nos plus sincères éloges. Quant à la musique de Lenepveu, elle a enthousiasmé la foule d'élite qui assistait à l'audition, le mardi le juin, en la cathédrale de Rouen. Les bravos qui ont salué Lenepveu à la sortie de l'église, où il venait de diriger son œuvre, lui ont dit l'impression produite, et l'auteur de Velleda a dù être alors convaincu qu'il avait écrit une de ces œuvres qui marquent une époque giorieuse dans la carrière d'un artiste. "

Ainsi Rouen aura vu le supplice et le triomphe de Jeanne d'Arc.

Le comité du monument Berlioz, après de longues études, a terminé ses opérations.

L'inauguration de la statue de Berlioz, par Lenoir, aura liura us uquare Vintimille à Paris, le 17 octobre prochain. La musique de la garde républicaine et des chœurs, sous la direction d'E. Colonne, feront entendre l'Apothéose de la symphonie funèbre et la Marche Troyenne. Des discours seront prononcés par MM. Ambroise Thomas et Delaborde; des vers inédits de Ch Grandmougin, récités par un acteur de la Comédie Française.

Il est possible que la partie musicale reçoive encore plus de développement.

On a aujourd'hui de meilleures nouvelles de la santé de Franz Liszt. Le séjour de Weimar et le repos qu'il y a trouvé ont rapidement remis l'illustre vieillard des fatigues de ses pérégrinations à Paris, à Londres et à Sondershausen. Le 25, Liszt a pu de nouveau assister à un concert religieux à Iena. Il estattendu à Bayreuth, le 3 juillet, pour le mariage de sa petite-fille, Mie Daniela de Bulov, avec M. de Thode, un jeune érudit, privat-docent à l'université de Bonn. Il se rendra ensuite dans le grand-duché de Luxembourg, au château de Calpach, chez M. et Mie Munkaczi, dont il a accepté l'invitation à Paris. A près quoi retour, à Bayreuth, où il assistera aux représentations de Parsifal et Tristan. Puis il ira prendre les eaux à Kissingen. Voilà un programme qui nous paraît assez jeune.

L'Opéra de Vienne annonce les nouveautés suivantes pour sa prochaine saison: Marfa, de Hager, qui sera représentée le 4 octobre; le Cid, qui passera le 19 novembre; la reprise d'Euryanthe, qui sera donnée le 18 décembre pour le centenaire de Weber; Merlin, de Goldmark, pour le mois de janvier; puis la tétralogie complète de l'Anneau des Niebelungen

la reprise de *Don Juan* d'après une adaption nouvelle de Max Kalbeck; *Waffenschmied* et *Wildschütz* de Lortzing, et enfin le nouveau ballet de Manzetti, *Amor*.

Noé, l'opéra d'Halévy, terminé et orchestré par Bizet, sera représenté, cet hiver, à la Scala de Milan.

Quarante-sept années de timbales! Tel est le cas d'un musicien viennois, Ferdinand Weidinger, auquel on vient enfin d'accorder une retraite bien gagnée. Cet artiste a été pendant douze ans timbalier à l'An der Wien et pendant trente-cinq ans à l'Opéra impérial. Quelle carrière et quel nombre incalculable de coups de baguette!

L'Allgemeine Musickzeitung, de Berlin, annonce qu'une neuvelle œuvre de Beethoven a été découverte à Vienue. Ce serait la partition entière d'un mélodrame faisant suite à l'euverture Zur Weihe des Hauses (op. 124). Cette nouvelle ne laisse pas de surprendre. L'ouverture Zur Weihe des Hauses (1) fut écrite par Beethoven pour l'inauguration de la neuvelle salle de spectacle de Josephstadt (faubourg de Vienne), le 30 octobre 1822. En vue de cette fête, le poète Carl Meisel avait écrit un nouveau texte sur la musique des Ruines d'Athènes, cantate précédemment composée par Beethoven pour l'ouverture du théâtre de Pesth. Seulement cette adaptation des Ruines d'Athènes ne fut pas terminée à temps et l'exécution laissa énormément à désirer. Deux ans plus tard, en 1824, Beetheven fit exécuter sen ouverture sans plus de succès. Ce n'est que beauceup plus tard qu'elle parut sous la dénomination qu'elle porte aujourd'hui: Zur Weihe des Hauses, et avec le chiffre ep. 124. La partition qu'en vient de découvrir est-elle tout simplement la partition des Ruines d'Athènes arrangée et adaptée peur la circonstance spéciale que nous venens de rappeler ? Est-ce, au contraire, une partition toute neuvelle que Beethoven aurait écrito sur le peème allégorique que Carl Meisel avait composé d'après le poème de Kotzebue, pour les Ruines d'Athènes? L'Allgemeine Zeitung ne neus dit rien de précis à cet égard. Elle mentionne seulement deux chœurs dont le premier, dit-elle, a été utilisé peur les Ruines d'Athènes. C'est le contraire qui est la vérité. Le chœur des Ruines d'Athènes a été utilisé pour la cantate Zur Weihe des Hauses. On cite encore des entr'actes, des airs de ballet et des solis peur les voix et les instruments. Le seul point intéressant à connaître, c'est de savoir si ces morceaux sent absolument inédits ou s'ils ne sont que des pièces rapportées pour cette composition de circonstance.

Une vente d'autographes de Wagner a eu lieu récemment chez Léo Liepmanssohn, à Berlin. Elle comprenait des lettres et des manuscrits dont plusieurs effrent un grand intérêt.

Parmi les manuscrits de musique il faut signaler: L'ouverture du Vaisseau fantôme, dix feuillets oblongs tout entiers de l'écriture du maître. C'est le manuscrit qui a servi pour la gravure; vendu 470 marks; une romance en sol majeur, pour voix de basse et piano, œuvre inédite; le manuscrit porte la date de Riga le 19 août (probablement 1840). Œuvre de jeunesse. Le manuscrit a trois feuillets, dont l'un est endommagé; vendu 55 marks.

Parmi les manuscrits et lettres, citons: Un fragment du livret du Vaisseuu fantôme, deux grands feuillets in-8°, couvert d'une écriture très serrée, mais soigneusement calligraphiée. On y lit cette indication assurément nouvelle: Le Hollandais volant, opéra romantique en un acte et trois tableaux.

Un autre autographe précieux est un poème inédit et jusqu'ici inconnu de Wagner sur la transmission des cendres de Napoléen I<sup>el</sup> à Paris. Ce poème se compose de cinq strophes dé cinq vers chacune. A la fin du poème on lit cette date: Paris, 15 décembre, 7 heures du matin. C'est évidem ment le brouillon d'un poème qui n'a pas été achevé!; vendu 101 marks.

Citons enfin pour la drôlerie, une pièce in-folio de 32 lignes, signée seulement du paraphe R. C'est le brouillon d'une lettre écrite en français (vers 1840) à propos de la traduction du livret de Rienzi. Elle est remplie d'incorrections: "Monsieur, J'espère bien, que vous auriez la bonté de finir votre travail pris pour moi et peur mon avantage de corriger ma mauvaise traduction de mon sujet d'un grand opéra: Rienzi. En c'espérant, je vous prie, Monsieur, bien fort de m'envoyer cette ouvrage à Mitau sur mon adresse si bientôt que possible. "Ce curieux spécimen du français de Wagner, s'est vendu 40 marks.

430

Le jeune compositeur Félix Weingartner, un fervent disciple de Liszt et de Wagner, vient d'obtenir un nouveau succès à l'Opéra de Munich, avec son opéra Malawika, dont les journaux spéciaux disent le plus grand bien.

La Neue Berliner Musikveitung publie la statistique des représentations données à l'Opéra de Berlin pendant la saison qui vient de se terminer, c'est-à-dire du 13 août 1885 au 14 juin 1886 :

Der Trompeter von Säckingen (30 représentations); Carmen (13 représentations); Siegfried (11 représentations); Wildschütz (10 représentations); Lohengrin (9 représentations); le Chevalier Jean, la Walküre, Soli Gilles (chacun 8 représentations); Fidelio, la Fille du Régiment, la Muette, Reisende Student (chacun 7 représentations); Czar und Zimmermann, Vaisseau Fantôme, Ondine, Barbier de Séville (chacun 6 représentations); Joyeuses Commères, Widerspenstige, Tannhœuser, le Maçon, le Prophète, les Noces de Figaro (chacun 5 représentations); Stradella, Aïda, Don Juan, Golden Kreuz, Meistersinger, Freyschütz, la Juive (chacun 4 représentations): Lucrèce Borgia, Betrogene Kadi, Jean de Paris, l'Africaine, la Flûte enchantée, la Traviata, Rigoletto (chacun 3 représentations); Mignon, Faust, Feldlager in Schlesien, Guillaume Tell, Obéron, les Huguenots, Armide, Orphée, le Domino noir. la Somnambula (chacun 2 représentations); Norma, la Dame blanche, Abou-Hassan, la Reine de Saba (de Goldmark), Jessonda, Belmante et Constanze, le Trouvère, Fernand Cortez, Euryanthe (chacun 1 représentation).

Ce qui donne un total de 257 représentations formé par 55 œuvres de 28 compositeurs différents. L'art français y figure pour 16 œuvres, de neuf auteurs, formant en tout 74 représentations. L'art italien pour 13 œuvres et 31 représentations. Richard Wagner pour 6 œuvres et 43 représentations (soit un sixième environ).

Indépendamment de la tournée de concerts qu'il ira faire l'année prochaine en Russie. Hans de Bülow s'est engagé à diriger six concerts symphoniques à Hambourg. Dans chaque concert il se propose de faire connaître une œuvre symphonique nouvelle et de produire un seliste de renom.

Le dernier concert de la Société philharmonique de Hambourg avait pour programme le nouvel oratorie antique de Max Bruch, Achilleus, Le succès a, parait-il, été très grand. Les chœurs paraissent avoir particulièrement porté. Les solistes étaient M<sup>no</sup> Joachim (Andromaque) M<sup>no</sup> Schausseil (Polyxens et Thetis), MM. Gudehus (Achille) et Scheidemantel (Hector et Ulysse).

Le conservatoire de Saint-Pétersbourg, fondé le 8 septembre 1862, vient de faire paraître le compte rendu de la 24° année de sen activité. Dans l'année scolaire qui vient de se terminer, les élèves du conservatoire étaient au nombre de 776 (257 jeunes gens et 519 demoiselles), dont 134 dans la section orchestre, 136 dans la section de chant, 418 dans celle du piano, 5 dans la section des orgues,

<sup>(1)</sup> Le Ménestrel traduit ce titre par Consécration du foyer. Fétis en fait la Dédicace du Temple. Il faut dire " Pour la Consécration du théâtre. "

55 dans la section de théorie de la composition et 29 dans la section de théorie générale. 458 élèves suivaient les études à leurs propres frais, 174 élèves bénéficiaient de différentes bourses et enfin 144 élèves recevaient l'enseignement à titre gratuit. Au cours de l'année, 49 élèves ont quitté le conservatoire (19 jeunes gens et 42 demoiselles), 54 personnes, dont 7 étrangères, ont subi l'année dernière les examens de sortie, 12 jeunes gens et 17 demoiselles ont obtenu le diplôme d'artiste et 10 jeunes gens et 8 demoiselles l'attestat de sortie.

Les plus hautes récompenses ont été décernées aux élèves dont les noms suivent: Médailles d'or: Joseph Vitol (élève du professeur Rimsky-Korsakow), Hélène Duncan et Nicolas Schischkine (professeur von Ark).

011 2116

Un nouveau ténor vient de se révéler... en Suède. C'est un soldat de la compagnie norwégienne de Stockholm, qui avait fait entendre une si belle voix que plusieurs professeurs se sont chargés gratuitement de son éducation musicale Il a débuté avec succès au Théâtre royal, dans Guillaume Tell. Le nouveau ténor s'appelle Bradbost.

Au théatre Costanzi, de Rome, la Gioconda de Ponchielli a eu, il y a quelques jours, une reprise triomphale.  $M^{mo}$  Pantaleoni et le célèbre maestro Faccio ont été acclamés. La Gioconda a décidément pris place parmi les grandes œuvres modernes.

A Rome, le Lycée de Sainte-Cécile et les bandes musicales

ont décidément adopté le diapason français, et l'on croit que l'orchestre du théâtre Apollo ne tardera pas à suivre ce bon exemple.

Le Musical Standard de Londres (n° du 26 juin) publie six lettres inédites de Mendelssohn adressées à M<sup>me</sup> Merest, qui est morte à l'île de Wight, le 24 avril dernier, à l'âge de 70 ans.

M<sup>me</sup> Merest, née Maria-Billington Hawes, s'était acquise une grande réputation en chautant la musique des grands maîtres; c'est à elle que Mendelssohn avait confié la partie de contralto de son *Lobgesang*, lorsque cette œuvre fut exécutée pour la première fois en Angleterre (Birmingham, 28 septembre 1840).

Dès ce moment commencèrent les relations du compositeur et de la cantatrice, dont la voix était admirable.

M<sup>me</sup> Merest était la fille de William Hawes, compositeur, éditeur de musique, qui eut l'honneur de diriger le *Frei*schutz, la première fois que l'opéra romantique de Weber fut transplanté sur le sol britannique (Londres, English-Operahouse, 22 juillet 1824).

## 

### VARIÉTÉS

La Gazetta musicale di Milano a publié récemment un intéressant article sur les sopranistes, sur ces chanteurs à voix artificielle, qui, en Italie, furent admis au théâtre jusqu'en 1823. Nous résumons, en partie, cet article.

L'auteur, il signore Giurelli, fait remarquer que les sopranistes ont toujours obtenu un grand succès à Milan, et il passe en revue les plus célèbres virtuoses du théâtre de la Scala. De nombreux décrets défendirent aux sopranistes l'accès des théâtres; mais le public les réclamait avec insistance, et, malgré l'interdiction prononcée contre eux, ces chanteurs à voix factice reparaissaient sur la scène. Avant 1789, le duc d'Este, lieutenant autrichien à Milan, avait signé un édit contre les sopranistes, et cependant, au théâtre, il donnait le signal des applaudissements en les entendant chanter. La République cisalpine proscrivit l'usage de ces chanteurs. Napoléon, roi d'Italie, les toléra.

Le dernier sopraniste, entendu à la Scala, fut le celèbre Velluti. Il débuta à ce théâtre en 1808, à côté de la Colbran, qui devint plus tard la première femme de Rossini. Velluti créa un grand nombre de rôles à la Scala, où il excita le plus vif enthousiasme. Il inspirait les poètes. et de nombreuses pières de poésie lui furent adressées. C'était du délire! En 1812, il chanta Aurélien à Pulmyre, de Rossini, et le maestro, enthousiasmé par le talent du chanteur, l'embrassa chaleureusement sur les deux joues. Velluti quitta Milan en 1814, dans des circonstances fort étranges. Une belle joune fille, une jeune enfant de famille noble, âgée de 16 ans, s'était amourachée du virtuose. "Fuyons ensemble, lui avait-elle dit, et bien loin. " L'aimable chanteur avait accepté. Prévenue à temps, la famille de la jeune fille arrêta les fugitifs au moment de leur départ.

L'article de la *Gazetta* se termine par cette curieuse anecdote. Ajoutons que la *ragazza* n'aurait pas emmené Velluti bien loin. Elle serait vite revenue chez ses parents.

L'excentricité britannique n'est pas un vain mot. Un correspondant sérieux du Musical World, de Londres, engage co journal à offrir un prix pour la meilleure réponse faite à cette demande bizarre:

 $\mbox{``}$  Qui voudriez-vous être de préférence; Liszt ou Gladstone?  $\mbox{``}$ 

Le journal, un peu embarrassé, répond qu'il ne croit pas devoir offrir de prix, mais qu'il sera heureux de publier les raisons qui pourront être présentées pour justifier telle ou telle préférence.

Entre artistes.

On parle d'un confrère de beaucoup de talent, mais qu'on ne parvient jamais à contenter, quelque éloge qu'on lui adresse.

- Quel malheur, disait hier un de ses meilleurs amis, qu'il ait si mauvaise santé.
- Comment! il est malade ?
- Oni, il est atteint d'une hypertrophie du Moi.

### 

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 2 juillet 1778, à Ermenonville, près Paris, décès de Jean-Jacques Rousseau, à l'âge de 66 ans.

Il serait curieux d'étudier Jean-Jacques comme critique musical. On retrouverait dans sa Lettre sur la musique française des théories encore discutées, des questions encore à l'ordre du jour: question de la mélodie et de l'harmonie, question des rapports du chant et de l'orchestre, et cette autre question toute contemporaine, toute wagnérienne même, de la traduction musicale des paroles.

- Le 3 juillet 1814, à Turnhout, décès de Sébastien-Joseph Robson, organiste et maître de musique à la grande église de la ville. Il était né à Thuin en 1731. On chante encore en Campine une Marche des patriotes de 1789 de sa composition. MM. Edm. Vander Straeten (la Musique aux Pays-Bas, t. V, p. 68), Edouard Gregoir (Documents hist. sur l'art mus., t. II, p. 93), et Clément Lyon (Education populaire, numéro du 29 avril 1880) ont fourni de nouveaux renseignements sur des membres de la famille Robson, originaire d'Angleterre, et qui tous étaient musiciens. Le dernier, auteur d'une Messe qui a été exécutée à Anvers, est mort à Turnhout au commencement de 1884.
- Le 4 juillet 1808, à Louvain, naissance de Joseph Terby.
   Il est mort en cetto ville, le 19 mai 1879.

Sans comparaison possible avec C.-L. de Bériot — un autre Louvaniste — Joseph Terby ne s'est pas moins fait une soide réputation à Paris en jouant les premiers violons au Théâtre-Italien,où il devint ensuite second chef d'orchestre. Il possédait à un haut degré le style de la musique classique et excellait surtout dans l'interprétation des œuvres des vieux maîtres. Rentré dans sa patrie, il avait succédá à son père dans les fonctions de maître de chapelle de l'église de Saint-Pierre, à Louvain.

— Le 5 juillet 1884, à Paris, décès de Victor Massé (ou plutôt Félix-Marie, sans le prénom de Victor), à l'âge de 62 ans. Il était né à Lorient le 7 mars 1822.

Gatathée et tes Noces de Jeannette sont les deux ouvrages sur lesquels se fonda et dure encore aujourd'hui sa réputation. Il appartenait alors — et c'était sa filiation naturelle — à l'école de Grétry; sauf de regrettables conciessions, qui sont toujours indispensables dans l'opéra-comique, aujourd'hui comme il y a trente ans. Au demeurant, Victor Massé fut un musicien de second ordre, et cependant il avait à certains moments une note personnelle, une émotion discrète, une gaieté douce, un charme voilé qu'on retrouve plus, peut-être, en certaines de ses mélodies séparées que dans ses morceaux d'obéras.

Un mal irrémédiable qui devait l'emporter le cloua chez lui et le tortura pendant six ou sept ans. Cette longue torture physique, arrivant à la fin d'une carrière toute remplie d'insuccès après des débuts on ne peut plus brillants, rend très sympathique l'homme et l'artiste. Ad. JULLIEN.

 Le 6 juillet 1792, à Paris (Opéra-Comique), Roméo et Juliette, ou tout pour l'amour, 4 actes, de Monvel, musique de Dalayrac.

Le drame de Shakespeare a inspiré grand nombre de compositeurs en Allemagne, en France et en Italie. La scène française en compte quatre: Steibelt, Dalayrac, Gouned et le marquis d'Ivry. Nous omettons le *Roméo et Juliette* de Berlioz, symphonie avec chœurs, solos et récitatif, qui n'a été exécutee que dans les concerts.

Une traduction, faite pour l'Opéra de Paris, de Roméo et Juliette de Bellini (elle y fut représentée le 7 septembre 1859), a fourni l'occasion à Berlioz d'analyser les principales partitions sur la donnée shakespearienne. Le terrible critique se montre impitoyable pour Dalayrac et son cellaborateur. "Cela, écriti, est misérable, plat, bête, en tout et partout. On dirait d'une œuvre composée par deux imbéciles qui ne connaissent ni la passion, ni le sentiment, ni le bon sens, mi le français, ni la musique."

- Le 7 juillet 1846, à Bruxelles (temple des Augustins), Henri Vieuxtemps fait entendre peur la première fois en Belgique son quatrième concerto en *mi*.

Notre ami Kufferath, dans sa monographie de Vieuxtemps, nous dit que ce fut "un tolle général parmi les violonistes envieux de la renommée et du talent de ce jeune homme de vingt ans qui arrivait avec une œuvre d'aussi large envergure et d'aussi belle facture. Et l'on répandit le bruit que ce concerto n'était pas de lui. A Bruxelles surtout, ce bruit circula longtemps, accueilli avec une sorte d'avidité et propagé complaisemment par les médiocrités habiles à tirer profit de pareilles vilenies. "

- Le 8 juillet 1858, à Prague (2<sup>me</sup> journée du festival miséculaire de la fondation du Conservatoire), Louis Spohr, au milieu d'ovations interminables, dirige l'exécution de son opéra Jessonda. Spohr, alors âgé de 75 ans, était le type le plus caractérisé du maître de chapelle d'autrefois.
- Le 9 juillet 1876, à Moedling, décès de Joseph Dessauer, à l'âge de 82 ans. Il était né à Prague, le 28 mai 1794.

Henri Heine (Lutèce, édition Lévy, p. 320) s'est moqué fort méchamment de ce musicien, qui n'était pas sans mérite; il s'en prend jusqu'au visage—" un vomitif eu un laxatif "—de

celui qu'il attaque. Pourtant Dessauer, pendant son long séjour à Paris,  $\mathbf{y}$  était fait beaucoup d'amis. Et ce qui en témoigne, ce sont les lettres que George Sand lui a adressées. L'une d'elles, en date du 6 juillet 1875 (Correspondance, t.VI, p. 318), commence par ces mets : " Cher Favilla bien-aimé  $_{n}$  et se termine par ceux-ci: " Crois à l'inaltérable tondresse de ta vieille sœur.  $_{n}$ 

— Le 10 juillet 1835, à Lublin (Pologne), naissance de Henri Wieniawski. Il est mort à Mescou, le 1er avril 1880.

Vieuxtemps, qu'il avait remplacé au Conservatoire de Bruxelles, dans la classe supérieure de violon, a caractérisé en termes vrais le talent de l'artiste polonais. (Voir Ephém. Guide mus., 25 mars 1886.)

- Le 11 juillet 1832, à Saint-Trond, naissance de Henri Warnots. Professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles, directeur de l'école de musique de Saint-Josseton Noode-Schaerbeek, de la Société de musique de Bruxelles, Henri Warnots a l'amour de son art et le respect des belles œuvres; il a des entrailles de père pour ses élèves des deux sexes, et quand c'est le moment des grandes exécutions, le bâton de mesure ne lui pèse pas trop dans la main, Il avait commencé par chanter les ténors, à Liège, à Paris (Opéra-Comique), à Strasbourg et à Bruxelles (Théâtre-Flamand). Il s'est essayé comme compositeur en réchauffant de sa musique une vieille pièce oubliée d'Etienne et de Dalayrac. Une heure de mariage, ainsi elle s'appelait, fut bien accueillie du public strasbourgeois. Les journaux ne nous apprirent point si Warnots avait fait oublier Dalayrac.
- Le 12 juillet 1755, à Bruxelles, la Servante-maîtresse, traduction de la Serva padrona, de Pergolèse. L'apparition de la partition italienne à Paris, en 1752, fit le véritable point de départ de l'opéra-comique. On sait, par les écrits du temps, quel en fut le succès. Tout Paris alors s'arma pour la querelle des Français et des Ítaliens. Grimm et Rousseau combattaient au premier rang des ultramontains. La Lettre sur la musique française n'est qu'un panégyrique enthonsiast de l'art italien.
- Le 13 juillet 1829, à Londres, concert de Mendelssohn, au bénéfice des inondés de la Silésie.—Une lettre de Mendelssohn à son oncle Nathan se résume par ces lignes d'une simplicité touchante: "Le concert à été, sans contredit, le meilleur de la saison; on n'y a pas chanté de grand air, mais seulement des morceaux d'ensemble par les premiers chanteurs du inonde; néanmoins, il a duré quatre heures. La Sonntag s'est produite six fois; Drouet a joué de la flûte, Moschelès a exécuté avec moi men duo pour deux pianos, puis est venue mon ouverture du Songe d'une nuit d'été, etc. En voilà assez. Le meilleur de tout ceci, c'est que nous avons réussi.
- Le 14 juillet 1786, à Paris (Opéra), Rosine ou l'épouse abandonnée, 3 actes, de Gossec, — Quelques morceaux charmants, un due, de jolis airs de ballet et une romance: Dors, mon enfant, n'ont pas sauvé la pièce du naufrage.
- Le 15 juillet 1788, à Paris (Opéra), Amphitryon, 3 actes, de Grétry. Cinq représentations seulement, et la partition ne fut pas gravée. "L'esprit et la finesse de Grétry, dit Michel Brenet, se font apprécier dans plus d'une page, sans toutefois constituer un ensemble très heureux."

### 

### BIBLIOGRAPHIE.

TRIG POUR PIANO, VIOLON ET VIOLONCELLE, PAR LOUIS KÉFER.

Le Guide a déjà dit quelques mots du trio de M. Louis Kéfer, directeur de l'Ecole de musique de Verviers, mais je crois devoir y revenir. Cette œuvre mérite,en effet,qu'on s'en eccupe; elle sort des limites des compositions ordinaires de ce genre, elle est digne d'être remarquée des musiciens et elle classe son auteur parmi les bons compositeurs de notre

L'idée de traiter un 'trio dans la forme que nous donne M. Kéfer doit nécessairement attirer notre attention. L'œuvre est neuve, ne résulte d'aucune autre et n'a aucune affiliation avec les trios connus. Je ne sache pas que quelqu'un ait déjà traité de trio dans cette forme. D'aucuns peut-être ne l'approuveront pas, j'avoue qu'on peut produire contre elle des arguments plausibles; mais, tout en no méprisant la valeur de ces arguments, m'est avis que les raisons pour ont bien aussi leur importance et qu'on peut raisonnablement et esthétiquement s'y rallier.

Ce trio est, à vrai dire, plutôt une œuvre symphonique : la facture en est large; elle ne s'inquiète plus des formes spéciales au violon, au violoncelle et au piano, elle se préoccupe bien plutôt de l'effet de l'ensemble. Aussi, cette œuvre gagnerait certainement à être exécutée par plusieurs violons et plusieurs violoncelles; d'ailleurs, le piano, qui y est présenté d'une façon neuve, remplit bien plutôt le rôle d'un orchestre absent que celui du piano pur et simple; il enveloppe toute l'œuvre dans une atmosphère sonore-métallique qui rappelle un peu les frémissements sonores de cette sorte de Cymbalum qu'emploient les Czardas. C'est là un effet nouveau très réussi que M. Kéfer a inauguré dans son trio. Par suite, il me semble que la partie de piano demande beaucoup de sobriété dans l'exécution, si on veut éviter l'écueil de faire confiner l'œuvre à la trivialité et à la vulgarité. Cette remarque doit s'appliquer à toute musique, voire aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, lesquels perdent toujours leur véritable caractère et sont souvent entièrement dénaturés par le manque de justesse dans l'expression, soit par une interprétation exagérée ou trop effacée, soit par des sonorités trop retentissantes qui déflorent la pensée, la matérialisent et ne permettent plus à celle-ci de se dégager aisément.

Cette œuvre a par-dessus tout ce mérite, dont beaucoup de compositions manquent, d'avoir pour origine une conception réelle, de réaliser un état psychologique, d'analyser un état-nature, en un mot, de dire quelque chose. Elle est essentiellement moderne et procède d'idées bien précises sur la portée de notre art actuel; conséquemment elle est dramatique au fond ; elle expose les impressions successives d'une même nature aux prises avec les circonstances les plus diverses, et présente, dans la suite de ses développements et dans le conflit des idées qui se succèdent les nnes aux autres, cette vérité psychologique, cette logique dans la succession des impressions qui, pour appartenir à un même fond unique, ressortent encore les unes des autres. Cependant, je pense que l'idée qui a présidé à cette œuvre est trop vaste et trop étendue, embrassant un trop grand domaine et dépassant la capacité d'une œuvre musicale instrumentale ; il eût mieux valu limiter une situation, localiser davantage une série d'impressions, qui ainsi gagneraient en précision. En d'autres termes, celui qui, par exemple, voudrait enfermer dans le cadre d'une œuvre musicale et surtout purement instrumentale une vie humaine tout entière, aurait une conception trop complexe, sans compter qu'elle ne serait peut-être pas assez musicale, ferait une excursion dans un champ trop étendu, se proposerait un plan difficilement réalisable, conséquemment resterait dans le vague et risquerait beaucoup d'être incompris ; une seule situation précise et nettement caractérisée est assez riche par elle-même pour fournir la matière d'une poétique à réaliser, et une intelligence artistique solide saura bien l'approfondir, la pénétrer, au point d'en tirer tout ce qui est possible et de le réaliser adéquatement.

Le premier numéro de l'œuvre Allegro agitato se distingue par sa note nerveus e et tenace, réalise très bien le côté immuable et fatal de toute nature quelle qu'elle soit, en même temps qu'îl exprime bien les caprices divers mais logiquement suivis qui s'ajoutent à ce fond sans en changer l'essence immuable. Il faut remarquer l'accord de quinte augmentée qui, donné au début et persistant pendant toute l'œuvre, en caractérise bien l'allure générale.

Le deuxième numéro, Allegretto scherzando, est une page plus tendre et qui ne manque pas de charme. L'espèce de choral Andante religioso qui le coupe est fort beau comme idée, comme harmonie et comme valeur d'expression; il est très ingénieusement traité dans son union avec le premier thème : c'est ce qui démontre que cos deux sujets sont essentiellement uns et forment une belle unité, malgré leur grande diversité apparente. Peut-être pourrait-on reprocher certaines reprises des sujets un peu trop répétés avec les mêmes développements.

La troisième partie: Allegro con fuoco a plus d'envergure et présente une poétique beaucoup plus vaste. L'introduction, malgrés a brièveté de quelques mesures, est d'un sentiment profond et pénétrant et relie très logiquement et avec beaucoup de vérité la troisième partie aux deux premières. Tout ce morceau, pour tout dire en un mot, renferme des trouvailles des plus heureuses et des plus piquantes, des contrastes bien réussis, une facture pleine d'intérêt et de variété, bref, une richesse de ressources combinées et réalisées d'une façon très remarquable.

Pourtant, j'aime moins la fin de cette troisième partie qui, pour être toujours le sujet principal, se présente sous une forme moins fine et maque de puissance d'expression. Je ne nie cependant pas qu'elle soit intéressante comme facture, mais je ne suis pas certain que cette page ne soit pas une fin voulue: je la crois inutile et nuisible au résultat poétique que doit produire l'audition de l'œuvre. Si on peut la défendre froidement à l'aide du plan théorique que l'auteur s'est imposé, je pense néanmoins qu'elle n'est pas artistique et qu'elle doit être réprouvée par la saine esthétique.

Voilà en quelques mots, ce que j'ai cru devoir dire de l'œuvre de M. Kéfer; mon intention n'était pas d'en faire une analyse matérielle, mais d'attirer l'attention des musiciens sur cette partition, qui mérite les plus beaux éloges, parce qu'elle dénote un artiste d'une nature moderne et convaincue, une intelligence musicale noble et élevée autant que solide et réelle, qui a la perception juste et délicate de son art.

ERASME RAYAY.

. . . .

La maison Mahillon vient de publier en une très belle édition, une suite romantique sur trois notes, pour piano, de M. Martin Lazare. Cette suite se compose de six morceaux: Prologue, Appassionata, Aveu, Capricieuse, Dénouement et Epilogue, et elle a été dédiée à M. F. Gevaert.

Que signifient ces trois notes de M. Lazare? Sont-elles un hoquet de rire, une plainte amère, un aveu amoureux, ou tout simplement une formule musicale? C'est le tout réuni, dans lequel le tour de force harmonique vaincu joue le grand rôle.

Ces trois notes sont ré, si, la Elles servent de début à chacuu des morceaux et résument à elles seules l'accompagnement de l'épilogue, sans engendrer un moment la monotonie qu'on supposerait devoir résulter d'une basse uniforme, indéfiniment prolongée. Dans son ensemble, cette suite est un vrai poème musical. Le prologue est une simple entrée en matière, dans un mouvement vif, définissant bien le caractère romantique de l'œuvre, c'est-à-dire quelque chose de plus exubérant que la simple expression d'une pensée bumaine, présentée dans son aride nudité.

L'accentuation de cette forme se fait mieux sentir encore dans l'Appassionata, vivace, à l'allure entrainante et cependant contenue, comme les palpitations d'un jeune ceur, comprinant ses émotions à l'approche d'une première déclaration.

Il y a plus de calme dans l'Aveu, une Andante Cantabile,

qui représente l'éternel chant d'amour, les phrases délicatement murmurées à l'oreille de l'amie, confuses d'abord, tendrement éloquentes ensuite, pour finir sur une suspension d'accord d'un doux susurrement. C'est l'amant épris qui attend l'effet de ses paroles.

L'amoureuse y répond dans la Capricieuse par de coquettes minauderies, des éclats de rire argentins, sons forme de Scherzo, lutinant d'abord et s'amu ant à caqu r. comme si elle eût voulu s'étourdir elle-même. Le Dénouement arrive. Ce sont des plaintes, des exaltations, des tendresses d'abandon, dans un mouvement lent et condensé, pour aboutir au chant idéalisé des deux cœurs unis.

L'Epilogue ramène la réalité et semble jeter une note un peu froide, presque ironique sur ce poème, comme pour dire que tout se résume ici-bas dans la morne indifférence d'une existence triste et uniforme.

M. Martin Lazare s'est montré dans cette œuvre non seulement musicien érudit, mais observateur de la psychologie humaine. Il résout dans ces trois notes un triple problème : baser sur une donnée unique diverses sensations, rendre ces sentiments avec vérité et expression et se renfermer dans un cadre harmonique, ce qui rend une composition fort difficile. Ces difficultés, heureusement vaincues, donnent à la suite romantique de M. Lazare une valeur réelle.

(Fédération artistique.)

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, Ed. Sonzogno). - La livraison de juin contient :

Itlustrations avec texte : le portrait de Mme Ernestina Bendezzi-Secchi; le théâtre du Vaudeville à Paris; Flora Mirabilis, légende en 3 actes, musique de Spiro Samara (théâtre Carcana, à Milan); Album de costumes, les Français de 1300 à 1500,

Texte: Esthétique musicale; théâtres de Milan, Gênes, Bologne, Naples, Nice, Paris, Vienne; Fiorina, opéra de Viteli; opinion de la presse sur l'opéra Flora Mirabilis de Samara'; bibliographie; concerts: soirée artistique chez Sonzogno ; bulletin théâtral du mois de mai ; opéra et opérette, etc., etc.

### 

### Nécrologie.

Sont décédés :

A Londres, à l'âge de 71 ans, Charles d'Albert, compositeur de musique de danse très populaire en Angleterre, père du jeune et célèbre pianiste Eugène d'Albert.

– A Wiesbaden, à l'âge de 82 ans, M<sup>me</sup> Meyerbeer, veuve du grand maître.

### &&\$&\$

### REPRESENTATIONS DE BAYREUTH.

Les représentations préparées sous le protectorat de feu Sa Majesté le roi Louis II auront lieu du 23 juillet au 20 août.

Parsifai, tous les lundis et tous les vendredis.

Tristan et Isolde, tous les jeudis et tous les dimanches. Prix de la place, 20 marks.

Comité de logement. (Intervention gratuite.) Adresse: Secrétaire ULRICH.

On peut se procurer des cartes en s'adressant soit au comité des représentations (adresse télégraphique, Festspiel Bayreuth), soit chez Schott frères, à Bruxelles, où l'on obtiendra également tous les renseignements supplémentaires.

Une heure après la clôture de chaque représentation, trains spéciaux vers Eger, Neuenmarkt et Nuremberg, avec correspondance dans toutes

## BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

## EXTRAIT DES NOUVEAUTES

• CIA 1000.			
Henriques, R., Op. 9. Feuilles volantes.			
3 morceătix pour piano	Fr.	2 50	)
Scharwenka, X., Op. 28. 6 Valses pour			
piano. N° 1, 2, 3, 5, 6 à	32	0 68	5
- N° 4	22	0 98	5
<ul> <li>Op.29.2 Danses polonaises N<sup>os</sup> 1, 2 à</li> </ul>	22	1 25	ŏ
Tardif, Lucien, Elégie pr piano et violon.	22	2 20	)

### ÉDITION POPULAIRE.

	-							
Nº 563/65. Raff, J., Œuvres pour piano.								
3 vol. Vol. 1 et 3	,,	7 50						
- Vol. 2	"	5 00						
<ul> <li>567.Morceaux classiques et modernes</li> </ul>								
pour piano et violon. 2de série	,,	5 00						

## LES MUSICIENS BELGES

EN L'ANNÉE 1886

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix: 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41, Montagne de la Cour BRUXELLES

Pastilles minérales des EAUX DE SODEN

PASITIES MINIETALES UES LAUA DE SUDEN pour toutes malacides de poitrine Ces pastilles sont préparées par la fabrique de pastilles à Soden, ville de bains dans le Tanuns, avec les sols des sources nº 3ct 18, sons contrôle médical. Ces sels, obtanus par l'evaporation des eaux des sources mentionnées, sont riche-ment saturés d'acide carbonique, matière que ces deux sources ren-forment. Les pastilles contienent les mômes matières que les sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives.

C'ést avec le plus crand succès qu'elle sont cenuloyes dans les

sources et, par conséquent aussi, leurs vertus curatives.

O'est avoc le plus grand souces qu'elles sont employées dans les cas suivants; Cafarrhes des poumons, cafarrhes chroniques dei nogree et du gosier, ainsi que dans les dérangements des intestins, surtout si de telles affections sont acompagnées de catarrhes des pommons. Un prospectus contenant les explications est joint à chaque botie. Se vondent dans toutes les harmacies, - Dépto gén, p'la Bolgique : Baraons, Brusales, sur les des la contenant des capitales de la contenant des contenant des contenant des contenant des contenant des contenant des contenant de la contenant d

#### FRED. RUMMEI

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Invenieur breveté du nouveau pédalier indépendaut et du piano octave-harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.



SOMMAIRE. — Les œuvres de Wagner en Belgique, par Paul Bergmans. — Charles-Marie Von Weber, par Léo Quesnel (fin). — Bruxelles et province. — Etranger : lettres de Paris : A. Pougin et Batthazar Claes ; lettre de La Haye. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrologie.

<del>%45%4%4%4%4%4%4%4%4%</del>

## LES ŒUVRES DE WAGNER EN BELGIQUE

GAND.

La critique s'occupe beaucoup actuellement de Richard Wagner; les ouvrages consacrés au maître de Bayreuth foisonnent, et il ne se passe guère de mois sans qu'on en voie paraître un nouveau. On n'a, naturellement, pas oublié l'histoire de ses œuvres, tant en Allemagne qu'à l'étranger. Mais je ne crois pas qu'on ait traité jusqu'ici sérieusement ce sujet pour ce qui concerne la Belgique. C'est ce que je voudrais faire ici, en partie, pour la ville de Gand (1).

C'est seulement en 1872 que Gand put entendre une œuvre de Wagner. Lohengrin, représenté à Bruxelles en 1870, y avait eu tant de succès qu'on l'avait repris l'année suivante. Ce fut sans doute là ce qui engagea la direction Coulon (24 septembre 1871-31 mars 1872) à monter à son tour un opéra du maître allemand sur la scène gantoise. Elle choisit Rienzi, que Pasdeloup avait fait jouer à Paris, au Théâtre-Lyríque, en 1869.

Annoncée assez longtemps à l'avance et impatiemment attendue, ce n'est qu'à la fin de la saison théatrale, le 22 mars 1872, — une huitaine de jours avant la clôture, — qu'eut lieu la première représentation de Rienzi. Ce fut une soirée mémorable dont se souviennent encore les amateurs de théâtre; le public était venu nombreux, poussé par la curiosité; il fut conquis dès le début par la magnifique ouverture qui excita de longs applaudissements. La bataille était gagnée; l'ouvrage eut trois représentations en une semaine, et la dernière clôtura brillanment l'année.

Plusieurs directeurs annoncèrent dans la suite des

œuvres de Wagner; Tannhaüser en 1872-1878, Rienzi en 1878-1874, et Lohengrin en 1878-1879; mais diverses circonstances vinrent empêcher la réalisation de ces projets. Même au mois d'avril 1877, des pourparlers avaient été engagés entre une société de musique et Joseph Dupont pour l'exécution de fragments des Nibelungen par l'orchestre des concerts populaires; mais cela n'aboutit pas non plus.

Il faut attendre jusqu'à l'année théâtrale 1880-1881 pour voir reparaître Wagner au théâtre de Gand. L'exploitation de ce dernier était confiée alors à Henriette Marion et Karl Simons (26 septembre 1880-31 mai 1881). Ce fut une remarquable campagne, où une troupe allemande nous joua Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Spohr, Marschner, Lortzing, Kreutzer, etc. Wagner ne fut pas oublié et fut représenté par quatre opéras: Lohengrin, 22 octobre 1880; le Vaisseau Fantôme, 20 décembre 1880; Tannhaüser, 20 janvier 1881, et Rienzi, 16 mars 1881. Tous quatre eurent du succès, car - et c'est une chose digne d'être notée - il n'y a jamais eu à Gand de cabale proprement dite contre les œuvres de Wagner; tous quatre eurent donc du succès; mais le plus goûté, certainement, fut Lohengrin, qui n'eut pas moins de quatorze représentations, plus une partielle; ce chiffre est fort élevé pour Gand, où les meilleurs ouvrages du répertoire courant ne dépassent jamais celui de neuf à dix. Lohengrin eut alors une véritable vogue, qui s'est, du reste, conservée; le prélude en est encore souvent inscrit au programme des concerts gantois, et ce serait certainement une excellente spéculation pour un directeur de remonter cet opéra avec une troupe convenable.

Pour en revenir à la direction Marion-Simons, Lohengrin eut, comme nous l'avons dit, quatorze représentations, plus une partielle, Tannhaüser sept, le Vaisseau Fantôme cinq et Rienzi deux. Un auteur flamand a consacré à cette campagne une petite brochure: REMO (Omer Wattez). — Herinnering aan de Kunstfeesten van het tooneeljaar 1880-1881 in den grooten schouwburg te Gent (Gand, impr. Dublie-Plus.

<sup>(</sup>i) Il serait désirable qu'un musicologue se livrât à des recherches du même genre à Bruxellos, à Anvers et à Liège; cela fournirait des matériaux très précieux aux historiens de R. Wagner.

1881). Signalons encore, pour être complet, les analyses françaises des quatre œuvres de Wagner, publiées dans la collection intitulée: Répertoire du Grand-Théâtre de Gand (Gand, Ad. Hoste). Chaque brochure contient l'analyse de la pièce et un aperçu musical.

Depuis lors on n'a plus joué — au moins au théâtre — de Wagner à Gand; mais cette année théâtrale allemande a produit d'excellents effets sur le public gantois, ce public qui dernièrement encore a fait répéter quatre fois de suite la Damnation de Faust. De plus, comme le dit C. Wattez, elle a déposé dans l'âme de beaucoup de jeunes poètes et musiciens un germe qui produira tôt ou tard des fruits savoureux.

PAUL BERGMANS.

## CHARLES-MARIE VON WEBER

(Fin. - Voir les numéros 26 et 27.)

III

Les dépouilles mortelles de Weber sont restées dix-sept ans sur la terre étrangère. En 1844, Richard Wagner, alors maître de chapelle à son tour à Dresde, fit les plus honorables démarches pour en obtenir la translation. Le cercueil fut débarqué à Hambourg, remonta l'Elbe et arriva à Dresde au mois de décembre. Une grande cérémonie eut lieu au cimetière catholique (Weber était catholique), et Wagner prononça ces paroles :

" Jamais il n'y eut, oh! cher maître, un compositeur plus Allemand que toi. Quelles que fussent les profondeurs où descendait ton génie, des liens invisibles le tenaient attaché aux entrailles de la patrie. Ton génie, c'était le génie de l'Allemagne même. Ensemble vous souriez et pleuriez; ensemble vous écoutiez les légendes nationales avec une simplicité d'enfant. Oui, la simplicité a été l'ange gardien de ta noble vie. Elle l'a conservée pure, et cette pureté a fait la beauté de ton œuvre. Jusqu'à la mort tu as été un enfant pur de la pure Allemagne. Tu es resté digne de ton origine; tu es resté nôtre, tu ne nous a pas trahis. L'Anglais te rend justice, le Français t'admire, l'Allemand seul est capable de t'aimer. Tu es un rayon de son soleil, une goutte de son sang, une fibre de son cœur!"

Nous ne sommes pas obligés d'accorder à Richard Wagner que le génie de Weber fut allemand parce qu'il était pur, et pur parce qu'il était allemand. Cette espèce de pétition de principe nous paraît ne rien démontrer. Mais nous reconnaissons volontiers en Weber un ancêtre de Wagner lui-même. Il est l'un des plus illustres fondateurs de cette musique allemande moderne qui est devenue, sans qu'on y songe, la musique de tout le monde et qui répond au génie philosophique du siècle dès qu'on la dégage des affectations et des prétentions systématiques. Comme le remarque sir Julius Benedict avec sa haute compétence, l'opéra italien, le seul qui fût goûté jusque-là, était une collection de morceaux, airs, duos, etc., exquis souvent

en eux-mêmes, mais, pour ainsi dire, détachés. On eût pu les isoler de l'ensemble de la partition sans qu'ils perdissent rien de leur mérite. Ils ne lui empruntaient rien non plus : un vrai collier de perles égrenées, ou plutôt une mosaïque de toutes les couleurs. Weber conçut le dessein de donner à ses opéras une couleur locale qui en teignît toutes les parties, d'en mettre toutes les situations et même tous les détails en harmonie. La musique et les costumes, la mise en scène et les décors, tout fut ramené par lui à l'unité de caractère. Dans la Fiancée du chasseur, par exemple, tout est empreint de simplicité. Au contraire, dans Euryanthe, tout est pompeux et magnifique. Son nom sera à jamais associé à celui de l'école romantique. Robert le Diable n'eût pas été écrit peut-être sans le Freischütz; Tannhauser et Lohengrin, sans Euryanthe.

" Dans les ouvertures des trois opéras: Euryanthe, Der Freischütz, Obéron, Weber a adopté un système de composition qui, bien que discuté, a été et sera suivi, comme étant à la fois le plus large et le plus rationnel. Les grands maîtres de l'art avaient toujours considéré la symphonie instrumentale qui précède le lever du rideau comme une préparation de l'esprit à ce qui va suivre, non comme un sommaire de l'opéra lui-même. C'était le plus souvent un morceau de musique indépendant de la partition et n'ayant queiquefois pas de relations avec elle. Weber avait d'abord fait comme eux ; mais, quand son talent fut arrivé à sa maturité, il conçut de l'ouverture une autre idée. Il en fit non plus l'introduction d'un livre, mais l'ébauche d'un tableau. Prenant et fondant ensemble les principaux motifs de son opéra, il composa un tout si artistement entremêlé que les soudures ne s'v voyaient pas plus que dans une mosaïque de Florence, et il présenta aux auditeurs l'épitomé, la quintessence de l'œuvre avant la levée du rideau. Ce système a pu être critiqué au point de vue des règles de l'art, mais il n'en est pas moins fécond en effets heureux. L'esprit est ainsi fait que toute idée qui lui est présentée pour la seconde fois est mieux accueillie par lui que la première. Pour nous servir d'une comparaison vulgaire, il est bien rare qu'on enfonce un clou d'un seul coup de marteau. De plus, une ouverture composée de matériaux si riches a nécessairement une couleur. une grâce, une vie que ne saurait avoir un simple prélude. Voilà pourquoi les ouvertures de Weber ont joui et jouissent encore d'une incomparable popularité.

Une autre raison pour laquelle Carl Weber tient si fort aux entrailles du peuple allemand, c'est qu'il à été, avec Schubert, le père du tied, de ces chants nationaux si chers à la race germanique. Le tied est de tous les temps; mais sous sa forme moderne il remonte surtout à ces deux maîtres de la mélodie allemande. Weber et Schubert, deux natures fines, délicates, pour ainsi dire mélodieuses elles-mêmes, ont fourni la preuve que les chants mélodiques peu

vent n'être pas le triomphe exclusif de la musique talienne. D'ailleurs, pour ne parler ici que du premier, il a été, comme musicien, un homme universel et complet; car, ainsi que le dit fort bien sir Julius, il a, dans ses sonates, approché de Beethoven; dans ses messes, d'Haydn; dans ses concertos, il a précédé Mendelssohn. S'il n'a pas toujours égalé tous ces maitres, il les a tous réunis dans son œuvre élégante et pure.

Chose triste à dire, c'est justement parce qu'il était universel qu'il avait rencontré beaucoup de rigueur chez ses critiques et chez ses rivaux. Franz Schubert lui-même a été pour lui malveillant : Zelter l'avait en haine. Bien différents, pourtant, furent à son égard les sentiments du grand Beethoven. Au commencement, on avait essavé de les mettre mal ensemble, et il sembla qu'on y eût réussi. Mais le puissant Ludwig était au-dessus de ces misères; l'endroit le plus intéressant du livre que nous donne le nouveau biographe est celui où il raconte, comme témoin oculaire, la première entrevue des deux maîtres. Jusque-là Weber et Beethoven ne s'étaient connus que par leurs œuvres et n'avaient eu de rapports que par lettres. Le jeune Julius, qui était alors un enfant, reçut de la vue de Beethoven une impression ineffacable, comme il arrive à cet âge.

" Nous arrivâmes à Vienne, mon maître et moi, au mois de septembre 1823 ; un matin que j'étais allé chez son éditeur, j'eus le bonheur de rencontrer Beethoven. Il avait été précédemment en correspondance avec le maître de chapelle saxon, et, à ma grande joie, il daigna m'adresser la parole. Je crois le voir encore avec son grand front, haut et bombé comme une voûte de cathédrale, ses cheveux blancs en désordre, son nez de lion, ferme, carré, son large menton, sa bouche qui exprimait la force et la douceur! Ses joues, couturées par la petite vérole, étaient rouges et animées; de dessous ses sourcils épais, hérissés, partaient des éclairs. Ses traits énergiques, ses formes cyclopéennes parlaient de génie et de puissance. Il s'approcha de moi, son inséparable tablette à la main (Beethoven était à cette époque complètement sourd), et me dit : - Vous êtes l'élève de Weber ? -Oui, maître. - Pourquoi ne vient il pas me voir? Dites-lui de venir me voir à Baden avec notre ami Haslinger.

Je pris sa tablette et j'écrivis : — Puis-je y aller aussi ?

" Il répondit en souriant : — Oui, gentil petit effronté. C'est ainsi que nons partimes pour Bade, sa résidence de campagne, près Vienne, Weber, Haslinger et moi. Nous fûmes péniblement émus en pénétrant dans la pauvre chambre du grand homme. Tout y était dans le plus étonnant désordre, papier de musique, vêtements, pièces de monnaie étaient semés sur le plancher; le lit n'était pas fait; des tasses ébréchées couvraient la table; le piano ouvert avait plus de poussière que de cordes, et le maître lui-même était enveloppé dans une vieille et salle robe de chambre. Quoiqu'il n'eût jamais vu Weber, il le reconnut de suite, l'embrassa et lui cria comme un sourd qu'il était: - Enfin, vous voilà, diable d'homme! Il poussa ensuite par terre un tas de musique qui était sur le piano, s'y assit et, tout en causant, commença à s'habiller pour sortir avec nous. Sa conversation n'était qu'une longue plainte: plainte contre le public, contre les Italiens, contre le théâtre et surtout contre son ingrat neveu. On voyait qu'il était l'homme le plus malbeureux du monde. Nous dinâmes ensemble, et le géant prit autant de soin de moi, petit garçon que j'étais

que si j'eusse été une dame et qu'il eût été un amant. Il me souriait, il me servait avec les attentions les plus délicates. Comme j'étais fier ! comme j'étais heureux ! Jamais je n'oublierai ce grand jour!

Cette citation un peu longue est caractéristique. Les relations personnelles qu'eurent les deux maîtres expriment parfaîtement le rapport qui subsiste encore entre l'œuvre de l'un et celle de l'autre. Beethoven, comme "un géant ", sourit à Weber en même temps qu'à son élève ; le grand maître de la symphonie, le fondateur de la musique nouvelle appelle à lui l'un des créateurs du drame lyrique allemand.

Léo Quesnel.

## 

## Nouvelles Diverses



### BRUXELLES ET PROVINCE

Comme les années précédentes, Bruxelles enverra un contingent nombreux d'amateurs à Bayreuth, où commencent le 23 juillet prochain les représentations de Tristan et de Parsifal. Nous croyons devoir reproduire le très utile avis que l'Association universelle vagnérienne adresse à ses membres pour le voyage de Bayreuth. Elle leur recommande l'emploi des billets circulaires combinés que les chemins de fer allemands mettent à la disposition des voyageurs. Ces billets donnent le droit de séjourner dans les principales villes du parcours choisi; en outre, les billets, pour les lignes qui longent le Rhin, assurent aux voyageurs la faculté de faire en bateau à vapeur le trajet de Mayence à Cologne.

Les billets combinés sont valables pour 45 jours et assurent un bénéfice de 30 % environ. La circulaire précédente du comité fixait le prix du voyage, aller et retour, en première classe à 188 fr. 40c.; en seconde classe à 130 fr. 60 c.; il se trouve réduit, par l'emploi du billet spécialement composé en vue du voyage de Bayreuth, respectivement à 132 fr. 25 c. et à 98 fr. 50 c.

Les personnes qui désireraient combiner un autre itinéraire peuvent s'adresser au secrétaire du comité, rue Joseph II, 39. Il tient à leur disposition les documents nécessaires.

Voici les villes comprises dans le parcours de l'itinéraire proposé:

Herbesthal, Aix, Cologne ou Deutz, Bonn ou Beuel, Coblence ou Ehrenbreitstein, Bingen on Rudesheim, Darmstadt ou Francfort, Aschaffenbourg, Würzbourg, Oberndorf-Schweinfurt, Bamberg, Lichtenfels, Bayreuth.

Nuremberg, Würzbourg, Aschaffenbourg, Darmstadt ou Francfort, Bingen, Coblence ou Ehrenbreitstein, Bonn ou Beuel, Cologne ou Deutz, Aix, Herbesthal.

Pour tous les renseignements, M. La Fontaine, secrétaire du comité de Bruxelles, se tient spécialement à la disposition des intéressés, le vendredi, de 4 à 6 heures.

@

M. Jeno Hubay, après avoir pendant quatre ans dirigé la classe de violon au Conservatoire royal de Bruxelles, nous quitte décidément pour aller occuper à Pesth une place brillante que lui offre le Conservatoire de cette ville. M. Jeno Hubay quittera Bruxelles ce soir jeudi ou vendredi. Nous ne pouvons le laisser partir sans dire combien de regrets et de sympathies il laissera parmi nous. Son talent, où tant de charme s'unissait à une distinction très délicate, a procuré aux amateurs bruxellois des jouissances artistiques dont ils

n'ont pas perdu le souvenir et dont ils lui garderont reconnaissance. On se souviendra surtout de ces belles soirées de quattor dans lesquelles, à côté de Colyns et de l'inoubliable Joseph Servais, sa virtuosités assouplissait et chorchait avec une sincérité feune et vibrante à rendre la grande pensée des maîtres. Tous nos œurs accompagnent M. Jono Hubay à Pesth, où il sera choyé certainement autant qu'il le fut à Bruxelles.

63

Il n'est pas d'homme indispensable. M. Jeno Hubay n'est pas parti que l'on parle déjà de sa succession. C'està M. Ysaie qu'elle écherra selon toute probabilité. Ce serait là une brillante acquisition qui renouerait au Conservatoire de Bruxelles la tradition de l'enseignement national des de Bériot, des Vieuxtemps et des Léonard.

4

M. Ysaie a donné il y a quelques jours, avec l'orchestre de la Monnaie, un concert au théâtre de la Bourse, et sa souveraine virtuosité y a été de nouveau acclamée.

£

Dans une correspondance adressée de Vienne au *Journal* de Bruxelles nous lisons ce qui suit :

" On dit ici que la commission du Conservatoire de Varsovie avait offert la direction de cet établissement à M. Joseph Wieniawski, l'éminent pianiste qui réside dans votre capitale. L'artiste a décliné ces offres, parce qu'il préfère, dit-on, consacrer tout son temps à ses compositions et à sa carrière de virtuose. ...

Si nous sommes bien renseignés, la nouvelle du Journal de Bruzelles est parlaitement exacte. Mais si flatteur que füt l'Offre faite à l'éminent artiste par le Conservatoire impérial de Varsovie, il n'a pas cru pouvoir l'accepter, pour le moment tout au moins. M.Wieniawski, on s'en soutent, a dirigé pendant quatre aus et avec éclat la Société philharmonique de Varsovie. Il était tout naturel qu'on songeât à lui pour le poste important dont il s'agit, dans son pays, où tout le monde le connaît, l'apprécie et l'estime, ainsi que s'exprime la lettre officielle qui lui a été adressée et que nous avons eu l'indiscrétion de lire. Quoique absent depuis plusieurs années, son nom est resté présent à la mémoire de ses compatriotes et à celle du monde musical de Varsovie, où M. Wieniawski a occupé une place si brillante.

Mais la situation tout à fait indépendante de virtuose, de compositeur et de professeur qu'il s'est faite à Bruxellos, où il jouit d'ailleurs de toutes les sympathies, lui a paru préférable à un poste dont les nombreuses responsabilités l'eussent foligné nécessairement de sa carrière artistique, de même qu'il avait précédemment décliné la succession de Dreyschock et ensuite celle de Lechetitzky au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, celle de Nicolas Rubinstein à Moscou et la direction du Conservatoire de New-York, qui lui avait été offerte à des conditions exceptionnelles par l'entremise d'Antoine Rubinstein.

C'est un exemple de désintéressement et d'attachement à l'art, trop rare parmi les artistes, pour ne pas mériter d'être cité.

Les concerts du Waux-Hall continuent d'attirer la foule, grâce à quelques belles soirées d'été. Cotte semaine on y a entendu plusieurs compositions nouvelles. Citons une brillante Marche portugaise pour orchestre, composée par notre confrère Wesly, du Rotterdansche Courant, et une sérénade pour orchestre de M. O. Jokisch, composition serrée, nerveuse, d'une inspiration, très distinguée, très poétique et d'une orchestration à la fois très coforée et très délicate.

⊗

L'Art moderne nous apprend que la nouvelle direction du théâtre de la Monnaie a reçu cette semaine le baptême judiciaire. Voici à quel propos: Une jeune artiste, actuellement au theâtre de La Haye, M¹º Marie Vuillaume, a été engagée par les directeurs de la Monnaie, en qualité de première chanteuse d'opéra-comique. Protestation énergique du directeur de La Haye, M. Lucien Desuiten. "Me prendre ma pensionnaire, jamais I Je l'ai réengagée. Elle m'appartient. "

De là le procès. M. Desuiten actionne devant le tribunal de commerce MM. Dupont et Lapissida et leur tient ce langage: "Rendez-moi ma chanteuse. J'ai l'âme grande et ne vous demande même pas de dommages-intérèts. Mais si vous la gardez, payez-moi le dédit stipulé dans l'engagement que j'ai contracté avec elle. C'est trente mille francs. A prendre ou à laisser. "

La diréction de la Monnaie préfère naturellement conserver M<sup>IL</sup> Vuillaume.Elle oppose à la demande une foule de moyens de procédure plus ingénieux les uns que les autres et sur lesquels le tribunal statuera.

M. Blauwaert, notre éminent baryton, vient de remporter un grand succès à Londres, où il s'est fait entendre dans un concert organisé à l'Albert's Hall par M. van Zastrow. M. Blauwaert a chanté le *Philippe Van Artevelde* de Gevaert, qui paraît également avoir été très apprécié du public londonien.

Dans le même concert on cite également comme solistes  $M^{Ile}$  Sherrington, M. le chevalier Robbio (élève de Paganini) et  $M^{Ile}$  von Kornatzbi.

M. Blauwaert s'est fait entendre, en outre, dans différents salons de l'aristocratie anglaise, dans lesquels la musique belge a été très demandée; les Lieder de Benoit et le *Mailied* de Huberti — qui soit dit en passant, vient de paraître chez l'auteur, — y ont obtenu un très grand succès.

La réussite de M. Blauwaert à Londres n'a rien qui nous étonne, car on peut sans exagération affirmer que c'est actuellement un de nos meilleurs chanteurs d'oratorios.

## © CONCOURS DU CONSERVATOIRE.

(Suite.)

MUSIQUE DE CHAMBRE POUR INSTRUMENTS A ARCHET. Profes seur: M. Alex. Cornélis.— 1° prix: MM. Lejeune (violon) et Dubin (alto); 2° prix avec distinction: MM. Lampens (violon-celle) et Queeckers (violon); 2° prix: MM. Adams et Vandeputte (alto) et M<sup>ile</sup> A. von Netzer (violon); 1° accessit: MM. Colin-Fiévez, Merck et M<sup>ile</sup> Stirling.

QUATUOR. Professeur: M. Jenö Hubay. — 1er prix: MM. Sauveur (violon) et Rigo (violon); 2e prix avec distinction: M. Hans (alto); 2e prix: M. Darmaro (violon).

VIOLON, Professeurs: MM. Jenő Hubay et Alexandre Cornélis. — 1° prix avec distinction: M. Sauveur (élève de M. Hubay), et Miº Mœs (élève de M. Cornélis); 1° prix: M. Laoureux (élève de M. Hubay); M. Drèze (élève de M. Cornélis), et M. Darmaro (élève de M. Hubay); 2° prix avec distinction: Miº A. von Netzer (élève de M. Cornélis); 2° prix: M. Colin (élève de M. Cornélis), et M. Godebski (élève de M. Hubay); accessit: Miº Lambiotte et M. Liégeois (élèves de M. Cornélis), et M. Godebski (élèves de M. Cornélis), et M. Godebs

Piano (hommes). Chargé du cours: M. De Greef. — 1er prix: MM. Strauwen, Vanden Broeck et de Rademakers; 2º prix: M. Gonzalez.

Piano (jeunes filles). Professeur: M. Aug. Dupont.—1e\* prix: Mile Junca; 2º prix avec distinction: Mile Lecomte; 1e\* accessist: Miles Roman et Herpain. Prix Laure van Cutsem: Mile Rachel Ulhmann a remporté le prix à l'unanimité.

CHANT (jeunes filles). Professeurs: M<sup>me</sup> Lemmens, MM. Cornélis et Warnots. — 1<sup>es</sup> prix avec distinction: M<sup>the</sup> Van Besten; 1<sup>es</sup> prix: M<sup>the</sup> Gérard; 2<sup>e</sup> prix avec distinction: M<sup>the</sup> Corroy; 2<sup>e</sup> prix: M<sup>the</sup> Lagye, Brass, Neyt et Joostens; 1<sup>es</sup> accessit: M<sup>the</sup> Pluys, Nachtsheim, Slypsteen, Falyze, Milcamps, Burlion et Polspoel; 2<sup>ee</sup> accessit: M<sup>the</sup> Godineau,

 $\mathrm{M}^{\mathrm{Hes}}$  Urbain et Passmore ont obtenu un rappel du  $2^{\mathrm{o}}$  prix avec distinction qui leur avait été accordé l'année dernière.

CHANT (hommes). Professeurs: MM. Cornélis et Warnots.— 1er prix avec distinction: M. Vandergoten; 1er prix: M. Van Ruyskensvelde; 2er prix avec distinction: MM. Peeters, Boon et Danlée; 2er prix: MM. Raquez, Vanderstappen et Frère; 1er accessit: M. Suys; 2er accessit: M. Dony.

CHANT ITALIEN. Professeur: M. Chiaromonte. — 1° prix avec distinction: M<sup>11e</sup> Dedeyn; 1er accessit: M<sup>11e</sup> Petyt.

Le prix de duos de chambre a été accordé à M<sup>11es</sup> Milcamps et Polspoel.

DIPLÔME DE CAPACITÉ. — M. Abraham Eldering, élève de M. Jenő Hubay, a obtenu le diplôme de capacité à l'unanimité et avec la plus grande distinction, après une épreuve qui n'a pas duré moins de deux heures.

Jeudi aura lieu la clôture des concours.

#### ANVERS

La musique des Guides, sous la direction de M. Staps, est venu donner à la Société d'Harmonie un concert qui a obtenu le plus vif succès et dans lequel cotte phalange d'élite a exécuté des fragments du programme qu'elle va faire entendre à l'exposition de Liverpool. On ne saurait mieux jouer qu'elle la marche funèbre de Siegfried, transcrite dans la perfection pour l'harmonie.

A l'occasion du départ du 6° régiment de ligne, qui est envoyé en garnison à Hasselt, M. Painparé, chef de musique de ce régiment, a été l'objet des plus flatteuses manifestations. Des concerts d'adieu ont été donnés par l'excellent corps de musique successivement au Cercle artistique, à la Société royale de Zoologie, à la place Verte et à la Société

royale d'Harmonie.

M. Painparé a été convert de fleurs et comblé de cadeaux, qui lui ont été offerts au nom de la population anversoise et des différentes sociétés de la ville. M. Dewael, bourgmestre d'Anvers, a lui-même exprimé à M. Painparé tous les regrets que son départ cause à la population anversoise.

### GAND

Une touchante cérémonie a eu lieu le dimanche 4 juillet, au cimetière communal de la Porte de Bruges. A l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Henri Waelput, décédé à Gand le 9 juillet 1885, des amis et des admirateurs du compositeur défunt sont allés déposer une couronne sur sa tombe. Des discours ent été prononcés par M. E. Callant, au nom de la commission, et par M. E. Verberkmoes, au nom de l'orchestre du Grand-Théâtre.

En même temps que les fêtes communales ont ou lieu les fêtes du 25ª anniversaire de la fondation de la compagnie des chasseurs-éclaireurs de la garde civique de Gan-l. Cela nous a valu, entre autres, une représentation de gala, donnée le samedi 10 juillet, au Grand-Théafre, par des artistes de l'Odéon, du Parc, du Nederlandsch Tooneel d'ici, et par la Société royale des Mélomanes, qui y représentait l'élément musical, — et un festival de musique militaire, le lundi 12; ce dernier a réuni une vingtaine de musiques nationales et étrangères, à qui on a généreusement distribué quantité de médailles. De plus, le mardi 13, la Société des Mélomanes a donné une représentation composée d'un petit drame de Legouvé et de l'opéra-comique de G. Cornet: les Amours d'Arlequin. P. B.

### LOUVAIN

Le 4 juillet a étécélébré, en nôtre collégiale de Saint-Pierre, le jubilé de M. Gérard Deprins, âgé de 83 ans, or aniste depuis soixante-deux ans, carillonneur de la ville depuis cinquantesent ans.

Le conseil de fabrique de l'église et les septante artistes du jubé ont offert au vénérable jubilaire une coupe en bronze artistique. Le président de la fabrique a remis à M. Deprins, au nom du gouvernement, la croix civique de 1<sup>re</sup> classe, en récompense de sa longue et brillante carrière.

Le chevalier Van Elewyck, maître de chapelle, a transmis à M. Deprins la médaille que lui décernait le collège des bourgmestre et échevins.

De nombreux et superbes bouquets, entre autres celui de l'éminent professeur d'orgue de Bruxelles, M. Alphonse Mailly, ont été envoyés au vénérable jubilaire.

A la fin de la séance, la maîtrise de la collégiale a exécnté, entre autres, le célèbre réfrain de Grétry: "Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, " et ainsi s'est terminée une fête sans précédent dans l'histoire musicale de la Belegique.

M. Gérard Deprins est encore vert et vigoureux, et tout fait espérer qu'il atteindra heureusement l'âge de cent ans. A l'heure qu'il est, il gravit encore alertement les deux cents marches qui conduisent à la tour du carillon de Louvain.

#### MALINES

Nous apprenens avec plaisir que la Société nationale des Orphéonistes lillois se propose de se présenter, en division d'honneur, au concours international qui aura lieu à Malines en octobre prochain.

### RENAIX

La matinée musicale donnée le dernier jeudi de juin par les élèves de notre école de musique a été un très vif succès.

La fête débutait par la cantate les Moissonneuses, qui a été interprétée par les demoiselles avec un ensemble remarquable. Les divers morceaux pour violon, violoncelle, piano, harmonium et d'ensemble instrumental exécutés par les élèves, la plupart encore bien jeunes, ont été rendus de manière à satisfaire les plus exigeants et ont provoqué à juste titre les applaudissements enthousiastes de l'assistance. Pour faire l'éloge du mérite, il faudrait citer tous les élèves. Bornons-nous à citer le jeune Jean Snoeck, qui, crânement assis sur sa petite chaise, faisait parler artistiquement son violoncelle en exécutant différents morceaux de Davidoff et Golterman ; Miles R. Tassart et Iris De Bouvrie, héroïnes de la fête dans les parties de piano, surtout pour cette dernière ; sa remarquable interprétation du deuxième trio de Mayzeder, et M. Norbert Merry qui, élève depuis huit mois à peine, a révélé un talent original et réel sur l'harmonium ; il y a là l'étoffe d'un excellent organiste, que notre ville pourrait regretter un jour de ne pas avoir su conserver dans ses murs. Un point à noter, c'est que, contrairement à ce qui se passe ailleurs, les éléments de la fête musicale avaient été puisés dans le sein de l'Ecole sans avoir besoin de recourir au concours d'artistes étrangers.

Nos félicitations au directeur M. Abel Régibo, et aux maîtres de pareils élèves.

## TRANGER

### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, 13 juillet 1886.

Nouvelles pauvres, pauvres nouvelles! Ce n'est pas en plein été, et précisément à la veille de notre grande fête nationale, quatre-vingle dix-septième anniversaire de la prise de la Bastille, que les théâtres et la musique peuvent beaucoup faire parler d'eux. Pour le moment, nos théâtres ne songent qu'à la représentation gratuite que chacun d'eux doit donner demain: l'affiche de l'Opéra porte la Juive, avec la Marseillaise chantée par Melchissédec; celle de l'Opéra-Comique, la Dame blanche, avec la Marseillaise par Fournets; celle de l'Opéra-Populaire du Château-

d'Eau, le Trouvère avec la Marseillaise par M<sup>mo</sup> (ma foi, j'ai oublié son nom). Soyez persuadé que partout les salles seront bondées, que nos artistes auront de grands succès et que ceux qui sont choisis pour chanter l'hymne de Rouget de Lisle seront tout particulièrement l'objet de la faveur populaire.

A propos de cet hymne merveilleux, je ne vous ai pas encore signalé l'apparition du livre qu'un rédacteur du journal religieux l'Univers, M. Arthur Loth, a publié récemment sous ce titre: le Chant de la Marseillaise, son véritable auteur, dans le but d'enlever à Rouget la paternité de la Marseillaise au profit d'un certain Grisons, maître de chapelle à Boulogne-sur-Mer (1). C'est qu'en vérité cela est tellement ridicule, tellement inepte, que cela en devient écœurant. C'est en haine de la Révolution et des fruits qu'elle a portés, fruits amers pour le parti qu'il représente, que M. Arthur Loth a lancé cet écrit ou, pour mieux dire, ce pamphlet, dans lequel il s'en va attribuer le motif dont Rouget se serait servi à cet obscur Grisons, qui le premier en aurait fait usage dans une partition d'oratorio intitulée: Esther. Il y avait longtemps que je connaissais cette histoire peu naturelle, que Vervoitte. possesseur du manuscrit de Grisons, m'avait racontée naguère à diverses reprises, sans parvenir à me faire partager sa crédulité, sincere et feinte. A la mort de Vervoitte, qu'il avait intimement connu et qui lui avait fait aussi ses confidences à cet égard, M. Loth acheta de sa veuve le manuscrit d'Esther, et avec son aide il en a fait la belle besogne que l'on sait. Ces commérages prétendus historiques ne valent pas la peine qu'on s'en occupe, et c'est pourquoi je ne vous avais pas parlé jusqu'ici de l'énorme calembredaine imprimée à laquelle M. Loth a jugé à propos d'attacher son nom.

Pour en revenir à notre Fête nationale, qui est toujours, avec le premier janvier, l'occasion des grandes récompenses officielles, on espérait que le ruban rouge irait au moins trouver quelques-uns de nos artistes. Il n'en a rien été, et le ministre des beaux-arts n'a pas trouvé, paraît-il, un seul musicien digne de cette distinction. Il est vrai qu'il l'a accordée à M. Pedro Gailhard, co-directeur de l'Opéra, et que, de son côté, le ministre de la guerre a décoré M. Wettge, le jeune et habile chef de musique la Garde républicaine. Et c'est tout. On me permettra de trouver que c'est peu.

En revanche, l'Officiel d'aujourd'hui nous fait connaître un certain nombre de nominations d'officiers de l'instruction publique et d'officiers d'académie qui intéressent la musique et le théâtre. Sont nommés officiers de 'instruction publique M. Masset, professeur de chant au Conservatoire, et l'excellent violoncelliste Batta, Officiers d'académie : Mme Rose Caron, de l'Opéra ; Mlle Marie Poitevin, l'une de nos pianistes les plus remarquables ; M. Melchissédec, de l'Opéra; M. Boulard, ancien violon solo de l'Opéra-Comique ; M. Canoby, compositeur ; M. Durlacher, compositeur (??????); MM. Boellmann et Populus, maîtres de chapelle; M. Jules Cambon, chefd'orchestre du Théâtre royal de Liège; M. Ballande, fondateur des matinées dramatiques; , et enfin plusieurs artistes de la Comédie-Française, MM. Baillet, Le Bargy et Silvain.

Et voilà tout ce que je puis vous communiquer aujourd'hui.

ARTHUR POUGIN.

### (Autre correspondance)

Paris, le 12 juillet 1886.

Vous n'attendez pas que je vous entretienne aujourd'hui ni de la musique patriotique qui va retentir après-demain, fétes nationales, sur nos places et dans nos théatres, ni des menus concours de solfège ou d'harmonjum du Conservatoire, ni des décorations qu'on n'a pas accordées à nos musiciens à l'occasion du 14 uiillet.

Le véritable intérêt musical du moment se porte sur les représentations de Bayreuth qui vont commencer dans quelques jours. Jamais le mouvement qui entraîne de plus en plus vers l'œuvre dramatique de Wagner les esprits élevés ou simplement curienx de notre époque ne m'a paru plus marqué que cette année, et si j'en juge par mes renseignements personnels et ceux qui me parviennent par mon entourage, jamais Parsifal et Tristan n'auront attiré plus de pèlerins vers la célèbre colline de la Bavière. Faut-il qu'il y ait des gens assez enragés, ou assez courageux, comme on voudra, pour n'être pas terrifiés par l'exemple du malheureux roi de Bavière, qui a tant servi de thème aux bonnes âmes de la presse! Il paraît pourtant que le zèle des partisans de l'idée wagnérienne se s'est pas refroidi peur cela, ni que le nombre des recrues à cette cause artistique ait diminué. Je vous ai parlé, dans une récente correspondance. d'une importante audition de fragments de Parsifat et de la Gætterdämmerung, exécutés récemment par des amateurs dans la salle de la Société d'encouragement à l'agriculture, devant trois cents personnes. Eh bien! il me revient que cette audition tout incomplète et imparfaite qu'elle fût forcément, a porté ses fruits. Je n'ai pu vous citer des noms, la réunion étant d'un ordre tout privé et presque intime. Mais il y avait là des personnes de toutes les classes de la société qu'il eut été extrêmement curieux et instructif de montrer côte à côte. Les invitations, du reste, avaient été fort recherchées et presque disputées, l'exiguité de la salle n'ayant pas permis d'en lancer plus d'un certain nombre restreint. Je puis dire aussi, saus indiscrétion, qu'il y avait dans la petite bande instrumentale deux de nos premiers chefs d'orchestre, jouant modestement et consciencieusement leurs parties d'instruments à cordes, et dans l'auditoire, le plus populaire de nos chefs d'orchestre encore, aujourd'hui en retraite. -Pas plus tard qu'hier, chez une très grande dame de Paris, qui appartient par sa naissance à l'une des premières familles princières de la Belgique, famille connue depuis longtemps par son goût pour les arts, j'ai pris part à une audition au piano de trois longs fragments de Parsifal, dans la plus aristocratique et la plus intelligente compagnie. -On joue anssi du Wagner, il n'y a pas d'indiscrétion à le dire, chez Mme la comtesse de Chambrun. - J'ai réuni moi-même, ces jours-ci, quelques jeunes gens, avocats, étudiants, poètes, pour entendre le troisième acte de Tristan. — Pour terminer ce petit aperçu, bien incomplet, du mouvement wagnérien actuel, cette sorte de préface parisienne aux correspondances que vous recevrez de Bayreuth, je puis vous citer, parmi les futurs voyageurs vers la célèbre petite ville bavaroise, deux de nos plus grands organistes, un de nos premiers pianistes. des écrivains au Journal des Débats, un bibliothécaire du Conservatoire, des avocats, des savants, des princes et des marquis anthentiques, etc.

Un oubli à réparer: Dans ma dernière correspondance, je vous ai parlè des lectures d'ouvrages inédits à l'Opéra-Comique. Il faut ajouter à mon énumération la lecture du Roi malgré lui, le nouvel ouvrage de M. Emmanuel Chabrier, dont vous avez applaudi la Gwendoline il n'y a pas longtemps. L'opéra-comique en question n'était pas destiné tout d'abord à la salle Favart, mais le vent soufflant de ce cété, l'adaptation était possible et même facile. L'action se passe sous le règne d'Henri III; l'élément fantaisiste et lumoristique, si gavorable au tempérament primesautier de M. Chabrier, y figure. M. Carvalho aurait été ravi de cette partition et compterait sur un succès.

BALTHAZAR CLAES.

Le Guide Musical a résumé le travail de M. Loth au moment où il parut en feuilleton dans l'Univers. Voir les n∞ 47 et 48, année 1885 (novembre).

### PAYS-BAS.

La Haye, le 10 juillet 1886.

L'Association des artistes néerlandais (Nederlandsche Toonkunstenaars-Vereeniging) vient de donner une très belle fête musicale à Bois-le-Duc, la vieille capitale de la province du Nord-Brabant. Cette société a pour but l'exécution des œuvres nationales, avec le concours de solistes néerlandais. Sous le nom "national", sont compris los Hollandais, les Flamands de la Belgique et les artistes de l'étranger établis en Hollande, qui, par leurs œuvres ou leur talent, ont une réputation bonorable et qui sont devenus membres de l'Association.

Les 20 et 21 du mois de juin, l'Association s'est réunie à Bois-le-Duc, célèbre depuis long temps par ses fameux chœurs d'hommes (Liedertafel) sous le nom de : Oefening en Uispan-ming (étude et loisir).

Le premier jour a été consacré à l'oratorio Bonifacius, paroles de M<sup>me</sup> Lina Schneider, de Cologne; musique de M. W. F. G. Nicolat, de La Haye. L'exécution a été vraiment admirable. Comme solistes on avait engagé M<sup>me</sup> Lydia Hollm (élève du professeur Stockhausen, à Francfort-s/M.), M. Blauwaert, de Bruxelles, et M. Deckers, de Bois-le-Duc.

Beaucoup de dames, dilettanti de Bois-le-Duc, d'Arnhem, Dordrecht, Nymeigue, Rotterdam, Zalt-Bommel, etc., prétaient leur concours pour les chœurs de femmes; les chœurs d'hommes étaient formés presque uniquement par les braves chanteurs de Bois-le-Duc. Le Amsterdamsche Orchestereniging prétait son concours pour la partie orchestrale.

M. Nicolaï a dirigé lui-même son oratorio; le public et les chœurs lui ont fait une chaleureuse ovation.

Le second jour était une matinée. Elle a débuté par l'ouverture composée pour la tragédie de Tancrède, de Voltaire, par M. Ant. Averkamp, un tout jeune compositeur originaire d'Amsterdam. L'Ouverture et la Danse aux flambeaux de l'opéra la Ruine de Tharand, de G. A. Heinze, furent très bien accueillies; l'auteur, fort estimé en Hollande, a été l'initiateur de l'Association des artistes néerlandais. On a exécuté encore une pièce de concert (Concertstück), de M. Richard Hol, d'Utrecht, d'après la Déclaration (Erklärung), de H. Heine, ainsi qu'un fragment de l'oratorio David, du même compositeur.

Mais l'impression profonde de la journée a été produite par la scène pour baryton et chœur de l'oratorio de Oorlog, de Peter Benoît. Elle a été admirablement interprétée par M. Blauwaert, qui a fait ressortir toute la beauté de cette conception géniale. A la demande générale, le maëstro a dû faire répéter cette scène.

A l'exception de M. R. Hol, dont la présence était réclamée pour la direction d'un festival à Utrecht, tous les compositeurs ont dirigé les œuvres.

 $\mathbf{M}^{\infty}$ -Hollm a chanté plusieurs Lieder, ainsi que des duos avec  $\mathbf{M}$ . Blauwaert. Les duos, qui ont fait grand plaisir au public (de second a même été redemanté), sont l'œuvre de  $\mathbf{M}$ . Léon  $\mathbf{C}$ . Bouman, à qui la ville de Bois-le-Duc est redevable de l'organisation excellente de cette fête musicale extrémement réussie.

### 

### PETITES NOUVELLES.

Les journaux français annoncent la retraite du doyen des chefs d'orchestre de France, M. Mézeray, chef d'orchestre du Grand-Théatre de Bordeaux, qui a aujourd'hui 76 ans et qui, depuis soixante ans, tient le bâton de commandement. C'est en effet en Belgique, à Verviers, qu'à l'âgo soize de ans, il fit ses premièros armes. M. Mézeray fut ensuite successivoment chef d'orchestre à Liège, à La Haye, à Gand, à Rouen, à Marsoille, et enfin à Bordeaux, où il occupe ses fonctions depuis 1843. Le nouveau directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux, M. Gravière, se propose d'organiser, dès les débuts de sa prochaine campagno, une grande représentation au béné-

fice du vieil et digne artiste. M. Mézeray est le père de M<sup>11es</sup> Caroline, Cécile et Reine Mézeray, toutes trois on le sait, cantatrices distinguées.

Dernières nouvelles de l'Opéra-Comique de Paris :

A la suite de la lecture d'Egmont, le drame lyrique de MM Millaud, Albert Wolf et Salvayre, les rôles de cet ouvrage ont été distribués à M<sup>11e</sup> Isaac, Deschamps, MM. Talazac, Fournets, Soulacroix et Cobalot.

La Sirène d'Auber servira de pièce de réouverture au mois de septembre. M. Lubert chantera le rôle de Scopetto, créé par Roger en 1844; celui de Zerlina, créé par Mee Lavoye, sera tenu par Mie Merguillier.

Le Signal, opéra-comique en un acte de Ernest Dubreuil et M. Busnach, musique de M. Puget, sera également donné au mois de septembre. M. Herbert, dont l'engagement vient d'être renouvelé, créera le rôle principal de cet ouvrage.

La première nouveauté importante qui sera donnée à la salle Favart est le *Roi malgré lui*, d'après Ancelot, poème de MM. de Najac et Burani, musique de M. Chabrier. Les rôles principaux sont distribués à M<sup>ue</sup> Isaac, MM. Bouvet et Delaquerrière.

Quant au Benvenuto Cellini, de Berlioz, il sera représenté le jour de l'inauguration de la statue du célèbre compositeur. L'opéra de Berlioz sera interprété par M. Talazac, M<sup>mes</sup> Merguillier et Deschamps.

Le tribunal de la Seine vient de rendre un jugement fort important qui intéresse à la fois auteurs et directeurs de théâtre.

C'est l'achat du théâtre des Bouffes par M<sup>me</sup> Ugalde qui a fait naître le procès.

MM. Stapleaux, Dartois et Lacomme sont les auteurs d'une pièce intitulée: la Toison d'or; ectte pièce avait été acceptée par MM. Gaspari et 0°, qui exploitaient alors le théâtre des Bouffes, et les répétitions avaient commencé lorsque ce théâtre du vondu à l'amiable à M™e Ugalde par M. Laverny, liquidateur de la Société Gaspari et 0°. Lors des pourpariers qui furent engagés entre le vendeur et M™e Ugalde, celle-ci, avant de signer l'acte, ne voulut pas prendre l'engagement de jouer la Toison d'or; aussi l'acte ne fit pas mention de cette opfertéte.

Les anteurs, se considérant comme lésés par le refus de M<sup>me</sup> Ugalde de représenter leur pièce, l'assignèrent devant le tribunal de commerce de la Seine en 15,000 fr. de dommagos-intérêts.

Mwe Ugalde a soutenu qu'elle n'avait aucun lien de droit avec les auteurs de la Toison d'or, n'ayant contracté, ni directement ni indirectement, aucun engagement à l'égard de MM. Stapleaux, Dartois et Lacomme.

Les juges consulaires ont donné gain de cause à la nouvelle directrice, mais ils ont comdamné le liquidateur de la Société Gaspari et C<sup>te</sup>, vendeuse, qui avait été également assigné par les demandeurs, à payer à MM, Stapleaux, Dartois et Lacomme 3,750 fr. à titre de dommages-intérêts.

Le théâtre An der Wien, à Vienne, vient de clore sa saison qui a été brillante. Ouvert le 29 août 1885 avec l'opérette de Strauss: Une nuit à Venise, il a donné trois cents représentations. Les pièces jouées sont au nombre de trente-trois, dont un drame, quatre pièces populaires, deux comédies, dix bouffonneries et dix-sept opérettes. Le plus grand succès a été pour le Baron Tajane, de Strauss, qui a été représenté cent fois consécutives.

Pour la prochaine campagne, on parle de la *Béarnaise* et de *Joséphine vendue par ses sœurs*, traduction de M. Aloïs Berla.

Au Victoria-Théâtre de Berlin, *Amor*, le grand ballet de Manzotti et Marenco, vient d'obtenir un immense succès d'œuvre, de spectacle et d'exécution.

Liszt est arrivé le 1e juillet à Bayrenth, afin d'assister au mariage de sa petite-fille, Mie Daniela de Bulow, avec le D' Thode, de Bon. Le mariage civil a eu lieu samedi dernier à la villa Wahnfrid, le mariage religieux, dimanche, à l'église protestante de Bayreuth.

En acceptant la dédicace de l'oraterie de Mors et Vita, de M. Charles Geunod, le Pape avait exprimé le désir de voir exécuter cet ouvrage à Rome, sous sa direction même, pendant l'année de son jubilé sacerdotal, qui commencera le 31 décembre prochain. M. Gounod s'est conformé aux vœux de Léen XIII, et c'est ainsi que, vers la fin du prochain hiver, il se rendra à Rome pour organiser et diriger l'exécution de sa dernière œuvre.

On a de meilleures nouvelles de M<sup>ile</sup> Van Zandt. Il ya du mieux dans l'état de la jenne artiste, qui est toujours à Wilbad, où les soins les plus intelligents lui sent prodigués.

Lohengrin a été représenté samedi seir à Londres, au théatre italien de Covent-Garden, peur la première fois de la saisan.

Parmi les interprètes, M<sup>me</sup> Albani s'est particulièrement fait remarquer et sen succès a été très grand.

Quant à M. Gayarré, la soirée a été pour lui un véritable triomphe.

0

Antoine Rubinstein renonce à l'excursion qu'il se preposait de faire en Amérique; il travaille en ce moment à la grande symphonie qu'il destine au Gewandhaus de Leipzig, et se rendra à la fin de l'année à la cour de Bucharest, où l'invite la reine de Roumanie.

Marion Delorme, le dernier euvrage du regretté Ponchielli, a été représenté le 24 juin au théâtre Costanzi, de Reme, avec un éclatant succès. Plusieurs morceaux ent été bissés. Le quatrième acte surteut a enthousiasmé l'auditoire. Ovations à Faccie, le chef d'orchestre; rappels nembreux pour M<sup>me</sup> Pantaleeni, MM. Dufriche, Ortisi et Navarini. La reine d'Italie assistait à la représentation.

6

Facétie du North's Musical Journal:

Une dame est venue au cencert pour entendre la Valkyrie de Wagner.

"On m'a si souvent vanté les beautés de cet ouvrage, dit-elle à son voisin, que je m'apprête à écouter avec le plus grand recueillement. Seulement, ne trouvez-vous pas que les musiciens sont bien longs à se mettre d'accord?

— Cemment! madame, mais c'est précisément la Valkyrie qu'ils sont en train d'exécuter!... Il y a un quart d'heure que c'est commencé!,

### 

### VARIÉTÉS

M. Camille Saint-Saéns vient de saisir l'Académie des sciences de Paris d'une question qui a son intérêt. La musique est l'art de combiner les sons successivement (mélodie) ou simultanément (harmonie). Mais tous les sons sont definis et exprimés par le nombre de leurs vibrations dans l'unité de temps, de sorte que, finalement, la musique se réduit à une relation entre des nombres. Les intervalles, les accords, etc., sont représentés par des rapports numériques bien connus des physiciens. Chaque note correspond à un nombre donné. On peurrait faire de la musique muette en jonglant avec des nombres.

Il est clair que l'en peut choisir peur base de ces rapperts numériques une hanteur de sen déterminée, c'est-à-dire un nembre de vibratiens plus eu meins élevé. Il est nen meins évident que l'en peut accélérer le rythme à volenté, c'est-àdire ce qu'or appelle aujourd'hui le mouvement du morceau. On se trouve denc en face de deux éléments tout à fait arbitraires, la hauteur des sens choisie et la rapidité de l'exéentien

Aux quinzième et seizième siècles, chacun exécutait à sa guise. Cette liberté extrême dans le domaine musical cenduisait à l'abus. On essava d'y mettre de l'ordre. En 1834, les physiciens allemands réunis à Stuttgard adeptèrent pour peint de départ, peur la normal, 880 vibrations simples par seconde. Ce fut un premier effort, mais les théâtres des principales villes de l'Europe censervèrent des diapasons différents. Ainsi, avant 1859, le la était de 896 vibrations au Grand-Opéra et au Théâtre-Italien de Paris. Les anciennes orgues révélaient un diapasen plus bas. D'après Sauveur, le diapasen adopté à la cour de Louis XVI ne donnait que 810 vibrations. Le diapason s'est denc élevé depuis cette époque de plus d'un ton majeur. Ce fait a été général en Eurepe, ce qui paraît tenir à la tendance qu'ont eue les facteurs d'instruments d'élever le ton peur augmenter la senerité. On a cempris la nécessité d'arrêter ce mouvement ascensiennel; puis le besoin de faire appel à teutes les resseurces de la voix, à toute l'étendue de l'échelle vecale, a mentré cembien il était indispensable de fixer un peint de départ absolu.

A Paris, un arrêté ministériel du 16 février 1859 a fixé le diapason normal à 870 vibratiens simples par seconde; il cerrespond au son de la troisième corde du violon. C'est à la température de 16 degrés que le diapason d'acier exécute 870 vibrations; le son baisse un peu quand la température s'élève. Aujeurd'hui, toutes les nations adoptent successivement le diapason normal réglé par notre Académie des sciences.

Mais ce qui s'était produit peur le ton s'est preduit aussi pour le rythme. C'était la teur de Babel; chacun exécutait selon son goût en interprétant comme il le peuvait les interious de l'auteur. Pour remédier à cet état de choses, à la fin du siècle dernier, Stœckel inventa le métronome, perfectionné, depuis, par Maelzel. Le métrenome, comme en sait, est un pendule muni d'un curseur qui se ment sur une échelle graduée. Dans les métrenomes le plus souvent employés, les divisions s'étendent depuis 140 jusqu'à 1/208 de minute. Cet instrument serait très utile s'il était bien gradué; malheureusement, il ne l'est presque jamais. Le mende musical est envahi par des métronomes mal construits, mal réglés, qui égarent les musiciens au lieu de les guider. Le remède est devenu souvent pire que le mal. On n'exécute nullement comme il le faudrait, et c'est la faute du métronome.

L'auteur de Henry VIII insiste sur ce grave incenvénient; il suffit d'une petite erreur de l'instrument pour fausser le rythme. Par exemple, tandis que l'air fameux de Faust: Laisse-moi contempler ton visage, repond absolument aux vues de l'auteur quand le temps correspond à 60 de l'échelle, il devient absurde et inacceptable si cette durée correspond à 72. Il suffit de 1/6 de seconde par temps pour dénaturer le dno de Geunod. Donc, il faut des métrenemes véritables instruments de précision, ou il n'en fant pas. Aussi M. Saint-Saëns demande que, après avoir fixé le diapason, l'Académie des sciences poursuive son œuvre en dotant la musique d'un métronome normal, réglé mathématiquement. Il faudrait obtenir du gouvernement que les métronomes, avant d'être livrés au public, fussent vérifiés et peinconnés comme le sent les diapasens, les poids et les mesures. La demande de M. Saint-Saëns est très juste, l'Académie l'a prise en sérieuse considération et l'a renvoyée aux sections réunies de physique et de mécanique. Neus aurens donc bientôt, selen toute probabilité, le métroneme nermal. Et ce sera tant mieux ; l'harmonie règnera enfin parmi les musiciens, qui se querellent seuvent à prepes de rythme.

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 16 juillet 1840, à Paris, l'Opéra à la cour, 3 actes d'Albert Grisar et Beieldien fils. — Sauf deux ou trois morceaux dus aux deux collaborateurs, le reste de la musique a été emprunté à divers compositeurs. Ce pastiche fut chanté par Chollet, Masset et Mi<sup>ne</sup> Eugénie Garcia, à l'occasion de l'ouverture du théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, où il est maintenant. (Voir Albert Grisar, étude par A. Peugin; Paris, Hachette, 1870, p. 62).

— Le 17 juillet 1820, à Paris (Opéra), Aspasie et Périclès, un acte, paroles de Viennet, musique de Dausseigne, ballet réglé par Gardel. — Artistes: Derivis, Nourrit, M™ Grassari et Ponchard-Allan. Le ballet, dansé par Paul et sa sœur, et M™ Eins, Anatole et Noblet. Trente représentations.

C'était le début d'un jeune compositeur, neveu de Méhul et le futur directeur du Conservatoire de Liège. "Musique purement savante que celle d'Aspasie, dit le Journal de Paris (numéros des 18 et 22 juillet), mais qui ne produira jamais sur un auditoire français cette expression vive et universelle qu'excitent un air eu un motif heureux, comme Dausseigne en a rencontré quelques-uns dans sa partition. Peut-être certains connaisseurs trouveront-ils alors sa musique moins bien écrite, mais c'est au théâtre surtout qu'un compositeur doit seuvent, tout en respectant la science.

### Ecrire pour les gens qui ne savent pas lire.

— Le 18 juillet 1791, à Paris, Lodoiska, 8 actes de Cherubini. — Le succès fut spontané. éclatant et incentesté. Il no le fut pas moins en Allemagne, où peu après Lodoiska fit son apparition et où il fut bientôt considéré comme un chefdeuvre. Sa vegue dura même beaucoup plus longtemps de l'autre côté du Rhin, car, en 1817, Weber la fit représenter à Dresde en en donnant auparavant, selon la coutume qu'il avait adoptée, une longue analyse dans le Journal de Dresde, et en 1818, Lodoiska était jouée à Berlin. (Arthur Peugin, Cherubini, sa vie, ses œuvres, son rôle artistique, publié dans le Ménestrel, 6 nov. 1831.)

L'euverture de Lodoïska est tout ce qui reste, peur le public, d'une partition dont la facture harmonique et instrumentaie est supérieure à celle des œuvres du théâtre lyrique français de l'époque où elle fut composée et qui n'est connue aujourd'hui que des érudits. Au concert donné par le Conservatoire de Bruxelles, le 19 jauvier 1880, dit XX, de l'Indépendance, "bien des assistants regrettaient sans deute, en écoutant cette page instrumentale, de ne pouveir pas entendre l'opéra tout entier "

— Le 19 juillet 1811, à Liège, naissance de Lambert-Jeseph Massart, prefesseur de violon au Conservatoire de Paris.

Rien ne faisait encore deviner Vieuxtemps que déja Massart jouait du violon comme un beau diable. L'engtemps les rives de la Meuse retentirent des succès du petit prodige, de cet enfant de Liège que les têtes chaudes du sol natal, n'appelaient pas autrement que noss Lambiert (notre Lambert). Ses heureuses dispositions furent développées à Paris, par Rodolphe Kreutzer, dont il fut l'élève favori. Talent solide et plein de charme, Massart aurait pu, comme tant d'autres, briller dans des concerts; mais, très timide de sa nature, il s'est tourné de préférence vers l'enseignement. Il est aujourd'hui un des professeurs les plus estimés du Conservatoire de Paris, et cela depuis plus de quarante ans. Quand on prononce le nom de Henri Wieniawski, on ne manque pas de rappeler qu'il fut le disciple de Massart.

La ville de Grétry a donné le jour à plusieurs générations d'excellents musiciens de la famille à laquelle se rattache notre Lambert actuel.

— Le 20 juillet 1850, à Paris (Opéra-Comique), Giralda, 3 actes d'Adelphe Adam, un des derniers epéras de ce charmant compositeur, mort à 53 ans. Et dire que l'ouvrage, accepté à contre-cœur par la direction Perrin, ne fut monté qu'au bout de deux ans d'attente. Aujeurd'hui, Giralda est encere en grande faveur auprès du public allemand et du public belge. A Bruxelles, le théâtre de la Mennaie (15 avril 1886) en a fait une reprise qui a été fort goûtée.

Dans la musique, il y a des parties qui ont vieilli; par endreits, les formules italiennes sont trop reconnaissables; prenant son bien où il le treuvait, Adam avait mis un air populaire suisse dans le Chalet; il a mis dans Giratla deux airs populaires allemands, dont le deuxième produit une presodie ridicule sur les paroles: "Viens, 6 mon bon ange, entends, "dans le grand air du troisième acte; mais la partition a deux qualités qui font oublier ces défauts; c'est le ton léger et spirituel convenant à la pièce, et la finesse charmante des parties qui ent gardé leur fraicheur et qui aujour-d'hui même semblent ressortir davantage qu'autrefois.

— Le 21 juillet 1835, à Paris, de parents belges, naissance de Marguerite-Joséphine-Désirée Artot (Mª de Padilla) — Une des cantatrices qu'un admirable talent a placée à coté de ce que la scène lyrique nous a offert de plus parfait. Aujourd'hui, ayant renoncé aux voyages, elle s'est fixée à Berlin, et là, dans un milieu très sympathique, où l'artiste est appréciée à l'égal de la femme, Mª de Padilla denne des leçons de chant.

—Le 22 juillet 1812, à Londres, Anne-Anteinette Clavel, connue au théâtre sous le nom de la Saint-Huberty, est assassinée en même temps que son mari, le comte d'Antraigues. Elle était née à Strasbourg, le 15 décembre 1756. Gluck se passionna peur elle après lui avoir entendu chanter la *Didon* de Piccinni.

Dans la vie privée, la Saint-Huberty était une personne assez ordinaire et d'un caractère que ne relevait aucune séduction bien signalée. Vue aux feux de la rampe, elle a eu la gleire d'émouveir deux spectateurs illustres. L'un est Chateaubriand, qui raconte dans les Mémoires d'outre-tombe qu'il crut apercevoir en elle la personnification de la femme qu'en sa première jeunesse il avait révé d'aimer. L'autre n'est ni plus ni meins que Napeléon Ier, alors simple lieutenant d'artillerie, qui, suivant une légende presque accréditée, lui adressa, pendant qu'elle jenait Didon, ces vers, les seuls qu'il ait peut-être jamais rimés:

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine, Voyez d'où dépendait votre empire naissant: Déton iout pas de charme assez puissant outre par le constant de constant de constant Mais si l'autro Didon, ornement es siloux, Ett été feine de Carthage, Et té feine de Carthage, Et te pour la servir, abandome ses dienx, Et votre bean pays serait encor sauvage.

Mais la magicienne n'existait qu'à la scène; on ne découvre dans l'entourage de la femme rien de l'éclat de son temps; peu d'artistes, point d'hommes de lettres, point de grands seigneurs. En ce siècle de folies, on ne croit pas qu'elle en ait inspiré beaucoup. Elle n'a guère eu que d'obscures liaisons. Sa biographie, donnée par Edmond de Gonceurt, ne renseigne denc presque exclusivement que sur le théâtre; mais, si l'on s'en tient à ce coin spécial, elle abonde en détails de mœurs curieux (1).

 Le 23 juillet 1838, à Bordeaux, naissance de Jules-Edouard Colonne.
 Vieloniste et chef d'erchestre des concerts populaires du Châtelet, à Paris.

— Le 24 juillet 1803, à Paris, naissance d'Adolphe-Charles Adam. — Ses œuvres ne sont pas teutes du même aloi. Mais le Chalet, Giralda, le Toréador, Si fâtais roi, et tant d'autres partitions charmantes, resterent lengtemps au théâtre comme des modèles de grâce mélodique, d'élégance et de goût. Adam, qui passait peur un paresseux, n'a pas laissé moins de cinquante-trois partitions — sans compter les œuvres d'autre nature, telles que messes, chœurs, mélodies, etc. — et il est mort à 53 ans (3 mai 1856). Voilà certes une paresse qui peut s'appeler féconde.

(1) Madame Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille, par Edmond de Goncourt. 1 vol., chez Charpentier.

 Le 25 juillet 1882, à Liège, décès de Jean-Léonard Terry. à l'âge de 66 ans. - Une des figures les plus originales du monde artistique liégeois, un véritable artiste et un esprit très élevé. (Voir Ephém., Guide mus., 11 février 1886.)

- Le 26 juillet 1872, à Paris, décès de Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul Carafa, à l'âge de 85 ans. - Une monographie qui vient de paraître chez Dentu : Bizet et son œuvre, par Ch. Pigot, nous révèle une perfidie de ce fanx bonhomme, dont Rossini se servait comme d'une tête de turc.

Bizet partait pour Rome emportant avec lui une lettre de Carafa qui devait recommander chaudement à Mercadante le jeune lauréat arrivant de Paris.Que disait cette lettre? " Mon vieil ami, je te recommande vivement le porteur de cette lettre, M. Bizet, lauréat de notre Institut; c'est un jeune homme charmant, un bon garçon, digne de toutes les sympathies; mais entre nous soit dit, il n'a pas per un C... de talent. "Bizet n'avait pas fait usage de la lettre et il ne fnt pas mal interloqué quand il l'ouvrit.

C'est ce même Carafa qui disait, en parlant de Berlioz: C'est le diable ! C'est encore lui qui, faisant entendre à Rossini la musique qu'il avait composée pour les funérailles de Meyerbeer, recut cette maliciouse apostrophe: "C'est dommage que ça ne soit pas toi qui es mort et que Meyerbeer

l'ait faite à ta place. "

- Le 27 juillet 1859, à Londres (Covent-Garden), sous la direction du maître, Dinorah (le Pardon de Ploërmel), 3 actes avec récitatifs, de Meyerbeer, et Mme Miolan-Carvalho dans le principal rôle.

- Le 28 juillet 1863, à Budapest, sous la direction du maître, deuxième concert de Richard Wagner; le premier est

 Le 29 juillet 1778, à Vienne (théâtre de la Porte de Carinthie), Lucile, de Grétry, traduction allemande, qui resta au répertoire jusqu'à la septième représentation (8 avril 1780).

### 

### BIRLIOGRAPHIE.

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, Ed. Sonzogno). - La livrai-

fi Teatra Cilistralto (Milan, Ed. Sonzogno). — La livralson di mois de juillet contient:

Illustrations avec texte: Le portrait d'Alfonso Carulli;

Amour, pobme chorégraphique de Marenco au théâtre Victoria à Berlin; Brahma, ballet de Del l'Argine à l'Eden à

Paris; Mirville de Gouned au théâtre Carcane à Milan;

Album de costumes anglais de 1300 à 1400.

Texte: Minsique et musiciens à Naples (suite); esthétique

unusicale; Louis II de Bavière par Manrice Kufferath, traduit

du Guide musical; correspondance de Gênes, Naples, Paris,

Vienne; opéras nouveaux; bibliographie musicale; nécrologie: César Thompson, traduit du Guide musical, etc., etc.

OPERN-HANDBUCH (Lexique lyrique), de Hugo Riemann; Leipzig, librairie Koch. Livraisons 14 et 15 (Les Porcherons de Grisar à San Sigismondo d'Aldebrandini)

Celles des pièces beiges citées dans ces livraisons appar-tiennent aux compositeurs suivants: Colyns, Daussoigne, Mie Dell Acqua, Duquesnoy, Gossec, Grétry, Gresnick, Han-sion, Hutey, Jacquet, Jouret, Miry, Ots, Souweine, Van Hoey, Van Mador, Verdyen.

### 

### Nécrologie.

Sent décédés :

A Paris, à l'hospice des aliénés de Sainte-Anne, Jules-A Paris, à l'hospice des aliénés de Sainte-Anne, Jules-Michel Trillet, ténor qui, en 1884, avait débuté à l'Opéra-Comi-que, puis avait passé par plusieurs théâtres en province et à l'étranger de Anvers, 1870-1871) pour finir par les Variétés, à Paris, où il a chanté l'opérette jusqu'en ces derniers temps. — A Lille, le 2 juillet, à l'âge de 88 ans, Georges-Alfred Sinsolliez, professeur de trompetto et de cornet à piston au

Conservatoire de cette ville.

Conservatoire de ecte ville.

— A Lille, Fernand Magnien, hautboïste distingué, fils de l'ancien directeur du Conservatoire de cette ville.

— A Naples, à l'âge de 41 ans, Sabino Falcone, compositeur de musique de chambre et de musique Féligieuse.

— A Londres, John Templeton, né à Biccarton-Kilmarnock, le 30 juin 1802, le doyen des fénors anglais qui avait été le partenaire de Mª Malibran, au théâtre de Drury-Lane, (Notice, Dictionagne, d'americaes de si Geogrés (Farnet V. V.) Dictionnary of musicians de sir George Grove, t. IV, p. 81).

### REPRESENTATIONS DE BAYREUTH.

Les représentations préparées sous le protectorat de feu Sa Majesté le roi Louis Il auront lieu du 23 juillet au 20 août.

Parsifal, tous les lundis et tous les vendredis.

Tristan et Isolde, tous les jeudis et tous les dimanches. Prix de la place, 20 marks.

Comité de logement. (Intervention gratuite.) Adresse: Secrétaire ULRICH.

On peut se procurer des cartes en s'adressant soit au comité des représentations (adresse télégraphique, Festspiel Bayreuth), soit chez Schott frères, à Bruxelles, où l'on obtiendra également tous les renseignements supplémentaires.

Une heure après la clôture de chaque représentation, trains spéciaux vers Eger, Neuenmarkt et Nuremberg, avec correspondance dans toutes les directions.

### BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

# JUIN 1886.

Henriques, R., Op. 9. Feuilles volantes. 3 morceaux pour piano . . . . . . Fr. 2 50 Scharwenka, X., Op. 28. 6 Valses pour piano. Nº 1, 2, 3, 5, 6. . . . . . à 0 65 N° 4 . . . . . . . . . . . . . 0 95 Op.29.2 Danses polonaises Nº 1, 2 à 1 25

## EDITION POPULATRE.

2 20

Tardif, Lucien, Elégie p' piano et violon. "

Nº 563/65. Raff, J., Œuvres pour piano.		
3 vol. Vol. 1 et 3 à	22	7 50
- Vol. 2	"	5 00
<ul> <li>567.Morceaux classiques et modernes</li> </ul>		
pour piano et violon. 2de série	72	5 00

## LES MUSICIENS BELGES

EN L'ANNÉE 1886

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix: 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41. Montagne de la Cour BRUXELLES

## RUMMEL

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4. ANVERS Inventenr breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

B. ESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 LE NUMÉRO 0.50 Fr. 10 00 La petite ligne . Belgique, un an . . . . . . . . . 25 1 00 FRANCE, un an . 12 00 La grande ligne CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32 LONDRES: SCHOTT & C., 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. – Bayreuth, par Maurice Kufferath. – Bruxelles et province. – Etranger: lettres de Paris: A. Pougin et Balthazar Claes. – Petites nouvelles. – Variétés: Meyerbeer à Spa; Ephémérides musicales. – Bibliographie. – Nécrologie.

## BAYREUTH

our la quatrième fois depuis son inauguration solennelle en 1876, le temple de Bayreuth vient de rouvrir ses portes.

Et la foule recueillie des fidèles se presse plus nombreuse que jamais au spectacle émouvant des grands drames wagnériens.

Que de chemin parcouru depuis lors!

En 1876, qu'était-ce Bayreuth? L'inconnu, un point d'interrogation. Quelle idée singulière avait eu ce fou de Wagner d'édifier un théâtre pour y faire exécuter ses œuvres à l'exclusion de celles d'autrui! Quelle présomption et quel orgueil!

Il ferait beau voir s'écrouler le rêve de cet ambitieux dont la tapageuse personnalité s'ingéniait, avec une fécondité rare de ressources, à provoquer d'incessantes querelles pour attirer l'attention! D'aberration en aberration, il en était arrivé à convier le monde entier à venir entendre ses œuvres dans une petite ville de Franconie! Ça durerait l'espace d'un rêve. Une hallucination de poète déséquilibré, dont il ne resterait rien.

Ainsi pensait la masse; ainsi raillait la foule, envieuse de tout ce qui s'élève au-dessus du niveau moyen et la domine.

Il y a dix ans de cela. Et le théâtre de Bayreuth est toujours debout; et des deux parties du monde les artistes et les lettrés, une élite, y accourent; et des milliers d'hommes, de loin, jalousent les heureux à qui il est donné d'éprouver en cet instant les plus nobles et les plus pures sensations d'art.

Quel artiste jamais domina à ce point son siècle; quelle œuvre d'art jamais suscita pareille admiration?

L'histoire est avare de tels exemples, car l'humanité est pauvre d'aussi triomphautes personnalités.

Les premières nouvelles nous arrivent de là-bas.

Vendredi et samedi (1) ont eu lieu les premières représentations de *Parsifal*, le drame mystique chrétien, de *Tristan et Yseult*, le drame de passion humaine.

Et c'est de toutes parts une acclamation admirative, un même cri de joie, un même sentiment de profonde émotion.

Combien pure et sereine la musique de Parsifal! combien émouvant le drame de Tristan!

Tristan!

C'est une singulière histoire que celle de ce chefd'œuvre, conçu, comme nous le dit Wagner lui-même, avec la plus entière liberté, la plus complète indépendance de toute préoccupation théorique, avec la parfaite spontanéité de l'artiste créant son œuvre sans se préoccuper des artifices de l'art.

Après vingt-huit ans, le voilà qui paraît sur ce théâtre de Bayreuth, exécuté enfin dans les conditions révées par le poète, dans cette salle où l'obscurité mystique anéantit toute préoccupation mondaine et triviale, où l'œuvre apparaît à son plan dans le recul d'une vision lointaine, avec l'adoucissement qu'apporte au tumulte des instruments l'approfondissement de l'orchestre.

L'impression a été saisissante sur tout l'auditoire, c'est ce que nous disent toutes les lettres que nous recevons.

Ce n'est pas que Parsifal n'ait ému comme précédemment. Mais il y a eu, à Bayreuth, comme un renouveau, comme une incarnation théâtrale nouvelle pour ce Tristan, que bien des spectateurs avaient vu auparavant à Munich, à Berlin, à Vienne et à Weimar.

C'est en 1855, alors qu'il avait déjà complètement écrit la musique d'une très grande partie de la *Tétra*logie, que Wagner conçut *Tristan et Yseult*.

Le plan général fut arrêté en quelques jours, au retour de ce voyage à Londres, où Wagner se rencontra avec Berlioz et, naïvement, l'invita à venir en Suisse, rêver d'art et s'exiler des intrigues banales du monde.

(1) Le 23 et 24 juillet.

Comme le Tannhäuser, Lohengrin et Parsifal, le sujet de Tristan est emprunté aux poèmes des trouvères allemands, qui l'avaient eux-mêmes emprunté à une légende des Gaules. Les sources où Wagner paraît avoir puisé sont le poème allemand de Godefroid de Strasbourg, et la Tragédie des amours fidèles du seigneur Tristant et de la belle reine Isolde. Il connut sans doute aussi les poèmes français, requeillis par Francisque Michel, et publiés dès 1835, à Londres.

Quoi qu'il en soit, en 1853 il avait terminé le poème de la Tétralogie; le Rheingold avait été composé et instrumenté jusqu'au printemps de 1854, lorsque le poète Herwegh, un autre exilé de 1848, lui apporta les œuvres de Schopenhauer.

Ce fut tout en étudiant Schopenhauer, tout en achevant la Walkyrie, que Wagner ébaucha ce drame lyrique d'une si prodigieuse intensité tragique. Puis il reprit ses Nibelungen. Pendant l'hiver de 1857, le premier acte de Sieafried est composé avec les chants de la forge; le second pendant l'été. Au printemps de la même année, le poème de Parsifal est esquissé et le poème de Tristan est achevé. L'inspiration musicale se manifeste alors tout d'un jet. Quand, à la fin de l'automne, Wagner part pour Venise, il emporte le premier acte complètement écrit et instrumenté; le second est composé sans interruption dans le silence magique de Venise, et à la fin du mois de mars 1858, il est terminé. Le troisième ne l'arrête que quelques

mois, et à la fin d'août de la même année (1), la parti-

tion est achevée à Lucerne, sortant tout d'une venue

de ce tout-puissant cerveau.

Dès ce moment, la préoccupation de l'exécution publique l'envahit tout entier. Il a reconnu lui-même que ce qui l'amena à interrompre la composition des Nibelungen, ce fut le désir de donner un ouvrage de proportions plus modestes, plus facile à exécuter et à représenter. Il chercha quelle capitale pourrait lui offrir le centre le plus sympathique à ses efforts, et son choix s'arrêta sur Carlsruhe. L'œuvre fut reçue, elle devait passer en décembre 1859. Au dernier moment, des difficultés matérielles empêchèrent la représentation. Il tourna alors de nouveau ses regards vers Paris. Son projet était de réunir une troupe d'artistes de premier ordre et de représenter son œuvre à Paris, au printemps de 1860.

Les frais énormes qu'entraînait pareille entreprise la firent nécessairement échouer, et une fois de plus Wagner dut renoncer à ses belles illusions. Il fallut se borner à faire entendre à Paris l'ouverture de Tristan dans les concerts à l'Opéra-Italien, en 1861. Des propositions lui furent faites à ce moment par l'Opéra de

traînèrent, à ce point qu'en décembre, la direction, désespérant de venir à bout de l'œuvre, la représentation fut indéfiniment ajournée. Wagner repart

Au mois d'août, Wagner part pour cette capitale. Tristan était entré en répétition, mais les études pour Paris, afin de préparer les représentations du Tannhäuser. Quand il revient en 1861 à Vienne, tout est prêt et la représentation annoncée, lorsque le ténor Anders, qui devait chanter Tristan, tombe malade et meurt. L'ouvrage est alors retiré définitivement.

Et ce n'est qu'en 1865, quatre années plus tard, qu'il est enfin donné à Munich, le 10 juin, sous la direction de Hans de Bülow, qui en avait dirigé les études, avec le ténor Schnorr de Carolsfed qui devait, lui aussi, quelques semaines après cette première, succomber à une attaque de rhumatisme articulaire.

N'est-ce pas une histoire étrange que celle de cette œuvre, échouant ainsi devant toutes les scènes, comme repoussée par un arrêt du sort, semant la mort autour d'elle, et n'arrivant au théâtre de Bayreuth qu'après la mort de Wagner, après même la mort du roi aux générosités duquel elle avait dû de voir le jour ?

MAURICE KUFFERATH.

### Nouvelles Diverses

# ELGIQUE

BRUXELLES ET PROVINCE

MM. Dupont et Lapissida rentreront sous peu de jours à Bruxelles, ayant complété leurs troupes de grand-opéra et d'opéra-comique par des engagements qui auront, nous le souhaitons, l'assentiment du public.

MM. Dupont et Lapissida ont pratiqué de nombreuses réformes dans l'administration du théâtre. C'est ainsi que les appointements des chœurs ont été légèrement réduits. Une partie du personnel choral a été renouvelée et le chiffre des choristes diminué. Jusqu'ici les enfants étaient considérés comme ne faisant pas partie des chœurs, et c'était un surcroît de personnel nullement exigé par le cahier des charges. La nouvelle direction a donc incorporé les douze enfants dans les chœurs et diminué d'autant le nombre des choristes adultes. Enfin, quelques instrumentistes de l'orchestre dont le service n'était pas quotidien ont été congédiés. Ces réductions constituent d'assez sérieuses économies.

Quant au répertoire de la saison, il n'est pas encore fixé. Il est toujours question de la Walkyrie de Wagner et de la Gioconda de Ponchielli. Notre correspondant de Paris, M. Balthazar Claes, nous annonce que MM. Dupont et Lapissida ont assisté ces jours ci à une lecture de Hulda, opéra de César Franck, qui pourrait bien être une des nouveautés de la saison. Parmi les reprises il y aura celle de la Favorite, avec M. Engel dans le rôle d'Eléazar. Pour M. Sylva, on reprendrait Sigurd et Hérodiade. Enfin, il est sérieusement question du Fidelio de Beethoven, mais conforme à l'original et non dans l'arrangement de Paris. Hâtons-nous d'ajouter que ce sont là de simples bruits de coulisses, qu'il est de notre devoir de recueillir.

Enfin, MM. Dupont et Lapissida,ont fini par s'entendre avec la Société des auteurs et compositeurs de Paris, qui dispose de tout le répertoire des théâtres lyriques.

Le droit a été fixé à 4 1/2 % sur toutes les recettes faites à la Monnaie (bureaux, locations et abonnements), tant pour les pièces de l'ancien répertoire que pour celles du répertoire nouveau.

La convention n'a été conclue que pour une durée de deux années, après lesquelles les droits seront probablement élevés.

<sup>(1)</sup> Et non en août 1859.

d'un 43-484---1

Fin d'un théâtre!

Les journaux de Bruxelles ent publié la semaine demière à leur page d'annonces, l'avis de la convecation en assemblée générale extraordinaire des actionnaires de la Société anenyme du théâtre des Fantaisies-Parisiennes (ancien Alcazar roval).

Ils étaient convequés pour le 28 juillet au théâtre même. Ordre du jour: 1º Rapport de l'administration sur la situatien de la Société; 2º dissolution de la Société et neminatien d'un ou plusieurs liquidateurs.

Où sont les beaux jours de la Fille de M<sup>me</sup> Angot, de Giroflé-Girofla et de Fatinitza?

M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, a assisté aux deux premières représentations de Parsifal et de Tristan au théâtre de Bayreuth. Suivant une correspondance de l'Indépendance belge, M. Buls, émerveillé de l'effet de l'erchestre caché, songerait, à son reteur à Bruxelles, à étudier la question d'une réferme de ce genre à l'orchestre de la Mennaie.

Au service divin qui a été célébré mercredi dernier, à l'occasion de l'anniversaire de l'inauguratien de Léopold I<sup>et</sup>, la chapelle de la collégiale de Sainte-Gudule, sous la direction de M. Fischer, a exécuté le *Te Deum* de M. Alfred Tilman; cette œuvre a produit un très grand effet.

Au Waux-Hall, il y a eu, la semaine dernière, plusieurs concerts extraordinaires, dont un consacré à la musique russe. Des sept morceaux de cempositeurs slaves inscrits au programme, trois surtout ont eu le don de plaire: la danse slave de Dargomisky, la Tarentelle de Cui et la Marche miniature de Tchaikowsky.

On a entendu aussi le vieleniste Lerminiaux, artiste de l'orchestre de la Monnaie, qui a fort bien joué l'Adagio du cencerto de Max Bruch, la Romance de Svendsen et la Bohémienne de Vieuxtemps.

Signalons aussi le très réel succès obtenu par un chanteur, M. de Longprez, attaché au théâtre de Rennes, Jolie voix, un peu blanche, et bonne méthede en dépit de quelques vices de style qui sentent la prevince.

La distribution des prix aux élèves des écoles communales de la ville neus a permis d'apprécier l'excelllence de l'enseignement du chant dans ces écoles et surtout parmi les garçons. A la cérémonie publique qui a eu lieu le 17 au Cirque royal, les jeunes filles ont chanté un joli chœur de Delibes, les Nymphes des bois, les garçens la toute charmante Chanson des Etoiles de Léon Jouret : les chœurs mixtes le Scheldelied de Nagali, et l'Alleluia de Haendel adaptés en flamand. On ne saurait assez leuer l'excellente méthode, le style, la clarté d'accent et la fermeté de rythme de ces joyeux chœurs d'enfants. Les deux professeurs à qui revient le mérite de leur education, MM. Watelle et Landa, ont été félicités chaleureusement et c'était justice. M. Watelle a tout particulièrement été félicité par M. Gevaert qui a assisté à la répétition générale et qui a exprimé à l'excellent professeur toute sa satisfaction.

On s'est assez vivement ému de la nouvelle, lancée par un journal d'Anvers, que le ministre de la guerre venait d'envoyer une circulaire à tous les chefs de musiques militaires pour leur annencer qu'ils eussent dorénavant à se conformer à la loi relative aux drois d'auteurs.

La nouvelle est parfaitement exacte et nous nous étonnons qu'elle ait ému ceux qu'elle aurait dû plus particulièrement intéresser et réjouir.

La lei sur la propriété existe ; c'est apparemment pour être appliquée.

Or voici ce qui s'est passé,

Cenformément à une entente intervenue entre le ministre de la guerre d'une part, la Société française des auteurs et compositeurs, ainsi que la Seciété belge des auteurs lyriques. d'autre part, les musiques militaires, tant qu'elles sont en service, sernt exemptes de tont droit, mais elles auront à payer les droits d'auteurs peur toutes les exécutiens publiques en dehors du service militaire preprement dit, Ainsi les corps de musiques militaires prêtent fréquemment leur cencours à des fêtes données par des sociétés particulières, moyennant rétribution. Dans ce cas, ces harmonies sont en réalité un corps de musique libre et il n'y a aucun metif de les exempter des dreits que sont tenu de payer toutes les autres sociétés de concert. Il a été arrêté entre le ministre de la guerre et la Société des auteurs, que les chefs des corps de musiques militaires, avant de prêter leurs cenceurs aux fêtes erganisées, soit par les municipalités, soit par des sociétés particulières, auraient à s'assurer au préalable que celles-ci se sont entendues avec la Société des auteurs si elles ont ebtenu les autorisations nécessaires et si elles sont dispesées à payer les dreits.

Cette mesure est en somme très simple et très pratique. Ainsi la communue de Bruxelles a un traité avec la Société des Auteurs. Elle paie une somme ronde de mille francs pour teus les concerts erganisés par elle au Parc, au bois de la Cambre, sur les places de Bruxelles en temps de kermesse et à toutes les fêtes publiques organisées par l'administration. Ce n'est vraiment pas un prix exagéré et les crehestres militaires ou autres qui se font entendre sur l'invitation de la ville n'ont aucun droit à payer. La ville d'Ostende a un traité analegue. Anvers également. Pourquei la Société des Courses qui engage, par exemple, des corps de musique pour égayer ses fêtes hippiques dont elle encaisse le prefit, serait-elle exemptée des deroits?

Č'est afin de forcer toutes les sociétés à s'entendre avec elle que la Société des auteurs et éditeurs a obtenu du ministre que dorénavant il n'autoriserait plus les orchestres militaires à prêter leur concours aux sociétés qui ne seront pas en règle vis à vis d'elle.

Ajoutons qu'à la demande de la Société des auteurs lyriques belges, la Société des auteurs francais a décidé qu'à l'avenir les droits d'auteurs seraient partagés pour tous les arrangements, entre le cempositeur de l'euvre originale et l'auteur de l'arrangement. Nos ches d'orchestre, tant civils que militaires trouverent ainsi une rémunératien de leur travail et une part équitable dans le produit que leurs œuvres procurent.

M. Joseph Wieniawski vient de terminer une ouverture dramatique pour orchestre intitulée: Guillaume le Taciturne.

La chute des feuilles!

L'Ecto musical, une excellente petite revue que publiait la maison C. Mahillon, cesse de paraître. De remarquables articles de M. Mahillon sur la facture et l'histoire des instruments ont seuvent donné un haut intérêt scientifique à cette publication. Elle a cessé de paraître le 1<sup>st</sup> juillet.

GAND

Depuis une quinzaine de jeurs il règne au Conservatoire une agitation fébrile; la périede des concours a commencé, et cela met le petit monde spécial de l'école dans un état de surexcitation facile à comprendre. C'est une chasse effrénée, éperdue au premier prix, ce talisman qui procure aux uns l'entrée au Conservatoire de Bruxelles et qui permet aux autres de donner des leçons à trois francs le cachet.

Jusqu'ici n'ont eu lieu que des concours à huis clos : ceux de selfège, d'harmenie, de contrepeint. Aujourd'hui même doivent commencer les concours publics. Je veus enverrai les principaux résultats dans ma prochaine correspondance.

P. B.

LIÈGE.

Les concours du Conservatoire de Liège se sont ouverts mardi, il y a huit jours.

Un fait intéressant à signaler à propos de ces concours, et peut-être un fait unique dans les annales des écoles de

musique: Un élève,M. Ch. Smulders,qui participe à la fois au concours

supérieur de piano (classe de M. Jean Lebert) et au concours de composition musicale (classe de M. Th. Radoux, directeur), présentera, comme morceau de concours, un concerto en re mineur dont il est l'auteur. On assure que cette œuvre, écrite pour piano et orchestre, ne manque pas de valeur.

#### VERVIERS

Les fêtes organisées par la ville et la Société royale de chant, à l'occasion du cinquantenaire de celle-ci, ont parfaitement réussi et elles ont attiré beaucoup de monde.

Voici les résultats des concours de chant qui ont eu lieu dimanche et lundi:

Première division. - Section étrangère. Pas de 1er prix; 2º prix: Zang en Vriendschap de Harlem; 3º prix: Harlemsche Mannengezangverein « Crescendo » de Harlem.

Section belge. 1er prix à l'unanimité avec félicitations du jury : l'Union chorale d'Ougrée ; 2e prix : l'Union chorale de Saint-Gilles lez-Bruxelles.

Deuxème division. — Section étrangère. 1er prix à l'unanimité: De Vereenigde Zangers d'Amsterdam; 2º prix avec félicitations: Liedertafel Zanglust d'Amsterdam.

Section belge. Pas de 1er prix; 2e prix: Cercle Terry de Liège, par 4 voix contre 1; 3º prix : Disciples d'Orphée de

Troisième division. - Section étrangère, 1er prix à l'unanimité: l'Union wallonne de Malmédy; 2º prix: Cercle allemand Concordia de Liège.

Section belge. 1er prix à l'unanimité: Réunion de l'Ourthe de Chênée.

Division d'excellence. - Section étrangère. 1er prix aux Orphéonistes belges de Paris et à l'Oefening baart kunst d'Amsterdam; 2º prix au Deutscher Sængerkreiss d'Elberfeld. Une mention honorable au Crefelder Sængerbund de Crefeld.

Section belge. 1° prix par acclamation à la Réunion lyrique de Saint-Gilles. Succès hors ligne. Une ovation a été faite à M. Fischer, directeur de la société.

Concours d'excellence entre le premier prix d'excellence de la section belge et le 1er prix d'excellence de la section étrangère. Prix unique (un objet d'art) à la Réunion lyrique de Saint-Gilles par 8 voix contre 1.

Concours international d'honneur. - Le sort a désigné pour les Orphéonistes d'Arras, le Chêne renversé de Riga, et pour l'Orphéon de Bruxelles, le Serment des Franchimontois, de Th. Radoux. Prix à l'unanimité: l'Orphéon de Bruxelles; 2º prix à l'unanimité : les Orphéonistes d'Arras.

M. de Moreau, ministre de l'agriculture, a félicité vivement M. Bauwens, qui a été l'objet d'une ovation prolongée.

### NAMUR

La fête que le Cercle musical, la première société musicale de notre ville, avait organisée le premier dimanche de juillet. avait attiré une foule énorme et elle a obtenu le plus vif

Constatons que l'auditoire a écouté avec une attention soutenne les chefs-d'œuvre de Weber, de Delibes et autres grands maîtres dont se composait le programme.

L'exécution a été absolument irréprochable. Pour arriver à pareil résultat avec un orchestre composé en partie d'amateurs, il faut, de la part, du directeur, non seulement un talent hors ligne, mais encore un courage et une persévérance peu ordinaires. Le Cercle musical continuera à marcher de l'avant, car M. Balthasar-Florence, qui le dirige, n'est pas un rétrograde.

On prête à M. Balthasar l'idée de donner l'hiver prochain un concert dont le programme serait composé exclusivement d'œuvres de Wagner.On dit aussi que le cercle fera entendre, au grand concert de charité projeté pour novembre prochain, un ouvrage important d'un compositeur national.

Il est de toute justice de payer un tribut de reconnaissance au zélé président du cercle, M. Alphonse Hock, qui, lui non plus, ne s'effraye d'aucun obstacle, étant babitué à les surmonter tous.



### FRANCE

(Correspondance particulière.)

Paris, 27 juillet 1886.

Nous voici revenu, comme chaque année à cette époque, aux concours du Conservatoire. Ici, comme chez vous, c'est le gros événement artistique du jour, celui qui prime et efface tous les autres, et j'ajouterai celui qui fait verser le plus de larmes : chez quelques-uns, larmes de joie ou d'heureuses surprises; chez le plus grand nombre, larmes de douleur et de déception.

C'est par le double concours de chant proprenient dit, hommes et femmes, que la série s'est entamée. Comme d'ordinaire, c'est le sexe fort qui a ouvert le feu, et cette fois non de la façon la plus brillante, car la séance a été, dans son ensemble, plus faible et plus terne qu'on n'eût pu le souhaiter. Là comme ailleurs, il y a des années maigres, et celle-ci sera du nombre. Toutefois, le jury n'en a pas moins décerné trois prix, dont un premier et deux seconds. Le premier a été attribué à une basse chantante, M. Delmas, qui a dit avec une bonne voix et un bon sentiment dramatique, mais avec une lourdeur un peu empâtée, l'air d'Assur de Sémiramis. Ce jeune homme est engagé déjà, dit-on, à l'Opéra. Des deux seconds prix, MM, Cazeneuve et Gibert, l'un a chanté un air de Fernand Cortez, l'autre celui de Max du Freichütz. Point de qualités bien saillantes, point de défauts très prononcés d'une et d'autre part. Trois premiers accessits ont été distribués à MM. Tricot, Jacquin et Bernaert, et trois seconds accessits à MM. Bayle, Duzas et Daraud. Je serais presque tenté, pour ma part, de préfèrer les seconds aux premiers.

Sans être absolument supérieur, le concours féminin a été préférable à celui-ci, surtout en raison des sujets qu'il semble préparer pour l'avenir. Il y a la certaines voix et certains tempéraments qui sortiront et se révéleront assurément aux prochaines épreuves. Pour le présent cependant, rien en dehors, rien de véritablement remarquable encore. Ici, deux premiers prix : l'un a M<sup>110</sup> Ribeyre, une jeune fille mince et chétive, pour l'air de la Somnambule; l'autre à M¹le Cremer, une jeune femme aux formes opulentes, pour l'arioso du Cid, de Massenet. La voix de Mile Ribeyre est fluette et étriquée, comme sa personne, et à part quelques jolis et élégants détails d'exécution, on peut lui reprocher le style absolument déplorable qu'elle donne à la musique de Bellini. La voix de M<sup>11e</sup> Cremer, au contraire, est ample, sonore, puissante, et

Du

la cantatrice paraît avoir un bon sentiment dramatique.
— Deux seconds prix aussi, dont un à Mile Devasseur et un à Mile Durand. La première a chanté avec grâce et finesse l'air du Pré aux clercs, et l'on sent en elle l'étoffe d'une future artiste; la seconde a chanté l'air de la Somnambule avec trop de lenteur pour pouvoir lui donner l'expression voulue, mais elle a montré de l'intelligence, du goût et du sentiment.

Les premiers et seconds accessits ont été le partage de Miles Leclerca, Augussol et Boyer, de Niles Samé, Marct, Cabot et Sérignac. Parmi ces cinq jeunes filles, il en est une surtout, Mile Samé, qui me parait appelée à un brillant avenir ; elle a fait preuve, dans la valse de l'ombre du Pardon de Ploermel, de qualités musicales assez rares, auxquelles elle joignait une grâce charmante et une véritable intelligence. Miles Leclerca, Sérignac et Cabot se sont fait réellement remarquer, elles aussi, à des titres divers ; cette dernière paraîtrait même destinée à faire parler d'elle, n'était un défaut de prononciation dont il semble qu'elle aura bien de la peine à se corriger.

Hier a eu lieu le concours de piano pour les femmes, après celui des hommes, auquel on avait procédé samedi dernier. Celui-ci très satisfaisant; celui-là très brillant, comme d'ordinaire. Je ne vous en parle pas davantage, ces séances offrant un intérêt moins général et moins en dehors. Aujourd'hui même nous avons le concours d'opéra-comique, l'un des plus longs, des plus intéressants et des plus courus de la série. Nous n'en serons sans doute pas quitte avant sept ou huit heures du soir. Aussi ne pourrai-je vous en rendre compte que dans ma prochaine lettre.

Arthur Pougin.

ŵ

### (Autre correspondance.)

Paris, le 24 juillet 1886.

MM. Joseph Dupont et Lapissida viennent de s'arrêter quelque temps ici. Une des principales raisons qui ont fait quitter un instant le Midi à M. Dupont était l'audition concertée des plus importants fragments de la Hulda, de César Franck, Cet opéra scandinave, de date assez récente, est de M. Charles Grandmougin pour les paroles. Je vous en ai déjà parlé, à propos de l'exécution, au Trocadéro et ailleurs, des charmants fragments du ballet et de la belle Marche avec chœurs. La musique est de la pleine maturité du maître, et les directeurs de la Monnaie ont été frappés de ses beautés expressives, de ses effets de vigueur et de grâce; M. Dupont en particulier, et je le sais de la meilleure façon dont on puisse le savoir, pense de cette partition le plus grand bien. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que vous entendissiez quelque jour à la Monnaie cette œuvre qui, bien qu'écrite sur une donnée scandinave, ne rappelle nullement, ni par la couleur de l'ensemble, ni par les procédés divers, ni par le système musical général, les œuvres de sujets analogues, tels que la Gwendoline de Chabrier, le Sigurd de Reyer, ou la Tétralogie de Wagner. Tout au plus pourrait-on trouver parfois dans l'harmonie une tente de Grieg ou de Svendsen, les compositeurs norvégiens.

Parmi les noms des nouveaux décorés du ministère des beaux arts, je remarque celui de Mas Rose Caron, dont vous avez en l'occasion et le loisir d'apprécier les grandes qualités de chanteuse dramatique, et celui de Mis Marie Poitevin, la pianiste au talent magistral, si aimée à la Société Nationale, où elle a souvent et superbement exécuté des œuvres de César Franck, Emmanuel Charler, Castillon et Camille Saint-Saëns, Ces deux dames sont officiers d'académie. — Pour lo commerce, je relève parmi les chevaliers l'éditeur du Ménestrel, notre confrère M. Henri Hengel, à la tête d'une des plus importantes maisons d'édition de Paris.

Il paraîtra, dès l'automne prochain, une nouvelle feuille musicale, un bulletin hebdomadaire, consacré aux auditions wagnériennes et à la nouvelle musique. C'est tout ce que je pnis en dire pour le moment. — En préparation, un nouveau recueil de luxe sur les drames musicaux de Wagner; le texte sera de plusieurs jeunes écrivains de talent et de renom; l'Il lustration, fort importante, a été confiée au peintre et maître dessinateur Ollivier Merson, qui a déjà esquissé et même achevé plusieurs scènes qu'on s'accorde à louer beaucoup.

BALTHAZAR CLASS.

80.154 25

## 

### PETITES NOUVELLES.

Le marasme des théâtres de Paris!

A l'Opéra, l'exercice du 1er novembre 1884 au 31 décembre 1885 a donné :

Dépenses								fr.	4,620,638 94
Recettes								: .	4,374,616 94
		I	)éi	ici	5			fr.	246,022 0
1er janvier :	an	30	a	vri	1	886	3,	l'exei	cice a donné :
Recettes								fr.	1,489,806 11
Dépenses									1,409,651 86

Il y a donc un excédent de . fr. 80,1

Les directeurs annoncent qu'ils préparent:

Patrie, de MM. Sardou et Paladilhe, opéra en cinq actes, les Deux Pigeons, ballet en deux acte, de MM. Regnier fils et André Messager; la Dame de Montsoreux, opéra en cinq actes, de MM. Auguste Maquet et Salvayre; la Tempéte, ballet avec chœurs, d'après Shakespeare, par M. Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas.

A l'Opéra-Comique, l'exercice du  $1^{\rm er}$ août 1884 au 31 juillet 1885 avait donné :

Recettes Dépenses							
•						109,652	
L'exercice du 1° ac							
Recettes Dépenses							
Soit un	ex	céda	nt	dө	fr.	45,669	25

Le mois de mai donne quelques milliers de francs de pertes; mais juin, grâce à la reprise de la *Traviata*, à la variété des spectacles, et surtout à un temps très favorable, a été excellent.

M. Carvalho a annoncé qu'il préparait pour les premiers niois de l'année prochaine :

Benvenuto Cellini, de Berlioz; la Sirène, d'Auber; le Sicilien, de Wekerlin; le Signal, de Paul Puget.

<

On annonce qu'à la dernière séance plénière de l'Institut de France, le 25 octobre prochain, Gounod fera une lecture. Sujet: l'Art et la Nature.

Parmi los officiers d'académie créés par le Ministre des beaux arts et de l'instruction publique en France, à l'occasion du 14 juillet, signalons encore M<sup>ue</sup> Howe, la remarquable cantatrice.

9

La charmante directrice du théâtre des Bouffes à Paris, M<sup>mo</sup> Ugalde, songe déjà à la réouverture de son théâtre. Joséphine veulue par ses frères viendra tout d'abord: puis suivront, dans un ordre qui n'est pas fixé, la pièce nouvelle de MM. Delorme et Philippe, musique de Lecocq, titre ignoré; le Sosie, opéra-comique en 3 actes de MM. Valabrègue et Keroul, musique de Raoul Pugno; le Chevalier d'Eon, de Adolphe Nibelle, composé depuis quelques années pour Mª Marguerite Ugalde et reinanté pour sa fille; puis les reprises de la Tinbale d'argent, des Bavards, de la Chanson de Fortunio et de la Princesse de Trébizonde.

M. Truffi, le directeur de l'Opéra privé de Moscou, qui avait l'intention de donner à Paris des représentations d'opéras russes, renonce à son projet, ne peusant pas pouvoir trouver en été des compensations suffisantes aux frais énormes nécessités par l'entreprise.

Alexandre à Babylone, le dernier opéra de Lesueur, paroles de Baour-Lormian, reçu à l'Opéra de Paris, n'y fut jamais représenté. Le pauvre compositeurmourut en 1837, sans avoir vu son ouvrage à la scène. Sa veuve consacra ses dernières ressources à faire graver la partition d'orchestre de cet opéra, ce qui est un fait généralement ignoré, pour une bonne raison: c'est que personne n'a jamais vu cet opéra gravé et qu'on avait tout lieu de le croire perdu ou détruit, ce qui revient au même.

M. Weckerlin écrit, à ce sujet, au directeur du Ménestret:

" J'ai été surpris et enchanté, ces jours derniers, de trouver en parfait état un exemplaire complet d'Alexandre à Babylone, que j'ai acquis pour le Conservatoire et que je crois, jusqu'à nouvel ordre, le seul exemplaire existant. Après informations prises auprès de M. Boisselot, l'auteur de Ne touchez pax à la reine et le gendre de Lesueur, j'ai été confirmé dans ma supposition que M. Lesueur avait fait graver à ses frais Alexandre à Babylone, et qu'après sa mort les 841 planches dont se composait la partition avaient été vendese et fondues. Je puis d'autant mieux croire netre exemplaire unique, que M. Boisselot n'en connaissait pas l'existence et n'en avait jamais vu que les épreuves chez sa bellemère.

" Cette œuvre, qui renferme de très belles parties, pouvait tomber entre les mains d'un marchand de papier et alors elle disparaissait à tout jamais; aussi ne puis-je que me féliciter de l'heureuse découverte d'un opéra qui, selon Berlioz, ost un chef-d'œuvre.

J.-B. Weckerlin. "

Un journal de musique assure — nous lui laissons la responsabilité de l'information — que Rubinstein compose un oratorio ou plutôt un drame sacré sur Jésus de Nazareth. On se demande de quelle façon le maître russe concevra son personnage. Sera-ce le Christ des Russes ou celui des Latins? De toute manière, la tentative ne laissera pas que d'être fort intéressante; elle pourra servir de pendant à l'Hérodiade de Massenet, qui a attiré sur son auteur l'anathème d'un archevèque.

A Leipzig on construit en cemoment, sur l'emplacement de l'ancien Schützenhaus, un cirque énorme dans lequel on placera un orgue. La salle pourra ainsi être utilisée pour l'exécution de grandes œuvres chorales.

Bach et Haendel faisant les lendemains de M. Loyal et de Gugusse, quel singulier mélange!

Avis aux wagnériens!

L'intendance de l'Opéra de Munich annonce deux séries de représentations de la Tétralogie, coincidant avec les fêtes de Bayreuth. La première série de représentations aura lieu les 23, 25, 27 et 29 août, la seconde les 13, 15, 17 et 19 septembre.

Les journaux d'Aix-la-Chapelle signalent le snecès remporté à l'un des concerts symphoniques de cette ville par un jeune violoniste, M. Henri Seiffert, de La Haye. La manière dont il a interprété le second concerto de Wieniawski, sa méthode, l'élégante façon dont il conduit l'archet lui ont valu de chaleureux applandissements. Que le jeune artiste, dit l'une des critiques, continue dans cette voie, et nous lui prédisons un brillant avenir.

Ajoutons que M. Henri Seiffert, élève du Conservatoire de Liège, y a suivi le cours de César Thomson.

Les journaux de Berlin ne tarissent pas sur le compte du ténor Henri Bökel, qui chante en ce moment au théâtre Kroll. Il vient d'obtenir un éclatant succès dans le Trouvère, qu'il chantait pour la centième fois, bien qu'il ait à peine deux ans de scène. On vante surtout la voix, qui est d'une étendue et d'un volume extraordinaires. C'est à M. Pollini, l'habile directeur de l'Opéra de Hambourg, que l'on doit ectte étôle du chant. Jusqu'à présent, malheurensement, M. Bökel ne paraît posséder qu'un répertoire très restroint. Il va du Trouvère au Postillon au fe. lonjuneau et du Postillon au Trouvère, lid doit trouver, lui tout le premier, que cela manque de variété.

Il n'y a pas que les théâtres de France et de Belgique qui traversent une crise.

Le dernier exercice à l'Opéra de Dresde a laissé un déficit de 466,908 mark, plus de cinq cent mille francs.

Le roi de Saxe est généreusement intervenu; il a payé la différence.

Heureux pays!

On prépare à l'Opéra de Pestli, pour la saison prochaine, un cycle d'opéras wagnériens. Le comte Stephan Keglevich, intendant du théâtre, assistera aux représentations de Bayreuth pour y étudier la mise en scène de *Tristan et Yseult*.

La célèbre cantatrice polonaise Marcella Sembrich vient de signer avec M Pollini, le directeur de l'Opéra de Hambourg un engagement pour une tournée de 60 représentations en Europe, aux honoraires de 240,000 marks. La tournée commencera au 15 octobre et se términera au 1ª avril 1887. L'année prochaine, Mªs Sembrich fera une tournée en Amérique: 50 soirées au prix de 400,000 francs. C'est pour rien!

M. Gally, ex-directeur du théâtre d'Anvers, vient de signer et de déposer caution en mains du conseil administratif de Genève, pour la direction du théâtre de cette vile pendant la campagne 1886-1887. Cet impresario a des états de service connus, et les revers qu'il a éprouvés pendant sa dernière direction sont de ceux que, malgré la meilleure volonté et toute l'intelligence nécessaire, on ne peut pas toujours conjurer.

Un nouveau procédé pour imprimer la musique vient d'être breveté dans tous les pays. Cotte invitation est due à M. G. Becker, membre correspondant de la Société des compositeurs, et à son ami M. D. Monnier, professeur de chimie.

Faite par un outillage tout mécanique, qui permet d'utiliser les caractères de la typographie, la musique obtenue par le procedé Bocker-Monnier n'est pas seulement plus régulière, plus correcte et plus nette que celle de la gravure, mais elle est aussi, et c'est là le point ossentiel, bien meilleur marché. Nos jeunes compositeurs ne tarderont pas à en profiter.

Marion Delorme, l'opéra posthume de Ponchielli, a obtenu au Costanzi, à Rome, un succès énorme. Plusieurs morceaux ont dù être redits pour satisfaire l'enthousiasme du public.

Le 16 juillet a été inauguré à Naples le monument à la mémoire de Bellini. Il s'élève sur la Piazza San Pietro à Majella, en face du Conservatoire. Quatre statues, celles de Norma, d'Amina, de Guilietta et d'Elvira, ornent le piédestal du monument, que l'on proclame extrémement réussi. 0

Le maestro Marchetti ayant donné sa démission de président de l'Académie de Sainte-Oécile à Rome pour prendre la direction du Lycée musical, dans une assemblée générale tenue dernièrement, l'Académie a décidé d'offrir la présidence au marquis de Villamarina, — un choix excellent sous tous les rapports.

On doit représenter à Turin, l'hiver prochain, un opéra nouveau intitule: Il Gondoliere, dont l'auteur est un amateur

titré du sexe féminin, M<sup>mo</sup> la comtesse Ida Correr, de Padoue.

Chaque année, à Turin, on met au concours la composition d'une messe de Requiem destinée à être exécutée dans l'église de San Giovanni le jour anniversaire de la mort du roi Charles-Albert. Les concurrents étaient, cette année, au nombre de huit; le vainqueur est le maêstre Baravaile, chef d'orchestre, natif de Fossano (Piémout).

•

A Madrid, on a récemment inauguré le théâtre dit " Merveilleux " construit porte de Bilbao. Il y avait foule à cette inauguration. La salle est véritablement merveilleuse par son luxe; encore plus de dorures qu'à l'Opéra de Paris, ce qui n'est pas peu dire.

0

Pablo de Sarasate fera l'hiver prochain une nouvelle tournée de concerts en Allemagne, où son rare talont est classé très haut. Cette tournée comprendre la plupart des grandes villes du Nord et du Sud. Ajoutons que l'illustre violoniste se repose en ce moment à Pampelune, à l'ombre des cliviers et des lauriers.

Pour n'en pas perdre l'habitude!

a

Contrairement à ce qu'avaient annoncé les journaux allemands, Liszt est seulement arrivé à Bayreuth la veille de l'ouverture des représentations de Tristan et de Parsifal. Mardi demier il a assisté, à Luxembourg, à un concert de la Société de musique de cette ville. Il était accompagné de Mere et M. Munkaczy, le célèbre peintre hongrois, dont il avait été l'hôte au château de Kolpach. A la fin du concert, pressé par les sollicitations et les ovations du public, Liszt s'est mis au piano et il a joué une fantaisie de sa composition et les Soirées de Vienne, de Schubert, arrangées par lui. Les bons Luxembourgeois, charmés de l'insigne surprise que leur offrait l'illustre artiste, l'ont applaudi, cela va sans dire, avec frénésie et couvert de fleurs. Liszt a quitté Luxembourg le 21 directement pour Bayreuth, où il assistait, le 23, à la première de Parsifal.

A propos de Liszt, une bien amusante anecdote:

On connaît les tendances mystiques du grand artiste. Au moment où il entra dans les ordres, chacun à Rome admirait sa dévotion. Pie IX était vieux. Liszt était si bien en cour qu'un beau jour on parla de luip our la succession du pontife.

Un soir, alors que la candidature du grand artiste faisait les frais de la conversation dans un salon,une dame manifeste le désir de connaître le nom que porterait Liszt comme successeur de saint Pierre:

" C'est très simple, dit son interlocuteur, par condescendance pour son devancier Pio Nono, Liszt optera nécessairement pour Pia Nino. "

➾

De Liszt à Rubinstein, il n'y a qu'un doigt.

Voici une curieuse anecdote dont le maître russe a été le héros dans la salle d'attente de la gare de Tolède, où il attendait le train de Grenade.

Il était onze heures du soir, et le prochain convoi n'était

annoncé que pour trois heures du matin. M. Wolf, son impresario, s'étant endormi, et l'auteur de Néron ne sachant comment passer le temps, proposa au premier employé venu une partie de bezigue, qui fut, bien entendu, acceptée et jouée sur une valise, à défaut de table de jeu.

Quelques jours après, Rubinstein rapportait son aventure à un ami et il ajoutait cette piquante réflexion: "C'est qu'il jouait serré, le bonhomme! absolument comme le Czar! "

#### 

#### MEYERBEER A SPA (3 aoùt 1854).

... Voilà justement ce grand Meyerbeer qui passe à cheval sur ta douce et calme monture, ami Sancho! Et béni sois-tu entre tous les ânes descendus de la tribu Jayr, ó vaillant grison, qui portes autant qu'Alexandre, autant que César! Tu portes, ami, des mondes d'harmonie et de passion! tu portes les amours, tu portes les douleurs, tu portes la grâce, la pitié, la terreur, l'enchantement: Robert le Diable, les Huguenots, le Prophète, l'Etoile du Nord! et tant de mélodies errantes autour de cette tête féconde en miracles de toutes sortes!

Voici plus de vingt ans que chaque aunée, à la même heure, Meyerbeer arrive aux fontaines du beau Spa et redemande à ces eaux salutaires la santé, la force et l'inspiration! Cet homme-là veut absolument se bien porter, parce que la santé est une des conditions du génie, et tant qu'il est l'hôte de la cité bienfaisante, il boit à longs traits cette eau pétillante, plus semblable au vin d'Al qu'à un mélange de gaz et de fer.

Toute la matinée on le peut voir, ce grand poète, obéissant aux volontés de la déesse Hygie et prenant l'eau froide par tous les pores. Il boit à longs traits, il se promène à pas comptés; il est frileux, il recherche le soleil; il est pâle, il est en nage, il va, semblable à un possédé, et chacun se détourne à son passage, car c'est une loi de ne pas lui adresser la parole et de le laisser à sa fantaisie! On le salue à peine et de façon qu'il ne voit pas qu'on le salue! Il est libre en ces lieux de sa domination, il en est le maître absolu; naguère, hélas! il n'était pas toujours seul à errer sous les vieux ombrages; de temps à autre, on voyait arriver son frère, le poète, l'auteur de Struensée, et l'un et l'autre ils rêvaient ensemble à cette grande œuvre, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le drame ou la musique, la plainte, semblable à l'écho avant-coureur des lamentations de Robert; et le poème et la musique de Struensee, ils racontaient la même misère, ils disaient les mêmes douleurs!

Des deux frères, un seul est resté; l'autre n'est plus venu sur le bord de la Sauvenière, la fontaine enchantée où Pierre le Grand a laissé sa trace puissante... Elle venait aussi en ces beaux lieux pour saluer son glorieux fils, elle-même, la mère de Méyerbeer; elle est morte à son tour, il y a trois mois ; elle est sortie de la vie par cet arc de triomphe que lui dressait son fils, et vingt mille hommes reconnaissants de tant de gloire et de tant de génie ont servi de cortège à cette mère, qui portait ingénuement un des plus grands noms de l'Enrope!

Les anciens d'ici se rappellent encore cette admirable femme, et sa parole bienveillante, et ses actions de grâce, lorsqu'elle était contente de la santé de Giacomo! Les anciens d'ici ont été les premiers à entendre ce grand musicien lorsqu'il essaya, en hésitant, sur un clavecin de village, quelque chant de guerre ou d'amour, qu'il aura trouvé au coin de quelqu'un de ces grands bois.

Véritablement, des montagnes que voilà sont sortis tous les chefs-d'euvre qui tiennent de si près à l'enchantement universel! Ils ont été ramassés dans les vallons, dans les campagnes, sur les bords de ces ruisseaux jaseurs, ces frais et superbes cantiques de la jeunesse, et maintenant l'écho

les répète hardiment du soir au matin et du matin au soir. Cela se joue et cela se chante en tout lieu, de l'église au palais, de la chaumière au château, par les chemins frayés, par les sentiers perdus, dans les hois. L'étoile redit ces cantiques à l'étoile, et le crois bien que l'oiseau les chante à l'oiseau!

Voilà, voilà pourtant ce que c'est que la gloire! elle n'a pas de limites! elle n'a pas de patrie! elle rempilit le monde! elle jette à ses favoris les diamants de sa couronne et les fleurs de son corsage; enfin il faut être glorieux comme cet homme ou ne pas l'être. Eh! que voulez-vous que l'on fasse d'un brin de laurier? voilà un homme qui en emporte une botte entre ses bras!

J'ai eu cependant la chance heureuse de rencontrer Meyerbeer à ses heures de calme et de repos, c'est-à-dire quand il a marché tout son content sur la bruyère et quand il a hu tout son soûl à la fontaine! Il est un bel esprit quand il veut l'être; il a le sourire, et très fin; il a le coup d'œil, et très juste; il a même ses moments d'enthousiasme. Et comme il a parlé, l'autre soir, de cette divine Henriette Sontag! comme il l'a pleurée! et que de choses à sa louange! Un soir qu'Henriette Sontag chantait devant S. M. la reine de Prusse ce grand air: "Robert! Robert! toi que j'aime! "Henriette Sontag fut si touchante, que la reine éplorée et tout en larme, sdemanda grâce à son tour, succombant sous l'émotion! — "Et comment se fait-il, ajoutait Meyerbeer, que Berlioz n'ait pas encore raconté la mort de Mms Sontag? Si j'étais à Paris, j'irais écrire à la porte de Berlioz: "Tu dors, Berlioz!"

Quant à ses projets pour l'avenir... il ne parle encore que de l'Etoile du Nord; il appartient à Battaille, il appartient à Mu<sup>n</sup>e Duprez; il est tout opéra-comique et il song à écrire un petit acte en prose à deux ou trois personnages: Rose et Colas, Blaise et Babet ; je crois même que le Devin de village ne lui déplairait pas, pour peu qu'on y voulût ajouter quelque invocation au génie infernal.

Et maintenant que le voilà sur ses pieds (ou peu s'en faut), maintenant que le feu a reparu dans ses yeux bruidès par les insomnies et que la vie est revenue à ce cœur prodigue, il s'en va, en toute hâte, dépenser en nouvelles fièvres ces frèles trésors d'une santé chancelante dans l'enfantement de quelque œuvre immense dont lui seul a le secret. C'était bien la peine, en cifet, de se donner tant de souci à se rétablir pour recommencer de plus belle, jusqu'au jour fatal où la nature se venge du génie! Alors on se tait enfin, on se tait parce qu'on est mort!

(Journat des Débats du 4 sept. 1854). Jules Janin.

## ♠ ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 30 juillet 1798, à Bruxelles, naissance de Joseph-François Snel, ancien chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie et de la Société de la Grande-Harmonie, membre de l'Académie royale de Belgique, etc., etc. Il est mort à Koekelberg lez-Bruxelles le 10 mars 1861.

Fétis (Biogr. univ. des mus., t. VIII, p. 55) fait un éloge bien mérité de cet artiste. Ses aptitudes diverses (compositeur, violoniste, professeur, kappelmeister) l'avaient mis en grande estime auprès de ses contemporains. Joseph Artot et Th. Hauman furent ses meilleurs élèves.

Le catalogue des œuvres de Snel ne mentionne pas une Cantate pour la féte donnée par la ville de Bruxelles à S. M. Léopold 1°, le 31 décembre 1831, au local du Grand-Concert. Les journaux dirent du hien de cette composition de Snel, paroles de J.-B. Vautier.

 Le 31 juillet 1828, à Huysse (Flandre orientale), naissance de François-Auguste Gevaert.

Les Tablettes du musicien de cette année (Bruxelles, Schott, éditeur) ont donné le portrait de M. Gevaert,accompagné d'une notice très louangeuse. L'éloge se justifie par le mérite incontesté du maître.

 Le 1<sup>er</sup> août 1791, à Paris (théâtre des Italiens), Lodoïska ou les Tartares, 3 actes de Rodolphe Kreutzer.

Un autre opéra sous le même titre (moins les Tartares) et sur le même sujet, musique de Cherubini, avait précédé de quatorze jours celui de Kreutzer. (Voir nos dernières Ephé-mérides.) L'almanach théâtral intitulé les Spectacles de Paris est sobre de détails' sur l'effet produit par les deux opéras rivaux. Il dit seulement que 'celui de la rue Feydeau attira plus de monde que l'autre . Après avoir mentionné le fait de la représentation de la Loddoiska de Cherubini, il ajoute: 'Sujet pompeux, incendie effrayant, musique enchanteresse. "Il paraît qu'on attachait, dès lors, du prix à la mise en scène, puisqu'on cite l'incendie effrayant avant la partition; mais enfin l'on constate que la musique est enchanteresse, ce qui montre que les contemporains de Cherubini furent moins insensibles qu'on ne le croit communément au mérite de ses œuvres lyriques.

A Bruxelles, le théâtre de la Monnaie donna la préférence à la Lodoïska de Kreutzer (19 juin 1793).

— Le 2 août 1774, à Paris (Opéra), Orphée et Euridice, 3 actes, de Gluck. — Lieu d'origine, Vienne 1764.

C'est en sortant d'une représentation d'Orphée que Rousseau s'écria: "Puisqu'on peut avoir tant de plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie puisse être bonne à quelque chose. Les détracteurs les plus fougueux de Gluck semblèrent avoir acquis tout à coup le sens dont on pouvait les soupçonner d'avoir manqué jusqu'alors. L'un d'eux, Laharpe, fut subjugué par ce génie extraordinaire, et il lui rendit enfin l'hommage qui n'appartenait qu'à lui. Ce sont la ses propres termes. "Gluck, poursuivit-il, a donné le premier l'exemple d'un mélodrame où la musique ne se sépare jamais de l'action et où les paroles et le chant forment d'un hout à l'autre un ensemble vraiment dramatique. »

Orphée, qui avait atteint 297 représentations à l'Opéra de Paris, le 28 juillet 1848, n'y a plus reparu depuis. — Au Théâtre-Lyrique, en 1859, M<sup>mo</sup> Viardot y fut de tous points admirable.

dmirable

— Le 3 août 1854, Meyerbeer arrive à Spa, sa résidence d'été habituelle, et le maëstro s'y rencontre avec Jules Janin, ce qui donna lieu à un des plus charmants articles sortis de la plume de l'écrivain français. Notre ami Albin Body, pour son Meyerbeer aux eaux de Spa, en aurait certes fait son profit s'il l'avait connu. Nous reproduisons cet article dans notre numéro de ce jour.

— Le 4 août 1782, à Vienne, mariage de Jean-Chrysostome-Wolfgang-Théophile Mozart et de Constance Weber. Les deux époux étaient à peu près du même âge, 25 ans.

Mozart écrivait à son père: Constance est une brave et honnête fille, née de bons parents, et je suis en état de lui procurer du pain. Nous nous aimons, nous désirons être unis: que reste-t-il à objecter? Rien, répondit le père, et le pacte fut signé.

La veuve de Mozart, en secondes noces M<sup>me</sup> de Niesen, a survécu cinquanto et un ans à son premier mari.

— Le 5 août 1811, à Metz, naissance de Charles-Louis-Ambroise Thomas. — L'atmosphère des Conservatoires de musique semble favorable à la longévité humaine. En France, Cherubini et Auher; en Belgique, Fétis, ont atteint un grand âge, et ils sont restés sur la brêche jusqu'à leur dernière heure. M. Ambroise Thomas, il faut l'espérer, aura la même destinée que ses deux illustres devanciers; autant qu'eux, il mérite de rester le plus longtemps possible à la tête de la grande institution à laquelle, depuis quinze ans, il se voue tout entier. Par ses œuvres dramatiques il s'est acquis une réputation universelle; par son caractère il est un des hommes les plus respectés de France.

- Le 6 août 1834, à Châteauroux (Indre), naissance de François-Auguste-Arthur Pougin (Parroisse dit). Travailleur infatigable, sans cesse à l'affit de ce qui peut intéresser l'art et les artistes, notre cher collaborateur au Guide passe à bon droit pour un des écrivains les plus autorisés dans la critique et dans l'histoire de la musique. A son Dictionnaire du théâtre, à son Verdi, qu'il a publiés en ces derniers temps, viendront bientôt s'ajonter d'autres travaux aussi importants, parmi lesquels : un Méhul, un Cherubini, l'Opéra-Comique peudant la Révolution, la Troupe de Lulli, etc., etc.
- Le 7 août 1748, à Melk (Autriche), naissance de l'abbé Maximilien Stadler. Il est mort à Vienne, le 8 novembre 1833. Cet abbé, à la fois compositeur, organiste et très versé dans l'histoire et la littérature de la musique, a, toute sa vie, ni6 Beethoven, dont il ne voulait pas même admettre les premières œuvres. Anditeur assidu des séances de musique de chambre, qui avaient lieu chez un amateur distingné, Stadler se délectait à entendre les deux quatuors de Haydn et de Mozart, par lesquels on commençait; mais dès qu'arrivait le tour du quatuor de Beethoven, il prenait son tricorne et s'en allait. Que d'abbés de ce genre se rencontrent encore sur le chemin du progrès!
- Le 8 août 1759, à Breslau, décès de Charles-Henri Graun, à l'âge de 58 ans. — Compositeur, chanteur, chef d'orchestre au service de Frédéric II de Prusse, son oratorio la Mort de Jésus est encore exécuté en Allemagne.
- Le 9 août 1807, à Bruxelles, les Rendez-vous bourgeois,
   1 acte, de Nicolo. (Voir Ephém., Guide mus., 7 mai 1886.)
- Les 10, 11 et 12 août 1845, à Bonn, fêtes à l'occasion de l'inauguration de la statue de Beethoven. Le récit très détaillé en a été fait par Hector Berlioz, dans ses Soirées de l'orchestre. (Paris, Lévy, 1853, p. 367.) Très bean chapitre où chacun a sa part de blâme ou de lonange. Liszt y est le mioux partagé, et c'était justice, car c'est à son initiative généreuse que Beethoven a du d'avoir son monument à Bonn.
- "Et maintenant, s'écrie Berlioz, la fête est terminée : Beethoven est debout sur la place de Bonn et déjà les enfants, insoucieux de toute grandeur, viennent jouer au pied de sa statue; sa noble tête est battue des vents et de la pluie, et sa main puissante, qui écrivit tant de chefsd'œuvré, sert de perchoir à de vulgaires oiseaux. Maintenant les artilleurs essuient la gueule de leurs canons, après tant de hourras lancés au ciel; les Quasimodes de la cathédrale laissent en repos leurs cloches fatiguées de crier : Hosanna! les étudiants, les carabiniers ont dépouillé leurs pittoresques uniformes ; la phalange des chanteurs et des instrumentistes s'est dispersée; la foule des admirateurs, éblouie de l'éclat de cette gloire, s'en va, rêveuse, redire à tous les échos de l'Enrope avec quels grands conps d'ailes, avec quelle étincelle dans les yeux elle est venue s'abattre sur la cité de Bonn pour y couronner l'image du plus grand de ses fils. "

Berlioz cite parmi les artistes belges qui se trouvaient aux fêtes de Bonn M=\* Pleyel (qui y jona le concerto de Weber), Fétis père et fils, Daussoigne-Méhul, Blaes, Wéry, de Glimes, Lambert Massart, Seghers et Sax. Il s'étonne de n'y avoir point vu Hanssens, oncle et neveu, Snel et Bender.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

L'enseignement de la musique dans les écoles primaires. — M. Edouard G J. Gregoir, l'infatigable et savant musicologue dont nous avons eu si souvent à signaler les publications intéressantes, poursuit la tâche utile qu'il s'est donnée de rendre l'enseignement musical accessible à tous.

Dans un discours très intéressant qu'il a prononcé au Congrès musical tenu à Anvers en 1885 et qu'il vient de faire imprimer, M. E. Gregoir établit nettement que l'enseignement musical , dans nos écoles en Bolgique, manque généralement d'unité, parce qu'on l'abandonne à peu près completement à l'expérience et aux connaissances parfois très bornées de chaque maître; il démontre, en outre, que la musique est la branche la plus négligée par les gouvernements, car l'utilité de l'enseignement du chant dans les écoles publiques n'est pas appréciée à sa juste valeur. Il passe en revue les diverses méthodes employées, examine ce qu'elles ont de défectueux et indique les moyers de les corriger.

Ces moyens sont longuement et clairement développés dans un second opuscule de M. Edouard Gregoir, ayant pour titre: L'Enseignement musical élémentaire et intuitif. Ce petit livre, dans les quarante-quatre pages qui le composent, renferme tous les renseignements nécessaires pour mettre l'instituteur le moins au courant de la musique à même d'enseigner promptement et avec fruit cetart charmant à ses élèves. C'est très clair et très concis à la fois; aussi beaucoup de chefs d'iustitutions normales et primaires ent-ils déjà adopté la méthode de M. Gregoir, qui leur donne les meilleurs résultats. Mais ce n'est pas tout; notre musicologne sachant très bien que, pour les enfants, la méthode intuitive est la meilleure méthode d'enseignement, la plus efficace et la plus pratique. que les objets dont ils peuvent par la vue se faire une idée matérielle sont bien mieux saisis par les jeunes intelligences, M. Gregoir, disons-nous, a joint à sa méthode pratique toute une série de tableaux d'assez grande dimension, reproduisant tous les principes élémentaires de la musique, la forme et la place des notes sur les portées musicales, les divers tons usités, les gammes au complet avec les accidents qu'elles comportent, les clés, dièzes, bémols, bécarres, enfin tous les éléments qui constituent l'art musical écrit.

Ces tableaux, en familiarisant les enfants, dès leurs premiers pas à l'école, avec les signes conventionnels de la musique, en font, bientôt des lecteurs de premier ordre auxquels, par ce fait, il est très facile, par la suite, d'inculquer toutes les notions de l'art musical.

Nous félicitons sincèrement M. Gregoir de ce bon et utile travail et souhaitons voir bientôt sa méthode musicale adoptée par toutes les écoles privées et publiques du royaume.

©

A BEFHOVEN, par Ch. Beltjens. Paris, D. V. Deventer, 1886, 1 broch, 24 pages. Prix: 1 fir. Un jeune poète belge, M. Charles Beltjens, de Sitard, vient de publier sous ce titre un poème très réussi d'un lyrisme très élevé à la gloire de l'auteur de la neuvième. Gloire à toi, s'écrie le poète.

Gloire à toi! - Comme un arbre ses fruits. Le monde verra choir les empires détruits Et les fiers conquérants suivis de leurs escortes S'en aller dans la nuit comme des feuilles mortes. Les siècles passeront... Mais toi, tant qu'ici-bas de bonheurs ou de peines Sagiteront encor des poitrines humaines ; Tant que le long des bois, l'ombre des soirs charmants Prêtera son silence à de jeunes amants; Tant qu'au pied des autels de blanches fiancées Courberont leurs fronts purs et leurs chastes pensées; Tant que sur les genoux des aïeuls triomphants Sautilleront, joyeux, de beaux groupes d'enfants ; Tant qu'en habits de deuil des veuves désolées Regarderont la nuit les voûtes étoilées; Tant que des jeunes gens, les cœurs pleins de fierté Battront pour la justice et pour la liberté, Maître tu rèqueras !... Et les haines d'en bas, aux sinistres terreurs Et talions d'en haut, rancunes et fureurs Etci ndront à la fin leurs torches insensées Dans le Niagara de tes vastes pensées!

L'image du Niagara est hardie.Le flot lyrique entraîne notre poète un peu loin peut-être; mais cet hommage à Beethoven est si sincère! Zes Loverkens, oud-Nederlandsche liederen, gedicht door Prudens Van Duyse, met Fransche navolging, musiek door Fl. Van Duyse. (Gent, J. Pauwels, uitgever, Koestraat).

Le répertoire du Lied flamand s'accroît sans cesse de compositions nouvelles, témoignant de l'aptitude qu'ont nos compositeurs pour ce genre vraiment populaire; mais il ne s'enrichit pas tous les jours de pièces aussi caractéristiques, aussi intéressantes que celles dont on vient de lire le titre.

Poète et musicien, dans l'expression de cos chansons nationales, ont su unir la naïveté du fond à la grâce et à la perfection de la forme. Ces Lieder conservent le sens archaïque et la saveur du dialecte ancien, sous la parure d'une harmonie très riche et d'une facture mélodique toute moderne. C'est là, semble-t-il, une difficulté vaincue et la réalisation d'un idéal qui n'est pas vulgaire. L'œuvre de MM. P. et F. Van Duyse s'adresse au grand nombre par la simplicité du sujet poétique : elle sera néammoins recherchée des vrais musiciens, par le charme d'une composition variée d'aspects, dont la mélodie s'écarte de la banalité, tout en conservant cette franchise d'allures qui sied aux chants du terroir.

#### 

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Dijon, le 7 juillet, Jacques-Louis Battman, né à Massevaux (Haut-Rhin), le 25 août 1818, organiste, compositeur et professeur. (Notice, Suppl. Pougin, à la Biogr. univ. des music. de Fétis, t. I, p. 55.)

 A Vienne, à l'âge de 52 ans, Guido Raab von Robenau, professeur de piano au Conservatoire.

 A Prague, le 7 juillet, Joseph Plot, timbalier au théâtre allemand depuis trente-cinq ans.

 A Hambourg, le 4 juillet, Auguste-Ferdinand Riccius, né à Bernstadt le 26 février 1819, compositeur, professeur, écrivain, etc. (Notice, Conversations-Lexicon de Tonger, t. III, p. 201.)

— A Milan, à l'âge de 56 ans, M<sup>mo</sup> Noémi de Roissi, ancienne cantatrice des théâtres français et italien, enseignant le chant en dernier lieu.

chant en deruier lieu.

—A Leeds, à l'âge de 35 ans, John Pew Bowling, organiste, pianiste et chef d'orchestre.

A Paris, à l'âge de 31 ans, B. Paravicini, ténor d'opérette aux Bouffes-l'arisiens.

- A Trieste, à l'âge de 46 ans, Giovanni Valle, baryton doué d'une voix superbe.

— A Blazevitz, près Dresde, Emile Scaria, né à Graz le 18 septembre 1840. Fils d'un médecin de renom, il avait étudié d'abord la philosophie et le droit; mais son amour du chant l'avait emporté et, ses études de droit terminées, il quitta la robe pour s'adonner tout entier à l'art musical. C'est à Pesth qu'il fit en 1860 ses débuts dans les Huguenots. Ce fut un complet fiasco, suivi bientôt d'un autre échec à Brunn. Scaria ne se laissa pas décourager, mais courut à Londres prendre des leçons auprès de Garcia. A son retour, il entra à Dessau, puis à Leipzig et à Vienne, dans cette carrière d'artiste où il a su se faire un nom si retentissant et récolter tant de lauriers. Le Gurnemanz de Parsiful, aux représentations de Bayreuth, a été sa dernière création.

#### VIENT DE PARAITRE

- J. Hollman. Deuxième Concerto pour violoncelle avec accompag. d'orchestre, réduction pour violoncelle et piano . fr. 6 00 Chanson d'amour (Love Song), mélodie avec accomp. de violoncelle ou violon et piano . La même, transcription pour violonc . " 2 00

#### BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

## EXTRAIT DES NOUVEAUTES

Dupont, Aug. et Sandré, Gust. ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES.

Livr. XXXI, **Hummel**, Concerto *la* bémol. fr. 5 00 **Nicodé**, **J. L.** Op. 17. Suite symphonique, Partition , 18 75

arrang. p<sup>2</sup> 2 p<sup>3</sup> à 4 m<sup>3</sup> par Gusr. Sandré , 160 — Morceaux lyriques tirés de *Tristan et Yseult*, arrangement p' le piano à 4 m<sup>3</sup> , 570

#### VIENT DE PARAITRE

chez Ed. BOTE et G. BOCK, à Berlin

### PADEREWSKY, Ignace J.

COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL

Op. 4. Elégie, 1 M. Op. 5. Danses polonaises, 3 M

Op. 5. Danses polonaises, 3 M. Op. 6. Introduction et Toccata, 2 M.

Op. 8. Chants du voyageur. Joué par M<sup>me</sup> Essipoff. 3 M.

Op. 9. Danses polonaises (Suite). Cah. 1, 2. à 2 M.

Op. 10. Album de mai. Scènes romantiques. Complet. 3 M.

Sép.: Nº 1. Au soir. 80 Pf.

N º2. Chant d'amour. 80 Pf.

N° 3. Scherzino. 1 M.

N° 4. Barcarolle. 1. M.

N° 5. Caprice-Valse. 1 M. 50 Pf.

## LES MUSICIENS BELGES

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix : 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41, Montagne de la Cour

## FRED BUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.



#### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS G'ANNONCES LE NUMÉRO 10 00 La petite ligne . . 25 1 00 FRANCE, un an . 19.00 La grande ligne CENTIMES 10 00 On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32

LONDRES: SCHOTT & Co., 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT. SOMMAIRE. -- Franz Liszt, par Maurice Kufferath. -- Lettre de Bayreuth, L. D'Aoust. -- Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liége, Verviers. - Petites nouvelles. - Variétés : Une supercherie musicale ; Ephémérides musicales. - Bibliographie : Wagner Jahrbuch de J. Kurschner. -Necrologie.

Il est mort le grand artiste, il s'est éteint le vaillant et superbe esprit qui a eu toutes les initiatives clairvoyantes, toutes les générosités intelligentes en siècle d'éce goïsme bour geois et de calculs mesquins.

Oni, Liszt n'est plus. Et c'est un deuil profond, une douleur immense dans le monde des arts.

Depuis quelques mois déjà, de graves indices d'affaissement physique avaient inquiété les amis et les admirateurs de l'illustre maître. et bien peu ont dû se faire illnsion sur l'état. réel de sa santé.

Ses voyages à Paris et à Londres l'avaient extrêmement fatigué. Au festival de l'Association générale des musiciens allemands, à Sondershausen, auquel il avait tenu à assister, un grave symptôme, l'enflure des jambes, s'était manifesté.

Pour tous ceux qui le virent alors, il y eut comme un fatal pressentiment. Seul, le maître, avec cette



LISZT

belle humeur qui était un des traits de saphysionomie mo rale, paraissait ne pas s'inquiéter de ce symptôme sur lequel il n'avait gardé certainement aucune illusion lui-même, " On m'a chaussé les bottes pour le grand voyage ", disait-il à notre correspondant, M.de Hartog,qui l'avait trouvé tout emmitouflé, étendu sans mouvement sur une chaise longue. Son énergie morale, qui ne connaissait pas d'obstacles.avait depuis triomphé du mal. Il n'y a pas trois semaines, il assistait à un concert à Luxem-

bourg et se mettait encore au piano pour répondre aux ovations de la foule. Le lendemain il partait pour Bayreuth. C'est là, au milieu des siens, qu'il s'est éteint, le samedi 31 juillet, succombant à une pneunomie.

Ceux-là seuls qui n'ont jamais lutté pour une idée resteront indifférents à la mort de cet homme extraordinaire.S'il a été le plus grand maître du piano, le virtuose le plus prodigieux dont l'histoire de la musique fasse mention, il a été aussi l'une des organisations musicales les plus rares, l'une des puissances intellectuelles de ce siècle.

On raconte qu'au printemps dernier, à Paris, M<sup>m</sup> Pauline Viardot parlait de lui avec un enthousiasme exubérant. Il avait joué la veille pour elle et il l'avait ravie. Quelqu'un objecta qu'il n'avait plus de doigts:

- Non, répondit  $\,{\rm M}^{\rm me}\,$  Viardot ; mais il lui reste la poésie.

Poète, Liszt le fut en effet. Il le fut dans sa vie de virtuose, dans ses œuvres musicales, dans ses écrits, dans tous ses actes. Il s'est mêlé toutes sortes de puérilités et beaucoup de tapage à son existence si étrangement romanesque et si mouvementée. Mais le poète domina toujours en lui, et c'est là, peut-être, le secret de la séduction qu'il exerça non seulement sur les femmes, mais aussi sur les hommes. C'est assurément un spectacle unique de voir ce pianiste de concert entrer si complètement dans la vie littéraire de son temps (1) et traiter d'égal, de 1830 à 1848, tout ce qu'il y avait de fiers esprits en ce temps : George Sand, Lamennais, Balzac, Victor Hugo, Musset, Lamartine, Ballanche; puis, rentré dans son pays d'origine, y devenir l'apôtre éloquent d'une réforme artistique, dont nous voyons seulement aujourd'hui le plein épanouissement. Mais il était de cette lignée d'esprits suprêmes qu'aucune supériorité n'éblouit.

Il faut relire son livre sur les Bohèmiens et leur musique. Le poète s'y retrouve à chaque page. Liszt est poète quand, sur un pré fraîchement fauché, il respire dans l'air "le sang invisible des herbes martyrisées au matin ". Il est poète lorsqu'il retrouve, dans la voix du chantre d'une synagogue viennoise, les sons de la harpe de David et les sanglots d'Israël, assis au bord des fleuves de Babylone. Il est poète encore quand il décrit les airs des tziganes et leurs rythmes, "flexibles comme les branches d'un saule pleureur qui ploient sous l'haleine du vent du soir "

L'œuvre qu'il laisse après lui est inégale; elle renferme des merveilles qui ne périront pas et des pages qui seront vite oubliées. Mais il n'y a rien de secondaire dans ce qu'il a fait et tout porte la marque d'une puissante personnalité, de cette personnalité dominatrice que Schumann trouvait en lui et qu'avait subie Mendelssohn lui-même, quoique placé, musicalement, aux antipodes de Liszt.

Nous avons ici même publié une étude assez développée sur lui, à l'époque où il vint en Belgique pour les fêtes organisées en son honneur à Anvers par Peter Benoit, et à Bruxelles par son disciple favori, Franz Servais. On me permettra de résumer ici ce travail déjà oublié et d'esquisser ainsi à larges traits la vie du grand mort. Liszt était né le 21 octobre 1811, à Ræding, bourgade du comitat d'Oedenburg, en Hongrie, où son père, Adam Liszt, occupait la place d'administrateur des biens du prince Esterhazy.

Adam Liszt était un homme très distingué. Amateur passionné de musique, il avait été en rapport avec tous les grands musiciens de son époque comme organisateur des concerts donnés au palais Esterhazy. Il avait connu Haydn et Cherubini à Eisenstadt, et plus tard il s'était lié avec Népomucène Hummel, l'élève de Mozart et le pianiste le plus célèbre de son temps. C'était un enthousiaste de musique. Aussi n'eut-il toute sa vie qu'une pensée: faire de son fils un musicien.

Franz Liszt commença très jeune l'étude du piano. Il eut son père pour premier maître. Plus tard, il reçut des conseils de Hummel. A l'âge de neuf ans, les facultés musicales de l'enfant s'étaient si nettement et si puissamment révélées qu'Adam Liszt n'hésita pas à quitter sa position à Ræding pour aller s'installer à Vienne avec sa famille. A Vienne, le jeune Liszt eut des leçons de Czerny, — lequel, soit dit en passant, refusa toute gratification, se jugeant suffisamment récompensé par les progrès et les succès de son élève. Salieri lui enseigna les premiers éléments de l'harmonie et de la composition.

Dès lors, Adam Liszt organisa des concerts. Le précoce génie de son fils émerveilla à ce point les connaisseurs, que Beethoven exprima le désir d'entendre l'enfant-prodige. La scène du baiser de Beethoven a été souvent racontée. On avait prié celui-ci de donner à l'enfant un thème à varier. Il s'y était refusé, craignant une mystification ou une exploitation. Mais au concert, lorsque, assis tout près de l'estrade il eut entendu le jeune prodige, il s'élança vers lui et l'embrassa tendrement. Ce fut la première consécration du génie naissant de Liszt. Il fut décidé dès lors que l'enfant serait envoyé à Paris qui était, à ce moment, le centre artistique et intellectuel de l'Europe.

0

Liszt arriva à Paris en 1824. Il tenta vainement de se faire admettre au Conservatoire. Il n'y put entrer, à cause de sa qualité d'étranger. Il se décida alors à donner des concerts.

En peu de temps, le petit Litz — comme on l'appelait en travestissant l'orthographe de son nom — devint le favori de la haute société parisienne, où son talent, son esprit, le charme de sa jeunesse lui assurèrent de puissantes protections. Il joua successivement dans les salons, dans toutes les salles de spectacle et de concerts, avec un succès prodigieux.

Adam Liszt, après avoir épuisé la vogue de son fils à Paris, résolut de le faire connaître en Angleterre, puis dans la province française. Au retour d'un de ces voyages à Londres, en 1825, il mourut à Boulognesur-Mer.

La perte de son père fut un coup terrible pour le

<sup>(1)</sup> Voir un intéressant feuilleton de M. Gustave Frédérix dans l'Indépendance belge du 2 août.

jeune Liszt. N'ayant plus à ses côtés l'administrateur vigilant qui avait guidé ses premiers pas dans la carrière, il fut contraint de donner des leçons pour subvenir aux besoins de sa mère et aux siens. On raconte même qu'un jour il dut vendre son piano pour couvrir une dette criarde. Cette période de sa vie, du reste, fut diversement troublée et agitée. Il s'était trouvé du jour au lendemain jeté dans le milieu intellectuel le plus intense qui fût jamais, exposé à toutes les séductions du monde, à toutes les contradictions de l'esprit entre George Sand, Victor Hugo, Henri Heine, Balzac, Lamennais, Ballanche et bien d'antres.

Il fut tour à tour galant et sévère, croyant et sceptique, religieux et frivole, aventureux et pratique, romanesque toujours, allant d'un extrème à l'autre, grande âme de poète qui s'ignorait. C'est ainsi qu'il s'affilia à la secte des saint-simoniens et, plus tard, au fourriérisme. C'est à cette époque également—il avait alors 24 ans—qu'il connut une femme d'un grand esprit, la comtesse d'Agoult, qui s'attacha au jeune artiste par des liens qu'il fut difficile à l'une tà l'autre de rompre par la suite. De cette union naqui-rent trois enfants, un fils qui mourut à vingt ans, et deux filles, dont l'une devait mourir jeune, après avoir épousé Emile Ollivier, le ministre du second empire, dont l'autre est aujourd'hui la veuve de Richard Wagner.

Forcé de quitter Paris, Liszt se réfugia en Suisse avec la comtesse d'Agoult. Il parcourut ensuite l'Italie et le midi de la France, donnant des leçons, et de-ci de-là des concerts, accueilli partout avec enthousiasme. Lorsqu'il revint à Paris, des colères sourdes grondaient dans le noble quartier. Mais l'artiste sut désarmer la calomnie et la médisance, il apaisa même de légitimes ressentiments par la noblesse de son attitude et la correction parfaite de sa conduite dans des circonstances extrémement délicates.

Dans sa retraite de Suisse, revenu des rêves de sa première jeunesse, il se livra avec ardeur à la composition. Il n'avait donné jusqu'alors que des fantaisies brillantes, des réductions et des arrangements pour le piano, d'après des œuvres de compositeurs célèbres. Un petit opéra de lui, Don Sanche ou le Château de l'Amour, joué au Grand-Opéra de Paris, n'avait obtenu qu'un succès d'estime. En Suisse, il écrivit ses premières œuvres originales. Il publia alors une série de morceaux pour le piano où se révélaient la personnalité d'un poète et l'individualité d'un maître, et qui devaient opérer dans le mécanisme de l'instrument une véritable révolution. Il reparut ensuite dans les concerts, et sa prestigieuse exécution, son intelligence détaillée des chefs-d'œuvre de la musique classique lui valurent des succès sans précédents. L'enthousiasme qu'il provoqua dans toutes les grandes villes dépassa tout ce qu'on peut imaginer. On lui rendit des hommages qui n'avaient jusqu'alors été décernés qu'à des femmes. La foule idolâtre se pressait, au sortir des salles de concerts, pour le voir et l'acclamer encore; on dételait sa voiture pour le reconduire en triomphe à l'hôtel, les femmes se disputaient les gants et jusqu'aux cheveux de l'artiste. Ce fut du délire. En Hongrie, la ville de Pesth, après l'avoir nommé bourgeois honoraire, lui offrit un sabre d'honneur enrichi de pierreries. L'empereur d'Autriche lui conféra des titres de noblesse. Tous les princes, à l'envi, le décorèrent. Il n'avait qu'à paraître, il triomphait.

æ

Fatigué de ces succès, aspirant au repos et poussé aussi par son désir de laisser après lui une œuvre moins éphémère que son œuvre de virtuose, il accepta en 1848 la place de maître de chapelle que le grandduc de Saxe-Weimar lui avait déjà fait offrir inutilement à plusieurs reprises. Il remplit ces fonctions de 1848 à 1861. Grâce à la séduction que sa personnalité exercait, Weimar revit, pendant son séjour et grâce à son impulsion, les grands jours de Gœthe et de Schiller. Le théâtre de cette petite ville devint la scène la plus importante de l'Allemagne. Épris du nouveau, apôtre ardent de la rénovation musicale, Liszt, avec un admirable désintéressement, consacra son immense influence à encourager les talents jeunes. C'est ainsi qu'il fit monter et dirigea lui-même les ouvrages dramatiques méconnus de R. Schumann, de Richard Wagner et de Berlioz, Le Lohengrin de Wagner, proscrit et exilé, fut représenté, pour la première fois, en 1850, malgré les hostilités conjurées contre l'auteur. Les années suivantes eurent lieu des représentations du Benvenuto Cellini de Berlioz, de Geneviève de Schumann, du Manfred du même auteur, d'Alphonse et Estrella de Schubert, et d'autres opéras nouveaux de Sobolewski, Raff, Lassen, Cornélius, etc.

C'est Liszt encore qui eut l'idée du monument à élever à Beethoven dans sa ville natale, Bonn. Il organisa des concerts, il écrivit une brochure célèbre en faveur de ce projet. Sa contribution personnelle à l'œuvre s'éleva à la somme de 18,000 thalers, plus de soixante mille francs (f).

Et cependant que de si multiples occupations absorbaient son activité, il trouva le temps d'écrire et de publier coup sur coup la majeure partie de ses poèmes symphoniques pour orchestre, compositions originales et qui apportaient à l'art une forme nouvelle; une vie de Chopin (en français); une brochure sur Lohengrin et Tannhaüser, dont le retentissement fut énorme; l'étincelant volume d'impressions de voyage sur les Bohémiens et leur musique en Hongrie, enfin de nombreux articles dans les revues musicales du temps.

En 1861, il renonça à la direction du théatre de Weimar; un nouveau revirement se produisit dans son esprit. Revenant aux aspirations religieuses qui avaient rempli sa première jeunesse, il partit tout à coup pour Rome avec le ferme propos de renoncer au

<sup>(1)</sup> Voir dans Berlioz (A travers chants) le compte rendu enthousiasto de cette fête mémorable.

monde. La sensation produite par la nouvelle de cette conversion fut énorme. Personne n'y voulait croire. Elle était exacte cependant. Au mois d'avril 1865, après les délais nécessaires, Liszt recevait les ordres mineurs (1) dans la chapelle du cardinal de Hohenlohe, au Vatican.

Cet événement marqua une nouvelle période dans sa carrière de compositeur. Il se consacra désormais à la musique religieuse.

Il composa successivement deux oratorios, la Sainte Elisabeth et le Christus, deux messes, dont l'une pour le couronnement de l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, sans compter une foule de compositions d'église de moindre importance qui resteront parmi les œuvres musicales les plus remarquables de ce temps, en dépit des critiques dont elles ont été l'obiet.

Rarement, dans cette dernière période de sa vie, Liszt se fit entendre en public. Il parut encore dans des concerts à Rome, à Pesth, à Paris, mais plus spécialement il se consacra à l'éducation des jeunes musiciens qui, du monde entier, accouraient à ses cours. Partageant son temps entre Rome, Weimar et Pesth, il allait d'une ville à l'autre, entouré de fervents disciples, semant partout les plus hautes notions d'art. Aucun maître n'a exercé une plus vivace influence sur les artistes de son temps; les élèves qu'il a formés sont légion. Et il n'est aucun d'eux qui n'ait gardé un souvenir ineffaçable et une impression profonde de la bonté souriante, de l'inépuisable générosité, de l'enseignement élevé de ce maître. Pour la musique, il aura été le grand initiateur de ce siècle.

Etrange et puissante nature, grand artiste amoureux de la gloire et du bruit, il aura parcouru ce siècle comme un héros. On a pu discuter l'homme et ses défaillances, s'attaquer aux hardiesses du novateur. Le virtuose, le musicien, le poète, l'ame dont l'enthousiasme communicatif a secoué la torpeur de deux générations d'hommes, le cerveau dont le foyer rayonnant a répandu une éclatante et éblouissante lumière, l'artiste, en un mot, restera une figure d'une incomparable grandeur. MAURICE KUFFERATH.

#### **\***

#### LETTRES DE BAYREUTH

Au moment où je m'apprêtais à envoyer au Guide musical quelques notes sur les représentations wagnériennes, je trouve dans le Journal des Débats une lettre que M. Paul Bourget, le romancier psychologue bien connu, lui adresse de Bayreuth. Il n'est pas sans intérêt d'en extraire les passages principaux, qui rencontrent assez bien l'impression générale que produiront sur tous ceux qui les entendront les inoubliables séances de Tristan et de Parsifal.

Voici comment M. Paul Bourget s'exprime:

" Il est impossible d'avoir assisté à une de ces représentations de Bayreuth sans reconnaître que, ici du moins, ni la

mode ni la curiosité n'ont tort et que le musicien de Tristan et de Parsifal est un des génies les plus puissants de cette époque. Je n'ai, pour ma part, à donner que l'impression d'un homme qui n'a aucune entente intellectuelle de la musique et qui la subit sans pouveir juger ce qu'il sent. Mais peut-être la force d'émotion dont un profane est frappé à l'audition de ces œuvres, reconnues si savantes par ceux du métier, est-elle la meilleure preuve de la maîtrise de Richard Wagner, Le deuxième acte de Tristan, les deux cérémonies du Graal au premier et au troisième acte de Parsifal, et, au second acte de ce même Parsifal, l'admirable morceau de la séduction, envahissent l'âme de celui qui les écoute, avec une magie extraordinaire. Faut-il reconnaître que les conditions physiques où l'on écoute l'œuvre ajoutent à son pouvoir? Je le crois, mais il me semble aussi que ces conditions singulières, si elles augmentent la sensation de beauté, augmenteraient pareillement la sensation d'ennui. Imaginez un opéra médiocre ainsi donné, toute l'assemblée dormirait après une heure de cette immobilité dans la pénembre, au lieu que l'en sort de cette salle de Bayreuth, sous le coup d'une pessession cérébrale assez analogue à celle que l'Anglais Quincey décrit dans ses Confessions de mangeur d'opium. C'est vraiment un rève d'opium ou de haschisch que Wagner vous a procuré avec une combinaison très compliquée de meyens mécaniques et idéaux, - mais c'est la puissance idéale qui est le principe premier de cette exaltation.

" Cette année-ci, les rôles n'ont été tenus, il faut le dire, que convenablement. Sauf Mme Materna, qui a été teut à fait supérieure seus la robe de bure de la Kundri, de Parsifal, et Mºº Malten, qui a chanté certaines portion du rôle d'Yseult avec une passion merveilleuse, les artistes se sont tenus dans une moyenne qui permet de craindre que la discipline imposée par le maître lui-même ne s'efface à mesure que le souvenir de sa présence aux répétitions s'éloignera. C'est ainsi que, depuis 1883, - époque où j'ai entendu le Parsifal pour la première fois, - la mise en scène est déjà moins soignée. Au deuxième acte, Kundri apparaissait au milieu d'une fumée, et ce n'était pas un des meindres effets du drame que de voir la forme de la femme ensercelée drapée de veiles blancs et qui se convulsait au milieu de ce nuage dent l'enchanteur Klingsor l'environnait. Cette année-ci, la fumée a été supprimée, comme aussi le rythme des pas des servants dans la cérémonie du Graal est moins exact. Ce ne sont que de faibles signes, mais auxquels se reconnaît l'absence de cette direction supérieure qui fut le privilège du grand compositeur. Il serait injuste cependant d'attacher à ces détails plus d'importance qu'il ne convient et de ne pas admirer l'énergie avec laquelle Mme Wagner. - qui, m'assure-t-on, a risqué dans l'entreprise une grosse seume d'argent, s'est acquittée de son devoir d'héritière d'un homme de génie. Elle-même a surveillé les répétitions, soutenu les défaillances morales, réglé tous les détails matériels; et vraiment, à la voir, avec sa figure ascétique dans la loge réservée à la famille du maître, rigide et mince, avec des vêtements neirs, on ne saurait s'empêcher de songer aux grandes veuves dent l'histoire nous a transmis la légendaire piété. "

Je ne m'arrêterai pas, pour le moment, à discuter les interprètes de Wagner à Bayreuth, bien que je ne puisse aucunement partager en ce point l'opinion de l'éminent romancier français et que je cherche en vain, parmi nos chanteurs, des interprètes capables de composer leur personnage comme le Parsifal de Vogl, l'Amfortas de Gura et le Kurwenal de Scheidemantel. Mais je me rejouis surtout de constater, "bien que n'ayant aucune entente intellectuelle de la musique, et malgré les défaillances qu'il a trouvées dans l'interpretation, M. Paul Bourget a subi, comme tous les autres, l'impression indescriptible du drame wagnérien entendu à Bayreuth.

<sup>(1)</sup> Dans l'ordre des Franciscains.

C'est que dans ce théatre, unique au monde, l'intérêt naît aussi bien de ce qui entoure la musique que la musique elle-même. Les conditions indispensables d'une bonne exécution des œuvres du maître, la tradition de leur interprétation les transforment si complètement, même pour le musicien qui a vécu dans leur intimité, qu'une audition à Bayreuth constitue presque une révélation. Le résultat de l'agencement admirable de ce théâtre n'est pas d'élever l'auditeur un degré plus haut dans la perfection des exécutions wagnériennes auxquelles il a assistée n dehors de celles-ci, mais bien de faire surgir devant lui un art absolument supérieur et nouveau, qui éclaire d'un jour inconnu des pages vingt fois entendues et place le génie du maître à des hauteurs que l'on n'avait pu entrevoir.

Je diral même que là est tout le secret de l'attraction qu'exercera toujours Bayreuth sur tous ceux qui y auront passé et qui conserveront le désir de boire encore à cette source d'ineffables jouissances.

Quelles n'ont pas été les plaisanteries accumulées autrefois sur l'orchestre invisible! Et cependant il faut n'avoir plus la moindre fibre artistique pour ne pas tressaillir de la tôte aux pieds en entendant les préludes de Parsifal ou de Tristen livrés aux sonorités mystérieuses de cet orchestre dont les beaux esprits se sont si fort égayés. En vertu de quelle loi physique les premières notes entendues arrivent-elles à l'oreille comme imprégnées d'émotions absolument neuves, je ne pourrais vous le dire. Et cependant, personne ne pourra se soustraire à ce phénomène purement matériel.

L'illusion du spectacle pour soi seul, grace à l'obscurité de la salle, la perfection du cadre entourant l'action dramatique (décors, costumes, accessoires, etc.) et surtout, dans Parsifal, la préoccupation constante de la plasticité des personnages, qui font de cette représentation un spectacle des yeux aussi bien que de l'oreillene sont-elles des éléments de jouissance à ne pas négliger pour apporter à l'auditeur un ensemble complet de sensations purement artistiques? Pourquoi donc Wagner les aurait-il rejetés? Et après que le vulgaire aura, pendant quelques années encore, accumulé les quolibets et les facéties à propos du système wagnéraire, il n'aura pas empêché que tous ceux qui sont venus une fois à Bayreuth y retournent pour ressaisir l'émotion première et ineffacable qu'ils v ont ressentie.

Je veux laisser à vos collaborateurs ordinaires le plaisir de s'étendre à d'autres points de vue sur les représentations wagnériennes; je dirai seulement, pour finir, que si Parsifal, vu là bas, reste gravé dans l'esprit comme la plus haute expression de la mysticité dans l'art, jamais entrailles humaines ne pourront être plus profondément remuées que par ce prodigieux drame de la passion qui s'appelle Tristan et Yseutt. L'exécution de Bayreuth en est si prestigieuse que l'on suit tout haletant les péripéties poignantes de cette épopée de l'amour et qu'à tout prendre on se demande s'il est possible d'aller plus loin dans l'expression des sentiments et des sensations, et si jamais œuvre d'art quelconque a pu atteindre à de semblables hauteurs.

L. D'Aoust.

## es escretes escretes



#### BRUXELLES ET PROVINCE

Les renseignements que neus avons donnés dans netre dernier numéro au sujet de certaines modifications dans le personnel des chœurs et de l'erchestre au théâtre de la Menpaie étaient inexacts. Nous les avions, du reste, donnés comme de simples bruits de ceulisse. On nous affirme de la meilleure source que la nouvelle direction n'a rien changé au cadre des chœurs, rien medifié non plus dans l'orchestre qui restent au même chiffre global de nombre et d'appointements. Neus semmes d'autant plus heureux d'enregistrer cette rectification, que les bruits que nous avens recueillis émanaient précisément du persennel qui aurait été l'objet des mesures que neus signalions. Nous ne cacherons pas que nous avons été légèrement surpris en entendant dire dans le public que des économies mesquines avaient été opérées sur le dos des chœurs et de l'orchestre. Des réductions sur ce chapitre devaient, en effet, paraître étranges au moment où le conseil cemmunal vient de majorer de 15,000 francs le subside annuel de la ville au théâtre. Nous sommes heureux d'avoir provoqué un démenti à ces rumeurs, non pas qu'elles fussent de nature à diminuer la sympathie générale dont jouissent personnellement les nouveaux directeurs, mais parce qu'elles tendaient à imputer à la neuvelle direction une préoccupation excessive de l'économie dépassant ce que peut exiger rationnellement une administration prudente et sage. MM. Dupont et Lapissida songent si peu à lésiner que suivant la Chronique, le nombre des choristes est, au contraire, augmenté; il était, l'an dernier, de quatrevingts; il sera cette saisen de quatre-vingt-cinq, se divisant ainsi: Quaterze premiers ténors, onze seconds ténors, neuf premières basses, douze secondes basses, dix-sept premiers dessus, quaterze secends dessus, huit enfants.

Attendons maintenant le tableau de la troupe qui nous ménage, dit-on, d'agréables surprises.

⊗

Un journal de Bruxelles a annencé que  $M^{ms}$  de Zarembska, la veuve du regretté professeur de la classe de piano (hommes), était nommée au Conservatoire à la classe d'accompagnement dent M. Steveniers est le titulaire. M. Steveniers serait admis à faire valoir ses dreits à la retraite.

Le renseignement de la *Chronique* est exact, sauf en un point: à savoir que la nomination de  $M^{mo}$  de Zarembska n'est pas encore signée. Elle est simplement proposée.

Le bruit a couru que le théarre de Bayreuth ne rouvrirait plus après l'achèvement des représentations de cette année, les frais étant trop considérables et les recettes insuffisantes. Il paraît que c'était là un faux bruit. Le cycle de cette année a obtenu un succès d'argent extraordinaire et il est probable même qu'il y aura un excédent. On songe denc sérieusement a continuer l'entreprise. Il serait même dès à présent décidé que des représentations auraient lieu l'année prochaine.

0

Les cencerts du Waux-Hall tirent à leur fin. Les seirées commencent à se faire fraîches et dans quelques jours les répétitions vont reprendre au théâtre de la Monnaie, en vue de la réouverture qui aura lieu aux premiers jours de septembre.

M<sup>no</sup> Hamaekers s'est fait entendre deux fois au Waux-Hall et l'excellente cantatrice a été vivement applaudie. Beauceup d'étrangers d'ailleurs en ce moment à Bruxell es.

#### ANVERS

Les auditions annuelles d'élèves, qui servent de clôture à l'année scolaire à l'Ecole de musique de notre ville, ont eu lieu du 22 au 24 avril. Elles ont, comme de coutume, attiré un public nombreux qui a fait un accueil sympathique aux jeunes gens et aux jeunes filles qui se destinent à la carrière artistique. Conformément au principe national de l'école le programme de ces auditions a été en grande partie consacré aux auteurs nationaux. Les jeunes filles de la division supérieure ont joué successivement des pièces de nos vieux maîtres flamands, Fiocco, Vander Gheyn, Kraft, Boutmy; puis des pièces de nos compositeurs contemporains, Huberti, Benoit, Jan Blockx, Bosiers; enfin des pièces de compositeurs des différentes écoles anglaise, scandinave, allemande, russe et polonaise.

Les classes de chant (professeur, M. Fontaine), n'ont pas été sans intérêt et il y a certes de bonnes voix qui donneront de bons chanteurs. Tous les élèves ont chanté des airs flamands, de Huybrechts, de Coninck, de Joseph Mertens, de Benoît, de De Mol, de Gevaert et de Lassen.

Les classes de chant d'ensemble, ont exécuté avec justesse et vigueur un chœur de Waelput, et un chœur du Lucifer de Renoit

En somme, ces auditions ont prouvé d'excellentes études et des progrès sérieux.

#### GAND

Voici les résultats des principaux concours qui ont eu lieu jusqu'ici au Conservatoire:

Solfège, cours supérieurs. Professeurs : MM, Nevejans et Ed. De Vos. - 1er prix par acclamation et avec la plus grande distinction: Mile Marie Westendorp; 1er prix: MM. Stevens et Loockx : 2º prix : MM. De Waele, Vandermeulen et Parez. Violon, cours supérieur. Professeur: M. Beyer. - 2º prix:

MM. Vermast (rappel), Miry et De Porre.

Violoncelle. Professeur: M. Rappé. — 1er prix: M. Deprez; mention honorable hors concours (par exception): M. J.-B.

Contrebasse, Professeur: M. Warlimont. - 1er prix: M. Ad. Dubois; 2e prix: M. Wauters; 1er accessit: MM. Eeckhaute et Bouchonville.

Cornet. Professeur: M. Sauveur, - 1er prix: M. Van Windekens; 2º prix: MM. Roels et De Waele; 1º accessit: M. De Graeuwe.

Cor. Professeur : M. Deprez. - 2º prix : M. Tytgat.

TROMBONE. Professeur: M. De Waele. - 2e prix: MM. Caroy et Beernaert ; 1er accessit ; M. Beck.

Tuba. Professeur: M. De Waele. - 1eraccessit: M. Verhelst. TROMPETTE. Professeur: M. Sauveur. - 1er prix: M. Ad. Dubois; 2º prix; MM. Houbaert, Van Windekens et De Waele. Saxophone. Professeur: M. Vander Gracht, - 1er prix: MM. Vander Heyden. Meulenberg et D'Hossche.

FLUTE. Professeur: M. Leonard. — 2° prix: M. De Breyne. Hautbois. Professeur: M. Lebert. - 1° prix: MM. De Taeye

et De Béozières. Cor anglais, Professeur: M. Lebert. - 1er prix: MM. De

Taeve et De Béozières. CLARINETTE, Professeur: M. Vander Gracht. - 1er prix: MM. Vanderhaeghen et Van Caeneghem; 2e prix; M. Vydt; 1er accessit: M. Noiret.

Basson, Professeur: M. Blaes. - 1° prix: M. De Gussem.

Piano, cours supérieurs. Professeur: M. Heynderickx. -1er prix: Mile Marie Westendorp; 2e prix: Mile Acart et MM. Van Schoote et Bracke; 1er accessit; M11e Asseloos et

Ce dernier concours a été le plus remarqué; M<sup>11e</sup> Westendorp, la principale élève de M. Heynderickx, est très bien douée, surtout au point de vue du mécanisme. Quoique je ne vous envoie pas les résultats des concours des cours moyens et préparatoires, je veux cependant vous signaler encore les hrillants succès des cours moyens de piano de MM. Frans De Vos et Herman Bal.

#### LIÈGE

Les concours du Conservatoire royal de musique de Liège ont été tout particulièrement brillants cette année. Un fait unique dans les annales des conservatoires s'est produit : Un concurrent, M. Smulders, qui aspirait à la plus haute distinction comme pianiste a pris part au concours en exécutant un concerto de sa composition,

Ce concerto, largement taillé, d'un riche coloris orchestral, appartient au mouvement moderne de l'art; il a obtenu un

grand et légitime succès.

Le jury et le nombreux public qui se pressait à cette audition ont salué le jeune pianiste compositeur de leurs plus chaleureuses acclamations. De pareils résultats font honneur à M. Théodore Radoux, le directeur vigilant et éclairé du Conservatoire et dont M. Smulders est l'élève pour la composition.

#### VERVIERS

#### LES CONCOURS DE VERVIERS

De l'avis unanime, le concours de chant d'ensemble organisé par la Société royale de chant a été l'un des plus beaux et des plus intéressants que l'on ait vus depuis longtemps en Belgique. Malgré le nombre restreint des sociétés inscrites, la plupart des concurrentes ont donné des preuves de réelle valeur et d'un souciartistique très caractérisé. Dans toutes les divisions, une seule exceptée, la lutte a présenté beaucoup d'intérêt et a, une fois de plus, affirmé la supériorité des orphéons belges. Les journaux quotidiens avant donné par le menu le compte rendu des fêtes, nous nous attacherons simplement à faire une étude succincte des chœurs imposés. Il y en avait un à chaque division et ils étaient confiés à M. C. de Vos pour la troisième division, à M. L. Kefer pour la deuxième division, à M. Ad. J. Wouters pour la première division, à M. A. Tilman pour l'Excellence, et à M. J. Th. Radoux pour l'Honneur.

Qu'attends-tu pour fleurir? le chœur de M. de Vos, se distingue par la fraîcheur des idées et le tour heureux de la mélodie. Ecrit simplement, avec goût, il rentre bien dans les movens des sociétés débutantes et restera comme un modèle

de grâce aimable.

M. Kefer a écrit sur un poème de M. P. Er. Gauthier, intitulé: la Mer, une œuvre forte, colorée, donnant textuellement l'impression du vers, s'unissant intimement à l'idée du poète et la complétant par un coloris varié et puissant. Quelques difficultés d'intonation, quelques dissonances rendaient ce chœur passablement difficile et, chose curieuse, les sociétés étrangères, toutes hollandaises, l'ont interprété avec une perfection relative, alors que les sociétés belges en ont fait une exécution désastreuse.

Le Retour des proscrits, de M. Wouters, est un vrai chœur de concours, plein de diversité et surtout bien écrit pour les voix. L'intérêt ne languit jamais, malgré la longueur relative du chœur. Il faut citer surtout comme très réussis l'introduction, la prière et l'orage, traité d'une façon fort originale.

Le chœur imposé en division d'excellence était confié à M. Alf. Tilman, un maître en la matière. Sur un poème vigoureux, énergique, franchement inspiré de M. E. Harroy, M.Tilman a écrit peut-être la meilleure de ses partitions. C'est large, c'est grand; on sent d'un bout à l'autre l'inspiration la phrase mélodique se développe, se colore, et le chœur se termine par un choral imposant.

Le public a fait des ovations chaleureuses au compositeur et aux sociétés concurrentes: à la Réunion lyrique de Saint-Gilles, dirigée par M. Fischer; aux Orphéonistes belges de Paris, conduits par M. J. Piét, et à l'Oefening baart Kunst d'Amsterdam, ayant à sa tête M. Brandt-Buys, le réputé chef

Ce grand succès a été partagé par la splendide et merveilleuse composition de l'éminent directeur du Conservatoire royal de Liège.

M. J. Th. Radoux a donné dans la Tempête la note exacte de son talent si original et si fécond. Ce chœur est irréprochable, d'un effet grandiose et puissant, et surtout écrit avec une science profonde et une compétence absolue.

En résumé, à côté de la réussite matérielle des fêtes organisées par la Société royale de chant, nous sommes heureux de constater que l'art véritable a eu sa grande part et que les œuvres produites à l'occasion de ces fêtes s'imposent par des mérites, différents sans doute, mais incontestables et dignes en tous points de nos éloges.

#### \$

#### PETITES NOUVELLES

Vendredi dernier a eu lieu à Paris, avec le cérémonial ordinaire, la distribution des prix du Conservatoire de musique et de déclamation.

Cette solennité, qui avait attiré l'affluence ordinaire d'élèves, de parents et d'amis, a été présidée par M. Kaempfen, directeur des beaux-arts, assisté de M. Ambroise Thomas et des professeurs de l'école-

M. Kaempfen a prononcé le discours d'usage, dans lequel il a rendu hommage à MM. Emile Perrin, Jacquard, Bonnehée, Gustave Chouquet et Mme Provost-Ponsin, morts dans l'année. Il a annoncé la nomination de MM. Mouzin, professeur de solfège ancien directeur du Conservatoire de Metz, et Duprato, au grade de chevalier de la Légion d'honneur; M. Boisjolin a reçu les palmes d'officier d'académie.

Les noms des lauréats ont ensuite été proclamés par M. Gauthier. La séance s'est terminée par le concert traditionnel des lauréats couronnés.

Petites indiscrétions sur la prochame saison des théâtres lyriques de Paris.

L'Opéra prépare activement Patrie, l'opéra que M. Paladilhe a écrit, d'après le drame arrangé de M. Sardou. On sait que c'est dans cette œuvre que Mme Krauss doit faire sa rentrée à l'Opéra.

Le premier ballet monté sera les Deux pigeons, de M. Henry Regnier, musique d'André Messager.

Puis viendra l'opéra de M. Salvayre, la Dame de Montsoreau d'après le drame d'Alexandre Dumas. On parle ensuite mais pour un avenir plus éloigné - d'un ouvrage en deux actes dont la musique a été commandée à M. Véronge de la Nux (!!).

L'Opéra-Comique a un programme très chargé. Il annonce le Iago, de Verdi, un acte de Chabrier sur un livret de MM. de Najac et Burani, tiré d'une pièce d'Ancelot: le Roi matgré lui ; le Signal, un acte d'Ernest Dubreuil et William Busnach, musique de Paul Puget; Madame Scapin, de M. de Lajarte; enfin un opéra en 3 actes, de M. Camille Saint-Saëns, sur un livret de MM. Vacquerie et Louis Gallet, qui a pour titre: Proserpine.

Quant aux reprises probables, elles ne se comptent pas: le Bal masqué, de Verdi ; l'Eclair, d'Halévy ; le Mazanietto, de Carafa; le Benvenuto Cellini, de Berlioz.

A l'Eden-Théâtre, transformé provisoirement en théâtre lyrique, M. Lamoureux prépare une série de représentations consacrées aux opéras de Wagner.

Aux Nouveautés :

Trois actes de MM. Maurice Ordonneau, Emile André et

Robert Planquette, la Princesse Colombine; Mimi Pinson, trois actes, de MM, Emile Blavet et Victor Roger; un opéracomique de MM. Nuiter, Beaumont et Charles Lecocq; Merlin l'Enchanteur, de MM. Maurice Lefèvre, Camille de Roddaz et André Messager ; Adam et Eve, quatre actes ; une opérette en trois actes de M. Albin Valabrègue, les Saturnates

Aux Bouffes-Parisiens :

Un opéra-comique en trois actes de MM. Dennis, Delormel, Philippe et Charles Lecocq ; le Sosie, opéra comique en trois actes, de MM. Valabrègue, H. Kéroul et Raoul Pugno.

Aux Folies-Dramatiques :

Madame Cartouche, trois actes, de MM. W. Busnach, P. Decourcelle et Léon Vasseur; la revue de MM. Montréal, Blondeau et Grisier; un opéra-comique en trois actes de MM. Chivot, Duru et Robert Planquette, Robert Surcouf ; le Bourgeois de Calais, opéra-comique en trois actes, de MM. Paul Burani, Ernest Dubreuil et André Messager; Compère Guillery, de M. Perry.

Les journaux français avaient annoncé ces jours derniers que Mile Van Zandt se trouvait à Vichy, « complètement paralysée ».

Nous sommes heureux de pouvoir rassurer les amis de la charmante artiste: cette nouvelle est inexacte.

Mne Van Zandt est à Wildbad, où elle achève sa cure; son état s'est très sensiblement amélioré.

Dans un article du Figaro intitulé Louis II et Wagner posthumes, M. Robert de Bonnières, prenait à partie l'autre jour M. Saint-Saëns, à qui il reprochait, en ces termes, d'avoir déserté la cause wagnérienne:

... Allez donc dire aux marchands de pâté d'alouettes que vous aimez le homard! Ils riront de vous. Parmi ces derniers, il y en a même qui ont aimé Wagner et

rain residents, by each a membed of the wagner et n'en veulent plus entendre parler.

Et pourtant, monsieur Saint-Saëns, vous rappelez-vous le temps où vous alliez entendre la Walkyrie à Munich, et comme vous étiez enthousiaste?

La scène fut mémorable : C'était en sortant du théâtre, vous soupiez au Café Maxi-milien en la compagnie de wagnériens français non moins estayé de faire devant vous d'un d'entre eux, néanmoins, ayant essayé de faire devant vous quelques restrictions sur l'œuvre, vous devintes pâle et, dans le mouvement d'une colère sèche et nerveuse, vous cassates une assiette sur le marbre de la table et quittates vos amis,ne comprenant pas que quelqu'un pût douter d'œuvres que vous admiriez avec tant déforce. Et depuis... Eh! il est bien entendu que ceci devait se passer

au commencement d'août 1870, au moment de la guerre, et au commencement a dour 100, au moment de la guerre, ce et que le patriotisme peut mettre en déroute les admirations les plus sincères. Mais enfin, la Walkeyrie était écrite avant la guerre et rien n'a été changé à la partition. Il n'y a que vous qui ayez changé, monsieur Saint-Saëus; je vous prie seulement de ne pas m'en vouloir si je n'en ai jamais bien

compris la raison.

M. Saint-Saëns a répondu à M. Bonnières en ces termes :

Paris, 9 aôut 1886.

N'ayant jamais cessé d'admirer, dans la Walkyrie, ce que N'ayant jamais cesse d'admireit dans la Wangra, ce que Jy admirais en 1876, je suis fort étonné des lignes que vous m'avez consacrées à ce sujet dans le Figaro. C'est pour éviter les erreurs de ce genre que j'ai écrit la préface d'Harmonie et Mélodic; si vous la lisez quelque jour, vous regretterez saus doute d'avoir affirmé publiquement le contraîre de la vérité.

Vous semblez triompher singulièremet de certaiue histoire d'assiette cassée; il n'y a vraiment pas de quoi. Un individu était venu me dire, àl lissue de la représentation de la Walkgrie, non qu'il s'était emuyé, non qu'il s'était embété, mais quelque chose que je ne saurais écrire (vous appelez cela "quelques réserves "). Mon éducation m'empéchant de lui répondre sur le même ton, je m'en suis pris à la vaisselle. Je ne le regrette pas.

Le monsieur dont il s'agit est maintenant un des plus

ardents propagateurs de la foi wagnérienne; il a certainenement plus changé que moi.

Quant à vous, monsieur, j'avais quelques raisons de vous croire un peu de mes amis; je constate avec regret que je m'étais trompé, et je vous prie d'agréer mes civilités.

C. SAINT-SAENS.

Plusieurs journaux ont annoncé que Liszt était mort panvre. Cette nouvelle est înexacte. Il laisse un assez joli capital,qui représente environ 30,000 francs de rente aunuelle.

On avait dit également que les restes du maître n'avaient été inhumés que provisoirement à Bayreuth et qu'ils seraient ultérieurement transportés soit à Weimar, à la demande du grand-duc, soit à Pesth. On écrit de Vienne à l'Indépendance que M<sup>ne</sup> Wagner, fille de l'illustre défunt, s'oppose formellement à toute exhumation, que ce soit au profit de Weimar ou de Pesth.

Après les cérémonies des funérailles de Franz Liszt, M. Hans Richter a, dans une réunion d'artistes, pris la parole pour demander que toutes les forces vives du monde de l'art se vouassent à conserver dignement la mémoire du maître en organisant des exécutions hors ligne d'œuvres modernes. Le grand-duc de Weimar a envoyé à Bayreuth l'intendant de son théâtre, M. de Loën, afin de s'entendre avec M. Richter sur la propagande à organiser dans ce seus. Une lettre du grand duc datée du 3 août exprime le désir qu'un monument, non de marbre ou de bronze, mais un monument vivant, soit élevé au maître : « Le maître, dit cette lettre, avait fondé l'Association générale des musiciens allemands : il m'avait choisi pour en être le protectenr. Il est, par conséquent, de mon devoir d'enconrager l'art dans le même sens que lui. Je voudrais donc que l'on créât une « fondation Liszt » pour favoriser la nouvelle école musicale allemande en donnant des encouragements, des subsides, des bourses aux élèves qui en seraient jugés dignes. » Le prince entend naturellement que le siège de cette fondation Liszt soit à Weimar, dans la villa que Liszt habitait. Dans sa lettre il prie instamment le baron de Loën de communiquer ses intentions aux artistes en ce moment réunis à Bayreuth.

Ajoutons qu'il existe en Allemagne plusieurs institutions de ce genre, notamment la fondation Gethe, à Weimar, et la fondation Mozart, à Salzbourg, qui ont rendu jusqu'ici de grands services à la littérature et à l'art en général.

Ó

Jeudi dernier a eu lieu à Aix-la-Chapelle un très intéressant concert, intéressant surtout en ce qu'il a en quelque sorte servi de rentrée en Allemagne à M. Saint-Saëns. Ce concert avait été organisé par M. Wenigman, le second chef d'orchestre de la ville, à son benéfice. M. Saint-Saëns lui a prété son concours comme pianiste, comme compositeur et comme chef d'orchestre. Il a joué son concerto en sol mineur, sa rhapsodie d'Auvergne et une charmante valse caprice, Wed ding Cake; l'orchestre a exécuté, sous sa direction, la Danse macabre et le Rouet d'Omphale; enfin, et c'était là le clou de la soirée. M. Saint-Saëns a dirigé sa nouvelle symphonie dédiée à Liszt et exécutée pour la première fois, il y a trois mois, à l'Albert Hall à Londres. Aix-la-Chapelle a été ainsi la seconde ville appelée à juger cet important ouvrage du maître français. Il offre une association d'instruments nouvelle, tout au moins dans la symphonie moderne : l'orchestre s'y combine avec le piano et l'orgue. La symphonie comprend quatre parties qui sont reliées entre elles deux par deux. Elle paraît avoir fait à Aix-la-Chapelle une très grande impression. La Gazette de Cologne place l'œuvre du maitre français au même rang que la dernière symphonie de Brahms, ce qui n'est pas peu dire, Brahms étant en ce moment l'objet d'un véritable culte en Allemagne. Souhaitons qu'on nous fasse bientôt entendre cette œuvre à Bruxelles.

e Ch

Les théâtres allemands commencent à rouvrir leurs portes. Dès le 29 juillet, l'opéra de Francfort a commencé sa saison. Pièce d'ouverture: Tannhäuser. Avis aux excursionnistes de Bayrenth.

Le théâtre National de Prague s'est également rouvert, complètement remis à neuf, le 31 juillet. Le directeur, M. Neumann, a reçu une indemnité de 200 florins (a peu près 500 francs) par jour, pour tont le temps qu'ont duré les travaux.

Un nouveau théâtre d'opérette.

C'est à Cologne qu'il a été inauguré récemment avec le Don César de Genée.

La fortune laissée par la veuve de Meyerbeer s'élève à la somme rondelette de dix millions.

Des legs importants ont été faits à un grand nombre d'institutions charitables, notamment à la caisse des pensions de la chapelle royale à Berlin.

Les journaux de Berlin nous apprennent que Mª Héritte-Viardot, qui avait ouvert il y a quelques années une école de chant à Francfort et qui professait le chant au Conservatoire Joachim Raff, vient d'arriver dans la capitale de l'Empire et qu'elle a l'intention de s'y fixer.

L'association connue sons le nom d'Orchester Pensionsfonds, à Leipzig, a célébré, le 17 juillet devnier, le centenaire de sa fondation. Cette institution, qui a pour but de constituer une caisse pour les musicieus âgés et malades, existe depuis 1786. Elle fut créée par J. Georges Häser, né le 11 octobre 1729 à Gorlitz (Saxe), mort à Leipzig en 1809. Elle possède aujourd'hui un capital d'un million et demi!

L'Union des sociétés chorales de Hongrie a organisé, sous la direction de son nouveau chef d'orchestre, M. Jeno Hubay, professeur à l'Académie royale de musique de Pesth, un grand festival, qui s'ouvrira le 12 août à Pecs (Fünfkirchen), et sera clos le 15. Il y aura deux séances de concours vocal; la première, 12 août, sera consacrée à l'exécution du chœur couronné de M. Hubay, Magyarok istene (Dieu des Magyars), poésie de Sandor Peteufy; la seconde, 13 août, aux chœurs choisis par les sociétés concurrentes. Puis le 14 août, tontes ces sociétés, fortes de 1,200 exécutants, donneront un concert vocal et orchestral dont le programme comprend des œuvres de Erkel, Liszt, Zimay, Hubay, Mihalovits, Geza Zichy, Szentirmay, Huber et Egressy. Le 15 août, concert d'adieu.

Il y a eu le 29 juillet dernier trente ans que Schumann est mort à l'asile d'aliénés d'Endenich, près de Bonn. C'est un événement important pour la librairie musicale. Désormais les œuvres du grand artiste sont tombées dans le domaine public en Allemagne. Avis aux éditeurs.

#### VARIÉTÉS

#### UNE SUPERCHERIE MUSICALE.

Le savant musicologue anglais, Sir George Grove, vient de dévoiler dans le *Times* une supercheric commise par un marchand de musique de Loudres. Cet article produit dans le monde musical de tous les pays une immense sensation. Il s'agit d'une prétendne œuvre de Beethoven qui circule depuis de longues années dans le commerce anglais et qui porte textuellement ce titre: Le reve de Sanky-Jérôme, pour piano, par Beethoven. Sir George Grove fait connaître les origines de ce morceau, qui n'est autre chose qu'une gros-

sière contrefaçon. Il tient les faits de la bouche de feu Davison, qui a été pendant longtemps critique musical du Times et qui a relaté la chose ainsi qu'il suit : " Le Cornhill Magazine (revue littéraire) commençait en 1862 un nouveau chapitre du roman de Thackeray : Les Aventures de Philippe dans son voyage autour du monde. Il contenait les passages suivants: " ..... Mile Charlotte quitta les jeunes gens, se mit au piano et nous jona le Rêve de Saint-Jérôme, de Beethoven, un morceau qui me charme et me remue profondément, à ce point que je m'imagine entendre une poésie de Tennyson mise en musique.... Et nous épronvions à l'andition de cette musique à l'allure si franche, si pleine de bonne humeur, une indéfinissable sensation de bien-ètre. Ma femme s'assit et savoura ce Rêve de Saint-Jérôme que Charlotte jouait d'une façon si intelligente et si délicate.... " Bien entendu, les demandes pour cette œuvre de Beethoven affluèrent chez les marchands de musique, chacun étant anxieux de connaître une œuvre que le grand Tackeray recommandait si chaudement. Un de ces marchands - il est des gens qui ne se tronvent embarrassés de rien - ent l'effronterie de répondre à un client qui réclamait avec insistance le morceau en question, que celui-ci manquait d'impression, mais que sous peu, il serait en état de le lui fournir. Il se mit alors en quête d'un " esprit serviable ", le trouva et lui tint à peu près ce langage: " Vous connaissez Beethoven d'un bout à l'autre, n'estce pas? Eh bien faites en sorte de me procurer le plus tôt possible le Rêve de Saint-Jérôme. " Et ce ne fut pas long. Quinze jonrs après, la chose désirée était livrée, gravée et mise en vente. Comment cela s'était-il passé? Bien simplement: "L'esprit serviable ,, avait appris que le grand poète Thomas Moore, qui aimait assez adapter des vers à des mélodies connues, avait, dans ses Sacred songs of 1816, composé trois poésies sur des motifs de Beethoven. Une de ces poésies était intitulée: Qui est cette jeune fille ? C'est la bien-aimée de Saint-Jérôme, aria de Beethoven. Le motif employé était le thème de la sonate avec variations en la bémol, op. 26, qui avait été légèrement dénaturé pour les besoins du texte. Il est évident que Tackeray avait eu connaissance de cette pièce de Thomas Moore, et croyait en bonne conscience que la musique en avait été spécialement composée par Beethoven. Et c'est ce qui a donné lieu aux citations de son roman, mentionnées plus haut, et à l'indigne exploitation qui en a été la suite. - Dans un second article, Sir George Grove complète ses intéressantes révélations en faisant connaître que l'allegretto qui forme la seconde partie du Rêve de Saint-Jérôme est une copie textuelle d'un ancien air du pays de Galles Merch Megan (la Fille de Megan) dont l'original existe dans l'édition royale des Chants du pays de Galles, recueillis par Brinley Richards. Le savant anglais ajoute: " Il serait intéressant d'approfondir pourquoi les fraudes en musique réussissent aussi facilement alors que celles commises en librairie sont de suite reconnues et dénoncées. Malheureusement la musique est vouée aux contrefaçons et celles-ci paraissent généralement prospérer. La Dernière valse de Weber (Reissiger), la 12° messe et les variations en la de Mozart, l'Adieu au piano de Beethoven, l'Adieu de Schubert sont autant d'exemples " d'heureuses impostures ". La jolie mélodie les Cloches du soir, que Moore a fait connaître ici et dénommée les Cloches de Saint-Pétersbourg, est à présent publiée sous le titre de Variations de Beethoven. Mais le Rêve de Saint-Jérôme est l'exemple le plus parfait, dans son genre, de toute la liste. Les autres se sont produits à l'étranger; malheureusement ce dernier est le fait d'nn citoyen du Royanme-Uni et le morceau incriminé se vend presque exclusivement dans ce pays., (Ménestrel.)



#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

- Le 13 août 1755, à Naples, décès de François Durante, à l'âge de 71 ans. Il était le chef de cette fameuse école napolitaine qui a produit les plus célèbres compositeurs italiens du xvurt siècle.
- Le 14 août 1814, à Milan (alla Scala) il Turco in Italia, opuffa de Rossini. Artistes: David, Galli, Pacini, Vasoli; Mess Maffei-Festa et Carpani. A Dresde, c'est le premier opéra de Rossini qui fut donné au théâtre de la cour, alors que Morlacchi et Weber s'y partageaient la direction (30 novembre 1816). Il Turco ne parut aux Italiens de Paris que le 23 mai 1820.
- Le 15 août 1842, à Louvain, naissance de Jules Deswert.— Voincelliste et compositeur, il s'est fait une solide réputation en Allemagne, où semble il s'être acclimaté tout à fait. Son opéra, les Albigeois, en 3 actes, joué d'abord à Wiesbaden (2 octobre 1878), a trouvé bon accueil à Francfort, à Hambonrg, à Strasbourg, à Gand et à Anvers. Son second opéra, Hammerstein, n'a pas moins réussi à Magdebourg, en février 1884.
- J.e 16 août 1873, à Anvers (salle de l'Harmonie), de Oorlog (la Guerre), oratorio en trois parties de Peter Benoit. Le poème de Jan Van Beers.

Ecrite pour de grandes masses instrumentales et vocales, la musique ne comporte pas moins de trois groupes complets de chœurs, manœuvrant séparément, se rénnissant parfois dans de vigoureux ensembles, mais sans jamais abdiquer leur individualité. C'est une colossale polyphonie : c'est un oratorio stratégique ; c'est l'application de la tactique moderne à la musique des festivals. Rien ne peut donner une idée de la puissance d'effet et du volume de sonorité anxquels a atteint Pierre Benoit en certaines pages de son oratorio. Il y a toutes les tendresses et toutes les grâces du printemps dans la première partie de son œuvre; toutes les fureurs de l'enfer, tous les déchaînements de la haine féroce dans la seconde et la troisième ; la quatrième est un long sanglot de douleur et de détresse, duquel surgit un cri de pitié et d'espérance. C. TARDIEU.

 Le 17 août 1834, à Harlebeke (Flandre occidentale) naissance de Pierre-Léopold-Léonard Benoit.

Peter Benoit a une notice très développée, avec portrait, dans les Tablettes du musicien pour 1885 (Schott, éditeur); c'est la seule complète parue jusqu'ici. Nous y voyons que le mattre flamand travaille en ce moment à deux poèmes: De Rijn de Julius de Geyter. Livarda de Van Beers; qu'il continuera la Trilogie commencée avec Hiel et dont la première partie, Hymnus aan de Schoonheid, a été entendne en 1881 au Palais des Beaux Arts à Bruxelles; qu'il a en préparation un drame intitulé: Gounlangi, lequel, venant après Charlotte Corday et Willem de Zwijger, sera l'expression plus complète encore des idées de Benoit, concernant le drame musicalisé, et de ses vues relatives à ce qu'il croit que sera un jour, non l'opéra, le drame lyrique ou le mélodrame bien connus, mais la caractéristique du drame musical fla-

- Le 18 août 1882, à Bayreuth, neuvième représentation publique du Parsifal de Richard Wagner.
- Le 19 août 1855 (1), à Londres, décès de Giuseppe Catrufo, à l'âge de 84 ans. Né à Naples le 19 avril 1771, ce compositeur a séjourné longtemps en Suisse, en France, en Angleterre, ofi il s'était fixé définitivement comme professeur de chant. Des nombreux ouvrages qu'il a depris pour le théâtre, un succès vraiment sérieux fut Félicie ou la jeune fille romanesque, trois actes joués à Paris (Feydeau, 28 février 1815). Dans la même année (9 août), Bruxelles fit également bon accueil à la pièce, qui fut reprise à la Monnaie le 29 septembre 1829. Mie Dorus, aujourd'hui Mee Gras-Dorus, encore vivante, y était charmante.

<sup>(1)</sup> Et non 1851, suivant Fétis (Biogr. univ. des mus., t. II, p. 218).

— Le 20 août 1828, à Paris (Opéra), le Comte Ory, 2 actes de Rossini. Artistes : Nourrit, Levasseur, Dabadie,  $M^{mes}$  Damoreau et Jawureck.

Les plus grands génies du monde sont toujours venus échouer contre ce triste écueil qui s'appelle: la circonstance! Il n'a été donné qu'au seul Rossini de faire un chef-d'œuvre d'une pièce de circonstance. C'est ainsi que il Viaggio a Reims, joué aux Italiens de Paris le 19 juin 1825, pour le sacre de Charles X, est devenu, à l'aide d'un petit tour de casserole, ce délicieux Comte Ory, qui peut marcher de pair avec le Barbier. Rossini y avait ajouté, en plus que dans il Viaggio. Le joil due chanté par Isolier et le Comte, le chœur des femmes, le quatuor sans orchestre, le chœur entraînant des buveurs et le charmant trio du finale qui termine la pièce.

— Le 21 août 1856, à Nonnenhorn, sur le lac de Constance, décès de Pierre-Joseph Lindpaintner, à l'âge de 65 ans. Il était né à Coblence le 8 décembre 1791.

Ce compositeur, d'un mérite réel, n'était connu, en dehors de son pays, que des hommes spéciaux et des artistes. Il excellait surtout à conduire un orchestre et à mettre en lumière les beautés des ouvrages qu'il exécutait. Mais il regrettait amèrement, dans des épanchements intimes, la nécessité qui le clouait à son pupitre et l'obligeait à négliger ses propres compositions pour faire valoir celles des autres. Il disait, dans un langage plein de vivacité et d'amertume : " Je suis forcé d'étouffer mes enfants pour élever des bâtards., Au nombre de ces enfants, le Vampire, opéra fantastique dont le sujet a été traité postérieurement par Marschner fut représenté avec succès à Vienne. Il écrivit aussi, pour le Faust, de Goethe, de la musique qui fut exécutée à Stuttgart, puis à Berlin. " L'ouverture surtout, dit Ad. Jullien (Gæthe et la musique), est un morceau de grand caractère dramatique et d'une couleur saisissante. "

- Le 22 août 1799, à Franciort-sur-le-Mein, Titus, de Mozart, traduction allemande de la Clemenza di Tito. A Prague, où cet opéra italien fut joué, le 6 septembre 1791, le public ne rendit pas justice à tout ce qu'il y avait de charme, de délicatesse et de pureté dans cette suave partition. Mozart, déjà malade, fut très sensible à cet échec. Il mourut trois mois après.
- Le 23 août 1794, à Paris (Opéra), Denys le Tyran maître d'école à Corinthe, 1 acte, paroles du citoyen Sylvain Maréchal, musique du citoyen Grétry, ballet du citoyen Gardel.

On était alors au plus fort de la période révolutionnaire. Gretry, soit par peur, soit par conviction, prêta sa plume à cette œuvre inepte qui, suivant le Journal de Paris, devait ajouter à la "réputation du compositeur célèbre si elle n'était depuis longtemps solidement établie," (Voir Curicaitée de Popéra, de Th. de Lajarte; Paris, Lévy, 1883, p. 224.)

- Le 24 août 1829, à Bruxelles, le *Comte Ory*, de Rossini. Artistes : Lafeuillade, Rey, Cassel ; M<sup>mez</sup> Constant-Langlade, Dorus et Lemesle. La pièce n'eut que quatre représentations pendant le reste de l'année.
- Le 25 août 1870, à Lucerne, Richard Wagner épouse Cosima Liszt, divorcée de Hans de Bulow.

Il s'unissait, le grand isolé, qui avait tant souffert de l'égoisme et de la sottise de ses contemporains, à une femme dont le noble et magnanime caractère, pour nous servir de royales paroles, soutenait et consolait depuis longtemps, au milien de toutes les attaques, avec la plus tendre des sollicitudes, l'ami de sou père, le modèle et l'exemple de son époux. (Richard Wagner's Leben und Wicken, par Carl Glasenapp.)

— Le 26 août 1819, à Rosenau (Cobourg), naissance du prince François-Charles-Auguste-Albert-Emmanuel de Saxe-Cobourg, époux de la reine Victoria d'Angloterre. Il est mort à Londres le 14 décembre 1861.

Le prince Albert avait non seulement étudié très sérieu-

sement l'art de la composition, mais, mieux qu'un amateur, il jouait aussi de plusieurs instruments, notamment de l'orgue, sur lequel Mondelssohn lui avait reconnu une grande habileté. Ses œuvres ont été publiées en un volume. (Voir Dictionary of music, de Grove, t. I, p. 49.)

#### 

#### EIBLIOGRAPHIE.

RICHARD WAGNER JAHRBUCH, par Joseph Kurschner, 1 fort vol. de 500 pages. Stuttgart, chez l'auteur, 1886. - Voilà certes un annuaire qui n'est pas une œuvre banale et qui mérite à tous égards l'attention des musicologues et des musiciens. Il est tout entier consacré à Wagner et à ses œuvres, comme son titre l'indique. Mais ce n'est point une simple compilation de documents relatifs au grand maître de Bayreuth. C'est un véritable livre dont la lecture offre des sujets variés et des matériaux précieux pour l'histoire de l'art musical. Il nous suffira de citer quelques-uns des chapitres de ce superbe volume pour donner une idée de son intérêt. Il s'ouvre par de très curieux souvenirs sur la prime jeunesse de Wagner et sur Wagner à l'école Saint-Nicolas, à Dresde ; puis viennent des notes curieuses sur le séjour de Liszt à Triebschen, la villa que Wagner habita pendant de si longues années près de Lucerne ; une étude fort intéressante sur l'origine et le développement du drame musical; une étude sur l'école romantique et ses rapports avec l'art wagnérien; des notes relatives à l'histoire du théâtre de Bayreuth; un discours inédit de Wagner; des notices sur les Maîtres chanteurs et les autres compositeurs qui ont traité ce sujet ; des additions et corrections extrême ment curieuses à l'autobiographie de Wagner; des observations très approfondies à propos du mouvement wagnérien en France; le tout accompagné de documents inédits et précieux relatifs aux œuvres de Wagner, aux publications qui le concernent, aux articles de journaux remarquables parus dans l'année, etc., etc.

Quant à la valeur des articles mentionnés ci-dessus, nous nous bornerons à dire que M. Kurschner s'est assuré le concours des écrivains les plus renommés d'Allemagne et d'autres pays. Citons d'abord l'auteur, M. Kurschner, dont la bibliothèque est un véritable musée wagnérien; Richard Pohl, Paul Marsop, Hans de Wolzogen, le wagnériste par excellence, Joh. Nordmann, Auguste Lesimple, Maurice Wirth.

L'ouvrage est imprimé avec un grand luxe, sur beau papier, et orné d'un portrait on ne peut plus curieux de Wagner, d'après un dessin par Ern Kietz; ce portrait est fait au crayon de couleurs et date de 1850. Wagner avait alors 37 ans. Il nous montre un Wagner un peu différent des portraits connus. Le front large, puissant et volontaire; mais la bouche est petite, poupine presque, et l'on n'y soupçonne pas le menton proéminent, si caractéristique. C'est un Wagner souriant et juvénile.

A la fin du volume se trouve une statistique qui est un véritable travail de bénédictin. C'est le relevé comparatif des représentations des œuvres wagnériennes et des autres œuvres du répertoire allemand (Mozart, Beetboven, Lotzing, Auber, Adam, Boieldien, Verdi, Bellini, Rossini, etc.) pendant la période de 1842 à 1845 et pendant l'année 1885. Les chiffres que fournit cette statistique sont vraiment curieux.

II en résulte tout d'abord que de 1,710 (chiffre le plus élevé de 1842 à 1845), le nombre global des représentations d'opéras données dans les villes d'Altenbourg, Berlin, Brunswick, Carlsruhe, Cassel, Danzig, Darmstadt, Dresde, Dusseldorf, Francfort, Hambourg, Hanovre, Cologne, Kænigsberg, Leipzig, Lubeck, Magdebourg, Mayence, Mannheim, Munich, Neustrelitz, Nuremberg, Riga, Schwerin, Stuttgart, Weimar, Wiesbaden et Vienne (soit 28 villes), s'est élevé au chiffre de 3,407 en l'année 1855.

Dans cette même période, le nombre des auteurs repré-

sentés annuellement sur ces vingt-huit scènes allemandes varie entre 51 et 48, tandis qu'en 1885 on joue 71 auteurs.

Le nombre d'ouvrages varie de 1842 à 1845 entre 131 et 118. En 1885, il est de 147,

Et voici la conclusion en ce qui concerne Wagner : De 1842 à 1845, trois de ses œuvres obtiennent annuellement 9, 14 et 16 représentations sur les vingt-huit théâtres que n ous venons de mentionner.

En 1885, le nombre des ouvrages wagnériens est de 10. Or, sait-on combien ils ont eu de représentations en 1885? Cinq cent vingt-six. Ce qui fait à peu près le sixième du nombre global des représentations d'opéras données en 1885.

Quant aux diverses œuvres de Wagner comparées entre elles, voici les chiffres que fournit la surprenante statis-

tique de M. Kurschner :

En 1885, Rienzi obtient 24 représentations; le Vaisseau fantôme, 73; Tannhäuser, 109; Lohengrin, 123; Tristan et Isolde, 25; les Maîtres chanteurs, 48; Rheingold, 22; la Walkurie, 71; Siegfried, 19; le Crépuscule des dieux, 10. Parsifal, n'étant au répertoire que du théâtre de Bayreuth, ne peut entrer en ligne de compte. Les œuvres de Wagner les plus représentées à cette heure sont donc Lohengrin (123), Tannhäuser (109), le Vaisseau fantôme (73), et la Walkyrie (71).

Ajoutons que Lohengrin est de tous les ouvrages du répertoire allemand, qui ne comprend pas moins de 71 compositeurs et 147 opéras différents, celui qui a eu le plus de représentations en 1885 sur les vingt-huit scènes énumérées plus haut, sauf un seul, le Trompette de Sackingen, de Nessler, qui atteint le chiffre invraisemblable de 300 représentations. Ce chiffre s'explique, il est vrai par, la facilité qu'ont les petits théâtres de jouer cet opéra-comique, dont l'interprétation n'exige pas évidemment les mêmes soins que le moindre opéra wagnérien. L'opéra le plus joué ensuite est Carmen, qui a 105 représentations; puis vient le Trouvère, 92; suivent le Freischütz (88); les Huguenots (82); Martha, de Flotow (72); les Noces de Figaro (71); le Barbier de Séville et Don Juan (68); Sylvana, de Weber (66); Czar et Charpentier, de Lortzing (58); les Joyeuses Commères, de Nicolaï (56); enfin Mignon (55). Robert le Diable est tombé à 30; Guillaume-Tell, à 43.

Un travail analogue sur les théâtres de France donnerait assurément des sujets bien intéressants de compa-

#### 

Nécrologie.

Sont décédés: A Boston, le 14 juillet, Joseph G. Lennox, organiste, profes

A Boson, let julies, Juseph V. Lenny, organisce protes-seur et directeur de la société Oratorio. (Notice dans Freund's musik and drama, New-York, 17 juillet.).

— A Dijon, M. J.-L. Battmann, organiste, professeur et compositeur bien connu par ses productions de tout genre, dont le nombre dépasse 400. M. Battmann était âgé de

68 ans.

— A Versailles, le 26 juillet, Pierre-Alexandre Croisez, né à
Paris le 7 mai 1814, ex-harpiste de l'Opéra. (Notice, Biogr.
univ. des mas, de Fétis, t. II, p. 395).

— A Dresde, Eugène Degele, né à Munich le 4 juillet 1836,
baryton au théâtre de la cour. Aux représentations de Bayreuth en 1838, il chanta Klingsor de Parsifal.

· A Bastia, Antonio Bernardi, auteur de plusieurs œuvres

symphoniques et de morceaux pour le piano.

VIENT DE PARAITRE	£.	
J. Hollman. Deuxième Concerto pour		
violoncelle avec accompag. d'orchestre,	0	
réduction pour violoncelle et piano fr - Chanson d'amour (Love Song), mélodie	. 0	· U
avec accomp. de violoncelle ou violon		
	, 2	00
et piano	· .	
	,, 1	. 38
Bruxelles, SCHOTT Frères.		

#### BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique

Montagne de la Cour. 41. Bruxelles.

## JUILLET 1886

#### Dupont, Aug. et Sandré, Gust ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. XXXI. Hummel. Concerto la bémol. fr. 5 00 Nicodé, J. L. Op. 17. Suite symphonique, Partition ,, 18 75 Scharwenka, X. Op. 34. Deux dans es polonaises pour le piano, nº 1, 2 . 1 25 Op. 58. Quatre danses polonaises pour le piano, n° 1, 3, 4 à 2 fr., n° 2 1 60

Wagner. Rich. Prélude de Lohengrin. arrang. pr 2 po à 4 mo par Gust. Sandré 1 60 Morceaux lyriques tirés de Tristan et Yseult, arrangement p' le piano à 4 mbs. 5 70

VIENT DE PARAITRE

#### chez Ed. BOTE et G. BOCK, à Berlin PADEREWSKY, Ignace J.

COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL

Op. 4. Elėgie, 1 M.

Op. 5. Danses polonaises. 3 M.

Op. 6. Introduction et Toccata, 2 M.

Op. 8. Chants du voyageur. Joné par M<sup>mo</sup> Essipoff. 3 M.

Op. 9. Danses polonaises (Suite). Cah. 1, 2. à 2 M.

Op. 10. Album de mai. Scènes romantiques. Complet. 3 M.

Sép.: N° 1. Λu soir. 80 Pf.

N °2. Chant d'amour. 80 Pf.

N° 3. Scherzino, 1 M.

N° 4. Barcarolle. 1. M.

N° 5. Caprice-Valse, 1 M, 50 Pf.

#### LES MUSICIENS BELGES EN L'ANNÉE 1886

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix: 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41, Montagne de la Cour BRUXELLES

## RUMME

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et

du piano octave-harpe. AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L DE 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles,

# Œuvres d'Adolphe WOUTERS

## Publiées par la Maison SCHOTT

## A BRUXELLES ET A MAYENCE.

(PARIS, LONDRES et SYDNEY.)

musique Kengieuse.	Nº 1. Mazurka	
Messe solennelle, à quatre voix, soli et chœurs. Parton 25 "	N° 1. Mazurka. 3 n 2. Polka 6 n 3. Galop. 6 n 4. Valse 6 n	
avec accompagn." d'orchestre	" 3. Galop	
ou orgue Part. 25 " Chaque partie séparé. 6 "	Op. 59. Airs de Ballet, a quatre mains:	
Messe de Ste Cécile, à quatre voix, soli et chœurs. Part, net 8 "	Nº 1. Mazurka.	
avec accompag. d'orchestre, harpe et orgue Part. net 1 25	" 2. Polka 6 "	
	" 3. Galop 6 " " 4. Valse	
No 1. Ave maris Stella	Chœurs à 4 voix d'homme sans accompagnement.	
" 2. Bénédiction	Souvenir du Lac Leman   partition 1 50   chaque partie » 25	
" 3. Hymne à Ste Cécile	(	
" 5. Juravit Dominus	La Chasse	
" 6. Veni sponsa Christi	Les Nerviens	
8. Ave Verum	Les Nerviens	
" 9. O Salutaris	Flandre	
	Les voix de la nuit	
11. Ave Regina		
Messe en fa, à 3 voix égales sous le (partition 3 ,	Ronde Fantastique (à 8 voix)	
pseudonime de Don Adolfo ! chaq.part.net " 50	Euvres Classiques. Nouvelle édition, revue, doigtée, et avec tous les orne-	
Messe en sol min., a 3 voix égales sous partition 3. "	ments notés, par A. Wouters.	
le pseudonime de Don Adolfo   chaq.part.net " 75	Clementi. 12 Sonatines en quatre livraisons1, 11, 111. V.	
Messe en sol maj., à 3 voix égales sous   partition 4 , le speudonime de Don Adolfo   chaq.part.net 1 ,	Bach, J. S. Petits préludes. Petites fugues.	
le spendomme de Don Adono	Inventions à 3 voix.	
Mélodies avec accompagnement de piano,	Mozart. Toutes les Sonates.  Beetheven, Deux Sonatines.	
are a rilliandonale	Rondo en ut majeur.	
. 2. La Captive et la Fauvette 4 "	Rondo en sol. Six Variations.	
" 3. L'Etoile 4 "	", Op. 49 Sonate en sol mineur.	
" 5 Lo Sylpho des amours 5	" " en sol majeur.	
"6. Sur matombe	Sonate en $mi$ bémol majeur.  " sonate en $mi$ bémol majeur.  " en $fa$ mineur.	
" 8. La Brise du printemps	", en ré majeur.	
6 Sur ma tombe	En Vente chez SCHOTT.	
" 10. Le Crucifix		
Douze Mélodies: No 1. Aubade	" Op. 14. Jésu refugium nostrum solo de basse e orgue.	
2. Une Etoile sur les Lagunes	" Op. 15. O Gloriosa Virginum solo de Sop. or	
", 3. Sérénade	tén. et orgue. Op. 23. Op. de Bergen in de Dalen, mélodi	
5. Une Chanson	avec accompagnement de piano.	
" 6. Ave Maria	" Op. 24. 4 petits chœurs avec acc. à l'usage de pensionnats.	
" 8. Nella		
, 9. Pauvre Bouquet 4 ,	Pièces pour Piano.  Op. 34. Le petit bal masqué, 6 pièces caracte	
" 11. Rappelle-toi 6 "	ristiques pour les enfants.	
" 12. Berceuse 5 "	op. 61.Deux feuillets d'Album.	
Les Soirs, poëme en quatre chants : N° 1. Soir d'Automne	", Op. 62 Marche Nuptiale d'une Marionnette. Op. 63. Valse Caprice.	
. 2. Soir d'Hiver 1 60	Op. 64. Moment musical.	
" 3. Soir de Printemps	". Rigodon de Monsigny (transcription). ". Chaconne et Rigodon de Monsigny (à 4 mains	
" 4. 3011 d Ete	Op. 55. Te Deum, soli. chœur et grand orccestre	
Musique de piano.	Chœurs à 4 voix, sans Accompagnement.	
Gammes par mouvement conjoint, dans toutes les	A. Wouters, Op. 13. Réverie.	
nositions	" Op. 43. Le Champagpe.	
Gammes par mouvement contraire, dans toutes les positions	", Op. 46. Invocation. ", Op. 52 Vers l'Avenir.	
Recueil d'arpèges dans tous les tons et dans	" Op. 57. Madrid.	
toutes les positions	" Op. 66.Nocturne. " Op. 70. Le retour des Proscrits.	
Six études spéciales: Nº 1. Pour l'articulation du pouce 3 "	" Op. 72. Le Credo de l'humanité.	
, 2. En sixtes 4 ,	Duos ou chœurs	
	pour 2 voix égales avec accompagnement de piano.	
" 4. En arpèges	Op.68. Les papillons. Op. 69. Pastorale	
" 6. Pour la main gauche	" Op. 71. Sérénade de Pages.	





SOMMAIRE. — Six lettres inédites, par Camille Benoît. — Lettres de Bayreuth. — Bruxelles et province: Anvers, Gand. — Etranger: Lettre de Paris: A. Pougin. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrologie.

**\*** 

#### SIX LETTRES INÉDITES (1).

I

histoire de la vie de Richard Wagner est, au plus haut degré, l'histoire d'une idée. Peu de vies dont on eu puisse dire autant.

Cette idée, ce rêve d'un concours harmonieux des arts divers en une seule œuvre, œuvre digne de captiver, de toucher, de ravir l'âme des foules, n'est pas nouvelle dans l'humanité: d'antres générations, des civilisations lointaines, disparues, en ont connu la hantise, subi l'ascendant, tenté la réalisation. L'Inde et la Grèce anciennes, sans doute, se sont avancées fort loin dans cette voie : aux temps privilégiés où la religion n'était pas séparée de l'État, isolée en un stérile veuvage, où elle était la forme la plus haute de la vie générale, le lieu de rencontre de toutes les âmes, hautes intelligences et cœurs ardents, de telles tentatives ont pu s'accomplir avec moins d'obstacles. Il est sûr aussi que certaines pompes catholiques, avec leur encens, leurs fleurs, leurs lumières, l'éclat fantastique de leurs vitraux, leurs sons d'orgues, leurs chants hiératiques, leurs statues, tableaux et fresques, leurs riches costumes aux couleurs emblématiques, aux formes singulières et vénérables, et surtout avec le beau symbolisme monothéiste des cérémonies, en un vaste et rare édifice commun à tout le peuple, grands et petits, il est certain que de telles pompes se rapprocheraient fort du spectacle idéal dont j'ai parlé, s'il ne s'y mêlait des éléments étrangers et disparates, des vestiges d'une barbarie choquante, des pratiques qui ne parlent plus aux esprits et aux cœurs, si l'on n'y sentait trop,

Ainsi, l'idée de l'union féconde de tous les arts remonte à des époques déjà lointaines de notre histoire; elle répond au besoin éprouvé par notre race de se remémorer le noble mystère de ses origines et le haut espoir de ses destinées, de se soustraire aux pensées égoïstes, aux stériles amertumes de la vie matérielle, de se retrouver, en un mot, comme en un miroir, idéalisée, spiritualisée, ramenée à sa plus pure essence, et s'embrassant, s'aimant en cette contemplation de son élément divin, de sentir sa foi fortifiée et son courage ranimé.

Mais, jusqu'aux jours modernes, il manquait à l'œuvre de sublime et bienfaisante magie le suprême enchantement; du chœur des muses, la plus célestement belle, la plus profondément pensive, était absente: la Musique. Pour qu'un Wagner fitt possible, il fallait qu'elle fût née, la grande évocatrice, il fallait qu'un Bach, puis un Beethoven eussent veillé sur son berceau, l'eussent élevée, émancipée, lui eussent inspiré la conscience d'elle-même, de son pouvoir, en eussent fait la vierge radieuse, la royale fiancée de la Poésie... Et c'est ainsi que l'art jeune et nouveau par excellence est venu prendre sa place d'élection parmi les autres arts, régulateur souverain de leur cortège, âme de leur concert.

Là est la nouveauté de l'idée de Wagner: ce rôle assigné à la musique, cette part singulière attribuée à l'art nouveau dans l'œuvre de psychologie dramatique.

Comment cette idée a germé dans le puissant esprit, comment elle y a pris corps et s'est développée, comment elle s'est fixée en des œuvres immortelles, c'est ce que montrera surtout la correspondance complète du maître, et j'appelle de tous mes vœux le jour où le précieux recueil sera publié. L'historien, le commentateur pourront mettre en lumière le magnifique despotisme de cette idée, maîtresse et reine d'une vie, montrer à quel point Wagner lui a tout sacrifié, a mis en elle sa foi; dans cette foi inébranlable, dans cette abnégation, résistance opiniâtre aux

dans le détail, le manque d'unité de la conception d'ensemble!

<sup>(1)</sup> Inédites en français, ces lettres ont été publiées dans le texte original par l'Allgemeine deutsche Musik-Zeitung, dirigée par Otte Lessmann.

tentations vulgaires ou brillantes du monde, oubli des intérêts temporels, ils devront reconnaître et glorifier les caractères du génie armé pour les luttes fécondes, les marques de la orédestination.

L'art a ses héros et ses saints; la grâce s'y nomme "inspiration "Gœthe, pour l'appeler, ne s'était-il pas approprié l'invocation liturgique:

Veni, Creator Spiritus, Mentes tuorum visita, Imple supernâ gratiâ Quæ tu creâsti pectora...

Cet esprit créateur, cette lumineuse colombe n'a cessé de planer au-dessus de la tôte de Wagner, de l'élu; comme la colonne de feu et l'étoile des mythes bibliques, elle l'a guidé, sans jamais subir d'éclipse, à travers les déserts de la vie, jusqu'au but sacré pressenti au départ.

(A continuer.)

CAMILLE BENOIT.

### 

#### LETTRES DE BAYREUTH.

Bayreuth, le 9 août 1886.

Rien ne peut donner une idée des impressions que m'ont fait éprouver les représentations de *Tristan* et de *Pursiful*, auxquelles je viens d'assister, et je voudrais crier à tous les vents du ciel l'enthousiasme où elles m'ont jeté.

Tristan et Parsifal sont exécutés dans la perfection. Tous les rôles sont tenus par des artistes de premier ordre. L'orchestre est admirable. On ne peut rêver mieux, sur toute la liene.

M<sup>mo</sup> Rosa Sucher et M<sup>lo</sup> Malten incarnent merveilleusement Iseult et Kundry; Winkelmann fait un excellent Parsifal, Gudehus, un superbe Tristan. Aucun interprète qui ne soit à la hauteur de sa tâche, je devrais dire de sa mission. Inutile de parler des chefs d'orchestre; Hermann Levi et Félix Mottl sont mieux que des chefs, ils sont de véritables interprètes de la pensée wagnérienne. Ils s'acquittent de leur tâche avec une conscience, une conviction et une intelligence absolument irréprochables.

En sortant de ces deux représentations, dans la fièvre des impressions intenses que j'y ai subies, j'aurais voulu pouvoir couvier le monde entier à Bayreuth, et surtout ceux qui se montrent encore récalcitrants à l'œuvre de Wagner. Qu'ils viennent donc ici, ces retardataires; qu'ils viennent constater par eux-mêmes la puissance dramatique et musicale de ce génie exceptionnel, qu'ils viennent se convaincre du néant de leurs pitoyables raisonnements, écœurants et absurdes. Ils parlent, les pauvres! d'une musique ou'ils ne connaissent pas!

Mais ils n'auront garde de s'aventurer si loin, pour reconnaître, quoi? la bêtise de leur hostilité à l'art wagnérien.

Oh! ils ne viendront pas pour assister à leur propre condamnation! Ils verraient qu'ils ont été ou ineptes, ou de mauvaise foi, en combattant une cause si juste et si admirable, en parlant à tort et à travers, comme des niais, d'un art qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils n'ont pas même essayé de comprendre et qu'ils ont essayé de ternir par leurs misérables insanités.

Quand ouvrira-t-on les yeux sur la nécessité évidente d'admettre dans nos théâtres toutes les réformes du théâtre modèle de Bayreuth? S'il est une salle qui résolve tout entier le problème complexe au point de vue soit pratique, soit artistique, c'est certes celle de Bayreuth.

Ici, la pose et la parade ne peuvent plus s'abriter à l'ombre des prétendues visées artistiques; ici, on va au théâtre comme en un temple religieux, on y va pour élever sa pensée, pour provoquer et alimenter les aspirations de son être, pour s'arracher à la routine d'une vie prosaïque, pour sortir de l'ornière des choses mondaines et terrestres: on y va pour se moraliser.

Et voici le triomphe du génie: la foule se presse à ces représentations, elle est immense; à chaque représentation la salle est comble, absolument comble, sans une place vide, sans un siège inoccupé.

Il y aura encore des envieux pour dire qu'il n'y a personne à ces réprésentations, qu'on joue devant les banquettes, que c'en est fait de Wagner.

Laissons ces niaiseries.

Pour faire plaisir à ces détracteurs systématiques, je puis vous annoncer que Bayreuth est en pleine prospérité, que cette fondation est en voie de se perpétuer et qu'elle finira par devenir une institution à l'abri de la mode et du caprice.

ERASME RAWAY.

Bayreuth, le 21 août.

Hier se sont terminées les fêtes théâtrales de cette année. La dernière représentation de *Pursifal* avec M<sup>me</sup> Materna (Kundry), M. Winckelmann (Parsifal) et Scheidemandel (Amfortas), a été simplement admirable, plus parfaite même que les précédentes au dire des auditeurs de la première heure, des auditeurs que l'irrésistible attrait de ces représentations avait retenus à Bayreuth.

Quelle admirable artiste que la Materna et combien profondement elle comprend et sait exprimer l'art wagnérien. Le geste, l'attitude, la diction, tout en elle est du style le plus pur. A côté d'elle les représentations de cette année ont mis en relief et placé tout à fait au premier rang M. Scheidemantel. Sa voix a un timbre délicieux et sa méthode est excellente. Il a dit le grand récit de la fin du premier acte avec une expression poignante. M. Winkelmanu a été admirable dans tout le second et le troisième actes. Au premier, je le trouve un peu trop " bête ". Parsifal, le " pur simple " est un enfant, inconscient du bien et du mal, une nature fruste, un esprit vierge, ce n'est pas un niais. Il y a là une nuance que la physionomie de M. Winkelman n'a rendu qu'imparfaitement. La merveille de cette dernière représensentation de Parsital a été la scène des filles-fleurs qui a été chantée avec une incomparable justesse, une precision de mouvement, un ensemble qui tiennent du prodige.

La dernière de *Tristan et Isolde* nous a monté un Vogl un peu fatigué et passablement rauque. Le célèbre tènor s'est rattrapé au troisième acte dans la fameuse scène de l'agonie, où il a été admirable d'énergie et de caractère dans le jeu. L'Isolde de M<sup>me</sup> Sucher est la perfection même au point de vue du chant. Toute la salle l'a rappelée à la fin de la représentation; mais suivant la tradition de Bayreuth le rideau s'est relevé simplement sur le tableau final. Après la représentation de *Parsifal*, le lendemain, même ovation. Pendant cinq minutes, la salle débout, frémissante, appelait nominativement les principaux protagonistes de l'œuvre et les vaillants chefs d'orchestre, MM. Mottl et Levi, qui ont eu une si grande part dans le succès des représentations de cette année;

personne n'a paru. C'est une admirable chose que la foi et le dévouement que tous apportent à ces exécutions. Jeudi soir, après la représentation de Tristan, M. Mottl nous déclarait qu'il était tout prêt à recommencer le lendemain et tant qu'on voudrait, jusqu'à extinction de force vitale!

Ces dernières représentations ont été très suivies par les artistes français. J'ai vu dans la salle MM. Massenet, Vincent d'Indy, Lamoureux, Deldevez et Garcin, l'éditeur Hartmann, M11e Legoux, la comtesse de Chambrun, Victor Wilder qui, soit dit en passant, vient de remettre à la gravure la traduction de Siegfried; parmi les artistes étrangers citons encore les néerlandais S. de Lange et Richard Hol.

Après la représentation de Parsifal, les artistes du théâtre se sont réunis autour de leurs chefs en un souper à la Restauration. Mme Wagner et ses enfants assistaient à ce banquet d'adieux.

Bien qu'il soit à peu près décidé qu'il n'y aura pas de représentations l'année prochaine à Bayreuth, les artistes affirmaient qu'ils joueraient l'année prochaine. C'est pour eux une fête! Et il pourrait se faire qu'en présence de ces dispositions des interprètes et du résultat financier excellent de cette season, le théâtre rouvrît ses portes en 1887. On donnerait Tristan, Parsifal et les Maîtres

Un passage nous a frappé dans, les remarquables lettres adressées de Bayreuth à l'Indépendance belge, par M. Charles Tardieu (1), à qui nous devons déjà les lettres sur la Tétralogie des Nibelungen (2).

M. Tardieu fait une observation assurément intéressante. mieux que cela, profondément juste, sur la faculté picturale de Wagner, et il en analyse la manifestation dans Parsifal.

"Munich, dit-il, demeure inséparable de Wagner. Il y a vécu non pas seulement dans l'auguste familiarité du roi Louis II, mais dans l'intimité d'Albert Dürer et de ses pré-curseurs. Il a vu aussi l'Italie, ses églises, ses musées; même que son fils Siegtried en a rapporté un gout de la peinture et une vraet vocation our le dessin architectural. Alfemands, Italiens et Flamands, les primitifs autout frappé l'imagination du maître, et après avoir vu et revu Pursija, on se persuade qu'il aura sougé essentiellement à transposer en des effets de scène colores de sonorités symphoniques les impressions que lui auront laissées les motifs favoris de ces vieux maîtres, dont la gaucherie est si grande et imposante, et la nafveté si rafinée. De là, sans doute dans Pursifal, la part si grande faite au silence de l'acteur, à l'immobilité même de sa pantomime, la prépondérance de l'orchestre sur la parole et du tablean sur l'action. Le troisiséme acte, par exemple, ne se compose guère que d'une série de triptyques à volets. Parsifal est à genoux devant la lance qui a percé le flanc du Sauveur, cette lance qu'il a conquise sur Klingsor le magicien et Kundry, sa complice. Son attitude est celle d'une adoration muette. L'orchestre exprime son extase, le musicien prenant sur sa palette sonore les tons que le peintre eût puisés dans

sal sa batea colleurs. Mais lui, pas un mot, a peine un mouve-ment. Cest un volet gothique, un portrait de donateur, "Gurnemanz bémi le vainqueur de Klingsor, le futur roi de Graal, et celui-ci baptise Kundry, qui lui lave les pieds comme une Madeline de Mabuse. Tableau évangélique dout l'orchestre résume la poésie en un motif plein d'élan, de pureté et de foi, mais auquel la parole n'ajoute rien et qui semble avoir été conçu tout exprès pour satisfaire le désir qu'éprouvait Wagner de transcrire en musique ses impressions picturales. C'est un triptyque, le panneau central dont nous venons de voir un des volets.

", Le temple aussi rappelle certaines graudes compositions chères aux anciens maîtres. La encore de longs silences coeres aux anciens mattres La encore de longs suences scéniques imposent la sensation plastique, sontemue par l'or-chestre, qui précise le caractère du tableau. Il n'est pas jus-qu'au vieux Gurnemanz, avec sa grande barbe blanche, qui ne m'ait fait penser au saint Jérôme de Cina da Conegilano,

une des merveilles de l'ancieune Pinacothèque de Munich. Et le soin avec lequel sont réglées les attitudes des moindres comparses suivant les minutieuses indications du maître, comparses survant les minuteueus mucations ut mantre, fidèlement observées et maintenues depuis la création, me confirme dans cette idée que, si Wagner n'a pas eu exclusivement en vue l'adaptation des données de la peinture primitive aux conditions de son théâtre lyrique, cette transposition n'en est pas moins un élément caractéristique dont il y a lieu de tenir compte pour se hausser au niveau de son

Le génie de Wagner offre taut de sujets intéressants d'étude au point de vue dramatique et musical, qu'on n'a pas en effet suffisamment appuyé sur cette faculté picturale que M. Tardieu analyse avec tant de finesse. J'ai moi-même, dans mon étude sur les Maîtres chanteurs (1), indiqué, en ce qui concerne cet ouvrage, le souci constant de l'effet pittoresque dans la composition des scènes. C'est un des côtés les plus intéressants de l'art wagnérien. L'nuion intime de la poésie littéraire, de la musique et de la peinture, a été le rêve de l'artiste : Das Gesamt-Kunstwerk, l'œuvre d'art d'ensemble, l'œuvre d'art intégrale, c'est ainsi qu'il comprenait le drame musical substitué à l'opéra. Il a longuement exposé ses vues sur ce sujet, dans Opéra et Drame et, fréquemment, il y a insisté en d'autres écrits. Dans sa Communication à ses amis (en tête de la première édition du poème des Nibelungen), il y a cet aveu caractéristique : " A partir de ce moment (après Rienzi), je me suis toujours senti, en ce qui concerne mes œuvres, d'abord poète (littérateur), et ce n'est qu'ensuite en développant le poème, travail comparable à la préparation des couleurs (chez le peintre), que je me sentais redevenir musicien. ,

Cet « élément pictural » dans l'œuvre de Wagner se rattache d'ailleurs aussi aux premières impressions de son enfance. On sait que sa mère, après la mort de son père, avait épousé un acteur, Emile Geyer, attaché, par la suite, au théâtre de Dresde, où s'écoula toute l'enfance de Wagner. Or, Emile Geyer ne fut pas seulement un artiste dramatique de grand talent, il eut aussi des succès de peintre, surtout comme portraitiste. Coïncidence vraiment curieuse, pendant un séjour à Munich, où il était allé donner des représentations, il avait été appelé à faire le portrait du roi Louis Ier de Bavière, le grand-père de Louis II, qui devait, par la suite, devenir le protecteur de Richard Wagner, et quelques années auparavant,Geyer avait exposé au salon de Dresde une copie de l'Assomption de la Vierge de Luca Giordano, qui fit une certaine sensation. Tout enfant, Wagner paraît, du reste, avoir eu quelques dispositions pour le dessin, car son beau-père eut l'intention d'en faire un peintre. Seulement Wagner voulut tout de suite faire de grands tableaux comme ceux qu'il avait vus dans l'atelier de Geyer, et il abandonna le dessin parce que cela l'ennuyait « de dessiner toujours des yeux ». Wagner lui-même a raconté ce détail à M. Glasenapp, qui le rappelle dans ses notes sur la famille et l'enfance de Wagner dans le Jahrbuch de M. Kurschner.

#### Nouvelles Diverses



#### BRUXELLES ET PROVINCE

La réouverture du théâtre de la Monnaie aura lieu décidément le 4 septembre prochain. Ce sera une fête. attrayante comme on pense bien, et qui fera parler d'elle.

Numéros du 2 et du 4 août 1886.
 Lettres de Bayreuth, par Ch. Tardieu. Schott frères, édit., 1884.

<sup>(1)</sup> Guide musical du 26 mars 1885. Les Maîtres chanteurs de Nuremberg, v.

Voici le tableau complet et définitif de la troupe de MM. Dupont et Lapissida :

Chefs de service. — MM. Joseph Dupont, premier chef d'orchestre; Léon Jéhin, chef d'orchestre; Ph. Flon, second chef d'orchestre; Lapissida, régisseur genéral; Falchieri, régisseur de la seône parlant au public; Léon Herbaut, second régisseur; Saracco, maître de ballet; Duchamp, régisseur du ballet; Beauvais, Traille et Paul Mailly, pianistes-accompagnateurs; Fiévet, bibliothécaire; Bullens, chef de comptabilité; Charles Lombaerts, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Colle, armurier: Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintre décorateurs.

Grand opéra, traductions, opéra-comique. — Ténors: MM. Sylva, Engel, Bertoney, Gandubert, Labaudière, Nerval et Durand. — Barylons: MM. Séguin, Giraud et Renaud. — Basses: MM. Bourgeois, Isnardon, Chappuis, Frankin et

Séguier.

Čhanteuses: M™es Litvinne, Marie Vuillaume, Martini, Balensi, Thuringer, Wolf, Angèle Legault, Gayet et Gandubert, Coryphées: M™es Vleminckx, Legros, Tilman, Zoé, et MM. Fleurix, Léonard, Krier, Vanderlinden, Blondeau, Schmier, Simonis, Pennequin et Dobbelaere.

ARTISTES DE LA DANSE. - Danseurs: MM. Saracco, Du-

champ, Desmet et De Ridder.

Danseuses: M \*\*\* Cleofe Lavezzari, 1 \*\*\* danseuse; Consuelo De Labruyère, 1 \*\*\* danseuse demi-caractère; Terèsa Magliani et Emilia Righettini, 2 \*\*\* danseuses; Enrichetta Righettini, 3 \*\* danseuse.

Coryphées: Mmes Vanlancker, Tribout, Desmet, Echacht, J. Matthys, Zuccoli, Vangoethem et M. Matthys. — Trentehuit danseuses. — Douze danseurs.

Chœurs. - Orchestre. - Musique de scène.

Comme on voit, il y a pas mal d'anciennes et de nouvelles connaissances dans cette liste de noms. On dit le plus grand bien de plusieurs nouveaux venus, notamment de M¹º Litvinne, la nouvelle falcon, et de M. Bourgeois, la nouvelle basse de grand opéra. Quant à M. Sylva, loin d'avoir démérité, il a, paraît-il, gagné considérablement depuis son dernier séjour à Bruxelles. Son intention, nous assure-t-on, est de se retirer l'an prochain; la campagne qu'il va entreprendre serait sa dernière... Serments de chanteurs! On sait ce qu'ils valent... Et certes, nous serons les dernièrs à nous plaindre si M. Sylva ne les tient pas.

La pièce de récuverture sera Robert le Diable, avec Miles Litvinne et Thuringer, MM. Sylva et Bourgeois; le lendemain, Zampa avec M. Engel, qui décidément se confinera dans l'opéra-comique et les "traductions ". Puis viendra l'Africaine, Mireille, la Statue, etc.

Les "nouveautés , et les reprises importantes seront renvoyées à plus tard. Nous conseillons pourtant à la nouvelle direction de ne pas trop vivre sur l'ancien répertoire; on est bien fatigué des Meyerbeer courants, et il serait grand temps d'offrir au public autre chose; si grand que puisse être l'intérêt de chanteurs inédits ou "à recette ,, cet intérêt est vite épuisé, et nous comptons bien que MM. Dupont et Lapissida ne s'appuieront pas sur celui-là seul. L. S.

#### ANVERS

La 3<sup>me</sup> messe solennelle de Gounod, exécutée au Collège Notre-Dame, a produit une très vive impression. A l'offertoire on a entendu l'Introduction et choral pour orgue et orchestre, de M\*\* Sourget de Santa-Coloma. C'est une œuvre de grande envergure. Ce choral, traité pour grand orgue, solo et orchestre, est bien adapté aux immenses voites d'une cathédrale; cela sonne et il faut féliciter l'auteur pour l'art exquis et la sûreté de mains dont il a fait preuve dans cette page digne d'un maître.

#### GAND

Voici la suite des résultats des concours de notre Conservatoire :

HARMONIE, cours supérieur. Professeur: M. Miry. — 1° accessit, M. Boedri; 2° accessit, MM. De Hovre et Dubois; mention honorable, hors concours, M. Vlaminck.

Compostrion. Professeur: M. Samuel. — Contrepoint 1st prix, M. Braet; 2s prix, MM. De Hovre et Boedri. Fugue. 1st prix, MM. Paul Lebrun, à l'unanimité et avec la plus grande distinction, et Moeremans; 2s prix, MM. Rinskopf et Roels.

Oboue. Professeur: M. Tilborghs. — 2° prix,MM. Verhasselt et De Hovre.

Musique de chambre. Professeur: M. Lagye. — 2º prix, Mile Parez et M. Van Damme; 1er accessit, Mile De Clippel et M. Deprez.

HARMONIE PRATIQUE (accompagnement de la basse chiffrée et de la partition d'orchestre). Professeur : M. Van Avermaete. — 2° prix, M<sup>11</sup>° Acart; 2° accessit, M. De Hovre.

CHANT en langue française. Professeurs: MM. Bonheur et De Vos. — 1e<sup>n</sup> prix, Miles De Jaegher (Bonheur) et Léonard (Bonheur); 2e prix, Miles Huybrechts (Bonheur) et Van de Weghe (De Vos), et MM. Wauters (Bonheur), Liebaert (Bonheur) et Ysenbrandt (De Vos); 1e<sup>n</sup> accessit, Mile De Coen (De Vos) et M. De Wever (De Vos); 2e accessit, Miles Lion-Deschamps (De Vos).

CHANT en langue néerlandaise. Professeur: M. De Vos. — 1er prix, M<sup>11</sup>e Vande Weghe et M. Ysenbrant; 2e prix, M<sup>11</sup>e De Coen et M. De Wever.

DÉCLAMATION NÉERLANDAISE. Professeur : M. Block. — 1° prix, M. Van den Hoeck; 2° prix, M¹¹e Van Hecke; 1° accessit, M¹¹e De Cleene.

Le concours de la classe de chant de M. De Vos a été très intéressant; il nous a fait connaître plusieurs jolies voix. Je suis heureux de pouvoir vous signaler également le brillant succès remporté au concours de fugue par M. Paul Lebrun, dont le travail était, parait-il, fort remarquable.

Ces concours ont été clôturés le samedi 14 août par l'examen que M. Achille Vlaminck, premier prix de flûte en 1883, a subi pour l'obtention du diplôme de capacité. C'est la première fois, je crois, que ce fait se présente, du moins en Belgique. Les épreuves auxquelles il a été soumis ont montré que M. Vlaminck est un bon musicien ; nous avions, du reste, déjà appris à le connaître aux concerts du Conservatoire. Il était élève de la classe de M. Ad. Léonard. P. B.

Jo suis en mesure de vous communiquer, des à présent quelques détails précis sur notre prochaine campagne théâtrale. Parmi les artistes engagés on cite: MM. Merrit, fort ténor, qui a été attaché aux théâtres de Lyon et de Bordeaux; Soum, baryton, sortant du Conservatoire de Paris; Plain, basse, qui a joué à Bordeaux en 1855; Mes Laville-Perminet, forte chanteuse, venant de Bordeaux; Monnier, contraito, qui a joué à Gand, à Anvers et à Bruxelles. Le chef d'orchestre est M. Barwolf, venant de Lille, et avantageusement connu comme capellmeister.

Le répertoire comprendra le grand opéra, le ballet et l'opérette. M. Van Hamme, notre directeur, compte commencer l'année par le Gid; Massenet viendraît lui-même diriger la première représentation de son œuvre. Nous aurions ensuite les Templiers et Lohengrin. Voilà de fort beaux projets, et nous ne pouvons qu'en souhaîter la réalisation. P.B.



#### FRANCE

Paris, le 24 août 1886.

Rien encore d'artistique, de musical ou de littéraire dans notre Paris, absolument déserté au profit de la montagne ou de la mer. Votre chroniqueur lui-même a pris quelques vacances et s'est allé promener du côté de la Manche, sur les côtes de cette admirable Bretagne qu'on ne voit jamais assez et dont on revient toujours à regret. C'est là qu'il a rencontré, en passant à Saint-Malo, quelques artistes de l'Opéra-Comique qui donnaient au Casino un certain nombre de représentations dont le succès était grand, je vous assure. C'est là qu'on applaudissait MM. Herbert, Gourdon, Pujol, Dulin; M¹es Berthe Perret, Balanqué, Dupont, et aussi une charmante chanteuse, peu connue à Paris, M™e Duquesne, qui est loin de manquer de talent.

En revenant ici, j'ai retrouvé Paris morne, silencieux et désert, et s'occupant aussi peu que possible de théâtre ou de musique. Pourtant voici qu'on recommence à parler de ces choses momentanément oubliées, à s'inquiéter de la prochaine saison artistique et des travaux auxqueis elle doit donner lieu. A l'Opéra, paraît-il, on ne flâne qu'en apparence. On active les répétitions du ballet de M. André Messager, les Deux Pigeons, on presse les études de Patrie, l'opéra de MM. Sardou et Paladilhe, et enfin voici qu'aujourd'hui même on annonce la réception d'un ouvrage en quatre actes de M. Camille Saint-Saéns, qui devra passer après la Dame de Montsoreau, de M. Salvayre. Le titre de cet ouvrage est encore un mystère, et l'on ne donne même pas le nom du collaborateur de M. Saint-Saéns.

Le même M. Saint-Saëns, vous le savez déjà, avait fait recevoir, quelques jours auparavant, un autre ouvrage à l'Opéra-Comique; celui-ci est intitulé *Proserpine*, l'auteur du poème est M. Louis Gallet, et l'on affirme qu'il sera représenté dans le cours de la saison qui va s'ouvrir.

Tandis que ces nouvelles circulent, l'Opéra-Populaire et momentané — du Château-d'Eau continue le cours de ses exploits, qui devront prendre fin dans une semaine. Ce soir même il donne la première représentation de Jaguarita l'Indienne, d'Halévy, dont la création à l'ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, remonte à une trentaine d'années. Cet ouvrage est joué par MM. Bonijoly, Freiche, Labarre, Dumonthier, Kennès, Mmes Henriette Levasseur et Elieze. Je n'ai pu, en raison de mon absence, vous parler des deux petits ouvrages inédits, que ce théâtre a donnés en ces temps derniers. L'un, la Servante de Ramponneau, était l'œuvre d'un de vos compatriotes, M. Carman, compositeur amateur, et a été accueilli avec l'indulgence qu'il méritait ; l'autre, Torquemada, a au contraire été secoué d'importance et a subi le sort le plus déplorable. Les auteurs de celui-ci ne se sont pas fait nommer, mais on savait d'avance que celui de la musique était un M. Porcher, dont personne jusqu'ici n'avait entendu parler. Il est à croire que ce M. Porcher ne recommencera pas, et que cet essai malencontreux suffira à satisfaire son ambition et ses désirs de gloire.

Nos petits théâtres lyriques forment une foule de projets. Aux Folies-Dramatiques on prépare Robert Surcouf, opérette de M. Robert Planquette. Aux Menus-Plaisirs on s'occupe de Fla-Fla, autre opérette, de M. Hervé. Quant aux Bouffes-Parisiens, la saison paraît devoir être très remplie, à en juger par la liste des ouvrages récemment reçus et dont voici le détail: Tonio de Mont Cornette, paroles de MM. Delormel, Lauris et Edouard Philippe, musique de M. Charles Lecocq: la Loi jaune, paroles et musique de Mme Pauline Thys; le Sosie, paroles et MM. Albin Valabrègue et Karoul, musique de M. Raoul Pugno; le Pont aux ânes, paroles du pauvre Ernest Dubreuil et de M. Erny, musique de M. Th. Semet; le Retour d'Ulysse, musique de M. Léon Vasseur; et enfin divers ouvrages en un acte, de MM. Gaston Serpette, Willem Bordogni, etc.

Tel est le résumé des nouvelles du jour.

ARTHUR POUGIN.

## PETITES NOUVELLES

On a donné le nombre des œuvres de Liszt qui s'élèvent

à 647. Voici comment elles se dénombrent:

63 compositions d'orchestre qui comprennent 33 transcriptions; 517 morceaux de piano qui comprennent 300 transcriptions.

Liszt a, en ontre, écrit 10 œuvres d'orgue et 39 œuvres pour le chant.

⊗

Le théâtre de la Cour, à Munich, a fait sa réouverture le 12 de ce mois avec le *Tannhäuser*. — C'est définitivement le 26 août qu'aura lieu la réouverture de l'Opéra de Berlin. On donnera *Lohengrin*.

F.de Suppé vient de terminer le deuxième acte de son nouvel opéra-comique, *Belman*, dont la première représentation aura lieu le 1<sup>er</sup> janvier au théâtre viennois An der Wien.

Ø.

A propos des représentations de Bayreuth, nous trouvons dans les journaux de curieux détails concernant un certain endroit du Festspielhaus nommé Kranzzimmer (chambre des couronnes). C'est une sorte de chapelle cominémorative consacrée à la mémoire du maître et visitée journellement par des milliers de fidèles. Là, l'émotion ressentie est sincère et profonde. L'obscurité ot la disposition particulière de cette pièce, où l'air entre à peine, lui donnent un aspect sépulcral qui saisit chaque visiteur. Les murs disparaissent complètement sous l'amas des couronnes qui y sont accrochées; le sol en est jonché. On dit que Mme Wagner, cédant aux instances de son entourage, s'est abstenne jusqu'à présent de pénétrer dans ce lugubre sanctuaire. Parmi les reliques qui s'y trouvent, on remarque un petit tableau noir enfermé sous verre et sur lequel sont inscrits ces mots à la craie; Morgen Generalprobe, Wagner (demain, répétition générale, Wagner). Ce sont les derniers, paraît-il, qui aient été écrits par le maître dans son théâtre. Une immense couronne, dont le ruban porte cette inscription : Au meilleur et plus noble des maîtres, son élève reconnaissant, Emil Scaria, impressionne également les pèlerins du Kranzzimmer.

0

Les Ménoires du fameux violoniste Ole Bull, le " roi du violon " et le plus célèbre artiste de la Suède en ce genre, mémoires qui ont été publiés en anglais, à Londres, par les soins de sa vœuve, viennent de paraître à Stuttgard, traduits en allemand.

0

C'est le 8 août et non le 16 juillet comme on l'avait annoncé par erreur, qu'on a inauguré à Naples, avec une solennité imposante, le menument à la mémoire de Bellini. Ce menument, œuvre du sculpteur Balzico, s'élève sur une petite place, précisément devant le Conservatoire de San Pietro à Majella, dont Bellini înt l'élève pendant huit ans. Sa statue est placée sur un haut piédestal de granit à base de piperne, sur les quatre côtés diquel, dans quatre niches, sont représentés les personnages principaux qui symbolisent les plus grandes créntions du doux maître sicilien: Norma, la Sonnambula, i Puritani i Caputeti e Montecchi. Bellini est figuré debeut, les bras croisés sur la poirine, la tête tournée vers je Conservatoire, le regard élevé. Il est adossé à un ceurt pilastre, et la jambe droite est croisée sur la gauche. L'aspect du menument est fort ag réable.

A cette occasion a été publié un Album Bellini qui, d'après la préface, deit être un véritable plébiscite. La comparaison n'est pas juste, dit le Temps, car, dans un plébiscite, on demande l'avis de tout le mende, tandis que peur l'Album Bellini en n'a censulté que les partisans de Bellini. Il v est incidemment question de détracteurs wagnériens auxquels en oppese les jugements de Wagner lui-même sur le maître italien. Cela preuve que Wagner est un juge beaucoup plus impartial et plus compétent qu'on ne le croit généralement ; seulement, ses jugements sent raisennés et ne ressemblent pas à ces témoignages admiratifs, hyperboliques et parfois bourseuflés qui abondent dans l'album. Il y en a même de plaisants. En veici quelques exemples: "Relève-toi, ô divin créateur de méledies, et chasse les Philistins du temple de l'art! - Bellini est le créateur de l'enthousiasme poétique et sentimental. - Rossini fait l'ameur, Bellini aime!

Cemme curiosité, voici un madrigal de M. Geuned: "Ce qu'avait V. Bellini, le charme est le don divin. C'est peurquoi il a fait couler tant de douces larmes. "

Verdi a été plus raisennable: "Qu'est-il besein de parler de Bellini? a-t-il répondu. On ne peut rien ajouter à sa mémoire et à sa renommée. "M. Bazzini a exprimé la même pensée en ces mots: "Bellini vit et vivra dans ses œuvres; voilà le monument le plus digne de lui. "

A l'Album sont joints le dessin d'un masque de Bellini, fait après sa mort, une série de croquis et des suppléments musicaux. En tête se trouve le nom de M. Florimo, vieil ami de Bellini, né en 1800, c'est-à-dire deux ans avant l'auteur de Norma. Il est un des artistes les plus distingues de l'Italie contemperaine et archiviste au Conservatoire de Naples. Ses principales publications sont des compositions vocales et une histoire de l'école musicale napolitaine.



Le premier concert de M<sup>me</sup> Patti à New-Yerk est annoncé pour le 16 novembre; après un second concert dans la même ville, la grande cantatrice se rendra au Mexique, puis dans les Etats du Pacifique. La tournée outière sera de cinq mois.



Teujours originaux, les Américains.

Témein le singulier procès qui vient de se dérouler devant le tribunal de New-York, entre le pianiste d'Ernesti et M™ Minnie Hauck. M. d'Ernesti avait été engagé par celle-ci comme soliste peur sa dernière tournée de cencerts. Or, il advint qu'un soir M™ Minnie Hauck fit placer le piane de M. d'Ernesti non sur l'estrade, mais dans l'orchestre. De là le procès. M. d'Ernesti refusa de jouer dans la « cave ». M™ Minnie Hauck rempit aussitôt l'eugagement du seliste. MM. de Kontski, Constantin Sternberg, Von der Stücken et A. Mills sent venus déclarer devant les juges qu'ils n'auraient pas joué dans l'orchestre, que c'était là dégrader un soliste et le ravaler au rang de simple accompagnateur. Le juge, se conformant à l'avis de ces « autorités musicales », a donné gain de cause à M. d'Ernesti et a condamné Minnie Hauck à des dommages-intéréts.

#### 

Dans son article sur Wagner, dans le Dictionnaire de Grove, M. Dannrenther donne de curieux détails sur les goûts musicaux du maître de Bayreuth:

Pour saveir quelles œuvres Wagner préférait, en n'avait qu'à regarder celles qu'il avait toujours seus la main, et dont il était toujeurs prêt à montrer les beautés, avec de nembreuses citations à l'appui. C'étaient les quatuors, les senates, les symphonies de Beethoven; le Clavecin bien tempéré, de Bach; la Flûte enchantée, l'Enlèvement au sérail, les Noces de Figaro et Don Juan de Mozart, le Freischütz et Euryanthe de Weber; les symphonies de Mozart en mi bémel, en sol mineur et en ut majeur. Veici un exemple de ses appréciations: «Les quatuors et les sonates de Beethoven sent pour l'étude intime, les ouvertures et les symphonies sont pour l'exécution publique. Ce que je demande, c'est l'homegénéité des matériaux (du style) et l'équilibre (la cencerdance) entre les meyens et le but. Chez Mozart, la musique et l'erchestre sont en parfaite harmonie : le même équilibre parfait existe dans les œuvres de Palestrina entre le chœur et la ferme contrapentique; je trouve un rapport semblable entre le piane de Chepin et quelques-uns de ses préludes et de ses nocturnes : je ne parle pas du « Chopin des dames », qui sent trop les salons parisiens; Chopin a produit beaucoup de compositions qui sent mieux que ces œuvres de salen.

"La facen dont Schumann traite le piano choque mon ereille; il y a trop de taches (blur); on ne peut jeuer ses pièces qu'avec pédale obligée. Quel plaisir d'entendre une senate de Beetheven! Je pensais d'abord que Schumann preduirait mieux que ce qu'il a denné; sen jeurnal de musique avait de l'éclat, et ses œuvres peur le piane une grande eriginalité. Il y avait beaucoup d'ardeur (ferment, fermentation), mais aussi beaucoup de vraie puissance; bien des morceaux sent parfaits et uniques en leur genre. Je tiens aussi en grande estime beaucoup de ses mélodies, queiqu'elles ne seient pas à la même hauteur que celles de Schubert. Il a eu soin d'observer la déclamation, ce qui, en sen temps, n'était pas un mince mérite. Plus tard j'ai vu un grand nembre de ses œuvres à Dresde, mais sa tête était déjà fatiguée et ses facultés sur leur déclin. Il me consulta sur le texte de Geneviève, qu'il était occupé à arranger d'après les pièces de Tieck et de Hebel, mais il ne veulut pas temir compte de men avis; il semblait craindre que je ne veulusse l'induire en erreur. "

Wagner aimait beaucoup l'ouverture des Hébrides (de la Grotte de Fingal), de Mendelssehn, et il la demandait seuvent peur l'entendre au piano. "Mendelssohn, dit-il, est un paysagiste de premier ordre, et l'euverture des Hébrides est son chef-d'œuvre. Elle réunit un art consemmé à une imagination admirable et une sensibilité délicate. Remarquez la beauté extraerdinaire du passage où le hautheis élève son gémissement. plaintif au-dessus des autres instruments, comme le vent sur les mers. L'euverture du Calme de la mer aussi est très belle et j'aime boaucoup le premier morceau de la symphonie écossaise. On ne saurait blamer un compositeur de faire usage d'un air national, quand il le traite avec autant d'art que l'a fait Mendelssehn dans le scherzo de cette symphonie. Le second merceau, un mouvement lent où entre l'élément humain, est généralement plus faible que les autres. Quant à son ouverture du Songe d'une nuit d'été, il faut considérer qu'il l'écrivit à l'âge de dix-sept ans, et peurtant combien la ferme en est achevée!...

"Schubert a produit des méledies qui sont de vrais modèles; mais ce n'est pas une raisen pour que nous regardiens ses sonates pour le piane eu ses pièces d'ensemble comme des œuvres réellement selides, non plus que neus ne mettrons les mélodies de Weber, son quatuor avec piano, son trio avec fiûte, à côté de ses admirables opéras.

Voici une curieuse déclaration concernant Wagner luiméme: «Je ne suis pas un musicien savant; je n'ai jamais en occasion de m'occuper d'antiquités musicales; et les périodes de transition m'intéressent peu. Je suis allé tout droit de Palestrina à Bach, de Bach à Gluck et à Mozart, ou, si vous aimez mieux, j'ai suivi le même chemin en sens contraire. Il m'a suffi de connaître les maîtres principaux, les héros de Part et leurs principaux ouvrages. Autant que je puis dire, cela peut avoir eu des inconvénients; en tous cas, mon esprit n'a jamais été bourré de connaissances générales sur la musique. N'étant pas un savant, je n'ai jamais pu derire sur commande. Si un sujet ne m'intéresse pas et ne m'absorbe complètement, je suis incapable d'écrire vingt mesures qui vaillent la peine d'être entendues. «

Ce que Wagner a dit de Mendelssohn n'empêche pas qu'il critique la tendance descriptive en général ; il loue certaines parties de Roméo et Juliette, de Berlioz, et en blâme d'autres. Quand il dit que Berlioz était «diablement adroit», il exprime simplement, sous une forme familière, ce qu'il avait dit dans Opéra et Drame. "En matière de musique instrumentale, ditil, je suis un réactionnaire, un conservateur. Toute musique qui a besoin d'un programme explicatif pour être comprise me déplaît. » Et ailleurs : "Je puis à l'occasion peindre en musique des choses étranges ou terribles, parce que l'action théâtrale sert d'explication; mais, en dehors du drame, la musique ne doit pas le risquer, de peur de devenir grotesque.» Tout cela est fort juste et cela s'applique même à l'ouverture des Hébrides: en tant que peinture musicale cette ouverture mérite l'éloge que Wagner en a fait; mais, si l'on veut se rendre compte des détails du tableau, en tant que tableau, on sera quelque peu embarrassé. On aurait beau visiter la grotte de Fingal, voire même y faire exécuter l'ouverture de Mendelssohn pour établir la comparaison, on n'en serait guère plus avancé.

#### **EPHÉMÉRIDES MUSICALES**

Le 27 août 1831, à Paris (Temple du Panthéon), Hymne aux morts de juillet, sur des vers de Victor Hugo, mis en musique par Herold. — Les artistes, qui prêtèrent leur talent à l'exècution de cette œuvre dirigée par Habeneck, furent Ad. Nourrit, Ponchard, Levasseur, Lafon, Hurteaux, Dabadie, M™ss Cinti-Damoreau, Dabadie, Jawureck, etc. La musique, dit A. Pougin (Guide musical, 22 juillet 1880), est mâle et hardie, d'un accent superbe, d'une rare ampleur de forme, et l'orchestre en est d'une puissance et d'un éclat incomparables.

Le 14 juillet 1880, pendant les fêtes de cet anniversaire, l'hymne de 1831 a été exécutée pour la seconde fois sous la direction de Colonne, au jardin du Luxembourg.

 Le 28 août 1850, à Weimar, Lohengrin de Richard Wagner, l'orchestre sous la direction de Liszt.

Le 28 août, jour du cent et unième anniversaire de la naissance de Gœthe, Weimar inaugure le monument à la mémoire de Herder. Liszt contribue à cette double fête par quelques compositions nouvelles et Richard Wagner par son Lohengrin, qu'aucun théâtre n'avait monté jusque-là. Une lettre que la maison Schott, de Bruxelles, reçut de Weimar, nous retrace les impressions que laissa, en ce temps-là, cette soirée mémorable d'où date une des grandes évolutions de l'art:

" Cette représentation était attendue avec une curiosité impatiente par un grand nombre d'étrangers venus pour ces fêtes, et surtout par les musiciens distingués arrivés de plusieurs villes éloignées, qui considéraient comme un véritable événement l'apparition du dernier ouvrage de Wagner dont le génie, marqué au coin d'une puissante originalité, fixe sur lui l'attention de toute la critique musicale en Allemagne. Les difficultés d'instrumentation et de chant rendent l'exécution de ses opéras fort rare, et à l'exception de Rienzi, qui a été donné à Dresde, Berlin et Hambourg, ils n'ont point encore été représentés sur beaucoup de théâtres. Le Lohengrin ne l'avait jamais été, et n'eut pu l'ètre de sitôt sans la vaillante amitié de Liszt, le sincère dévouement qui l'anime pour les intérêts de l'art et la glorification du beau. Avec des moyens fort restreints, il entreprit une tâche considérable, et suppléa par une rare discipline et une incroyable précision, à tout ce qui manquait aux ressources du théâtre. Aussi l'orchestre, heureux d'avoir à sa tête un tel chef, lui a-t-il témoigné son admiration et sa reconnaissance par l'offre d'un bâton de mesure en argent ciselé, entouré d'une inscription portant ces mots : " Au soutien du génie, au directeur du Tonnhæuser et du Lohengrin, à Franz Liszt, les membres de la Chapelle grand-ducale de Weimar. le 28 août 1850. " Il lui fut remis lorsqu'il s'approcha de son pupitre pour diriger l'œuvre remarquable qui lui devait d'être enfin soumise au jugement du public. Le pupitre avait été orné de fleurs et de lauriers, et le maître de chapelle fut salué avec acclamation.

"L'opéra de Wagner, composé sur un livret écrit aussi par lui, est fort poétiquement conçu. Nous avons vu les plus intrépides musiciens étourdis par la succession des scènes, belles mais fatigantes, qui sont toutes maintenues dans le style le plus élevé. La déclamation prédomine dans tout l'ouvrage, qui est d'un ensemble merveilleux. Le chœur, qui annonce, au premier acte, l'arrivée d'un chevalier dans une nacelle conduite par un cygne, est d'un effet extraordinaire. Au second acte, se trouve un duo de colère, de haine et de vengeance, fort impressionnant, et un final durant lequel on pouvait admirer, à loisir, le beau tableau que formait l'habile groupement d'un nombre très considérable de personnages. La mise en scène a été fort remarquable, Les deux primedonne ont chanté et joué avec une véritable perfection, et ont compris leur rôle de la manière la plus poétique. Le ténor est doné d'une voix sonore et étendue. Il tomba malade, ce qui empêcha que l'opéra ne fût redonné une seconde fois, comme on s'y attendait. Cet incident fit partir de Weimar, une couple de jours plus tôt, plusieurs personnes désireuses de réentendre ce chef-d'œuvre, qu'il est impossible d'apprecier dans toutes ses parties à une première audition. ..

— Le 29 août 1876, à Saint-Germain lez-Paris, décès de Félicien-César David, à l'âge de 66 ans. Il était né à Cadenet (Vancluse), le 13 avril 1810, et non le 8 mars, comme le dit Fétis (Biogr. univ. des mus., t. II, p. 441.)

L'anteur du Desert, d'Herculanum, de la Perle du Brésil et de Lalla-Roukh restera, dans un ordre particulier, an second rang, cela va sans dire, l'un des artistes les plus fins et les plus délicats de l'école française.

Plusieurs notices ont été publiées sur Félicien David. (Voir Guide musical, 1860, 1866, 1867, 1871 et 1875).

— Le 30 août 1795, à Londres, décès de François-André Danican, dit Philidor, à l'âge de 69 ans. Il était né à Dreux, le 7 septembre 1726. — Un des créateurs de l'opéra-comique français, sur lequel M. Arthur Pougin a publié dans la Chronique musicale (1874-1875) une étude fort étendue, accompagnée de musique, de portraits et d'autographes. De son côté, M. Ernest Thoinan (supplément Pougin à la Biogr. univ. des mus) a refait entièrement les notices incomplètes et erronées de Fétis sur la famille des Philidor.

Pour son opéra le Sorcier, Philidor a été accusé, mais à tort, d'avoir plagié Gluck. S'il était bon musicien, autant qu'habile joueur d'échecs, il ne passait pas pour un bomme fort spirituel. Un jour, dans un repas, un de ses admirateurs, l'entendant débiter force trivialités, s'écria tout à coup:

\* Voyez cet homme-là, il n'a pas le sens commun, c'est tout géniel.

- Le 31 août 1833, à Vienne, Robert der Teufel, traduction allemande de Robert le Diable de Meyerbeer. — Du 21 novembre 1831, date de la première à Paris, la route a été longue pour arriver à Vienne: 22 mois.
- Le 1º septembre 1834, à Paderno, naissance d'Amilcare Ponchielli. Sa mort prématurée, à Milan, le 16 janvier 1886, causa dans toute l'Italie la plus vive émotion. Ponchielli — Verdi mis hors pair — n'avait pas de rival sérieux au delà des monts. Sa Gioconda, son œuvre principale, a été représentée sur grand nombre de scènes étrangères ; Bruxelles nous la promet pour la saison prochaine.
- Le 2 septembre 1835, à Milan, la Fiancia di marmore, traduction italienne de Zampa on la Fiancée de marbre d'Herold, D'après le catalogue Cambiasi — opéras joués à la Scala — le succès fut médiocre.
- Le 3 septembre 1838, à Paris (Opéra), Benvenato Cellini, 2 actes d'Hector Berlioz. Artistes: M<sup>mes</sup> Dorus-Gras et Stoltz, MM. Duprez et Massol (remplacés à la quatrième représentation par. A. Dupont et Alizard), Derivis, Serda, Wartel.

Benvenudo n'eut que quatre représentations. Duprez, dans ses Souvenirs d'un chanteur, publiés en 1880, se glorifie ou peu s'en faut d'avoir aidé à la chute complète de cet opéra, il "s'embrouillait dans cette musique compliquée et savante, où il n'était pas facile de se retrouver "M. Adolphe Jullien, examinant le fatras du vieux ténor, lui en donne sur les doigts: "Que M. Duprez se rassure, dit-il, il lui suffira de vivre encore quelques années pour voir Benvenuto triompher, et son verdict n'influera pas plus sur le jugement de la postérité que toutes les injures de son ami Scudo n'ont fait pour la Damnation de Faust; bien au contraire, elles ont servi la gloire de Berlioz, ce dont M. Duprez ne doit pas se consoler. "

Les prévisions de notre ami ne sont pas loin de se réaliser, en France du moins, car en Allemagne, depuis longtemps, Weimar, Hanovre, Leipzig, ont accordé droit de cité au Benvenuto de Berlioz.

- Le 4 septembre 1811, à Paris, de parents belges, naissance de Marie-Félicité Moke, épouse Camille Pleyel. Sa mort, le 30 mars 1876, à Saint-Josse-ten-Noode lez-Bruxelles. On trouvera (Guide mus., 22 et 29 mars 1877) une bonne étude de M. Antoine Marmontel sur la célèbre pianiste.
- Le 5 septembre 1791, à Berlin, naissance de Giacomo Meyerbeer (Jacques-Meyer Beer, dit). Sa mort à Paris, le 2 mai 1864.

Par les registres israélites authentiques, il est prouvé que Meyerbeer est né le 6 ellul 5551, qui correspond au 5 septembre 1791. Les biographies donnent généralement l'année 1794; ce renseignement est inexact, à quelque source qu'il ait été puisé, provint il de Meyerbeer lui-même. Il n'est point de grand homme qui n'ait sa coquetterie : celle de l'auteur des Huguenots était de se rajeunir. Il se disait même quelquefois né en 1796.

— Le 6 septembre 1802, à Bruxelles, Une Folie, de Mébul. Ces deux actes du genre bouffe sont restés au répertoire du théâtre de la Monnaie jusqu'au 6 novembre 1837, alors qu'ils en disparurent pour toujours. Les derniers interprètes furent Thénard, Baptiste, Canaple, Juillet et M<sup>11</sup>° Bultel.

A Paris, en 1843, *Une Folie* a été reprise avec le concours de Chollet, Audran, Ricquier, Henri et M<sup>ne</sup> Révilly.

— Le 7 septembre 1859, à Paris (Opéra), Roméo et Juliette, en 4 actes, paroles traduites de l'italien par Charles Nuitter, musique des trois premiers actes empruntés à l'opéra de Bellini, I Capuletti ed i Montecchi (Venise, 1830), et le quatrième acte extrait de Giulietta e Romeo de Vaccaj (Milan, 1826). La pièce eut onze représentations et fut chantée par Gueymard, Coulon, M<sup>\*\*\*</sup> Gueymard et Vestvali.

- " Roméo et Juliette a tenté, pour le théâtre, dix ou douze musiciens. Et qui se les rappelle aujourd'hui? Qui se souvient des opéras allemands de Rumling et de Benda, des partitions italiennes de Guglielmi et de Zingarelli, de Bellini et de Vaccaj; des opéras-comiques français de Dalayrac et de Steibelt? Dans tout cet amas de musique, il ne reste un souvenir assez confus que d'un quatuor qui parut assez dramatique en 1793, dans l'opéra de Steibelt, et de la scène des tombeaux de Vaccaj, qu'on substituait d'habitude à celle écrite par Bellini dans son pitoyable ouvrage, et qu'on était convenu de trouver sublime et pathétique au dernier point. Aujourd'hui, il ne reste plus debout que le Roméo de Gounod et celui du marquis d'Ivry, tous deux éclos à la même époque et tout à fait dignes d'être mis en regard l'un de l'autre., AD. JULLIEN.
- Le 8 septembre 1871, à Liége, décès d'Etienne-Joseph Soubre, à l'âge de 58 ans. Il était né dans la méme ville, le 30 décembre 1813, et il avait, en 1862, remplacé Daussoigne-Méhul au Conservatoire, dont il avait été un des plus brillants élèves. Henri Vieuxtemps, dans l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique, et Ferdinand Hiller, dans la Gazette de Cologne, ont retracé la carrière musicale de Soubre. "Il se voua de toutes ses forces et avec un amour profond, dit Hiller, au service de l'art vrai... Il avait le "sérieux et l'amour "habituels à l'Allemagne, mais qu'on apprécie doublement chez un artiste appartenant à une nation voisine où le goût français pour le clinquant superficiel a poussé des racines plus profondes qu'il ne serait à désirer. "(Voir Guide musical, 16 novembre 1871.)
- Le 9 septembre 1828, Meyerbeer, étant aux eaux de Spa, se rend à Liége et assiste au concert qui est donné au théâtre royal, à l'occasion de la réception du cœur de Grétry. Le Journal des Débats (numéro du 15 septembre), par la plume de Castil-Blaze, rendit compte de la solennité en ces termes : « Une cantate composée pour la circonstance par M. Lafontaine, mise en musique par M. Daussoigne, et une ouverture d'un jeune compositeur, M. Jaspar, ont été fort applaudies. Un heureux hasard avait conduit à cette fête musicale le célèbre compositeur Meyerbeer. Dès que l'on a su qu'il était dans la salle, on s'est empressé de lui rendre hommage en exécutant, sur-le-champ et avec autant de vigueur que de grâce, l'ouverture si vive et si mélodieuse de la Fausse Agnès. Aussi, l'auteur a-t-il chargé l'un des commissaires d'adresser ses félicitations aux virtuoses liégeois. L'auteur du Crociato a souscrit en artiste généreux pour le monument que l'on doit élever à l'auteur de Richard. »

La Fausse Agnès est un des nombreux pastiches sur lesquels Castil-Blaze plaquait des morceaux de musique empruntés à différents compositeurs. Nous ignorons d'où est tirée la prétendue ouverture de Meyerbeer.

#### 

#### CORRESPONDANCE.

#### Monsieur le Directeur,

Ma seconde lettre au Guide, relative aux anciens musiciens néerlandais à Rome, avance que Roland de Lassus fut positivement attaché, comme maître de chapelle, à la basilique de Saint-Jean de Latran; cela d'après un Elenco qu'on m'affirmait être de toute authenticité.

Depuis, des doutes ont surgi dans mon esprit, et, malgré l'extrait paru au tome VI de la Musique aux Pays-Bas, concernant l'absence diment constatée du nom de Lassus dans les archives de la célèbre église romaine, je viens relever une fois de plus cette absence, d'une façon officielle, pour ne point laisser accréditer à nouveau un fait dénué jusqu'ici de toute preuve.

Agréez, etc.

#### BIBLIOGRAPHIE.

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, A. Sonzogno), Livraison du mois d'aoùt:

Illustrations avec texte: Fanny Elena Torresella (portrait); it Trovatore, drame lyr. en 4 actes, musique do Mackenzic, au théâtre de Drury Lane à Londres; le nouveau théâtre de Carlsbad; figurines de la Flora Mirabilis, légende de Samara; Album de costumes italiens de 1300 à 1500.

Texte : La musique en Russie et César Cui, par Bourgault-Ducoudray; notre musique; esthétique musicale (suite); concours du Conservatoire ; correspondance de Venise, Paris, Vienne : le nouveau théâtre national de Rome : Beethoven et sa symphonie pastorale ; bi-centenaire de la naissance de Marcello; Bibliographie musicale; Franz Liszt; bulletin théâtral de juillet.

Musique; Canzonetta Veneziana de Schumann; Ftora Mirabilis, prélude de Samara.

### 

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Chemnitz, le 1er août, August Wilhelm Mejo, né à Nossen le 19 janvier 1791, directeur de la musique de la ville, de 1832 à 1861. A son jubilé de 50 ans, en décembre 1882, il dirigea encore une ouverture de sa composition.

- A Nantes, à l'âge de 93 ans, Félix-André Ponchard, professeur de chant et seul frère du célèbre chanteur de l'Opéra-

Comique mort en 1866.

- A Berlin, le 31 juillet, Mme Minona Frieb-Blamauer, née à Stuttgart le 11 mars 1816, l'une des plus célèbres actrices de l'Allemagne et qui pendant plus de trente ans avait appartenu au théâtre de la Cour (Hofbühne). Elle avait débuté à Vienne, comme chanteuse.
- A Hambourg, le 1er août, à l'âge de 32 ans, Hermann von der Meden, né à Hambourg, chanteur de concert qui s'est fait connaître avantageusement en Allemagne, en Hollande et
- A Vienne, le 29 juillet, Adolphe Muller (Schmid, dit), né à Tolna en Hongrie, le 7 octobre 1802, compositeur et chef d'orchestre. Il n'a pas produit moins de 4,773 œuvres de toutes dimensions. (Notices Biog. univ. des mus. de Fétis, t.VI, p. 261, et suppl. Pougin, T. II, p. 253.)
- A Steglitz, le 10 août, Edouard-Auguste Grell, né à Berlin le 6 novembre 1800, directeur honoraire de l'Académie de chant et l'un des artistes les plus versés dans l'ancienne musique d'église. Sa messe à 16 parties, et son duo célèbre, Laurier et Rose, l'ont placé à un rang très élevé parmi les compositeurs allemands. (Not., ibid. t. IV, p. 98, et t. L p. 420.)
- A Dresde, Albert von Böhme, un des plus anciens acteurs et chanteurs des théâtres de la Cour.
- A Buenos-Ayres, le 3 août, à l'âge de 76 ans, Henry-Charles Jarrett, l'impresario actuel de Mme Sarah Bernhardt après l'avoir été de Mme Nilsson et d'autres célébrités artistiques. A ce métier il avait gagné deux millions. D'abord matelot, il apprit à jouer du cor sur lequel il était très habile, et en cette qualité il fit partie de l'orchestre de l'Opéra de Londres.
- A Londres,à l'âge de 75 ans,Donald-William King,ancien ténor de Drury Lane.
- A Vienne, le 17 mai, Franz Jullig, né à Ettingen (Bade) en 1813, compositeur et professeur très répandu dans la haute société. Il avait été l'ami de Schumann.
- A Stockholm, le 3 août, à l'âge de 62 ans, Auguste Olander, compositeur et violoniste qui brillait surtout dans le quatuor. Outre un opéra en 5 actes, Blenda, on lui doit encore une symphonie, une messe solennelle, des psaumes, des quatuors, un sextuor, des morceaux de chant, etc. (Notice, Musical Standard de Londres, du 21 août.)

 A Rennes, à l'âge de 88 ans, M<sup>me</sup> Comettant, professeur de piano et mère de M. Oscar Comettant.

- A Bologne, le 12 août, à l'âge de 73 ans, Mme Adelina Spech-Salvi, ancienne cantratrice des scènes italiennes à Naples, à Londres, à Paris, etc.

### VIENT DE PARAITRE

J. Hollman. Deuxième Concerto pour violoncelle avec accompag. d'orchestre, réduction pour violoncelle et piano . fr. 6 00 Chanson d'amour (Love Song), mélodie avec accomp. de violoncelle ou violon 2 00 1 35 et piano par l'auteur . . . . . . . . .

> Bruxelles, SCHOTT Frères. VIENT DE PARAITRE

#### chez Ed. BOTE et G. BOCK, à Berlin PADEREWSKY, Ignace J.

COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL

Op. 4. Elégie, 1 M. Op. 5. Danses polonaises. 3 M.

Op. 6. Introduction et Toccata. 2 M.

Op. 8. Chants du voyageur. Joué par Mme Essipoff. 3 M.

Op. 9. Danses polonaises (Suite).

Cah. 1, 2. à 2 M.

Op. 10, Album de mai. Scènes romantiques. Complet. 3 M.

Sép.: Nº 1. Au soir. 80 Pf.

N 2. Chant d'amour, 80 Pf.

N° 3. Scherzino, 1 M.

Nº 4. Barcarolle. 1. M.

Nº 5. Caprice-Valse. 1 M. 50 Pf.

### LES MUSICIENS BELGES

EN L'ANNÉE 1886

TABLEAU DE 78 PORTRAITS Prix: 2 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL, 41, Montagne de la Cour BRHXELLES

## RUMMEL

4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et

du piano octave-harpe. AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

# Œuvres d'Adolphe WOUTERS

## Publiées par la Maison SCHOTT

## A BRUXELLES ET A MAYENCE.

(PARIS, LONDRES et SYDNEY.)



Musique religieuse.	Wouters, Ad. Op. 59. Airs de ballet : N° 1. Mazurka.
Messe solennelle, à quatre voix, soli et chœurs. Parton 25 "	" 2. Polka 6 "
avec accompagn, d'orchestre	", 3. Galop, 6 ",
ou orgue Part. 25 " Chaque partie séparé. 6 "	" 4. Valse 6 ", Op. 59. Airs de ballet, à quatre mains :
Messe de Ste Cécile, à quatre voix, soli et chœurs. Part. net 8 "	Nº 1. Mazurka.
avec accompag. d'orchestre,	2. Polka 6 "
harpe et orgue Part. net 1 25	2. Polka
Douze Motets pour plusieurs voix: No 1. Ave maris Stella 6	Chœurs à 4 voix d'homme sans accompagnement.
, 2. Bénédiction 2 50	Souvenir du Lac Leman   partition 1 50
" 3. Hymne a St Cecile	
" 5. Juravit Dominus	La Chasse
" 6. Veni sponsa Christi	Les Nerviens
" 8. Ave Verum	nartition 2
" 9. O Salutaris	Flandre
10. Sancta Maria	Les voix de la nuit
" 12. Pater Noster	Ronde fantastique (à 8 voix)
Messe cu /u, a s voix oguico cous lo parateti	Œuvres classiques.
pseudonyme de Don Adolfo ! chaq.part.net "50 Messe en sol min., à 3 voix égales sous ; partition 3 "	Nouvelle édition, revue, doigtée, et avec tous les orne-
le pseudonyme de Don Adolfo   chaq.part.net , 75	ments notés, par A. Wouters.
Messe en sol maj., à 3 voix égales sous ; partition 4 "	Nouvelle édition, revue, doigtée, et avec tous les orne- ments notés, par A. Wouters. Clement I. 18 Sonatines en quatre livraisons I, II, III. V. Bach, J. S. Petits préludes.
le pseudonyme de Don Adolfo	" Petites lugues.
	n Inventions à 3 voix.  Mozart. Toutes les Sonates.
Mélodies avec accompagnement de piano.	Beethoven, Deux Sonatines.
Nº 1. L'Abandonnée 4 "	Rondo en ut majeur. Rondo en sol.
" 2. La Captive et la Fauvette 4 " 3. L'Etoile 4 "	, Six Variations.
" 4. La chute des feuilles	op. 49 Sonate en sol mineur.
5. Le Sylphe des amours	" Sonate en <i>mi</i> bémol majeur.
" 7. La Vague et l'Enfant	, en fa mineur. , en ré majeur.
8. La Brise du printemps	En vente chez SCHOTT.
2 La Caphive et la Fauvette	A. Wouters. Op. 12. Ave Maria, à 3 ou 4 voix et orgue.
Douze Melodies:	" Op. 14. Jésu refuginm nostrum, solo de basse et
Nº 1. Aubade	orgue. " Op. 15. O Gloriosa Virginum, solo de sop. ou
	ten. et orgue.
" 4. Encore a tol 4 "	" Op. 23. Op. De Bergen in de Dalen, mélodie avec accompagnement de piano.
" 6. Ave Maria	" Op. 24. 4 petits chœurs avec acc. à l'usage des
" 7. Amour 4 "	" pensionnats.
" 9. Pauvre Bouquet	Pièces pour Piano.
** 3. Serenade	" Op. 34. Le Petit Bal masqué, 6 pièces caracte-
" 12. Berceuse	ristiques pour les enfants. " Op. 61.Deux feuillets d'album.
	" Op. 62. Marche nuptiale d'une marionnette.
N° 1. Soir d'Automne 1 60 2. Soir d'Hiver 1 60	" Op. 63. Valse Caprice. " Op. 64. Moment musical.
" 3 Soir de Printemps 2 50	Rigodon de Monsigny (transcription). Chaconne et Rigodon de Monsigny (à 4 mains).
" 4. Soir d'Eté	" Chaconne et Rigodon de Monsigny (a 4 mains). " Op.55. Te Deum, soli, chœur et grand orchestre.
Musique de piano.	Chœurs à 4 voix, sans accompagnement.
Gammes par mouvement conjoint, dans toutes les	A. Wouters. Op. 13, Rêverie.
positions	, Op. 43. Le Champagne.
Gâmmes par mouvement contraire, dans toutes les	Op. 46. Invocation. Op. 52. Vers l'avenir.
positions	" Op. 57. Madrid.
toutes les positions	Op. 66. Nocturne. Op. 70. Le retour des proscrits.
Six études spéciales:	" Op. 72. Le Crédo de l'humanité.
No 1. Pour l'articulation du pouce	Duos ou chœurs
3. Pour le passage du pouce 6 "	pour 2 voix égales, avec accompagnement de piano. " * Op. 68. Les papillons.
" 5. En tiorgos	op. 69. Pastorale.
" 6. Pour la main gauche	" Op. 71. Sérénade de pages.



SOMMAIRE. — Six lettres inédites de Richard Wagner, II, par Camille Benoit. — Bruxelles et province: Théstre royal de la Monnaie, réouverture, Lucien Solvay; Gand, Ostende, Malines. — Etranger: Lettres de Paris: A. Pougín. — Petites nouvelles. — Variétés : Ephémérides musicales. — Nécrologie.

##cicles:

## SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER (Suite.)

TT

our l'instant, il faut nous contenter d'un aperçu rapide sur l'époque de grande crise chez Wagner.

Les six lettres en question, qui se rapportent aux premiers temps de son exil loin de Dresde et de l'Allemagne, nous permettent cette étude partielle et nous le montrent, en cette période décisive de grave transformation, tel déjà que je viens de le faire entrevoir.

Je n'ai pas à insister ici sur les événements politiques qui amenèrent cet exil et sur les circonstances historiques qui l'accompagnèrent. Quant aux motifs personnels qui jetèrent Wagner dans la mêlée des partis, j'y vois surtout dominer la nécessité de secouer un joug artistique chaque jour plus pesant, un besoin d'indépendance intellectuelle parvenu à l'état aigu. Être Wagner, avoir été conduit par le cours naturel de son génie et de ses réflexions au point où la forme de l'opéra quel qu'il soit, traité par n'importe quels talents, aussi élargi et remis à neuf qu'on le suppose, apparaît étroite, insuffisante, impossible, et, d'autre part, porter en soi Tristan et Parsifal; être obligé de donner le meilleur de ses années viriles à la minutieuse mise à l'étude d'opéras, et quels opéras souvent! une si profonde, une si essentielle contradiction devait éclater tôt ou tard et aboutir à une solution radicale; Wagner ne pouvait se mentir à lui-même, se résigner à l'impuissance, consentir lâchement à perdre pour vivre les raisons de vivre. De là cette occasion fortuite de se ressaisir prise aux cheveux : en un tel cas, quand on est d'une certaine trempe, un saut désespéré dans l'inconnu n'a rien qui doive surprendre; une résolution héroïque s'impose. C'en est donc fait, Wagner a rompu violemment le câble qui le rattachait à la terre ferme; le voilà, comme son Hollandais, errant à travers l'Océan à la recherche d'un abri solitaire, à la merči des vents et des flots, ballotté, sans grandes provisions, mais non sans boussole... Toute sa vie matérielle est changée, remise en question; plus de place bien rétribuée de capellmeister à la tête de l'orchestre du Théatre royal, plus d'appointements fixes; à peine le produit incertain et modique de quelques représentations de ses "opérus " œuvres qui ne le satisfont point, qui ne répondent plus à son idéal (1); à peine les maigres honoraires de quelques articles et écrits divers.

De plus, il n'est pas seul, il a une bouche à nourrir, il a sa femme Minna (née Planer), la cantatrice épousée au théâtre de Riga.

Dans cette situation, quelles sont ses dispositions d'esprit ? Déjà ces quelques lignes, adressées à un ami de Dresde (2) au commencement d'août 1849, nous l'apprennent clairement: "Je suis d'ailleurs content et heureux; combien ne dois-je pas me tenir pour satisfait d'avoir recouvré ma liberté et de n'être plus obligé de gaspiller sans profit le meilleur de mes forces, comme c'était le cas sous le dégoûtant despotisme de l'intendance royale de Dresde... Désormais je ne vis plus que pour mon art! " Et le voilà s'abandonnant aux illusions, malgré la mauvaise santé de sa femme, qui vient de le rejoindre en son asile modeste de Zurich, et malgré les remontrances de cet esprit positif. Il entretient même l'espoir de voir sa situation devenir meilleure qu'avant: il est question de monter Lohengrin à Weimar, un ami de Zurich lui avance trois cents florins (gulden) sur cette œuvre, il s'occupe d'un concert dont le programme est formé d'un choix de ses compositions (une selection, comme on

<sup>(1)</sup> Rienzi, le Hollandais volant, Tannhæuser.

<sup>(2)</sup> Cet ami n'est pas le correspondant ordinaire auquel sont adressées les lettres dont nous allons donner des oxtratis; ce dernier était Théodore Uhlig, musicien instruit, qui faisait partie de l'orchostre de Dresde sous Wagner, qui écrivait dans la Neuz Zeitschrift fur Musik des articles sur "le chioix de la mesure ", et qui fit, une réduction pour piano et chant de la partition de Lohengrin.

dit aujourd'hui), il organise une conférence où il lira ses "poèmes d'opéra ", où les places seront chères; conseillé en tout cela par plusieurs admirateurs.

La première lettre adressée au fidèle ami Uhlig, et datée de cinq semaines plus tard (Zurich, 19 septembre 1849) que celle dont je viens de citer un extrait, confirme cet état d'idéalisme optimiste; le ton enjoué par lequel elle débute respire la confiance:

"Très digne ami, vous qui êtes vraiment encore musicien de la chapelle royale!

"Recevez d'abord ce titre flatteur pour vous purifier de la souillure d'écrire à l' ex-capellimeister "Merci ensuite pour votre excellente lettre; à ce sujet, je vous suis particulièrement obligé pour le temps considérable que vous m'avez consacré, aux dépens de profondes spéculations sur l'essence de la mesure en trois temps (1).

"Vous me restez attaché avec une fidélité et un dévouement auxquels les criminels de haute trahison comme moi n'ont pas le moindre droit, seion les maximes d'Etat: si vous cherchez à vous mettre en règle là-dessus avec votre conscience régalo-saxonne, ma fantaisie humano-politique vous absout, en ce cas, de tout déit, et même vous félicite cordialement pour ces sentiments.

" J'ai În et relu votre lettre, et la façon dont votre nature propre s'y manifeste m'a causé une joie toute particulière. Comparea votre personne, votre caractère, vos connaissances péniblement acquises et d'autant plus solides, vos facultés et capacités, comparea-les, à votre position et à leur emploi; de cette comparaison, déduisez, je vous prie, quelle devrait étre la condition légitime de notre vie artistique et sociale: alors vous n'aurez pas besoin de suivre des cours d'université pour apprendre à connaître de reste que le bon Dieu de la société actuelle, chrétienne et politique, est une belle invention... et que les chapelles royales ont aussi du bon.

" Votre lettre est si remplie, qu'il m'est impossible de vous rendre la pareille; aussi, en compensation, vous en écrirai-je une autre, bien que plus brève.

"Dieu sait comment il se fait que je ne peux pas arriver à broyer vraiment du noir! J'éprouve toujours un sentiment de bien-être insolent, comme un chien... qui a évité les coups de bâton (2); d'autant plus que ma femme est maintenant auprès de moi et qu'il m'est permis, pour quelques mois encore, d'être sans inquiétude sur ma vie matérielle.

" Ces demiers temps, je n'ai pu me mettre encore au travail; la semaine prochaine seulement, nous aurons ici un petit logement qui me permettra d'avoir, pour travailler, une chambre à part. Jusqu'à présent, je n'ai pu que m'occuper à écrire dans une pièce commune, et c'est à cette circonstance que vous devez attribuer la satisfaction donnée par mol à votre prière, et l'achèvement de mon article nibelungesque (3), désormais tout prêt pour l'éditeur. En transcrivant cet article, j'en ai fait en plus d'un endroit une rédaction nouvelle, si blen que vous trouverez, sans doute, quelque intérêtà comparer encore lemanuscrit ci-joint avec l'ancienne rédaction. A ce propos, j'attires pécialement votre attention sur le troisième chapitre, qui traite des Nibelungen, et puis aussi sur le douzième et dernier, où il est question de la possession effective; vous y trouverez un abondant développement de la matière.

', Je vous adresse donc ce petit écrit en vous priant de le faire parvenir, accompagné de la lettre ci-incluse, au libraire Wiegand, à Leipzig ; les frais de cette transmission ne seront pas ruineux, je l'espère; toutefois, je vous conseille, pour y faire face en cas de nécessité, d'organiser une souscription

parmi les membres radicaux de la chapelle.

"Wiegand publie déjà de moi lune brochnre, l'Art et la Révolution; quant aux destinées françaises de cet ouvrage dans le journal le National, je n'en ai rien appris encore à l'heure qu'il est. Procurez-vous ce petit écrit, dès qu'il paraîtra; mais ce n'est là qu'une préface... Dès que je me remettrai au travail, je le ferai suivre d'un ouvrage développé. l'Œuvre d'art de l'avenir... Après quoi, un troisième écrit, la Condition des artistes dans l'avenir, formera plus tard la conclusion. Je renonce à vous donner ici une idée du contenu approximatif de ces écrits, cela ne peut pas se faire par à peu près, mais complètement et à fond. Il m'est absolument nécessaire d'exécuter ce travail et de le produire dans le monde avant de continuer ma production directement artistique: pour moi comme pour ceux qui s'intéressent à ma nature artistique, il faut en arriver, une fois pour toutes, à une explication précise ; autrement nous tâtonnerons tous sempiternellement dans un demi-jour insupportable, pire que la nuit complète et bornée, dans laquelle on ne voit rien et où l'on n'a pas d'autre ressource que de continuer à se cramponner dévotement à l'appui dès longtemps accoutumé de la rampe.

" Si tout se passe selon mes vœux, après avoir terminé ces travaux, je ferai la musique de mon *Siegfried*. (1); j'aspire à ce moment de toute la sincérité la plus profonde de mon œur.

" Je souhaite, avec non moins de sincérité, pouvoir échapper à mes projets pour l'Opéra de Paris, projets que je n'ai jamais envisagés de bon cœur. An fond, c'est Liszt seul qui m'a amené à ce conflit ; ce moderne mondain, qui d'ailleurs a ses éminentes qualités, m'aime à sa façon, qui consiste à vouloir m'apprêter un succès tout à fait colossal, un succès parisien, universel. Dans la nécessité de penser aux bénéfices, je n'ai pas repoussé cette idée à priori; j'ai laissé aller les choses. et maintenant, comme je vous l'ai déjà raconté, me voilà pris dans le singulier embarras d'avoir à décider entre des mains parisiennes réellement tendues et ma profonde répugnance. Ce qui me rend la décision difficile, ce n'est nullement le bruit répandu dans le public que j'écris un opéra pour Paris, bruit que maintenant j'aurais intérêt à confirmer, pour ne pas faire l'effet d'un faiseur de réclame (2); non, si j'hésite, c'est surtout par égard pour ma femme, qui, sous ce rapport, n'a vraiment pas trop peur de la réclame (3), et contre le sens pratique de laquelle je suis toujours sûr d'avoir à soutenir une bonne discussion, quand je suis forcé de lui déclarer tout crûment que je n'ai nullement l'intention d'écrire un opéra pour Paris. Il est vrai que, tout en secouant la tête, elle finirait bien par se faire à cette idée; mais cela n'empêche pas cette question de se représenter bien souvent, en diverses

<sup>(1)</sup> Allusion aux articles d'Uhlig dont il a été question ci-dessus, et qui paraiasaient dans la Neue Zeitschrift für Musik (n° 7 et suivants du 31r volume).

<sup>(2)</sup> Dans une lettre du 26 avril 1851 au directeur des cheeurs Fischer—
voir au sujet de ce personnage, dans le volume des Souvenirs (Charpentier éditeur), les passages dessouvenirs sur Spontini et sur Schonr —
on retrouve octte comparaison, développée ainsi qu'il suit: "....
Parmi les dits coups de bâton, je compte l'éternelle lutte contre l'impossible, lutte sans but et sans profit, désastreuse pour l'esprit et le
corps, que l'ai ou à sontenir à Dresde six années durant, me trouvant
aux prises, par ma position, avec l'ignorance et la présomption officielles (mea civilités à Lüttichau). Maintenant je fais ce qui est possible,
aussi me sens-je avec moi-même en une profondo et inime harmonie,
dont il finira bien par sortir encore quelque choae....., Pour ce Lüttichau, voir les pages sur Weber, dans le volume de Souvenirs cité plus
haut.

<sup>(3)</sup> Wibelungen (l'histoire universelle dans la légende), 1848. Voir le deuxième volume des écrits de Wagner.

<sup>(1)</sup> Il no s'agit pas ici de la partie de la Tétralogie connue sous ce nom, mais du fragment terminé à cette époque et publis séparément dans le reccail des écrits avant le texte complet de la Tétralogie, sous le nom de la Mort de Siegfried; dans la composition définitive de l'Anneus du Nitèlungce fragment a pris place dans la Gæterdæmmerung et en forme la conclusion.

<sup>(2)</sup> Renommist dans le texte.

<sup>(3)</sup> Etwas renommistisch gesinnt ist.

autres occasions concernant mes perspectives en fait de subsistance. Là git le nœud gordien, et je ne pourrai le trancher qu'au prix de grandes douleurs. Déjà ma femme rougit de notre séjour à Zurich, elle prétend que nous devrions faire croire à tout le monde que nous sommes à Paris.

" Voyez-vous, cher ami, des niaiseries, telles que ces réclames (1) de convention et ces préoccupations du gagne-pain, font mine d'exercer d'une façon décisive leur superbe puissance moderne, leur royale puissance, sur le domaine artistique vraiment libre de l'homme. Mais en une telle alternative, le choix peut-il' étre permis ? Jamais, alors même que des gens comme vous se mettraient à être sages et pratiques.

" Je veux être heureux, et celui-là seul l'est qui est libre; mais celui-là seul est libre qui est ce qu'il peut être et, par conséquent, ce qu'il doit être. Il s'ensuit que celui qui satisfait à l'intime nécessité de son être est libre, parce qu'il sent qu'il s'appartient, parce que tous ses actes correspondent à sa nature, à ses réelles exigences, tandis que celui qui obéit à une nécessité extérieure, au lieu d'obéir à sa nécessité intérieure, subit une contrainte..., il n'est pas libre, il est esclave, il est malheureux.

"L'homme libre, au contraire, se rit de la tyrannie d'une contrainte extérieure, à condition de ne pas lui sacrifier la nécessité intime; une telle tyrannie peut bien causer des piqures de moucheron, mais non des blessures au cœur. Advienne donc de moi que voudra: pourvu que cela seul se produise qui doit se produire de conforme à ma nature, tout ira bien... quand même je ne devrais plus jamais être l'objetde l'attention d'un seul badaud.

"Ainsi donc, je ne crois nullement à mon opéra parisien!

Mais ma femme n'en doit rien savoir encore.

"A propos (2)! Si vous connaissez des gens qui, en retour de tout ce que je pourrais jamais produire encore dans ma vie en fait d'écrits, de poèmes et de musique, voudraient me donner annuellement ce qui suffit à ma subsistance, ce sans quoi je ne puis produire ni écrits, ni poèmes, ni musique, remettez-leur mon adresse, je vous prie !...

"n Je n'ai presque plus rien à vous écrire mainteuant, car j'ai dèjà dépensé en bavardage ce que j'avais de mieux: aussi vais-je conclure, au moins en ce qui me concerne. Les nouvelles que vous me donnez du petit groupe de mes amis de Dresde me causent un plaisir imfinit Combien il est supérieur à toutes les divergences de caractères, à toutes les diversités de facultés, à toutes les différences de genres de vie et de manières de voir, ce seul sentiment si sûr de la société actuels se donnent tant de mal pour extirper à fondt... Ce sentiment me rend heureux et me fait aimer, non seulement tel ou tel, mais tous les hommes, même quand le plus grossier bonhommes... même quand Eisold (3) m'envoie ses salutations amicales,... ainsi que ma femme m'en informe.

"A chacun des amis que vous m'avez nommés, bien des choses du fond de mon cœur, et n'oubliez pas non plus Eisold dans la distribution.

"Mais, de plus, dites spécialement à Hiebendahl (4) de ma part, que si je ne lui écris pas encore en particulier cette fois, ce silence, entre autres motifs, peut aussi avoir son excuse en ce que je suppose que vous lui communiquerez cette présente lettre. Il faut dire en outre que je lui ai des obligations extraordinaires sur ce point, qu'au sujet de la somme qu'il m'a prêtée, somme dont j'ai employé autrefois le montant à faire éditer mes opéras et dont il ne doit pas lui être si commode de se passer, vu sa fortune modeste, il se conduit avec une discrétion si délicate et si généreuse... Remerciezle pour cela en mon nom! Un tel procédé n'est pas sans valeur, et vraiment j'en sens tout le prix! " Bonne santé; encore une fois bien des choses à mes amis, et redonnez-moi bientôt des nouvelles! Ne m'écrivez pas trop rarement et ne vous préoccupez pas du port des lettres... J'en fais déjà l'économie en me retranchant quelque autre chose l...

"> Je viens de recevoir votre article, et je vais le lire... Adieu! (1) ">

Votre

RICHARD WAGNER.

J'ai tenn à ne pas entrecouper de réflexions le texte de cette longue et attachante lettre. Que de remarques elle suggère! Quelles indications intéressantes sur les plus importants exposés théoriques qui aient précédé Opéra et Drame! Comme la question des rapports de Wagner avec Paris s'éclaire d'une nouvelle et vive lumière, comme l'intervention de Liszt est bien marquée, quel contraste entre les deux caractères! Et ce mot qu'ent envié un stoïcien: "L'homme libre se rit de la contrainte extérieure; elle peut bien causer des piqures de moucheron, mais non des blessures au cœur. " O la fière et l'impudente parole, le beau grondement de lion dédaigneux!

CAMILLE BENOIT.

## Nouvelles Diverses

## BELGIQUE

BRUXELLES ET PROVINCE

### THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE

LA RÉOUVERTURE

MM. Dupont et Lapissida ont inauguré leur entrée en campagne par un accident, peut-être sans précédent dans les "annales, de la Monnaie, — car la Monnaie a, naturellement, des annales.

La Monnaie a commencé par faire relâche. C'était jouer de malheur. On avait annoncé Robert, et tout marchait bien, lorsque, au dernier moment, voilà M. Sylva qui tombe malade!... Vous jugez du désarroi. Impossible de donner Robert sans un... Robert. On a donc contremandé la fête, forcément.

Hélas! à peine le contr'ordre était-il donné que l'on s'apercevait de la présence à Bruxelles de M. Escalaïs, et M. Escalaïs eut sauvé la situation. Mais il était trop tard.

M. Massart se trouvant également à Bruxelles, c'est à lui qu'on s'est adressé pour tirer la Monnaie d'affaire "jusqu'au " complet rétablissement de M. Sylva. Car, on a beau dire, il n'y a pas de grand-opéra sans ténor de grand-opéra, et l'on ne peut pas jouer tous les jours l'opéra-comique. La direction a donc ouvert les bras à M. Massart, qui s'y est jeté.

En attendant, Zampa, qui était annoncé pour dimanche pour la rentrée de la troupe d'opéra-comique, a été donné à jour fixe, et c'est par Zampa que l'on a ouvert la saison. Comme il n'y avait pas de nouveaux venus à présenter et que Zampa n'avait pas non plus rien de bien

<sup>(1)</sup> Renommistereien.

<sup>(2)</sup> En français dans le texte.

<sup>(3)</sup> Eisold était le garçon d'orchestre du théâtre de Dresde.

<sup>(4)</sup> Un confrère d'orchestre du correspondant Uhlig.

<sup>(1)</sup> En français dans le texte.

neuf en soi-même, la foule n'est guère venue, et cela a fait une réouverture assez morne. Et puis, la chaleur n'était pas faite pour attirer le monde dans une salle de spectacle.

Quoi qu'il en soit, cette représentation de Zampa a bien marché, dans son ensemble. Le principal intérêt, c'était d'entendre M. Engel, et ç'à été aussi le principal attrait de la soirée. M. Engel a la voix un peu sourde, mais il est musicien, et il chante avec une habileté tout à fait remarquable, une habileté qui surmonte tous les obstacles et qui est bien de l'art, encore qu'elle serve à ne pas respecter toujours le texte de la partition. On l'a beaucoup et très justement applaudi. M. Engel a bien fait de se consacrer tout entier à l'opéra-comique; son talent de chanteur et ses qualités de comédien l'y portent bien mieux que vers le grand opéra. Voilà donc une bonne acquisition.

M<sup>IIe</sup> Angèle Legault nous est revenue, en qualité de dugazon: elle est gracieuse, elle a une jolie voix et elle dit bien; de ce côté non plus nous n'avons à nous plaindre, pas plus que d'avoir revu M. Chappuis et M. Nerval, qui continueront à jeter dans le tableau... de la troupe une note de joie et de bonne humeur, si nécessaire

parfois.

On a revu, ce même soir-là, M<sup>lle</sup> Wolf. Est-ce l'émotion ou la température? elle nous a paru bien fatiguée, et nous n'avons pas retrouvé dans sa voix charmante l'assurance qu'elle avait naguère, à ses débuts. Elle met d'ordinaire peu de légèreté et d'expression dans sa façon de dire, et sa physionomie comme son jeu est peu d'accord avec le caractère de l'opéra-comique français, où les larmes même ne sont jamais tragiques et s'accommodent aisément d'un sourire. Mais, si elle n'y peut rien, toujours est-il que, comme chanteuse, il devrait ne pas lui étre impossible d'avoir moins de lourdeur et de rester mieux dans l'esprit de la musique qu'elle interprète. Et souhaitons surtout que sa voix reprenne son ancienne fermeté et son ancienne pureté. Nous verrons bien aux représentations prochaines.

L'Africaine a été, au point de vue de la nouveauté de l'interprétation, plus intéressante. Elle n'a pas été pourtant sans accident. M. Massart, qu'on a accueilli avec des transports d'enthousiasme et qui s'est taillé, au premier et au second acte, un vrai succès, a été pris soudain à la gorge par la chaleur et par la lassitude; si bien que la représentation, bien commencée, s'est terminée péniblement. Il n'y a pas de la faute de l'artiste : c'est par dévouement qu'il s'était surmené pendant deux jours, afin d'être prêt à remplacer M. Sylva; et peut être a-t-il, en outre, un peu force ses moyens pour prouver au public - ce qu'il a prouvé d'ailleurs - ses progrès comme chanteur et comme comédien; il est certain que sa voix a pris plus d'ampleur, de volume et de développement; tout le monde l'a constaté, et ce résultat, s'il n'a pas dû suffire à l'ambition de M. Massart, a dû, tout au moins, le consoler dans son malheur.

Un artiste qui n'a pas besoin, lui, de consolations, c'est M. Seguin, qui nous revient d'Anvers après une absence d'un an. M. Seguin a obtenu, à peu de chose près, les honneurs du triomphe dans le rôle de Nelusko, qu'il a chanté avec une verve et une couleur superbes; on lui a fait des ovations à chaque acte. M. Frankin, dans un rôle beaucoup plus accessoire, et M. Renaud, dans celui du grand

prêtre, se sont fait remarquer. Peu de chose à dire de  $M^{10}$  Thuringer, assez médiocre dans la plus détestable "panne , de princesse d'opéra qu'on puisse imaginer.

La vraie nouveauté, c'était la falcon, Mile Litvinne. Elle n'a point passé inaperque, sinon comme chanteuse, du moins comme femme. Ah! la belle femme, toute en rotondité! C'est surtout cela qu'on a remarqué en elle, le premier soir ; il faut le temps de s'y faire; après on remarquera peut-être son talent. Car elle en a — elle doit en avoir. La voix est d'un timbre fort agréable, chevrotant assez bien, — ce qui est moins agréable, — et non sans souplesse. Il y a des intentions dramatiques, chez la jenne et forte artiste — un peu contrariées par la nature, il est vrai; Mile Litvinne paraît bonne musicienne; mais il faudra revoir tout cela. En somme, l'impression générale a été, si je puis m'exprimer ainsi, une sympathique expectative.

Îl serait difficile aussi de se prononcer sur le sort de la basse, M. Bourgeois, qui a peu de chose à faire dans le petit rôle de Don Pedro; il s'en est bien tiré pourtant, et tout fait prévoir, à première vue, que cette acquisition-

là, également, est bonne.

Telles ont été les deux soirées de début; celles qui suivront achéveront de décider si la direction a été heureuse dans le choix de ses artistes nouveaux. On dit grand bien de plusieurs de ceux qui n'ont point paru encore, au moment où nous écrivons ces lignes, et tout le monde est disposé à les bien accueillir.

Nous ne nous dissimulons pas que la tâche entreprise par MM. Dupont et Lapissida est difficile. D'après nos prévisions, ils comptent mener leur troupe prudemment, en s'abstenant de dépenses hasardées et en vivant surtout du répertoire et de quelques reprises. C'est donc à des interprétations d'ensemble parfaitement soignées qu'ils pensent devoir leur réussite. Espérons qu'ils y réussiront de facon à amener les amateurs à préférer les œuvres connues d'un répertoire un peu usé à des œuvres nouvelles, plus intéressantes, mais moins certaines comme " rapport ". Des hommes d'expérience tels que MM. Dupont et Lapissida pourront seuls y arriver. Déjà cette préoccupation des bons ensembles a été visible aux deux premières soirées de la saison; l'orchestre et les chœurs étaient stylés comme rarement ils l'ont été. Souhaitons qu'ils le soient toujours ainsi; ce sera pour la Monnaie une de ses plus précieuses garanties de succès.

 $P.\ S.$  Les débuts de  $\mbox{\it M}^{mo}$  Vuillaume dans  $\mbox{\it Mireille}$  ont été un éclatant succès. Nous y reviendrons.

Tout est bien qui finit bien.

Le procès pendant entre la direction du théâtre de la Monnaie et M. de Suiten, directeur du théâtre de La Haye, à propos de M<sup>ne</sup> Vuillaume, n'aura pas de suite. Les parties se sont entendues entre elles, et l'affaire a été retirée du rôle,

Les cours du Conservatoire ont repris le lundi 6 septembre.

A propos du Conservatoire, nous avons dernièrement annoncé que la nomination de M. Eugène Ysaye à la place de professeur vacante par suite du départ de M. Jeno Hubay était chose décidée, qu'il restait seulement à s'entendre sur certains détails de l'engagement. Nous pouvons aujourd'hui annoncer à nos lecteurs que c'est chose faite et que la nomination de M. Ysaye paraîtra incessamment au Moniteur. Tontes nos félicitations au jeune et brillant artiste, en même temps qu'au directeur du Conservatoire, M. Gevaert, qui a mené à bonne fin cette négociation.

0

Il y a malheurensement d'autres vacances au Conservatoire.

M. J. de Zaremski n'est pas encore remplacé à la tête de la classe de piano (hommes).

M. Steveniers vient d'être admis à la retraite, et son successeur n'est pas désigné.

M. Joseph Dupont, directeur et chef d'orchestre du théâtre royal de la Monnaie, et professeur d'harmonie au Conservatoire, a demandé, à raison de ses occupations nombreuses, un consé illimitésans traitement.

Enfin M. Sandré, professeur adjoint, qui enseignait l'harmonie pratique, renonce à ses fonctions pour prendre la direction du Conservatoire de Nancy.

Soit quatre places vacantes à pourvoir !

Un appareil vient d'ètre fabriqué qui, fixé à un orgue ou à un plano quelconque, imprime aussitôt ce que l'on joue sur l'instrument. L'inventeur est M. le chevalier Van Elewyck, maître de chapelle à Louvain, qui, depuis plus de trente ans, mùrissait sa conception. L'appareil a fonctionné devant la reine des Belges et sera expérimenté à Paris, dans les ateliers de M. Cavaillé-Coll.

6

Au concours international de Boulogne-sur-Seine, près de Paris, le Cercle Rossini, de Molenbeck-Saint-Jean (directour, M. A. Goossens; président, M. Franchomme), a obtenu un succès qui compte. L'excellente société chorale a remporté le premier prix de lecture à vue, le premier prix de quatuor, le premier prix d'exécution, et enfin, dans le concours d'honneur, un prix spécial.

De vives félicitations ont été adressées à son directeur par le jury.

Le Cercle Rossini a fait, lundi soir, sa rentrée triomphale à Bruxelles, escorté par des délégations de toutes les sociétés bruxelloises avec leur musique et leur bannière.

#### GAND

Le directeur du Théâtre néerlandais, M. J. Fauconnier, vient de publier le tableau de sa troupe pour l'année 1886-1887. Il n'a guère changé depuis l'année dernière. Voici les noms des principaux acteurs : MM. Wannyn, Bruyneel, De Neef, Van de Kieboom: M=e Tormyn, Steven, Verherekt, Jacobs, Bataille. — Régisseur général, M. Wannyn; chef d'orchestre, M. Fr. Van Herzeele; contrôleur, M. Vermeulen. — Orchestre de 20 musiciens; 25 choristes. F. B.

#### OSTENDE,

Solennité musicale, mercredi dernier, au Kursaal. L'orchestre, dirigé par M. Périer, faisait entendre, avec le concours de M<sup>tle</sup> Blanche Deschamps, de l'Opéra-Comique, des œuvres de Fernand Le Borne non encore exécutées en Belgique. Voici quelques passages que nous détachons du compte-rendu de la Saison d'Ostende:

"Ce n'est certes pas une œuvre banale que ce Poème pour orchestre (3° suite) que l'auteur nous présentait avant-hier soir pour la première fois. Pacture riche et travaillée, trop riche peut-étre, car la science des effets, la recherche du coloris quand même y absorbent un peu trop le côté mélodique, cher après tout à tous les publics. Cependant, à remarquer cette belle phrasa d'entrée — toujours la même, il est vrai, mais que les procédés de l'auteur développent dans l'œuvre entière et sous des aspects complètement différents... En résumé, musique un peu brosasailleuse, qui gagnerait peut-être à être élaguée légèrement, mais musique gagnerait peut-être à être élaguée légèrement, mais musique

qui commande l'attention, car elle émane d'un jeune homme, travailleur infatigable et persévérant, de qui l'on peut dire déjà: C'est quelqu'un. Inutile, après cet éloge que le public nous a semblé avoir ratifié pleinement, de nous étendre plus longuement sur les fragments de l'Anour de Myrto, du même compositeur. Ici, la phrase mélodique abonbe davantage, et Millo Deschamps s'on est faite l'interprète acclamée, avec une virtuosité, un charme à un la utre pareil.

#### MALINES

Voici le programme du grand concours international de chant d'ensemble organisé par la société chorale l'Aurore, et qui s'ouvrira le 3 octobre prochain dans notre ville.

Troisième division, sociétés inscrites : 1. Montreuil s/Bois, (Seine), Chorale de Montreuil. 2. Villers-Bretonneux, Socielé chorale, 3, Gand, de Vriendenkring, 4, Anvers, Hoop en Liefde. 5. Esquermes (Lille), l'Esquermoise. 6. Waelwyck et Besoyen (Hollande), Oefening en Vermaak, 7, Tiel (Hollande), Orpheus, 8. Berthem (Louvain), De Vrijheidszonen, 9. Hingene, Sinte Cecilia, 10. Berchem, De Vlaamsche vrienden, 11, La Bassée l'Orphéon. 12. Blauwput (Louvain), l'Union chorale. 13. Kalk b/ Cöln, Männergesangverein. 14. Amsterdam, Onderlinge Oefening. 15. Amsterdam, Musis Sacrum. 16. Gand, Van Arlevelde's Zonen. 17. Tournai, La Tournaisienne. 18. Ixelles, Cercle chorale ixellois. 19. Bruxelles, Benoitskring. 20. Quaregnon. Phalange Monsvilloise. 21. Chapelle-lez-Harlaimont, Chœur du charbonnage de Bascoup. 22. Heusy-lez-Verviers, Echo des Montagnes. 23. La Louvière, Cercle choral. 24. Anvers De Zangliefhebbers, 25. Etterbeek, Les Mélomanes, 26. Amay Ecole de musique, 27. Anvers, De Broederkring.

Deuxième division: 1. Valenciennes, Choral Club Valen ciennois. 2. Breda, Breda's Mannenkoor. 3. Choisy-le-Roi l'Espérance. 4. Charleville, Les Enfants de Chevé. 5. Gand, Lei en Scheidezonen. 6. Val Saint-Lambert, Société chorale des Cristalleries. 7. Hendrik-Ido-Ambacht, Ido's Mannenkoor, 8. Molenbeek-Saint-Jean, Onders Ons. 9. Houdeng-Goegnies, Cercle choral. 10. Amsterdam, Cecilia.

Première division: 1. Saint-Nicolas, Vooruit. 2. Mons, Les Ouvrières Montois. 3. Roubaix, La Lyre Roubaisienne. 4. Bruxelles, Les Chasseurs Métomanes. 5. Verviers, Cercle d'agrement. 6. Amsterdam, De vereenigde zangers. 7. Paturages, Union chorate. 8. Haerlem, Zang en vriendschap. 9. Haerlem

Division d'excellence: 1. Les Mélomanes, de Molenbeek-Saint-Jean. 2. Les Artisans lyriques, de S'-Josse-ten-Noode, 3. Les disciples de Grétry, de Liége. 4. Koninklijke zangvereeniging Cacilia, de 's Gravenhage.



#### FRANCE

Paris, le 31 août 1886.

Hélas! trois fois hélas! de quoi pourrais-je donc vous entretenir en ce moment où Paris, brûlant sous un soleil torride, ne songe qu'à s'éponger le visage, à s'étirer les bras, à s'éventer nonchalamment, et ne pense guère plus à la musique qu'au shal de Perse ou au grand khan de Tartarie? L'été, qui de tout l'été ne nous avait point visité, s'avise au dernier moment de nous accabler de ses feux, et il le fait avec une brutalité qui n'a d'égal que le retard apporté par lui dans l'accomplissement de ses fonctions ordinaires.

Comment donc pourrait-on s'occuper sérieusement d'art sous les étreintes d'une température pareille, et si anormale? Et cependant, septembre s'annonçant, voici tous nos théâtres qui à l'envie rouvrent leurs portes, au risque de rester aussi déserts que lorsque celles-ci étaient fermées. Qui, en effet, pourrait avoir le courage d'aller s'enfermer dans une salle de spectacle, alors que le thermomètre monte chaque jour à des hauteurs vertigineuses?

Il est pourtant un théâtre qui a obtenu, ces jours-ci, un grandissime succès en donnant la première d'une pièce importante, ne craignant pas, malgré ce regain de canicule, de convier son public à une grande solennité. Ce théâtre, à la vérité, est à ciel ouvert, et les vingt mille spectateurs qui peuvent s'y mouvoir à l'aise ont moins chaud que les deux mille auditeurs qui s'engouffrent dans la salle de l'Opéra. C'est le fameux théâtre romain d'Orange, qui date d'environ seize cents ans et qui est l'un des plus admirables vestiges des incomparables monuments que les anciens maîtres du monde ont élevés dans la Gaule barbare.

C'est sur ce théâtre antique qu'on vient de représenter un grand drame, ou plutôt une tragédie antique, l'Empereur d'Arles, dont le sujet, dit-on, est une sorte de reconstitution vivante et fidèle de la lutte qui se produisit dans les Gaules entre le paganisme expirant et le christianisme à sa naissance. C'est sur cette scène immense, d'une largeur de vingt-deux mètres sur dix-huit de profondeur, que M. Sylvain, de la Comédie-Française, M<sup>11e</sup> Caristie Martel, de l'Odéon, et quelques autres artistes, sont venus déclamer les vers sonores d'un jeune poète, M. Alexis Mouzin, aux applaudissements d'un auditoire émerveillé par la nouveauté et la grandeur d'un tel spectacle. Je n'aurais pas eu à vous en parler ici si l'Empereur d'Arles n'avait comporté une partie musicale assez importante, due à un jeune artiste, M. Eugène de Bricqueville, connu seulement jusqu'ici par quelques écrits historiques et critiques, entre autres une brochure sur Gluck et Wagner, une autre sur l'abbé Arnaud, et un opuscule sur Liszt. On cite surtout, dans la tragédie en question, un Hymne à Minerve, dont l'effet a été considérable.

Ce n'est pas la première fois que la musique se fait entendre sur ce théâtre d'Orange. En 1874, on y jouait Norma; plus récemment, ony donnait le Roméo et Juliette de Vaccaj; enfin, on m'a raconté qu'il y a une quinzaine d'années une représentation du Joseph de Méhul avait produit sur cette scène immense et au milieu du spectacle de la nature, par une de ces nuits tièdes et étoilées du beau ciel de Provence, un effet absolument saisissant.

ARTHUR POUGIN.

Paris, le 7 septembre 1886.

Voici qu'enfin, petit à petit et l'un après l'autre, nos théâtres rouvrent leurs portes en dépit de la chaleur. Il est certain que la température aux ardeurs affligeantes dont nous jouissons en ce moment n'est pas faite pour les encourager beaucoup à ce genre d'exercice. Mais quoi? il faut se résigner. Nos excellentes administrations théâtrales ont jugé à propos de fermer boutique et de laisser tout leur monde sur le pavé pendant les mois de juillet et août, où la fraîcheur des soirées leur ett certainement permis d'encaisser de bonnes recettes; il faut redonner signe de vie maintenant, malgré les fantaisies du thermomètre, qui transforment leurs salles en véri-

tables étuves. C'est un peu la peine du talion appliquée à nos directeurs.

Quoi qu'il en soit, l'un des premiers théâtres qui se sont exécutés est l'Opéra-Comique, qui à jour fixe, le 1er septembre, conviait le public à sa réouverture. Je ne vous dirai pas que la foule assiégeait ses portes et qu'on se battait pour entrer; ce serait là de l'exagération, et vous ne me croiriez qu'à demi. Mais enfin la salle était très convenablement garnie, étant donné surtout le service habituel fait à la presse, et la soirée s'est passée sans encombre et d'une façon même agréable. Pour un peu, et si vous y aviez assisté, vous vous seriez cru à une représentation de la Monnaie, en retrouvant nombre de visages bien connus de vous, tels, par exemple, que ceux de Mlle Cécile Mézeray, de MM Delaquerrière et Soulacroix, L'affiche portait, en effet, le Nouveau Seigneur de village, où M. Soulacroix remplissait le rôle de Frontin, et le Barbier de Séville pour la rentrée de Mile Mézeray dans le rôle de Rosine et le début de M. Delaquerrière dans celui d'Almaviva. De M<sup>11e</sup> Mézeray je n'ai rien à vous dire: vous savez quel a été tout d'abord son succès dans ce rôle, qu'elle a repris d'une façon si singulière lors du trop fameux incident Van Zandt. Elle y a retrouvé, après quelques mois d'absence, toute la faveur et toute la sympathie du public. Quant à M. Delaquerrière, il n'a pas à se plaindre, lui non plus, de l'accueil qui lui a été fait, et j'ajoute que cet accueil très courtois était pleinement mérité. S'il n'a pas peut-être, dans ce rôle difficile d'Almaviva, toute la désinvolture et la grâce élégante d'un grand seigneur, il ne s'y montre pas moins fort aimable et fait preuve d'habileté comme comédien. En tant que chanteur, sa voix n'a peut-être pas non plus, dans les vocalises, toute la souplesse, toute la légèreté nécessaires; mais il déploie de très réelles qualités, qui montrent tout le parti que l'on pourra tirer de son talent. Il est certain que c'est là une heureuse acquisition pour l'Opéra-Comique, et que la troupe du théâtre Favart se trouvera fort bien de cette utile et heureuse recrue.

Que vous dirai-je de plus? Il ne me reste à vous parler que du nouveau four corsé que viennent d'obtenir les Menus-Plaisirs, avec une prétendue opérette intitulée Fla-fla, dont les infortunés auteurs sont M. Hirsch pour les paroles et M. Hervé pour la musique. Ceci est inénarrable et invacontable, et le diable m'emporte si aucun des auditeurs qui ont assisté à la représentation de cette turpitude a pu comprendre un traitre mot de la pièce. Quant à la musique... non, il n'en faut pas parler davantage, pour l'honneur même du compositeur. Cette... chose a été jouée cependant avec un certain entrain par Mies Harris et Berthier, MM. Larcher et Chambéry. C'est le cas de répéter : Honneur au courage malheureux !

Quoi encore? Ah! la réouverture des Bouffes-Parisiens, avec leur amusante Joséphine vendue par ses frères, accompagnée cette fois d'un lever de rideau: le Singe d'une muit d'été, saynète enfantine, paroles de M. Edouard Noël, musique de M. Gaston Serpette. Les paroles sont au-dessous de tout, la musique n'est au-dessus de rien. Cela a été écouté sans protestation; c'est tout ce qu'on en peut dire.

ARTHUR POUGIN.



## 

### Petites Nouvelles

[ A lire dans le Ménestrel (no du 29 août et du 5 septembre) une série de lettres très intéressantes de M. Julien Tiersot, qui est allé à Bayreuth et à Munich assister aux représentations wagnériennes et qui en est revenu profondément impressionné.

« Plus encore que Tristan et Parsifal, écrit-il à propos des représentations de l'Anneau du Nibelung, à Munich, la tétralogie prend au théâtre une physionomie toute différente de celle que nous lui counaissions par le concert: c'est, pour qui la voit dans ce nouveau milieu, qui est son milieu naturel, une véritable révélation. Pour moi, devant cette œuvre que je croyais connaître, je me trouvais pour ainsi dire comme Siegfried en présence de Brünhilde endormie, surpris et ravi par les impressions si neuves éprouvées à l'audition de cette œuvre unique, à laquelle il est peu probable, d'ailleurs, que personne cherche jamais à donner un pendant. »

La direction du Ménestrel, en publiant ces lettres très wagnériennes d'un écrivain distingué, a donné une preuve de son mpartialité. Seulement elle nous gâte un peu le mérite de sa générosité en entourant la publication de ces lettres de « tontes les réserves possibles quant à leur contenu ». Qu'estce que la direction du Ménestrel peut objecter à l'admiration de M.Julien Tiersot, qui a vu et entendu? N'est-ce pas avouer naïvement qu'elle juge de parti pris et qu'elle condamneà l'aveugle l'œuvre de Wagner, sans la connaître, saus avoir subi la révélation dont parle M. Tiersot?

Là, cher confrère, avouez que la petite note au bas de la page 320 n'est pas très heureuse et encore moins habile.

Les journaux judiciaires de Paris mentionnent un jugement de la 1re chambre du tribunal civil de la Seine qui a converti en divorce la séparation de corps prononcée, par jugement du 8 août 1882,au profit de M. Raoul Madier de Montjau, second chef d'orchestre de l'Opéra, contre Mª Emilie Fourche, dite Fursch-Madier, son épouse, artiste lyrique à New-York. Δ

Les journaux auglais annoncent que M. Saint-Saëns, qui, paraît-il, ne borne pas son ambition à l'Opéra et à l'Opéra-Comique de Paris, écrit en ce moment, outre les ouvrages promis par lui à ces deux théâtres, un opéra spécialement destiné à la troupe anglaise de M. Carl Rosa.

MM. Ernest Blum, Raoul Toché et Gastou Serpette ont lu ieudi aux artistes des Nouveautés, de Paris, Adam et Eve, leur grande opérette en quatre actes dont un prologue, qui sera la première pièce nouvelle jouée cette saison au théâtre de M. Brasseur.

Les études vont immédiatement commencer.

Les directions des théâtres de Rouen et de Naucy viennent de faire paraître le tableau de leurs troupes.

Voici les principaux artistes de la troupe de M. Lafon (Rouen), où nous voyons quelques noms qui ne sont pas inconnus à nos lecteurs :

MM. Minvielle, fort ténor; Mauras, 1er ténor d'opéracomique; Fioratti, 2e ténor léger; Noté, baryton de grand opéra; Henri Barbe, baryton d'opéra-comique; Mmes Schweyer, forte chanteuse falcon; Emilie Ambre, chanteuse légère d'opéra-comique; Warnots, 2º dugazon, première au besoiu; Isaye de Tontor, 3º dugazon; Doobleare, duègne; MM. Warnots, 1er chef d'orchestre; Isaye de Tontor, 2e chef d'orchestre; Doobleare, 3º chef d'orchestre, 1er violon solo au besoin; Lignel, régisseur général; Vanara, maître de ballet, 1er danseur : Miles Piron, 1re danseuse étoile ; Carabelli, 1re danseuse noble.

La saison doit s'ouvrir le 1er octobre.

A Nancy, nous retrouvons également quelques noms connus et appréciés:

MM. Goffoël (venant d'Angers), premier ténor léger; -Caunes (venant du Théâtre royal de La Haye), deuxième ténor, premier au besoin : - Montfort, baryton en tous genres; - Lissoty, première basse; - Marchot, deuxième basse, première au besoin ; - Fleutet, deuxième baryton ; -Vachet, troisième basse; - Roussel, premier trial; - Silvy. laruette; Génot, deuxième trial; - Vincent, troisième ténor: - Malleville, grime : - Guillaume, troisième ténor : - Savory et Baltus, coryphées.

Mme Dinah Duquesne (Rouen), première chanteuse légère en tous genres ; - Mile Plantin (Toulouse), première dugazon (Galli-Marié); - Mme Leclair (Toulouse), deuxième chauteuse ; Mme Ouvier, première duègne ; - Mile Berthier, deuxième dugazon; - Mue Marthe, deuxième dugazon; Mue Véron.

deuxième duègne.

M. Kniese, directeur de l'orchestre d'Aix-la-Chapelle, a donné sa démission, qui a été acceptée. Il terminera cependant son engagement de trois ans, pour se retirer le 1er avril 1887. Son successeur est déjà désigné par la municipalité, sur la proposition du comité des fêtes musicales. C'est M.Eberhard Szwickerath, directeur d'un Gesangverein qu'il a fondé à Cologne. Le capclimeister d'Aix-la-Chapelle collaborant aux études du festival rhénan, cette nomination méritait d'être signalée.

La situation précaire de l'Opéra de Munich oblige l'intendance à réduire considérablement les appointements de tous les artistes de la maison, et même à se passer du service des trois principaux chefs d'emploi.

Cette nouvelle a mis en joie toute la clique des adversaires de Wagner. " Voyez, se sont-ils écriés en chœur, voyez le temple de la muse wagnérienne qui est obligé de renoncer à Wagner, parce qu'il ne fait plus d'argent! " Cette ineptie ne pouvait manquer de leur venir tout naturellement à l'esprit. Malheureusement pour eux, si le théâtre de Munich fait de mauvaises affaires, la faute n'en est pas à Wagner, elle est tout entière dans le répertoire suranné du théâtre, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le tableau ci-dessous des représentations en 1885. Ont été joués :

Le Postitlon, d'Adam, 2 fois ; le Bat masqué, d'Auber, 2 fois ; Fidelio, 3 fois; la Norma, 1 fois; Carmen, 5 fois; la Dame blanche, 2 fois; la Croix d'or, de Brull, 1 fois; le Barbier de Bagdad, de Cornelius, 5 fois; Médecin et Apothicaire, de Dittersdorf, 1 fois; la Favorite, 1 fois; Stradella, de Flotow, 3 fois; l'Armide, de Gluck, 1 fois ; la Sauvage apprivoisée, de Gœtz. 5 fois; la Juive, 1 fois; le Guitarero, d'Halévy, 1 fois; Une nuit devant Grenade, de Kreutzer, 4 fois; Czar et Charpentier, de Lortzing, 2 fois; Ondine, du même, 3 fois; l'Armurier, 3 fois; les Dragons de Villars, 4 fois; Hans Heiling, de Marschner 2 fois; Robert le Diable, 3 fois ; les Huguenots, 4 fois ; l'Enlèvement au sérail, de Mozart, 1 fois ; les Noces de Figaro, 3 fois ; Don Juan, 4 fois ; la Flûte enchantée, 3 fois ; le Trompette de Sackingen, de Nessler, 19 fois; les Joyeuses Commères, de Nicolaï, 1 fois; Mélusine, du comte de Perfall, 2 fois; Manfred, de Reinecke, 2 fois; Faule Hans, de Ritter, 4 fois; le Barbier de Sevilte, 1 fois; Guittaume Tett, 1 fois; Mignon, 2 fois; le Trouvère, 1 fois; le Bal masque, de Verdi, 2 fois; Rigoletto, 1 fois; Aïda, 4 fois; Sylvana, de Weber, 4 fois; Euryanthe, 3 fois.

Et voici le chiffre exact des représentations wagnériennes: Rienzi, 1; 10 Vaisseau fantôme, 4; Tannhäuser, 4; Lohengrin, 6; Tristan et Yseult, 2; les Maîtres Chanteurs, 2; Rheingold, 2; Walkyrie, 4; Siegfried, 3; Gætterdæmmerung, 3. Soit en tout 31 représentations wagnériennes sur un chiffre global de 151 soirées pour toute l'année.

Il suffira de parcourir cette liste pour se convaincre que ce qui ruine le théâtre de Munich, ce sont ces innombrables reprises de pièces qu'on ne joue qu'une ou deux fois et qui disparaissent du répertoire le lendemain, parce qu'elles sont impuissantes à attirer le public.

Le testament de Franz Liszt a été ouvert, à Weimar, en présence des autorités compétentes, dans les derniers jours d'août.

Ce testament est daté de 1861.

Liszt laisse tont ce qu'il possède en argent, y compris ses dépôts à la banque Rothschild de Paris, à sa fille, M<sup>mo</sup> Cosima, veuve de Wagner, et à son petit-fils, le fils de M<sup>mo</sup> Emile Ollivier

Quant à toute sa musique, à ses lettres, à ses meubles et effets, il les lègue à la princesse Wittgenstein, son exécutrice testamentaire. Parmi ces meubles, il faut citer le clavier de Mozart et le piano de Beethoven, lesquels feront sans donte partie du Lissteum que le grand-duc de Saxe-Weimar veut fonder à Weimar et en vue duquel il a adressé récemment un appel aux artistes réunis à Bayreuth.

Parmi les œuvres laissées par Liszt, il faut citer son oratorio Saint Stanislas. On avait dit d'abord que l'œuvre était complètement terminée; mais, d'après de nouveaux renseignements, cette nouvelle est inexacte. Quelques parties seulement de l'ouvrage sont achevées. Il en est de même de la grande Méthode de piano à laquelle Liszt a travaillé en ces dernières années et dont il a été plus d'une fois question. Cet ouvrage était presque terminé; Liszt n'a pas en le temps de l'achever entièrement, mais, dès l'année dernière, il avait donné à son biographe, Mie L. Ramann, des indications précises sur ce qu'il avait l'intention de faire, de sorte qu'avec les éléments dont on dispose, la méthode pourra être complétée. On assure qu'elle ne tardera pas à paraître. Ce sera assurément une œuvre qui fera sensation.

La ville natale de Liszt, Oedenburg, en Hongrie, entend élever un monnment à sa mémoire. Un comité s'est constitué à cet effet, sous la présidence du prince Paul Esterhazy et la triple vice-présidence du bourgmestre M. Finck, du chambellan Alexandre Jekelfalussy et de M. Edouard Simon. Déjà plusieurs souscriptions ont été recueillies.

0

Le prince Guillaume de Prusse, petit-fils de l'Empereur, qui a assisté aux deux dernières représentations de Parsifal et de Tristan, à Bayreuth, aurait déclaré dans un entretien avec la veuve de Richard Wagner, que Bayreuth devait devenir l'Olympie allemande et que ce serait une honte pour l'empire si de gaîté de cœur on laissait tomber l'institution des festivals wagnériens.

Annonçons à ce propos qu'en dépit du désir de M<sup>me</sup> Wagner, désir partagé, ainsi que nous l'avions constaté, par tous les intcrprètes, il a été définitivement décidé qu'il n'y aurait pas de représentations l'année prochaine.

La prochaine série est fixée à l'année 1888.

◈

Les études d'Otello, le nouvel opéra de Verdi, viennent de commencer à la Scala de Milan. L'ouvrage passera probablement à la fin de décembre ou dans les premiers jours de janvier.

ø

Les festivals sont plus en vogue que jamais en Angleterre. Avant-hier, mardi, a commencé à Glocester, le 163° festival triennal de cette ville, mieux conru sous le nom de festival des trois chours et qui dure huit jours. Le programme est cette fois très fourni en œuvres nouvelles, principalement de compositeurs anglais. Il y figure notamment un oratorio, le Bon pasteur, de Rockstro, une cantate, Andromède, de C. H. Lloyd, Mors et Vita de Gounod, l'Elie de Mendelssohn, le Messie de Hændel, etc., etc.

Du 13 au 16 octobre aura lieu le festival annuel de Leeds, dont le programme porte l'Israël en Egypte de Händel, la messe en si mineur de Bach, la Nuit de Wolpurgis de Mendelssohn, la Légende dorée de Sullivan; le Paulus et l'Elie de Mondelssohn, enfin une cantate nouvelle, l'Histoire de Sayid de Mackenzie.

#### 

#### VARIÉTÉS

#### LA MARSEILLAISE

Bien des écrivains, et des plus illustres, Lamartine, Michelet, Louis Blanc, ont écrit de brillantes pages à propos du chant national français. On ne connaît guère l'opinion qu'en a exprimée le grand penseur Proudhon, qui, lui, tenait de plus près au peuple; la voici telle qu'il l'a formulée:

"La Marseillaise n'est qu'une amplification de rhétorique, pareille à une harangue de Vergniaud ou de Robespierre. L'intention en était bonne; l'enthousiasme et la colère y bonillonnent; elle fit bien son service; mais c'est tout ce que la critique peut dire à son avantage. Le style est factice, emphatique et vide, un lieu commun du commencement à la fin. L'auteur n'a trouvé ni pensées ni expressions originales, et l'on peut douter aujourd'hui, en relisant cette pièce, si le peuple qui l'adopta pour hymne national, et qui la chantait en marchant à l'ennemi, avait réellement conscience de luimème, s'il était mûr pour la liberté. A cet égard, je n'hésite point à dire que le Chand des travailleurs de 1848, de Pierre Dupont, me paraît d'une inspiration plus vraie, plus réelle, d'un idéalisme, par conséquent, plus profond que la Marseil-laise. »

#### GŒTHE ET MENDELSSOHN.

En 1829, Mendelssohn entrait dans sa vingt et unième année; son père, homme aussi distingué par l'intelligence que par le œur, résolut de lui faire faire un voyage " qui marquât, pour ainsi dire, l'époque où le jeune homme prenaît sa robe virile , Mendelssohn partit donc, muni de lettres de recommandation pour toutes les contrées de l'Europe, riche d'argent et d'espérances. Il se rendit d'abord à Londres dans le mois d'avril et y fit entendre sa première symphonie (ut mineur, op. 11).

Le monde aristocratique accueillit Mendelssohn avec une grande affabilité. Son extérieur agréable, son esprit cultivé, sa position indépendante, tout se réunissait pour lui assurer les plus brillants succès. Mendelssohn conserva toujours de l'Angleterre et de la vie anglaise le meilleur souvenir. Il jouit dans ce pays d'une grande renommée; avec Hændel, c'est le compositeur le plus populaire. En quittant l'Angleterre, Mendelssohn visita l'Ecose. Il rapporta de ce beau pays des souvenirs poétiques dont on trouve l'empreinte dans sa belle ouverture des Hébrides et dans une de ses symphonies qu'il voulat intituler symphonie écossaise.

Mais là n'était pas le terme de ses voyages. Comme tous les hommes de race germanique, il se sentait attiré vers les contrées heureuses où fleurissent les citronniers. L'Italie l'appelait; avant de franchir les Alpes, il alla prendre congé d'un homme qui, lui aussi, avait été attiré par l'Italie, qui l'avait visitée, qui en avait rapporté de splendides chefsdreuxes.

Mendelssohn refit le pèlerinage de Weimar. Ce fut le 24 mai 1830 qu'il revit Gotche. Le vieillard avait alors 81 ans ; son activité semblait redoubler à mesure que les années s'accumulaient sur sa tête. Il revisait ses écrits scientifiques et surveillait la traduction française de sa Métomorphose des

plantes. Il complétait Faust et travaillait à la seconde partie qui, on le sait, ne fut achevée qu'en 1831. Il écrivait la préface de la Vie de Schiller par Carlyle, et surtout se préoccupait de la grande querelle philosophique débattue à Paris entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur la question d'unité de composition du règne animal.

Mendelssohn, qui rapportait d'Angleterre les habitudes anglaises et un grand amour de ce pays, n'en fut que plus affectueusement reçu par le vieillard. Ottilie était attristée de l'état maladif de son mari : « Je la trouvai délicate, dit Mendelssohn, et se plaignant de temps en temps. Elle s'est montrée à mon égard aussi bonne, aussi aimable que toujours. Ulrique (sa fille) est maintenant plus gracieuse, plus attrayante que jamais. Les deux petits garçons, Walter et Wolf, sont vifs, agissants et enjoués. Rien n'est plus amusant que de les entendre parler du Faust de grand-papa. Quant a Gœthe, je ne trouvai, physiquement, rien de changé en lui. Je dînai chaque jour à sa table. Il me fallait lui parler de l'Ecesse, d'Hengstenberg, le théologien, de Spontini et de l'esthétique de Hégel. Je lui jouai du Bach, du Haydn, du Mozart. » Une lettre datée du 25 mai 1830 est particulièrement intéressante. Félix écrit de Weimar à sa sœur Fanny pour lui annoncer le prochain envoi d'une symphonie; il lui donne des détails sur Gœthe. Ce n'est plus le génie plein de spontanéité d'autrefois : les goûts scientifiques le dominent, il aime à se rendre raison de toutes choses.Quand il demande à Mendelssohn de lui jouer de la musique, il faut que celui-ci lui fasse une sorte de cours, interprétant, par ordre chronologique, des morceaux des différents maîtres et lui expliquant comment ils ont fait progresser leur art.

Gœthe ne voulait pas mordre à Beethoven, dit Mendelssohn, et cela se conçoit. Beethoven fut, en musique, une personnalité aussi immense que Gœthe dans le domaine de la littérature. Beethoven, tont en admirant le profond génie de Gœthe, n'avait pas voulu courber son front sous le joug universel; il avait!résisté. Gœthe l'avait compris, et tout en admirant lui-même le génie du musicien, il lui en voulait un peu de s'être posé comme son égal dans l'entrevue qu'ils eurent à Vienne. « Je me mis un jour à lui jouer la symphonie en ut mineur qui lui fit une impression tout à fait étrange. Il se tenait assis dans un coin, sombre comme un Jupiter tonnant et ses yeux lançaient des éclairs. Il commença par dire: Mais cela ne produit que de l'étonnement et ne m'émeut pas du tout. C'est grandiose. » Il murmura encore quelques mots entre ses dents ; puis après une longue pause,il reprit : « C'est très grand et tout à fait étourdissant: on dirait que la maison va crouler... Mais que serait-ce donc si tous les hommes ensemble se mettaient à jouer cela? »

Mendelssohn pritcongé de Gæthe au boutde quelques jonrs. Le grand homme lui demanda son portrait et lui remit en échange un feuillet de son manuscrit de Faust, au bas duquel il avait écrit :

« A mon jeune et cher ami F. M. B., te puissant et doux maître du piano, souvenir amical des agréables jours de mai 1830. J. W. Gæthe, »

#### Ø

#### EPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 10 soptembre 1793, à Paris (théâtro Feydeau), Roméo et Juliette, 3 actes, de Steibelt... "C'est une partition, cela existe, dit Hector Berlioz, il y a là du style, du sentiment, de l'invertion, des nouveautés d'harmonie et d'instrumentation même fort remarquables, et qui durent paraître à cette époque de véritables hardiesses. Il y a là une ouverture bien dessinée, pleine d'accents pathétiques et énergiques, savamment traitée, un très bel air précédé d'un beau récitatif:

Du calme de la nuit tout ressent les doux charmes,

dont l'andante est d'un tour mélodique expressif et distingué, et que l'auteur a eu l'incroyable audace de finir sur la troisième note du ton sans rabacher la cadence finale, ainsi que la plupart de ses contemporains. Il faut signaler encore un air avec chœur du vieux Capulet, plein de mouvement et d'un caractère farouche, la marche funèbre et l'air de Juliotte quand elle va boire le narcotique. C'est dramatique, c'est même fort émouvant.

L'œuvre de Steibelt fut connue des Bruxellois dès l'année 1799, le 17 mars, et elle fut reprise le 5 avril 1805, en l'honneur du compositeur qui, le même soir, se faisait entendre sur le piano. A ce sujet, Campenhout, alors ténor au théâtre de la Monnale, aimait à rappeler le compliment que lui retourna Steibelt: "Ce n'est pas moi, lui avait-il répondu, qui a été merveilleux, mais bien vous, Monsieur, en chantant mon Roméo. "(Voir nos Ephémérides Guide mus., 1" juillet et 26 août 1886.)

- Le 11 septembre 1821, à Ath, naissance de Théodore

Bien plus critique d'art que compositeur, — il est auteur de mélodies et d'une opérette pour moitié, —Théodore Jouret s'est fait un nom des plus respectés dans la presse musicale. Un savoir réel exempt de toute prétention, un jugement sain et impartial, un style élégant et toujours aimable, voilà les qualités maîtresses du sympathique confrère que le Guide musical a eu l'honneur d'avoir pour collaborateur.

- Le 12 septembre 1879, à Paris, décès de Gustave-Hippolyte Roger, à l'âge de 64 ans. Il était ué à la Chapelle-Saint-Denis, le 17 décembre 1815. Lui aussi, tout comme son camarade Duprez, il a écrit des mémoires qui ont été réunis en un volume sous le titre de : Mémoires qui ont été réunis en un volume sous le titre de : Mémoires q'un ténor. " Ce qu'il y a de désolant, quand on lit ces souvenirs de chanteurs célèbres, dit Ad. Jullien, c'est de voir à quel point ces hommes dont les compositeurs ent absolument besoin pour traduire leur pensée, ont peu la prescience des grandes choses, combien le succès immédiat leur suffit, comme ils s'accommodent volontiers des musiciens les plus médiceres qui flattent leurs exigences et comme ils se soucient peu des compositeurs de génie ou simplement de talent qu'ils pourraient soutenir, comme ils les méconnaissent absolument.
- "Duprez et Roger rencontrèrent sur leur chemin un homme de génie, un compositeur méconnu, nommé Berlioz, et ils le méconnurent pareillement. Pourtant il faut distinguer. Roger eut l'honneur de chanter le premier le ténor de la Damnation de Faust en 1846. Il le fit avec conscience et par amitié pour Berlioz; mais il ne comprenait pas grand'chose à cette œuvre admirable et, sur la fin de sa vie, il avouait humblement n'avoir été saisi par cette puissante création que lorsqu'il l'eut entendu chanter au concert du Châtelet. Il avait au moins le mérite de confesser son erreur; il reconnaissait même, à ce propos, qu'un chanteur a bien de la peine à conserver son courage et son aplomb lorsqu'il sent le public rebelle. Il s'agit tout simplement d'avoir la foi et Roger, malgré ses bonnes relations avec le critique, éprouvait une défiance invincible de Berlioz compositeur ; il s'en fallait de tout qu'il eut la foi. "
- Le 13 septembre 1819, à Leipzig, naissance de Clara-Joséphine Wieck, veuve de Robert Schumann. — Son mariage avait en lieu au village de Schönfeld près Leipzig, le 12 septembre 1840; c'était précisément la veille du jour où la jeune fiancée allait accomplir sa 21° année. La mort de Schumann étant du 29 juillet 1856, l'union des deux époux a donc duré seize ans.
- " Grâce à elle, on peut dire que l'influence du compositeur et du réformateur s'est perpétuée sans interruption. Jeune fille, Clara Wicek, avait déterminé la vocation de Schumann; devenue sa femme, elle a exalté son œuvre et l'a fait en quelque sorte survivre à lui-même. " (A. MARMONTEL, Symphonistes et virtuoses.)

On trouvera des renseignements intéressants sur cette grande artiste dans l'opuscule intitulé: Notices biographiques de Frédéric Wieck et de ses deux filles, avec des lettres inédites de Hans de Bulow, Czerny, Robert Schumann, Carl Maria von Weber, par A. von Meichsner, Leipzig,

Mutthes, 1875, in-32.

- Le 14 septembre 1863, à Gand, à l'occasion de l'inauguration de la statue du grand tribun gantois, Jakob van Artevelde, cantate pour voix mixtes et orchestre, de Gevaert. Texte flamand de Destanberg, traduit ensuite en français, en allemand, en espagnol. L'œuvre de Gevaert n'eut pas un succès moindre à Bruxelles qu'à Gand, quand elle y fut exécutée au Temple des Augustins, le 4 octobre suivant. " Œuvre d'inspiration, tour à tour sérieuse, large, gracieuse, tendre et grandiose, elle est toujours vraie, naturelle et appropriée au sujet. " (Guide mus., 8 octobre.)

 Le 15 septembre 1879, à Vienne, l'Opéra impérial reprend avec un grand succès der Ring des Niebelungen de Richard Wagner; la première était du 26 mai de la même année. La série de la tétralogie commencée par Das Rheingold fut continuée par Die Walküre (16 septembre), par Siegfried (le 17) et par Gætterdämmerung (le 19).

#### **◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇**

#### Nécrologie.

Sont décédes :

المحدل

A Tilff, près de Liége, le 14 août, Jules Duguet, né à Liége, en 1828, maître de chapelle à la cathédrale et professeur d'orgue au Conservatoire de Liége. (Notice, Artistes mus. belges, d'E. Gregoir, 2me édit. p. 152.)

- A Bruxelles, le 31 août, Charles-Henri-Emile Hofman, né à Saint-Josse-ten-Noode, le 2 décembre 1848, chef d'orches-

tre du théatre royal du Parc.

-A Nuremberg, le 13 août, Carl-Eusebius Erdmannsdörfer, né à Wöhrd près Nuremberg, le 14 septembre 1810, violoniste et chef d'orchestre. Son fils Max, qui dirige les concerts philharmoniques à Leipzig, a composé des morceaux pour le chant et le piano. (Voir Lexicon der Tonkunst de Tonger,

- A Gera, le 6 août, à l'âge de 67 ans, Robert Graner, chef d'orchestre de la chapelle de la cour, depuis vingt-cinq ans.

A Milan, à l'âge de 70 ans, M<sup>me</sup> Antonietta Foroni-Conti,

— A Nice, à l'âge de 23 ans, M<sup>ue</sup> Sophie Dorian, première chanteuse légère engagée au théâtre de Bordeaux pour la

présente campagne.

 A Paris, M<sup>me</sup> Soubiran, née Aurore Garat, fille du fameux cbanteur Pierre-Jean Garat, si renommé à l'époque de la Révolution, et petite-nièce de Dominique-Joseph Garat, qui fut ministre sous la Convention et qui laissa des Mémoires si intéressants. Mme Garat-Soubiran était âgée de 84 ans.

#### VIENT DE PARAITRE

#### chez Ed. BOTE et G. BOCK, à Berlin PADEREWSKY, Ignace J.

### COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL

Op. 4. Elégie, 1 M.

Op. 5. Danses polonaises. 3 M.

Op. 6. Introduction et Toccata. 2 M.

Op. 8. Chants du voyageur. Joué par M<sup>mo</sup> Essipoff. 3 M.

Op. 9. Danses polonaises (Suite). Cah. 1, 2. à 2 M.

Op. 10. Album de mai. Scénes romantiques. Complet. 3 M.

Sép.: N° 1. Au soir. 80 Pf. N° 2. Chant d'amour. 80 Pf.

Nº 3. Scherzino. 1 M. Nº 4. Barcarolle. 1. M.

N° 5. Caprice-Valse, 1 M. 50 Pf.

#### VIENT DE PARAITRE

J. Hollman. Deuxième Concerto pour violoncelle avec accompag. d'orchestre, réduction pour violoncelle et piano . fr. 6 00

Chanson d'amour (Love Song), mélodie avec accomp. de violoncelle ou violon et piano . . 2 00

La même, transcription pour violonc. 1 35 et piano par l'auteur . . . . . . . . .

Bruxelles, SCHOTT Frères.

#### VIENT DE PARAITRE

chez BREITKOPF & HÄRTEL,41, Montagne de la Cour WAGNER

## TRISTAN ET YSEULT

VERSION FRANÇAISE DE M. VICTOR WILDER

Partition pour chant et piano . . . . fr. 20 — 

### BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique

Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

### EXTRAIT DES NOUVEAU AOUT 1886.

Bach, John-Seb, Cantate, Notre Dieu est un rempart, Partition d'orchestre. . . Fr. 14 -Orgue seul . . . . .

Dupont, Aug., et Sandré, Gust. ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. XV. Haydn, 3 Sonates . . . . Fr. 5 -Liszt, Franz. Tannhæuser, transcription, arrang. pour 2 pianos à 8 mains. . . . " 6 60 Palestrina. Œnvres, vol. XVIII (messes 18 75

9° livre) . . . . . . . . . . . . . " Wagner. Tristan et Yseult. Partit. chant et piano. Version française de Victor 20 -

Livret .

## 4. MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS

1 50

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

#### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Imp. Th. Lombaerts, rue Montagne des Aveugles, 7.

## MUSICALES DE Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour. LE NUMÉRO La petite ligne. 0.50 Beleique, un an . . . . . . . . . Fr. 10 00 25 1 00 12 00 La grande ligne FRANCE, un an . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. , 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . BRUXELLES: SCHOTT frères, 32, Montagne de la Cour; — Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32 LONDRES: SCHOTT & C'o, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— Six lettres inédites de Richard Wagner, III, par Camille Benoît. — Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaie, Lucien Solvay. Anvers, Gand, Ostendo, Verviers.— Etranger: Lettre de Paris: A. Pougin. — Petites nouvelles. — Correspendance. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Mecrologie.

#### 

## SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER

(Suite.)

III

a correspondance entre les deux amis ne s'en tint pas là. Une nouvelle lettre de Zurich, datée du 26 octobre 1849, nous apprend que l'ami Uhlig a proposé la réduction pour piano du Lohengrin. Joie de Wagner, très touché de cette offre, qu'il appelle un miracle (1).

" Je vous en prie sérieusement, répond-il, pour l'amour de personne, pas même pour l'amour de moi, ne vous exposez à des fatigues aussi inouïes,... car ce sont là de vrais tours de force, qui se vengent cruellement sur la santé. En ce moment même, j'ai les meilleures raisons pour vous affirmer la chose: depuis deux semaines, c'est-à-dire depuis que j'ai la tranquillité dans mon intérieur, une fureur m'a pris pour un nouveau travail littéraire, l'Œuvre d'art de l'avenir, si bien qu'aujourd'hui je ne m'accorde pas le temps de vous écrire régulièrement, à vous ou à mes autres amis de Dresde, malgré l'abondance des matières. Déjà, après la réception de votre dernière lettre, je voulais ne plus vous répondre avant d'avoir entièrement achevé mon nouveau travail, que je vous aurais alors envoyé; mais une note (2) que je dois vous faire parvenir m'oblige à ces lignes, que je ne donne pas comme une lettre-je vous en dois toujours une,-mais comme une simple note. "

Plus loin, Wagner se plaint de la poste ; il présume que des lettres à lui adressées se sont perdues, il recommande à ses amis de lui écrire à l'avenir, non à son adresse, mais à celle de sa belle-sœur, Mi<sup>16</sup> Nathalie Planer, qui demeurait tout près de lui, à Hottingen, près Zurich. Zeltweg, derrière les maisons Escher, n° 182, au rez-de-chaussée.

" J'espère, dit-il, que ce nom n'éveillera pas les soupçons de la police, bien que nous-mêmes nous n'ayons à redouter, de la violation du secret épistolaire, que des retards et de l'incertitude, mais nullement la découverte de Dieu sait quelle mystérieuse trahison. "

On vous croit, Wagner, et sans peine; vraiment, vous aviez alors bien autre chose à faire qu'à conspirer.

"Mon travail est passablement fatigant, continuetil, étant donné qu'il m'oblige à sortir de mon fonds dans cet ordre d'idées; mais il était devenu nécessaire après l'intérêt éveillé tout d'abord par ma brochure (1). Cette brochure, en effet, n'en laisse pas moins fort à faire encore, même à quelqu'un comme vous, par exemple; car je n'ai pu y esquisser qu'à très grands traits le vaste thème que je m'y étais pronosé.

", Le nouvel opuscule, que j'espère pouvoir expédier d'ici vers la fin de novembre, il faut absolument que Wiegand me l'édite; il sera sans doute trois fois aussi gros au moins que la première brochure; j'ai le ferme espoir que l'intérêt provoqué par lui ne sera pas un intérêt éphémère et sans lendemain, mais un intérêt durable, un intérêt fécond et fécondant. "

Puis, ce sont les préoccupations matérielles qui reviennent, les piqures de moucherons qui recommencent. "Comment pourrais-je bien m'y prendre pour que Wiegand me compte, en retour, des honoraires réguliers?…,"

Et la délivrance n'est pas complète, son génie d'artiste créateur l'obsède. " J'ai le sang à la téte d'avoir à faire ces expositions purement théori-

Mirakel. Le premier séjour à Paris laissa toujours son empreinte dans le vocabulaire du maitre.

<sup>(2)</sup> Il s'agit, dans cette note, d'une affaire commerciale entre Wagner et le libraire Wiegand, de Leipzig.

<sup>(</sup>l) Toujours l'Art et la Révolution, évidemment, qui contient en germe, et l'Œuvre d'art de l'avenir, et l'autre travail projeté, la Condition de l'artiste dans l'avenir (Die Kunstlerschaft der Zukunft).

ques (1)... Il m'est impossible de vous en écrire plus long aujourd'hui! Ne m'en veuillez pas pour cela!

"Dès que j'aurai terminé, je me remettrai à vous écrire de vraies lettres...,

La vraie lettre, la voici; elle est du mois suivant. novembre 1849:

## " Cher ami,

. Voici encore toute une commission. Ne m'en veuillez pas trop, dans le cas où elle vous causerait de la gêne. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de parcourir mon nouveau travail (2), avant qu'il parvienne aux honneurs de la publicité. Lisez-le donc, et communiquez-le à Heine ; je vous prie seulement de vous arranger de façon que nous perdions le moins de temps possible ; vous pourriez, par exemple, lire la première moitié, et la passer ensuite à Heine pendant que yous liriez la seconde. Je vous prie d'envoyer ensuite le manuscrit au jeune Ritter à Leipzig ; qu'il le lise rapidement et qu'il le remette après à Wiegand, avec la lettre.

" Cet écrit, comme vous le voyez, a pris d'assez grandes proportions. Si j'ai dù m'étendre sur certains détails, d'autre part, j'ai dû laisser de côté plus d'une considération,... mais seulement, je l'espère, celles qui n'étaient pas de première importance, Maintenant, la chose est entre vos mains : lisez et examinez de votre mieux. Pour les changements, je ne suis guère tenté d'en faire ; il faut laisser les choses aller leur train telles qu'elles sont, tout bonnement; avantages et côtés faibles se contrebalanceront presque toujours avec la plus parfaite exactitude. "

Comme on sent que l'auteur n'est qu'à moitié satisfait de sa tâche, et comme on devine son impatience d'exercer son activité dans un domaine moins abstrait et plus familier !...

" Etant donné que dans cet écrit je vous raconte à proprement parler toute mon histoire jusqu'à ce jour, je trouve à peu près inutile de vous en écrire encore long sur ce sujet aujourd'hui. Avant tout, j'avais besoin de vous remercier cordialement pour vos lettres, ce qui ne m'empêche pas de joindre aux remercîments mes regrets de ce que vous et votre bourse soyez victimes de ports excessifs, comme l'avant-dernière fois par exemple, soyez donc plus circonspect à l'avenir!

" Dans votre dernière lettre, je distingue en particulier les préoccupations que vous cause la nécessité de gagner des opinions favorables à mes travaux d'écrivain. Ne vous mettez donc pas tellement en peine pour cela !... Une seule chose m'importe... c'est qu'ils soient lus le plus possible, les avantages qui peuvent s'ajouter à cela ne me sont pas désagréables, mais il m'est fort indifférent que ces écrits soient déchirés à belles dents, car la chose, à vrai dire, est toute naturelle. Pour moi, pas de trève avec la canaillerie, mais une guerre sans merci. Et comme le plus gros de la canaillerie se trouve dans les situations publiques, et spécialement dans les professions d'artiste et de littérateur, je ne puis donc trouver des amis que dans les sphères tout à fait indépendantes de cette publicité tyranique. Ailleurs il n'y a pas à convaincre et à persuader, mais simplement à extirper; nous acquerrons la force d'accomplir cette œuvre avec le temps, si nous apprenons à nous reconnaître et à nous grouper comme les disciples d'une religion nouvelle, et si nous

L'accès d'indignation est beau, la profession de foi est franche; mais voici revenir, avec les scrupules et les repentirs, les vaines promesses qu'on se fait à soimême et les résolutions qu'on ne peut tenir.

- " Cet ouvrage aura été mon dernier travail d'écrivain ; à vrai dire, il faudrait v revenir encore sur bien des choses: car, à peu près constamment, je n'ai fait qu'esquisser les idées dans leurs contours les plus généraux... Mais si je devais m'occuper exclusivement de tout cela, ce serait simplement la preuve que je n'aurais pas touché juste : si tel est le cas, alors il n'y a plus rien à faire ; si, au contraire, j'ai été compris, si j'ai fait passer ma conviction chez d'autres, fussent-ils en petit nombre, ceux-là même doivent dès à présent (et ils le feront) accomplir en réalité toute cette tâche, qui ne peut être réservée à un seul, mais qui doit être l'œuvre de plusieurs. Vous étes de ceux sur qui je compte particulièrement (1).
- " Je n'ai rien reçu encore de Wiegand; je n'ai même pas encore reçu des exemplaires de mes brochures (2) ; pourtant, on m'assure à la librairie avoir reçu avis d'un envoi à moi
- " Il m'est arrivé une seule fois de feuilleter un exemplaire d'Art et Révolution qui ne m'appartenait pas, et je n'ai pas été long à y trouver de nombreuses fautes d'impression, à mon grand ennui. Dans mon nouveau manuscrit (conformément à notre usage pédantesque), j'ai écrit en gros caractères les substantifs proprement dits, afin d'éviter les erreurs, notamment dans la partie philosophique; je prie néanmoins Wiegand de vous envoyer les épreuves à corriger, s'il le juge à propos, bien sûr d'être garanti par votre probité consciencieuse contre les fautes d'impression.
- " Les nouvelles que vous m'apprenez m'intéressent toujours beaucoup; mais pour que vous vous ménagiez et que votre attention ne s'applique qu'à ce qui vous semble le plus important, sachez que nous recevons ici par les Journaux des nouvelles toujours assez exactes sur la situation politique de notre chère patrie. Il n'en est pas ainsi en ce qui concerne le mouvement artistique. Mais les journaux mêmes ne sont que fort rarement l'objet de mes lectures préméditées; la susdite situation me devient de plus en plus étrangère et indifférente (3). Il y a déjà beau temps que je dois recevoir la Gazette musicale, et la personne même qui me l'a promise fait encore traîner la chose à l'heure qu'il est. Je vais ces jours-ci éclaircir cette affaire.
- " Je ne suis plus en aussi bonnes dispositions que l'été dernier; l'automne et l'hiver ne sont pas de mes amis. A cela s'ajoutent encore les soucis de la vie...vous savez qu'on nomme ainsi les soucis d'argent (4). Je ne peux pas songer à en

(2) Les Nibelungen. Art et Révolution.

(4) " Le sérieux de la vie se fait sentir, c'est-à-dire que je ne sais plus bien de quoi je vais vivre, à proprement parler; voilà ce que c'est que le serieux de la vie, au jour d'aujourd'hui, et l'on ne comprend pas autre chose sous cette désignation. "(Lettre à Fischer, adressée à Dresde

même époque.)

nous fortifions en notre foi par une mutuelle affection. Tenons-nous-en à la jeunesse... laissons la vieille génération... il n'y a rien à en tirer. "

<sup>(1)</sup> Dane sa Communication à ses amis, dans sa Lettre à M. Frédéric Villot. Wagner a dit le malaise que lui causèrent toujours les explications doctrinales et les travaux esthétiques. On ne se le figure que trop, on le sent bien en le lisant. - Il faudrait rapprocher ces passages et d'autres pour une étude spéciale de l'écrivain.

<sup>(2)</sup> Il s'agit toujours de l'Œuvre d'art dans l'avenir, l'opuscule enfin terminé de Wagner, et qui figure parmi ses Mélanges publiés

<sup>(1)</sup> Rappelons que Th. Uhlig collaborait alors à la Nouvelle Gazette musicale (Neue Zeitschrift für Musik).

<sup>(3)</sup> Extraits de la correspondance avec Fischer a la même époque " Mon Dieu! que va-t-il advenir encore de cette chère Allemagne? Je n'en sais rien au monde, car, avant tout, je ne lis presque jamais plus de journaux. " — " Espérons! L'avenir est à celui qui garde le cœur au bon endroit; celui qui se décourage perd son lot et promène son cœur avec lui.... à savoir dans ses chausses. Pour peu que je porde courage, alors.... bonsoir le monde! Plutôt être mort que vivant!...

gagner, et tout espoir d'assistance s'est évanoui pour moi. En janvier, on jouera quelque chose de moi à Paris, aux concerts du Conservatoire (1); mais quand bien même je porterais sérieusement mes vues sur Paris il n'y a pas à songer. de longtemps encore, à y obtenir succès et recettes.

" Enfin, j'ai un grand, un profond désir de me replonger à la fin dans un travail artistique et de pouvoir m'y tenir; comment je pourrai satisfaire à ce désir dans les circonstances actuelles, je ne sais. Ainsi resté-je suspendu entre le ciel et l'enfer, et de temps en temps j'éprouve une grande joie à l'idée de me précipiter dans l'enfer, où au moins j'aurai chaud pendant l'hiver !...

... Je suis très seul!... Je vonlais écrire à Fürstenau, ou plutôt (selon son désir) à mes amis en art de la chapelle et du théâtre de Dresde. Je me réjouis de le faire...; mais je me réserve cela pour une autre fois, afin de le pouvoir mieux faire que je n'en suis capable aujourd'hui. Dites-leur au moins les meilleures choses de ma part, et annoncez-leur le projet que je fais pour eux.

Hähnel (2) n'est pas encore venu; j'aurais été heureux

de le voir, et je vous remercie pour l'avis.

Cher ami, je vous avais promis une lettre en règle ; acceptez cette fois à la place mon volumineux manuscrit, Ce que j'ai à dire de personnel est maigre, et quant aux considérations générales, je les ai déposées dans mon écrit. Pardessus le marché je suis harassé de ma besogne et d'une humeur quelque peu sombre ; que peut-il bien surgir de bon? Ne me rendez pas la monnaie de ma pièce et soyez assuré que je vous aime cordialement, que je suis vraiment heureux d'avoir vaincu votre réserve farouche et conquis votre

" Bonne santé, et comptez recevoir bientôt de ma part quelque chose de mieux que ce que je vous donne aujourd'hui.

### " Votre

## « RICHARD WAGNER, »

" Lisez donc ma lettre à Schirmer; elle est méchante et écrite de mauvaise grâce ; mais je voudrais avoir des témoins de son contenu et de son caractère. Non que Schirmer se soit mal conduit; mais il ne me comprend pas bien; il me l'a prouvé par sa réponse à ma première lettre, où il m'engage à me réconcilier avec l'état de chose régnant et à écrire un opéra pour la cérémonie de mariage du prince Albert. Cet homme a de bonnes intentions : mais il n'est pas impossible qu'avec ses bonnes intentions il ne me donne l'apparence de quelqu'un qui tient à l'amnistie ou à quelque chose d'approchant. Il ne me manquait plus que cela! Bien que j'aie écrit la lettre en question à bâtons rompus, elle est cependant parfaitement suffisante à vous donner la plus claire idée de mes sentiments en cette affaire et à vous montrer que pour tout au monde, Dieu le sait! je ne songe à une grâce pour moi.

"N.-B. — S'il était possible de fonder un journal... par exemple avec le titre : Pour l'art et la vie,... j'y fonrnirais des articles nombreux, et je contribuerais à une vaste propagande du principe nouveau. Il faudrait en reparler plus à fond une autre fois. "

CAMILLE BENOIT.

## Nouvelles Diverses



BRUXELLES ET PROVINCE

## THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Cette semaine a été, comme la précédente, une semaine de débuts. Tour à tour, la troupe d'opéra et la troupe d'opéra-comique ont défilé devant le public avec des chances diverses. Jusqu'à présent, la troupe d'opéra semble ne pas s'être remise encore de la secousse qui l'a ébranlée dès le commencement; la troupe d'opéracomique, qui n'a fait qu'entrer en scène pourtant, a trouvé du moins une réussite à peu près complète dans la reprise de Mireille, qui comptera à son actif, cette réussite ne dût-elle même être que passagère.

Mile Vuillaume et M. Engel ont, à eux seuls, suffi au succès de cette reprise; M. Engel par la façon tout à fait remarquable dont il a chanté, avec beaucoup d'art et de sentiment, le joli rôle de Vincent, - Mile Vuillaume par sa jeunesse, sa gentillesse, sa voix fraîche et toute la grâce de sa personne. Comme talent, il manque beaucoup de choses encore à cette insouciante Mireille pour être parfaite; la vocalisation, la virtuosité, l'émotion laissent à désirer, et ce n'est jamais comme chanteuse dramatique ni comme chanteuse à roulades que la jeune artiste brillera, cette année. Mais l'ensemble de ses movens, même insuffisants, a quelque chose de sympathique qui a plu tout de suite et qui, dans cette œuvre d'interprétation si aisée, tant elle va au cœur, a plaidé beaucoup pour elle. Dans les ouvrages de demi-caractère, là où il faut de l'animation, une mine éveillée et un sourire aimable, M<sup>lle</sup> Vuillaume sera charmante. Ce sera une ravissante Manon, qui vaudra mieux encore que la Mireille, insuffisamment poétique et d'une tendresse trop peu attentive, qu'elle nous a donnée.

Ni M. Giraud, le barvton nouveau, ni M. Isnardon, la basse chantante, n'ont eu l'occasion, dans Mireille, de montrer complètement ce qu'ils peuvent faire. M. Giraud a terriblement chevroté ses couplets d'Ourrias; M. Isnardon a bien joué la scène du père Ramon; on lui a trouvé seulement la voix rude, cuivrée, avec un semblant de félure. C'est l'impression qu'il a produite également dans le Chalet, quelques jours après. Le comédien est excellent, le chanteur est passable.

Deux ou trois personnages secondaires ont fait, eux aussi, leur apparition première : un gentil ténorino, M. Labaudière, une dugazon accorte, Mile Gayet, et une autre dugazon, fort timide, MIle Gandubert; tout ce petit monde-là a été accueilli avec bienveillance, et il paraît bien à sa place. C'est même grâce à lui qu'on a eu une très bonne interprétation d'ensemble de Maître Pathelin, avec MM.Renaud, Chappuis et Nerval, et MIIo Legault dans les rôles principaux.

Donc, voilà l'opéra-comique parti d'un bon pied. Le grand opera, lui, va toujours clopin-clopant.

<sup>(1)</sup> Il s'agissait de donner l'ouverture de Tannhouser.

<sup>(2)</sup> Machiniste en chef au Théatre royal,

L'indisposition de M. Massart, succédant à celle de M. Sylva, a mis la direction dans un très sérieux embarras. Celle-ci a dù reconnaître le danger qu'il y a à s'embarquer avec un seul ténor, surtout quand ce ténor est M. Sylva; et déjà elle en essaye et en tâte plusieurs, — M. de Longprez, M. Cossira, que sais-je? Puisse-t-il sortir quelqu'un de tous ces Gallois en perspective!

Mais voici M. Sylva rétabli; et aussitot le répertoire a pu se mettre en branle. Robert le Diable, ce n'est pas neuf; mais, bien chanté, cela passe encore, il me semble. M. Sylva a reçu un accueil triomphal, où les couronnes intempestives n'ont point fait défaut. Il n'a rien perdu de sa voix, toujours superbement taillée, dirait-on, en plein granit, ni de son grand style large et plein d'une majestueuse ampleur. Certains grincheux se plaignent de ses nombreuses transpositions: c'est chercher la petite bête; on ne peut pas défendre à M. Sylva de transposer: ce serait trop cruel...

Le reste, en ce Robert le Diable tant attendu, n'a pas été brillant. Peut-étre la température extraordinairement élevée qu'il faisait lund i soir était-lel pour quelque chose dans la mollesse des chœurs et dans la médiocrité des chefs d'emploi, le ténor excepté. C'est possible. Il nous faut bien constater pourtant ce qui est. M. Bourgeois, la basse, était indisposé; on l'a pourtant applaudi et il l'a mérité; si sa voix avait été dans son état normal, il eut fait un excellent Bertram. Il ne tient qu'à lui de le prouver la prochaine fois. Glissons sur Mile Thuringer, et disons un petit bonjour, en passant, à la nouvelle danseuse, plus piquante que noble, la signora Cleofe Lavezzari... Mon Dieu, quel drôle de nom!

J'allais oublier de vous parler de Mile Martini, la nouvelle. Alice, qui se produisait pour la première fois et dont on avait dit énormément de bien "devant que les chandelles ne fussent allumées ... Elle a été assez ordinaire, ni bonne ni mauvaise; le timbre de la voix est agréable, et il y a de l'intelligence dans le désir que la débutante a visiblement de bien faire. Mais quel déplorable chevrotement! Non, jamais trémolo ne frappa avec tant de persistance nos oreilles décontenancées par de si intempestives vibrations. De grâce, mademoiselle, qui donc vous a appris cela? Est-ce la peur ou déjà la fatigue?

Cependant, soyons généreux et attendons une seconde épreuve, nécessaire, du reste, à d'autres que M¹ª Martini. La semaine qui vient nous donnera probablement de quoi asseoir plus commodément notre jugement. L. S.

Nous avons annoncé, l'année dernière, que M.Emile Mathieu, l'auteur de *George Dandin*, du *Hoyoux* et de *Freyhir*, travaillait à un grand opéra en cinq actes, *Richilde*, tiré d'une légende et de l'histoire du x' siècle.

M. Emile Mathieu vient de mettre la dernière main à son œuvre, dont il a fait les paroles et la musique.

M. Emile Mathieu lira le 25 septembre son opéra aux directeurs de la Monnaie.

On annonce également une lecture d'un opéra de M. Benjamin Godard, les Guelfes dont on a entendu l'ouverture il y a deux ans aux concerts de l'Association de artistesmusiciens.

Plusieurs journaux ont annoncé que les Guelles passeraient en janvier. Pour le moment, rien n'est décidé à ce sujet, pas plus qu'au sujet de Hulda, l'opéra de César Franck, dont MM. Dupont et Lapissada ont entendu la lecture à Paris. Il n'y a d'absolument certaine comme nouveauté que la Walkyrie de Wagner, dont les rôles seront prochainement distribués.

0

Le Monde artiste de Paris, dans une correspondance de Hollande, assure que M. Desuiten, le directeur du théâtre de La Haye, a touché ces jours-ci la somme ronde de 22,500 fr. des directeurs de la Monnaie, pour le dédit stipulé dans l'engagement de M<sup>ne</sup> Vuillaume avec lui.

Α.

Le Ménestrel s'est aperçu que nous nous lamentions à propos de la quasi-déconflure de l'opéra de Munich. Il nous trouve naîf d'attribuer l'insuccès de l'exploitation du théâtre au petit nombre de représentations du répertoire wagnéfien.

Ce n'est pas du tout ce que nous avons dit, ô malicieux Mênestrel! Nous avons dit, au contraire, que la quasi-déconfiture dont il s'agit était due surtout aux d'opéras surannés qu'on reprenait pour ne les jouer qu'une ou deux fois, tels par exemple que la Favorite, la Juive, la Norma, le Guitarero, Rigoletto, Il Ballo et même Mignon, qui n'exercent plus aucun attrait sur le public. On a joué de Wagner 4 fois le Tannheuser, 6 fois Lohengrin, 4 fois la Walkyrie, 3 fois Siegfried; on a donné en tout 31 représentations d'œuvres de Wagner; ce chiffre nous paraît très respectable.

Les théâtres de Dresde, de Berlin et de Vienne souffrent d'alleurs du même mal que celui de Munich, et bien d'autres théâtres encore en Allemagne. Si les ouvrages de Waguer n'attiraient pas le public, comment expliquez-vous, 6 malin Mênestrel, que ces théâtres se hatent de compléter leur répertoire en y introduisant les ouvrages qu'en haine du wagnérisme ils avaient jusqu'ici dédaignés. Ne vous faites pas d'illusion, bon Mênestrel ! Le vieux répertoire est bien usé, bien fin. A qui la faute ? Oh 1— quant à cela, c'est absolument vrai, elle est tout entière à Wagner, dont le souffle puissant a seconé dans les coulisses les vieux donjons et les vieilles cathédrales en papier peint et toute la ferblanterie de l'opéra historique et à ballet. C'en est fait de ces vieux cartonnages. Mais il n'y a là pour nous aucun sujet de tristesses Le Graide ne se lamente pas, au contraire!

#### ANVERS

M. Voitus Van Hamme, le nouveau directeur de notre théâtre, vient de distribuer le tableau de la troupe avec laquelle il compte fournir la saison théâtrale. Celle-ci s'ouvrira le 3 octobre et sera close le 2 avril 1887.

Voici le tableau du personnel:

Voince tableat an Potentian and Tenors: MM. Vitaux, Delongprez, Emmanuel, Delersy, Péguillan et Max.—Barytons: MM. Couturier, Lebreton et Schauw.—Basses: MM. Talazac, Peloga Leouf, Cancelier, Derval, Longhy, Delville et Van Dyck.—Fortes chanteuses: M<sup>108</sup> Martinon, Mounier et Remy.—Chanteuses légères: M<sup>208</sup> Chevrier, Beretta, Sibilla, Précy, Ismaël, Lebreton, Galère.—Le premier chef d'orchestre est M. Delachaussée, le second M. Wolfcarrius. Les chœurs se composent de 22 dames et 22 hommes.

Maître de ballet : M. Caspari, 13 danseuses et 24 dames du

corps de ballet.

Les promesses que nous fait M. Voitus Van Hamme sont extrémement séduisantes. Tout d'abord, il nous annone Manon Lescaut, qui sera créé à Anvers par M<sup>me</sup> Vaillant-Couturier, et le Cid, dont M. Massenet viendra surveiller les répétitions et diriger la première; ensuite, il reprendra Lohengrin, dans lequel M<sup>me</sup> Albani viendra donner plusieurs représentations. Vous savez que le rôle d'Elsa est l'un des rôles préférés de la célèbre cantatrice. M. Voitus Van Hamme nous donnera enfin une œuvre inédite, Mazeppa, poème de M. Paul Milliet, musique de M. Munchheimer, directeur du

Conservatoire de Varsovie, lequel conduira les premières représentations.

Pour l'opérette nous aurons le Grand-Mogol et Joséphine vendue par ses sœurs, avec Mile Hélène Chevrier, de l'Opéra-Comique de Paris, dont vous vous rappelez sans doute le succès à l'Alcazar de Bruxelles dans les Deux Augures.

La troupe de M. Voitus Van Hamme a fait une excellente impression et l'on compte beaucoup sur la nouvelle direction pour relever notre théâtre, hélas! tombé bien bas dans ces dernières années.

Le tableau complet du personnel du Grand-Théâtre pour la campagne de 1886-1887 vient de paraître. Il complète les renseignements que je vous ai déjà envoyés.

ADMINISTRATION. MM. A. Voitus Van Hamme, directeuradministrateur; Ch. de Beer, régisseur général parlant au public : De Condé, régisseur de la scène : Bonvoisin, régisseur des chœurs; Ed. Chevalier, secrétaire, contrôleur en chef; Degerickx, buraliste.

Orchestre. MM. Barwolf, premier chef d'orchestre ; Ch. Alloo, second chef.

Grand opéra, traductions, opéra-comique, opérette, MM. Mezzit, fort premier téner et traductions ; Albert, téner demicaractère (doublure); Sentenac, ténor léger de grand-opéra et premier ténor d'opérette; Ch. De Beer, premier trial d'opéra et d'opéra-comique, ténor comique d'opérette : Van Ommeslaegh, troisième ténor en tous genres; Soun, premier baryton de grand-opéra et de traductions ; Ferrier, deuxième baryton d'opéra, d'opéra-comique et premier d'opérette; Plain, première basse de grand-opéra et de traductions; Cancelier, première basse de grand-opéra (doublure); Flouton, première basse d'opéra-comique et deuxième de grand-opéra; Liouf, deuxième basse en tons genres; Herbez, laruette et premier comique d'opérette; Van Damme, troisième basse en tous genres; Tristan, des deuxièmes laruettes d'opérette; Cheval père, basse choryphée. -- Miles Laville-Ferminet, forte chanteuse falcon ; Laure Mounier, contralto : Chevrier, galli-marié et première chanteuse de grande opérette (en représentation) ; Peirani, première chanteuse légère de grand-opéra et opéra-comique au besoin ; Boyer, id. ; Mme Andrée Dufau, première dugazon et desclauzas ; M<sup>11es</sup> Cheminade, première dugazon d'opéra et d'opérette; Auger, deuxième dugazon et première chanteuse d'opérette en tous genres; A. Pescheux, duègne et desclauzas; Rox Lecorneur, Hébert, Gignez, Vandamme, Dorville, Gillemot, Ferrier, Vande Rosi, choryphées d'opérette.

Ballet. M. Ruby, maître de ballet et danseur comique : Mmes Berthe Delas, première danseuse noble: Parrizi, première danseuse demi-caractère ; Rebecca, première danseuse travestie; Bellini. Leroy, Lacq, secondes danseuses; Ruby, Hébert, Vande Rosi, Cameron, Berthe Hoys, Gèvre, troisièmes danseuses ; Perrault, Lapucci, Mourgues, premières cheryphées; Carlier, Stockman, Legret, Fay, secondes cheryphées. — 6 dames du corps de ballet. 24 danseuses figurantes. 22 choristes dames. — 22 choristes hommes.

Une lettre que M. Van Hamme adresse aux abonnés et habitués nous apprend que Mme Albani et Mile Chevrier, de l'Opéra-Comique, se ferent entendre plusieurs fois à Gand-Outre les œuvres nouvelles que je vous ai annoncées -le Cid et les Templiers - on montera encore une œuvre inédite: Une Fête à Fontainebleau, opéra en 4 actes, paroles d'Armand Silvestre, musique d'Adolphe David. L'opérette nouvelle sera représentée par Serment d'amour et Joséphine vendue par ses sœurs.

A ce qu'on dit, la réouverture aura lieu le vendredi 1er octobre, avec la Juive.

Au Conservatoire, les cours reprendront le lundi 4 octobre.

#### OSTENDE

Favorisée par un temps superbe, la saison continue florissante et la foule des baigneurs est aussi compacte qu'aux premiers jours d'août. Aux attractions de la mer Ostende ajoute le charme d'un Kursaal remarquable, où l'on fait de benne et sérieuse musique. Chaque jour, les étrangers assistent à deux concerts, donnés l'un par le corps de musique du 3º de ligne, sous la direction de M. Ch. Simar fils, l'autre par l'orchestre symphonique dirigé par M. Périer. Les concerts symphoniques nous ont surtout intéressés. L'orchestre, composé d'éléments de toute première valeur, est magistralement conduit par M. Périer, un musicien compétent, érudit, qui sait communiquer à ses exécutants la foi qui l'anime et leur fait partager ses jouissances artistiques. Aussi, tous les artistes ont-ils voulu récompenser leur chef de ses efforts et lui donner une preuve publique de l'estime qu'ils portent à l'homme et de l'admiration qu'ils éprouvent pour leur chef. Samedi, après l'exécution d'une œuvre de M. Périer, un des membres de l'orchestre s'est levé et, se faisant l'interprète de ses camarades, a remis au vaillant directeur un bronze de toute beauté. Le public s'est chaleureusement associé à cette manifestation, et couronnes, bouquets, corbeilles, riches cadeaux d'arriver à l'orchestre. Nous joignons nos chaleureuses félicitations à toutes celles qu'a reçues M. Périer.

M. Wieniawski a passé parmi nous une partie de la saison et il a assisté et participé à deux concerts où figuraient sos compositions. Notons le concert d'adieu de Miles Louise et Jeanne Douste, si sympathiques au public du Kursaal, où l'on a entendu le concerto en sol mineur du maestro polonais. M<sup>116</sup> Louise Douste l'a joué avec une maestria accomplie.

Dans un autre concert, Mile Jane de Vigne, la charmante cantatrice gantoise, a chanté une page ravissante de Wieniawski: "Quand je suis près de toi, " qui a subjugué le public. A ce même concert s'est fait entendre Mile Merck, la fille de l'éminent professeur de cor au Conservatoire de Bruxelles et l'élève préférée de M.Wieniawski. Son jeu prouve que les excellents conseils de son professeur ent porté fruit, car soit qu'elle interprète seule, soit qu'elle joue à deux pianos, le mécanisme, le sentiment du rythme et de la mesure restent excellents.

Pour M. Wieniawski, ces deux concerts, en somme, ont été un véritable succès de compositeur et d'interprètes.

#### VERVIERS

Le concert annuel de la Société d'harmonie avait réuni, malgré la chaleur, un nombreux public. Cette fête musicale a obtenu tout le succès qu'elle méritait et solistes et orchestre ont rivalisé de talent. Nous avons eu le plaisir d'entendre pour la première fois M116 Balthasar Florence. Cette jeune artiste, dont la réputation est depuis longtemps établie, à su conquérir de suite toutes les sympathies par la sùreté de son jeu, la pureté du son, la justesse et le caractère essentiellement poétique qu'elle a su mettre dans l'interprétation de ses divers morceaux. Nous avons beaucoup admiré la virtuose et avons été vivement impressionné par le concerto de M. Balthasar Florence. Œuvre forte, colorée, elle fait ressortir tous les mérites de l'instrumentiste, tout en conservant son caractère propre, en poursuivant, dans chacune des parties qui la composent, une idée mûrement conçue et émise, développée avec une science parfaite. Nous félicitons la jeune violoniste et remercions chaleureusement M. Balthasar Florence de nous avoir fourni l'occasion d'apprécier son beau talent de compositeur.

La Danse guerrière de Moina, de M. S. Dupuis, si originale,

si pittoresque, a été très hien accueillie par le public. On aurait désiré entendre l'œuvre entière, tant ce fragment est

L'orchestre s'est distingué comme d'habitude et a supérieurement enlevé la magistrale ouverture des Francs Juges de Berlioz.

C.



### FRANCE

Paris, le 14 septembre 1886.

Nos théâtres ne font toujours que peloter en attendant partie; et franchement, à supposer qu'ils puissent faire autrement, on ne saurait beaucoup leur reprocher, par l'étrange et écrasante température dont nous jouissons en ce mois de septembre aux ardeurs peu communes, de ne point livrer au public des œuvres nouvelles sur lesquelles ils se croiraient en droit de pouvoir compter peu ou prou. Nos deux grandes scènes, l'Opéra et l'Opéra-Comique, continuent donc de dérouler tranquillement leur répertoire sous les yeux de spectateurs clair-semés et peu enthousiastes, tandis que nos théâtres d'opérette recommencent paisiblement la nouvelle saison avec les pièces qui ont terminé la saison dernière. Pour ma part. je n'oserais leur reprocher ce doux nonchaloir, car je vous assure qu'en ce moment les grandes allées du bois de Boulogne et les terrasses des cafés du boulevard offrent beaucoup plus d'attraits aux flâneurs et les attirent beaucoup plus que le spectacle le plus affriolant.

Toutefois, si le présent est morne, l'avenir paraît plein de promesses, et s'il fallait en croire les nouvelles qui circulent, la saison qui s'ouvre serait l'une des plus brillantes que nous ayons vues depuis longtemps. Parlons d'abord de l'Opéra, où l'on s'occupe en ce moment d'une reprise du Freischütz, avec une distribution entièrement nouvelle, dans laquelle figureront deux nouveaux artistes. Cette reprise servira de début à une jeune cantatrice étrangère, M<sup>11e</sup> Sarolta, qui se montrera dans le rôle d'Annette, et à M. Delmas, le héros des derniers concours du Conservatoire, qui chantera celui de Gaspard; ceux d'Agathe et de Max seront tenus par Mme Caron et M. Sellier. En même temps que celles du Freischütz, on pousse activement les répétitions des Deux Pigeons, le ballet de M. André Messager, qu'on espère voir prêt pour le 15 octobre. D'ici là, nous aurons eu la rentrée des frères de Reszké, qui nous rendront le Prophète, où M. Jean de Reszké jouera Jean de Leyde, et M<sup>llo</sup> Richard, Fidès. Et voici qu'on parle, pour un avenir plus éloigné, d'un Ruy Blas que M. Benjamin Godard écrirait sur un poème tiré du drame de Victor Hugo par MM. Détroyat et Armand Silvestre, avec l'autorisation de M. Lockroy, représentant des héritiers du poète.

De l'Opéra-Comique on annonce le retour de M., Carvalho, qui n'est jamais pressé. En son absence, on avait commencé à répèter le Pardon de Ploermet et la Sirène, dont les reprises seront prochaines; on parle aussi de la future apparition de Millo Simonet dans Mignon, tâche qui semble un peu bien lourde pour ses frêles épaules. On va maintenant, dès le retour de Millo Isaac et de M. Talazac, reprendre les études de l'Egmont de M. Salvayre. Quant au Benvenuto Cellini de Berlioz, il est bien certain, malgré ce qu'en disent les journaux, que la représentation n'en pourra pas coîncider avec l'inauguration du monument du maître, qui aura lieu le 17 octobre. Avec la façon dont on travaille à l'Opéra-Comique et le temps qu'on y perd, ce n'est pas dans un espace aussi court qu'on peut mettre sur pied une œuvre de cette importance. On assure enfin que la rentrée de M™o Caroline Salla aura lieu incessamment dans la Traviata, et que très prochainement lecture sera faite aux artistes de l'ouvrage nouveau dont M. Emmanuel Chabrier a écrit la musique: le Roi mulgré lui.

Du côté du Châtelet, il est aussi question de musique, et ce théâtre songe à mettre bientôt en scène Privoil, la grande opérette que M. Hervé a fait représenter il y a quelques mois à Londres. Souhaitons-lui plus de succès que son Fla-Fla n'en a obtenu aux Menus-Plaisirs, où trois soirées ont suffi à calmer l'enthousiasme de la foule.

ARTHUR POUGIN.

## Petites Nouvelles

Il est aujourd'hui tout à fait décidé que le théâtre de Bayreuth rouvrira ses portes en 1888 et qu'on y donnera Tristan Parsifal et les Maîtres Chanteurs, Au lendemain de la der'. nière représentation, le 21 août, une réunion a eu lieu à l'hôtel « Sonne », dans laquelle a été souscrite, séance tenante une somme de 20,000 marcs (25,000 francs), pour assurer la continuation des fêtes théâtrales. D'autre part, le comité de l'Association wagnérienne de Berlin a promis une somme de 50,000 marcs (62,500 francs), qu'elle versera en temps utile au comité de Bayreuth. On cite deux admirateurs français du maître qui se sont chacun engagés à une contribution de mille marcs pendant cinq ans. Dès à présent donc, au point de vue financier, l'affaire est absolument assurée. Les contributions des comités wagnériens de l'Allemagne et de l'étranger porterent certainement à plus de cent mille marcs le fonds de garantie dès à actuellement souscrit.

L'Opéra de Berlin montera cet hiver le *Crépuscule des Dieux*, la quatrième partie de la tétralogie des *Nibelungeu*. On se rappelle que l'année dernière on y a donné le *Stefyried*.

Pour la première fois, l'Opéra royal de Dresde a donné cette année la tétralogie complète des *Nibelungen* de Richard Wagner. Les quatre opéras ont été donnés deux fois de suite, avec un succès énorme et devant des salles combles. L'exècution a, paraît-il, été très remarquable, avec M. Gudehus dans les rôles de Siegfried et de Siegmund, et M<sup>ue</sup> Malten dans celui de Brunehilde.

Les représentations wagnériennes de Bayreuth, ayant attiré beaucoup d'admirateurs français sincères et éclairés de l'art nouveau, ne pouvaient manquer de donner lieu à quelques manifestations joyeuses dans la presse paristenne.

C'est ainsi que M. Albert Bataille, qui fait d'ordinaire la chronique judiciaire au Figure, nous a conté en une double colonne l'ennui profond qu'il avait ressenti à l'audition de Parsifal et de Tristan. Cet homme, habitué aux spirituelles plaidoiries de Me Cléry et aux facéties des présidents de cour d'assises, ne s'est pas amusé du tout à Bayreuth. Est-ce que cela vous étonne?

Mais le piquant, c'est que M. Bataille déclare en commençant

et en finissant qu'il est wagnérien, oh! mais très wagnérien. D'où, joie exuhérante de la nounou!

La nounou, vous savez bien: l'homme de l'allaitement musical; Oscar Comettant, pour l'appeler par son nom. L'article de M. Bataille a été pour lui du nannan et il le recommande aux méditations de ses poupons. Un wagnérien qui avoue que c'est... embétant! Quelle aubaine! Et la vieille nounou se trémousse, s'imaginant que son radotage fait enrager les wagnériens et va arrêter l'essor de l'art nouveau.

Elle nous fait rire.

Dans un autre genre, lire dans le Pays un article de M. Francis Thomé. Cet excellent pianiste de salon est allé à Bayreuth pour nous apprendre que "Parsifal est la dernière œuvre qu'ait enfantée le cerveau de Wagner," Merci du renseignement! Le monde musical ne se doutait pas de cette circonstance historique.

D'ailleurs, d'une nullité navrante ce feuilleton du Pays. Pas une observation, pas une sensation, pas un aperçu, rien! Il ya une perle cependant Parsida II ap as déplu à M. Thomé. Il nous déclare même « qu'il se raccommoderait avec la troisième manière de Wagner, avec lequel il est presque toujours brouillé! »

Ce Presque toujours brouillé n'est il pas d'une fatuité bien comique? Brouillé avec M. Francis Thomé! Pauvre Wagner?

En revenant de Bayreuth, M. Massenet s'est arrêté quelques heuros à Francfort, pour s'entendre avec la direction de l'Opéra de cette ville au sujet du Cid, qui sera l'une des nouveautés de la saison. L'Opéra de Francfort se propose également de monter le Chevalier Jean, de Joncières.

0

L'Opéra de Vienne vient de recevoir la partition complètement terminée du *Merlin* de Goldmarck. C'est M. Winkelmann qui créera le rôle principal, celui de Merlin. On dit que l'ouvrage passera en janvier.

a

Franz de Suppé, le compositeur de Fatinitza, vient de terminer un nouvel ouvrage, intitulé: Joseph Haydn, qui sera représenté au Josephstadter de Vienne, à l'occasion de l'inauguration prochaine du monument de Haydn.

٥

Au théâtre de Cologne, on donnera cet hiver la Nadeshda, du compositeur anglais Goring Thomas, dont la Esmeralda a été l'année dernière très favorablement accueillie à Hambourg et à Cologne.

Nous avons annoncé naguère que l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Berlioz, square Vintimille à Paris, aura lieu le 17 octobre prochain. La statue est du sculpteur Lenoir.

Deux discours seront prononcés, l'un par M. Ambroise Thomas, au nom du Conservatoire de musique, et l'autre par M. le vicomde Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Des vers inédits seront recités par M. Mounet-Sully, du Théâtre-Français. Ils sont l'œuvre de M. Grandmougin.

La musique de la Garde républicaine prêtera son concours à cette fête.

Le même jour, on placera sur la maison de la rue de Calais, où est mort Berlioz, une plaque commémorative portant l'inscription suivante :

Dans cette maison
est mort
le 8 mars 1863
HENRI BERLIOZ
compositeur de musique
né à la Côte-Saint-André
le 11 décembre 1893.

0

D'après une information du *Progrès artistique*, il serait question, au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts de France, de la création d'un ordre spécial pour la musique.

Le nouveau ruban se portera avec une lyre.

MM. Gounod et Ambroise Thomas seraient les premiers inscrits sur la liste des titulaires du nouvel ordre lyrique. Voilà un ordre dont les musiciens ne manqueront pas de

jouer.

0

D'après les journaux allemands, il paraîtrait que le compositeur de la Marcha real, l'hymne national espagnol, ne serait autre que le roi Frédéric de Prusse, dont on vient de célébrer le centenaire. C'est lors d'une réception de gala, à Berlin, que le roi mélomane aurait remis à l'ambassadeur d'Espagne, tout en plaisantant, un manuscrit de sa composition. Celui-ci fut immédiatement envoyé à Madrid, où on le fit graver et exécuter par toutes les musiques militaires, La composition royale devint rapidement populaire, et on lui donna le nom, consacré par la nation entière, de Marcha real. On rapporte encore que le maréchal Serrano ayant, en 1869, fait ouvrir un concours pour la composition d'une marche nationale, auguel cing cents musiciens prirent part, aucune œuvre envoyée ne fut jugée digne du prix, et c'est ainsi que la marche du Grand Frédéric est demeurée l'hymne national espagnol.

es.

Antoine Rubinstein vient de terminer pour le Gewandhaus de Leipzig une sixième symphonie à grand orchestre. Dimanche dernier, il y en a eu une audition privée dans une des salles de concert de Saint-Pétersbourg, sous la direction de l'auteur. On dit que l'œuvre est d'une inspiration franche et vigoureuse, d'un caractère éminemment grandiose. La symphonie a quatre parties: le premier allegro procède directement des inspirations à grands traits de Beethoven; l'andante, mélodieux et suave, fait contraste avec le scherzo, particulièrement difficile pour les violons et d'une allure on ne peut plus originale, satanique même par les oppositions soudaines du sarcasme infernal à la séduction tendre : le finale, enfin, est construit sur plusieurs thèmes russes traités de la façon la plus brillante. On vante tout particulièrement le thème fondamental, mélancolique dans sa largeur, et un épisode où l'orchestre des instruments à cordes se transforme en une gigantesque bande de balalaïkas, d'une verve irrésistible.

Lundi a eu lieu à Saint-Pétersbourg, au théâtre Marie, la réouverture du théâtre russe par une reprise de Rousslane et Loudmille de Glinka, qui n'avait pas été donné la saison dernière. Mª Slavina remplissait pour la première fois le rôle de Ratmir, Mª Sionitsky, celui de Gorislava, tandis que le rôle de Loudmilla était confié à la jeune et jolie M¹ª Mravina, l'étève de M. Prianischnikow, qui a fait de brillants débuts Phiver passé.

L'Opéra Russe de Moscou ouvre aussi ses portes à la fin du mois. On y annonce un grand nombre de nouveautés: outre des reprises, avec une nouvelle mise en scène, de la Vie pour le Tsar de Glinka, du Démon de M. Rubinstein.et de Robert le Diable de Meyerbeer, le Mephisto de M. Boïto (qu'on montera aussi à l'Opéra Russe de Pétersbourg), une refonte du Vakoula de Tchaîkovsky, le Tarass-Boulba, opéra nouveau de M. Kaschpérow, ainsi que les deux nouveautés pétersbourgeoises de la dernière saison — Cordelia de M. Soloview, et Tamara de M. Boris Scheel.

Quant à l'Opéra privé de la vieille capitale, la troupe lyrique russe y prépare la Nuit de mai de M. Rimsky-Korsakow; la troupe italienne, le *Lohengrin* de Richard Wagner et le *Démon* de M. Rubinstein.

0

La semaine dernière, à Paderno-Cremonese, lieu de naissance d'Amilcare Ponchielli, en présence de toutes les autorités, a eu lieu l'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'auteur regretté de la Gioconda, d'ILlituani et d'I Promess Sposi. Le discours de circonstance a été prononcé par l'honorable avocat Boneschi. Le soir, grand concert eu l'honneur du compositeur, avec un programme formé en grande partie de ses œuvres.

♦

Nous lisons dans le Trovatore, de Milan, les lignes suivantes: « Une primeur que pout donner il Trovatore, avant les journaux politiques (italiens aussi bien que français): Les directeurs de l'Opéra de Paris, MM. Ritt et Gailhard, ont demandé à Verdi d'écrire un nouvel opéra, qui devrait être représenté au primptemps de 1889, année de l'Exposition, dans laquelle on doit célébrer le centenaire de la Révolution française. Si Villustre maître acceptait, il pourrait, de son côté, féter le cinquantième anniversaire de l'apparition de son premier opéra, Oberto di San Bonifacio, représenté à la Scala le 17 novembre 1839.

Le *Ménestrel* confirme cette nouvelle en ajoutant, toutefois que Verdi ne veut pas prendre d'engagement à époque fixe et que d'ailleurs il est probable qu'*Otello* est destiné à terminer sa glorieuse carrière.

#### 

#### CORRESPONDANCE.

Je recois la lettre suivante:

Paris, le 13 septembre 1886.

Monsieur le Directeur,

Je suis vraiment touché de la façon toujours aimable dont on veut bien s'occuper de ma modeste personne dans votre excellent journal. Toutefois, il y a dans la petite note, probablement spirituelle, mais sûrement insidieuse, que me consacre, dans votre dernier numéro, l'un des collaborateurs anonymes du Guide, une allégation qu'il m'importe de ne pas laisser passer sans une légère protestation.

Votre distingué rédacteur donne à entendre que je juge l'œuvre de Richard Wagner de parti pris, sans la connaître et sans l'avoir entendue! C'est là une injure toute gratuite.

C'est justement parce que j'ai vu, entendu, étudié et compulsé avec grand courage, je vous assure, les opéras du matire allemand et que j'ai rapporté de ces auditions et de cette étude des impressions différentes de celles de mon jeune collaborateur Tiersot, c'est pour cela que j'ai cru devoir faire des réserves au sujet de l'insertion de ses lettres dans le Ménestrel, afin de dégager ma responsabilité personnelle, tout en le laissant parfaitement libre d'exprimer ses idées à sa guise. Je croyais naivement, comme dit votre journal, donner là un bel exemple d'impartialité. Mais je vois qu'on est toujours dupe de ses idées de générosité et je tächerai de m'en débarrasser pour l'avenir.

Je vous saurai gré, monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer cette lettre, ne pouvant rester sous le coup des allégations un peu aventurées, sinon maiveillantes, de votre trop ardont rédacteur, et je vous prie d'agréer, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments distingués. HENRI HENGEL

Directeur du Menestrel.

Peste, cher confrère, vous êtes chatouilleux! Ce n'était

vraiment pas la peine de monter comme une soupe au lait.

Là, remettez-vous et calmez un pen vos nerfs! Ni votre honneur ni votre loyauté ne sont en jeu, je vous l'assure. Nous parlons en artistes de choses d'art sur lesquelles on peut différer d'opinion sans cesser de se saluer et de se serrer la main.

M. Julien Tiersot, dans ses très intéressantes lettres sur Bayreuth, qui ont fait un effet énorme, a eu une observation très juste et que tous les critiques devraient prendre à cœur, à savoir que les œuvres de Wagner ont à la scène une physionomie toute différente de celle que leur donne l'exécution au concert, et que dans ce milieu du théâtre, leur milieu naturel, elles sont, pour ceux-là même qui croyaient le mieux les connaître, une véritable révélation.

C'est dans ce sens que j'ai cru pouvoir dire que les réserves dont le Ménestrel avait accompagné ces lettres m'avaient un peu gâté le mérite de sa généreuse impartialité (à laquelle le Guide s'est fait, d'ailleurs, un plaisir de rendre hommage), d'autant plus que vous annonciez aussitôt et dês à présent vouloir reprendre la question Wagner,— dans un sens hostile, évidemment,— à propos des rorturss représentations wagnériennes de l'Eden. J'ai constaté simplement que cette note ne laissait pas de donner à croire que, dès à présent, vous aviez une opinion toute faite sur ces représentations à venir, et dubitativement je me demandais si ce n'était pas avouer un peu naïvement votre parti pris.

Et c'est cette innocente remarque que vous qualifiez d'injure gratuite, d'allégation insidieuse, sinon malveillante. Et vous vous fâchez!

Convenez que c'est avoir l'épiderme bien sensible.Estce qu'en ces sortes d'affaires nous n'apportons pas tous certaines préventions, certaines prédilections personnelles qui-vicient notre jugement sans pour cela le rendre moins sincère?

Je n'aurai pas le mauvais goût de vous rappeler certaine lettre adressée d'Ostende au Ménestrel, où les wagnériens, spécialement les jeunes croquants de lettres, qui ardemment défendent sa cause, étaient traités de nuée insupportable de moucherons, d'insectes intolérants et provocateurs.

Moi, wagnérien, cela m'a fait agréablement sourire. Souriez donc aussi. M. Kufferath.

## VARIÉTÉS

De tous les artistes d'opéra il n'en est pas qui ait une carrière plus ingrate et cependant plus importante que le coryphée.

Le plus souvent, il n'a qu'une phrase à jeter dans le dialogue ou au milieu d'un morceau de musique, et cependant il n'est guère moins exposé que l'artiste qui joue le premier rôle. Relativement à son mérite, sa part de responsabilité est tout aussi grande: s'il commet une faute, durant les courts instants où il est exposé aux regards du public, il n'a aucun moyen de se réhabiliter. Son cœur bat au moment d'entrer en scène et ce n'est pas sans raison, car le parterre est toujours disposé à le prendre pour victime. Quelquefois, les premiers sujets débutent par une série d'intonations dites douteuses; i'auditoire ne souffle mot cependant; c'est bien le moins que des premiers sujets aient le droit de chanter faux. Mais qu'un pauvre diable, connu pour être sans talent, de même qu'il est presque sans appointements, commette la plus légère bévue musicale ou littéraire, dans les quelques phrases dont se compose son rôle, oh l'alors, les rires et les sifflets vont leur train, Ajoutez que ces malheureux acteurs, pour le peu qu'ils ont à dire, sont toujours obligés de se jeter en travers de l'action comme des événements, ce qui augmente et leur embarras et les exigences du public. Le moyen de n'être pas ridicule dans une pareille situation? On sait l'histoire de ce choriste dont on avait remarqué la belle voix, l'intelligence, et à qui l'on avait accordé la faveur de s'essayer dans un petit rôle, en lui promettant, s'il réussissait, de lui en confier de plus importants. Le solo qu'il avait à dire commençait par ces mots: Sonnez, trompettes ! Pendant un acte entier, il se promena dans la conlisse, répétant cette phrase, afin d'être bien sûr que l'émotion ne lui ferait oublier ni les paroles ni la musique. Cependant, le moment de son entrée en scène était arrivé, il s'avança, et d'une voix forte, quoique émue, s'écria: Trompez, sonnettes. Un immense éclat de rire accueillit ce lapsus linguæ, et le malheureux chanteur, ayant par ce début perdu la confiance de son directeur, fut obligé de rentrer dans l'obscurité.

A propos de Liszt.

Voici un jolimot de Carl Tausig. Un admirateur avait dit au jeune et génial pianiste : " Votre jeu doit avoir ravi le vieux Liszt, car vous êtes son idéal en chair et en es.

Oh! répondit Tausig, il restera toujours le lion, nous ne

serons jamais que les chats. "
Rubinstein se trouvait un jour à Vienne. On annonce un concert de Liszt à Pest,où il jouera des sonates de Beethoven. Aussitöt Rubinstein déclare qu'il partira pour cette ville. A quelqu'un qui s'étonnait de voir le grand pianiste s'intéresser à ce point à un concert de Liszt, Rubinstein dit simplement: "Cela m'intéresse au plus haut point, car ce sont des révélations.,

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 17 septembre 1805, à Paris (Opéra), Don Juan, drame lyrique, musique de Mozart, arrangée par Kalkbrenner.

Les librettistes (Thuring et D. Baillot) et le musicienarrangeur firent subir à cette merveille musicale des outrages inouïs. Castil-Blaze en a fait justice dans son livre sur l'Académie impériale de musique (t. II, p. 98). Don Juan fut joué vingt-huit fois jusqu'au 27 janvier 1807.

La vraie version, la seule qui soit restée, est le Don Juan, traduit et disposé par Emile Deschamps et Castil-Blaze père et fils, pour l'Opéra (10 mars 1834), avec Nourrit, Levasseur, Lafont, Derivis, Mmes Falcon, Damoreau et Dorus-Gras.

A la 2º des reprises (2 avril 1866), nouveaux interprètes: Faure, Obin, Naudin, David, Caron, Mmes Sasse, Gueymard et Battu. - Le ballet avait été formé des fragments empruntés à la musique de Mozart en commençant par le menuet de la symphonie en sot mineur et en terminant par la marche turque, tirée d'une sonate et qu'Anber avait orchestrée.

La dernière reprise est du mois de février 1884, avec Lasalle, Gailhard, Dereims, Gaspard, Caron, Mmes Krauss,

 A Paris, le 18 septembre 1850, décès de M<sup>me</sup> Lebrun, à l'âge de 71 ans. Veuve de l'auteur du Rossignot, cette pensionnaire de l'Opéra avait conservé une belle voix de contralto et elle était citée parmi les artistes pour son rare talent d'accompagnateur. Son nom resterait inconnu si Berlioz ne l'avait pas placé dans un coin d'un de ses feuilletons.

« M<sup>me</sup> Lebrun, dit-il, lisait la musique à première vue sur une partition renversée, elle accompagnait sur le piano les airs les plus compliqués, elle eût au besoin conduit un orchestre, enfin elle passait pour avoir composé la musique de cette terrible chose nommée le Rossignot. C'était une femme si énergique dans sa conversation surtout. Son rossignol fut cousin germain du perroquet de Gresset. Les F et les B étaient ses deux consonnes favorites. Je ne me rappelle pas sans attendrissement le compliment qu'elle m'adressa dans l'église de Saint-Roch, le jour de l'exécution de ma première messe solennelle. Après un O Satutaris très simple sous tous les rapports. Mme Lebrun vint me serrer la main et me dit avec un air pénétré : « F ....., mon cher enfant, voilà un O Salutaris qui n'est point piqué des vers, et je défie tous ces petits B.... des classes de contrepoint d'écrire un morceau aussi bien ficelé et aussi crânement religieux. » C'était un suffrage, l'opinion de Mme Lebrun étant alors fort redoutée. Et comme elle descendait bien du ciel sous les traits de Diane, au dénoûment d'Iphigénie en Autide et à celui d'Iphigénie en Tauride ! car dans les deux chefs-d'œuvre de Gluck, l'action se dénoue par l'intervention de Diane..... Elle n'avait qu'un défaut, celui de ressembler un peu trop, dans les dernières années de sa vie surtout, à l'une des Trois sœurs du destin de Macbeth. " (Journal des Débats, 24 octobre 1857.)

 Le 19 septembre 1846, à Berlin (Opéra), Struensée de Giacomo Meyerbeer. - La musique, composée pour la tragédie de Michel Beer, le frère de Giacomo, a presque le volume d'une partition d'opéra ; une grande onverture, quatre entr'actes très développés, dont un avec chœur, et des scènes de mélodrame.

Le Conservatoire de Bruxelles, dans son concert du 28 mars 1852, nous fit connaître l'œuvre de Meyerbeer, et l'effet en fut immense, " Dans aucun de ses autres ouvrages disait l'Indépendance, le génie de Meyerbeer n'a atteint une aussi grande élévation. Abondance des idées, science profonde des combinaisons harmoniques, rhythmiques et instrumentales, richesse du coloris, élégance des motifs, puissance deseffets tout ce qui peut faire une composition symphonique grandiose, variée, émouvante, tout se trouve dans la musique de Struensée. "

- Le 20 septembre 1823, à Saint-Pétersbourg, décès de Daniel Steibelt. - Il était né à Berlin; mais on n'est pas fixé sur la date de sa naissance.

" Touchant presque au génie, dans ses heures d'inspiration, mais gâté par l'absence d'études premières, de travail suivi, d'existence réglée, on doit avouer qu'il lui a manqué, comme homme, le sens pratique de la vie, comme musicien, le sens moral du grand art. " (A. MARMONTEL, les Pianistes

A Vienne, Steibelt eut l'insigne audace d'entrer en lutte avec Beethoven, maladresse bientôt punie. Le Dictionary de Grove (t. III, p. 699) donne le catalogue très détaillé de son œuvre de piano. Pour le séjour en Belgique de Steibelt, en 1805, voir Guide mus., 28 mars 1878.

 Le 21 septembre 1845, à Usingen (duché de Nassau), naissance de Auguste-Emile-Daniel-Frédéric-Victor Wilhelmy.-Un des grands violonistes de notre temps que Bruxelles a pu apprécier lorsqu'il vint se faire entendre dans un concert donné à la Grande Harmonie, le 1er février 1884. Rien de plus complet comme violon; c'est, sans l'ombre de recherche ou d'affectation, la virtuosité la plus absolue, la plus pure qui se soit jamais rencontrée. (Voir Guide mus., 7 février 1884.)

 Le 22 septembre 1824, à Londres, pour la première fois en Angleterre (English Opera-house), der Freischütz or the seven bullets, de C. M. von Weber. - Le sous-titre : Ou les sept batles n'existe pas dans le texte allemand ; c'est une licence du traducteur anglais. Le compositeur-chef d'orchestre Hawes, qui dirigea les représentations, osa porter la main

sur l'œuvre du maître en supprimant des morceaux, et, ô comble d'audace! pour y intercaler de la musique de son cru. (Voir Grove, *Dictionary of music*, t. I, p. 698.)

— Le 23 septembre 1835, à Puteaux, près Paris, décès de Vincenzo Bellini, à l'âge de 34 ans. Il était né à Catane, le 1<sup>et</sup> novembre 1801. Un monument vient de lui être élevé à Naples. (Voir Guide mus., 28 août 1898.)

Bellini fut plus poète que musicien, en ce sens que ses cuvres brillent plus par le sentiment que par la facture. Il fut le compositeur de son tempérament, de ses nerfs et de leurs excès. Rossini fait l'amour, Meyerheer le ressent et l'exprime en l'idéalisant, Bellini aime. L'amour, une tendresse languissante, une mélancolie réveuse, une douleur plaintive, la joie et l'enivrement, le repentir et l'immolation, voilà le fond de sa musique. En faisant l'application d'un mot de l'Evangile au peu de savoir technique de Bellini et à la naïveté de son orchestration, on peut dire qu'il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

## 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Il TEATRO ILLUSTRATO (Milan, Sonzogno). Livraison du mois de septembre) :

Illustration avec texte : Ottavio Nouvelli (portrait); salle du Théâtre national de Rome; Album de costumes; Franz Liszt (portrait)

Texte: Ecole musicale hongroise; inauguration du monument Bellini, à Naples; Esthétique musicale; i Lithuani de Ponchielli, au théâtre de Brescia; la nouvelle arène Felice Cavallotti, à Florence; correspondances de Naples, de Bologne, de Vienne, de Paris; une spéculation musicale; appareil musicographe de Van Elewyck; bibliographie; bulletin théâtral, etc.

Musique: Une gavotte pour piano d'Andreoli; un morceau pour piano de Cammarano.

## 

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Liège, Félix-Etienne Ledent, né à Liège, le 20 novembre 1809, pianiste, compositeur et professeur au Conservatoire. (Notices, Artistes musiciens belges d'E. Gregoir, 2º édition, p. 275, et Biogr. univ. des music. de Fétis, suppl. Pougin, t. II, p. 90.)

- A Châtelet, le 28 août, Fernand Sottiaux, organiste de l'église de l'Immaculée Conception.

— A Paris, Stéphane-Louis Nicou-Choron, né à Paris, le 10 avril 1809, compositeur de musique religieuse. Il fut l'un des meilleurs élèves de la fameuse école de Choron, qui le prit en affection particulière à cause de ses aptitudes et de son intelligence, et dont plus tard il devint le gendre; c'est à partir de cette époque qu'à son nom de Nicou il ajouta celui de sa femme, Mi<sup>10</sup> Choron. A la mort de son maître il prit la direction de l'école fondée par lui. (Notice, suppl. Pougin-Fétis, t. II, p. 272.)

— A Paris, à l'âge de 56 ans,  $M^{110}$  J.-M. de Lalanne, professeur de piano et de solfège, dont elle remplit les fonctions pendant quelque temps au Conservatoire de musique.

A Cracovie, le 29 août, à l'âge de 41 ans, Emile Smietanski, professeur de piano.

— A Berlin, le 9 septembre, à l'âge de 26 ans, M<sup>ne</sup> Eugénie Erdoesy, actrice du théâtre Walhalla, et qui, sous son vrai nom d'Eugénie Biba, avait joué pendant quelque temps à l'Opéra royal, Elle s'est suicidée par chagrin d'amour. Un Instituteur en chef diplômé, bon professeur de musique, pianiste d'une réputation parfaite et muni des meilleurs certificats, cherche un emploi en rapport avec ses connaissances.

Adresse au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

## VIENT DE PARAITRE

J. Hollman. Deuxième Concerto pour violoncelle avec accompag. d'orchestre, réduction pour violoncelle et piano fr. — Chanson d'amour (Love Song), mélodie	6 00
- La même, transcription pour violonc.	2 00
et piano par l'auteur	1 38

BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique Montagne de la Cour. 41. Bruxelles.

## EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

Bach, John-Séb. Cantate, Notre Dieu est un rempart, Partition d'orchestre. . Fr. 14 — Orgue seul . . . . . . , 2 50

> Dupont, Aug., et Sandré, Gust. ÉCOLE DE PIANO

## FRED BILMMEI

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventenr breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET

67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Imp. Th. Lombaerts, rue Montagne des Aveugles, 7.

## MUSICALES DE LA BELGIOUE Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS D'ANNONCES : CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO Belgique, un an. . . . . . . . . Fr. 10 00 La petite ligne . . . . . . 25 1 00 FRANCE, un an . La grande ligne CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. 10.00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— Six lettres inédites de Richard Wagner, IV, par Camille Benoit.— Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaie, Lucien Solvay. Anvers, Gand, Liège.— Etranger: Lettre de Paris: A. Pougiu.— Petites nouvelles.— Variétés: Ephémérides musicales.— Bibliographe: la Revue augnérienne.

## SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER (Suite.)

IV

ans sa réponse à la lettre précédente de Wagner, Uhlig exprima de la surprise et de l'admiration pour les vastes plans de son ami; cela résulte d'un passage de la lettre de Wagner qui suivit (1) et dans laquelle l'artiste novateur caractérise avec une grande netteté sa situation vis-à-vis de la scène musicale allemande.

On y voit réapparaître, obsédant et décevant, ce mirage de Paris que le démon tentateur, Liszt, avait fait scintiller à ses yeux. Les soucis d'argent ont perdu de leur acuité; on lui a fait espérer, d'une dame de Bordeaux, M<sup>\*\*</sup> Laussot, une somme considérable, et déjà une avance de 500 thaler a été faite de Dresde; grâce à cette aide, Wagner comptait s'adonner à ses travaux avec toute l'ardeur dont il était canable.

Au surplus, voici la lettre; on jugera de son intérêt: Zurich, le 27 décembre 1849.

Cher ami.

J'avais toujours en tête, ces jours-ci, que j'allais recevoir une nouvelle lettre soit de vous, soit de l'un de vous autres, mes amis de Dresde, et j'attendais, pour me mettre à écrire, d'avoir à répondre aux deux lettres à la fois. Vous n'avez probablement rien de pressant à me communiquer pour le moment, sachant désormais quelle sollicitude on a eue pour moi en un point si essentiel.

La nouvelle donnée de la part de M<sup>mo</sup> Laussot, de Bordeaux, m'a singulièrement ému et touché, et cela à plus d'un point de vue. à vrai dire!

Les cœurs de femme ont toujours été bien disposés pour mon art, et vraisemblablement cela vient de ce que, au milieu de toute la vulgarité dominante, ce sont toujours les

(1) Publiée par le journal l'Orchestre vers la fin de l'année 1885.

femmes qui se laissent le plus malaisément dessécher l'âme aussi à fond qu'a réussi à le faire, à sa grande satisfaction, notre organisation masculine civile et politique. Les femmes, à proprement parler, sont la musique de la vie; elles éprouvent, de toutes choses, une impression plus franche et plus indépendante, et les embellissent par leur sympathie.

Tout en attendant de plus amples nouvelles de Bordeaux, me voici surpris par un envoi d'argent de Dresde fait par l'entremise de M. Paetz; j'ai répondu aussitôt, et de mon mieux ; j'ai dépeint les sentiments éveillés en moi par ces témoignages d'affection et d'intérêt, venant de personnes qui me sont à peu près inconnues. De telles expériences, qui disposeraient le premier venu à la bienveillance, à la générosité et à la bonne bumeur, produisent sur moi un véritable effet de béatitude ; je n'ai jamais éprouvé encore d'une façon aussi bienfaisante que maintenant le sentiment de la liberte, et j'y ai gagné de m'affermir en cette conviction, que seuls les rapports d'affection avec autrui rendent libre. Si, grâce à M<sup>me</sup> Laussot, je me trouve mis complètement en état de prévoir quelques auuées exemptes de la préoccupation du gagne-pain, ces années seront les plus décisives de ma vie, et spécialement de ma carrière artistique, car je pourrai désormais affronter Paris avec dignité et tranquillité d'esprit, tandis qu'auparavant la crainte d'être forcé à des concossions par les nécessités matérielles me dégoûtait d'avance et à fond de toute démarche de ce côté. Maintenant c'est une autre question; si auparavant le mot d'ordre était: " Renietoi toi même! deviens autre, fais-toi Parisien pour conquérir Paris m désormais mon plan se formule ainsi: Reste entièrement ce que tu es, montre aux Parisiens quelle est la pensée intime que tu veux et peux exprimer, facilite-leur-en la compréhension, et pour te faire comprendre d'eux, parle leur de telle sorte qu'ils te connaissent; car le but n'est justement pas autre que d'être connu par eux tel que tu es.

Il est probable que vous êtes du même avis que moi à ce sujet, n'est-ce pas?

Donc, le 16 janvier 1850, je pars pour Paris; déjà on y étudie deux ouvertures de moi, et j'emporte, tout achevé, mon plan d'opéra: c'est Wieland le Forgeron.

Ici nous constatons une certaine déviation des idées exprimées au sujet de Paris dans les précédentes lettres. Quel bouillonnement dans cette riche et active cervelle! Quelle vivacité, quelle mobilité dans ce tempérament nerveux! — Ce plan d'opéra (Wieland le Forgeron), il existe, tracé tout au long, dans le reueil des écrits de Wagner, presque ignoré d'ailleurs, malgré l'intérêt qui s'attache à cette curieuse ten-

tative. Peut-être reviendrai-je un jour sur cet épisode à côté, sur cet écart de la pensée dirigeante du maître. Telle fut la fascination exercée sur lui par la capitale française, telle fut sa condescendance finale aux conseils réitérés des siens, aux objurgations pressantes de son entourage immédiat. Je sais des gens qui regretteront que Wagner ait cédé aux instances de certains amis bien intentionnés sans doute, mais peut-être mal inspirés, en faisant de Paris son point de mire dans ses projets réformateurs; j'en sais d'autres, au contraire, qui seront à jamais désolés de cette occasion manquée pour ce génie, par suite de la fatalité des circonstances, d'éprouver les bienfaits de l'influence des traditions scéniques et du goût général français. Il est toujours facile de substituer ce qui aurait pu être à ce qui est ou a été; le fait est que Wagner, même en dehors du triste et fameux échec de Tannhæuser, n'a jamais réussi dans ses tentatives parisiennes (1); on va, du reste, en juger par la suite de cette lettre.

(A suivre).

CAMILLE BENOIT.



BRUXELLES ET PROVINCE

## THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Il nous restait, pour avoir fait connaissance avec la troupe de grand-opéra tout entière, à entendre M11e Balensi, la nouvelle chanteuse Stolz. La Favorite nous en a fourni l'occasion. M<sup>11e</sup> Balensi est une noble et imposante personne. Je cherche en vain ce que je pourrais bien dire encore d'elle qui fût suffisamment flatteur. La voix a des notes graves fort belles, mais elles sont précédées d'un médium excessivement faible, qui sert de transition à quelques notes élevées d'une qualité très différente. Il en résulte une inégalité parfaite. Et, comme l'artiste abuse de ses notes graves, on finit par ne plus entendre que cela. M<sup>II</sup>º Balensi n'a pas mal dit son grand air du troisième acte. Le reste a paru faible, sans accent et sans autorité. Peut-être sera-t-elle mieux dans le Prophète ou dans le Trouvère, si le malheur veut qu'on nous le rende cette année. Je le souhaite vivement.

Un ténor de passage a "prêté son concours à cette représentation "Or,il s'est fait que ce "troubadour ", sur lequel on ne comptait guère, a obtenu un très réel succès, un succès à faire regretter qu'il ne soit point le ténor en titre — et avec partage — de la troupe. M. Cossira, — c'est son nom — a chanté le rôle de Fernand, sinon toujours avec un goût très pur et très distingué, du moins très correctement, avec une certaine chaleur et un sentiment juste. Mais ce qui a surtout enchanté tout le monde, c'est sa voix, une voix charmante, d'un timbre

délicieux, fraîche, solide, étendue, un vrai ténor enfin. Aujourd'hui, M. Cossira chante les *Huguenots:* nous sounaitons sincèrement qu'il ne s'arrête point là. Il faut un ténor à côté de M. Sylva: pourquoi ne prendrait-on pas celui-là?

C'est M. Séguin qui chantait le rôle du roi Alphonse. Il en a de meilleurs, où sa voix qui ne s'accommode pas des demi-teintes, sonne mieux.

La troupe d'opéra-comique, qui avait fait une bonne entrée dans *Mireille* (je ne parle pas de *Zampa*, aussitôt disparu), a passé une seconde épreuve dans la *Traviata*. Celle-ci a été moins satisfaisante que la première, et *Mi*º Vuillaume, au sort de laquelle on s'intéressait avant tout, n'a pas donné tout ce qu'on espérait d'elle.

MI\*\*Ile Vuillaume n'a pas l'accent dramatique. Dans Mireille, sa jeunesse et sa gentillesse la soutenaient tout naturellement. Il n'en a pas été de même dans la Traviata. Cette Traviata, que toutes les divas du monde sont venues nous crier aux oreilles, n'est supportable qu'à condition d'être interprétée supérieurement. Comment ne l'a-t-on pas rappelé à MI\*\* Vuillaume? Cela lui eût épargné le mécompte au devant duquel elle s'est jetée un peu inconsidérément. On l'a trouvée faible dans l'expression des sentiments comme dans les choses de pure mécanisme vocal.

M. Engel a chanté d'une voix un peu pâteuse, mais avec un goût artistique extrêmement remarquable, le rôle d'Armand. Voilà un vrai musicien! — M. Giraud a traitreusement appuyé, lui, sur l'ennui que procure, à l'entendre et à le voir, le père d'Orval; il a dit en chevrotant les horripilants couplets du deuxième acte. L'ensemble, à part cela, n'a pas été mauvais. L. S.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que M. Benjamin Godard avait donné lecture de sa partition les Guelfes aux directeurs do la Monnaie, mais qu'il n'était pas question de monter cet ouvrage cette année au théâtre de la Monnaie. Un journal de Paris a prétendu le contraire et affirmé que les Guelfes passeraient en janvier. Voici qui coupe court à tous les renseignements erronés : l'éditeur de la partition, M. Grus, dans une lettre aux journaux de Paris, explique qu'il croît devoir, dans l'intérêt de l'ouvrage, ne pas en autoriser la représentation dans une autre ville que Paris. Un traité, daté de 1879, mentionne que les auteurs des Guelfes ne pourront faire exécuter leur œuvre sur une scène autre qu'une scène parisienne sans l'autorisation de l'éditeur, et cette autorisation M. Grus la refuse.

Voilà qui est parfait. Mais que signifient, dans la lettre de M. Grus, ces mots: " dans l'intérêt de l'ouvrage "?

M. Grus craint-il qu'on n'abime la partition des Guelfes à Bruxelles? Ce serait nouveau! Il a l'air de faire fi du théâtre de la Monnaie. N'est-ce pas plutôt le théâtre de la Monnaie oui n'a vas voulu des Guelfes?

On a parlé de l'engagement de M. Cossira au théâtre de la Monnaie. Pour le moment cet engagement est impossible, M. Cossira ayant signé avec la direction de Bordeaux. Mais des pourparlers sont engagés et s'ils aboutissaient M. Cossira nous resterait. En tous cas, il chantera à la Monnaie jusqu'à la fin du mois, son engagement à Bordeaux ne prenant date qu'au 1<sup>st</sup> octobre.

Le Moniteur belge a publié mercredi matin, l'arrêté qui nomme M. Ysaïe à la place de professeur de violon au Conservatoire royal de Bruxelles.

Félicitations!

<sup>(1)</sup> Le librettiste français que Wagner avait en vue pour le poème de Wieland le Forgeron... On reste quelque peu surpris de cette collaboration.

e de

Le Ménestrel a une façon de polémique qui désarme.

Il a paru se fâcher d'une observation du Guide, nous lui expliquons qu'il n'y a pas de quoi, le voilà qui devient amer. "Eh! mon Dieu, s'écrie-t-il, en parlant de nous, on sait

bien que tous les petits êtres sont rageurs.

Cet aphorisme emprunté à la sagesse des nations nous paraît d'une parfaite congruité.

Quant à nous l'appliquer, c'est une autre affaire.

Vous n'avez donc pas lu, ô gentil Ménestrel, la petite note que votre sympathique directeur nous a fait l'honneur de nous adresser il y a huit jours?

Tenez, sans vous donner la peine de remonter si loin, ouvrez votre dernier numéro, lisons ensemble la semaine théâtrale de Moreno, où il est question de Lohengrin, à l'Eden-Théâtre.

"Si l'on vent une roussite complète de cette petite débauche wagnérienne à Paris, il faudra lui donner un peu de couleur locale. Le Parisien raffole de tout ce qui est exotique. On pourrait, par oxemple, marquer le prix des places en marcs au lieu de francs. Le fauteuil coûterait dix marcs; le paradis (il est vrai que ces soirs-là le paradis sera partout) serait coté quelques pfennigs. Les dames aimables qui versent le champagne dans les bars intérieurs seraient remplacées par des Gretchen authentiques, qui débiteraient, avec la lourde blère, la choncroute agrémentée de saucisses de Francfort. L'orchestre, dissimulé dans les dessous, ne laisserait émerger au-dessus du sol que la tête du chef d'orchestre. Enfin, ne seraient admis à pénétrer dans la salle que les critiques dont le nom aurait des désinences en er ou en am. Au dehors, sans demander précisément qu'on pavoise l'édince aux couleurs prussiennes, ce qui serait sans doute excessif, ne serait-ce pas une heureuse idée que d'ajouter quelques pointes aux casques des dragons qui monteront la gardé aux portes de l'Éden? Cependant, comme il ne faut tromper personne et qu'on pourrait s'imaginer, par suite de ces apparences allemandes, qu'on chanté à l'intérieur les œuvres de Wagner dans leur idiome national, il faudra bien prendre garde de coller sur les vitres l'avis suivant. Hier sind es Franzosen velche singen. Autrement on ne le croirait pas. p

Et l'excellent Moreno ajoute; " On voit si je désire la réussite de l'entreprise!  $_n$ 

Si on le voit?

Eh! comment donc, ça crève les yeux! Mais qui donc parlait de rageurs?

M. K.

## ANVERS

Dimanche a eu lieu l'inauguration du monument élevé à Hendrik Conscience, le populaire romancier flamand. Une cantate de Peter Benoît sur des paroles flamandes de M. V. de la Montagne, l'un de nos plus distingués poètes, a été exécutée à cette occasion. Cette cantate a profondément impressionné l'auditoire. Très mélodieuse et débordante de sentiment, elle est certes une des plus belles compositions du mattre anversois

La strophe qui se termine par ce vers: "Et l'âme de bronze de nos beffrois — tressaillit "contient d'admirables harmonies imitatives. Mais celle qui a transporté tous les cœurs, — ne pas lire seulement les chœurs, qui ont été excellents, — c'est l'avant dernière, sur laquelle le compositeur a fait son finale. Benoît y a épanché toute son âme d'artiste sur ce vers qui résume la pensée du poète, parlant du monument érigé à Conscience: "Ten dank hem gewijd door zijn Vlaanderen gansch. "Que t'a élevé dans l'élan de sa gratitude, ta Flandre entière!)

Une ovation chaleureuse a été faite au maître, après l'exécution.

#### GAND

La société royale des Mélomanes, qui est entrée dans la quarante-huitième année de son existence, a ouvert ses fêtes de l'hiver 1886-1887 le mercredi 15 septembre; la représentation se composait du *Père de Martial* d'Albert Dolpit; la société annonce, pour le 10 octobre, *Nos intimes* de Victorien Sardou. Nous espérons qu'elle ne s'en tiendra pas exclusivement à la comédie et qu'elle laissera quelque place à la musique, dans ses programmes; surtout que l'heureux succès des *Amours d'Arlequin*, l'opérette inédite de Cornet, lui a montré qu'elle ne courait aucun risque à s'engager dans cette voie.

Le même mercredi avait lieu, à la place d'Armes, le dernier concert populaire donné par la section d'harmonie de l'Association des Artistes-Musiciens, sous l'habile direction de M. Arthur Vander Gracht.

Un de nos concitoyens, M. Ernest Van Loo, qui s'est fait entendre à notre Grand-Théâtre pendant la dernière saison, a signé, à des conditions très avantageuses, un engagement de deux ans avec M. Maugé, directeur des théâtres de la Nouvelle-Orléans, la Havane et le Mexique, en qualité de premier ténor de grand-opéra et traductions. P. B.

#### LIÈGE

Le comité des fêtes de notre ville constitué récemment sous la présidence de M. Hanssens, échevin de l'instruction publique et membre de la Chambre des représentants, avait chargé notre société chorale la Légia, dirigée par M. Théophile Vercken, d'organiser une fête musicale qu' fût autant que possible à la vortée de toutes les classes sociales.

Cette fête a eu lieu dimanche dernier et elle avait attiré un auditoire qu'on évaluait à plus de six mille personnes C'est dans la vaste cour gothique du Palais des princes-évêques qu'elle s'est donnée. Le programme était varié, grâce au bienveillant concours des sociétés royales : les Artisans réunis de Bruxelles, les Chœurs et les Métomanes de Gand, la Légia, ainsi que les harmonies des 9° et 10° régiments de ligne. Ces sociétés ont chanté : le Tournoi, Gerninal, les Esprits de la nuit de François Riga; Tristesse de Haussens; le Tyrol d'Ambroise Thomas; la Fraternité et les Emiraratis réunadus de Geyaert.

Ces belles œuvres chorales connues et consacrées par le succès, exécutées en plein air, mais dans un espace circonscrit par quatre façades monumentales et par conséquent très sonores, avec un ensemble irréprochable, des nuances habilement graduées, ont produit un effet énorme. Les quatre sociétés chorales ont fait assaut de talent, et, en faisant valoir les œuvres qu'elles ont interprétées, elles ont su se faire valoir elles-mêmes. Ajoutons que, par un bonheur qui n'arrive pas toujours dans l'appréciation que l'on a pu faire de leurs mérites, il n'y a pas eu à les juger les unes aux dépens des autres.

Par un parfait contraste, nos excellents corps d'harmonie du 9° et du 10° régiment, squs la direction de MM. Waucampt et Walhain, ont partagé le succès des phalanges chorales en exécutant quelques-uns des plus jolis morceaux de leur répertoire.

M. Théodore Radoux, directeur de notre Conservatoire, a tenu sa bonne et belle place au programme avec son intéressante et polyphonique Murche internationale, qui ne pouvait manquer de produire un grand effet et l'a réellement produit. A l'issue de l'exécution très difficile de cette œuvre populaire, bien jouée par la musique du 10° régiment, l'auteur a été vivement et chaleureusement applaudi.

Pour couronner le concert, les quatre sociétés chorales unies aux deux musiques militaires, formant une masse imposante de 600 exécutants, ont exécuté un hymne: l'Art et la Liberté de M. Radoux; composition d'une distinction accomplie, savante et simple, qui a été acclamée avec frénésie. L'auteur, qui dirigeait son œuvre, a été rappelé à grands cris et salué par d'unanimes bravos.

Somme toute, cette fête musicale a réussi admirablement, et la ville de Liège en conservera longtemps le souvenir.

JULES GHYMERS.



#### FRANCE

Paris, le 20 septembre 1886.

Toujours rien de nouveau, toujours le vide le plus complet, le silence musical le plus abselu. J'ai rarement vu un commencement de saison aussi complètement nul au point de vue de la production. Il est vrai que la température vraiment étonnante dont nous continuons de jouir, y est bien pour quelque chose, car nos directeurs ne se soucient pas de jouer une partie plus ou moins sérieuse, de risquer une œuvre plus ou moins importante en un moment où le thermomètre persiste à flotter entre 24 et 28 degrés, où les illas et les marroniers se permettent une seconde pousse de fleurs et où l'on serait plutôt tenté de se baigner en Seine que d'aller au théâtre.

"Faute de grives, on mange des merles ", dit le proverbe. C'est bien ainsi qu'il me faut agir, puisqu'au point de vue... musical, je n'ai à vous parler aujourd'hui que du nouveau spectacle de l'Eden-Théâtre, qui comprend d'un seul coup trois ballets pantomimes, dont voici le détail: N° 1. Il n'y a plus d'enfants, un acte, de miss Briges, musique de M. Mariotti; n° 2. La Fille mal gardée, 4 tableaux, danses réglées par M. Balbiani, musique de M. Heurtel; n° 3. La Brasserie, de M. Charles Narrey (auquel les indiscrets adjoignent M. Henri Meilhac), musique de M. Léon Vasseur.

Il n'y a plus d'enfants est un petit ballet précisément mimé et dansé par de seuls enfants, ce qui constitue sa seule originalité, mais ce qui a quelque peu diverti le public, grâce à la mutinerie étonnamment comique d'une fillette d'une douzaine d'années qui répond au nom de Georgette. Il n'y a rien à dire de la musique. - La Fille mal gardée date, si je ne me trompe, de 1786, c'est-à-dire juste d'un siècle. C'était à une époque où les théâtres de nos trois grandes villes de province, Lyon, Bordeaux, Marseille, avaient une sorte de culte pour le ballet et représentaient chaque année un ou deux ouvrages de ce genre complètement inédits. Deux danseurs dont la renommée fut grande, Dauberval et Blache père (le fondateur de la dynastie des Blache), étaient surtout les fournisseurs attitrés de ces trois théâtres, d'où certains de leurs ballets revenaient ensuite à l'Opéra de Paris. C'est ainsi que furent joués tout d'abord la Fille mal gardée, le Diable à quatre, les Meuniers, etc. La Fille mal gardée, dont Dauberval était le père (le beau-père pourraiton dire, car il en avait pris le sujet dans une pièce de l'ancien théâtre de la Foire), fut jouée dans l'origine à Bordeaux, où elle obtint un immense succès, ainsi que plus tard à Lyon et à Marseille. C'est ce succès persistant qui, quarante ans après sa première apparition, engagea Aumer à la transporter sur la scène de l'Opéra (1828), où elle se montra agrémentée d'une adorable musique d'Herold. La voici maintenant à l'Eden, où, il faut le dire, elle ne fait pas trop bonne figure, et où on l'a accompagnée d'une musique sauvage, qui est audessous de tout ce que vous pouvez imaginer.

Enfin, pour terminer la soirée, nous avons eu un ballet...

réaliste et moderne, la Brasserie, qui nous présente le tableau d'un de ces aimables établissements dans lesquels les consommations vous sont servies par de jeunes vierges folles, qui ne craignent pas de les partager avec les visiteurs et de se familiariser rapidement avec ceux-ci. Tout cela est bien médiocre, et je ne crois pas que ce nouveau spectacle soit de nature à attirer à l'Eden une foule considérable. J'allais oublier de dire que la musique de cette machine, qui est de M. Léon Vasseur, est un peu moins fâcheuse que celle des deux précédentes.

Il est vrai que tout ceci n'est que pour attendre le grand ballet scénique de M. Edmond Gondinet, Viviane, dont la musique a été écrite par MM. Raoul Pugno et Lippacher. Il est vrai aussi que lorsque ce nouveau ballet aura fourni sa carrière, nous verrons — enfin! — l'Eden transformé en une véritable scène musicale, sous la direction de M. Lamoureux, et que nous y pourrons enfin! - entendre Lohengrin. Ici, nous ne serons plus à l'Opéra-Comique, sur un théâtre subventionné, et les susceptibilités qui s'étaient fait jour il y a quelques mois, lorsqu'il fut question de jouer Lohengrin à ce théâtre, n'auront plus de raison d'être. Ces susceptibilités, qu'on a eu le tort de blâmer à l'étranger, parce qu'elles prennent leur source dans l'un des sentiments les plus nobles et les plus respectables de l'âme humaine: l'amour de la patrie, disparaîtront complètement, soyez-en sûr, lorsqu'il s'agira d'un théâtre libre qui nous montrera, dans les conditions d'exécution qu'on peut attendre d'un artiste tel que M. Lamoureux, un chef-d'œuvre justement acclamé en tous pays et que le public français est le seul à ne pas connaître.

Il me revient à ce sujet, de source très autorisée, que M. Carvalho, toujours fantasque et capricieux de sa nature, a renoncé au projet qu'il avait formé de monter le Benvenuto Cellini, de Berlioz. Vollà pour M. Lamoureux une belle occasion de faire coup double et de donner à son Lohengrin de superbes lendemains. Lui aussi avait eu l'idée de nous faire connaître l'œuvre de Berlioz; qu'il la mette donc maintenant à exécution et qu'il nous donne simultament et Wagner et Berlioz. Il aura doublement métité de l'art.

Arruge Poueix.

## Petites Nouvelles

Lohengrin, à l'Eden-Théâtre de Paris, est tout à fait décidé. M. Lamoureux se décide à transformer l'Eden-Théâtre en théâtre de musique, à la fin de l'hiver qui vient, mais seulement pour un nombre de représentations fixé d'avance. Ces représentations s'étendront du 15 avril au 1e juin. C'est à son retour de Bayreuth, où M. Lamoureux a longuement conféré avec la veuve et les représentants de Wagner, qu'il s'est engagé dans estte partie importante.

M. Lamoureux donnera dix représentations de Lohengrin. Il montera ensuite une œuvre importante d'un compositeur français et une autre d'un maître étranger. Nous croyons savoir que ces deux œuvres sont: Gwendoline, de M. Em. Cha-

brier, et Mefistofele de Boïto.

Le *Ménestrel* confirme qu'on entendra au mois de janvier prochain, aux concerts du Châtelet, le célèbre violoniste Joachim ; il donnera, de plus, deux ou trois concerts à la salle Erard. Il se pourrait qu'il fût accompagné, cette fois, des autres musiciens de son quatuor (de Ahna, Wirth et Haussmann),qui jouit en Allemagne d'une grande réputation.

La célèbre société des instruments à vent, de Paris, dirigée par M. Taffanel, l'éminent flütiste, et qui se compose de MM. Gallet, Triebel, Meinard, Turban. Bremond, Espaignet, Bourdcau et Garigue, se propose de se faire entendre à Berlin, pendant le mois d'octobre prochain. Elle y donnera une série de soirées uniquement composées de musique de chambre pour instruments à vent.

On annonce pour le 5 octobre prochain la récuverture du théâtre de Marseille. Le nouveau directeur, M. Roudil, s'occupe en ce moment d'approprier la salle. Parmi les artistes de sa troupe, citons Maes Dauriac, première chanteuse falcon; — A. Armandi, contralto; — Ismaël-Garcín, première chanteuse légère; — M. Armandi, première chanteuse légère de grand-opéra.

MM. Berger, fort ténor; — Furst, ténor demi-caractère; — Rodier, premier ténor léger; — Labis, baryton de grandopéra; — F. Boyer, baryton d'opéra-comique; Bordeneuve, basse noble; — Degrave, basse chantante.

On ouvrira par le Barbier de Séville.

On ouvrira par le Barves a Secue.

A Rouen, le Thédire des Arts rouvrira du 1st au 3 octobre.
Voici les principaux sujets de la troupe de M. Olive Lafon:
MM. Lignel, régisseur général; — Th. Warnots, premier chef
d'orchestre; — Isaye de Tontor et Dobbelaere, deuxième
chef d'orchestre. — Artistes du chant: MM. Minvielle, fort
ténor; — Mauras, premier ténor d'opéra-comique; — Noté,
baryton de grand-opéra; — Henri Barbe, baryton d'opéracomique; — Hector Schmidt, première hasse d'opéra comique
(basse chantante); — Ponsard, première basse de grandopéra.

Mªss Ernestine Schweyer, forte chanteuse falcon; — Emilie Ambre, première chanteuse légère; — Victoria Hervey, première chanteuse légère; — Berthe farelli, forte chanteuse stolz; — Esther Van Daelen, première dugazon; — Louise Maes, deuxième dugazon, des premières; — isaye de Tontor, troisième dugazon; — Dobbelaere, mère dugazon, première duègne.

La concurrence!

Les journaux italiens ont annoncé ces jours-ci la découverte de l'oiseau rare, d'un vrai ténor (il y en a donc de faux?) qui vient de se révéler à Milan, au Dal Verme.

"Toute la presse milanaise, dit le Trovatore, a salué avec ensemble, dans M. Signorini, un ténor de splendides promesses et a trouvé méritées les ovations que lui a faites le public... La voix de M. Signorini brille particulièrement dans les notes élevées, qui sont sitres et brillantes. Au bis de la romance, il a donné un ut de poitrine d'une sonorité et d'une netteté merveilleuses. Beau, jeune, élégant et distingué sous le costume, qu'il porte avec aisance, il est avec cela comédien sympathique et intelligent.

Cette nouvelle n'avait pas fait le tour de la presse de Paris, qu'immédiatement le *Figaro* s'est empressé de susciter un rival à M.Signorini.

Ce rival, c'est à Pau qu'on l'a découvert.

C'est aussi un vrai ténor.

Ce nouvel \* oiseauau rare " répond nom de Salezat, Il est né à Bruges. Age : 19 ans à poine. Profession actuelle : ouvrier sandalier. Il a suivi les cours de l'école de musique à Bayonne et a obtenu le premier prix à la fin de l'année.

Dernièrement, dans une réunion de la Lyre Paloise, M. Salezat a chanté des morceaux de Guillaume Tell, de la Reine de Chypre, de la Juive et de l'Africaine. La voix du jeune homme excita littéralement des transports d'admiration. De quoi MM. Ritt et Gaillard, les sympathiques directeurs de l'Opéra de Paris, ont été immédiatement avisés.

Allons bon! pourvu qu'il ne vienne pas à Salezat l'idée d'aller se mesurer avec Signorini.

Voilà, entre l'Italie et la France, la guerre allumée.

9

Pour l'amusement de Monero : Voici un relevé des représentations wagnériennes qui ont eu lieu la semaine dernière sur les théâtres allemands :

Berlin, Lohengrin (le 14); Dresde, Lohengrin (le 13), Rheingold, Walküre, Siegfried, Gotlerdämmerung (17, 18, 21, 23 septembre); Francfort, Lohengrin (le 14): Hanovre, Tannhäuser (le 19); Leipzig, Tannhäuser (le 18); Munich, Rheingold, Walküre, Siegfried, Gotlerdämmerung (lu 13 au 19); Vicnne, le Vaisseau Fantôme (le 13), Tristan et Yseult (le 16); Mannheim, Tannhäuser; Graz, Lohengrin (le 10); Brème, Tannhäuser (le 10); Darmstadt, Walküre (le 13); Brunn, Lohengrin (le 12).

Soit douze théâtres qui, dans l'espace de huit jours, ont donné vingt représentations d'œuvres de Wagner!

Ceci prouve de deux choses l'une :

Ou que les directeurs de ces douze théâtres sont de simples idiots qui s'exposent à la faillite en offrant à leurs habitués autant de Wagner :

Ou que Moreno ne sait pas ce qu'il dit quand il prétend que les salles se vident et que les recettes baissent dès que le nom de Wagner est sur l'affiche.

Pour lui, ce sont évidemment les douze directeurs qui n'ont pas le sens commun.

Il est vrai qu'ils ne lisent pas le Ménestrel.

· pas io m

La Revue wagnérienne donne les chiffres suivants sur les représentations qui ont été données à Bayreuth cet été;

Les frais ont été évalués à 296,000 marks, soit 388,750 francs. Les recettes ont donné 312,000 marks, soit 390,000 francs. L'excédant a donc été de 17,000 marks, soit 21,250 francs. La moyenne des places vendues pour les représentations de *Parsifal* est de 1,280; pour les représentations de *Trislan*, de 640; 2,000 entrées gratuites ont été données.

Sur les 295,000 marks de frais, l'orchestre figure pour environ 60,000 marks : chaque membre de l'orchestre a été payé en moyenne 500 marks, répétitions et représentations, soit 625 francs.

Les principaux artistes n'ont demandé que des indemnités, outre le logement. Aucune indemnitén a dépassé 3,000 marks. Quelques artistes, Mªes Materna et Sucher, n'ont voulu recevoir aucun argent.

On commence à s'occuper à Berlin de la prochaine saison des concerts. Celle-ci paraît devoir être intéressante. La Société Philharmonique consacrera trois concerts à l'exécution de grandes œuvres chorales: Le Chant du destin, de J. Brahms; Kampf et Sieg, cantate de Weber; le Faust, de Berlioz; et la neuvième symphonie de Beethoven. Citons aussi quelques morceaux symphonie de Beethoven. Citons aussi quelques morceaux symphoniques importants qui figurent au programme des différents concerts à orchestre de la capitale de l'empire. On jouera, de Berlioz, l'ouverture de Benve nuto Cellini (concert Klindworth); la symphonie d'Harold en Halie, avec solo d'alto par Ritter (concert Scharwenka); la Damnation de Faust (chez Klindworth); de Liszt, la symphonie de Dante et la Danse macabre (piano: Engène d'Albert) au concert Klindworth; enfin, le Wagnerverein prépare une exécution intégrale du Rheingold.

Un impresario allemand, M. J. Sachs, se propose de faire cette année une tournée de concerts en Allemagne, en Hollande et en Suède, avec une troupe qui exécuterait des fragments des principales œuvres de Wagner, telles que le pre-

mier acte de la Walkyrie, des fragments de Siegfried et de Gotterdämmerung.

0

Un nouvel opéra allemand, Ramiro, dont la première représentation a eu lieu le 10 septembre, à Leipzig, n'a pas eu de succès. La musique est de M. Eugène Lindner.

Un chanteur célébrant sa cinquantième année de carrière artistique, le fait est assez rare pour être enregistré.

Il s'agit du baryton Kindermaun, qui chaute encore à l'Opéra de Munich, auquel il appartient depuis quarante ans; à l'issue de la représentation de Waffenschmied, dans lequel il chante le rôlede Stadinger, le baryton a été harangué par le régisseur, M. Richter, et une petite fête a été donnée en son honneur.

Kindermann a chanté 2,990 fois à Munich et a interprété 148 rôles différents, entre autres celui de Saint-Bris des Huguenots, qu'il n'a pas chanté moins de 115 fois.

Très chaleureux succès aux concerts de Bade pour M<sup>the</sup> Elly Warnots, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique de Paris, qui a chanté en perfection l'air de la Reine de la nuit de la Flité enchantée, et la valse de Mireille, bissée d'euthousiasme. C'est la deuxième aunée qu'on mandait M<sup>the</sup> Warnots pour le festival organisé à l'occasion de la fête de S. A. le grand-duc de Bade. Ce fait sans précédent est tout à l'honneur de la joune cantatrice.

## 

## VARIÉTÉS

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 24 septembre 1813, à Montmoreucy près Paris, décès d'André-Ernest-Modeste Grétry, à l'âge de 72 ans, 6 mois.—
Un acte de l'état civil de la ville de Liège, produit par A. Jal (Dictionnaire critique de biographie et d'histoire), étabili que Grétry serait né le 8 février 1741; le 11 février, indiqué par tous les biographes et par Grétry lui-même dans ses Mémoires, serait le jour du baptéme. Notre savant ami Albin Body, consulté sur ce point, tient la pièce Jal pour apocryphe. (Voir Guide mus., 20 décembre 1876), Faisons, toutefois, remarquer que dans l'acte de décès délivré par le maire de Montmorency — nous en avons le texte sous les yeux — il est dit: Né à Liège le 8 février 1741.

Dans une lettre adressée de Naples à Marmontel, le 30 novembre 1777, l'abbé Galiani, un des beaux diseurs de la société française au xvIIIe siècle, cite un trait qui, s'il était vrai, ne serait pas à l'honneur de Grétry. Il s'agit de Piccinni nouvellement débarqué à Paris, où les adversaires de Gluck l'avaient appelé pour faire pièce au terrible Allemaud. " Tous vos artistes français, écrit l'abbé napolitain, sont allés rendre hommage à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, qu'ils connaissent au moins de nom. Un seul musicien a affecté de ne point se présenter chez lui, et le fait a dû d'autant plus frapper, que cet homme se vantait, mais à tort, il est vrai, d'être l'élève de notre grand Piccinni. Dépêchez-vous de me rappeler qu'il n'est point Français ; et s'il m'arrivait eucore, comme jadis, de l'appeler le bon Liégeois, rayez vite l'épithète, ce sera un lapsus calami. Mais me direz-vous, qu'avait fait Piccinni à ce Liégeois? Je vais vous l'apprendre, moi ; il a fait la Buona figliola (la Bonne fille), qui a charmé l'Europe et les Parisiens eux-memes. " (Lettres de l'abbé Galiani, Paris, Charpentier 1881, t. II, p. 308.)

Grétry jaloux de la Buona figliola! lui qui déjà, en 1777, comptait au théâtre presque autant de chefs-d'œuvre que de pièces, l'hyberbole paraîtra hasardée. Mais où donc est allée la Bonne fille de Piccinni? Il y a cent aus et plus qu'on n'en parle plus, taudis que bien des opéras de Grétry de cette même époque sont venus jusqu'a nous, et parmi ceux-ci: le Huron, Lucile, le Tableau parlant, Sykvain, Zémire et Azor, la Fausse magie, etc. (1768-1774).

— Le 25 septembre 1683, à Dijon, naissance de Jean-Philippe Rameau. Sa mort, à Paris, le 12 septembre 1764. — Comme compositeur de musique, Rameau est un des plus grands génies que la France ait produits. Il a introduit dans l'opéra, si monotone jusqu'à lui, une grande variété par ses mélodies toujours dramatiques et l'allure vive et enjouée de ses airs de ballet.

A l'occasion des fêtes qui ont eu lieu à Dijon, en 1876, pour l'inauguration de la statue de Rameau, il a paru un opuscule, à la fois critique et biographique, de notre ami Pougin, ayant pour titre: Rameau; essai sur sa vie et ses œuvres (Paris, Decaux, in-32 de 140 p.)

- Le 26 septembre 1775, à Paris (Opéra), Philémon et Baucis, ballet héroïque de Gossec, donné à la suite d'Alexis et Daphné, pastorale du nême auteur. "Une grande harmonie, dit une feuille de l'époque, des effets sentis, de la variété, de la flexibilité, du sentiment dans les chants, voilà ce qu'on ne peut, sans injustice, refuser à M. Gossec., (Voir historique des pièces de même nom, Guide mus., 6 mai 1886.)
- Le 27 septembre 1841, à Paris Opéra-Comique), reprise de Richard Cœur de lion de Grétry, avec des retouches d'Adolphe Adam. — Artistes: Roger, Masset, Sainte-Foy, Ricquier, Henri, Grignon; M<sup>mes</sup> Thillon et Descot.

Notre compatriote Masset, aujourd'hui professeur au Conservatoire de Paris, fit applaudir dans le rôle de Blondel son double talent de chanteur et de violoniste; il venait de quitter le pupitre de chef d'orchestre au théâtre des Variétés pour enjamber la rampe et se faire accompagner à son tour à l'Opéra-Comique.

a On n'entendait au foyer, dit une feuille du temps, que des paroles de contentement et mêlées d'un peu de surprise; car beaucoup de personnes s'attendaient à trouver le bon Grétry un peu rococo; elles ont été agréablement désappointées. " Quant aux retouches opérées par Adolphe Adam, elles ont été blâmées par les uns et louées par les autres.

Richard Cour de lion, repris bien des fois depuis 1841, n'a pas quitté le répertoire à la date où nous sommes: En février dernier, il était encore chanté par Talazac, Bouvet et M<sup>10</sup>e Si monet.

- Le 28 septembre 1767 (Comédie Italienne), le *Double déguissement*, un acte de Gossec. Grand succès du en grande partie aux nouvelles formes données par le compositeur à la musique instrumentale, quoiqu'il n'eut joint au quatuor que les hautbois, cors et bassons. Il y a un bon trio et un quatuor hien traité.
- Le 29 septembre 1794, à Paris (Opéra), le Chant du départ de Méhul, le seul de tous les hymnes enfantés par la Révolution française qui ait pu se soutenir à côté de la Marseillaise.
- Le 30 septembre 1791, à Vienne, die Zauberflöte de Mozart. Elle fut jouée 120 fois de suite, sans que le compositeur touchât un centime, et de plus, Schikaneder, malgré sa promesse, vendit les parties à d'autres directeurs, si bien que cet opéra se monta dans tous les théâtres sans profit pour le malheureux Mozart, dont la destinée était d'être exploité toute sa vie.

M. Victor Wilder, dans son ouvrage: Mozart, l'homme et l'artiste, affirme que, suivant son habitude, le compositeur n'écrivit son ouverture qu'à la veille de la première représentation, c'est-à-dire le 29 septembre 1791. L'affiche de la première représentation contenait l'avis suivant:

"M. Mozart, par égard pour le gracieux et honorable public, aussi bien que par amitié pour l'auteur de la pièce, a consenti à diriger l'orchestre en personne, pour aujourd'hui seule-

L'admirable ouverture, maintenant au répertoire des concerts symphoniques du monde entier, fut tout d'abord accueillie très froidement, ce ne fut qu'au deuxième acte que le public viennois comprit les beautés du chef-d'œuvre de Mozart.

L'autographe de la *Flûte enchantée* est à la bibliothèque de Berlin.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Les deux derniers numéros de la *Revue wagnérienne* de M. Ed. Dujardin offrent un très vif intérêt.

Notons d'abord dans la livraison d'août 1886, de très intéressantes notes de M. Houston Stewart Chamberlain sur Parsifal.

M. Chamberlain écarte l'erreur commune qui consiste à voir dans Parsifal l'œuvre de la vieillesse du maître, et il montre les origines de ce drame sacré remontant jusqu'à la 32º année de Wagner, aux premières études de la littérature ayant trait au Saint-Graul et à Parsifal. A quarante deux ans, il y eut un premier essai de dramatisation du personnage de Parsifal dans le projet primitif de Tristan. Parsifal, à la recherche du Saint-Graal, arrivait à Karéol en pèlerin, et Wagner l'opposait à Tristan comme le héros du renoncement. Les premiers fragments de Parsifal et le premier essai d'en faire une composition séparée datent de 1857; enfin, en 1864 fut terminée l'esquisse définitive du drame tel que nous le possédons aujourd'hui. Wagner avait alors 51 ans et il n'est pas inutile d'ajouter que ce fut sur le désir du roi Louis II que Wagner rédigea cette esquisse; si bien que lorsqu'en 1876, après les représentations de l'Anneau du Nibelung à Bayreuth, Wagner entreprit l'élaboration définitive du poème et de la musique, il put terminer la versification en quelques semaines au printemps de 1877, tandis que la musique était terminée le 29 avril 1879. Le travail d'instrumentation de l'orchestre seul l'occupa longuement jusqu'en 1882. La vérité est donc que Wagner n'a fait que mettre sur le papier ce qu'il portait depuis longtemps en lui.

M. Chamberlain est non moins intéressant au point de vue de l'interprétation de l'idée philosophique qui a présidé à la composition de l'œuvre. Il nous montre Wagner renonçant à l'idée d'opposer Parsifal à Tristan, mais reprenant immédiatement cette idée au printemps de 1856, pour le reporter dans son drame (non exécuté) des Vainqueurs. Là, sous le nom d'Ananda, on vovait le même Parsifal, héros du renoncement et spécialement du renoncement à l'amour opposé à Prakiti, l'incarnation de l'amour sensuel. La finale rédemption de Prakiti par le vœu de chasteté donnait à ce type une certaine ressemblance avec le caractère de Kundry. Evidemment, le maître ne fut pas non plus content de cette ébauche et il se remit à l'Anneau du Nibelung, au Siegfried. C'est pendant ce travail que, le jour du Vendredi-Saint, 1857, grâce à un ensemble de circonstances fortuites, Wagner se ressouvint de la figure divine poétisée par lui dans un autre projet de drame, Jésus de Nazareth. La vieille légende du Charme du Vendredi-Saint revint à sa mémoire; rapidement il esquissa un drame, dont cette idée, la pitié, fut le centre : Parsifal en était le héros, mais cette fois le héros de la pitié, de la compassion. Cette esquisse est le vrai noyau du drame actuel, suivant M. Chamberlain.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les sens général de ces notes sur Parsiful qui sont à lire tout entières. Cette étude est l'une des plus sérieuses et des plus approfondies qui aient paru jusqu'ici sur ce sujet.

Dans la livraison de septembre nous trouvons un document intéressant: c'est le plan de l'orchestre de Bayreuth. On sait que dans la disposition des instruments, Wagner a introduit d'importantes réformes. Voici, autant que la typographie nous permet de la reproduire, la disposition de Bayreuth:

#### SALLE.

1er violons	Chef d'orch.	2mes violons
s contre- 1 on basses violon	altos	violons basses
violoncelle	es flûtes	violoncelles E
harpes	hautbois	harpes
cors	clarinettes	bassons clarin, basse.
cors	trompettes	contrebasson
tuba	trombones	timbales.

#### SCENE.

On sait que l'orchestre de Bayreuth est recouvert par un double paravent, l'un du côté de la scène, l'autre du côté du public. Entre ces deux paravents est un espace assez large. Le paravent du côté du public recouvre les premiers violons et le chef d'orchestre, assis très haut, de manière à être visible de toute la scène; le second paravent recouvre les harpes, violoncelles, flûtes, hautbois et tous les gros instruments, lesquels sont dans un enfoncement sous la scène même. L'orchestre est en gradins, les violons tout au-dessus, à côté du chef; les timbales et trombones tout au bas. La différence de niveau est à peu près de la hauteur d'un homme des violons aux timbales. Ajoutons que les instrumentistes des gradins supérieurs sont tournés vers le chef dans un sens vertical; jusqu'aux violoncelles et aux flûtes qui sont placés dans le sens horizontal. On comprend quelle unité et quel ensemble doit résulter de cette disposition: tous les angles de sonorités convergent vers le centre. L'orchestre devient une véritable unité sonore.

Citons enfin dans cette dernière livraison de la Revue wagnérienne les Notes esthétiques et historiques sur le motif de réminiscence, par M. J. Van Santen-Kolff. Nous n'avons encore que la première partie de ce travail. Il intéressera vivement tous les musiciens qui aiment à s'instruire sur leur art.

M. K

UN INSTITUTEUR EN CHEF DIPLÔMÉ, bon professeur de musique, pianiste d'une réputation parfaite et muni des meilleurs certificats, cherche un emploi en rapport avec ses connaissances.

Adresse au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

## FRED RUMMEI

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

> AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York,

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET

67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

# NOUVEAUTÉS MUSICALES

_ :			
POUR PIANO	Prix de vente.		
Prix de vente.	Boissière, F A quoi pensent les bêtes. (Chan-		
Dreyschock, F. Cinq morceaux de danse	sonnette) 1 00  — Le bal de la Rose (Fantaisie) 1 00		
N° 1. Polonaise, 2,00; n° 2. Valse, 2,00; n° 3. Polka, 1.75; n° 4. Mazurka, 1.75;	- La Coquette. (Chansonnette) 1 00		
n° 3. Polka, 1,75; n° 4. Mazurka, 1,75; n° 5. Galop, 1,75.	- Je suis gourmand. (Chansonnette) 1 00		
Luzzatto, F. Serenade	- Le mousse de Landerneau. (Ronde bre-		
Michiels, Gust. En avant (marche militaire). 1 00	tonne)		
Les feuilles d'automne (valse) 2 00     Venezuela (mazurka) 1 35	- O beau pays de France. (Romance) 1 00		
Venezuela (mazurka)     Les bataillons scolaires (marche militaire)     1 35	<ul> <li>La souris. (Chansonnette avec parlé) 1 00</li> </ul>		
— Chenonceaux (valse) 2 50	- Le travail c'est la richesse. (Romance) 1 00		
Renaud, Albert, Diavolina (caprice) 1 75	— Les deux paysannes. (Duo comique avec parlé)		
Van Cromphout, Leon. Trois morceaux: Idylle, Ronde fantastique, Mouvement	- Les pétits dénicheurs 1 00		
perpétuel	<ul> <li>Sur la Selette. (Duo comique avec parlé). 1 00</li> </ul>		
<ul> <li>Trois valses caractéristiques pour piano</li> </ul>	Goublier. Le cheval de bois (Chansonnette) . 1 00		
à 4 mains compl. 3 00	- Va donc, Gamin. (Chansonnette) 1 00 - Vilain chien. (Chansonnette) 1 00		
POUR PIANO	<ul> <li>Les deux sous de Bébé. (Chansonnette) . 1 00</li> </ul>		
AVEC ACCOMPAGNEMENT	Hollman, J. Chanson d'amour, mélodie avec		
Hollmann, J. Op. 12. Deuxième concerto pour	accompagn, de violoncelle ou violon (ou		
Violoncelle avec accomp. d'orchestre.	flûte) et piano. N° 1. Pour soprano(en sol) 2 00 N° 2. Pour mez. sopr. (en fa) 3 00		
Réduction pour Violoncelle et Piano net 6 00	Paroles françaises, anglaises et allemandes.		
Les parties d'orchestre net 10 00	Lévêque, E. La chanson de Fouras 1 00 Luzzatto, Fr. Extase, mélodie pour Chant,		
— Chanson d'amour pour violoncelle et piano 1 00 — pour violon et piano 1 35	Violoncelle et Piano 2 00		
Martin, Lazare. Marguerite au rouet ((Mar-	Mertens, Jos. Berceuse pour une voix 1 35		
garet at Spinning Wheel), Caprice pour	<ul> <li>Lied pour mezzo soprano avec accomp.</li> </ul>		
Violon ou Violoncelle et piano 3 00 Van Cromphout, L. Mélodie pour le Cor (en	de <i>Violon</i> et de <i>Piano</i>		
fa) avec accomp. de piano 2 50	Radoux, F. Th. La Tempête, chœur pour voix		
1	d'hommes, la partition net 4 00		
POUR CHANT.	Chaque partie net 0 60		
Balthasar-Florence. Chants sacrés, motets	Tilman, A. Les Eburons, chœur pour voix d'hommes, la partition net 4 00		
et cantiques.  No 1. Adeste, solo avec chœur à volonté 0 75	Chaque partie net 0 60		
2. Pater noster à S voix égales avec accomp, non obligé. 1 50	Tinei, Edgar. Aurora, chœur pour voix d'hommes (texte français et flamand).		
" 3. Cantique au Saint-Sacremeut, pour baryton ou mezzo soprano 0 75			
" 4. Du beau uom de Marie, cantique pour petits enfants à une voix ou chœur à l'unisson 0 60	La partition net 4 00 Chaque partie net 0 60		
" 5. Ave Maris Stelia, solo de ténor ou soprano avec chœur à volonté	* *		
" 6. Au Sacré Cœnr, cant. à une voix	POUR ORGUE		
, 8. Tantam et Genttori, à 3 voix égales	Fauconnier, B. C. Op. 111. Complément du		
" 9. Ecce quam bonum, à 2 voix égales avec solo de ténor ou de soprano	Guide des Organistes, vol. I, II, III, net, à 2 50		
" 10. Ave verum, duo pour voix égales ou mixtes	Complet, net. 5 00		
" 12. O Salutaris, a 3 voix egales avec accomp. non oblige. 0 70 " 13. Tantum et Genitori, à 3 voix égales avec accomp.	DOLLD OD CAMBON S.		
	POUR ORCHESTRE (Symphonie).		
" 15. Tantum et Genitori, a 8 v. égales ou 5 voix mixtes 1 25	Leborne, Fernand. Poème, 2 <sup>me</sup> suite.		
non obligé	La partition d'orchestre, net 10 00		
chœur à l'unisson	Les parties d'orchestre, net 10 00		
" 18. Mater misericordiæ, cantique pour baryton ou mezzo soprano. 0 75	Michiels, Gustave. Chenonceaux (valse), net 4 00		
" 19. Tantum et Genitori, duo a voix égales 1 25	- En avant (Marche) net 3 00		
" 21. A Jésus, petit cantique à une ou deux voix ad libitum 0 50 22. Pater uoster pour petits enfants 1 00	DOTTO TT : T : T : T : T : T : T : T : T		
" 23. Quid retribuam, psaume à 3 voix égales avec solo de sopr. ou de tenor. 2 00	POUR HARMONIE		
24. de sopr. ou de tenor. 2 00 24. de filhi, solo de basse avec chœur 1 25 25. Messe brève, à 3 voix égales, solos et chœurs.	Czibulka, A. Gavotte de la Princesse . net 3 00		
La partition 2 50	Pol Roskoff. Ténèbres-Polka net 3 00		
Chaque partie 0 50			
JOULUIT FRERES, ÉDI	SCHOTT FRÈRES, ÉDITEURS, A BRUXELLES		
PARTS MAVENCE I	ONDDES of SYDNEY)		

(PARIS, MAYENCE, LONDRES et SYDNEY)

## Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS D'ANNONCES CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO 0 50 . Fr. 10 00 La petite ligne. . BELGIQUE, un an . 1 00 FRANCE, un an . 12 00 La grande ligne . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, paran (port en sus). . " 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cie, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— Six lettres inédites de Richard Wagner, V, par Camille Benoît. — Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnaio, Lucien Solvay. Anvers, Gand, Liège, Ostonde, Tournai. — Etranger: Lettre de Paris: A.-Pougin.— Petites nouvelles.—Variétés: Ephémérides musicales.— Bibliographie.— Mécrologie.

## 

## SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER

(Snite.)

## V

ous allons voir maintenant un Wagner belliqueux, frémissant et impatient d'engager l'action. Ecoutez sonner et vibrer la fanfare:

" Pour commencer, j'attaque la forme de l'opéra en cinq actes, puis je donne l'assaut à la règle d'après laquelle il doit y avoir un ballet spécial dans tout opéra. Si je réussis à enflammer Gustave Vaez (1), à lui communiquer l'intelligence de mon dessein, à lui inspirer la volonté de le mettre avec moi à exécution, ce sera parfait ;... sinon, je chercherai aussi longtemps qu'il faudra, jusqu'à ce que j'aie tronvé le vrai poète. Tout obstacle qui viendra se mettre en travers de l'entreprise sera pour moi, ainsi que pour mon allié, l'occasion de charges à fond de train dans la presse; puissionsnous déblayer impitoyablement tout le fumier des écuries d'Augias et y faire passer un torrent d'eau pure! Alors, je serai dans mon élément; car ma tâche est celle-ci : Faire la révolution partout où je vais. Si je succombe, cette défaite me fera plus d'honneur qu'un triomphe dans le camp opposé; même sans victoire personnelle, je serai d'ailleurs et en tout cas utile à la cause. Mais s'il est une qualité qui doive nous assurer la victoire en cette occurrence, c'est la ténacité; celui qui persévérera triomphera sur toute la ligne; et ce que moi j'appelle persévérer, n'avant pas à douter de ma force de volonté, c'est d'avoir assez d'argent pour pouvoir continuer tonjours à livrer bataille sans avoir à me préoccuper de mon existence. Si j'avais assez d'argent, il fandrait, par exemple, que je fisse traduire tont de suite et répandre ma brochure sur l'art. Donc, tout cela prendra tournure quand je serai sur

les lieux et se décidera selon les moyens qui seront mis à ma disposition. Si mon argent s'épuise trop vite, je compte fermement sur une autre assistance, celle de la république sociale qui, tôt ou tard, est inévitable et immanquable en France; si elle a lieu, me voici désormais prêt pour son service, après l'avoir solidement préparée dans l'art... De la sorte, les choses n'iront sans doute pas tout droit et selon les vœux de mes débonnaires amis dans leur timidité au milieu du détestable présent, mais d'autre façon, et beaucoup mieux, heureusement; car leur volonté est que je me sois utile à moi-même, mais la mienne est d'être utile à tous...

"Ne faites pas si grand bruit de mon dernier travail! Du reste, je serais bien fou de nier ma vive joie de ce qu'il ait eu du succès auprès de vous. Je ne sais rien de Wiegand à ce sujet; j'ai bien reçu de Leipzig 10 louis d'or (1) pour mes premières brochures, mais aucune autre nouvelle. J'espère pourtant, que je vais être imprimé... Les fautes d'impression, dans les premiers écrits, étaient grossières et souvent au point de dénaturer le sens complètement. Je vous en prie, corrigez donc les nouvelles erreurs! J'en ai fait aussi la demande à Wiegand.

" Après la rédaction de ce travail, je m'étais si bien promis de ne plus faire ainsi métier d'écrivain, qu'il me faut maintenant en rire; car de toutes parts je sens sourdre en moi la nécessité de me remettre à écrire. A parler franc, nous devons avoner positivement que c'est pour l'instant la seule chose qui ait un sens et une portée réelle; en ce moment, on ne peut pas créer l'œuvre d'art, mais seulement en préparer l'avènement, et cela, à vrai dire, par les moyens révolutionnaires, par la destruction et la démolition de tont ce qui mérite d'être détruit et démoli. Voilà notre œuvre, et ce sont de tout autres gens que nous qui seront les premiers à créer l'œuvre d'art véritable (2). C'est exclusivement dans ce sens que je concois l'activité que je suis à la veille de déployer à Paris, et même, l'œuvre que je me prépare à écrire et à faire exécuter là-bas ne peut être qu'un moment de la révolution, un signe affirmatif de la destruction. Il n'est besoin, à l'heure qu'il est, que de détruire...; édifier, actuellement, ne peut être qu'un acte arbitraire, une fantaisie personnelle.

"A ceux à qui je présente mon Œuvre d'art de l'avenir, j'ai encore énormément de choses à dire; c'est pour cela que je me suis enquis d'une revue, afin de pouvoir m'y étendre en aphorismes sur chaque détail pris à part quand co ne serait qu'à grands traits. Mon vœu serait de faire parattre une feuille par semaine, ou deux ou trois toutes les deux

<sup>(1)</sup> Le librettiste que Wagner avait en vue pour le poème de Wieland le Forgeron... On reste quelque peu surpris de cette collaboration.

Vaoz était belge; do son vrai nom, il s'appelait Gustave Van Nieuwenhuyzen: il avait traduit pour l'Opéra la *Lucie de Lammermoor* de Donizetti; il était auesi avec Alph. Royer, un des auteurs de Favorite du même compositeur, il est mort à Paris, lei2 avril 1861.

Note du Guide musical.)

<sup>(1)</sup> En français.

<sup>(2)</sup> Wagner, heureusement pour lui et pour nous, n'a pas été prophète en ceci.

semaines. Tout numéro de ce genre devrait contenir chaque fois toute une charge de canon, qui serait làchée contre n'importe quel donjon délabré; une fois l'un mis à has, c'est au tour de l'autre, la fois suivante, et ainsi de suite.

"La canonnade durera aussi longtemps qu'il y aura des munitions. Cela serait beau et utile, et si j'étais en Allemagne, je pourrais m'occuper tout seul de telles feuilles volantes périodiques... Peut-être aussi serait-ce possible de

l'étranger.

" Maintenant, si vous autres vous voulez fonder une revue, je vous en prie, éloignez-moi tout ce qui sent la « gazette musicale ». Concevez toujours l'entreprise au point de vue général : l'art et la vie; concevez-la dans son fond et dans son essence, non superficiellement; au nombre des choses superficielles je range, d'une part, la politique et 'ce qui s'ensuit, d'autre part, la «critique d'art » moderne... Avec ces choses-là nous ne recruterons pas d'adhérents; les hommes, depuis longtemps, hélas! sont blasés sur de parells sujets, qui leur ont troublé la vue et masqué le fond des choses.

"n On s'est adressé à moi de Stuttgard pour une Revue mensuelle, dans le programme de laquelle figurent aussi l'Art et la Vie; j'ai promis ma collaboration et je vous ai aussi recommandé, mon cher ami. Mais à voir la chose de près, il y a là-dedans, pour moi, bien trop encore de « politique » et autres vaines étiquettes, beaucoup trop de « patriotisme » allemand et autres niaiseries du même acabit, dont nous connaissons le fond maintenant. Il faut tout de même que je leur envoie quelque chose: probablement un article intititlé: le Génie.

"Et vos écrits, vont-ils bientôt paraître une bonne fois? Hâtez-vous... car je me figure, de temps en temps, qu'il est trop tard pour tout... bien qu'au fond une seule chose me console, c'est que ce qui est bon est bon une fois pour toutes et n'arrive jamais ni trop tard ni trop tôt.

"Si mon Œuvre d'art de l'avenir paraît bientôt, envoyezmoi donc tout de suite, par la poste, un exemplaire sous

bande... à mes frais, bien entendu!

"Jusqu'au 16 janvier, tout me parviendra encore ici; à partir de ce moment, mon adresse est: Paris, M. Albert Frank, libraire, rue Richelieu.

, Ce dernier renseignement est tout particulièrement destiné à Wiegand, s'il veut m'envoyer ultérieurement les quelques exemplaires que je lui demande de cet écrit.

" Il ne m'a pas encore été donné d'apercevoir l'ombre d'un

journal de musique.

" Que devient donc mon pauvre petit Heine (1)? S'est-il remis du souci, de l'ennui et de la peur qu'il s'est faits pour moi? J'espère que ma dernière lettre l'a rassuré, et je dési-rerais vivement qu'il m'en donnât la preuve aussi par écrit. Le meilleur motif que vous puissiez avoir de vous rassurer tous doit vous venir de la certitude où vous êtes de savoir que j'ai reçu un si solide appui. Oui, je l'avoue, ç'a été pour moi, à tous égards, un vrai soulagement.

, Je continue encore à attendre tous les jours une lettre des uns ou des autres de vous; Fischer même m'en doit une; néammoins, c'est à vous que j'enverrai mes écritures d'aujourd'hui, bien que vous n'ayez pas à en tirer grand'chose, sinon que je suis en vie et que, grâce à mes amis, je suis vail-

lant et gai.

"Ma femme elle-même, par une telle pluie d'or, n'a plus de raison de me faire une mine soucieuse et incrédule; j'espère aussi l'avoir convaincue que ceux qui me viennent en aide veulent simplement aider, en ma personne, mon art et la cause sacrée pour laquelle je combats.

, Un gracieux bonjour de ma part à  $M^{m_0}$  Ritter et à M. Vaez.

" Quant à Charles (2), j'aurai bientôt beaucoup de choses

(1) Heine, dont il a été question déjà dans une lettre précédente, était le peintre et le costumier du théâtre royal.

(2) 11 s'agit de Charles Ritter, déjà cité précédemment.

à lui écrire. Essayez donc de voir s'il n'aurait pas une belle voix. Si j'avais à présent son âge, si j'étais tout à fait ce qu'il est et que j'eusse autant de voix qu'autrefois, je me serais adonné sans réserve à l'interprétation dramatique; à la fois acteur, poète et musicien, j'aurais voulu, même dans une période de complète accalmie, révolutionner le drame tout entier; car qui aurait plus d'autorité pratique pour cela que l'acteur dramatique, et lui seul?

" Songez donc, cher ami, si Tichatschek avait, avec sa voix, mon bagage d'idées et de connaissances, ou si moi j'avais sa voix, qu'adviendrait-il ajourd'hui du théâtre (1)?

" Au diable notre maudite poésie et composition abstraite... Nous voulons et ne pouvons pas !...

" A bientôt un plus long développement! Pour le moment je voudrais savoir d'abord comment est la voix de Charles.

" Au printemps, je pense être de retour à Zurich, afin de me mettre au travail; il faudrait que Charles vint alors chez moi, il habiterait et vivrait chez nous, dans la même maison, tout à fait près de nous.

" Et maintenant, adieu pour aujourd'hui!

"Ecrivez-moi bientôt et n'affranchissez plus désormais... "Avant mon départ, vous recevrez encore une fois de mes

" Avant mon depart, vous recevrez encore une fois de mes nouvelles.

Ronne santé cher ami et ne manguez nas les vênres

"Bonne santé, cher ami, et ne manquez pas les vêpres aujourd'hui!

" Votre

, RICHARD WAGNER. ,

La fin de cette correspondance va nous montrer l'intimité croissante entre les deux amis, et malheureusement aussi les tristes confidences remplaçant les joyeuses paroles d'espoir.

(A suivre.)

CAMILLE BENOIT.

## 



BRUXELLES ET PROVINCE

## THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Enfin, la victoire nous a souri! M. Cossira est le bon ange venu pour délivrer la direction de la Monnaie du purgatoire où la fatalité l'avait plongée jusqu'ici. Nous avons dit l'excellente impression faite par lui dans la Favorite. Il a chanté les Huguenots, et il a décidément vaincu. Le ciel soit loué!

C'est que, depuis quelque temps, nous jouions à la noire, il n'y a pas à dire. Sylva malade au moment d'ouvrir le théâtre; Massart subitement enroué sous "les climats inconnus qu'il avait dovinés,; Verhees, réclamant l'indulgence avant que d'avoir paru..., il faut avouer que ce n'était guère rassurant. Et les souvenirs de l'an dernier nous laissaient entrevoir déjà MM. Dupont et Lapissida télégraphiant à Ambroselli: "Il nous faut un ténor, n'en fût-il plus au monde!,

Et déja aussi on revoyait M. Devilliers, en Fernand, briser son épée aux pieds du roi de Castille, et l'on entendait M. Gallois, en Manrique, supplier dans la coulisse :

Ecoutez un instant le troubadour chantant. , Et puis, enfin, on se demandait avec effroi ce que nous

(1) Le souvenir de Schnorr, de Carolsfeld, s'impose icl. Voir les Souvenirs, traduits en français (Charpentier, éditeur).

réservait peut-être M. Berroney, ce ténor masqué dont le nom figure au tableau de troupe comme second de M.Sylva et qui se sera dit sans doute : " C'est le moment de se montrer, filons... je ne veux pas à mon tour Ber... roney le public ...! .

De ces terreurs, enfin, nous voilà délivrés, grâce à M. Cossira. Et la joie est si grande qu'on en a oublié tous les autres, du coup. M. Sylva lui-même, c'est à peine si l'on sait qu'il existe ; quand il ne chante pas, tant pis ; l'autre soir, il n'a point paru dans l'Africaine; c'est

M. Cossira qui l'a remplacé.

Or, M. Cossira est, à l'heure qu'il est, l'enfant gâté du public bruxellois; la reprise des Huguenots lui a servi de second début, et elle a servi aussi à nous assurer que. de tous les ténors de rencontre que nous avions vus jusqu'à présent, celui-là est le meilleur, de loin. Ce n'est pas qu'il soit si accompli comme chanteur; certes, non; il a beaucoup à apprendre, et, s'il ne chante pas mal, s'il a quelque habileté et quelque goût, il a beaucoup à faire encore avant d'atteindre à la perfection... Mais sa voix est charmante, et c'est elle qui sauve tout. Il y a si longtemps qu'on n'avait plus entendu un timbre de voix si frais, si franc, si jeune! Voilà au moins un vrai ténor. A côté de lui, MIIº Litvinne, qui avait laissé à désirer dans l'Africaine, a gagné du terrain, considérablement. Nous avions bien fait de réserver notre jugement et d'attendre. Elle a montré, cette fois, un sentiment dramatique qu'on ne lui soupçonnait pas, et dans le duo du quatrième acte, elle a eu des accents de passion très beaux et très

M. Bourgeois est, depuis son arrivée, toujours indisposé. Il a chante le rôle de Marcel de façon à prouver qu'il n'est pas un musicien banal ni un comedien vulgaire ; mais la voix est toujours plus d'à moitié absente. Mle Legault est un fort gentil page, et Mile Thuringer une bien détestable reine de Navarre. Les chœurs ont été médiocres. Et, en somme, en faisant le compte du bon et du mauvais, c'est le bon qui l'a emporté, grâce toujours à M. Cossira, qui est, à présent, maître de la situation.

Et, à ce propos, une question se présente : l'engagerat-ou à la Monnaie, ou le laissera-t-on partir, malgré tout ? On l'engagera vraisemblablement : à l'heure qu'il est, il doit être engagé. Mais c'est à Bordeaux que l'on n'est pas content! Car c'est là que M. Cossira devait se rendre et qu'on l'attend... sous l'orme. Aussi, il faut entendre les malédictions lancées de là-bas contre le ténor infidèle!

M. Gravière, directeur de la scène bordelaise, envoie, à ce sujet, aux journaux français, une lettre d'amères récriminations, et annonce en même temps que le ténor Verhees, du « Grand-Théâtre royal de Liège », remplacera provisoirement l'artiste volage. M. Gravière ajoute: - « Je vais poursuivre M. Cossira avec toute la rigueur de la loi; les tribunaux lui apprendront, j'en suis certain, ce qu'il en coûte de traiter avec tant de désinvolture les engagements librement consentis et signés, »

Un journal bordelais, la Guienne, reproduit la lettre de M. Gravière et la fait suivre de quelques commentaires du goût le plus distingué. M. Cossira y est cavalièrement traité d'artiste " sans pudeur et sans parole ,, et sa conduite qualifiée de " scandaleuse ". Après une pareille hottée... d'aménités bordelaises, M. Cossira n'a plus qu'à se couvrir la tête de cendres et à aller implorer humblement le pardon de la Guienne, qui espère oublier facilement " le personnage dont le nom n'aura plus à être prononcé dans ses colonnes ...

Nous croyons savoir, nous, le mobile qui a dicté la conduite de M. Cossira. Il aurait signé un engagement avec une personne qui se qualifie de " directeur irresponsable ... Alors, de quoi se plaint M. Gravière? Sa signature ne pouvant être une garantie pour le ténor, celuici, ce nous semble, avait le droit de rechercher un engagement plus sûr.

Nous verrons bien la fin de tout cela. Cette fin se dénouera peut-être devant les tribunaux; mais le principal, c'est que le ténor nous reste, puisque le ténor nous plaît.

A la Monnaie, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Au lendemain des Huguenots, nous avons eu la Dame blanche, avec M. Engel et Mile Hasselmans, qui remplaçait provisoirement MIIe Wolf. Hélas! nous voudrions dire du bien de cette reprise que nous ne le pourrions pas. Toute l'habileté de M. Engel, toute la correction de M<sup>lle</sup> Hasselmans, toute la bonne volonté de Mile Legault, de MM. Isnardon, Chappuis et Nerval n'ont pu faire que la Dame blanche qu'on nous a rendue n'ait été triste à mourir. C'est que la voix un peu pâteuse de M. Engel, et l'age de Mile Hasselmans ne sauraient remplacer cette chose exquise et nécessaire : la fraîcheur et la jeunesse. Non, ce n'est pas la Dame blanche qu'on nous a donnée là!

M. Léo Delibes est arrivé lundi à Bruxelles, accompagné de M. Henri Heugel, le grand éditeur de Paris et le directeur du Ménestrel. Ces messieurs sont venus pour s'entendre avec la direction de la Monnaie au sujet de la représentation de Lackmé, qui sera une des nouveautés de la saison.

Mardi dernier a été mis en vente l'immeuble du théâtre de l'Alcazar. La mise à prix était de 400,000 francs. Mais aucun acquéreur ne s'étant offert, la mise à prix a été abaissée à 300,000 francs. Aujourd'hui, jeudi, doit avoir lieu la seconde vacation!

Lundi a été célébré à Arlon le mariage de M. Eugène Ysaye avec Mile Louise Bourdau, fille du major commandant cette

M. Louis Gallet, l'aimable poète et l'un des auteurs des Guelfes, musique de Benjamin Godard, écrit à son tour aux journaux de Paris qu'il a reçu de MM. Dupont et Lapissida l'assurance verbale que les Guelfes seraient montés cette année au théâtre de la Monnaie et que le refus d'autorisation de l'éditeur M. L. Grus ne sera pas un obstacle à la représentation.

Nous le souhaitons pour les auteurs, qui n'ont rien que d'absolument sympathique; mais nous comprenons que MM. Dupont et Lapissida, avant de se décider attendent la fin de ce petit litige entre intéressés.

Pour faire suite aux gaîtés du Ménestrel : Nous y coupons ce qui suit:

"Le Guide musical est dans un état de fureur indescrip-tible contre le Mêmestrel, Mais aussi, petit Guide qui ne guidez personne, pourquoi mordre aux talons les gens qui une demandent qu'à vous ignorer? Dans son exaspération, le petit organe beige s'oublie jusqu'à citer une partie du dernier article de notre collaborateur Moreno sur la repré-sentation prochaine du Loheng'în à Paris, — ce qui est une imprudence sayez-yous, Lamais nous n'aurions espéra autant.

imprudence, savez-vous. Jamais nous n'aurions espéré autant. Il veut voir de la colère la cù nous n'avons voulu mettre que de l'amusement. Ah! ça, comment comprend-on les choses rue Montagne de la Cour? Nous écrivons pour des Parisiens, sais-tu, monsieur.  $_n$ 

Est-ce que le bon Moreno voudrait aussi faire passer cela pour de l'esprit parisien ?

## ANVERS

Dimanche, au Palais de l'industrie, Peter Benoit a donné une seconde audition de sa helle cantate: Conscience. Le succès n'a pas été moins grand qu'à la manifestation de dimanche dernier. Au même concert M. Mariën, jeune virtuose anversois, dont le talent se confirme, a très bien joué la romance pour violon ot orchestre de Svendsen, qu'il a interprétée avec infiniment d'expression. Il a été accompagné dans la perfection par l'orchestre de la Société, lequel a encore exécuté, sous la direction de M. Bonzon, l'ouvorture du Freischütz, la sérénade de Moskowski et la marche nuptiale du Songe d'une muit d'été de Mendelssohn.

#### GAND

Les lecteurs du Guide ont, sans doute, entendu parter du success remporté au concours dit « de Rome» par un Gantois, M. Constant Montald. A cette occasion, le jeune peintre s'est vu l'objet de quantité de manifestations et, notamment, de plusieurs sérénades. Parmi ces dernières, je dois signaler celle que le Willems-Genootschap lui a donnée jeudi dernier; cette société a exécuté plusieurs chœurs, parmi lesquels une cantate de J. Pauwels: De Rom van Gend, dirigée par l'auteur.

Le théatre flamand a ouvert, dimanche, avec un drame de Van Peene: Jacob Van Artevelde; au Grand-Théatre, on commencera la saison le vendredi le octobre, par la Juive; nous aurons probablement ensuite Robert, les Huquenots,

Hamlet et Mignon.

La Socié é royale des Mélomanes célébrera, en 1888, son cinquantenaire, et elle s'occupe dès maintenant de cette cérémonie, dont elle veut faire une véritable solennité musicale, Elle a déjà inscrit au programme des fêtes un concert de musique chorale dans le genre de celui que la Légia vient d'organiser avec tant de succès; et elle s'est assuré, dans ce but, la coopération des premières sociétés chorales du pays. P. B.

### LIÈGE

Notre théâtre rouvrira ses portes le 2 oc. obre.

Au lieu de la féerie habituelle, M. Verellen nous offrira pendant le mois de la foire, la Périchole, Rip-Rip et Joséphine vendue var ses sœurs.

Le tableau de la troupe d'opéra vient de paraître. La saison s'ouvrira le 1<sup>er</sup> novembre. On commencera par *Aida*, très probablement.

Voici les principaux artistes engagés:

MM. Verhees, fort ténor; — Samaty, premier ténor léger; — Idrac, deuxième ténor; — Desy, deuxième ténor; — Flavigny, trial; — P. Claeys, baryton de grand-opéra; — Fran, don, baryton d'opéra-comique; — Guillabert, basse noble de grand-opéra; — Kinnel, basse chantante d'opéra-comique; — Walter, laruette, basse bosuffo.

Mass Chasseriaux, falcon; — Passama, contralto; — Stéphane, mezzo-soprano; — Stélla Bolle, première chanteuse légère, opéra-comique; — Verellen-Corva, chanteuse légère, grand-opéra et traduction, soprano dramatique; — B. Duthreuil, chanteuse légère en double; — Flavigny-Thomas, dugazon, galli-marié; — Dumésil, deuxième dugazon; — Walter, duègne.

22 choristes hommes et 20 choristes femmes.

Orchestre, 50 musiciens. Chefs d'orchestre, MM. J. Cambon ( $1^{\rm er}$ ) et Prys ( $2^{\rm e}$ ). Régisseur général, Flavigny; Félix Potel, inspecteur.

Le 6 octobre prochain aura lieu une représentation avec le concours de M<sup>me</sup> Fidès-Devriès, qui chantera le rôle de Marguerite, de Faust.

#### OSTENDE

Captiver un public de ville d'eaux n'est assurément pas une chose aisée, quel que soit le talent qu'on ait à lui offrir.

La mer, cette syrène par excellence, tient à se réserver tous les suffrages.

Cependant elle a dû s'incliner devant le talent de deux jeunes virtuoses.

Jeanne et Louise Douste se sont fait entendre trois fois au Kursaal et au Casino, à peine débarquées d'Angleterre.

Après avoir été faire l'école buissonnière à Baden-Baden, elles ont déjà un pied dans le steamer en partance pour New-York, où de brillants engagements les appellent.

A Mariakerke, elles ont joué dans l'intimité, entre deux parties d'escarpolettes. Elles étaient escortées par toute une cour d'artistes, Mª Zaremski et Martens, MM. Wieniawski, Wallner, Agniez. Après le concerto d'Hummel, Jeanne est allée piquer une tête en pleine mer, nageant avec un égal succès dans les flots et dans l'harmonie.

Les sœurs Douste sont des petites merveilles au piano, elles doivent avoir fait un pacfe avec le diable ou plutôt avec les anges. On raconte que, préte à se rendre au bail d'enfants, Jeanne attendait l'heure de la fête chez des amis où il se trouvait deux pianos: soudain on entend des accords, c'est Wieniawski qui prend la parole; la petite lui donne la réplique; de part et d'autre on s'anime et le dialogue musical dure si longtemps que le bal a cessé lorsqu'on songe à battre en retraite.

La chronique ne dit pas qui a déposé les armes le premier. Il est assez probable que Wieniawski aura laissé à sa jeune partenaire les honneurs de la guerre.

TOURNAL

Au dernier concert organisé à Tournai par M. Fernand Godard, on a tout particulièrement remarqué Mile Julia Van Daele, la charmante cantatrice bruxelloise. Cette artiste est douée d'une voix de contraîto remarquablement belle et étendue. Elle a chanté le grand âir de la Favorite et celui de Samson et Datila. Tous deux lui ont valu une véritable ova-

Bouquets, rappels, rien n'a manqué au succès de  $\mathrm{M}^{\mathrm{ne}}$  Van Daele.

## **◇◇◇◇◇**◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇



## FRANCE

Paris, le 28 septembre 1886.

L'Opéra nous a offert, la semaine dernière, un début vraiment interessant, celui de M. Delmas, jeune chanteur frais éclos des classes du Conservatoire et qui s'est présente sous le pourpoint noir de Saint-Bris des Huguenots. Il y a deux mois à peine, M. Delmas remportait un grand et double succès aux concours annuels, où il se voyait décerner un premier prix de chant et un premier prix d'opéra. Il avait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour reussir, non seulement à l'école, mais à la scène, pour laquelle il avait fait précédemment, on peut le dire, un apprentissage pratique et excellent. Avant d'entrer au Conservatoire, en effet, il avait tâte du théâtre, tout jeune encore, en jouant le drame pendant un an ou deux sur un de nos petits théatres de banlieue, à Batignolles. Là, il avait pris dejà la connaissance du public, la pratique de la scène, et s'était brisé aux premières difficultés du metier de comedien. C'est alors que, se voyant pourvu d'une belle voix de basse chantante, il songea a en tirer parti et se présenta aux examens d'admission de l'école, où il fut aussitôt reçu et où il devint à la fois l'élève de M. Bussine pour le chant, et de M. Obin pour l'opéra. Dès l'an dernier, il obtenait les deux seconds prix, et cette année il terminait sa carrière scolaire avec les deux récompenses supérieures.

Doué d'un bon physique et d'une taille au-dessus de la moyenne, la physionomie intelligente et animée, la démarche aisée, le geste juste et sobre, portant bien le costume et sachant déjà se tenir en scène, M. Delmas possède avec cela une voix bien sonnante, heureusement posée, juste et homogène, qui demande seulement peutêtre un peu plus de tenue dans les cordes graves. Est-ce par crainte de le forcer qu'au lieu de le présenter dans le rôle de Marcel, dont il avait fort bien dit une scène à son dernier concours, on l'a fait débuter dans celui de Saint-Bris? Je ne sais. Toujours est-il qu'il s'est fort bien acquitté de sa tâche, à la satisfaction générale, et que son succès n'a pas été un seul instant douteux. Il v avait plaisir à voir ce rôle de Saint-Bris et celui de Raoul, où l'on retrouvait M. Duc, ainsi tenus par deux jeunes artistes aux voix franches, chaudes, généreuses, tous deux bien doués, tous deux intelligents et qui promettent l'un et l'autre le plus brillant avenir.

Malheureusement, l'interprétation générale des Huquenots ne se distinguait pas en cette soirée, il faut le
dire, par une égalité parfaite. La tout aimable et charmante M<sup>me</sup> Caron, pour qui j'ai la plus profonde estime,
n'est point faite pour le personnage de Valentine, où elle
use inutilement ses forces sans pouvoir atteindre le
résultat désirable. Quant aux autres interprêtes, il vaut
mieux, pour leur honneur artistique, taire leurs noms et
n'en point autrement parler.

On travaille à force, d'autre part, à l'Opéra. Le ballet de M. André Messager, les Deux Pigeons, sera, pense-t-on, bientôt prêt à passer, et l'on s'occupe avec une sorte de fièvre de l'ouvrage de MM. Sardou et Paladihle, Patrie. Ceci est une grosse partie, au sujet de laquelle le théâtre cherche à mettre toûtes les bonnes cartes dans son jeu. Il est certain que le sujet du drame fameux de M. Sardou, ainsi transformé en opéra, est l'un des plus beaux et des plus émouvants que l'on ait jamais pu voir sur la scène lyrique. Puisse M. Paladilhe avoir été à la hauteur de la tâche qu'il a entreprise! Nous aurons alors bien près d'un chef d'œuvre.

Arthur Pougin.

## Petites Nouvelles

M Leuis Besson, vient de remettre à l'Opéra de Paris, un epéra tiré de la Zaïre de Veltaire, et dont M. Veronge de la Nux a écrit la musique.

La tragédie de Zatre a déjà fait l'objet d'un autre arrangement de ce genre. M. Charles Lefèvre en a fait un opéra en 3 actes et 4 tableaux qui est terminé depuis deux ans, mais qui n'a pas encere vu le jour.

A l'ancien baryten Roudil, qui a géré pendant treis ans le Capitole de Toulouse, a succédé M. Delrat, autre artiste qui a eu, dit le Monde artistique, son heure de célébrité. M. Delrat se propese de donner quelques œuvres inconnues à la population touleusaine: Mireille, Aida et... les Amours du Diable. Mireille inconnu à Toulouse!?

Il est aujourd'hui décidé que les cendres de Fr. Liszt seront transférées prochainement à Pesth. La princesse Witgenstein, l'exécutrice testamentaire de Liszt, s'est entendue à ce sujet avec M<sup>\*\*</sup> Cosima Wagner, qui ne met plus obstacle à cette translatien.

L'orchestre Langenbach a exécuté dernièrement avec un très vif succès, au Curhaus d'Ems, la symphonie  $la\ Mer$ , de notre compatriote Jules De Swert. Cette œuvre sera également jouée prochainement à Wiesbaden.

Le Ménestrel commente à sa façon les résultats des représentations de cette année à Bayreuth. Le bénéfice réalisé de 21,000 francs lui paraît indiquer un insuccès. - "Si l'en admet, dit-il, qu'il eût fallu payer les artistes au taux de leurs prétentions ordinaires; si l'on admet qu'on n'avait à faire aucuns frais d'établissement pour les deux ouvrages représentés, c'est-à-dire que décers, costumes, accessoires divers ne necessitaient aucune depense; si l'on admet encore que. les deux ouvrages étant sus de teut le personnel, en n'avait à faire aucunes études préparatoires, de ces études qui demandent beaucoup de temps et coûtent par conséquent beaucoup d'argent, on voudra bien admettre aussi que les dépenses eussent été facilement et pour le moins doublées, c'est-à-dire qu'au lieu de 390,000 fr., elles se fussent élevées à près de 800,000 fr. Que devient alers le maigre bénéfice de 21,000 francs qu'on fait luire aux yeux des naïfs afin de les cenvaincre de la prespérité de l'entreprise ?

Il n'y a de naïf en cette affaire que le bon Mênestrel, qui parle à tert et à travers de choses qu'il ne cennaît pas. Teute la série de suppositions qu'il échafaude péniblement est un tissu d'inexactitudes. Il n'est pas exact que les artistes, sauf deux. Mmes Sucher et Materna, n'ent pas été payés au taux de leurs prétentiens ordinaires; bien mieux, ils ent touché une indemnité de séjour; des deux ouvrages représentés, Tristan et Yseult était nouveau à Bayreuth et il a Inécessité une forte dépense de cestumes et de décors; les deux euvrages n'étaient pas mieux sus que ne le sont d'ordinaire les œuvres du répertoire, car la distribution des rôles à Bayreuth varie d'année en année; elle change même à chaque représentation : des études préparatoires ont été nécessaires; elles ont non seulement pris beaucoup de temps (un mois) et de soins, mais elles ent encere entraîné des frais qu'un théâtre ordinaire n'a pas: les frais de séjeur du persennel orchestral et choral présent aux répétitions.

Si l'en tient compte de ces circonstances; si, de plus, on réfléchit que l'accès du théâtre est nécessairement restreint à un très petit nembre de personnes (car il faut des leisirs et un certain pécule pour aller à Bayreuth (non licet omnibus adire); si, enfin, l'on songe que le théâtre ne touche pas le meindre subside, on en arrive à cette conclusion que si elles avaient été dennées dans les cenditions normales, au lieu de 21,000 francs de bénéfice, les représentations de Parisida et de Tristan auraient laissé un chiffre quadruple et, en teuteas, infiniment supérieur au bénéfice que laisse, par exemple, l'exploitation de l'Opéra de l'aris malgré ses 800,000 francs de subside!

A part ces quelques bourdes, le *Ménestrel* est exactement renseigné. S'il cennaît aussi bien l'œuvre de Wagner, neus comprenous qu'il n'en ait pas une idée bien nette et bien juste.

On annonce d'Italie plusieurs opéras nouveaux, entre autre la Bella Galliana du maestro Mederi, de Viterbe, et *Notte di* Carnevale, du maestro Canepa.

Voici quelques renseignements sur la campagne théâtrale prochaine au théâtre de Genève. Le tableau de la troupe vient d'être affiché.

Le grand-opéra et traductions, l'opéra-cémique ent chacun leur troupe distincte; l'opérette ne figure pas sur la liste des emplois. Le Serment d'amour et le Grand Mogol de G. Audran sont cependant au nombre des pièces nouvelles que M. Gally a l'intention de monter.

Les principaux artistes sont: Le baryton Quirot, M.Dupuis, premier ténor d'opéra-comique. Les noms de MM. Fronty, baryton d'opéra-comique, et Larrivé sont familiers au amateurs du théâtre de Genève. M. Keghel est le fort ténor engagé.

Parmi les chanteuses, citons M<sup>ne</sup> Gally-Larochelle, première chanteuse légère, femme du directeur ; M<sup>ne</sup> de Villeraie, dugazon, qui a tenu l'emploi à Lyon; Pauline Vaillant, chanteuse légère de grand-opéra, sœur de M<sup>ne</sup> Vaillant-Couturier ; M<sup>ne</sup> Dargy, forte chanteuse falcon, jeune artiste qui vient de Marseille, et M<sup>ne</sup> A. Pitteri, chanteuse contralto.

- Pour l'amusement de Moreno (suite).

Moreno n'est pas encore content; les chiffres que nous lui avons infligés ne lui suffisent pas et il m'invite, avec une bonne grâce charmante, à revenir à la question des représentations wagnériennes de Munich qui ont amené, selon lui, une si joile déconfiture dans la caisse du théâtre.

Je m'en voudrais de ne pas déférer à son désir. Vous voulez des chiffres, imprudent Moreno?

Voici, pour vous servir!

En 1885, sur les 28 principaux théâtres d'Allemagne et d'Autriche, il a été donné 526 représentations wagnériennes, soit un peu plus que le sixième du nombre total (3407) des représentations données pendant la saison théâtrale sur ces 28 théâtres

Retenez bien ceci : 526 représentations des 10 onvrages de Wagner.

Voyons maintenant, parmi les œuvres du répertoire courant, celles qui, aux yeux Moreno, peuvent seules assurer la prospérité des théâtres en général et de celui de Munich en particulier.

Voici le nombre de représentations qu'elles atteignent, en 1885, sur les mêmes 28 théâtres: Les Huquenots, 82; Faust, 52; Roméo, 9; la Juive, 41; Traviata, 27; Lucie de Lammermoor, 40; Mignon, 55; Lackmé, 6; Humlet, 2; Françoise de Rimini, 0.

Ah! ce zero, qu'il a triste figure!

Mais additionnons. Cela fait 314 représentations pour dix ouvrages de compositeurs différents, tandis que le seul Wagner, avec ses dix drames, arrive à 526!

Si les directeurs des 28 théâtres dont il est ici question ont lule Minestrei, il faut convenir qu'ils sont bien imprudents, ou admettre qu'ils ont le caractère bien mal fait pour vous contrarier aussi obstinément, pauvro Moreno! L'exemple de la catastrophe de Munich (300,000 fr. de déficit ) ne paraît pas du tout les émouvoir! Charitablement, le Mênestrel les avertit du danger; ils continuent de jouer du Wagner, comme si cela leur rapportait gros! Faut-il qu'ils soient têtus: Cinq cent vingt.-six! Trois cent quatorze!

Ce n'est pas tout.

Après Lohengrin et Tannheuser, les horreurs wagnériennes qui ont eu le plus grand nombre de représentations en 1885 (le premier 123 et le second 169, l'opéra le plus joué c'est... — vraiment votre mauvaise chance me navre, ò Moreno, — c'est Carmen, la Carmen de ce pauvre Bizet, à qui Paris faillit faire un mauvais sort parce qu'elle était entachée de quoi?... de wagnérisme!

Carmen va jusqu'à 105 représentations!

Après quoi, défile lamentablement, votre répertoire favori: Les Huguenots, 82! Mignon, 55! Luchmé, 6! Hamlet, 2! Françoise de.... Mais je m'arrête. Ce zéro est navrant, il fait mal à voir!

O la cruauté des statistiques ! Mais quoi ? tu l'as voulu Georges Moreno !

M. K.

(Reproduction autorisée dans le Ménestrel seulement).

#### ⊹

- Petite charade pour Moreno :

Mon premier est délicieux; c'est mo, puisqu'on dit: exquis mo.

Mon second est idiot; c'est re, puisqu'on dit ré buse.

Mon troisième redoublé sert à endormir les enfants ; c'est no, puisqu'on chante: Fais nono, mon bel enfantou (musique d'André Messager).

Mon tout?

Ah! mon tout! Parions que Moreno le trouvera tout seul!

## 

## VARIÉTÉS

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 1<sup>st</sup> octobre 1771, à Passy, naissance de Pierre-Marie-François de Sales Baillot. — Le quatrain, inscrit sur le socle de sa statuette, dans la biblicthèque du Conservatoire de Paris, dit quel était ce grand artiste:

Interprète divin de Haydn et de Mozart, Le doux Boccherini s'échappe de son âme,

Le fougueux Beethoven le transporte et l'enflamme,

Baillot tient dans ses mains le sceptre de son art.

Baillot est mort à Paris le 15 septembre 1842, à l'âge de 71 ans. Il avait connu Beethoven à Vienne, à l'époque où Fidelio venait d'être joue (1805). Le violoniste français lui fut présenté par Antoine Reicha, un ami commun; ils trouvèrent le maître assis, solitaire et triste, dans la salle basse d'une auberge attenant à son théâtre.

L'entretien fut assez mélancolique, et Beethoven ne chercha pas à dissimuler la rancune que la froideur du public et l'injustice de la critique à l'égard de Fidelio avaient laissée dans son esprit. Tout à coup la conversation fut interrompue par un grognement strident et sonore. C'était un garçon d'écurie, couché dans un coin, qui ronflait à plein nez. "Tenez, dit Beethoven, je voudrais être aussi bête que ce gaillard-là. » (Voir Beethoven, savie et son œuvre, par Victor Wilder)

- Le 2 octobre 1800, à Bruxelles, début de M<sup>me</sup> Marie-Wilselmine de Rousselois, dans la Didon de Piccinni. "Cette actrice, dit l'Oracle du 3 octobre, joint à une voix étendue et mélodieuse de très beaux mouvements ; le public lui a rendu la justice qu'elle méritait, en la couvrant de nombreux applaudissements ,  $\mu$  (Voir Guide mus, 25 février 1886)
- Le 3 octobre 1852, à Clermont (Puy-de-Dôme), décès de Georges Onslow. Il était né dans cette ville le 27 juillet 1784.

Fétis (Biogr. univ. des mus., t. VI, p. 369) l'appelle un "amateur distingué, qui fut heureux de mourir avant qu'un oubli complet eût mis à néant ses réves de gloire. "Sort réservé, ajoute Fétis, aux œuvres que n'a pas dictées le génie., a. Marmontel (Symphonistes et virtuoses, p. 195) trouve "ce jugement bien sévère et bien sommaire, appliqué à un musicien de la valeur de Georges Onslow que l'Allemagne et la France ont acclamé et qui a eu l'insigne honneur de remplacer Cherubini à l'Institut,."

- Le 4 octobre 1878, à Vienne (Opéra impérial), Philémon et Baucis de Gounod. — Poème traduit du français et partition remise en trois actes, comme elle l'était originairement à Paris.
- Le 5 octobre 1858, à Bruxelles, *Quentin Durward* de Gevaert. Artistes: Monjauze, Aujac, Carman, Mengal, Van Hufflen, Gourdon, Borsary; M<sup>ues</sup> de Jolly, Cèbe et Manriot
  - " M. Gevaert n'est pas doué de cetto faculté d'invention,

d'ailleurs bien rare, qui imprime à l'idée musicale un cachet d'originalité par lequel l'auditeur se sent introduit dans un nouvel ordre d'impressions ; mais il possède à un haut degré le sentiment de la scène et met, avec une parfaite vérité d'expression, la musique en rapport avec les paroles, n'exagérant jamais ni le côté du drame, ni celui de la comédie. Ses mélodies sont distinguées et plaisent à ce titre, même lorsqu'elles n'ont pas le mérite de la nouveauté. Il tire merveilleusement parti des ressources de l'orchestre, non seulement pour la puissance, mais aussi pour la délicatesse des effets. On ne citerait guère de partition dont l'instrumentation soit plus piquante et plus variée que celle de Quentin Durward. Si l'on n'est point frappé, en l'écoutant, par ces traits saisissants qui procèdent du génie, l'intérêt qu'elle excite par de charmants détails se soutient, et l'on arrive au bout de ses trois longs actes sans avoir eu le temps de s'apercevoir du vide de l'action., (Indépendance belge.)

Quentin Durward a eu une bonne reprise à la Monnaie (15 déc. 1889), avec Rodier, Soulacroix, Devoyod, Dauphin, Chappuis, Lefèvre, Lonati, M<sup>mes</sup> Bosman, Lonati et Ismaël.

— Le 6 octobre 1815, à Bruxelles (Société des Amateurs de musique), concert de Baillot, 1º re professeur du Conservatoire de Paris, 1º violon de la chapelle du roi. Telles sont les qualités données à l'artiste français sur le programme,dont voici le texte: 1º Symphonie d'Haydn; 2º Chant d'union des Belges et des Badaves, paroles de M. G. Bourdon le Blanc, mises en musique et présentées à S. M. la Reine des Pays-Bas par Me- Elisa De Munck, 1º cantatrice de S. A. R. le Prince d'Orange; 3º Concerto de violon par Baillot; 4º Andante de symphonie; 5º Trio de Viotti. exécuté par Baillot; 6º Duo italien chanté par Me- De Munck; 7º Air russe varié, par Baillot. — Au prix de 6 fr. le billet.

Baillot alla se faire entendre à Liège, le 18 octobre, et à son retour à Bruxelles, it donna un second concert à la société des Amateurs de musique (28 octobre).

— Le 7 octobre 1854, à Paris (Théâtre lyrique), le Billet de Marguerite, 3 actes de Gevaert. — Un des plus francs succès du compositeur et qui porta bonheur, pour son début, à une jeune artiste belge, M<sup>me</sup> Deligne-Lauters, aujourd'hui M<sup>me</sup> veuve Gueymard, longtemps pensionnaire à l'Opéra, d'où elle a pris sa retraite.

" Gevaert, écrit un correspondant de l'Emancipation belge, s'était déjà fait connaître à Paris par un charmant petit opéra en un acte, intitulé: Georgette. Mais il n'avait alors cueilli qu'une seule fleur dans son parterre musical. Il s'est montré plus généreux aujourd'hui. Il vient d'étaler à nos yeux un magnifique bouquet.

"... Tous les Belges qui habitent la capitale étaient à leur poste. On pouvait se faire un instant illusion et se croire à la Monnaie. Ou s'abordait par ce: Comment vot-ti? qui est notre bonjournational; et, comme pour ajouter un ton plus chaud à la couleur locale, on remarquait sur le Boulevard, à la porte même du théâtre, un nouvel établissement très propre, très bien tenu, sur lequel on lisait en grosses lettres éclairées au gaz: Faro de Bruxelles, de Mommaert. Aussi commençames-nous par aller boire un verre de notre excellente bière à la santé de nos artistes belges et au succès de la pièce. Si mon odorat ne m'a point trompé, je crois qu'on en faisait autant au foyer des artistes, car au lever du rideau, un certain parfum houblonné est venu m'avertir que là aussi on se soulhatiait bon courage en buvant la bière du pays.

"Ce petit tableau de Teniers, arrangé pour le xixe siècle, m'a inspiré cette réflexion: Si la France se fait un peu anglaise en ce moment par l'accord des baionnettes en Crimée, elle se fait bien aussi un peu belge par les accords non moins puissants de nos artistes et de nos compositeurs. Et J'étais fier de voir passer au milieu de Paris et sous la bannière de notre bon pays. cette phalange célèbre, cette légion d'honneur harmonieuse qui marche au son d'une

musique composée par Grisar, Limnander et Gevaert, d'une musique dont les phrases sont à la fois si bien dictées et si bien interprétées par les de Bériot, Vieuxtemps, Servais, Godefroid, Batta, Hauman, Dubois, Messemakers, M<sup>mes</sup> Pleyel, Cabel et Deligne-Lauters.

## 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Opern Handbuch (Manuel lyrique) de Hugo Riemann; Leipzig,librairie Koch. Livraisons 16 à 17 (Sancho Panza a Täus). Nous remarquons parmi les compositeurs belges dont les ouvrages sont cités: Benoit, Colyns, Daussoigne, Ermel, Fétis, Gossec, Grétry, Grisar, Kettenus, Mertens, Peellaert, Van Duyse, Van Peene, Vitzthumb, Zérézo.

La prochaine livraison, la 18°, cloturera cette intéressante publication.

## 

### Nécrologie.

Sont décédés:

A Berlin, le 14 septembre, Hubert Ries, né à Bonn le 1er avril 1802, élève de Spohr pour le violon, compositeur et Concertmeister de 1836 à 1872. Il était le frère de Ferdinand Ries qui out pour maître Beethoven (Notice, *Biogr. univ. des mus*, de Fétis, t. VII, p. 258.)

 A Hambourg, le 12 septembre, Julius Melchert, né à Altona le 28 mai 1810, compositeur et professeur de piano. (Notice, ibid., t. VI, p. 73.)

— A Berlin, le 15 septembre, Hugo Schwantzer, né à Ober Glogau le 21 avril 1829, compositeur, directeur et professeur d'origue et de piano de l'Institut musical qui porte son nom. (Notice, *Musik-Lexicon* de Schnberth, p. 490).

— A Margate, le 20 septembre, John-Liphot Hatton, né à Liverpool en 1809, compositeur et ancien chef d'orchestre à Princess's Theatre (Notice, Dictionary of music de Grove, t. I, p. 697)

M<sup>llo</sup> Julia Van Daele, 1er prix de chant avec distinction, prix de S. M la Reine, monitrice du cours de chant au Conservatoire royal.

Pour les leçons et concerts, s'adresser rue du Théâtre, 19, Bruxelles (Nord).

Un Instituteur en chef diplômé, bon professeur de musique, pianiste d'une réputation parfaite et muni des meilleurs certificats, cherche un emploi en rapport avec ses connaissances

Adresse au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

## FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du plano octave-hurpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

# NOUVEAUTÉS MUSICALES

POUR PLANO	Prix de vente.
Michiels, Gust. En avant (marche militaire).  Les feuilles d'automne (valse).  Venezuela (mazurka).  Les bataillons scolaires (marche militaire).  Chenonceaux (valse).  Renaud, Albert. Diavolina (caprice).  Van Cromphout, Léon. Trois morceaux: Idylle, Ronde fantastique, Mouvement perpétuel.  Trois valses caractéristiques pour piano à 4 mains.  Compl.  POUR PIANO  AVEC ACCOMPAGNEMENT  Holimann, J. Op. 12. Deuxième concerto pour Violoncelle avec accomp. d'orchestre. Réduction pour Violoncelle et Piano net 10.  Les parties d'orchestre.  Chanson d'amour pour violoncelle et piano pour violon et piano.  Martin, Lazare. Marguerite au rouet ([Margaret at Spinning Wheel), Caprice pour Violon ou Violoncelle et piano van Cromphout, L. Mélodie pour le Cor (en fa) avec accomp. de piano.  POUR CHANT.  Balthasar-Florence. Chants sacrés, motets	
et cantiques.  No 1. Adeste, solo avec cheur à volonté.  2. Pater moster 25 voix égales avec accomp, non obligé.  3. Constance Saint-Sacrement, pour batyton ou  4. Du bean nom de Marje, cantique pour petits enfants	d'hommes, la partition net 4 00 Chaque partie net 0 60 Tinel, Edgar. Aurora, cheeur pour voix d'hommes (texte français et flamand).  La partition net 4 00 La partition net 4 00 Chaque partie net 4 00 Chaque partie net 4 00 Chaque partie
a une voix ou cheur à l'unisson. 5. Ave Maris Stella, solo de tánor ou soprano avec chour à volonté.  6. An Sacré Cœur, cant, à une voix  7. A Marie, cantique à une voix  8. The sacré Cœur, cant, à une voix  9. Ecc quam bomm, à 2 voix égales.  9. Ecc quam bomm, à 2 voix égales avec solo de ténor une de voix de voix de voix égales.  10. Ave vernm, duo pour voix égales ou mixtes.	POUR ORGUE  Pour Organistas, vol. I. H. H. net. à 2, 5  Guide des Organistas, vol. I. H. H. net. à 2, 5
n 11. Ave Maria, pour tenor ou soprano.  12. O Santaris, à 3 vois égales avec accomp. non obligé.  13. Tantum et Genitori, à 3 voix égales avec accomp.  non obligé.  14. Tota putchra, solo pour basse ou contraito  15. Tautum et Genitori, à 3 v. égales ou 5 voix mixtes	Complet, net. 5 00 Complet, net. 5 00 POUR ORCHESTRE (Symphonie).
10. O saintaris, pour basse ou confraito avec violoncelle non obligé 17. An saint centr de Marie, cantique à une voix ou chour à l'unisson. 18. Mater misericordite, cantique pour baryton ou 19. Tantum et Genitori, duo à voix égales. 19. O Ave Maria, à 2 voix égales 21. A Jésus, petit cantique à une ou deux voix ad libitum .	La partition d'orchestre, net 10 00  Les parties d'orchestre, net 10 00  Les parties d'orchestre, net 10 00  Michiels, Gustave. Chenonceaux (valse), net 4 00  — En avant (Marche) net 3 00
n 21. A Jesus, petit cantique à une ou deux voix ad libitum. 22. Pater noster pour petits enfants. 12. Quid retribuam, psaume à 3 voix égales avoc solo 12. Quid retribuam, psaume à 3 voix égales, 12. Alesse brate, à 3 voix égales, solos et hours. La partition	POUR HARMONIE  1 25 Czibulka, A. Gavotte de la Princesse . net 3 00
SCHOTT FRÈRES.	ÉDITEURS, A BRUXELLES

SCHOTT FRÈRES, ÉDITEURS, A BRUXELLES (PARIS, MAYENCE, LONDRES et SYDNEY)

### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, CONDITIONS D'ARONNEMENT LE NUMÉRO 0.50 La petite ligne . . Fr. 10 00 Beloique, un an . 25 1 00 12 00 La grande ligne FRANCE, un an . On traite à forfait pour les grandes annonces. CENTIMES 10.00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 32 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— Six lettros inédites de Richard Waguer, V, par Camillo Benoît. — L'orchestre caché de Wagner en 1629, par E. Vander Straeten. — Bruxelles et province: Théâtre royal de la Monnalo, Lucien Solvay. Anvers, Gand, Malines.— Etranger: Lettres de Paris: A. Pougn et Balthazar Claes. — Petites nouvelles.— Variétés: Ephémérides musicales.

## SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER

(Suite.)

v

a disposition confiante n'avait pas duré longtemps. Dans une lettre du 12 janvier 1850 (1), Wagner se montre fort abattu. L'argent s'est comme fondu, peu de perspective d'en trouver ou d'en gagner d'autre. Ces 500 thalers envoyés de Dresde, "l'instinct le plus immédiat, écrit Wagner, m'a poussé à les employer exclusivement aux besoins matériels les plus pressants de ma femme et de moi,,... De Bordeaux, l'assistance pécuniaire en perspective, qui devait profiter aux plans d'opéra pour Paris, se faisait attendre, et Wagner se voyait réduit à la supposition que le don à lui destiné par Ma Laussot était déjà compris dans la somme de 500 thalers.

" Même dans ce cas, écrit-il, je n'en serais pas moins reconnaissant pour l'intérêt qui m'a été témoigné; mais alors il en résulterait un changement complet dans ma position. Paris, sans une garantie pour un prolongement de séjour possible, devient tout autre chose qu'avec cette garantie. "

Wagner avait écrit directement à  $M^{\text{no}}$  Laussot pour savoir décidément à quoi s'en tenir dans cette question, et chargé l'ami Uhlig de s'informer de son côté de qui provenaient les 500 thalers.

"Puissé-je ne pas vous paraître effronté et cupide! Je m'accommode de tout et je suis reconnaissant pour tout, mais il me faut le plus tôt possible une certitude...

En dehors des questions d'argent, son mauvais état de santé le préoccupe.

"De plus, j'ai été souffrant et je ne suis pas encore bien remis; j'ai retrouvé, ici encore, mes anciennes douleurs d'hiver; ce sont des rhumatismes, et ils ont ceci de particulièrement inquiétant pour moi, qu'ils es sont portés vers le cœur (1). J'avais perdu toute envie de travailler; je n'ai même pas encore pu coucher sur le papier mon plan d'opéra; j'avais vraiment comme un manteau de plomb sur les épaules, et je n'avais, pour me consoler, qu'un mot de Feuerbach: Celui qui ne s'est jamais écrié: Mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? celui-là n'a jamais possédé Dieu en lui... — Mais il ne me faudra pas longtemps pour écrire ce plan d'opéra, dès qu'un soufile frais traversera de nouveau ma cervelle...

Cette lettre ne roule pas toute sur d'aussi navrants sujets. Il faut d'abord en signaler le début où Wagner, dans la chaleur croissante de ses sentiments amicaux pour Uhlig, lui propose le tutoiement familier de la plaisante façon qui suit. Au-dessous de l'en-tête Zurich, 12 janvier 1850, on lit ces lignes:

"Avant-propos: Ne t'effraye pas de ce tutoiement; interprète son emploi spontané dans ces lignes comme une explosion de la nature pour réagir contre notre sotte étiquette; j'espère que tu me répondras, toi aussi, en réactionnaire. "

Voici maintenant, dans toute sa teneur, la dernière partie de cette lettre, qui renferme de nouveaux épanchements de Wagner au sujet du contenu de sa brochure: l'Œuvre d'art de l'avenir.

Il est probable que le fidèle Uhlig avait informé Wagner qu'à la première lecture de son manuscrit il n'avait pas entièrement saisile but de l'auteur. Wagner, après avoir communiqué à son ami, sur sa situation matérielle, les détails dont il a été donné des extraits plus haut, s'empresse de lui fournir le supplément d'indications nécessaire à l'intelligence de la position qu'il a voulu prendre, dans sa brochure, vis-à-vis du "drame idéal " révé par lui.

« Quelques mots seulement: Si, en relisant mon Œuvre d'art de l'avenir, tu ne découvres pas nettement mon plan,

<sup>(1)</sup> Wagner devait en mourir. C'est au cœur qu'il a été frappé.

c'est que j'ai dù le mal tracer. La genèse de notre art moderne fragmentaire, issu de l'euvre d'art totale des Grecs, ne pouvait être exposée que d'une façon, en faisant ressortir avec grande précision l'importante phase où cet art passa de la représentation directe à la représentation indirecte, de

la tragédie au soi-disant art plastique.

» Si tu as compris mon exposition simplement comme si j'avais, seulement voulu énumérer et comparer séparément les diverses espèces d'art, alors tu m'as mal compris, on je me suis mal exprimé; j'ai groupé, selon leur essence, les diverses espèces d'art, de façon à pouvoir surtout montrer en elles, d'ensemble, l'évolution de l'art tout entier dans son rapport avec l'évolution de la nature humaine tout entière, jusqu'à nos idées d'art modernes. Dans cette tâche, je devais procéder, d'après l'importance extérieure et la répartition chronologique, avec une absolue impartialité; aussi ai-je senti la nécessité de m'excuser, dans une note, pour m'être si longuement arrêté à la musique, comparativement aux autres arts.

» Mais si je veux démontrer que l'art plastique, en tant qu'art factice, d'art simplement abstrait de l'art véritable, doit disparaître entièrement dans l'avenir... si, par conséquent, je dénie toute existence dans l'avenir à cet art plastique (peinture et sculpture) qui prétend aujourd'hui à la prééminence, tu m'accorderas bien que la chose ne pouvait et ne devait pas s'expédier en deux traits de plume... Donc, tu me feras part de ton avis là-dessus, quand cet écrit te repassera sous les yeux. Certes, je comprends parfaitement aussi que pour toi ce soit avant tout la musique qui ait ou un intérêt exclusif; peut-être, en une autre occasion, me rattraperai-je à son sujet.

» Maintenant, brisons là pour aujourd'huil...

» J'ai été à la fois ému et réjoui de ce que tu me donnes à entendre qu'il t'arrive souvent de n'y plus pouvoir tenir; le désespoir, le dégoût, la plus furieuse colère, voilà l'eau haptismale la plus nécessaire à notre régénération. Mais ton peu de goût pour les affaires françaises et l'idée qu'elles t'ont suggérée du cordonnier dans le « Lumpaci Vagabundus », m'ont fait rire de tout mon œur; car mon sentiment est exactement le même sur plus d'un point, et toujours, à ce propos, je pense au cordonnier, au tout pareil cordonnier.

» Assez là dessus; j'ai trop à te dire pour me décharger si hâtivement; mais ne va pas te relâcher, écris-moi longuement... tu apaiseras chez moi un pressant besoin.

- » La Société de musique d'ici m'a depuis longtemps engagé à lui faire travailler ou plutôt à faire travailler à son orchestre une symphonie de Beethoven. Voici déjà deux fois que je lui ai fait lire la symphonie en ut majeur à grand renfort de timbales; aujourd'hui il y a encore répétition... Je n'avais d'abord aucun goût à la chose, peu à peu cela m'a amusé, et dans tous les cas, je pense fonder ainsi quelque chose de bon, surtout en mettant de côté toute prétention. Je pense communiquer aux riches, très riches marchands d'ici un léger sentiment de pudeur et de honte, et les amener à ouvrir leurs sacoches, afin de faire quelque chose de propre pour un bon orchestre; si l'affaire réussit, je pense te faire mettre à la tête.
- » Tu ne m'écris pas au sujet de Charles Ritter: J'attache la plus grande importance à savoir s'il a de la voix. J'éprouve une vive sollicitude pour lui, non seulement parce que je l'aime, mais parce que j'aime l'avenir tout autant que je hais le présent, et parce que je serais très heureux de fournir à cet avenir des artistes pur sang...
- » Adieu pour aujourd'hui! Mes souhaits cordiaux de bonheur a ton enfant nouveau-né!
- » Je n'ai rien oublié dans cette lettre, mais, sans le vouloir, je n'ai fait mention que d'une seule chose!
- » Adieu!salue mesamis! A bientôt de plus amples nouvelles de ton

» RICHARD WAGNER, »

On a pu prévoir à la lecture les difficultés signalées au début de cette dernière lettre : le voyage à Paris, fixé d'abord au 16 janvier 1850, fut reculé jusqu'au mois de février. Wagner, c'était à craindre, ne put s'entendre avec le librettiste cité plus haut (Gustave Vaez) au sujet de son opéra Wieland le Forgeron (1).

In fut obligé de quitter Paris sans résultat; désespéré, il partit précipitamment, regagnant la Suisse par un long détour; car il passa par Bordeaux. Trouvat-il en cette ville ce qu'il y allait chercher? Vit-il M= Laussot?... Nous le retrouvons aux bords du lac de Genève, à Villeneuve; mais il n'y reste pas longtemps, il va bientôt se fixer une seconde fois à Zurich.

où la vie est moins chère sans doute.

"A la fin de ce séjour parisien, nous dit Wagner lui-même, un jour que, malade, misérable, désespéré, je regardais fixément devant moi, plongé dans une morne songerie, mon regard tomba sur la partition presque oubliée de Lohengrin. J'éprouvai une soudaine tristesse à la pensée que cette musique était condamnée à rester ensevelie dans ce blême suaire de papier, à n'en jamais sortir pour résonner et vibrer au dehors. J'écrivis deux mots à Liszt; la réponse fut celle-ci: Le théâtre de Weimar, malgré ses ressources modiques, prépare le plus largement possible la représentation de Lohengrin."

Ceci se passait il y a bientôt quarante ans; Wagner est mort, Liszt vient de mourir, et l'année prochaine, Paris, qui fut si dur au premier, l'auteur, et si doux au second, le protecteur, nous fera entendre cette nouveauté, Lohengrin... Paris, "tête et cœur " de la France et du monde, triomphant enfin de la longue niaiserie de quelques jobards conduits par quelques

farceurs, verra cette réparation tardive...

Je ne puis finir sans dire quelques mots de Théodore Uhlig, auquel on s'intéresse forcément après la lecture de cette correspondance. Wagner, que l'injustice du sort poursuivait jusqu'en ses amis (témoin Schnorr, de Karolsfeld, quelques années plus tard), Wagner perdit Uhlig deux ou trois ans après ces lettres : il était loin de s'attendre à cette mort, bien que son ami souffrît d'une maladie de poitrine et que le mal ne fît qu'empirer. La perte de ce fidèle ami frappa en plein cœur le maître, toujours exilé... Uhlig était un esprit au-dessus de l'ordinaire. Il a écrit, entre autres choses, des analyses du premier morceau de la symphonie héroïque et de morceaux détachés du quatuor op. 59 de Beethoven ; de l'avis de Hans de Bulow, qui lut les manuscrits à cette époque, c'était, dans ce genre, un travail magistral. Où peuvent bien être ces manuscrits?... Ils n'ont pas été imprimés; Wagner doit les avoir reçus pour les revoir; mais à partir de ce moment, on perd leur trace, et l'on ne sait où ils sont restés...

(A suivre.) CAMILLE BENOIT.

<sup>(1)</sup> Dans un volume en préparation chez Charpentier, Richard Wagner, Musicieus, Poètes et Philosophes, on trouvera quelques citations de Wagner lui-même sur cet ouvrage peu connu.

## 

## L'ORCHESTRE CACHÉ DE WAGNER

J'ai été le premier, je pense, à signaler le passage des Mémoires de Grétry, relatif à l'usage, en Italie, d'un orchestre invisible pour le public des théâtres lyriques.

" ... A l'égard de l'orchestre, Grétry demande " qu'il soit voilé et qu'on n'apercoive ni les musiciens ni les lumières des pupitres du côté des spectateurs. L'effet en serait magnifique et l'on sait que, dans tous les cas, l'orchestre n'est jamais censé y être. Un mur de pierres dures est, je crois, nécessaire pour séparer l'orchestre du théâtre, afin que le son se répercute dans la salle. "

Qui n'a reconnu, dans ce théâtre rèvé par Grétry, la salle en voie d'achèvement à Bayreuth? Dimensions à part, on dirait que Wagner a modelé exactement son plan sur celui trace par notre compatriote. Pas une loge. Les rangs, en partant de la scène, s'élèvent comme des gradins d'amphithéâtre. Point d'ornements pour distraire l'attention; quelques colonnes sur les côtés de la salle. Point de rampe. L'orchestre est rendu invisible, les musiciens étant placés cinq mètres plus bas que le niveau de la scène.

. Un espace est laissé complètement vide; c'est, comme Wagner l'appelle, " l'espace mystique ", sorte de mur sonore, séparant le réel (le public) de la scène ".

Ceci parut dans le Guide du 21 janvier 1875, sous le titre de : La salle d'opéra rêvée par Grétry.

Je ne serai point le dernier, je crois, à appeler l'attention des spécialistes sur un autre passage concernant le même objet et qui recule, cette fois, au début du хуп<sup>®</sup> siècle le système wagnérien, si judicieux et si sensé, de l'intervention occulte de l'élément instrumental dans les représentations lyriques, et non encore acclimaté, hélas! parmi nous.

La dédicace d'une pastorale musicale espagnole, de 1629, renferme notamment ces mots significatifs: Los instrumentos ocupaban la primera parte del theatro sin ser vistos... C'est-à-dire : " Les instruments occupent la première partie du théâtre sans être vus... ..

Tout commentaire devient fastidieux. J'ajouterai simplement que le chant devait se joindre à l'orchestre pour aider, le plus éloquemment possible, à l'expression des sentiments divers des acteurs. Cela était, à cette époque, cosa nueva en Espana, selon la même dédicace.

Loin de moi de vouloir, à l'aide de ces rapprochements, enlever quoi que ce soit au mérite de Wagner, d'avoir mis en pratique l'écartement de ce que j'appellerai la cuisine instrumentale, aux représentations dramaticolyriques. Le système, vieux ou nouveau, est admirable; il rompt avec la banalité, le terre-à-terre, l'absurde; il inaugure tout un ordre d'idéal grandiose fondé sur les lois les plus logiques de l'art scénique et de la vérité dans la fiction.

Et, qui plus est, on sera fatalement amené à l'adopter tôt ou tard. Le Théâtre flamand, à Bruxelles, va. dit-on, en prendre l'initiative. Fiat!

EDMOND VANDER STRAETEN.



BRUXELLES ET PROVINCE

## THEATRE ROYAL DE LA MONNAIR

Semaine de calme relatif, à la Monnaie. On met à profit les récents succès, on panse les dernières blessures et l'on se prépare à de nouveaux combats.

En attendant la Fille du régiment avec Mue Vuillaume. et le Prophète avec M. Sylva, les indispositions continuent à faire des ravages dans la troupe. M. Sylva, qui se recueille pour ledit Prophète, ne chante plus guère, et il n'y a pas jusqu'à M<sup>ne</sup> Balensi qui n'ait été malade. elle aussi, et qu'il a fallu remplacer, l'autre soir, dans la Favorite. C'est Mile Martini qui, " par complaisance ", a chanté le rôle de Léonore. Et elle l'a chanté avec un succès d'autant plus vif qu'il était peu espéré. Comment il se fait qu'une falcon, qui a peu réussi dans son emploi comme c'est le cas de Mile Martini, dont l'apparition dans Robert a été peu encouragée — réussisse si bien dans un rôle de Stolz, qui n'est pas le sien, ce serait là pour nous un de ces mystères insondables comme il y en a tant dans les théâtres si nous ne pensions pouvoir l'expliquer par ce fait, c'est que rien ne prouve après tout que la première fois, celle où Mile Martini s'est donnée comme falcon, ait éte la bonne!...

Quoi qu'il en soit, Mile Martini a obtenu un très réel succès : elle a mis de la passion, de l'accent, de l'expression dans ce rôle où Mile Balensi avait mis, elle, tant de glace, quelques jours auparavant. Nous avons constaté aussi avec plaisir que le chevrotement désespérant dont souffrait la débutante, dans Robert, avait énormément diminué d'intensité dans la Favorite.

Allons, tant mieux! Les divers membres du personnel de la Monnaie finiront, tôt ou tard, par trouver leur vraje voje!

Et maintenant, un petit renseignement utile. Les bruits les plus variés circulent, depuis le commencement de l'année théâtrale, au sujet des nouveautés que la direction se proposerait de monter. On a parlé des Guelfes de Benjamin Godard; on a parlé de l'Angelo de Cesar Cui; on a parlé des Contes d'Hoffmann d'Offenbach, de Lackmé, que sais-je?

En réalité, voici ce qui est vrai. Le seul grand-opéra que l'on montera cette année - et encore n'est-il pas tout à fait certain qu'on ne sera pas en retard - c'est la Walkyrie; et le seul opéra-comique, c'est Lackmé de Léo Delibes. Tout le reste est encore incertain.

L. S.

Les répétitions de Lackmé au théâtre de la Monnaie vont commencer sous peu. Mile Vuillaume, M. Engel et M. Renaud sont chargés des trois principaux rôles. Aussitôt après Lackme viendra la reprise d'Hérodiade, avec M. Cossira et Mue Litvine, qui a étudié le rôle d'Hérodiade avec M. Massenet. qu'elle a chanté avec un éclatant succès à Nice.

A propos de Lackmé, le Ménestrel, en veine d'esprit (une fois n'est pas coutume), s'imagine que nous sommes fort ennuyés de voir cet opera annoncé à la Monnaie. Pourquoi ? Qu'est-ce que Lackmé peut bien nous faire? La pièce est bébète, la musique est charmante, elle est de Delibes, c'est tout dire, et nous lui souhaitons un meilleur sort qu'à Jean de Nivelles, voilà tout. Nous n'apportons dans ces questions aucun esprit de dénigrement systématique. Que le Ménestrel soit sans inquiétude, nous ne débinerons pas sa marchandise. Nous demandons, au contraire, que nos théâtres donnent le plus possible de ces œuvres de jolie facture et de fond banal. Plus on en jouera, plus évidente deviendra la nécessité de la réforme du théâtre dans le sens wagnérien. Ce n'est pas Lackmé (et eucore moins Mignava), qui pourra quelque chose contre Wagner. Delibes opposé à Wagner! C'est le pavé de l'ours, bon Ménestre! Déclédement, vous étes aussi malhabile dans la défense qu'inoffensif dans l'attaque.

ø,

Une observation excellente de M. Adolphe Jullien, a propes de Bayreuth et des calculs auxquels en s'est livré sur le résultat financier des représentations de cette année:

"Un bénéfice de 21,000 francs, dit-il dans son dernier feuilleton du Français, ce serait peu pour une entreprise où l'on chercherait à faire des bénéfices. C'est énorme lorsqu'il s'agit d'une œuvre exclusivement de propagande, où l'on s'estime heureux dès qu'on peut joindre les deux bouts ; à plus forte raison quand on peut reporter 21,000 francs au fonds de réserve. Mais les gens qui n'entendent d'un opéra que le bruit des écus tombant dans leur coffre-fort ne veulent pas admettre qu'on puisse faire de l'art pour l'art, sans esprit de lucre, et ce modeste bénéfice de 21,000 francs les met en belle humeur.

"Mais, braves comptables qui calculez si bien, ce désintéressement d'artistes exceptionnels qui vous stupéfie, leur dévouement absolu à l'œuvre de Richard Wagner qui vous interloque, leur empressement à se rendre à Bayreuth, tous petits et grands, instrumentistes et chanteurs, pour s'associer dans la mesure de leurs forces à cette œuvre d'art incomparable, le fait même que tant d'exécutants, recrutés en vingt villes différentes, savent tous ces opéras par cœur et n'ont besoin que de quelques répétitions peur s'accorder, tant de faits véritablement prodigieux dans le domaine musical ne devraient-ils pas vous donner à réfléchir et vous prouver qu'on n'a que faire ici de vos comptes par doit et avoir ? Il ne s'agit plus ici de commerce, il s'agit d'art.

" Et puis, même si ces calculs étaient justes qu'est-ce qu'ils prouveraient? N'est-il pas évident qu'une entreprise aussi exceptionnelle est en dehors de toutes les conditions ordinaires et qu'on ne saurait la juger de la même facen que les autres? Il n'est pas jusqu'à cet enthousiasme et ce désintéressement des artistes pour une cause perdue à vos yeux qui ne vous fasse rire; eh bien! essayez d'en faire autant peur n'importe quelle œuvre, avec n'importe quel artiste, et vous m'en direz des neuvelles. Demandez donc à M. Maurel de chanter pour rien le Songe d'une nuit d'été; à M. Lassalle de chanter pour rien Françoise de Rimini; à M. Faure de chanter peur rien Hamlet, et s'ils acceptent, ces artistes grands seigneurs, vous pourrez rire alors des chanteurs allemands qui ne comptent plus dès qu'il s'agit de Richard Wagner et tiennent à honneur de coopérer à la glorification de sen œuvre et de son nem! "

#### ANVERS

Notre théâtre a brillamment rouvert ses portes samedi 2 octobre, avec Guillaume Teil. Par une attention toute gracieuse, le directeur, M. Voitus Van Hamme, offrait cette soirée aux habitués et à la presse; la salle était comble. Le contrôle et le foyer avaient été parés de fleurs et d'arbustes, les employés étaient en cravate blanche; même l'orchestre n'offrait pas cette variété de costumes qui est une des joies des habitués de notre théâtre.

Les débuts de la troupe ont été très heureux. Depuis longtemps on n'avait vu à notre théâtre un aussi ben ensemble.

M. Couturier (Guillaume Tell) a été très favorablement accueilli. Il a su donner à son rôle le caractère d'héroïsme qu'il doit avoir, mais que malheureusement beaucoup de barytons oublient de lui donner. Il a surtout été applaudi après la scène du troisième acte, dans laquelle il a été remarquable comme comédien.

M<sup>11</sup>° Remy, la forte chanteuse, a été acclamée d'emblée. Belle voix, irréprochable justesse, jeu excellent. Avec cela, belle personne. On ne peut rêver Mathilde plus parfaite.

M. Vitaux (Arnold) a une bonne voix, mais elle est un peu faible. Il est bon musicien.

M<sup>ne</sup> Mounier a montré ses qualités habituelles dans le rôle d'Hedwige, et M. Delersy, le second ténor, a bien chanté la barcarolle du premier acte.

L'orchestre est excellent et a merveilleusement exécuté l'ouverture. Mise en scène parfaite.

Dimanche, le 3 octobre, nous avens eu Faust, qui a servi de débuts à M<sup>me</sup> Beretta, ainsi qu'à MM. De Longpré et Lebreton.

Ce début a été un succès pour M<sup>me</sup> Beretta, qui a été irréprochable sous tous les rapports ; elle a été vivement applaudie après la scène de l'église et bissée après le trie final, qu'il est impossible de rendre d'une manière plus dramatique.

M. De Longpré (Faust) a une jelie voix; seulement neus aurions désiré un peu plus de passion dans son jeu. On l'a applaudi après la cavatine du deuxième acte, et son succès a été, sinon brillant, du moins fort honorable.

M. Lebreton est un baryton très agréable; il s'est fait rappeler après la scène du duel.

La mise en scène était très soignée, les costumes sont frais et de bon goût, le ballet parfaitement réglé. Ces deux premières soirées, en un mot, sont d'un bon augure pour l'avenir et nous ont montré que nous avions affaire à un directeur rompu à toutes les choses du métier et qui cherche à faire bien. Souhaitons-lui bonne chance, sa réussite sera méritée. H. R.

#### GAND

Grand-Théatre. — Vendredi 1er octobre, la Juive; dimanche 3 la Juive.

La récuverture de notre Grand-Théâtre a eu lieu le vendredi 1º octobre, avec la Juive, le vieil opéra d'Halévy dont ont a célébré dernièrement la 500° représentation à l'Opéra; et, pour le dire tout d'abord, depuis plusieurs années, nous n'avions plus vul a Juive à Gand, comme nous l'a présentée notre nouveau directeur M. Voitus Van Hamme. La mise en scène est beauccup plus soignée que d'habitude; le ballet est bien régié et n'excite plus les rires, comme l'an dernier; les chœurs chantent juste et avec un ensemble qui atteste de consciencieuses études ; l'orchestre aussi est conduit d'une manière remarquable par M. Barwell et fait souvenir des jours où il était dirigé par Henri Waelput; on peut cependant lui reprocher d'être, par moments, trop bruyant et de couvrir ainsi les voix.

A côté de cela, rendens encore justice à un excellent trio composé de M<sup>me</sup> Laville-Ferminet, forte chanteuse, de M. Merrit, fort téner, et de la bass, M. Plain, trois artistes de premier ordre, auxquels le public n'a pas ménagé les ovations et les rappels, et sur lesquels j'aural l'occasion de revenir plus tard. Quant à M<sup>is</sup> Peirani, chanteuse légère, et à M. Sentenac, ténor léger, j'aime mieux ne rien vous en dire, car ces deux jeunes débutants, qui font leurs premières armes sur notre scène, si je ne me trompe, ont été en proie à une émotion qui a paralysé tous leurs moyens.

La représentation de la *Juive* a donc été d'un excellent augure pour cette saisen théâtrale; nous espérons qu'il en sera de même du *Trouvère*, qu'on joue ce soir lundi et qui achèvera de nous montrer la troupe de grand-opéra.

Le mercredi 29 septembre, la Société royale des cheurs a offert un concert à ses membres ; la section chorale y a fait entendre les chœurs qu'elle a chantés avec un si grand succès à la fête de Liège : la Tristesse, de Hanssens, et le Tyrol, de Thomas; ces deux chœurs ont été parfaitement rendus avec une netteté et un souci des nuances très grands. Ce résultat fait honneur à la Société royale des chœurs et à son directeur, M. Paul Lebrun; en prenant la succession d'un maître autorisé, M. Edouard De Vos, le jeune musicien avait assumé une lourde responsabilité; par son zèle et son habileté, il a ici dignement remplacé son prédécesseur, et nous l'en félicitons sincèrement. La musique du la régiment de ligne, qui possède de fort bons solistes et qui est dirigée avec talent par M. Simar père, prétait son concours à cette soirée.

P. B.

#### MALINES

Voici les résultats du grand concours international de chant d'ensemble organisé par la société l' Aurore, qui a eu

lieu dimanche et lundi dans notre ville :

Première section. — 1º division, 1º prix, Union chorale de Păturages; 2º division, 1º prix, Cristalleries du Val-Saint-Lambert; 3º division, section B, 1º prix, la Tournaisienne; section A, 1º prix, Société de Waelwyck (Hollande).

Deuxième section. — 1° division, 2° prix, Vooruit, de Saint-Nicolas; 2° division, 2° prix, Société chorale de Villers Bretonneux; 3° division, section B, 2° prix, Société des chœurs de Chapelle-Bascoup; section A, 2° prix, les Visstoumaques de la Louvière.

Troisième section. — 1<sup>re</sup> division, 3º prix, Cercle d'agrément de Verviers; 2º division, 3º prix, Cæcilia d'Admsterdam; 3º division, section A, 3º prix, Orphéon d'Etterbeek; sect. B,

3º prix, Ecole de musique d'Amay.

Division d'honneur: 1ºe section, 1ºe prix, à mérite égal, l'Union chorale de Pâturages et les Cristalleries du Val-St-Lambert, 2º prix, la Tournaisienne; 2º section, 1ºe prix, Vooruit de Saint-Nicolas; 2º prix, Société des chœurs de Chapelle-Bascoup; 3º section, 1ºe prix, le Cercle d'agrément de Verviers et l'Ecole de musique d'Amay.





### FRANCE

Paris, le 5 octobre 1886.

Après avoir été conviés, l'autre semaine, au brillant début de M. Delmas dans les Huquenots, nous avons été invités; samedi dernier, à celui de M<sup>me</sup> Sarolta, dans le même ouvrage. Je ne vous cacherai pas que, cette fois, le résultat était beaucoup moins heureux. Qu'est-ce que M<sup>me</sup> Sarolta, et d'où vient-elle? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que son apparition dans le rôle aimable, mais secondaire, du page Urbain n'était pas de nature à exciter une sensation bien vive. Comme physique, comme voix, comme chant, comme jeu, la débutante ne met en œuvre que des qualités qui m'ont paru fort ordinaires et qui ne sortent pas d'une honnéte médiocrité.

Hier, pour la rentrée des deux frères de Reszké, a eu lieu, à l'Opéra, la reprise du *Cid*. Nos journaux annoncent aujourd'hui que l'œuvre de M. Massenet, s'acheminant vers sa cinquantième représentation, le compositeur se prépare à offrir à ses interprétes une "petite fête , de circonstance. — Comme je vous l'ai déjà annoncé, nous aurons d'ici peu uue autre reprise, celle du Prophète, où M<sup>me</sup> Bosman se produira pour la première fois dans le rôle de Bertha. Puis viendront les Deux Pigeons, le ballet de MM. Régnier et Messager, qui semble devoir définitivement passer du 20 au 25 de ce mois.

Voilà pour ce qui concerne l'Opéra. Mais la grosse affaire, en ce moment, celle qui préoccupe d'avance notre monde artistique, c'est la courte — trop courte — saison lyrique que M. Lamoureux prépare à l'Eden pour le printemps prochain, dans le but surtout de faire connaître Lohengrin au public parisien. Il paraît certain aujourd'hui que M<sup>me</sup> Fidès Devriès est engagée pour y chanter le rôle d'Elsa; elle nous donnera vraiment une personnification idéale de ce rôle. Quant à son partenaire, ce sera le jeune ténor Van Dyck, dont le succès aux concerts Lamoureux a été si grand en ces dernières années. On avaît parlé d'une jeune cantatrice étrangère, M<sup>10</sup> Elfina Berr, pour représenter Elsa. Vous voyez que cette nouvelle était controuvée.

C'est dimanche prochain en huit, c'est-à-dire le 17 de ce mois, qu'aura lieu, dans le square Vintimille, l'inauguration de la statue de Berlioz. C'est sous les arbres de ce menu jardin, dans ce quartier paisible et retiré, surtout habité par des sculpteurs, des gens de lettres et de modestes rentiers, à deux pas de son ancienne demeure de la rue de Calais, que l'image du vieux lutteur, du grand artiste à l'existence si tourmentée, si âpre et batailleuse, va s'élever enfin. Sur la demande de M. Ambroise Thomas, qui, en sa qualité de doven des membres de la section de musique de l'Académie des beaux-arts, devait être chargé de prononcer un des discours, c'est M. Ernest Reyer qui remplira cet office. M. Reyer était, vous ne l'ignorez pas, l'un des admirateurs les plus enthousiastes et l'un des amis les plus dévoués et les plus respectueux de Berlioz; on peut donc s'attendre de sa part à un hommage véritablement intéressant et, qui plus est, absolument sincère. Deux autres discours seront prononcés: l'un par M. Charles Garnier, architecte de l'Opéra, au nom de l'Académie des beaux-arts tout entière ; l'autre par M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de cette compagnie, comme président du comité du monument.

La cérémonie promet d'ailleurs d'être digne de l'artiste illustre qui en est l'objet. Un chœur nombreux et la musique de la garde républicaine exécuteront l'apothéose de la Symphonie fumébre et triomphale ainsi que la superbe Marche troyenne, et l'un des artistes de la Comédie-Française, M. Sylvain, récitera une pièce de vers inédite: A Berlioz, de M. Charles Grandmougin.

Constatons que si la France a trop tardé à rendre justice au merveilleux génie de Berlioz, elle prend enfin sa revanche et emploie tous ses efforts à se faire pardonner un dédain si fâcheux et si immérité.

ARTHUR POUGIN.

AMITTON 1 00

Paris, 3 octobre 1886.

Voici revenir l'époque des grands concerts; le Châtelet rouvre ses portes le 17 de ce mois, et le 7 novembre prochain, M. Lamoureux reprendra, à l'Eden toujours, la série de ses belles exécutions. Déjà chef d'orchestre, instrumentistes, choristes et compositeurs s'apprêtent; les programmes se dressent et les copistes sont sur les dents.

Parmi les nouveautés intéressantes de la saison, je puis citer une Psyché, de César Franck; la donnée de ce poème symphonique, en voie d'achèvement, est empruntée au conteur Apulée; une particularité de cette œuvre est l'intervention des chœurs dans la trame instrumentale. — M. Vincent d'Indy, l'auteur de la Cloche, travaille aussi à une Rhapsodie orchestrale sur des thèmes populaires. — Il est probable que nous entendrons quelque part cet hiver la nouvelle symphonie de M. Camille Saint-Saëns, avec orgue et piano, œuvre que connaissent déjà l'Angleterre et l'Allemagne.

En fait de musique plus intime, de petits concerts ou de chambre, nous aurons, entre autres choses nouvelles, et probablement à la Société nationate, une sonate, pour piano et violon, de César Franck, une Suite dans le style ancien, pour orchestre et piano, de V. d'Indy, un trio, pour piano et cordes, de M. Charles Lefebvre, l'auteur de l'oratorio de Judith, une vous connaissez bien.

Les lecteurs du Guide se souviennent sans doute des comptes rendus donnés ici des fêtes musicales annuelles de Bâle, et notamment de celle de l'été dernier. Un poète de haut mérite. M. Maurice Bouchor, en même temps musicien instruit, fort épris de grandes œuvres, admirateur passionné des maîtres fuguistes, de Bach, de Hændel, et aussi des modernes, Beethoven, Wagner, fait paraître chez Fischbacher, sous ce titre: La Messe en ré de Beethoven - compte rendu et impressions, une étude détaillée, consciencieuse, remarquable par la belle clarté de la forme, intéressante par la franche expression de la pensée d'un poète de valeur en face d'une œuvre de pure musique. La dédicace, adressée " à M. Alfred Volkland,chef d'orchestre à Bâle ,, rappelle que cette brochure est née des auditions dont je parlais tout à l'heure. Quelques lignes empruntées au préambule donneront le meilleur résumé de l'œuvre: " ... Au mois de mai 1886, je me rendis à Bâle avec deux amis pour assister à l'exécution de la Messe en ré. Notre impression fut très profonde, et j'essayai de la fixer en quelques pages. Mais je trouvai de grandes difficultés à analyser une œuvre toute nouvelle pour moi. Je cherchais un point de comparaison pour mieux faire ressortir ce qui me semblait être le caractère, d'ailleurs très complexe, de la Messe en re, et c'est ainsi qu'une espèce de parallèle s'imposa à mon esprit, entre cette Messe et la Neuvième symphonie que j'ai entendue maintes fois, et que les irréprochables exécutions de M. Lamoureux ont rendue familière à tous ceux qui aiment la musique. Cela explique la division de la présente étude en trois chapitres. Je fais d'abord quelques réflexions générales sur l'œuvre que j'étudie et sur la façon dont elle a été exécutée à Bâle; puis j'analyse rapidement la Symphonie avec chœurs; enfin je passe à l'examen de la Messe en ré. Je ne me flattte pas de donner une idée, même très lointaine, de cette grande œuvre à ceux qui l'ignorent; mais je voudrais leur inspirer le désir de l'entendre. Quant à ceux qui la connaissent, je sollicite leur indulgence; qu'ils me pardonnent, en faveur de l'admiration qui nous est commune, l'aridité d'un langage si impropre à traduire des émotions musicales, et mon peu de connaissances techniques. Enfin, sans me flatter que cet opuscule y puisse contribuer dans la plus faible mesure, je souhaite que la Messe en re, si mal connue, soit bientôt donnée à Paris dans des conditions vraiment dignes de ce sublime ouvrage., J'engage vivement mon lecteur à parcourir les soixante pages qui suivent ce préambule; pareille occasion ne se trouve pas souvent.

Je dois mentionner un projet de concerts de musique de chambre entre l'éminent violoniste Isaye et la remarquable pianiste  $M^{me}$  Bordes-Péne; j'aurai à revenir sur ce sujet.

BALTHAZAR CLAES.

#### 

## Petites Nouvelles

A propos de Berlioz, une erreur singulière a fait le tour de la presse parisienne. Presque tous les journaux de Paris ont donné comme suit le texte de l'inscription qui va être placée sur la maison de la rue de Calais, où le grand artiste est mort:

Dans cette maison est mort le 8 mars 1863 HENRI BERLIOZ compositeur de musique né à la Côte-Saint - André le 11 décembre 1809.

M. Adolphe Jullien relève cet étrange lapsus.

« Henri Berlioz, mort en 1863? — Hector, s'il vous plaît, mort en 1869. Ce que c'est que la gloire ! Il est assez piquant déjà que force journaux aient reproduit cette bourde à la queue leu leu. Mais savez-vous où je l'ai découpée de préférence — à titre de curiosité? Dans le journal même où Berlioz écrivit pendant trente années, dans les *Débats*.»

La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique vient de prendre une décision qui intéresse les directeurs, régisseurs, chefs d'orchestre et artistes des cafés-concret.

Un règlement établi il y a quelques années exigeait que les directeurs jouassent tous les soirs des œuvres de compositeurs étrangers à l'établissement, jusqu'à concurrence de 68 p. c. des numéros des programmes.

Mais ce règlement n'était pas régulièrement suivi, et les régisseurs, chefs d'orchestre et chanteurs accaparaient la presque totalité des droits.

Par 130 voix sur 161 votants, il a été décidé par l'article du règlement n'attribuant aux employés des cafés-concerts qu'un tiers du programme serait inséré dans les statuts de la Société.

On a de bonnes nouvelles de M<sup>ne</sup> Van Zandt. La jeune et intéressante artiste écrit à un ami de Paris qu'elle va beaucoup mieux,qu'elle apprend à mar cher. La voix heureusement lui est restée.

L'Echo der Gegenwart publie les lignes suivantes au sujet d'un concert donné au Kurhaus, à Aix-la-Chapelle, où M. Joseph Hollman s'est fait entendre:

"Nous pourrions nous dispenser de constater à nouveau les qualités qui distinguent le talent hors ligne du célèbre violoncelliste de S. M. le roi des Pays-Bas. Toutefois, en présence de son colossal succès, il nous plaît de reconnaître que son exécution a confirmé encore une fois nos impressions antérieures, à savoir qu'il dépasse tous les violoncellistes par la puissance,nous dirons même par la majesté et la chaleur du son. Et quel doux enivrement il sait produire! Il l'a prouvé dans l'admirable interprétation de la *Trâumerei* de Schumann.

" Quant à son nouveau Concerto, ce n'est pas une de ces productions légères, fortà la mode aujourd'hui, qui se bornent à quelques tours de force artistiques, mais c'est une composition des plus réussies, pleine de mouvement, et qui prendra rang parmi les meilleures œuvres, très rares du reste, écrites pour le violoncelle.

" Le succès de Hellman a été éclatant.

"Les applaudissements et les rappels se sont renouvelés après l'exécution du Papillon, de Popper, et de sa fantaisie sur Carmen. "

On nous écrit de Lendres, 5 ectobre :

Voici de la décentralisation artistique, où je ne m'y connais pas. C'est au Comedy Theutre de Manchester qu'a été représenté bier soir, pour la première fois, un nouvel opéracomique intitulé Indiana, livret de M. H. B. Farnie, dramaturge anglais, et musique de M. Audran, le compositeur français bien connu. La pièce, dans le fait des vaudevilles agités d'Hennequin, n'est guère la sauce qu'il faut à une œuvre musicale. Néanmoins, la sauce a passé avec le plat. La musique de M. Audran est légère, facile, pimpante, c'est-à-dire qu'elle a toutes les qualités qu'il faut pour plaire au public ordinaire des théâtres anglais. On y remarque certains pastiches agréables des anciennes sigs britanniques. Cela a chatouillé l'amour-propre national et achevé d'assurer le succès de la nouvelle œuvre de M. Audran.

M. Mackenzie, l'éminent compositeur anglais, vient de recevoir la commande d'une cantate pour le festival de Leeds. L'ouvrage portera ce titre: The Story of Sagid. Il a reçu également la commande d'un oratorio pour le festival de Birmingham, on 1883.

O

Le grand-duc de Saxe-Weimar vient de donner l'ordre de conserver l'habitation de Liszt, dans les jardins du Palais, telle qu'elle était du vivant de l'illustre matire-MM.Bechstein et Ibach, qui chaque année envoyaient un piano à Liszt, ont décidé de laisser à Weimar les deux derniers instruments dont Liszt a joués. On a déjà commencé à réunir les éléments d'une bibliothèque Liszt, comprenant d'abord ses œuvres complètes, ensuite la collection de tout ce qui a été écrit à son sujet.

Il paraît que l'absence d'opéras en un acte se fait vivement entir. Il est question de reprendre, à l'Opéra de Berlin, le Mariage aux Lanternes, d'Offenbach.

On annonce, à Vienne, au Carltheater, une opérette, la Romilly, dont l'auteur n'est rien moins que le prince Labomirski.

A l'occasion de l'inauguration prochaine du monument de Haydn, le Josephstader de Vienne représentera un nouvel ouvrage de Franz de Suppé, l'heureux auteur de Fatinitza. Titre: Joseph Haydn.

Moreno enfin se calme. Après la petite statistique que nous lui avons servie, il ne demande pas à continuer. Nous comprenons qu'il en ait assez. Il y a huit jeurs, il était tout fringant et belliqueux en diable. Il tenait en réserve à notre intention une provision de cartouches, disait-il fièrement. Aujourd'hui il n'est plus question de cartouches. Pauvre Moreno!

Dans ces conditions, nous lui faisons grâce volentiers. Une

autre fois, Moreno sera plus prudent et ne veudra pas faire dire aux chiffres ce qu'ils ne disent pas.

Petite charade pour achever Merene.

Mon premier a le rire communicatif, c'est mo, parce que lorsque mo rit, tu ris.

Mon deuxième est une note malheureuse d'un compositeur célèbre, c'est ré, puisque misère est ré d'Allegri.

Men troisième est mert, c'est no, puisque mort est no. Mon tout égale Besson. Anastase.

## 

## VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 8 octobre 1585, à Köstritz (Saxe), naissance d'Heinrich Schütz, le compositeur le plus célèbre du xvur siècle, prédécesseur de Jean-Séhastien Bach et auteur d'un grand nombre de compositions religieuses, ainsi que du premier opéra allemand : Daphné. Sì l'époque où il a vécu n'était celle de la Renaissance, on pourrait confendre Schütz avec les artistes de la fin du moyen âge et le comparer aux peintres gothiques, tant son œuvre respire la naïve croyance du xvre siècle. Après avoir passé quelque temps à l'Université de Marbourg, afin d'y apprendre le droit, il renonça à ses études pour s'adonner à la musique. Il fut élève de Gabrielli, à Venise, où il s'était rendu au moyen d'un subside du landgrave Maurice de Hesse, et revint en Allemagne occuper la place de maître de chapelle à la cour de Dresde, où il mourut le 6 novembre 1672.

Deux hommes d'une compétence et d'une érudition éprouvées, MM. F. Chrysander et P. Spitta, viennent de commencer l'édition complète de ses œuvres, qui sont nombreuses. Jusqu'aujourd'hui, rien de semblable n'avait été entrepris. Du vivant de Schütz, celles de ses compositions qui reçurent la publicité ne furent imprimées qu'en parties séparées. Ses œuvres tombèrent ensuite pendant plus d'un siècle et demi dans l'oubli et, ce qui en a paru durant le siècle présent ne consista que dans quelques fragments de peu d'importance, beaucoup trop insuffisants pour donner une idée de leur ensemble et de leur importance.

— Le 9 octobre 1600, à Florence (au Palais-Vieux), il Ratto di Cefalo (l'Enlèvement de Céphale), drame en 5 actes, du poète génois Chiabrera, mis en musique par Caccini. C'est le premier opéra représenté sur un théâtre public et le plus considérable que l'on eût encore vu dans ce genre. Les fragments qui ont été insérés dans la Nuove musiche, dit Gevaert (la Musique vocale en Italie), ne sont pas faits pour nous donner une très haute idée des facultés de Caccini pour le style dramatique. La mélopée des récitatifs est douce et coulante, ses cantiènes proprement dites ont un contour gracieux, mais sa déclamation est monotone et sans relief. q

— Le 10 octobre ISS3, à Bruxelles, Robert le Diable, de Meyerbeer. — Artistes: Sirant (Robert), Adrieu Potet (Bertram), Théodore (Raimbaut), M<sup>me</sup> Lavry (Isabelle), M<sup>me</sup> Prévost (Alice), M<sup>me</sup> Ambroisine (Hélena).

Depuis 55 ans, Robert le Diable n'a pour ainsi dire pas quitté le répertoire; tous les chanteurs s'y mesurent tous, les uns après les autres. Au début de cette saison (1886), nous y avons vu oncore MM. Sylva, Bourgeois, M<sup>1100</sup> Thuringer, Martiny, etc.

A l'avant-dernière reprise de l'œuvre de Meyerbeer (29 janvier 1885), un critique irrévérencieux de la gloire du maître, s'exclama, au sujet de cette représentation d'ailleurs assez médiocre — les coupables étant MM. Jourdain, Gresse, M<sup>mes</sup> Caron et Hamann: "Quand done extirpera-t-on du répertoire, comme des dents gâtées d'une bouche de septuagénaire, ces chicots d'opéras qui n'ont plus de raison d'être et dont quelques passages seulement méritent encore l'exécution de concert? "

Bien plus sage que le critique en question, notre ami Edmond Evenepoel est plus près de la vérité quand il nous dit dans la *Flandre tibérale* — il y a quelques jours de

" Qui donc prétendait que l'étoile de Meyerbeer avait pâli ? - N'a-t-on pas insinué que le répertoire de ses opéras est condamné, que la trame usée de ses conceptions musicales ne laisse plus guère apercevoir que des ficelles? - Je voudrais que l'on m'indiquât le théâtre où ce répertoire n'est plus à l'ordre du jour. Ce n'est pas, à coup sûr, au théâtre de la Monnaie, puisque nous en sommes, depuis la réouverture, au troisième opéra du maître : l'Africaine, Robert et les Huguenots! En faut-il davantage pour démontrer que le compositeur auquel on doit le Judaïsme dans la musique de Richard Wagner, n'a pas encore démérité du public dilettante? Et s'étonnera-t-on après cela que MM.Dupont et Lapissida nous préparent une reprise du Prophète et du Pardon de Ploërmel, en attendant l'Etoile du Nord? Rien n'empêche. dans ces conditions, que l'on donne un cycle complet de l'œuvre meyerbérien, à l'instar de ce qui se fait sur les grands theatres d'Allemagne pour les ouvrages de Wagner. On aurait ainsi une vue d'ensemble sur ces divers chefsd'œuvre de l'opéra français et l'on suivrait mieux les développements successifs de la manière de leur auteur, depuis Robert, premier en date, jusqu'à l'Africaine, qui appartient à la dernière manière du maître. La perspective d'entendre six opéras de Meyerbeer en six jours doit sourire à ceux. d'entre les habitués de la Monnaie qui voudraient persuader à MM. Dupont et Lapissida de ne pas monter d'ouvrages dits " de la nouvelle école "; ils auraient, ces bons habitués, la faculté de se reposer le septième jour, et ce repos leur-serait bien dù!,

— Le 11 octobre 1858, à Londres (Drury-Lane), Martha, traduction anglaise, musique de F. de Flotow. — Succès égal à celui obtenu par la troupe italienne à Covent-Garden, le 1º juillet de la même année.

— Le 12 octobre 1878, à Paris (théâtre Ventadour), les Amants de Virone, 4 actes, du marquis d'Ivry. — La pièce, traduite par le compositeur lui-même, suit assez exactement Shakespeare. La musique a les qualités françaises : grâce, clarté, justesse d'expression. Interprétation absolument supérieure : Capoul (Roméo), M<sup>n</sup>\* Heilbron (Juliette), (Voir Guide mus., 26 août 1886.)

- Le 13 octobre 1737 (1), à Avignon, naissance d'Antoine Trial, artiste lyrique qui a laissé son nom à l'emploi des niais et des paysans naifs de l'opéra-comique. Il eut le tort, à la Révolution, de vouloir escalader une scène bien autrement redoutable que celle d'une salle de spectacle. Il n'était pas de taille, lui, le gai Trial, à jouer un rôle à côté du terrible Robespierre. L'écharpe municipale dont une des sections de Paris l'avait revêtu ne lui servit qu'à lui imposer la dure nécessité de signer sur les registres de l'état civil l'acte mortuaire de son propre ami, le vaincu de Thermidor. Mal lui en prit aussi de vouloir remonter sur les planches.Un beau soir, quand il y reparut ce même public, qui jadis l'avait tant applaudi, força le pauvre artiste à se retirer après l'avoir abreuvé des plus cruels outrages. Il mourut de désespoir, le 5 février 1795, à l'âge de 58 ans. Quelques-uns ont dit qu'il s'empoisonna. (Voir A. Jal, dans son Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, p. 1208.)

– Le 14 octobre 1864, à Blois, décès de Pierre Scudo, à l'âge de 58 ans. Il était né à Venise, le 8 juin 1806.

(I) Et non 1736, suivant Fétis (Biogr. univ. des mus., t. VIII, p. 255).

Par la sévérité de ses jugements, par les boutades terribles de son esprit brillant, mais souvent caustique, Scudo s'était attré bien des inimitiés dans le monde artistique; muscien, il avait ses idoles et ne voulait pas admettre que d'autres pussent les égaler; journaliste, il ne savait pas faire de concessions, il ignorait l'indulgence et raisonnait toujours d'une façon absolue — bien henreux encore quand il raisonnait, quand il n'abattait pas en deux lignes une envre de valeur et qui avait coûté de longs travaux à un musicien de génie. Toute musique autre que celle de Mozart et de Rossini l'agaçait, le foisait souffirir.

Dans sa stalle, à l'Opéra ou au Théâtre-Italien, Scudo avait beaucoup de peine à refréner des mouvements d'impatience, qui se traduisaient presque toujours par de bruyantes exclamations. Ses voisins avaient fini par s'habituer à ces accès de mauvaise humeur, qui révélaient une véritable

misanthropie musicale.

A la première représentation du Tannhäuser, de Richard Wagner, il voulut quitter la place en plein premier acte; les voisins, que sa fureur amusait, s'y opposèrent en alléguant qu'il allait déranger, pour sortir, trente ou quarante personnes, qu'il n'avait pas ce droit, et qu'il devait attendre du moins la fin de l'acte. Scudo faisait des grimaces horribles et semblait recevoir les notes de la partition comme une douche. N'y tenant plus, il se tourna vers les spectateurs et prit le ciel à témoin que s'il restait, c'était contraint et forcé. Il y eut dans tout l'orchestre un immense éclat de rire.

Scudo s'est toujours montré peu bienveillant pour nos artistes, c'était chez lui comme un parti pris de les dénigrer, Notre ami Edouard Gregoir lui en a donné sur les doigts dans une brochurette ayant pour titre: les Artistes-musiciens belges au xix s'écle; réponse à un critique de Paris. Scudo est resté bouche close.

M<sup>IIe</sup> Julia Van Daele, 1er prix de chant avec distinction, prix de S. M. la Reine, monitrice du cours de chant au Couservatoire royal.

Pour les leçons et concerts, s'adresser rue du Théâtre, 19. Bruxelles (Nord).

Un Instituteur en chef diplômé, bon professeur de musique, pianiste d'une réputation parfaite et muni des meilleurs certificats, cherche un emploi en rapport avec ses connaissances.

Adresse au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

## FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BEUETINER

Dépôt: L. DE SMET
67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

## Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 CONDITIONS D'ARONNEMENT INSERTIONS D'ANNONCES : LE NUMÉRO Brioique, un an . . . . . . . . . . . . Fr. 10 00 La petite ligne . . . . . . . 25 1.00 FRANCE, un an . 12 00 La grande ligne CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port en sus). . " 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 83 LONDRES: SCHOTT & Ct., 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMARE. — Une Statue à Berlioz, par Ad. Jullien. — Six lettres inédites de Richard Wegner, fin, par Cemille Benoit. — Bruxelles et production de la bionnais, Lucien Solvay, Arrors, Gand, Mallines. — Brangir de Laurie de Paris - A. Fongin. — Petites nouvelles. — Variétés : Epidemérides musicales. — Bibliographic.

## UNE STATUE A BERLIOZ

ous ce titre, notre collaborateur et ami Adolphe Jullieu a donné à la Revue illustrée de Paris (numéro du 1º octobre), un de ces articles pleins de cœur et d'ironie à la fois, où il se montre le digne disciple du redoutable polémiste qui fut Berlioz. C'est en cent lignes l'un des portraits les plus vivants qu'on ait tracés de l'auteur de la Damnation de Faust, et nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduïre au moins le commencement, où l'on voit un Berlioz peint d'après nature et pris sur le vif.

Berlioz, à la fin de sa vie et tel que j'ai pu le voir, avait l'aspect sombre et découragé : c'était le vieil athlète abattu, qui se laisse vivre et ne lutte plus. Mais il y avait en lui une grandeur qui imposait le respect même à ses adversaires les plus acharnés.

Le dos un peu voûté, comme plié sous les coups de l'adversité, sa luxuriante chevelure tombant en longues mèches blanches sur un visage dont les traits anguleux, exagérés par l'âge, lui prêtaient un air d'oiseau de proie; le regard éteint mais profond et s'allumant parfois d'une flamme soudaine qui semblait trahir un réveil d'espérance, un suprême appel à la revanche posthume; absorbé, replié sur lui-même, se dérobant par un silence obstiné aux compliments qu'on quêtait autour de lui, s'isolant au milieu du monde et se garant des indiscrets des causeurs, par cette attitude rébarbative : tel se montrait Berlioz en public; tel il était même dans un milieu simplement sympathique et lorsqu'il ne sentait pas auprès de lui la chaude amitié de quelques amis intimes ou de disciples aimés. Alors seulement il se réveillait et redevenait l'artiste fulgurant et passionné qu'il avait été, l'homme aimant et bon qu'il fut toujours.

Un jour, dans la famille du célèbre professeur

Amussat, demeuré l'ami du musicien, qui avait fait un médiocre étudiant en médecine, on l'avait invité pour lui faire entendre une cantatrice dont les bruvants succès à l'étranger n'avaient pas suffisamment affermi la situation en France, M<sup>m</sup>. Anna de Lagrange. Et tandis que l'intrépide virtuose attaquait son morceau le plus brillant pour éblouir le maître, accumulant les tours de force, exécutant les traits les plus ardus avec un mécanisme extraordinaire, mais d'une voix sèche et métallique, Berlioz, tout au bout du grand salon, accoté contre un montant de porte, avait l'air absolument étranger au concert qui se donnait en son honneur... Une autre fois, après la déroute des Troyens au Théâtre Lyrique, il était invité par un président de société chorale à venir entendre et diriger, si bon lui semblait, la dernière répétition de son admirable septuor avec chœurs, que des gens du monde étaient arrivés à chanter tant bien que mal. Les autres compositeurs, en pareille circonstance, avaient toujours l'air ravi et adressaient à ces choristes improvisés de chauds compliments dont ils ne devaient pas penser un traître mot. Berlioz, lui, se tint tout le temps immobile auprès du piano; puis, quand ce fut fini, sans un mot, sans autre geste qu'un salut banal, il se retira... Jamais un mot; mais son attitude et son silence en disaient long : que ne le laissait-on tranquille achever sa vie, au lieu de troubler son " isolement , pour lui offrir des exercices de haute voltige vocale ou de fâcheuses exécutions de ses propres morceaux!

C'est qu'à mesure qu'il vieillissait, les coups de la destinée avaient frappé plus fort sur le pauvre grand artiste. Il avait vu tomber, sous la risée de la presse et l'indifférence du public, l'œuvre caressée pendant de longues années et sur laquelle il avait reporté son dernier espoir de succès; il avait vu mourir un fils sur lequel, en père aveugle, il avait concentré toutes ses affections; il avait faussement cru que l'heureuse réussite à Bade, aux portes de son pays, d'un gracieux opéra-comique assurerait le retour de cet ouvrage en France; il avait vainement espéré que le succès relatif d'exquis fragments d'œuvres charmantes, tels que le Repos de la sainte famille ou que l'adorable nocturne de Béatrice et Bénédict, finiraient par rendre le public accessible à l'œuvre entière et servirait de transition pour arriver à des créations d'un ordre supérieur... Il lui avait fallu perdre une à une ces douces illusions.

Alors le vieillard avait courbé la tête, anéanti: son œuvre tuée et son fils mort, il n'avait plus qu'à mourir. Vainement le gouvernement, pour le consoler de l'échec des Troyens, l'avait, comme par pitié, nommé officier de la Légion d'honneur; vainement il lui arrivait encore de l'étranger des marques précieuses d'estime pour lui, d'admiration pour ses œuvres. Ces succès, après lesquels il courait naguère et dont il adressait de triomphants bulletins en France, étaient comme non avenus pour lui, tant l'idée de l'insuccès constant dans sa patrie l'obsédait et lui gâtait jusqu'aux victoires remportées en Allemagne ou en Russie. Il attendait la mort, et quand il la vit venir: " Enfin, dit-il, on va donc exécuter ma musique!, ADOLPHE JULLIEN.

# SIX LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER

VΙ

ture de ces lettres; elles seront sans doute reture de ces lettres; elles seront sans doute reprises et résolues... Qu'est-ce que cette histoire de la publication d'Art et Révolution, dans le National français? Par quelle entremise devait se faire la chose? Pourquoi n'a-t-elle pas abouti?... Qu'était et que devint M=\* Laussot?... Et M. Paetz, et Heine, et Charles Ritter surtout, en qui Wagner couvait un Schnorr... Je me propose, pour mon compte, de faire ici quelque jour une étude sur Wieland le Forgeron, et de donner la traduction du plan assez explicite de l'œuvre, qui figure dans le recueil des écrits du maître.

Nous venons de contempler une âme à nu; nous avons vu bouillomer ce flot d'espoirs et d'indignations, de confidences amères et d'exhortations enflammées, de colères et de joies, comme un fleuve que ses rives ont peine à contenir... J'aurais craint d'affaiblir, par trop de commentaires, l'émotion communiquée par ces lettres et l'enseignement qu'elles renferment.

Tout homme parvenu à un certain degré de culture, ou de quelque valeur intellectuelle native, a une philosophie, qu'il le sache ou non, explicite ou vague, formulée ou latente; j'entends, non pas seulement une philosophie pratique, mais bien une métaphysique. Je laisse aux gens spéciaux le soin de décider à quelle variété de panthéisme idéaliste, à quelle forme

de "monisme ", comme on dit à présent, à quelle nuance de pessimisme appartient la pensée de Wagner. Son originalité et sa force (et là remarquons qu'une même métaphysique peut s'accommoder d'éthiques différentes), c'est que son panthéisme est d'un caractère actif, militant, si l'on peut dire; c'est que son pessimisme n'est pas négatif, égoïste, stérile, mais fécond, généreux, créateur; à la béate inertie, voisine de l'abrutissement, du Yoghi replié sur luimême, l'exemple de Wagner oppose l'action efficace, l'expansion salutaire; on a ainsi les extrêmes, dans un cercle d'idées qui se touchent de fort près.

Constatez ici l'heureuse influence, sur Wagner, de la civilisation grecque et des belles parties de notre développement occidental. On n'admire pas impunément la race héroïque de Prométhée, Eschyle, Dante, Shakespeare, Michel-Ange et toute la Renaissance italienne, française, espagnole, allemande; ce n'est pas en vain qu'on reconnaît là sa famille, sa chair et

son sang, sa propre essence.

Wagner a dit et redit, en toute bonne foi, certes, qu'il ne voulait être qu'un artiste, et pris comme tel, il avait ses raisons pour cela, que je comprends et que j'approuve, entre autres, l'horreur des théories sèches et des froides abstractions; toutes les choses didactiques, la "critique "stérile, la "dialectique "vide, lui répugnaient; autrement, il n'eût pas été un dramaturge. Toutefois, les gens qui ne verraient en Wagner qu'un poète-musicien, un pur artiste, risqueraient de n'être pas tout à fait dans le vrai. L'action et l'exemple du maître vont plus loin et portent plus bant

Oui, ce n'est rien moins qu'une autre "Renaissance,,, tonte une transformation nouvelle, que préchent la vie et les œuvres de Wagner, type unique, merveilleuse concentration, en une seule personne, du travail entamé par tant de radieux esprits il y a trois siècles, glorieux représentant de la plus pure, de la plus sublime, de la plus profonde tradition humaine.

On trouve déjà, dans les lettres que nous avons lues, les linéaments souvent fort nets de l'idéal dont la contemplation devait remplir la période dernière de cette vie, les heures suprêmes de Bayreuth et de l'Italie: l'art conçu comme le révélateur du fond intime, impersonnel, divin, de l'âme humaine, l'art élevé à la dignité et à l'efficacité d'une religion, l'art unifié, élargi, jusqu'à devenir une voie lumineuse vers les souverains sommets, vers la source infinie de toute existence; plus encore, le principe même de notre civilisation changé de fond en comble, le divorce enfin annulé, dont la lutte dans le cœur de Tannhæuser était le symbole; la nature et l'esprit réconciliés, et triomphant dans cette réconciliation.

CAMILLE BENOIT.



# 

# ELGIQUE

#### BRUXELLES ET PROVINCE

# THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

La dernière semaine a été bonne à la Monnaie. Deux reprises, — deux succès. L'opéra-comique et l'opéra ont eu chacun leur part de ces lauriers, bien mérités, cette fois.

Mile Vuillaume a pris sa revanche de son insuccès précédent. Autant elle avait paru médiocre dans la Traviata, autant elle a été charmante dans la Fille du régiment. Elle n'est pas, du reste, la femme des rôles à sentiment; la grâce et la jeunesse lui étant naturelles, elle v trouve mieux son compte. Le rôle de la sensible Violetta est une séduction pour toutes les chanteuses; toutes s'y croient inimitables, mais il y en a peu qui s'en tirent bien : les unes sont trop jeunes, et les autres trop vieilles; celles-ci reussissent dans les pages de virtuosité et ne valent rien dans les pages émues; celles-là... sont tout le contraire. Mlle Vuillaume a eu cette supériorité sur beaucoup d'autres, c'est qu'elle n'a eu ni virtuosité ni émotion. Il n'est personne, d'ailleurs, qui ne s'en doutât un peu d'avance : de même, il n'est personne qui ne lui ait prédit un triomphe dans la Fille du régiment, et les prédictions se sont réalisées. Certes, tout est relatif. et nous ne voulons pas dire que Mile Vuillaume ait surpassé Mile Mezeray, qui avait joué le rôle, l'an dernier, avec tant d'esprit. Mais elle a peu laissé à désirer ; elle a eu de la jeunesse et de l'animation, et on l'a beaucoup applaudie.

M. Gandubert, qui est décidément beaucoup en progrès, et M. Isnardon, qui a joué le rôle du sergent Sulpice en vrai et bon comédien, ont partagé le très vif succès de M<sup>10</sup> Vuillaume.

Le spectacle avait commencé ce soir-là par Galathée, avec Mile Wolff, et MM. Renaud, Larbaudière, Nerval. L'interprétation, très satisfaisante du côté de M.Larbaudière, qui a dit gracieusement de sa petite voix jolie le rôle de Ganymède, et de M. Nerval, qui est très amusant, a été assez médiocre du côté de MIle Wolff et de M. Renaud. Celui-ci est un Pygmalion bien lourd et bien solennel, et il chante faux par dessus le marché, - le traître! Quant à M<sup>lle</sup> Wolff, elle a fait preuve assurément de beaucoup d'intelligence; mais il nous peine d'entendre sa voix, si fraîche l'an dernier, perdre peu à peu les qualités qui en faisaient alors le charme et la séduction. On dit que Mile Wolff est revenue de Paris avec l'assurance qu'elle n'est point malade. Le malheur, c'est que cette assurance ne suffit point. Que la jeune artiste prenne garde! Un repos et des soins ne nous semblent que trop urgents.

Grand succès enfin, lundi, pour le *Prophète*. M. Sylva, remis de son indisposition, na jamais été plus solennel ni plus magnifique dans ce rôle, qui reste le meilleur de son répertoire; M<sup>IIe</sup> Balensi est une Fidès suffisamment dramatique, malgré les inégalités de sa voix, un peu faible dans le médium. Quant à M<sup>IIe</sup> Thuringer, le mieux que nous puissions faire, dans son intérêt, c'est de n'en

point parler. Encore une malade, qui réclame des soins énergiques!

Le trio des anabaptistes, représenté par MM. Bourgeois, Renaud et Gandubert, a été satisfaisant, ainsi que le nouvel Oberthal, M. Isnardon.

La mise en scène a de l'éclat, et les grandes pages de l'œuvre ont produit leur effet décoratif habituel.

Nous bornons là, pour le moment, nos appréciations. Il y a longtemps qu'on a tout dit sur le *Prophète*, et pour ce qui est de l'interprétation, je ne sais si vous êtes comme moi, mais il me semble que plus ça change, plus c'est la même chose! Cela tient il à l'œuvre? Probablement. Toutes les Fidès ont de l'émotion, et tous les Jean de Leyde de la majesté; tous les anabaptistes sont assommants, et toutes les Berthe, détestables. Et l'ensemble est toujours à peu près bien.

L. S.

L'institution artistique internationale le "Mozarteum ", à Salzbourg, qui se trouve sous le protectorat de Mªs l'archiduchesse d'Autriche Stéphanie, a l'intention de célébrer solennellement le 29 octobre 1887 (jour où la première représentation de la plus grande œuvre dramatique de l'Illustre matire, l'opéra Don Juan, a eu lieu, en organisant une interprétation modèle et hors ligne de cette belle création musicale à Prague, ville où ledit opéra fut composé et exécuté pour la première fois.

Le "Mozarteum", se réserve de se mettre en rapport à ce sujet avec les directions de toutes les grandes scènes lyriques du monde; mais il désire également préparer un opuscule commémoratif de cette fête séculaire.

Il désire recueillir dans ce but, des données statistiques sur les points suivants qui seraient pour elle d'une grande valeur:

1º Quel jour l'opéra Don Juan, de Mozart, a-t-il été représenté dans les salles d'opéra belges, la première fois ?

2º Combien de fois, jusqu'au mois do décembre de l'année 1886 inclusivement, cet opéra a-t-il été représenté sur lesdites scènes lyriques belges ?

3° Quels étaient les artistes d'un renom dépassant les frontières belges, qui participèrent aux dites représentations ?

4º Pourrait-on obtenir une collection de programmes ou affiches se rapportant à ces représentations, surtout de celles des plus anciennes dates?

Aux données sur les quatre points précités devrait, selon le désir du "Mozarteum ", dont le ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts d'Autriche, se fait l'interprète, être ajontée une revue sur la production des autres œuvres d'art de Mozart en Belgique.

Il serait désirable que ces données parvinssent au " Mozarteum , avant la fin de janvier 1887.

Un intéressant concert historique sera donné dimanche prochain, à 2 heures, au palais des Académies, par des professeurs et des élèves du Conservatoire.

Cette matinée est organisée au bénéfice de la Caisse centrale des artistes belges.

On y entendra trois chœurs: Psaume du seizième siècle, Noël français du dix-septième et Madrigal anglais avec accompagnement d'orgue "d'époque ", comme disent les antiquaires.

M. Ed. Jacobs exécutera sur la viole de Gambe une sonate de Tartini et un air de J.-S. Bach.

M<sup>me</sup> Cornélis-Servais chantera trois "brunettes ", accompagnées au clavecin par M<sup>ne</sup> Uhlmann, qui exécutera en outre six pièces pour clavecin de Rameau, Couperin et L.S. Bach.

M. Dumon jouera sur la flute traversière à une clef, du dixhuitième siècle, des pièces de Bach ot Hændel. La Sinfonia pastorale de l'Euridice, de Peri, et la fameuse marche des lansquenets dont on n'a pas oublié le succès au Conservatoire et au Cercle artistique, l'an dernier, termineront ce concert qui, sans doute, attirera heaucoup de monde au palais des Académies.

M. Henri Heuschling, le remarquable baryton qui tant de fois a été applaudi dans nos grands concerts, ouvre chez lui un cours de chant. Nous ne doutons pas que M. Heuschling n'obtienne dans le professorat d'aussi brillants succès que dans sa carrière d'artiste.

#### ANVERS

THEATRE ROYAL: Mardi 5 octobre, la Juive; jeudi 7, Mignon; vendredi 8, le Trouvère; dimanche 10, la Juive.

Ces diverses représentations nous ont donné l'occasion d'entendre les principaux artistes de la troupe et nous sommes arrivés à la conclusion que le côté féminin est très satisfaisant, tandis que les hommes laissent plutôt à désirer, — M. Vitaux, malgré le succès qu'il remportait dans la Juève, a résillé; il y a lieu de le regretter, car il possédait de sérieuses qualités, et les ténors parfaits sont très rares. M. Vitaux va remplacer M. Cossira à Bordeaux. — Mª Martinau qui chantait la Juève, a une voix très étendue, qu'elle sait conduire; le physique est agréable et elle est bonne comédienne; le grand air du 2º acte lui a valu de chaleureux applaudissements, ainsi que le duo du 4º, où elle avait comme partenaire Mi® Remv.

La première basse, M. Talazac, nous a paru médiocre, mais nous attendrons les Huguenots pour le juger. Mi\* Chevrier nous a montré dans Mignon qu'elle était à la hauteur de la réputation qui l'avait précédée. Elle a nuancé avec beaucoup de talent ce rôle si fin et si délicat. Mi\* Baretta a chanté avec une grande virtuosité la polonaise du 2° acte. M. Delongprez ne nous a pas plu du tout dans Wilhelm Meister; il est en bois! par contre, M. Delersy a déployé dans le rôle de Laôrte de sérieuses qualités de comédien. H. R.

A l'occasion du cinquantenaire des Conseils provinciaux, un Te Deum a été chanté à la cathédrale. C'est M. Emile Wambach qui en avait composé la musique. L'œuvre du jeune compositeur a été pour lui un grand succès. On a surtout remarqué le soin avec lequel M. Wambach s'est attaché aux vieux chants de l'église romaine; il y a là une tentative nouvelle pour rouvrir les portes de l'Eglise à l'art chrétien.

#### GAND

Grann-Théatre — Lundi 4, le *Trouvère*; mercredi 6, la *Favorite*; vendredi 8, *Mignon*; dimanche 10, le *Maître de chapette* et le *Trouvère*.

Le Trouvère est venu confirmer la bonne impression qu'avait fait naître la Juive. On y a remarqué, comme dans ce dernier opéra, un excellent ensemble, et l'on ne s'est pas fait faute d'applaudir Mae Laville Ferminet, MM. Merrit et Plain, ainsi que deux artistes dont c'était le début: Mie Mounier et M. Souin. Mie Mounier est une contralto conune et aimée du public gantois, qui l'a déjà eue il y a deux ans et qui lui a fait une belle rentrée; M. Souin, un baryton doué d'une helle voix, mais qui chevrote assez fort, a reçu aussi un accueil très favorable.

La représentation de la Favorite a été plus froide, surtout à cause d'une doublure anversoise, M. de Longprez, que nous espérons bien ne pas revoir souvent ici. Mignon était donné un peu au pied levé, à la place du Petit Duc, qui n'était pas suffisamment prêt; son interprétation, confiée à des artistes d'Anvers, n'a pas répondu à l'attente du public. M¹ºe Chevrier, qui doit jouer "en représentations " les galli-marié et les premières chanteuses d'opérette, y faisait sa première apparition; nous croyons, pour notre part, que l'opérette lui conviendra mieux.

Une reprise du *Maître de chapelle*, où j'ai remarqué le début d'une charmante dugazon, M<sup>ne</sup> Dufau, complète le bilan de cette semaine. Les chœurs, le ballet et l'orchestre continuent à mériter des éloges.

A l'occasion du succès qu'elle a remporté à la fête chorale de Liège, la Société royale des Mélomanes a offert, le samedi 9 octobre, à son directeur, M. Auguste Van Loo, un objet d'art en reconnaissance des nombreux services qu'il lui a rendus. Diverses couronnes ont été remises, en outre, à M.Van Loo. Une partie musicale, à laquelle ont pris part des artistes du théâtre, animait cette soirée intime. P. B.

#### MALINES

Le concours international de chant d'ensemble, organisé par la société chorale l'Aurore, de Malines, a réussi au delà de toute sepérance. Plus de cinquante sociétés, venues de toutes les provinces de Belgique, de l'Allemagne, de la Hollande et de la France, ont répondu à l'appel du comité-organisateur.

"Pour un coup d'essai, la société l'Aurore a fait un coup de maître; , telle est l'expression dont s'est servi M. Radoux, directeur du Conservatoire de Liége en félicitant les organisateurs de cette belle fête artistique.

Parmi les sociétés inscrites, deux surtout se sont fait remarquer par une exécution magistrale; ce sont l'Union chorale de Pâturages, directeur M. Duysburgh, et les Chœurs des cristalleries du Val Saint-Lambert, directeur M. Collinet. La première des deux sociétés, inscrite en première division, y a remporté, à l'unanimité, le premier prix de lecture à vue et le premier prix d'exécution. L'antre a obtenu les mêmes distinctions en seconde division. Toutes deux, en raison de leur premier prix d'exécution, ont été appelées à se mesurer en concours d'honneur (110 section). Là encore, toutes deux se sont fait remarquer par une exécution supérieure, et le jury s'est trouvé dans un grand embarras pour décerner la palme. Grâce à la générosité du comité organisateur, tout s'est arrangé à la plus grande satisfaction des sociétés concurrentes: deux premiers prix d'honneur à mérite égal ont été décernés à l'Union chorale de Pâturages et aux Chœurs des cristalleries du Val Saint-Lambert. Le public a chaudement acclamé cette décision.

Il convient aussi de faire une mention spéciale de la remarquable chorale de Saint-Nicolas. Chaque fois que cette société a été appelée à lutter, elle a été victorieuse. Nous la rencontrons, pour la première fois, en 1881, à Malines, où elle ohtient le 1<sup>st</sup> prix en 3° division; nous la retrouvons en 1884 à Bruxelles, où elle est couronnée d'un 1<sup>st</sup> prix en seconde division et du prix international des secondes divisions belges et étrangères réunies. Enfin, elle se mesure de nouveau à Malines pour y conquérir, à l'unanimité, le second prix en première division et le 1<sup>st</sup> prix de la deuxième section du concours d'honneur. Ces magnifiques résultats sont dus à l'excellent chef, M. Van Viemmeren.

Les chœurs imposés étaient, pour la première division, le Credo de l'humanité, de M. Adolphe Wouters, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et pour la division d'excellence, Aurora, de M. Tinel, le jeune compositeur malinois.

Vous avez donné les résultats du concours, sauf pour la division d'excellence. Dans le concours de lecture à vue de cette division, le 1º prix a été décerné à la Cæcita de La Haye, directeur, Richard Hol; le 2º aux Métomanes de Molenbeek-Saint-Jean; dans le concours d'exécution, le 1º prix a été décerné aux Disciples de Grétry, de Liège, directeur, M.J. Delsemme; le 2º prix, à la Cæcita de La Haye.

Ces deux derniers concours ont clos de la façon la plus brillante la féte de Malines, qui a été l'une des plus réussies que nous ayons eues depuis longtemps dans le pays, grâce aux efforts de ses organisateurs.

## 



#### FRANCE

Paris, 12 octobre 1886.

Décidément la saison, la vraie saison, ne veut pas commencer, et je me demande quand la musique voudra bien se résoudre à nous donner de ses nouvelles, afin que nous autres, pauvres chroniqueurs, puissions les transmettre au public. Je ne puis cependant pas, dans ce journal uniquement consacré à l'art, vous entretenir dulconfiit bulgare, ou de la formation du ministère espagnol, ou du dompteur Arnuf Seeth, qui fait la joie du Cirque d'hiver, ou des gymnastes des Folies-Bergères, ou des Cynghalais du Jardin d'acclimatation, ou des nouveaux tableaux du musée Grévin, ou du Grand-Turc, ou du Paradis terrestre.

Précisément, le paradis terrestre me fait souvenir que je suis un ingrat ; car la semaine, pour inféconde qu'elle soit, n'a pas été tout à fait stérile, et nous avons eu aux Nouveautés la première représentation d'une opérette en quatre actes intitulée Adam et Eve. C'est une sorte de pièce fantastique, dont les paroles sont dues à MM. Ernest Blum et Raoul Toché, et la musique à M. Gaston Serpette. Les auteurs ont mis en scène nos premiers parents avant le croquage de la pomme, puis, les faisant chasser du paradis à la suite de ce fait répréhensible, nous les ont montrés, à travers les siècles, dans une suite d'incarnations successives, mais suivis par deux génies qui les accompagnent sans cesse et qui sont leur bon et leur mauvais inspirateur. Le mauvais, c'est Satan, naturellement; le second, c'est Adramalec, le jardiner du paradis, qui ne cherche qu'à défendre ses protégés et à prendre sa revanche contre le maudit. L'idée était ingénieuse sans doute. Etait-elle bien théâtrale, et surtout bien comique? c'est ce dont je crois qu'il est permis de douter. Malgré leur esprit ordinaire, malgre un talent dont cette fois encore ils ont donné des preuves, je n'oserais pas dire que MM. Blum et Toché aient réussi au gré de leurs désirs. En tout état de cause, leur pièce était trop longue, et ils l'ont aussitôt compris, car, dès la seconde représentation, il l'ont resserrée en fondaut en un seul les deux derniers actes ou, pour mieux dire,les deux derniers tableaux.

Quant à la musique de M. Serpette, qui ne manque assurément pas de qualités, elle se montre malheureusement un peu trop inégale; ce fait n'a pas de quoi surprendre lorsqu'on sait avec quelle rapidité elle a été écrite, car Adam et Eve, dont la partition était à peine commencée lorsqu'on a mis la pièce en scène, a été montée au galop pour remplacer un ouvrage dont les premières répétitions avaient démontré la trop grande faiblesse. C'est même pour cela que la réouverture des Nouveautés s'est tant fait attendre. Quoi qu'il en soit, on rencontre plusieurs morceaux agréables dans Adam et Eve : le joli chœur invisible qui sert d'introduction, les couplets d'Adramalec, l'entrée comique d'Adamus, la charmante ronde du yacht, les couplets sur Satan, etc. Pour ce qui est de l'interprétation, elle est très satisfaisante, grace à Mmes Théo et Lanthelme, Decroza et Deval, et à MM. Berthelier et Brasseur père et fils.

Le doyen des professeurs de notre Conservatoire, M. Le Couppey, vient de donner sa démission, après une carrière enseignante de cinquante-huit ans dans cet établissement, dont il avait été d'abord un des plus brillants élèves, et où il dirigea successivement une classe de solfège, une classe d'harmonie et accompagnement, et enfin une classe féminine de piano, à la tête de laquelle il se trouvait depuis un quart de siècle. A ce professeur extrêmement distingué on vient de donner pour successeur un artiste de premier ordre, M. Alphonse Duvernoy, qui est certainement l'un de nos premiers virtuoses et que ses succès en France et à l'étranger, particulièrement en Angleterre, ont depuis longtemps classé. Compositeur remarquable, avec cela, auteur d'œuvres nombreuses et sérieuses, parmi lesquelles deux excellents concertos pour piano et orchestre, ayant remporté il y a quelques années le grand prix de la Ville de Paris, pour sa symphonie dramatique intitulée la Tempête, M. Alphonse Duvernoy méritait de fixer le choix dont il est l'objet. Fils d'un ancien artiste de l'Opéra-Comique, qui fut naguère chef du pensionnat au Conservatoire, il est le frère d'un autre artiste fort distingué, M. Edmond Duvernoy, mari de Mme Franck-Duvernoy, et il a épouse une des filles de Mme Pauline Viardot. Depuis deux ou trois ans. M. Alphonse Duvernoy, qui, aux qualités de l'artiste et de l'homme du monde, joint un esprit très fin et très délicat, tenait le feuilleton musical du journal la République française, où il avait succédé à notre pauvre ami Octave Fouque, mort avant l'âge. ARTHUR POUGIN.

# 

# Petites Nouvelles

A la biblothèque de l'Arsonal de Paris on vient d'achever le classement définitif d'une collection théâtrale assurément unique, puisqu'elle comprend, avec de très rares lacunes les pièces imprimées depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours. Le dernier travail a porté sur environ dix-huit mille pièces (dont 8,000 provenant d'une récente acquisition) qui, jointes aux fonds divers déjà classés, doivent faire monter à plus de treute-cinq mille le nombre des ouvrages dramatiques régulièrement catalogués que la bibliothèque de l'Arsenal peut mettre dès maintenant à la disposition du public.

M. Camille Saint-Saëns a entièrement terminé sa partition de *Proserpine*, qui sera représentée cet hiver à l'Opéra-Comique. Le maître travaille en ce moment à l'orchestration de son opéra.

M. Pasdeloup se propose de reconstituer cet hiver les Concerts populaires à Paris. Dans ce but il a de nouveau loué la salle du Cirque d'hiver pour y donner un concert le dernier dimanche de chaque mois de la saison musicale (octobre à mai).

Le premier concert aura lieu le dimanche 31 octobre, à deux heures.

M. Laurent de Rillé, président du concours international de Saint-Sébastien, vient d'être nommé grand officier d'Isabelle la Catholique, par S. M. la reine régente d'Espagne.

M. Victor Lovy, commissaire français de ce concours, a reçu la croix de commandeur du même ordre.

C'est la première fois que l'Espagne organise un concours d'orphéons.

Nous avons parlé de la Zaïre commandée par l'Opéra de Paris à M. Veronge de la Nux, et de la Zaïre antérieure de M. Charles Lefebvre sur un livret de M. Paul Collin, Les journaux de Paris racontent que M. Lefebvre, sa partition achevée, l'offrit à l'Opéra de Paris. On la lui refusa sur le titre. Zaïre! Quelle idée de mettre Zaïre en musique, On juge de l'étonnement de M. Lefebvre en apprenant qu'une, Zaïre est commandée par les directeurs de l'Opéra à M. Veronge de la Nux. M. Ch. Lefebvre s'est plaint à la commission de la Société des auteurs, invoquant son droit de priorité.

La commission a objecté naturellement que Zaïre est dans le domaine public. Mais ce qui n'en est pas moins étrange, c'est ce sujet commandé après avoir été refusé...pour lui-même.

On annonce le prochain mariage de Mue Georges Bizet, veuve du célèbre compositeur, et de M. Emile Strauss, un des plus brillants avocats du barreau de Paris.

Joseph Wieniawski donnera dans le courant de janvier des concerts à Paris, salle Erard.

On nous écrit de Strasbourg :

M. Edouard Potjes, pianiste-compositeur d'Anvers, qui occupait depuis un an la place de professeur de piano au "Pedagogium für Musik "de Srasbourg, vient de renoncer à ce poste pour entreprendre uno tournée de concerts en compagnie de Mile Elisabeth Heinrich, cantatrice de Potsdam.

M. Potjes a pour successeur au Pedagogium, M. Fabian, de Stettin. Au Conservatoire municipal de musique, dirigé par M. F. Stockhausen, autre démission de professeur de piano : celle de M. Padarewsky. Ce brillant virtuose doit être prochainement remplacé. Plusieurs pianistes réputés sont sur les rangs.

M. Padarewsky, dont je vous ai annoncé hier le départ, aura pour successeur au Conservatoire de Strasbourg, M. Fritz Blumer, pianiste suisse, jusqu'à ce jour fixé à Colmar (Alsace), M. Blumer s'est fait entendre à différentes reprises avec succès à Londres et aux concerts Pasdeloup.

En acceptant la dédicace de l'oratorio Mors et Vita, de M. Charles Gounod, le pape avait exprimé le désir de voir exécuter cet ouvrage à Rome, sous la direction de l'auteur, pendant l'année de son jubilé sacerdotal, qui commencera le 31 décembre prochain. M. Gounod s'est contormé aux vœux de Léon XIII, et c'est ainsi, que, vers la fin de l'hiver, il se rendra à Rome pour organiser et diriger l'exécution de sa dernière œuvre.

Wagner en Italie:

Lohengrin sera donné cet hiver au théâtre Pagliano, à Florence, sous la direction du maestro Usiglio. Au Carignano de Turin, on prépare le Vaisseau fantôme.

Le Musikalisches Wochenblatt annonce qu'on vient de découvrir à Wahnfried, parmi les papiers laissés par Wagner, l'esquisse d'une symphonie en mi majeur. Cette composition date de 1834, à l'époque où Wagner était attaché au théâtre de Magdebourg.

Les journaux de Berlin parlent avec éloge d'un jeune violoniste français, élève de Léonard, M. Henry Marteau, qui vient de donner plusieurs concerts dans la capitale allemande. M. Marteau n'a guère que douze ans, mais c'est déjà un virtuose accompli.

0

Après le Baron tzigane, Strauss va donner une nouvelle opérette dont le sujet est tiré des aventures de Salvator Rosa. Le livret est de M. Schnitzer, l'auteur du poème du Baron tziaane.

Au Friedrich Withelmstædter Theater à Berlin, signalons l'apparition d'une opérette nouvelle : le Somnambule, 3 actes et 4 tableaux de Zell et Genée, musique de Louis Roth. La scène est en Flandre au siècle dernier, à l'époque de la domination autrichienne. La nouvelle œuvre de l'auteur du Marquis de Rivoli a été favorablement accueillie, bien qu'on reproche au musicien son manque d'originalité.

Le théâtre d'Augsbourg prépare pour cette saison une nouveauté intéressante : un opéra posthume de Lortzing qu a pour titre: Regina.

Une grande activité règne à l'Opéra de Vienne. Dans les premiers jours de novembre aura lieu la première du Merlin, de Goldmarck, dont Mª Materna créera le rôle principal. Puis viendra le Cid, de Massenet, qui passera en janvier, et Lackmé, qui suivra au mois de février.

Il paraît qu'en Angleterre on coutinue de jouer certains ouvrages d'auteurs étrangers sans l'autorisation des auteurs ou de leurs ayants droit. C'est ainsi qu'à Dublin la compagnie italienne de M. Mapleson s'est vu faire défense de jouer Mignon, au nom de M. Heugel, propriétaire de la partition de M. Ambroise Thomas. Même défense a été faite par la ville de York, où Mignon devait être joué par la même troupe. Il paraît que M. Mapleson ne s'était pas entendu avec les éditeurs au sujet de cette exploitation en province.

A Londres, au théâtre du prince de Galles, on vient de représenter la Béarnaise de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. André Messager.

L'œuvre a obtenu un brillant succès, particulièrement en ce qui concerne la partition.

M. Hans de Bulow a renoncé à l'engagement qui le liait à la Société impériale de musique de Saint-Pétersbourg, qui l'avait, on s'en souvient, chargé de diriger ses concerts syniphoniques cet hiver. En conséquence, ces concerts seront dirigés par Rubinstein.

Le premier concert aura lieu le 26 novembre. Rubinstein a l'intention de consacrer des séances entières à Beethoven. Schubert, Mendelssohn et Schumann, une soirée à des œuvres maîtresses de Haydn et de Mozart, une autre à l'école allemande contemporaine (Liszt, Wagner, Brahms). Dans un des concerts on entendra des œuvres des écoles française et italienne, et peut-être scandinave. Deux concerts seront consacrés à l'école russe, tant ancienne que moderne; le programme comprendra notamment les trois nouveautés de cette année: Manfred de Tschaikowsky, une Suite de Davidoff, et la Sixième symphonie de Rubinstein.

Une place importante sera réservée à la musique vocale avec solistes et chœurs. Rubinstein se propose d'exécuter le Requiem de Mozart, des fragments du Stabat Mater de Rossini, de la Sainte-Elisabeth de Liszt et du Vaisseau fantôme de Wagner, ainsi que des chœurs des anciens maîtres italiens et les meilleurs Lieder de Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Tschaikowsky et d'autres.

0

Dernièrement a eu lieu à La Haye un grand concert au profit de l'œuvre de la reconstruction du Kursaal de Scheveningue. Des artistes belges, M<sup>ss</sup> Al. Cornélis Servais et M<sup>ss</sup> Carry. Mess, y ont pris part. Le Dagblad s'exprime ains à leur suiet :

« L'interprétation qu'a donnée M<sup>me</sup> Cornélis Servais du grand air de la *Reine de Saba* a été telle que le style, l'art consommé, l'expression profonde déployée par elle ont effacé jusqu'an souvenir des différentes chanteuses que nous avons entendues ici dans ce même morceau.

« L'Aspiration de Chopin et la Charité de Faure ont été rendues par l'excellente cantatrice belge avec un sentiment si vrai, si élevé et si pur, qu'il n'y a aucun doute que la façon dont la jeune artiste comprend et dit ces mélodies ne serve de modèle classique pour tout ce que l'auditoire comptait d'habiles exécutants et d'amis éclairés dans l'art musical.

« L'émotion était grande à l'apparition de Mile Carry Mess, une violoniste ayant obtenu le premier prix cette année au Conservatoire royal de Bruxelles, et qui faisait son début comme amateur devant le public de la Haye. Dès son arrivée, elle conquit la sympathie du public. Des applandissements et de nombreux rappels éclatèrent après l'exécution de la Fantaisie-Apassionata de Vieuxtemps.

« Un ample coup d'archet, un beau son, joint au mécanisme voulu nous montre qu'on peut fonder les meilleures espérances sur son avenir. »

a

H. M. du Mênestrel, c'est-à-dire Henri Moreno, plus connu et plus apprecié dans le monde des artistes sous le nom d'Henri Heugel, abandonne définitivement la question Wagner, ce qui n'a pas besoin d'explication. Il déplace le terrain de notre petite querelle et se lance dans les personnalités. Je ne lui ai pas demandé de s'occuper de moi, et je ne me soucie pas de m'occuper de lui, il m'est complètement indifférent. Moreno n'a plus rien à dire sur la question qu'il avait soulevée, il me suffit de le constater. Qu'il me blague après cela, tant qu'il lui plaira, je n'y vois aucun inconvénient. Ainsi, dans le dernier numéro du Ménestrel, il me consacre une trentaine de lignes qui ne sont pas trop méchantes et qui m'ont même diverti. Ce n'est pas que ces plaisanteries soient d'un goût très fin et d'une originalité transcendante; mais enfin ce petit éreintement ne manque pas d'une certaine gaîté. Par exemple, M. Hengel m'offre une place de comptable chez un négociant en épiceries émerveillé de la fantasmagorie de mes chiffres. Je lui suis gré de cette aimable attention. Mais j'avoue, et Dieu sait si je le regrette parfois, que je n'ai aucun goût pour aucune espèce de négoce. Le métier d'épicier m'a toujours inspiré une horreur invincible. Au premier moment, je le confesse, l'offre de M. Heugel m'a souri. Je me disais que c'était chez lui peut-être qu'il voulait me faire entrer : mais après réflexion, en pensant à Moreno, tout mon dégoût pour l'épicerie m'est remonté au cœur, et M. Heugel m'offrirait aujourd'hui les conditions les plus extraordinaires, par exemple pour les droits de représentations de Françoise de Rimini, que je refuserais carrément.

Quant à ce que Moreno dit de ma prose, hélas! belge elle est, belge elle restera et je n'ai qu'à m'incliner devant une pareille autorité en matière de langue française. Chacun sait que Moreno a dès à présent sa place marquée dans les chrestomathies de l'avenir. Il y a de lui des phrases célèbres qui figureront plus tard dans les traités du Bon languge enseignd. Pour ne citer que celle-là, on n'a pas oublié son étoile en Herbe qui chantait de MAIN DE MAITRE! Les écrits de Moreno sont pleins de cos hardiesses de style. J'ai autrefois essayé, j'en conviens, de me rapprocher d'un si parfait modèle; mais j'ai renoncé depuis et pour toujours à l'espoir de jamais l'égaler. M. K.

#### 

# VARIÉTÉS

Une jolie anecdote sur Berlioz, racontée jadis par M. Noriac dans le *Monde illustré*:

Un jour, à Bade, nous nous promenions avec Méry, et nous causions de M. Berlioz, avec lequel nous avions déjeuné.

« Quel homme! s'écria Méry.

- Charmant!

- Sans doute, mais il se plaint toujours.

- Il n'a pas l'air heureux.

—Il se croit infortuné, et pourtant il a eu tous les bonheurs. Il est de l'Institut; il porte à sa bontonnière tous les ordres d'Europe; il a un feuilleton aux Débats qui lui rapporte beaucoup d'argent; il a la rare fortune d'être en même temps le confrère de Meyerbeer et de Jules Janin. Il se plaint!

En effet.

— Il a eu le bonheur plus rare encore de soulever des tempètes avec une musique qui n'aurait dù soulever que des bâillements, il se plaint! Ici, on le comble d'argent et d'égards, il se plaint. Tout ce qu'il y a de célèbre à Bade, depuis le général Gortschakoffjusqu'à Adèle Courtois, a tenu à honneur de lui être présenté, il se plaint! il n'est jamais content, Nous avons tous applaudi sa pièce de Béatrix, eh bien! il se plaint! »

L'auteur d'*Héva* en était là de son discours lorsque nous aperçûmes à dix pas, au détour d'une allée, Hector Berlioz qui marchait en lisant.

Il nous aperçut et vint à nous de la façon la plus courtoise. Après les compliments d'usage, il ôta son chapeau et, s'essuyant le front avec son mouchoir, il dit:

« Mon Dieu, quelle chaleur ; c'est insupportable!

— Vous voyez, fit tout bas Méry en me lançant un regard significatif, que vous disais je ? It n'est jamais content!»

On enterrait l'autre jour, dans une localité d'un département voisin de Paris, un ancien chanteur qui, après avoir été ténor en province, avait pris sa retraite dans cette commune, dont il était devenu l'adjoint.

Le maire crut naturellement devoir prononcer un discours sur la tombe de son cher collègue. Il le termina par ces mots textuels:

« Adieu, cher  $X \dots$ ! Adieu, toi qui ne fus pas moins remarquable par l'élévation de tes notes que par celle de ton caractère!...»

# ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 15 octobre 1858, à Fredriksburg (Texas), naissance de Frank Van der Stücken. Ce jeune artiste, élève de Peter Benoît, s'est fait une position marquante aux Etats-Unis autant par ses propres compositions que par son habileté à manier les masses vocales. Se souvenant de l'enseignement qu'il avait puisé à l'École de musique d'Anvers, il a été, à New-York, le premier qui a fait connaître les artistes belges, Peter Benoît en tête. Fils d'un père belge et d'une mère allemande, il fut amené à Anvers des l'âge de sopt ans. Le Musicut Courir de New-York (numér du 21 mai 1884) a donné le portrait accompagné d'une notice de F. Van der Stücken. Son nom figure également dans le Supplément Pougin-Fétis, et dans la Galerie des musisiens d'Ed. Gregoir.

- Le 16 octobre 1799, à Paris, décès d'Antoine-Frédéric Gresuick on Gresnich, à l'âge de 44 ans. Voir, sur ce musicien liégeois, nos Ephémérides, Guide, 25 février 1886.
- Le 17 octobre 1825, à Paris (Opéra), Don Sanche ou le Château d'Amour, un acte, et, suivant Castil-Blaze, une "brioche musiquée par le trop jeune Franz Liszt, pianiste déjà fameux. " La pièce ent trois représentations, et le principal rôle fut chanté par Nourrit.

- Le 18 octobre 1817, à Paris, décès d'Etienne-Nicolas Méhul, à l'âge de 54 ans. Il était ne à Givet le 22 juin 1763.

Notre ami Arthur Pougin a publié, dans le Ménestrel, la monographie très étendue de l'illustre maître; elle rectifie, en beaucoup de points, les biographes antérieurs. Nous savons que cette intéressante étude paraîtra en un volume dans le cours de l'hiver prochain.

- Le 19 octobre 1865, à Paris (Bouffes-Parisiens), les Douze Innocentes, un acte, d'Albert Grisar. - Sa dernière œnvre - la vingtième au théâtre - et qui, à tout prendre. dit Pougin, n'est point indigne de son auteur. On en pourrait citer plus d'un morceau d'un esprit très fin, d'une mélodie alerte, d'un comique franc et de bon aloi. (Voir Albert Grisar, étude artistique. Paris, Hachette, 1870, p. 210.)
- Le 20 octobre 1830, à Liège, naissance d'Oscar-Pierre-Jacques-Joseph Dupuis. Il est mort le 2) juin 1870. - Professeur de violon au Conservatoire de sa ville natale, où luimême avait étudié, il y continua avec grand succès les bonnes traditions de Prume, son ancien maître, dont l'héritage lui échut en 1850. Son séjour à Paris, sa méthode d'enseignement, des œuvres pour violon, ses tournées en Belgique et à l'étranger avaient mis son nom en haute estime.

Son frère jeune, Joseph Dupnis, est l'excellent comique, genre opérette, des théâtres de Paris.

- Le 21 octobre 1858, à Paris (Bouffes-Parisiens), Orphée aux enfers, deux actes, d'Offenbach. - Cette bouffonnerie a été jonée 400 fois de suite, et l'on pent dire qu'elle a fait le tour du globe. Son fameux quadrille a emporté dans son tourbillon frénétique toute une génération. " Vous l'entendez chanter à votre oreille, n'est ce pas ? dit Francisque Sarcey. Est-ce qu'aux premiers sons de cet orchestre enragé il ne vous semble pas voir toute une société se levant d'un bond et se ruant à la danse.
- " Elle réveillerait des morts cette musique. Comme ses rythmes, tantôt sautillants, tantôt furieux, avaient l'air d'être faits pour communiquer une trépidation morale aussi. bien que physique à tout ce public de désaccordés, pour qui la vie n'était qu'une manière de danse macabre. Au premier coup d'archet qui, sur la scène, mettait en branle les dieux de l'Olympe et des Enfers, il semblait que la foule fût secouée d'un grand choc et que le siècle tout entier, gouvernements, institutions, mœurs et rois, tournât dans une prodigieuse et universelle sarabande. "

# 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Musik-Lexicon du D' Hugo Riemann, professeur au Conservatoire de Hambourg, première livraison A, à Bachofen. Librairie Max Hesse, à Leipzig.

Ce Lexique musical en est à sa troisième édition, preuve du succès de l'ouvrage. Celle-ci, soigneusement revue, renfermera tons les changements survenus d'une publication à l'autre. Le prix en est fort modique: 50 Pf. la livraison de 64 pages à deux colonnes, petit texte. Les articles sont courts, rapides et substantiels. Sous une forme impersonnelle et dégagée de tout élément polémique, l'auteur, en suivant l'ordre alphabétique, fait connaître d'une façon claire et précise, au fur et à mesure que les mots s'offrent à lui, l'idée qu'ils représentent. Les Allemands ont le goût et l'habitude de ces sortes de dictionnaires spéciaux à un art ou à une science, et qui sont à la fois techniques et biographiques.

Parmi les Belges qui ont leur notice dans la première livraison du Musik-Lexicon du D' Riemann, nous relevons les noms de: Egide Aerts, F. Aerts, Agnesi, César Alard, les Ancot, Andries, Arcadelt, Archambeau, les Artot, Bachmann.

On peut souscrire chez Schott frères, à Bruxelles,

# Nécrologie.

Sont décédés :

A Brighton, le 28 septembre, Edouard de Paris, d'une famille originaire de France et l'un des professeurs de piano les plus renommés de la localité.(Notice, Musical World,2 sep-

- A Berlin, le 30 septembre, Hermann-Alexandre-Hans-Casimir Botho von Hulsen, né à Berlin le 10 décembre 1815. intendant des théâtres royaux pendant 35 ans. Il avait quitté l'épée pour obéir à ses goûts d'artiste, et par son énergie, il était parvenu à tenir en bride les plus récalcitrants de ses pensionnaires des deux sexes.

BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique Montagne de la Cour, 41, Bruxelles,

# 'RAIT DES NOUVEAUTES

Bach, John-Séb. Concerts p. 2 pianos.

Piano I, II à . . . . . . . . . . Fr. 9 50 Dupont, Aug., et Sandré, Gust. ÉCOLE DE PIANO

DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. XXX. Cah. 1. Hummel, F. N. Sonate en *mi* bémol majeur . . Livr. XXX. Cah. II, Hummel, F. N. Sonate en ré majeur. Ramann, L. Méthode élémentaire de piano pour les enfants de 7 à 10 ans. Nouvelle édition, cah. I et II, à 2 50 Recueil classique de morceaux de chant. 1 50 Cah. I, 2 solis et 3 duos de Mendelssohn .

Mile Julia Van Daele, 1er prix de chant avec distinction, prix de S. M. la Reine, monitrice du cours de chant au Conservatoire royal.

Pour les lecons et concerts, s'adresser rue du Théâtre, 19, Bruxelles (Nord).

Un Instituteur en chef diplômé, bon professeur de musique, pianiste d'une réputation parfaite et muni des meilleurs certificats, cherche un emploi en rapport avec ses connaissances

Adresse au bureau du journal, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

# RUMME

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédaller indépendant et du plano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York,

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

#### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 INSERTIONS D'ANNONCES : CONDITIONS D'ARONNEMENT LE NUMÉRO La petite ligne . 0.50 Fr. 10 00 Beloique, un an . . . . . . . . 25 1 00 12 00 La grande ligne FRANCE, un au . CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, paran (port en sus). . " 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; -- Paris: FISCHBACHER, rue de Seine, 33 LONDRES: SCHOTT & Cie, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE.— La musique au xviirs siècle, documents inédits, par Paul Bergmans. — Eruxelles et province: Théâtre royal de la Monnale. Anvers, Gand, Liège, Malines. — Etranger: Lettre de Paris: les Pieze. Piezeus, la Statue de Berlioz, A. Pougin.— Petites nouvelles.— Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrologie.

<del>~~~</del>

# LA MUSIQUE AU XVIII\* SIÈCLE (1) DOCUMENTS INÉDITS

# XIII

## L'ABBÉ ROUSSEAU

L'abbé Jean-Marie Rousseau, né à Dijon, était maître de musique de la cathédrale de Tournai dans la seconde moitié du xvm siècle; il passait, à son époque, pour un musicien habile. Il écrivit une cantate qui fut exécutée à l'occasion de l'inauguration solennelle de l'empereur Joseph II, à Tournai, en 1781. Le texte en fut publié en brochure : Vers lyriques sur le voïage fait aux Pays-Bas par Sa Maj. l'Empereur Joseph II. - Tournai, R. Varlé, in-4°, 8 p. Je crois être le premier à indiquer cet ouvrage. Fétis, qui lui a consacré une notice, lui attribue plusieurs messes éditées à Bruxelles chez Van Spen (Biographie universelle des musiciens, 2º éd., t. VII, p. 333); mais il le fait mourir en 1774, ce qui doit être une erreur. M. Vander Straeten cite de Rousseau une cantate datant de 1780 : Couronnement des rosiers (Musique aux Pays-Bas, t. V, p. 128).

#### XIV

#### UNE LETTRE CURIEUSE.

Le duc de Marlborough, qui commandait les troupes des nations coalisées contre Louis XIV pendant la guerre de la succession d'Espagne, écrivit en 1709 la lettre suivante au Magistrat de Gand, pour lui recommander un danseur italien du nom de Giovanno Francolino:

A Bruxelles, ce 13° février 1709.

Messieurs,

Le nommé Giovanno Francolino Danceur Italien.

(1) V. Guide musical, 1885, n° 50, 51, 53, et 1885, n° 6 et 8. L'auteur de ces recherches acqueillera avec reconnaissance les ren-seignements qu'on voudra bien lui communiquer sur les musiclens dont il est question ici.

qui a beaucoup diverti les gens de qualité et de distinction qui se sont trouvés icy pendant le Carnaval, par son activité et ses tours de souplesse, souhaillant fort de faire l'exercice de sa vocation à Gand, Je ne puis pas luy refuser cette lettre de recommandation : ainsi je vous prie, Messieurs, de le vouloir favoriser tant en luy accordant la permission nécessaire, qu'en tout autre besoin, autant que ce divertissement innocent ne répugne point à l'observance requise du Careme. Je suis très parfaitement

Messieurs

Votre très humble et très obéissant serviteur Le Pr. et duc de Marlborough.

Messieurs les magistrats de Gand.

Il est probable cependant que Francolino ne vint pas à Gand, car, malgré mes recherches, je n'ai pu trouver de traces de son passage dans cette ville.

# UNE ÉGLISE TRANSFORMÉE EN THÉATRE.

L'église des Jésuites, à Maestricht, étant devenue vacante à la suite de la suppression de l'ordre, on eut en 1786 l'idée de la convertir en salle de spectacle ; ce projet original fit naturellement naître beaucoup d'opposition, mais il finit cependant par être réalisé : le théâtre s'ouvrit à la fin de l'année 1788. Un poète catholique indigné proposa d'y mettre l'inscription latine suivante:

> Abstulit hinc Jesum, Veneri ut delubra dicaret Abstunt into Jestin, vener a teletion and Luxuriosa cohors: hanc colit illa deam. Sicque favent sceleri, qui religionis avitæ. Se dicunt; templa his et Deus ipse joco est.

Frédéric Faber ne mentionne pas ce fait curieux dans les pages qu'il consacre à Maestricht, au tome deuxième de son Histoire du théâtre français en Belgique.

Un fait du même genre avait eu lieu en 1783 dans une ville de Lorraine.

#### XVI

## UN ORGUE EN CARTON

Nous lisons dans une revue belge du xvmº siècle, à la date du 15 janvier 1787, les lignes suivantes: " Le rédacteur des Affiches de Saintes nous apprend qu'on a placé dans l'église des RR. PP. Récollets de cette ville un orgue en carton, sur lequel un certain

P. Julien, qui en est le facteur, a fait entendre les sons les plus harmonieux. On nous dit encore, à cette occasion, qu'un amateur de Paris vient de composer un orgue avec des cartes à jouer. Cet artiste rend avec cet instrument, rempli de petits détails, toutes les modulations des instruments à vent. Les organistes les plus célèbres, qui se sont exercés sur le clavier, ont avoué de bonne foi que les sons qu'il rendoit, étoient plus purs que ceux qu'on tiroit des tuïaux d'étain. L'inventeur se propose d'établir sa découverte moïennant 72 liv.; et la machine sera des plus complettes. "Et le journaliste ajoute les réflexions que voici: "Il seroit à souhaiter que quelqu'artiste de nos provinces tentât de réaliser cette économique et agréable invention; il y feroit certainement un gain considérable. Je conçois que dans les églises il seroit difficile de garantir ce charmant instrument des atteintes de l'humidité; mais dans des appartements élevés et bien aérés, la chose seroit plus facile; et puis une chose amenant l'autre, on trouveroit peut-être un vernis, une matière pénétrante et conservatrice qui sans déroger à l'euphonie, affermiroit la trop sensible machine contre les inégalités de l'atmosphère : découverte qui est certainement dans l'ordre des choses possibles, et que les besoins de cette intéressante harmonica hâteront peut-être. En attendant, la réparation n'en seroit ni dispendieuse, ni d'un travail long et pénible. "

(A continuer.)

PAUL BERGMANS.

# 



BRUXELLES ET PROVINCE

## THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

La reprise de Carmen a vivement piqué la curiosité, en raison de l'apparition de deux artistes nouveaux, M¹º Castagné dans le rôle de Carmen, et M. Corpaït dans celui d'Escamillo.

De M. Corpaït, nous ne parlerons pas. Il n'a point réussi et dès la seconde représentation de *Curmen*, son rôle a passé à M. Renaud, qui le chante avec éclat et vigueur, sans avoir l'élégance spirituelle de Soulacroix.

M¹ª Castagne, paralysée par la peur le premier soir, s'est relevée à la seconde représentation, et son succès, discuté samedi, a été complet lundi. M¹ª Castagne est certainement une artiste de valeur. Elève du Conservatoire de Paris, et depuis artiste de l'Opéra-Comique, elle a la voix un peu mince, les notes du haut sont petites et parfois criardes; dans le grave, elle donne un son plutôt parlé que chanté, et c'est probablement la faiblesse de l'organe qui l'empêche de se poser toujours avec justesse dans le creux du son. Mais M¹¹ª Castagné, est excellente comédienne et elle a joué le rôle avec une verve et un diable-au-corps qui rappellent Galli-Marié, la créatrice du rôle. M¹ª Castagné va même parfois au delà de l'effet voulu. Mais mieux vaut cette exubérance qu'une timidité de jeu qui se borne à la copie des gestes de tout le monde

et de tous les jours. On n'accusera certainement pas la charmante artiste de banalité et de mollesse. Elle donne ce qu'elle peut, ce qui est en elle; toute son interprétation témoigne d'études et d'efforts constants pour composer originalement son personnage, et elle y a réussi.

Quant à M. Engel (Don José), il a été de tous points excellent et il a recueilli des applaudissements mérités également par le chanteur et par le comédien. De beaux élans dramatiques ont rompu, çà et là, son jeu correct un peu froid et conventionnel. Il a joué le quatrième acte, notamment, en artiste de premier ordre. Jamais on n'avait vu cette scène dramatique aussi parfaitement rendue.

Une mention à  $M^{\mathrm{lie}}$  Wolf, qui paraît reprendre possession de sa jolie voix.

L'ensemble avec M<sup>ile</sup> Legault, MM. Frankin, Chappuis, Nerval, etc., est très satisfaisant. L'orchestre a rendu avec beaucoup de soin la jolie partition de Bizet.

Des journaux de Paris ont annoncé que la Walkyrie ne serait pas représentée cette année à Bruxelles, par suite de difficultés qui se seraient élevées entre la direction et les propriétaires de la partition.

Ce renseignement est inexact. Les pourparlers relatifs au droit de représentation ont simplement trainé en longueur, par suite d'une contestation entre les héritiers du compositeur et M. Angelo Neumann, qui, nanti d'un contrat signé par Wagner, prétend avoir seul le droit de représentation sur l'Anneau du Nibelung. Bien que cette question ne soit pas, à l'heure qu'il est, définitivement réglée entre les héritiers et M. Neumann, elle ne fera pas obstacle à la représentation de la Walkyrie.

MM. Dupont et Lapissida, directeurs de la Monnaie, se sont définitivement entendus avec M. Angelo Neumann, et il est probable que l'ouvrage va être mis en répétition très prochainement. M''e Litvinne créera le rôle de Brunhilde, M. Sylva celui de Siegmound, M. Seguin celui de Wotan.

La saison des concerts s'est ouverte dimanche, à Bruxelles, par une intéressante séance donnée au Palais des Académies par des membres du corps professoral et des élèves du Conservatoire au profit de la caisse centrale des artistes belges. Public élégant, parmi lequel on remarquait un grand nombre d'académiciens. Nous avons donné le programme de ce "concert historique ". qui comprenait l'audition d'œuvres anciennes du xvie et du xvii siècle, exécutées sur les instruments du temps. Grand succès pour M<sup>me</sup> Cornélis-Servais, qui a chanté à ravir de jolis airs du commencement du xvIII<sup>e</sup> siècle ; pour le violoncelliste Jacobs, qui joue de la viole de gambe comme s'il n'avait jamais fait que cela; pour M. Dumon, qui connaît les secrets de la flûte traversière aussi parfaitement que ceux de la flûte moderne; pour Mile Uhlmann enfin, qui a passé en revue sur le clavecin quelques-uns des maîtres fameux de cet instrument. Il y a eu aussi de iolis ensembles pour voix d'enfant exécutés par les classes de solfège de Mme Faignaert et la fameuse Marche des lansquenets du temps de la paix de Cambrai, dont le tour est sioriginal et le rythme si piquant. Succès, en un mot, sur toute la ligne.

Les concerts de l'Association des Artistes musiciens rouvrent samedi. Programme très attrayant, dans lequel figurent la nouvelle ouverture de M. Joseph Wieniawski, Guillaume le Taciturne, ainsi que l'introduction et grand air du baryton du Capitaine noir (4º acte), de notre compatriote Joseph Mertens. Les solistes sont M<sup>se</sup> Litvinne et M. Séguin, du théâtre de la Monnaie, et le pianiste Gustave Kéfer.

Quatre séances de musique de chambre, pour instruments à vent et piano, seront données pendant le courant de la saison, au Conservatoire royal de musique, par MM. les professeurs Dumon, Guidé, Merck, Neumans, Poncelet et De Greef.

La première séance aura lieu le dimanche 31 octobre, à 2 heures, en la grande salle des concerts.

Répétition générale la veille de chaque séance, à 3 heures, en la petite salle d'auditions.

S'adresser pour les abonnements chez M. Florent, aile droite de l'établissement.

#### ANVERS

THEATRE ROYAL. - La Traviata. Le Fiacre 117 (comédie). Les Huguenots. Mignon.

Violetta a eu une excellente interprète dans la personne de Mile Beretta, qui a retrouvé dans ce rôle son succès d'antan. Quoique paraissant fatiguée, elle a chanté avec grande virtuosité et a surtout admirablement joué la scène de l'agonie. M. Lebreton a été très bien dans le rôle du père d'Orbel. De M. De Longprez nous dirons seulement qu'il a résilié, car, malgré sa jolie voix, il était tout à fait insuffisant. Il a compris! passons l'éponge.

Malgré l'indulgence que nous montrions pour M. Vitaux, le croyant victime de son physique, nous regrettons de devoir changer d'opinion, car il a été franchement mauvais dans les Huguenots. Pauvre Raoul, a-t-il été massacré! - MM. Talazac (Marcel) et Peloga (Saint-Bris) ont tous deux manqué d'énergie. Le succès du côté des hommes a été pour M. Peguilhan, coryphée, qui a fait bisser le rataplan. Voilà au moins une voix fraîche et un geste naturel. Mile Martinon (Valentine) s'est fait rappeler après le duo du troisième acte. C'est une artiste très consciencieuse.

Mile Remy a été une reine de Navarre bien belle, qui s'est fait chaleureusement applaudir après les vocalises du deuxième acte.

La seconde de Mignon a procuré à M<sup>mes</sup> Chevrier et Beretta le même succès que la première.

Les chœurs, le ballet et l'orchestre continuent d'être excellents. La mise en scène est excessivement soignée, ce qu'on a surtout remarqué dans la Traviata, où le salon de Violetta était arrangé avec beaucoup de goût. Les recettes continuent d'être bonnes et quand nous aurons deux bons ténors, ce sera parfait. Espérons qu'ils ne se feront pas attendre.

Pour mercredi 20 courant, la Société de musique annonce son premier concert. On y entendra : Op 't water, de Maurice Gevers, Myrto, de Michotte, et plusieurs compositions du regretté Waelput. Vendredi 22, lacélèbre pianiste Mme Falk-Mehlig offre, à la mémoire de Liszt, une soirée intime à ses amis et admirateurs, qui se donnera salle Rummel.

H.R.

# GAND

GRAND-THÉATRE. - Lundi 11, les Dragons de Villars; mercredi 13, les Huguenots; jeudi 14, les Beaux-Pères et le Fiacre 117; vendredi 15, la Favorite; dimanche 17, les Hugue-

La semaine a tristement commencé par une pitovable reprise des Dragons de Villars. On devait jouer le Petit Duc, avec Mue Chevrier; mais, à ce qu'on raconte, cette artiste a été froissée de l'accueil trop peu enthousiaste qu'on lui a fait dans Mignon et ne vent plus paraître sur notre scène ; de fait, la direction annonce qu'elle a traité avec Mile Hortense Dupouy, une de nos anciennes connaissances, en qualité de Galli-Marié et première chanteuse d'opérette. L'opéra-comique de Maillard, annoncé au dernier moment et mal préparé, a été massacré de la plus belle façon par M. Delongprez et par Mile Chaminade, une jeune débutante, qui doit avoir une jolie voix, mais qui a eu un trac, oh! mais un trac!...

La représentation de mercredi s'est ressentie de l'enrouement de notre fort ténor, M. Merrit, ainsi que de la présence d'un malencontreux Saint-Bris, M. Fronton; on y a remarqué Mue Boyer, première chanteuse légère, qui est douée d'une jolie voix, jeune et fraîche, et qui vocalise avec charme.

En somme, tout cela était plus que terne, quand l'amusante comédie de Najac et Millaud, le Fiacre 117, avec la charmante Marie Kolb, est venue dérider les spectateurs et les a mis en

joie pour le reste de la semaine.

La Favorite a été recue, grâce à M. Soum et à M. Merrit, qui avait réclamé l'indulgence du public et qui en avait pourtant bien moins besoin que Mile Mounier. Notre fort ténor étant complètement remis le dimanche, nous avons eu une bonne représentation des Huguenots, où l'on a beaucoup applaudi Muc Laville-Ferminet, Mile Boyer, MM. Merrit, Soum et Plain, ainsi que les chœurs et l'orchestre. Pourquoi faillait-il que. de temps en temps, l'oreille fût désagréablement frappée par les sons rauques de la voix inégale de M. Fronton? P. B.

LIÈGE

Quoique les portes de notre théâtre soient ouvertes depuis le 2 octobre, la troupe de grand-opéra et d'opéra-comique n'a pas encore eu l'occasion de débuter. Pendant tout le mois, la Périchole et Joséphine vendue par ses sœurs tiendront l'affiche. Ainsi le veut la tradition en notre bonne ville de Liège: le premier mois, le mois de la foire, est consacré à l'opérette, aux spectacles coupés, et c'est par une exception, qui ne se renouvellera pas, que nous avons en la semaine dernière une représentation extraordinaire de Faust, avec M. Cossira et Mme Fidès Devriès. Celle-ci n'a plu que médiocre-

L'ouverture officielle de la campagne est fixée au 1er novembre. On ouvrira par Aïda.

# MALINES

Il y aura le 24 octobre un grand concert organisé par M. L. Van den Berghe, sous les auspices des volontaires de la Croix rouge et des ex-sous-officiers de l'armée belge,en faveur de deux familles nécessiteuses. Plusieurs artistes bruxellois prétent leur généreux concours à cette fête : Mne Fierens, MM. Van Ruyskenvelde, Merck père, Merck fils, Alonso, et le programme en est aussi fourni que varié.

## 



#### FRANCE

LES " DEUX-PIGEONS ". - LA STATUE DE BERLIOZ.

Paris, le 19 octobre 1886.

Qui ne connaît l'adorable fable de La Fontaine dans laquelle le bonhomme, prenant pour héros deux pigeons. célèbre les joies et les douleurs de la plus vive et de la plus tendre amitié, et cela dans le langage le plus touchant? L'idée est charmante, et elle est mise en œuvre avec une grâce, une naïveté qui font de ce petit apologue un des chefs-d'œuvre les plus accomplis dont une littérature pnisse s'enorgueillir.

Je me suis demandé toutefois, dès le jour où pour la première fois j'entendis parler de la mise en scène des Deux-Pigeons sous forme choregraphique, comment on avait bien pu s'y prendre pour transporter sur les planches d'un théâtre un sujet si simple, si peu mouvementé, dans lequel l'action est absolument nulle et qui tire tout son prix du sentiment exquis qui s'y trouve exprimé dans des vers enchanteurs. Quels développements trouver, quels incidents imaginer, avec une donnée pareille, pour intéresser le spectateur pendant le cours des deux actes et trois tableaux dont se compose le scenario du nouveau ballet dont l'Opéra nous a donné hier la première représentation sous ce titre des Deux-Pigeons, emprunté, comme le fond du sujet lui-même, à la fable de La Fontaine?

Il faut le dire, l'auteur de ce numéro, M. Henri Régnier, n'a pas fait de puissants efforts d'imagination pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Son action est des plus simples, on peut dire des plus élémentaires, et la vraisemblance n'en est pas la qualité dominante. L'action se passe en Grèce, "sur les bords de l'Archipel ", au xvme siècle, dans la demeure de la vieille Mikaïla, grand'mère de Gourouli. Gourouli c'est la " pigeonne ", qui a donné son cœur à Pepio, le jeune " pigeon ". Mais Pepio est un rêveur, un fantasque, un mélancolique, à qui l'amour de Gourouli ne suffit pas et dont l'esprit vogue à travers le monde sans s'arrêter sur aucun objet précis. Survient dans la demeure de Mikaïla, on ne sait pourquoi, une troupe de tsiganes, dont la présence éveille l'attention de Pepio, qui paraît s'enamourer d'une des belles filles de cette troupe. Quand les tsiganes sont partis. Pepio déclare qu'il veut les suivre, et comme il n'a pas le sou, Mikaïla lui donne une bourse bien garnie pour son voyage. Puis, Pepio parti, Gourouli déclare à son tour qu'elle veut le suivre pour le surveiller et veiller sur lui; sur quoi Mikaïla, qui est décidément une drôle de femme, envoie la " pigeonne " à la poursuite de son pigeon ", en se bornant à la faire accompagner par un vieux serviteur. Tel est le premier acte. Au second, nous sommes dans le campement des tsiganes, où, je ne sais pas trop comment, Pepio se laisse voler sa bourse, reste sans ressources, est assailli par un orage, et, finalement, finit par revenir chez Mikaïla, où il a été précédé par Gourouli, qui l'aime toujours, lui pardonne son escapade et devient sa femme.

Heureusement qu'il y avait, pour relever un aussi mince sujet, la grace séduisante de Mile Rosita Mauri et la musique de M. André Messager. Elle est tout à fait charmante Mile Mauri, et c'est elle qui, par sa verve, sa gentillesse, sa mutinerie, a emporté le succès. C'est elle qui fait Gourouli, et c'est Mme Sanlaville qui représente Pepio; mais le vrai rôle est pour la "pigeonne ", et le public lui a manifesté bruyamment ses sympathies. La musique de M. Messager ne brille pas peut-être par l'abondance et la nouveauté du jet mélodique, mais elle est fine, ingénieuse, distinguée, et surtout écrite et orchestrée avec le plus grand soin. Quelques pages en sont vraiment charmantes, et je citerai surtout, au second acte, le pas danse par Mile Mauri, un ballabile d'une grâce piquante, et un solo de violon plein d'élégance. Il y a longtemps qu'on n'avait entendu à l'Opéra une musique de ballet si franche, si bien rythmée et d'une si bonne venue (1).

Dimanche dernier, à deux heures, a eu lieu, au square

Vintimille, l'inauguration de la statue de Berlioz. Exécution par nos sociétés orphéoniques et la musique de la garde républicaine, de l'Apothéose de la Symphonie funèbre et triomphale, discours de M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpetuel de l'Académie des beaux-arts, au nom du Comité de la statue, de M. Charles Garnier, architecte de l'Opéra, au nom de cette Académie, de M. Ernest Reyer, comme ami de Berlioz et son successeur à l'Institut, enfin exécution de la Marche Troyenne, tel a été le programme de cette intéressante cérémonie. La statue en bronze est l'œuvre fort distinguée d'un jeune sculpteur, M. Alexandre Lenoir; elle a fort bon aspect et nous rend avec une remarquable ressemblance les traits et l'attitude du vieux lutteur, tel que nous l'avons connu. Voici qu'enfin ce Berlioz, tant discuté de son vivant, se trouve, après sa mort, vengé des dédains de la foule, et cela de la façon la plus éclatante. Lui, le grand méconnu, il est le premier musicien auquel Paris ait éleve une statue. C'est très bien et, pour ma part, j'en suis enchanté. Mais à qui le tour maintenant, et Paris se souviendra t il que la France a donné le jour à d'autres grands artistes qui ont droit au même hommage, à commencer par Rameau, qui fut un colosse de génie?

ARTHUR POUGIN.

٥

Voici les principaux passages du discours prononcé par M. Ernest Reyer, à l'inauguration de la statue de Berlioz :

#### Messieurs.

Il y a dix-sept ans, nous pleurions agenouillé sur la tombe de l'Illustre mattre dont nous avions, la veille, recueilli le dernier soupir, et nous nous demandions avec tristesse et avec un doute qui s'expliquait alors si l'heure de la réparation sonnerait jamais pour lui. Cette réparation, que nous ne pouvions rèver que lente et progressive, nous la voulions pourtant, si tardive qu'elle füt, éclatante, complète. Elle est allée jusqu'aux splendeurs de l'apothéose !... Ne disons pas que l'heure de la justice a été lente à sonner, puisque nos vœux se trouvent exaucés au delà même de nos

Ne disons pas que l'heure de la justice a été lente à sonner, puisque nos veux set rouvent exaucés au delà même de nos espérances. Et si dix-sept aus se sont écoulés depuis que l'illustre compositeur n'est plus, n'oublions pas que c'est presque au lendemain de sa mort que son œuvre, présentée, il est vrai, par fragments choisis, commença à étre écoutée avec une attention sympathique qui était de bon augure pour le succès à venir. On l'écoutait, c'était un premier effort témoignant d'un sincère désir d'arriver quelque jour à la bien comprendre.

Le cri debappé à Berlioz au moment de mourir allait donc devenir une vérité: « Maintenant, on va jouer ma musique! » La Dammation de Faust, l'expression la plus poétique, la plus pittoresque, la plus géniale, sinon la plus élevée de son talent, se révélait bientôt non pas à un petit nombre d'initiés, mais au public, à la foule, avec le prestige d'une exécution hors ligne.

M. Reyer rappelle alors les ovations dont Berlioz fut l'Objet à l'étranger, en Autriche surtout. Il rappelle l'ovation qui lui fut faite à Brunswick quand, en signe d'admiration, des couronnes de lauriers furent déposées sur ses manuscrits, et de l'idolâtrie en quelque sorte qui s'empara des maîtres de chapelle, yenus un à un baiser les basques de son habit.

En France, ajoute M, Reyer, on le sifflait. Pas toujours, cependant. Nous nous souvenons de la première audition de l'Enfance du Christ, ectte gerbe des fleurs mélodiques les plus suaves », comme l'appelait Henri Heine. Le succès fut immense et parut faire oublier un instant à Berlioz bien des déceptions passées. Mais de nouvelles déceptions arrivaient le lendemain; et les jours suivants îl en venait encore, il en venait oujours!...

venate toujours esprit, si libéral et moins sceptique qu'il ne Ce vigoureux esprit, si libéral et moins sceptique qu'il ne voulait le paraître, ne manquait-il pas à la fois de logique et de philosophie? Les épigrammes, les sarcasmes, qui d'ailleurs ne lui étaient point ménagés, le blessaient profondé-

<sup>(1)</sup> La partition, dédiée à M. Camille Saint-Saëns, dont M. A. Messager est le disciple et l'ami, vient de paraître chez Enoch et Costallat, à Paris.

ment; il raillait le goût, les aspirations vulgaires du public parisien et se montrait jaloux de ses suffrages; îl jetait au thâtre due épithète flétrissante et en voulait au thêâtre de ne pas ouvrir ses portes toutes grandes devant lui. Il yentra enfin, comme s'îl ne se doutait pas de ce qui l'y attendait. Une première fois avec Benoenulo Cellini, vingt-cinq ans plus tard avec les Trogens. Et quand son dernier chef-d'œuvre, mutilé suivant l'usage, ut délaissé après un petit nombre de représentations, il ne sut pas passer fêtrement et le dédain aux lèvres devant l'affiche d'où son nom venait d'être définitivement effacé. Il récrimina et s'abima dans une tristesse morne, qui se changea en un véritable désesune tristesse morne, qui se changea en un véritable déses-poir à la mort de seu fils, de ce fils chéri qui était sa vivante image et dont il disait : « Nous neus aimons comme deux jumeaux... »

jumezux...»

Cependant un éclair d'orgueilleuse joie brillait parfois dans ses yeux; c'était quand le jeune planiste Théodore Ritter, dont ses conseils avaient perfectionne l'éducation musicale et qui n'est plus là, hélas! pour jouir de la glorification du maltre, lui jouait dans l'intimité que ques unes de ses pages préférées: l'adagio de Roméo et Juliette, par exemple, le «sommeil de Faust» ou encore cette sublime et poétique élégie, la «Tristesse de Roméo ». Alors, sa figure s'illuminait; un rire semblable à un sangol tongtemps contenu s'échappait de sa poitrine; nos applaudissements, nos cris d'admiration avaient arraché le grand artiste à sa sombre mélancolie; ce triomphe intime l'avait transfiguré!

Nous venons de nommer Théodore Ritter, sans le désigner

Nous venons de nommer Théodore Ritter, sans le désigner pourtant comme un élève de Berlioz: Berlioz n'a pas fait nourtant comme un élève de Berlioz: Berlioz n'a pas fait d'élèves; mais il a eu des disciples. Nous sommes de ceux-là. Et s'il ne nous a rien enseigné, du moins nous a rien enseigné, du moins nous a-til beaucoup appris. Il nous a appris è connaître les chefs d'œuvre et à honorer le grand art; il nous a appris, et n'avait pour cela qu'à se donner comme exemple, que le premier devoir d'un artiste est d'être soucieux de sa dignité toujours, mais particulièrement dans les relations que les nécossités de sa carrière lui imposent; il nous a dit que les génufiexions devant certains pofentats de hasard étaient une indigne faiblesse et les concessions au manyaisport une lâchets. cessions au mauvais goût une lâcheté.

Et c'est pourquei nous rendens le même hommage à sen

Caractère qu'à son génie.

On a osé lui reprocher la mordante ironie de sa plume, à lui que les violentes attaques et les sottes plaisanteries avaients i peu épargné. On lui a aussi reproché la sévérité de sa critique, sen manque d'indulgence et d'éclectisme surtout. sa crunque, son manque d'indulgence et d'éclecuisme surtout. Certes, il avait ses dieux qui étaient aussi les nôtres, et il les encensait; mais s'est-il jamais refusé à reconnatire le vrai talent, à quelque degre ét sous quelque forme qu'il put se manifester? A-t-il jamais ménagè l'eloge à des œuvres qui ont du à l'autorité de ses jugements une si grande part de leur succès? Sans doute connaissait-il le mot de Doudan: "Le médicore est l'excellent nour les médicores Rt nen-"Le médiocre est l'excellent pour les médiocres. " Et, pen-sant que lui peut-être avait le droit d'être plus exigeant, il n'aimait ni les platitudes ni les médiocrités...

En terminant, M. Ernest Reyer parle de l'influence exercée par Berlioz sur les musiciens de la génération suivante.

Lequel de nons — je ne parle que de ceux qui ne nieut pas la lumière — n'a pas profité des précieuses innovations sorties de sa palette instrumentale 2 Lequel de nous ne s'est pas senti plus irrésistiblement entraîné vers le culte du beau idéal par les dithyrambes qu'il a chantés en l'honneur de quelques uns des plus glorieux des plus nobles représentants de notre art, de Gluck et de Beethoven, de Spontini et de Weber ? Il pouvait bien les avouer pour ses modèles, lui qui gardait contre toute imitation servile une si puissante individualité. Es, s'il est vrai que les compositeurs de génie soient comme les anneaux d'une même châne, n'est-ce pas surtout à ces illustress devanciers que le rattache l'œuvre immortelle à ces illustres devanciers que le rattache l'œuvre immortelle qu'il nous a laissée ?

qu'n nous à laisseer . Cette cavre est faite de chefs-d'œuvre, et bien qu'il nous ait dit: «Je n'ai jamais changé de style, je n'ai fait que changer de sujet, n'est-il pas évident que chacun de ses ouvrages est marqué d'une empreinte particulière et s'offre à l'admiration comme à l'analyse sous un aspect toujours nouveau?...

Le voilà debout et rayonnant sur son piédestal de granit, l'éminent artiste... Soyons heureux et fiers de la posséder enfin, et remercions Soyonis neureux et neis de posseder mini, et reinet course ceux qui nous ont aidés à élever ce monument, à rendre cet éclatant hommage à la gloire d'un musicien français, au traducteur inspiré de Shakespeare et de Vinglie, au digne continuateur de Gluck et de Beethoven, a l'un des plus illustres compositeurs de tous les temps, au plus extraordinaire peut-être qui ait jamais existé.

# <del>0000000000000000000000000000000</del>

# Petites Nouvelles

A l'Opéra-Comique, les répétitions d'Egmont sont poussées avec beaucoup d'activité, sous la direction de M. Salvayre. On a répété, en scène, le premier acte peur la première fois samedi. Les deuxième et troisième actes sont entièrement sus. Egmont deit passer à la fin de novembre.

D'autre part, M. Saint-Saëns a remis à M. Carvalhe la partition de Proserpine complètement achevée.

Le grand théâtre de Bordeaux a rouvert ses portes vendredi dernier, avec les Huguenots. Grand succès de rentrée pour le ténor Massart et pour Miles Hamann et Arnaud.

La troupe d'opéra-comique a débuté dans le Songe d'une nuit d'été. Accueil très favorable à MM. Dereims, Belhemme, Isouard et à Mile Verheyden.

A Marseille, la saison ne paraît pas s'être annencée d'une façon très favorable. Grand succès peur M. Frédéric Boyer, pour Mmes Ismaël-Garcin et Barbary, enfin pour la basse Degrave. M. Furst n'a pas été bien accueilli ; M. Rodier a dû résilier.

A Rouen, MII. V. Hervey, MM. Schmidt, Noté ont été favorablement accueillis dans Faust. M16 Schweyer, la falcen, a réussi dans la Juive : enfin le public reuennais a fait une brillante rentrée à Mile Emilie Ambre, dans la Traviata.

A Nantes, brillant succès pour Mm. Jouanne-Viardet dans la Marguerite de Faust, et pour Mile Marthe Duvivier dans la Favorite.

On parle beaucoup, dans le monde musical, d'une nouvelle compositiou due à la plume de M. l'abbé Baraise, maître de chapelle à Laval, près de Rennes; il s'agit de la suite d'orchestre qu'il a tirée de Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo, et qu'il intitule Esmeralda. Cette composition est, diton, pleine d'originalité. L'orchestre des concerts symphoniques de Spa en a denné, cet été, deux exécutions qui ont

A Belogne, l'Hérodiade de Massenet vient d'être chantée au théâtre Communal par le téner Neuvelli et Mile Frandin. deux artistes que les Parisiens ont pu apprécier autrefeis. La première représentation a mal marché; la seconde très hien

obtenu un très vif succès.

La saison des concerts symphoniques vient de s'ouvrir à Berlin par une solennité à la mémoire de Fr. Liszt, Sous la direction de Ch. Klindworth, l'orchestre philharmonique a denné un grand concert tout entier consacré à l'œuvre de l'illustre mort.

La séance a été des plus brillantes, tant par l'affluence d'auditeurs que par l'exécution artistique. ¡Elle s'euvrait par une série d'œuvres du maître disparu, suivies d'un à-propos en vers d'Adolphe Stern, dit par M. Leuis Barnaz.

Le concert se terminait par deux exécutions intéressantes. l'une de la scène dramatique de " Jeanne d'Arc devant le bucher " chantée par Mme Marianne Brandt, l'autre du concerto en mi bémel, avec accompagnement d'orchestre, enlevé remarquablement au piano par M. Eugène d'Albert.

Le successeur de M. de Hülsen à l'intendance générale des théâtres reyaux de Berlin vient d'être nommé. C'est le comte

traire.

de Hechberg, capitaine en retraite, membre de la Chambre des pairs de Prusse.

Après avoir fait son droit aux universités de Berlin et de Rome, il se voua à la carrière militaire d'abord, puis à l'étude de la musique.

Sons le pseudonyme de J.-H. Franz, il a donné deux opéras, les Fatkensteiner et le Loup-Garou. Il passe pour un partisan convaincu de l'ancienne école et pour un adversaire de la musique wagnérienne. Sous ce rapport, il est le digne successeur de M. de Hülsen, qui a longtemps lutté pour fermer la porte aux Nibelungen et qui fut, parmi les directeurs des grandes scènes d'outre-Rhin, le dernier à faire monter le Tamhœuser et Lohengrin.

Le comte de Hochberg a pris possession de son poste mardi, en recevant le personnel du théâtre. Il a prononcé, à cette occasion, une courte allocution.

L'émigration artistique prend en Allemagne des proportions inquiétantes. Chaque semaine, on signale la désertion de tel ou tel artisto lyrique qui, au mépris des signatures échangées avec les directions allemandes, prend la route du pays où fleurit... le dollar. Toutes les associations formées entre elles par les administrations théâtrales, dans le but de sauvegarder leurs droits respectifs vis-à-vis de leurs pensionnaires, sont impuissantes à combattre ce que les journaux allemands appeilent, avec raison, une calamité artistique.

Il s'agit cette fois, dit le *Menestrel*, de la fuite de plusieurs choristes liés par contrat au théâtre municipal, de Hambourg et qui n'ont pas craint, malgré cela, de signer des engagements avec l'Opéra allemand de New-York.

M<sup>11</sup>e Marcella Sembrich, la célèbre cantatrice polonaise, vient de donner à Berlin le premier des soixante concerts pour lesquels elle a été engagée par l'impresario Pollini de Hambourg. Succès énorme. La tournée de concerts que va faire M<sup>11</sup>e Sembrich comprend toutes les grandes villes d'Allemagne et d'Autriche.

La première représentation de la nouvelle opérette de Milloecker: le Vice-Amiral, vient d'avoir lieu à Vienne, L'œuvre a eu beaucoup de succès au premier acte, pour tomber au deuxième et se relever au dernier. Le livret, dont l'action se passe en Espagne, est de MM. Zell et Genée.

Après Marffa, l'opéra de M. de Hasslinger, conseiller au ministère desaffaires étrangères, qui a obtenu, il y a quelques jours, un succès d'estime, l'Opéra de Vienne reprendra Fidetio et Zampa. Puis Mertin viendra en novembre. On parle d'un grand ballet nouveau pour le milieu de la saison.

Nouvelles de l'Otello de Verdi :

Le maître travaille toujours activement à l'instrumentatien de son opéra, toute la partie « créative » étant complète, tandis qu'il lui reste encore environ un acte à orchestrer.

Verdi travaille, chaque soir, depuis dix heures et demie jusqu'à passé minuit, pour reprendre sa besogne à six heures du matin jusqu'à neuf, et encore de deux à cinq de l'aprèsmidi.

Lorsqu'il se repose, quelques instants, de ce fastidieux travail d'instrumentation, il s'occupe de son jardin, qu'il embellit chaque jour davantage, ou bien il fait à pied un cortain nombre de kilomètres pour aller s'informer auprès de ses fermiers si la récolte du raisin sera bonne. Et quand on le croit tout entier à son Otello, il est bien loin, au milieu

d'une grande prairie, entouré d'une demi-douzaine d'ouvriers, son niveau d'eau à la main, corrigeant la direction d'un fossé pour l'irrigation.

Nouvelles d'Amérique :

La compagnie d'opérette de M. Maurice Grau vient de donner une série de 24 représentations au théâtre de San Pedro d'Alcantara à Rio de Janeiro. Dans la troupe nous voyons figurer M<sup>tes</sup> Preziosi et Zelo-Duran, MM. Mezières, Jourdan et Minart: notre compatriote A. Lagye dirige l'orchestre. Le répertoire se compose de Boccace, Juanita, Fatinitza, te Cœur et la Main, les Pétits Mousquetaires, le Grand Mogol, la Fauvette du Temple et la Massotte.

M. Henri Heugel déclare, dans le Ménestret, qu'il n'est pas l'auteur de la phrase amphigourique que j'ai citée dernièrement. Il m'apprend que le pseudonyme de Moreno ne lui appartient en propre que depuis 1883 : ce pseudonyme avait couvert auparavant « bien des écrivains divers ». Divers, en effet, et surprenants quelquefois. M. Henri Heugel décline la responsabilité de leurs écrits. Il a bien raison, et je lui donne acte volontiers de sa déclaration, sans vouloir rechercher d'ailleurs si la tradition morenesque ne s'est pas perpétuée et renouvelée depuis. J'ai tenu simplement à constater qu'il y avait quelque imprudence à railler notre lourde prose belge dans un journal français dont le langage s'est égaré si souvent jadis et s'égare encore parfois dans la région des fantaisies grammaticales et syntaxiques, de même qu'il y avait imprudence à vouloir démontrer que les œuvres de Wagner font le vide dans les salles de spectacle et ruinent les directeurs, dans le journal pour qui l'art dramatique moderne commence à la Favorite et finit à Françoise de Rimini. Quant à croire que je dépose les armes, c'est une erreur. Quand M. Heugel le voudra, je reprendrai la discussion à propos de Wagner. Mais je n'ai aucune envie d'ouvrir ou de continuer une querelle personnelle, sans profit pour personne. M. Heugel peut être assuré que je ne veux pas sa mort et je suis convaincu qu'il ne veut pas la mienne. Il me dit qu'il avait pour moi une certaine dese d'estime et de sympathie. Je le prie de croire que j'ai toujours pour lui une estime et une sympathie absolues. Et puisqu'il ne m'en veut pas, je suis enchanté de pouvoir déclarer que, de mon côté, il ne m'est pas venu un instant à l'esprit de lui garder rancune. Au con-

# 

M. K.

# VARIÉTÉS

# ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 22 octobre 1811, à Raiding (Hongrie), naissance de Franz Liszt. — Sa mort à Bayreuth, le 31 juillet 1886. A un ami qui lui disait lors de son dernier départ de Paris : " Cher maître, à l'année prochaine?", Liszt répondait : " Peut-être! "

Liszt restera l'un des grands musiciens de ce siècle. Pendant de longues années, il fut le planiste par excellence; sa virtuosité sera peut-être égalée, mais jamais surpassée. Dans sa jeunesse,il contribua puissamment à la renaissance musicale en Europe, en transcrivant et en exécutant les œuvres de Berlioz et de Wagner, et en exécutant, l'un des premiers, Chopin et Schumann. Plus tard, il exprima, dans ses propres œuvres, des idées musicales d'une grande élévation, et sut les traiter avec puissance et conviction.

Voici le camée de Liszt ciselé par Théodore de Banville : " On sait combien ce tunultueux pianiste eut toujours

d'esprit au service de son génie. Doué d'un visage romantique aux traits longs, au nez de héros byronien, à l'œil fatal, à la bouche mélaucolique, à la chevelure énorme de saule, droite comme des baguettes, cet Allemand si profondément Parisien comprit qu'après la chute du romantisme un visage romantique se trouverait déplacé partout, excepté dans le giron de l'Eglise, qui en tout temps garde le pur sentiment de toutes les beautés. Aussi sa résolution fut-elle un trait de génie! L'Eglise, qui ne veut que des perfections, a sculpté plus vigoureusement les traits si poétiques de Liszt, et leur a imprimé un grand caractère, un peu dur et farouche, qui ne leur nuit pas. Par un hasard singulier et fantasque, ces irrégularités de la peau, qu'on nomme vulgairement des grains de beauté, se sont multipliés sur la figure du grand virtuose au moment où il perdait la fleur de beauté de la jeunesse : avec les hommes de mil huit cent trente,la Nature, sachant qu'ils le lui rendront bien,ne se gêne pas pour abuser de l'antithèse! "

— Le 23 octobre 1875, à Vienne (Opéra impérial), traduction allemande de Carmen, musique de Bizet.— Il n'y eut qu'une opinion dans la presse viennoise pour louer sans réserve le grand intérêt de la partition du jeune maître français. L'ouvrage fut joué en perfection par Mª\*\* Ehnni (Carmen) et Kupfer, MM. Scaria et Muller.

Bizet venaît de mourir (3 juin) lorsqu'arrivait à Paris la dépêche lui annonçant la réception de son ouvrage à Vienne.

 Le 24 octobre 1811, à Francfort-sur-le-Mein, naissance de Ferdinand Hiller.
 Sa mort à Cologne, le 10 mai 1885.

Par ses œuvres symphoniques, chorales et vocales, par ses longues et glorieuses campagnes comme chef d'orchestre, par ses écrits théoriques, par son enseignement, par la vivacité de son esprit et la chaleur de ses convictions artistiques, Hiller a exercé une grande et légitime influence sur l'art musical depuis un demi-siècle. Il fut l'ami de Berlioz, de Schumann, de Mendelssohn, et il nous a transmis dans une foule d'articles, de brochures et de livres quantité d'observations précieuses, d'aperçus profonds, d'anecdotes piquantes sur les grands artistes qu'il a connus et dont il fut le conseiller après en avoir été le rival.

— Le 25 ectobre 1815, à Gènes, naissance de Camillo-Ernesto Sivori. — Cette date de 1815 est celle donnée par le professeur D. Giacomo Da Fiano, qui a écrit la vie de Sivori, dans la Gazzetta musicale di Milano (numéro du 16 octobre 1870); celle de 1817 de la Biographie des musiciens de Fétis (t. VIII, p. 49) rajeunit, par conséquent, de deux ans le célèbre violoniste italien.

Cet artiste du plus brillant talent et qui a rempli le monde musical de son nom a eu le tort de ne pas s'être arrêté à temps; ses doigts ont fini par se raidir aux dépens de la justesse. Pareilles mésaventures ne sont pas rares.

Le 26 octobre 1819, à Paris (Théâtre Italien), 
 \( \mathbb{I} \) Barbiere
 di Siviglia, de Rossini.
 Artistes: De Begnis, Graziani,
 Pellegrini, Garcia, M<sup>mo</sup> Ronzi de Begnis.

Le sort du Barbiere fut le même à Paris qu'à Rome, où l'œuvre avait vu le jour, huit mois auparavant (5 février); les mêmes causes agirent dans l'une et l'autre ville; le Barbiere de Paisiello y vint encore s'opposer à celui de Rossini. La première représentation se ressentit des articles publiés par la presse, et l'impression de la soirée fut très froide. Parmi les critiques hostiles, il nous faut signaler Augustin Thierry, le futur grand historien français, alors à ses débuts, et qui rédigeait le fœuilleton théatral du Censeur européen, journal d'opposition très répandu; il y sacrifiait impitoyablement l'opéra de Rossini à l'ancien opéra de Paisiello. Voici quelous passages de l'article signé en toutes lettres A. Thierry.

« Un jeune compositeur vivant n'a pas craint de se faire le concurrent d'un homme que l'Italie proclamait comme un

des génies de la musique, et l'Italie, oubliant ses vieilles admirations, a couronné cette hardiesse par des applaudissements unanimes. La représentation des deux opéras rivaux nous met à portée de nous décider entre Paisielle et Rossini, entre le goût ancien et le nouveau goût de l'Italie. Quand nous comparons la langue musicale des deux auteurs, quand nous trouvons dans l'un la propriété et la justesse, dans l'autre le vague et la confusion, nous sommes prêts à douter si ce n'est pas un peuple tout nouveau qui habite maintenant au pied des Apennins; si les sens qu'ont formés les chants de Pergolèse, qu'ont nourris et perfectionnés ceux de Cimarosa, sont bien les mêmes qui se plaisent aujourd'hui à des ébauches informes, à un mélange bizarre de tous les styles ; que l'on retrouve, étonnés de se voir ensemble, la mélodie indécise de l'Ecosse, la sécheresse des airs français, le fracas de l'harmonie allemande, et par intervalles, quelques phrases de chant italien mal développées, se succédant brusquement l'une à l'autre, comme des flocons de vapeurs qui s'élèvent et s'évanouissent aussitôt. Voilà ce qui nous a frappés dans le nouveau Barbier de Séville, applaudi depuis Milan jusqu'à Naples.

• ... Rossini n'a rien ajouté au progrès musical... Le chant et l'harmonie sont prodigués par lui au hasard et sans discernement, de manière à flatter l'oreille, mais de manière aussi que, quand l'oreille est flattée, il faut que l'esprit s'absente, pour que le déplaisir moral ne détruise pas la jouissance physique... Rossini ne prétend pas émouvoir son génie... Il ignore complétement le grand secret de l'art d'intéresser par les impressions fugitives de l'oreille... Il ne fait aucun cas de la passion principale... Des scènes d'imbroglio, de surprise, de confusion, de fracas, voilà ce gui lui a paru digne de sa verve... Il ne s'est point inquiété de faire sentir que Rosine et son amant s'aiment...

» Les caractères de Figaro et de Bartholo ont été pour ainsi dire euflés par Rossini et développés pompeusement dans de longs airs qui ne les font point mieux comprendre, mais qui donnent lieu à des phrases grotesques, à un comique ampoulé, dans lequel se complaît le musiciem...

» L'air de Basile sur la calomnie est devenu aussi, sous la plume du même auteur, une longue charge, lourde et guindée, de peu d'effet, parce qu'on y voit trop la prétention d'en foire

» Son ouvrage a peu d'intérêt. La hardiesse de ses modulations bizarres, la singularité originale de ses mouvements d'orchestre, peuvent divertir; mais rien de tout cela n'attache... etc., etc., etc.)

Cette protestation de l'homme qui devait faire lui-même, avec une bizarrerie et une singularité très originales, une sorte de révolution en histoire, contre l'originalité du génie de Rossini, qui révolutionnait la vieille école musicale, n'est-elle pas curieuse! Hélas! à toutes les époques, les hommes de génie, les grands penseurs comme les grands artistes, tous les promoteurs de singularités originales, c'est-à-dire d'idées ou de formes nouvelles, ont toujours rencontré d'abord ces aveuglements et ces répulsions, même chez les esprits distingués, qui eussent été dignes de les comprendre et de les aider.

Combien de fois, depuis 1819, a-t-on représenté à Paris le Barbier de Séville, de Rossini ? Et qu'est devenu le Barbier de Séville de Paisiello ?

D'après un relevé fait par M. Louis Viardot, ancien directeur du Théatre-Italien, le Barbier de Séville de Rossini pendant l'espace de vingt-trois ans (de 1819 à 1842), — a été joué 261 fois ; le Barbier de Séville de Paisiello, 2 fois!!

— Le 27 octobre 1875, à Londres (Princess's theater) The Water carrier (Le Porteur d'eau), traduction des Deux Journées de Cherubini. Le rôle de Michelli chanté par Santley. — C'est pour la première fois que l'œuvre entière était exécutée en Angleterre, car jusque-là elle n'avait paru que mutilée: à Covent Garden, en 1801 et 1824, sous le titre: The Escapes or the Water carrier.— Le 24 juin 1886, il a été donné, à Londres, uno excellente exécution de cet ouvrage par les élèves du Royal Collège of music.

 Le 28 octobre 1850, à Berlin (Opéra royal) Der Prophet, de Meyerbeer.
 Principaux artistes: Tichatscheck, M<sup>mes</sup> Viar-

dot et Lonise Köster.

En décembre 1884, pour la 200° représentation : Niemann (Johann),  $M^{mo}$  Sachse-Hofmeister (Bertha),  $M^{lio}$  von Ghilany (Fidès).

# **ଡ଼ଡ଼ଡ଼୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰**

#### BIBLIOGRAPHIE.

IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, E. Sonzogno). Numéro du mois d'octobre :

Illustrations avec texte: Flora Mirabilis, musique de Spiro Samara, au théâtre Argentina à Rome; le théâtre dramatiquenational à Rome; album de costumes français de 1300 à 1500.

Texte: Peter Benoît, par Mazzucato: une page de la vie de Bizet par Elise Polko; théâtres de Milan; Don Cesare di Bazan de Sparaponi, et Fuusta de Bandini; correspondance de Paris, Vienne, Londres; esthétique musicale; bibliographie musicale: Riccardo Wagner, Jahrbuch de Kurschner, par M. Kufferath, traduit du Guide musical; études historiques-esthétiques en Italie; l'Arianna de Monteverde, bulletin théâtral de septembre, etc.

Musique: Prélude et air de l'opéra Fausta de Bandini, et prélude en ré majeur de J. S. Bach.

۵

LES ORIGINES DE L'OPÉRA FRANÇAIS, d'après les minutes des notaires, les registres de la conciergerie et les documents originaux conservés aux archives nationales, à la Comédie française et dans diverses collections publiques et particulières, par Ch. NULTER et Er. THOINAN. Paris, Plon, 1 vol. gr. in-8° de 340 pages, accompagné de trois plans. En vente chez Schott, à Bruxelles.

Nous aurons à rendre compte de cet ouvrage, de la plus hante importance pour le sujet qu'il traite et auquel travaillaient depuis longtemps deux érudits dont les écrits font autorité.

# 

#### Nécrologie.

Sont décédés:

A Bruxelles, le 15 octobre, Francesco Chiaromonte, né à Castro-Giovanni (Sicile) le 26 juillet 1809, professeur de chant italien au Conservatoire royal de Bruxelles depuis le 11 avril 1872. Il était venu, en 1863, s'établir en notre ville, des raisons politiques l'ayant forcé à quitter son pays, où il occupait une place distinguée comme compositeur dramatique. Grand nombre de ses élèves sont répandus partout; M'19 Beumer, entre autres, lui doit son éducation musicale; le vieux professeur a été non seulement l'initiateur de son talent, mais le généreux protecteur de la jeune fille.

Homme aimable, instruit et bienveillant, Francesco Chiaromonte laisse des regrets parmi tous ceux qui l'ont connu. On trouvera sa notice détaillée dans le Guide musical du 1<sup>st</sup> mai 1884, ainsi que dans la Biogr. univ. des mus. de Fétis,

supplément Pougin, t. I, p. 178.

— A Madrid, le 7 octobre, Antonio Romero y Andia, né à Madrid le 11 mai 1815. Virtuose sur la clarinette et professeur de son instrument au Conservatoire depuis 1849. Il avait fondé une maison de commerce de musique, les instruments compris, qui est la plus importante de l'Espagne. (Notice, suppl. Pougin, ibid., t. II, p. 436, et l'ouvrage de Pena y Goni, la Opera espanola.)

— A Bergentino, Antonio Chissotti, né à Casalmonferrato en 1814, compositeur. (Notice, ibid., suppl. Pougin, t. I, p. 180.)

- A Liverpool, le 12 octobre, William Ridley, né à Newark en 1820, organiste pendant 25 ans et retiré depuis 1878.
- A Bonn, le 8 septembre, Julien Langenbach, chef d'orchestre.
- A Paris, le 18 octobre, Joseph-Fidèle Koenig, né le 26 février 1817, professeur de chant et ancien ténor à l'Opéra.

BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique Montagne de la Cour. 41. Bruxelles.

# EXTRAIT DES NOUVEAUTES

Bach, John-Seb. Concerts p. 2 pianos. Piano I, II à . . . . . . . . . . . Fr. 9 50 Dupont, Aug., et Sandré, Gust. ECOLE DE PIANO DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES. Livr. XXX. Cah. 1. Hummel, F. N. Sonate en mi bémol majeur . . . 5 -Livr. XXX. Cah. II, Hummel, F. N. Sonate en *ré* majeur. 5 -Ramann, L. Méthode élémentaire de piano pour les enfants de 7 à 10 ans. Nouvelle édition, cah. I et II, à 2 50 Recueil classique de morceaux de chant. Cah. I, 2 solis et 3 duos de Mendelssohn . 1 50

# NOUVEAUTÉS MUSICALES

Dreyschock, F. Cinq morceaux de danse : 6 00 2. Valse . . . . . . . . . . . . . . . 3. Polka . . . . . . . . . 5 00 4. Mazurka . . . . . . . . . . 00 5. Galop . . 00 Luzzatto, F. Sérénade. Michiels, Gust. En avant (marche militaire). Les feuilles d'automne (valse) . . . . 00 Venezuela (mazurka) . 00 Les bataillons scolaires (marche militaire) 4 00 — Chenonceaux (valse). . . . . . . . 00 Renaud, Albert. Diavolina (caprice). . . Van Cromphout, Léon. Trois morceaux: Idylle, Ronde fantastique, Mouvement perpétuel . . . ,à5 00 - Trois valses caractéristiques pour piano

# FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédaller Indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BEUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Imp. Th. Lombaerts, rue Montagnedes Aveugles, 7.

### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO La petite ligne . . . . . . . . . 0.50 10 00 95 1 00 12 00 La grande ligne FRANCE, un an CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. Les autres pays, par an (port en sus). . 10.00

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine 33

LONDRES: SCHOTT & Cie, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT. SOMMAIRE. — Richard Wagner, sa vie et ses œuvres, préface de l'ouvrage de M. Adolpho Jullien. — Bruxelles et province: Gand, Auvers. — Etranger: Lettres de Paris, par A. Pougin et Balthazar (Less.— Petités nouvelles. — Variéés: Le Nature et L'Ar par Ch. Gounod. — Sarcey embété, par Shakespeare et par Callian. — Ephémérides. — Bibliographie: Liere de lecture musicale de M. A. Samuel: Solfge poélique et musical de Gustave Nadaud; Chands originaux de Troubadours de Bchme, par M. K. — Concerts annoicés.

**\*** 

SA VIE ET SES ŒUVRES

M. Adolphe Jullien nous autorise à reproduire l'importante préface de son magnifique ouvrage : Richard Wagner, sa vie et ses œuvres, qui paraît ces jours-ci à la Librairie de l'Art, à Paris (1). C'est un véritable monument élevé à la gloire de ce grand créateur; c'est l'œuvre d'un partisan de la première heure et d'un admirateur passionné, mais d'un admirateur qui ne tombe jamais dans le fétichisme. Il n'existe d'ouvrage analogue en aucun pays sur Richard Wagner, puisqu'il contient le récit de toute sa vie, l'examen de toutes ses œuvres et de toutes ses théories, en même temps qu'une étude approfondie de l'homme et de son caractère; et nul plus que M. Adolphe Jullien n'était capable d'entreprendre un travail aussi complexe et de le mener à bien. La décoration artistique de ce volume ne le cède en rien à la partie littéraire. M. Fantin-Latour, le maître peintre auquel son admiration pour Delacroix devait inspirer le désir de tenter pour l'œuvre entier de Wagner ce que Delacroix a fait pour le Faust de Gœthe, a composé tout exprès pour cet ouvrage une série de quatorze lithographies, une par pièce, plus un frontispice et une apothéose, de manière à former une suite complète à la gloire de Richard Wagner. De plus, M. Adolphe Jullien a réuni quinze portraits du maître à tout âge, et, outre quatre eaux-fortes, ce volume renferme cent-vingt gravures, scènes d'opéras, caricatures, pièces manuscrites, esquisses d'intérieur, datées de toutes les époques et recueillies en Allemagne. en Angleterre, en France, enfin dans tous les pays où l'œuvre du maître a pénetré. C'est dire que cet onvrage sans précédent s'adresse aux amateurs comme aux curieux de toutes les nations et présente un intérêt universel.

Cédons maintenant la parole à notre ami et collaborateur.

Zoilà tantôt quatre ans que Richard Wagner tomba, comme foudrové. Sa mort remonte-t-(6. elle assez loin pour qu'on puisse se mettre au point convenable afin de juger l'homme en toute

(1) En vente à Bruxelles, chez Schott frères, 82, Montagne de la Cour. Prix de l'exemplaire ordinaire: 40 fr. Exemplaire de luxe sur papior Japon impérial, avec double tirage des lithographies de M. Fantinimpartialité ? L'heure a-t-elle enfin sonné d'accorder à ce grand génie la pleine justice que ses plus acharnés détracteurs lui avaient promise pour après sa mort et qui semble ne devoir venir qu'après la leur? Apparemment, car la masse des auditeurs français, sans plus s'occuper de ces mesquines rancunes d'écrivains embourbés dans leur prose ou de ces petits intérêts de commerce, a fait franchement réparation à Richard Wagner des injures qu'on avait déversées sur lui de son vivant, et le public français, pris dans son entier, s'est montré beaucoup plus généreux, plus juste à son égard que certains individus jaloux, fanatiques ou rancuniers. On peut dire aujourd'hui que Wagner, même en France, a conquis sa place au soleil: il n'y compte presque plus que des admirateurs. Autrefois, c'était se singulariser que de le défendre ; à présent, c'est vouloir attirer sur soi l'attention que de le décrier.

Cette réhabilitation ne s'est produite indiscutable et frappante qu'après que la mort du maître eut calmé toutes les susceptibilités; mais, déjà depuis un certain temps, il était aisé de prévoir, à des signes certains, que le vent de la fortune allait tourner, et les nombreux écrivains qui s'ingénient à se mettre toujours d'accord avec les préférences momentanées du public avaient pu ménager savamment leur conversion afin d'arriver à louer le plus superbement du monde un homme, un artiste, auquel ils avaient, depuis des années, infligé les souffrances les plus cruelles. Le public, en masse, n'a pas de ces petits calculs; il change en un jour, comme si les écailles lui tombaient des yeux, et s'inquiète peu qu'on lui jette ses jugements d'hier à la face. Il les nie, alors, et de la meilleure foi du monde. Il n'en va pas de même avec les gens qui tiennent une plume, et ce n'est pas une mince affaire, à leurs yeux du moins, que de s'accorder avec eux mêmes et d'essayer de donner le change à leurs lecteurs ébahis sur la fermeté, sur le bien fondé de leurs jugements.

Cet élan du public vers un génie trop longtemps méconnu a nécessairement provoqué une abondante éclosion de publications: livres, articles et brochures

toutes plus louangeuses les unes que les autres, sur le compte de Richard Wagner. A l'excès du blâme a succédé, par instants, l'exagération de l'éloge, et l'aveuglement de la haine a fait place, en plus d'un cas, à l'aveuglement du fétichisme. Quel déluge d'articles ou d'études critiques, historiques, anecdotiques, apologétiques, dithyrambiques sur Richard Wagner. depuis l'époque de la représentation de Tannhœuser à Paris! Et cependant, où trouver les renseignements circonstanciés qu'on est toujours désireux de posséder sur un homme de génie, et qu'on serait en droit de demander à tout ouvrage un peu sérieux, en dehors de la chronique courante? A peu près nulle part, si l'on se restreint aux écrits publiés en langue française, car l'étude si intéressante de Gasperini, outre qu'elle s'arrête après Tristan et Iseult, est très sobre et très peu sûre en fait de renseignements historiques. Et depuis lors, combien d'écrivains français ont prétendu nous entretenir de Richard Wagner, qui nous ont resservi à la file les mêmes développements de rhétorique, assaisonnés d'un grain de poésie, d'un soupçon d'esthétique! Aujourd'hui, la mode est à la philosophie, et l'on n'entend rien à Wagner si l'on croit que ses ouvrages sont faits pour être exécutés. Que non pas! on les commente afin de les rendre inintelligibles, et l'on se tient pour satisfait.

C'est qu'il est singulièrement plus facile et plus expéditif de laisser courir sa plume à l'aventure et d'enfiler des mots à perte de vue sur un homme ou sur une œuvre, sans avoir entendu l'œuvre ni étudié l'homme, que de rechercher les circonstances de la vie d'un artiste qui ont accompagné la production de ses ouvrages, que de contrôler en quelque sorte ses œuvres par sa vie et de toujours tendre au juste point de critique et d'éloge, en fuyant également l'hyperbole louangeuse, dithyrambique, et le blame amer, injurieux. Des analyses de pièces sur le mode lyrique, on en rencontre autant et plus qu'on n'en désire, à mon sens ; mais il serait infiniment moins aisé de trouver un ouvrage où l'existence et les œuvres du hardi novateur fussent racontées, étudiées avec suite; où l'on pût suivre à la fois la vie de l'homme et la carrière de l'artiste, en le prenant à sa naissance pour le conduire iusqu'à sa mort.

Non seulement il n'existe aucun ouvrage de ce genre en notre langue, mais, même à l'étranger, on n'en saurait découvrir un seul qui satisfit aux conditions d'indépendance et d'impartialité nécessaires pour qu'un pareil travail offre quelque intérêt et puisse être utilisé de confiance. En effet, les ouvrages allemands conformes à ce plan général sont conçus dans un esprit tellement admiratif et rédigés dans un style à ce point laudatif qu'on y devine à chaque page et l'influence directe et le contrôle permanent du maître ou de ses représentants. Tel auteur ou tel autre, en prenant la plume, a dépouillé sa personnalité propre et s'est mis en quelque sorte à la dévotion de l'artiste dont il allait raconter la vie et

qu'il devait juger aussi; dès lors, non seulement ses appréciations perdent toute portée, mais les faits matériels les plus simples sont présentés de telle façon qu'on se méfie, instinctivement, et qu'on ne les accepte qu'après vérification minutieuse. A chaque page, on sent le livre de parti, le dithyrambe, et de tels ouvrages, à ce qu'il semble, sont sans utilité pour la gloire du maître : ils ne le font pas connaître, ils lui nuisent, au contraire, et le rendent quelque peu déplaisant par l'exagération de l'éloge et l'abus des coups d'encensoir.

Le mieux, avec un tel génie, est de raconter tout uniment sa vie, de juger ses actes et ses œuvres aussi simplement que s'il était mort depuis cinquante ou soixante ans et de ne pas l'écraser sous des éloges hyperboliques qui risquent de le rendre ridicule aux yeux des gens sensés; c'est, en un mot, d'écrire à son sujet un livre d'histoire, non un livre de combat ou de parti. Wagner, au degré de gloire où il est monté, n'a plus besoin qu'on rompe des lances pour lui; il saura bien achever sa victoire par la toute-puissance de son génie et de ses œuvres. Donc, point de livre de combat. Point de livre de parti, non plus : car ce serait montrer un esprit singulièrement étroit que de rallumer de vieilles querelles éteintes, en rééditant, pour le plaisir de taquiner les gens, toutes les pauvres raisons imaginées naguère par des opposants de parti pris. Et puis, à quoi cela conclurait-il?

Rien ne me serait plus facile, assurément, que d'être désagréable à tant d'écrivains qui menèrent l'attaque autrefois contre Richard Wagner, et je serais amplement muni pour cette petite guerre. Il n'est pas rare à présent de voir des personnes recueillir dévotement les articles qui se publient sur le maître qu'elles admirent; mais ce goût est de mode récente et ne s'est développé que depuis la mort de Wagner. Qu'on remonte seulement de quelques années en arrière, et l'on ne trouvera pas trace de ce genre. A plus forte raison si l'on recule de dix. quinze ou vingt ans : combien l'idée, en ce temps, aurait paru singulière et la recherche sans intérêt! Nous ne sommes pas, je crois bien, plus de deux qui avons, de longue date, et l'un aidant l'autre, imaginé de réunir à peu près tout ce qui s'imprimait sur Richard Wagner chaque fois qu'une œuvre de lui passionnait l'opinion ou qu'il surgissait dans le monde musical une querelle à son sujet.

Nous agissions en simples collectionneurs quand nous entreprenions cette besogne fastidieuse, et nous ne soupconnions pas quelle utilité, quel prix une telle réunion d'articles acquerrait par la suite. Aujourd'hui, qu'il s'agisse de la représentation de Rienzi à Paris, de l'apparition des Nibelungen à Bayreuth, sur lesquels nous avons précieusement colligé les moindres bribes des journaux français et quantité d'articles importants de tous les pays d'Europe et du Nouveau Monde; qu'il soit question du tumulte

soulevé aux Concerts populaires lorsque M. Pasdeloup y fit exécuter la marche fuuèbre de Siegfried, ou bien du conflit provoqué tout dernièrement par l'annonce de la représentation de Lohengrin à l'Opéra-Comique, — on trouve, immédiatement là, sous la main, non seulement tous les articles petits et grands des critiques de profession, mais encore les moindres facéties, les plus minces saillies échappées à la plume de chroniqueurs en gaieté qui ne s'en souviennent déjà plus et qui ne riraient guère, aujour-d'hui, si l'on s'amusait à les leur rappeler.

Quel riche arsenal où puiser s'il eût été dans mon projet de blesser avec leurs propres armes ceux-là mêmes qui s'acharnèrent le plus contre Richard Wagner! Mais je répugnais à donner à mon livre un caractère de représailles. Il me plaisait d'observer une impartialité stricte entre Richard Wagner et ses anciens détracteurs, sans user des textes que j'avais entre les mains pour divertir la galerie aux dépens de ceux-ci; c'eût été leur faire infiniment trop d'honneur que de leur prêter une nouvelle vie à l'abri du grand nom de Wagner. Donc, silence à peu près complet sur les gens qui prirent part aux polémiques d'antan, et trêve aux personnalités. Avant tout, un livre d'histoire exact, complet si faire se peut, volontairement dépourvu de solennité, où l'anecdote vérifiée aurait sa place, où la louange et la critique parleraient un langage accessible à tous, un livre enfin tel que devait l'écrire un admirateur de la veille, mais un admirateur indépendant et qui n'a jamais voulu frayer avec personne ayant tenu de près à Richard Wagner.

Je tiens à le déclarer. C'est, selon moi, une condition indispensable quand on essaye d'apprécier un artiste de cette taille, que de jouir d'une indépendance absolue et de n'avoir pas la plus petite obligation à qui serait en droit de vous la faire paver, si peu que ce fût. L'homme a vécu, l'œuvre est immortelle : il y a là tous les éléments nécessaires pour le juger, sans compter qu'on peut, de surcroît, se renseigner auprès de gens ayant pénétré dans l'intimité du maître, et c'est de quoi je ne me suis pas fait faute. Mais il v a loin de là à solliciter le moindre renseignement auprès de personnes qui, par échange, auraient pu demander que je soumisse le livre entier à leur approbation. Admirateur de Wagner, certes, je crois l'être ; et depuis que j'ai commencé d'écrire - il y a près de vingt ans - je n'ai jamais cessé de le défendre avec énergie, au risque de m'attirer les attaques railleuses de gens qui me reprocheraient volontiers, maintenant, d'avoir été tiède et circonspect; mais autre chose est d'improviser un article de critique militante presque aussitôt oublié, autre chose de composer un volume d'histoire auquel l'auteur prétend qu'on se puisse reporter en toute sécurité.

Je me suis donc efforcé de faire un ouvrage entièrement impartial, non seulement envers Richard Wagner, mais aussi envers ceux qui, pour une raison

ou pour une autre, ont prétendu le vouer à l'animadversion publique; il appartenait à l'historien de discerner le bien ou le mal fondé de ces attaques, leur origine intéressée ou leur but caché, et de prononcer ensuite, en connaissance de cause, entre l'artiste et ses ennemis. C'était là un travail indispensable à faire avec un homme tel que Richard Wagner, mais un travail très délicat, comme on peut croire, et d'autant plus malaisé qu'il ne se trouve absolument rien de pareil dans tous les écrits biographiques consacrés au maître : avec tous les écrivains de France ou d'Allemagne et même avec M. Dannreuther, dont la notice anglaise est un des meilleurs travaux qui soient sur Richard Wagner, il n'y a jamais d'examen calme ni de jugement modéré. Pas de moven terme : ou c'est l'un ou tout l'autre; ou Wagner est un misérable ou c'est un martyr. Eh! mon Dieu! l'absolu n'est pas de ce monde, et pour arriver à la vérité relative en ce qui concerne Richard Wagner et ceux dont il a subi les attaques sans demeurer en reste avec eux, il ne suffit pas de lancer de grands mots; il faut examiner de près la question sous toutes ses faces, sans idée préconcue. autant que possible, et sans aveuglement.

Pour qu'un ouvrage ainsi entendu sur Richard Wagner mît bien en lumière le génie auquel on tentait de rendre un juste hommage, il fallait marquer mieux que par le récit, par des dessins, quelle opposition le maître avait rencontrée en tout pays, et quelle énergie il avait dû dépenser pour venir à bout des nombreux obstacles qui se dressaient devant lui, par sa faute assez souvent, par suite de son caractère absolu. Rien non plus ne montre mieux que le dessin, qui saute aux yeux, quel revirement s'est fait dans l'opinion publique au sujet de Richard Wagner. La caricature, ici, devait donc venir en aide au texte écrit, et comme nul compositeur, pas même Rossini ni Berlioz, n'a plus inspiré la verve railleuse de ses contemporains, il n'v avait qu'à choisir parmi toutes les caricatures écloses en Allemagne, en France, en Angleterre, etc., mais en évitant toujours d'en reproduire qui fussent tron grossières ou le moins du monde blessantes pour des personnes encores vivantes.

C'est dire assez que la caricature est avant tout à mes yeux un document historique, abstraction faite de l'attaque plus ou moins vive, du trait plus ou moins envenimé qu'elle dirige contre l'homme et l'artiste. Au surplus, la caricature est devenue, en ce siècle, une des formes de la célébrité, un gage éclatant de renommée, et Wagner, qui le savait bien, ne devait pas voir d'un œil indifférent ce déluge de croquis facétieux sur lui-même et sur ses œuvres: en frappant les regards des innombrables gens qui n'auraient jamais eu le loisir ou le goût de lire un article, ils aidaient plus à répandre son nom que des centaines d'écrits n'auraient pu faire. En aucun cas il n'a réclamé contre la parodie écrite ou dessinée, et si jamais crayonneur satirique avait cru devoir lui demander permission de le tourner en charge, il n'aurait sans doute pas répondu comme notre grand Lamartine, qu'on ne doit autoriser

personne à faire grimacer le visage de l'homme, seule créature faite à l'image de Dieu.

A cette série de caricatures devaient répondre une série de scènes de pièces et une autre de portraits. Pour les premières, je me suis astreint à donner toujours au moins une gravure contemporaine des représentations originales, afin de mieux conserver à chaque pièce le cachet du temps; pour les seconds, j'ai cherché à réunir les portraits les plus rares et ceux auxquels le nom de l'artiste ou la date de la peinture donnaient une importance particulière : tels ceux d'Herkomer et de Renoir. Il ne m'a pas été facile - le croirait-on? - d'ordonner exactement cette longue série de portraits. J'avais bien pour quelques-uns la date précise; par exemple pour celui de Wagner à quarante ans, que la maison Breitkopf et Hærtel me communiquait aimablement, et pour ceux qui ont été faits à Paris ou à Londres; mais impossible d'obtenir un renseignement sûr pour les autres, même auprès des personnes qui, par leur situation, devraient tout savoir de Richard Wagner: leurs réponses étaient vagues ou manifestement erronées. De sorte que j'ai dû, pour intercaler ces portraits douteux entre ceux dont je savais pertinemment la date, me guider surtout sur les modifications de la physionomie et sur les changements de la mode dans les vêtements. Aurai-je établi, de la sorte, un ordre relativement exact pour tous les portraits insérés dans le texte? Je l'espère un peu. mais ne saurais le garantir.

J'ai reçu au dernier moment le premier portrait de Wagner, par Kietz, que je demandais vainement à tous les échos, et je m'estime encore heureux de pouvoir le faire figurer dans cet Avant-Propos. Ce portrait fut dessiné à Paris, en 1840 ou 1841, par Ernest Kietz, un jeune artiste de Dresde qui étudiait la peinture à l'atelier de Delaroche et que Wagner eut la bonne fortune de trouver à Paris lors de son premier séjour chez nous : voilà donc Wagner à vingtsept ou vingt-huit ans. Quant au portrait que j'ai donné à la page 45, en supposant que c'était le premier et peut-être celui de Kietz, il est postérieur tout au plus de deux ou trois ans, comme on en peut juger par la physionomie, et nous donne bien Richard Wagner aux environs de la trentième année; la date indiquée est donc la bonne. Il paraît que Kietz. l'auteur du premier portrait de Wagner, après avoir passé la plus belle partie de sa vie à Paris, de 1830 à 1870, est aujourd'hui retiré dans sa ville natale. C'est son frère, le sculpteur Gustave Kietz, qui a fait à Bayreuth même, en 1873, les deux bustes en marbre blanc qui ornent le rez-de-chaussée de Wahnfried.

Pour préparer un pareil ouvrage, absolument neuf de toutes pièces, il m'a fallu, tant pour l'illustration que pour le texte, recourir à nombre de gens, écrire à bien des personnes en vue d'obtenir d'elles un renseignement utile, et je me félicite de n'avoir rencontré presque partout qu'obligeance et bon vouloir. Pour

la partie caricaturale, qui avait une si grande importance à mes yeux, je dois beaucoup à M. John Grand-Carteret, auteur de l'excellente Histoire de la Caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse; et M. Emerich Kastner, le grand collectionneur wagnérien de Vienne, m'a été pareillement d'un précieux secours. En général, tous les directeurs de journaux de caricatures ou de publications satiriques se sont montrés des plus aimables, aussi bien ceux de France: du Charivari, du Triboulet, etc., que les éditeurs allemands, comme ceux du Kikeriki et du Floh, à Vienne, comme MM. Braun et Schneider, des Fliegende Blætter, à Munich, comme M. Heck, de Vienne, pour les portraits-charges de Gustave Gaul, etc., etc. M. A. Hofmann, propriétaire du Kladderadatsch, de Berlin, à défaut de caricatures dans le corps même de ce journal, mettait à ma disposition toute une brochure humoristique: Schulze et Müller à l'Anneau du Nibelung, dont les plaisants croquis sont dus au principal dessinateur de cette feuille célèbre, M. W. Scholz. Le Punch, de Munich, m'a été aussi très utile à consulter pour le temps du séjour de Wagner dans cette ville; mais j'adresse ici mes remerciements à un journal disparu, à un auteur mort, car l'année 1875 a vu s'éteindre à la fois cette feuille satirique et son rédacteur-dessinateur, Martin Schleich.

Si je rentre en France, il m'est doux de remercier M. Charles Nuitter pour son obligeance accoutumée à m'ouvrir les archives de l'Opéra, puis mon ami Georges Charpentier, qui possédait les originaux de certains dessins, comme le portrait de Renoir; MM. Charavay frères, qui m'ont communiqué un portrait essentiel, et surtout tel autre de mes amis, dont la bibliothèque wagnérienne, plus fournie encore que la mienne en articles, gravures ou documents originaux, était toute à ma disposition. Du reste, par scrupule d'historien, j'ai toujours indiqué très exactement - quand je l'ai pu trouver - l'origine des pièces, portraits et caricatures qu'il me paraissait bon de reproduire; et de même, j'ai successivement noté au courant du récit tous les ouvrages qui m'avaient été le moins du monde utiles dans mon travail. J'aurais eu mauvaise grâce à passer sous silence les différents livres français où il avait été déjà parlé de ce rare génie, et, plutôt que d'en négliger un seul, il m'a plu de les nommer tous sans faire ici métier de critique et sans discerner entre leur plus ou moins de valeur : cela, d'ailleurs, saute aux

Tel qu'il est, avec des imperfections inévitables, je soumets cet ouvrage aux admirateurs éclairés de Richard Wagner, en les priant d'excuser les fautes qui ont pu m'échapper. C'est pour eux surtout qu'on l'a fait; mais il ne me déplairait pas non plus d'intéresser les gens de bonne foi pour qui l'œuvre wagnérienne est encore lettre close, et de jouer auprès d'eux le rôle modeste — ou immodeste, comme on voudra — que Gœthe assigne aux traducteurs: "Ce sont, dit-il,

des entremetteurs zélés qui nous vantent les irrésistibles charmes d'une beauté demi-voilée : ils font naître un désir brûlant de connaître l'original.,

Et maintenant que j'ai tout dit, une courte fanfare comme à Bayreuth; que le rideau s'entr'ouvre et que le maître lui-même, avant la représentation de sa propre vie - la vie agitée d'un héros de l'art - vienne intercéder auprès du public en faveur de son nouvel historien! ADOLPHE JULLIEN.

## 



#### BRUXELLES ET PROVINCE

La semaine théâtrale n'a rien offert de particulier. Les Huguenots, le Prophète, Carmen, la Fille du régiment et Maître Pathelin se sont succédés sur l'affiche en attendant la reprise d'Hérodiade, à laquelle le maestro Massenet est venu présider en personne, et la première de Lackmé, que l'on répète activement sous l'œil paternel de M. Léo Delibes. C'est ce soir, jeudi, qu'a lieu la reprise d'Hérodiade, qui sera ainsi la 71º représentation de cette œuvre au théâtre de la Monnaie. Ce sera pour le public bruxellois une nouvelle " première ". On jouera la pièce telle qu'elle a été donnée à Paris au Théâtre-Italien, avec les deux tableaux nouveaux : la maison de Phanuel et l'intérieur du palais d'Hérode.

Aussitôt après la reprise d'Hérodiade, la Valkyrie entrera en répétition. MM. Dupont et Lapissida se proposent de monter l'œuvre de Wagner avec un soin tout particulier. Les rôles sont distribués comme suit : Brunnhilde, Mile Litvinne ; Sieglinde.Mile Balensi : Fricka, Mile Martini ; Siegmound, M. Sylva : Hounding, M. Bourgeois; Wotan, M. Séguin. Les huit Valkyries seront chantés par les artistes qui n'ont pas de rôle dans la pièce et par des élèves du Conservatoire que M. Gevaert a obligeamment mis à la disposition de la direction.

On sait qu'à la fin du 3° acte, Wotan appelle à lui le dieu du feu,Lôgue,et entoure de flammes le rocher où Brunnhilde est endormie en attendant que Siegfried vienne la tirer de son sommeil magique. Toute la scène paraîtra en feu, grâce aux appareils à vapeur installés pour le Sigurd de M. Reyer, qui s'est servi, dans son opéra, du procédé inventé par le machiniste Brandt pour le théâtre de Bayreuth.

On nous promet aussi une chevauchée des Valkyries réglée dans la perfection, avec des Valkyries en chair et en os qui traverseront le ciel au milieu de la tempête.

On s'était demandé dans le public ce qu'il adviendrait des Concerts populaires, après la nomination de M. Joseph Dupont à la direction du théâtre de la Monnaie. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'il n'y aura rien de changé dans l'organisation de ces concerts. M. Dupont en conserve la direction. La première matinée aura lieu le premier dimanche de décembre probablement. Dès à présent, il est décidé que l'on y exécutera la dernière symphonie de J. Brahms et que le violoniste Ysaïe prêtera son concours.

On annonce deux concerts qui seront donnés par M. Franz Servais, l'un au Cercle artistique, l'autre à l'Association des artistes musiciens, et exclusivement consacrés à ses œuvres. ø

Le baryton Blauwaert quittera Bruxelles le 12 novembre pour faire une tournée de cinq mois en Autriche,en Hongrie en Roumanie, en Allemagne et en Russie.

Un nouveau confrère nous est né, les Annales lyonnaises. qui s'occupe spècialement de théâtre et de musique.

Qu'il soit le bienvenu.

Nous apprenons que Mile Sarah Bonheur, fille de M. Georges Bonheur, professeur aux Conservatoires de Liège et de Gand, vient d'être engagée pour une série de représentations de Carmen, en Italie, à partir du 1er janvier 1887.

#### ANVERS

THEATRE ROYAL.—La Fille du régiment et la Favorite.—Petit Duc. - Lucie de Lammermoor. - La Fille du tambour-major.-C'est par erreur que j'ai annoncé le départ de M. Vitaux, le fort ténor. M. Vitaux a bien demandé à résilier, mais la direction n'a accepté qu'à la condition qu'il restera jusqu'à son remplacement.

La Fille du régiment a été donnée d'une manière très satisfaisante, dimanche dernier ; l'interprétation a été en général très bonne. M. Delersy a été très applaudi dans le rôle de Tonio. M. Peloga est un Sulpice parfait. Mais l'intérêt de la représentation a porté surtout sur M<sup>mo</sup> Beretta, qui a été charmante, notamment dans la chanson du régiment, le duo du second acte avec Sulpice et particulièrement dans le "Salut à la France ".

Dans la Favorite un orage de protestations peu aimables s'est déchaîné sur la tête de la basse Cancelier (Balthazar). J'avoue ne pas bien comprendre la violente hostilité que rencontre cet artiste, car il n'est pas si mauvais que cela et l'on en tolère bien d'autres. A la fin de l'acte, le régisseur est venu annoncer que M. Talazac continuerait le rôle.

Le Petit Duc a été, sauf par M<sup>11</sup> Chevrier, un charmant petit duc, et par Mme Ismaël, une directrice bien amusante, assez mollement interprété. Par contre, la Fille du tambour-major a marché avec beaucoup d'entrain. M'le Chevrier y a remporté un véritable triomphe, et c'était justice, car elle a joué avec une crânerie et une verve endiablées. Les autres rôles ont été aussi très bien tenus. Il y avait foule. L'affiche y est pour quelque chose, sans doute. Songez donc, elle annonçait: 22 chevaux et 150 personnes en scène ; total 172 figurants!

Mercredi 20 courant, la Société de musique a donné son premier concert dans la salle du Cercle artistique. Le programme comportait: Op 't water, ballade pour chœurs, soli et orchestre, de notre compatriote Maurice Gevers, quelques œuvres pour orchestre du regretté Waelput, et Myrto, scène rustique pour soli et chœur de M. E. Michotte.

La ballade de M. Gevers a été bien accueillie. C'est une œuvre très mélodieuse et suffisamment personnelle, écrite avec une entente parfaite des voix et des instruments.

Les pièces de Waelput ont particulièrement intéressé. La romance pour cor solo est d'une touchante mélancolie. M. Leclus l'a exécutée dans la perfection. Le Menuet et le Quartentanz révèlent une grande originalité, et la marche : Hommage à Memling, est d'un beau et large style.

Dans Myrto nous avons surtout remarqué le trio des Coccinelles, pour trois voix de femme, qui est un véritable bijou. En ajoutant que maître Peter Benoît dirigeait, j'aurai dit que l'interprétation était de tous points excellente.

H.R.

#### GAND

Grand-Théatre. — Lundi 18, le Maître de chapelle et la Fille du régiment; mercredi 20, le Petit Duc; vendredi 22, Robert le Diable ; dimanche 24, la Fille du Régiment et le Petit Duc

Notre première chanteuse légère, M<sup>11</sup> Boyer, qui a débuté dans les Huguenots, a remporté un franc succès dans la Fille du régiment, où elle était bien secondée par M. Ismaël et MM. Santenac, Lionf et Horbez. C'est un véritable charme

d'entendre cette voix si jeune et si fraîche, d'un timbre si agréable; le jeu laisse bien un peu à désirer, quoique sa naîveté ne soit pas sans agrément; mais de jour en jour Mil· Boyer fait des progrès sous ce rapport et nous aurons bientôt une bonne chanteuse légère. Mes Peirani s'est inclinée

devant le succès de sa rivale et a résilié.

On a assez froidement accueilli la reprise du Petit Duc, où Mile Dupouy faisait sa rentrée, mais où se faisait surtout remarquer M. De Beer, três hilarant dans le rôle de Frimousse. Par contre, Robert le Diable n'a été qu'une suite d'ovations pour notre première basse, M. Plain, qui a chanté et joué son rôle d'une façon très dramatique; soit qu'il revête la robe du cardinal de Brogni, ou le pourpoint de Marcel, ou le manteau noir de Bertram, c'est un acteur dont le jeu est des plus remarquables. A côté de lui ont été applaudis Mile-Ferminet et MM. Merrit et Santenac.

Le Guide musical publiait dernièrement un avis du Mozarteum demandant diverses données statistiques relatives aux représentations des œuvres de Mozart en Belgique. Voici quelques renseignements que j'ai recueillis, pour ce qui concerne la ville de Gand. Le Don Juan a été représenté pour la première fois le 26 février 1817; sa dernière reprise date du 21 novembre 1880. Le Mariage de Figaro, représenté pour la première fois le 29 novembre 1822, avec beaucoup de succès, fut souvent repris; la dernière reprise date du 5 novembre 1880. La Flüte enchantée a été représentée pour la première fois le 27 juni 1844, et l'Endèvement au sérail, le 27 janvier 1860. Le défaut d'une collection complète de programmes m'empêche de donner le nombre de représentations obtenues par chacune de ces œuvres. P. B.

# 



#### FRANCE

Paris, le 26 octobre 1886.

Hier, à l'Opéra-Comique, nous avons eu le début, dans la Fille du régiment, d'une jeune élève du Conservatoire, Mile Salambiani, qui pour sa première apparition devant le public avait choisi le rôle de Marie. M<sup>11e</sup> Salambiani est peut-être encore un peu novice à la scène, ce qui n'a pas lieu de surprendre, et elle a besoin de travailler encore pour acquerir, surtout en tant que comédienne, la sûreté qui lui manque; mais elle est aimable, intelligente, chante avec un goût véritable et, en somme, montre de très réelles qualités. Il y a sans doute là l'étoffe d'une artiste à venir. Elle avait pour partenaire, dans le joli rôle de Tonio, M. Mouliérat, qui est toujours bien gauche et bien emprunté comme acteur, mais qui est vraiment doué d'une voix charmante, pleine de jeunesse et de fraîcheur, et qui en tire un excellent parti. Par exemple, je ne ferai pas compliment à l'Opéra-Comique de la façon dont on y joue le Postillon de Lonjumeau, qui complétait l'affiche d'hier. Je connais peu de villes de province où l'on supporterait autant de faiblesse et de négligence dans l'interprétation d'un ouvrage qui demande à la fois des comédiens et des chanteurs expérimentés. A part M. Bertin, qui est toujours fort agréable dans le personnage de Chapelou-St-Phar, le reste est au-dessous de toute critique.

Quelques mots de Madame Cartouche, une opérette pas bien bonne — que les Folies-Dramatiques nous ont

offerte la semaine dernière. La pièce, signée de MM. Busnach et Pierre Decourcelle, n'est qu'un replâtrage, paraîtil, d'un ancien vaudeville de Brunswick et de Leuwen, représenté sur une de nos scènes de genre il y a quelque quarante ans. L'intrigue de cette pièce est un peu embrouillée, un peu enchevêtrée et manque de la clarté nécessaire; il y a comme une sorte de triple action, dont les détails un peu excessifs sont difficilement saisis par le spectateur. Cette Madame Cartouche n'est autre qu'une actrice du théâtre de Montargis, qui se trouve malgré elle à la tête d'une bande de malfaiteurs, ce qui lui permet d'empêcher un crime et de faire restituer à son amoureux, le jeune violoniste Anicet, toute une fortune que convoitait le procureur Grippardin et que celuici espérait lui enlever. -- Tel est le fond du livret de Madame Cartouche, telle est la donnée générale sur laquelle viennent se greffer une foule d'incidents, dont quelques-uns ne manquent ni de comique, ni de gaîté, mais qui, je le répète, rendent la pièce un peu obscure et parfois difficile à suivre. La musique de M. Léon Vasseur est d'une meilleure venue; c'est même, à mon sens, ce que le compositeur a fait de mieux depuis sa fameuse Timbale d'argent, qui fut son début à la scène et dont le succès était mérité. Il y a dans la partition de Madame Cartouche un certain nombre de morceaux aimables, pleins de grâce, écrits d'une main fine et légère, et qui font honneur au talent et à l'imagination du compositeur. Je citerai, entre autres, au hasard de ma mémoire, le ioli duo de Sylvine et d'Anicet : Dis-moi comment l'amour t'a pris; le duo syllabique et comique de Grégoire et de Labretèche: Je souffle Ménélas: les couplets de Pigeon vole, dont le refrain en chœur est du plus heureux effet; un chœur de bandits tout à fait charmant; une chanson mexicaine pleine de couleur et d'entrain; et enfin le duo du rossignol (le rossignol des voleurs, s'il vous plaît), avec son joli accompagnement de flûte et de basson. Tout cela est fin, aimable, délicat et de la meilleure veine. Quant à l'interprétation, elle est généralement digne d'éloges et presque excellente. Les rôles principaux sont tenus par Mme Grisier-Montbazon (Sylvine), M. Vauthier (Labretèche), et M. Gobin (Grégoire); les autres sont échus à Mlle Becker, à MM. Guy et Riga. ARTHUR POUGIN.

# (Autre correspondance.)

Paris, 24 octobre 1886.

Vous avez annoncé la réapparition, au Cirque d'hiver, des concerts Pasdeloup, qui d'hebdomadaires deviennent mensuels. Le premier concert aura lieu le dernier dimanche de ce mois (31 octobre), il en sera de même des autres. Ce n'est pas moi qui voudrais blâmer le courageux promoteur des concerts populaires de tenter à nouveau une entreprise qu'on ne croyait plus de saison; peut-être y a-t-il encore là quelques services à rendre ; mais j'avoue que le maintien de ces concerts dans l'horrible salle du Cirque d'hiver me chagrine; j'espérais pour la musique sérieuse que l'ère des cirques était à tout jamais fermée. Comme je ne fais pas à M. Pasdeloup l'injure de supposer que la préoccupation des recettes passe chez lui avant les préoccupations artistiques élémentaires, je regrette son choix. Et pourtant,ce mot même de " choix " me porte à juger la chose avec indulgence: ne s'expliquet-on pas aisément que l'ancien chef d'orchestre eût

éprouvé quelque déchirement à abandonner (déserter, pense-t-il peut-être) le terrain où il a fait ses campagnes, trouvé honneur et profit ? Et puis l'habitude... Demandez aux orateurs, aux prédicateurs, quelle gêne, quelle angoisse même ils éprouvent quand il faut aborder une tribune, une chaire nouvelle, et quelle appréhension d'essayer la sonorité d'un nouveau vaisseau. J'admets donc que M. Pasdeloup n'avait guère le choix, moralement surtout, et je lui souhaite bon succès. Sa sollicitude désintéressée d'autrefois et d'à présent pour les jeunes compositeurs français, mérite tous les éloges. En dehors du but spécial qu'il poursuit, l'initiation à Wagner, M, Lamoureux a ses privilégiés, presque tous de grand mérite ; en dehors de Berlioz, des virtuoses, du classique et des musiciens officiels, M. Colonne a ses... victimes. M. Pasdeloup, lui, tient toujours sa porte grande ouverte aux jeunes gens, qui peuvent chez lui s'essayer, s'entendre, apprendre leur métier, faire connaissance avec le public. Il est encore le seul à faire cela (à part les sociétés d'initiative privée, comme la Société nationale). Maintenant, il se trouvera sûrement des gens grincheux pour s'étonner et se plaindre qu'on laisse ainsi reprendre sa place, dans le monde des vivants, à ce revenant sur lequel on avait pieusement scellé, dans un mémorable festival de retraite, la lourde pierre du tombeau, et qu'on pensait voluptueusement étouffé sous des embrassades bibliques. Puisse ce fantôme débonnaire ne pas trop troubler leurs nuits!... - Je note, au programme de ce premier concert Pasdeloup, la présence de fragments des Maitres chanteurs de Wagner.

Cette fin de mois est à Berlioz. Le premier concert de M. Colonne est un concert Berlioz. Ce n'est que juste. Sans doute, si Berlioz doit quelque chose à M. Colonne, M. Colonne lui doit plus encore, et peut-être y a-t-il eu plus de mérite et de risque pour l'un à concevoir et à composer la Damnation de Faust que pour l'autre à la faire apprendre et à la présenter au public; l'heureux chef d'orchestre, qui n'en a pas moins droit à l'éloge, a trouvé là, du premier coup, le meilleur de sa réputation et de ses profits. Sa foi en Berlioz aurait-elle faibli depuis? Toujours est-il que pour ce premier concert il n'a pas cru que le nom de son musicien préféré, l'intérêt qui s'attache à sa personne et à ses œuvres, pussent suffire à défrayer tout un programme et à garnir la salle du Châtelet; car il a adjoint aux fragments d'ailleurs connus du compositeur défunt, des œuvres pour violon d'autres auteurs, exécutés par Sarasate. A ce sujet, il s'en est fallu de peu, me dit-on, que l'éminent virtuose ait été nommé professeur à notre Conservatoire; c'est grand dommage que nos jeunes élèves violonistes aient été privés de cette occasion de se former à une école si remarquable au point de vue de la pureté et du charme du son, de la sûreté du mécanisme, de la belle sonorité, de la précision élégante du jeu, de la grâce nerveuse dans le maniement de l'archet.

Pendant que Berlioz est encore d'actualité, quelques mots au sujet d'un épisode de la cérémonie célébrée dimanche dernier place Vintimille. Au cours de cette inauguration, M. Ambroise Thomas avait annoncé, d'une voix faible, l'envoi d'une couronne par le chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, au nom des artistes qu'il dirige et de ceux aussi de la Société philharmonique; or, ce chef d'orchestre est, comme on sait, le fameux Hans Richter,

un des piliers du wagnérisme d'outre-Rhin. Cette circonstance imprévue avait l'avantage de donner une certaine autorité à l'une des strophes de M. Grandmougin, où le poète avait cru bon, en termes auxquels le vague de l'expression prêtait malheureusement quelque ambiguïté, d'associer le triomphe français de Wagner à celui de Berlioz. M. Sylvain, le déclamateur des strophes, se méprit-il sur l'intention du poète, ou voulut-il substituer sa propre façon de penser à celle de l'auteur?... Toujours est-il qu'il donna à cette strophe malencontreuse, par son débit et son attitude un sens belliqueux, haineux même. de défi et de revanehe. Le drôle de la chose, c'est que, dès le lendemain, il recut sur les doigts pour cela, dans un article piquant, plein de bon sens et de vérité, paru en tête du Figaro, sous la signature Albert Wolff. Le couriériste parisien tancait surtout M. Sylvain, excusant M. Grandmougin, " un doux poète, disait-il, et qui n'a probablement jamais entendu Lohengrin ". Dame! pour peu qu'il ne soit jamais sorti de Paris!... Or. M. Grandmougin est connu de vieille date (cela remonte au moins à la guerre de 70) parmi les wagnérisants, par une brochure tout à fait enthousiaste, où il prend le parti et la défense du maître allemand, où il insiste tout particulièrement sur Lohengrin, où il analyse longuement la grande prière et le finale du 1er acte... Pauvre M. Grandmougin! A-t-il dû se mordre assez les doigts d'avoir été ainsi compromis, trahi et méconnu!...

BALTHAZAR CLAES.

P.·S. — Au dernier moment, j'apprends qu'une couronne d'or a été offerte dimanche à M. Colonne, dès le début du concert. Nul doute que la modestie l'égitime de l'intelligent chef d'orchestre ne lui inspire l'idée de la déposer sur le piédestal de la statue inaugurée l'autre jour, où elle serait encore mieux placée. B. C.

# Petites Nouvelles

La saison théátrale à Bordeaux a commencé mal. Le public a fait une véritable hécatombe d'artistes, et les résiliations pleuvent. MM. Verhees et Jourdain, Lorant et Mayan ont résilié. En revanche M<sup>mes</sup> Huguet-Privat, Fouquet, Terrestri, Dorian, Tevini et MM. Manoury, Vinche, Hyacinthe ont réussi.

A Lyon, Miles Verheyden et Hamann, Belhomme et Dereims ont continué leurs débuts avec succès. On signale le début de M. Berardi cadet, frère du baryton bien comun. Il aurait bonne façon et bonne voix. M<sup>ile</sup> Arnaud, que l'on a vue naguère au théâtre de la Monnaie, a eu beaucoup de succès dans Mignon et dans Rose Friquet.

Au théatre de Genève les débuts sont à peu près terminés. Une seule artiste a du résilier, M<sup>14</sup> Vaillant, la sœur cadotte de M<sup>36</sup> Vaillant-Couturier; elle est remplacée par M<sup>14</sup> Seveste. Notre compatriote le ténor Keghel a très bien réussi dans les Huguenots et dans la Favorite.

M<sup>me</sup> Krauss sera de retour à Paris vers le 10 novembre. Les grandes répétitions de *Patrie* pourront alors commencer. On espère donner le nouvel ouvrage vers la fin de novembre.

Répertoire wagnérien du 18 au 24 octobre sur les théâtres allemands :

Berlin, la Valkyrie; Cologne, le Vaisseau fantôme et

Rheingold; Dresde, Rienzi; Francfort, Rienzi; Hambourg, le Vaisseau fantôme, Tristan et Yseult; Hannovre, Lohengrin; Stuttgart, Lohengrin; Vienne, le Crépuscule des dieux.

La *Valkyrie*, de Richard Wagner, sera donnée cet hiver au théâtre de Magdebourg.

A l'Opéra de Vienne, reprise du Siegfried de Wagner. Succès considérable pour l'incomparable Materna, dans le rôle de Brumhilde, pour le têncr Winckelmann (Siegfried), qui a été merveilleux, paraît-il, dans la scène finale, et pour le baryton Reichmann, qui a repris la succession de Scaria dans le rôle du "Voyageur, p.

On annonce au même théâtre des représentations de M™ Rosa Sucher, la belle Yseult de Bayreuth. M™ Sucher paraftra dans le répertoire wagnérien et dans le cycle de représentations que l'Opéra impérial viennois se propose de consacrer à Weber, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Elle chantera Euryanthe, Agathe et Rezia.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, l'Opéra de Berlin vient de reprendre (le 23 ectobre) le Mariage aux lanternes, d'Offenbach. En même temps, l'Opéra a donné un nouvean ballet intitulé Deutsche Märsche (Marches allemandes) qui a été favorablement accueilli.

Le succès du *Chevalier Jean* se maintient à l'Opéra de Berlin d'une façen teut à fait significative. A la enzième et à la douzième représentation il y avait salle comble.

Antoine Rubinstein vient de passer par Berlin, d'où il est reparti pour Leipzig. Il y va surveiller les dernières répétitions et diriger la première exécution de sa nouvelle symphonie, écrite spécialement en vue des concerts du Genanabhaus

Le pianiste bien connu Franz Rummel se propose de donner, à Berlin, cet hiver, six séances de musique de chambre principalement consacrées à la littérature moderne du niano.

Le quatuer Jeachim annonce, de sen cêté, une série de six séances de musiquel de chambre, dent la première vient d'avoir lieu.

Richard Genée, l'auteur du Cadet de Marine, vient de donner une nouvelle opérette au Walhalla-Théater à Berlin. Titre: les Pérates. C'est un succès. Plusieurs numéros ont été bissés, et l'auteur ainsi que les interprètes ont été unanimement rappelés à la fin de la pièce.

M. Hans de Bülow vient de faire exécuter peur la première fois à Leipzig son Beethoven-Cyklus, c'est à dire une série de compositions symphoniques de Beethoven. Cette exécution, en quatre soirées, a été accueillie par le public avec un bruyant enthousiasme.

On écrit de Drosde: Vient d'avoir lieu au Residenztheater la première représentation de la nouvelle opérette en 3 actes d'Ad. Ferror: Sataniel, paroles de M. Charles Gerlitz. Le livret tient dela Dame blanche et des Mémoires du diable. La musique est facile et chantante sans grande originalité. La critique ne dit pas davantage.

L'Orfèvre de Strasbourg, tel est le titre d'un opéra qui passera cet hiver au Stadtheater de Colegne. La musique est de M. Muhlderfer, le chef d'erchestre du théâtre.

Le Rheingold de Wagner a été jeué peur la première fois dans cette ville le 6 ectebre. L'interprétation et la mise en scène ont paru insuffisantes. Néanmoins l'œuvre wagnérienne a fait une prefonde impression.

Franz de Suppé, l'auteur de Boccace, de Falinitza et de Juanita, achève en ce mement, dans sa propriété de Gars, la partition de son opére Bellmann, qui doit passer cet hiver au théâtre  $An\ der\ Wien$ , à Vienne.

On signale l'arrivée de J. Brahms, à Vienne, retour de Suisse, où il a beaucoup travaillé. Il rapporte plusieurs œuvres instrumentales en partie esquissées, d'autres complètement achevées.

Au théâtre de Hambourg on vient de mettre en répétition le *Merlin* de Goldmarck, dent la première est attendue à l'Opéra impérial de Vienne.

L'anniversaire de la naissance de Franz Liszt (le 22 ectebre) a été célébré dans un grand nombre d'institutions musicales de l'Allemagne par des concerts où figuraient des œuvres du maître défunt.

Signalens à cette occasion une touchante manifestation des musiciens de la chapelle impériale de Saint-Pétersbeurg. Ils ent enveyé à Bayreuth une couronne en argent massif qui a été déposée par le bourgmestre, M. Muncker, sur la tombe provisoire du maître.

La Wiener Musikalische Zeitung (E. Kastner) affirme, en dépit de toutes les informations contraires, que les restes de Franz Liszt seront transférés prochainement à Pesth. On prépare à cette occasion de grandes fêtes musicales.

Le centenaire de la naissance de Weber (18 décembre 1786) sera célébré solennellement à Eutin, sa ville natale. On sait que cette ville a ouvert une souscription pour élever un monument au plus populaire des auteurs dramatiques allemands. La pose de la première pierre devait avoir lieu cette année, à l'occasion du centenaire. Malheureusement, la seuscription n'a produit jusqu'ici qu'une somme de 14,000 marks, tout à fait insuffisante. Il est probable que l'on ajournera en consequence l'érection du monument. En attendant en donnera un grand festifal.

Le théâtre de Dessau (grand-duché d'Anhalt) annonce pour le 4 novembre une nouveauté: Le Mariage du moine. L'auteur de la musique est M. Klughardt. Autre nouveauté: Der Deutsche Michel (le Michel allemand), opéra en trois actes de M. Adolphe Mohr. C'est au théâtre de Breslau que cette œuvre verra le jour.

Le Wagner Verein, d'Amsterdam, a donné, le 22 ectobre, au théâtre de la ville, un grand concert, consacré tout entier à la mémoire de Franz Liszt. On y a exécuté, sous la direction de M. Henri Viotta, les Préludes, le concert pour piano en mi, l'épisode des roses pour chœur et orchestre de la Légende de sainte Elisabeth, la marche des chevaliers et la mort d'Elisabeth, tirées de cette même légende, un fragment du Faust, de Lenau, pour orchestre, la Loreley, qui a été chantée par Mau Muller-Renneburger, de Berlin, enfin le psaume XIII, pour ténor (M. Rogmans, d'Amsterdam), chœur et orchestre, C'est Mie Anna Klint qui a joné le concerto en mi pour piano. Cette séance a eu un succès énorme. La salle du théâtre était littéralement comble.

On neus écrit de Saint-Pétersbourg :

C'est seulement vers le milieu du mois prochain que l'Opéra-Russe neus off-ira la première nouveauté de la saison — le Harold de M. Napravnik ; en attendant, il vit de son répertoire contant, rafratchi parfois par une distribution neuvelle des rôles. Celle-ci n'est pas toujours heureuse ; une preuve en est

la seconde série d'artistes chargée de l'exécution de Rousslane et Ludmilla. Par contre, le Mazeppa de M. Tchaîkovsky a beaucoup gagné en passant à de nouveaux interprètes, et il en est de même de Lohengrin, qui attire une foule énorme.

Notre scène nationale, grâce à l'autorité de la baguette de M. Napravnik, fait des progrès constants.

Le maître de chapelle y est secondé par un orchestre supérieur, des chœurs nombreux et bien disciplinés et des chanteurs qui pour la plupart prononcent distinctement les paroles.

On vient de commencer à Saint-Pétersbourg la construction d'un nouveau théâtre. Cette nouvelle salle, destinée surtout aux spectacles populaires, s'élèvera dans l'île de Wasily, le quartier le plus populaire de la capitale russe.

A l'Opéra de Varsovie, grand succès pour le baryton Léon Miranda, un chanteur français, qui a particulièrement réussi dans le répertoire italien.

Carl Rosa, l'infatigable impresario du théâtre de Drury Lane à Londres et le plus ardent protagoniste de Wagner en Angleterre, parcourt en ce moment la province anglaise avec Lohengrin. M. Marie Roze joue le rôle d'Elsa. Succès considérable à Liverpool.

Le 20 octobre a eu lieu au théâtre Jovellanos, à Madrid, la première représentation d'une zarzuela, Jugar con fuego (jouer avec le feu) du maestro Venturo de la Vega y Barbieri. Excellente interprétation et succès triomphal. Le théâtre

était absolument comble, dit un journal madrilène.

Giuseppe Verdi a célébré, le dimanche 10 octobre, son 73º anniversaire. La plupart des journaux italiens publient, à cette occasion, des notices, où ils rappellent les titres du célèbre maestro à l'admiration de ses compatriotes.

L'impresario Piontelli annonce, pour cet hiver, au théâtre de la Fenice, à Venise, le Tannhäuser, Ftora mirabilis, les Pêcheurs de perles, l'Edmea, de Ponchielli, et un nouvel opéra : Rodope.

# VARIÉTÉS

#### LA NATURE ET L'ART

M. Charles Gounod a donné lecture, lundi, à la séance des cinq académies de l'Institut de France, d'un intéressant et curieux travail sur ce problème de philosophie et d'esthétique : la Nature et l'Art. Nous en reproduisons les passages les plus importants.

L'auteur de Faust expose d'abord comment les transformations successives de la terre ont pu être ramenées à trois règnes qui désignent les trois manifestations les plus tranchées de la vie du globe. Il reconnaît ensuite l'existence d'un quatrième règne, le règne humain, dans lequel l'homme a repris le plan de la pensée créatrice pour le conduire vers de plus hautes destinées. " La moralité ou détermination du bien, la science ou détermination du vrai, l'art ou détermination du beau, voilà ce dont manquait la terre avant l'homme, et ce dont il était réservé à l'homme de la doter et de l'embellir comme pontife de la raison et de l'amour dans ce temple désormais consacré au culte du bien, du vrai et du beau. Ainsi envisagé, qu'est-ce donc que l'artiste, se demandet-il? Quelle est sa fonction vis-à-vis des données et, st je puis ainsi parler, de la mise de fonds de la nature?...

Et voici sa réponse:

"La sublime fonction de l'homme, c'est d'être positivement, et à la lettre, un nouveau créateur de la terre. C'est lui melli, et a la lettle, un nouveeux of cutter u e ut erre, o est lui qui, en tout, est chargé de la faire ce qu'elle doit devenir. Non seulement par la culture matérielle, mais par la culture intellectuelle et morale, c'est-à-dire par la justice, l'amour, la science, les arts, l'industrie; la terre ne s'achève, ne se conclut que par l'homme, à qui elle a été confiée, pour qu'il la mît en œuvre, - ut operaretur terram, selon le vieux texte sacré de la Genèse.

L'artiste n'est donc pas simplement une sorte d'appareil mécanique sur lequel se réfléchit ou s'imprime l'image des objets extérieurs et sensibles; c'est une lyre vivante et consciente que le contact de la nature révèle à elle même et fait vibrer; et c'est précisément cette vibration qui est fait vibrer; et c'est précisément cette vibration qui est l'indice de la vocation artistique et la cause première de l'œuvre d'art.

Toute œuvre d'art doit éclore sous la lumière personnelle de la sensibilité, pour se consommer dans la lumière imper-sonnelle de la raison. L'art, c'est la réalité concrète et sensible fécondée jusqu'au beau par cette autre réalité abstraite et intelligible que l'artiste porte en lui-même et qui est son idéal, c'est-à dire cette révélation intérieure, ce tribunal suprême, cette vision toujours croissante du terme final vers lequel il tend de toute l'ardeur de son être.

S'il était possible de saisir directement l'idéal, de le contempler face à face dans la vision complète de sa réalité, il templet lace a lace data is relative compared to a learne, it n'y aurait, plus qu'à le copier pour le reproduire, ce qui m'y aurait, plus qu'à le calisme, superieur assurément, mais définéir le qui, du même coup, supprimerait chez l'ariste les deux facteurs de son œuvre, la fonction personnelle, qu'onstrue son organité, et la fonction esthétique, nelle, qu'onstrue son organité, et la fonction esthétique. qui constitue sa rationalité.

" Telle n'est pas la position de l'idéal vis-à-vis de l'œuvre d'art. L'idéal n'est reproductible d'aucune façon adéquate : dati. I idea il est reproductible d'autorile layon adequate; il est un pole d'attraction, une force motrice, on le sent, on le subit; c'est "l'excelsior, indéfini, le desideratum impérieux dans l'ordre du beau, et la persistance de son témoignage intime est la garantie même de son insaisissable réalité. Dégager du réel inférieur et imparfait la notion qui détermine et mesure le degré de conformité ou de désaccord de ce réel dans la nature avec sa loi dans la raison, telle est la fonction supérieure de l'artiste; et ce contrôle du réel dans la nature par sa loi dans la raison est ce qu'on nomme "l'estbétique ". L'estbétique est la "rationalité du beau ".

Dans l'art, comme en tout, le rôle de la raison est de p Dans l'att, comme du oute, le tote de la raison est de faire équilibre à la passion : c'est pourquoi les œuvres d'un ordre tout à fait supérieur sont empreintes de ce caractère de tranquillité qui est le signe de la vraie force, " maîtresse de son art jusqu'à le gourmander ".

Dans cette collaboration de l'artiste avec la nature c'est, nous l'avons vu, l'émotion personnelle qui donne à l'œuvre d'art son caractère d'originalité.

"Onconfond souvent l'originalité avec l'étrangeté ou bizarrerie; ce sont pourtant choses absolument dissemblables. La bizarrerie est un état anormal, maladif; c'est une forme mitigée de l'aliénation mentale et qui rentre dans la classe des cas pathologiques; c'est, comme l'exprime fort bien son synonyme l'excentricité, une déviation par la tangente.

"L'originalité, tout au contraire, est le rayon distinct qui rattache l'individu au centre commun des esprits. L'œuvre d'art étant le produit d'une mère commune qui est la nature et d'un père distinct qui est l'artiste, l'originalité n'est pas autre chose qu'une déclaration de paternité; c'est le nom propre associé au nom de famille; c'est le passeport de l'indi-

vidu régularisé par la communauté.

Toutefois, l'œuvre de l'artiste ne consiste pas uniquement dans l'expression de sa personne, ce qui en est la marque disdans l'expression de sa personne, ce qui en est la marque dis-tinctive, il est vrai, la physionomie propre, mais aussi, et par cela mème, la limite. En effet, si, par la sensibilité, l'artiste se trouve en contact avec les données de la nature, il entre, par la raison, en contact avec l'idéal, en vertu de cette loi de transfiguration qui doit s'appliquer à toutes les réalités qui existent, pour les rapprocher de plus en plus dos réalités qui existent, pour les rapprocher de plus en plus dos réalités qui sont, autrement dit, de leur protôtype parfait.

, Passer des réalités extérieures et sensibles à l'émotion, puis de l'émotion à la raison, telle est la marche progressive du développement intellectuel; c'est ce que saint Augustin résume admirablement dans une de ces formules si nettes et si lumineuses que l'on rencontre à chaque pas dans ses œuvres: Abexterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora, du dehors au dedans, du dedans au dessus.

"L'art est une des trois incarnations de l'idéal dans le réel; c'est une des trois opérations de cet seprit qui doit renouveler la face de la terre; c'est une des trois renaissances de la nature dans l'homme; c'est, en un mot, une des trois formes de cette « autogénie » ou « immortalité propre » qui constitue la résurrection de l'humanité, en vortu de ses trois puissances créatrices fonctionnellement distinctes mais substantiellement identiques, à savoir : l'amour, raison de l'être; la science, raison du vrai; l'art, raison du beau. »

#### SARCEY EMBÊTÉ PAR SHAKESPEARE... ET PAR CALIBAN

Shakespeare, vous le connaissez, je suppose. M. Sarcey (Francisque) trouve que Hamlet est embétant (sie). C'est à propos de ce jugement original que Caliban, alias, Emile Bergerat. fustige d'importance "l'amène et calamiteux "aristarque du Temps. Ce n'est que justice. Voilà trop longtemps que ce prince régnant de la critique française inonde, de sa plate et bourgeoise prose, le rez-de-chaussée du plus grand journal de France.

L'éreintement de Caliban (Figuro du samedi 23 octobre) a soulagé la conscience artistique de tous ceux qui, par état, sont obligés de le lire.

Caliban intitule son article: le Père le Goût.

"Ah! s'écrie-t-il, c'est une heure toute parisienne que celle où la cloche du Temps sonne, sur les boulevards, le dimanche, la galette du Père le Groût. On voit là tout le Haut-Béotisme dans l'exercice de ses facultés dominantes... Si Hamlet t'embête, nous, il nous crève. Nous n'attendions que ton signal pour le dire. Sonne, cloche du Temps. Le dimanche, à Paris, est le jour de la culture intellectuelle. On s'adonne aux arts, et Sarcey prépondère l ,

Sarcey prépondère! Une trouvaille!

Caliban s'effraye à l'idée que l'Europe accourant à Paris, à l'occasion de l'exposition de 89, pour admirer la suprématie de la France dans les arts, y retrouve le vénérable Sarcey à la tête de la critique.

" Tant que nous n'avons eu à Paris que des visiteurs passagers, et non invités, Sarcey a été possible. On fait chez soi ce que l'on veut, d'abord et l'on s'y amuse comme on peut, ensuite. Rien n'était plus drôle que de voir fonctionner ce gros organe de la bourgeoisie. Son va-et-vient impayable, son ardeur étonnante, l'aplomb sublime de ses pataquès et la sonorité des coups qu'il assénait à tort et à travers, soit dans le vide soit sur la muraille, tout cela nous réjouissait, évidemunent... A deux kilomètres du boulevard, il porte dejà moins sur la rate et beaucoup plus sur l'intestin. A la campagne, l'été, vous êtes tout étonné de la tristesse qu'il vous cause. Est ce le voisinage de la nature qui le rend bête et assommant? Peut-être, mais il l'est jusqu'à la cruauté. En province, il fait peur... On le prend au sérieux. On croit qu'il exprime les opinions du gouvernement en littérature... Le sous-préfet peut passer et jeter un regard sévère aux récalcitrants, à ceux qui ne jugent pas Hamlet embêtant... Mais je crains l'Exposition. Ils vont venir. Dans deux ans ils seront à Paris, ceux qui savent Hamlet par cœur, et la première chose qu'ils feront sera de se précipiter sur la galette, quand la cloche du Temps tintera, le dimanche, à toute volée. Et cela m'inquiète. Aussi bas que nous soyons tombés, il ne serait pas juste de nous juger sur l'influence du Père le Goût... Comprendront-ils, ces étrangers, pourquoi Sarcey prepondère? Se rendront-ils compte du plaisir particulier que nous trouvons à cette atroce galette, si lourde, si rance, si indigeste et d'un gros sel si farce? Elle a, pour la comparer à quelque chose d'approchant, le montant canaille de la tripe. On dévore le Sarcey comme on va chez Jouanne, les jours où l'on se sent l'appétit dépravé. Mais eux, les peuples, ils ne mangent pas la tripe! Que vont-ils penser de notre civilisation? Ah! cette Exposition est plus embêtante qu'Hamlet ! ... .

Et Calibau propose de cacher Sarcey durant l'Exposition. Malhaureusement, il est douteux que Sarcey s'accommode de cette idée. Et puis, comme le dit Calibau, il reviendrait, soit lui, soit un autre, tout pareil, équivalent, de la même utilité, le Goût fils, ou le Goât neven. Ceux qui trouvent Hamdet embétant n'ont jamais manqué à la France. "Si ceux-ci sont notaires, ceux-là sont professeurs, mais il y en a toujours. On n'eu utilise qu'un pour la critique, voilà tout!

"Expression totale et absolue de la médiocrité victorieuse; truchement accrédité du poncif, du plat, du retapé, du quelconque et du rien du tout: apôtre né des malins qui ont tiré les Lettres hors de l'Art pour les donner au commerce : défenseur des triomphants, abatteur des vaincus et cornemuseux de la recette, le Père le Goût n'a pas fait autre chose, depuis trente ans, que se fourrer le doigt dans l'œil à en perdre la vue. "

Merci, ô Caliban! Voilà qui nous venge un peu de ceux qui trouvent *Hamlet* embêtant... et Wagner aussi.

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 29 octobre 1787, à Prague, Don Juan de Mozart. Un collectionneur de Berlin possède l'affiche de la première représentation, en voici la reproduction textuelle:

Oggi per la prima volta:

Don Giovanni o il dissoluto punito.

Opera in due atti con balli analoghi. Parole del sig. Abate da
Ponte, musica del celebre maestro signor Amadeo Mozart.

Personaggi:

Don Giovanni signor Luigi Bassi.
Leporello signor Ponziani.
il Commendatore signor Giuseppe Lolli.
Donna Anna signora Teresa Saporiti.
Donna Elvira signora Micelli.
Don Ottavio signora Baglioni.
Zerlina signora Bondini.
Masetto, il suo sposo signor Giuseppe Lolli.

Cori di Contadini, dame, damigelle, popolo, spettri. Ballabili di contadini, etc.

Ainsi que nous l'avons dit (*Guide mus.* 14 octobre 1886) le « Mozarteum · de Salzbourg, organise pour l'an prochain la commémoration séculaire à Prague de l'impérissable et délicieux chef-d'œuvre de Mozart.

— Le 30 octobre 1883, à Pesth, décès de Frédéric-Robert Volkmann, à l'âge de 69 ans. Sa naissance, à Lommatzsch (Saxe), le 6 avril 1815. — Sans occuper dans le monde musical l'un des premiers rangs, et sans être arrivé à la grande notoriété, il était néanmoins considéré par les artistes et par les connaisseurs comme un musicien de valeur, s'inspirant aux sources élevées, et imprimant à chacune de ses compositions un caractère sérieux et digne qui en est la marque distinctive. On a pu en juger, à Bruxelles, par une ouverture jouée aux concerts populaires et par plusieurs compositions de musique de chambre fort intéressantes.

 Le 31 octobre 1789, à Paris (Comédie-Italienne), Raoul, sire de Créqui, 3 actes, de Dalayrac.

Suivant Edmond Van der Straeten (Guide mus., 11 septembre 1873), Rouget de Lisle y aurait trouvé le motif de sa Marseillaise.

— Lo le novembre 1840, à Paris (Opéra), festival organisé par Berlioz et auquel prirent part 450 musiciens. C'est le premier concert de ce nombre et de ce nom (restivat) qu'ou entendait en France. Berlioz en avait composé le programme avec un acte d'Inhigènie en Tauride, une scène d'Athalie, de Haendel, et un chœur de Palestrina, avec des fragments de son Roméo et Juliette, l'apothéose de la Symphonie funèbre et triomphale, et deux morceaux de son Requien.

Plusieurs incidents marquèrent cette soirée, qui ont été racontés ainsi par notre ami Adolphe Jullien:

- " Ce concert monstre était demeuré dans la mémoire de tout le monde, autant par la nouveauté de la chose, par l'audace de ce fiévreux artiste, par la guerre civile survenue entre Pompée-Habeneck et César-Berlioz, que par les accès de fièvre qui secouaient le public en ce temps de lutte politique et qui firent injurier MM, de Girardin et de Montalivet. venus la en simples curieux. Puis voila-t-il pas qu'au milieu du concert, pendant l'entr'acte, une dizaine de voix se mettent à crier du parterre : " La Marseillaise ! la Marseillaise ! " Déjà même, un certain nombre de spectateurs, désireux d'entendre ce chant célèbre exécuté par un tel orchestre et de tels chœurs, joignaient leurs cris à ceux des cabaleurs, lorsque Berlioz s'avança sur le devant de la scène et leur cria de toutes ses forces: "Nous ne jouerons pas la Marseillaise, nous ne sommes pas ici pour cela! "Le calme se rétablit à cette déclaration si nette, mais il ne fut pas de longue durée. Un instant après, des cris : A l'assassin! c'est infâme! arrêtez-le! partis de la première galerie, mirent en émoi toute l'assistance. On se lève en tumulte et l'on voit Mme de Girardin, échevelée et s'agitant dans sa loge en criant au secours! Son mari venait d'être souffleté à ses côtés par un des rédacteurs du Charivari. On comprend quelle mince attention devait porter à la musique un auditoire aussi passionné, aussi troublé par la fièvre politique et que de tels incidents venaient encore agiter.
- " La recette avait produit 8,500 francs, et ce concert était donné au bénéfice du directeur, Léon Pillet, qui assurait seulement à Berlioz un cachet de 500 francs et qui n'eut pas honte de lui laisser payer l'excédent de dépense : Il resta donc à Berlioz juste 200 francs. »
- Le 2 novembre 1860, à Vienne, Der fliegende Holländer, de Richard Wagner.
- Le 3 novembre 1801, à Catane (Sieile), naissance de Victoritus-Salvador-Carmelus-Franciscus Bellini. Sa mort, à Puteaux, près Paris, le 23 septembre 1835, à l'âge de 34 ans. La ville de Naples lui a élevé un monument dont l'inauguration a eu lieu le 8 août dernier. (Voir Guide mus., 26 août.)

Tous les biographes, Fétis, Pougin, Adrien de la Fage, Cicconetti, Paloschi, Grove, diffèrent, quant à la date de naissance de Bellini; la vraie est celle que nous donnons plus haut, d'après l'acte de baptème qu'a publié le vénérable archiviste de Naples, M. Florimo, qui fut l'ami du doux chantre sicilien. (Voir Bellini, Memorie e lettere; Florence, Barbera, 1882, p. 3.)

Bellini préférait sa Norma à toutes ses autres œuvres. "Un jour, une dame lui demanda lequel de ses opéras il croyait le meilleur. La question était embarrassante pour sa modestie ; il répondit en termes évasifs et chercha à se dérober. Son interlocutrice insista: "Mais si vous éties sur "mer avec toutes vos partitions, et que le bâtiment fit nau-"frage...—Ah l's'écra-l-il, sans laisser achever, je lâcherais "tout pour sauver la Norma l'"

— Le 4 novembre 1847, à Leipzig, décès de Jacques-Louis-Félix Mendelssohn-Bartholdy, à l'âge de 38 ans. Sa naissance, à Hambourg, le 3 février 1809.

Son corps fut transporté à Berlin et inhumé à côté de sa sœur Fanny et de son fils Félix, dans le cimetière de l'église de la Trinité. Son père et sa mère reposent à peu de distance de sa tombe.

" Ce fut, dit une de ses amies, M" Austin, l'un des rares caractères que l'on ne peut connaître trop intimement. Il n'y a rien à dire de lui qui ne soit honorable pour sa mémoire, consolant pour ses amis, profitable pour tous... Autant je l'admirais comme artiste, autant j'étais en extase devant son exquise simplicité et son bon cœur, sa déférence pour la vieillesse, son empressement à faire plaisir à chacun, la vivacité et la ferveur de son admiration pour tout ce qui

était bon et grand, son esprit cultivé, son goût parfait et ses sentiments nobles. "

Erratum. — La première représentation du Prophète à Berlin n'est pas du 28 octobre, mais du 28 avril, sa vraie date et telle qu'elle a été indiquée, dans nos Éphémérides, Guide musical du 22 avril 1886.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

LIVRE DE LECTURE MUSICALE formant un recueil des Airs nationaux les plus caractéristiques, par Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire royal de Gand. Lemoine et fils, éditeurs. Paris et Bruxelles, 1886. — Solfège poérique et MUSICAL, par Gustave Nadaud. Paris, Hachette, 1886.

Voici deux ouvrages didactiques de caractère différent, mais qui seront également bien reçus par le grand monde des enseignants et le petit monde des apprentis ès musique.

Le livre de lecture de M. Samuel est issu d'une idée juste autant que pratique. Il s'agit ici d'exercices élémentaires de solfège, d'exercices d'intonation et de rythme. Il existe des recueils de ce genre en quantité innombrable. Nous n'en connaissons pas de plus original. Au lieu d'inventer ces exercices ou de les emprunter aux œuvres des maîtres. M. Samuel a eu l'idée de les demander aux airs nationaux de tous les pays. M. Gevaert la lui avait suggérée, et l'on reconnaît bien à cette suggestion l'esprit philosophique et l'universalité d'érudition du savant directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il est singulier que personne ne se soit encore avisé d'une idée aussi simple. Que d'exercices pénibles, sans caractère, sans intérêt mélodique dans nos recueils de solfège. Ici, au contraire, tout est musique. Les airs populaires sont populaires précisément parce qu'ils ont en eux un caractère rythmique et mélodique fortement marqué. Ils ont à ce point de vue nne valeur exceptionnelle, et c'est en réalité la source où se retrempe constamment l'art musical. C'était donc une idée excellente d'offrir aux enfants comme exercices élémentaires les mélodies les plus remarquables des airs nationaux où la justesse du sentiment s'allie si souvent à l'originalité des formes rythmiques et harmoniques. Le principal travail de M. Samuel consiste dans l'arrangement méthodique de ces airs suivant leur degré de difficulté. Il y fallait une main délicate et experte. M. Samuel ne donne que la mélodie des airs qui forment son recueil. Il les accompagne d'indications rythmiques de manière à familiariser l'enfant avec toutes les subtilités de cette partie si compliquée de l'art. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que M. Samuel ait cru devoir supprimer toute indication d'accompagnement. Il n'a pas voulu faire un recueil d'airs nationaux. sans doute, mais encore, tel de ses airs est intéressant surtout par sa constitution harmonique, et nous ne voyons pas que l'enfant eût perdu à familiariser son oreille, dès le commencement, avec les harmonies parfois si colorées de ces airs populaires. D'ailleurs combien, surtout dans nos campagnes, y a-t-il de maîtres de solfége capables d'harmoniser, le cas échéant, ces exercices qui sortent de la banalité courante. Quoi qu'il en soit, voici une nouveauté dans le domaine de l'enseignement. Le Livre de lecture de M. Samuel aura un succès considérable et portera, nous n'en doutons pas, d'heureux fruits.

Le Solfège poétique et musical de M. Nadaud est fondé sur un tout autre principe. Ce n'est pas un recueil d'exercices purement musicaux. Ce n'est pas le solfège de tous les jours, c'est un solfège des dimanches, un livre de récréation. M. Nadaud a voulu écrire pour la jeunesse un petit ouvrage qui donnât quelque attrait à l'étude aride des principes de la musique et il a réuni dans son recueil quelques menues pièces de vers mises en musique pour deux voix, l'une chantant, l'autre solfiant ou plutôt vocalisant avec accompagnement de piano à une seule fhain. Est-il besoin d'ajouter que ess menues pièces, au nombre de dix-sept, sont charmantes et de l'esprit le plus fin. Il y a une prière de l'enfant, à Dieu

Qui sait ouvrir l'oreille aux plus petites voix ;

une chanson piquante sur les voyelles :

Aux leçons de solfège a-t-on quelquefois ri

Le paresseux n'a droit qu'à du pain et de l'eau.

Et même, le dimanche, il sera retenu Hu!

Une histoire à faire frémir : l'Aigle et le moineau; une chanson en l'honneur de l'eau :

On a toujours chanté
Le vin et la galté.
La belle gloire
De boire
Pour faire du nouveau
Il faudrait chanter l'eau
A hoire

Et ainsi de suite, va ce petit volume, léger, gracieux, aimable et souriant, utile à l'enfant et amusant pour le maître. Le solfège de M. Nadaud vient d'être adopté dans les écoles communales de Bruxelles. M. K.

Originalgesange von Troubadowrs und Minnesangern des 19-14 Jahrhundert (Chants originaux de troubadowrs et de minnesanger du xur-xur-siècle), recueillis et munis d'un accompagnement de piano par Franz M. Böhme. Schott, édit. (Mayence, Bruxelles, Paris et Londres), 1886.

Ce recueil de vieux airs, spleudidement édité par la masson Schott, de Mayence, sur papier de Hollande et imprimé en différentes couleurs, intéressera vivement les amateurs et les bibliophiles. Il se compose de dix mélodies habilement harmonisées par M. Böhme. Pour donner une idée de l'intérêt de cette publication, citons, parmi les pièces les plus intéres santes, trois vieux airs français du châtelain de Coucy (1180-80) et de Thibaut, roi de Navarre (1254), le fameux Chant de repentir de Taunhæuser (xm² siècle). Dans la série de mélodies du minnesdinger, il y en a de charmantes. Chaque pièce est précédée d'une notice sur l'auteur et sur les sources où l'air et les paroles ont été puisées. C'est un travail fait avec grand soin.

#### 

#### CONCERTS ANNONCÉS

Samedi, 30 octobre, premier concert de l'Association des artistes musiciens, sous la direction de M. Léon Jehin, dans la salle de la Grande Harmonie. L'orchestre exécutera des œuvres de Niels Gade et de Joseph Wieniawski (ouverture de Guillaume le Taciturne).

M<sup>10</sup> Litvinne chantera l'air du Cid de Massenet et celui de Pedro de Zalaméa de Godard; M. Séguin des morceaux du Siège de Corinthe, de Rossini, et du Capitaine Noir, de M. J. Mertens.

M. Kefer interprétera le Concerto en mi bémol de Beetho-

8

Dimanche prochain, 31 octobre, à 2 heures de relevée, dans la salle du Conservatoire, première matinée de musique de chambre, pour instruments à vent et piano: MM. Dumon, Guidé, Poncelet, Merck et Neumans, exécuteront un quintette d'Onslow, une suite pour flûte et clavecin de J.-S. Bach, une romance pour cor de Van Cromphout et l'ottetto de Gouvy, avec le concours de MM. Heiriwegh. Bayard et Peetars.

Répétition générale, samedi 30 octobre, à 3 heures de l'après-midi, dans la petite salle des auditions.

# BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

Dépôt complet d'instruments de musiques mécaniques (Ariston, Symphonion, Orpheus, Aristonette, etc.) Prospectus illustré sur demande.

# NOUVEAUTÉS MUSICALES

POUR PIANO

Drevschock F. Cing morceaux de danse :

Diogrammi, i. only morocata to tanso.
N° 1. Polonaise 6 00
2. Valse 6 00
3. Polka 5 00
4. Mazurka 5 00
5. Galop 6.00
Luzzatto, F. Sérénade 5 00
Michiels, Gust. En avant (marche militaire). 3 00
- Les feuilles d'automne (valse) 6 00
- Venezuela (mazurka) 4 00
<ul> <li>Les bataillons scolaires (marche militaire) 4 00</li> </ul>
- Chenonceaux (valse) 7 00
Renaud, Albert. Diavolina (caprice) 5 00
Van Cromphout, Léon. Trois morceaux:
Idylle, Ronde fantastique, Mouvement
perpétuel
- Trois valses caractéristiques pour piano
à 4 mains compl. 9 00

# FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventenr breveté du nouveau pédaller indépendant et

enr breveté du nouvean pédaller indépendant e du piauo octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Imp. Th. Lombaerts, rue Montagne des Aveugles, 7.



SOMMAIRE.— La musique auxviir siècle, documents inédits, par Paul Bergmans.— Eruxelles: reprise d'Hérodiade. Province : Auvers, Gand-Ætranger: Lettres de Paris, par A. Pougin et Balthazar Clase.—
Variétés: Berlioz et la critique, par Adolphe Jullien. Ephémérides —
Bibliographie : Les origines de l'opéra français de MM. Nuitter et Thoinan, par Edm. Vanderstraeten.— Nécrologie.

# LA MUSIQUE AU XVIII° SIÈCLE (1) DOCUMENTS INÉDITS

#### XVII

# A.-I. MERCHÉ.

Voici la lettre qu'Albert-Ignace Merché écrivit en 1728 au magistrat de Gand pour solliciter la place de carillonneur de la ville, place qu'il n'obtint pas d'ailleurs. L'orthographe en est scrupuleusement observée:

de lille ce 11 d'aoust

## Messieurs

le bruit coure icij, que le carillon du beffroij est vacant, et que vous avez fixez le jour du concours le 29 de ce mois, on dit que vous appellez celuij d'ipre.... Je ne scaurois attraper un amis dans gand, il i aura seulement mon petit sçavoir, et la bonne intention de ces messieurs qui causera mon bonheur, on ne doute pas que le clavier sera dans un bon état, et que le fil de fer aux petites cloches sera nouveau pour trois ou quatre jours avant le concours, il est à presumer qu'on poura avoir le maniment du clavier avant le jour du concours, il n'est si habile ecrivain qui ne taille la plume a sa mode, Messieurs jose vous prier que si c'est à une autre paroisse d'avoir la bonté de faire porter la lettre, Messieurs jespere que vous ferez la grace d'ecrire, pour scavoir si le bruil courant est certain

votre serviteur

Albert ignace Merché, fils du carillonneur de Saint maurice a lille demeurant dans la rüe Sainte anne avec son pere Messieurs, jose vous asseurer qu'il est absoliment et indispensablement necessaire de mettre du nouveau fil de fer aux cloches qu'on ne sonne pas pour le concours, afin que rien ne casse, car on se trouve trop embarassé quand il faut raccommoder quelque chose dans un tel jour.

# XVIII

## PROGRAMMES DE CONCERTS.

J'ai publié, dans ces Documents (n° V), le livretprogramme d'un concert donné en 1776. J'ai rencontré encore quelques-uns de ces livrets; ainsi : Concert chanté par ordre des Seigneurs Etats de Brabant à leur fête donnée au sujet de l'inauguration solennelle de sa Majesté Impériale et Catholique en qualité de Duc de Lothier, de Brabant et de Limbourgh et de Marquis du S. Empire. A Bruxelles le 12 octobre 1717. Mais celui-ci ne donne que les paroles de la cantate chantée à cette occasion, et non un vrai programme. Il en est de même pour les trois pièces suivantes : Concert de Musique dédié à Monsieur Cordonnier, conseiller pensionnaire du Pais du Francq de Bruges, Prevost de la Confrairie de Saint-Ivo, le 14 novembre M.D.CC.XVII. (Bruges, Vande Capelle). - Concert de Musique dedié à Monsieur Nicolas Rommel, escuier eschevin du franc, au sujet de son Jubilé solemnisé à Bruges le II de l'An 1718 (Bruges, Beernaerts). - Concert à l'honneur de l'Entree de l'illustrissime et reverendissime Monseigneur Jean-Baptiste Louis de Castillion, Seigneur de Hinne et Langemaete etc. etc., (Bruges, Vve J. de Cock). - L'exemplaire que j'ai vu de ce dernier livret porte la dédicace suivante : De Soye Maitre de Musicque de la Cathedralle, pour Monsieur A.-L. Van Heurne Bourguemaitre, seigneur de Schierwelde, etc. elc., en vous asseurant de mes très humbles respects. Je n'ai trouvé cité nulle part ce Soye, qui avait sans doute composé la musique de la cantate dont le livret nous offre le texte. Elle comprenait: un récitatif, un duo repris ensuite en chœur, un chœur à deux dessus, deux récitatifs, un duo, une " suite seule pour la Basse avec accomp-

<sup>(1)</sup> V. Guids musical, 1895, no. 50, 51, 53, et 1896, no. 6 et 8. L'auteur de ces recherches acqueillera avec reconnaissance les renseignements qu'on voudra bien lui communiquer sur les musiciens dont il est question ici.

de Viol., un chœur, un solo, un duo et un chœur.

Une petite brochure, sans lieu ni date d'impression, nous offre un programme entier; elle est intitulée: Paroles du concert de Lille du 8 décembre 1738 (in-12, 12 p.). Voici ce programme: Prologue de Semiramis (Destouches); Sonate de violoncelle; Le Retour du printemps, cantatille (Lemaire); Grand Concerto; Seconde Entrée des Festes Grecques et Romaines Les Bacchanales (Blamont).

Destouches est le compositeur dont Louis XIV disait que c'était " le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli , tandis qu'une épigramme citée par Fétis (Biographie universelle des musiciens, 2° édit., t. III, page 8) appelle sa musique " étique ", ses airs " insipides ", et finit en le traitant lui-même de " nigaud "! On peut consulter Fétis sur Lemaire (2° édit., t. V, p. 263) et sur Blamont (2° édit., t. I, p. 433).

(A continuer.)

PAUL BERGMANS.



BRUXELLES ET PROVINCE

# THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

REPRISE D' " HÉRODIADE "

MM. Dupont et Lapissida ont eu la main très heureuse en reprenant cet ouvrage, dont la vogue a été si extraordinaire à Bruxelles. Cette reprise est um succès, bien que l'enthousiasme du public ne se soit pas, cette fois, élevé au même degré qu'il y a trois ans. Il y eut quelque chose de factice dans cet enthousiasme qui avait été préparé de longue main et où s'était mélée, d'ailleurs, une certaine dose d'orgueil naif du parterre bruxellois, tout fier d'avoir applaudi le premier cette œuvre éconduite à l'Opéra de Paris. Les mêmes circonstances ne s'étant pas reproduites, le public est, cette fois, resté plus froid et il a montré plus de réserve. Chose extraordinaire, on n'a pas bissé le fameux prélude du troisième acte, qui jadis était invariablement l'objet de toutes les faveurs. Il a paru bien fade, cet aimable prélude. Ce qu'il a tonjours été, Il est bon qu'on s'en soit enfin aperçu.

Ce qui a paru plus saillant aussi, c'est l'absence de force dans la partition du jeune maître français, qui va sans transition et sans gradation de l'extrême douceur à l'extrême violence. Ses grands finales, où il accumule les doubles chœurs soutenus par un double orchestre, produisent en somme un effet désastreux. C'est un tapage assourdissant, d'autant plus énervant qu'il est prolongé sans nécessité et terriblement vide. Même M. Massenet a cru devoir faire une concession au vieux-jeu, avec lequel il paraissait vouloir rompre. Il a modifié la fin de l'acte du Temple en faisant reprendre par toute la masse chorale la phrase, d'ailleurs très belle, de Salomé: C'est Dieu que l'on te nomme! Et maintenant cet acte, - qui est le meilieur de la partition avec sa partie chorégraphique si colorée et la très belle scène de l'interrogatoire de Jean, - cet acte finit par un finale à l'italienne. O joie du parterre et du paradis! Tons les personnages et le chœur réunis en rang d'oignon, levant les bras au ciel, ouvrant d'énormes mâchoires, hurient à tour de gneule: C'est Dieu que l'on te nomme, et c'est ce qu'on appelle une belle fin d'acte.

Les autres modifications apportées à l'ouvrage sont plus heureuses. La scène au palais d'Hérode me paraît excellente. M. Massenet y a introduit les jolis couplets de la Salamite et il a fait pour Hérode, avec la romance restée fameuse: Vision fugitive, un air en partie nouveau qui est une des bonnes pages de la partition. La fin en est pleine de caractère et d'un très bon sentiment dramatique. Je n'en dirai pas autant du tableau de la demeure de Phanuel, qui est tout entier nouveau, pour la musique tout au moins. Le personnage de Phanuel, bien que son rôle ait été considérablement développé, n'y a pas gagné en relief, et il reste aussi mollement dessiné qu'auparavant. Hérodiade a dans ce tableau un air qui pourrait être pathétique, mais dont la forme étrangement tourmentée arrête tout l'effet. Ce tableau n'en est pas moins utile à l'action, qu'il explique et rend plus claire. On l'écoute sans fatigue et il ne fait pas languir l'intérêt.

Que M. Massenet ajoute ou retranche, au fond son Hérodiade n'en restera pas moins une œuvre manquée. Elle est assurément pleine de talent; elle renferme des pages de charme pénétrant, des tableaux musicaux d'une couleur séduisante : le premier acte avec son pittoresque début et son duo final qui est d'un beau jet; la scène de l'arrivée de Jean sur le Xyste; toute la scène au palais d'Hérode; enfin l'acte du Temple. Mais au fond elle laisse une impression mal définie. On sort de la représentation incertain et combattu. On n'a pas été complètement subjugué et l'on n'est pas tout à fait mécontent. Cette impression vague n'a d'autre cause que le manque de sincérité de l'œuvre; le drame véritable qui est en elle n'émeut pas, parce que les auteurs l'ont volontairement évité; et ainsi ce qui charme ou intéresse c'est ce qui est à côté de la pièce, les hors d'œuvre. Ce n'est pas ce qu'on demande à un ouvrage dramatique.

Quant à l'interprétation nouvelle d'Hérodiade elle est en somme et dans l'ensemble infiniment supérieure à la précédente. M. Cossira, qui a repris le rôle de Jean y apporte sa jolie voix et son intelligence scénique. Il fait un Jean mystique, les yeux au ciel, un peu tendre, un peu rose; mais c'est M. Massenet qui a compris ainsi le mangeur de sauterelles. M. Séguin est un Hérode tout à fait remarquable ; il a tiré un parti considérable de la nouvelle scène du deuxième acte qu'il a jouée et chantée en artiste supérieur ; le grand succès de la soirée a été pour lui. Mª Litvinne n'a pas toute la passion frémissante de sa devancière, la provocante Marthe Duvivier; mais elle a infiniment plus de distinction; sa Salomé est presque une croyante avant d'être une amante. C'était un côté intéressant du rôle à mettre en relief.Mme Balensi enfin a joué et chanté avec vigueur le rôle ingrat d'Hérodiade. Phanuel, c'est l'excellente basse, M. Bourgeois; la belle voix de M. Renaud complète à merveille l'ensemble des personnages. L'orchestre, sous la direction de M. Dupont, a, cela va sans dire, mis tous ses soins à rendre les pages délicates de la partition, et il a de la vigueur dans les pages d'éclat. Même les chœurs avaient été renforcés par la société royale l'Orphéon, qui fait valoir la fameuse mais très déplorable invocation des Romains à la patrie chérie.

Cette reprise d'Hérodiade, avec sa belle mise en scène et ses éléments nouveaux d'interprétation, permettra de faire des lendemains heureux au Prophète et aux Huguenots, ne attendant la première de la Valkyrie.

Ce soir, reprise des Dragons de Viltars. M. K.

0

Les rôles de la Valkyrie viennent d'être distribués aux principaux interprètes; les études ont sérieusement commencé sur toute la ligne. Comme il n'y a pas de chœurs ni d'ensemble, sauf la Chevauchée, dans la pièce, on croit que l'œuvre wagnérienne pourra être mise rapidement en répétition. On attend d'un moment à l'autre l'arrivée à Bruxelles de M. Victor Wilder, qui a fait la version française de la Valkyrie et qui a recueilli en Al emagne, à Bayreuth. à Dresde et à Munich, de nombreuses indications au sujet de la mise

Annonçons, à ce propos, la publication de la version française de Tristan et Yseult qui était annoncée et attendue depuis longtemps. La partition, piano et chant, avec les paroles françaises de M. Wilder, vient de paraître chez Breitkopf et Hâttel. Rien n'empêche plus maintenant la scène française de s'approprier cette œuvre, qui a fait cette année à Bayreuth une si profonde et si saisissante impression.

a

Au Conservatoire a eu lieu dimanche la première matinée de musique de chambre pour instruments à vent donnée par MM. Dumon, Guidé, Merck, Neumans, Poncelet et De Greef. Succès d'interprétation à la suite pour flûte et clavecin de J.S. Bach, exécutée par MM. Dumon et De Greef. Succès de composition à une jolie mélodie pour cor et piano de M. Van Cromphout, exécutée par MM. De Greef et Merck, et surtout à l'Otetto de Gouvy, dont l'allegretto a particulièrement fait plaisir.

Dimanche a eu lieu, dans la grande salle du Palais des Académies, la séance annuelle de l'Académie de Belgique et la distribution des prix des divers concours.

L'orchestre et les chœurs du Conservatoire, renforcés par les chœurs d'une société de Gand, ont exécuté la cantate flamande de M. Heckers, de Gand, qui a obtenu l'année dernière le second prix au grand concours de composition musicale, dans lequel M. Léon Dubois a remporté le premier prix.

Au premier concert de l'Association des artistes-musiciens, le public a fait un très vif succès à l'ouverture de Guillaume le Taciturne, de M. Joseph Wieniawski. C'est, croyons-nous, la première œuvre purement symphonique qu'ait publiée le célèbre pianiste. Cette ouverture, qui ne s'écarte pas de la forme consacrée de l'ouverture classique, est une composition très remarquable par la vigueur et l'éclat des thèmes; elle est orchestrée de la façon la plus brillante et sera certainement accueillie partout où elle sera jouée avec le même succès qu'à l'Association des artistes-musiciens. M. Joseph Wieniawski assistait au concert, et le public, l'ayant reconnu, l'a vivenent applaudi.

Même succès personnel pour M. Joseph Mertens, dont l'introduction et air du quatrième acte du Capitaine noir, très bien dit par M. Seguin, a fait une excellente impression, bien que cette pièce dramatique perde quelque peu de son effet en passant de la scène dans la salle de concert. M. Joseph Mertens, comme M. Wieniawski, est venu saluer le public pour répondre à ses applaudissements. Succès très distingué également à la toute blonde et toute charmante Mile Litvinne, du théâtre de la Monnaie, et à l'excellent pianiste Kéfer, qui a joué en artiste consciencieux le concerto en mi bémol de Beethoven, deux petites pièces de Grieg et de Borodine, enfin la chevauchée des Walkyries de Wagner-Brassin. Notons enfin deux jolies pièces pour orchestre de la composition de M. Georges Hue, prix de Rome, de l'Institut de France, qui fait en ce moment son stage à la villa Médicis, à Rome. Elles sont bien orchestrées et d'un joli tour mélodique.

0

Les journaux de Paris annoncent, et nous pouvons ajouter que la nouvelle est exacte, qu'un traité vient d'être signé entre M<sup>ma</sup> Ugalde et M. Schott, en vertu duquel la directrice des Bouffes-Parisiens s'engage à représenter, avant la fin de l'année 1888, Juanita, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Franz de Suppé.

Juanita fut représentée à Bruxelles il y a plusieurs années et y obtint un certain succès; M. Vanloo va retoucher un peu la pièce pour le théâtre du passage Choiseul.

•

Vient de paraître le Richard Wagner et ses œuvres, de M. Adolphe Jullien, dont le Guide musical a eu la bonne fortune de pouvoir donner la belle préface avant aucun autre journal. L'ouvrage de M Jullien est à tous égards un magnifique volume. Nous aurons à y revenir.

#### ANVERS

THÉATRE ROYAL. — Le Chalet et Mireille. — Faust. — La Fille du tambour-major. — Si j'étais Roi!

M. Mailland, le nouveau ténor d'opéra-comique, a débuté mardi dernier dans Faust. Bien que co rôle ne soit pas de nature à permettre à un ténor d'y développer tous ses moyens, M. Mailland s'y est fait applaudir. Malgré une émotion très visible, qui s'est un peu calmée vers la fin de la soirée, M. Mailland nous a fait apprécier des qualités très sérieuses. Mª Beretta s'est de nouveau fait bisser dans le trio final.

Après une absence de plusieurs années, Mireille, l'adorable partition de Gounod, vient de reparaître sur notre scène. L'interprétation en a été, en général, assez bonne, Musicalement parlant, M<sup>me</sup> Beretta a été très bonne, mais pour une douce et naïve enfant comme Mireille, inutile de tantrouler les yeux. M. Lebreton (Ourlas) a très bien chanté ses couplets.

Au dernier moment, j'apprends l'engagement d'un nouveau fort ténor, M. Guiot, en remplacement de M. Vitaux.

L'Association des artistes-musiciens annonce un grand concert dans lequel on n'entendra que des œuvres du compositeur autrichien Adalbert de Goldschmidt. La date n'en est pas encore fixée.

## GAND

GRAND-THÉATRE. — Lundi 25 octobre, Lucie de Lammermoor; mercredi 27, la Fille du lambour-major; vendredi 29, le Maître de chapelle et Lucie de Lammermoor; dimanche 31, le Chalet et la Fille du tambour-major.

La semaine a été marquée par un succès éclatant et auquel on ne s'attendait guère: Lueie de Lammermoor. La vioille pièce usée de Donizetti a été écoutée avec plaisir et a attré le monde à sa seconde représentation, grâce à son excellente interprétation. Mile Boyer qui subjugue tous les spectateurs par le charme de sa voix et devient décidément l'enfant gâté du public; elle s'est fait rappeler plusieurs fois et M. Merrit s'est surpasse dans la denrière scène. Le sexturor du second acte a été bissé le vendredi conime le lundi. Mais pourquoi le directeur confie-t-il les rôles de Gilbert et du chapelain à des coryphées qui y font le plus mauvais effet?

La Fille du tambour-major a été surtout un succès de mise en scène. Le défillé du dernier acte est très, bien réglé; sapeurs, tambours, musique militaire, régiments et chevaux manœuvrent parfaitement. Malheureusement, on ne peut signaler, à part cela, que MM. De Beer et Herbez, tous deux fort amusants, et M. Fronty, qui fait un bon Monthabor. Du reste, l'on s'occupe activement à remanier la troupe d'opérette.

Le Maître de chapelle et le Chalet sont bien mal joués aussi; et c'est grand dommage, surtout pour le premier, qui est un charmant petit opéra-comique.

Cependant, grâce à la troupe de grand-opéra, la situation du théâtre est des plus prospères; le nombre des abonnés a considérablement augmenté et le public afflue tous les jours, ce qui n'est que justice.

# TTRANGER

Paris, le 2 novembre 1886.

Voilà ce que c'est. Pendant un mois, deux mois, toutes nos ontreprises artistiques restent silencieuses, nos théâtres sont muets, en n'entend parler de rien, il semble que la vie, le mouvement, l'activité aient décidément fui ce Paris d'ordinaire si brillant, si bruyant, si grouillant, si producteur; on le croit atteintéde paresse, d'anémie, de paralysie intellectuelle; puis tout à coup, sans crier gare, au moment où l'on s'y attend le moins, où tout semble endormi, voilà que tout part à la fois, de tous côtés, sans que l'on sache où porter ses yeux et auquel entendre au milieu de cette renaissance, de cette efflorescence et de cette surprise générales. Théâtres, concerts, conférences, séances académiques, publications musicales, livres nouveaux, tout nous arrive simultanément, au point de nous faire perdre la tête.

C'estainsi que depuis dix jours nous avons eu la première représentation du grand ballet de l'Eden, Viviune, celle de la grande pièce de M. Audran, à la Gatté, la Cigale et la Fourmi, et la réouverture des concerts du Châtelet, et celle des concerts populaires de M. Pasdeloup, et la séance annuelle des cinq académies de l'Institut, où M. Gounod a fait une lecture importante, et celle de l'Académie des beaux-arts, où l'on a exécuté la cantate de Rome de M. Savard, sans compter le reste. Reconnaissez-vous dans tout cela, tandis que les oreilles vous bourdonnent encore, et tâchez de mettre un peu d'ordre dans vos souvenirs auditifs! C'est pourtant ce qu'il me faut essayer de faire, puisque je ne saurais raisonnablement tout raconter à la fois.

Commencons par le commencement, c'est-à-dire par le ballet de l'Eden. Avec Viviane, nous voici sortis des grandes machines italiennes dont l'Eden a fait, depuis quelques années qu'il est ouvert, une si étonnante et si exclusive consommation. Adieu Excelsior, adieu Messalina, adieu Sieba! Nous rentrons dans le cadre et dans la note du ballet français, avec la grâce et la poésie qui le caractérisent. Ce ballet de Viviane, dont M. Gondinet a tracé le scenario, est vraiment aimable et piquant, et pourtant je lui ferai quelques reproches : il a le tort d'abord d'étre en cinq actes et de nécessiter de formidables entr'actes; puis, je trouve qu'il y manque un peu de ces coups de théâtre caractéristiques, voire un peu violents, qui sont de nécessité dans une pièce où l'action remplace la parole et où l'attention du spectateur veut être sans cesse tenne en éveil. Ces réserves faites, il n'y a que éloges à adresser à l'auteur pour l'élégance et le charme qu'il a su répandre sur son œuvre, pour la diversité des situations qu'il y a introduites, pour la poésie dont elle est empreinte. Ses collaborateurs musiciens, MM. Pugno et Lippacher, ont droit aussi à des félicitations. Si la musique qu'ils ont écrite pour Viviane ne se distingue pas toujours par une extrême originalité, elle est du moins toujours franche et bien venue, orchestrée avec une rare habileté, et l'on y peut citer, des pages vraiment charmantes, qui ont toujours le mérite d'être bien en scène. Les airs de danse y sont d'ailleurs particulièrement soignés, et j'y ai remarque surtout plusieurs valses d'un tour adorable. Il va sans dire que l'Eden s'est mis pour *Viviane* en frais particuliers: décors, costumes, mise en scène sont hors de prix; on peut citer entre autres, le tableau de la neige et celui du tournoi comme absolument réussis. Parmi les artistes, je me bornerai à nommer M<sup>me</sup> Cornalba, qui est vraiment une mime charmante et une danseuse de premier ordre. Je me demande comment l'Opéra ne songe pas à s'attacher une artiste de cette valeur.

Parlons maintenant de la Cigale et la Fourmi, qui semble à la Gaîté sur le chemin d'un grand succès. Ce n'est pourtant pas que la pièce de MM. Chivot et Duru soit bien fameuse, où qu'elle brille par de grandes qualités de nouveauté. On a déjà fait remarquer qu'elle procède assez étroitement de la Grâce de Dieu et de la Fanchonnette, sans reproduire la grâce et l'attrait de ces deux modèles et sans même justifier, par un semblant d'analogie, le titre que les auteurs, pour tirer l'œil du public, ont emprunté à La Fontaine. Ce sont tout simplement les amours d'une fille d'auberge devenue chanteuse de théâtre, restée vertueuse malgré tout, qui ne se laisse pas enivrer par ses triomphes artistiques et qui finit par abandonner la scène pour revenir au village et épouser celui qu'elle aime. Tout cela, vous le voyez, n'est pas bien neuf, et tout cela n'est même pas releve par les incidents secondaires dont l'habileté réussit parfois à donner le change au public sur la valeur de l'œuvre qui lui est présentée.

Sur ce livret à moitie manqué, M. Audran a écrit une partition aimable, qui ne brille pas, elle non plus, par une grande nouveauté,mais qui est d'une allure agréable, facile, et où le sentiment mélodique, pour n'être pas d'une grande originalité, se montre du moins parfois plein de finesse et de charme. Plusieurs morceaux sont a citer de cette partition, entre autres un gentil rondeau: Un jour, Margot; un quatuor bien venu, le duo de la déclaration d'amour, une gavotie toute charmante: Ma mère, j'entends les violons, un duettino de femmes: Petit Noël, sans compter ceux que j'oublie.

Mais le vrai, le grand succès de la soirée a été pour la principale interprète de l'ouvrage, pour la "Cigale ", adorablement personnifiée par M'10 Jeanne Granier. Elle s'est montrée vraiment charmante, aussi bien comme chanteuse que comme comédienne, et elle a remporté là un de ces trîomphes qui marquent dans la carrière d'un artiste. A elle seule elle fera courir tout Paris, soyez-en sûr. Des autres interprètes, à part Mme Thuiller-Leloir, qui est toujours mignonne et aimable, il n'y a vraiment pas grand'chose à dire, et je me bornerai à les nommer. Ce sont MM. Alexandre, Scipion, Mauguière et Petit. Quant à la mise en scène, elle est d'un luxe, d'un goût qui fait honneur à la direction de la Gaîté, et les ballets ont été fort goûtés des spectateurs. On y a surtout applaudi Mile Carmen, la jolie transfuge de l'Eden, dont la beauté rutilante a obtenu le plus vif succès.

ARTHUR POUGIN.

(Autre correspondance.)

Paris, 1er novembre 1886.

Les deux concerts Pasdeloup et Colonne d'hier dimanche n'ont pas présenté grand intérêt. Je demande donc la permission de glisser rapidement, et de mentionner, en passant, une première audition de circonstance, les Vivants et les morts, strophes de M. Philippe Gille, mises en musique par M. Henri Maréchal, compositeur estimable, qui a fait là preuve de bon style et de bon métier; cette nouveauté complétait au Châtelet l'ancien programme Berlioz, qui aurait pu être composé d'une façon bien autrement intéressante.

Au Cirque d'hiver, c'était une vraie première que cette réapparition du vieux Pasdeloup au pupitre du chef d'orchestre, ramené par une nostalgie qui se conçoit aisément. Hélas! la vaste salle ne peut plus se remplir comme au beau temps passé. Les prix des places ayant été augmentés de près du double, le titre de Concerts populaires ne se trouve plus aussi justifié qu'autrefois. Remarqué pas mal de figures connues, MM. Lalo, Diemer, Lascoux, Joncières, Tiersot, Leborne, Bruneau, Duvernoy, Mile Holmès, tous venus pour apporter un témoignage d'intérêt ou de reconnaissance au chef d'orchestre. Noté aussi la présence de M. Charles Lamoureux, curieux sans doute d'entendre un peu de musique chez les autres, après avoir tant dirigé chez lui, et de voir comment son confrère se tirerait du Wagner. Hélas! les fragments des Maîtres chanteurs, qui pourtant ne sont pas la mer à boire, n'ont pas été, comme exécution, à la hauteur du reste du programme, qui ne présentait rien de bien nouveau ni de bien saillant, et qui a été joué convenablement. Dame! depuis le mouvement Lamoureux. et maintenant qu'il n'est si mince croque-notes qui ne se soit offert Bayreuth, on est devenu un peu plus difficile qu'au temps fabuleux de la Siegfried' Marsch au Cirque d'Hiver. Mais les fragments des Meistersinger ne pouvant guère être applaudis, M. Pasdeloup n'en a pas moins été longuement et chaudement acclamé à son entrée et à sa sortie. S'il voulait laisser de côté le Wagner. qui n'est pas son affaire, et se consacrer surtout à l'encouragement des jeunes débutants français, il rendrait de vrais services. Les grands classiques à la Société des concerts du Conservatoire, Wagner chez Lamoureux, Berlioz chez Colonne, il reste à M. Pasdeloup une tâche originale à remplir : s'occuper des jeunes délaissés de notre art, ouvrir un asile de jour aux orphelins et aux vagabonds de la musique; à cette condition, il trouvera quelque raison d'être.

Le premier programme de M. Lamoureux, pour le concert qui a lieu dimanche prochain, n'offre rien non plus qui puisse faire palpiter. Il semble que ces messieurs se soient tous donné le mot pour être, à leurs débuts, neutres, ternes, gris, incolores, insipides. Il y a probablement, pour cette remarquable uniformité de conduite, des raisons spéciales, qui m'échappent, je l'avoue. Ce ne sont pas les ouvertures qui manqueront à la séance d'ouverture de M. Lamoureux ; gare aux vents coulis, aux coryzas et aux bronchites; car il n'y a pas moins de quatre morceaux de ce genre au programme en question: ouverture de Ruy-Blas, ouverture d'Euryanthe, prélude de Tristan et Iseult, ouverture des Francs-Juges; cette dernière œuvre de Berlioz en première audition, œuvre d'ailleurs bien connue, et qui n'est pas ce que l'auteur a fait de mieux. Il y a aussi, en première audition, la symphonie en ré mineur de Schumann. Heureusement que l'éminent directeur des Nouveaux Concerts à l'Eden nous prépare (sans parler de Lohengrin, qui est une affaire réglée), quelques régals plus inédits, tels que la scène entre Siegfried et les trois filles du Rhin, au commencement du dernier acte de la Gætterdæmmerung.

Cette semaine, dans quelques journaux, a couru le bruit de la démission de M. Ambroise Thomas de ses fonctions de directeur du Conservatoire, de sa demande de mise à la retraite, et de son remplacement par M. Ernest Reyer, récemment mis en évidence à l'occasion de l'inauguration de la statue de Berlioz. Sans vouloir méconnaître les qualités d'énergie et de caractère qu'apporterait à cette tâche, si nouvelle pour lui, l'auteur de Sigurd, il me semble cependant qu'un homme comme M. Saint-Saëns, par exemple, de savoir étendu, d'esprit encyclopédique et éclectique, de goûts sagement progressistes, porté aux innovations pratiques, plus imbu de la grande tradition musicale, serait fort bien à sa place dans ces fonctions, au point de vue de la direction artistique, sinon administrative, pour laquelle la machine est montée, et entretenue par des préjugés spéciaux. Il faut dire que le bruit en question a été démenti; mais, étant donné l'âge de M. Ambroise Thomas, il est permis de prévoir son remplacement un jour ou l'autre, et d'en raisonner en vue de la meilleure solution. - Puisque je suis sur ce sujet, j'apprends que Mme Massart, l'éminente pianiste et professeur au Conservatoire, est obligée, pour des raisons de santé, d'abandonner sa florissante classe; il serait question pour la remplacer de M. Fissot, virtuose de grand talent, bien qu'il ne se soit pas prodigué dans nos concerts, professeur émérite, organiste à Saint-Vincent-de-Paul, et qui a souvent supplée M. Ambroise Thomas dans sa classe de composition. Outre ses qualités personnelles. M. Fissot a donc l'avantage d'être aussi de la maison, chose très prisée au Conservatoire; cette fois, l'exclusivisme traditionnel et souvent fâcheux de notre école de musique tombe bien; il est de fait que Mme Massart, si justement regrettée qu'elle doive être, ne pouvait avoir un successeur mieux choisi.

Au moment de terminer cette lettre, j'apprends qu'on prépare, pour le courant de la saison, un festival Franck. M. César Franck, si haut placé dans l'estime des connaisseurs pour ses œuvres diverses, possède un bagage plus que suffisant pour fournir un programme de concert copieux et varié. Le festival aurait lieu, paraît-il, au Cirque d'hiver, circonstance que je me permets de regretter; les œuvres seraient dirigées alternativement par M. Pasdeloup et l'auteur de Ruth, de Rédemption et des Béatitudes.

BAITHAZAR CLAFS.

# Petites Nouvelles

M. Ernest Guiraud travaille en ce moment à un grand ouvrage en trois actes, qui lui a été demandé par M. Carvalho pour l'Opéra-Comique, et qui sera représenté au cours de la saison 1887-88.

Titre : le Chevalier d'Harmenthal.

C'est M. Philippe Gille qui a découpé le livret de cet ouvrage dans le beau roman d'Alexandre Dumas.

Les journaux de Bordeaux nous ont induit en erreur en disant que M. Verhees avait résilié au théâtre de cette ville. M. Verhees nous fait observer qu'il n'était engagé à Bordeaux que pour six représentationset qu'une indisposition dûment constatée l'a empêché de donner ces six représentations. Depuis il est rentré en Belgique, puisqu'il est engagé au

théâtre de Liège. De tout quoi nous lui donnons acte bien volontiers.

Des scènes tumultueuses, rappelant celles qui eurent lieu jadis au Grand-Théâtre de Lyon, sous la direction de Raphaél Félix, viennent de se produire dans cette ville, à l'occasion des débuts de la troupe d'opéra.

Le régisseur a du revenir quatre fois, sans pouvoir calmer l'effervescence de la foule. Les cris, les siffiets, les interruptions, les bravos se croisaient dans la salle, sans permettre aux artistes de se faire entendre.

A la suite de cette bruyante soirée, M. Dereims a résilié son engagement.

On prépare à Dijon la représentation d'un opéra *inédit* en trois actes, dont le poème est dû à M. Ed. Guinaud et la musique à un compositeur alsacien, M. Dietrich, professeur au Conservatoire de Dijon. Le titre de l'ouvrage est encore un

On nous écrit de Strasbourg :

Le directeur de notre théâtre, M. Tommel, à la suite de critiques dont il a été l'objet à propos des spectacles donnés au mois de septembre, pendant le séjour de l'empereur d'Allemagne en Alsace-Lorraine, a cru devoir résigner ses fonctions et a remis au conseil municipal la direction que celui-ci lui avait confiée. Cette démission n'a pas toutefois été acceptée et l'on dit que M. Temmel continuera de diriger notre scène; mais celle-ci sera administrée jusqu'à la fin de la saison par un comité nommé par la ville. On dit que l'année prochaine nous aurons comme directeur M. Grosse, qui préside cette année aux destinées d'uthéâtre de Bâle, après avoir, avec succès, dirigé le théâtre d'Augsbourg.

Muss Dyna Beumer, Zélie Moriamé et M. Jules De Swert font en ce moment une tournée de concerts dans le nord de l'Allemagne. Le 3 novembre a eu lieu leur premier concert à Berlin.

r Au théatro de Cologne a eu lieu dimanche la première représentation de Noé, l'opéra posthume en 3 actes d'Halévy, terminé et remanié par Georges Bizet. Cette résurrection a obtenu un certain succès. On se rappelle que Noé a déjà été donné il y a deux ans à Carlsruhe.

Au Carl theater de Vienne, grand succès pour une nouvelle opérette de MM. West et Held pour les paroles et de M. Charles Zeller pour la musique, titre: le Vagabond. Comme le sujet de Marffa donné récemment à l'Opéra impérial, le sujet du Vagabond se passe en Russie.

Se souvient-on en Europe de Remeni, le violoniste hongrois qui fit naguère une certaine carrière à Paris?

Il est en ce moment établi au Japon, à Yokohama, où il fait, paraît-il, de belles recettes en donnant des concerts.

0

A Moscou a eu lieu récemment la  $101^{\rm e}$  représentation du  $D\acute{e}mon$  d'Antoine Rubinstein.

Rubinstein a dirigé cette représentation, et il a été l'objet de véritables o vations. A son entrée dans la salle, tout l'auditoire s'est levé. Le Démon est un des opéras favoris du public moscovite; il y a atteint sa centième représentation en moins de six ans. La recette de la représentation de cette centième s'est élevée à 7,500 roubles. Les décors et les costumes étaient neufs.

Ø

Pour le cinquantenaire de la Vie pour le Tsar, qui sera célébré dans bien des villes de Russie le 27 novembre pro-

chain, on placera à Smolensk la grille du monument de Glinka, inauguré l'année dernière. Le dessin de la grille, fort original, est l'œuvre de M. Bogomolov, architecte. Il est tout entier composé de phrases musicales tirées de l'œuvre de Glinka et qui forment une dentelle à la fois légère et solide. Les notes dorées ressortent parfaitement sur les lignes en fer de la portée.

#### 

# VARIÉTÉS

### BERLIOZ ET LA CRITIQUE EN 1863.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Berlioz, notre collaborateur Adolphe Jullien a publié dans l'Art de Paris fouméros du 16 octobre et du 1º novembre), une étude extrémement intéressante sur le grand compositeur, avec plusieurs portraits de lui et de sa femme, avec autographes, caricatures, etc., etc. Bref, M. Jullien a fait la en petit sur Berlioz un travail analogue à celui qu'il vient de faire en grand pour Wagner. En attendant que cette faire en grand pour Wagner. En attendant que cette ébauche devienne un livre à son tour, nous en voulons détacher au moins un passage où l'auteur insiste, avec citations à l'appui, sur la façon dont les Trogens furent accueillis par la presse en 1863:

Ce qu'il y eut de particulier pour les Troyens, dit-il, c'est que cet échec lamentable arriva après une première soirée qui ne pouvait rien faire prévoir de pareil. Un instant, Berlioz avait pu se flatter d'avoir obtenu presque un succès, la première représentation n'avait pas été signalée par des manifestations trop désagréables : il semblait que la conviction du maître cut imposé le respect pour un soir à tous les auditeurs. Mais comme ils se rattrapèrent, la plume à la main, de la réserve observée au théâtre, et quel réveil ce fut pour Berlioz! Tous les journaux sérieux ou soi-disant tels se déchainant contre lui, à deux ou trois exceptions près; toute la presse légère le criblant de railleries, appelant la caricature et la parodie théâtrale à la rescousse, et tout ce charivari durant encore longtemps après que les Troyens avaient fini de traîner leur triste vie, pendant vingt et une soirées, devant des auditoires bizarrement composés, où de rares admirateurs, obstinés et convaincus, toujours les mêmes, s'efforçaient d'échauffer la masse indifférente des autres spectateurs.

Pour faire juger du ton général des articles, il suffira de rappeler comment un critique, aussi routinier que prétentieux et qui décria toujours les vrais génies, tant que ce fut de mode, en exaltant les faux génies et les demi-talents, a parlé de Berlicz dans un journal déjà thès répandu et qui jouissait dès lors d'un grand crédit auprès des gens du monde et des esprits légers. Cette partition, disait-il, était une montagne d'impuissance auprès des chefs-d'œuvre qui rayonnent dans le ciel de la musique; il disait cependant porter un profond respect à l'artiste convaincu, courageux, intraitable qu'était Berlicz, et, pour le prouver, il engageait M. Carvalbo à remplacer les spectres de Priam, Chorèbe, Cassandre, Hector, trop peu connus du public, par quatre autres qui tiendraient au compositeur les discours suivants:

"Le premier: Je suis Gluck; tu m'admires, tu as parlé de mon Alceste avec une rare éloquence et tu déshonores aujour-d'hui mon récitatif, si mâle dans sa sobriété, si grand dans sa simplicité. — Le deuxième: Je suis Spontini. Tu as aimé ma Vestale plus que n'a fati; Lioinins tu te dis mon disciple et tu éteins avec l'eau bourbeuse de tes mélopées traînantes le rythme enflammé: Arraches ces bandeaux, que j'al légués à mon compatricle Rossini. — Le troisème: Je suis Beethoven, l'auteur de tant d'immortelles symphonies, arraché brusquement par ta symphonie de la Chasse royale à ces rêves de la tombe que font les illustres morts sur le chevet de leur

gloire. — Le quatrième : Je suis Carl-Maria de Weber. Après avoir appris à mon école le coloris instrumental, tu me voles ma palette et mes pinceaux pour barbouiller des images

dignes d'un peintre d'auberges. "

Que voilà une œuvre musicale étudiée avec fruit, jugée avec compétence, et qu'il aurait été plaisant de savoir comment M. Jouvin aurait jugé Gluck, Spontini, Beethoven et Weber, s'il avait eu à parler d'eux de leur vivant et dès l'apparition de leurs chefs-d'œuvre! Il les aurait traités exactement comme il a traité Wagner et Berlioz qui, pour lui, ne sont que de pauvres sires auprès d'Auber et d'Adam.

Le second acte des Troyens, l'intermède orchestral de la chasse royale, avec danses et jeux mimés sur la scène, avait été la grosse pierre d'achoppement de l'œuvre; elle avait irrité les uns, réjoui les autres et soulevé une réprobation générale; bref, Berlioz en avait toléré la coupure des la seconde représentation; il avait repoussé le biais qu'on lui offrait de jouer sa musique avec le rideau baissé, jugeant qu'elle était inséparable des mouvements réglés sur le théâtre, et en cela il avait bien fait; mais il aurait encore mieux fait de ne céder ni devant les rires du public,ni devant les colères de la critique; en faiblissant, il n'était plus Berlioz. Il fallait rire au nez des rieurs et laisser le même écrivain que plus haut s'écrier avec des airs d'oracle : " Les violentes et horribles dissonances qui se poursuivent à travers les voix de l'orchestre sont de la musique; si ce charivari. qui dépasse en mystification la pitoyable et vaniteuse déconvenue de Jean-Jacques au concert de Genève, est de l'art, je suis un barbare! et j'en suis fier! et je m'en vante! " Aujourd'hui, quel est le barbare, et unanimement reconnu, du critique ou du compositeur?

Et cependant Berlioz, avec son humour et son amertume habituels, avait bien inscrit les réflexions suivantes sur le manuscrit de ce morceau capital à ses yeux: " Dans le cas où le théâtre ne serait pas assez vaste pour permettre une mise en scène animée et grandiose de cet intermède; si l'on ne pouvait obtenir des choristes femmes de parcourir la scène les cheveux épars, et des choristes hommes costumés en faunes et en satyres de se livrer à de grotesques gambades en criant : Italie! si les pompiers avaient peur du feu, les machinistes peur de l'eau, le directeur peur de tout, on devrait supprimer entièrement cette symphonie... " Mais ce sont la jeux de plume et d'esprit qu'on écrit avec le ferme espoir de ne jamais les voir se réaliser; et quand le hasard veut que ces railleries deviennent des faits, l'auteur, malgré son apparente philosophie, n'en est que plus froissé et plus désespéré. ADOLPHE JULLIEN.

## ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 5 novembre 1853, à Bruxelles, les Amours du diable, 4 actes d'Albert Grisar. - Cet opéra-féerie a été repris au théâtre de la Monnaie en 1869, 1872, 1882, 1883, et a été joué sous le titre d'Urielle of de Duivelsvrijagie, au théâtre flamand de l'Alhambra, le 4 janvier 1877. A propos de la reprise de 1883, M. Tb. Jouret (Echo du Parlement, 9 mars) exprime cette opiniou qui nous paraît assez juste: " La partition des Amours du diable n'a pas vieilli, et ne pouvait vieillir, elle était, dès sa naissance vieillotte et caduque, comme nous venons de la retrouver. Ce qui a vicilli et de façon terrible, c'est le livret : le livret qui a fait jadis le plus gros du succès de cette diablerie enfantine, aujourd'hui un peu niaise. Il reste çà et là quelques scènes amusantes et aussi des bouts de couplets bien accentués dans leur lecture simplette : tout cela vient en aide à cette reprise - inattendue - d'un ouvrag e qu'on croyait oublié depuis longtemps. ,

— Le 6 novembre 1672, à Dresde, décès de Heinrich Schutz, à l'âge de 87 ans. — Le vrai fondateur de l'école musicale allemande, et chez qui Bach et Hændel ont puisé les germes de leurs immeuses travaux. (Voir Ephém., Guide mus., 7 octobre 1886.)

— Le 7 novembre 1822, à Turnhout, naissance d'Edouard-Georges-Jacques Gregoir. — Nourri des bonnes études qu'il avait été chercher en Allemagne auprès d'un excellent maître, Chrétien Rummel; puis, après s'être fait une notoriété des plus respectables comme pianiste, compositeur et professeur. Edouard Gregoir se consacre maintenant à retracer la vie et les œuvres de nos artistes, grands et petits. Déjà toute une bibliothèque est sortie de sa plume. C'est le Saumaise belge.

— Le 8 novembre 1814, à Londres (Covent-Garden), John of Paris, de Boieldieu. Traduction anglaise de Jean de Paris, dont la musique fut généralement applaudie et jouit d'une grande vogue (univer sal applause and had a long run), dit Parke dans ses Mémoires. "Musique savante, pleine de charme et de goût, ajoute-t-il. Dans la romance si populaire à Paris, le Troubadour, Mie Stephens a déployé sa belle voix, et, sans avoir la grâce et la vivacité d'une Française, elle s'est montrée la digne (legitimate) fille de l'honnête (honest) John Bull. "

Nous avons fait connaître le jugement de Richard Wagner sur Jean de Paris (Guide mus., 1e avril 1886); C. M. von Weben n'a pas été moins élogieux dans ce qu'il en a dit, après la première représentation, au théâtre de Dresde (1e mai 1817). L'article qu'il publia à ce sujet est rapporté par Max von Weber dans le troisième volume, page 142, de l'ouvrage biographique qu'il a consacré à son père.

- Le 9 novembre 1835, à Liège, naissance de Jean-Théodore Radoux.

A tous ses mérites — compositeur, directeur du Conservatoire de sa ville natale, membre de l'Académie royale de Belgique — Théodore Radoux joint celui d'écrivain. Sa monographie de Daussoigne-Méhul prouve qu'il sait aussi bien manier la plume que la "lyre "; il nous donnera bientôt un nouveau témoignage de son talent, ses collègues de l'Académie venant de lui confier la tàche de faire l'éloge de Henri Vieuxtemps, notre grand violoniste.

 Le 10 novembre 1815, à Anvers, naissance de M<sup>mr</sup> Jeanne-Isabelle-Elise Blaes-Meert, dite Meerti. Sa mort, à Bruxelles, le 5 novembre 1878 à l'âge de 63 ans.

Son talent, son esprit, son caractère avaient fait de  $M^{me}$  Blaes une des plus brillantes cantatrices, une des plus charmantes femmes de notre temps. Cette double attestation n'est pas seulement la nôtre, mais celle de Schumann, dans son Journal de musique, de Mendelssohn et de Vieuxtemps, dans leurs lettres; cela doit suffire.

M<sup>me</sup> Blaes a été chantée par nos poètes, M. Ad. Siret, entre autres, dont voici les fades rimailles:

> Le monde entier sur ton beau front, Posera des fleurs, de la gloire, Elisa, tu peux nous en croire, Les fleurs seules passeront.

— Le 11 novembre 1695, à Bruxelles (théâtre de la Cour), Acis et Galatée, pastorale héroique en 3 actes, de Lulli, avec un nouveau prologue, mis en musique par Pierre-Antoine Fiocco et qui lui avait été commandé à l'occasion de la prise de Namur. (Voir Musique aux Pays-Bas, d'Edmond Vander Straeten, t. II.)

Acis et Galatée, le dernier ouvrage de Lulli, eut un très grand succès à Paris (Opéra, 1687) et aux huit reprises qui suivirent, de 1702 à 1762.

ERRATUM. — C'est dans le Guide musical du 11 décembre (et non septembre) 1873, que se trouve l'article sur la Marseil-laise auquel nous avons fait allusion à propos de Ruoul de Créqui de Dalayrac; l'auteur, M. Edmond Vander Straeten, l'a signé du speudonyme Francesco d'Avila. L'article a pour titre; l'Embryon de la Marseillaise; il vient d'être exhumé du Guide par l'Internétiaire des chercheurs et curieux, qui l'a reproduit en entier dans son numéro du 10 août 1886.

#### BIBLIOGRAPHIE.

LES ORIGINES DE L'OPÉRA PRANÇAIS, d'après les minutes des notaires, les registres de la Conciergerie et les documents originaux conservés aux archives nationales, à la Comédie française et dans diverses collections publiques et particulières, par CH. NUITER et ER. THOIMAN, Pâris, Plon, 1 vol. 91, rin.5° de 340 pages, accompagné de trois plans. En vente chez Schott, à Bruxelles.

Les archives, fi donc! cela est sec, ennuyeux, rebutant. En avant les récits colorés, pittoresques! Ne convient-il point de plaire, avant tout, au lecteur?

Au lecteur frivole, soit. Bâtissez d'imagination toute une histoire; accumulez comme à plaisir les choses les plus incroyables; gaussez-vous des lois les plus élémentaires du narrateur véridique.

Le succès couronnera peut-être cet édifice élevé sur le sable. Mais vienne le mointer opuscule renfermant le recit authentique de votre fable, et le tout s'écroulera comme un château de cartes. Et votre roman, une fois mis au rebut, n'en sortira nlus

La fiction est un art, l'histoire est une science. Or, cette science a pour objectif unique la vérité, et les documents d'archives en sont les colonnes inébranlables.

MM. Nuitter et Thoinan, en basant leur beau livre sur les papiers officiels, ont donc été admirablement inspirés, et leur œuvre offre, par cela même, une solidité que rien ne saurait désormais entamer.

Plus de questions litigieuses, plus d'ambiguïtés de phrases ou de mots, L'éloquence des faits et des dates.

Les historiens de l'Opéra, qui, comme Vertot, avaient dressé leur siège à l'avance, en seront pour leurs frais d'exposition à trompe. l'œil. Il s' avaront qu' à rengaîner leurs anecdotes suspectes, à expurger leurs chroniques partiales et à rectifier leurs déductions à côté, sous peine d'encourir la loi fatale de tout ce qui est inconsistant et fragile.

Lux facta! Remercions vivement les nouveaux historiens de ce séduisant sujet qui compte déjà un contingent de chefs-d'euvre à son actif. Leur livre sera consulté comme le verdict d'un procès en dernier appel, et c'est, je crois, de leurs peines et de leurs veilles, la seule récompense qu'ils aient ambitionnée.

Les preuves, disent-ils avec infiniment de raison, deviennent parfois plus accessibles, à mesure que les faits sont plus éloignés. A qui aurait-on confié, du vivant de Perrin et de Cambert, les pièces notariales, les registres du Parlement, ceux de la maison du roi?

Aujourd'hui il a été permis aux auteurs de l'Origine de l'opéra français de dépouiller les papiers de la Conciergerie et d'en extraire les mentions d'écrous relatives à Perrin.

Les écrous ont mené aux arrêts de prise de corps, aux mémoires et aux autres pièces des procès, de façon à constituer, pour les spécialistes, une ample source d'informations, excellemment exploitée par MM. Thoinan et Nuitter.

Certains documents se sont dérobés à toutes les recherches. N'importe! Ce qui a été exhumé est désormais acquis à l'histoire, et les pièces qui pourraient inopinément surgir des pondreuses liasses des archives ne sauraient que confirmer pleinement les faits constatés, loin de pouvoir les modifier.

En guise d'introduction à la partie fondamentale de leur livre, partie où se révèlent les particularités les plus curieuses et où se groupent, autour de Perrin, de Cambert, de Sourdéac, etc., toute une série d'épisodes aussi piquants qu'attrayants, MM. Thoinan et Nuitter résument intelligemment les annales des ballets de la cour et des opéras italiens, qui ont préparé l'établissement de l'opéra français; et, à titre de postface, ils retracent, en lignes concises, la biographie des fondateurs dudit établissement, Perrin en tête, " six fois mis en prison pour dettes "

Bref, ce qu'ils apportent de faits ignorés et précis sur les prédécesseurs d'une des plus grandes gloires de l'opéra ancien, Lully, formera incontestablement un appoint des plus importants pour l'histoire de l'art dramatico-lyrique en France.

M. Nuitter, muni de ses archives, M. Thoinan, armé des trésors de sa précieuse bibliothèque, voilà certes une association d'où devait naître une sorte de régénération de la matière dont il s'agit.

Les notes marginales de M. Thoinan ne sont point les minima de l'espèce dont il faille se soucier médiocrement. Bien au contraire, elles élucident les documents et les commentent avec une axtrême sagacité.

Uno Flamande de race, Anne Vander Burcht, laquelle avait épousé un peintre de Louis XIV, Pierre Van Mol, originaire d'Anvers, int liée d'amitié avec Perrin et lui rendit " le mauvais service de l'aider à conclure un mariage qui fut la source de ses mallieurs. "

Qu'allait-elle faire dans cette galère?

Il me revient qu'elle avait eu, dans son pays, bien d'autres chats à fouetter, en matière théâtrale, s'entend.

Nécrologie.

E. VANDER STRAETEN.

# 

# Sont décédés :

A Stratford (Canada), le 13 octobre, David Kennedy, né à Perth (Ecosse) le 15 avril 1825, chanteur écossals qui, par sa belle voix de baryton, s'était fait une réputation en Angleterre et aux Etats-Unis. Issu d'une famille musicienne, il eut le malheur de perdre trois de ses filles dans l'incendie du théatre de Nice en 1881. (Notice, Musical Standard du 30 octobre)

A Paris, Ernest Nathan, violoncelliste.
 A Paris, Auguste Marchot qui avait été basse d'opéracomique à Anvers pendant la saison 1857-58.

# Vient de paraître. - Soeben erschienen.

Martin Lazare, op. 35. Suite ro-

mantique sur 3 notes, pr piano: 1. Prologue . . Prix marqué fr. 4.00 = M. 1.002. Appassionato , 5,00 = , 1,253. Aveu . . . , 4,00 = , 1,004. Capricieuse . , 5,00 = , 1,25Dénoûment . , 4,00 = , 1,00 " 5,00 = " 1,25 6. Epilogue . . La Suite romantique, netto. Martin Lazare, Deuxième Sicilienne . . . Prix marqué ,, 7,50 == ,, 2,00

> Ad. MAHILLON, Editeur de musique Place De Brouckere, 31, Bruxelles

# FRED. RUMMEL

4, MARGHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES Pianos BLUETHNER de Leipzig et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.





SOMMAIRE.— La musique auxvur siècle, documents inédits, par Paul Bergmans. — Bruxelles: Théâtre royal de la Monnaie, reprise des Dragons de Villars, Province: Anvers, Gand.— Etranger: Lettres de Paris, par A. Pougin et Balthazar Claes. — Variétés: Une anecdote sur Wagner — Ephémérides. — Nécrologie.

# LA MUSIQUE AU XVIII° SIÈCLE (1)

# DOCUMENTS INÉDITS

#### XIX

LE FRÈRE AINÉ DE GRÉTRY.

Jean-Joseph-Célestin Grétry, frère aîné de l'auteur de Richard Cœur de lion, a déjà été cité dans ces documents (nº II). D'après de nouvelles recherches faites dans les registres de l'état civil à Gand, j'ai pu constater que ce n'est pas à Gand qu'il épousa Marie-Marguerite Kempener, ainsi que l'avance M. Félix Delhasse dans le Guide musical (1885, nº 7, 16 février). Mais il eut d'elle, pendant son séjour à Gand, deux filles et deux fils: Marie-Marguerite-Ernestine, née le 18 août 1776; Marie-Jeanne-Francoise, née le 4 mars 1779, et décédée à Paris le 12 mai 1855; Pierre-Ignace, né le 12 avril 1781; et Jean-Joseph-Alexis, né le 31 janvier 1783. Ainsi que le porte l'acte de naissance de Marie-Marguerite, Jean-Joseph était de Liège, de la paroisse "Saint-Nicolai ultra Mozam ", et Marie Kempener était également originaire du pays de Liège. Cet acte nous apprend encore qu'André-Ernest-Modeste Grétry, c'est-à-dire le compositeur lui-même, fut parrain de la petite Marie. On sait que Grétry fit, en 1776, un voyage dans son pays natal; il alla à Bruxelles et à Liège. (Voir M. Brenet, Grétry, p. 110 et suiv.) Il vint aussi passer quelque temps auprès de son

(1) V. Guide musical, 1885, n° 50, 51, 53, et 1886, n° 6 et 8. L'auteur de ces recherches accueillera avec reconnaissance los renseignements qu'on voudra bien lu communiquer sur les musiciens dont il est question ici. frère domicilié à Gand, puisque nous le voyons assister au baptême du 18 août. Ce voyage à Gand · était, je crois, inconnu jusqu'ici.

Jean-Joseph Grétry se rendit plus tard à Paris auprès de son frère et y mourut l'an IV, laissant une veuve et sept anfants.

# XX

# IMPRESSIONS MUSICALES LUXEMBOURGEOISES.

Voici une impression musicale luxembourgeoise qui n'a pas encore été signalée, que je sache: Supplementum Kyriale in quo, praeter aliquot Misses novas, continentur quædam antiquæ, eæ scilicet quæper annum frequentius cantantur. Luxemburgi, typis hæredum Andreæ Chevalier 1779. 1 vol. in-fol., 68 p.

L'ouvrage, en feuilles, coûtait trois livres. L'abbé de Feller en donne le compte rendu suivant dans son Journal historique et littéraire du 15 novembre 1779 (p. 409): " On m'a prié d'annoncer cet ouvrage comme très propre à l'usage des églises, où le chant grégorien est cultivé et exécuté avec exactitude et précision. On y trouve plusieurs messes, antiennes, cantiques, etc., qui ne peuvent qu'ajouter à la dignité et à l'harmonie de l'office divin. Il y a à la page 18 un Credo, dont la composition est réellement un chef-d'œuvre, par l'analogie des paroles et du chant, et une distribution économique de sons doux ou forts qui nourrit le sentiment et semble aider en quelque sorte l'esprit dans l'intelligence des choses. Je connois quelques églises où il est en usage depuis longtemps, où il sert à distinguer les jours solennels et à provoquer la dévotion des chrétiens attentifs au sens des cantiques sacrés. "

Le même journaliste signale encore dans le numéro du 15 août 1784 (p. 572): Præfaciones ex antiquis missalibus deprompte et adhue hodiedum in plerisque Gallie ecclesiis recitari solite. Liège, Lemarié; Luxembourg, héritiers d'André Chevalier, 1784. Infol., 12 p., plaint-chant noté. Prix: 8 sols de Flandre.

PAUL BERGMANS.

# 

### BRUXELLES ET PROVINCE

# THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Après les tâtonnements et les contrariétés des premiers temps, la Monnaie semble avoir retrouvé le calme nécessaire. Le sort commence à lui sourire. Si toutes ses batailles ne sont pas de grandes victoires, les défaites deviennent du moins plus rares. La troupe s'est "tassée,; le ton a été donné à tous, et il y a maintenant, à très peu de chose près, homogénéité entre les éléments, tout d'abord disparates. L'opéra-comique, très faible en plus d'une circonstance, s'est remis peu à peu, lui aussi, grâce à des appoints inattendus qui sont venus le renforcer heureusement M¹º Castagné est la Cossira de la troupe d'opéra-comique; comme son heureux partenaire, elle à séduit tout de suite le public, et la marche du répertoire s'en trouve on ne peut mieux.

Le "répertoire ", je dis bien: car c'est toujours le répertoire qui fonctionne, — le vieux répertoire, antique et solennel, en attendant le neuf, qui viendra, dit-on. L'opéra-comique et l'opéra ont sort pareil. Tout ce qu'ils peuvent se permettre, c'est — l'un, des choses un peu en dehors, et pas encore si usées que ça, comme Carmen, — l'autre, des reprises a vec corrections et additions, comme Hérodiade. Que voulez-vous? Les temps sont durs, et les interprètes n'ont pas toujours avec eux un bagage bien varié. D'une part, Meyerbeer; de l'autre, Auber, Adam, Bofeldieu, Maillard. On ne renouvelle pas tout cela en un jour. C'est ainsi que nous avons eu, l'autre soir, les Dragons de Villars; — demaiu, on nous donnera le Pardon de Ploermel.

Le principal, en somme, c'est que ce soit bien; — et en ce qui concerne les *Dragons*, je dois dire que la soirée de reprise n'a pas été mauvaise. Elle avait même mis tout le monde de belle humeur, si bien qu'on est parti content et enthousiasmé. A la bonne heure!

Le fait est que', MM. Engel et Nerval, M<sup>Hee</sup> Castagné et Legault ont bien mérité leur sucès. Ils ont eu de la verve, de l'entrain et de la gaté; le "poème " a été dit avec une vivacité à laquelle on n'était plus habitué à la Monnaie, et la partition a été chantée remarquablement. Ce n'est pas d'hier que l'on connaît les qualités de bon musicien de M. Engel; il les a déployées, cette fois, d'une façon toute spéciale. Il a eu de la chaleur, du sentiment et de la délicatesse. M<sup>He</sup>Castagné n'a pas donné moins d'expression et de relief à son rôle. Et s'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est justement d'en avoir trop donné; son zèle a parfois paru excessif. Rose Friquet est une espiègle et non une rusée. M<sup>He</sup>Castagné n'a pas exprimé cette nuance; elle a péché par exagération de gestes et d'intentions. Mais cela peut se corriger, et nous y comptons bien.

M. Nerval, un peu exagéré aussi dans la charge, a fait beaucoup rire, et M<sup>1</sup>le Legault a été gentille, comme toujours. Quant à M. Renaud, qui jouait le rôle de Be-

lamy, je ne sais s'il est bien juste de lui reprocher d'avoir été si lourd et si épais dans le rôle, qui n'est pas le sien. On le lui a donné, j'imagine, parce que la Monnaie manque d'un baryton d'opéra-comique, depuis le départ de M. Giraud: les barvtons sont rares à cette époque-ci de l'année, et les bons surtout le sont en tout temps. Les directeurs n'ont peut-être pas assez réfléchi à celalorsqu'ils ont laissé partir M. Boyer. C'est évidemment pour essayer de combler momentanément le trou béant qu'on a appelé M. Renaud à la rescousse. M. Renaud est plein de bonne volonté, et nous avons constaté plus d'une fois ses progrès. Mais ce serait un tort que de vouloir qu'il donne plus qu'il ne peut. Il faut au rôle de Belamy de la désinvolture, de l'esprit, de l'entrain; M. Renaud n'a point, ni physiquement, ni artistiquement, la légèreté indispensable, et je doute qu'il l'ait jamais. Qu'on utilise sa belle voix dans des emplois où les qualités de comédien et de diseur sont superflues, rien 'de mieux; mais qu'on s'en tienne là, et qu'on ne le risque plus en des aventures préjudiciables pour lui et douloureuses pour nous.

Les chœurs ont marché assez mal, le soir de cette reprise — d'ailleurs très applaudie. Je sais bien qu'ils sont éreintés, quelquefois, et que s'ils chantent faux, c'est souvent parce qu'ils n'ont plus la force de chanter juste. Mais que faire? Cela ne nous regarde pas. Nous déplorons; mais force nous est bien aussi de constater.

I. S.

Dimanche a eu lieu au Conservatoire royal la distribution des prix aux lauréats des derniers concours. Le discours d'usage a été prononcé par M. de Moreau, Ministre de l'agriculture et des beaux-arts. Le Ministre a rappelé les pertes qu's faites cette année le personnel enseignant par la mort de M. Chiaromonte et par la démission de M. Hubay, appelé à d'importantes fonctions dans son pays.

Le Ministre a parlé également des dernières acquisitions faites par le musée du Consorvatoire et des richesses que renferme ce dépôt, actuellement l'un des plus importants de l'Europe. A la cérémouie de la distribution des récompenses a succédé le concert traditionnel des élèves du Conservatoire. Le public a tour à tour entendu et applaudi M<sup>10</sup> Dedeyn dans un air d'i Puritani, M. Sauveur dans un fragment du concerto de violou de Mendelssohn, M<sup>10</sup> Milcamps et Polspoel dans les Papillons de Gallois transcrits pour accompagnement d'orchestre par M. Gevaert.

Entre ces morceaux de virtuosité on a entendu des fragments de musique instrumentale et de musique chorale exécutés par les élères des classes d'ensemble: l'ouverture d'Iphigénie en Aulide de Gluck, sous la direction de M. Colyns; une suite d'airs de ballet de Sacchini sous la direction de M. Jehin; d'eux cheurs sans accompagnement de mattres du xvr siècle (Waelrant et Lassus); puis, pour finir, deux fragments des Saisons d'Haydn, sous la direction de M. Warnots.

Ce concert sera répété dimanche prochain.

Le Cercle Weber, de Schaerbeek, vient de célébrer avec éclat le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Fondé à l'époque où la commune ne comptait pas le quart de sa population actuelle, il a grandi avec elle en prospérité et en renommée sons la direction d'un chef de réelle valeur, M. Vanperk.

Un concert, un banquet et un bal ont été organisés pour fêter le quart de siècle d'existence du Cercle Weber.

Le concert a eu lieu samedi, au Théâtre-Lyrique. M110 Hier-

naux, 1<sup>er</sup> prix du Conservatoire, MM. Frankin, Larbaudière et Durand, du théâtre de la Monnaie, M. Cordens, violoncelliste, la Réunion chorale et le Cercle choral le Progrès prétaient leur concours à cette fête musicale, qui a parfaitement réussi. Le Cercle Weber s'est également fait entendre et acclamer.

O

Dans la Nouvelle Revue chorale, M. Oscar Comettant publie un très chaleureux article sur le récent concours orphéomique qui a eu lieu à Malines, et il fait à ce propos un très grand éloge de la chorale des Cristalleries de Saint-Lambert, et du chœur de M. Théodore Radoux, les Veneurs, qui a valu à cette société le premier prix ex aquo avec l'Union chorale de Paturages, au concours de Malines.

A Bruxelles, M. Oscar Comettant est allé rendre visite à l'Orphéon, qui, sous la direction de M. Bauwens, lui a fait entendre un autre chœur de Radoux, la Tempéte, qu'il déclare

" superbe ".

#### ANVERS

Théatre royal. — La Juive. — Le Songe d'une nuit d'été - Les Huguenots.-La Traviata et la Fille du tambour-major. La semaine écoulée s'est distinguée par deux représentations remarquables à des points de vue tous différents. Celle des Huquenots, remarquable par l'excellente interprétation, écoutée avec une attention soutenue, et celle du Songe d'une nuit d'été, remarquable par le tapage qu'elle a occasionné. Le régisseur étant venn réclamer l'indulgence pour deux artistes indisposés, une partie du public en a profité pour demander la résiliation de la basse Péloga et d'une dugazon fraîchement débarquée. En termes très convenables, le régisseur annonça qu'il en référerait à la direction et rendrait réponse après le second acte. Malgré cela, les grincheux (car il existe ici un Club des grincheux, dans lequel on n'est admis qu'à condition de trouver mauvais tout ce que les autres mortels trouvent bon), appuyés par quelques habitants du paradis, ont commencé à faire un vacarme infernal et n'ont laissé continuer la représentation qu'après qu'on leur eut annoncé la resiliation définitive des artistes. Il se peut que ces messieurs trouvent cela très amusant, mais le vrai public n'est pas de cet avis et il est à espérer que des scènes semblables, dignes d'un café chantant, ne se renouvelleront plus.

Revenons à la représentation des Huquenots, dans laquelle débutait M. Guiot, le nouveau fort ténor. Voix ample, souple et d'un timbre très agréable; bon musicien, avec cela comédien d'un physique agréable, le succès du débutant a été assuré dès le commencement. Après la romance, chantée avec beaucoup d'âme et de délicatesse, les applaudissements ont éclaté et ont continué toute la soirée. M. Guiot a tout à fait réussi.

Cette interprétation large, vibrante, a-t-elle électrisé les autres artistes ? C'est probable, car tous ont été à la hauteur de leur tâche. Espérons que cette influence se maintiendra, et nous marcherons de succès en succès.

H. R.

#### GAND

Grand-Théatre. — Lundi 1º novembre, Robert le Diable; mercredi 3, Faust; vendredi 5, la Fülle du tambour-major; dimanche 7, Bonsoir, voisin; Lucie de Lammermoor et Une fête orientale.

La représentation de Faust, joué en grand-opéra, a été fort belle. M $^{me}$  Laville-Ferminet tient fort dramatiquement

le rôle de Marguerite, où sa voix trouve l'occasion de déployer toutes ses qualités, la virtuosité comme le sentiment, la force comme la douceur. M. Plain fait un excellent Méphistophélès; par la nature même de son organe, qui n'a pas les notes graves et qui manque un peu d'ampleur, cet artiste est plutôt une basse chantante qu'une véritable basse de grand-opéra; aussi la pièce de Gounod est-elle une de celles qui conviennent le mieux à sa voix. Il y a eu beaucoup de succès, et sa Ronde du veau d'or, enlevée avec brio, a été bissée. M. Soum est un bon Valentin, à la voix jeune et robuste, qui ne craint pas de donner ce qu'il peut. M. Merrit, au contraire, a péché par un excès de réserve; il s'est ménagé, au point de ne plus même chanter dans le trio du quatrième acte, devant la maison de Valentin. Il ne semblait pas non plus tout à fait maître de son rôle; mais il convient d'ajouter qu'il n'avait en que peu de temps pour le revoir.

Nous ne pouvons oublier de dire deux mots de la mise en scène, qui est très soignée, comme toujours, ainsi, le chœur des soldats, avec musique militaire sur la scène, fait grand effet. Le ballet de la Nuit de Watpurgis a agréablement surpris le public; des costumes nouveaux très jolis, des danses ingénieusement réglées, de l'ensemble, de la grâce, tout cela a fait naître de chaleureux applaudissements, qui se sont renouvelés le dimanche, pour le ballet divertissement: Une fête orientale. La polka comique, où débutait notre maître de ballet M. Ruby, a eu un succès de fon rire et a été bissée.

Notre théâtre flamand, dit Minard-Schouwburg, du nom de l'architecte qui l'a construit, vient d'être vendu publiquement pour 70,700 francs, plus 11,000 francs de reprise et les frais. On sait qu'il est question d'élever un autre théâtre flamand plus spacieux et mieux aménagé, dans le nouveau quartier de la rue de Flandre. De nombreuses pétitions out été envoyées dans ce sens, au conseil communal.

P. B.

# 



#### FRANCE

Paris, le 9 novembre 1886.

Cette semaine a été moins fertile que la précédente en faits artistiques. C'est dans l'ordre: après les sept vaches grasses, viennent toujours les sept vaches maigres. Toutefois, la huitaine n'a pas été absolument stérile, et j'ait tout au moins à enregistrer quelques nouvelles d'ordre secondaire.

Parlons d'abord d'une de vos compatriotes, de M<sup>1le</sup> Elly Warnots, qui a fait l'autre jour, à l'Opéra-Comique, son premier debut dans le rôle de Rosine du Barbier. Je me rappelais, en la voyant paraître sous le costume pimpant de la pupille de don Bartholo, que dans mes toutes jeunes années, alors que, sortant du Conservatoire, je faisais partie de l'orchestre de ce théâtre, j'avais vu son père faire un court sejour sur ces planches vénérables, illustrées depuis plus d'un siècle par tant de grands artistes. Depuis lors, M. Warnots, abandonnant la carrière dramatique, s'est créé chez vous une grande situation, que son talent justifie pleinement. Chanteur de goût et de style, compositeur distingué, professeur éminent, il a formé toute une generation d'artistes qui font véritablement honneur à son enseignement. Sa fille n'est assurément pas la moins bien douée d'entre ses élèves. Malheureusement elle était, le soir de sa première apparition,

tellement étranglée par la peur, sous le coup d'une telle émotion, que, malgré les qualités solides quelle a montrées, elle n'a pu donner la mesure exacte de ses moyens. On a pu reconnaître néanmoins qu'elle avait été élevée à bonne école et qu'il y avait en elle l'étoffe d'une artiste de valeur. Vocaliste habile (parfois, pourtant, avec un neu trop de cocotes), cantatrice rompue à toutes les difficultés d'exécution, elle a déployé une virtuosité remarquable et de bonnes qualités de style. Ce qui lui manque encore, et ce qui lui donnera peut-être par la suite l'assurance indispensable et la confiance en soi, c'est la chaleur communicative, c'est l'émotion sincère, ce sont aussi les qualités du jeu scénique, qui, vous le savez, sont chez nous chose indispensable. Quoi qu'il en soit, cette première épreuve est à l'honneur de la jeune cantatrice. et nul doute que la seconde ne lui soit tout à fait favorable.

Le lendemain de ce début avait l'ieu la rentrée de M. Maurel dans le Songe d'une nuit d'été. Je n'ai pas à parler autrement de cette représentation, excellente, d'ailleurs, le Songe et M. Maurel étant suffisamment connus et appréciés pour qu'il soit au moins inutile d'insister au sujet de l'au et de l'autre. Enfin, pour en finir avec l'Opéra-Comique, où les répétitions d'Egmont, le nouvel ouvrage de M. Salvayre, paraissent marcher avec entrain, je vous annoncerai qu'on a fait hier, à ce théâtre, lecture d'un autre ouvrage nouveau, celui de M. Saint-Saëns, qui a pour titre Proserpine et dont M. Louis Gallet a tiré le livret d'un drame de M. Auguste Vacquerie. Les principaux rôles de Proserpine ont été distribués à M<sup>mes</sup> Caroline Salla et Simonnet, à MM. Taskin, Lubert, Bussac, Troy, Caisso et Bernaêrt.

Vous parlerai-je du concours, vraiment phénoménal, qui a eu lieu il y a quelques jours au Conservatoire pour l'admission des jeunes filles dans les classes de piano de premier ou de second degré? Je ne crois pas que fait semblable se soit encore jamais produit. Deux cent vingt aspirantes se sont présentées pour conquérir les quelques places vacantes. Deux cent vingt! Je ne sais pas ce qu'en dira mon vieil ami Reyer, et si cela l'encouragera dans la campagne de découragement qu'il a entreprise contre le piano et les planistes; mais je sais bien que j'aimerais mieux me faire sauter la cervelle que d'être condamné a entendre, même dans l'espace de deux jours qu'a duré ce concours, 220 jeunes filles taquiner ainsi l'ivoire dans le but de se créer dans le monde une situation honorable et enviée.

Deux nouvelles académiques, pour finir. Dans sa dernière séance, l'Académie des beaux arts a décerné le prix Rossini à M. Auguste Chapuis, pour la cantate écrite par lui sur le poème intitulé les Jardins d'Armide. Dans cette même séance, la même Académie a élu comme membre correspondant dans la section de musique, en remplacement de Liszt, le compositeur italien Sgambati. M. Sgambati, artiste extrêmement remarquable et dans toute la force de la jeunesse, s'est fait, vous le savez, une situation très importante à Rome. Pianiste de premier ordre, chef d'orchestre exercé, auteur de compositions symphoniques très remarquées, il est l'un des chefs du mouvement musical en Italie et l'un des musiciens les plus avancés de ce pays. C'est un wagnérien déterminé et depuis longtemps connu comme tel.

ARTHUR POUGIN.

#### (Autre correspondance.)

Paris, 8 nevembre 1886.

Hier dimanche 7 novembre, réouverture des Concerts Lamoureux. C'est le moment attendu par l'élite des amateurs de musique.Je vons ai déjà entretenu du programme dans ma dernière lettre; j'y signalais un excès d' "ouvertures ". Au dernier moment, un changement heureux a été fait dans ce programme : une des quatre ouvertures, celle d'Euryanthe, a été remplacée par le Rouet d'Omphale, le joli tableau de genre de M. Camille Saint-Saëns. Ceci ne veut pas dire, au moins, que je préfère, à la plus belle page instrumentale de Weber, l'ingénieux poème symphonique du musicien français; ce qui cût été tont à fait bien, c'était d'éliminer au profit de M. Saint-Saëns cette onverture si rebattue de Ruy-Blas, de Mendelssohn, qui n'est pas une des meilleures de l'anteur, et pour lagnelle M. Lamourenx semble avoir une prédilection simplement apparente, à mon avis, mais qui surprend bien des gens, je le sais. Avec l'ouverture de Jessonda de Spohr. et celle de Michel-Ange de Niels Gade, cela fait, dans les coins de programmes, quelques poudreuses toiles d'araignée, au milien desquelles un léger conp de tête de loup ne serait pas déplacé; personne, je crois, ne s'en plaindrait. En tout cas, hier, l'ouverture d'Euryanthe eût magnifiquement ouvert le concert. Tout s'écoute chez M. Lamoureux, lui seul, peut-être. pent se passer des morceanx dits " de vestiaire ".

Très beau et très nombreux public. Remarqué pas mai de nouvelles recrues, dues la plupart à Bayreuth. Il est à peu près superflu de dire l'excellence de l'exécution, naturellement. La Marche des Pélerins, tirée du Harold de Berlioz, et le prélude de Tristan de Wagner ont été fort applandis, snrtont ce dernier morceau - Je ne crois pas que l'effet de la Symphonie en ré mineur de Schumann (première audition à l'Eden) ait été tout à fait excellent. Schumann est nn intimiste; à part certains morceaux de Manfred et quelques autres pages qui sont superbes partout, sa musique, à canse du caractère contenu des idées, du manque de souffle et d'invention variée dans le développement, de la monotonie et des lacunes de l'instrumentation, vant surtout au piano, en chambre, dans l'atmosphère d'un salon sympathique ou d'une réunion choisie, même dans une salle comme celle de la Société des concerts ; mais là, il me semble, est la limite qu'on ne pent guère dépasser. L'exécution d'hier, malgré sa perfection. l'a bien montré ; le Scherzo, avec son début vigoureux et le contraste de la fine broderie aérienne du trio, a fait grand plaisir; mais certaines brutalités des cuivres, et ce finale, si grêle d'idées et d'orchestration, ont effacé cette bonne impression. Il faut savoir reconnaître ces choses-là; ce n'est pas honorer le musicien si souvent admirable qui s'appelle Robert Schum:nnn que de s'avengler plus ou moins sciemment à son sujet. - Quant à l'onverture des Francs-Juges de Berlioz, cette errenr de jeunesse ne pent guère être qu'une curiosité ; ce romantisme-là n'est plus guère supportable; pas grand'chose de bon dans cette fantaisie de rapin en délire; mais certains accords sternutatoires sont d'un comique vraiment effrayant. Décidément on n'a pas en la main heureuse, cette année, dans le choix des œuvres destinées à honorer la mémoire du grand artiste français. Malheureusement ses pages les plus intéressantes demandent des soli et des chœurs, et c'est là probablement, an début d'une saison, qu'a été la difficulté; je me figure du moins que ceci a puêtre une des raisons, tant je suis persuadé qu'on ent pu faire mieux, surtout au Châtelet, où le Berlioz est l'article

Sous ce titre: Petit Bulletin, une note qui termine le programme de M. Lamoureux nous fait part d'une prochaine et intéressante innovation. En voici un extrait explicatif: "On trouvera désormais, à la suite du programme, les renseignements de diverse nature qu'il me paraîtra nécessaire de portor à la connaissance des habitués de mes concerts... Lorsqu'on veut faire œuvre de propagande, il ne suffit pas à mon avis, de donner tous ses seins aux compesitions qu'en interprète; il faut avant tout en faciliter l'accès au public en lui feurnissant tons les renseignements utiles à leur parfaite intelligence. Dans ce but, et dès la fondation de mon entreprise, j'ai mis entre les mains de mes auditeurs un programme explicatif. Mais ce programme ne peut guère admettre que des notices assez courtes pour qu'en puisse en prendre connaissance dans l'intervalle des morceaux. Toute explication comportant un certain développement en étant nécessairement exclue, il pèche malheurensement par un excès de cencisien, et ne rend pas, dans la plupart des cas, les services qu'en était en droit d'en attendre... D'autre part, il peut être avantageux peur un chef d'orchestre d'entrer en communication directe avec son public, soit pour lui fournir des renseignements sur ses projets, soit encore pour rectifier des nouvelles erronées... Notre Petit Bulletin nous en fournira le moven en même temps qu'il nous permettra d'aberder, avec le détail nécessaire, des questions que, jusqu'à présent, il nous était interdit de traiter..., On reconnaît là l'espritactif, toujours en quête du mieux, de l'éminent fendateur des Nouveaux Concerts; nul donte que tous ne trouvent profit à cette innevation. BALTHAZAR CLAES.

Errata. — Dans ma dernière lettre, à propos de la démission de M. Ambroise Thomas, je parlais de la direction administrative du Conservatoire, pour laquelle "la machine est montée et entretenue par des procédés spéciaux ", et non des préjugés spéciaux ", ce qui n'est pas tout à fait la même chose; il faut mettre cela sur le compte de ma calligraphie insuffisante... De même, peur M. Fissot, j'ai écrit " organiste à Saint-Vincent de Paule ", et non Paul; mais ceci a meius d'impertance.

# Petites Nouvelles

Un jenrnal français publie une statistique assez curieuse, de laquelle il résulte que le nombre des conscrits musiciens dans le département de la Seine est plus considérable cette année que l'année précédente; d'où il suit, naturellement, que l'étude de la musique est en progrès. Pour ne parler que de ce département, sur les 12,000 conscrits de la classe de 1885 appelés sous les drapeaux, il y en a 645 qui connaissent la musique vocale. C'est le 11º arrondissement qui a le plus de conscrits sachant selfier: il y en a 104. Le 13e et le 17e arrendissement sont ceux qui en ont le moins : ils n'en ent que 3 chacun. Le nombre des conscrits sachant joner des instruments à cordes s'élève à 346. Ici, le 9e arrendissement se distingue entre tous: il a 30 conscrits qui jouent du violen ou de la guitare, tandis que l'arrendissement de Saint-Denis, le moins bien partagé sous ce rapport, n'a que 2 conscrits violonistes, 1 guitariste et 1 mandeliniste. Si nous passons anx instruments à vent, neus constatons que 760 conscrits savent en joner. C'est le 18e arrendissement (Mentmartre) qui tient la tête: 70 de ses conscrits jouent de la clarinette ou du cornet à pistons. Le 16° arrondissement (Passy) vient en dernier. Il n'a que 10 conscrits connaissant les instruments à vent; mais,particularité curieuse,9 d'entre eux jouent du trombone à coulisse et le 10° de la trempe. Les conscrits jouant du piano sent au nombre de 334, dont 60 dans le 9º arrondissement. L'arrondissement de Saint-Denis arrive dernier : il n'a qu'un seul conscrit connaissant le piane. Eu résumé, le chiffre des conscrits musiciens faisant partie de la classe de 1885, pour le département de la Seine, est de 2,075. Avec de tels éléments, ajoute le Ménestrel, le recrutement des musiques militaires ne sera pas difficile.

0

L'éminent critique du Temps, M. Johannes Weber, signale au comité de la statue de Berlioz plusieurs omissions dans la liste des œuvres du célèbre compositeur, gravée sur le piédestal du monument de la place Vintimille.

Il n'y est fait mention ni de l'Enfance du Christ, ni de l'Impériale, cantate composée par Berlioz pour la distribution des prix au palais de l'Industrie pendant l'Exposition de 1855, ni des Mémoires, qui constituent sen meilleur titre de gleire littéraire.

Ces omissions serent prochainement réparées.

Le Ménestrel neus denne d'intéressantes neuvelles de Mur Van Zandt, qui est depuis quelques jours à Paris. M<sup>11e</sup> Van Zandt va se rendre bientôt à Cannes, eû elle passera tout l'hiver. La gentille artiste est en pleine cenvalescence et reprend peu à peu sa bonne mine d'autrefois. Il ne lui reste plus qu'à se fertifier surtout du cêté des jambes, qui sent teujours un peu faibles. Après un séjour de trois ou quatre mois dans le Midi, les médecins peusent qu'il ne restera plus rien de l'épouvantable maladie qui a failli enlever Mile Van Zandt. Quant à une rentrée quelconque au théâtre en ce moment, il ne saurait en être questien.

M. Gresse, notre ancienne basse, a renouvelé son engagement pour trois ans, à l'Opéra de Paris.

On annonce pour le 28 nevembre, à l'hippedrome de Lille, un Festival-Jencières, eù l'on entendra des fragments des principales œuvres de l'auteur du Chevalier Jean.

M. Victorin Joncières conduira lui-môme l'orchestre.

Au théâtre de Berdeaux, c'est M. Hermann Devriès qui a remplacé M.Megan, lequel a résilié son engagement ; M.Séran a succèdé à M. Levant.

Mile Tévini, engagée dans le principe pour remplacer proviseirement Mile Sada, reste définitivement.

On annonce pour être joué dans la saison 1886-1887, au théâtre de Rouen, le Florentin, opéra-comique en 3 actes de M. Lenepveu, et un ouvrage inédit intitulé la Belle Etoile, dent la musique est l'œuvre de M. Vaillard, deuxième chef d'erchestre à l'Opéra-Comique.

Sous ce titre, l'Opéra et le Drame musical d'après l'œuvre de Wagner, Mme Henriette Fuchs va faire paraître, dans quelques jours, à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, un volume précédé d'une lettre préface de M. Sully-Prud'homme, de l'Académie française.

Le Chevalier Jean de Victorin Jencières fait décidément le teur de l'Allemagne. Après Berlin et Francfert-sur-Mein, veici Breslan qui donne cet euvrage français. La première a eu lien le 31 ectobre, avec un succès complet.

Les journaux d'eutre-Rhin ne manquent pas de faire remarquer à ce prepes combien la masse du public allemand est plus accueillante que le public français. Persenne ne preteste centre la représentation d'une œuvre française sur des scènes même subventiennées, tandis que de l'autre côté des Vesges il se treuve des jeurnaux qui essayent encore d'ameuter le chauvinisme contre la représentation de Lohengrin même chez M. Lamoureux.

Les Pêcheurs de Perles, de Georges Bizet, qui viennent de paraître avec succès sur les principales scènes d'Italie, ont été donnés pour la première fois en Allemagne, hier, mercredi. C'est au théâtre de Dusseldorf qu'a en lieu cette " première " intéressante, qui a parfaitement réussi.

L'opérette continue de faire florès en Allemagne. Au Carola Theater, à Leipzig, on signale un nouvel opéra-bouffe, Der Cornet, musique d'Emile Kayser, paroles de L. Winter, qui a obtenu un assez joli succès.

La nouvelle symphonie de Rubinstein (en la mineur) a obtenu un éclatant succès au Gewandhaus de Leipzig, pour lequel elle a été écrite. La direction de la Société des concerts a offert, à cette occasion, au maitre, qui a dirigé en personne sa symphonie, un album de vues de la villa Rubinstein à Péterhof, amsi que de celles des salles de concert de toutes les villes dans lesquelles le grand artiste a donné l'hiver passé son cycle de recitals historiques.

La commémoration de l'anniversaire de la naissance de Liszt a été célébrée à Gladbach par une exécution de la Légende de Sainte-Elisabeth. Cette œuvre figure aussi au programme de la prochame session de l'Alliance générale des musiciens allemands qui aura lieu cette année à Cologne, au mois de luin prochain.

Les répétitions d'ensemble pour le Merlin, de Carl Goldmark, viennent de commencer à l'Opéra impéral de Vienne, L'œuvre nouvelle passera le jour de la fête de l'impératrice, le 25 novembre.

Il vient de s'ouvrir à Londres une saison d'opéra français. Les Anglais ont eu successivement une saison italienne et une saison allemande. Pourquoi pas une saison française? s'est dit l'impresario Mayer. Le directeur de Her Majestys. Theatre vient d'ouvrir par Faust. Mee Fidès-Devriès remplissait le rôle de Marguerite; M. Vergnet, celui de Faust; M. Dauphin, si bien connu à Bruxelles, celui de Méphistophélès; M. Devriès, celui de Valentin; M<sup>10s</sup> de L'Oncle, celui de Siebel. Grand succès et nombreux rappels, malgré certaines défaillances de l'orchestre, dirigé par M. Frantz.

M<sup>me</sup> Galli-Marié a joué ensuite Carmen où elle a obtenu un très vif succès. Ensuite viendront, avec MM. Vergnet et Dauphin, Rigoletto, la Traviata, Mignon et, peut-être, Hamlet. M. et M<sup>me</sup> Simon-Girard chanteront les Cloches de Corneville et la Grande-Duchesse de Gérolstein.

En dehors de Mignon, aucun de ces opéras n'a encore été chanté en français à Londres.

La troupe anglaise qui a joué récemment à Berlin le Mikado, l'opérette cinq fois centenaire du compositeur Sullivan, continue ses pérégrinations en Allemagne. Après avoir visité Vienne, où elle a obtenu un très vif succès, elle parcourt en ce moment la province rhénane. A Francfort, l'opérette anglaise a obtenu un très vif succès.

L'Opéra-Comique de Londres vient de représenter, sous le titre de Our Diva (Noire Diva), une version anglaise de Joséphine vendue par ses sœurs. Succès relatif, malgré une interprétation très convenable.

Voici les nouveautés annoncées pour le mois de novembre dans les principaux théâtres d'Italie: Maria di Warden, au théâtre communal d'Alexandrie; le Paria, au Carlo Alborto de Novi; les Pécheurs de perles, à Livourne; un Bacio al Portatore, au Nazionale de Rome; Ebrea et Eufemia di Messima, au théâtre de Flume; Foscari, au théâtre de Brusci; Lohengrin, au Pagliano de Florence; Promesi Sposi, de Petrello, au théâtre Pagliani de Génes; l'Innominato, au Carcano de Milan; Jone, au théâtre municipal de Guastalla; Guarany, au théâtre Alfieri d'Asti; enfin Edmea et le Vaisseau fantôme, au Carignano de Turin.

Ce n'est pas tout. La saison du carnaval est, en le sait, le

point culminant de la saison théâtrale en Italie. Parmi les nouveautés annoncées, nous relevons un Faust de Bandini, qui sera donné au Reggio de Parme; Flora mirabilis, le nouvel opéra de Zamara, qui sera joné à Mantoue et à Naples; à Naples également on donnera Lohengrin; à Venise, Tannhâuser; Carmen et les Pécheurs de perles sont annoncés à Padoue, à Naples et à Savone; Salvator Rosa est annoncé à Reggio; à Cuneo enfin, il y aura un opéra nouveau: La Campagne dell' Eremitaggio.

Le théâtre, on le voit, ne chômera pas en Italie cet hiver.

onomiera pas en itanie eca nivei

Au théâtre Andreani, de Mantoue, le 31 octobre, la première représentation de *Regina e Contadina*, opéra nouveau de M. Sarria. L'ouvrage paraît avoir obtenu du succès.

Au théâtre Goldoni, à Livourne, on doit représenter prochainement un nouvel opéra intitulé Zadig. La musique de cet ouvrage est due à M. Lucherini, élève du macstro Mabellini et chef de la musique municipale de Maccrata.

Outre le *Mazeppa* de M. Tchaïkowsky, l'Opéra russe de Saint-Pétersbourg donnera cet hiver *Cordelia*, opéra nouveau de M. Soloview. Cette œuvre est, paraît-il, acceptée à l'Opéra impérial de Vienne, où le principal rôle serait créé, d'ici à un an, par M<sup>me</sup> Pauline Lucca.

Dans le courant de cet été, les compositeurs russes paraissent, du reste, avoir déployé beaucoup d'activité. M. Tchaikowsky a terminé, outre un recueil de douze romances qui
se trouve sous presse, un nouvel opéra — la Sorcière — d'après
le drame de M. Schapajinsky; M. Serge Tanéiew a écrit un
quatuor pour instruments à cordes en ré mineur; M. Alexandre Glazounow une deuxième symphonie en fa dièze mineur.
Cette dernière, de même qu'une série d'autres morceaux
inédits de différents auteurs, sera exécutée à l'un des quatre
concerts symphoniques russes qui auront lieu cet hiver à
Saint-Pétersbourg, sons la direction de MM. Rimsky-Korsakow et Dütsch. On y entendra également, pour la première
fois dans la capitale russe, la deuxième Suite de M. Tchaikowsky.

A New-York, vieut d'être construit un orgue gigantesque, qui ne nécessitera ni soufflets ni appareils pneumatiques; il sera mù entièrement par l'électricité. La rapidité vertigineuse avec laquelle fonctionnera le mécanisme peut être démontrée par ce fait qu'il sera possible de faire résonner un tuyau six cents fois dans l'espace d'une minute. De plus, la transmission de la force à distance étant une des propriétés de l'électricité, on pourra diviser l'instrument en autant de parties qu'il y aura de registres et placer ces parties en différents endroits d'un édifice; elles pourront être manœuvrées ensemble ou séparément. Le nouvel orgue a été construit dans l'église de Garden-City, à New-York. Il possède 240 touches aux manuales et 30 aux pédales, 115 jeux de registre et 7,000 tuyaux. L'étendue complète est de 10 octaves.

Rubinsteiniana.

L'antre jour, à Leipzig, une jeune fille, fort jolie, vint rendre visite au grand pianiste et le pria de vouloir lui accorder une audience au piano. Le maître consent. La jeune fille ouvre ses cabiers, se met au piano et imperturbablement joue, d'une façon atroce, Dieu sait quelles détestables fantaisies. Après quoi, avec une confiance charmante, elle se retourne vers le maître et lui demande ce qu'il pense de son jeu. " Que dois-je faire? ...

- Mariez-vous, mademoiselle !

#### 

#### VARIÉTÉS

Le Richard Wagner de notre ami Adolphe Jullien excite, à Paris comme à Bruxelles, le plus vif intérêt, et les journaux français — point important à noter — parlent en fort bons termes et saus aigreur de cette publication, si considérable, en faveur. de l'illustre maître allemand. La sérieuse compétence et la liberté de jugement bien connue de l'auteur sont pour beancoup dans le grand succès d'un livre avec lequel, en France, on pouvait courir plus d'un danger.

Le livre de M. Adolphe Jullien abonde en anecdotes nouvelles; voici, par exemple, le récit d'une touchante surprise que le roi de Bavière fit un jour à Wagner pour fêter l'anniversaire de sa naissance.

"Cétait le 22 mai 1899. A cette date arrivèrent chez Wagner, à Triebschen, quatre musiciens français qui passaient à bon droit pour les meilleurs interprètes des derniers quatuors de Beethoven: MM. Maurin, Colbiain, Mas et Jacquart, ce dernier remplaçant Chevillard, qui n'avait pu se joindre à ses partenaires habituels.

"Ces messieurs étaient reçus en secret par un tiers informé des intentions du roi de Bavière; ils préparèrent lenrs instruments et n'attendirent que le signal. Quelle fut la surprise du maître lorsque, entrant dans son salon en robe de chambre assez négligée, il aperçut nos quatre artistes au port d'armes! Il demeura d'abord bouche bée, puis reconnaisant Maurin, qu'il avait entrevu à Paris, il l'accueillit à bras onverts et leur fit fête à tous, avec une joie sincère.

"Alors ceux-ci lui jouèrent p'insieurs quatnors, notamment le huitième, le quatorzième et le quinzième. La journée se passa ainsi le plus cordialement du monde, avec des entr'actes pour se rafrafchir et bavarder. Dans un de ces moments d'arrêt, Wagner porta deux toasts, l'un à son royal protecteur, l'autre "au plus grand musicien français, à Camille Saint-Saëns ", le même Saint-Saëns qui depuis,... mais passons.

"Wagner avait conservé le souvenir le plus vivace de cette fête inattendue, et, quelques années avant sa mort, il disait encore à l'un de ses amis de Paris qu'il n'avait jamais entendu jouer les derniers quatuors de Beethoven mieux que par ces quatre artistes français. "

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 12 novembre 1848, à Weimar, Liszt fait exécuter pour la première fois, sous sa direction, à la cour du grand-duc, l'ouverture du *Tannhäuser* de Richard Wagner. — Lire le chapitre YII,p. 90,du beau livre d'Adolphe Jullien, *Richard Wagner*, sa vie et ses œuvres, etc., qui est l'évênement littéraire du jour,

— Le 13 novembre 1868, à Paris décès de Gioacchino-Antonio Rossini. — La lettre de faire part est ainsi conçue :

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de

#### Gioacchino Antonio Rossini,

Membre de l'Institut, grand-officier de la Légion d'honneur, grand'eroix des SS. Maurice et Lazare et de la Couronne d'Italie, etc., etc.

Décédé, muni des sacrements de l'Eglise, le 13 novembre 1868, à l'âge de 76 ans, en son domicile de Passy-Paris,

Qui se feront le samedi 21 novembre, à midi très precis, en l'église de la Trinité.

On se réunira à l'église, à 11 heures 1/2.

De Profundis:

De la part de Mue Rossini, sa veuve.

Ponr l'ordre de la cérémonie, on devra présenter à l'entrée de l'église la carte d'admission ci-jointe.

Rossini vti le jour à Pesaro, petite ville des Etats de l'Eglise, le 29 février 1792. Il vint pour la première fois à Paris le 9 novembre 1823. Depuis Guillaume Tell, il s'obstinait dans son silence, affectant un profond dédain pour la musique qui l'a immortalisé, et faisant profession de ne plus tenir à rien au monde qu'au repos, à l'obscurité et au macaroni. De cette façon, au lieu d'être discuté par la critique, il était resté en pleine possession de sa gloire. On parlait de lui tout autant. beaucoup plus même, et surtout beaucoup mieux qu'on ne l'eut fait s'il avait continué à produire. En quittant le public juste après son chef-d'œuvre, quand son génie, loin de trahir la moindre marque d'affaissement, n'avait fait que croître de plus en plus, il l'a laissé sur la bonne bonche, affriandé. désireux d'obtenir encore un pareil cadeau, et il a eu l'art de lui laisser croire de temps en temps qu'il pourrait bien le lui faire un jour. De sorte que ce long silence du maître ressemblait au plus adroit des calculs.

Dans les dernières années de sa vie, Rossini faisait chaque jour sa promenade au bois de Passy, où il avait sa villa. On pouvait l'y rencontier en même temps qu'un autre grand homme, P. J. Proudhon, qui occupait par là un modeste logement. C'était chose curieuse que de voir le philosophe redouté et le maestro italien, un encontic féac en politique, échanger des regards narquois sans se saluer. Rossini, avec sa physionomie placide et bourgeoise, avait plutôt l'air d'un petit commerçant retiré que d'un grand artiste.

 Le 14 novembre 1774, à Majolati, naissance de Gasparo-Luigi-Pacifico Spontini.
 Sa mort à Majolati, le 24 janvier 1851.

Rossini, avec la vigueur de son exubérante nature, a survécu aux variations étiques de Bellini et de Donizetti sur son propre thème voluptueux, ce plat de résistance pour le gout public dont il avait régalé le monde de l'opéra : Meverbeer assiste, ainsi que nous, à ses succès qui embrassent le monde de l'opéra tout entier et proposent aux réflexions de l'artiste cette énigme à déchiffrer : à quelle catégorie des arts publics appartient, à proprement parler, le genre opéra? Mais Spontini, lni..., il est mort, et avec lui une grande et noble période artistique, digne d'un profond respect, est tout entière et visiblement descendue au tombeau; elle et lui n'appartiennent plus à la vie, mais... uniquement à l'histoire de l'art... Inclinons-nous, profondément et respectueusement. devant le cercueil du créateur de la Vestale de Fernand Cortez et d'Olympie !(RICHARD WAGNER, Souvenirs, traduits de l'allemand pour la première fois par Camille Benoit, Paris. Charpentier.)

- Le 15 novembre 1837, à Bruxelles, les Huguenots de Meyerbeer. - Artistes: Raguenot (Raoul), Renault (Marcel), Margaillan (Saint-Bris), Canaple (Nevers), M<sup>10</sup> Bultel (Marguerite), M<sup>10</sup> Jawureck (Valentine), M<sup>20</sup> Genot (Urbain).

Une affluence immense, inusitée de spectateurs, dit l'Emancipation belge, l'exécution remarquable d'une magnifique partition, un ensemble très satisfaisant d'artistes de mérite, une mise en scène convenablement attrayante, un beau et légitime succès, voilà en quelques mots l'histoire générale de la soirée.

Pour la campagne présente, les *Huguenots* ont mis en grand relief le talent du ténor Cossira (22 septembre).

— Le 16 novembre 1859, à Bruxelles (théâtre de la Monnaie), le *Diuble au moulin*, un acte de Gevaert. — Artistes: Audran, Gourdon, Borsary, M<sup>mes</sup> Dupny et Cèbe.

Il n'y a dans la partitionnette de Gevaert ni grands effets d'orchestre,ni grands airs à roulades; mais la musique en est vive, légère, spirituelle et d'une simplicité qui rappelle bien l'ancien opéra-comique français du temps où il n'était qu'une comédie à ariettes.

Le théâtre du Parc avait précédé de vingt jours le théâtre de la Monnaie en jouant le *Diable au moulin* (27 septembre). Les deux rôles de femmes y furent très bien tenus par  $\mathbb{M}^{\text{mes}}$  Delvil et Lestrade.

La musique de Gevaert, à l'Opéra-Cemique de Paris (13 mai 1859), avait été très jeliment interprétée par Ponchard, Mocker, Prilleux, M<sup>nes</sup> Lemercier et Lefebvre.

— Le 17 novembre 1868, à Bruxelles, apothéose de Rossini.
— Les artistes du théâtre royal de la Mennaie, désireux de payer à cette grande figure leur tribut d'hommage, erganisèrent une représentation exclusivement composée d'œuvres de l'illustre maître: trois actes du Barbier, des fragments du Stabat, un air de la Pie volcuse, la prière de Moise et l'ouverture de Guillaume Tell.

Avant la prière de Moïse, le rideau s'était levé sur un décer d'apothéose à fond d'azur, peur simuler l'empyrée. Au milieu s'élevait le buste en marbre blanc de Rossini.C'était le même buste que le maître avait donné à Servais et que la veuve du virtuose belge avait bien voulu confier à la direction pour la circonstance. Au pied du buste, des génies accreupis, tenant des courennes d'immortelles. Des vases à parfums au lien de feu de bengale. Au fond, le génie de la musique ceuronnant le front du célèbre artiste. Des deux cêtés, une bannière avec le titre en lettres d'er des partitions du cygne de Pesaro ; des renommées armées de trompettes et des génies portant des lauriers. Au devant de la scène, les artistes en grand deuil et tenant des couronnes. M. Sallard en déposa une sur le buste. A la fin de la prière de Moïse, les artistes chanteurs s'agenouillèrent en élevant leurs courennes. On se serait cru dans une église.

— Le 18 novembre 1867, à Bruxelles (théâtre de la Monnaie), Roméo et Juliette, 5 actes de Gounod. — Artistes: Jourdan, Bardet, Laurent, Jamet, Rioquier-Delaunay, Mare Danielé et Dumestre. "Exécution remarquable en quelques-unes de ses parties, dit \*l'Indépendance, et satisfasante en prosque tentes. Jourdan, dans le rêle de Roméo, a été un sujet d'étonnement en même temps que de vive satisfaction. Gounod assistait à la représentation.

Selon Reyer, "de tous les euvrages de Gounod, Romée et Juliette est celui dans lequel il y a le plus d'unité et de qualités homegènes. Un souffle poétique passe à travers cette œuvre charmante, où même les morceaux de demi-caractère ne trahissent pas la moindre faiblesse, la moindre négligence dans le style du musicien. Peut-être pourrait-on trouver que certaines pages de Faust ent plus de grandeur et une plus grande puissance de celoris; mais, par contre, il ne serait pas impossible à la critique méticuleuse de signaler dans cette belle partition des lacunes et des inégalités qui n'existent pas dans Romée et Juliette.,

#### 

#### Nécrologie.

Sont décédés:

A Prague, Joseph Loew, né dans cette ville le 23 janvier 1834, planiste, compositeur, prefesseur. Dans son pays on a grél e comparer comme virtuose à Chopin, et comme producteur de potites pièces à Czerny. Ses œuvres se chiffrent par centaines et consistent on études faciles, fantaisies, mélodies, transcriptions d'airs d'opéra, morceaux de danse pour piano, etc. (Notices, Musièl. Lexicon de Schubert, et suppl. Pougin-Fétis, t. II., p. 121.)

Fetts, r.11, p. 123 octobre, Jean-Népomucène Kafka, né à Neustadt (Bohème) le 17 mai 1819, compositeur de même acabit et aussi fécond que seu compatriote Loew. (Notices, ibid., t. II. p. 36.)

 A Barcelone, Elena d'Angri, contralto, qui a obtenu des succès sur les principales scènes italiennes.

#### 

## Vient de paraître. - Soeben erschienen.

#### Martin Lazare, op. 35.

Suite romantique sur 3 notes, p' piano:

 Prologue . . Prix marqué fr. 4,00 = M. 1,00 , 5,00 = , 1,252. Appassionato 3. Aveu . . . 4,00 = 1,00,, 5,00 = ,, 1,25 4. Capricieuse . ,, 4,00 == ,, 1,00 Dénoûment . ,, 5,00 = 6. Epilogue . . ,, 1,25 La Suite romantique, complète netto 5,00 =

Martin Lazare, op. 43.

Deuxième Sicilienne.Prix marqué "7,50 == "2,00 Ad. MAHILLON, Editeur de musique

Place De Brouckere, 31, Bruxelles

BREITKOPF & HÄRTEL, Editeurs de musique Montagne de la Cour, 41, Bruxelles.

Dépôt complet d'instruments de musiques mécaniques (Ariston, Symphonion, Orpheus, Aristonette, etc.) Prospectus illustré sur demande.

# FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nouvean pédalier indépeudant et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES
Pianos BLUETHNER de Leipzig
et STEINWAY et SONS de New-York.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET

67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d' ditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

# J. CUSSET

GRAVEUR DE MUSIQUE

59, Rue de la Ferme, 59
SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

Brux. - Imp. Th. Lombaerts, Mont. des Aveugles, 7.

#### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, 82 CONDITIONS D'ABONNEMENT INSERTIONS O'ANNONCES: LE NUMÉRO Belgioue, un an . Fr. 10 00 La petite ligne. . . . . . . . . 0.50 25 FRANCE, un au 12 00 La grande ligne 1 00 Les autres pays, par an (port en sus). . 10.00 CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. BRUXELLES : SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris : FISCHBACHER, rue de Seine 33 LONDRES: SCHOTT & Cia, 159, Regent street; MAYENCE; les Fils de B. SCHOTT. ÷

SOMMAIRE. — Jacques de Saint-Luc, célèbre lutbiste athois, par Edm. Vanderstracten. — Nouvellesdiverses: Bruxelles et province, Théâtre royal de la Monnaie : le Pardon de Floement; Anvers, Gand, Liège. — Etranger: France: lettres de MMI. A. Pougin et Balthazar Claes. — Petites nouvelles — Variétés: Mozard en Belgique; Peter Benoît; Rphémérides. — Bibliographie: Richard Wogner, sa vie et ses œurres, de M. Ad. Jullien, par M. K. — Nécrotogle.

## JACQUES DE SAINT-LUC célèbre luthiste athois

Voici de simples notes.

Je les détache d'un futur volume sur la musique néerlandaise, où la matière est traitée in extenso.

Je satisfais par là aux vœux impatients d'un grand nombre de compatriotes de l'éminent virtuose.

L'admiration qu'ils professent pour cette gloire locale est si vive et si sincère, que je n'ai pu résister à leur offrir cet abrégé succinct.

Cette admiration s'est manifestée, pour la première fois, lors de la découverte du portrait du maître, lequel a mené au berceau de l'artiste et à la date de sa naissance.

A leur tour, les archives, activement compulsées par moi, sont venues renforcer de quelques particularités intéressantes ces jalons biographiques.

Et voilà comment se justifie ce sommaire exposé de la carrière brillante de Saint-Luc.

#### I DE SAINT-LUC A ATH.

Jacques De Saint-Luc naquit à Ath, en la paroisse de Saint-Julien, le 19 septembre 1616.

Il était fils légitime de Jérôme Luc on Lucas, et de Marguerite De Broncie. Il eut pour parrains George De Broncie, remplaçant Jacques De Broncie, et Anne De Glaige.

Je dis *Luc* ou *Lucas*, parce qu'un doute surgit en présence de l'extrait de baptême ntilisé ici, et qui est rédigé en latin, de la façon concise que l'on devine (1). Il est permis de se demander si ce nom de famille devenu De Saint-Luc, sous la plume du virtuose et dans les papiers officiels qui le concernent, est bien authentique. Affaire de caprice ou de hasard?

Comment le jeune De Saint-Luc parvint à faire sa trouée dans le monde musical, autre mystère à dévoiler.

Ath est voisin de Tournai, où j'ai signalé un évêque ayant à sa solde un luthiste et archiluthiste italien renommé, Fabio Ursillo (1).

L'artiste ne fut attaché au service du prélat qu'en 1725, il est vrai. Mais comme le luth était dès longtemps en vogue et que tous les hauts dignitaires, à l'exemple des souverains, se passaient le luxe d'avoir un virtuose de cet instrument à leur dévotion, on peut conjecturer, avec quelque apparence de vérité, qu'à une date antérieure les évêques de Tournai auront égayé leurs repas aux sens d'un luth touché par un musicien de talent attaché à leur personne.

Le luth, bien que déchu de son rôle d'instrument princeps, vibrait encore, avec succès, à la cour de Bruxelles, au xvin siècle. Il fonctionnait aux concerts, à l'opéra naissant, et à la chapelle particulière des gouverneurs généraux.

Au début de cette époque, le théorbe ou l'archiluth venaient d'y être acclimatés, grâce à un jeune virtuose, Philippe Vermeulen, que l'archiduc Albert avait envoyé à Rome pour y prendre les leçons d'un maître hautement réputé, Philippe Piccinini.

Disons, en passant, que la cour d'Espagne, mieux inspirée, fit venir, peu après, le même Piccinini à Madrid même, et se l'attacha étroitement.

Le théorbe, du reste, était d'invention récente, et c'est à qui eût possédé, dans les sphères élevées de la société d'alors, le virtuose le plus accompli en l'art de toucher cet instrument, encore peu répandu ailleurs.

Le théorbe ou lnth agrandi, avait, on l'a déjà dit, deux chevilliers, l'un pour les cordes qui se doigtaient sur le manche même, l'autre pour les grosses cordes

<sup>(1)</sup> En voici le texte intégral: "19 7bris 1616, Jacobum, Jeronimæ Lucas et Margerita de Broncie (filium), susceperunt Georgius de Broncie, nomine Jacobi de Broncie, et Anna de Glaige, Extrait du registre des baptêmes de la paroisse de Saint-Julien, à Ath, obligeamment communiqué par M. Fourdin.

<sup>(1)</sup> Musique aux Pays-Bas, t. 1, p. 96 et suiv.

utilisées pour les basses et pincées à vide. Il servait excellemment comme instrument d'accompagnement, tant pour les concerts instrumentaux que pour les coucerts vocaux. A l'église, il soutenait le chant, surtout dans les récits, d'ordinaire échafaudés sur une basse continue.

L'accord et le maniement du luth ou du théorbe étaient d'une difficulté extrême. On a constaté avec justesse que le luthiste passait la moitié de son existence à mettre à point son capricieux instrument.

De Saint-Luc, après avoir révélé en famille son irrésistible vocation, aura-t-il trouvé, dans la petite ville d'Ath, un maître capable au moins de lui enseiguer les premiers rudiments du luth?

A coup sûr, il aura reçu à Bruxelles même les perfectionnements désirables en l'art de manier cet instrument complexe, car, s'il y est parvenu à un emploi important, il lui aura fallu passer par les fourches caudines d'un jury d'expertise rigoureux.

Fabio Ursillo, d'ailleurs, ayant été admis à se faire entendre aux concerts de la cour, où, par parenthèse, il émerveilla l'assistance (1), peut-être que son prédécesseur au poste de virtuose officiel de l'évêque de Tournai, y fut agréé de même et mis en état, conséquemment, d'y présenter de Saint-Luc.

Mes conjectures s'arrêtent là. Mais les documents officiels vont henreusement jeter quelque lumière au milieu de tous ces doutes.

(A suivre.)

EDMOND VANDERSTRAETEN,



BRUXELLES ET PROVINCE

#### THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Les soirs se suivent et ne se ressemblent pas à la Monnaie; et nos bulletins s'en ressentent. La semaine dernière, c'était un bulletin de victoire; cette semaine, c'est un bulletin de défaite.

La reprise du Pardon de Ploermel a été malencontreuse. Le Pardon est de ces œuvres respectables qu'on ne doit plus jouer. Tout au plus est-il permis de les ressusciter de temps à autre, en des occasions exceptionnelles, et pour un soir seulement, quand une diva illustre vient nous rendre visite, et que cette diva nous impose ses rôles. Mais il n'y a pas, je pense, de diva à la Monnaie, en ce moment. Il y avait bien M¹ºº Vuillaume, mais je ne puis admettre que ce soit pour elle seulement qu'on ait repris le Pardon. M¹ºº Vuillaume est charmante, assurément; c'est une fort gentille personne; elle a une jolie voix, même quand elle fait sonner, en de doux miaulements, les syllabes nasales, et elle ne chante pas mal, chaque fois qu'elle s'en tient aux choses légères — sans vocalises — et gracieuses — sans émotion. Le

(1) Misique aux Pays-Bas, t. II, p. 120.

secret de son succès dans la *Fille du régiment* est là tout entier. L'opéra-comique de ce genre et l'opérette, si elle voulait s'y adonner, vont tout à fait à sa taille.

Mais les rôles qui demandent du style, du sentiment et du caractère, les rôles qui demandent, en un mot, de l'autorité, ne font pas son affaire. En quoi elle n'est pas coupable. Elle a succombé dans le Pardon comme elle avait succombé dans la Traviata, avec cette différence pourtant que, dans le Pardon, ayant joué sans relief et sans personnalité, elle ne saurait être discutée, ni en bien ni en mal. Elle a été médiocre tout simplement.

On pourrait en dire à peu près autant des autres interprètes, M. Gandubert notamment. M. Seguin seul s'est efforcé de mettre un peu d'accent dans son interprétation; avec sa voix lourde, il a fait des miracles. Ce n'est point parfait; mais l'effort est trop considérable pour qu'on

n'en tienne pas compte.

Oui, il serait injuste de dire que celui-ci ou celui-là ait été absolument mauvais. Tous ont fait de leur mieux, et il y a des choses qu'ils ont bien faites. C'était bien drôle, le concert du troisième acte, mais c'était exact. Chantée par des chanteurs de premier ordre, l'œuvre n'en paraît pas moins épouvantablement ennuyeuse. C'est une des plus réussies qui existent dans ce genre. Et, encore une fois, on se demande pourquoi on l'a montée. Il y a longtemps qu'on l'avait mise de côté, un peu partout. Il est regrettable que ce soit maintenant, où la soif de nouveau est grande, que la Monnaie nous l'offre. Certes, elle a des qualités considérables de facture, et Meyerbeer n'a rien de mieux écrit. Mais la facture ne suffit pas, et tout le reste manque malheureusement. Et puis, quel poème! Comment intéresser encore le public à cette fade histoire de farfadets et de lutins, sèche, aride, austère? Jamais vérité ne fut plus éloquente que cette fois: à mauvais poème, mauvaise partition.

Nous nous bornerous donc à ces quelques mots; la reprise du *Purdon*, accueillie avec une froideur significative, doit compter parmi les tentatives malheureuses et les sacrifices nécessaires. Et ce sacrifice n'est pas grave, en somme. *Lakmé* n'en sera que plus activée, et les nouveautés promises, espérons-le, ne tarderont plus guère.

L. S.

0

L'Art moderne annonce que MM. Dupont et Lapissida vont mettre en scène prochainement Fidelio, de Beethoven et que M. Gevaert s'est chargé de surveiller les répétitions. Il écrit des récitatifs qui seront chantés, pour la première fois, à la Monnaie. Ce renseignement est vieux de trois mois et il est en partie inexact. Nous avons annoncé, dès le début de la saison, le projet des directeurs de la Monnaie au sujet de Fidelio. Seulement, ce projet, croyons-nous, ne sera pas exécuté cette année, mais seulement l'année prochaîne.

0

M. J. Dupont, directeur des Concerts populaires, adresse à ses abonnés une circulaire pour les informer que les concerts populaires, au nombre de quatre, auront lieu est hiver, comme la saison dernière, au théâtre royal de la Monnaie.

En vertu du droit de préférence réservé aux anciens abonnés, ceux-ci auront la faculté de retirer chez MM. Schott frères, 82. Montagne de la Cour, les places dont ils étaient tit ulaires.

Le bureau d'abonnement sera ouvert du 16 au 25 courant. Passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées Annonçons, à ce propos, que le premier concert, fixé au 5 décembre, aura lieu avec le concours de M. César Thompson, professeur au Conservatoire de Liége, qui jouera le concerto de Beethoven. L'orchestre jouera non pas la quatrième symphonie de Brahms, mais l'ouverture tragique de ce maître.

M. Eugène Ysaye, dont on avait parlé pour ce premier concert, jouera au premier concert du Conservatoire.

Le deuxième concert populaire aura lieu probablement dans la première quinzaine de janvier. Il sera consacré à la musique russe. On y entendra d'importants fragments d'un opéra de M. César Cui, Angelo, une symphonie de M. Glazounow et diverses pièces de Rimski-Khorsakof et de Borodine.

0

Dimanche il y a eu, au théâtre de l'Alhambra, une fête populaire à l'occasion de la remise à M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, de son buste en bronze par le sculpteur Jef Lambeaux. Cette fête s'est terminée par l'exécution d'une cantate écrite pour la circonstance par Peter Benoît, sur des paroles flamandes de M. Emmanuel Hiel.

Cette cantate est une œuvre très intéressante. Elle a pour titre: Juicht met ons, ce qui veut dire " Acclamez avec nous ". M. Benoit avait composé son œuvre en vue d'une certaine mise en scène. Dans un décor représentant l'Hôtel de ville, divers groupes de chœurs devaient successivement entrer en scène, pour se grouper ensuite autour du buste de M. Buls, personnification des franchises communales. En raison des difficultés d'interprétation, il a fallu renoncer à ces jeux de scène. La fête ayant, du reste, été organisée par des sociétés particulières disposant de peu de ressources, M. Benoit avait dù renoncer également à utiliser le concours d'un orchestre symphonique. La partie instrumentale de la cantate est donc réduite à sa plus simple expression. L'orchestration comporte simplement une trompette thébainc, deux flûtes, deux hautbois, des cimbales, un carillon et un tambour. Les chœurs sont écrits pour voix mixtes, hommes, enfants et voix de femmes. En deux mots, voici l'analyse de l'œuvre: Un appel de trompette thébaine et un roulement de tambour annoncent l'arrivée du peuple qui va se réunir sur la place. Un cœur lointain pour voix d'hommes se fait entendre. La mélodie de ce chœur est empruntée à un chant de patriotes du xviii° siècle, dont le maestro anversois a tiré le plus heureux parti. Il est accompagné par des flûtes, des hautbois et des cymbales. A ce chœur succède un chœur d'enfants qui chantent de leurs voix fraîches au son des cloches et du carillon ; Hoort, de beiaard spreekt. (Ecoutez le carillon qui parle). Les deux groupes de chœurs se confondent et glorifient ensemble la liberté communale. Un soprano se détache de cet ensemble. Une phrase, d'un jet superbe, reprise ensuite en trio par l'adjonction de deux autres voix de femmes, a pour thème la glorification de la science et des arts. Une voix de baryton (M. Blauwaert) personnifiant le poète brode sur le même sujet, dans un chant large et soutenu qui a grande allure. Enfin éclate une marche entonnée par tous les chœurs réunis, chant d'allégresse et de triomphe qui termine avec éclat la cantate. Ce morceau, très entraînant, a été bissé. L'exécution de cette cantate, qui a été confiée aux enfants des écoles communales, des chœurs de plusieurs sociétés particulières, à Mme Degive-Ledelier et à M. Blauwaert pour les solis, a été rendue d'une façon tout à fait remarquable, sous la direction de M. Charles Watelle, qui avait conduit toutes les études. M. Benoît en a été très satisfait, et il a vivement félicité l'excellent professeur de musique des écoles de la ville.

٥

Lundi 15 novembre, à l'occasion de la fête patronale du Roi, la chapelle de l'église des SS. Michel et Gudule a exécuté un nouveau Te Deum de M. Victor Cempens, maître de chapelle de l'église Saint-Boniface, à Ixelles. Ce Te Deum a fait très bonne impression. C'est une œuvre estimable et qui dénote une incontestable connaissance du style sacré. L'œuvre a été parfaitement exécutée, sous la direction de M. Fischer, par un nombreux orchestre.

Lundi prochain 22 novembre, jour de la sainte Cécile, fête patronale des artistes musiciens, M. Fischer fera exécuter dans la même église, à 11 heures, la magnifique messe en ré de feu Charles Hanssens, et plusieurs morceaux de musique ancienne.

C'est à la fin de ce mois qu'aura lieu au Cercle artistique et littéraire l'audition des œuvres de Franz Servais. On y entendra une suite de six petits poèmes pour deux voix avec piano descriptif, tirés des Contemplations de Hago: l'Ame en fleur. Puis deux chansons de Mignonne, pour ténor, par Armand Silvestre, une poésic niedite de M. Georges Khnopff, Ophélie; deux chants lyriques de Sylvestre, et, enfin, un chœur, Frédéric et Bernerette d'Alfred de Musset.

M. le chevalier Van Elewyck, dans une des dernières séances de l'Académie royale de Belgique, a communiqué à ses col·lègues des détails sur l'invention dont il est l'auteur et qui consiste en un appareil, qui adapté, au piano ou à un instrument à clavier, enregistre automatiquement ce que joue l'instrumentiste. M. Van Elewyck, qui avait invité cette semaine la presse à une expérimentation de l'enregistreur qui n'a pas eu lieu, communique au Ménestrel une notice sur soin invention. Ceux qui voudront donc se renseigner sur l'appareil de M. Van Elewyck trouveront dans cette notice toutes les indications désirables.

0

La Fédération artistique annonce que c'est M. Gustave Huberti qui remplace au Conservatoire royal M. Jos. Dupont comme professeur d'harmonie.

M. Huberti, ajoute-t-elle, est un de nos meilleurs compositeurs et aussi un de ceux qui se sont constamment tenus au courant des progrès de l'art musical. C'est une excellente idée que d'avoir confié ce cours à un homme de talent qui saura lui donner une impulsion progressiste.

◈

Il est beaucoup question, en ce moment, d'une exposition internationale des sciences et de l'industrie qui aurait lieu en 1888 à Bruxelles. Une société vient de se constituer en vue de cette exposition, qui formera une sorte de concours international d'un nouveau genre. Le jury de l'exposition décernera des récompenses, qui consisteront en primes en espèces, jusqu'à concurrence d'un demi-million, et en distinctions honorifiques. Les prix seront décernés aux exposants qui dans chaque industrie auront apporté le maximum de l'application de la matière poussée à ses limites extrêmes au double point de vue de l'utilisation et de l'exécution. Il y a là une idée originale. Les facteurs d'instruments de musique sont tout naturellement compris dans cette exposition.

#### ANVERS

THÉATRE ROYAL. — Le Trouvère, — Les Huguenols. — Mignon. — Rigoletto et la Mascotte.

Rien à signaler cette semaine si ce n'est la tentative qu'a faite M¹º Rémy en abordant pour la première fois le rôle de Violetta, en remplacement de M¹º Beretta, indisposée. Cette tentative a d'ailleurs parfaitement réussi. Si M¹º Rémy, habituée, comme elle l'est, à chanter les rôles de reines et de princesses, rà pas le talent scénique de M¹º Beretta, la beauté et l'ampleur de sa voix servent largement de compensation.

La représentation de Mignon a laissé beaucoup à désirer, par suite de l'indisposition de presque tous les artistes. M<sup>110</sup> Beretta a même dù passer la Polonaise.

Les Huguenots ont eu le même sort, sauf pour MM. Guiot

(Raoul) et Talazac (Marcel), qui ont sauvé la situation.

On annonce pour cette semaine un concert de la Nilsson, qui nous arrive de Hollande, où elle vient de faire une tournée. Mae Falk-Mehlig, l'excellente pianiste, reprendra, lundi 22 novembre, dans la petite salle de la Seciété royale d'harmonie, ses séances de musique de chambre, avec le concours de MM. Colyne et Ed. Jacobs. La première sera consacrée au trio en ré majeur de Beetheven, au trie en si bémel de Schubert, et à la sonate de Saint-Saëns, pour piane et vielencelle.

#### GAND

GRAND-THÉATRE.—Lundi 8, Faust; mercredi 10, Guillaume Tell; vendredi 12, les Dragons de Villars et Sire Orsonn; dimanche 14. Robert le Diable.

La reprise de Guillaume Tell a eu un succès mérité; l'opéra de Rossini, joué dans sen entier et sans les ceupures habituelles, a eté, en général, fort bien interprété, et neus nous associens aux applaudissements que les spectateurs ont décernés à MM. Merrit, Seum et Plain, et à Mile Boyer et Dupouy. M. Merrit a fait un bon Melchtal et a chanté avec fougue son Suivez-moi, M. Seum s'est fait applaudir dès le premier acte, dans sen rôle de Tell, et grâce à M. Plain, nous avons eu un excellent trio au 2me acte. Mile Boyer, charmante sous les traits de Mathilde, continue à jeuir de la faveur du public ; et M<sup>11</sup>e Dupeuy, qui avait été accueillie très freidement dans l'epérette, s'est montrée beaucoup meilleure dans le rôle de Gemmi. Il est à désirer que cette artiste abandenne le premier genre pour les dugazons, d'autant plus que cet emploi est vacant depuis l'échec de M116 Cheminade. Ajoutens que l'ouverture a été très nettement enlevée sous l'habile direction de notre excellent capellmeister, M. Barwolf.

Il était bien chanceux de jouer les Dragons de Villurs, qui avaient si mal réussi, il y a quelque temps, et la représentation de vendredi a di prouver au directeur qu'il avait eu une malencontreuse idée en inscrivant au pregramme l'opéra-cemique de Maillart, quoique l'œuvre ait été moins massacrée que la première fois, grâce à Mie Dupouy. Le ténor léger, M. Lucca, qui y faisait sa seconde apparition, avait encore un trac épouvantable qui empêche de bien juger de lui.

On annonce, pour le 4 décembre, un concert du Conservateire, où se fera entendre M<sup>10</sup>e Rachel Uhlmann, pianiste. La distribution des prix au même établissement aura lieu le 18 décembre; on y exécutera la cautate de M. Heckers : *In* 't Elfenwoud.

#### LIÈGE

Le Théâtre royal a rouvert ses portes le 1<sup>es</sup> novembre avec Aida, ainsi que je vous l'avais annoncé. Comme l'aunée dernière, M.Verellen a toute la faveur du public, faveur méritée, du reste, par l'excellence de sa troupe, M<sup>mas</sup> Chasseriaux, Passama et MM. Verhees et Claeys formaient dans Aida un ensemble excellent.

Les débuts de la troupe d'opéra-comique n'ont pas été aussi houreux que ceux de la troupe de grand opéra. Succès dans la Dame blanche pour M. Kinnel, la basse chantante, pour M. et M<sup>me</sup> Flavigny et pour M<sup>me</sup> Walter. Mais il faudra revoir le reste de la troupe.

Dans la Favorite neus avens eu M<sup>11e</sup> Martini, du théâtre de la Monnaie, qui a beaucoup plu. M. Verhees a eu un succès teut à fait extraordinaire; M. Claeys a été lui aussi très applaudi.

En somme, pour le grand epéra, M. Verellen peut compter sur des salles constamment garnies.

Pour l'opéra-comique réservons notre jugement. Nous devions avoir le 9, pour la continuation des débuts, le Cata et le Maitre de chapelle, avec M. Franden et Mi<sup>tte</sup> Bollc, chanteuse légère. Mais il a failu faire relâche, par suite d'une indis-

position de M<sup>11</sup>º Bolle. L'horrible grippe sévit aussi parmi nous.

# ETRANGER

#### FRANCE

Paris, le 16 novembre 1886.

Un des plus forts actionnaires de l'Opéra-Comique, qui est en même temps un commerçant artistique très notable, me disait ces jours passés : " Je ne sais pas comment fait Carvalho. Il encaisse des recettes superbes, sa salle ne se désemplit pas,et il ne nous donne jamais un sou de dividendes. " Le fait est que ce n'est pas absolument un moyen d'augmenter sa fortune que de prendre des actions de l'Opéra-Comique. Le directeur actuel, en changeant le genre du théâtre, en en méconnaissant complètement les traditions, en en voulant faire comme une sorte d'antichambre de l'Opéra, en a majoré singulièrement les dépenses sans en augmenter les ressources. Il est évident que pour jouer des ouvrages comme Roméo et Juliette, comme Cing-Mars, comme Manon, comme une nuit de Cléopâtre, il faut d'autres voix que celles qu'exige le genre moins robuste et moins tendu du véritable opéra-comique. Or, ces voix, il faut les payer. D'autre part, les ressources chorales et orchestrales suffisantes pour ce dernier genre ne le sont plus pour celui du grand drame lyrique, et il faut les augmenter de toute nécessité. De là, un autre surcroît de dépenses. Puis encore, les grands ouvrages mis à la mode par M. Carvalho exigent un déploiement de mise en scène auquel on n'était pas accoutumé : l'intimité, la modestie de l'ancien répertoire sont remplacées par un luxe, un faste de costumes, de décors, qui coûtent gros et qui viennent encore augmenter d'une façon considérable la somme des frais journaliers. Il en résulte que cette somme de frais, qui, il y a vingtcinq ans, ne dépassait pas 3,000 ou 3,500 francs au maximum, atteint aujourd'hui le chiffre de 5,000 et 5,500 francs. On concoit qu'à ce compte les actionnaires se voient obligés d'observer une diète sévère et de boucler sérieusement leur ceinture.

Il est certain que lors de la dernière direction de M. Perrin, en 1862 (j'en puis parler, faisant à cette époque partie du personnel du théâtre), les charges n'étaient point, à l'Opéra-Comique, ce qu'elles sont aujourd'hui; et pourtant, sans vouloir médire de personne, la troupe d'alors valait bien la troupe actuelle. Faure venait à peine de quitter le théâtre; mais le personnel chantant comptait dans ses rangs Battaille, Achard, Montaubry, Warot, Crasti, Ponchard, Sainte-Foy, Mmes Cabel, Ugalde, Monrose, Faure-Lefebvre, Lemercier, Bélia, Révilly, sans compter ceux que j'oublie. A cette époque, où l'on n'avait pas encore inventé la maladroite fermeture annuelle imaginée par M. Carvalho dans le seul but d'aller prendre le frais à Puys ou à Saint-Raphaël, des artistes tels que M<sup>mo</sup> Cabel, Achard et Montaubry n'avaient pas plus de 40,000 francs par an, ce qui faisait 3,333 francs par mois, tandis qu'aujourd'hui on fait des engagements de 8,000 fr. à M. Talazac, à Mile Van Zandt, à Mile Heilbron, de 7,000 fr. à M<sup>lle</sup> Isaac ou à M<sup>me</sup> Galli-Marié, de 4,000 fr. à une débutante qui tombe, comme Mile Adler. Je me demande si c'est là de la bonne administration, et si

c'est faire preuve de beaucoup d'intelligence artistique que de diriger dans cette voie un théâtre qui n'a nul besoin d'étoiles, qui exige seulement une excellente troupe d'ensemble guidée avec soin et avec goût, et à qui la richesse de son répertoire permet de varier sans cesse ses spectacles et d'attirer toujours le public par le renouvellement normal de l'affiche. Et précisément on dirait que M. Carvalho est absolument ignorant de l'histoire de son théâtre. Ce serait peut-être lui rendre service que de lui apprendre les noms de quelques musiciens qui s'appelaient Méhul, Berton, Cherubini, Nicolo, Reber, Halévy, lesquels ont écrit un certain nombre d'ouvrages qui n'étaient pas sans quelque valeur et que les théâtres étrangers ne cessent de jouer chaque année, tandis qu'on les oublie de la facon la plus absolue sur la scène où ils ont vu le jour.

Je n'avais rien à vous apprendre aujourd'hui. C'est pourquoi je vous ai retracé ce petit chapitre de l'histoire actuelle de l'Opéra-Comique. Актиик Роцеіх.

#### (Autre correspondance.)

Paris, 8 novembre 1886.

Ces jours derniers, belle reprise, à l'Odéon, de l'Arlésienne, annoncée par des affiches où le nom de M. Edouard Colonne, en gros caractères, éclipsait les noms plus modestes de MM. Daudet et Bizet, auteurs, le premier de la pièce, le deuxième de la musique. Ce dernier, un jeune et déjà brillant élève de notre Conservatoire (m'a-t-on dit), est visiblement protégé par le chef d'orchestre du Châtelet, qui, dans sa prédilection bien connue pour les nouveaux compositeurs vivants, n'a pas craînt d'accorder à celui-ci l'honneur de figurer à un programme exclusivement composé, d'ailleurs, d'œuvres de Beethoven. On ne saurait trop louer M. Colonne de son initiative hardie peut-être, mais intelligente; le finale de la symphonie Roma est d'une valeur bien supérieure à celle des tristes devoirs généralement connus sous le nom " d'envois de Rome ", et l'on sent une patte magistrale en maint endroit de l'ouverture de Patrie. Quant à Beethoven, M Colonne ne néglige pas non plus les occasions de faire rendre justice à ce génie longtemps méconnu. Je dois dire en toute sincérité qu'il y réussit ; le fragment du ballet de Prométhée a ravitous ceux qui dans Beethoven préfèrent Mozart (il y a bien des gens qui dans Wagner préfèrent Weber); et les rares beethovéniens que ce charmant pastiche, malgré l'exécution vraiment perlée, ma foi! avait laissés tièdes, ont eu pour se consoler, non l'ouverture de Coriolan, cette merveille, hélas! jouée sans emportement, sans fougue, mais le noble et grave Chant élégiaque (1), d'une si pure beauté de forme, tout antique, d'un accent si simplement émouvant, si profondément humain, et qui trouve le chemin du cœur aussi victorieusement que les plus divines inspirations de la troisième manière. Il faut savoir beaucoup de gré à M. Colonne d'avoir laissé son caractère de grandeur, de haute et sereine résignation, à ce soupir de la pitié sublime et de l'espoir infini. Il faut lui savoir gré aussi de nous avoir donné cette œuvre jusqu'alors inconnue ici, sauf des habitués de la Société des concerts, si je ne me trompe (2); elle a produit une impression profonde et, bien chantée par des voix choisies, elle a été bissée d'enthousiasme.

(1) Composé en mémoire de la défunte femme de son ami le baron Pasqualati, pour 4 voix et quatuor à cordes.

(2) M. Colonne a fait entendre aussi en première audition l'ouverture en mi b du Roi Etienne (premier bienfaiteur de la Hongrie... Prologue commandés Kotzebre, une sorte de Sardou allemand, pour l'inauguration du théâtre de Pesth), et le petit cheur de jeunes filles sur un thème populaire (présentation de la princesse Giesle), on ne retrouve pas la le génie du meitre, il ne pouvait être lui-méme, dans une œuvre de circonstance, ou'autant qu'elle répondait par son sujet aux dispositions idéalistes de sa nature intince.

Je viens de parler de la Société des concerts du Conservatoire; puisque je suis sur ce chapitre, qu'on me permette de m'y arrêter un instant. En ce moment, les répétitions sont tout à fait en train à la salle de la rue Bergère, et je sais que, cette année, les efforts les plus louables vont être faits pour donner un intérêt nouveau aux programmes, une vie nouvelle à cette institution qui a rendu de si grands services, qui peut en rendre encore, et dont l'effacement, la disparition seraient choses fâcheuses, mais qui est fatalement condamnée à devenir inutile si elle ne sait pas s'affranchir de la routine et étendre son domaine, dans l'ordre des choses de son ressort, cela va sans dire. Je me sens rassuré, d'ailleurs, sachant qu'en particulier l'homme distingué qui dirige l'orchestre de la Société des concerts comprend à merveille et sa tâche et la raison d'être actuelle de l'institution à la tête de laquelle il a été placé. Je sais qu'il reconnaît la nécessité de rendre accessibles un certain nombre de places à un public intelligent et jeune, en tenant compte des difficultés qui résultent de l'exiguité de la salle ; je sais aussi que je puis annoncer, comme destinées à la répétition et à une exécution probable, les œuvres suivantes : La nouvelle symphonie avec orgue de M. Camille Saint-Saëns, l'ouverture du Vaisseau fantôme de Wagner, la symphonie en fa de Johannes Brahms, la grande scène des Adieux de Wotan, du Sommeil de Brünnhilde et de l'Incantation du feu, de la Valkyrie; avis à vous, gens de Bruxelles! Il y a là matière à un beau match international, à une intéressante lutte pacifique. Il est question aussi du trio des Filles du Rhin au commencement du dernier acte de la Götterdænmerung; ici la difficulté réside dans le choix et la réunion des voix. Enfin, et à moins que des difficultés du même genre ne mettent un obstacle définitif à l'entroprise, on peut entrevoir, à une époque encore indéterminée, l'exécution d'une grande œuvre classique inconnue à Paris (sauf un ou deux pauvres fragments massacrés dans quelques concerts). Mais de ceci et d'un autre projet des plus intéressants, je ne puis encore parler que d'une façon tout à fait vague et évasive; je remets de plus amples détails à une autre lettre, quand les choses auront pris plus de consistance. Aujourd'hui, je tenais à donner seulement un avant-goût de la saison prochaine à la Société des concerts, une idée de ce qu'on y prépare et des dispositions si bien entendues, si méritoires qu'on y manifeste, sans s'écarter de l'éclectisme le plus sage, sans sortir des choses unanimement admises, partout reconnues, des œuvres classiques en un mot.

BALTHAZAR CLAES.

# Petites Nouvelles

Les journaux de Paris constatent que le rapport de M. Antonin Proust sur le budget des beaux-arts n'a rien de consolant quant aux quatre théâtres subventionnés.

Les affaires ne sont pas brillantes, surtout à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, et cela malgré les avantages faits à ces deux scènes.

Il ressort du document officiel que la subvention de l'Opéra devrait être augmentée de deux cent mille francs.

Est-ce encore la fante à Wagner si les affaires de ces deux scènes vont si mal?

Qui sait?Peut-être bien!

M. Charles Gounod vient de demander à son collaborateur, M. Jules Barbier de lui arranger en un livret d'opéra-comique une comédie de Scribe et Legouvé. Il s'agit de Balaille de dames, que le librettiste de Faust, en ce moment en villégiature à Saint-Raphaël, a promis de rapporter du Midi.

Le théâtre de Nancy vient de donner le joli opéra de Delibes, Lakmé, et cette représentation a été un grand succès pour deux artistes de la troupe, Mez Duquesne, qui jouait le rôle de Lakmé, et le ténor Goffoel, qui jouait celui de Gérald. Il y a eu pour ces deux artistes des rappels après chaque acte.

On jouera cet hiver, à Rouen, un nouvel opéra comique, Sténio, que M. Le Rey, l'auteur de Dans les nuages et de la Kermesse de Dendertéeuw (ballet donné en ce moment à Toulouse), vient de terminer. Le livret est dû à la plume d'un de nos confrères de Rouen.

Le théâtre de Bordeaux paraît enfin désenguignonné et la troupe est enfin composée à la satisfaction du public. Les journaux locaux parlent avec exubérance du succès de Carmen, grâce surtout à la principale interprète, Mie Haussmann, sur laquelle les journaux lyonnais ne tarissent pas. C'est une Galli-Marié jeune, disent-ils, qui joint à une magnifique voix de soprano un jeu mouvementé et dramatique.

Cette artiste a, du reste, chanté Carmen et Mignon sur les grands théâtres d'Italie avec le plus grand succès.

On ne déteste pas la musique à Berlin. Pour le seul mois de novembre un journal de la capitale allemande publie l'anuonce de 44 concerts, parmi lesquels une douzaine de grandes auditions symphoniques et chorales! Les pauvres critiques sont sur les dents.

A ce propos, signalons les séances populaires de musique de chambre organisées par M. Franz Rummel. Elles paraissent destinées à avoir beaucoup de succès. Le programme de sa première séance comprenait le septuor op. 17 de Hummel, la sonate 57 de Becthoven, le quintette de Rubinstein et une série de lieder de Schumann et de Schubert, chantés par M. Kruckl, de Francfort. M. Rummel a été particulièrement applaudi dans la sonate de Becthoven. La seconde séance de M. Rummel a eu lieu avec le concours de M. Gernsheim.

Le nouvel intendant du théâtre royal de l'Opéra à Berlin vient de prendre une mesure qui fait crier les artistes, mais qui n'en est pas moins vivement approuvée par la presse et le public.

Désormais il est strictement interdit aux artistes en représontation d'interrompre une scène et de s'avancer vers la rampe pour venir saluer le public. Ils ne pourront plus donner suite à un rappel qu'à la fin d'un acte ou d'un tableau, après la chute du rideau. Voilà une mesure qui mériterait d'être imitée ailleurs, mais il est bien à craindre qu'elle ne soit de sitôt adoptée dans d'autres théâtres.

Lundi a eu lieu à l'Opéra de Berlin, la première de *Donna Diana*, opéra comique, musique de M. Henri Hoffman, l'auteur d'un *Armin* déjà oublié et d'*Annette de Tharau*, qui a eu une certaine vogue. Son nouvel ouvrage n'a qu'à moitié réussi, bien qu'on loue la finesse de l'instrumentation et l'éclat des ensembles. M. Hoffman est un tenant de la vieille école et la faiblesse de sa manière apparaît dans les airs et les situations dramatiques sur losquelles il fait des choses très douces et très fades. En somme, rien de nouveau. Le sujet de *Donna Diana* est tirée de la comédie de Moreto.

On prépare une reprise de *Fra Diavolo*, avec M<sup>11e</sup> Pattini dans le rôle de Zerline. Puis viendra en janvier le *Merlin* de M. Rüfer.

On prépare aussi les représentations du centenaire de Weber; à cette occasion, Freischütz et Euryante vont être repris.

Le 6 novembre a été donné pour la première fois à Hambourg l'opéra l'Orfèvre de Strasbourg, paroles de M. Otto Kamp, musique de M. W. C. Muhldorfer, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne. L'œuvre, malgré une excellente interprétation, n'a eu qu'un mince succès, attribué surtout au peu d'intérêt du poème.

Antoine Rubinstein et Hans de Bülow assistaient à cette première

A propos de Hans de Bulow il vient de diriger à Hambourg le premier cycle de concerts symphoniques consactés à Beethoven. On sait que M. de Bulow compte diriger, cet hiver, dans les principales villes d'Allemagne, le même cycle d'œuvres symphoniques.

Quant à Rubinstein, après les ovations que lui a values sa nouvelle symphonie à Leipzig, il s'est rendu à Cassel pour assister à la première représentation des Enfants de la steppe (Die Kinder der Haide), l'un de ses plus anciens opéras.

M<sup>mo</sup> Sembrich continue sa tournée triomphale à travors les principales villes de l'Allemagne. A Dresde, la recette a été de onze mille marks! A Leipzig, la cantatrice a eu un succès triomphal.

Leipzig possède maintenant aussi des Concerts populaires, qui font concurrence aux concorts aristocratiques du Gevoandhaus. Ces Concerts populaires ont pris la place qu'occupait autrefois la société Euterpe, qui, après plus d'un demi-siècle d'existence, vient de se dissoudre. Le chef d'orchestre est M. Hans Sitt. Les concerts ont lieu dans la salle du Palais de Cristal. La première séance, qui a eu lieu le 1° novembre, a eu le plus vif succès.

Le 15 novembre, à Leipzig, première représentation d'Otto der Schütz, le nouvel opéra-comique de Nessler, le populaire anteur du Trompette de Säckingen et du Ratterfänger von Hammeln. Otto der Schütz a obtenu un bruyant succès, mais ce succès est très-contesté; la critique reproche à la nouvelle partition ses nombrouses réminiscences.

On a joué, pour la première fois dimanche, à l'Opéra de Francfort, un opéra du compositeur Charles de Perfall, intitulé le Chevalier Henri. Succès d'estime.

Le théâtre national de Pesth est en déficit. Cela résulte du rapport que le ministre de l'intérieur, dont dépend ce théâtre, vient de déposer à la Chambre des députés de Hongrie. Le ministre demande un crédit supplémentaire de 121,600 fl.,soit près de 300,000 francs, pour couvrir l'arrifér de l'année écoulée. On avait beaucoup compté sur l'Exposition nationale de Pesth, mais elle n'a pas attiréautant d'étrangers qu'on l'espérait, et de là le mécompte. Le ministre attribuel e résultat malheureux de l'exploitation à l'exagération des gages payés aux artistes et particulièrement aux étoiles en représentation.

Le cardinal Haynald, archevêque de Pesth, ami personnel de Liszt, vient de se mettre à la tôte d'un mouvement tendant à obtenir la translation des restes du célèbre compositeur dans l'église des franciscains de Pesth. Cela est conforme au désir exprimé par l'abbé Liszt dans son testament de 1861.

Le cardinal Haynald a ouvert une souscription pour couvrir les frais de la translation.

La princesse héritière Stéphanie, archiduchesse d'Autriche, vient de prendre sous son patronage la *Société des amis de la musique* et le Conservatoire de cette société à Vienne.

Les concerts de Hans Richter à Londres viennent de prendre fin. Le dernier concert comprenait a Ps symphonie de Beethoven, la Rhapsodie de Brahms, des fragments des Nibelungen de Wagner et l'ouverture du Tannhæuser. Le célèbre capellmeister viennois a été rappelé et applaudi avec enthousiasme à la fin du concert.

La troupe d'opéra français réunie par l'impresario Mayer a conquis de suite la vogue, et le théâtre de Her Majesty fait de belles recettes. Le succès de Mme Galli-Marié dans Carmen a été considérable. Les journaux d'outre-Manche font également un très grand éloge du ténor Duchesne, qui jouait Don José. Carmen n'avait pas encore été donné en français à Londres, Malheureusement, nous écrit-on, l'orchestre et les chœurs laissent tout à désirer, et si M. Mayer n'y remédie, il est bien à craindre que la faveur du public ne se retire de son entreprise.

A l'Opéra russe de Saint-Pétersbourg, M. Emma Turolla a débuté dans le rôle d'Elsa de Lohengrin qu'elle a chanté en italien. Il est question d'un engagement définitif de cette artiste à ce théâtre. Si son engagement venait à s'effectuer, elle se servirait dorénavant de la langue russe. On dit aussi que la direction serait en pourparlers, pour la saison prochaine, avec les frères Reszké et le baryton Kaschmann.

Les journaux russes assurent que l'impresario Lago, de Londres, est en pourparlers avec le propriétaire du nouveau théâtre qui se construit à Saint-Pétersbourg, au quai de l'Amirauté, pour une saison d'opéra italien, dès l'hiver pro-

M. Eugène d'Albert est engagé cet hiver à Saint-Pétersbourg pour une série de concerts de piano.

Mme Berthe Marx, la brillante pianiste française, vient de partir avec Sarasate, le célèbre violoniste, pour une grande tournée artistique.

Les deux virtuoses vont se faire applaudir en Allemagne, en Autriche, en Suède et en Norvège.

Le wagnérisme a pris complètement possession des Etats-Unis. La Valkyrie vient d'être donnée au Metropolitan Opera House de New-York avec un succès extraordinaire. Ce succès dépasse tout ce qui s'était vu jusqu'ici à New-York, disent les dépêches des journaux anglais. Niemann jouait le rôle de Siegmund, Mue Krauss celui de Sieglinde, et Mile Brandt le rôle de Brünnhilde. Le chef d'orchestre est Anton Seidl, le jeune maestro qui a dirigé naguère avec un talent très supérieur l'orchestre de la Compagnie Neumann, qui vint jouer les Nibelungen à Bruxelles, après avoir fait une fructueuse tournée dans toute l'Allemagne. Après la Valkyrie, le Metropolitan va monter Tristan et Yscult. avec Niemann, Mile Brandt, Lilli Lehmann, MM. Fischer et Robinson. La troupe du Metropolitan est, du reste, très remarquable; nous y voyons figurer les artistes les plus célèbres d'Allemagne. A ceux dont nous venons de citer les noms il faut ajouter le baryton von Milde, de Weimar, un admirable Hans Sachs, Maie Forster, la jeune prima dona du répertoire italien, et Mue Franconi, une jeune contralto qui vient d'Augsbourg.

L'orchestre symphonique de Thomas à New-York a rouvert ses concerts le 26 octobre. Cet orchestre se compose aujourd'hui de plus de cent musiciens. Le concert de récuverture portait l'ouverture du Carnaval romain de Berlioz, le concerto en re mineur de Rubinstein joué par Joseffy, la marche héroïque de Massenet, celle du Tannhæuser et une nouvelle composition, la Fôret d'Arden, poème symphonique de Henry Gadsby.

Les journaux américains annoncent la prochaine execution du Christus de Liszt par l'Oratorio Society de New-York, Ce sera la première exécution de cette œuvre aux Etats-Unis et, en général, dans le Nouveau-Monde.

M<sup>me</sup> Adelina Patti, récemment tombée malade en Irlande. va beaucoup mieux et vient de s'embarquer pour l'Amérique où, on le sait, elle va faire une grande tournée artistique. Pour cette tournée, qui durera six mois, la diva sera payée 30,000 livres (750,000 francs) plus ses frais de voyage. Elle se rendra successivement à New-York, Cincinnati, Mexico, San-Francisco, Montréal, Boston et Washington. C'est un train spécialement construit pour elle qui la conduira d'une ville à une autre. Elle est accompagnée de Nicolini et d'une troupe complète, dont un des « ornements » est un jeune ténor du nom de Guillé, que Mme Patti a elle-même découvert.

#### 

#### VARIÉTÉS

LES ŒUVRES DE MOZART EN BELGIQUE.

Le Guide musical a publié, dans son numéro du 14 octobre dernier, un avis du Mozarteum par lequel cette institution demande certaines données statistiques concernant l'exécution des œuvres de Mozart en Belgique.

J'ai déjà exposé, dans ma correspondance gantoise du numéro du 28 octobre (p. 296), le résultat de mes recherches pour ce qui regarde la ville de Gand. Voici ce que j'ai trouvé pour Bruxelles et Anvers:

Bruxelles. — La première représentation du Don Juan à Bruxelles date du 1er avril 1807; on cite de nombreuses reprises, notamment celle du 17 mai 1867, avec le texte français de Deschamps et Blaze.

Le Mariage de Figaro est joué le 20 avril 1823 pour les adieux de l'acteur Darboville (1); mais ce ne peut pas être la la première ; on ne monte pas un opéra pour une seule représentation. La Flûte enchantée fut jouée le 17 juillet 1829 par une troupe allemande de passage, qui donna également l'Enlèvement du Caire et qui fut sifflée à sa dernière représentation. Fr. Faber, Histoire du théâtre français en Belgique, t. III, p. 150.)

Anvers. - Le Don Juan à été représenté pour la première fois à Anvers le 3 décembre 1808; l'opéra eut beaucoup de succès et fut plusieurs fois repris, notamment en 1812 : on a conservé une affiche du 8 octobre IS12 qui contient ce petit boniment " ... Cette pièce sera ornée de toute la pompe de spectacle dont elle est susceptible; une pluie de feu et la décente (sic) de Don Juan aux enfers termineront le spectacle. " (Ed. Grégoir, Panthéon musical populaire, t. VI, p. 53.) D'après le même ouvrage (t. VI, 99), le Mariage de Figaro a été donné pour la première fois à Anvers, le 2 février 1828.

J'espère que ces renseignements, fort insuffisants, pourront du moins servir de point de départ aux chercheurs qui voudraient les compléter.

13 novembre 1886.

#### PETER BENOIT

Le Teatro illustrato de Milan vient de publier une intéressante étude de M. Mazzucato sur Peter Benoit. Nous détachons de cet excellent travail l'exposé suivant des idées du maître anversois fait pour les Italiens par un Italien :

Benoît s'est placé à la tête du mouvement musical flamand, poursuivant un but d'une réalisation très difficile. Les poètes, les peintres, les architectes belges avaient seulement à cheminer par les sentiers que leur avaient tracés les générations passées et dont des vicissitudes politiques et d'irrésistibles influences étrangères avaient apparemment fait disparaître

<sup>(</sup>I) Cet acteur de talent, qui avait été attaché à la scene bruxelloise de 1816 à 1823, fut appelé au Théâtro Feydeau de Paris, comme le seul chanteur français capable de remplacer le célèbre Martin. (Fr. Faber, Histoire du théâtre français en Belgique, t. III, p. 95.;

les traces; mais en matière musicale il s'agissait non de retrouver un sentier déjà marqué, mais d'en trouver et de s'en frayer un. Retourner en arrière à l'école franco-belge des xive, xve et xvie siècles, qui auraient servi de règle et d'exemple aux compositeurs flamands du xixe siècle, c'eût été folie. L'idéal artistique d'aujourd'hui fut inconnu aux maîtres anciens, de Dufay à Orlandus Lassus ; la musique telle que nous la comprenons reconnaît comme base de la pyramide triangulaire Marcello en Italie, Sébastien Bach en Allemagne et Rameau en France: pyramide qui porte à son sommet la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven. Benoit donc se trouva sans une tradition sur laquelle s'appuyer et vis-à-vis d'un public qui était entraîné et influencé par les trois grandes écoles reconnues, l'italienne avec Verdi, la française avec Gounod, Thomas, Bizet, et l'allemande avec Wagner, Liszt et Brahms. Il ne s'égara point et proposa un principe de réalisation lente et difficile, mais le seul qui pût résoudre le grand problème d'ouvrir à l'art un horizon purement national. L'expression la plus baute et la plus pure du sentiment musical national ne peut être atteinte qu'en mettant en musique des poèmes nationaux, en s'inspirant de son propre pays, en suivant les impressions que font naître le ciel, la mer, le paysage qui vous sont propres. Et le seul moyen d'apprécier une œuvre nationale à sa juste valeur est de l'entendre exécuter par des compatriotes et dans son pays d'origine, c'est-à-dire dans le milieu même qui inspira le poète et le compositeur. " Cette théorie étant exposée, Benoit mit tout en œuvre pour la rendre pratique, lui presque ignoré à cette époque, pauvre et sans appui d'aucune sorte. Enfin, à force de travail infatigable, de lectures, de conférences, d'opuscules, d'articles de journaux, il commenca à faire des prosélytes. En 1864, il s'associa avec le poète Hiel et écrivit avec lui le premier de ses grands poèmes lyriques flamands Lucifer, qui, l'année suivante, fut exécuté à Bruxelles avec un immense succès. En 1867, il fut invité par la ville d'Anvers à occuper cette position qu'il a conservée jusqu'aujourd'hui, celle de directeur de la Vlaamsche muziekschool (Conservatoire de musique flamande).

Là se manifesta l'activité de Benoit: il modifia l'ordre des choses, en augmenta le nombre, donna aux études une direction purement flamande et rendit l'école si populaire que, l'année suivante, le nombre des élèves s'élevait jusqu'au chiffre imposant de 1,500. Benoit se réserva la chaire de haute composition et d'esthétique, et la direction de l'enseignement est telle, que nulle institution musicale, je pense, ne s'est élevée à une telle hauteur. Benoit, qui a pris pour devise de ses opinions musicales ces deux vers de Béranger:

J'aime qu'un Russe soit Russe Et qu'un Français soit Français,

n'est pas exclusif en matière d'art; loin de là. Il est un admirateur passionné de Verdi et de Wagner; il a fait connaître à Anvers Berlioz et Massenet, et c'est à lui que Gounod doit d'être encore plus apprécié à Anvers qu'il ne l'est à Paris. Benoit, comme Béranger, veut que chacun soit en art ce qu'il est réellement, détestant cordialement ees compositeurs hybrides, soit franco-germaniques, soit italo-germaniques.

Dans le but d'inspirer aux élèves qu'il dirige un fort sentiment national joint à la faculté de comprendre le beau, dans quelque nation et sous quelque forme qu'il se présente, Benoit commence par familiariser ses jeunes élèves avec les modernes chansons populaires flamandes, puis avec les anciennes, enfin avec les formes les plus compliquées et les plus raffinées de leur art national moderne. Après cela, la même voie est parcourue relativement à la musique des nations qui ont des affinités avec eux, en commençant par les chants populaires danois et suédois. Ceux-ci terminés, la même marche se répète pour l'Allemagne, et enfin, — comme ayant le moins d'affinité avec leur race,— les étudiants, déjà

riches de connaissances, commencent l'étude approfondio des plus caractéristiques compositions auciennes et modernes de l'Italie et de la France. Cette étude les conduit à des vues éclectiques, qui développent encore la faculté déjà acquise de discerner les caractères et les formos particulières de chaque école.

On a trop dit et trop répété que la musique est un art cosmopolite, maxime qui en grande partie est cause du manque de caractère distinct dans la plupart des compositions modernes. Aujourd'hui, sous certains rapports, on étudie trop et on étudie mal, sans examen, sans méthode. Nous nous plaçons devânt les grands modèles et nous en copions les formes, mais sans en pénétrer l'essence. Si toute nation, j'oserai dire toute province, suivait la théorie de Benoît, — et certes cela doît se produire dans un avenir peu éloigné, — une nouvelle ère commencerait pour l'art, et le talent, qui pourrait se développer en suivant le propre instinct naturel, ne serait plus étouffé comme îl l'est aujourd'hui par l'imitation imposée des formes consacrées par des génies d'une autre nature.

A la fin de son article, M. Mazzucato compare Benoit à Verdi, qui lui paraît être le musicien étranger qui a le plus de ressemblance avec le musicien famand: "Tout ce que pense Benoit est grandiose, colossal; sa conception se présente simple, bien définie, en pleine lumière, de contours tracés d'une main sûre et experte. Sa musique est populaire sans jamais être vulgaire, et ses profondes connaissances de l'art sont employées non pour charger d'ornements bizarres l'idée primitive, mais pour la présenter dans toute sa puissance et sa grandeur.

Le genre de ses compositions et la langue dans laquelle elles sont écrites rendent peu probable pour le moment qu'elles puissent être portées à la connaissance de la masse du public italien; mais si Benoît, comme il faut l'espérer, met la main à un opéra, nul n'aura plus de chance de renouveler les enthousiasmes suscités par Verdi que le grand compositeur flamand. (Traduit par P. Z.)

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 19 novembre 1856, à Genève, Henri Vieuxtemps se fait entendre pour la première fois dans cette ville. Ce premier concert fut suivi de deux autres (24 noyembre et 5 décembre); "ils excitent de véritables transports, l'enthousiasme au suprème degré! Rien de plus échevelé que sa Tarentelle, rien de plus goguenard que son Yankee doodle. Pendant quelque temps on 'ne jure plus que par Vieuxtemps ". Ces lignes guillemetées sont empruntées à un article de G. Becker, les Artistes belges à Genève. (Voir Guide musical, 22 avril 1880.)

 Le 20 novembre 1805, à Vienne, Fidelio de Beethoven. Après la première représentation, le public et la critique avaient été bien sévères. On n'avait pas apprécié ce chefd'œuvre à sa juste valeur. Breuning, l'ami de Beethoven avait écrit en 1806: "Rien n'a causé plus de chagrin à Beethoven que cette œuvre, dont la valeur ne sera complètement appréciée que dans l'avenir. " C'était une prophétie, car, plus tard, non seulement en Allemagne, mais partout, on a donné cet ouvrage avec l'honneur qu'il méritait. Entre autres dates, restera mémorable celle de l'exécution de Londres en juillet 1851, à l'occasion de l'Exposition. Le public se leva pour écouter debout l'ouverture en mi majeur. La reine d'Angleterre donna l'exemple. La deuxième ouverture, en ut, fut jouée pendant l'entr'acte. On couronna le buste de Beethoven en executant l'ouverture d'Egmont, dont le caractère triomphal allait au triomphe posthume du génie.

Déjà, en 1828, la Gazette musicale universelle de Leipzig, la

plus grande autorité critique de ce temps, s'exprimait de la manière suivante: "Cet opéra prouve de quelle façon sublime Beethoven savait traiter les choses les plus diverses, comprendre et rendre avec chaleur les scènes dramatiques; c'est ce qui ressort des admirables scènes dans la prison."

L'influence de Mozart ne peut pas se méconnaître dans cette partition. L'orchestre, on l'a trouvé supérieur à celui de l'auteur de Don Juan, même en 1814, quoique Mozart joutt encore alors, surtout en Allemagne, de cette vitalité d'enthousiasme que le temps et le changement de goût ont fait pâlir plus tard. Et quant à l'efficacité dramatique, aux développements musicaux, Beethoven surpasse dans cet ouvrage tous ses prédécesseurs; l'influence qu'a eue Fidelio sur Weber, sur Meyerbeer et même sur Wagner, est évidente.

A Bruxelles, une troupe allemande, sous la direction de Lachner, nous fit connaître *Fidelio*, qui n'eut que deux représentations (5 et 7 août 1844.)

— Le 21 novembre 1721, à Bruxelles, Roland, tragédie lyque en trois actes, musique de Lulli. — Cet ouvrage, considéré comme une des meilleures partitions du mattre, avait été représenté pour la première fois à Versailles, devant Louis XIV, le 18 Janvier 1685, et à Paris, le 8 mars suivant; il y a eu une dernière reprise le 11 novembre 1755.

Nous n'avons pas de détails précis quant à la représentation à Bruxelles, au Grand-Théâte, ainsi dénommé, et qui se trouvait sur l'emplacement actuel de la Monnaie. Voir Vander Stracten (la Musique aux Pays-Bas) copié par Faber (Histoire du théâtre français en Belgique).

— Le 22 novembre 1851, à Paris (Théâtre-Lyrique), la Perle du Brésil, 3 actes de Félicien David. — Transportée ensuite à l'Opéra-Comique, la pièce a été reprise à ce théâtre le 17 mai 1883.

Félicien David avait transformé sa Perle du Brésil en grand opéra pour le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Le maître vint présider aux répétitions de son œuvre, mais tombé malade, il ne put assister à la première représentation qui eut peu de succès (1er février 1875).

- Le 23 novembre 1850, à Hal, naissance de Joseph Servais.
   Sa mort dans la même ville, le 27 août 1885.
- « Fils de l'artiste qui remplit l'Europe et le monde entier du bruit de ses triomphes, Joseph Servais sut porter sans fléchir le lourd héritage paternel. Pas plus que son père il n'eut d'égal parmi les contemporains. Chez l'un comme chez l'autre, l'étude patiente, le travail obstiné semblaient n'avoir aucune part dans l'éblouissante habileté de l'exécution; chez tous les deux, la virtuosité fut l'expression spontanée, complète, de leur nature propre, de leur individualité artistique. » (Paroles prononcées sur la tombe du jeune artiste par F. A. Gevæert.)
- Le 24 novembre 1768, à Bruxelles, naissance de Jean-Eubebert Pauwels. Sa mort, le 4 juin 1804. Comme compositeur, violoniste, chef d'orchestre, il s'était acquis une solide renommée. Charles Hanssens est celui de nos musiciens qui a eu le plus d'affinité avec Englebert Pauwels; mêmes facultés, mêmes fonctions, même amour de l'art, même centre d'action. La carrière des deux maîtres n'a pas été d'égale durée, Pauwels est mort à 36 ans et Hanssens à 69 ans. (Voir Eph. Guide mus., 3 juin 1886.)
- Le 25 novembre 1881, à Munich, décès de Théobald Boehm, à l'âge de 87 ans. Ce flûtiste renommé pour son grand talent et pour les perfectionnements qu'il a apportés à la flûte qui a son nom. Il était né à Munich, le 9 avril 1794 et non vers 1892, comme l'a dit Fétis, dans la notice incomplète et remplie d'erreurs de sa Biogr. univ. des mus., t. I, p. 470.

Une étude très étendue de M le professeur von Schafhäutl.

publiée dans l'Allgemeine musikalische Zeitung de Leipzig (juillet et août 1882), a suivi pas à pas la carrière de Théobald Boehm et ce n'est pas sans raison que l'auteur a donné à son article ce sous titre: Ein merkvoïrdiges Künstlerleben (une vie d'artiste merveilleuse.)

# RIBLIOGRAPHIE

BICHARD WAGNER, SA VIE ET SES ŒUVRES, PAR Adolphe Jullien. Paris, 1886, librairie de l'Art. J. Rouam, éditeur. Londres, Gillart Wood et Cie, Strand.

Voici assurément l'ouvrage le plus complet et le plus impartial qui ait été publié jusqu'ici à propos de Wagner et de ses œuvres. La bibliographie wagnérienne déjà si volumineuse nous offre des études plus approfondies sur certaines particularités de l'art wagnérien; elle ne nous a donné jusqu'à présent rien qui, dans l'ensemble, soit une représentation plus fidèle de la vie agitée de Richard Wagner et de l'œuvre grandiose qu'il a laissé. Nous n'avons pas à présenter M. Adolphe Jullien aux lecteurs du Guide. Ils connaissent de longue date la fermeté robuste de son style et la solidité de son jugement. D'importants travaux sur l'histoire du théâtre au xviir siècle et sur la musique dans ses rapports avec la littérature ont depuis longtemps popularisé le nom de M. Jullien parmi le public de lettrés et de délicats, bien restreint, hélas! en Belgique, qui s'occupent des choses de l'art.

Le nouvel ouvrage de M. Adolphe Jullien sur Wagner, auquel succédera bientôt un travail analogue sur Berlioz, est appelé certainement à un succès considérable.

C'est un travail définitif, Celui qui l'aura lu attentivement ne sera plus exposé à commettre des erreurs en parlant de cet artiste extraordinaire autour duquel s'exaltent encore tant de passions, bien qu'il soit mort depuis quatre ans. Ce n'est pas que M. Adolphe Jullien soit un panégyriste enflammé; il est un admirateur raisonnable. C'est un critique qui a lu, qui a écouté, qui a vu, qui a raisonné ses impressions, et dont le goût sait observer une juste mesure dans l'éloge comme dans le blâme. Son érudition, qui n'est jamais en défaut, groupe des dates exactes et des faits précis autour de chaque œuvre; toutes les particularités de la vie de son héros sont racontées, non pas suívant les légendes plus ou moins authentiques qui courent encore, mais suivant la vérité révélée en des documents consultés avec soin et sévèrement contrôlés. Ce livre, d'une lecture si aisée, représente une semme énorme de recherches et de travail. On n'imagine pas la quantité invraisemblable d'articles de journaux de brochures et de livres qui forment ce que j'appellerai les archives wagnériennes. M. Adolphe Jullien semble avoir tout lu, tout compulsé. Mais c'est merveille de voir avec quelle aisance il se retrouve au milieu de tout ce fatras et avec quelle sureté de jugement il en retient les éléments essentiels, ceux qui constituent la caractéristique de l'homme et de l'artiste. Dans ce livre sévère, qui s'interdit tout horsd'œuvre brillant, l'intérêt ne faiblit pas un instant, parce que la réalité des faits y est reproduite avec une saisissante sincérité La vie y est, tant le récit est vrai. C'est en un mot l'œuvre d'un historien qu'il n'est désormais permis d'ignorer à quiconque voudra parler de Wagner et de son œuvre.

M. Adolphe Jullien a orné ce volume de gravures et de dessins qui contribuent grandement a en rehausser la valeur intrinsèque. Il faut signaler tout d'abord les belles planches lithographiques de M. Fantin-Latour, l'un des plus illustres parmi les peintres modernes de la France, un mattre devant lequel l'Angleterre et l'Allemagne s'inclinent avec respect. M. Fantin-Latour est depuis longtemps connu comme l'un des plus fervents admirateurs de Wagner. Cet admirable peintre de portraits et de fleurs s'y connaît en musique autantet plus que bien des musicions de profession. Son goût ne le trompe pas. Il va droit aux œuvres les plus élevées et les plus poétiques; Schumann,Berlioz, Brahms ont tenté tour à tour son crayon, mais Wagner par-dessus tout. Il lui a consacré une série d'illustrations qui, depuis longtemps, sont connues et recherchées des amateurs. L'Allemagne, qui est cependant plus près de Wagner, n'a rien produit, au point de vue de l'interprétation picturale, qui soit comparable à ces séduisantes et néctiques créations.

Outre les quatorze lithographies do M. Fantin, le livre de M. Jullien contient quatre eaux fortes, dont deux très beaux portraits du maître, gravés l'un par l'aquafortiste autrichien Unger, d'après le portrait célèbre de Lenbach; l'autre gravé par Abot, d'après une photographie faite à Londres, si nous

ne nous trompons, en 1877.

Le volume est orné d'une série extrêmement curieuse et intéressante de portraits de Wagner à différents âges, de dessins représentant les principaux tableaux de ses ouvrages dramatiques, de portraits d'artistes qui se sont distingués dans leur interprétation, et de caricatures françaises, allemandes, anglaises, où la verve malicieuse de ses contemporains s'est exercée aux dépens de l'homme de génie.

Cet ensemble de documents disséminés dans des journaux, des revues, devenus rares et introuvables aujourd'hui, fait du livre de M. Jullien un ouvrage unique en son genre et précieux; il est à lui seul toute une bibliothèque.

Je crois inutile d'ajouter que, sortant des presses de Rouam, cette publication est un chef-d'œuvre typographique. Le succès extraordinaire qui l'accueille partout dit assez le rare mérite et la valeur exceptionnelle de ce suporbe ouvrage. M. K.



IL TEATRO ILLUSTRATO (Milan, A. Sonzogno). Ligraison lu mois d'octobre:

Illustrations avec texte: Giulia Novelli (portrait); Gerfaut, drame du théâtre du Vaudeville à Paris; Hamlet de Shakespeare, au Théâtre-Français à Paris; statue d'Hector Berlioz.

peare, all Inteatre-Français à l'ais; saute l'hettoi beindz. Texte: Esthétique musicale; les Pécheurs de perles, de Bizet, et les Dragons de Villars de Maillart, au théâtre Argentina, à Rôme; revue dramatique; correspondance de Naples, Gènes, Paris, Vienne; un opéra nouveau à Trieste; phases de l'opéra; nouvelles, publications; bibliographie musicale; bulletin théâtral, etc.

Musique: Une chanson populaire d'Aversa; une improvisation de Norsa pour piano.

#### Nécrologie.

Sont décédés:

A Vichy, à l'âge 56 ans, Dupouy, ancien chef d'orchestre aux théâtres d'Anvers et de Verviers.

- A Liége, Lambert Guillaume, né dans cette ville le 28 octobre 1816, ancien premier violon du théâtre et pendant trente-trois ans,professeur de chant à l'athénée. On lui doit un solfège et une Grammaire musicale, des ouvertures, différents morceaux pour violon, puis des romances.
- A Paris, Philippe Stulz, pianiste de salon et auteur de morceaux pour danse.

#### 

#### Vient de paraître. -- Soeben erschienen.

Martin Lazare, op. 35.

Suite romantique sur 3 notes, pr piano:	
<ol> <li>Prologue Prix marqué</li> </ol>	fr. 4,00 = M. 1,00
<ol> <li>Appassionato —</li> </ol>	, 5,00 = , 1,25
3. Aveu —	, 4,00 = , 1,00
4. Capricieuse . —	$_{n}$ 5,00 = $_{n}$ 1,25
5. Dénoûment . —	" 4,00 = " 1,00
6. Epilogue —	, 5,00 = , 1,25
La Suite romantique, complète nette	, 5,00 = , 4,00

Martin Lazare, op. 43.

Deuxième Sicilienne.Prix marqué "7,50 == "2,00

Ad. MAHILLON, Editeur de musique Place De Brouckere, 31, Bruxelles

BREITKOFF & HÄRTEL, Editeurs 41, Montagne de la Cour, Bruxelles

# EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

NOVEMBRE 1886. Dupont, Aug., et Sandré, Gust.

ÉCOLE DE PIANO DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES.

Liszt, Fr. Transcriptions sur des motifs des Opéras de R. Wagner. Edition p. 2 Pos à

8 mains.  $\mathbb{N}^{\circ}$  6. Chanson des Fileuses (le Vaisseau 4 70



# Henri-Maurice SCHUSTER

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe)
Fabricant d'instruments de musique

Recommande ses instruments de toute perfection et comme spécialité de sa maison : Cornets à pistons, trompettes, cors de chasse, tromboues de 1" choix pour solisites, bugles, tabas à 3 ct 4 pistons, etc. Fintes, clarinettes (altos et basses) de promière qualité, Cythares et guitares. Grand choix de violons anciens et nouveaux, violoncelles, basses, archets et tous les accessoires. Tous les ordres sout promptoment et seignemesment executés, Je garantis que mes instruments sont très bion achevés, Fix avantageux avor rabais pour les marchands. Ervoi france du catalégue.

# PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET

67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

Brux. - Imp. Th. Lombaerts, Mont. des Aveugles, 7.



#### 

SOMMAIRE. — LAKMÉ, par Louis Gallet. — Jacques de Saint-Luc, par Edm. Vanderstracton. — Bruxelles et province: Anvers, Gand, Liége. —
Etranger: Autriche-Hongrie: Lettre de Vienne: Merlin de C. Geldmark. France: Lettres de Paris, par MM. Arthur Pougin et Balthazar Claes. —
Petites neuvelles. — Variétés: Ephémérides, — Bibliographie. — Nécrologie. — ILLUSTRATIONS: portrait de M. Lée Delibes; Lakmó (Mile Van
Zandt. Gerald (M. Talazac)

Lendres: SCHOTT & C., 159, Regent street; Mayence: les Fils de B. SCHOTT.

# LAKMÉ

Lakmé, opéra en trois actes, paroles de MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille, musique de M. Léo Delibes, que va représenter le théâtre de la Monnaie, a été donné pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique de Paris, le 14 avril 1883. Cette œuvre, très favorablement accueillie dans sa nouveauté, s'est maintenue jusqu'ici sans défaillance.

Nous lui souhaitons pareille fortune au théâtre de la Monnaie, dont le répertoire n'a rien à perdre au rajeunissement. Et les œuvres de M. Delibes sont parmi les plus spirituelles de l'art contemporain.

Sa carrière peut se résumer en quelques mots:

M. Léo Delibes est né à Saint-Germain-du-Val (Sarthe) en 1836. En 1848, il entrait au Conservatoire de Paris,

dans une classe de solfège, puis s'attachait successivement, comme enfant de chœur, à diverses maîtrises. Il suivit ensuite les classes de Lecouppey (piano), de Bazin (harmonie), d'Adam (composition), de Benoist (orgue). Depuis sa sortie du Conservatoire, il a exercé différents emplois: organiste dans une église, accompagnateur au Théatre-Lyrique, second chef de chœurs à l'Opéra, etc. Pour son début au théatre (Folies Nouvelles, 1855), il donna une opérette en un acte: Deux sous de charbon, laquelle fut suivie, aux Bouffes-Parisiens, de Deux vieilles gardes, de Six demoiselles à marier, de l'Omelette à la Follembûche, etc., etc.
Ses œuvres les plus remarouées jusqu'ici ont été:

Ses œuvres les plus remarquées jusqu'ici ont été: Maitre Griffard (Théatre-Lyrique); le Roi l'a dit; Jean de Nivelles; Lakmé (Opéra-Comique); la Source; Coppelia; Sylvia (Opéra), trois ballets d'un genre où M. Delibes est passé maître.

Avec le portrait de l'auteur nous donnons deux dessins que nous devons à l'obligeance de notre excellent confrère parisien la Vie moderne. L'un représente M<sup>10</sup> Van Zandt, dans le rôle de Lakmé, qu'elle a créé: l'autre. M. Talazac, dans le rôle de Gerald.

Nous accompagnons ces dessins d'une poétique analyse de la pièce, que M. Louis Gallet a donnée à la Nouvelle Revue du 1<sup>er</sup> mai 1883. Nul ne pouvait mieux dire la poésie de cette légende orientale que le poète du Roi de Lahore. La voici:



MII. VAN ZANDT (LAKMÉ)



TALAZAC (GERALD).

On a imaginé Lakmé, et l'on a évoqué, pour l'y faire vivre, cette Inde mystérieuse où la civilisation anglaise se heurte à tout instant à la foi puissante ou, si l'on veut, au fanatisme de la race vaincue; où vivent ensemble, sans se confondre, le brahmane et le clergyman, les misses vaporeuses et les filles des pagodes à la peau de bronze clair; où il y a encore, par les nuits lumineuses, des rugissements de fauves et des appels sinistres d'êtres humains; où les fleurs les plus belles ont les poisons les plus subtils; où l'Européen se sent vaguement enveloppé d'une trame invisible, incessamment menacé d'un péril indéfini, dont la conscience lui rend la vie à la fois plus irritante et plus séduisante.

Le théâtre doit beaucoup à cette Inde si féconde, d'où nous vient aujourd'hui Lakmé, fille du brahmane Nilakantha, élevée dans la virginale retraite du temple paternel, aimée par le lieutenant Gerald, un beau cavalier de l'armée anglaise, amoureuse bientôt et bientôt aussi

victime de son amour.

C'est un conte joli et touchant, en trois chapitres, qui se serait suffi à lui-même, se fait écouter avec plaisir, et, dépouillé de détails et d'épisodes destinés à dissimuler la simplicité du fond, pourrait, à la rigueur, être dit sans recourir aux multiples ressources de la prose.

Т

Dans l'enclos plein de fleurs, d'arbres et de lianes, D'un jour mystérieux vaguement éclairé, Un temple familier interdit aux profanes Monte sous les rameaux du banyan sacré.

Au seuil, veille accroupi, levant sa tête énorme, L'éléphant Ganésa, dieu bon, sage et prudent. Un lotus bleu fleurit dans sa droite difforme; Il rêve extasié, loin du soleil ardent.

Dans le recueillement sacré de la nature Nulle voix ne s'entend au loin, sinon la voix D'un ruisseau frais, perdu sous la sombre verdure Et qui s'en va disant sa chanson par les bois.

Là, vit Nilakantha, le vieux brahmane austère Gardant jalousement dans le blanc sanctuaire Lakmé, sa fille, — idole et prêtresse à la fois.

Le jour naît. Voici l'heure où, saluant l'aurore, L'hymne des purs croyants plane dans l'air sonore... Comme un écho du ciel dans le temple profond, Une prière calme et douce lui répond.

La porte lentement s'ouvre. — Sous ses longs voiles Lakmé paraît alors, solennelle, et pourtant Laissant voir en ses yeux pleins de lueurs d'étoiles, Sous sa fierté d'idole, une grâce d'enfant.

Ses cheveux d'ambre roux coiffés de la tiare Roulent confusément dans l'or de ses colliers. Muette, elle descend les larges escaliers, Et la foule asservie à son charme bizarre Se prosterne et l'adore avec ravissement.

Seule bientôt, Lakmé fait glisser doucement Les lourds émaux chargeant son col et sa poitrine, Les anneaux de métal serrant sa jambe fine Et les cercles d'argent passés à ses bras nus. Elle court dans les fleurs ; elle n'est plus déesse! Sa liberté l'enivre et son âme sans cesse Lui parle vaguement de bonheurs inconnus.

Et quand elle revient les mains pleines de roses, Un homme est devant elle, un barbare, un de ceux Qui tiennent sous le joug ses parents et ses dieux!

Or, bien qu'en frémissant elle songe à ces choses, Elle n'ose pourtant trahir l'audacieux!

Lui demeure attendri, fasciné, devant elle; A cette Eve apparue en sa grâce mortelle, Il murmure des mots brûlants comme du fee! Et quand la chaste nuit monte dans le ciel bleu, Quand l'étranger a fui, cédant à ses prières, Lakmé se ressouvient des paroles dernières Ou'il a dites nour elle en son ardent adieu!

En sou sein frissonnant une autre âme palpite. Une part de son cœur s'envole aussi là-bas. Elle devrait haïr cet homme qui la quitte, Et ses lèvres déjà le rappellent tout bas.

TI

Le brahmane a facilement deviné le secret de sa fille; pourtant il ne connaît pas l'homme qui a ainsi troublé son repos. Il vient à la ville, espérant le découvrir. Il le découvre, en effet, Gerald, retrouvant Lakmé sur la place publique, où elle chante une de ces complaintes populaires aimées des Hindous, se trahit par un cri. Nila-kantha aussitôt dispose tout pour une prompte vengeance.

Pour assurer cette vengeance, il abandonne Lakmé un instant. Gerald ne tarde pas à la rejoindre. Des aveux s'echangent; Gerald va suivre la jeune fille, quand tout a coup dans l'ombre une arme étincelle. Le brahmane a frappé Gerald d'un coup de poignard et s'éloigne aussitôt, laissant Lakmé en, larmes agenouillée devant le corps de son amant. Mais, aveuglé par sa fureur, il n'a pas vu que son arme n'avait fait qu'une légère blessure et que le sang versé allait féconder ce germe d'amour enfermé dans le cœur de son enfant.

III

Lakmé et Gerald out fui ensemble. Ils sont allés se cacher au plus profond de la forêt. De grandes fleurs versent sur leurs fronts rapprochés le parfum enivrant de leurs calices, des milliers d'oiseaux chantent autour d'eux, des trainées de soleil mettent dans les clairières des lueurs joyeuses. L'amour s'épanouit comme les fleurs; le monde est oublié, ou plutôt il n'y a plus au monde que deux œurs qui battent l'un près de l'autre au millieu du grand murmure des feuilles.

Gerald ne pense plus ni à sa flancée, ni à son pays. Voici pourtant que tout à coup, au delà des profondeurs bleuâtres de la forêt, troublant le gazouillement des oiseaux et les caresses de la brise, retentissent au loin

les fifres et les tambours de son régiment.

C'est son devoir qui le rappelle, et son cœur est troublé profondément! Lakmé devine qu'il y a en lui quelque chose de plus fort que l'amour. Elle ne veut pas le retenir; mais elle n'est point résignée à le perdre. Elle presse alors sur ses lèvres une fleur de datura, une fleur aux sues mortels; et, dans les bras de son bien-aimé, elle expire, le faisant libre par sa mort, lui souriant déjà dans l'immortalité Louis Galler.

#### 

# JACQUES DE SAINT-LUC

CÉLÈBRE LUTHISTE ATHOIS

#### DE SAINT-LUC A BRUXELLES

Il y avaitàla Cour de l'archiduc Albert, gouverneur général des Pays-Bas, divers " instrumentistes " comme on les nommait alors, appelés à v exercer leur talent à toute réquisition.

Je citerai notamment, parmi les luthistes, Hans Vermeulen, virtuose du plus sérieux mérite; son fils Philippe, qui alla, on l'a vu, se perfectionner à Rome; Laurent Vander Linden, pour lequel Son Altesse avait une telle estime qu'elle fit venir de Bologne même, pour son usage, un luth d'un grand prix; enfin, un artiste renommé dont le nom m'échappe.

Un quatuor de luths, c'était quelque chose de fabuleux alors, et cette merveille était réalisée au palais de Bruxelles. Sitôt qu'un des exécutants faisait défaut, on avait soin de pourvoir à son rem-

placement.

Ces artistes, pour la plupart, tenaient leurs traditions pures d'un des plus grands luthistes du xvi° siècle, Emmanuel Adriaenssen, anversois de naissance, auteur d'un livre devenu aujourd'hui une rareté bibliographique et qui renferme, entre autres, une fantaisie sur la chanson flamande de Waelrant, pour quatre luths, que Fétis appelle " un prodige de combinaison harmonique ".

Lorsque de Saint-Luc arriva à Bruxelles, ces excellentes traditions étaient encore en pleine

Sa nomination au poste de luthiste de la cour doit avoir en lieu vers 1647. Il avait alors trente et un ans.

Un extrait des registres de la comptabilité officielle, daté de 1650, porte ce qui suit :

" A Jacques de Saint-Luth (sic), joueur de luth de la chapelle royalle, la somme de deux cens trente livres, etc., pour six mois d'arriérages de ses gaiges, escheuz au moys d'octobre l'an seize cens quarantesept, à raison de vingt-cincq pattars par jour (1). "

Certes, il y aurait de l'intérêt à connaître le décret du gouverneur général des Pays-Bas qui nomma De Saint-Luc aux fonctions de luthiste officiel; car, outre la date précise, fort utile à connaître pour la biographie de l'artiste, on aurait pu tirer profit, aux mêmes fins, des considérants d'admission, relatifs d'ordinaire au talent du récipiendaire et aux maîtres dont il avait recu l'instruction.

La découverte de cette pièce n'est apparemment qu'une affaire de temps et de hasard.

On s'imagine aisément les succès brillants qu'il

recolta dans les diverses occasions qui lui permirent de déployer les ressources de son art, et surtout sous la triple forme où il aura pu l'utiliser au palais: musique d'église, de salon et de théâtre.

La continuation de son engagement en fut une conséquence naturelle.

Une remarque importante à faire, c'est que le célèbre peintre anversois Gérard Seghers exécuta le portrait du virtuose athois, quand à peine celui-ci avait atteint vingt-cing ans. De Saint-Luc a donc su conquérir de bonne heure une renommée que d'autres n'obtenaient souvent qu'à un âge assez avancé et au prix de luttes incessantes et de sacrifices de tout genre. Son agrégation à la chapelle archiducale datait d'environ quatre ans seulement.

Je cède à l'envie de reproduire ici deux autres extraits des mêmes registres, le premier relatif à une série de bals organisés à la Cour de Bruxelles, à l'occasion du séjour des ambassadeurs du roi d'An-

gleterre:

" A Philippes et Nicolas Ranst, Jean Vermeulen, Jean Folcart, Jean Cocquel, Gaspar Ranst, Renier De Bours, Hubert Hautelet et Jacques et Philippe Vermeulen, tous joueurs d'instrumens de la court de Leurs Altèzes, la somme de cincq cens livres, etc., donné et accordé de grâce espécialle une fois ausdits joueurs des instrumens, asscavoir : à chacun d'eulx cinquante pareilles livres pour leur salaire d'avoir joué, doiz les quaresmaulx derniers jusques audit premier juing seize cens cincq, en ladite court, mesmes aux derniers bals faitz par occasion de l'arrivée et sejour par decà des ambassadeurs du Roy de la Grande Bretaigne et aultrement, là et ainsy que leur avoit esté commandé (1). "

Le deuxième extrait concernant Jean Vermeulen, l'habile théorbite, qui s'y fit entendre:

- " A Jean Vermeulen, musicien de la chambre de Leurs Altèzes, la somme de cincq cens livres, que icelles, par deux leurs ordonnances du vingt-haictiesme de mars et huictiesme de novembre seize cens dix-nœuf, luy avoient tauxé et accordé, pour certaines considérations, mesmes pour avoir entretenu et joué de l'instrument appellé le théorbe, l'espace de quatorze ans (2). "
- " Leurs Altèzes ", c'étaient Albert et Isabelle, grands mélomanes, affectionnant surtout les instruments à cordes.
- On ne laissera point passer inaperçue l'incise: " joué de l'instrument appelé le théorbe ", qui fixe approximativement, d'accord avec les renseignements déterrés il n'y a point longtemps, et de façon à défier, sur ce point, toute ultérieure contradiction, l'entrée

<sup>(</sup>f) Archives départementales à Lille. Le patard équivalait à un sou de cuivre. Vingt-cinq de ces petites pièces de monnaie constituaient une jelie somme à l'époque dent il s'agit,

Archives départementales à Lille. Registre de 1605.

<sup>(2)</sup> Ibid. Registre de 1619. La correspondance touchant le séjour de Jean Vermeulen à Rome, pour y apprendre le théorbe, a paru dans la Musique aux Pays-Bas, t. II, p. 377 à 388. Elle fait partie d'une monographie du luth en Néerlande, qui va de la page 368 à la page 404, au même teme.

du luth perfectionné dans le monde organographique.

Jacques de Saint Luc a dû participer activement aux concerts Dandeleu, fréquentés par la haute noblesse et organisés par une académie qui exécutait les œuvres les plus marquantes du siècle, religieuses et profanes.

Le catalogue de la bibliothèque de cette institution désigne de nombreux ouvrages pour le luth, et l'inventaire des instruments délaissés par le directeur de l'établissement renseigne, entre autres, "six corps de luths ou théorbes (1), ...

On y interpréta, à l'aide de cet instrument et de ses congénères, l'*Euridice* de Jules Caccini, et l'*Orphée* 

de Jacques Péri (2).

Le rôle de l'artiste athois se sera dessiné encore dans les processions et les inaugurations solemnelles, où la sonorité bruyante des instruments à vent aura alterné, de la façon la plus heureuse, avec les doux accords des luths.

M. Edouard Fétis, dans ses Musiciens belges, narre en détail une fête donnée, vers la fin du xvrr siècle, à l'hôtel de ville de Bruxelles, par la corporation des musiciens et des maîtres de danse, pour la réception d'un nouveau confrère.

Le théorbe était de la partie. Jugez si Jacques de Saint-Luc s'y sera produit de façon à faire déclarer, d'une voix unanime, par le docte aréopage, que le nouveau confrère faisait honneur à la compagnie.

(A suivre.)

Edmond Vanderstraeten.

#### 

# . Belgique

#### BRUXELLES ET PROVINCE

Semaine assez terne au théâtre de la Monnaie. Le répertoire n'a pas varié en attendant la première de *Lakmé*, qui est annoncée pour lundi, le 29 novembre.

M. Léo Delibes est depuis quelques jours à Bruxelles, ct il surveille les dernières répétitions de son charmant ouvrage.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, au Cercle artistique et littéraire, la séance de musique donnée par M.Franz Sorvais-Nul doute que cette audition d'œuvres inédites de l'auteur de l'Apollonide n'intéresse vivement le public musical de la capitale. M. Engel, M<sup>mo</sup> Cornélis-Servais et un chœur de jeunes filles du Conservatoire, préteront leur concours à cette soirée.

Le deuxième concert de l'Association des artistes musiciens, qui devait avoir lieu le 27 de ce mois, est remis au mardi 14 décembre prochain.

La fête de Sainte-Cécile a été dignement commémorée, lundi dernier, par l'exécution de la messe de Charles Hanssens, à l'église des SS. Michel et Gudule, sons la direction de M. J. Fischer.

Samedi prochain a lien le banquet traditionnel de l'Association des artistes musiciens, dans la salle de la Grande-Harmonie. Les Mélomanes de Molenbeek ont donné lundi, dans la salle de la Grande-Harmonie, un concert très réussi, qui avait attiré beaucoup de monde. On a vivement applaudi à ce concert M<sup>ne</sup> Fierens,dont la voix bien étoffée et le style excellent ont une fois de plus ravi l'auditoire. M<sup>ne</sup> Fierens a chanté l'air du Manceniller de l'Africaine et deux mélodies du composi-

teur russe Boris-Scheel.

M<sup>ne</sup> Fierens s'est fait également applaudir dans un autre concert donné par le Cercle catholique, où elle a dit une très agréable mélodie de M. Th. Hagué: la Lampe du Temple, d'après Lamartine. Ce qu'il faut surtout bouer en M<sup>ne</sup> Fierens, c'est l'absence de chevrotement et la pureté de sa diction. Ce sont des audités trop rares pour ne pas être relevées.

M. Hermann, l'excellent violon solo du théâtre royal de la Monnaie, et M. Fontaine, professeur de flûte au Conservatoire royal de Bruxelles, ont partagé, avec la charmante

artiste, les lauriers de la soirée

Nous lisons dans la correspondance bruxelloise d'un journal de musique de Londres qui s'occupe du théâtre de la Monnaie:

"The boards are at present occuped by a good operatic company... Madlle Cossira is the chief star of the operatic company, and at once obtained the suffrages of her audience...

L'excellent et charmant ténor sera bien étonné en lisant ces quelques lignes. Madlle Cossira est charmant!

Nous recevons d'un lecteur assidu une lettre qui nous demande de parler de temps à autre des artistes qui, ayant joué sur le théâtre de la Monnaie, sont aujourd'hui disséminés un peu partout et jouent sur des scènes étrangères. Notre honorable correspondant doit nous lire bien mal s'il n'a pas vu, dans nos lettres de Paris et dans nos petites nouvelles, les renseignements qu'il désire. Nous avons parlé à plusieurs reprises de MM. Dereims, Boyer, Herman, Devriès, Gresse, Soulacroix, Delaquerrière, Rodier, Jourdain, Furst, Manoury, Massart, Goffoel; de Mues Verheyden, Hamann, Arnaud, Vaillant, Elly Warnots, Marthe Duvivier, Jouanne-Vachot, Blanche Deschamp, etc., etc. Nous avons donné la composition des troupes de presque tous les grands théâtres de France. Depuis septembre il n'est, pour ainsi dire, pas de numéro qui n'ait apporté à nos lecteurs quelque renseignement sur la carrière de nos " anciens artistes ". Que notre correspondant veuille bien reprendre la collection du Guide, il y trouvera amplement de quoi satisfaire sa légitime curio-

#### ANVERS

L'événement de la semaine a été le concert donné par Christine Nilsson dans la grande salle de la Société royale d'Harmonie.

L'énorme salle n'a certes pas souvenance d'un succès aussi grand, d'applaudissements aussi frénétiques que ceux qui y ont retenti lundi.

Détailler chaque morceau serait chose impossible. Bien que la plupart de ceax-ci fussent du vieux répertoire, chantés par cette voix unique, résonnant comme une cloche dans le bas et d'une suavité pénétrante dans le haut, ils paraissaient rajeunis. Dès le premier morceau, le public a été dominé, il n'écoutait plus en maître, mais en esclave.

Comme après chaque morceau, les rappels n'en finissaient pas, la grande artiste, avec uno amabilité charmante, a ajouté au programme plusieurs morceaux, entre autres la romance de Mignon et le miserere du Trouvère, en le jouant comme à la scène, avec le ténor à la cantonade. Elle a joué et chanté cette scène d'une manière si dramatique que du public, subjugué par ce qu'il venait de voir et d'entendre, éclatèrent d'abord, comme craintifs, quelques applaudissements isolés,

<sup>(1)</sup> Musique aux Pays-Bas, tome Ior, p. 21 et suivantes.

Jbid., même tome, p. 25.

qui, grandissant toujours comme une marée montante, finirent en délire. Toute la salle, haletante, debout, acclama la reine du chant, admirable comme femme, surprenante comme talant

A l'encontre de la plupart des autres étoiles, la Nilsson s'était adjoint plusieurs artistes de grand talent. Citons d'abord M. Fontaine, le sympathique professeur de notre école de musique, qui a été chaleureusement applaudi après la sérénade de la Damnation de Faust et le grand air de l'Etoile du Nord, qu'on a bissé; M. Björksten, un ténor, neveu de la diva, jeune débutant, qui a particulièrement fait plaisir dans le miscrere du Trouvère et dans une ravissante mélodie italienne: O he Manq, qu'il a détaillée d'une manière exquise; puis eucore notre compatriote de Munck, le renommé violoncelliste, et M. G. de Try, un excellent pianiste, qui tous ont eu leur part de succès.

H. R.

#### GAND

Grand-Théatre.—Lundi 15, la Fille du Régiment, Divertissement et Bonsoir Voisin; mercredi 17, la Fille du Tambour-Major; vendredi 19, Lucie de Lammermoor et Divertissement; dimanche 21, la Juire.

Je n'ai rien à vous signaler cette semaine, à part l'échec définitif de M. Lucca dans la Fille du Répiment, et le succès persistant de Lucle, dont la quatrième représentation attire encore un nombreux public. Je vais en profiter pour présenter quelques réflexions générales sur la situation actuelle de notre théâtre, qui a été analysée avec beaucoup de justesse par mon confrère Job, de la Flundre libérale, dans sa chronique de vendredi dernier.

La troupe d'opéra-comique est dans un état rudimentaire; mais il est nécessaire d'ajouter que le directeur n'est astreint, par son cabier des charges, qu'au grand-opéra et à l'opérette. Or, ces genres même ent un personnel insuffisant; ainsi, pour le grand-opéra, je ne vois aucune doublure, ni pour le fort ténor, ni pour la basse, ni pour la chanteuse légère, ni pour la dugazon ; de plus, les emplois de basse chantante et de seconde basse sont absolument vides; pour le rôle de ténor léger, c'est tout comme, puisque M. Lucca, ayant échoué, il ne nous reste que M. Sentenac, que l'on n'aime pas et qui devra partir également. Il en résulte que le moindre accident peut mettre en péril l'exploitation de M.Van Hamme, qui repose, en somme, sur le grand-opéra, En effet, l'opérette est jouée bien médiocrement et ne possède pas un ensemble d'artistes dont les noms suffisent à assurer la recette aux soirs de grand-opéra, même pour des œuvres comme Lucie.

On voit que la situation du théâtre, si prospère en apparence, est au fond peu durable, à moins que M. Van Hamme ne s'impose que iques sacrifices pécuniaires — que le succès compensera bien vite, du reste—et ne se hâte de nous donner nne troupe compète de grand-opéra et d'opérette.

Notons, avant de terminer, le concert intime que la Société des Mélomanes a offert, le mardi 16, à ses membres, avec le concours de plusieurs amateurs et de sa section chorale de dames.

#### LIÈGE

La troupe d'opéra-comique a fait ses débuts et elle n'a pas été moins bien accueillie que la troupe de grand-opéra. Nous avons eu successivement le *Chalet*, le *Caïd*, *Si j'étais roi* et la Fille du régiment.

Le Chairt a été fort bien rendu. M™ Flavigny est une toute charmante Betly, M. Kinnel un excellent Max, et M. Idrac a été fort goûté dans le rôle de Daniel, qu'il a joué en parfait comédien.

Le Caida été interprété avec ensemble. Il faut citer notre basse Kinnel, qui fait un tambour-major aussi beau chanteur qu'excellent comédien. Mie Bolle a fait un second début heureux dans le rôle de Virginie. Seul, notre ténor léger, M. Samaty, n'a pas mieux réussi dans Si j'étais roi que dans la Dame blanche. Cet artiste a résilié. M. Frandon, baryton, a également résilié. Ces deux artistes seront remplacés par MM. Montariol et Corpait.

A mentionner encore la brillante soirée donnée lundi dernier: les *Huguenots*, avec M. Cossira, du théâtre de la Monnaie.

#### QQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQ



#### AUTRICHE-HONGRIE

#### MERLIN

Grand-opéra en 3 actes, paroles de S. Lipiner, musique de Ch. Goldmark, représenté pour la première fois sur le théâtre d'opéra impérial à Vienne, le 19 novembre 1886.

Vienne, le 20 novembre 1886.

Hier soir à 11 heures s'est terminée, au milieu de l'applaudissement général, cette première depuis longtemps annoncée et attendue. La nouvelle œuvre de l'auteur de la *Reine de Saba* est un incontestable succès.

Mais d'abord, connaissez-vous Carl Goldmark?

Sa carrière artistique est un véritable phénomène. A 12 ans, il ne savait pas une note de musique, il jouait simplement du violon comme tous ses compatriotes, les bohémiens de Hongrie, sa patrie, -- il est né dans un village aux bords du Plattensée. - On l'envoya à l'école de musique d'Œdenbourg,où il étudia une année; puis il vint à Vienne. où il suivit à peu près régulièrement les cours de Jansa et de Böhm, au Conservatoire. Ce fut toute son éducation musicale. Un peu de violon, le solfège et quelques notions d'harmonie; il n'en savait pas davantage à 18 ans. A 20 ans, il se mit en tête d'apprendre le piano, et deux ans plus tard, il s'installait à Vienne comme professeur de piano. Il adorait le théâtre; il y alla le plus souvent qu'il put. Verdi était son dieu. Il fut engagé comme violoniste au Carltheatre, et il y végétait encore lorsqu'on lui proposa le feuilleton musical de la Gazette constitutionnelle. Il y fut remarqué. Un des premiers à Vienne, il salua un grand maître dans Wagner. Un jour on le présenta à l'auteur de Tristan. Goldmark adressa la parole à Wagner en l'appelant "maître ". Wagner prit mal la chose, il crut voir une ironie dans cet acte de déférence; ils ne se virent plus de la vie. Et depuis, Goldmark chercha sa voie, il se mit résolument à la composition. Il avait beaucoup lu, beaucoup entendu, beaucoup appris, sans maître, en travaillant. Un jour il fit jouer un quatuor de lui aux soirées de Hellmesberger. Le lendemain, Tausig, le grand pianiste, et Pierre Cornélius vinrent déposer leur carte chez l'auteur, qui la veille leur était inconnu. Tel fut le premier triomphe de Goldmark compositeur.

Depuis, son nom s'estrépandu. Son quatuor, sa Suite pour piano et violon, ses ouvertures de Sakoundala et de Penthesilée, sa symphonie intitulée: "Noce villageoise ", son quintette pour piano et instruments à cordes ont fait le tour de l'Europe.

Le théatre l'attirait. Il vit la Reine de Saba de Gounod. Le sujet lui plut. Il le fit arranger à son goût par le fournisseur attire des compositeurs d'opéras allemands, et la Reine de Saba de Goldmark eut plus de succès à Vienne, à Prague et en Italie que celle de l'auteur de Faust.

Il est juif; il adore les Hongrois et leur musique; il

porte une moustache énorme; sa forte chevelure commence à grisonner; il a 56 ans. Vous voilà renseigné.

Comment il choisit l'histoire de Merlin pour en faire un opéra, c'est bien simple : l'influence de Wagner et de ses sujets légendaires. Il lut un jour le Merlin de Charles Immermann, un mystère germanique, plein de subtilités mystiques, sujet admirable comme donnée poétique, mais poème mal conçu et d'une exécution confuse. Goldmark chercha longtemps un librettiste. Merlin l'a occupé pendant près de douze ans ! Il trouva enfin le collaborateur cherché en M. Lipiner, et il se mit à la composition. Celle-ci lui a pris trois années entières. Au mois d'octobre de l'année dernière, la partition était achevée et hier elle a vu " le feu de la rampe ...

Le sujet, le voici en quelques mots:

Merlin, fils de Satan et d'une vierge, tient de son père le don de sorcellerie et de prophétie; de sa mère, il a reçu la pieté. La donnée philosophique de l'œuvre est dans la lutte entre ces deux éléments. Le diable n'a qu'un souci : c'est que ce fils de ses œuvres n'échappe à sa destinée et ne devienne chrétien. La fée Morgane lui indique le moyen de le préserver : c'est, vous l'avez deviné, une jeune fille d'une beauté parfaite. Viviane, la chasseresse indomptée, arrive inopinément au château du roi Artus, où l'on fête une victoire des armées bretonnes sur les Saxons. Merlin, avec l'aide du démon qui est à son service, a dérouté l'ennemi et procuré ainsi la victoire aux Bretons. Son cœur est fermé à tout sentiment humain; seule, sa harpe le console et l'enivre. Mais Viviane paraît; il est ensorcelé. Le regard de cette jeune fille le trouble, sa beauté le subjugue. Le roi ordonne qu'elle pose sur son front les lauriers du vainqueur. Merlin recule, épouvanté des impressions toutes nouvelles qu'il éprouve à la vue de Viviane. Il cherche sa harpe, l'instrument qui l'a toujours consolé. La harpe est muette et ne rend plus un son. " Va-t'en! Va-t'en! fille du démon! " s'écrie-t-il. Viviane jette la couronne effeuillée à ses pieds.Cy finit le premier acte

Au deuxième, le roi Artus et ses fidèles courtisans vont à la recherche d'aventures nouvelles sur les mers, pendant que Merlin, n'ayant plus ni force ni repos, s'enferme dans son temple. Mais Viviane le recherche. Le démon lui apprend les paroles consacrées qui lui ouvriront les portes du refuge. Elle jette loin d'elle le voile qui cachait sa beauté; aussitôt surgissent de toutes parts les esprits de l'air, les fées dansantes de la clairière. Viviane prononce la formule, le temple s'ouvre. Merlin, d'un mot, fait s'évanouir le peuple ailé des lutins. Le prophète veut résister aux charmes de Viviane. C'est en vain : l'amour l'emporte et les deux amants volent dans les bras l'un de l'autre. Cependant, au dehors éclatent de bruyantes fanfares guerrières. Que se passe-t-il? Le traître Mordred a trahi le roi Artus et veut s'emparer de sa couronne. Merlin s'élance : il court où le devoir l'appelle, il veut défendre son roi. Mais en vain Viviane l'enlace et le retient: elle étend sur lui un voile, le voilà prisonnier. Un éclair jaillit, la foudre gronde : le jardin enchanté est instantanément changé en un désert sauvage, et Merlin, victime de l'enfer, se retrouve chargé de chaînes, sur un rocher, aux pieds duquel Viviane s'abîme

Nous voici au troisième acte. Le démon se flatte en vain d'avoir conquis ces deux âmes. Viviane implore la fée Morgane. La fée accourt. Il y a un remède, dit-elle; c'est un amour plus fort que la mort. Viviane aimera Merlin au delà de la mort. Les chaînes infernales se brisent. Merlin, délivré, vole au secours du roi Artus, triomphe du traître Mordred; mais, blessé à mort luiméme, il vient se jeter dans les bras de Viviane, et îl expire. Le démon veut s'emparer de lui. Mais Viviane, se souvenant des paroles de la fée Morgane, saisit un poignard et se perce le cœur. Ils sont sauvés.

Vollà la pièce, mélange bizarre de scènes de fécrie et de scènes dramatiques, de tableaux animés, vivants, et de fantasmagorie diabolique. Sujet excellent d'un ballet. Sujet d'opéra? J'en doute. Meyerbeer n'a pas refait deux fois Robert le Diable. Le collaborateur littéraire de M. Goldmark a eu tort de ne pas comprendre cet avertissement. Ce n'est pas que tout cet appareil fantastique soit mal amené. Le scénario est très limpide. Muis ces ressouvenirs de Fuast, de Robert, de Prométhée, quelle singulière salade! J'ai bien peur qu'elle ne soit pas du goût de tous les publics.

Quant à la musique, elle est d'un artiste supérieur. Elle marque un incontestable progrès sur la Reine de Saba, où la préoccupation de la couleur orientale était excessive. Dans Merlin l'inspiration est moins torturée et le ton général de a partition moins monotone. La variété des situations offrait, du reste, au compositeur l'occasion de déployer toutes les ressources de son art. L'orchestration est admirable. C'est une des facultés maîtresses de Goldmark. Sans être partisan absolu du système des motifs typiques de Wagner, Goldmark ne dédaigne pas d'avoir recours à ce moyen. On remarque aussi de frappantes réminiscences. Malgré soi, on est amené à se reporter à Tannhæuser, à Lohengrin, aux Maîtres chanteurs, à Tristan, notamment au premier acte, qui est, du reste, le plus beau. Le défaut capital de la partition est dans l'ampleur des développements. Goldmark ne sait pas se borner. Il épuise les situations au delà de ce qu'exige l'action scénique. Parmi les morceaux les plus applaudis, je signalerai le recit très caractéristique de la victoire des Bretons avec reprise du chœur, l'hymne de victoire de Merlin, et particulièrement l'entrée de Viviane, une sorte d'air de chasse qui a beaucoup de fraîcheur et de grâce. Puis un septuor où le chœur intervient et qui termine avec éclat le premier acte. Très animée et charmante la scène amoureuse de Merlin et de Viviane; la musique qui accompagne les sylphes n'a malheureusement aucun caractère. C'est habilement fait, voilà tout. Un des meilleurs rôles est celui du démon, où Goldmark s'est servi du système des motifs typiques. Cela est plein de caractère. La fée Morgane, en revanche, est très prolixe et n'a aucun chant particulièrement intéressant. Dans le troisième acte il y a de belles scènes dramatiques et des morceaux lyriques d'un effet puissant. Partout on devine le musicien habile à qui toutes les ressources de l'art sont connues; mais, en somme, toute cette partition a l'air d'une tentative faite pour se dégager de l'influence wagnérienne, par un homme qui l'a fortement subie.

Il n'y a que des éloges à faire de l'exécution et de la mise en scène. La Materna (Viviane) a été admirable d'un bout à l'autre, de même que Winkelman (Merlin). Parfait aussi le démon de M. Reichenberg. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Jahn, ont été irréprochables.



Léo D<sub>ELIBES</sub>

#### FRANCE

Paris, 23 novembre 1886.

L'Opéra-Comique nous a gratifiés, la semaine passée, de deux premières représentations d'un coup : d'abord le Signal, un acte, d'Ernest Dubreuil et M. William Busnach pour les paroles, de M. Paul Puget pour la musique; puis Juge et Partie, ouvrage en deux actes couronné au concours Cressent, et dont un jeune élève de M. Massenet, M. Edmond Missa, a écrit la musique, sur une réduction et une adaptation fort habilement faite par M. Jules Adenis d'une ancienne comédie en cinq actes de Montfleury, la Femme juge et partie, jouée sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, il y a deux siècles environ.

L'histoire du Signal, qui malheureusement ne valait pas la peine que les auteurs se sont donnée pour en obtenir la représentation, n'en est pas moins triste et fait suffisamment connaître les difficultés au milieu desquelles se débattent nos jeunes compositeurs. Voilà dix ans environ que l'ouvrage est fait, en voilà six que les répétitions furent commencées, et il voit le jour seulement aujourd'hui. Le compositeur, M. Paul Puget, fils de l'aucien ténor de ce nom, et qui d'ailleurs ne manque pas de talent, était élève du pauvre Victor Massé et avait obtenu le prix de Rome en 1873. Ce titre de prix de Rome lui donnait le droit de faire représenter un acte à l'Opéra-Comique; il écrivit le Signal et le fit recevoir à ce théâtre. Après bien des lenteurs, il en vit commencer les répétitions, qui au bout de peu de temps furent interrompues, puis reprises, puis arrêtées de nouveau. M. Carvalho n'avait pas confiance dans l'ouvrage (hélas! il n'avait que trop raison) et cherchait tous les moyens possibles de s'en débarrasser. La mort du pauvre Barré, survenue au commencement de l'aunée dernière, vint encore interrompre les études, Barré devant jouer le principal rôle du Signal; puis vint celle d'un des auteurs, Ernest Dubreuil, depuis plusieurs mois atteint de folie. M. Carvalho s'en croyait quitte, lorsque les deux autres auteurs, MM. Busnach et Puget, furieux du guignon qui les poursuivait, firent valoir leurs droits et mirent la direction de l'Opera-Comique en devoir de s'executer. Il fallut se résoudre à présenter enfin le Signal au public, et mercredi dernier la pièce paraissait sur l'affiche. Par malheur, elle ne valait pas tout le mal qu'on s'était donné pour elle. La pièce est d'une niaiserie enfantine, et, tout au contraire, la musique est d'une complication, d'une ambition inouïes, avec des développements désespérants, des recherches de modulation à faire frémir, un orchestre furieux, tonitruant, assourdissant à faire saigner, par ses accents échevelés, les oreilles les plus blindées et les moins délicates. Il semble que le compositeur ait pris une hache pour fendre une allumette. Avec cela, pas l'ombre d'une idée mélodique, pas l'apparence même d'un semblant d'originalité. M. Puget aura une rude revanche à prendre sur le public; et pourtant, je le répète, il ne manque pas de talent, et j'ai conservé, pour ma part, un bon souvenir de la cantate qui lui valut naguère le prix de Rome. Pour lui, c'est une expérience à recommencer. Nommons pourtant les pauvres artistes qui ont été tout à la fois les victimes et les héros de ce désastre : M<sup>lle</sup> Simonnet, MM. Soulacroix et Herbert, et une fois de plus rendons hommage au courage malheureux.

M. Missa a été plus heureux, peut-être parce qu'il a été plus modeste, avec sa partition de *Juge et partie*. Ici, nous sommes dans le domaine du genre bouffe, avec une pièce franchement amusante, qui n'est qu'un long quiproquo excitant le rire à chaque instant et dont le genre rappelle celui de deux chefs-d'œuvre, Maître Pathelin et Crispin médecin. Dans la musique qu'il a écrite pour cet amusant imbroglio, M. Missa a fait preuve d'une qualité assez rare chez un débutant, je veux dire un bon sentiment scénique, qui le porte à donner la note juste, exacte, sans exces ni parcimonie. S'il n'a pas déployé une grande originalité, si ses idées mélodiques ne sont pas d'une nouveauté absolue, du moins il sait les présenter comme il convient, les habiller d'une harmonie fine et distinguée, et les accompagner d'un orchestre à la fois sobre, élégant et fourni. Plusieurs morceaux de sa partition sont franchement bien venus, et je signalerai particulièrement les couplets et l'air de Paufilio, un joli quintette, et surtout un petit intermezzo pour instruments à cordes, qui est un vrai petit bijou aux ciselures les plus charmantes. L'ouvrage est joué d'ailleurs d'une façon charmante, avec une verve éblouissante, par M. Fugère, chargé du rôle de Panfilio, et par Mlle Chevalier, qui est absolument adorable sous les divers habits de Mme Panfilio, la femme juge et partie dans sa propre cause. Auprès d'eux on a remarqué une comédienne charmante, M<sup>II</sup>e Perret, qui tire le meilleur parti possible d'un rôle peut-être un peu trop effacé.

Nous avons eu hier à l'Opéra, dans la Juive, le début d'une jeune cantatrice, M'le Lucie d'Alvar, qui, sous son vrai nom de M<sup>11e</sup> Eidet, a obtenu il y a quelques années au Conservatoire non un prix de chant, mais un accessit de tragédie. S'étaut ensuite aperçue qu'elle avait de la voix, Mne Eidet se mit sous la direction de M. Giraudet, et c'est après plusieurs années de travail qu'elle vient de faire sa première apparition dans le rôle écrasant de Rachel. Petite, brune, maigre, avec des longs bras qui semblent les ailes d'un télégraphe aérien toujours en mouvement, Mile d'Alvar n'est pas, au physique, absolument sympathique. Elle n'en est pas moins intelligente, tient bien la scène et paraît avoir réellement le sens du théâtre. La voix, qui n'est ni d'un timbre ni d'une qualité supérieurs, est du moins fort juste et suffisamment étendue. En résumé, Mile d'Alvar me paraît, avec son talent reel, mais... comment dirai-je? un peu vulgaire, pouvoir rendre des services comme artiste en double. Quant à ce qui est de lui faire tenir le véritable emploi des Falcon, elle me paraît pour cela un peu trop insuffisante. ARTHUR POUGIN.

#### 43

#### (Autre correspondance.)

Un chassé-croisé de violonistes: M. Emile Sauret au Châtelet.
— GWENDELINE À Paris. — Wagnérophobie féminine.— La scène des Femmes-Fleurs de Parsifal. — Un nouveau livre: WAGNER JUGÉ EN FRANCE.

#### Paris, le 22 novembre 1886.

Pendant que M. Marcel Herwegh, de Paris, se fait applaudir à Berlin en jouant le cencerto de vielon d'Emile Bernard, un Français, il arrive que M. Emile Sauret, de Berlin, se fait applaudir à Paris en jouant le concerto de vielon de Max Bruch, un Allemand. Constatens ce qu'il y a de piquant dans cette coincidence toute fortuite et d'heureux dans cet échange pacifique de virtuoses, échange tout à l'avantage du public, puisqu'il s'agit de deux jeunes gens de talent. M. Sauret, plus âgé que M. Herwegh, étant né en 1852 à Dieu-le Roi (Cher), a travaillé avec de Bériot et a quitté son pays natal en 1870, pour voyager et s'établir définitivement à Berlin, eù il enseigne le violon à l'Académie de Kullak. Le public

du Châtelet a paru ignorer ces circenstances eu n'en pas tenir compte, et ne demander à M. Sauret que d'avoir du talent; il a été servi à souhait. Non qu'il y ait en ce jeune violoniste l'éteffe d'un Joachim; mais il pessède un ensemble de qualités fort agréables; on sent qu'il a vécu dans un milieu musical distingué où les bonnes habitudes se prennent aisément; l'assurance sans fatuité avec laquelle il se présente prévient en sa faveur et laisse à entendre qu'il est mattre de sen talent et accoutumé aux bons accueils. Celui du public réuni hier au Châtelet a été excellent. Je me borne aujourd'hui à cette présentation, certain d'avoir l'eccasion de vous entretenir à nouveau et plus en détail de M. Sauret.

Il me semble singulier d'aveir à veus annencer une première audition de Gwendoline, à vous qui avez pu faire connaissance, au printemps dernier, avec l'œuvre entière de M. Emmanuel Chabrier. Il faut bien vous dire cependant que M. Lamoureux nous donnait hier à l'Eden l'euverture de cet opéra comme un avant-goût de la représentation projetée, je crois, pour servir de lendemain à Lohengrin, avec quelques autres œuvres d'étrangers ou de maîtres défunts. Il va sans dire qu'en a fort applaudices pages brillantes où l'auteur n'a pas ménagé les jeux de rythmes, les effets seneres et les contrastes imprévus. Il y a en M. Chabrier un paroxyste à qui les sujets sauvages, les données meuvementées, tumultueuses conviennent à merveille. - J'ai encore à mentienner à la fin du même concert la belle exécution de la Rhapsodie norvegienne d'Edouard Lalo, et de la Siegfried-Idville de Wagner; ces deux œuvres déjà connues n'en ont pas moins fait grand plaisir.

J'ai remarqué que ces câlineries discrètes et cette fine brume de rêve dans la Siegfried-Idylle avaient le rare privilège de désarmer et d'amollir bien des haines tenaces centre l'auteur; je suis sûr que Mue Juliette Adam elle-même, qui voulait qu'on " éreintat Wagner dans sa Revue ", et qui était partie en guerre centre Lohengrin, eût quelque peu subi le charme si elle se fût basardée au cencert de l'Eden. Les femmes peuvent passer d'un extrême à l'autre sans qu'en songe à leur en vouloir ou à le leur reprocher, tant c'est naturel. Voyez Mwe Henriette Fuchs: elle s'est donnée la peine de faire des articles et un livre pour nous apprendre ce qu'il fallait admirer et surtout ce qu'il ne fallait pas admirer dans Wagner; la pente de son esprit, l'influence d'illustres amitiés, l'entraînaient à cette tache et la lui rendaient facile; mais, par excès de conscience, et pour ne pas imiter le critique " qui n'allait pas entendre la musique afin de n'être pas influencé ", elle a veulu connaître Bayreuth; peur mieux décrire le monstre, elle a eu l'héreïsme de pénétrer jusqu'en son antre. Or, il s'est treuvé que le monstre qu'on s'imaginait " plein d'horreur , avait des chatoiements délicieux, des ondulations séduisantes, parfois une voix de sirêne, et qu'on l'a trouvé moins laid qu'en ne pensait. Ceci vous explique pourquei nous voyens figurer au programme que la société cherale Concordia se propose d'exécuter, cet hiver, la scène des Femmes-Fleurs de Parsifal, traduite peur la Concordia par Mile Augusta Holmès, une wagnérienne de l'avant-veille, celle-là. C'est prendre le taureau par les cornes, car je connais peu d'œuvres vocales de cette difficulté ; aussi je seuhaite bon succès aux exécutants, qui deivent aussi nous faire entendre, également en première audition, la Cantate de l'Ascension de Jean-Sébastien Bach (traduction spéciale de M. Maurice Bouchor), l'oratorio de Beethoven, le Christ au Mont des Oliviers, le Faust d'après Gœthe de Rebert Schumann, la Mort d'Ophélie, chœur pour deux voix de femme, de Berlioz, et le Chœur de l'Hyver, de Lulli. Vous voyez combien ce programme, bien qu'un peu chargé, est varié et alléchant,

Je veus ai annoncé, l'été dernier, l'intéressant ouvrage de M. Adolphe Jullien, sur lequel ce journal vous donne en ce mement tous les renseignements désirables. Jo ne puis me dispenser de constater en passant le grand succès qu'obtient ce livre, dont il a fallu faire un nouveau tirage. Ceci m'amène à yous annoncer la prochaine publication d'un autre ouvrage d'un caractère plus restreint : Wagner jugé en France (Decaux, éditeur) par M. Georges Servières. M. Jullien nous dit dans sa préface qu'il a velentairement gardé un silence à peu près complet " sur les gens qui prirent part aux pelémiques d'antan , ; le livre de M. Servières ne fera donc pas double emploi avec le sien ; il neus remettra sous les yeux les jugements de la critique et l'état de l'epinien sur Wagner depuis l'épeque de son premier séjour à Paris (1840) jusqu'a nos jours, c'est-à-dire jusqu'à la questien Lohengrin. Il y sera question aussi, et en détail, des exécutions parisiennes et previnciales des œuvres du maître. Il y aura, chose fort commode, une table des noms propres, des œuvres, livres et journaux cités. C'est teut ce que je puis dire pour l'instant de ce neuvel ouvrage, l'occasion d'en reparler devant se représenter. On voit que le mouvement wagnérien n'est pas près de se ralentir chez nous. J'ai à peine besein de dire que l'auteur de Wagner jugé en France est extrêmement favorable à la cause du maître, tout comme M. Jullien.

BALTHAZAR CLAES.

## 

# Petites Nouvelles

Les Marseillais sont difficiles: MM. Labis et Furst viennent de remperter un demi-succès dans le *Trouvère*. M<sup>ue</sup> Armandi, centralto, est vivement critiquée. Enfin le téner Montbert a du résilier.

A Lyon, le public n'est pas beauceup plus accemmedant. M. Massart, qui depuis deux ans s'était fait applaudir dans cette ville, vient d'être impitoyablement siffé dans Guillaume. Neus avons déjà annoncé que M. Dereims avait dû résilier avant sa troisième épreuve, qui devait avoir lieu dans Carmen.

Au théâtre d'Amiens grand succès pour M<sup>11</sup> e Alice Rabany, que l'en a vue quelques soirs au théâtre de la Monnaie, il y a plusieurs années. M<sup>12</sup> Rabany a réussi dans la Marguerite de Faust.

A Nantes, M<sup>ne</sup> Marthe Duvivier fait la pluie et le beau temps. Elle vient d'obtenir un succès colossal dans l'Azucena du Trouvère. On prépare à l'Opéra nantais une reprise d'Hérodiade, où M<sup>ne</sup> Duvivier chantera, nen pas le rôle de Salomé, qu'elle a créé, mais celui d'Hérodias, qu'elle a déjà joué à Lille, il y a deux ans. M<sup>ne</sup> Duvivier a passé complètement à l'emploi des Stolz.

M. Alexandre, l'exécuteur testamentaire de Berlioz, écrit au Temps de Paris pour lui annoncer que le 8 mars prochain, anniversaire de la mort de Berlioz, en inaugurera le nouveau menument élevé sur sa tombe par le sculpteur Godebsky. M. Alexandre fait en même temps connaître qu'il sera prochainement fondé à l'Académie des beaux-arts, un prix qui portera le nem de Berlioz. On s'occupe de réunir les fonds nécessaires.

M. Hartmann, l'éditeur de M. Massenet, vient d'acquérir la partition du Roi d'Es, l'opéra inédit de M. Edouard Lalo, dont plusieurs pages importantes ont été exécutées à Paris, chez Pasdeloup, Colonne, Lamoureux et à la Société des concerts du Conservatoire.

L'Académie des beaux arts de France vient de partager le prix Monbinne, entre M. Théodore Dubeis, peur son *Aben-Hamet*, et M. Victorin Joncières, peur son *Chevalier Jean*.

M. Camille Saint-Saëns signale dans le Menestrel une nou-

velle invention qui sera appelée sans deute à un grand succès. Il s'agit d'un mécanisme destiné à supprimer dans les instruments à vent l'appareil dit transpositeur, système que l'illustre auteur d'Henri VIII considère cemme une anomalie barbare, destinée à disparaitre avec le temps. La nouvelle inventien est due à M. Henri Chaussier, l'un des plus habiles cornistes de Paris. Elle supprime l'inconvénient de la transposition. Les instruments de M. Chaussier sont tous ramenés à la tonalité d'ut et jouent la note naturelle. C'est là un avantage que chacun comprendra facilement.

Lille a commencé la série de ses concerts dans la salle du Conservatoire. L'inauguration a été fort brillante. Parmi les excellents exécutants, M<sup>me</sup> Bilbaut. Vauchelet et M. Nicot. Le public a particulièrement bien accueilli le quintette pour piano, hautbois, clarinette, cer et basson, de Beethoven, le Prélude et Menuet pour instruments à vent de M. E. Pessard, qui a été bissé et la romance des Noces de Figaro: "Mon cœur soupire », poétiquement soupirée par M<sup>me</sup> Bilbaut.

L'Hérodiade de Massenet vient d'être reprise à Francfort avec un très grand succès, grâce à une interprétation supérieure. A Bologne, en revanche, le Trovatore constate que l'œuvre de M. Massenet est \* un insuccesso ».

L'Opéra de Francfort annonce pour le mois prochain Henri VIII, de Saint-Saëns, et les Pêcheurs de perles, de Bizet.

On vient d'inaugurer à Strasbourg, au cimetière Saint-Hélène, le monument élevé à la mémoire d'Edmond Weber, un des compositeurs de musique les plus populaires de l'Alsace, mort l'année dernière. Les sociétés musicales de Strasbourg, de Sainte-Marie-aux-Mines, de Grafestaden, de Bischheim, de la Robertsau avaient chargé de nembreux délégués de les représenter. Un disceurs touchant a été prononcé par M. Charles Kieffer. Divers morceaux funèbres ont été exécutés par les sociétés. Le monument inauguré porte cette simple inscription:

EDMOND WEBER

1838-1885

C'est le 14 novembre qu'a eu lieu la cérémonie inaugurale.

Un cas extraordinaire de wagnérite :

Un journal anglais rapporte que la princesse Jeanne Bonaparte, qui a assisté cette année aux représentations de Bayreuth, s'est à ce peint éprise de l'œuvre de Wagner, qu'elle fait en ce moment décorer ses appartements de tableaux et de dessins représentant les principales seènes de Tristan et Yseutt. Elle a commandé à un artiste parisien de peindre pour elle un service où les principales seènes et les personnages du drame wagnérien seront representés. L'impression qu'elle a éprouvée est si forte qu'elle veut avoir constamment sous les yeux les scènes qui l'ont si vivement émue.

La compagnie d'opéra français de M. Meyer, donne en ce moment à Londres les Cloches de Corneville avec Mª Girard et M. Simon-Max. L'opérette de Planquette a obtenu un succès énorme et elle attire la foule à Her Majesty. Le public qui assistait, il y a quelques jours, à Carmen et à Faust, n'en est pas moins un peu dérouté.

La Légende dorée, la cantate de sir Arthur Sullivan, qui a obtenu un si vif succès au dernier festival de Leeds, a été donné pour la première fois, la semaine dernière, à l'Albert Hall. Le succès n'y a pas été moindre qu'à Leeds. Le Musicat Word fait remarquer qu'on aurait tort à l'étranger de juger cette Légende dorée d'après la musique du Mikado. La facilité que M. Sullivan a montrée dans l'Opérette ne l'empêche pas d'être un musicien très sérieux, ainsi qu'il l'a déjà prouvé avec son Martyre d'Anticohe et sen Enfant prodigue et plus encere avec cette Légende dorée.

Les concerts du samedi au Crystal Palace ont recommencé, mais lis n'ont offert jusqu'ici rien de saillant. Samedi prochain, on y entendra l'Enfance du Christ de Berlioz, sous la direction de M. Manns.

Un scandale sans précédent s'est preduit au premier concert de M. Hans de Bülew, à Dresde.

Le célèbre pianiste et chef d'orchestre, ayant il y a quelques jours joué dans un concert de bienfaisance à Prague, avait à cette occasion manifesté de vives sympathies pour la nation tchèque. Or, Dresde est à quelques heures des frentières de la Bohême, et l'antagonisme entre Allemands et Tchèques y est aussi ardent qu'à Prague même. Aussi, lersque M. de Billew parut sur l'estrade, fut-il accueilli plus que freidement. Il y eut même quelques sifflets qui ne l'empéchèrent pas de se mettre au piano. Mais après l'exécution de sen premier merceau, en présence des applandissements d'une partie du public, le tapage se renouvela plus véhément. Il y eut une véritable lutte entre les applaudisseurs et les siffieurs. Ils criaient : Nous semmes Allemands, à bas les Tchèques! M. de Bülow, néanmoins, continua de jeuer, et pendant teute la première partie de la seirée les mêmes manifestations se reproduisirent. Il fallut l'intervention de la police et de gendarmes en beurgeeis pour calmer l'effervescence de l'auditoire. M. de Bülew n'aurait pu arriver au beut de sen pregramme sans l'assistance es auterités. De nembreux siffleurs ont dù être expulsés.

A la suite de ces manifestations, M. de Bälow a adressé à un éditeur à Prague une dépêche où il renouvelle l'expression de sa sympathie pour "la noble et aristocratique nation tchèque " et critique vivement la "gressièreté brutale " de ses compatriotes allemands.

Le bruit a couru que M.de Bülew avait renencé à sa tournée de concerts en Allemagne. Mais il fait démentir ce bruit et se dit réselu à ne pas s'incliner devant les exc3s d'un chauvinisme parfaitement ridicule.

Amor, le ballet de Manzeni, vient d'avoir sa deux centième représentation au théâtre Victoria, à Berlin. C'est probablement la première fois qu'un ballet atteint à pareil chiffre.

Le centième anniversaire de la naissance de Weber ne sera pas fêté seulement à l'Opéra royal de Berlin, mais aussi au Schauspielhaus. C'est dans cette salle qu'eut lieu en 1821 la première représentation du Freischütz. C'est là aussi que la troupe de l'Opéra ira joure cette œuvre célèbre. Au théâtre de l'Opéra on remontera simplement Preciosa. Il avait été question, un moment, de donner Obéron avec les récitatifs écrits par Franz Wullner. Mais ce projet a été abandenné.

Le théâtre de Cologne vient de reprendre l'*Esmeralda* du compositeur anglais Goring Thomas donnée il y a deux ans avec succès à ce théâtre et à Hambourg. Cette reprise a obtenu le plus vif succès.

L'Opéra de Cologne donnera prochainement le grand succès italien de cette saison, Flora mirabilis, de Samara. C'est la première scène étrangère qui jouera cette nouveauté italienne

A l'opéra de Vienne, jeudi dernier, reprise du *Tribut de Za-mora*, de Gounod, avec M<sup>me</sup> Lucca dans le rôle d'Hermosa. M<sup>m</sup>e Bianchi fera sa rentrée le 2 décembre dans *Lucie*. Le *Merlin* de Goldmark a été donné pour la seconde fois le 22 novembre avec beaucoup de succès.

La troupe anglaise de Carl Resa vient de jouer *Carmen* et *Lohengrin* à Ediubourg avec M<sup>me</sup> Marie Roze dans le rêle d'Elsa. Los étudiants écossais ont fait des ovations enthou-

siastes à l'éminente artiste; tous les soirs ils l'ont reconduite en corps à son hôtel, et le jour de sa dernière représentation elle a dù paraître au balcon pour répondre aux ovations de la foule.

Au Théâtre royal de Madrid, la reprise d'Aida, avec Tamagno, la Kupfer et la Pasqua, a produit sensation Quatre morceaux ont été bissés: l'air du ténor, le premier d'Aida, leur grand duo et le magnifique finale.

L'Opéra de Madrid est, paraît-il, sur le point de fermer. La subvention officielle est insuffisante et les appointements des artistes dévorent l'argent versé aux guichets: Gayarre touche sept mille francs par soirée; cinq ou six autres artistes touchent quotidiennement mille, deux mille, trois mille francs. Bref, la direction déclare qu'il lui est impossible de vivre sans une augmentation de subvention. Et pourtant le prix des places et leur nombre sont extraordinaires: On peut distribuer 3,500 billets; les fauteuils sont à 25 francs et le paradis à 5 francs.

M<sup>ne</sup> Turolla n'a pu débuter jusqu'ici à l'Opéra russe de Saint-Pétersbourg, contrairement à ce qu'on avait annoncé. La clarmante artiste est arrivée dans la capitale russe très fatiguée, et la reprise de *Lohengrin* a du être remise à cause de son indisposition.

Nous lisons dans la *National-Zeitung*, de Berlin, l'appréciation flatteuse que voici de trois artistes belges dont nous avons déjà annoncé la tournée artistique et le succès à Berlin:

"Le concert donné le 3 novembre, au théâtre Kroll, par M== Zélie Moriamé, pianiste, Dinah Beumer, cantatrice et le violoncelliste Jules Deswert, a obtenu un très beau succès. M. Jules Deswert est connu parmi nous comme un virtuose incomparable et un musicien consommé, et nous n'avons, par conséquent, plus à faire son éloge. Quant aux deux dames introduites par M. Deswert, elles sont réellement dignes de briller à côté de lui.

"On entend de suite au jeu de M¹· Moriamé qu'elle est une musicienne de la tête aux pieds. Elle se présente discrètement et sans prétention aucune, mais le sentiment musical très développé en elle est sûr et perceptible. Cette appréciation est confirmée par l'interprétation des morceaux joués par M¹· Moriamé, la Ballade en la bémol de Chopin, un presto de Scarlatti, une rhapsodie de Liszt; ensuite, avec M. Deswert, la sonate pour violoncelle de Rubinstein, et enfin dans son accompagnement remarquable des autres parties du programme.

"A en juger par la manière dont elle a chanté l'air du Barbier, de Rossini, M<sup>10</sup> Beumer est une des meilleures cantatrices à roulades que nous connaissions. En somme, les trois artistes ont provoqué l'admiration de l'auditoire, qui ne leur a pas ménage ses applaudissements. "

# \$

#### VARIÉTÉS

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 26 novembre 1866, à Hal, décès d'Adrien-François Servais, à l'âge de 59 ans. Sa naissance dans la même ville, le 6 juin 1807.

" Sans rival dans son art, il n'a connu dans sa carrière que les succès d'enthousiasme, et l'Europe entière l'a salué des plus vires acclamations. Son exceptionnelle virtuosité ne fut qu'un des titres de sa gloire, car îl en acquit de nouveaux lorsqu'il fut appelé au professorat de son instrument au Conservatoire royal de Bruxelles. Dans l'espace de dix huit ans son cnseignement a formé beaucoup d'élèves distingués qui, dans sa patrie ainsi qu'd l'étranger, ont propagé les tradi-

tions de son école, c'est-à-dire le son puissant et sympathique, la justesse absolue et l'admirable précision du mécanisme. " (Paroles prononcées sur la tombe de Servais par F. Fétis, directeur du Conservatoire.)

— Le 27 novembre 1832, à Bruxelles, naissance de Jean-Alphonse-Ernest Mailly. — Cet artiste d'élite s'attache dans son enseignoment au Conservatoire, à perpétuer la véritable tradition de l'orgue et du genre de musique qui lui convient. Sans rien abandonner des éléments du style classique, il a su encadrer le génie moderne dans les formes anciennes, rajeunissant ainsi les unes par les autres, combinant la sévérité avec la grâce, la gravité avec le charme, le travail avec l'imagination, la contrainte de la formule avec le jet libre de l'idée. Comme exécutant, nul mieux que le savant professeur ne sait captiver son public, soit qu'il déchaîne les formidables harmonies de l'orgue, soit qu'il en fasse soupirer les jeux les plus vaporeux.

 Le 28 novembre 1827, à Liège (Société de l'Emulation), premier concert donné en cette ville par Herri Vieuxtemps, âgé de sept ans.

Un "prodige nain " s'exclame le Mathieu Laensberg; " jamais Liège, écrit cette feuille, n'a entendu sur le violon un talent plus précoce. Le petit bonhomme n'a que sept ans, sa petite taille et son air enfantin n'en annoncent pas davantage. La vigueur et la grace de son archet dans les passages les plus difficiles d'un concerto de Rode lui ont valu des applaudissements. Il a étonné dans plusieurs variations de la barcarole O pescator dell onda. La justesse de son jeu et l'agilité de ses petits doigts jointes à une grande netteté d'exécution se sont plus particulièrement encore fait remarquer dans la symphonie concertante de Kreutzer pour deux violons. C'est là que M. Lecloux, son professeur, est venu recueillir, dans les applaudissements donnés à son élève, la récompense de ses soins, et un nouvel encouragement à perfectionner un si jeune et si rare talent. "

— Le 29 novembre 1828, à Bruxelles (salle du Grand-Concert), concert vocal et instrumental donné par C. A. de Bériot, premier violon de Sa Majesté.

Le jeune Henri Vieuxtemps, devenu l'élève du bénéficiaire, exécute un fragment du concerte de Rode; de Bériot, deux airs variés de sa composition, et en plus, avec Osborne, une fantaisie pour piane et violon sur des motifs du Comte Ory. Artistes chanteurs : Campenhout, Kerkx et M<sup>11</sup> Dorus.

Vent-on avoir une idée de ce qu'était chez nous la critique musicale, à l'époque du concert de Bériot-Vieuxtemps ? Ecoutez le *Courrier des Pays-Bas*, du 3 décembre 1828:

"Le petit Vieux-Temps, véritable phénomène, possédant à huit ou neuf ans un talent peu commun, est, sans contredit, un archi pédarque (sic) sur le violon, et si M. de Bériot s'obstine à cultiver les dispositions de son jeune élève, c'est alors qu'on pourra crier à la licence sans bornes : des publicistes de vingt ans, des Baillot de huit l'O temps, ô mœurs!

"La réputation de M. de Bériot est établie; son talent n'est plus contesté, et les dilettauti les plus difficiles s'accordent à l'admirer sans restriction, heureuse faveur que les dilettanti en politique se voient à leur grand regret forcés de refuser à plus d'nn dictateur à portefeuille.

" M<sup>10</sup> Dorus, un enfant gâté du public qui la chérit à juste titre, et qui trouve de la grâce, jusque dans un petit défaut de prononciation pour lequel un de nos confrères renvoie la charmante cantatrice à M. Malbouche (sic).

"Pourquoi M.Van Campenhout est-il Eolge, et qui pis est, Brabançon. Il a beau être un artiste de mérite, il lui manque d'être étranger, car c'est là le point nécessaire, et chez nous point de protecteur à qui n'est pas Allemand, Français ou Corse. Aussi conseillons-nous beaucoup à M. Van Campenhout de donner à son nom une terminaison en ac, ou ann ou en al, pour apaiser nos patriotes du parteure, et alors l'archouts (sé) du parteure de la Monneio fera bien de lui confier

le sceptre des lazzareni, car en vérité le Masanielle actuel n'y peut suffire. Henti à

" Osborne, pianiste anglais, vient Finfluence facheuse des bords de la " Kerkx chante du Rossini "

"Kerkx chante du Rossini pur et A italien, ue sa veix se ressente de la dureté nationale de sen nom.

- Le 30 novembre 1829, à Wechtwotynetz près Jassy, naissance d'Antoine-Grégeire Rubinstein.

Le Mescovite est la personnification illustre de cette race puissante et raffinée que dans notre infatuation eccidentale nous prenens parfois pour des barbares. Saluens ce maître qui du fond de ses steppes s'est rué sur le monde antique, non pas comme autrefois les Huns eu les Goths, pour le détruire, mais pour le réédifier par une double magie : l'architecture des sens harmonisés et la celeration des timbres.

C. TARDIEU.

 Le 1<sup>er</sup> décembre 1814, à Bruxelles, naissance d'Arneld-Joseph Blaes,

Blaes appartient à la belle épeque des de Bériot, des Vieuxtemps, des Servais, et comme tous ces grands artistes, ses emules en talent, il s'est fait un nem justement respecté dans son pays et à l'étranger. On dit encore aujeurd'hui au Conservatoire: "classe Blaes , l'habile professeur de clarinette y ayant laissé sen empreinte.

- Le 2 décembre 1837, à Paris, le Domino noir, 3 actes d'Auber.

Il n'y a pas bien longtemps, la dernière reprise de ce charmant ouvrage, au théâtre de Bruxelles, n'a eu qu'une eu deux représentations, ce qui preuve que nos artistes d'aujourd'hui ne savent plus jouer ni chanter l'ancien réperteire de l'opéra-comique.

#### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

Musik-Lexicon, du De Huge Riemann; Leipzig, librairie-Max Hesse.

Neus avons annencé (Guide mus. du 14 ectebre) cette inté-ressante publication dont deux neuvelles livraisons, la deu-xième et la treisième, viennent de nous arriver. Les musiciens belges dont les noms suivent y ent leur notice: Balthazar-Flerence, Batta père et fils, Bender frères, P. Benoit, de Bériot, Bessems, Blaes, Bovy, L. de Burbure, Busschop et Campenhout.

On y remarque, parmi les articles traités in extenso, Beethoven, Berlioz, Bizet, Blasinstrument (instrument a vent), Boieldieu, Brahms, de Bulow.

On peut seuscrire à cet ouvrage chez Schett frères, à

#### Nécrologie.

Sent décédés:

A Schaerbeek, le 22 nevembre, Louis Jorez, né à Bruxelles le 23 juin 1828, excellent professeur de chant, critique musi-cal sous le nom de *Luigi* aux *Nouvelles du jour*, ancien artiste lyrique. (Notice, *Artistes musiciens belges* d'Ed. Grégoir, p. 259.

A Strasbourg Charles Fritsch, né dans cette ville en 1852, virtuese sur le hautbeis, ancien solo au théâtre et prefesseur

au Conservatoire.

— A Rueil près de Paris, le 14 novembre Benoît-Jean-Bap-tiste Jouvin, né à Grenoble le 20 janvier 1830, critique musical et qui, sous le pseudonyme de Besédict, a lugé pendant de longues années et avec nne réelle autorité, les nouveautés lyriques, dans les colennes du Figaro. (Notice, suppl. Peugin-Fétis, t. II, p. 33.)

 A New-York, le 7 nevembre, Charles Fradel, né à Vienne le 29 août 1821, pianiste et compesiteur, fixe aux Etats-Unis depuis 1859. (Notice, *ibid.* t. I, p. 346, et avec portrait, *Musical* Courier du 10 novembre.)

— A Eurni (Pavie), Cesare Casiraghi, né à Crema le 31 décembre 1837, compositeur d'opérettes.

— A Londres, M<sup>ma</sup> Geerges-W-Pigott (Ellen Capel Pigett), une pianiste accomplie, dit le Musical Standard.

- A Dresde, à l'âge de 73 ans, J.-G. Muller, ancien chef de musique à l'églist des Treis Reis et de la seciété cherale Orphee.

A Grazzill'age de 57 ans, Fritz Wagner, compositeur de

— A Bruxelles, le 15 novembre, à l'âre de 53 ans, Giuseppe Saraçog, th' des premiers danseurs de l'Italie et père du pre-mer dans eur et maître de ballet au théâtre de la Mennaie.

 A Londres, à l'âge de 28 ans, Charles-F.-E. Catchpele, prefesseur de cor à l'Académie royale de musique, et exécutant aux grands erchestres de la métrepole.

#### 

## Vient de paraitre. - Sochen erschienen.

Martin Lazare, op. 35.

Suite romantique sur 3 notes, pr piano:

 Prologue . . Prix marqué fr. 4,00 = M. 1,00 2. Appassionato , 5,00 = , 1,25" 4,00 = " 5,00 = " 1,00 3. Aveu . . . 1,25 4. Capricieuse . 12 , 4,00 = 5. Dénoûment . 1,00 22 " 5,00 — 1,25 6. Epilogue . . La Suite romantique, complète nette ,, 5,00 -Martin Lazare, op. 43.

Deuxième Sicilienne.Prix marqué " 7,50 == " 2,00 Ad. MAHILLON, Editeur de musique

Place De Brouckere, 31, Bruxelles

BREITKOFF & HÄRTEL, Editeurs

# 41, Mentagne de la Cour, Bruxelles EXTRAIT DES NOUVEAUTÉS

#### NOVEMBRE 1886. Dupont, Aug., et Sandré, Gust.

ÉCOLE DE PIANO DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES.

Livr. VIII. 3 Suites et une Fugue de Händel. Reinecke, Carl, Op. 189. Douze Lieder à 2 voix dans le style populaire, avec P°

(texte allemand) . . . . . . Liszt, Fr, Transcriptions sur des motifs des Opéras de R. Wagner. Edition p. 2 P a à

8 mains. Nº 6. Chanson des Fileuses (le Vaisseau

fantôme). . Nº 7 La mort d'Yseult (Tristan et Yseult). 3 45



# Henri-Maurice SCHUSTER

4 70

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe) Fabricant d'instruments de musique

Recommande ses instruments de toute perfection et comme spécialité de sa maison : Coruets à pistons, trompettes, cors de chasse, tromboues de le choix pour solistes, bugles, tubas à 3 et 4 pistons, etc. Flûtes, clarinettes (altos et basses) de première qualité. Cythares et guitares. Grand choix de violous anciens et nouveaux, violoncelles, basses, archets et tous les accessoires. Tous les ordres sont promptement et soigneusement exécutés, Je garantis que mes instruments sont très bien achevés. Prix avantageux avec rabais pour les marchands. Envoi franco du catalogue,

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BRIJETHNEER

Dépôt: L. DE

67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

Brux. - Imp, Th. Lombaerts, Mont. des Aveugles, 7,

0.50

# Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS D'ANNONCES :

CONDITIONS D'ABONNEMENT

LE NUMÉRO Fr. 10 00 Beleique, un an . 25 12 00 FRANCE, un an CENTIMES 10 00 LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). .

La petite ligne . . . .

1 00 La grande ligne . On traite à forfait pour les grandes annonces.

BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; -- Paris: FISCHBACHER, rue de Seine 33 LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE, — Jacques de Saint-Luc, par Edm. Vanderstraeten, — Bruxelles et Province: Théâtre royal de la Monnaie: Lakwé; le concert de M. Franz Servais; Anvers, Gand, Liége, — Etranger: Paris, lettres de MM. Arthur Pougin et Balthazar Ciaes; Vienno, le Fou de la Cour. — Mouvelles diverses. — Variétés: Ephémérides musicales. — Bibliographie. — Nécrologie.

#### 

#### JACQUES DE SAINT-LUC CÉLÈBRE LUTHISTE ATHOIS

DE SAINT-LUC A BRUXELLES (suite).

Un poète gentilhomme, attaché à la cour du prince d'Orange, Constantin Huygens, faisait alors les délices du dilettantisme hollandais, par son talent éminent sur le luth. Envoyé en mission particulière auprès du roi d'Angleterre, il se produisit dans diverses soirées organisées en son honneur, et y remporta les plus brillants succès (1).

L'occasion de voir et d'entendre de Saint-Luc à Bruxelles s'offrit maintes fois pour cet intime conseiller de la maison de Nassau; on dut échanger là de bien intéressantes conversations sur la musique en général, et sur l'art de jouer du luth en particulier. De ces relations naquit une étroite amitié, qui, à distance, s'épancha en lettres du plus vif intérêt pour l'histoire de la virtuosité en Néerlande.

J'en juge ainsi par l'examen de trois missives adressées par Constantin Huygens à de Saint-Luc, et qui font regretter amèrement la perte ou la destruction de la correspondance entière. Je vais en extraire ce qu'elles renferment d'intéressant pour l'objet de ces notes

La première lettre est écrite au mois de juillet 1673. Huygens soumet humblement à la censure de son confrère luthiste une vingtaine de compositions de sa facon et lui demande, en retour, qu'il compulse ses "trésors, et qu'il lui envoie ceux dont il le jugera " digne ou capable ...

Ce n'est que deux ans après, c'est-à-dire au mois de mai 1675, qu'il reprend ce thème et l'assaisonne de

(1) Au tome II de la Musique aux Pays-Bis, j'ai consacré un chapitre spécial à la carrière musicale de Constantin Huygens.

son babil un peu fade, mais précieux à recueillir. De Saint-Luc a semblé goûter les pièces de son cru, à savoir " une vingtaine de productions harmoniques "; il est convié maintenant à les entendre de sa " sçavante oreille ":

"Car ajoute-t-il, à vous parler franchement, c'est en ces matières le plus grand de mes déplaisirs, de ne trouver à qui parler, c'est-à-dire à qui me faire entendre. Il est vray qu'il se trouve peu de gens qui n'ayment le son de quelqu'instrument; mais combien en rencontrons-nous de capables de discerner le bon d'avec le mauvais? voylà pourquoy je cours des trente et quarante lieues de chemin, pour trouver un auditeur et un juge à mon gré, et voylà le malheureux sort à quoy vous reduit l'ignorance de la pluspart de nostre monde. "

J'oubliais que le gentilhomme artiste expédie, en même temps, à son correspondant à Bruxelles " autres trois douzaines,, de ses pièces les moins mauvaises qu'il ait pu choisir " dans la grosse Bible " de ses œuvres:

"Je n'av que faire de vous dire que je prétens d'en scavoir vostre sentiment par le menu, pour si, peutestre, vous en rencontrez quelques unes plus dignes de vostre patience que d'autres ; voyant comme je les ay cottées, selon les nombres de leurs naissances, vous remarquerez bien que c'est là mon but, et que ce triage me tiendra lieu d'une faveur très-utile, et dont je resteray très-obligé. Vous en avez présentement en 5 tons divers. Il m'en reste encore 6 autres. "

Depuis, les deux confrères en virtuosité se virent à Bruxelles. Au mois de mars 1676, nouvelle épître d'Huygens, cette fois à reproduire presque intégralement:

"Je nous voy malades en mesme hospital, mon cher Monsieur... Lorsque des archiducs Léopoldes et des don Juans vous gouvernoyent, vous estiez heureux, et aviez à qui parler. Par deçà, il ne s'est rien veu de tel, depuis le prince Philippe, que j'ay connu le seul de la maison d'Orange amateur de la musique; et certainement le petit concert qu'il entretenoit, estoit excellent et des mieux choisis. Que voulez-vous que nous fassions à cela, que, comme dit un sage, de nous envelopper dans nostre vertu, en nous regalant nousmesmes de ce que la pluspart du monde n'est pas

capable de gouster.

"Ainsy, je ne sçaurois que vous louer hautement de ce que, nonobstant ce rebut ingrat de l'ignorance, vous vous animez encore à perfectionner la symphonie. J'ay grande opinion de vostre nouveau concert de deux théorbes avec une viole de gambe, et ne se peut que l'harmonie n'en soit magnifique et royale, nommément si les contrepoints en sont bien meslez, comme vous n'y sçauriez manquer. Pour mon goust, j'aymerois mieux que ce fussent plustost théorbes à cordes simples, que luths théorbez (1), que j'ay tousjours moins approuvez. "

Huygens parle ensuite des compositions nouvellement sorties de sa plume: 75 pour le théorbe, 769 pour les "deux sortes de luths ", le clavecin, la viole de gambe et la guitare; sans compter une quantité de productions pour le chant et le théorbe, imprimées à Paris pour plusieurs violes, et surtout, dit-il, pour "trois violes basses en unison ", dont il avoue avoir pris le modèle en Angleterre. Puis il conclut:

"S'Îl vous prend envie de veoir quelqu'eschantillon de mon théorbe, vous n'aurez qu'à parler. Mon grand cheval sur ce bel instrument, c'est l'accompagnement extemporaire et tousjours varié d'une belle voix, à quoy on dit que j'entend quelque chose... Adieu, Monsieur, et jugez, par ce caquet, combien de choses nous aurions à nous dirc, si nous pouvions nous joindre, ce que je souhaîte fort, et en veux encore entretenir Monsieur l'Ambassadeur d'Angleterre, de près ou de loin. Faites tousjours estat que je suis, peut-estre d'un peu de connoissance, grand estimateur de vostre mérite, et de tout non cœur. "

On peut croire que les deux éminents luthistes se revirent peu après. Huygens avait un double intérêt à cultiver l'amitié de notre artiste. Il en recevait d'excellents conseils pour le perfectionnement de ses ouvrages, et il trouvait en lui un utile auxiliaire pour leur propagande à la cour et dans les salons de la haute fashion bruxelloise. Les "choses qu'il a encore à dire ", ramenées à l'entretien direct ou indirect qu'il désire avoir avec l'ambassadeur d'Angleterre, forment, d'après moi, une allusion transparente à cette vulgarisation musicale tant convoitée.

De Saint-Luc se trouvait donc à Bruxelles en 1675 et peut-être en 1676. Il ne se bornait point à jouer du luth; il composait pour cet instrument. Et, en théorie comme en pratique, Huygens le consultait comme un oracle. L'allusion de celui-ci à la protection

des archiducs Léopold et Don Juan, successivement préposés au gouvernement des Pays-Bas, nous éclaire vivement sur une phase néfaste de la carrière de notre grand maître. Sous la régence du marquis de Caracena cependant, de même que sous celle du comte de Monterey, l'art musical fut généreusement encouragé. On cite même le connétable de Castille qui préférait le jeu du clavecin à celui de la politique et qui passa son existence à s'amuser avec des comédiens.

Vers ce temps-là, les affaires financières du maître luthiste ne marchaient point au gré de ses désirs, et, porté sans doute, par le genre de sa vie artistique, à la dissipation, il avait contracté des dettes onéreuses. Harcelé par un de ses créanciers, mal payé peut-étre aussi par le Trésor, il argua d'une partie de bien située en Arthois,ce qui m'a induit, faute d'ultérieures informations, à l'envisager provisoirement comme originaire de cette contrée :

"Un de ses créanciers l'avait traduit en 1634, devant l'Alcade, où il soutint que Saint-Luc le renvoyait toujours avec cette promesse illusoire: "Au , jour de demain, je recevray une bonne somme de

" bien en Arthois (1). "

Qui sait ? A la suite d'une déconfiture et d'une disgrâce, l'une entraînant l'autre, l'artiste se sera retiré à l'étranger, où une nouvelle ère de succès va s'ouvrir pour lui.

(A suivre.)

EDMOND VANDERSTRAETEN.

# Belgique

BRUXELLES ET PROVINCE

# THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

C'est sans très grande confiance, je crois, que la direction de la Monnaie a entrepris de monter Lakmé. Les directions précédentes avaient elles-mêmes hésité. Pourquoi ? M. Léo Delibes est pourtant très en faveur près du public bruxellois; on aime sa musique presque à l'égal de celle de M. Massenet, et, chez les délicats, on la préfère même. Etait-ce le demi-succès de Jean de Nivelles? Mais ce demi-succès n'avait pas été un grand succès uniquement par la faute de l'interprétation; la pièce n'en pouvait rien. Quoi donc alors? Je ne sais. La réussite de Lakmé à Paris semblait assez factice et due tout entière à M<sup>lle</sup> Van Zandt; bien plus, ceux qui l'étaient allés voir là-bas en étaient revenus fort désillusionnés. Si bien que personne ne regrettait ici qu'on nous privât de Lakmé, et personne ne la réclamait, et, quand on apprit qu'on la préparait, tout le monde, au contraire, eut un soupir de doute... Cela serait un échec, inévitablement...

Or, cela a été un grand succès!

Mon Dieu, oui. Cet ouvrage délicat et gracieux, qui n'est pourtant pas dans la note du public bruxellois, friand avant tout de choses bruyantes et consistantes, a entièrement et, avouons-le, inopinément réussi. Le public

<sup>(1)</sup> Musique aux Pays-Bas, tome IV, p. 193. En "Athois ", c'est-àdira " au pays Athois ?? " qestion d'un simple r, en définitive.

<sup>(1)</sup> Le liuto attiorbato avait plusieurs chevilliers à cordes doubles. Il était en usage en Italie dès le commencement du xvn° siècle.

<sup>(8)</sup> Musique et musicieus du xyru siècle. MM, Jonchbloet et Land me font l'honneur de me citer beaucoup dans leur livre intéressant. Seulement, leurs mentions ne sont pas toujours exactes. A propos d'un luth dont Huyques, à peine âgé de six ans, aurait joué en famille, ces écrivains s'innaginent gratuitement que j'aie pu prendre au sérieux un fait aussi impossible. Or, quelques lignes après la constatation du prétendu phénomène, j'ajoute: "Est-ce un petit barbiton de foire qu'on lui a mis en mains, une mandoire, ou ce qu'on appelait alors une mandore luthée?", Ce complément de ma pensée est omis par MM. Jonckbloet et Land, (Voyez Musique aux Frays-Eta; tome II, p. 556 e 458.

était-il bien disposé ce soir-là, ou bien y avait-il dans l'air quelque électricité propice? Sans doute ceci et cela. Et nous en sommes enchantés — pour la direction, qui avait besoin de quelque chose qui l'encourageât; pour les auteurs, dont la joie doit être grande; et pour le bon public, qui a passé trois heures de doux ravissement et s'en est allé en s'écriant: "C'est adorable!,

Oh! oui, adorable, et délicieux, et joli, et aimable, d'un bout à l'autre. Non éminent collaborateur M. Arthur Pougin, quand Lakmé parut pour la première fois, à Paris, a trop bien parlé des qualités tout à fait distinguées de l'œuvre pour que nous songions à les indiquer encore après lui, et moins bien que lui. Il ne s'agit plus, pour nos lecteurs, d'une œuvre nouvelle, et il serait oiseux de paraître vouloir la découvrir, quatre ans après qu'elle fut signalée. Mais cela ne doit pas nous empêcher de noter ici l'impression générale et de l'expliquer au besoin. Malgre la différence d'accueil, toute à l'avantage de Lakmé, celle-ci est incontestablement inférieure à Jean de Nivelles mais Lakmé a des qualités qui devaient porter mieux sur la foule et qui l'ont, en effet, plus impressionnée, des qualités à la fois charmantes et banales. Comme pièce et comme partition, c'est merveille de voir combien elle est coulée dans le moule ancieu. Toutes les ficelles des librettistes en quête de situations musicales. MM. Gondinet et Gille, les ont mises en usage dans leur poème, dont l'orientalisme de pacotille se ressent de la mode furieuse, déjà sur son déclin, de ces dernières années. C'est très habile et très ingénieux, mais l'intérêt en est d'autant diminué; cette histoire de fille de Brahmane dont s'éprend un Européen aventureux et qui meurt du regret de ne pouvoir se l'attacher, a beau ressembler aux histoires d'amour célèbres, elle n'en a point l'émotion, parce qu'elle n'en a pas la vraisemblance et la vie : on sent qu'elle n'est qu'un décalque de tant d'autres, fabriqué de pièces rapportées ; il y a même là un personnage assez godiche, le héros, l'amoureux, Gerald, qui n'a vraiment rien de quoi faire oublier ses devanciers et devenir un type légendaire.

La partition vaut mieux, heureusement. Si elle se complaît dans les formules et l'ornière anciennes, vers lesquelles le libretto la poussait, elle est du moms ingénieusement écrite, très mélodique et orchestrée de main de maître, -- de maître français, toujours élégant. C'est même une des curiosités de l'œuvre que cette distinction de l'idée et de la forme mise au service de moules si usés et que l'artiste a si peu cherché à rajeunir. Et dans cette donnée, tout à la fois banale et raffinée, il y a des pages véritablement charmantes, - trois duos surtout, qui sont les points culminants de chacun des trois actes de Lakmé et autour desquels viennent se grouper d'autres pages sentimentales ou légères, presque toutes gracieuses. presque toutes bien venues. Ces trois duos sont assurément les meilleures choses de l'œuvre ; ils ont de la passion et du relief, sans cesser jamais d'avoir de l'élégance. et ce sont eux qui, lundi soir, ont enlevé le succès.

L'interprétation, disons-le bien vite, est aussi pour quelque chose dans le succès; M<sup>10</sup> Vuillaume a étonné tout le monde; elle a été aussi virtuose qu'on pouvait l'espèrer dans ce rôle haut perché, écrit pour un rossignol qui n'est pas elle, et, ce qui vaut mieux encore, elle a été bien près d'être touchante. Elle avait besoin, comme la direction, d'une revanche: elle l'a bien eue cette fois, et nous comptons bien qu'elle en profitera. La voix de

M. Engel n'est pas bonne; il n'en a que plus de mérite à savoir en tirer tout le parti qu'il en tire. C'est un remarquable chanteur et un musicien d'une rare intelligence.

MM. Renaud et Gandubert sont excellents dans des petits rôles, et M. Isnardon fait ce qu'il peut pour l'être également, saus trop y parvenir. Il n'y a de médiore — mais elle l'est carrément — que l'exécution du quintette du premier acte, où prennent part, et grâce à elles, M<sup>mes</sup> Gandubert, Gayet et Legault. Heureusement ce quintette ne récidive pas, et ces dames non plus; tout le reste de l'affaire retombe sur les bras de M<sup>16</sup> Vuillaume et de M. Engel, et nous venons de dire avec quel bonheur ils la supportent.

L'orchestre, sous l'œil du maestro Dupont, a été parfait ; il a eu de la délicatesse et des nuances qu'on n'osait plus lui demander. Quant aux chœurs, ils ont bien marché. Une remarque cependant ne leur serait-il pas possible de manœuvrer sur la scène d'une façon plus mouvementée et plus réelle? Si M. Delibes s'est amusé à respecter toutes les traditions, ce n'est pas une raison pour continuer, même avec lui, le règne des rangées d'oignons devant le trou du souffleur, auxquelles on semble vouer toujours, à la Monnaie, une très haute prédilection. La mise en scène, enfin, est fort soignée et les décors sont magnifiques. C'est un succès, décidément. Faisons des vœux pour qu'il soit durable, en attendant les Contes d'Hoffmann et les Pécheurs de perles, qu'on nous promet formellement. LUCIEN SOLVAY.

#### LE CONCERT DE M. FRANZ SERVAIS

Il y avait foule, mardi soir, au Cercle artistique et littéraire pour l'audition des œuvres de M. Franz Servais. Cette soirée a été un très grand et très légitime succès pour le compositeur. Son poème d'amour pour deux voix, d'après les Contemplations de Victor Hugo, ses chansons de Mignonne et les différentes petites pièces, lieder ou ballades, qui nous ont été révélées en cette soirée, ont surpris d'abord, puis charmé très réellement le public.

N'attendez pas de M. Franz Servais qu'il fasse rien comme les autres. C'est un esprit qui n'est point banal, il n'entend ressembler à personne. Sa personnalité attirante, on ne sait pourquoi, exerce une séduction. C'est un songeur blond qui a fui les réalités brutales de la viet qui s'est-réfugié dans un rève étoilé; c'est son rève qu'il nous conte. Mais écoutezbien, car les rèves ne se disent pas en la langue vulgaire de tous les jours. Cela n'aura ni logique, ni bon sens, et cependant cela charmera. On se demande s'îl s'agit ici d'une composition savamment combinée ou d'une improvisation désordonnée. Ce n'est ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre. C'est simplement la fantaisie ailée dont le vol léger caresse, et qui, capricieusement, défei l'analyse.

C'est par là que Franz Servais est véritablement le disciple de Liszt. Vous rappelez-vous les chants inspirés de celui-ci où il y a des étrangetés choquantes et des beautés poétiques de premier ordre? Franz Servais le continue, avec une sensibilité raffinée qui est à lui. Ses mélodies ou ses lieder ne sont ni des romances, ni des airs. C'est une sorte de récitatif qui n'a aucune forme rythmique ou mélodique déterminée, qui va au gré de la fantaisie du musicien, tantôt réveuse, tantôt passionnée et dramatique, et qui rehausse avec justesse l'expression littéraire du poème, par un accompagnement d'heureux dessins mélodiques se mélent à de chatoyantes harmonies. Parmi ces pages qui formeraient un joli recueil, il faut citer particulièrement les chants II et IV du poème d'amour, les deux chansons de Mignonne, la ballade d'Ophélie, sur une jolie poésie de Georges Khnopff, le Nocturne de Sylvestre et la complainte du Printemps. C'est de l'impressionisme musical. si vous voulez; mais de ces paysages musicaux, dans la manière de Corot, se dégage un parfum poétique qui vous saisit en dépit du vague de la forme. Ils ont du charme, de la distinction, de la passion et un certain air de grandeur qui ont impressionné l'auditoire très vivement.

Îl faut dire que M. Franz Servais a été admirablement secondé par sès interprètes, M™ Cornélis-Servais et M. Engel, du théâtre de la Monnaie. Et dans le chœur pour voix de femme sur la Pélie étoile du soir d'Alfred de Musset, on s'est laissé charmer par les fraîches voix et les jolis visages de quelques élèves des classes de chant du Conservatoire royal

La soirée de M. Franz Servais s'était ouverte par le quatuor de Joseph Servais, son frère, mort si jeune et si tôt enlevé à ses amis et à l'art. Nous avons longuement parlé de cette œuvre intéressante lors de sa première exécution, il y a deux ans, dans les salons de M. et de Mª Charles Tardien, par le quatuor Colyns-Van Styvoort-Hubay-Servais. Deux des interprètes d'alors manquaient à l'exécution de mardi: Jeno Hubay, qui est parti pour Pesth, et ce pauvre Joseph Servais, qui est parti, lui, pour ne plus revenir. M. Ysaye, avec l'abnégation d'un véritable artiste, s'était chargé de la partie d'alto, et M. Edouard Jacobs, le digne successeur de Joseph Servais, tenait le violoncelle. L'œuvre a été interprétée avec une piété touchante. Sur l'exécution planait comme le regret de l'ami absent pour jamais. Et le public a partagé ce sentiment.

La saison des Concerts populaires s'ouvre dimanche prochain. Ce premier concert ne manquera pas d'offrir un très vif intérêt. C'est pour la première fois depuis le grand festival de 1890 qu'on y entendra notre grand violoniste helge, César Thompson, professeur au Conservatoire royal de Liège. Il interprétera le concerto de Beethoven avec orchestre et les danses bobémiennes de Sarasate.

Indépendamment de l'ouverture tragique de Brahms et de la suite de Grieg dans le style ancien — deux œuvres qui n'ont pas encore été exécutées à Bruxelles — M. Joseph Dupont a eu l'excellente idée d'inscrire au programme un des poèmes symphoniques de Liszt: le Tasse. C'est un légitime hommage rendu au maître dont la mort récente a causé une si vive sensation.

Cette année, les répétitions publiques du samedi n'auront plus lieu comme autrefois dans la salle de la Grande Harmonie, mais dans la salle du Palais des Académies (ancien Palais ducal).

Annonçons à ce propos une innovation. L'acoustique de la salle de la Monnaie laissait beaucoup à désirer avec l'or-chestre placé sur la scène et séparé du public par le gouffre béant où se place ordinairement l'orchestre. M. Joseph Dupont n'a pas hésité à faire enfin cette année la dépense d'un plancher qui couvrira ce vide absorbant.

Au deuxième concert, on essayera un nonveau décor pentagonal destiné à favoriser la réflection des sonorités vers la salle.

#### ANVERS

Le second concert de  $M^{me}$  Nilsson n'a pas obtenu moins de succès que le premier. La diva a été rappelée quatre ou cinq fois après chacun de ses morceaux et elle a encore dù ajonter deux ou trois chansons suédoises au programme, qui était semblable à celui du premier concert. M. Demunck, le violoncelliste, n'ayant pu demeurer à Anvers, avait été remplacé par M<sup>ne</sup> Vanden Hende, lauréate du Conservatoire de Bruxelles. La gracieuse violoncelliste a donné de son talent l'opinion la plus flatteuse en jouant un concerto de Servais et une sonate de Boccherini. J'ajouterai qu'il faut rendre un hommage à l'un des auxiliaires de ce concert. C'est un piano Steinway de petit format qui a servi aux morceaux exécutés par M. de Try et à l'accompagnement du chant, Pour qui connaît les proportions de la salle de l'Harmonie et la capacité d'un piano, c'est décerner à ce dernier son brevet que de constater que pas une note n'a été perdue pour les auditeurs les plus éloignés.

La Société royale d'Harmonie a ouvert sa saison d'hiver par un fort joli concert vocal et instrumental, sous la direction de M. A. Lemaire. On y a applaudi M<sup>16</sup> Litvinne et M. Sauret, le brillant violoniste qui jouait il y a quelques jours à Paris, avec un vif succès.

Au Théatre Royal rien à signaler, si ce n'est la reprise peu réussie de la *Fille de M™e Angot*, qui a paru bien démodée. On a joné pour le reste *Si j'étais Roi*, *Mireille* et le *Grand Mogol*.

#### GAND

Grand-Théatre. — Lundi 22 novembre, la Mascotte; mer credi 24, Mignon; vendredi 26, la Fille de M<sup>mo</sup> Angot; dimanche 28, le Trouvère et la Mascotte.

Une fort bonne représentation du Trouvère; une autre, satisfaisante, de Mignon; deux médiceres reprises de la Mascotte et de la Fille de Mme Angot, voilà le bilan de la semaine, qui n'offre donc rien de bien intéressant, sauf la résiliation — enfin! — du ténor léger, M. Lucca. Mme Dupouy, qui rentre décidément en grâce auprès du public, a été vue avec plaisir dans Mignon; du reste, je crois que c'est une excellente musicienne, ce qui n'est pas à dédaigner. Quant à Mignon; la reste je crois que c'est une excellente musicienne, ce qui n'est pas à dédaigner. Quant à Mignon; du reste, je crois que c'est une table reste de la consensation de la marchia de l

On annonce pour mercredi une reprise de Norma, qui a été étudiée avec beaucoup de soin; on s'occupe aussi du Cid, dont les décors viennent d'être commandés à Paris. N'y a-t-il donc pas de peintres de décors en Belgique?

Le mardi 23 novembre a en lieu, à la Société royale des chœurs, un concert auquel je na la pu assister, mais qui a très bien réussi, à ce qu'il parait. On y a entendu une jeune cantatrice, Mile Cardon, M. Warie, violoncelliste, ainsi que deux chanteurs, MM. Maes et Pauwels. La société compte donner, pendant le courant de l'hiver, plusieurs concerts auxquels les principaux artistes du Grand-Théâtre prêteront leur concours.

#### LIÈGE

M. Berryer et M. Hanssens, échevins des beaux-arts de notre ville, viennent d'être nommés membres de la commission administrative du Conservatoire royal de musique de Liège, respectivement en qualité de délégués du gouvernement et de la ville.

M. Sylvain Dupuis, professeur adjoint d'harmonie au Conservatoire royal de musique de Liège, est nommé professeur de ladite classe.

# 



# FRANCE

Paris, 30 novembre 1886.

Dans une de mes dernières lettres je vous disais que, selon moi, l'Opéra-Comique était complètement dévoyé par son directeur actuel, lequel avait le tort d'en vouloir faire comme une succursale et même une sorte de rival de l'Opéra. Sans vouloir discuter ici à ce sujet et rechercher si mon raisonnement est fâcheux ou non, je ne puis aujourd'hui que constater le fait de la façon la plus directe. Vous savez que M. Sardou a transformé son beau drame de Patrie en un livret d'opéra à l'usage de M. Paladilhe, et que notre Académie nationale de musique est attelée depuis quelques mois déjà à cet ouvrage, qui doit passer dans la première quinzaine de décembre; on m'assure qu'après les hésitations qui s'étaient fait jour tout d'abord relativement à la valeur de l'œuvre de M. Paladilhe, on a pleine confiance aujourd'hui dans le

succès et dans l'accueil que la musique devra recevoir du public. Mais tandis que l'Opéra s'occupait de Patrie, l'Opéra-Comique montait Egmont " drame lyrique " en quatre actes, de MM. Albert Millaud et Albert Wolff, musique de M. Salvayre. Or, Egmont, Patrie, c'est à peu près le même sujet, et les deux œuvres se touchent par plus d'un côté. Si bien que c'est à qui des deux théâtres était désireux d'arriver le premier et de frapper le premier coup. Et tandis qu'à l'Opéra on travaillait nuit et jour, à l'Opéra-Comique on étudiait jour et nuit, on étudiait même si bien que samedi dernier alors qu'on savaît que celui-là en avait encore au moins pour une quinzaine, celui-ci annonçait crânement pour le lundi suivant sa première représentation. Cette représentation n'a pas eu lieu hier, on a fait relâche pour la répétition générale; mais il est à peu près certain qu'elle aura lieu jeudi. Et voilà comment l'Opéra est distancé par son rival, au moment où il s'y attendait le moins.

Ceci rappelle exactement ce qui se passa, il y a une soixantaine d'années, entre les deux mêmes théâtres, pour deux ouvrages construits sur le même sujet et aussi, chose assez singulière, sur un sujet révolutionnaire et patriotique. Tandis que les deux musiciens rivaux s'appellent aujourd'hui Paladilhe et Salvayre, les deux musiciens d'alors s'appelaient Auber et Carafa, et leurs œuvres avaient pour fonds commun le grand drame de la révolution napolitaine contre la domination espagnole. Vous devinez sans peine que je veux parler de la Muette de Portici et de Masaniello. Cette fois déjà, sous le rapport du temps, l'Opéra fut vaincu par l'Opéra-Comique, car Masaniello fut représenté le 27 décembre 1827, tandis que la Muette ne put arriver que deux mois plus tard, le 29 février 1828. Tous deux d'ailleurs, ne se portant aucun tort, obtinrent un succès formidable. Il est juste toutefois de constater que Masaniello a depuis quarante ans disparu du répertoire, tandis que la Muette s'est maintenue jusqu'à nos jours à la scène. Pour moi, je souhaite aux deux partitions de MM. Paladilhe et Salvayre un demi-siècle d'une brillante existence.

Alors qu'à l'Opéra, le rôle féminin le plus important de *Putrie* sera tenu par la grande artiste qui a nom Gabrielle Krauss, c'est, à l'Opéra-Comique, M<sup>110</sup> Adèle Isaac qui le personnifera. Au reste, la distribution d'*Egmont* est remarquable, comme vous pouvez vous en rendre compte, car la voici:

MM. Talazac (le comte d'Egmont), Taskin (Brakembourg), Fournets (le duc d'Albe), Soulacroix (Ferdinand d'Albe), Bussac (Mendez, capitaine espagnol), Cambot (Nansen, artiste flamand), Michard (Jetter), Balanké (un héraut), Troy (un inquisiteur), Teste (un moine); Mmes Adèle Isaac (Claire), Deschamps (Marguerite de Parme), Nardi (un page).

Je ne crois pas utile de vous entretenir longuement de la reprise que les Variétés viennent de faire de la Belle Hélène, avec Mmo Anna Judic dans le rôle créé, il y a vingt ans, par M<sup>16</sup> Hortense Schneider. La pièce est toujours bien amusante, et la musique, où Offenbach avait déployé toutes ses qualités en atténuant ses défauts, est toujours pleine de verve et d'entrain. Mais le succès dépasse toutes les prévisions. Le théâtre, qui avait réengagé Mmo Judic au retour de sa grande tournée, n'avait remonté la Belle Hélène que pour prendre le temps de mettre en scène la nouvelle pièce de M. Albert Millaud, dont la diva devait jouer le principal rôle. On espérait

avec cela faire quinze ou vingt représentations avec une honnête demi-salle; et voilà que dès le premier jour le public se porte en foule aux Variétés, que le succès prend des proportions épiques et que maintenant on compte sur un minimum de cent représentations excellentes. Ce qui est certain, c'est que le théâtre encaisse chaque soir six mille francs de recette, et qu'on ne pense plus du tout, pour le moment, à répéter la pièce de M. Millaud.

Je vous dirai, la semaine prochaine, si l'*Egmont* de l'Opéra-Comique a rencontre semblable fortune.

Arthur Pougin.

Les Messes de Beethoven. — Le *Petit Bulletin* de M. Lamoureux: la *Valkyrie*, *Siegfried*, *Lohengrin*. — Concerts du Châtelet et du Cirque d'hiver.

Paris, le 29 novembre 1886.

Lundi dernier, 22 novembre, à l'occasion de la fête de sainte Cécile, l'Association des artistes musiciens (fondation Taylor) a donné, dans l'église Saint-Eustache, sous le titre fallacieux de " Messe solennelle ", la messe en ut de Beethoven, la première des deux seules œuvres de ce genre que le maître ait composées, et non la plus remarquable. A voir les affiches et cette indication de " solennelle " en gros caractères, on pouvait craindre qu'il ne s'agît de la grande Messe en ré, dont l'exécution est en ce moment à l'ordre du jour et qui seule porte le titre de Missa solemnis. Je dis " on pouvait craindre " pour deux raisons : la première, c'est que le vaisseau de Saint-Eustache est détestable pour la musique et qu'on n'y prend nullement, en de telles occasions, les dispositions nécessaires pour remédier à ces défauts (j'en ai fait l'expérience l'an dernier pour la Messe de Gran, de Liszt); la seconde raison est que la vraie, l'unique, la grande Missa solemnis est fort difficile à monter, et qu'il eut fallu, afin d'obtenir une bonne exécution, une série de répétitions pour lesquelles l'Association Taylor ne pouvait disposer d'un temps suffisant. Comme divers projets d'exécution de la Messe en ré sont dans l'air en ce moment, il faut espérer et j'ai tout lieu de croire que l'année ne se passera pas sans que nous entendions ce chef-d'œuvre à Paris dans des conditions dignes de lui (1).

Le " Petit Bulletin , qui accompagne désormais les programmes de M. Lamoureux et dont je vous ai entretenu récemment, a paru trois fois déjà; il y est question de plusieurs choses intéressantes. M. Lamoureux nous annonce la reprise du premier acte de la Walkure, avec rétablissement de la scène retranchée à la première audition de l'an dernier (scène deuxième entre Hunding, Siegmund et Sieglinde); c'est sur les instances d'un grand nombre d'abonnés et d'habitués de l'Eden, nous dit le "Petit Bulletin ", que cette scène, " d'un caractère essentiellement théâtral ", sera rétablie et qu'on aura ainsi l'acte tout entier. Mes renseignements personnels me permettent aussi d'ajouter que nous aurons probablement la grande scène entre Siegfried et Brünnhilde, scène généralement qualifiée de " duo ", qui termine le troisième acte de Siegfried, avec le passage du jeune héros à travers le feu, éblouissante page orchestrale qui forme le début de cette grande scène. - Nous trouvons encore dans le "Petit Bulletin "plusieurs renseignements au sujet du Lohengrin; je laisse la parole à M. Lamoureux: " On nous demande de différents côtés si l'on peut dès à présent se faire inscrire pour les représentations théâtrales do Lohengrin, qui formeront cette année l'épilogue de notre saison de concerts. Nous répondons affirmativement, en ajoutant qu'un grand nombre de lettres, écrites à ce sujet,

<sup>(1)</sup> Je rappelle que j'ai parlé ici de cette œuvre il y a deux mois, à propos d'une brochure (analyse et impressions) de M. Maurice Bouchor; cet opuscule a été très lu et n'a pas été étranger au mouvement actuel es favour de cette composition.

sont déjà parvenues au siège de notre administration, où elles ont été recueillies et classées avec soin. Sans que nous puissions leur donner une garantie positive, les signataires de ces demandes peuvent être convaincus que nous avons à cœur de leur donner satisfaction dans la mesure possible. On comprendra, toutefois, que nous accordions un droit de préférence aux abonnés de nos concerts. Le soutien qu'ils nous prétent depuis six ans, en s'associant pour ainsi dire à nos efforts, nous fait un devoir de leur réserver cette situation privilegiée. " Et plus loin " ... Rien n'est arrêté relativement au prix des places. Le seul fait certain, c'est que Lohengrin sera représenté pour la première fois à Paris, au théâtre de l'Eden, le 18 avril prochain, " — Enfin, le dernier bul-letin, en rattachant le mythe de *Lohengrin* au cycle des poèmes légendaires du Saint-Graal, rappelle son origine française : " Dans le poème originaire, le chevalier qui en est le héros porte le nom d'Elie ou Hélie, et son origine se rattache à la généalogie fabrileuse de la maison d'Anjon. "Suivent quelques considérations sur le rôle du cygne dans les mythologies et les chansons de geste du moyen âge, et sur le sens symbolique, la portée élevée de la scène entre Lohengrin et son cygne.

A signaler, au deuxième concert mensuel de M. Pasdeloup, la première audition d'une Ballade de l'hiver, morceau d'orchestre de M. Marty, un des récents prix de Rome. Introduction d'un caractère poétique et mélancolique, avec solo d'alto; le corps du morceau, en dépit du sujet, a de la chaleur et témoigne des dispositions de l'auteur à la bonne orchestration. M. Marty vient de faire le voyage de Bayreuth; on ne s'en aperçoit pas à son œuvre; je ne dis cela ni pour l'en blâmer. ni pour l'en louer. Ce morceau, convenablement joué, a été bien accuelli par le trop maigre auditoire du Cirque. Au Châtelet, continuation des debuts du violoniste Emile Sauret. On s'accorde à lui reconnaître de l'élégance et un joli son; on convient aussi qu'il est froid et ne vise pas à l'ampleur. Dans les Airs hongrois d'Ernst, il a fait preuve d'une fort belle virtuosité; là, il n'a que ses qualités à montrer. L'accueil continue à être favorable. Balthazar Claes.

#### AUTRICHE-HONGRIE

LE FOU DE LA COUR

Opérette romantique en 3 actes.

Vienne, le 26 novembre 1886.

Le théâtre An der Wien tient un très gros succès avec la nouvelle opérette de MM. Wittmann et Bauer pour les paroles, et Muller pour la musique : le Fou de la Cour. Le livret en est absolument amusant, plein d'esprit, de situations et de variété, et le succès de la pièce est dû en majeure partie aux qualités tout à fait exceptionnelles du livret. L'action se passe en Navarre, au début du xvi siècle. En deux mots, voici le sujet : Le roi de Navarre est mort laissant sa veuve enceinte. Si celle-ci met au monde un enfant mâle, le trône lui appartiendra. Si au contraire, c'est une fille, la couronne passera au frère du défunt roi. Or, la reine met au monde un fils, mais elle meurt en lui donnant le jour. Le frère du roi, Philippe, profite de la minorité du jeune prince pour usurper le trône. Grâce à un mensonge de sa favorite, la comtesse Corisanda, il réussit à faire croire au peuple que l'enfant est, non pas un prince, mais une princesse. Et pour perpétuer cette croyance, il le fait élever dans un couvent de jeunes filles. Voilà le point de départ de la pièce. Vous voyez d'ici les scènes amusantes auxquelles donne lieu la présence de ce garçon au milieu des jeunes filles, qui lui ont été données pour compagnes. Le jeune prince apprend par l'ancien fou de la cour, Carillon, sa véritable qualité ; de là le titre de la pièce. Mais pendant qu'un parti se forme pour lui restituer la couronne et renverser l'usurpateur, le commandant du parti militaire, Rivarol, qui a vaguement entendu parler de la substitution d'enfants, s'imagine que le véritable prince est la princesse Felisa, dont la ressemblance avec le feu roi est

frappante. Au premier acte, nous aviens vu le jeune prince dans un pensionnat de jeunes filles. Au second, nous voyons la princesse Felisa, s'exerçant sous l'œil vigilant de Rivarol. dans le camp du parti militaire. Comment le jeune prince arrive à se faire reconnaître, et comment il retrouve dans Felisa, le prince putatif qu'on lui oppose, la jeune compagne de ses jeux au couvent du premier acte, ce serait trop long de vous le narrer. Qu'il vous suffise de savoir qu'à la fin le prince Jules épouse la jolie princesse Felisa, après avoir renversé l'usurpateur et chassé de la cour la comtesse Corisanda. Cette fabulation, qui n'est nullement banale, donne lien à de nombreux quiproques, et le fil de l'intrigue est très habilement conduit. L'éducation féminine donnée au jeune prince et l'éducation virile octroyée à la princesse Felisa par les deux partis qui croient également posséder le véritable héritier au trône, forme un contraste piquant et qui amène d'ampsantes complications. La fantaisie du dialogue est agréable et légère sans tomber dans la grivoiserie malsaine des dernières opérettes.

L'anteur de la musique, M. Muller, a en le talent de ne pas alourdir inutilement cette trame légère. Quoique ce soit un musicien distingué, qui a dirigé avec talent l'orchestre des théâtres de Hambourg et de Rotterdam, et qui s'est fait connaître par quelques œuvres estimables de musique de chambre, il s'est borné à écrire des chœurs, des marches, des valses et quelques couplets agréables et sans prétention.

Plusieurs theâtres ont déjà traité avec les auteurs pour la représentation de leur ouvrage, qui va certainement faire en peu de temps le tour de l'Allemagne.

A l'Opéra, le *Mertin* de Goldmark, considérablement allégé, a obtenu plus de succès encore à la seconde qu'à la première. Salle comble et nombreux rappels.

# 

# Petites Nouvelles

Dimanche a en lieu à Lille le festival Joncières que nous avions annoncé. Cette audition des œuvres de l'auteur du Chevalier Jean avait été organisée par la Société des Concerts populaires de Lille, dirigée par M. Paul Martin.

Le programme comprenait : la Mer, fort bien exécutée par un orchestre de 200 musiciens et chantée avec beaucoup d'ensemble par les chœurs de la Société; des fragments du Chevalier Jean, de Dimitri, de Sardanapale et la Reine Berthe.

Le charmant chœur chinois avec solo, de Li-Tsin, a été bissé

Les Lillois ont fait une longue ovation à M. Joncières et l'ont rappelé plusieurs fois.

· · ·

L'agent général de la Société des auteurs et éditeurs de musique de Paris, M. Victor Souchon, vient de faire une démarche auprès de M. de Freycinet pour appeler la bienveilante attention du gouvernement sur les difficultés opposées en Espagne à la récupération des droits des auteurs français.

M. de Freycinet a pris connaissance des documents que lui apportait la délégation, et il a promis de les transmettre à l'ambassadeur de Frauce à Madrid, en le priant de donner tous ses soins à cotte affaire.

On avait annoncé que la souscription ouverte en Hongrie, pour le transfert à Pesth des cendres de Liszt, avait été abandonnée devant l'exigence formelle de M<sup>mo</sup> Cosima Wagner, que la translation des cendres de son père fût votée par les Chambres hongroises.

Il n'en est rien, et la souscription reste ouverte. Le comte Apponyi va proposer au Parlement hongrois d'autoriser le gouvernement à demander la translation des restes de Liszt et à en couvrir les frais au moyen d'un crédit supplémentaire. A Weimar vient de se constituer un comité en vue de l'érection d'une statue à Franz Liszt qui serait érigée sur l'une des places de la ville.

M. Nicolas Œsterlein, à qui l'on doit un intéressant catalogue des œuvres de Wagner et de tout ce qui s'y rattache, se propose d'ourrir prochainement à Vienne un musée analogue à celui qui existe à Prague, sous le nom de Mozarteum M. Œsterlein y réunira tous les livres, brochures, écrits, dessins, charges, portraits et, en général, tout ce qui a trait à la vie et aux œuvres du maître de Bayreuth. Ce sera une collection assurément curieuse.

0

M. Hans de Bulow, dont on connaît les démelés avec les habitants de Dresde, sa ville natale, fait démentir l'authenticité de la dépéche qu'il arrait adressée à un éditeur de Prague et dans laquelle, comme pour narguer ses compatriotes, il aurait accentué son admiration pour la noble et aristocratique nation tehèque.

Il n'est pas moins vrai qu'à Chemnitz, en Saxe et à Posen, l'hostilité qui s'est manifestée contre " l'ami des tchèques " a forcé M. de Bulow à renoncer aux concerts qu'il y devait donner. A Posen, son concert a même été interdit par la police, qui redoutait que le parti polonais, épousant la cause des tchèques, ne prit parti pour le pianiste contre les Allemands.

A Breslau, en revanche, M. de Bulow a donné un concert qui s'est achevé sans encombre.

M. de Bulow n'est pas, du reste, le premier artiste qui ait eu à subir les inconvénients de l'hostilité traditionnelle entre Allemands et Magyares. On se rappelle qu'un jour à Pesth, en 1843, Vieuxtemps fut siffié d'importance et dut se retirer devant une cabale, parce qu'après avoir joué au théâtre national hongrois, il avait accepté un engagement au théâtre rival, le théâtre allemand. Seulement, il y a cette différence entre M. de Bulow et Vieuxtemps que celui-ci n'avait provoqué ces manifestations hostiles par aucune parole. Hongrois et Allemands s'étaient simplement que rellés sur le dos de l'innocent vituose, qui probablement ne se doutait même pas de la rivalité entre les deux nations.

Les concerts de Hans Richter à Londres, entrepris par l'impresario Franke, n'ont pas donné, cette année, des résultats aussi favorables que précédemment. Ils ont laissé un déficit qui est, paraît-il, considérable. Il paraît même que le dernier concert n'auraît pu avoir lieu si M. Richter et plusieurs de ses amis n'étaient intervenus financièrement. L'orchestre n'était plus payé et il a fallu toute l'autorité du célèbre chef d'orchestre pour empêcher une dislocation avant la cloture de la saison concertante. Les journaux d'outre-Manche rendent d'ailleurs justice au goût artistique qui animaît l'impresario Franke et qui lui avait acquis de nombreuses sympathies. L'eutreprise a passé aux mains de MM. Chapel et C°, qui vont prendre toutes les mesures pour empécher la dispersion de l'orchestre formé et discipliné par l'admirable capellmeister de l'Opéra de Vienne.

La première représentation du Harold de M. Napravnik a eu lieu le 24 novembre, au Théâtre-Marie, à St-Pétersbourg. Le nouvel opéra a l'avantage de gagner en intéret à mesure qu'il avance vers le dénouement. Le succès, d'abord hésitant, s'est déclaré à la fin du 3º acte, et il est allé croissant jusqu'à la fin du spectacle. Le 4º acte, avec son sextuor et sa prière, paraît être le meilleur; on a beaucoup applaudi aussi, dans l'acte suivant, la berceuse de M<sup>se</sup> Pavlovsky. La mise en scène est des plus somptueuses. Apartir du 3º acte, M. Napravnik a été rappelé un grand nombre de fois et, à son entrée aussi, il a été l'objet d'une brillante ovation. Une couronne lui a été offerte par les musiciens de l'orchestre.

La direction des théâtres impériaux vient de commander à M. Tchaïkovsky la musique d'un nouveau ballet,dont le sujet serait emprunté à l'*Ondine* de Joukovsky.

Ø

M<sup>11</sup> Emma Turolla a quitté Saint-Pétersbourg. Son état de santé ne lui a pas permis de paraître à l'Opéra russe, où elle devait jouer *Lohengrin*. Elle est engagée à partir du le décembre à Pesth. On assure qu'elle retournera l'année prochaine à Saint-Pétersbourg.

#### 

#### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 3 décembre 1826, à Audenarde, naissance d'Edmond Vander Straeten.

Un de nos plus anciens, un de nos plus fidèles collaborateurs, savant comme un bénédictin, n'ayant qu'une passion à laquelle il a tout sacrifié : l'histoire de la musique. Son grand ouvrage, la Musique aux Pays-Bas, dont sept volumes ont déjà paru, forme toute une bibliothèque d'une valeur inestimable et d'une absolue nécessité pour l'artiste. Erudition solide, sagacité rare, activité infatigable, Vander Straeten, avec de pareilles qualités, lorsqu'un sujet le captivo, le traite à fond, l'étudie sous toutes ses faces et l'épuise au point que ceux qui viennent après lui ne trouvent plus rien à glaner, si ce n'est de le copier. Ainsi de Faber qui, dans le tome Ier de son Histoire du théâtre français en Belgique, a taillé comme en plein drap dans la Musique aux Pays-Bas de Vander Straeten, L'habit d'emprunt dont l'auteur défunt s'était vêtu n'a pas fait tort à sa réputation, au contraire; l'étoffe était de trop bonne qualité.

— Le 4 décembre 1843, à Leipzig (Gewandhaus), le Paradis et la Péri, cantate en trois parties, de Robert Schumann. — Cette œuvre a été exécutée, il y a treize ans, par la Société de musique de Bruxelles, et nous en avons fait alors l'historique. (Voir Guile musical, 15 janvier 1874, et Ephémérides, 7 janvier 1883.)

Le 5 décembre 1791. à Vienne. " le sieur Wolfgang-Amédée Mozart, maître de chapelle, compositeur de la chambre impériale et royale, demeurant au Petit-Kaiserhaus, n° 970 (actuelloment n° 8), dans le Rauhensteingasse, est décédé à la suite d'une fièvre cérébrale, à l'âge de trente-six ans. "

C'est en ces termes concis que le scribe attaché à l'état civil de Vienne enregistra, d'une plume indifférente, la mort du plus illustre musicien contemporain.

Le lendemain de ce tragique événement, le professeur Müller, du Musée, vint prendre le masque de Mozart et couler sos traits dans le plâtre.

Après lui, le fidèle Joseph Deiner, l'hôtelier du Serpent d'argent, pénétra dans la chambre mortuaire pour rendre à Mozart les devoirs dont on a contume de s'acquitter envers les personnes décédées, et procéder à sa dernière toilette. Il le revêtit de la robe noire des Confrères de la Mort et l'exposa, le visage découvert, sur une civière dans le cabinet de travail, près de ce clavecin auquel les doigts du maître avaient arraché tant d'éloquentes et d'harmonieuses mélodies.

Alors commença le défilé des amis et des curieux, qui voulaient une dernière fois contempler ce doux visage,

A trois heures de l'après-midi, Mozart fut conduit à l'église, dans un équipage plus que modeste. — Le service de troisième classe coûta 8 florins 56 kreutzers, le corbillard 3 florins.

Peu d'amis avaient été fidèles au dernier rendez-vous. Il y avait là Van Swieten d'abord, puis Sussmayer, puis le maître de chapelle Roser, le violoncelliste Orsler, le brave Joseph Deiner, et enfin Salieri, qui avait voulu protester par sa présence contre les calomnies dont on l'accablait.

Mozart ne fut pas admis dans le chœur de l'église dont il était le maître de chapelle, parce que le mourant n'avait pas manifesté personnellement le désir de voir le prétre à son chevet. La dernière bénédiction fut donnée à l'humble et pauvre bière dans un des bas côtés de la cathédrale.

Arrivé à la porte du cimetière, on fit une courte halte, car

on n'avait pas triomphé sans peine de la violence du vent qui régnait depuis le matin. Les serviteurs de la mort s'en retournèrent en s'essuyant le front. Ils étaient seuls. Et c'est ainsi que sans une larme, sans un regard ami, sans un mot d'adieu, le pauvre Mozart fut descendu dans la tombe.

V. WILDER.

— Le 6 décembre 1856, à Bruxelles (Association des artistes musiciens), M<sup>ile</sup> Désirée Artot, aujourd'hui M<sup>ile</sup> de Padilla, marquele premier pas dans sa carrière artistique en chantant l'air Prendi de de Bériot. — Le Guide musical (numéro du 11 décembre) rendit compte du concert, et l'on va voir par ce que nous en dimes, combien nous fùmes bon prophète en cette circonstance:

- Les personnes qui, il y a un an, avaient entendu M¹¹¹ Artot, chantant assez agréablement la romance, avec une petite voix très juste, il est vrai (car tout ce qui s'appelle Artot est musicien jusqu'au bout des doigts), mais en elève, ont eu de la peine à croire que c'était la même personne, tant la transformation est complète. Au lieu de son petit filet d'autrefois, M¹¹ Artot pessède maintenant un mezzo soprano (d'autres diront peut-être contrallo) d'une très grande étendue; au lieu de quelques traits hasardés par-oi, par-làc, tallant encer clopin-clopant, M¹¹ª Artot s'élance aujourd'hui à travers les mille difficultés du chant et s'en tire fort bien; sa diction qui, déjà il y a un an, dénetait un sentiment vrai, s'est dépouillé, au contact de M²² Vi trdot, de ce qu'elle avait encere d'inexpérimenté, de guindé; M¹²ª Artot, en un met, d'élève qu'elle était naguère, est devenue une excellente artiste, et si, comme nous l'espérons, elle continue à profiter des leçons de son excellent professeur, son nom brillera bientôt parmi les meilleures cantartices.
- Le 7 décembre 1815, à Bruxelles, Jeannot et Colin, trois actes de Nicolo. Cet opéra est resté au répertoiro jusqu'au 12 janvier 1838, alors qu'îl en disparut pour toujours. A Paris, en octobre 1837, le théâtre de l'Opéra-Comique essaya de réveiller cette partition si bien endormie, mais le succès fut médiore. Toutes les mélodies de Jeannot t Colin, a dit Paul de Saint-Victor, tiendraient dans une tabatière à musique. Stockhausen, dans le rôle de Jeannot, fut d'une gaucherie remarquable Nous ne savons plus quel critique a prétendu que Nicolo égalait Grétry. Il y a plus de science peut-être dans les procédés de l'auteur de Joconde, mais beaucoup moins d'inspiration; aussi le plus vieux des deux est le plus jeune, et Grétry vivra longtemps après Nicolo.
- Le 8 décembre 1787, à Londres (King's theatre), il Re Teodoro in Venezia de Paisiello. Stephen Horace, compositeur anglais fort à la mode, avait cousu un rondo de sa façon, à la délicieuse partition du maître italien. Cette agréable bagatelle, a pleasing trifle, dit Parke dans ses Meniories, fut encored, mais il est à croire que ce bis était dû plutôt à la belle voix de la sœur de Horace, très en vogue alors au théâtre royal italien de Lendres.

Le Roi Théodore à Venise a vu le jour au National theater de Vienne, le 23 août 1784. La musique, devenue célèbre dans toute l'Europe, a été écrite sur la demande de Joseph II. M. Emerich Kastner, dans sa Wiener Musikalische Zeitung, — nomenclature des premières représentations données à ce théâtre, — nous apprend que Koenig Theodor in Venedig y a été joué 74 fois, la dernière fois le 29 octobre 1818.

Le Roi Théodore, traduit de l'italien, a été représenté à Paris, sur deux théâtres différents: A l'Académie royale de musique, le 11 septembre 1787, et au théâtre Feydeau, le 21 février 1789. C'est vers cette même époque que Bruxelles connut la partition de Paisiello.

— Le 9 décembre 1876, à Saint-Pétersbourg, la 448° représentation et le 40° anniversaire de l'opéra la Vie pour le ezar de Glinka. A présent cet opéra en compte plus de cinq cents. "Le sentiment national qui y domine, dit César Cui, la couleur locale que chaque patriote y retrouvo ne sauraient être entièrement appréciés par les étrangers, qui s'y montreront probablement peu sympathiques, vu qu'il en résulte, dans tout l'opéra, une espèce de menetonie. "

#### 

OPERN-HANDRUCH (Manuel lyrique) de Hugo Riemann; librairie Koch à Leipzig. Livraisons 18 et 19 (Tivoli à Zuiebelmarki). Les euvrages belges cités dans cette deuble livraison sont: Bovery, Dedos, Mile Dall Acqua. Dewinter, Fémy, Fétis, Gosseo, Ed. Gregoir, Grosnick, Grétry, Mile Grétry, Grisar, Hamal, L. Jouret, Janssens, Leblicq, Limnander, Mengal, Mertens, Messenmaeker, Miry, Peellaert, Poeterman, Willent.

L'euvrage sera terminé avec la prechaine livraison, la vingtième.

## 

#### Nécrologie.

Le 18 novembre, est mort à Darmstadt, Louis Schleesser, né en cette ville, le 18 novembre 1800, violoniste, compositeur, écrivain et critique musical, ancien mattre de chapelle de la Cour. (Notice, Biogr. univ. des mus. de Fétis, t. VII, p. 471, et supplément Fougin, t. II, p. 437.)

## 

# Vient de paraître. — Soeben erschienen.

#### Martin Lazare, op. 35.

Suite romantique sur 3 notes, pr piano:

 Prologue . . Prix marqué fr. 4,00 = M. 1,00 , 5,00 = , 1,25 2. Appassionato 4,00 -1,00 3. Aveu 4. Capricieuse . 5.00 =1,25 22 27 , 1,00 5. Dénoûment . 4.00 =" , 5,00 -6. Epilogue . 22 La Suite romantique, complète netto 5,00 =Martin Lazare, op. 43.

Deuxième Sicilienne.Prix marqué , 7,50 == , 2,00

Ad. MAHILLON, Editeur de musique Place De Brouckere, 31, Bruxelles

## ALEXANDER ZARZYCKI CONCERTO

pour Piano et Orchestre

Partition, Pr. M. 9,00. — Partie d'erchestre, Pr. M. 9,50 Peur deux Pianos, Pr. M. 5,50

GRANDE VALSE | DEUX MAZOURKAS
Op. 18
Op. 20

Pr. M. 1.50 POUR LE PIANO Pr. M. 1,30

# Chant d'amour, Barcarolle

Deux Morceaux pour Piane Op. 19. Pr. M. 1,00

Ed. BOTE & G. BOCK, Berlin, Leipzigerstr.



# Henri-Maurice SCHUSTER

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe)
Fabricant d'instruments de musique

Becommande ses instruments de toute perfection et comme spécialité de sa maison : Cornets à pistons, troupettes, cors de chasse, trombones de l'\* cheix pour solistes, bugles, tubas à 3 et à pistons é te. Thies, etarinettes (altos et basse) de première qualité, Cythares et guitares, Grand choix de violons anciens et nouveaux, violoncelles, basses, archées et tous les accessoires. Tous les ordres sont prosphement et solgnessement exécutés, de garantis que mes instruments sont très bien achevés. Prix avantageux avec rabils pour les marchands, Ehvol franco du catalogue,

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67. RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### Se publie tous les Jeudis, Montagne de la Cour, INSERTIONS B'ANNONCES : CONDITIONS D'ABONNEMENT LE NUMÉRO Fr. 10 00 La petite ligne . . Belgique, un an . 25 1 00 12 00 La grande ligne FRANCE, un an CENTIMES On traite à forfait pour les grandes annonces. LES AUTRES PAYS, par an (port en sus). . 10 00 BRUXELLES: SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; - Paris: FISCHBACHER, rue de Seine 32

LONDRES: SCHOTT & Cio, 159, Regent street; MAYENCE: les Fils de B. SCHOTT.

SOMMAIRE. — Jacques de Saint-Luc, par Ed, Vanderstraeten. — Nouvelles diverees. Belgique: Bruxelles, Gand, Liège, Namur, Soignies. — Etranger, France: Egmont, drame Jyrique de M. Salvayre, par A. Pougin; lettre de M. Balthazar Claes. — Allemagne: Letsstival Liszt à Bertin, J. Van Santone Kolff. — Pettes nouvelles. — Variétés : Ephémérides. — Bibliographie. — Nécrologie: Louis Jorez.

### 

### JACQUES DE SAINT-LUC CÉLÈBRE LUTHISTE ATHOIS

TTT

### DE SAINT-LUC A PARIS, A BERLIN ET A VIENNE

En dehors des dates produites, j'ai pu constater officiellement sa présence à Bruxelles, en 1672, 1673, 1674, 1684 et 1689 (1).

Au mois d'août de 1684, l'artiste signe un certificat de capacité, en faveur de Jean-Nicolas Le Royer, facteur d'orgues de la chapelle royale, pour venger ce maître réputé des attaques haineuses et injustes dirigées contre ses produits.

Cette pièce permettra de juger de l'instruction littéraire qu'avait reçue de Saint-Luc, et de la façon dont il orthographiait son nom. La voici:

"Je, soubsigné, certifie à tous œux qu'il appartiendra, que je n'ay jamais ouy ou entendu aucune plainte sur les besoignes et ouvrages de J.-N.Le Royer, facteur d'orgues de la chapelle royale, et n'ont jamais esté controllez que par des malveillans, et ne connois personnes plus cappable que luy, pour estre un maistre plus expérimenté dans son art et science que nul autre. En tesmoignage de ce que dessus, j'ay signé la présente.

" A Bruxelles, 14ª d'aoust 1684.

" DE SAINCT LUCQ (2). "

Notre luthiste devait posséder lui-même un savoir bien reconnu, pour être invoqué ainsi, à titre d'autorité, dans l'appréciation des travaux d'un facteur d'orgues de la cour.

Le de initial, employé souvent à titre de particule nobiliaire, précède ici le nom de famille du virtuose. Le c qui s'y trouve n'est qu'une réminiscence de la

 Archives générales du royaume à Bruxelles. On constate une lacune, à la suite de 1681.
 Même dépôt. racine latine sanctus; et, quant au redoublement redondant de la consonne c, amené par la juxtaposition de la lettre q, il annonce une provenance généalogique fort ancienne.

Après 1689, plus une trace — provisoirement s'entend — de Jacques de Saint-Luc à Bruxelles. S'il a quitté cette ville après sa déconfiture financière, il y sera revenu à cette dernière date. On se heurte après à de nouvelles difficultés. Je me borne à rappeler au lecteur que j'aligne de simples notes, toujours susceptibles d'amélioration.

Un nouveau personnage va-t-il entrer en scène, un fils du maître, quoi?

Le maître aurait-il offert ce phénomène de pouvoir, à un âge où d'autres songent à une douce retraite, recommencer, de plus belle, sa carrière active et énervante de virtuose?

Ou bien faut-il placer ses pérégrinations à l'étranger, immédiatement avant son engagement à la cour de Bruxelles, sinon durant les intervalles de loisir que lui laissaient les guerres incessantes aux Pays-Bas?

L'absence d'un nom de baptême, accolé à son nom de famille, dans les laconiques récits qui existent sur ses succès en France et en Allemagne, favorise l'hétéronymie, sans toutefois la justifier. Il semble plutôt que si un Saint-Luc, différent du nôtre, se fût offert alors sous la plume des chroniqueurs, ils se seraient empressés de décliner son prénom, pour éviter toute méprise.

Reste l'âge avancé de Jacques de Saint-Luc, en 1689. La main ferme qui a tracé le certificat cidessus aura bien pu pincer, avec la même sûreté 
vigoureuse, les cordes de son luth ou de son théorbe. De plus, si l'on place les prouesses de notre artiste 
hors des frontières néerlandaises, avant son entrée 
officielle à la chapelle royale à Bruxelles, on renverse 
d'un coup l'échafaudage des historiens, et, vraiment, 
avant d'en arriver là, il y a matière à réflexions et à 
investigations.

Je me passerai donc provisoirement de chronologie, et je relaterai telles quelles les choses glorieuses accomplies par de Saint-Luc à Paris, à Vienne et à Berlin. Phénomène de juvénilité tardive, intervention d'un homonyme ou erreur des chronologistes, trois choses que le hasard se chargera bien de dénouer tôt ou tard.

Louis XIV étant venu guerroyer aux Pays-Bas, qui sait si, ayaut pu admirer le talent de Jacques De Saint-Luc, il n'aura pas engagé l'artiste séance tenante, temporairement du moins, pour ses concerts particuliers à Paris et à Versailles?

Il y avait bien, à la cour du potentat, des virtuoses réputés, tels que les Mouton, les Gallot, les Dufaux, les Dubut, les frères Gauthier, que Lacombe envisage comme les premiers "luthériens ", c'est-à-dire luthistes du xvn' siècle, et d'autres dont la nomenclature est longue.

Mais, en fait d'art, de musique surtout, l'imprévu, le nouveau, l'original ont des séductions irrésistibles, et une cour raffinée en dilettantisme n'était jamais assouvie de choses offrant un cachet d'étrangeté individuelle.

D'autre part, qui nous dit que, durant sa longue gestion à la cour de Bruxelles, Saint-Luc n'a point eu l'occasion de se faire applaudir à l'étranger, en accompagnant quelque grand seigneur chargé, par son gouvernement, d'une série de missions diplomatiques?

Car c'était la mode alors, dans les sphères élevées, d'avoir à ses côtés un virtuose habile, non seulement à domicile, mais partout où l'on se rendait; et, en vérité, il n'y avait guère, pour un artiste, de plus sûr moyen de parvenir à la célébrité que de se produire, sous les auspices d'un grand personnage, dans les cours princières de l'Europe.

Les succès du maître athois au palais de Louis XIV sont-ils dus à une circonstance pareille? Examinons.

Fétis mentionne, sans plus d'indications, un "Saint-Luc, luthiste de la chambre du roi de France, vers la fin du xvn° siècle ...

Baron, dans son *Untersuchung des Instruments der Lauten*, rapporte, d'après un récit de von Besser, que "Louis XIV eut, à l'exemple des souverains allemands, ses musiciens de table, notamment son excellent luthiste et théorhiste De Saint-Luc, lequel, de temps en temps, déploya, aux repas dudit roi, son meilleur art de virtuose "."

Voilà qui paraît clair: De Saint-Luc était attaché, à titre d'instrumentiste officiel, à la chambre de Louis XIV.

Or, j'ai consulté mon érudit ami Ernest Thoinan, fort au courant des musicalia de l'époque dont il s'agit, et, après un mûr examen de ses livres et documents, il m'a assuré, de la façon la plus positive, que "De Saint-Luc est inconnu aux bataillons des musiciens des rois Louis XIII, Louis XIV et Louis XV "Le consciencieux musicologue m'a même transmis quelques nomenclatures précises, où figurent des théorbistes, des luthistes, grands et petits, et d'où notre virtuose est absolument absent.

Donc, il y a, d'après mon humble avis, à écarter

ici le fait de l'engagement véritable et à y substituer l'admission purement temporaire.

Quoi qu'il en soit, le renom de l'artiste athois a dû être bien considérable, et son talent a dû plaire énormément au monarque français, pour en arriver à obtenir ainsi la préférence, même momentanée, sur une pléiade de virtuoses français de la plus haute valeur.

Sa réputation atteignit aussi l'Allemagne.

Convié à la cour de Vienne, disposé, du moins, à s'y rendre, il passa d'abord par Berlin, où avaient lieu alors des fêtes brillantes, organisées à l'occasion du mariage du prince héréditaire Frédéric, de Cassel, avec la princesse Louise de Brandebourg. Immédiatement son concours fut réclamé.

Dans la salle des orangers, dit von Besser, se dressait une immense table, derrière laquelle se tenaient les musiciens destinés à récréer les convives. De ce nombre était De Saint-Luc: "grand artiste, ajoute le chroniqueur, qui parvint, par son talent, d'une suavité et d'une délicatesse ravissantes, — sur le théorbe, le luth et la guitare, — à enthousiasmer toute l'assistance ".

A cette glorieuse séance, où vibra, sous les doigts de l'artiste, un instrument inaperçu jusqu'ici, — la guitare, — De Saint-Luc brilla, à côté, sinon au-dessus, des plus grands maîtres de la virtuosité: Riks, Attilio, Volumier et d'autres, indénommés. Von Besser l'appelle, à cette occasion, un des meilleurs luthistes de son temps. Son triomphe fut le cantabile.

Le héros de Berlin passa ensuite à Vienne, où, par malheur, je dois renoncer à le suivre, faute d'informations. Il est à présumer toutefois qu'il y récolta les mêmes succès significatifs.

Dans la phalange instrumentale du palais impérial, on comptait alors quatre théorbistes du plus sérieux mérite: Clementi, Reutter, Conti, Sauli, et un luthiste excellent: Boor.

Si De Saint-Luc réussit à encore subjuguer un auditoire habitué à entendre ces artistes-là, convenez qu'il mérite pleinement l'éloge que lui décerne l'historien Baron en le jugeant un des meilleurs luthistes de l'époque. Tôt ou tard, le jour se fera sur les concerts de la cour impériale où se produisit le maître.

Pièces en mains, il m'est permis de certifier, comme pour ses auditions au palais de Louis XIV, que De Saint-Luc ne fut point au service de Joseph II. On prétend pourtant qu'il demeura un certain temps à Vienne.

On rapporte qu'il devint ensuite (?) le virtuose favori du prince Eugène de Savoie. Sans nier le fait, je le tiens décidément pour impossible, en tant qu'appliqué à notre virtuose athois. L'extrait de baptême produit plus haut constitue une base inébranlable. Devant elle, toutes les choses, non circonscrites dans les limites d'une existence humaine normale, deviennent non avenues.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que des coïncidences injustifiables se sont offertes dans l'histoire, et même dans l'histoire musicale. N'a-t-on point confondu les deux Fancon? N'a-t-on point cru à l'existence de deux Du Fay?

(A suivre.)

EDMOND VANDERSTRAETEN.

Erratum. — Au chapitre précédent, p. 342, col. 2,  $19^{\circ}$  ligne, lisez 1683 au lieu de 1634.

### BELGIQUE

### BRUXELLES ET PROVINCE

La semaine théâtrale n'a rien offert de saillant. Lakmé, la Favorite et l'Africaine se sont succédé sur l'affiche. Constatons seulement le très joli succès qu'obtient Lahmé. Que demandait le public ? une nouveauté. MM. Dupont et Lapissida la donnent, le public cesse de bouder et accourt au théâtre. C'est une indication qui ne doit pas être perdue.

Les répétitions pour la reprise de *Sigurd*, qui doit précéder la *Valkyrie* de Wagner, sont poussées avec activité. M. Ernest Reyer est arrivé lundi à Bruxelles pour les dernières répé-

titions.

Immédiatement après Sigurd, les études de la Valkyrie serent reprises pour la mise en scène, qui sera particulièrement soignée. Les décers seront bientét prêts. MM. Amand Lynen et Devis se sont inspirés des décors de Bayreuth, mais sans les suivre servilement. On dit merveille d'un true nouveau qui servira pour réaliser la fameuse chevauchée des Valkyries au troisième acte.

e3

Voici rouverte la saison des concerts pepulaires. La première matinée a eu lieu, dimanche, et elle a été un franc succès. La disposition neuvelle de l'orchestre a complètement modifié l'acoustique de la sqlle. Les violons ont un éclat superbe, et, sans effort, la communication, si nécessaire à l'effet, s'établit entre le public et les exécutants. Au prochain concert, les bois et les cuivres seront encore avancés et alors l'équilibre des masses instrumentales sera complet. C'est une amélioration considérable et qui contribuera beaucoup, nous le pensons, à ranimer le goût du public pour ces beaux concerts symphoniques.

M. César Thompson, le remarquable violoniste que toute l'Italie a acclamé l'année dermière, prêtait le concours de son archet à ce premier concert, et il y a fait une très vive impression. Il a joué en grand artiste le merveilleux concerto de Beetheven. Noblesse du son, technique impeccable, distinction absolue et sévérité de l'interprétation, ces qualités qui sont les siennes ont donné aux auditeurs la plus haute idée de son talent, et il a été rappelé chaleureusement, trois fois, après le concerto comme après les Airs bohèmiens de Sarasate, et deux petites pièces, une romance de Rubinstein et deux danses hongroises de Brahms-Joachim, qu'il a jouées ensuite.

L'Ouverture tragique de Brahms n'a pas fait sensation, en dépit du caractère noble et du style élevé de cette composition, plus correcte que puissante. En revanche, on a très vivement goûté la suite dans le style ancien d'Edward Grieg, aimable et spirituel pastiche d'anciennes formes symphoniques. Cette suite, qui est écrite pour les archets seuls, est admirablement conque au point de vue des sonorités du quatuer. Le poéme symphonique de Liszt, le Tasse (lamento e triumpho) a terminé bruyamment cette première séance.

0

Nous avons annoncé l'année dernière que M. Emile Mathieu, l'auteur de *Freyhir* et du *Hoyoux*, travaillait à un grand opéra dont la musique et le poème sont de lui. M. Emile Mathieu vient de terminer sa partition. Il donnera prechainement une audition de son œnvre aux directeurs du théâtre de la Monnaie.

0

Samedi prochain aura lieu, à la Grande-Harmonie, un grand concert de symphonie à l'occasion du 75° anniversaire de la fondation de cette société.

Samedi dernier, dans la salle de la même seciété, a en lieu le banquet traditionnel de la Sainte-Cécile, auquel présidait M. Slosse, ayant à ses côtés M. Buls, bourgmestre, plusieurs échevins de la ville et un grand nombre de notabilités artistiques. Au dessert, l'honorable président de la Grande-Harmonie a rappelé en termes heureux l'histoire de la société et la part qu'elle a prise au développement de l'art musical en Belgique. Cette esquisse rapide faite d'une main légère et avec bonne humeur a eu un franc succès. M. Slosse a eu des anecdotes amusantes. Ainsi, parlant du concours de Lille en 1829: "Servais, di-li] e grand Servais, tenait la seconde clarinette et quelques jours avant le concours, Fontainas, depuis bourgmestre de Bruxelles, nous écrivait qu'il mettait sa petite flûte à la disposition de la Société.

M. Slosse trouve aussi le moyen de rappeler un mot célèbre : En 1834, Léopold I<sup>er</sup> remit à Emmanuel Crabbe l'etendard glorieux que notre président ne trouvait pas trop leurd, le

recevant des mains de Sa Majesté.

La Grande-Harmenie se glorifie à bon droit, a dit l'erateur, de l'hospitalité artistique qu'elle a donnée à tous ceux qui veulaient se produire. Et l'honorable président a rappelé les concerts les plus remarquables dennés sous le patronage de la société. C'est à la Grande-Harmenie que sont nés les cencerts de l'Association des artistes-musiciens et les concerts populaires.

٥

Le premier concert du Conservatoire est fixé au dimanche 19 décembre. On y exécutera une symphonie de Schumann. M. Ysaye jouera le concerto de Henri Wieniawski, l'un de ses prédécesseurs comme professeur de violon du Conservatoire.

#### GAND

Grand-Theatre. — Lundi 29 novembre, Guillaume Tell; mercredi  $1^{\rm er}$  décembre, Norma; vendredi 3, le  $Petit\ Duc$ ; dimanche 5, Faust.

La reprise de Norma a été un succès, grâce à ses interprètes : Mªes Laville-Ferminet et Boyer et M. Plain. Je ne cite pas M. Merrit, qui était complètement enroue, mais qui a chanté par complaisance, pour ne pas faire manquer la représentation, déjà remise une première fois. Le rôle si dramatique de Norma convient au talent de Mª Laville, qui peut y déployer toutes ses qualités; sa voix n'est peut-être plus aussi jeune qu'il le faudrait pour certaines roulades de l'œuvre de Bellini; mais elle a été fort remarquable dans les autres parties, telles que le trio du second acte. Mªe Beyer a très jollment chanté, tout en jouant déplorablement, Adalgise. Cela fait que si certains morceaux ent été chaleureusement applaudis, l'opéra a preduit en semme une impression assez froide; ce qui ne m'a pas étenné du tout.

Les autres représentations de la semaine ent été bonnes, notamment celle de Guillaume Tell; le Petit Duc a été un succès peur Mie Chevrier; quant à Faust, l'indisposition persistante de M. Merrit nous a donné l'occasion d'y entendro M. Mailland, le ténor d'Anvers, dont la veix ne manque pas de qualités, Notons enfin la charmante matinée enfantine, donnée diuanc he, à l'occasion de la Saint-Nicolas.

Au Theatre flamand, nous devens signaler la reprise, le dimanche 5, de: Het schoonste meisje van Erussel (La plus jolie fille de Eruxelles), la joyeuse opérette en 3 actes da MM. Emile Van Goethem et Joseph Steenebruggen, qui a été jouée l'an dernier, à Bruxelles, si je ne me trompe. Sans grandes prétentions à l'originalité, la musique de M. Steenebruggen est bien venue, alerte et gaie. J'ai remarqué, parmi les artistes, M<sup>1</sup>le Verberckt et M. Wannyn.

Il me reste à vous dire quelques mots de la troisième séance de musique de chambre donnée par le quatuor du Conservatoire, le samedi 4, devant un auditoire extrémement restreint. Le programme comprenait le quatuor n° 2, en sol majeur, — bien connu, mais toujours agréable à entendre, — de Beethoven, le doux Abendliei (op. 85) de Schumann, un charmant scherzo (op. 81) de Mendelssohn, et le maguifique quintette en la majeur (op. 108) de Mozart, dont la partie de clarinette était tenue par M. Arthur Vander Gracht, l'excellent professeur de notre Conservatoire. Voilà, certes, de quoi attirer le public, ou tout au moins les vrais amateurs de musique; malheureusement ceux-ci n'ont pas répondu à l'appel qu'on leur faisait, et — je le constate avec tristesse — c'est devant une salle presque vide que les artistes du quatuor ont du iouer.

Samedi prochain, en la grande salle du Casino, concert de la Nilsson. P. B.

#### LIÈGE

Grand-Théatre. — Dimanche 28 novembre, Faust; lundi 29, la Juive; mardi 30, les Dragons de Villars; jeudi 2 décembre, la Traviata.

La reprise de Faust n'a réussi que partiellement. M<sup>ue</sup> Stella Bolle, charmante de visage, élégante dans toute sa personne, chantant avec une facilité correcte, fait regretter parfois que la nature ne lui ait pas donné 'plus d'entraînement, de chaleur, de passion dans le personnage de Marguerite.

M. Montariol, notre nouveau ténor léger, n'a pas été heureux dans le ròle de Faust. Le timbre de sa voix ne convient ul à la nature du personnage, ni au caractère de la partition. Il faudrait un organe plus vigoureux et plus étoffé. Quant à ses qualités de comédien, nous préférons garder le silence.

M<sup>me</sup> Flavigny, fort agréable sous la toque de l'étudiant Siebel, a détaillé d'une manière expressive et vraiment intelligente les diverses parties de son rôle, et notamment les gracieux couplets du 3º acte.

M. Corpait, le baryton, que le public du théâtre de la Monnaie a si mal traité, semble une excellente acquisition. Sa voix est fraîche et il a chanté agréablement et joué avec intelligence le rôle de Valentin.

M. Kinnel a donné un caractère de bonne compagnie et de verve caustique à Méphistophélès et il a été généralement approuvé.

L'indisposition dont souffre depuis quelques jours notre fort ténor M. Verhees a forcé la direction de changer le spectacle annoncé pour le lundi 29; à Jérusalem on a substitué la Juive, avec le concours de M. Cossira, qui a été vivement goûté.

M<sup>11-</sup> Chasseriaux, de son côté, s'est élevée à une grande hauteur dramatique dans le rôle de Rachel: lune voix étendue, qui se prête facilement à toutes les exigences de la musique, un sentiment vrai de la scène, une expression franche, qui n'hésite pas, qui ne s'égare pas, telles sont les qualités de cette artiste et qu'elle a fait valoir dans la romance, dans le grand finale du 3º acte et dans la scène de l'accusation

M. Guillabert a fait un vigoureux cardinal.

Mise en scène soignée, chœurs et orchestre excellents sous la direction de M. Cambon ; en somme, bonne reprise.

Quant à la reprise des *Dragons de Villars*, elle a été un joli succès pour M<sup>me</sup> Flavigny (Rose Friquet).

M. Montariol ne s'est pas tiré trop maladroitement dans le rôle de Sylvain. Il a sculement oublié que les paysans de Maillart sont des paysans d'opéra-comique, légèrement idylliques, et qu'il leur faut répandre quelque grain de poésie sur leurs vêtements poussièreux et rapiécés. M¹º Dumesnil a joué très finement et très alertement le personnage de la coquette fermière. M. Corpait s'est tiré très honorablement du rôle du dragon Belamy. Seul M. Flavigny a interprété le rôle du fermier Thibaut avec un excès de zèle souvent applaudi.

Les chœurs et l'orchestre, bien disciplinés sous le bâton de M. Prys, notre second chef d'orchestre, complétaient un ensemble satisfaisant.

Aux Dragons de Villars a succédé la Traviata, dont l'épreuve a été défavorable à M. Montariol (Rodolphe d'Orbel) et M<sup>m</sup> Jonanny (Violetta), Ces deux artistes ont résilié leur engagement à la suite de cette représentation, qui a manqué d'intérêt et qui s'est terminée par quelques chuts.

Le prochain concert du Conservatoire aura lieu, au théâtre royal, le 22 de ce mois, à l'occasion de la distribution des prix. On y entendra une nouvelle œuvre de Mi<sup>10</sup> Juliette Folville, qui achève en ce moment ses études musicales sous la direction de M. Théodore Radoux. Cette œuvre, dont on dit beaucoup de bien, est écrite pour orchestre, chœur et soil sur les paroles du poète français Paul Collin, et porte le titre: Une noce au village. A côté de cette composition on exécutera le concerto inédit pour piano et orchestre de M. Smulder, autre élève de M. Théodore Radoux. Vous vons rappelez que c'est avec ce concerto que M. Smulder a remporté le prix d'excellence au concours supérieur de piano.

Jules GHYMERS.

o .

Par suite des décès de MM. J. Dugnet et E. Ledent, la place de professeur d'orgue, plus deux places de professeurs de piano (hommes, demoiselles) sont actuellement vacantes au Conservatoire de Liére.

Ces places seront probablement conférées à la suite d'un prochain concours.

La placo de professeur de contrebasse est aussi sans titulaire. (Communiqué.)

### NAMUR

Tout ce que Namur compte d'amateurs distingués s'était donné, rendez-vous au concert de charité du 30 novembre, organisé par le *Cercle musical*; aussi la recette a-t-elle été des plus fructueuses et les pauvres n'auront qu'à se féliciter des efforts des organisateurs.

M. Balthazar-Florence, le directeur du Cercle, nous a habitué à de véritables solennités dont le programme satisferait les gourmets les plus raffinés des grandes capitales.

L'ouverture des Maîtres chanteurs de Rich. Wagner, un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre; l'entr'acte et le cheur des fiançailles, deux des pages les plus populaires de Lohragris du méme maître; les pittoresques Scènes hindoues de notre compatriote M. E. Raway; le chœur de Psyché, une perle d'Ambroise Thomas, et celui des Nymphes des bois, orchestré par M. Balthazar-Florence, l'une des plus fraiches pensées de l'heureux auteur de Lakmé; l'air si inspiré de la Reine de Saba de Gounod, chanté par Mile C. Fierens, une artiste de sérieuse valeur; enfin, le célèbre concerto de violon de Beethoven, confié à l'archet magique de César Thompson, l'un des plus grands virtuoses modernes; tel est le résumé du menu de ce "balthazar musical "

Solistes, chœurs, orchestre, tous se sont surpassés et ont été longuement acclamés par le public, enthousiasmé.

Bravo à tous, et surtout honneur au maestro qui s'est donné pour mission d'élever le goût artistique de nos concitoyens.

### SOIGNIES

Jeudi dernier, le comité du Cercle Beelhoven avait convié ses membres honoraires à sa première soirée de la saison. Le Cercle Beelhoven possède un comité réellement dévoué. Il nous a fait entendre une artiste d'un grand mérite et d'un talent rare, M<sup>10</sup> Lemaire, harpiste et professeur de S. M. la reine des Belges. Son jeu a captivé l'auditoire, et le public a forcé l'artiste par des appels persistants à jouer deux morceaux supplémentaires, ce qu'elle a fait avec autant de grâce que de talent.

On a aussi entendu, à cette soirée, deux jeunes débutants, M<sup>110</sup> B. O., comme tragédienne, et M. H. B., qui a chanté d'une belle voix l'air de l'*Africaine* et de la *Coupe du roi de Thulé*.

### 



#### FRANCE

EGMONT
Drame lyrique en 4 actes.

Paris, 7 décembre 1886.

Salle superbe hier, à l'Opéra-Comique, pour la première représentation d'Egmont, drame lyrique en quatre actes de MM. Albert Wolff et Albert Millaud, musique de M. Salvayre. Dans une baignoire de gauche, la belle Mme Caroline Salla, qui pendant tout le cours de la soirée n'a cessé d'applaudir, fort justement d'ailleurs, sa camarade et son émule M'le Isaac. Dans une autre baignoire du même côté, M. Ambroise Thomas se dissimule derrière sa femme et sa belle-sœur. Dans la première baignoire de droite, M. Gounod se montre, au contraire, tout rayonnant et tout souriant. Dans la petite loge du premier étage qui fait l'angle de gauche, M. et Mme Léo Delibes. Plus loin, M. Edouard Lockroy, puis M. Charles Garnier. Puis, dispersés dans l'orchestre, MM. Saint-Saëns, Widor, Ernest Guiraud, Tirard, Auguste Vacquerie, Paladilhe, Edouard Lalo, Le Couppey, Calabresi, Deldevez, Obin. Aurélien Scholl, D'Ennery, etc. J'allais oublier M. Charles Lecocq, que j'aperçois dans la loge de M. Brandus, tout près de celle du Charivari, qu'occupe M. Pierre Veron.

Je vous laisse à penser si une telle salle, et si artistiquement composée,était sympathique d'avance à l'œuvre qu'on allait lui offrir et qui depuis quelques jours était attendue avec une certaine impatience. Le dirai-je, pourtant? Malgré les excellentes dispositions dont les spectateurs étaient animés en venant prendre possession de leur place, la soirée a été froide plus qu'il n'eût fallu, et sans les manifestations ordinaires du petit groupe de romains patentés qui sont le plus bel ornement du parterre, on ne se serait guére douté qu'on assistait à la première représentation d'une œuvre importante, tellement le public, le vrai public, se montrait silencieux et réservé.

C'est que l'œuvre, il faut bien le dire, malgré son sujet, n'était pas conçue de manière à exciter l'enthousiasme. Si le grand Gœthe, du haut de sa demeure olympienne, a pu voir quel travertissement ridicule ont fait subir à son beau drame, si inégal mais si pathétique et d'un intérêt si puissant, les librettistes sans gêne de l'*Epmont* de l'Opéra-Comique, il a dû en sourire de pitié. Passe pour Schiller, que d'ailleurs il avait guidé dans son travail d'arrangement; mais le dérangement de MM. Wolff et Millaud passe vraiment la permission, et je comprends que la direction de l'Opéra qui a succédé à celle de M. Vaucorbeil ait tenu à se débarrasser de l'ouvrage.

reçu par ce dernier, même au prix de l'indemnité qu'elle a dû payer aux auteurs.

Ce n'est pas à des lecteurs belges que j'ai à raconter l'histoire du comte d'Egmont, de ses démêlés avec l'infâme duc d'Albe et de sa mort héroïque. On sait que Gœthe, en faisant d'Egmont le protagoniste de son drame, a pris avec l'histoire les privautés que tout poète est en droit de prendre. Les librettistes du nouvel Egmont ont agi à leur aise non seulement avec l'histoire, mais avec l'œuvre qu'ils transportaient à la scène lyrique. Egmont est devenu, entre leurs mains, un vulgaire conspirateur; le jeune Ferdinand d'Alba, au caractère noble et chevaleresque, est transformé en une sorte de gommeux du xviº siècle, qui joint à ses allures de jouvenceau quelque chose de l'odieux de son père; quant à celui-ci, il n'est guère autre chose qu'une espèce de fantoche, de pantin sombre dont on n'explique pas les actions; enfin, la régente Marguerite de Parme, mêlée ici au drame, on ne sait pourquoi, et d'une façon absolument secondaire, est devenue un personnage à peu près indéchiffrable. Quant à Claire, elle ignore, la qualité, le nom et la personnalité de son amant, ce qui jette sur l'ensemble de la pièce une indécision véritablement singulière. Les librettistes ont supprimé d'ailleurs, on ne sait pas davantage pourquoi, deux des épisodes les plus caractéristiques de l'œuvre originale: la mort de Claire et la vision d'Egmont dans sa prison. De tout cela il résulte que le livret d'Egmont est sans intérêt, sans action, sans mouvement et sans unité. Une seule scène offre un semblant d'effet, c'est celle de l'arrestation d'Egmont ; encore se demandet-on l'immense parti qu'un véritable homme de théâtre aurait pu tirer de cette situation dramatique et puis-

Si du poème je passe à la musique, je constate que, malheureusement, le compositeur n'a pas été beaucoup mieux inspiré que ses collaborateurs. Tout d'abord, dans quelle voie, sur quelles traces M. Salvayre prétend-il marcher? C'est ce que je ne saurais dire, tellement son œuvre est d'ordre composite et décèle l'indécision. A coup sûr. l'originalite n'est point son péché mignon, pas plus au point de vue de l'idée qu'à celui de la forme. L'idée? par malheur elle est généralement courte, sans relief et sans nouveauté, elle manque essentiellement d'accent, et dans les récitatifs elle est empreinte d'une mollesse vraiment fâcheuse. La forme? je ne saurais trop dire auguel de ses maîtres le musicien entend l'emprunter. Il y a dans Egmont un peu de ressouvenirs de tous les grands artistes de ce temps. Parfois, en écoutant, on pense à Meyerbeer, puis à Verdi, puis à l'Ambroise Thomas d'Hamlet, puis à Gounod. On voit que l'unité n'est pas, ici non plus, la qualité dominante. Et l'architecture des morceaux, la structure de la phrase, la marche harmonique, tout cela n'offre ni nouveauté, ni fraîcheur, ni solidarité. L'orchestre lui-même est brillant sans être sonore, et l'on n'y trouve aucune de ces recherches, on n'y rencontre aucune de ces bonnes fortunes qui sont la gloire de notre jeune école musicale. Tout cela manque de saveur, et l'oreille, fatiguée d'une limpidité tranquille qui la déroute sans jamais la chiffonner ni l'émoustiller, ne sait où se prendre pour porter son attention et lui chercher un point d'appui.

De ces quatre actes très pleins de musique je n'ai conservé, je l'avoue, qu'un souvenir bien pâle et bien confus. Que citerai-je, en vérité? je ne sais trop. Au premier acte, une assez jolie cantilène de Claire dans son duo avec son père, et son duo avec Egmont; au second, sa prière et son secondduo avec Egmont; au second, sa prière et son secondduo avec Egmont; au troisième, qui est le point culminant de l'action, rien, si ce n'est une fort jolie pavane, hors-d'œuvre plein de grâce, et le début du duo des deux amants, dans lequel on trouve — enfin! — un peu de vigueur et d'élan; et au quatrième, les strophes d'Egmont, qui sont d'une jolie couleur, et sa scène avec Claire, qui est d'un heureux sentiment. C'est tout et j'avoue que c'est peu pour une œuvre de cette importance. Aussi, je le répète, a-t-elle laissé le public plus froid et plus indifférent qu'il n'eût fallu.

Ce résultat ne saurait être imputé à l'interprétation, qui est généralement excellente. M<sup>lle</sup> Isaac, qui est décidément une grande artiste, se montre touchante, pleine de tendresse et d'émotion dans le rôle de Claire, qu'elle chante avec un style très pur et une imperturbable sûreté. C'est M. Talazac qui personnifie Egmont; il y est toujours un peu lourd, selon sa coutume, sceniquement et... physiquement; mais lui aussi chante fort bien et d'un grand style. M. Taskin représente à souhait le vieux bourgeois Brackembourg, le père de Claire, où il déploie un talent véritable. M. Soulacroix est parfait dans le jeune Ferdinand d'Albe, dont les auteurs ont fait un type absurde, et M. Fournets est aussi bien qu'il est possible de l'être dans le rôle manqué du duc d'Albe. Enfin, Mile Deschamps chante avec talent l'air, placé au moins d'une façon singulière, qui constitue tout le rôle de la régente Marguerite de Parme, rôle manqué aussi et vraiment trop effacé. Le grand succès de la soirée a été pour la pavane que j'ai déjà signalée, dont la musique est tout à fait charmante et qui est dansée et réglée avec un goût exquis. Aussi le public, étonné et ravi de trouver ce point lumineux dans une œuvre aussi sombre et aussi monotone, a-t-il voulu l'entendre deux fois. C'a été le seul bis de la soirée.

Je vous ai donné, en toute sincérité, mon avis et mon impression sur la valeur réelle de l'Egmont de l'Opéra-Comique, qui n'a rien à voir avec celui de Gœthe et de Beethoven. Le public me dira si je me suis trompé. Je craîns malheureusement qu'il n'en soit rien.

ARTHUR POUGIN.

Une première audition de Bach.— Le prélude pour Loreței de Max Bruch.— Raff et Meyerbeer au Conservatôire; encore la Messe en ré.— Concerts Lamoureux; Liszt et Lohengrin.— Deux articles sur Wagner: Tristan et Parsifal (Alfred Ernst).— A propos de musique (Mobert Godet).

#### Paris, le 6 décembre 1886.

Le fait capital des concerts d'hier dimanche était la première audition du cinquième concerte en ré majeur de Jean Sébastien Bach, pour finte, violon et piane. D'un bout à l'autre de ce chef-d'œuvre en trois parties, le génie du maitre se joue avec une merveilleuse aisance: vigoureux et délieat dans le premier morceau, contemplaif, suave et tendre dans l'andante, qui rappelle le style de certains des plus beaux airs de la Passien; il est plein de verve, d'entrain, de fantaisie en belle humeur dans le finale. A part l'andante, qui demandat plus de sentiment, plus d'expression, les interprètes se sent surpassés; M. Cantié, dans la partie de flûte, a été parfait; M. Kémy, dans celle du violon, a été exquis; M.Diémer, chargé du piane, a été délicieux. Je n'ai qu'à mentionner le rôle discret du quatuor accompagnatur. M. Colonne mérite d'être félicité; déja il nous avait donné une belle audition du Chant

élégiaque de Beethoven ; espérons qu'encouragé par le succès enthousiaste qui a accueilli ses deux tentatives, il persévérera dans la bonne voie où il semble entrer, et nons fera connaître d'autres œuvres du passé; le nembre est grand encore de celles qu'on laisse dans l'eubli, teutes rayennantes qu'elles sont de vie et de beauté immortelle. - Le chef d'erchestre du Châtelet a la main meins heureuse peur les œuvres actuelles : le prélude pour Lorelei de Max Bruch, donné en première audition, débute bien; la phrase principale est, malheureusement, un peu filandreuse; l'instrumentation est menotone, comme celle des schumanniens allemands en général; l'ensemble est pâteux et manque d'un certain goût délicat; ce qu'en y trouve de couleur poétique est d'un caractère qui commence à paraître banal et fade. Accueil honorable. Il y aurait à jouer, dans la musique des jeunes compositeurs, nombre de pages bien plus intéressantes.

Les concerts du Conservatoire ont recommencé hier dimanche; rien de nouveau à signaler, sinon l'audition de deux fragments de la symphonie la Forêt, de Raff, Crépuscule et Danse des driades. Ces pages agréables ent paru plaire au public teujours assez freid de la Société des concerts; quant à l'euverture du Pardon de Ploermel, elle a fait moins ben effet; d'ailleurs, quelle nécessité de donner là une œuvre qu'en a l'occasion d'entendre salle Favart, et qui fait partie du répertoire de l'Opéra-Comique?... Rien de particulier à dire du reste du concert : Symphonie pastorale, chœurs d'hommes de la Walpurgisnacht de Mendelssohn, scène des Enfers de l'Alceste de Lulli ; ce premier programme n'est qu'une entrée en matière, un exerde insinuant, d'un ten naturellement moderé. - Aujourd'hui, je puis vous annoncer, comme une chose définitivement arrêtée. l'exécution de la grande Messe en ré, la vraie Missa solemnis de Beethoven, dans la salle de la rue Bergère; les difficultés que présentait le choix des chanteurs solistes ont été aplanies. Cette première audition, qui sera un des événements musicaux de 1887, aura lieu, vraisemblablement, vers la fin de la saison; peut-être fermera-t-elle le fond du concert spirituel du vendredi-saint. On deit saveir beaucoup de gré à M.Garcin d'avoir conçu l'idée de nous faire enfin connaître cette œuvre admirable et ardue de la treisième manière du maître allemand. Tout le monde ne peut aller à Bâle. Pour aveir pris cette initiative, peur aveir mené à bien cette entreprise, j'imagine qu'il reviendra quelque honneur au chef intelligent de la Société des concerts.

Le programme Lamoureux était, à fort peu de chose près, la répétition du précédent. Reprise d'Irlande, le peème symphonique intéressant et contrasté de M<sup>ne</sup> Augusta Holmès. Dans le "Petit bulletin ", détails instructifs sur la brochure de Liszt consacrée à Tannhæuser et Lohengrin. Longue citation, parfaitement choisie, au sujet de cette dernière œuvre: l'auteur fait ressortir les caractères de logique et d'unité dans l'ensemble et le détail des conceptions de Wagner, " qui réussit à être en même temps symphoniste aussi extraordinaire que grand dramaturge "

C'est ici le cas, à prepos de Wagner, de vous signaler plusieurs articles eu livres récemment parus. - D'abord, dans le dernier numéro de la Revue contemporaine, une étude de M. Alfred Ernst, Tristan et Parsifal; des faits et des réflexions; un petit tableau du Bayreuth de 1886, avec MM. Paul Bourget et Massenet, " et M, Hermann Lévy conduisant le chœur des Blumenmædchen avec une manchette, peur être mieux vu des cheristes en scène "; un examen comparatif des deux œuvres caractéristiques du maître ; des remarques intéressantes sur le jeu des acteurs; par-dessus teut, une admiration qui, pour être raisennée, n'en est pas moins débordante. - A lire aussi dans la revue littéraire le Passant (nº 82, 3º année, Ollenderf), un article piquant et juste de M. Robert Godet, article finement pensé, jeliment écrit, A propos de musique. Il est question des mariages entre les musiciens, et l'art, mariages de raisen, eu d'inclination,

etc... " Il y a eu de mauvais maris: M. Massenet, non content d'être l'auteur de bien jolies romances, effémina sa muse pour lui donner quelque originalité: le voilà passé maître dans un art de menus énervements — la joie d'une élite de benne société merphinomane. M. Gounod— musicien estimé, bien connu par des chicanes hebdomadaires avec une lady grincheuse - conduisit sa musique, une jolie personne de manvais lien, en de bizarres aventures; il voulut la rendre catholique et s'efforça de la convertir à une religion accommodante; finalement ce collage recutla bénédiction papale, et tout le monde fut content : les dévotes, de se sentir agréablement chatouillées par de voluptueux Kyrie, désormais avouables; M. Gonnod, d'avoir ajouté à son précédent commerce les bénéfices d'une industrie pieuse et lucrative. " M. Godet est meins sévère pour M. Delibes, " qui fournit un bel exemple d'union assez sincère et de demi-amour: ont-ils gaiment gambadé par les campagnes, sa musette et lui, par les campagnes des environs et par les banlieues : il eut ce seul tort, de décorer de noms hindous et de croire hautement poétiques ses chétifs plein-air à la Coppée. Pour poitrinaires, ses chansons, au reste, ne sont pas déplaisantes ". Il est aussi question de MM. Saint-Saëns, César Franck, Chabrier, d'Indy, puis de Wagner, très judicieusement défini en peu de lignes, et défendu " non seulement contre la jalousie des antiwagnériens officiels ou contre l'inertie et l'ignorance du public - mais centre l'influence plus funeste encore des faux wagnériens ". Enfin, l'auteur, après une digression sur l'écele russe et Mussorgsky, cite quelques noms de jeunes musiciens français, proteste hautement contre l'influence manvaise des " détraqués ,, et signale les dangers que fait courir à l'art l'école dite " décadente ".

Je deis arrêter là, vu le temps et l'espace dont je dispose, mon énumération et mes citations; je les compléterai la prochaine fois, si le compte rendu des grands et petits concerts de cette semaine m'en laisse le leisir.

Balthazar Claes.

### 

### ALLEMAGNE

Berlin, le 30 novembre 1886.

Je ne veus parlerai pas des innombrables concerts de virtuoses, avec piano ou orchestre, de Gesangvereine plus on moins mesquins on médiocres

Aussi nombreux que les étoiles, On bien que les flets de la mer,

comme chante le Zacharie de Meyerbeer, de ces cencerts populaires sans fin, dans les salles de la "Philharmonie ,, et du

En vérité, ils ne peuvent offrir pour vous un bien vif intérêt. Ils occupent beaucoup de place dans les journaux locaux, et cela suffit parfaitement.

La campagne musicale proprement dite a commencé par un concert ou disons plutôt par un festival solennel, consacré à la mémoire de Franz Liszt.

Cette fête n'avait été organisée par aucune " société musicale " quelconque ; elle a été projetée, an lendemain de la mort du maître, uniquement par Paul Klindworth, le meilleur chef d'orchestre que nous ayons à Berlin, et certainement l'un des meilleurs de l'Allemagne. Parmi les vétérans de l'école de Liszt, sauf Hans de Bulew, nul ne semblait mieux que lui apte à ressusciter à une vie idéale, surhumaine de quelques heures, certaines grandes compositions du maître, dans l'esprit et selon les indications de leur

M. Klindworth a été, entre 1850 et 1860, avec de Bulow, son ami, avec Félix Draeseke, l'éminent compositeur dresdois, avec Jeachim, le " roi des violonistes ,, très avancé dans ce temps-là (il y a longtemps de cela!), avec Hans de Bronsart, le compositeur-intendant de Hanovre, un des membres les plus en vue de l'école weimarienne. Il a été, de 1852 a 1854, l'élève, comme pianiste, et plus tard l'ami de Liszt et l'un des champions de la cause que défendait celui-ci; il est aujourd'hui le seul véritable représentant de sen maître à Berlin, et son nom est répandu dans le monde musical entier par ses beaux arrangements des partitions, chants et piano, de l'Anneau du Nibelung. Les exécutions prochaines de la Damnation de Faust, en janvier, et du Rheingold, en février (dans le Wagnerverein), me permettront de parler plus longuement de ses relations personnelles avec Berlioz et Wagner, qui contiennent maint détail intéresssant pour les lecteurs du Guide.

Le programme de la fête-Liszt était admirablement composé. L'Héroïde funêbre, composée en 1830, dans l'année de la Sumphonie fantastique comme premier morceau d'une symphonie qui n'a jamais été achevée, et qui a été insérée plus d'une vingtaine d'années plus tard dans la série des Poèmes symphoniques, figurait en tête du programme, en guise de marche funèbre per festigiare il sovenire d' un gran uomo. L'excessive longueur en est rachetée en maint endroit par des épisodes d'une beauté émouvante, notamment toute l'introduction sombre et grandiose, vraiment tragique d'expressien; puis l'épisede final, où l'accord majeur surgit plein d'une émotion consolatrice; enfin la belle mélodie du cantabile, d'une sonorité extrèmement riche et moelleuse. Le coloris instrumental de tout le morceau est d'ailleurs, comme presque toujours chez Liszt, intéressant au suprême degré, frappant, original, souvent splendide. Mais il était réservé, dans ce concert, à la Symphonie dantesque qui terminait le programme, de faire revivre sen créateur dans teute la grandeur de sa force et de sa géniale originalité.

Cette musique, ainsi que la plupart des œuvres du contemporain et de l'ami de Liszt, Hector Berlioz, est restée éminemment moderne, en dépit de son âge plus que vénérable (1). Admirables, le début, le sombre et formidable récitatif des cuivres, l'inscription des portes de l'enfer, et la conclusion vraiment géante de l'Inferno ; puis le touchant et sublime épisode, si tendre et ardent, si pétri d'émotion, de l'apparition et du récit de Paolo et de Francesca, commençant par un superbe récitatif de clarinette basse obligée, véritable trouvaille de génie; admirables, le début si frais du Purgatoire, rayon de soleil tiède et caressant, après l'orage des sonorités écrasantes et des harmonies effrayantes de l'Enfer, et enfin l'hosannah céleste: Magnificat anima mea, si profondément catholique d'expression et de couleur, entonné par le chœur de femmes avec solo d'alto, soutenu par l'harmenium, enveloppé par l'orchestre comme d'une nuée transparente d'encens, comme d'une auréole d'or, ainsi que les images des saints dans les tableaux du moyen âge.

Tont cela est saisissant et remue profondément l'auditeur. C'est une œuvre profonde, hardie et vivante, une des étapes marquantes de l'art symphonique moderne, qui chercha, après Beethoven, à partir de 1830, un nouvel esprit à la musique instrumentale à l'aide de nouveaux moyens de forme et d'expression, en s'appuyant à la poésie, à la peinture ou à la sculpture. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur cette œuvre, après les superbes pages que le Dr Ambros (2), le Dr Pohl (3), et enfin le maître de Bayreuth lui-même (4)

ont consacrées à Lizst.

Un prologue en vers, *in memoriam*, composé par le D<sup>r</sup> Adelf

<sup>(1)</sup> Conque et esquissée entre 1840 et 1845, écrite au printemps de 1856, elle fut exécutée pour la première fois à Dresde, dans l'hiver de 1857.

<sup>(2)</sup> Culturhistorische Bilder aus dem Musikleben der Gegenwart. Leipzig, Matthes.

<sup>(3) &</sup>quot; Programme , ajouté à la grande partition de la symphonie de Dante, réimprimé dans le second volume (Franz Liszt) des Gesammelte Schriften, de Richard Pohl. Leipzig, Schlicke.

<sup>(4)</sup> Bayreuther Blätter, 1878, p. 284, réimprimé dans les Gesammelle Schriften, t. X (Das Publikum in Zeit und Raum).

Stern, de Dresde, ami de Liszt depuis ben nombre d'années, ouvrait la fête. Il fut récité par un des acteurs les plus en vue de l'Allemagne, Ludwig Barnay. Ensuite, M. Eugène d'Albert, le pianiste magistral, l'élève préféré de Liszt,—il y avait de quoi,—joua le concerte en mi bémel avec cet art consommé de technique et d'expression poétique, avec cette merveilleuse beauté de sen et de teucher qu'en lui cennaît.

Un détail piquant: M. Klindworth a accompli ce tour de ferce invraisemblable de donner une exécution superbe de la symphonie de Dante, (qui d'ailleurs n'avait jamais été jouée, mais jamais, entendez-veus, à Berlin), en treis répétitions

seulement, y compris la répétition générale.

M. Klindwerth a fait redire la symphonie de Dante avec les dames de son Union chorale à lui pour l'hymne céleste final, dans un des concerts populaires de l'Orchestre philharmonique. Le public a fait un véritable triemphe à l'œuvre, ainsi qu'à ses excellents interprètes, à l'orchestre et à son chef. D'ordinaire ils sont là paisiblement assis devant de petites tables en bois, à savourer du beck ou du chocolat avec ou sans petit pain garni de fromage, de jambon ou de saucisson, ce soir-là, pendant l'exécution de la neuvelle œuvre, l'attitude des auditeurs a été réservée et digne durant l'exécution, leurs acclamations spontanées et enthousiastes après chaque morceau.

A bientôt des détails sur le quatuor de Joachim, les concerts d'abonnement seus la direction de Scharwenka, et ceux de la Seciété philharmenique, que dirigent alternativement Joachim et Klindworth.

J. VAN SANTEN KOLFF

## Petites Nouvelles

On se souvient qu'il y a deux eu trois ans l'un des fils de M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire royal de Gand, avait inventé un appareil destiné à faciliter la tâche des chefs d'orchestre de théâtre quand il s'agit d'indiquer la mesure d'un merceau aux cheristes placés dans la coulisse. On signale de Paris un nouvel instrument du même genre C'est un batteur de mesure electrique dù à un ingénieur, M. Carpentier, qui vient de soumettre son invention à l'Académie des sciences. Il est, du reste, à remarquer que déjà Berlicz avait inventé et fait exécuter un appareil analogue. Il en parle dans ses Mémoires. Il ne s'agit ici, probablement, que d'un perfectiennement.

Le nouveau batteur de mesure a été expérimenté a l'Opéra de Paris dans le  $\it Cid$  et dans  $\it Rigoletto$ , et il paraît qu'il a

produit des résultats excellents.

Désormais, on peut avoir des masses chorales dans les coulisses, derrière le théâtre, dans le deuxième dessous et le troisième dessus. Elles attaqueront avec la même perfection, le même ensemble, que si elles avaient sous les yeux le bâton du chef d'orchestre.

Nouvelles des théâtres de France :

A Brest, le théâtre a dù fermer ses portes un mois à peine après son ouverture. Le directeur a fait faillite, l'insuffisance de sa troupe n'ayant exercé aucun attrait sur le public.

A Nantes, la saison parait être brillante, M™-Jouanne-Vachet, M. Duthoit, qui était l'année dernière à Liège, M. Guillemot, qu'on a vu à Anvers, continuent d'être très en faveur, et M™ Marthe Duvivier vient d'obtenir un très grand succès dans Carmen. En revanche, le ténor belge, M. Bevet, est détestable, s'il faut en croire la Réforme artistique.

A Lyen, M. Dereims, queiqu'il ait résilié et qu'il part pour

Marseille, a encere chanté *Carmen* et il a été très applaudi, à côté de M<sup>ne.</sup> Verheyden et Arnaud.

A Toulouse, nous devens enregistrer l'insuccès de notre ancienne basse, M. Echette. Après treis épreuves dans la Favorite, Robert et les Huguenots, il a été refusé. Ses débuts out eccasionné des sifflets et des applaudissements. M. Guiberteau, téner léger, a été admis à l'unanimité.

A Rouen enfin, dans l'Africaine, la scène du mancenillier a valu à M<sup>10</sup> Schweyer un joil triomphe. Dans la Favorite a débuté, la semaine dernière, M<sup>10</sup> Appia, chanteuse stolz. Cette artiste, absolument insufüsante, a dù résilier après le premier acte.

Nantes est teut en émoi. Le directeur des concerts populaires avait engagé pour une de ses matinées, l'illustre, l'unique baryton Faure.Le directeur du théâtre nantais, croyant pouveir profiter du passage du grand artiste, lui écrivit et obtint de lui la promesse de paraître dans Hamlet et dans Faust.

Déjà le public nantais se félicitait de cette bonne aubaine et se faisait une féte d'aller applaudir Faure au théâtre, mais en avait compté sans le directeur des Concerts pepulaires. Celui-ci, craignant peur son concert, fit tant et si bien, qu'il obtint du célèbre chanteur l'engagement de ne paraître que dans son concert.

Les tenants du directeur du théâtre sont aux prises avec les partisans du directeur des Concerts populaires.

Le sang n'a pas encere ceulé. Mais les passions sent excitées à ce point qu'on peut s'attendre à tout.

A Nancy, M. Gustave Sandré a pris possession de ses fouctiens de directeur du Conservatoire. Le premier concert qu'il a dirigé comprenait la symphonie en ul majeur de Haydn, une romance et un intermezzo de sa compositien et la Marche nuptiale de Mendeissohn. C'est modéré.

L'impresario Maurice Strakosch vient de découvrir, en Suède, une neuveille étoile destinée à reprendre, paraît-il, la succession de la Nilsson. L'étoile en question répond au jeil nom de Sigrid Arnoldson. Elle débuterait l'été prechain, en juin, à l'Opéra de Paris, dans Hamilet. Les journaux de Paris sont toutefois sceptiques à l'égard de ce début.

MM. Armand Sylvestre, Paul Lordon et Georges Moynet viennent de terminer une grando féerie en trois actes et vingt et un tableaux, Perce-neige, musique nouvelle, de MM. Raoul Pugno et Lippacher, qu'ils destinent au théâtre de la Gatté à Paris.

Courrier de Vienne :

Unitendance générale des théâtres de la cour vient de faire afficher dans les couloirs de l'Opéra une erdennance aux termes de laquelle il est désormais interdit d'offrir des fleurs ou des couronnes aux artistes en scène. Il est également défendu aux artistes rappelés de paraître perteurs de bouquets. Cette ordonnance chagrinera nen soulement les artistes, mais aussi et surtout les somptueux magasins de fleurs qui ornent la Ringstrasse.

Dimanche a commencé le cycle des représentations à l'occasion du centenaire de Weber. L'Opéra a denné Preciosa, avec le concours de la troupe de comédie du Burgtheater.

On annonce que la troupe du théâtre "An der Wien " va se mettre en route pour jouer à l'étranger, en allemand, cela va sans dire, le *Baron Tsigane*, l'opérette à succès de Strauss. Elle donnerait, notamment, des représentations à Londres et à Paris.

La rentrée de M<sup>me</sup> Pauline Lucca à l'Opéra a été un véritable triemphe pour la grande artiste, qui a chanté *Carmen* de façen à soulever les applaudissements enthousiastes d'une salle bondée jusqu'aux combles. Les journaux viennois expriment l'espoir que M<sup>ee</sup> Lucca renoncera désormais aux voyages à l'étranger pour se vouer exclusivement à l'Opéra de Vienne.

Le nouvel opéra de Karl Goldmark, Merlin, a été acheté par M. Pollini, de Hambourg. Prix d'achat: 100,000 marcs.

Hans Richter, retour de Londres, a repris à Vienne la direction des concerts de la Société phillarmonique. Le premier de ces concerts a cu lieu le 21 novembre, avec un programme tout entier consacré à Weber, à l'occasion du prochain centenaire de la naissance de ce mature. On y a entendu deux œuvres peu connues: la cantate Kampf und Sieg (Combat et triomphe), écrite en 1815 après Waterloo, et un hymne religieux, composé en 1812. Entre ces deux cuvres chorales, Mies Varetta Stepanoff a joué le fameux Concertstück. Au second concert de la Société, le violoniste Rosé a joué le concerto de violon du compositeur anglais Mackenzie, qui n'a obtenu qu'un succès d'estime.

Teresina Tua a donné, dans la dernière semaine de novembre, un concert qui lui a valu un très grand succès.

M. Angelo Neumann a acquis le droit exclusif de représenter à Prague le Merlin de Goldmarck,

Encore la translation des restes de Liszt!

On écrit de Pesth à la Presse de Vienne que le comité des funérailles de Liszt, sous la présidence du cardinal Haynald, s'est réuni, le 26 novembre, pour prendre connaissance de deux lettres de M<sup>ss</sup> Cosima Wagner. La fille de Liszt y exprime le désir qu'il ne soit plus parlé de la translation des restes de Liszt en Hongrie. Elle demande que le projet soit

exprime le désir qu'il ne soit plus parlé de la translation des restes de Liszt en Hongrie. Elle demande que le projet soit définitivement abandonné, attendu que la mort de Liszt à Bayreuth doit être considérée comme un arrêt du Dostin et qu'il est désirable que l'on ne touche plus à cette tombe.

Le cardinal Haynald, après avoir fait cette communication, a proposé au comité d'abandonner définitivement le projet de la translation des cendres en Hongrie, et d'y substituer le projet d'un monument national au grand compositeur hongrois. Ces propositions ont été acceptées. Les sommes qui avaient été recueillies jusqu'ici pour les frais de la translation des cendres serviront comme première mise de fonds en vue du monument. Le cardinal Haynald a souscrit pour 500 florins.

Après Dusseldof, le théâtre de Hanovre vient de donner les Pêcheurs de perles de Bizet. L'œuvre a obtenu un succès d'estime.

Le Carl Schultze-théâtre de Hambourg, vient d'avoir la primeur d'une opérette dont le succès a été complet. Il s'agit de Favinelli, texte de MM Williadd Wulff et Charles Cassmann, musique de H. Zumpe. C'est une adaptation contemporaine de la légende qui a déjà inspiré la Part du diable de Scribe et Auber.

Les auteurs ont été rappelés après chaque acte.

Le Wagner-Verein de Berlin prépare pour le mois de décembre une exécution complète de la Missa solemnis de Beethoven. En février suivra une exécution intégrale du Rheingold.

La tournée de Concerts De Swert, Beumer, Moriamé, en Allemagne, continue à être, pour nos compatriotes, une véritable tournée triomphale. A Kattowitz, la recette de leur concert a surpassé celles qu'y firent Rubinstein et Sarasate. De Breslau, où aura lieu, le 10 de ce mois, leur dernier concert, nos compatriotes se rendront à Dresde pour se faire entendre dans une soirée à la Cour.

On annonce à Carlsruhe l'exécution prochaine d'une partition rarement exécutée de J. S. Bach: la Passion selon saint

Lucas. Le manuscrit de Bach se trouve être la propriété de M. J. Hauser, à Carlsruhe, et c'est d'après ce manuscrit quel'œuvre sera exécutée telle qu'elle a été écrite.

A Rotterdam, la troupe d'opéra allemand qui dessert le théâtre de cette ville vient de donner avec un très grand succès le Vaisseau Fantôme de Rich. Wagner, qui avait disparu du répertoire depuis plusieurs années. Lohengrin est en revanche au répertoire permanent de ce théâtre. Le Baron Tsigane de Strauss sert de lendemain à ces grandes œuvres lyriques!

L'opéra de César Cui, dont le théâtre de Liège a eu la primeur l'hiver dernier, le *Prisonnier du Caucase*, sera monté cet hiver à l'Opéra de La Haye.

On annonce à Weimar une résurrection intéressante. Sur le désir formel du grand-duc, le théâtre va reprendre, eet hiver, un opéra: Lorcley, de Max Bruch, qui fut exécuté il y a quelque vingt ans à Mannheim et qui, depuis, était resté ignoré. L'exécution de Weimar lui sera-t-elle plus favorable?

La saison théâtrale ne tient pas ce qu'elle promettait en Italie. Nous avons à enregistrer aujourd'hui non moins de trois faillites. Le Politeama de Génes est ferné et les trois impresarii ont été incarcérés. A Fiume, soulèvement du public contre la direction, fugue des artistes. A la Pergola de Florence, autre fugue de la direction.

A Trieste, la première représentation, au Théâtre Politeama, de l'opéra d'un compositeur de Trieste, Joseph Sinico, Spartacus, a été un grand succès. L'œuvre témoigne de sérieux progrès chez le musicien, à qui l'on ne doit pas moins de cinq opéras.

Au Carignano de Turin, le Vaisseau fantôme de Wagner vient d'obtenir un très grand succès. Le Trovatore n'enregistre pas moins de cinq correspondances qui constatent unaniment le triomphe de l'ouvrage. A la fin de la représentation le public a fait une ovation aux principaux interprètes et au chef d'orchestre.

Verdi se trouve en ce moment à Milan pour y diriger les répétitions de son nouvel opéra, Otello - d'autres disent Jago - qui passera en février à la Seala. Aussitôt après l'œuvre sera jouée au théâtre Constanzi de Rome. Enfin, il sera représenté encore à Venise à l'occasion de l'ouverture du Salon des beaux-arts

Verdi vient, paraît-il, de découvrir un nouveau ténor. Il a rencentré en voyage un avocat de Rovigo, le docteur Baldini, qui se mit à chanter quelques couplets; le maestro lui trouva une voix prodigieuse et le décida à apprendre à chanter. Baldini vient de débuter à Rovigo, et la salle présentait un spectacle singulier. Tous les juges et les avocats occupaient les meilleures places, tandis qu'aux dernières galeries se remarquaient les figures patibulaires de quantité d'individus que l'éloquence de l'avocat Baldini avait sauvés de la prison ou du gibet. L'une des couronnes qu'on lui a jetées portait l'inscription suivante: "Hommage reconnaissant d'un client qui vous doit la liberté! "

Au cinquième concert de l'Association artistique d'Angers, grand succès pour le violencelliste Joseph Hollmann, qui y a joué son nouveau concerto. Angers-Revue fait un très grand éloge de cette composition.

"Le début de l'Allegro con fuoco, saisit par son allure énergique et franche, le principal motif, l'idée mère, la phrase dominante, dit M. Louis de Romain, m'y a semblé traitée de main de maître et relevée par des développements ingénieux, par des harmonies d'un excellent effet, par une recherche d'instrumentation pleine de détails charmants. L'Andante exquis, et d'une grande poésie, se soude admirablement avec le morceau qui le précède. C'est la plus belle partie de l'œuvre dont l'inspiration se soutient sans languir un seul instant. Le charme qui s'en dégage, a captivé le public et d'unanimes applaudissements ont salué la fin de cette page d'un sentiment sincère et qui fait réellement honneur au musicien qui l'a signée. Le Final est brillant, sans trop sacrifier cependant aux exigences de la virtuosité. M. Hollmann ne tombe du moins pas dans le travers de trop d'instrumentistes-compositeurs qui se croient obligés de placer dans les concertos qu'ils écrivent une série de traits dont le seul mérite consiste dans la difficulté vaincue. Il sait que le violoncelle est l'instrument qui se prête le moins à ces sortes de tours de force et se borne à lui demander ce qu'il peut donner. C'est ainsi qu'il compose des morceaux tout de sentiment et de grâce, comme l'Andante de son premier concerto. "

### 

### VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 10 décembre 1825, à Paris (Opéra-Comique), la Dame blanche, 3 actes de Boieldieu.

Plus de soixante années d'épreuves et de succès n'ont ni amoindri la valeur de l'œuvre de Boieldieu, ni fatigué l'admiration du public. " La Dame blanche, a dit l'éminent critique viennois Hanslick, est encore aujourd'hui la fleur la plus délicate du génie musical français; c'est la rose blanche de l'Opéra-Comique. " Une aussi belle pensée, mais sous une forme différente, est exprimée dans la Revue des Deux Mondes (nº du 1er février dernier) : " Ah! s'écrie M. Camille Bellaigue, la simple et bonne musique! Comme elle se laisse approcher! Comme elle se donne! Comme elle est naïvement belle, ot belle pour tous, même pour les ignorants! De qui l'éconte elle n'exige ni travail, ni peine; elle laisse venir les petits enfants. Faites-vous semblable à eux, et vous l'aimerez de nouveau, si par malheur vous ne l'aimez plus. Dépouillez le vieil homme, l'homme de science, l'homme de métier, Oubliez le côté technique de l'art; n'en recherchez plus l'essence pure : elle est dans cette musique là. Oubliez les complications, les surcharges modernes et ces maîtres obscurs, assembleurs d'accords et d'harmonies, comme Jupiter assembleur de nuages. "

- Le 11 décembre 1803, à la Côte-Saint-André (Isère), naissance de Louis-Hector Berlioz. Sa mort à Paris, le 8 mars 1899. La date du 9 mars inscrite sur le monument inauguré le 17 octobre dernier est évidemment fautive, c'est le lundi 8 mars, à midi, dans sa demeure rue de Calais, qu'expira le grand symphoniste.
- Le 12 décembre 1856, à Paris (Opéra-Comique), Maître Pathelin, un acte de F. Bazin. Cet ouvrage, joué pour la première fois à Bruxelles le 1<sup>eq</sup> décembre 1857, a eu une reprise en septembre dernier, au théâtre de la Monnaie.

Hector Berlioz ne pouvait parler de cette pasquinade sans y mettre un petit grain de sel attique. Il s'écrie: "Maître Pathelin?... Il faut voir cela: c'est une pièce française où il y a un tas de moutons et un berger qui, à tout ce qu'on lui demande, répoud: Bêcê! bêcê! C'est très amusant. La musique a été fort goûtée, excepté des professeurs d'esthétique; elle a les allures moutonnières qu'exigeait impérieusement le sujet, cela se bèle aisément, et l'orchestre n'a pas la moindre prétention bombastique... p

 Le 13 décembre 1803, à Paris (théâtre des Jeunes-Elèves), les Sabots et le Cerisier, un acte de Gossec.
 Le grand musicien des fêtes révolutionnaires dit adieu au théâtre par cette bluette sans importance; son âge, — il avait alors 69 ans, — aurait dù le dispenser de chausser des "sabots, et de monter sur un " cerisier...

— Le 14 décembre 1849, à Riga, décès de Conradin Kreutzer, à l'âge de 69 ans. Sa naissance, à Moeskirch (Grand-duché de Bade), le 22 novembre 1780, et non 1782, suivant Fétis, Biogr. univ. des mus., t. V. p. 110. Une statue lui a été élevée dans sa ville natale en juillet 1883.

Le 15 décembre 1806, à Londres (King's Theatre), M<sup>me</sup> Catalani, la première fois en Angleterre, paraît dans *Semiramide*, opéra composé expressément pour elle par Portogallo.

" C'est à Londres, dit Fétis (Biogr. univ. des mus. t, II; p. 210), que l'attendait une fortune qui n'avait point eu d'exemple jusqu'alors, bien qu'elle eût déjà donné à Madrid et a Paris des concerts d'un produit immense. Elle avait tout ce qu'il fallait pour séduire les Anglais ; d'abord la beauté extraordinaire de sa voix; puis son maintien noble et décent; son port de reine, qui ne pouvait manquer de plaire à la haute société; enfin son dédain pour la cour nouvelle de Napoléon, et le choix qu'elle avait fait de l'Angleterre pour le théâtre de sa gloire, tout concourait à la faire non seulement admirer, mais aimer par les habitants de la Grande-Bretagne. Dans une seule saison théâtrale de quatre mois, elle gagnait 180,000 francs, et, dans les soirées et concerts particuliers, 60.000 francs. On lui a donné jusqu'à 200 guinés pour chanter à Drury-Lane ou à Covent-Garden, God save the king et Rule Britannia.,

M<sup>me</sup> Catalani chanta pour la dernière fois en Angleterre, au festival d'York, en 1828, et c'est à partir de ce moment qu'elle renonça tout à fait à paraître en public. Son premier concert en Belgique est celui qu'elle donna à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, le 17 juillet 1815. On évalue à deux millions, dit sir Grove, la somme qu'elle a récoltée au profit d'œuvres de bienfaisance.

M™ Angelica Catalani — née à Sinigaglia, au mois d'octobre 1779, morte à Paris, le 12 juin 1849 — avait épousé un officier français s'appelant de Valabrègue. L'auteur dramatique contemporain, ayant même nom, appartiendrait-il à cette famille?

-- Le 16 décembre 1770, à Bonn, naissance de Louis Van Beethoven. Sa mort à Vienne, le 26 mars 1827.

Cinq années après, 1775, même mois, même jour, François-Adrien Boieldieu voyait le jour à Rouen. Sa mort à Jarry, près Paris, le 8 octobre 1834.

Beethoven avait atteint l'âge de 57 ans, Boieldieu celui de 9 ans.

ERRATUM. — A l'éphéméride du 8 décembre, lire : Stephen-Storace et non Horace.

### 

#### BIBLIOGRAPHIE.

L'opéra et le drame musical d'après l'œuvre de Richard Wagner, par M<sup>me</sup> Henriette Fuchs. — Paris, librairie Fischbacher, 1887.

Après le Richard Wagner de M. Adolphe Jullien, après les excellents ouvrages de M. Georges Nonfflard (Richard Wagner d'après lui-même) et de MM. Albert Soubies et Ch. Malherbe (l'Œuvre dramatique de Richard Wagner), ce nouveau livre prendra place parmi les meilleurs écrits qui aient paru en France sur le mattre de Bayreuth. M™-Henriette Fuchs, que son cuite pour Gounod et les maîtres français n'a pas empêchée de tenter le voyage de Bayreuth, en est revenue avec des impressions personnelles qu'elle nous redit avec une émotion sincère et communicative.

Dans un avant-propos, M. Sully-Prudhomme recommande

au lecteur l'aisance élégante et la sûreté de la plume de  $\mathbf{M}^{me}$  Henriette Fuchs,

Un tel témoignage suffit, et il n'y a rien à ajouter à ces paroles pour louer le style de l'écrivain. Ma" Henriette Fuchs a divisé son ouvrage en trois parties: la première, purement historique, retrace à grands traits le développement successif de l'opéra jusqu'à l'apparition de Wagner; la seconde est tout entière consacrée à l'aualyse de l'euvre dramatique et musicale du maître saxon, et îl y a des pages très intéressantes et captivantes; la troisième partie enfin est consacrée à l'examen critique de la "réforme wagnérienne, r C'est proprement la partie neuve et originale de l'ouvrage. Mais ici nous sommes au regret de ne pouvoir louer M" Henriette Fuchs.

Il y a, dans cette partie, de profondes erreurs esthétiques, non seulement en ce qui concerne la destination de l'opéra, du drame lyrique, mais surtout en ce qui touche les théories wagnériennes. L'auteur ne nous paraît pas avoir suffisamment approfondi le sujet. Elle nous présente un système dramatique qui ressemble de loin à celui deWagner, mais qui n'en comprend pas du tout l'essence.

Cet exposé critique part d'un point de vue entièrement faux. L'auteur examine les drames wagnériens d'abord comme œuvre littéraire, ensuite elle les examine au point de vue musical. Elle sépare ainsi ce que précisément Wagner a voulu qu'on ne séparât point. Considéré en soi, comme drame littéraire, Parsifal, par exemple, est absolument en dehors de toutes les règles du théâtre; il n'en est pas de même quand on considère l'œuvre en son ensemble, comme un seul Tout, comme une conception dont le caractère dramatique ne peut se révéler qu'au moyen de l'expression musicale. Wagner a voulu précisément que le drame lyrique, c'est-à-dire le drame chanté, fût autre chose qu'un drame littéraire mis en musique. Et c'est une erreur fondamentale que de séparer ainsi deux éléments qui, dans sa conception, au moment de la création de l'œuvre, se sont trouvés intimement unis. Mue Fuchs parle bien de la connexion intime de l'action et de la musique, mais elle en parle comme s'il s'agissait simplement de la juxtaposition de deux éléments distincts. C'est là une erreur commune à la plupart des écrivains qui, en France, se sont occupés de l'œuvre de Wagner. Il semble que la critique ne puisse se détacher de la vieille tradition de Gluck, que Wagner a très nettement combattue, bien loin de la continuer, comme on l'écrit tous les jours. Tout en s'inclinant devant le génie de Gluck, il reproche justement à ses œuvres de n'être pas issues d'une conception unique. Gluck met en musique un drame qui a la forme déterminée du drame parlé (1). Or, ce n'est point là du tout ce que Wagner entend par le drame lyrique. Le drame lyrique est celui dont les sentiments sont de telle nature qu'il serait impossible de les exprimer, dans toute leur étendue, sans le secours de la musique. Et c'est pourquoi tous ses drames, j'entends les drames définitifs, non les premiers essais, roulent sur des sentiments essentiellement religieux, sur des sujets mythiques et mystiques, dont l'art des sons est seul à pouvoir évoquer le sens mystérieux et

Le point de vue faux où se place M<sup>me</sup> Fuchs lui fait commettre de véritables hérésies. C'est ainsi qu'elle conclut de ces prémisses fausses que Wagner subordonne complètement la musique aux paroles. Voilà certes une nouveauté. Wagner, qui ne veut pas du drame littéraire, qui le fuit, qui le repousse, qui n'a toute sa vie qu'un rêve: trouver une forme de drame où la musique soit l'expression de l'action,

Wagner subordonne la musique aux paroles! Nous nous demandons si nous avons bien lu (1).

Je crains qu'ici encore Mme Fuchs n'ait pas serré d'assez près son sujet. Elle aura voulu dire que Wagner a subordonné la voix humaine à la symphonie, ce qui est vrai, mais aussi tout différent. En cela Wagner est simplement lo fils des grands maîtres, ses prédécesseurs, de Bach à Beethoven. Mozart seul parmi les Allemands a fait véritablement chanter la voix, et encore est-ce parce qu'il écrivit pour des chanteurs italiens la plupart du temps et qu'il subit l'influence directe de la grande école italienne de chant du siècle dernier. Pour Wagner comme pour Beethoven et Bach, la voix est un agent sonore, rien de plus : elle fait partie de l'harmonie et ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle y joue un rôle prépondérant, Que l'on discute là-dessus, rien de mieux, c'est l'ancienne et éternelle querelle de l'école allemande avec les écoles italienne et française. C'est affaire de race et de tempérament national. Mais j'estime que c'est une erreur de critique d'en faire un grief personnel contre Wagner, si l'on ne marque en même temps l'origine historique et la cause ethnographique de ce phénomène. On ne reproche pas à M. Verdi le caractère italien de ses mélodies. Pourquoi alors reprocher à Wagner le caractère germanique de sa musique ? Vous préférez l'un à l'autre. Question de goût! Soit! Mais les préférences personnelles n'ont pas de portée dans les questions d'art.

Jo m'en veux presque d'avoir pris à partie une femme tout aimable, et dont le livre est l'œuvre d'un écrivain distingué. Mais îl est impossible de ne pas relever ses erreurs, d'autant plus dangereuses qu'elles se présentent sous une forme très séduisante et avec une apparence de justesse qu'elles n'ont pas.

M. Kufferath.

Johann Georg Kastner, ein elsässischer Tondichter, Theorethiker und Musikforscher (compositeur, théoricien et musicographe alsacien), par Hermann-Ludwig. — Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1886. — 3 volumes.

Nous signalerons simplement aujourd'hul la publication de cet important ouvrage, magnifiquement édité sur papier de Hollande et imprimé en caractères elzéviriens par la maison Breitkopf et Härtel. Nous y reviendrons prochainement.

L'Annuaire du Conservatoire de musique de Bruxelles (10° année). Bruxelles, Muquardt.

Ce joli volume, imprimé avec soin, porte en tête un portrait de feu le professeur Zarembski et se termine par une notice nécrologique consacrée à Fr. Chiaromonte, décédé le 15 octobre dernier.

Outre la liste des lauréats et des concerts donnés dans le courant de l'année, l'Annuaire comprend encore un catalogue descriptif et analytique du musée instrumental du Conservatoire.

0

Notice sur Jean-Hubert-Joseph Ansiaux. Imprimerie Delhaise, à Huy. Brochure de 19 pages, in-32.

L'auteur de cet opuscule a gardé l'anonyme. Ce qu'il veut bien nous apprendre sur le compositeur hutois nous le savions déjà par la notice que lui a consacrée feu Nicolas Loumyer, che de division au département des affaires étrangères. Cette notice, des plus complètes, a paru dans le journal l'Organe de Huy (numéros des 8 et 15 mars 1857) et elle a

<sup>(1)</sup> Par analogie, on pourrait comparer co procédé à celui de certains peintres qui conçoivent un tableau en vue du dessin et qui superposent à ce dernier des tons plus ou moins justes. Le vrai peintre, le vrai coloriste ne conçoit pas le dessin indépendamment l'un de l'autre. Ainsi Pa voulu Wagner pour le d'arme lyrique.

<sup>(1)</sup> Jo ne puis m'empêcher de relever ici un lapsus singulier de M≈ Fuchs. Page 294, elle parle du presque-duo d'amour de la Valègrie et elle le place au deuxième acte de l'ouvrage. C'est à la fin du prenier acte qu'il se trouve. M≈ Fuchs découvre d'ailleurs dans ce due une phrase à l'Atleinen. Cette phrase est, au contraire, tellement germanique qu'il suffit d'ouvrir un receuil de Schumann pour l'y retrouver presque tout entière. N'insistons pas.

été reproduite par le Guide musical (numéros des 16, 30 avril et 7 mai 1857). L'auteur anonyme ne la mentionne même pas, ce qui suppose qu'il l'ignorait, car après Loumyer il n'y avait plus rien à dire.

### CONCERTS ANNONCÉS

La denxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, organisée par MM. les professeurs du Consorvatoire, aura lieu le dimanche 12 décembre, à 2 heures de relevée. Cette séance sera des plus intéressantes ; on y entendra l'ottetto en ut mineur de Mozart, et un rondino de Reethaven

M<sup>m</sup>s Ida Cornélis-Servais chantera des mélodies du xvm<sup>a</sup> siècle et l'air d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau, avec accompagnement de viole, flûte, viole de gambe et clavecin. MM. De Greef, Lerminiaux, Vaustyvoort, Agniez, Ed. Jacobs, Heindrickx et Chevaller interpréteront le septuor de Saint-Saêns.

### Mécrologie.

#### Louis Jorez

Nons avons annoncé sa mort arrivée le 22 novembre dernier, voici quelques détails sur la carrière de cet artiste distingué.

Lonis-Jean-Lambert-Charles Jorez était iné à Bruxelles le 24 juin 1828 et avait, par conséquent, plus que les 52 ans que les journaux lui ont attribués. Il appartenait à une famille de libraires-imprimeurs où l'on cultivait la musique par agrément; son père jouait de la flûte et son talent était fort goûté, à la Grande-Harmonie notamment. Un de ses oncles —longtemps baryton à divers théâtres, sous le nom de Dorville, puis redevenu J.B.N.Kerkx pour reprendre son premier état de ferblantier et chanter dans nos concerts — lui inspira l'amour du chant. Dans la maison où Kerkx avait son magasin, rue Treurenberg, ils 'y donnait, entre deux paravents, de petits opéras anciens, et les Jorez des deux sexes, secondés de quelques amis, y jouaient des rôles.

C'est là que le jeune Louis s'essaya sans toutefois négliger ses autres études, que plus tard il acheva sur les banes de l'Université de Bruxelles. Un beau jour, la musique l'emportant sur toute autre considération, il alla en Italie, prendre des leçons de Lamperti, puis à Paris, de Wartel. Il voulut tâter de la scène, mais cela ne lui réussit guère. Le professorat était mieux son fait, il s'y livra exclusivement.

Par ses leçons particulières aussi bien que par son enseignement à l'Ecole de musique d'Anvers, il a formé un certain nombre d'artistes qui aujourd'hui sont honorablement classés au théâtre ou dans le monde. Louis Jores était un homme instruit et du plus aimable caractère, il parlait et écrivait plusieurs langues. Sous le nom de Luigi, dans la feuille les Nouvelles du jour, sa critique musicale était savante, consciencieuse et du meilleur ton.

Peter Benoit, sur la tombe du défunt, a exprimé en termes émouvants tout ce que l'Ecole de musique d'Anvers a perdu par la mort de son professeur de chant, dont la nomination remontait à 1867.

A vendre bon cornet à pistons n'ayant presque pas servi.

S'adresser rue Duquesnoy, 3ª, Bruxelles.

René DEVLEESCHOUWER, organisateur d'auditions musicales, 95, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

### Vient de paraître. - Soeben erschienen.

Martin Lazare, op. 35.

Martin Lazare, op. 43.

Suite romantique sur 3 notes, pripiano:
1. Prologne . . Prix marqué fr. 4,00 = M. 1,00

5. Denoûment . — , 4,00 = , 1,00 6. Epilogue . . , 5,00 = , 1,25 La Suite romantique, complète nello , 5,00 = , 4,00

Deuxième Sicilienne.Prix marqué " 7,50 == " 2,00

Ad. MAHILLON, Editeur de musique Place De Brouckere, 31. Bruxelles

### ALEXANDER ZARZYCKI

### CONCERTO

pour Piano et Orchestre

Partition, Pr. M. 9.00. — Partie d'orchestre, Pr. M. 9.50 Pour deux Pianos, Pr. M. 5,50

GRANDE VALSE | DEUX MAZOURKAS • Op. 18

Pr. M. 1.50 Pr. M. 1,30

### Chant d'amour, Barcarolle

Deux Morceaux pour Piano Op. 19. Pr. M. 1.00

Ed. BOTE & G. BOCK, Berlin, Leipzigerstr.



### Henri-Maurice SCHUSTER

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe) Fabricant d'instruments de musique

Recommands ses instruments de toute perfection et comme spécialité de au maison: Cornetts à pistone, trompettes, cors de chasse, trombones de l'échoix pour sollistes, bugles, tubas à 3 ct 4 pistons, st C. Flites, clarifectes (atos et basses) de première qualité. Cythares et guitares Grand choix de visions anciens et nouveaux, violoncelles, basses, archets et tous les accessoires. Tous les ordres sont promptement et seigneusement excutés, de garantile que mes instruments sont très bien achevés. Prix avantageux avec rabais pour les marchands, Envoi franco du catalogue,

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### FRED. RUMMEL

4, MARCHÉ-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS Inventeur breveté du nonveau pédalier iudépendaut et du piano octave-harpe.

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUETHNER de Leipzig

et STEINWAY et SONS de New-York.

Brux. - Imp. Th. Lombaerts, Mont. des Aveugles, 7.



SOMMAIRE. — A nos lecteurs. — Jacques de Saint-Luc, par Ed. Vander Straeton. — Nouvolles diverses. Belgique: Bruxelles, Gand, Liègo. — Etranger. France: Lettres de MM. A. Pougin et Bathazar Class. — Angleterre: lettre de Londres. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides. — Nécrologie.

### A nos Lecteurs

E GUIDE MUSICAL est à la veille de subir d'importantes modifications.

Soucieux de justifier la confiance que nous accorde le public musical, nous avons déjà, dans ces dernières années, introduit d'importantes améliorations, et nous en avons été récompensés par un accroissement continu du nombre de nos abonnés.

Ces encouragements nous incitent à faire mieux encore.

Aux correspondants qui nous représentent à l'étranger et qui nous tiennent au courant de ce qui se passe dans les théâtres et dans les salles de concert du monde entier.

Aux lettres que nous adressent régulièrement de Paris MM.Arthur Pougin et Balthazar Claes et qui nous donnent, les unes complétant les autres, l'image fidèle du mouvement artistique dans la capitale de la France;

Aux correspondances que nous recevons d'Anvers, de Gand, de Liege, de Verviers, d'autres villes encore de la Belgique, et qui ne laissent dans l'ombre aucun fait artistique digne d'attention;

Aux intéressantes communications qui nous sont gracieusement envoyées par des correspondants occasionnels;

Nous avons ajouté, en ces derniers temps, un service régulier de correspondances de Londres, de Vienne et de Berlin.

Nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs qu'une nouvelle et précieuse collaboration nous est acquise.

A partir du 1er janvier, M. Victor Wilder sera des nôtres.

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le savant

feuilletonniste du Gil Blas, l'habile et ingénieux traducteur des grands drames wagnériens, l'historien de Mozart et de Beethoven. Son nom est universellement connu.

Si le succès a répondu à nos efforts, nous le devons d'abord au concours de nos dévoués collaborateurs, ensuite à la sympathie de nombreux amis connus et inconnus qui n'ont cessé de nous encourager. Nous les remercions les uns et les autres de l'appui qu'ils nous prêtent dans l'œuvre que nous poursuivons et qui a pour but, d'un côté: la glorification du grand art, l'extension des œuvres des maîtres classiques; de l'autre: la rénovation de l'art lyrique et dramatique.

Sans parti pris d'école, sans hostilité d'aucune sorte, mais aussi sans faiblesse et sans complaisance pour les personnes, nous n'avons cessé de combattre le "bon combat, résolument et avec fermeté, préoccupés uniquement du souci artistique, attentifs à toute tentative sérieuse.

Ce combat, nous le continuerons avec de nouvelles armes, avec les forces nouvelles dont le concours nous est assuré.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1887, le *Guide musical* agrandira son format:

Il sera imprimé en caractères neufs;

Il paraîtra désormais simultanément à Paris et à Bruxelles:

Une plus grande extension sera naturellement donnée à nos nouvelles de France, sans restreindre pour cela la partie consacrée aux autres pays, et notamment au mouvement musical belge, si profondement intéressant.

Malgré les sacrifices que nous nous imposons, le prix du journal ne sera pas augmenté. Pour la France, au contraire, il sera réduit au même chiffre que pour la Belgique, soit DIX francs par an (1).

Nos lecteurs nous rendront cette justice que nous ne négligeons rien pour mériter leur bienveillante sympathie.

Nous espérons qu'ils nous la continueront dans l'avenir comme par le passé.

LE GUIDE MUSICAL.

<sup>(1)</sup> Voir, pour les conditions d'abonuement et les primes, à notre dixième page.

## JACQUES DE SAINT-LUC

### CÉLÈBRE LUTHISTE ATHOIS

#### īV

### DE SAINT-LUC EN EFFIGIE

Où et quand mourut l'artiste athois?

L'existence nomade de la plupart des virtuoses de jadis offre fréquemment de ces mystères qui ne se dévoilent qu'à la longue ou qui échappent à toute tentative d'élucidation.

S'il est revenu à Bruxelles et s'il y a passé les dernières années de sa vie, on trouvera peut-être un jour son nom, sommairement enregistré dans quelque registre d'inhumation de paroisse. L'y rechercher expressément est une tâche immense, pour laquelle, je l'avoue, le courage me manque.

On possède son portrait gravé et quelques-unes de ses compositions. C'est beaucoup, en définitive.

Pour l'attribution certaine de ses œuvres, elle se rattache étroitement à sa future biographie, et si deux luthistes du nom de De Saint-Luc ont coexisté, il s'agira d'assigner à chacun d'eux la part qui leur revient.

Le portrait du virtuose, je l'ai présentement sous les yeux, et il y a vraiment plaisir à l'examiner avec attention

Quelle jolie tête! Et que sa perruque à boucles, tissée de façon à faire accroire à des cheveux véritables, retombent élégamment sur ses épaules! Son regard expressif, où se traduit toute l'exubérance expansive du jeune homme et toute la poésie idéale de l'artiste, semble subjugué par quelque soudaine inspiration. Il porte les doigts de sa main gauche sur les touches d'un théorbe à deux chevilliers, tandis que peut-être, des doigts de sa main droite, il agite les cordes du mélodieux instrument.

Front haut, incliné vers le sommet; yeux noirs et grands; sourcils fortement arqués; nez assez grand, mais bien fait; bouche finement dessinée; menton effilé, telle s'offre cette physionomie attrayante, gauloise dans son ensemble, locale en ses détails.

J'y trouve, en quelque sorte, une réminiscence bien accentuée de la figure aimable et éloquente de David Temiers, originaire d'Ath, et apparenté avec le célèbre théoricien musical de la même cité, Jean Taysnier ou *Taisnyère*, d'où dérive d'ailleurs le nom de Teniers lui-même.

De Saint-Luc porte un collet blanc rabattu, un habit boutonné, laissant voir une chaîne de lauréat, et sur lequel est négligemment jeté un petit manteau espagnol recouvrant, en partie, l'élégante manchette brodée qui orne le poignet de sa main nerveuse.

Bref, cette effigie, placée dans un encadrement ovale formulé en hachures, est vraiment captivante et, j'ajouterai, des mieux réussies. Elle mesure en hauteur 14 centimètres et en largeur 11 centimètres. Au-dessus, on lit, en caractères romains:

### IACOBVS DE S. LVCA ATHENSIS AETATIS XXV. A° MDC.XLI.

Ce qui veut dire: "Jacques de Saint-Luc, Athois, à l'age de vingt-cinq ans, en l'an 1641. "L'indication de cet âge, contrôlée par les archives locales, se trouve être d'une exactitude parfaite.

Au coin droit de ce que j'appellerai la tablette d'inscriptions, s'offre, en écriture mignonne de lettré du temps: Gérard Seghers piuxů; et, au coin gauche, de la même forme graphique: Ant. vander Does, sculp. En d'autres termes: "Gérard Seghers peignit. — Antoine Vander Does grava. "Si, au lieu d'une peinture, il y avait eu, comme modèle de gravure, un simple dessin, le verbe delineavit aurait remplacé celui de piucit.

Le portrait du maître fut donc peint d'abord, et cela par un artiste de renom (1). Ou e tableau est-il allé s'engouffrer ? Puis le graveur s'en empara, pour y appliquer les finesses de son burin.

Sur le talent de ce graveur existent quelques informations excellentes (2).

Quand j'aurai dit que l'effigie burinée de Jacques De Saint-Luc est rarissime et ne se trouve, à ma connaissance dans, aucune collection publique ou privée, il me restera simplement à faire certaines constatations de droit et de devoir.

Par une de ces rencontres qu'il serait permis de qualifier de providentielle, ce portrait a été découvert, il n'y a pas longtemps, chez un brocanteur de la capitale. Mû par une patriotique pensée, l'heureux acquéreur s'est empresse d'en faire don à la ville d'Ath, pour être déposé, à titre de souvenir sympathique, à la bibliothèque communale.

Je dois mon exemplaire photographié à la délicate attention de mon ami Léon Jouret (3). Le cliché, très réussi, à mon avis, a été pris à l'appareil de l'Ecole militaire. M. Théodore Jouret, professeur de chimie appliquée audit établissement, et critique d'art distingué, en a fait tirer quelques épreuves particulières pour les collections musicographiques.

La régence athoise va faire exécuter, dit-on, le buste de Jean Taisnier. Elle ne manquera certainement pas

<sup>(1)</sup> Gérard Seghers, ou plutôt Jegers, fut lié d'amitié avec Rubens et Van Dyck. Ce dernier exécuta son portrait. Jeghers séjourna en Italie et y étudia notamment Manfredi et Caravage. En 1637, il fut nommé doyen des romanistes. Ses types sont distingués, dit M. Siret. Ses figures out une grâce et une élégance harmonieuses. A la vérité de Pexpression il joint un dessin correct et une couleur vigoureuses.

<sup>(2)</sup> Elève de Collact, à Anvers, Antoine Vander Does passa en Hollands une partie de sa carrière et y laissa, d'après M. Henri Hymans, de fort bonnes planches. Son chef-d'euvre est la Pécoltation de Saint-Jean. On présume, avec quelque apparence de raison, que le talent de Vander Does a été utilisé par Rubens, dans les dernières années de la vie du grand peintre. La présence de Vander Does étant signalée à Bruxelles en 1642, on peut croire qu'il y grava en 1641 le portrait de notre virtuses.

<sup>(3)</sup> Il se trouvera phototypé, aussi exactement que possible, en regard du titre de ces articles qui paraitront prochainement en brochure.

d'accorder le même honneur à De Saint-Luc. Arcades uterque.

J'arrive aux œuvres du maître luthiste.
(A suivre.) Edmond Vander Straeten.



BRUXELLES ET PROVINCE

### THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

Triste soirée, samedi dernier. Spectacle coupé à l'occasion — ou en l'honneur — d'une œuvre inédite d'un auteur belge : Maitre Pathelin, le Toréador et... Myosotis, "divertissement " en un acte de M. Saracco, musique de M. Flon.

Maître Pathelin était connu; simple lever de rideau. On reprenait le Toréador. C'est l'habitude, à la Monnaie. Quand on donne une œuvre d'auteur belge — en uu acte, chiffre maximum, - on reprend toujours le Toréador. Ces deux petits actes vont bien entre un lever de rideau et... l'ŒUVRE! On n'y prend pas garde, du reste, car ce n'est pas pour cela que l'on vient. Le malheur, c'est que les directions croient trop qu'on n'y prendra pas garde; il arrive qu'on y prend garde quelquefois et que l'on s'apercoit alors, comme samedi, que l'interprétation, au lieu d'avoir été confiée à des chefs d'emploi capables de la rendre excellente, l'a été à des artistes de bonne volonté, comme M. Gandubert, M. Isnarden et Mile Legault, - Mile Legault surtout, frêle dugazon! qui n'ont ni le talent, ni la voix, ni l'autorité indispensables. Or, comme le Toréador n'est charmant que bien interprété, vous voyez d'ici ce qui arrive. Le public s'est un peu faché, samedi, et il a eu raison.

Le cas de Myosotis est différent. L'auteur de la musique, M. Flon, est un jeune artiste sur qui les yeux étaient fixés; le Panache blane, que l'on avait joué de lui à la Monnaie il y a deux ou trois ans, avait fait concevoir des espérances que l'on s'attendait à voir se réaliser, en partie du moins, en cette occasion. Ce Myosotis était annoncé, il est vrai, comme un simple "divertissement., et l'on savait qu'il ne fallait s'attendre à rien de bien compliqué. Mais si simple que soit le canevas, il n'est pas impossible d'y appliquer une jolie broderie. Et c'est pourquoi l'on avait confiance. La confiance a été déçue. Au lieu du joli "rien " que l'on espérait vaguement, on a eu une suite de valses, de polkas et de galops banalement écrits et sans originalité.

M. Flon a fait fausse route et nous le regrettons. Nous le regrettons d'autant plus qu'il n'est pas entièrement coupable. S'il a écrit de la musique facile, ç'a été évidemment pour faire plaisir au maître de ballet, M. Saracco, qui révait de produire quelque chose, — quelque chose où il y eût beaucoup de pirouettes, de cabrioles, de sauts périlleux et autres exercices pour homme seul. Car le faible de M. Saracco, c'est de faire donner les hommes seuls; il trouve cela idéalement beau. Et, tout autour, des guirlandes de fleurs qui vont et vien-

nent, s'arrangent, se dérangent, frémissent, remuent, font merveille dans les mains des " gracieuses ballerines ", qui servent de garniture aux ébats de ces messieurs, vous voyez cela d'ici. M. Flon a naivement accepté d'être le complice de M. Saracco; et, pour accompagner des cabrioles de cirque, a écrit une musique qui n'est pas digne du théâtre de la Monnaie. Et voilà. C'est malheureux. Nous le plaignons sincèrement.

Faisons des vœux pour que, à l'avenir, nos jeunes musiciens se gardent de semblables aventures, pour que la direction de la Monnaie se méfie, de son côté, des tours que lui jouent ses maîtres de ballet, et pour que M. Flon prenne une prompte revanche.

L. S.

.

Un coup d'Etat! Le 12 décembre, pour faire suite au 2 idem! Dimanche dernier, les abonnés et patrons des concerts du Conservatoire ont reçu le petit avis suivant :

« Le premier concert du Conservatoire ne pourra avoir lieu cette aunée, comme d'habitude, le dimanche avant la Noël. Le directeur se voit dans l'obligation de l'ajourner indéfiniment, par suite de l'impossibilité où il se trouve actuellement de former un orchestre complet pour l'exécution des œuvres classiques. »

Grand étonnement! Profond émoi!

Que signifiait ce poulet tout à fait inattendu? Quelle intrigue ou quel accident cachaient ces brèves et trop laconiques explications? Les professeurs de l'établissement—qui sont tenus, on le sait, de faire leur partie dans l'orchestre—avaient ils menacé de faire grève? Ou bien les élèves qu'on force à chanter, même s'ils n'ont pas de voix, refusaient-ils de continuer à faire partie des chœurs?

Rien de tout cela!

Autant de suppositions, autant d'erreurs.

Ni grève des professeurs, ni mauvais gré des élèves, ni accident d'aucune sorte.

Il y a simplement ceci ; M.Gevaert boude. Il boude comme une jolie femme.

Et qui boude-t-il? — Le Ministre des beaux-arts, M. le chevalier de Moreau-d'Andoy.

A quel propos?

En deux mots, voici l'affaire :

Lorsque M. Gevaert prit au Conservatoire la succession de Fétis, son premier soin fut d'éliminer, dans la mesure du possible, quelques professeurs insuffisants. Les uns furent mis simplement à la retraite, d'autres, n'ayant pas l'âge et les états de service requis pour avoir droit à la pension. furent simplement mis en disponibilité, avec traitement complet, en attendant que l'heure do la retraite eut sonné pour eux. Par la suite, à mesure que M. Gevaert éprouva le besoin d'améliorer, ou seulement de modifier son corps professoral, il eut recours au même procédé. Un professeur lui déplaisait-il, s'agissait-il de faire une petite place à un candidat découvert à Paris ou ailleurs à l'étranger, M. Gevaert mettait en disponibilité le titulaire, en lui maintenant son traitement, afin de ne pas provoquer de trop vives réclamations; et le nouveau professeur entrait en fonctions avec un traitement d'attente.

C'est ainsi qu'il y a deux ans, M. Gevaert se débarrassa (c'est le mot) de M. Pletinkx, l'excellent hautboïste que l'on sait, qui fut du même coup congédié à l'orchestre du théâtre de la Monnaie.

Cette année, il paraît qu'il s'agissait d'exécuter de la même façon un autre professeur, l'honorable M. Paque. Mais quel prétexte invoquer? On trouva ceci : c'est que les infirmités de l'âge empéchaient M. Paque de faire sa partie de trombone à l'orchestre dans les concerts.

Notez que depuis longtemps M. Paque ne tenait pas le pre-

mier pupitre à l'orchestre du Conservatoire, quoiqu'il soit loin d'être un invalide! M. Paque est dans toute la force de l'âge, et il faut croire que son enseignement ne laisse rien à désirer, puisque tous les ans, aux concours de fin d'année, le dury décerne à sa classe de trombone force premiers et seconds prix.

Seulement M. Gevaert voulait l'éliminer, parce qu'il avait un candidat à placer, un trombone de Paris.

M. Paque datant au Conservatoire de l'époque de Fétis, autant dire de l'époque antédiluvienne, M. Gevaert éprouvait comme un malaise en présence de ce fossile. Il avait assez vu M. Paque. Il aime le changement.

Or, voici où l'affaire se corse.

Se souvenant des observations que l'année dernière avait formulées la section centrale de la Chambre des représentants à propos du Conservatoire et de l'omnipotence du directeur, M. de Moreau fit observer que le système en usage grevait singulièrement le budget. Deux professeurs, pourquoi faire? Un seul, c'était bien assez!

Et le Ministre refusa de nommer un nouveau titulaire. après avoir mis en disponibilité le titulaire actuel.

Vous vous demandez quel rapport les concerts du Conservatoire ont avec cette question d'administration ?...

Rien, absolument rien.

Mais il faut savoir que M. Gevaert, s'il dépend du Ministre comme directeur du Conservatoire, est absolument le maître en ce qui concerne les concerts. Il peut les diriger ou ne pas les diriger, personne n'a rien à y voir. Et il s'est fait ce raisonnement, très ingénieux comme tout ce que combine l'éminent directeur du Conservatoire : Ou l'on me donnera le trombone que j'aime, ou je ne joue pas! Aussitôt fait que

Et voilà pourquoi le premier concert est ajourné et pourquoi, vraisemblablement, il n'y aura pas de concerts au Conservatoire cet hiver.

Il s'agit de forcer la main au Ministre.

M. Gevaert a compté sans doute provoquer contre les résistances de celui-ci un mouvement public d'indignation. Mais il pourrait avoir fait un faux calcul.

Le public n'épouse pas sa querelle.

Le prétexte choisi a fait rire.

On ne fera accroire à personne qu'il n'y a pas à Bruxelles un artiste capable de jouer les dix mesures du trombone solo dans le finale de la symphonie rhénane de Schumann qui était au programme de dimanche dernier.

De deux choses l'une, se dit-on :

Ou bien l'on nous a bernés en nous vantant sans cesse le merveilleux enseignement du Conservatoire de Bruxelles, le plus beau, le mieux installé, le mieux organisé, le plus fort du continent:

Ou bien M. Gevaert n'a en tout ceci qu'un but, c'est de faire une niche à M. de Moreau, en indisposant le public contre

Rappelez-vous les observations désagréables de la section centrale à propos de l'organisation des concerts du Conservatoire.

Il y a longtemps que l'éminent directeur du Conservatoire méditait une petite vengeance, - sans se presser, car il aime ce plat qui se mange froid.

L'occasion cherchée s'est enfin offerte.

Et voilà pourquoi M. Gevaert boude, voilà pourquoi il boude comme une jolie femme.

Cette petite comédie pourrait s'intituler: Un coup d'Etat dans une coulisse ou le Trombone malade.

MK

La fête donnée samedi dernier par la Grande Harmonie, à l'occasion du 75° anniversaire de sa fondation, a réussi de la façon la plus brillante. Il y avait foule, foule très élé-

gante, dans les salons de la société. L'orchestre du Cercle symphonique et dramatique, sous la direction de M. J. B. Colyns, s'est distingué dans l'exécution de l'Ouverture jubilaire de Hanssens, de l'Ouverture jubilaire de Léon Jehin, et de l'Abendlied de Schumann qui a été bissé. On a vivement applaudi aussi le chant gracieux et frais de Mile Jane de Vigne, dont le talent s'est remarquablement développé depuis la tournée que la charmante artiste a faite en Amérique, et l'excellent baryton Heuschling, qui a dit avec le beau talent de diction qu'on lui connaît plusieurs lieder et un air du Roi de Lahore. MM. De Greef et Jacobs, ont ravi l'auditoire dans une jolie pièce pour clavecin et viole de gambe du siècle dernier.



Rappelons à nos lecteurs la séance qui a lieu ce soir, au Cercle artistique et littéraire et qui sera tout entière consacrée à l'audition d'œuvres de M. César Franck, l'un des maîtres les plus accomplis de l'art musical contemporain et moderne.



Par une dérogation à ses habitudes, l'Association des artistes musiciens a donné son second concert mardi et non samedi. Ce concert a eu lieu avec le concours de M. Cossira, de Mile Vuillaume et de M. Paul Viardot. Inutile de dire que le nom de M. Cossira a exercé son attirance habituelle; la salle était comble. Et le charmant ténor a été applaudi, acclamé, ovationné. Très joli succès également pour Mile Vuillaume, M. Paul Viardot, que l'on connaît depuis longtemps comme un excellent violoniste et un fin musicien, a joué avec beaucoup de charme le joli concerto romantique de Godard, et la Folia de Corelli. Il a été très vivement applaudi. Notons dans la partie orchestrale du concert une jolie fantaisie intitulée Carnaval romain, de Hans Huber, un compositeur suisse dont la réputation commence à s'établir. On a de lui de charmantes mélodies et de très jolies pièces d'orchestre. Son Carnaval romain n'a pas la verve endiablée de celui de Berlioz; mais c'est un morceau très bien conçu et d'une couleur orchestrale vraiment charmante.

### GAND

GRAND-THÉATRE. -- Lundi 6, le Grand Mogol; mercredi 8, Norma; vendredi 10, le Grand Mogol; dimanche 12, Norma et la Fille du tambour-major.

Semaine peu intéressante, où Norma alterne avec le Grand Mogol, qui obtient un succès relatif, dû surtout à la mise en scène. Ma correspondance serait terminée si je n'avais à vous parler du splendide concert que la Nilsson a donné samedi, le 11, en la grande salle du Casino.

Comme partout ailleurs, la grande artiste a remportéici un immense succès, dont on trouve le reflet dans les comptes rendus enthousiastes de la presse locale. Sa voix, d'un éclat incomparable, aussi pure et aussi brillante qu'il y a vingt ans, a fait merveille. Mais à quoi bon en louer la fraîcheur et la souplesse? A quoi bon faire ressortir la puissance d'expression et les qualités dramatiques de l'éminente cantatrice? Ce n'est pas avec des paroles qu'on peut rappeler la Nilsson à ceux qui l'ont entendue, ni en donner une idée aux autres.

Je me borne donc à constater simplement les belles ovations que le public gantois, si froid d'habitude, lui a décernées, ainsi que les applaudissements chaleureux qu'ont recueillis ses partenaires : M116 Vanden Hende, une jeune violoncelliste au jeu fin et gracieux; M. Björsken, un agréable ténor suédois, neveu de la Nilsson; M. Fontaine, l'excellente basse anversoise; enfin M. De Try, un excellent accompagnateur.

P.B.

### LIÈGE

Grand-Théatre. — La Juive; la Favorile et le Maître de chapelle; Caïd; Jérusalem et Si j'étais Roi!

La reprise de Jérusalem (9 décembre), qui était attendue, a produit un effet assez considérable pour que le succès se soutienne pendant un certain temps. M. Verellen n'a rien épargné pour donner un grand éclat au drame lyrique de Verdi, dans lequel le compositeur a jeté le germe de plusieurs conceptions qu'il a retrouvées et dégrossies plus tard.

M™ Chasseriaux, dans le rôle d'Hélène, montre de la chaleur, de la force, de l'élan et de la passion; M. Verhees, remis de son indisposition, a trouvé, dans le rôle de Caston, l'occasion de déployer sa voix dans toute son étendue et tout son charme. M. Claeys fait un comte de Toulouse plein d'autorité. En somme, bon ensemble.

Pour compléter le personnel de notre Grand-Opéra, M. Verellen vient d'engager en représentation M<sup>10</sup> Hamackers, l'ancienne pensionnaire du théâtre de la Monnaio. Nous aurons aussi prochainement les débuts d'un ténor léger d'opéra-comique, M. Maire, qui prendra la place de M. Montariol.

Le cercle choral de la Société d'Emulation prépare, pour le mois de janvier, un concert dit "italien " dans lequel on exécutera le Requiem conposé par Verdi en 1874, à l'occasion des funérailles du poète Manzoni, et quelques œuvres du compositeur Sgambati, entre autres son concerto en ré mineur. Cette œuvre, très intéressante, sera interprétée par une amateur, véritable artiste, Man Delhaze, qui est de nationalité italienne et qui habite, depuis plusieurs années, notre ville.

### VERVIERS

Fidèle à tous les devoirs artistiques, la Société royale l'Emulation organise chaque hivor une grande solomité musicale et interprète, avec sa masse imposante de chanteurs, une œuvre de premier ordre. Le succès remporté il y a deux ans par l'Eve de Massenet a engage la Société à nous donner une seconde audition de cet oratorio.

A la première, exécutants et auteur s'étaient partagé tout le succès. Cette fois, c'est en grande partie aux exécutants et à leur habile directeur, M. Voncken, qu'est revenu tout le mérite de cette interprétation. Massenet dont le tempérament s'accommode mieux des sentiments tendres et poétiques, a rendu avec un coloris et une expression juste, avec une sensualité toute capiteuse la scène de la fœule; mais il n'a pas l'envolée assez haute ni l'ampleur voulue dans teute la première partie et dans l'imposant finale de la malédiction.

M. Voncken, les chanteurs et les instrumentistes ont vaillamment fait leur devoir et M<sup>\*\*</sup> Cornélis-Servais a chanté en artiste supérieure, avec une grande vérité d'expression et de sentiment, le rêle d'Eve. MM. S. B. Adam, et H. D., le récitant, lui ont très bien donné la réplique.

On a acclamé M<sup>me</sup> Cornélis, qui nous a fait entendre, dans la deuxième partie du concert, trois charmantes productions et on l'a surtout frénétiquement applaudie après l'Ave Maria de Gounod, qu'elle a chanté d'adorable facon.

M<sup>0</sup> Clara Eissler, harpiste, a joué un fragment d'un concerto de Parish Alvars, une barcarolle de Godefroid et la patrouille de Hasselmans.

Malgré son jeune âge, M<sup>11</sup>° Eissler possède bien son instrument; elle a une sûreté, un mécanisme étonnants et joue avec infiniment de goût. Il y a chez cette jeune artiste beaucoup de promesses qui se réaliseront, car M<sup>11</sup>° Eissler nous a paru posséder à un haut degré l'amour de son art.

On a fait fête à M. Wouters, après une ouverture de sa composition, puis le joil chœur de M. A. Tilman, les Eburons, a admirablement clôturé la soirée. Cette œuvre, très empoignante et d'un grand effet, a reçu une excellente interpré. tation, et l'auditoire a acclamé dans une même ovation le directeur M. Voncken et les chanteurs.

En résumé, succès complet, dont le mérite revient pour une bonne part à la belle plalange de l'Emulation et pour une plus grande part encore à M. Voncken. Le jeune directeur a triemphé d'un travail ardu et difficile et a surtout donné, aux œuvres interprétées, un cachet essentiellement artistique. Toutes nos félicitations à l'Emulation et à son directeur.

TRANGER

### FRANCE

Paris, le 14 décembre 1886.

Après le demi, je pourrais dire le quart de succès d'Adam et Eve, les Nouveautés viennent de faire un four carabiné avec la Princesse Colombine, leur nouvelle opérette. Quand je dis " nouvelle ", ce n'est pas tout à fait le mot, puisque la Princesse en question n'est qu'une adaptation de Nell Gwyne, pièce anglaise qui, dit-on, a obtenu à Londres un succès assez vif. Pour cette pièce, dont l'auteur était M. Farnie, M. Planquette avait écrit une musique qui, dit-on aussi, n'avait pas déplu aux amatenrs anglais. Ce n'a pas été la même chose ici. Le livret de Nell Gwyne, adapté par MM. Ordonneau et Emile André, a été justement trouvé médiocre, et la partition de M. Planquette parfaitement insipide. L'un et l'autre se valent, et, pour tout dire, ne valent pas grand'chose. La Princesse Colombine était pourtant fort bien jouée par les excellents artistes des Nouveautés, MM. Berthelier, Hommerville, Dechesne, Guy et Delausnay, et Miles Juliette Darcourt, Blanche Marie, Savenay et Bonnet, ce qui n'a pas empêché le public de rester diantrement froid. Que voulez-vous? où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

La main me démange de vous donner des nouvelles de Patrie, à la répétition de laquelle j'ai assisté dimanche soir; je venx me retenir, car je ne me reconnais pas le droit de déflorer une œuvre avant son apparition devant le public, et vous savez que la grande "répétition générale payante, au profit de nos inondés a du être ajournée. Toutefois, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois à un gros succès, et qu'il y a bien longtemps que je n'ai entendu à l'Opéra une œuvre de cette valeur et de cette envergure. Et je le dis d'autant plus volontiers que, malgré la grande estime que j'ai toujours eue pour le talent de M. Paladilhe, je ne m'attendais pas à trouver en lui autant de nerf et un tempérament si solide. Deux ou trois cents personnes seulement assistaient à la répétition de dimanche, parmi lesquelles j'ai remarqué MM. Gounod, Saint-Saëns, Théodore Dubois, Marmontel, Benjamin Godard, Adolphe Sax, Edouard Lalo, sans compter MM. Audran, Métra, etc. J'ai causé assez longuement pendant un entr'acte avec M. Gounod, qui suivait l'exécution avec la partition à la main, et je l'ai trouvé fortement empoigné, me faisant remarquer et me soulignant les épisodes qui l'avaient le plus frappé et sur l'effet desquels il comptait le plus pour la représentation. Il me semble, pour ma part, que cette musique de Patrie sera pour le public nne révélation et que le nom du compositeur sortira de cette épreuve singulièrement grandi. Je n'en veux point parler davantage, et je me

bornerai à vous dire que les principaux rôles de l'ouvrage sont tenus par M<sup>11</sup>º Krauss et M<sup>m</sup>º Bosman, par MM. Lassalle, Duc, Muratet, Dubulle et Edouard de Reszké.

De nos autres théâtres, peu de chose à vous dire. A l'Opéra-Comique, où le pâle succès d'Egmont va certainement pâlir encore devant celui qui attend Patrie, on commence déjà, paraît-il, à s'occuper du nouvel ouvrage de M. Saint-Saëns, Proserpine, en même temps que l'on met en scène le Sicilien, de Molière, avec la nouvelle musique de M. Wekerlin. Aux Bouffes-Parisiens, M<sup>ne</sup> Ugalde s'apprête à faire disparaître prochainement de l'affiche la bienheureuse Joséphine vendue par ses sœurs pour faire place à la nouvelle pièce de M. Charles Leccoq. Quant aux Folies-Dramatiques, elles vont pour un instant faire faillite à la musique et ne quitteront ces jours prochains les Mousquetaires au convent que pour donner la première représentation d'une revue de fin d'année qui rentrera dans le genre du vaudeville à couplets.

ARTHUR POUGIN.



(Autre correspondance.)

Paris, 13 décembre 1886.

Quel bel exemple nous donne M. Lamoureux! Non content de mener à bien les tâches multiples qu'il a entreprises, le voici qui s'attache résolument à nous faire entendre les jeunes compositeurs français, les vrais jeunes. Après nous avoir donné de l'Emmanuel Chabrier et de l'Augusta Holmès, - auteurs désormais classés et " arrivés ", comme on dit, - il nous conviait hier à entendre Solitude dans les bois, poème symphonique de M. Ernest Chausson, " élève, nous dit le " Petit Bulletin ", de MM. Massenet et César Franck ". De ces deux maîtres, à vrai dire, c'est évidemment l'influence du second qui se décèle dans l'œuvre présentée. Ce morceau a paru un peu long et parfois énigmatique; peutêtre le sentiment de l'amertume éprouvée au sein d'une nature souriante et insensible eût-il gagné à être plus accusé ou présenté d'une autre manière ; quoi qu'il en soit, un accueil très favorable a été fait aux qualités peu communes d'expression, au talent d'harmonisation et d'arrangement instrumental que la meilleure partie du public a su discerner dans l'œuvre et encourager de ses applaudissements, M. Chausson s'est déjà fait connaître par des œuvres de musique de chambre des plus distinguées, en particulier par des mélodies ravissantes sur des sujets et des vers vraiment " poétiques " de MM. Leconte de Lisle et Maurice Bouchor. Son Hymne védique pour chœur et orchestre est d'un beau sentiment. Il a pu vous arriver d'entendre à Anvers, à l'époque de l'Exposition, dans la grande salle des fètes, la musique de M. Chausson pour les Caprices de Marianne (Alfred de Musset); elle est remarquable d'orchestration et d'effet... Encore une fois, remercions M. Lamoureux d'aider, en leurs débuts si ingrats, les jeunes musiciens d'avenir; c'est à ce moment-là surtout qu'ils ont besoin d'appui. On ne saura jamais trop louer le vaillant directeur de l'Eden musical pour les services incomparables qu'il rend à la cause de l'art élevé et sincère.

Le premier concert important et intéressant de musique de chambre a eu lieu, jeudi dernier, 9 décembre. Le quatuor à cordes Lefort, Guidé, Bernis, Gauthier, atdé du grand talent de pianiste de M. Delaborde, nous a fait entendre un programme de morceaux tous connus déjà, mais bien choisis, dans l'excellente et commode grande salle de la Société de géographie, au boulevard Saint-Germain. La rive gauche a donc désormais sa salle et sa société de musique de chambre; c'est tant mieux; ce quartier des étudiants, des professeurs, des savants, des lettrés, de l'élite intellectuelle, ce quartier où se prépare notre avenir, compte un grand nombre de

vrais amis de la musique, et des plus éclairés ; dans ce mondelà, on a des habitudes, on aime son chez soi; le soir, en hiver, on hésite à sortir; quand il s'agit de passer l'eau, c'est toute une affaire, et l'on y regarde à deux fois. Le quatuor Lefort est donc bien inspiré en veuant offrir à cette élite d'amateurs casaniers un régal de musique dont elle est si friande. Je sais bien qu'il y a la Trompette de M. Lemoine; mais c'est là une entreprise toute spéciale, un " salon , plus ou moins fermé, et plutôt " faubourg Saint-Germain , que boulevard Saint-Michel. Applandissons donc à cet essai de décentralisation artistique dans les limites de Paris; pour les promoteurs intéressés de l'entreprise, le tout est de s'arranger de façon à persévérer, à attendre que le public, qui certainement existe pour ces concerts, s'habitue à en prendre le chemin.-Belle exécution et beau succès à cette première séance, surtout pour le finale du charmant quatuor en sol majeur d'Haydn, l'andante cantabite du premier quatuor de Tchaikowsky, le premier morceau et le scherzo avec sa partie " à la hongroise " du quatuor en la majeur de Brahms (pour piano et cordes). La belle sonate en la majeur de Bach n'avait pas été assez répétée, et il y a eu quelques hésitations fâcheuses dans le quatuor de Brahms; sans cela, tout eût été parfait... Disons donc au quatuor Lefort-Guidé bonne chance et au revoir.

Il me reste aujourd'hui un peu de temps et de place pour achever mon énumération d'articles de revues commencée l'autre jour. - On trouvera, dans le deuxième numéro de la Revue indépendante (décembre 1886), sous le titre Musique, et signées Fourcaud, huit brèves pages fort pleines de choses; je me permets d'en recommander la lecture. Il s'agit de la situation et des tendances de nos jeunes musiciens. Vraiment il serait fâcheux que ces pages passassent inaperçues, tant l'auteur y montre une connaissance approfondie de son sujet, un intérêt chaleureux et clairvoyant pour les destinées de notre jeune école musicale française, qu'il tâche de prémunir, avec une impartialité prévoyante et avisée, contre les dangers qu'elle peut courir, contre les écueils où elle va parfois se heurter. Je voudrais pouvoir citer quelque chose de cet article plein d'expérience et d'à propos, où il est question du passé (quelques lignes bien justes sur Berlioz), du présent (une jolie appréciation du talent de M. Chabrier), et de l'avenir... Mais tout se tient à tel point dans ces pages, qu'il m'est impossible d'en rien détacher, et je ne puis que réitérer ma recommandation. - A voir, dans la Revue internationale de Florence, la publication des "Souvenirs, de Mmo Janka Wohl sur Franz Liszt. En voici un passage, - je laisse à l'auteur de ces " jaseries biographiques ", ainsi qu'elle les nomme, la responsabilité de la façon dont elle présente les choses: " ... Durant la soirée qui suivit son billet, Liszt nous parla musique et nous conta des choses fort intéressantes... Au contraire de Wagner, qui en fait d'art ne reconnaissait que la danse (mimique), la poésie et la musique et reniait l'architecture, la sculpture et la peinture, ne faisant grâce qu'à la peinture de paysage, à laquelle il cédait une place très petite dans ce qu'il nommait l'art vivant, Liszt éprouvait pour chaque branche un grand penchant, l'universalité de sa nature le portant à rechercher des impressions variées. Il pretendait que la musique et la peinture se fondaient et se complétaient (1). Un des rêves de sa jeunesse, qu'il n'a jamais réussi à réaliser, avait été de donner des concerts dans les salles du Louvre. Ce goût de Liszt pour la peinture se retrouve dans plusieurs de ses compositions conques sous l'impression causée par un tableau magistral : par exemple la Bataille des Huns, qu'il composa d'après la toile de Kaulbach... " Il va sans dire que les histoires romanesques et galantes ne manquent pas dans ces récits, bien que l'auteur de ces souvenirs loue la discrétion, l'impénêtrabilité de Liszt sur de tels sujets. On rencontre maintes fois

(1) Serait-ce Liszt qui a donné à son compatriote, le peintre Munkaczy, l'idée des tableaux de musique ? B. C. dans ces pages les noms de Georges Sand, de Flaubert et de  $\mathbf{M}^{m_0}$  d'Agoult (Daniel Stern). Balthazar Claes.

P.-S. — J'oubliais de signaler au cencert Lamoureux, en dehors de la première audition, le magnifique programme, la superbe exécution de l'euverture de Manfred de Schumann, de celle de Léonore (Fidelie) n° 3 de Beethoven, du prélude de Parsifal de Wagner et de l'enthousiasme soulevé. B.C.

#### •

Netre cerrespondant nous écrit de Nantes :

L'événement de la semaine a été le concert donné par Faure. Le programme comprenait la symphonie en ut mineur, de Beethoven, dont l'exécution a paru un peu lourde; l'ouverture du Carnavat romain, de Berliez; l'ouverture du Tamnhäuser, qu'en entendait éci peur la première fois, mais qui n'a pas été très bien rendue, notre orchestre n'ayant pas un quatuor suffisant d'instruments à vent, cors, bassons, clarinettes, trombones. Enfin je dois vous signaler deux œuvres charmantes jouées avec plus de délicatesse, deux cempositiens de M. E. Gillet: Loin du Bal et Entr'acte-Gavotte, toutes deux peur instruments à cordes,

Le reste du programme était consacré à Faure. L'entheusiasme du public a été immense. On ne se lassait pas d'admirer la science infinie du chanteur, la pureté de sa diction dont il a donné une preuve étonnante dans les *Enfants*, de Massenet. L'arioso de la *Coupe du roi de Thulé*, de Diaz, a été particulièrement anplaudie.

Enfin, à la demande générale, le célèbre chanteur a dit les fameux Rameaux, qui ent soulevé d'unanimes applaudissements et ent porté l'enthousiasme à son comble.

Le directeur du théâtre, M. Paravey, est, m'assure-t-en, en peurparlers avec Faure pour quelques représentations qui auraient lieu dans un mois sur notre scène.

Au théâtre, la reprise du Postillon de Longiumeau a été un grand succès peur Mes Bouland, notre charmante dugazon, qui a fait autrefois ses débuts à Anvers; on parle pour la semaine prochaine du Cid, de Massenet, et des Pécheurs de perles, de Bizet.

Le quatuor Piédeleu a inauguré dimanche ses séances. Programme: quatuor en /a, de Beethoven, sonate de Grieg; Andante sotenuto, de Kreutzer; Sérénade de Haydn. Le quatuor a été admirablement rendu, la sérénade bissée. S. J.

### 

### ANGLETERRE

Londres, le 10 décembre.

La saison musicale bat son plein: concerts populaires du samedi, concerts du lundi, concerts de virtueses, seirées de tout genre, il y en a pour tous les goûts.

Le public de musiciens se porte de préférence aux Symphony concerts dirigés par M. Georges Henschel, le baryton bien connu, qui ne se contente pas d'être un excellent chanteur et un très ben pianiste, mais qui fait aussi un chef d'orchestre très distingué. Si seulement sen orchestre était mieux cempesé! Malheureusement cet erchestre doit être mieux discipliné. Il n'a pas l'air de savoir ce que c'est qu'un piano. Au dernier concert de M. Henschel, la pièce intéressante était un concerto peur piano de M. Hans Huber, dent je trouve l'adagio délicieux et orchestré d'une facen charmante. Le scherze m'a paru meins distingué et meins original. C'est M<sup>11e</sup> Zimmermann qui a joué ce concerte en artiste consciencieuse, mais sans éclat. Nous avons eu ensuite une Suite d'orchestre de M. Hubert Parry, qui est peut-être le musicien le plus savant parmi les jeunes compositeurs britanniques. Malheureusement, ses compositions me font l'effet de venir plutôt de la tête que du cœur. Il faut faire exception cependant pour deux de ses œuvres : une symphonie (exécutée demièrement à Birmingham) qui est pleine de feu, et une cantate, donnée l'année passée à Oxford. Quant à la Suite jouée l'autre jour, elle paraît avoir été écrite simplement pour ennuyer le public. Les idées manquent d'intérété el l'orchestration laisse beaucoup à désirer. On a respiré, quand après ce morceau indigeste, a commencé la Captive de Berliez, très bien chantée d'ailleurs par M<sup>ile</sup> Little, un mezzo qui nous vient d'Amérique et dont vous entendrez parler.

Jeudi seir a eu lieu à Westminster Abbsy, une fête musicale dont le programme comprenait le *Lobgesang* de Mendelssohn, l'air du soprano de *Rédemption* de Gounod et un motet pour soprano et cheur d'un compositeur anglais, M. Bridge,

organiste de Westminster.

Foule énorme, mais en semme médicere succès artistique.
Trop decuivres, pas assez de violens, et des chœurs trop faibles. Mes Valleria, qui devait chanter à ce concert, n'est pas
venue. Elle a été remplacée au pied levé par Mie Marriott,
une de nos meilleures cantatrices. A côté d'elle, on a entendu
Mie Whitacre, encore un soprano que nous devons au Nouveau-Monde et qui est doué d'une voix magnifique. Quest-ce
qu'il y a donc dans ce climat d'Amérique pour donner un tel
eclat à la voix?

M. C. Saint-Saëns, traversant Londres pour aller à Halifax et à Nottingham, a donné un concert au Prince's Hall, où l'on a entendu plusieurs de ses compositions de musique de chambre.

M<sup>14</sup> Clotilde Kleeberg, la jeune et déjà célèbre pianiste parisienne, obtient beaucoup de succès aux concerts populaires du lundi et à ceux du Palais de Cristal.

La troupe française qui joue à Her Majesty a complètement abandonne le répertoire classique. Elle ne donne plus que l'opérette et elle fait de belles salles avec ce genre: la Grande Duchesse règne en maîtresse absolue sur la scène. Je vous signalerai un excellent article qui a paru dans Vanity Faïr, sur cette entreprise théâtrale. Article plein de bon sens et d'observations justes, dont on pourra faire son profit à la fois sur les bords de la Seine et sur ceux de la Tamise.

L'impresario Carl Rosa prépare sa saison d'hiver en province. Elle commencera le 3 janvier à Liverpool. Comme neuveauté, il annonce Nordica, nouvel opéra de M. Corder. Il reprendra également l'Esmeralda de M. Goring Thomas, qui compose en ce moment une neuvelle scène pour le 4º acte, entre Frolle et la behémienne. X.

### 

### Petites Nouvelles

M. Lameureux, à Paris, vient d'engager peur chanter le rei dans *Lohengrin*, le baryton Behrens, un chanteur suédois qui a obtenu de grands succès dans ,sen pays, en Danemark et dans le nerd de l'Allemagne.

0

Les treis concerts que M. Joseph Wieniawski se prepose de denner cet hiver à Paris, salle Erard, sent définitivement fixés aux lundis 31 janvier et 7 et 14 février. Le treisième de ces concerts aura lieu avec orchestre, sous la direction de M. Colonne.

Les programmes de ces séances contiendrent, outre des œuvres du réperteire classique et mederne du piano, les compositions suivantes de M. Wieniawski: Trio peur piane, violen et violencelle, Fantaisie pour deux pianes, Pièces romantiques peur piane seul, l'Extuse et autres mélodies peur chant, ainsi que Guillaume le Taciturne, euverture dramatique pour orchestre.

Avant la répétition générale de l'Egmont de Salvayre, à l'Opéra-Comique de Paris, M. Ernest Reyer se promenait inquiet dans les couloirs. Quelqu'un l'aborde.

— Cher maître! connaissez-vous la partition de Salvayre? — Pas encore! Mais s'il a fait une ouverture, je déclare que

c'est un polisson. Le fait est qu'après Beethoven !... Heureusement, M. Salvayre n'a pas fait d'ouverture, mais une simple introduction.

Déficit au théâtre de Francfort, malgré l'abondance de nouveautés françaises qu'on y a données cette année. L'exercice clos le premier novembre donne un déficit de 50,000 marcs. Le théâtre de Francfort était administré jusqu'ici par la ville avec le concours d'une société d'actionnaires. Il est question de modifier ce système et de donner désormais le théâtre en adjudication. On assure que M. Pollini, l'habile impresario de Hambourg se propose de reprendre les deux théâtres de Francfort.

Notre correspondant de Berlin nous annonce que M. Félix Motll, le remarquable chef d'orchestre qui s'est révélé cette année à Bayreuth, sera prochainement nommé capellmeisler à l'Opéra de Berlin.

Hans de Bulow dirigera très prochainement à Hambourg une représentation modèle de Carmen.

Parsifal reste définitivement la propriété exclusive de la scène des festivals de Bayreuth. L'Opéra impérial de Vienne, qui avait voulu monter la dernière œuvre de Wagner, s'en est vu refuser l'autorisation par Mac Cosima Wagner, qui ne consent qu'à laisser produire Parsifal en concert.

Le ténor Mierzwinski fait en ce moment une tournée de concerts dans le nord de l'Allemagne. A Leipzig il a été acclamé par le public.

La Walkure de Richard Wagner n'avait pas encore été donnés à Magdebourg. La première a eu lieu le 2 décembre avec un succès considérable.

A New-York, au Melropolitan Opera-House, enregistrons un autre succès wagnérien. Tristan et Yseult donné pour la première fois en Amérique, a fait une sensation profonde Interprètes: Niemann (Tristan), Lilli Lehmann (Yseult), Marianne Brandt (Bragæne), le baryton Fischer (Kurwenal). Chef d'orchestre, Antoine Seidl. De nombreux rappels ont prouvé aux exécutants la satisfaction du public.

A Philadelphie a eu lieu, le 19 novembre, la première représentation de Lohengrin.

Petit courrier de Russie.

On nous écrit de Saint-Pétersbourg, le 30 novembre :

Le premier concert de la Société musicale russe, sous la direction d'Antoine Rubinstein, a eu lieu le 29 novembre. Le programme en était tout entier consacré à Beethoven. M<sup>me</sup> Céline Motte y a chanté l'air Ah perfido! du Fidelio, et la romance An die Ferne Geliebte. Le pianiste viennois M. Goldstein a joué le concerto de piano en ut, l'orchestre a exécuté l'ouverture de Léonore, et le concert s'est terminé par la 9 symphonie, exécutee avec le concours des chœurs réunis du Conservatoire et de la Société musicale russe.

L'avant-veille, le 27 novembre, au Théâtre Marie, a été célébré le jubilé de la Vie pour le Tsar, l'opéra national de Glinka, qui avait, à cette occasion, été remonté à neuf par la direction. Décors et costumes ont été merveilleux; tous les rôles, même les plus petits, étaient tenus par les premiers

sujets. Grand succès pour Mme Pavlovsky dans le rôle d'Antonida, pour M. Koriakine, dans celui de Soussanine, et enfin pour M. Vassiliew, dans Sabinine. Pour vous donner une idée de l'ensemble, il me suffira d'ajouter que M. Mikhaïlow, un de nos meilleurs artistes, s'était chargé en cette occasion de chanter le solo du chœur de l'introduction, et M. Stravinsky du petit rôle du chef de la légion polonaise. M. Napravnik dirigeait l'orchestre, qui s'est distingné par une perfection rare. La salle était absolument comble et brillante au possible; depuis trois semaines déjà, toutes les places avaient été retenues. Cette représentation solennelle était la 577e représentation de cette œuvre populaire entre toutes en Russie. Ce n'est pas à Saint-Pétersbourg seulement, mais dans toutes les villes russes que ce jubilé a été célébré avec tout l'éclat d'une fête nationale. A Mescou on a joué la pièce le même soir sur deux théâtres, à l'Opéra privé et au Théâtre allemand. A l'Opéra privé, après l'exécution de l'ouvrage, le buste de Glinka a été couronné, entouré de tous les artistes. Des députations des artistes et des compositeurs moscovites ont déposé des couronnes au pied du buste.Sur la demande du public, la Slava a été exécutée à deux reprises.

Une fête en l'honneur de Liszt a eu lieu la semaine dernière dans la salle de l'assemblée de la neblesse, sous la direction de M. Balakirew. M. Lawrow v a joué la Danse macabre. L'orchestre a joué l'Héroïde funèbre et la Symphonie dantesque. Cette fête n'a pas en toutefois un bien vif succès. Vous comprenez qu'en ce mement il était difficile d'obtenir un grand concours de public pour une fête donnée en l'honneur du compositeur national hongrois. Le zèle des admirateurs de Liszt s'est, du reste, manifesté d'une façon singulière. Le portrait en pied, de dimension colossale, de Liszt, peint en quelques jours par M. Répine, notre célèbre peintre, se détachait au fond sur l'estrade. Un éclairage insuffisant empêchait de bien voir le tableau. L'effet, en un mot, a complètement manqué.

Nouvelles des théâtres d'Italie:

La direction de la Scala, de Milan, vient de publier le programme de sa prochaine saison. Voici les noms des artistes engagés: Mous Emma Calvé, Giulia Novelli, Pantaleoni, Petrovich, MM, Maurel, Garulli, Magini Coletti, Navarrini, Roveri, Tamagno, Fornari, Limonta, Paroli. Pour la danse : Mmes Adelina Rossi et Carlotta Fiorio, et M. Cecchetti. Chefs d'orchestre : MM. Franco Faccio et Gaetano Coronaro ; pour le ballet, M. Angelo Venanzi. Les opéras représentés seront Ottelo, Flora Mirabilis, les Pecheurs de Perles, et Aïda; puis, deux ballets de Manzotti : Rolla et Narenta. Le personnel artistique comprend 100 artistes d'orchestre, le corps de la musique municipale, 18 trompettes, 100 choristes (y compris les élèves de l'école du chant du théâtre) et 20 enfants.

Au théâtro Andreani, à Mantoue. Ermangarda, nouvel opéra du maestro Augusto Azzali, n'a obtenu qu'un succès d'estime.

La salle du théâtre Pelrarca à Arezzo n'a pu ouvrir ses portes, le municipe ayant refusé le subside demandé par l'impresa.

A Padoue, le Teatro Verdi, ouvrira sa saison du carnaval avec Curmen.

A Venise, on travaille en ce moment à installer la lumière électrique à la Fenice.

A l'Apollo de Rome, le Vaisseau fantôme sera donné pendant le prochain carnaval. Seulement on n'est pas encore fixé sur le baryton qui chantera le Hollandais, Devoyod ou Sparapani. Le Trovatore propose de mett re leurs noms dans un chapeau et de tirer au sort. Le diapason de l'orchestre à ce théâtre sera prochainement modifié, par suite de l'adoption du diapason normal. Les instruments à vent nouveaux viennent d'arriver et on en va faire l'essai.

### 0000000000000000000000000000000000

### VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 17 décembre 1815, à La Chapelle Saint-Denis près Paris, naissance de Gustave Hippolyte Roger. Un des plus brillants chanteurs de l'Opéra-Comique, qui lui ouvrit la carrière (1838); puis, à partir de 1849, au Grand-Opéra, où il débuta en y créant le Prophète de Meyerbeer. Un accident de chasse qui le priva de son bras droit ne l'empêcha pas de reparaître en public, totamment à Bruxelles, à la fin de janvier 1864. Lorsque la voix lui fit défant, il se voua au professorat, et depuis 1868, il avait la classe de chant au Conservatoire. Roger est mort à Paris, le 12 septembre 1879. (Voir Eph. Guide Mus. 9 septembre 1884).

— Le 18 décembre 1795, à Bruxelles, la Caverne, 3 actes de Lesueur. Nous en avons fait l'historique, à sa date de représentation à Paris, le 16 février 1798. (Voir Guide Mus. 14 févr. 1884) M. Em. Kastner, dans son catalogue des pièces jouées au National theater de Vienne, nous apprend que la Caverne (die Raeuberhæhle) y eut vingt-deux représentations, du 24 juin 1893 au 6 juillet 1894. Cherubini, avec Médée et les Deux Journées; Méhul, avec Héléna, étaient alors en grande faveur auprès du public viennois.

— Le 19 décembre 1881, à Bruxelles, Hérodiade, 3 actes de Massenet. Pour la reprise qui vient d'en être faite à la Monnaie. (28 octobre) nous renvoyons nos lecteurs au Guide Musical, du 4 décembre dernier.

En somme, Hérodiade, né en Belgique d'un père français, aura du mal à s'acclimater chez nous.

— Le 20 décembre 1858, à Fribourg, en Brisgau, décès de Mis Catinka Heinefetter, à l'âge de 37 ans. — Cette cantatrice, née à Mayence et d'une famille nombreuse en artistes musiciens des deux sexes, a beaucoup fait parler d'elle. A Paris carrer à Bruvelle en beauté, édatertie

Paris comme à Bruxelles, sa beauté éclatante, sa superbe voix de contralto lui valurent bien des conquêtes. Elle chanta les Falcon, au théâtre de la Monnaie, d'octobre 1842 à mars 1843, et non en 1840, comme le dit Féiis (Biogr. univ. des mus., t. IV, p. 279). C'est dans l'appartement qu'elle occupait rue des Hirondelles, et sous ses propres yeux, que, le 19 novembre 1842, son amant Sirey fut tué par un rival jaloux ayant nom Caumartin. L'affaire, qui eut un grand retentissement, se dénoua devant la cour d'assises du Brabant par

l'acquittement du meurtrier.

— Le 21 décembre 1812, à Bruxelles, Jean de Paris, 3 actes de Boieldieu. — Ceux des habitués du théâtre de la Monnaie qui ont pu y avoir entendu la musique troubadouresque de Boieldieu, doivent être rares, puisque Jean de Paris, qui, en 1856, a remis à la scène un de ses plus grands succès d'autrefois. L'Allemagne lui a gardé un souvenir beaucoup plus long: Jean de Paris, ainsi que nous l'avons dit, a eu, au commencement de cette année, une boune reprise à l'Opéra impérial de Vienne. (Voir Guide mus., 1° avril et 4 novembre 1836).

— Le 22 décembre 1819, à Paris (Opéra), Olympie, 3 actes de Spontini. — Treize représentations attestent le peu de succès de l'œuvre. \* L'auteur de la Festale avait sensiblement faibil dans Fernand Cortez; Olympie vint marquer sa décadence et l'épuisement de sa verve, de telle sorte que les admirateurs les plus passionnés de la Vestale et de Cortez furent contraints d'abandonner l'œuvre soportifique. " (Leadémie impériale de musique de Castil·Blaze, t. II, p. 159.) — "Spontini, l'âme uleérée, dit Berlioz, dans ses Soirées de l'orchestre, repartit pour Berlin, où sa position était digne, sous tous les rapports, et de lui-même et du souverain qui avait su l'apprécier. "

— Le 23 décembre 1709, à Liège, naissance de Jean-Noël Hamal. Sa mort dans la même ville le 26 novembre 1778. Contemporain de Grétry, mais placé à une beaucoup moindre hauteur, Hamal, mérite cependant qu'on ne l'oublie pas tout à fait. Fétis, Ed. Lavalleye, le capitaine De Sagher ont pris à tâche de le faire revivre. L'opéra de Hamal, li Voylège di Chaudfontaine, est resté légendaire au pays wallon, où des amateurs le jouent encore sur des théâtres de société. Terry a réduit pour piano et chant la partition qui a été gravée à Liége chez Muraille, il y a peu d'années.

Un poète liégeois du siècle dernier, A.-B. Reynier, a composé l'inscription suivante pour la tombe de Hamal:

Vivant avec tranquillité,
Aimant à rire, aimant à boire,
Dans une douce oisiveté,
Hamal envia peu la gloire.
Il travailla pour charmer ses loisire;
Il méprisa la cabale et l'intrigue;
Et sans fiéchir devant la brigue,
Il fit quarante ans nos plaisirs.
A sos talents, à son brillant génie
Ah l'que n'a-t-li donné l'essor!
Ce qu'il a fait honore la patrie,
Il pouvait faire plus encor.

(Loisirs de trois amis, t. I, p. 102.)

#### Nécrologie.

Sont décédés :

A Paris, le 8 décembre, M<sup>le</sup> Louisa Singelée, née à Bruxelles le 9 décembre 1844, cantatrice dramatique. Sous la direction de son père, J.-B. Singelée, l'ancien chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, elle commença par le violon, rivalisa avec les jeunes filles qui en jouent, puis, après avoir reçu des leçons de Duprez, elle embrassa la carrière du théâtre. Bruxelles, Paris, Londres, la province ont pu juger de sa voix de soprano, pure, flexible et étendue. (Notice, Artistesmusiciens belges, d'E. Gregoir, p. 377 et, suppl. Pougin-Fétis, t. Il, p. 522.

 A Passy-Paris, M<sup>me</sup> Iweins d'Hennin, née le 28 mars 1814, cantatrice de grand talent qui eut son heure de célé-

brité au temps où fleurissait la romance.

— A Strasbourg, où il était né le 24 juillet 1803, Georges-Frédéric-Théophile Stern, le doyen des organistes de l'Alsace. (Notice, *Biogr.* Fétis, t. VII, p. 131.)

 A Cherchell (Algérie), à l'âge de 29 ans, M<sup>ne</sup> Cotta, répétiteur de solfège au Conservatoire de Paris.

— En Alsace, Woehrlé, ancien maître de chapelle et auteur de quelques compositions estimées, né à Geberschweiler.

A vendre bon cornet à pistons n'avant presque pas

servi.
S'adresser rue Duquesnoy, 3a, Bruxelles.



### Henri-Maurice SCHUSTER

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe) Fabricant d'instruments de musique

Recommande ses instruments de toute perfection et comme spécialité de sa maison: Cornets à pistons, trompettes, cors de chasse, trombones de l'erdoix pour solistes, bugles, tribas à 3 et 4 pistons, etc. Flûtes, clarimettes (altos et basses) de première qualité. Cytharcs et guitares. Grand choix de violons anciens et nouveaux, violoncelles, basses, archets et tous les accessoires. Tous les ordres sont promptement et soigneusenment excessives. Per le garantis que mes instruments sont très bien achevés. Prix avantageux avec rabais pour les marchands, Envoi franco du catalogue,

### PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### 33<sup>me</sup> année de publication



# Guide Musical

### REVUE HEBDOMADAIRE DE LA MUSIQUE ET DES THÉATRES

Paraissant tous les jendis en 8 pages de texte et de fréquents suppléments

Les comptes rendus et nonvelles des théâtres et concerts de France, de Belglque, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, etc.

Des notices biographiques et des études sur les grands compositeurs anciens et modernes ;

Des travaux d'histoire et d'esthétique musicale:

Des articles bibliographiques sur tous les onvrages concernant la musique; La nécrologie des artistes célèbres morts dans la semaine';

Des éphémérides correspondant à tous les jours du mois.

### ABONNEMENT:

Paris, — 10 fr. par an. Bruxelles, — 10 fr. par an.

Les autres pays: 10 francs (port en sus).

AVIS IMPORTANT. - Le GUIDE MUSICAL offre à ses lecteurs la combinaisou suivante, sur laquelle uous appelons spécialement lenr attention et dont ils saisfront les grands avantages :

Tont abonné, ancien ou nonvean, an GUIDE MUSICAL, anra le droit, eu versant DIX FRANCS, de choisir, solt parmi les TRENTE publications nouvelles dont on trouvera la liste encartée dans ce numéro, soit parmi les ouvrages indiqués dans le catalogue général de la Maison Schott frères, les morceaux ou partitions qui lui convicudrout, jusqu'à coucurreuce d'une [valeur de SOIXANTE FRANCS, prix marqués, on de VINGT FRANCS, prix de vente. C'est, en réalité, une réduction de CINQUANTE pour cent que nous offrons à nos abonnés sur les onvrages de tout genre que renferme notre catalogue.

On s'abonne à Paris, chez P. Schott, boulevard Montmartre, 19; à Bruxelles, chez Schott frères, Montagne de la Cour, 82; à Mayence, chez les fils de В. Schott; à Londres, chez Schott et Сіе, Regent street, et chez tous les marchands de musique.

### POUR LA LISTE DES PRIMES, VOIR LE SUPPLÉMENT CI-JOINT

Ces primes seront délivrées (pour la province et l'étranger, ajouter le port) dans nos burenux à Paris, Bruxelles, Mayence et Loudres, à partir du 15 décembre 1886, à lout abonné, ancien ou nouveau, sur la présentation de la quiflance d'abonnement au GUIDE MUSICAL pour l'année 1887.



SOMMAIRE, — A nos lecteurs, — Jacques de Saint-Luc, par Ed. Vander Straeten. — Novellos divorses. Belgique: Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Mons, — Etranger. France: Patrie, grand-opéra de M. Paladilho, par A. Pougin; lettre de Baithazar Claes. — Allemagne: lettre de Berlin, J. van Santen Kolff. — Angleterre: lettre de Londres. — Petites nouvelles. — Variétés: Ephémérides. — Nécrologie.

### 

### A NOS LECTEURS

E GUIDE MUSICAL est à la veille de subir d'importantes modifications.

Soucieux de justifier la confiance que nous accorde le public musical, nons avons déjà, dans ces dernières années, introduit d'importantes améliorations, et nons en avons été récompensés par un accroissement continu du nombre de nos abonnés.

Ces encouragements nous incitent à faire mieux encore.

Aux correspondants qui nous représentent à l'étranger et qui nous tiennent au courant de ce qui se passe dans les théâtres et dans les salles de concert du monde entier.

Aux lettres que nous adressent régulièrement de Paris MM.Arthur Pougin et Balthazar Claes et qui nous donnent, les unes complétant les autres, l'image fidèle du mouvement artistique dans la capitale de la France;

Aux correspondances que nous recevons d'Anvers, de Gand, de Liége, de Verviers, d'autres villes encore de la Belgique, et qui ne laissent dans l'ombre ancun fait artistique digne d'attention;

Aux intéressantes communications qui nous sont gracieusement envoyées par des correspondants occasionnels:

Nous avons ajouté, en ces derniers temps, un service régulier de correspondances de Londres, de Vienne et de Berlin.

Nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs qu'une nouvelle et précieuse collaboration nous est acquise.

A partir du  $1^{\rm er}$  janvier, M. Victor Wilder sera des nôtres.

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le savant

feuilletonniste du *Gil Blas*, l'habile et ingénieux traducteur des grands drames wagnériens, l'historien de Mozart et de Beethoven. Son nom est universellement connu.

Si le succès a répondu à nos efforts, nous le devons d'abord au concours de nos dévoués collaborateurs, ensuite à la sympathie de nombreux amis connus et inconnus qui n'ont cessé de nous encourager. Nous les remercions les uns et les antres de l'appui qu'ils nous prétent dans l'œuvre que nous poursuivons, et qui a pour but, d'un côté: la glorification du grand art, l'extension des œuvres des maîtres classiques; de l'autre: la rénovation de l'art lvrique et dramatique.

Sans parti pris d'école, sans hostilité d'aucune sorte, mais aussi sans faiblesse et sans complaisance pour les personnes, nous n'avons cessé de combattre le "bon combat, résolument et avec fermeté, préoccupés uniquement du souci artistique, attentifs à toute tentative sérieuse.

Ce combat, nous le continuerons avec de nouvelles armes, avec les forces nouvelles dont le concours nous est assuré.

A partir du 1er janvier 1887, le *Guide musical* agrandira son format:

Il sera imprimé en caractères neufs ;

Il paraîtra désormais simultanément à Paris et à Bruxelles;

Une plus grande extension sera naturellement donnée à nos nouvelles de France, sans restreindre pour cela la partie consacrée aux autres pays, et notamment au mouvement musical belge, si profondement interessant.

Malgré les sacrifices que nous nous imposons, le prix du journal ne sera pas augmenté. Pour la France, au contraire, il sera réduit au même chiffre que pour la Belgique, soit dux francs par an (1).

Nos lecteurs nous rendront cette justice que nous ne négligeons rien ponr mériter leur bienveillante sympathie.

Nons espérons qu'ils nous la continueront dans l'avenir comme par le passé.

LE GUIDE MUSICAL.

<sup>(1)</sup> Voir, pour les conditions d'abonnement et les primes, à notre douzième page.

### 

### JACQUES DE SAINT-LUC

### CÉLÈBRE LUTHISTE ATHOIS

### DE SAINT-LUC DANS SES ŒUVRES

On a vu, plus hant, que De Saint-Luc composait pour son instrument de prédilection.

La virtuosité, en effet, n'était point, de son temps, ce qu'elle était parmi nous récemment: une suite de fioritures et de cadences. Elle reposait sur une science réelle de l'harmonie et du contrepoint, puisée aux sources les plus antorisées, et qui permettait à l'exécutant d'affirmer son individualité dans des pièces agencées selon les aspirations de sa nature.

Si les moyens de vulgarisation, par la presse, avaient été jadis aussi prompts et aussi peu coûteux qu'ils le sont de nos jours, il y aurait eu moyen de former, rien qu'à l'aide des œuvres de nos virtuoses les plus fameux, une grandiose galerie de compositions sui generis.

Par malheur, presque toutes ont été formulées à la plume, puis, après une vogue éphémère, jetées au pilon. De là vient que celles échappées à la destruction sont insuffisantes à établir, avec sûreté et équité, un jugement définitif sur les goûts et les tendances des diverses écoles de virtuosité. C'est par échappées seulement qu'une appréciation, même relative, est

Songez donc qu'il y avait, à l'époque où florissait De Saint-Luc, trois systèmes caractéristiques de l'art de joner du luth en vigueur, et que chaque système était modifié d'après le tempérament de l'artiste, si tous les trois n'étaient point éclectisés sous l'impulsion créatrice d'un talent hors ligne. Le moyen de s'orienter au milieu de ce fouillis?

On doit à une circonstance particulière la conservation de certains manuscrits précieux. Les seigneurs qui avaient à leur solde des virtuoses d'un mérite supérieur, ne permettaient guère de faire passer de main en main les œuvres improvisées par eux, à leur cour, et s'en réservaient mordicus le monopole exclusif. C'est ainsi que, du fond de leurs bibliothèques, surgissent parfois de vrais trésors inopinés.

On conserve, en Allemagne, un recueil de pièces pour le luth dues à De Saint-Luc et qu'on envisage comme étant en entier de la main du maître. Mes démarches pour en obtenir une copie partielle n'ont point abouti jusqu'ici. Sans contredit, il provient d'une des maisons princières fréquentées par l'artiste durant son séjour en Germanie.

Les fragments de lettres d'Huygens à De Saint-Luc, ntilisés ici, ont révélé l'existence d'un Concert pour deux théorbes et une viole de gambe, écrit par l'illustre virtuose, vers on en 1676. Qu'est devenne cette composition réellement remarquable, à en croire un maître de l'art, auteur lui-même d'une énorme quantité de pièces du genre de celle-ci, et consequemment peu porté à entonner, sans motifs sérieux. l'éloge d'un émule ou d'un concurrent? Où sont allés ces "trésors, dont Huygens demande communication en 1673?

Mon érudit confrère, Ernest Thoinan, possède un vrai arsenal de notes puisées dans les recueils de luth conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, et pas la moindre pièce de notre virtuose ne s'y rencontre. Ailleurs, même résultat négatif.

Un intéressant Livre de Lhut manuscrit, en la possession de mon ami César Snoeck, et daté de 1699, par une plume plus moderne que le cahier lui-même. ne m'a rien offert non plus pour l'objet de ce petit travail. Des quarante cinq danses qu'il renferme, sept seulement sont signées : une sarabande, une gigne anglaise et une gaillarde : le Canon, de Ganthier (Denis ou Jacques?); une pièce: Marion pleure, une autre: Tricotay de Blois, de Dubreuil; une sarabande de Bechon; et une chaconne de Cordier (Bocan?).

Donc, défaite sur toute la ligne, quant aux pièces tracées à la plume.

A la fin de la carrière de De Saint-Luc, la typographie musicale avait fait d'énormes progrès, et quelquesunes de ses œuvres furent vulgarisées, à Amsterdam, par les presses d'Etienne Roger ou de son successeur, Charles Le Cène, J'ai hâte de le dire, les catalogues rarissimes de leurs éditions, fort utiles pour la musicographie, doivent n'être consultés qu'avec une extrême précaution, à cause de la réapparition périodique des mêmes pièces avec une date différente. Comme les séries sont incomplètes, jugez combien il devient difficile d'assigner une date certaine à la première publication de chaque œuvre. En réalité, l'orientation chronologique ne pourra s'effectuer avec fruit que lorsque tons les catalogues, si minces qu'ils soient, auront été exhumés.

Par exemple, le catalogue peu développé de 1700, annexé à l'Histoire des Empereurs, de Suétone, éditée par Etienne Roger, ne contient rien, en fait d'œuvres signées du nom de De Saint-Luc. Celui, plus étendu, de 1706, publié par le même imprimeur à la suite des Entretiens sur les peintres, de Félibien, reste également muet à cet égard.

Enfin, le catalogue de 1716, placé par Etienne Roger à la fin du tome second de l'Histoire des Sevarambes, mentionne " des pièces de luth, avec un dessus et une basse ad libitum, composées par M. de Saint-Luc, livre premier. " Puis, il cite un " second livre, " où ni la flûte ni le hautbois n'interviennent, comme c'est pourtant le cas ailleurs.

Les mêmes œuvres reviennent, ad finem aussi, au catalogue non daté de Charles Le Cène, éditeur, si j'ai bonne mémoire, qui ne reprit les affaires d'Etienne Roger qu'en 1725. Mes informations concernant les compositions imprimées de notre virtuose cessent

là. J'ai fait faire, à ce sujet, les recherches les plus actives, demeurées, hélas! sans résultat.

Comment juger, même sommairement, le talent de De Saint-Luc?

Une éclaircie, il est vrai, s'est faite déjà: "De Saint-Luc, un des luthistes les plus estimés de son siècle, excelle surtout dans le cantabile. "Une appréciation moins vague, émanée du ci-devant possesseur de l'unique manuscrit connu de l'artiste, amène un peu plus de jour: "Les pièces de cette collection, dit-il, rappellent, en leur espèce, les mignonnes délicatesses de Couperin (le fameux claveciniste). Elle sont loin toutefois d'avoir le même mérite conune composition. "

Contemplez, maintenant, la sympathique physionomie du virtuose belge, où rayonnent le sentiment, la grâce et l'esprit, et dites-moi si cette nature tendre et délicate ne le rattachait point directement à l'école "à la mode", chez nous, vers la fin du xvrr siècle, et qui l'est encore en ce moment: l'école française.

Ce caractère général a dû se modifier évidemment au contact de l'école néerlandaise ou allemande, et se modeler, en plusieurs points, par l'influence du romaniste Vermeulen, sur le patron de l'école italienne, dont l'école française, représentée par les frères Gauthier, est issue.

Toutefois, si en somme le talent de notre artiste a dû être esquissé à l'aide d'un triple intermédiaire, j'aime à croire que, de la façon où il se présente, peu de choses viendront infirmer le jugement émis, à l'inspection même des productions du maître.

Qui dit cantabile, entend un chant clair, simple, franchement dessiné, formulé parfois en vibrato, permettant des agréments, pourvu qu'ils soient rendus d'une manière noble et soutenue, conforme enfin aux lois les plus élémentaires d'une vraie mélodie.

Qui invoque un nom comme celui de Couperin, y relie un idéal de grâce naïve et aimable, d'esprit ingénieux et fécond. Aussi n'est-il point étonmant que von Besser, en parlant du séjour temporaire de De Saint-Luc à Berlin, ait écrit : " Ce très remarquable musicien, en se faisant entendre à la cour, à côté des grands virtuoses Riks, Attilio, Volumier et d'autres, a réellement renforcé les agréments captivants de la symphonie (1). "

Matheson se moquait bravement de toutes ces "mignardises. "Dans l'entretemps, les coquetteries piquantes du style instrumental faisaient les délices des cours européennes, et les recueils du temps, échappés à la destruction, en sont remplis.

L'éclat éblouissant de la virtuosité italienne était, par continuation, très recherché dans un certain clan du dilettantisme, et les modulations savantes de la virtuosité allemande commençaient à être en faveur auprès des gourmets lassés de cette abondance stérile de frivolités en vogue, à preuve l'extrait significatif que voici:

" A Christophe Magno Neumau, instrumentiste de la chapelle royale de Son Altèze, la somme de cinquante livres... à luy tauxé et accordé, pour son voyaige qu'il doibt faire vers Allemaigne et Italie, pour y chercher des musiciens et instrumentistes pour le service de Sadite Altèze (1). "

J'eusse voulu, en regard d'une pièce pour le luth d'Adriaensen, placer une œuvre due à son compatriote De Saint-Luc. Il faudra, pour le quart d'heure, renoncer à cet utile rapprochement, qui démontrerait, clair comme le jour, le chemin fait aux Pays-Bas, en moins d'un demi-siècle, par les mélodies faciles et pimpantes, et la différence caractéristique qui marque, là comme ailleurs, le génie wallon et le génie flamand.

Ces notes, fort incomplètes, auront leur utilité, publiées ainsi par anticipation.

Et déjà leur insertion au *Guide* m'a valu certaines indications précieuses, dont je ferai bénéficier, avec empressement, mon travail définitif.

"Le gaillard se dérobe, "m'écrit familièrement un de mes correspondants.

Grâce aux lumières qui me parviendront un peu de partout, la carrière du mystérieux artiste se dessinera bientôt plus nettement, il faut l'espérer.

J'adresse à l'avance mes sincères remerciments à mes gracieux collaborateurs.

EDMOND VANDER STRAETEN.

### 222222222222222222222222222

### ELGIQUE

### BRUXELLES ET PROVINCE

### L'INCIDENT DU CONSERVATOIRE.

On s'occupe beaucoup dans nos cercles artistiques du confliu s'est élevé ontre M. Gevaert et le ministre des beauxarts. En général, l'attitude de l'éminent directeur du Conservatoire est sévèrement appréciée. Même ses fidèles reconnaissent qu'il n'y a dans toute cette affaire qu'un prétexte et des susceptibilités froissées. La partie a donc été mal engagée. Le ministère ne peut pas céder, car sa condescendance aboutirait à la désorganisation complète du corps enseignant, et elle engagerait les finances de l'État dans des dépenses dont personne ne peut prévoir l'étendue.

M. Gevaert prétend, en effet, que les professeurs du Conservatoire doivent faire leur partie dans les concerts de l'établissement, et que s'ils ne le peuvent plus, il n'a que faire de leurs services comme professeurs. C'est là une thèse inacceptable. Les professeurs du Conservatoire sont nommés par l'État pour donner des cours et non pour jouer dans les concerts. Ils sont professeurs et non virtnoses. L'État ne s'est pas fait entrepreneur de concerts: il a entendu organiser un établissement d'ensoignement supérieur pour la musique, voilà tout.

La Société des concerts n'a d'autre attache avec le Conservatoire que le personnel exécutant recruté parmi les profes-

<sup>(1)</sup> Untersuchung, etc.

<sup>(1)</sup> Archives départementales de Lille, comptablité générale, année 1640.

seurs, les élèves actuels et les anciens élèves. Hors de là, c'est une institution à part, ayant son budget propre, son administration distincte, et son règlement à elle. Or, est-il admissible que M. Gevaert, sous prétexte qu'il est à la tête des deux institutions, puisse à sa convenance, et selon son bon plaisir, considérer les professeurs comme de simples instrumentistes qu'on renvoie quand ils ne peuvent plus servir ? Est-il admissible que M. Gevaert, directeur de concerts, fasse mettre en disponibilité des professeurs du Conservatoire, non pas pour insuffisance dans le professorat, mais pour insuffisance comme exécution? Il nous paratt que c'est là un singulier abus du pouvoir discrétionnaire illimité qu'on a eu le tort de lui laisser.

Il importe que le ministère y regarde à deux fois. S'il admettait la thèse de M. Gevaert, voici ce qui arriverait demain. Cen'est pas M.Paque seul, c'est M. Poncelet, M. Duhem, M. Neumans, M. Merckx. M. Dumon, tous les professeurs d'instruments à vent, qui pourraient être du jour au lendemain placés dans l'état de disponibilité, sous prétexte qu'ils sont insuffisants à l'orchestre.

Chacun sait qu'il en est des instruments à vent comme du chant: il arrive fatalement un moment où les poumons refusent leur service. L'instrumentiste ne peut plus donner le souffle nécessaire, la carrière du virtuose est finie; mais cette infirmité, qu'on le remarque bien, n'a aucune importance au point de vue de l'enseignement. De même qu'un chanteur qui n'a plus de voix peut être un excellent professeur de chant, de même un flûtiste, un hautbeis, une clarinette, un corniste, un bassoniste, un trombone qui ne peut plus souffler, peut demeurer un professeur excellent. De sorte qu'avant peu pour tous les emplois de cette catégorie au Conservatoire, s'il plaisait à M. Gevaert de remercier ses professeurs comme instrumentistes, le gouvernement pourrait être amené à nommer des titulaires nouveaux, tout en étant tenu de verser le traitement d'attente aux titulaires actuels. Voilà la conséquence directe et immédiate des prétentions de M. Gevaert. Au fond, toute la question est là.

Puisqu'il a plu à l'éminent directeur de la susciter, il importe qu'elle soit examinée serieusement. Cette affaire a mis à nu les nombreux vices du règlement actuel du Consorvatoire et de la Société des concerts. M. Gevaert a eu bien soin d'imposer aux professeurs et aux élèves une quantité d'obligations, qui vont, pendant la saison des concerts, jusqu'à rendre impossible le cours régulier de l'enseignement.

Il serait bien simple d'annuler l'arrêté ministériel qui a approuvé ce réglement absurde. Il est de toute nécessité de le reviser, et à cette occasion il sera facile d'établir une distinction entre la place de professeur et celle de membre de droit de la Société des concerts. Il serait bon aussi que le conseil de surveillance du Conservatoire ou un conseil analogue eût en main l'administration de la Société des concerts, qui est gérée actuellement sans aucun contrôle de la part de l'Etat, bien que celui-ci prête au directeur les bâtiments qu'il a fait construire pour le Conservatoire, es instruments, ses orgues et son personnel enseignant.

Telle est la solution qui s'impose.

Les plaintes dont la section centrale s'est fait l'écho l'an dernier à la Chambre des représentants, n'étaient que trop justifiées. L'incident qui vient de se produire le prouve suffisamment. M. K.

- P. S. Nous avons reçu au sujet de cette affaire plusieurs lettres, co qui prouve qu'elle intéresse vivement le public. Nous devons ajouter que parmi toutes ces lettres, il n'en est pas une qui soit favorable à M. Gevaert. Voici la plus piquante qui nous soit parvenue:
- « Monsieur le rédacteur, tous les journaux sont dans l'erreur au sujet de l'affaire du concert de Noël retardé indé-

finiment. La vraie raison est que l'éminent directeur soufire d'une ankylose à l'épaule droite, qui le met dans l'impossibilité de battre la mesure. On avait déjà remarqué l'hiver dernier une lourdeur de plus en plus accentuée du bras droit, lourdeur qui avait pour conséquense le ralentissement de tous les mouvements. Il paraît que pour rester fidèle à ses principes administratifs, M. Gevaert songe à demander sa mise en disponibilité, avec traitement d'attente, l'âge et les infirmités l'eurpéchant de s'acquitter de ses fonctions de chef d'orchestre. "



### M. CÉSAR FRANK AU CERCLE ARTISTIQUE.

L'audition de ses œuvres donnée jeudi au Cercle artistique par M. César Frank, laissera une impression durable et profonde dans notre monde musical. C'est qu'à peine quelques initiés connaissaient l'œuvre de ce maître qui a été, après Berlioz, le grand initiateur de la musique symphonique en France. Nul plus que lui n'aura contribué à ramener aux études sérieuses la présente génération. Toute la jeune école française, où tant de qualités intéressantes et précieuses de facture s'allient aux dons particuliers de l'esprit français, la clarté, le goût, la mesure, l'élégance, est en somme issue de l'enseignement de M. Frank. Et cependant, ses œuvres personnelles, en dehors du cercle de ses disciples, ne se sont guère répandues jusqu'ici. Pour le public, César Frank est un nom simplement: l'œuvre au bas duquel se trouve ce nom est resté pour lui le livre scellé de sept sceaux dont parle le docteur Faust. Et cependant cet œuvre est de tout premier ordre et il est considérable. Il comprend des oratorios, des pièces de musique de chambre, des pièces symphoniques, des morceaux de chant, un opéra D'où vient l'ignorance du public à l'égard de ce grand maître? Probablement du caractère sérieux de l'œuvre. Parmi les maîtres de ce temps, César Frank restera comme le type de l'artiste épris de son art uniquement, ennemi du bruit et de la réclame, consciencieux jusqu'à l'abnégation. Amant de la muse chaste et fière, ce n'est pas lui qui courtisera la Renommée aux appas séduisants. Son œuvre, rien que son œuvre, et celle des grands maîtres, voilà toute sa vie.

Enfin l'heure de la célébrité semble avoir sonné pour lui. Avant peu il aura à Paris une exécution publique à l'orchestre de quelques-uns de ses principaux ouvrages. Cette audition, détail touchant, a été organisée par ses disciples. Ce sera la consécration définitive. La soirée du Cercle artistique en aura été la première étape.

De l'ensemble du programme, trois œuvres se détachent triomphalement: un quintotte admirable, le prélude-choral et fugue, la sonate pour piano et violon. On ne sait ce qu'il y faut le plus admirer, de l'incomparable richesse de la forme, ou de la noblesse des idées. Un charme pénétrant, doux et tranquille, vous saisit à l'audition de ces œuvres où les hardiesses harmoniques coudoient les inspirations les plus simplement mélodiques. Le finale de la sonate pour violon, en forme de canon, par exemple, est un de ces modèles où la science de la forme s'allie si parfaitement à l'inspiration, qu'il est impossible de diterminer où ces deux éléments de l'art se sont rencontrés. Le père Martini est resté célèbre pour une gavotte en forme de canon. Le canon de M. Frank aura plus tard même fortune.

En un compte rendu rapide il est impossible de donner une idée d'œuvres de ectte taille. Il faudrait l'analyse sur texte, avec extraits de musique à l'appui, pour expliquer, par exemple, par quelles variations harmoniques et rythmiques M. Frank fait passer son choral pour le ramoner finalement et le superposer au thème chromatique de sa fugue. Nous devons nous borner à noter l'impression générale, et cette

impression se résume en deux mots : c'est que voilà un grand et profond artiste.

À côté de ses pièces symphoniques ou concertantes, M. Frank a fait entendre deux fragments de sa cantate Rédemption et de ses Béatitudes, amplification musicale des huit maximes qui ouvrent le discours de Jésus sur la montagne ; enfin, une sorte de romance sur le poème de Reboul, l'Ange et l'Enfant, dont l'accompagnement systématiquement semblable (sauf les modulations harmoniques) d'un bout à l'autre de la pièce, produit un étrange et charmant effet. Ces morceaux de chant ont obtenu un vif succès, et ils ont été parfaitement chantés par une toute jeune cantatrice, Mile Gavioli, dénichée à Paris par M. Stoumon, Jolie personne, jolie voix, méthode excellente, n'était une certaine uniformité de diction. Dans le quintette et la sonate, on a tour à tour été subjugué par l'admirable son, par la virtuosité de M. Ysaye et par le jeu nerveux et plein de verve de la pianiste, Mme Bordes-Pène, très remarquée l'année dernière, à l'Exposition d'Anvers, dans les auditions organisées par la maison Plevel. Une mention est due aux partenaires de ces deux artistes éminents dans le quintette : MM. Marchot (2e violon), Van Hamme (alto) et Jacob (violoncelle). M. K.



Au théâtre de la Monnaie on est tout à la reprise de la Julie avec M. Cossira, qui a lieu ce soir jeudi. Nous en parlerons jeudi prochain. Disons seulement que la direction a mis tous ses soins à bien monter cette reprise d'une œuvre depuis assez longtemps disparue du répertoire de la Monnaie

La reprise (que de reprises!) de Sigurd est ajournée, afin de permettre à M. Cossira d'apprendre le rôle, M. Sylva y ayant spontanément renoncé.

A ce propos, on a annoncé que M. Sylva avait résilié. La vérité est que la santé de l'excellent ténor laisse à désirer et qu'il a offert à MM. Dupont et Lapissida de résilier. Usqu'a présent, toutefois, cette offre n'a pas été acceptée, les directeurs de théâtre ne voulant pas se séparer d'un artiste tel que M. Sylva, sans la certitude absolue qu'il ne pourrait plus leur prêter son concours dans cette saison.



Le tribunal civil de Bruxelles a prononcé sur la saisie-arrêt pratiquée par M. Gravière, directeur du théatre de Bordeaux, sur les cachets que le théâtre de la Monnaie paie au ténor Cossira pour ses représeutations. Conformément à l'avis du ministère publie, le tribunal a prononcé la levée de la saisiearrêt.

O

La société de chœurs, le Bruesseler Maennergesangverein a donné samedi soir, salle Marugg, un concert des plus réussis, honoré de la présence de M. Buls, et auquel toute la colonie allemande avait tonu à assister.

Les chœurs, plus aguerris que nombreux, le recrutement en est difficile, ont chanté, sous la direction de M. Welcker quelques-unes des joiles œuvres du répertoire des sociétés chorales d'outre-Rhin. M. Lerminiaux, violoniste, et M. Marchal, violoncelliste, ont exécuté divers morceaux avec le talent qu'on leur connaît. M. Welcker s'est révélé pianiste élégant et plein de mérite dans l'exécution de deux morceaux de Chopin et de Moszkowski, et enfin deux ténors se sont fait entendre: M. Sivory, dans des lieder de Schubert et de Schumann, qu'il a chantés avec goût et finesse, et M. Carl von Haupt, dans un superbe lied de M. Adalbert von Goldschmidt, l'excellent compositeur viennois. M. Carl von Haupt a une puissante voix de ténor grave et sait faire valoir ce qu'il chante par l'expression qu'il y met.

#### ANVFRS

Comme les deux précédents, le dernier concert de la Nilsson avait attiré une foule immense et a été, d'un bout à l'autre, un triomphe pour la célèbre cantatrice. Son succès principal a été pour la scène de l'église, qu'elle a interprétée d'une manière très pathétique; il est vrai qu'elle ne pouvait être mieux secondée qu'elle ne l'a été par M. Fontaine, notre compatriote, dont tout le monde connait l'admirable organe et qui a magistralement rendu son rôle. M. Fontaine peut être content, son succès a égalé celui de la cantatrice. Les autres solistes étaient les mêmes qu'au second concert: Miles Vanden Hende, une violoncelliste qui a de l'avenir, M. De Try, planiste au talent fin et délicat, qui a été très applaudi, et M. Björksten, un ténorino doué d'une jolle voix, mais en même temps d'une raideur par trop accentuée.

Le concert des Dames de la Charité avait attiré commo toujours un public nombreux et choisi. Les chœurs ont très bien marché dans l'exécution de Tobie et les soiis ont été parfaitement tenus; de même dans l'Inflammatus du Stabat Mater de Rossini, où la belle voix de Miª de B. a été fort remarquée. Le succès du concert a été surtout pour M. Tonnelier, amateur bruxellois, pianiste d'un remarquable talent, que nous espérons bientôt réentendre.

La Société de musique donnait également un concert cette semaine, dans lequel on a entendu, entre autres, des fragments de Céphale et Procris, de Grétry, de la Vestale de Spontini, une berceuse pour chœur de femmes, de Radoux, et un bymne de Lefèvre, Parmi les solistes on remarquait M<sup>104</sup> Janssens et de Schoonen, deux charmantes voix, et M<sup>104</sup> Laenen, professeur à notre école de musique, qui a très bien joué plusieurs morceaux de Dupont, Thomé et Godard.

Au théatre, on a donné les *Dragons de Villars*, pour le début de M<sup>see</sup> Danglade, dugazon. Cette artiste a fait preuve de talent et d'expérience dans le rôle de Rose Friquet. M. Mailland a fort bien chanté le rôle de Sylvain, et M. Lebreton (Bellami) à fait apprééer sa joile voix et son jeu discret.

La reprise de l'Africaine a été très bonne. La belle voix de M. Guiot y a fait merveille et M. Couturier a trouvé dans Nelusko un de ses meilleurs rôles. Les Ruguenots, la Favorite, le Grand Mogol ont reparu sur l'affiche, et la dernière opérette reprise a été les Mousquetaires au Couvent. Jouée avec beaucoup d'entrain, je dirai même avec trop d'entrain, l'opérette de Varney a eu beaucoup de succès et il y a eu des rappels après chaque acte. Depuis nous avons eu la reprise de Lakmé. Certes, si M. Mailland est supérieur à M. Barbe qui créa la pièce l'hiver dernier avec Mie Mineur, on ne peut pas en dire autant de Mies Beretta, qui s'est complètement méprise sur le caractère du rôle.

H. R.

#### GAND

GRAND-THÉATRE.— Lundi 13, Lieschen et Fritzchen, la Fille du Régiment et Divertissement; mercredi 15, le Jour et la Nuit; vendredi 17, Hamlet; dimanche 19, les Huguenots.

La reprise d'Hamlet a été fort brillante et a requ'raccueil le plus chaleureux. Notre sympathique baryton, M. Soum, a été rappelé plusieurs fois par un public enthousiaste aux applaudissements duquel nous nous associons entièrement, car M. Soum a fait preuve d'un grand talent et de consciencieuses études du personnage si difficile d'Hamlet. M''e Boyer a eu aussi beaucoup de succès; mals il m'a semble que neu pieu et son chant étaient bien froids, et qu'un peu de sentiment n'aurait pas nui chez Ophélio, au contraire. M'ie Mounier, MM. Plain et Merrit achevaient de former un excellent ensemble. La reprise du Jour et la Nuit a paru fairo plaisir; on y a fait fête à M''e Dupouy, qui doit décidément trouver le public gantois bien capricleux.

Les membres de la Société royale des Chœurs avaient eu un avant goût d'Hamlet, au concert du mardi 14;  $M^{10}$  Boyer et M. Soum y ont, en effet, chanté le duo bien connu. Ce

concert, où M. De Beer a représenté l'élément comique, et auquel la musique du premier régiment de ligne a prêté son concours, a enchanté les sociétaires. Je ne peux m'y arrêter lougtemps à cause de l'abondance des matières dont j'ai à vous entretenir 'aujourd'hui, et je me borne à en constater la complète réussito.

Le samedi 18 a eu lien la distribution des prix du Conser. vatoire. Comme d'habitude, on y a entendu les principaux lauréats du concours de cette année. On a surtout remarqué Mile Westendorp, une jeune pianiste d'avenir, qui a très heureusement interprété un magnifique morceau de Benjamin Godard; Introduction et Allegro, pour piano et orchestre; nous espérons bien réentendre cette œuvre au prochain concert du Conservatoire. Mentionnons ensuite un flùtiste, M. Vlaminck, élève de la classe de M. Léonard, qui a exécuté le concerto de Mozart, avec les cadences de Gevaert. La pièce de résistance de la soirée était la cantate de M. Pierre Heckers: In 't Elfenwoud (Dans le bois des Sylphes), qui a valu à son auteur le second prix au concours de Rome de 1885. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur cette œuvre très travaillée, sinon toujours très inspirée; du reste, tous les journaux, y compris le Guide musical, en ont rendu compte lors de son exécution à Bruxelles, il y a peu de

Le lendemain, Mes Christine Nilsson a donné un concert d'adieu, en la salle du Casino. Le changement total du programme nous a permis d'apprécier la cantatrice à de nouveaux points de vue. Ainsi l'air de la Semiramis de Rossini a montré la virtuose encore en pleine possession de tous ses moyens, n'ayant perdu ni pureté, ni souplesse de la voix. La scène de l'église du Faust de Gounod, qu'elle a chantée et jouée, a fait voir sa pnissance d'expression et son jeu consommé. Pourquoi faut-il que la grande artiste prononce le français d'une manière si peu agréable ? Inutile — n'est-ce pas — de vous dire que les ovations ont été aussi nombreuses que la semaine passée, et que ses partenaires : Mes Vanden Hende, MM. Esôrksten, Fontaine et De Try, en ont obtenu leur part.

Au Théatre-Minard, Het schoonste Meisje van Brussel, l'amusante opérette de MM. Van Goethem et Steenebruggen, continue à jouir de la vogue et à attirer la foule. P. B.

### LIÉGE

Pour répondre à un avis qui a parn dans le *Guide musical*, au sujet des opéras de Mozart joués en Belgique, voici ce que nous fournit le Théâtre royal de Liége:

Don Juan, une seule représentation, le jeudi 23 mai 1839, par une troupe allemande des théâtres de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, sous la direction de Koeckert. Les rôles étaient ainsi distribués: Don Juan (Brassin), Leporello (Busch), le Gouverneur (Koeckert), Don Ottavio (Bauer), Massetto (Raberg), Dona Anna (Mª Eschborn), Dona Elvira (Fischer), Zerline (Schaffner).

Brassin (Don Juan) était le père du célèbre pianiste-professeur du Conservatoire de Bruxelles. Il vit retiré à Bruhl, près Bonn. Il est issu d'une famille liégooise nommée Brassine.

Don Juan, repris le 9 octobre 1842, n'ent encore qu'une senle représentation. Depuis la dernière reprise par la troupe française de Calabrési, qui le joua six fois de 1862 à 1863, Don Juan n'a plus reparu au théâtre de Liége.

### MONS

Dimanche prochain, le 26 décembre, aura lieu au théâtre, à 11 heures du matin, la distribution des prix aux élèves de notre Conservatoire. Cette séance sera précédée d'un concert donné par les élèves et l'orchestre du Conservatoire. Voici le programme de cette séance:

1. Ouverture d'Euryanthe (C. M. v. Weber). - 2. Concerto

pour le hautbois (andante et finale), exécuté par M. Louis Malengret, lauréat (J. Kietz).— 3. Concerto pour la flûte (Ire partic), exécuté par M. J. B. Houseaux, lauréat (Tulon).— 4. Air d'Euryanthe, chanté par M. Camille Daille, lauréat (C. M. von Weber).— 5. Concerto pour le violon (adagio et finale) exécuté par M. Bosquet (David).— 6. Marche solennelle, composée à l'occasion du couronnement du czar (Tschaikowsky).

### 



### FRANCE

Paris, le 21 décembre 1886.

C'est hier enfin que nous avons eu à l'Opéra la très brillante première représentation de Patrie. Ou je me tromperais fort, ou il y a là tous les éléments d'un succès considérable et qui ne pourra que s'accentuer davantage aux représentations suivantes. Tout y prête en effet: l'intérêt poignant du drame, la beauté noble, puissante et souvent héroïque de la musique, une interprétation inégale peut-être, mais remarquable sous bien des rapports; enfin, une mise en scène superbe, très soignée, fort intelligente, et qui ajoute, par son accent de vérité, à l'illusion du spectateur. L'accueil fait à l'œuvre par le public de la première a été très chaleureux dans son ensemble, véritablement enthousiaste au quatrième acte qui est d'une grandeur épique, et à la chute du rideau sur le cinquième, des applaudissements unanimes, qui ne partaient point de la claque, ont salué avec vigueur l'annonce des noms des auteurs.

Je n'ai pas à vous faire l'analyse du poème de Patrie, surtout après la série de représentations du beau drame de Sardou que vous venez d'avoir à Bruxelles. La marche de ce drame a été suivie à peu près pas à pas dans le livret, dont l'agencement et la versification sont dus surtout à M. Louis Gallet. Quelques changements ont pourtant été apportés à l'œuvre primitive : ainsi, le tableau de la place de Louvain a été supprimé et remplacé par un tableau nouveau, une fête chez le duc d'Albe, imaginé assez habilement pour amener le divertissement obligé et pour apporter une note aimable et lumineuse au milieu de la sombre obscurité du drame. D'autre part, on avait ajouté un tableau final, d'un aspect assez peu ragoûtant, qui représentait, sur une place publique, le bûcher où grillaient, vivantes, les infortunées victimes du duc d'Albe. Après sa grande scène avec Dolores, Karloo entraînait sa maîtresse pour lui faire contempler le supplice de son époux, et la poignardait au pied même du bûcher. On s'est rendu compte,à la répétition générale,du manvais effet de cette scène, dont la mise en œuvre était aussi fâcheuse que l'idée même, et aujourd'hui l'opéra finit comme le drame, par le meurtre de Dolorès dans son appartement.

Ce dont je sais gré à M. Paladilhe, et je ne saurais le dissimuler, c'est qu'il a écrit une partition qui ne revèle aucune espèce de tendance, qui brille par la sincérité de l'accent, par la puissance de l'expression dramatique, qui ne cherche pas à établir une thèse d'école, et qui se contente de faire passer dans l'âme du spectateur l'émotion dont l'artiste est animé. M. Paladilhe, on le sait, n'a

eu d'autre préoccupation que de rendre avec conscience, avec vérité, avec grandeur, les sentiments qu'il avait à exprimer. Il y a réussi, et l'on m'accordera bien que c'est là un point assez important. Il m'importe peu de savoir s'il a prétendu suivre la " manière " de tel ou tel maître; au point de vue où je me place, je me demande seulement s'il a réussi à m'émouvoir; si oui, je trouve qu'il est dans la vérité des choses, et je dis qu'il a bien fait. Son œuvre est-elle originale? Ceci est une autre question, et peut-être ne pourrait-on pas répondre d'une façon nettement affirmative. C'est par la grandeur de la forme, par l'éclat de la mise en œuvre, par le sentiment pathétique, qu'il faut juger la valeur de la partition de Patrie, plus que par la nouveauté proprement dite des idées. Et cependant, sous ce rapport encore, il y a parfois de bien jolies trouvailles dans cette musique. Mais ce qu'il faut remarquer, ce qu'il faut louer, c'est la solidité de la trame générale, c'est la grandeur de la conception, c'est souvent la beauté noble de la déclamation, c'est la puissance d'un orchestre qui, s'il n'offre pas des qualités absolument particulières, est toujours superbement écrit, très corsé, d'accord avec la situation, et qui, comme dans le tableau si dramatique de la révolte à l'Hôtel de ville, arrive à des effets saisissants et grandioses. En réalité, c'est là une belle œuvre, très musicale à la fois et très dramatique, et qui est bien de race et de génie français, c'està dire claire, élégante, et tout ensemble vigoureuse.

Toute l'introduction chorale du premier acte est excellente et d'une belle couleur, de même que la scène de l'instruction, dont la situation rappelle de loin celle du premier acte de l'Africaine. Le chœur des prisonnières menacées de mort, le gracieux cantabile de Rafaële, la prière avec son accompagnement de cloches et de cors, la chanson du sonneur Jonas, qui a été bissée, la belle phrase de Rysoor faisant annoncer à sa femme sa mort prochaine, tout cela est remarquable et pose très bien l'action. Au second acte, après la scène seule de Dolorès, vient son duo avec Karloo, duo dont la première partie est un peu pale, mais qui, en se développant, prend la chaleur et l'accent qui lui manquaient tout d'abord. La scène de la conjuration est très bien traitée en déclamation rapide, et le duo dans lequel Rysoor demande à Dolorès le nom de son amant, et jure qu'il le tuera, est d'une grande puissance dramatique. Tout le second tableau de cet acte, la fête chez le duc d'Albe, est adorable et d'une grâce enchanteresse: le madrigal de La Trémouille, sa conversation avec Rafaële sur un joli chœur dansé, les airs de ballet, tout cela est absolument exquis et a produit une impression délicieuse.

Avec le troisième, et surtout le quatrième acte, nous atteignons le point culminant de l'œuvre. La scène entre le duc et sa fille est tout à fait touchante, le trio est excellent, et tout l'épisode de la dénonciation de Dolorès est d'un très beau sentiment dramatique, que semble doubler encore l'admirable talent de M™ Krauss; elle a eu là des accents d'une incomparable beauté et d'une extraordinaire émotion.

Nous sommes à l'Hôtel de ville. Dans un grand récit d'une belle déclamation et d'une sage ordonnance, Rysoor donne ses intructions aux conjurés. C'est ici le berceau de notre liberté; cette large mélopée, d'une ampleur superbe, est merveilleusement accompagnée par les harpes et les trombones. Puis, vient la scène très dramati-

que dans laquelle Rysoor reconnaît en Karloo, à la blessure de sa main, l'ami qui l'a indignement trompé; ce duo rapide, véhément, furieux, est du plus grand effet. Puis voici le finale, la nouvelle réunion des conjurés, la bataille, la trahison, la charge, les coups de feu, l'arrivée du duc d'Albe, l'ordre enjoint au sonneur de donner le signal, le meurtre de celui-ci, l'admirable deploration de Rysoor en voyant son corps ensanglanté, l'arrivée de Rafaële qui demande à son père et obtient de lui la grâce de Karloo, et enfin le dernier ensemble. Je ne puis vous analyser ce tableau splendide, émouvant, d'une grandeur épique, que le musicien a traduit en accents d'une incomparable puissance. A la vue et à l'audition de cette belle page, d'un ensemble si saisissant, la salle était frémissante d'émotion, et les applaudissements semblaient ne pouvoir prendre fin.

Il était difficile, après une scène aussi étonnamment vigoureuse, de renouveler l'attention de l'auditoire et de lui faire prendre intérêt à un dénouement qui se produisait d'une façon intime en quelque sorte, entre deux sculs personnages. L'habileté du musicien a su y parvenir, et le cinquième acte, fort court d'ailleurs, surtout après la coupure que je vous ai indiquée, n'a pas laissé que de produire une heureuse impression. Cet acte ne comprend plus maintenant qu'un monologue mélancolique de Dolorès et un duo entre elle et Karloo, duo tour à tour passionné et dramatique, qui finit par le meurtre de Dolorès par son amant indiené.

J'ai essayé de vous donner une idée de la valeur d'une œuvre que je considère comme extrêmement remarquable et qui doit placer très haut son auteur dans l'estime du public et des artistes. Mais, hélas! je ne sens que trop combien la plume est impuissante à faire saisir les beautés d'une œuvre musicale. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en l'écoutant j'étais érau au delà de toute expression, et que depuis de longues années je n'avais assisté à un spectacle qui me prit ainsi par les entrailles. Il me semble qu'après Patrie, M. Paladilhe, qui malgré un talent justement apprécié des artistes, n'avait pu encore se faire sa vraie place au soleil, doit être définitivement classe au nombre des musiciens qui font le plus grand honneur à leur pays et à l'art lui-même. Patrie est dejà plus qu'une promesse; mais si cette promesse est suivie des fruits qu'on en peut attendre, nous pouvons dire que la France compte un grand artiste de plus. Et quand je parle ainsi, on peut d'autant plus croire à ma sincérité et à mon désintéressement, que M. Paladilhe est l'un de nos très rares musiciens avec qui je n'aie jamais eu aucunes relations et à qui je n'aje jamais parlé,

J'ai dit que l'interprétation de Putrie, remarquable en son ensemble, était un peu inégale. Les trois rôles principaux, ceux de Dolorès, du comte de Rysoor et de Karloo, sont tenus par Mme Krauss, M. Lassalle et M. Duc. Les deux premiers sont irréprochables et tout à fait supérieurs, avec cette remarque toutefois que M. Lassalle contracte l'habitude d'élargir tous les mouvements pour faire briller les belles notes de sa voix. Cette réserve faite, il joue et chante le rôle de Rysoor avec une incontestable supériorité. Mme Krauss déploie dans le personnage antipathique de Dolorès un sentiment pathétique, un accent dramatique qu'il serait impossible de surpasser; elle a été très belle, noble et émouvante au possible. M. Duc manque malheureusement d'élégance et de

dignité dans le rôle de Karloo : il v est un peu lourd parfois, ce qui dépend de sa nature physique; mais il y fait preuve d'intelligence, d'une certaine aisance de comédien, et si l'on veut bien ne considérer que le chanteur, sa belle voix, d'un accent si éclatant, fait merveille d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Le joli et sympathique personnage de Rafaële, qui a pris dans l'opéra une importance qu'il n'a pas dans le drame, est confié à Mme Bosman, qui s'y montre tout à fait charmante. M. Bérardi est excellent dans le sonneur Jonas. M. Muratet suffisant en La Tremouille, et MM. Edouard de Reszké et Dubulle très satisfaisants sous les traits du duc d'Albe et du grandprévôt Noircarmes. Je m'en voudrais de ne pas signaler, dans le ballet, la toute séduisante et tout aimable Mlle Subra, qui y a obtenu un grand succès.

Les décors sont superbes, particulièrement ceux de la Vieille-Boucherie, de la fête chez le duc d'Albe et de l'Hôtel de ville; les costumes sont splendides, et la mise en scène est réglee avec un soin dans lequel on reconuaît la main de M. Sardou. Enfin, l'exécution générale est excellente, et l'on ne saurait souhaiter un plus complet

Voilà ce que j'avais à vous dire sur la Patrie de ARTHUR POUGIN. MM. Sardou, Gallet et Paladilhe.

### (Autre correspondance.)

Paris, 19 décembre 1886.

Encore une première audition à l'Eden. — Les répétitions de Lohengrin. - M. Saint-Saëns au Conservatoire: la Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs, de Beethoven.- La Symphonie légendaire de M. Benjamin Godard au Châtelet. Bruits et nouvelles.

Infatigable, M. Lamoureux! Sans cesse il tient en haleine noire attention. Au milieu de ses préoccupations pour Lohengrin, malgré ses démêlés à propos de la baraque encombrante de la belle Fatma, au foyer de l'Eden (constatons en passant qu'il a obtenu gain de cause), il trouve moyen de nous donner encore du nouveau. Hier, dimanche, il nous conviait une fois de plus à une première audition d'un compositeur français, et par la même occasion, il agrémentait de chant, pour la première fois depuis l'ouverture de la saison, le programme jusque-là uniformément instrumental de ses concerts. Le Songe d'Andromaque, monologue dramatique, de MM. Fernand Bertin pour les paroles, et Arthur Coquard pour la musique, est une œuvre un peu grise, où bras rime avec trépas, plaintives avec fugitives, funèbres avec ténèbres, infame avec ame, etc.; où il est question du front brûlant de folie d'Hector... Quant à la musique, style composite, sage orchestration, ideal bourgeois (c'est en frémissant que j'accouple ces deux mots). Je suis heureux d'avoir à louer chez M. Coquard l'honnêteté artistique, le souci de la vérité d'expression; mais je préférais ces qualités dans sa scène de Héro et Léandre, autre monologue dramatique, où il y avait peut-ètre plus de chaleur, de jeunesse, un instinct plus franc de l'art moderne. Pour revenir au Songe d'Andromaque, disons que Mm. Brunet-Lafleur a tiré le meilleur parti de cette cantate de petites dimensions, qui n'est pas inférieure à plus d'une grande du concours de Rome. - Extrait du Petit Bulletin : Les répétitions de Lohengrin commenceront dans les premiers jours du mois de janvier prochain. Rien ne sera negligé pour donner à l'œuvre une interprétation absolument conforme à la pensée du Maître... Quant aux décors et aux costumes, ils seront, pour la première fois, établis fidèlement sur les documents et les renseignements laissés par Wagner... L'orchestre se composera de 90 musiciens, et les chœurs de 80 voix. D'autre part, la figuration comprendra un personnel très nombreux.— Avant de vous emmener avec moi jusqu'au Conservatoire, je constate avec plaisir le bon effet de la deuxième audition de Solitude dans les bois, le poème symphonique de M. Ernest Chausson, morceau qui a été allégé d'un certain nombre de mesures, et se trouve ainsi plus d'aplomb.

A la Société des Concerts (2º programme), un régal de gourmet : la Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs de Beethoven, avec Saint-Saëns au piano. Quelques minutes avant l'exécution de l'œuvre, le merveilleux artiste se plaignait d'être courbaturé par l'affreux temps qu'il fait : je vous assure qu'on ne s'en serait pas douté à l'entendre. Quelle conception ingénieuse et poétique du rôle de l'instrument, quelle vive, quelle profonde intelligence de l'œuvre, quelle délicatesse et quelle sûreté de goût! Et la variété du coloris, et la belle pureté du son, le captivant toucher dans les passages expressifs!... C'est une caresse exquise pour l'oreille, un charme délicieux pour l'esprit... M. Taffanel, avec son solo de flûte, a fait courir un frémissement de plaisir à travers l'auditoire, attentif à ne rien perdre. Et cette incomparable masse d'instruments à cordes, qui sonne si admirablement dans ce petit vaisseau !... Je me croyais blasé sur l'ouverture d'Euryanthe (sur l'effet, non sur la valeur): j'ai eu la surprise de me sentir tout électrisé par son exécution rue Bergère.

Du reste (et c'est une impression que i'ai constatée chez d'autres auditeurs), on sent là, cette année, comme un renouveau. Oui sait? quelque tiède brise venue de l'Eden a peutêtre soufflé de ce côté ; s'il en est ainsi, tant mieux pour tout le monde. - Nouveautés importantes du mois prochain : les 9 et 16 janvier 1887, la fameuse Messe en ré (Missa solemnis) de Beethoven; les 23 et 30, la récente Symphonie avec orgue de M. Camille Saint-Saëns. Je vous tiendrai au courant.

N'étant pas doué du don précieux d'ubiquité, je dois remettre à huit jours le compte rendu détaillé de la Symphonie légendaire de M. Benjamin Godard, donnée en première audition au Châtelet, Cette longue œuvre, où les morceaux de chant alternent avec les parties descriptives d'orchestre seul, accuse dans sa conception l'influence de Berlioz, et non la plus heureuse à mon avis. Elle est divisée en trois parties principales, le Manoir, la Cathédrale, la Forêt, lesquelles se subdivisent chacune en plusieurs morceaux. Dans l'audition récemment donnée à Genève (novembre dernier), c'est la deuxième partie, la Cathédrale, qui a produit le plus d'effet; c'est aussi celle où l'élément vocal prédomine. Au Châtelet, great attraction de curiosité et d'interprétation (Faure, M<sup>mo</sup> Durand Ulbach et les chœurs). A lundi de plus amples

Une grosse nouvelle qui commence à circuler et que j'apprends au dernier moment, en l'enregistrant sous toutes réserves. La direction Carvalho prendrait fin à l'Opéra-Comique avec l'année 1886. On parle de M. Capoul pour la succession. Je me borne à noter ces bruits sans vouloir empiéter sur le domaine réservé à mon excellent confrère. BALTHAZAR CLAES.

#### ALLEMAGNE

Berlin, le 17 décembre 1886,

Depuis qu'il a pris la direction supérieure des théâtres royaux, le nouvel intendant, M.le comte de Hochberg, a introduit plus d'une réforme utile et nécessaire à notre Opéra. C'est ainsi qu'il a mis au rancart, jusqu'à nouvel ordre, toute une série de vieux ouvrages du répertoire, afin de les faire étudier à nouveau avec une distribution nouvelle, et les agrémenter d'une nouvelle mise en scène.

La réforme la plus importante qu'il ait accomplie concerne la direction de l'orchestre: M. Félix Mottl, le remarquable chef d'orchestre qui s'est distingué, cet été, dans la direction des fêtes théâtrales de Bayreuth, est nommé chef d'orchestre de l'Opéra et il entrera en fonctions le 1º septembre de l'année prochaine. M. de Hochberg n'a pas voulu congédier au milieu de la saison M. Robert Radeke, le capellmeister actuellement en fonctions. M. Radeke est un musicien des plus respectables, compositeur et professeur de mérite, mais comme chef d'orchestre il n'a pas su se faire remarquer. Vous pensez si son brusque remplacement par M. Mottl a fait sensation dans nos cercles artistiques. Un wagnérien à la tête de l'Opéra de Berlin, le chef d'orchestre qui a si magnifiquement conduit à Bayreuth Tristan et Yscult / C'est reuversant!

Voilà donc l'aurore si ardemment désirée. Enfin, l'Opéra de Berlin va donc entrer dans le mouvement qui depuis dix ans a complètement renouvelé la scène lyrique allemande! Il n'a fallu rien moins que la mort de l'ex-officier de cavalerie, M. le baron de Hulsen, pour rendre possible cet événement trop longtemps attendu. Le coup de maitre par lequel M. de Hochberg vient de s'affirmer, prouve qu'on ne s'était pas abusé en saluant son avènement comme un grand bonheur pour l'art. M. de Hochberg est un artiste dans toute l'acception du mot. C'est mème un compositeur de talent. On peut donc beaucoup espérer de lui.

Après les fêtes commémoratives de la naissance de Weber, on reprendra activement les études du grand opéra Merlin, de votre compatriote M. Philippe Rüfer, de Liége, établi depuis longtemps à Berlin. La première représentation a été ajournée au mois de janvier. On dit beaucoup de bien de l'ouvrage, qui est le premièr essai dramatique de M. Rüfer. Les interprètes sont enchantés de leurs rôles. C'est grand dommage que le Merlin de M. Rüfer vienne après celui de Goldmarck.

Du théâtre passons aux concerts. Ce que nous avons de mieux à ce point de vue en ce moment, ce sont les séances du quatuor Joachim. On ne peut rèver plus bel ensemble. Les quatre artistes qui composent ce quatuor semblent n'avoir qu'une âme et ne faire qu'un corps. Au point de vue technique, pour la magnificence du son et de la diction, pour l'interprétation poétique, on ne rencontrerait nulle part, à cette heure, pareille perfection.

Il va sans dire qu'à certains jours une disposition moins favorable, notamment de Joachin lui-même, rend l'exécution quelque peu, mais fort peu, inférieure à celle des soirées parfaites. Pour être un artiste divin, on n'en est pas moins homme.

Les excellents interprètes du second violon, de l'alto et du violoncelle s'appellent Heinrich de Ahna, Emanuel Wirth et Robert Haussmann; mais c'est surtout le jeu merveilleusement génial du "roi des violonistes " qui resplendit au dessus de toute l'exécution, comme une auréole.

Splendeur du sou, suaveté et chaleur, idéalité, sentiment vibrant, grandeur de la conception, cet homme a tout. Quelle émotion dans les accents pathétiques, quel élan de passion, quelle verve et quelle grâce dans les choses naïves (par exemple dans Haydn)!

Sous tous ces rapports, le quatuor Joachim surpasse peutétre tous ses rivaux, si magnifiques que soient les quatuors Hellmesberger (Vienne). Brodsky (Leipsick). Lauterbach et Rappoldi (Dresde), les quatuors de Paris et de Londres. Cependant, il se trouve des connaisseurs qui, malgré leur profonde admiration pour notre quatuor, ont gardé un penchant spécial pour l'ancien quatuor Florentin, et le quatuor autrefois non moins célèbre des frères Müller, de Brunswick. Au dire de plus d'un juge compétent, celui-ci atteignait ce qu'on peut rèver de plus parfait. Seulement, Joachim me semble un violon de quatuor absolument sans rival parmi ses confrères viyants.

Les programmes du quatuor Joachim ne présentent mal-

heureusement qu'un intérêt relatif, ou, pour être juste, ils n'offrent aucun intérêt au point de vue moderne. Des maîtrestels que Liszt. Draeseke, Antoine Bruckner de Vienne, dont le quintette pour instruments à cordes est célèbre, Eugène d'Albert, qui vient de publier son premier quatuor, sont et resteront rigoureusement exclus de ses séances sacrées; jamais compositeur de cette catégorie ne franchira le seuil du sanctuaire. Telle est la volonté péremptoire de Joachim, qui de moderniste qu'il était il y a une trentaine d'années est devenu un des musiciens les plus conservateurs, les plus classiques du temps présent. Brahms, son idole, est le seul compositeur actuel qui soit admis dans ses programmes; viennent ensuite, quoique bien rarement, des compositeurs de grand mérite, mais de second ordre, tels que Auguste Klughardt, Antoine Rubinstein, Henri Herzogenberg, le compositeur en titre de la Königliche Hochschule, dont Joachim est le directeur. La force, j'allais presque dire la spécialité des programmes de notre quatuor, se concentre dans les grands maîtres classiques et remantiques, en premier lieu Beethoven, dont les derniers quatuors forment les pièces de résistance de la plupart des programmes; l'exécution de ces insondables et merveilleux chefs-d'œuvre défie toute description. C'est là ce que j'ai entendu de plus suhlime dans ma vie, à côté de Bayreuth.

Il y a toujours salle comble aux séances du quatuor Joachim; il y en a annuellement huit, quatre avant et quatre après la Noël. Très curicux, l'aspect de la petite et célèbre salle de la « Singakademie », bourrée jusqu'aux combles ces soirs-là. Soit dit en passant, ce vénérable sanctuaire de la musique, déjà célèbre en Allemagne à l'époque de Zelter, l'ami et le correspondant de Gœthe, mériterait, au même titre que la salle du Gevandhaus, à Leipzig, qu'on lui consacràt une notice, car elle est une sorte de monument musical du plus haut intérêt historique. J'aurai l'occasion peut-étre de vous en parler un jour.

C'est là, dans les concerts du quatuor Joachim, que se donne rendez-vous le public de concert le plus distingué, et en même temps le plus artistique de la capitale allemande, le tout Berlin dilettante. Il s'installe là-haut, apud superos, au « balcon », et dans la crainte de troubler le recueillement des fidèles, on n'oserait pas se moucher, surtout pendant l'exécution d'un des derniers quatuors de Beethoven. Cela me rappelle vivement l'atmosphère artistique du théâtre Wagner à Bayreuth.

Il est de hon ton de faire une apparition à ces splendides réunions musicales. Du reste, public de connaisseurs profondément attentif, recueilli et enthousiaste. On y remarque quelques-unes des célébrités artistiques et scientifiques de la capitale les plus en vue : des peintres comme Adolphe Menzel, nain chauve, à l'air bourru, maussade, infimient plus petit que Wagner; il ne manque pas une séance. Près de lui on voit Paul Meyerheim et Carl Gussow; puis, plus loin, des savants comine Helmholtz; j'y ai même remarqué, à plusieurs reprises, depuis tantôt quatre saisons, le maréchal de Melthe

Les soirs de quatuor, l'emplacement réservé ordinairement à l'orchestre est occupé par une partie du public, de sorte que les quatre exécutants se trouvent de toutes parts environnés d'auditeurs.

Le quatuor Joachim est surnommé à Berlin « le Quatuor des Professeurs », parce que les quatre artistes qui le constituent possèdent le titre de *Professor*; pour moi, c'est « le quatuor des maîtres. »

En janvier prochain, notre quatuor se fera entendre pour la première fois à Paris; il compte y donner trois concerts, appelés, je présume, à faire sensation.

J. VAN SANTEN-KOLFF.

### 

### ANGLETERRE

Londres, le 18 décembre.

Nous avons eu cette semaine une exécution d'une ballade pour chœur et orchestre de Stanford " The revenge , d'après Tenyson. Musique mélodieuse, composition très large et pleine de chaleur. Cette ballade a été écrite par M. Stanford pour le dernier festival de Leeds. Il s'en dégage comme un parfum de mer. C'est une " marine , en musique. On l'exécutait pour la première fois à Londres ; l'œuvre a réussi quoique ici l'exécution chorale ait laissé beaucoup à désirer. A Leeds, au contraire, le chœur est de première force et le succès avait été complet.

Une autre œuvre, également écrite pour le festival de Leeds, The story of Sayed (l'Histoire de Sayed) de M. Mackenzie, a elle aussi été exécutée devant le public de Londres qui ne la connaissait pas encore. Cette partition contient de belles pages, l'orchestre est admirablement traité, mais elle a des longueurs qui font terriblement languir l'intérêt. M. Mackenzie est un de nos plus féconds musiciens. En moins d'un an il a donné un opéra, le Troubadour, une cantate, un concerto de violon et différentes pièces symphoniques et vocales. C'est beaucoup. D'aucuns disent que M, Mackenzie travaille trop et qu'il a besoin de repos. Le fait est que le concours de Mme Albani et de l'excellent ténor Mac Guckin. n'ont pu imprimer à son œuvre un intérêt supérieur.

Le quatuor Heckmann, de Cologne, donne en ce moment ici des séances très suivies. J'ai assisté à leur dernière audition, qui comprenait un quatuor de Raff,un quatuor de Gernsheim, dont le scherzo est plein de fraîcheur, eufin un quintette de Stanford qui tenait en personne la partie de piano.

Aujourd'hui, au Crystal-Palace, fête en commémoration de la naissance de Weber. Programme composé exclusivement, des œuvres de ce maître, dont une symphonie que certainement on n'avait jamais entendue à Londres. Elle est intéressante par le nom qui l'a signée ; au demeurant, rien de particulièrement remarquable.

S*ETTERIORI* (1917)

### Petites Nouvelles

L'assemblée générale annuelle des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique de Paris, a eu lieu mardi dans la salle du Grand-Orient.

Il résulte du rapport de M. Baillet que les recettes du dernier exercice ont été supérieures de 55,000 francs à celles de l'exercice précédent. Les perceptions faites à l'étranger sont pour une bonne part dans cette angmentation. Ainsi, les agences de Belgique ont touché 5,000 francs de plus que l'année précédente; en Espagne, en Suisse, les droits ont également monté.

Le rapport de M. Baillet, fréquemment interrompu par les applaudissements de l'assemblée, est adopté à l'unani-

Le secrétaire du conseil des pensions a lu un rapport d'où il ressort que huit pensions de retraite ont été fondées. Les titulaires sont MM. Nargeot, Ollagnier, Lockroy, Jouhaud, Isaac Strauss, E. Grangé, Philippe et M<sup>me</sup> Loïsa Puget.

Trois nouveaux membres du syndicat, cinq membres de la commission des comptes et deux membres du conseil des pensions ont été ensuite élus.

Ont été élus membres du syndicat pour quatre ans, MM. Laurent de Rillé, compositeur, et Choudens père, éditeur de musique.

٥

M. Jules Barbier vient de terminer le livret d'un ouvrage lyrique, Circé, dont M. Ambroise Thomas va écrire la partition

Circé est destiné à l'Opéra-Comique de Paris.

M'ie Van Zandt vient de partir pour Cannes.

D'après l'avis de ses médecins, il faudra à la jeune diva quelques mois de repos absolu avant de reparaître sur la

On dit aussi que M<sup>ne</sup> Van Zandt aurait juré de ne plus se faire entendre sur un théâtre français.

Jacques Clément, opéra en quatre actes, de MM. L. de Garat, H. Sauvage et A. Larsonneur pour le poème, et M. A. Grisy pour la musique, a été représenté avec le plus g rand succès à Genève.

Les artistes ont été rappelés trois et quatre fois après chaque acte. Le nom du compositeur a éte acclamé par une

salle enthousiaste.

M. Francis Planté fait en ce moment une grande tournée de concerts en Allemagne où il ne s'était pas encore fait entendre. A Berlin, à Cologne, à Dresde il a obtenu le plus éclatant succès avec le concerto de Mendelssohn, que la presse musicale déclare n'avoir plus été joué avec pareille perfection depuis la mort de son auteur.

Le centenaire de Weber a été célébré dans toute l'Allemagne avec un éclat qui a fait de cette commémoration une vraie fête nationale. Tous les théâtres et toutes les sociétés musicales de l'Empire allemand ont donné le 18 décembre. qui la représentation, qui l'exécution d'une œuvre du grand compositeur qui a véritablement fondé le théâtre lyrique allemand. A Berlin, une représentation extraordinaire du Freischütz a eu lieu au Schauspielhaus, où il y a soixantecinq ans avait eu lieu la première représentation de cette œnvre qui marque une date importante dans l'histoire du théâtre germanique.

A l'Opéra impérial avait lieu en même temps une représentation de Preciosa avec le concours des artistes du Schauspielhaus.

L'empereur Guillaume et le prince impérial ont assisté à une partie de la représentation dans les deux théâtres.

A Vienne, c'est par toute une série de représentations des œuvres dramatiques de Weber, que l'Opéra impérial a fêté le centième anniversaire de la naissance de Weber. On a donné successivement Obéron, Freischütz, et pour finir Euryanthe. Cette dernière représentation a été tout exceptionnelle. Le rôle d'Euryanthe était tenu par Mm. Rosa Sucher, celui d'Eglantine par Mine Materna, Adolar par le ténor Winkelmann, Lynart par le baryton Sommer, et le rôle du roi par la basse Reichenberg. Peu de théâtres en Europe pourraient en ce moment offrir pareille distribution à leurs habitués. Chœurs et orchestre, sous la direction de Hans Richter, ont

A Dresde, où reposent les cendres de Weber, c'est par Oberon que son anniversaire a été célébré. Après la représentation, le cercle choral: Julius Otto-Bund, s'est rendu devant la statue du compositeur et après y avoir déposé des couronnes a chanté plusieurs chœurs.

Faisons remarquer à ce propos que la date de naissance de Weber n'est pas absolument certaine. A la cure de l'église d'Eutin, dans le duché d'Oldenbourg, on conserve l'acte de baptême authentique de Charles-Marie de Weber, et cet acte porte la date du 20 novembre 1786.

D'après ce document, la naissance de Weber devrait donc remonter au 18 novembre. Mais on a adopté la date du 18 décembre parce que c'est celle qu'indique le père de Weber dans une notice manuscrite sur son fils.

Petit courrier de Vienne: notre correspondant nous écrit:

Petit courrier de vienne: notre correspondant nous ethis:

"Une activité extraordinaire a regné depuis un mois à
l'Opéra impérial pour la préparation des représentations en
l'honneur de Weber avec Mª\* Rosa Sucher en représentation. Matin et soir on répétait, et malgré tout le soir on
jouait. Tout le personnel artistique a fait preuve d'une bonne
volonté et d'un entrain extraordinaire. On répète en ce
moment le Porteur d'eau de Cherubini, dont la reprise avec
une distribution nouvelle et des décors nouveaux aura lieu
le 31 décembre. Le même soir on donnera un nouveau ballet:
Une légende de Champagne. Un autre ballet : le Chat mêta
morphosé sera donné probablement fin janvier. La musique
de ce dernier ballet est du fils de M. Hellmesberger, et l'on
en dit le plus grand bien.

" Au théâtre An der Wien, le Fou de la Cour continue de faire fureur, et la direction a le temps de songer aux lende-

mains.

 $_n$  Vos compatriotes, M. et M $^{n*}$  Blauwaert-Staps, ont donné ici plusieurs concerts qui ont très bien réussi. M $^{n*}$  Staps est une pianiste de grand talent, M. Blauwaert un chanteur de rare mérite. Ces excellents artistes partent d'ici pour Berlin et Saint-Pétersbourg.  $_n$ 

•

La Caisse des artistes musiciens de Saint-Pétersbourg vient pour la première fois, depuis sa fondation, d'élire un membre honoraire, en la personne d'Antoine Rubinstein. L'adresse qui lui a été présentée dimanche dernier, à cette occasion, fait le relevé des vingt-sept institutions de bienfaisance auxquelles le généreux artiste est venu en aide en Russie.

A Moscou, le centenaire de Weber a été célébré, le 21 décembre, au Grand Théâtre, par une représentation du Freischütz, monté à neuf. Tous les rôles étaient tenus par des premiers sujets. On a couronné le buste du maître.

Vers le 27 décembre passera à ce même théâtre le Vakoula de M. Tschaïkovsky.

### **୕୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰୰**

### VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 24 décembre 1882, à Venise, Richard Wagner fait exécuter,dirigée par lui, la seule symphonie qu'il ait composée, œuvre de sa jeunesse qui avait été entendue pour la première fois à Prague, puis au Gewandhaus à Leipzig, en 1833. Elle n'a pas été gravée.

Richard Wagner était à Venise depuis le mois d'octobre 1882, et c'est là, comme l'on sait, qu'il mourut (13 février 1883).

— Le 25 décembre 1864, à Schaerbeek lez-Bruxelles, décès de Henri Messemackers, à l'âge de 86 ans. — Sa naissance à Venloo. le 5 novembre 1778.

Messemackers avait appris à jouer du piano sans aucun maître, il profita des conseils et des encouragements qu'il reçut de Steibelt, quand celui-ci vint se faire entendre à Bruxelles (1805), puis bientôt, il devint un des professeurs les plus recherchés de la ville. Il n'a pas été aussi heureux comme compositeur dramatique, car quoiqu'en dise Fétis (Biogr. univ. des mus. t. VI, p. 109), son opéra en trois actes, la Toison d'or ou Philippe de Bourgopne, dont le poème était du baron de Reiffenberg, ne réussit pas; il n'eut qu'une seule représentation au théâtre de la Monnaie (3 janvier 1822). Fétis ne mentionne pas au nombre de ses autres productions une cantate, la Journée de Waterloo, paroles de Lesbroussart; elle fut exécutée dans un concert dont Messemackers fit tous

les frais, à la fois comme compositeur et comme virtuose.

— Le 26 décembre 1788, à Paris (Opéra), la Rosière républicaine ou la Féte de la Raison, un acte de Grétry. — Une "sans-culottide, comme on disait en ce temps là. Grétry avait sur sa palette de quoi exprimer tous les tons: royaliste dans Richard Cœur-de-lion, libre penseur avec son collaboratéur d'occasion, Sylvain Maréchal, l'auteur d'un Dictionnaire des Athées. Nous ne savons quel brouet lacédémonien aura fait sa Rosière républicaine, la partition n'ayant pas été gravée.

— Le 27 décembre 1846, à Gand, Jacques Van Artevelde, grand opéra national en 5 actes et 6 tableaux, paroles de H. van Peene, musique de Jules Bovery.

Les journaux de la localité firent grandtapage au sujet de cette pièce indigène qui fut ramenée à ses véritables proportions par Théodore Jouret. Voici ce qu'il en disait dans la

Revue de Belgique, numéro de février, p. 212 :

"M. Bovery emprunte à tout le monde et surtout à Halévy et à Donizetti; mais non content d'emprunter l'idée mélo-dique, l'auteur imite la forme, le caractère, le style et jusqu'à l'instrumentation du modèle, de manière que l'œuvre devient ainsi une véritable mosaïque dont les tons heurtés et les contrastes choquants forment un ensemble des plus disparates. L'admirable talent d'Albert Dommange, les décors de Philastre, et surtout ce nom d'Artevelde ont soutenu l'inexpérience du musicien et du poète.

Jules Bovery est un Liégeois qui s'appelait de ses vrais noms Antoine-Nicolas-Joseph Bovy, et dont le principal mérite était d'être excellent chef d'orchestre. Il est mort à Paris, le 17 juillet 1868, âgé de 60 ans. (Voir Pougin, Ed. Gre-

goir, etc)

— Le 28 décembre 1870, à Kowno (Russie), décès d'Alexis-Théodore Lvoff, à l'âge de 69 ans. — Sa naissance à Reval en Esthonie, le 25 mai 1799.

Directeur de la chapelle impériale en même temps que général-major dans l'armée russe, cela se voit dans les pays autocratiques; mais en tant que muscien, du moins, Lvoff méritait la haute position qu'il occupait. Il s'était fait connaître avantageusement, dit Fétis, comme violoniste et comme compositeur.

- Le 29 décembre 1804, à Paris (Opéra-Comique), début à ce théâtre de M™ Marceline Desbordes, depuis, la célèbre M™ Desbordes, depuis, la célèbre M™ Desbordes, Valmore. Le Prisonnier de della Maria, et Lisbeth, de Grétry, firent apprécier du public, dit un contemporain, la grâce et l'expression de son chant, sa diction pure, ses inflexions justes et variées. Elle fut patronnée par Grétry qui l'aimait comme sa fille. En 1807, M™ Desbordes était à Bruxelles jouant la comédie et chantant l'opèra; elle y revint en 1815, et c'est dans cette ville, en 1817, qu'elle épousa Valmore, son camarade du théâtre de la Monnaie. Le Journal des Dames, première amée (1818), qui se publiait chez les frères Delemer, rue des Sablons, renferme des vers de M™ Desbordes-Valmore, c'est sans doute par ce recueil que la jeune muse a commencé à se faire connaître.
- J. B. D. Vautier un nom encore vivant parmi les anciens élèves de l'Athénée a rappelé "l'époque où, actrice de la façon qu'elle est poète, Mee Desbordes-Valmore embellissait notre scène par son organe et son jeu. Je fus témoin, ditil, comme beaucoup de mes lecteurs, de ses triomphes dans la comédie; et nous admirions tous cette exquise sensibilité qui lui faisait prêter son âme aux personnages qu'elle représentait. Nos yeux ont bien souvent surpris de véritables larmes dans les siens. Chose assez rare, la gaîté folâtre n'était pas moins son élément que la tristesse et la mélancolle. Légère alors et sémillante, elle animait la scène par un langage plein d'une vivacité malicieuse. Voilà ce que je n'ai pas oublié. " (Œuvres choisies de J. B. D. Vautier, précédées d'une notice par M. de Reiffenberg, Bruxelles, Parent, 1847, pp. 70 et suivantes.)

On a beaucoup écrit sur M. Desbordes-Valmore. Un des plus fidèles de la famille, Sainte-Beuve, lui a consacré tout un volume du plus touchant intérêt. (Paris, Lévy, 1870). En Belgique, le soupéric Aurable femme est encore vivant chez deux de ses amis, l'an, Bourson, le patriarche respecté de notre presse, oup lui de Boursonnet, ainsi appelé par M. Valmore,—cela sonnait plus doux à ses oreilles —; l'autre qui ne peut se désigner lui-même ici.

Une nouvelle édition des Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore vient de paraître en trois volumes dans la collection Lemerre. Le Sainte-Beuve belge, M. Gustave Frédérix (Indépendance du 22 novembre 1886), a saisi l'occasion de l'éloge qu'il a donné du livre et de la femme pour nous révéler certaines particularités, ignorées la plupart, sur le séjour de M<sup>me</sup> Valmore en Belgique.

—Le 30 décembre 1813, à Liége, naissance d'Etienne-Joseph Soubre. — Sa mort dans la même ville, le 8 septembre 1871. Voir Guide mus., 26 août 1886.

### 

#### Nécrologie.

M. Franz Rummel, le célèbre pianiste, vieut d'avoir la douleur de perdre son père, M. Auguste Rummel, décédé à Londres le 14 décembre, M. Auguste Rummel était le deuxième fils du célèbre musicien et capellmeister Chrétien Rummel. Il était né à Wiesbaden le 14 janvier 1824. Ce deuil frappe douloureusement le chef actuel de la maison Schott, M. Pierre Schott, neveu de M. Auguste Rummel.



### Henri-Maurice SCHUSTER

à MARK-NEUKIRCHEN (Saxe)

Fabricant d'instruments de musique

Recommande ses instruments de toute perfection et comme spécilié de sa maison: Cornets à pistous, trompettes, cors de chasse, trombones de l' choix pour solistes, bugles, tirbas à 3 et 4 pistous, etc. Fintes, clarinettes (attos et basses) de première qualité. Cytharse et gruitares, Grand choix de visiona anciens et nouveaux, violoncelles, busses, archets et tous les accessoires. Tous les ordres sont promptement et solgreussement excutés, Je garantis que mes instruments sont étrè bien achovés. Prix avantageux avec rabéls pour les marchands, bruof france du catalogue.

## PIANOS GAVEAU PIANOS PLEYEL PIANOS BLUETHNER

Dépôt: L. DE SMET 67, RUE ROYALE, 67, BRUXELLES

### 33<sup>me</sup> année de publication

# Le Guide Musical

### REVUE HEBDOMADAIRE DE LA MUSIQUE ET DES THÉATRES

Paraissant tous les jeudis en 8 pages de texte et de fréquents suppléments

DONNANT:

Les comptes rendus et nouvelles des théâtres et concerts de France, de Belgique, d'Augicterre, d'Allemague, etc.

Des notices biographiques et des études sur les grands compositeurs anciens et moderues;

Des travaux d'histoire et d'esthétique musicale:

Des articles bibliographiques sur tons les ouvrages concernant la musique; La nécrologie des artistes célèbres moris dans la semaine

Des éphémérides correspondant à tons les jours du mois.

### ABONNEMENT:

Paris, - 10 fr. par an.

Bruxelles, — 10 fr. par an.

Les autres pays: 10 francs (port en sus).

AVIS IMPORTANT. — Le GUIDE MUSICAL offre à ses tecteurs la combinaison suivante, sur laquelle nous appeions spécialement ieur attention et dont ils saisiront les grands avantages:

Tout abonaé, ancien ou nonvean, au GUIDE MUSICAL, anra le droit, en versant DIX FRANCS, de choisir, soit parmi les publicatious nouvelles dont on tronvera la liste encartée dans ce numéro, soit parmi les ouvrages indiqués dans le catalogne général de la Maison Schott frères, les morceaux on partitions qui les conviendront, jusqu'à concurrence d'une vaienr de SOIXANTE FRANCS, prix marqués, on de VINGT FRANCS, prix de vente. C'est, en réalité, une rédaction de CINQUANTE pour ceut que nous offrons à nos abonnés sur les ouvrages de tout genre que renferme notre catalogne.

3 :



SOMMAIRE. — Dunses et chants africains, par J. Becker. — Nouvelles diverses: Bruxelles, roprise de la Juine, L. S. — Apvers, Gand, Liége, — Etranger, Paris: Lettré de M. A. Pougin; la Symphonie Légendaire de Godard et autres nouveautés, par Balthazar Claes. — Petites nouvelles. — Ebbémérides

### DANSES & CHANTS AFRICAINS

ous le titre: la Vie en Afrique, vient de paraître un intéressant ouvrage en deux volumes, illustrés de 150 dessius et gravures de nos meilleurs artistes (l). L'auteur, M. le lieutenant d'artillerie Jérôme Becker, ancien commandant de Karéma, a bien voulu en détacher, à notre intention, les quelques pagos qui intéressent particulièrement les musiciens.

Le dimanche, ou plutôt le vendredi, car à l'exemple du capitaine Ramaeckers, j'ai conservé le Djouma musulman, l'ordre du jour disparaît. Congé de toute besogne, quoique pourtant le réveil soit battu au lever du soleil. Les Askaris viennent, en corps, me saluer d'un affectueux Sabalgheir, au Barza, où je descends vers 7 heures du matin. A leur intention, je fais jouer l'orgue de Barbarie, autour duquel ils s'accroupissent avec l'air extasié des Javanais écoutant les accords du gamelang. Le moulin à musique, dont la manivelle est confiée à tour de rôle aux amateurs, déverse sur eux les mélodies rêveuses ou sautillantes du vieux Noël breton, rappelant notre air des Chong-clotiers, de la romance de Martha, d'une langoureuse valse allemande ou des entraînants refrains des Cloches de Corneville.

Mais leur oreille semble peu faite à notre échelle diatonique. Bien peu parviennent à fredonner quelques lambeaux de phrases, dont ils retiennent plutôt les rythmes.

Ma plus grande distraction est d'assister, le soir, aux ébats des hommes qui dansent et chantent avec un magnifique entrain. Eux ne se plaignent pas de n'avoir rien à faire. Il est vrai que leurs plaisirs sont plus fatigants que bien d'écrasantes besognes!

La première impression que cause un chant africain sur des oreilles européennes, est loin d'être séduisante. La progression des sons diffère tellement de la nôtre, les intervalles, à tonalités indécises, sont si arbitraires ou si subtiles, que rien n'en reste dans la mémoire. Il serait même impossible, sans exercice préparatoire, de plier son larynx à une imitation pure et simple. Et cependant, c'est bien de la musique que ces mélodies, presque toujours improvisées, et qui se prêtent merveilleusement à la déclamation. Plaintifs ou joveux, âpres ou enivrés, féroces ou doux, les chants africains sont l'écho fidèle des sentiments et des sensations qui passionnent ces peuplades, soidisant dénuées de poésie. De longues tenues, des onomatopées brusquées ou modulées, des rythmes curieux, composent un ensemble auguel on finit par s'habituer et dont on saisit bientôt les caractères. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est un hymne de fête, un chant de mort, un brindisi bachique, une confidence amoureuse, ou un cri de guerre qui s'élève. Chaque événement, un peu important, est célébré à satiété par les noirs rhapsodes, greffant sur des poèmes anciens leurs inspirations personnelles. Pour le moment, ce sont encore les exploits de Mirambo, glorifiés ou maudits, et la mort de Carter et de Cadenhead qui défrayent les chantres à cent lieues à la ronde. Mais les péripéties sanglantes et les faits héroïques ne sont pas les seuls dont on s'occupe. Je suis moimême le héros d'innombrables complaintes, aussi longues que celle de Fualdès, et qui relatent le moindre de mes faits et gestes. Un homme a-t-il été puni, ai-je fait largesse à mon personnel, ai-je béni un couple, d'après le rituel introduit par moi dans la Station, ai-je tué quelque gros gibier à la chasse, ai-je opéré une cure, suis-je moi-même malade, tout est prétexte à ballades. Ce sont surtout les femmes, agenouillées sur le seuil de leurs cases, devant la pierre inclinée où le grain se broie, qui se montrent intarissables. Le Maitre fait l'objet de leurs préoccupations constantes et elles le chantent sur tous les tons.

Porteurs et bateliers ont leurs chants caractéris-

tiques, couronnés par des refrains à longues tenues. Parmi ces derniers, un seul m'est resté dans la mémoire, pour l'avoir souvent entendu entonner par mes rameurs, qui l'avaient rapporté probablement de Zanzibar:



J'ignore si ces quelques mesures sont dignes d'être notées. Mais lancées à pleine voix, et portées par les ondes paisibles du lac, elles acquièrent une poésie étrange. Le texte en est d'ailleurs des plus curieux. Il célèbre les bienfaits de la science arabe et européenne : " De l'encre! De l'encre! " chantent les naïfs enfants de l'Afrique. "Là où il y a de l'encre et du papier, il y a des riches! " Le moindre écrit revêt en effet, à leurs yeux, une importance magique. N'est-ce pas sur des bons et des traites qu'ils recoivent à la côte, ou dans les stations, leur salaire de plusieurs années d'engagement, et cela, sans erreur, ni mécompte? Dans leur pensée, l'art d'écrire l'emporte sur tous les autres, car ils nous supposent le pouvoir de renouveler, par un seul trait de plume, nos ressources épuisées. Il n'en faut point douter, lorsque les temps en seront venus, l'instruction rencontrera, dans cette branche reniée de la race de Cham, un terrain merveilleusement préparé.

Il y a aussi les danses au tambour (Kou-tchėza Ngoma) qui ont bien leur originalité. Elles ont lieu principalement aux premiers jours de la lune nouvelle, et se prolongent parfois pendant plus de vingt-quatre heures. Tous ceux qui veulent y prendre part, sans distinction d'age et de sexe, forment un cercle aux battements réguliers du tambour, de tous temps égaux, formant partie de notre mesure en deux-omatre.

Un ou deux instruments peuvent suffire à compléter l'orchostre. Ce sont généralement des Zizis de l'Ou-Nyamouézi, espèce d'arcs emmanchés dans des calebasses hémisphériques.

Le virtuose se contente de battre rythmiquement, au moyen d'une baguette de bois, l'unique corde de ce singulier violon, pendant qu'un des doigts de la main gauche, coiffé d'un dé, frappe à intervalles égaux les flancs de la callebasse.

J'ai remarqué également une espèce de guzla à huit cordes, qui doit être d'introduction arabe, et convenablement accordée, équivaudrait à une petite harpe; des guitares sans chevalet et sans clef, etc. Mais l'instrument le plus singulier est certainement le kinannda, consistant en une simple bande de joncs.

réunis par des cordelettes et s'enroulant le long de deux roseaux ou de deux étroites planchettes formant parois. On y introduit des grains de sorgho. L'orsqu'on agite ce bizarre engin à percussion, le sorgho, fròlant le bois creux, produit comme un frémissement d'ailes, ou plutôt un crépitement de grands insectes dans la paille sèche. C'est le tambour de basque des indigènes. Je ne parle que pour mémoire des cornets à bouquin et des flûtes champêtres, les mêmes partout, et qui sont joués par les conducteurs de caravane et les laboureurs.

Pendant que le cercle, comme le chœur d'une tragédie grecque, se meut en tournant sur lui-même et en marquant la mesure par des battements de mains, deux coryphées danseurs se placent au centre. Au plus habile à régler la danse. On le voit qui se livre à des contorsions folles, à des déhanchements et à des torsions d'épaules, dignes d'un clown de profession. Son concurrent est là, non pour lui donner la réplique, mais pour imiter servilement et presque simultanément les moindres de ses grimaces et de ses intentions. Aussi le couve-t-il du regard avec une intensité fascinatrice. On dirait deux prévôts de salle d'armes, se regardant dans le blanc des yeux.

Si le second danseur se trompe, ou omet un seul mouvement, il reprend humblement sa place dans le cercle, et un plus adroit se présente pour triompher de l'épreuve. On voit des danseurs attitrés, lasser, pendant plusieurs heures de suite, leurs présomptueux concurrents, et finir seuls la danse commencée par eux. De courts repos coupent cette chorégraphie démoniaque, repos consciencieusement employés, malgré ma défense, à de furtives libations de Pombé.

J. Becker.



BRUXELLES ET PROVINCE

### THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

REPRISE DE LA JUIVE

Simple bulletin de victoire, aujourd'hui, sur le seul événement de la semaine : la reprise de la Juive. Cette reprise a été un événement heureux, un peu inattendu. La Juive est, assurément, une œuvre forte, très scénique, et qui a survécu vaillamment aux progrès de la musique dramatique contemporaine. Mais c'est aussi, il faut bien l'avouer, une des œuvres les plus ennuyeuses qui soient au théâtre. Le poème est absurde, et il règne, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, une athmosphère lourde, qui pèse invinciblement.

Eh bien, malgré cela, non seulement la Juive a gardé ses qualités musicales et scéniques toujours appréciées, mais chaque fois qu'on la reprend, il semble qu'une chance s'attache à elle. Cette fois surtout, elle a porté bonheur. Et la direction n'avait pas craint, tant sa confiance était grande, de faire peindre deux décors neufs et de rétablir le ballet de la "Tour enchantée, , supprimé

depuis bien longtemps. Les décors sont charmants, et le ballet, s'il n'ajoute rien au mérite de la partition, a fait plaisir aux amateurs de pirouettes, dont il est bourré.

Ce qui a fait surtout le succès de cette reprise, c'est l'interprétation, — très satisfaisante dans son ensemble, et excellente en plusieurs de ses détails. M. Cossira a chanté remarquablement, avec sa jolie voix, qui s'assouplit sans cesse, et des habiletés de bon musicien, qu'on ne lui connaissait pas. Mile Martini manque toujours un peu d'autorité; mais son intelligence est incontestable et ses progrès sont marquants. Elle a mis dans le rôle de Rachel tout plein d'accent et de vie. M'ile Thuringer, malade, n'a rien gâté, et M. Gandubert a été très convenable. J'ai dit déjà que l'ensemble était bon.

Voilà qui va faire attendre patiemment les nouveautés promises : la *Valkyrie* tout d'abord, — et peut-être, diton. *Patrie...* L. S.

La résiliation de M. Sylva avec le théâtre de la Monnaie est aujourdhui définitive. M. Sylva part pour Saint-Pétersbourg, où il a souscrit un brillant engagement.

Pour que tout le poids du répertoire des ténors ne tombe pas sur MM. Cossira et Engel, la direction de la Monnaie a engagé en représentation MM. Escalais et Duc, du Grand-Opéra de Paris, qui viendront donner des représentations dans le courant du mois de janvier.

On vient de mettre à l'étude, à la Monnaie, les Contes d'Hoffmann d'Offenbach, qui passeront avant Sigurd. La Valkyrie se trouve ainsi de nouveau ajournée.

Plusieurs personnes de Bruxelles ont parlé à différentes reprises du retour probable de M<sup>ss</sup> Rose Caron à Bruxelles. Cette nouvelle ne paraît pas exacte, car M. Ernest Reyer nous apprend que M<sup>ss</sup> Caron vient de signer avec les directeurs de l'Opéra de Paris le renouvellement de son engagement.

D'autre part, M<sup>me</sup> Bosman, dont la création dans *Patrie* a été tout à fait remarquée, a été réengagée pour trois ans à des conditions magnifiques.

Le deuxième concert populaire est ajourné au dimanche 16 janvier. Ce concert sera consacré tout entier à l'école russe. On y entendra d'importants fragments d'Angelo, o; éra de César Cui, la cavatine du Prince Tyor, opéra de Borodine, le joli poème symphonique Dans les Steppes du même, eufin une symphonie de Glazounow ou une ouverture de Rimsky-Korsakoff.

L'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek avait convié, jeudi dernier, le public à la distribution des prix à ses élèves. Sous l'habile direction de M. Warnots, les masses chorales de l'École ont exécuté un programme varié et des mieux choisis: une légende allemande, Toggenbourg, du compositeur viennois J. Rheinberger, œuvre poétique, dans laquelle on a applaudi les solistes: Mie Brohez, M. Daulée et M. Pecters, tous élèves de l'École; puis deux chansons militaires du xv siècle, deux duos chantés par des lauréats de cette année, Mies Nolet, Gozle, une voix charmante, Decoster et Broha, Enfin l'Etole, idylle antique de M. Marechal, que les jeunes filles de la classe de chant ont détaillée avec une édicatesse et une pureté remarquables.

Une Invocation de M. Vidal, et une valse fantastique de Lassen ouvraient et fermaient ce concert qui a été un grand succès pour l'Ecole et pour M. Warnots.

♦
La maison Schott entreprend aujourd'hui la publication de la partition de Patria, la grande cantate, paroles de M. Lucien Solvay, musique de M. Th. Radoux, qui fut, on s'en souvient,

exécutée pour la première fois avec un succès retentissant au grand festival national de 1880. La partition piano et chant se vendra au prix de 7 fr. 50; pour les souscripteurs, le prix ne sera que de 6 francs. Ajoutons que Patria sera exécuté prochainement, à l'inauguration des nouveaux bâtiments du Conservatoire de Liége.

#### ANVERS

Théatre boyal. — Le Grand Mogol. — Carmen. — La Favorite et la Fille du Tambour major. — Lakmé et le Petit Duc

A signaler cette semaine une excellente reprise de Carmen. Après la piteuse reprise de Lakmé, celle-ci a quelque peu étonné les habitués.

Les rôles de Carmen et de don José ont été admirablement rendus par M<sup>110</sup> Chevrier et M. Mailland.

Mue Chevrier a joué et chanté de manière à satisfaire les plus difficiles. (Le coin des grincheux même n'a pas fait entendre un seul coup de sifflet ce soir-là, ce qui, pour des grincheux anversois, prouve le comble de la satisfaction.)

La charmante actrice a parfaitement compris la situation; sa physionomie expressive reflète avec une remarquable justesse les sentiments qui doivent agiter son âme. Son succès a été très grand et très mérité. M. Mailland a également été parfait; il a été très acclamé dans la seène du camp et surtout dans le finale du troisième acte, où îl a été superbe de passion et de haine. M. Couturier jouait Escamillo par complaisance, et le rôle un peu effacé de Micaela a été détaillé d'une façon exquise par Mile Rémy. Orchestre, clueurs, ballet, mise en scène, tout enfin a admirablement marché. Voilà au moins une reprise qui a fait plaisir aux habitués. Ils commencaient à en avoir assez de la Favorite.

La Société royale d'Harmonie a donné sa première matinée dimanche dernier, avec le concours de M<sup>He</sup> Rémy, de notre Théâtre royal, et de M. Hollman, le célèbre violoncelliste.

M¹º Rémy a chanté avec beaucoup de style et de virtuosité l'air d'Elvire du Don Juan de Mozart et le grand air de Mireille. M. Hollman a jour but n'très beau concert et une ravissante mazurka de sa composition. Le succès des deux artistes a été très grand, ainsi que celui de M. Steeghmans, musicien de l'orchestre, qui a joué une très poétique vilanelle de Flégier pour hautbois avec accompagnement de quatuor. L'orchestre, que M. Lemaire dirige toujours avec tant d'autorité, a remporté son succès habituel.

H. R.

### GAND

Grand-Théatre. — Lundi 20, le Grand Mogol; mercredi 22, Hamlet; samedi 25, le Châlet, Hernani et Divertissement; dimanche 26, Lucie de Lamnermoor et le Jour et la Nuit.

La Société française de bienfaisance de Gand a en la primeur de la reprise d'Hernani pour sa représentation annuelle qui a en lieu le mardi 21; le programme conprenait en outre l'ouverture de Guillaume Tell et le second acte de la Fille du Régiment, dont le Salut à la France a remplacé la traditionnelle Marssillaise, supprimée, paraîtil, à cause des récentes agitations socialistes. Comme d'habitude, la fête a pleinement réussi et a été charmante; nul donte qu'elle n'ait rapporté un joil denier pour les pauvres.

La reprise d'Hernani a eu le même succès que celle d'Hamlet, et a réuni, comme elle, un bel ensemble, d'où se détachaient MM. Merrit, Soum et Plain, et Mes Laville-Ferminet. Une répétition de plus n'aurait cependant pas fait de mal; aussi la représentation de samedi a-t-elle été meilleure.

Pour vous donner une idée des recettes que doit faire la direction actuelle, je vous citerai le petit fait suivant : il y avait un tel encombrement, hier matin, aux bureaux de location, qu'on a été obligé de faire venir la police pour rétablir l'ordre! Et il y a des cohues semblables presque tous les dimanches.

On annonce un cencert du Conservatoire, avec le concours de Mi<sup>th</sup> Rachel Uhlmann, pour le samedi 8 janvier; le jeudi suivant, M<sup>ite</sup> Ullmann donnera, également au Conservatoire, un piano récital.

P. B.

### LIÉGE

THÉATRE REYAL. — Huguenots; Haydée; Traviata; Faust; Trouvère; Caid;—Concert et distribution des prix du Conservatoire.

Les nouveautés annoncées depuis le commencement de la campagne, le Chevalier Jean, grand opéra de Joncjères, Joli Gilles et Nadia, operas-comiques, se font attendre. Aussi n'ai-je à mentionner que des reprises et quelques débuts, fort peu de chose en somme. Pour faire acte de justice, je dois cependant vous signaler l'accueil chaleureux fait à Mile Hamaekers, dans le rôle de Marguerite de Navarre des Huguenots. L'ancienne pensionnaire de la Monnaie, engagée en représentation, est toujours la cantatrice et la femme d'une distinction suprême, qui sait avec une habileté sans égale dissimnler ce que sa voix a perdu en fraîcheur, en jennesse. On a aussi beaucoup applaudi à cette représentatien des Huguenots, un ténor arrivé de Lille, M. Maire, qui remplaçait au pied levé M. Verhees indisposé. Il a interprété le rôle de Raoul, comme chanteur surtout, avec une réelle distinction.

Mercredi 22, a eu lieu au Théâtre royal, la distribution des prix aux lauréats des concours du Conservatoire. La salle était comble.

Dans un discours d'ouverture vivement applaudi, M. Pety de Thozée, gouverneur de la province et président de la commission administrative du Conservatoire, a retracé rapidement les faits saillants de l'année et rendu un légitime tribut de regrets à M. Julien d'Andrimont, nembre décédé de la commission de surveillance du Conservatoire et aux professeurs que l'établissement a perdus dans le cours de l'année: MM. Jules Duguet et Étienne Ledent.

Sa péroraison a été un hommage rendu au talent du corps professoral et particulièrement à celui du directeur M. Théodore Radoux, à qui l'enseignement musical chez nous est redevable de progrès marquants. Après la remise des récompenses aux élèves victorieux, a commencé le concert d'usage.

Le programme débutait par l'ouverture symphonique de Sacountala de Carl Goldmark, supérieurement exécutée par l'orchestre seus la direction de M. Radoux. On a entendu ensuite les solistes lauréats. Ils ont en un très vif succès. M. Jean Dozin, corniste, élève de M. Toussaint Radoux, a joué avec un joil son et une justesse remarquable une melodie de L. Van Cromphont; M. Mathieu Quitin, flûtiste, élève de M. Trioot, a déployé dans un scherze de Jules Bordier, les Dryades, une belle sonorité jointe à une exécutien technique des plus habiles; M. Théophile Charlier, élève de M. Gérardy, a jeué en virtuese accompli le concerto en fa mineur pour cornet à piston d'Ecl. Wolff, Mille Hortense Pirotte, cantatrice d'un grand avenir et élève de M. Vercken, a mis infiniment de sentiment et de brio dans l'aria finale Tantiaffeti de la Dona del Lago de Rossini.

Mais le triomphe de la seirée a été pour M. Charles Smulders et Mile Juliette Felville, qui achèvent actuellement leurs études de compesition seus la direction de M. Radoux. Tous deux certainement, parmi les nombreux disciples de l'art, seront un jour du petit nombre des élus. Jamais, dans aucun conservateire, on n'a vu un élère se présenter au conceurs comme l'a fait M. Smulders, avec un concerto de piano pour orchestre de sa compesition. C'est cette œuvre que le public liégeois a entendue hier et il l'a accueillie très favora.

blement. Le concerto de M. Smulders, fort bien écrit peur l'instrument, est d'une inspiration souvent heureuse. Il est très symphonique, orchestré avec une grande habileté de main, et le piano conserve toujours, et sans effort, la prépondérance qu'il deit avoir. M. Smulders (élève, pour le piano, de M. Lebert) a interprété son concerte avec une remarquable virtuosité.

Quant à Mile Juliette Folville, qui offre également comme compesiteur l'exemple d'une précocité rare, elle s'est signalée, quoique dans un genre très opposé, par les mêmes qualités musicales et artistiques. Sa Noce au village pour seli, chœurs et erchestre, d'après un peème gracieux de Paul Collin, est d'une touche fine et vraiment distinguée; les harmonies en sont heureuses, la déclamation juste. Parmi les sept morceaux qui composent la partition, il faut mettre hors de pair le chœur des danseuses : " Ménétrier, bien vite un accord éclatant! " On y rencontre une dose très réelle de personnalité, un sentiment mélodique pénétrant et une remarquable habileté de facture. Magnifiquement interpretée par l'orchestre, les chœurs et les solistes (M<sup>1103</sup> Sauvage et Picotte, MM. Dechesne et Davreux), cette partition a obtenu un éclatant succès. Le concert s'est terminé par la marche d'Athalie, de Mendelssohn.

On annence la nomination prochaine de M. Sylvain Dupuis, grand prix de Rome et professeur d'harmonie à notre Conservatoire, comme directeur de la société reyale La Légia. C'est là un choix heureux et qui assure à netre célèbre orphéon un regain de prospérité et d'activité.

Jules Ghymers.

### 



### FRANCE

Paris, le 26 décembre 1886.

La fin de l'anuée 1886 n'aura pas été stérile au point de vue de la musique française. Elle nous a valu à l'Opéra-Comique une œuvre trop peu originale assurément, mais après tout sincère et intéressante: l'Egmont de M. Salvayre, et elle nous a donné à l'Opéra, Patrie de M. Pala-dilhe, une production mâle, puissante, d'une envolée superbe, et qui du coup a tiré le nom de son auteur de la demi-obscurité où jusqu'ici il était resté enseveli malgré ses efforts. Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, et le succès seul de Patrie, qui s'affirme d'avantage à chaque représentation, suffirait à satisfaire l'amour-propre national daus l'ordre des idées qui concerne le plus enchanteur et le plus émouvant de tous les arts.

Mais c'est avec Patrie que l'année, musicalement, a frappé son dernier coup. Un dernier écho devait se faire entendre pourtant avant la Saint-Sylvestre, qui ent pu n'être pas sans quelque intérêt, puisqu'il s'agissait d'un nouvel ouvrage de M. Charles Lecocq, dont Mo Ugalde avait projeté de nous donner, cette semaine, la première représentation aux Bouffes-Parisiens. Il s'agit des Grenadiers de Mont-Cornette, dont le livret a été écrit par MM. Edouard Philippe et Burani, et qui devait passer après-demain jeudi. Au dernier moment on s'est ravisé, la chose n'étant pas tout à fait préte, et cette petite solennité est définitivement remise à la semaine prochaine. D'îci là, l'aimable Joséphine, escortée de ses non moins aimables sœurs, continuera de faire pendant quelques soirées la joie du public du passage Choiseul.

Pourtant, quand j'y pense, et si j'en crois mon vieil ami Sarcey. Patrie n'aura pas été tout à fait la dernière manifestation musicale de l'année qui s'éteint. Dès le lendemain, la musique tintait un dernier coup... à la Porte-Saint-Martin, dans le Crocodile de M. Sardou, dont le succès d'ailleurs paraît devoir être mince. " On a, dit Sarcey dans son feuilleton du Temps, on a accumulé autour de ce Crocodile toutes les chances de succès. La première, et à mon avis la plus importante, c'est la musique de Massenet. On se rappelle que le jeune et illustre maitre avait écrit pour Théodora un chœur d'un rythme singulier et qui avait beaucoup de couleur. Sa part de collaboration est cette fois bien plus considérable. Il a écrit une ouverture et quelques entr'actes qui ont ravi le public. Un de ces entr'actes, celui qui précède le tableau de Richard et de Liliane perdus seuls dans la forêt vierge, a si bien enlevé l'auditoire qu'on l'a redemandé avec transport, encore qu'il soit très long. Il y a là-dedans un effet de cor qui est délicieux. A l'entr'acte suivant, le compositeur a écrit une valse qui est une merveille de grâce poétique. "

N'ayant pas vu le Crocodile, je ne puis parler de ce qui s'y est passé, et je vous rapporte les paroles de Sarcey uniquement comme indication de l'effet produit sur le public par la musique de Massenet. Ces petites débauches ne sont d'ailleurs pas sans quelque profit pour le compositeur, comme vous l'allez voir. Si je suis bien informé. ce que j'ai des raisons de croire, Massenet, ponr les deux morceaux écrits par lui à l'usage de Théodora, n'aurait pas touché moins de un pour cent de droits d'auteur : or. étant donnés les deux millions environ de recettes qu'a produits l'ouvrage, cela ferait pour sa part quelque chose comme 20,000 francs, soit 10,000 francs par morceau. Ce petit casuel n'est pas à dédaigner, n'est-il pas vrai? Peut-être — quoique j'en doute un peu — aura-t-il même chance pour le Crocodile; s'il en est ainsi, on peut dire, en retournant le proverbe, que le jeu en vaut bien la chandelle. Et voilà ce que c'est que d'avoir l'oreille du public et d'être en bons termes avec M. Sardou.

Sur ce, je souhaite au Guide musical et à tous ses collaborateurs, mes bons amis, je souhaite à ses lecteurs tout le bonheur possible pour l'année nouvelle qui va faire son entrée dans le monde. Et je me souhaite à moiméme derester le plus longtemps possible attaché à l'un et aux autres, ayant pour tous l'affection la plus vive et la plus sincère.

Arthur Poueix.

0

(Autre correspondance.)

La Symphonie légendaire de B. Godard. — Musique de chambre. — Les promesses de 1887.

Paris, 26 décembre 1886.

Les premières auditions se succèdent sans relâche chez M. Lamoureux; à lui aussi on pourrait dire, tout essoufflé : Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

La première audition d'hier à l'Eden n'avait pas l'importance des précédentes; c'est, sous le nom de Cortège (fragment symphonique d'un opéra inédit), une bonne entrée de concert, qui, jouée six heures plus tard, dans un des ballets du soir, ett fait figure. L'auteur est un Hollandais, excellent professeur de piano et d'harmonie, fixé à Paris depuis la guerre. Cortège, sorte de Polonaise à 3 temps en  $r\ell$  majeur, avec milieu en sol et solo de violoncelle, fait partie d'une scène d'un opéra dont le sujet est la reddition de Prague. Je

m'aperçois que j'oubliaisle nom de l'auteur: c'est M. J. Ten Brink.

Au Châtelet, la Symphonie légendaire de M. Benjamin Godard (en trois parties avec soli, chœurs de femmes et orchestre). Le sujet, en dehors de la musique, se trouve réalisé tout au long dans un poème composé de vers de MM. Emile Souvestre, Prosper Blanchemain, Benjamin Godard et Leconte de Lisle, extraits reliés et unifiés par une assez forte dose d'alexandrins de M. Charles Grandmougin : il s'agit d'un chevalier, Wilfrid, qui va dans un "vieux manoir "trouver sa " jeunc beauté "; à minuit, celle-ci prend peur, d'où ballade. Mais ce n'est la qu'un prétexte à l'amour... Nous n'assistons pas, du reste, aux épanchements du couple; nous apprenons seulement que Wilfrid, prudent et discret, " s'en va, sans attendre le jour ", frémissant d'ailleurs, car " il a connu l'amour dans les bras de sa belle "; mais il suffit qu'il passe dans la forêt où nous le retrouverons tout à l'heurc. il suffit que les belles personnes de la mare aux fées se montrent à lui en " frais essaims ", pour qu'il oublie sans plus de façons " le dieu de ses aïeux et l'amour de sa dame ". Telle est la première partie, subdivisée en trois numéros : Au Manoir, Ballade, La Mare aux Fées. Il m'a semblé que Au Manoir (pour orchestre seul) était le morceau de l'œuvre le plus distingué et de la couleur la plus poétique ; à part quelques répétitions inutiles, quelques longueurs qui déja commencent, c'est un joli début. La Ballade, pour soprano solo et orchestre, est fort descriptive; luenr du feu de la veillée dansant sur le mur, romance d'amour avec harpe de la belle duchesse Anne, coups répétés de la pâle lavandière, frappant de son battoir (grosse caisse) le grand drap mortuaire, hululements grêles de la chouette ou de l'orfraie, tintements lointains de l'heure de minuit, tout cela rapidement esquissé avec une ingéniosité qui laisse froid, pendant que les alexandrins défilent à la queue leu leu, détachés par la diction assez nette de Mm. Durand-Ulbach, qui semble intelligente, bonne musicienne et dont la voix manque d'étoffe et d'ampleur; elle a dit juste et avec un bon sentiment la fin amoureuse de cette ballade. Avec le nº 3, la Mare aux fées, nous retombons dans l'orchestre seul; nous commençons à éprouver une impression de sommeil, par sympathie sans doute pour ce pauvre chevalier qui a si peu dormi, et nous nous embourbons avec lui dans la mare. Repartons avec lui aussi au lever du jour, et entrons dans la cathédrale,où le pousse le "morne repentir après les voluptés vainement charmeresses ". Dans ce nº 1, de la deuxième partie, Dans la Cathédrale, grands et petits effets d'orgue, naturellement; les cuivres et les bois donnent avec ensemble, les cuivres surtout; toute la bande est sur pied pour la circonstance. Puis le chevalier Wilfrid s'agenouille, sous l'apparence fallacieuse d'un artiste très chauve et très habile nommé Faure. - d'ailleurs debout. - et chante le nº 2. Prière. morceau d'un caractère grave et large, mais peu émouvant, qui a été bissé; comme il est de quatre strophes, en entend donc huit fois de suite la même mélodie, pas difficile à saisir, et l'on prend une excellente leçon de chant. Avec le nº 3, Tentation (ce pauvre Wilfrid est mis décidément à une trop forte épreuve), la scène s'anime un peu ; le chœur des esprits, très opéra-comique, est d'autant plus folâtre, évidemment, que les choses se passent à l'église; il fallait un piquant contraste. La bien-aimée évoquée fait entendre sa voix et appelle le chevalier; - le sentiment s'échauffe, et les deux personnages trouvent enfin dans cette rencontre quelques accents pathétiques qui réveillent l'attention engourdie. - Dans la troisième partie, bélas! il nous faut rentrer avec Wilfrid dans cette forêt de malheur, d'où l'en ne sort pas aisément. C'est surement une forêt de mancenilliers et d'upas ; l'infortuné chevalier, vers la fin du morceau (nº 1, Par la foret, orchestre seul), a beau songer au prestige des aïeux, aux combats sublimes et aux glaives d'acier, la terpeur qui descend de ces "sonores arceaux ,, épais et sombres aussi, ne se dissipe pas. Il faut l'intervention du chœur (nº 2, les Feux-Follets) pour ranimer l'intérêt languissant ; c'est avec la Ballade le morceau le plus Berlioz, et pas trop maladroit; l'apparition, l'extinction des flammes falotes sont traitées avec le même genre d'ingéniosité, toujours froide et un peu puérile... Ce tableau de pyrotechnie naturelle, où le hautbois capricieux et les instruments à vent aigus jouent un rôle prédominant, met en fuite le lamentable Wilfrid, qui devient décidément une victime touchante. Mais c'est aux Elfes (nº 3) qu'il est donné de l'achever: un contralto sele, interrempu huit fois par un petit refrain d'opéra comique qui tourne à la scie de café-concert, nous raconte la déplorable mort du chevalier, à la vue de son amante morte, de laquelle il reçoit le coup de grâce... L'émotion ne se dégage pas. bien qu'on plaigne le sort piteux de ce jeune homme condamné à subir. en un temps relativement court, les assauts de la "jeune beanté ", des fées de la mare, des aimables enjoleuses du Saint-Lieu, des Feux-Follets "aux souples corps de femmes, " et du tourbillon des "Elfes amoureux ". Vraiment ce malheureux finit par être intéressant, il mériterait une complainte. Le public a prêté une attention soutenue à cette longue fantasmagorie en neuf tableaux, qui rappelle la lanterne magique enfantine avec moins de naïveté et d'imprévu... Tout cela est vieux, décoloré, moisi et bébête à en mourir. Les morceaux de chant ont amusé et intéressé le public, qui a surtout applaudi l'interprétation et l'effort toujours louable d'un auteur qui veut faire nouveau et grand ; mais d'enthousiasme, point; point non plus de ces protestations qui avaient accueilli dimanche dernier les longueurs et les trivialités. M. Godard se montre parfois disciple de Schumann et de Berlioz; mais c'est surtout pour prendre au premier ses redites fastidieuses, pour faire une morne caricature de son genre de réverie sentimentale, pour ne pas éviter ses imperfections et son uniformité orchestrales ; c'est pour emprunter au second son romantisme démodé, sa rhétorique descriptive creuse et vide, plutôt décorative que descriptive, son chromatisme facile... A remarquer, une pédale prolongée de notes de harpes (la dièze) sous laquelle passent des harmonies variées et une musique expressive. Louons aussi parfois une certaine vigueur, bien que vulgaire, et attendens l'auteur du Tasse à une autre œuvre.

C'était hier la journée des "cortèges ". Au troisième concert Pasdeloup, première audition d'un extrait de Sabina, opéra inédit (marche et scène), de M. Albert Cahen, dont le programme donne ainsi le détail : Cortège triomphal. — Danse. — Lamentations et supplice des captifs. — Chant des sacrificateurs. — Entrée du vainqueur... Comme celle de M Ten Brink chez Lamoureux, musique décorative et plutôt de ballet que de concert. Je note au même programme, comme voisinage curieux, le Noël d'Adolphe Adam et le concert oen la mineur (pour piano) d'Ed. Grieg.

Rien de particulier an deuxième concert du quatuor Lefort-Guidé, à la grande sallede la Société de Géographie (4° année) sinon une bonne exécution du trio en ut mineur (piano, violon, violoncelle) de J. Raff, avec le concours du talent énergique et un peu sec de M<sup>me</sup> Roger-Miclos pour le piano, et celui du jeu mirifique du flútiste Taffanel, dans une interminable Sériende de S. Jadassohn.

Cette fin d'année se distingue plus par la quantité que par la qualité des œuvres. Puisse 1887 nous apporter de belles auditions, cher lecteur, et m'épargner l'ennui profond d'avoir à vous donner les raisons de mon ennui en face de certaines compositions. Je vous annonce, pour la première semaine de l'année nouvelle, la récuverture des deux plus importantes sociétés de musique de chambre: la Trompette, le vendreût 7 janvier, et la Société nationale, le lendemain, samed is janvier, avec des programmes vraiment intéressants, surtout à la Trompette. Cet est de bon augure, et rond déjà mes soulaits moins vains; jenous en félicite. Balthara Clars.

### 

### Petites Nouvelles

Le jugement du concours de symphonie ouvert par la Société des compositeurs de musique, de France vient d'être rendu

Le jury, présidé par M. Camille Saint-Saëns, a décerné le prix de 3,000 francs (don de M. Lévy de Belfort) à la partition portant le n° 3. Le pli qui correspondait par une devise au manuscrit, a été décacheté; il portait le nom de M. Paul Lacombe, de Carcassonne.

M. Paul Lacombe a déjà été couronne dans de précédents concours institués par la Société des compositeurs de musique.

Ĉette symphonie sera exécutée dans la séance d'auditions qu'organise le comité de la Société pour le mois prochain, à la salle Pleyel-Wolf. Le programme sera complété par d'autres œuvres conronnées.

O

MM. Jules Prével et A. Liorat viennent de lire l'Amour mouillé, au théâtre des Nouveautés de Paris, et M. Louis Varney a fait entendre sa nouvelle partition. Très grand succès de lecture, disent les feuilles.

Cette pièce comportant une mise en scène très importante, MM. Robbecchi et Amable, les décorateurs, et M. Joble, dessinateur des costumes, avaient été convoqués et sont déjà à l'œuvre.

M. Brasseur demande de jeunes et jolies femmes, chantant un peu, pour jouer de petits rêles dans cette pièce, qui en comporte environ cinquante.

0

A l'Eden-Théâtre de Paris, les études du *Lohengrin* de Wagner sont commencées et vent être poussées activement.

C'est à M. Vincent d'Indy, le compositeur de la Cloche, que M. Lamoureux a confié la direction des études de cet ouvrage, dont il compte toujours pouvoir donner la première représentation dans les premièrs jours du mois d'avril prochain.

Petit courrier de Vienne :

Le cycle des représentations consacrées à Weber s'est terminé par une exécution modèle d'Euryanthe avec Mªs Sucher, de Hambourg, Mªs Materna et le tênor Winckelmann. De tous les ouvrages de Weber montés à neuf à l'Opéra impérial, c'est ce dernier qui a laissé la plus satisfaisante impression. Il est regrettable que M. Jahn n'en ait pas donné deux représentations successives. Il aurait fait salle comble. Depuis sept ans Euryanthe avait disparu du répertoire; ce serait dommage de la voir de nouveau disparaitre après l'éclatante et merveilleuse exécution qu'en nous en a donné pour le centenaire de Weber.

A partir de janvier, Mee Materna, qui n'est en ce moment engagée qu'à la représentation, rentrera dans le personnel fixe de l'Opéra impérial. La direction et l'artiste sont absolument d'accord et l'on n'attend plus que la signature de l'engagement qui attachera à notre scène la célèbre artiste pour toute l'année prochaine.

M<sup>se</sup> Lucca, qui est également en représentation, nous quittera en février pour faire une tournée de concerts. Mais elle reviendra probablement en mars. C'est elle qui doit créer à Vienne la Gioconda de Ponchielli. Il est aussi question de la Dalita de Saint-Saëns qui passerait l'été.

Enfin, au mois de mai, M. Jahn se propose de donner le cycle complet des œuvres wagnériennes, ou tout au moins de l'Anneau du Nibelung. A ce propos, il a été beaucoup parlé du Parsifal de Wagner. Vous savez que cette œuvre a été réservée exclusivement au théâtre de Bayreuth. On avait espéré que Mee veuve Wagner consentirait à son exécution à Vienne; mais on a essuyé un refus absolu. C'est donc dans un concert, probablement pendant la semaine sainte, qu'on entendra à l'Opéra des fragments de Parsifal, car l'exécution intégrale de l'euvre, même comme oratorio, reste interdite par les héritiers. Dans un autre concert, pendant la semaine sainte, on donnera aussi à l'Opéra le Requiem de Verdi, qui n'a plus été exécuté ici depuis quelques années.

Le succès de chantenr qu'a obtenu ici votre compatriote Emile Blauwaert a atteint des proportions extraordinaires. Dans les deux concerts qu'il a donnés la semaine dernière, il a dû bisser presque tous les numéros de son programme, la sérénade de Méphisto, de Berlioz, notamment, et une fort jolie romance flamande de Peter Demol. Dans les salons on s'arrache l'éminent artiste. A côté de lui, nous avons entendu sa femme. Mme Blauwaert-Staps, qui s'est révélée au public viennois comme une pianiste de grand talent. Elle a donné trois séances de piano qui ont obtenu le plus vif succès. M. et Mmº Blauwaert vont partir pour Pesth, où plusieurs engagements les attendent. De là ils iront à Saint-Pétersbourg. M. Blauwaert y chantera notamment dans un des concerts historiques organisés par Rubinstein. Ensuite il ira à Berlin, où il chantera deux fois la Damnation de Faust, de Berlioz.

0

On nous écrit de Dresde, le 20 décembre 1886:

Depuis une quinzaine, le public si assidu de nos salles de concerts, se trouve dans un émoi peu ordinaire; le charme qui captivé tout le monde, a été produit par la première apparition dans cette ville, de l'inimitable pianiste français Fr. Planté.

La séduction irrésistible de ce talent si personnel, de cette organisation si fine et si distinguée, a conquis le public allemand dès l'apparition de l'artiste sur l'estrade, et la presse est unanime à dire que jamais pianiste n'a été l'objet de pareilles ovations.

Après nous avoir donné au trolsième concert de la Société Philharmonique (direction J. L. Nicodé) une interprétation poétiquement et sobrement classique du concerto de Mendelssohn, son succès n'a fait que croître dans le " récital " qu'il organisa le 13 courant dans la salle de l'hôtel de Saxe, séance honorée de la présence du Roi.

La Dresdner Zeitung déclare que " la technique de Flanté est aussi solide que brillante, et qu'elle prête à son jeu une clarté et une égalité saus rivales. Son toucher est capable de toutes les modulations, il peut être tour à tour doux, vaporeux, puis décidé et énergique, sans jamais tomber dans une exagération blessante pour l'oreille, ou d'un goût douteux. Rarement nous avons entendu chanter au piano d'une façon aussi captivante, aussi liée, et jamais nous n'avons rencontré autant de charme et de grâce chez un pianiste. "

### 

### VARIÉTÉS

### ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES

Le 31 décembre 1830, à Paris, décès de Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, à l'âge de 84 ans. — Sa naissance à Autun, le 25 janvier 1746.

Le célèbre bas-bleu a touché à tout : à l'histoire, au roman, à la noisique. Ici. M<sup>mo</sup> de Genlis possédait un véritable talent sur la harpe. Le goût qu'elle eut toute jeune pour cet instrument devint, dit-elle, "une rage " En outre, elle jouait du clavecin et de six autres instruments, dont plusieurs tels que le par-dessus, le tyminstruments, dont plusieurs tels que le par-dessus, le tyminstruments.

panon, sont inconnus aujourd'hui. Fétis (Biogr. univ. des mus., t. III, p. 449) vante sa Méthode de harpe, qui a eu deux éditions. M. Albin Body, dans son Thédire et la Musique à Spa, nous apprend qu'à son premier voyage à Spa, en 1775, M<sup>m\*</sup> de Genlis, alors gouvernante des princes d'Orléans, y fit beaucoup de musique avec des amateurs de son monde; elle composait, elle pinçait de la harpe, elle enseignait.

— Le le janvier 1816, à Paris (Opéra-Comique), Un Mari pour étrennes, un acte de Bochsa. — C'est par ce petit ouvrage que le compositeur-harpiste termina sa carrière en France; on verra plus loin dans quelles fâcheuses circons-

tances, Boclisa, lui aussi, recut ses " étrennes. "

— Le 2 janvier 1843, à Dresde, et pour la première fois en Allemagne, Der Fliegende Hollânder, romantische Opera in 3 Akten von Richard Wagner. — En dehors de l'Allemagne, voici les noms des villes où le Hollandais volant, autrement dénommé le Vaisseau fantôme, a été représenté : Riga 1843, Londres 1870, Bruxelles et Stockholm 1872, New-York, Philadelphie, Bologne et Dublin 1877. — Un chapitre très intéressant sur cet opéra est celui de M. Ad. Jullien dans son beau livre Richard Wagner, sa vie et ses œuvres, p. 46 à 57.

— Le 3 janvier 1803, à Bruxelles, la Société des Amateurs de musique exécute, suivant le programme que nous avons sous les yeux, la Nativité, scène lyrique à grands chœurs, musique de Gossec; les parties principales chantées par  $\mathbf{M}^{10}$ e Roelens, MM. Mosselman et Moris. "

Cette œuvre avait été exécutée pour la première fois, en 1778, aux concerts spirituels, à Paris. Un chœur d'anges, qui se chantait au-dessus de la voûte dans la salle, produisait un grand effet. La partition manuscrite de la Nativité fait partite de la bibliotithèue de Conservatoire de Paris.

— Le 4 janvier 1821, à Paris (Opéra-Comique), pour les décrets d'Aloxis Dupont, reprise de Zémire et Azor, 3 actes de Grétry. — "C'est pour la centième fois, écrivait le critique du Journal des Débals, que j'entends cet ouvrage de l'Horace de la musique. Il est rempli de grâce et d'esprit, m'allezvous dire; quel dommage que l'orchestre en soit si pauvre et les accompagnements si maigres! Et moi je dis, au contraire, quel malheur si ces accompagnements qui n'ont été faits que pour soutenir le chant et pour l'embellir de quelques ritournelles, étaient assez forts pour l'étouffer, s'ils me dérobaient un seul des motifs dont l'ingénieux compositeur a embelli les paroles de Marmontel. "

A la dernière reprise (15 septembre 1863) la pièce comptait déjà quatre-vingt onze ans au théâtre; elle avait vu le jour le 9 novembre 1771, à Fontaineblean et le 16 décembre suivant aux Italiens de Paris. En dehors de leur pays d'origine, on peut dire que Zémire et Azor ont fait le tour des principales scènes du monde. A Vienne, nous savons par M. Em. Kastner, que l'opéra de Gretry eut 54 représentations au National-Theater, du 13 octobre 1779 au 15 octobre 1809.

 Le 5 janvier 1838, à Bruxelles (Théâtre royal),concert de C. A. de Bériot et de M<sup>11</sup> Pauline Garcia.

Depuis la mort de Mª Malibran, sa femme, de Bériot n'avait consenti à reparaître en public qu'à l'occasion d'un concert donné le 15 octobre 1837, au bénéfice des pauvres. Cette fois encore, comme au premier concert, l'illustre artiste était secondé par sa belle-sœur, Mª Pauline Garcia, aujourd'hui veuve Louis Viardot, et sans contredit une des plus parfaites organisations musicales qui existent.

Les morceaux de sa composition que de Bériot exécuta furent: un concerto, un adagio et rondo russe, un due pour piano et violon sur la Somnambule. M<sup>ile</sup> Garcia, qui avait tenu le piano pour ce duo, chanta un air de Torquato Tasso de Donizetti, l'air Prendi per me de de Bériot, et un duo des Puritani de Bellini (avec Géraldy).

— Le 6 janvier 1856, à Sydney (Australie) décès de Robert-Nicolas-Charles Bochsa, à l'âge de 67 ans. — Sa naissance à Montmédy (Meuse), le 9 août 1789.

Bochsa a beaucoup moins marqué comme compositeur dramatique que comme harpiste. Cependant, un de ses opéras, la Lettre de change, joué à Paris en 1815, a cu la chance de prolonger son existence au delà des bornes permises (à Bruxelles jusqu'en décembre 1866). Il était un des plus beaux hommes de son temps, et son mariage avec une nièce de Mme de Genlis lui avait ouvert tous les salons. Un beau jour, Bochsa fut accusé d'avoir contrefait la signature de plusieurs de ses confrères, - Berton, Méhul, Boieldieu, Nicolo entre autres - et d'avoir contrefait les signatures du comte Decazes et de lord Wellington. Traduit en cour d'assises de la Seine, il fut condamné, par contumace, à douze ans de travaux forcés et à la marque. Il avait prévenu le coup en se réfugiant on Angleterre, alors que le bruit de son affaire commençait à circuler. M. Ed. Fétis (Indépendance du 8 janvier 1867), a raconté comment il paya d'audace jusqu'au bout. « Sa fugue en chaise de poste, dit-il, eut lieu pendant une soirée qu'il donna; afin de détourner les soupçons. Quand arriva pour les invités le moment de la retraite, il se trouva que les cachemires, alors fort à la mode, dont les dames étaient venues enveloppées, avaient disparu de l'antichambie où ils étaient déposés. Vous vous imaginez le tumulte qui s'ensuivit... »

On ignora, ou l'on feignit d'ignorer à Londres, ce qui était arrivé à Bochsa sur le continent. Il y tint bientôt le haut du pavé. Harpiste, compositeur, professeur et secrétaire général à l'Académie royale de musique, chef d'orchestre à King's theatre, en province, il n'eut partout que des succès, en un mot, il fut le « lion » de la « respectability » anglicane. Mais la mauvaise nature de l'homme devait reprendre le dessus, la déconsidération finit par l'atteindre, et en 1839, il quitta l'Angleterre sans esprit de rotour, emmenant avec lui une cantatrice qu'il avait enlevée à son mari, sir Henry Bishop. Les deux artistes allèrent de ville en ville donner des concerts, la France exceptée et pour cause (à Bruxelles en 1846); ils visitèrent ensuite les Etats-Unis et l'Australie, leur dernière étape. Brusquement, à Sydney, la mort vint séparer pour toujours les deux voyageurs, Bochás y laissa ses os. Son oraison funèbre est dans ces mots de sir George Grove: As a man he vous irregular and dissipated to the last degree. (Dictionary of musicians, t. L. p. 252).

Sont décédés:

A Nice, le 16 décembre, Edunond Thomas Chipp, né à Londres le 25 décembre 1823, compositeur et un des meilleurs organistes de l'Angleteure. (Notice, Dia. ary of Musicians, de Grove, t. 1, p. 346)

de Grove, t. I. p. 343).

—A Denver-Colorado, le 7 décembre, Gius. ue Operti, pianiste, compositeur et chef d'orchestre, de ...tionalité italienne, établi aux États-Unis, depuis dix-huit ans; il avait eu deux opéras et un ballet réprésentés à New-York.

eu deux opéras et un ballet réprésentés à New-York.

— A Florence, à l'âge de 92 aus, Luigi Vannuccini, ancien professeur de musique et chef d'orchestre.

33<sup>me</sup> année de publication

# Le Guide Musical

### REVUE HEBDOMADAIRE DE LA MUSIQUE ET DES THÉATRES

Paraissant tous les jeudis en 8 pages de texte et de fréquents suppléments

DONNANT:

Les comptes rendus et nonvelles des théâtres et concerts de France,ède Belgique, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, etc.

Des notices blographiques et des études sur les grands compositeurs anciens et modernes;

Des travaux d'histoire et d'esthétique musicale;

Des articles bibliographiques sur tous les ouvrages concernant la musique;

La nécrologie des artistes célèbres morts dans la semaine

Des éphémérides correspondant à tous les jours du mois.

### ABONNEMENT:

Paris, - 10 fr. par an.

Bruxelles, - 10 fr. par an.

Les autres pays: 10 francs (port en sus).

AVIS IMPORTANT. — Le GUIDE MUSICAL offre à ses lecteurs la combinaison snivante, sur laquelle nous appelons spécialement leur attention et dont ils saislront les  $\frac{f}{g}$ rands avantages :

Tout abonué, aucien ou nouveau, au GUIDE MUSICAL, aura le droit, eu versant DIX FRANCS, de choisir, soit parmi les publications nouvelles dont on trouvera la liste encartée dans ce numéro, soit parmi les ouvrages indiqués dans le catalogue général de la Naisou Schott frères, les morcéanx ou partitions qui lui coaviendront, jusqu'à concurreuce d'une valeur de SOIXANTE FRANCS, prix marqués, ou de VINGT FRANCS, prix de vente. C'est, enréalité, une réduction de CINQUANTE pour cent que nous offrons à nos abounés sur les ouvrages de tout geure que reuferme notre catalogue.





RÉPERTOIRE DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE DE BRUXELLES.

L'Ecole du Choral EN QUATRE PARTIES VOCALES OU INSTRUMENTALES

POUR SERVIR AUX Etudes d'harmonie, de contrepoint et d'orgue

Profession de contrepoint et corgue
par H. F. KUFF-FRATH
Profession de contrepoint de frague en Conversatore royal
Get ouvrage est adopté pour l'emografiquet dans les
Converge complet
L'ouvrage complet
L'ouvrage complet
Converge complete
Converge converge complete
Converge converge complete
Converge complete
Converge complete
Converge co

Scholt leeves, éditeurs, 82, Montagne de la Cour, Bruxelles et P. Schott. 70, Fanboury Saint-Honore, Paris.

15, Boulevard Montmartre, 15, Paris.

Billets de mariage - Billets de naissance Cartes de visite

Papiers à lettres avec chiffres et armoiries Menus

pour Lunchs, Diners et Soupers, Programmes - Invitations de style pour Bals, Concerts, Soirees

> Sous presse OHES

### SCHOTT FEERES, editeurs

PARIS, Faubourg St-Honoré, 70 BRUXELLES, Montagne de la Cour, 82

## CHANSONS et POESIES

d'ALFRED de MUSSET

mises en musique par

### Henri Witmeur

I. Elégie. - III. A Pépa, - III. Ballade à la lune, - IV. Madrid. V. Adien .- VI. A une fleur

Prix de souscription : 5 francs

Manufacture d'instruments de musique

### ASSOCIATION GENERALE DES OUVRIERS, fondée en 1865

xellex 1880, medaille d'or. —Algèr 1881, diplome d'honnour. — Anisterdam 1883, medaille d'argont. Exposition universelle 1875, médaille de bronze. Seuds successeetes de Le Maison Aug. PUILLE!! & Flus.

Specialité pour la fabrication des Saxophones NOUVEAU CLAIRON DE GUERRE, PAVILLON MOBILE BREVETÉ S. G. D. G.

NOUVEAU CLARRON DE GUERRE, PAVILION MOBILE BREVITE S. G. D. G.
Nouveau Saraphone Eveveté,
Double a bémoi. — Double at bémoi, pérmoitant de ther ré bémoi de mi bémoi. — Oudence d'ut naturel, fa dèse,
de se dièse. — Lut dièse se fait d'un seul doige, et les octaves se font par un nouveau procédé.

GRANDS PERFECTIONNEMENTS DANS LES NOTES AIGUES

FRANÇOIS, MAITRE & C10
Fournisseurs des gringes ferungales et étrangères FABRICATION SUPERIEURE ET ARTISTIQUE

USINE A VAPEUR rue Saint-Maur, 81,

VOCABULAIRE EXPLICATIF

locutions étrangères et des termes techniques relatifs à la

MUSIOUE

Net 1 franc

Schott frères, éditeurs, \$2, Montagne de la Cour, Bruxelles et P. SCHOTT. Faubourg St-Honore, 70, Paris,

SALLE E. BLAUMANN

## Cours de Voix

CHANT & DICTION LYRIQUE

formation, développement et assouplissement de la voix appliquée au chant et à la parole, par

EMMANUEL BAUMANN 5, rue Mansart, 5 (près la rue Fontaine) PARIS

### VIENT DE PARAITRE CHEZ

SCHOTT FRERES, 82, Montagne de la Cour BRUXELLES

Paris, 70, Faubourg Saint-Houore

### Edouard de HARTOG

Zwei Oberbayrische Volkslieder (Deux chants populaires bavarois)

I. Lisaii vom See, Insui

H. L'Hirondelle abamtonnée chieurs pour 4 voix d'hommes

Traduction française de G. ANTHEUNIS PRIX DE CHAQUE CHEUR :

### M. J. H. KESSELS

TILBOURG (Hollande)

Magasin d'instruments de musique en cuivre et en bois

Spécialité d'instruments à cylindres et à rotation

ainsi que d'instruments à cordes

Le Prix-courant sera envoyé sur demande

d'Allemagne

Reproductions officielles DES TABLEAUX

des musées royaux d'Allemagne

99. RUE ROYALE, 99 BRUXELLES

# Pianos Plevel Pianos Bluthner

ménot: L. DE SMET

67. RUE ROYAER. 62

BRUXELLES"



Bruz. - Impr. Th. Lombaerts, Mont. des Avengles, 7,

# OUVEAUTÉS

UBLIÉES PAR LA

### Maison SCHOTT FRERES à BRUXELLI

82, Montagne de la Cour 82 70. faubourg Saint-Honoré

	Paris,	70, 1a	ubou
	PIANO		* 1,39
Bachmann, G. En		rillant 3	2 * *
Bachmann, G. En Les Faunes, g. Behr, F. Sérénad	rande valse .	20,8	2 3
Behr, F. Serenad	e espagnole	de M. de	1 75
Behr, F. Sérénad Nevers. Brassin, Louis. Tr toral Concert) Troisième Conc	oisième Conc	erto (Pas	-12 3
toral Concert)	outo (Photoso)	Concord	6, "
goodand nigna	annamad nan D	Dummal	3 »
Brousted, Ed. Ma.	rpha, mazurka	russe 🐪	1 75
Brono Fr On 41	polka Anda	nte nour	1 35
plano (ou harmon	ium)	A SHOW	1 ,
Brousted, Ed. Ma. — Les Mirabelles Brono, Fr. Op. 41 plane (ou harmon Carman, M. Petit I — Caprice-gavott	ondo (forme c	lassique),	1 35
Petit neché mi	onon bluette		
- Petit péché mi - Op. 171. March - Valee en sol m - Marche milita	e militaire	Ca Spirit	1 35
Valee on sol m	ajeur	2 ht	1 35
- En Hongrie! n	norceau caraci	teristique	\$35
- En Hongrie! r pour piano à D'Archambeau, E	4 mains	W.V.Y	1 75
anniversaira	a. Souvemr d	un AAV	1.75
D'Haenens, Arth.	Op. 18, En C	ampagne,	COLUMN TOWN
marche-fantare	fanyatras can	rino nolka	2 "
pour piano à De Nevers, M. Un Etienne, Zenon M	quatre mains.	i ico Poixa	2 , 5
De Nevers, M. Un	prelude pour	piano	1 35
Focheux, J. Helen	a. gavolte	initaire .	1 35
Lagye, Alex Op.	42. Madrigal, p	our piano	1 75
Luzzatto R Oo	poupees.	anses im.	1 75
Etienne, Zenon M Focheux, J. Heler Lagye, Alex Op. — Op. 58: Bal de Luzzatto, F. Op. prombu p' deux Méhay, V. Vivent Valse	pianos à qua	tre mains	4 ,
Mehay, V. Vivont	les dames de	e France!	0
Valse Michiels, G. Regi	ets Esperance	gavotte	1 35
	tawa, menuet	Lake Contract	1 1 53
Beichmann B Pi	intemus d'am	onr valse	2 b3
Pirotte, N. Laura Reichmann, B. Pr — Le lac de Zürk Renaud, Alb. Pet Roche, G. Roses fl	ch A	2	1 75
Renaud, Alb. Pet	ite chanson he	ongroise .	1.35
van Gael, H. Ob.2	5.Le Regiment	qui passe	1 35
Vasseur, J. Capri	ce Louis XV		1 35
INSTRU	MENTS DI	VERS	4.4
Barres, J. Souver musicale pour vi accompagnemen	irs et regret	s nensée	
musicale pour vi	olon ou violon	celle avec	Jest 1
accompagnement	t de piano	alaggiana).	2 "
Carman M. Petit peur deux viol	ons ou deux	clarinet-	
tes en si bemol e	t violoncelle c	ou basson	1 75
accompagnemen Garman, M. Petit pour. deux viol tes en si bemei e — Petit péché mig bois ou violon av — Souvenir du vill bals ou violon av	ec accomb. de	our naut-	1 35
— Souvenir du vill bols ou violen av Colthurst, A. C. Concert pr violen	age, charison 1	our haut	122 KE
Colthurst, A. C. C	rec accomp. de	piano .	1 35
concert pr violor	avec acc. de	piano, nº 1	2 50
Wancheny A Par	ovie morecon	focilo nour	1 75
Fauchenx, A. Rêv violen ou violen Hollman, J. Op. 1	celle avec acc.	de piano	1 75
violen ou violon Hollman, J. Op. I pour violoncelle Leonard. H. Cade	8. Warum?.(F	ourquoi?)	
Leonard H. Cade	enza pour les	variations	1.35
			, 85 ·
at moning	tre merceaux	.,	1.75
Salome, Th. Op.	29. Six more	eaux pour	7.50
as narmominn:	12	2 19 4	1 95
- 2 Valse			1 35 1 75
3 Offra	nde à la Mado	ne	1 75 +
5 Marc	mezzo be		1 30 1 »
6 Echo	s villageois		1 35
Schluty, Jos. Op.	pour l'orgue	uer, chant	1 75
Tell land like		M	
	CHANT	3 1 Y.	162
Boissière, F. C'est — Toutce qui bri - Le premier	nerveux! Cha	nsonnette   Proverbe	1 370
- Le premier	examen, cha	nsonnette	T 11
avec parie .	2.	. 1747	1 "
- Très discrètel - Une tache d'e	ncre, rondeau	avec Darie	1 "/
- Le Retour de	ncre, rondeau l'Auverguate,	chanson-	. "
- Le Ruban de	Lise, bluette ont aimés de	18 1 K	1 "
- Les Oiseaux s	ont aimés de	Dieu, Ro	"
- mance.			1 ./

mance . C'est le réveil ! Melodie

Les Patineuses, duo Priseur et Fumeur, duo

The state of the s	
Boissière, F. La Dinette, simple histoire	
Boissière, F. La Dinette, simple histoire . Petit format fr. 0 35	
- Boulanger et Charbonnier, due comi-	
que avec parlé . Les mêmes en petit format, chaque Bruno, F. Op. 36, n° 5. Ballade de la men-	
Prince E On 96 no 5 Rollade de la men-	1
diante .	
- Op. 12. Tendre souvenir, méledie	3
Carman M. On vas tu legère hirondelle?	1
Carman, M. Où vas-tu, légère hirondelle? Carlier, Xavier, Chanson	1
Domergue, E. Ballade.	I
- Fermez les yeux	1
- Sur le lac	200
Godard, A. La Legende du Magyar, opéra	100
comique en 3 actes, Partition, piano et chant, net fr.	15
Goublier, R. Message aux hirondelles,	* FR 3.8
"duetto", and an analysis of the control of	1 35
Sans accompagnement	0 50
Tonas Tolas Ton Connliquent contact of	THE .
soli, theurs et orchestre	
La Partition, piano et chant, net	4 0
Le Borne, F. Six mélodies, réunies nebfr Na l Aubade	1 35
2 La Fille aux cheveux de lin	1 7
, 3 Le petit enfant	1 35
4 A une amie	1 35
" 5 En recevant des fleurs	0 85
" 6 Hymne d'amour	1 35
Le Borne, F. Op. 17. Messe brève (nº 1), a quatre voix mixtes avec violoncelles.	15. 3
quatre voix mixtes avec violoncelles.	18
contre-basses et orgue.  Partition net fi	4 - 1
Parties de chant	1. 3
Parties instrumentales, chaque	0 75
Partie d'orgue	By
Melvil; M. A. Pétit recueil de motets et	300
cantiques. La partition net. La partie de chant	125
Badony J. Th Nouvean finale du cheur	1 40
pour voix d'hommes « le Serment des	A. Care
Franchimontois " la partition	1 50
Radoux, J. Th. Nouvean finale du chœur pour voix d'hommes « le Serment des Franchimontois » la partition chaque partie	0 25
chaque partie	0 25
Chœurs pour voix d'hommes. Le Ser- ment des Franchimontols. Parra net	3 ,
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Parui net Chaque partie	0 25 3 40
Chœurs pour voix d'hommes. Le Ser- ment des Franchimontois. Parva net Chaque partie Le Chant des matelots. Partition	0 25 3 , 0 40 3 ,
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Paru <sup>a</sup> net Chaque partie Le Chant des matelots. Partition Chaque partie Les Veneurs. Partition	3 " 0 40 3 " 0 40 3 "
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Para net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie	3 40 3 40 3 40 3 50
Chœurs pour voix d'hommes Le Sèr- ment des Franchimontois, Paru <sup>a</sup> net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition	3 40 3 40 3 40 0 40 3 50
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Para net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs. Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie	0 40 3 40 0 40 3 50 0 50
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Paru <sup>a</sup> nat Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempête Partition	3 40 3 40 3 40 3 50 3 50 4 50
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Para net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs. Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie	0 40 3 40 0 40 0 50 0 50
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Paru <sup>a</sup> net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempète Partition Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Raupès. C. Les fleurs s'ohvrent, n°-l bary	3 40 3 40 3 0 40 3 0 50 0 50 4 0 60
Chœurs pour voix d'hommes. Le Serment des Franchimontois. Para nat Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempéte Partition Chaque partie La Tempéte Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Rupés, G. Les fleurs s'onvrent, n°-l bary- ton ou mezzo-spor, ru 2 ténor ou soprano.	3 40 3 40 3 0 40 3 0 50 0 50 4 0 60
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Para net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempéte Partition Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Rupés, G. les fleurs s'ohyrent, n°-l bary- ton ou mezzo; sopr.; n° 2 ténor ou soprano. Nous n'aurons pas toujours vingt ans'l	0 25 0 40 3 0 40 3 0 50 0 50 0 50 1 35
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Para net Chaque partie Le Chant des matelots Partition Chaque partie Les Veneurs Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempéte Partition Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Rupés, G. les fleurs s'ohyrent, n°-l bary- ton ou mezzo; sopr.; n° 2 ténor ou soprano. Nous n'aurons pas toujours vingt ans'l	3 40 3 40 3 40 3 50 3 50 4 60 1 35 1 "
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Paru <sup>a</sup> net Chaque partie Le Chant des matejots. Partition Chaque partie Les Veneurs. Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempète. Partition Chaque partie La Tempète. Partition Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Taupès, G. Les fleurs s'ohyrent, n°-l bary ton ou mezzo. sopr., n° 2 ténor ou soprano. Nous n'aurons pas toujours vingt ans'i n° 1 baryton u mezzo-soprano; n° 2 ténor on on	0 25 0 40 3 0 40 3 0 50 0 50 0 50 1 35
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèrment des Franchimontois. Para nat Chaque partie  Le Chant des matelots Partition  Chaque partie  Les Veneurs. Partition  Chaque partie  Les Montagnards spadois Partition  Chaque partie  La Tempéte. Partition  Chaque partie  La Tempéte. Partition  Chaque partie  Timmermans, A. L'Amour.  Rupés, G. Les fleurs s'onvrent, n°-1 bayv  ton ou mezzo-sopr. n° 2 ténor ou soprano.  Nons n'aurons pas toujours vingt ansi n° 1 baryton ou mezzo-soprano; n° 2 ténor on no  Pleur blés d'or n° 1 baryton ou	3 40 3 40 3 40 3 50 3 50 4 60 1 35 1 "
Chœurs pour voix d'hommes. Le Sèr- ment des Franchimontois. Paru <sup>a</sup> net Chaque partie Le Chant des matejots. Partition Chaque partie Les Veneurs. Partition Chaque partie Les Montagnards spadois Partition Chaque partie La Tempète. Partition Chaque partie La Tempète. Partition Chaque partie Timmermans, A. L'Amour. Taupès, G. Les fleurs s'ohyrent, n°-l bary ton ou mezzo. sopr., n° 2 ténor ou soprano. Nous n'aurons pas toujours vingt ans'i n° 1 baryton u mezzo-soprano; n° 2 ténor on on	3 40 3 40 3 40 0 40 0 50 0 50 1 35 1 "

# tenor ou soprano i, nº 1 baryton ou con r ou seprano Regina Codi, a 2 voix ment d'orgue Chaque partie, net fr. 0 25 Mélancolles, 12 mélo viano 5 n CHESTRE

	15	1	~			a	
SIE	ш	ie	U	nc	ar b	/1	a

isième Concert (Pas-
TO BETTER TO THE STATE OF
hestre net. 10
Mazurk . 2
anteresses . 4
lles-Polka 2
2.
2
2
érances, gavette 2
galop 3
ka 3
aprice-polka 2
nignon, bluette
orchestre, net fr. 2

#### MUSIC ITAIRE

Carman, M. Op.

Focheux, J. Hele

tralto:

Weiler, G dies pour

Vanzelle avec acc

> he militaire, net fr. 3

rchestro, net fr. 3 »

# Boussod - Valadon e

Successeurs de GOUPIL & Cle 19. Boulevard Montmartre, 19. Paris

ESTAMPES - OUVRAGES ILLISTRES TABLEAUX - OBJETS D'ART Ateliers de reproduction à Asnières (Seine) SUCCURSALES A

LONDRES - LA HAYE -BERLIN

### FRED. RUMMEL

4, MARCHE-AUX-ŒUFS, 4, ANVERS

Inventeur breveté du nouveau pédalier indépendant et du piano octave harpe

AGENT, GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DES

Pianos BLUTHNER de Leipzig et STEINWAY & SONS de New York.

> AUVAISES DIGES EMORROIDES MIGRAINES DE CONSTIPATION AIGREURS

### EN VENTE CHEZ SCHOTT PARIS, 70, Faubourg Saint-Honore BRUXELLES, 82, Montagne de la Cour-NOUVELLES COMPOSITIONS

M. ALEXANDRE GUILMANT Preutière messe à 4 voix avec orchestre et orgue Partition, net — parties de chant Chaque, a — parties d'orchestre — chaque partie d'instruments à cordes — partie d'orgue remplaçant les instru-ments à vent "net Deux romances sans paroles pour violon-celle ou violon et piano L'organiste liturgiste, livraisons 1 2, 3, 4

Noels, offertoires, elévations, otc., livrai-cons 1, 2, 3, 4 Ohaque Pièces d'orgue dans différents styles, 13 livraison 60 interludes dans la tonalité grégorienne Christus Vineit, fuceur net Marche-Fantaisie, orchestre et orgue

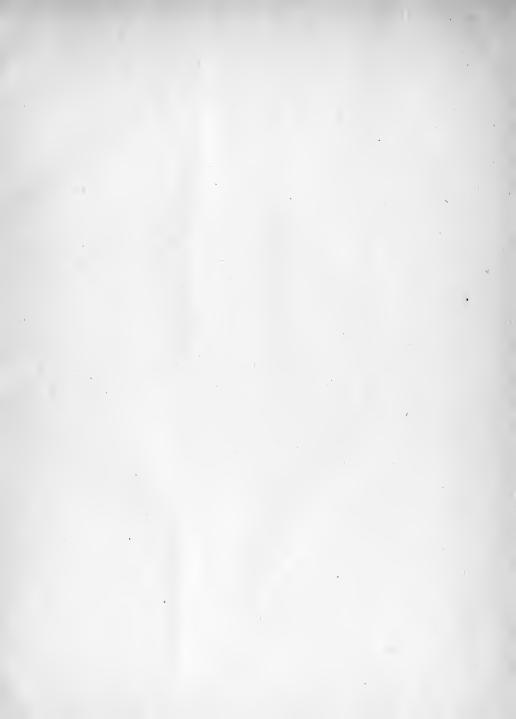
Partition, net

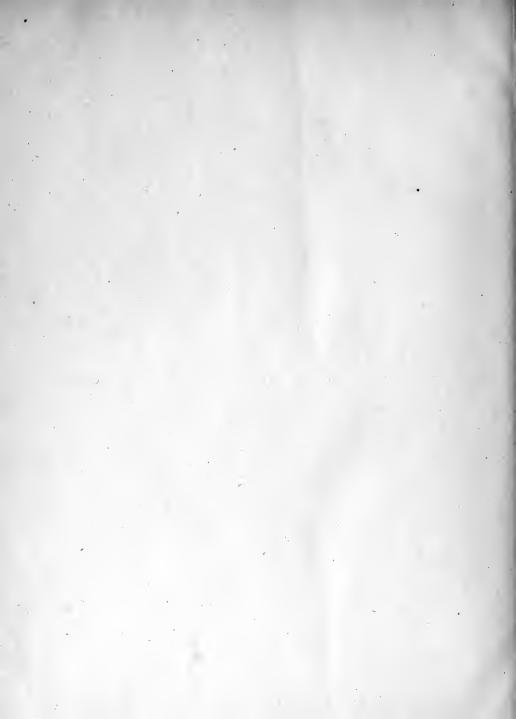
parties d'instruments à cordes. Chaque,

 partie d'orgue
 partie de harpe.
Ave Maria pour soprano
Tahtum Ergo pour basse
Répertoire des concerts
livraisons 1, 2 chaque 20









3 9999 06608 110 8

